Alain Grandbois

VISAGES DU MONDE

ÉDITION CRITIQUE PAR JEAN CLÉO GODIN



BNM

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

Visages du monde

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

comité de direction :

Roméo Arbour, Laurent Mailhot, Jean-Louis Major

DANS LA MÊME COLLECTION

Honoré Beaugrand, *la Chasse-galerie et autres récits* (François Ricard)

Paul-Émile Borduas, *Écrits I* (André-G. Bourassa, Jean Fisette et Gilles Lapointe)

Arthur Buies, *Chroniques I* (Francis Parmentier)

Jacques Cartier, *Relations* (Michel Bideaux)

Henriette Dessaulles, *Journal* (Jean-Louis Major)

Alain Grandbois, *Poésie I, II* (Marielle Saint-Amour, Jo-Ann Stanton)

Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché* (Antoine Sirois et Yvette Francoli)

Germaine Guèvremont, *le Survenant* (Yvan G. Lepage)

Jean-Charles Harvey, *les Demi-civilisés* (Guildo Rousseau)

Albert Laberge, *la Scouine* (Paul Wyczynski)

Joseph Lenoir, *Œuvres* (John Hare et Jeanne d'Arc Lortie)

La «Bibliothèque du Nouveau Monde» entend constituer un ensemble d'éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche (CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES) administré par l'Université d'Ottawa et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Alain Grandbois

Visages du monde

Édition critique
par
JEAN CLÉO GODIN
Université de Montréal

1990
Les Presses de l'Université de Montréal
C.P. 6128, succ. « A », Montréal (Québec), Canada H3C 3J7

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada a accordé une subvention pour la publication de cet ouvrage.

ISBN 2-7606-1508-1
Dépôt légal, 1er trimestre 1990
Bibliothèque nationale du Québec
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés
© Les Presses de l'Université de Montréal, 1990
© Les Éditions HMH pour *Visages du Monde.*

INTRODUCTION

Dans sa présentation de *Visages du monde*, Léopold LeBlanc précise que la publication répond à un souhait exprimé par la critique, qui a reconnu l'intérêt de ces textes d'abord destinés à Radio-Canada et diffusés à raison d'un quart d'heure chaque semaine, entre le 18 avril 1950 et le 29 septembre 1952[1]. Avant même la fin de la série d'émissions, Maurice Blain avait écrit dans *le Devoir* : « Que Grandbois publie au plus tôt ces émissions, il aura en même temps écrit un très beau livre... » (5 janvier 1951). En fait, il faudra attendre vingt ans cette publication, préparée par L. LeBlanc avec l'approbation de l'auteur. L'ouvrage, publié chez HMH, ne présente ni l'intégrale de la série ni les textes dans leur séquence originale. « À cause de l'abondance du texte original, on a cru devoir en retrancher plus du tiers », précise L. LeBlanc, qui ajoute qu'il a « fallu aussi déplacer et refondre certaines séquences pour donner au livre plus d'unité » (p. 11-12).

Les principes d'édition sont ainsi établis sommairement : il fallait soumettre cette œuvre au critère de lisibilité, établir des séquences linéaires que la radio n'exigeait pas. On ne peut cependant bien comprendre ces transformations qu'en retournant au projet original et en cherchant à reconstituer sa genèse. Dans quelles circonstances Grandbois a-t-il été amené à faire une série de 104 émissions pour la radio ? Qui l'a invité ? Quels ont été les termes du contrat ? Surtout : quels principes directeurs lui a-t-on imposés ?

1. L'émission du 29 septembre 1952, dont nous possédons seulement une version manuscrite incomplète, n'a pas été diffusée.

Rentré au Canada au début de la guerre, Grandbois a dû se chercher du travail et on devine que ses relations avec le milieu intellectuel de Montréal, de même que sa réputation bien établie de grand voyageur, le destinaient presque fatalement à une série de ce genre. Mais on sait que d'autres postes lui ont été offerts et qu'à partir de 1942, par exemple, il travaille comme assistant-catalogueur à la bibliothèque Saint-Sulpice de Montréal. Comment est-il venu, plus précisément, à la radio ?

C'est en 1942, semble-t-il, que tout a commencé. Grandbois avait publié son premier recueil en Chine. On connaissait son amour passionné pour ce pays et pour l'Asie, qui faisait alors partie de l'actualité à cause de l'entrée en guerre du Japon. Cette conjoncture explique sans doute que Grandbois soit invité, en 1943, à faire à Montréal d'abord, invité par la Société d'étude et de conférences, puis à Toronto, sous les auspices du Cercle littéraire français, une conférence qu'il intitule « Visages de Chine[2] ». Ce beau texte est resté inédit, mais on peut formuler l'hypothèse qu'il est à l'origine d'un cheminement conduisant à « Visages du monde », sept ans plus tard. Peut-être parce que Grandbois se rend compte qu'il peut tirer de ses voyages des textes qui ne soient pas de simples récits de voyage, mais qui constituent une forme d'engagement dans le grand conflit qui afflige le monde. Du reste, entre le 16 décembre 1942 et le 27 janvier 1943, une série de sept émissions diffusées par Radio-Canada témoigne également de ce souci.

Cette série est consacrée à la guerre sino-japonaise[3]. Grandbois a pu en observer les premières manifestations lors de son voyage en Chine, deux ans avant ce qu'il appelle, dans sa première émission, « la brutale agression de 1936 contre la Chine », puisqu'il a traversé la Mandchourie déjà occupée par les Japonais. Il en parle parce qu'il peut en témoigner, mais la perspective adoptée est déterminée par l'actualité. Il relie en effet clairement, et dans une même phrase, la guerre sino-japonaise et « la sauvage attaque de Pearl Harbour », qui a eu lieu le 7 décembre 1941 : cette première émission de la série coïncide donc à une semaine près avec le premier anniversaire de ce désastre, qui a entraîné les Américains dans la Seconde

2. Le texte (35 feuillets manuscrits) est conservé au fonds Grandbois (BNQ, 204/4/13). À paraître dans *Proses diverses*.

3. Les textes – 41 feuillets dactylographiés, copie carbone – sont conservés au fonds Grandbois (BNQ, 204/4/9). À paraître dans *Proses diverses*.

Guerre mondiale. C'est ainsi toute l'Amérique qui, pour Grandbois, se trouve concernée par l'agression japonaise : « Le Japon a lancé dans l'espace sa machine infernale. Il ne s'arrêtera que lorsque cette machine sera complètement détraquée. Ce sera là notre tâche. » Le texte, particulièrement celui de la première émission, est violemment polémique, emporté au point de tomber dans un racisme primaire : les Japonais sont « de race assez obscure » et peut-être, selon une légende chinoise, née d'une « union bestiale » avec des singes ! Cet engagement n'empêche pas Grandbois de faire ensuite un exposé historique bien documenté, en s'appuyant particulièrement sur un ouvrage de Georges Maspéro publié en 1918, *la Chine*[4].

Ce premier travail à la radio a sans doute été déterminant : il a permis à Grandbois de faire une première synthèse de ses expériences personnelles et de ses connaissances livresques, dans un contexte très particulier, où il semble heureux de ne pas mettre de l'avant le seul « moi haïssable ». Une seconde occasion lui est fournie lorsque René Garneau, qui vient d'organiser le Service international de Radio-Canada, lui commande une série de trente émissions sur la littérature canadienne, qui sera diffusée en 1946[5]. Grandbois fait alors œuvre d'historien de la littérature et son implication personnelle est minime. Avec cette nouvelle série destinée à l'étranger, on peut considérer qu'il est devenu familier avec ce média qu'est la radio, et certainement avec les rouages de Radio-Canada. Est-ce alors que commence à germer le projet de « Visages du monde » ? On ne peut que le supposer et, les manuscrits ne portant que les dates prévues pour la diffusion, on ne peut affirmer qu'ils aient été rédigés avant 1950. Un seul événement relie le début de cette série à l'actualité ; à nouveau, c'est la Chine qui est concernée. Madame Chiang Kai-Shek est en effet de passage à Montréal en 1950 et, à cette occasion, Jean-Louis Gagnon demande à Grandbois de faire une émission sur la Chine, pour CKAC. Or, ce texte semble soit un abrégé, soit une première version d'un texte plus long qu'on retrouve dans la série « Visages du monde ». Cela expliquerait, en tout cas, que la première émission de cette série soit consacrée à Shan-

4. Grandbois avait acheté ce livre à la Librairie d'Extrême-Orient de Shanghai. La facture, conservée au fonds Grandbois (BNQ, 204/6/6), est datée du 21 avril 1934.

5. Nous publierons ces textes dans *Proses diverses*.

ghai. Tout se passe comme s'il y avait une filiation continue entre « la Guerre sino-japonaise », « Visages de Chine » et la première émission de « Visages du monde », en passant par le texte écrit pour CKAC.

Ces données ne fournissent qu'une partie de la genèse de la série, dont la caractéristique la plus évidente est l'absence de tout itinéraire cohérent. On passe de Shanghai à Florence, de Québec à Macao, de Venise à Jérusalem, comme de Pise à l'Annam et du Pays Basque à la Mandchourie. L'ordre chronologique n'est pas non plus respecté puisque, par exemple, Grandbois revient au Ceylan (donc à son grand périple asiatique de 1933-1934) après un bloc consacré à Cape Cod, qu'il a surtout connu dans les années 1940. La première question qui se pose : selon quel principe d'organisation ce projet a-t-il été conçu ? On ne dispose à peu près, pour répondre à cette question, que des versions successives du texte.

Il y a d'abord des brouillons. Le fonds BNQ en conserve généralement deux états distincts qui renvoient tous au manuscrit définitif conservé, lui, aux Archives nationales du Canada, à Ottawa. Les variantes des brouillons ne nous éclairant pas sur cette question, il faut d'abord comparer le manuscrit avec le texte dactylographié par les services de Radio-Canada, lequel est ici considéré comme texte de base. Première différence évidente : on passe de 89 à 104 textes[6]. Cette différence s'explique cependant, pour l'essentiel, par l'ajout de onze textes aux quatre consacrés d'abord à la Bretagne ; à l'examen, il s'avère que cette augmentation n'est qu'apparente pour la moitié des textes, le matériel trop abondant pour le quart d'heure hebdomadaire étant réparti sur un plus grand nombre de semaines. Reste à savoir si les textes véritablement ajoutés l'ont été simplement pour faire durer la série. En outre, on note quelques déplacements mineurs et deux additions : un texte sur Florence et un consacré à Paris. Fait significatif, ces deux textes se situent au début de la série – respectivement en deuxième et troisième place, immédiatement après le texte de présentation. Il s'agit d'emblée de la variante la plus révélatrice, car elle nous éclaire sur l'impression générale que Grandbois souhaitait imposer au début de cette série qui allait s'étendre sur presque deux ans.

6. Avec de légères variantes entre la copie conservée au fonds Grandbois et celle qui a servi de texte de base à Léopold LeBlanc.

Pendant les six premières semaines, il passe d'un pays et même, presque toujours, d'un continent à l'autre. Ces émissions ont ainsi le caractère d'un bloc de présentation où l'auteur, sans le préciser explicitement, laisse prévoir un cheminement fantaisiste (sinon désordonné) à travers le monde. Paris, Québec et Rome correspondraient à une sorte de *captatio benevolentiae*, puisque, d'entrée de jeu, ces villes situent l'auditeur dans un cadre de référence qui lui est familier. Québec servant de métaphore *au* Québec, lieu d'origine et de départ, l'étranger sera tout d'abord la « mère patrie », mais aussi la Ville éternelle qui, au cours de cette Année sainte 1950, a attiré des milliers de pèlerins québécois. Shanghai et Macao représentent le dépaysement exotique, mais il ne faut pas exclure, ici encore, les références familières : plus que Pékin, par exemple, Shanghai est déjà connue grâce aux missions des jésuites canadiens-français. Plus accessible mais moins « classique » comme destination, Florence correspond au lieu d'élection : à travers elle, Grandbois marque une prédilection personnelle et l'importance de l'art dans ses pérégrinations. Les composantes qui se dégagent de cette introduction et qui forment donc l'horizon d'attente de cette série pourraient se ramener aux deux traits suivants :

1. affirmation d'un itinéraire suivi librement, déterminé par des prédilections personnelles ;
2. le voyageur – québécois – est invité à découvrir surtout deux continents, l'Europe et l'Asie.

Le projet ainsi défini se présente sous le signe de la liberté et du dépaysement.

Encore fallait-il qu'il ne fût pas trop fantaisiste. C'est pourquoi Grandbois prévoira ensuite des blocs d'émissions. À partir de la septième émission, un premier ensemble permet de consacrer deux semaines à la Côte d'Azur. Plus tard, Grandbois s'attardera jusqu'à trois mois à une même région. Au total, quarante-neuf des émissions suivantes seront consacrées à l'Europe et trente-huit à l'Asie ; l'Amérique, Israël[7] et deux émissions spéciales se partageront les autres. Cette proportion correspond bien à ce que suggérait le bloc d'introduction. On doit cependant ajouter que, compte tenu des séjours particulièrement prolongés et de l'implication émotive de Grandbois à Paris et en Chine, l'itinéraire réserve des surprises. L'auditeur

7. Israël appartient également à l'Asie, mais Grandbois en traite à part : c'est « l'Orient catholique » qu'il visite en pèlerin.

s'attendrait peut-être à trouver de nombreux entretiens sur la Chine, alors qu'on ne lui propose (après Shanghai) que deux émissions sur Pékin, contre quatre sur la Mandchourie, huit sur Ceylan (l'actuel Sri-Lanka) et un étonnant total de vingt-trois sur l'ancienne Indochine (Cochinchine, Tonkin, Annam) couvrant les pays voisins de la Chine : le Viêt-nam, le Cambodge, la Thaïlande et le Laos. De la même manière – l'étonnement est plus grand encore –, l'auditeur n'est ramené à Paris qu'une seule fois (à la 65e émission). Annecy, Port-Cros, la Côte d'Azur sont traités rapidement, alors qu'on réserve trois émissions au Pays Basque, six à la Corse et dix-sept à la Bretagne et au Mont-Saint-Michel. Compte tenu de la double polarisation indiquée plus tôt, et rappelée souvent par divers recoupements, un important principe organisateur se dégage de cette succession, qu'on pourrait nommer la « circumnavigation » : on vient de ou on va vers Pékin ou Paris, mais ce sont le cheminement et les détours qui importent. En même temps, on ne peut qu'être frappé par un certain sens de l'histoire qui semble amener Grandbois à privilégier des régions qui, dans un avenir plus ou moins proche, seront le théâtre de grands bouleversements (l'Indochine) ou de contestations parfois violentes (Corse, Pays Basque, Bretagne).

Le second principe organisateur, nous l'avons déjà suggéré, serait la discontinuité. On « saute » d'un continent à l'autre, accentuant le sentiment de mobilité et de dépaysement, laissant ainsi l'auditeur constituer son propre « tour du monde » à partir de pièces détachées d'une fresque à recomposer. On peut difficilement expliquer autrement le soin que semble mettre Grandbois à intercaler entre certains blocs des textes isolés – entre l'Indochine et la région napolitaine, un saut rapide à Madrid ; entre Pékin et le Pays Basque, une visite à Venise et à Jérusalem – ou à faire alterner des blocs situés dans deux continents.

Il ne faut pas non plus négliger l'importance du calendrier de diffusion dans la séquence des textes. Ainsi l'émission du 26 décembre 1950 s'intitule « Noëls d'ailleurs », celle du 24 décembre 1951 est consacrée à Bethléem, alors que l'émission suivante s'intitule « 1er janvier ». Textes de circonstance, qui interrompent les déplacements géographiques tout en maintenant le dépaysement. Peut-on supposer que d'autres émissions – isolées ou en bloc – étaient reliées à l'actualité ? La chose est possible, mais on n'en trouve aucune indication claire. Le

calendrier des émissions ayant apparemment été prévu longtemps à l'avance, Grandbois ne pouvait normalement tenir compte que de circonstances prévisibles, telles les fêtes du calendrier civil ou religieux.

Certains indices portent cependant à croire que les dernières émissions ont été écrites plus rapidement et que Grandbois arrivait plus difficilement à respecter le calendrier de diffusion. En vérifiant les microfiches de la série conservées par Radio-Canada, on se rend compte que la 95e émission, datée du 28 juillet 1952, a en fait été diffusée le 4 août suivant. Le réalisateur a noté sur sa fiche que le lecteur, Jean-Louis Roux, n'avait pas eu le temps de préparer sa lecture, apparemment parce que la copie dactylographiée en aurait été faite trop tard. Or, *la Semaine à Radio-Canada* annonçait bien une émission pour le 28 juillet *et* pour le 4 août. On ne sait pourquoi l'émission du 28 juillet a été annulée. Mais si les textes avaient été prêts longtemps à l'avance, cet incident aurait entraîné un écart, pour toutes les émissions suivantes, entre le calendrier prévu et la diffusion. Or, il n'en est rien ; en date du 4 août, le fonds BNQ ne conserve qu'une version manuscrite, alors que toutes les dates suivantes coïncident avec le calendrier de diffusion[8]. On peut donc supposer que Grandbois s'est trouvé pris de court vers la fin de la série. Ceci pourrait en même temps expliquer le nombre d'émissions consacrées à la Bretagne, vraisemblablement plus considérable que prévu : pressé par le temps, Grandbois a sans doute dû procéder à de nouveaux découpages et s'assurer qu'il y aurait assez de matière pour compléter la série.

Le projet de série radiophonique est dominé par le désir d'éviter un ton didactique : d'où le souci, manifeste de plusieurs façons, de varier le menu et de ménager dans toute la mesure du possible des intermèdes ou un divertissement – au sens presque pascalien, c'est-à-dire quelque chose qui « distrait » d'un parcours ayant demandé une attention plus grande. Peut-être aussi cette façon de procéder était-elle reliée, dans l'esprit de Grandbois, à la crainte de se mettre trop souvent en scène : en rompant la continuité des itinéraires, il évite à l'auditeur l'impression de suivre l'auteur dans un circuit touristique. Mais ce souci d'objectivité et de discontinuité, paradoxalement, se

8. Sauf la dernière émission, qui n'a pas été diffusée.

justifiait d'autant mieux à la radio que la voix du lecteur apportait un correctif, rendait le texte plus personnel !

Le passage de la radio au livre, en ce sens, faisait problème. Considérant que l'éditeur ne pouvait s'accommoder d'une liberté de parcours aussi grande que celle de la radio, on a sacrifié le tiers du texte et procédé à des déplacements « pour donner au livre plus d'unité ». En outre, on a choisi de favoriser « ce qui touchait directement l'auteur, sacrifiant plutôt ce qui était synthèse historique ou commentaire parallèle d'autres écrivains » (p. 12), en expliquant que ces textes ne valent pas d'abord comme ouvrage historique, mais qu'ils peuvent « nous aider à mieux connaître Alain Grandbois » (p. 12). À première vue, cela paraît contredire le propos de l'auteur qui terminait sa présentation en s'excusant d'employer « trop fréquemment le *je* et le *moi* ». Pourtant, l'éditeur ne fait que répondre aux attentes du lecteur et reconnaître le véritable intérêt de *Visages du monde* : après des excuses qu'on peut prendre pour une formule de politesse, Grandbois ne précise-t-il pas lui-même que *Visages du monde* traduit ses « impressions personnelles »... ?

La conséquence la plus importante de ce choix initial est l'élimination presque totale des citations auxquelles Grandbois avait eu recours, soit pour donner à ses présentations un arrière-plan historique solide, soit pour le plaisir d'emprunter à un écrivain une formule ou une description jugée particulièrement heureuse. Léopold LeBlanc a bien conservé la page de Paul Morand qui termine la description de Londres, mais on ne trouve à peu près rien d'autre. Ainsi, le long passage emprunté à Pierre Loti sur le lac Tonlé-sap a été supprimé, ce qui forçait L. LeBlanc à refaire une transition. Les textes consacrés aux pays d'Asie ont été plus touchés que les autres par ces coupures, Grandbois ayant tâché de greffer ses impressions de voyage dans ces pays lointains sur une documentation particulièrement solide[9].

C'est dans une lettre datée du 3 janvier 1969 que Léopold LeBlanc propose à Claude Hurtubise, alors directeur de la maison HMH, de préparer l'édition de *Visages du monde*. Il précise qu'il ferait « le découpage initial », lequel serait ensuite soumis « à Grandbois pour approbation et corrections

9. Souci dont témoigne une liste de vingt-deux ouvrages concernant la Chine, achetés par Grandbois dès son arrivée à Shanghai (facture de la Librairie d'Extrême-Orient, 21 avril 1934, BNQ, fonds Grandbois, 204/6/6).

mineures[10] ». Il est donc clair que L. LeBlanc a pris l'initiative de ce projet et qu'il comptait assumer l'entière responsabilité de l'ouvrage ainsi constitué. Immédiatement après la sortie du livre, il reprochera d'ailleurs à son éditeur de ne pas avoir marqué assez clairement cette contribution[11], en précisant que le lecteur doit pouvoir départager les responsabilités et les mérites. Il est également évident que L. LeBlanc abordait cette édition de façon pragmatique, sans se donner de principes organisateurs rigoureux ou constants. « Il faudrait, proposait-il à son éditeur, trouver un ordre de regroupement à partir des textes qu'on aurait sélectionnés (ce pourrait être l'ordre même des émissions, ou l'ordre chronologique de ses voyages ou encore trois ou quatre grands centres d'intérêt[12]). » La formulation, ouverte à plusieurs possibilités, suggère que toute organisation cohérente sera acceptable.

En fait, l'édition HMH présente des textes regroupés géographiquement : divisé en deux grandes parties – l'Occident et l'Orient –, l'ouvrage réunit les émissions qui offrent un même « visage » national ou régional. Chacune des sections ainsi constituées suivra un ordre qui semble s'imposer, mais qui varie de l'une à l'autre. Ainsi, les « Visages de France » s'ouvrent logiquement sur Paris, suivie d'Annecy, « la première ville de province française, dit Grandbois, que j'ai aimée d'amour ». C'est ensuite par le nord de la France que l'itinéraire se poursuit (Bretagne et Normandie) avant de descendre vers le Pays Basque, la Côte d'Azur et, finalement, la célèbre retraite de Port-Cros. Pour l'Orient, par contre, l'itinéraire proposé coïncide avec celui qu'a suivi le poète lors de son grand périple asiatique, à une exception près : les « Visages de Ceylan » viennent en effet après la Chine, alors que ce séjour a précédé, chronologiquement, l'arrivée en Indochine.

Les « Visages de France » et ceux d'Extrême-Orient constituent de loin les blocs les plus importants, les autres – autres pays d'Europe, États-Unis, Orient « catholique » – occupant dans l'ouvrage une place secondaire. La comparaison entre ces deux blocs nous permet de supposer que Léopold LeBlanc a d'abord songé à ordonner les textes dans leur séquence chronologique, mais qu'il s'est heurté à des difficultés majeures.

10. Léopold LeBlanc à Claude Hurtubise, 3 janvier 1969 (fonds privé).

11. Léopold LeBlanc à Claude Hurtubise, 24 janvier 1971 (fonds privé).

12. Lettre du 3 janvier 1969.

Seul, en effet, le grand voyage en Orient se déroule en suivant un itinéraire unique, dont les diverses étapes peuvent être datées de manière précise. Pour l'ensemble de l'Europe, par contre, il serait impossible de dater les déplacements et de retracer les itinéraires. Si l'on sait que Grandbois a séjourné une première fois à Florence en 1921-1922 et qu'il a vécu à Annecy à l'automne 1926, on ne saurait compter ni dater les séjours de Grandbois à Paris, Venise, Londres ou Cannes, entre 1925 et 1939. Même le voyage en Terre sainte n'était daté qu'approximativement entre 1930 et 1934 : nous savons maintenant qu'il a eu lieu au printemps 1932[13]. Du reste, ces textes donnent peu d'indices quant aux déplacements d'une ville à l'autre. Tenter d'en retracer la chronologie serait donc une entreprise vaine. L'éditeur ne pouvait donc mieux faire que de conserver les regroupements régionaux (par exemple le golfe de Naples, la Bretagne, le Pays Basque) et de les ordonner selon un itinéraire vraisemblable.

L'édition HMH fournit une table des matières détaillée comprenant cinq sous-titres pour l'Occident et quatre pour l'Orient, chacun des textes étant identifié séparément. Si cette présentation reflète bien la structure établie par Léopold LeBlanc, il faut cependant savoir que certains sous-titres ont été ajoutés par l'éditeur. Il semble que, pour ces détails, L. LeBlanc ait fait des suggestions, qui n'ont pas toutes été retenues. De France où il séjourne au moment de la sortie du livre, il écrit à son éditeur que la plupart des sous-titres ajoutés sont bien choisis, mais il reproche à Hurtubise d'avoir sous-titré « Visages de l'Orient catholique » la section consacrée à la Terre sainte, « Orient chrétien » lui paraissant plus approprié[14] et plus conforme à la pensée de Grandbois.

Ce dernier détail a son importance, car il confirme que l'édition HMH est le résultat de nombreux compromis et que, s'il est incontestable que Léopold LeBlanc en a été le maître d'œuvre, d'autres interventions ne sont pas à exclure. Ceux qui ont connu Grandbois les dernières années de sa vie savent qu'il

13. Grandbois précise qu'il est arrivé à Jérusalem le lundi de Pâques et qu'il a connu ensuite Bethléem « par une fin du mois de mars ». Or, Pâques était un 27 mars en 1932, alors qu'il tombait en avril en 1930, 1931 et 1933. En mars 1934, Grandbois se dirigeait vers Shanghai et ne pouvait donc se trouver en Palestine.

14. Lettre du 24 janvier 1971.

n'était que trop heureux de laisser à d'autres la révision des textes et les problèmes matériels d'édition. On peut supposer qu'il a fait entière confiance à L. LeBlanc et à l'éditeur et que, le cas échéant, ses révisions et corrections ont été minimes. L'édition HMH ne peut, en conséquence, être considérée, en vue de l'édition critique, comme le dernier état « revu par l'auteur » de la série radiophonique « Visages du monde ». C'est au texte de Radio-Canada qu'il faut revenir.

Dans la préparation de cette édition, nous avons donc considéré comme texte de base celui qui a été dactylographié par les services de Radio-Canada, à partir d'un manuscrit de la main de Grandbois. Ce texte porte le chiffre I. Dactylographié sur grand format (35,5 × 21,5 cm), il comporte, pour chaque émission, le paragraphe de présentation, les indications de pauses et de pièces musicales, de même que le nom du lecteur. Pour chacune des émissions, nous reproduisons la date, l'heure de diffusion et le nom du réalisateur, tels qu'ils apparaissent à la droite de la marge supérieure de chaque première page, mais non les autres indications destinées uniquement à la diffusion. Celles-ci, de même que les paragraphes de présentation et de conclusion, ne sont données que pour la première émission. Le paragraphe de présentation est habituellement celui-ci :

> « Visages du monde », un texte d'Alain Grandbois dit par Jacques Auger[15]. L'auteur situe ces « Visages du monde » dans la période de l'entre-deux-guerres, c'est-à-dire entre 1919 et 1940. Car beaucoup de ces visages, depuis le dernier gigantesque conflit, ont été singulièrement altérés ou même parfaitement dévastés. Ce soir, nous vous parlerons de [titre de chaque émission].

L'émission se termine habituellement par le paragraphe suivant :

> Nous vous avons présenté « Visages du monde », un texte d'Alain Grandbois dit par Jacques Auger, qui vous a parlé, ce soir, de [titre de l'émission]. Nous vous invitons à être de nouveau à l'écoute mardi prochain à la même heure, soit 7:45.

15. Lecteur de la majorité des textes. En fait, la formulation de cette phrase a été changée à partir de la troisième émission, mais on la rencontre pour la première fois comme variante manuscrite sur I^b, deuxième émission. Avant correction, la phrase se lisait : « Voici "Visages du monde", récité par Jacques Auger et rédigé par Alain Grandbois. »

Le texte de base se trouve en deux exemplaires, identifiés respectivement I^a et I^b. Il s'agit cependant de deux copies d'un original sur stencil qui a disparu et sur lequel des corrections ont été faites. Certaines modifications ayant visiblement été apportées dans le seul but de préciser la prononciation de mots étrangers, nous n'en avons pas tenu compte. I^a est l'exemplaire déposé au fonds Grandbois (BNQ, 204/4/14 à 204/5/2) : c'est en principe celui que nous privilégions. Nous tenons compte également de I^b, l'exemplaire qui nous a été transmis par Léopold LeBlanc, à qui il a servi lors de la préparation de l'édition HMH. Les corrections sont plus nombreuses sur cet exemplaire, généralement faites à l'encre bleue. Plusieurs passages sont raturés au crayon gras bleu ou rouge et plusieurs paragraphes sont délimités de la même manière. Dans plusieurs cas, il est évident que ces marques, corrections ou annotations ne concernent que l'édition HMH ; dans d'autres cas, douteux, nous avons parfois retenu les variantes de I^b.

Le texte de chaque émission se trouve aussi dans un manuscrit au crayon sur papier de format 20,5 × 12,5 cm, déposé aux Archives nationales du Canada (MG31 D42), que nous identifions habituellement par le chiffre II. Le premier feuillet en est toujours paginé I à l'angle droit de la marge supérieure, les suivants paginés en chiffres arabes ; la page 11 est paginée en chiffres et en lettres. La date figure à l'angle gauche de la marge supérieure du premier feuillet, mais le millésime manque souvent. Chaque émission comporte habituellement un titre courant et, souvent, un surtitre ou un sous-titre à la page I, généralement soulignés[16]. Pour certaines émissions, on dispose aussi de brouillons ou de fragments.

À partir de ces diverses versions, plus ou moins nombreuses selon les émissions, nous avons tâché d'établir le texte le plus rigoureusement possible, d'après les règles établies pour cette collection. Nous avons normalisé la grammaire et l'orthographe. Pour les divisions en paragraphes, nous nous sommes souvent référé au manuscrit II, plutôt qu'au texte de base : celui-ci ne marquant pas toujours la division par un alinéa, la confusion est possible après une ligne pleine. Grandbois use parfois de la majuscule et du soulignement de manière fan-

16. Les descriptions matérielles que nous venons de donner ne seront pas reprises. Pour chaque émission, on ne précisera que ce qui lui est propre, en indiquant cependant la description des manuscrits et en ajoutant, s'il y a lieu, les autres versions.

taisiste, souvent pour suggérer au lecteur (à la radio) un accent d'intensité ; nous avons respecté cet usage là où il semblait véritablement justifié, ne donnant en variantes que les cas qui pouvaient présenter un certain intérêt.

Nous avons cependant admis certaines exceptions à l'usage reconnu. Ainsi, Grandbois utilise très souvent (mais pas toujours) la préposition *de* après les verbes *commencer* et *réussir* ; nous avons respecté cette particularité, bien qu'elle ne soit généralement admise que dans le premier cas. Pour tous les noms propres, nous avons vérifié et retenu l'orthographe courante. Les noms chinois et certains noms italiens présentaient cependant un problème particulier. On sait que la transcription des noms chinois a beaucoup varié depuis le séjour de Grandbois en Chine, et même depuis l'époque où la série « Visages du monde » a été réalisée. Nous nous sommes guidé, pour ces noms, sur les transcriptions proposées par l'édition de 1984 du *Petit Robert 2*, que nous avons complétée par l'ouvrage de P. A. Trolliet, *Noms propres de géographie, d'histoire et de littérature modernes de la Chine* (Paris, Imprimerie nationale, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1968). Nous avons pourtant conservé à Pékin son nom ancien, plutôt que Beijing, dont l'usage s'est répandu récemment. Les transcriptions actuelles pour Harbin (Ha-Èrh-pin) et Canton (Kouang-tcheou, Guangzhou) risquant également d'introduire quelque confusion, nous avons conservé les formes utilisées par Grandbois. De même, nous avons conservé les noms français en usage pour les grandes villes italiennes (Rome, Florence, etc.) en utilisant (et parfois en rétablissant) le nom italien pour les villes ou régions moins connues. Enfin, nous avons conservé les noms de villes ou de pays qui ont été modifiés depuis 1952 (Ceylan, Saigon, etc.) en indiquant en note le nouveau nom en usage.

S'il est impossible – sauf pour le grand périple asiatique et quelques courts voyages – de dater les divers voyages de Grandbois de manière précise, l'identification des nombreuses citations n'est guère plus facile. Lorsque nous avons pu identifier l'œuvre et l'auteur cités, nous avons contrôlé le texte sur l'édition retrouvée, même si nous pouvons rarement avoir la certitude qu'il s'agit de l'édition utilisée par Grandbois. Nous avons pris pour règle, alors, le respect de la citation donnée dans « Visages du monde » ; au besoin, nous rétablissons en note le texte original.

Alain Grandbois – les émissions sur la Corse et sur la Bretagne nous en fournissent la preuve – s'est abondamment servi de guides de voyage pour la préparation de ses textes. On peut donc supposer qu'il s'est également servi de monographies (sur le Pays Basque, par exemple) où il a pu trouver certaines citations d'auteurs qu'il utilise, sans en donner la source ou en ne donnant qu'une référence incomplète et qui pourrait être erronée. Dans certains cas, après de longues heures de recherche, nous avons dû renoncer à identifier les citations.



Je remercie les assistantes et assistants de recherche qui m'ont aidé à préparer cette édition de *Visages du monde* d'Alain Grandbois, en particulier Réjean Bergeron et Gérald Cousineau, qui ont beaucoup contribué à la rédaction des notes explicatives, et Denise Petel, dont la collaboration intelligente et efficace, à toutes les étapes de ce travail, m'a été d'un précieux secours.

Je veux aussi dire ma gratitude à Jo-Ann Stanton, qui a veillé à l'informatisation des textes, et à l'informaticien Bernard Derval qui a préparé les programmes.

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

ANC	Archives nationales du Canada (jusqu'en 1987, Archives publiques du Canada)
BNQ	Bibliothèque nationale du Québec
cm	centimètre
f.	feuillet, feuillets
HMH	*Visages du monde*, Images et souvenirs de l'entre-deux-guerres, Montréal, éditions Hurtubise HMH, collection « Reconnaissances », 1971, 378 p.
ibid.	même lieu
op. cit.	ouvrage cité
p.	page, pages
[ ]	dans le texte, correction de l'éditeur
[...]	passage supprimé dans une citation
<>	commentaire de l'éditeur
<illisible>	mot illisible
<mots illisibles>	plusieurs mots illisibles
<...>	passage supprimé dans une variante
<*sic*>	incorrection signalée
s. v.	*sub verbo* (renvoi à une entrée de dictionnaire)
< ?>	lecture incertaine
//	dans les variantes, alinéa

VARIANTES

Les variantes (en italique) sont placées entre des mots repères (en romain) qui les situent dans le texte. Elles sont précédées du numéro (en chiffres arabes) de la ligne du texte et des sources (désignées en chiffres romains) dont elles proviennent. S'il y a lieu, on emploie les sigles suivants pour indiquer la nature de la variante :

A	ajout
D	texte déchiffré sous la surcharge
R	rature
S	surcharge

Visages du monde

Page laissée blanche

1 : SHANGHAI[1]

1950-04-18, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Nous vous présentons ce soir, mes chers auditeurs, Alain Grandbois qui va nous donner chaque semaine, à la même heure, quelques souvenirs de ses voyages autour de la vaste terre. Mais voici Alain Grandbois qui tient à vous dire quelques mots.

Ce titre de *Visages du monde*, Mesdames et Messieurs, peut vous paraître quelque peu prétentieux. Mais je vais tout de suite vous en fournir l'explication.

Des circonstances[2] heureuses, un goût prononcé pour les voyages et l'aventure, une curiosité jamais satisfaite, m'ont porté, pendant

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit de 19 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé I à XIX en marge supérieure gauche. Les chiffres IV à XIX ont été raturés et remplacés par une pagination 63 à 78, en marge supérieure droite. Le chiffre I apparaît également en marge supérieure centre des deux premiers feuillets (BNQ). III : Dactylographie de 6 f. (25,0 × 19,5 cm), paginée I à VI en marge supérieure droite, sous le titre « Shanghai ». Ce texte a été préparé pour un auditoire, mais on ignore dans quelles circonstances. Vraisemblablement postérieur à 1943, mais antérieur à « Visages du monde » (qui en intègre certains passages), il s'agit en fait d'un texte différent. Nous le donnons en appendice, en signalant les variantes par l'italique (BNQ). Cette version de « Shanghai » a été intégrée à une conférence intitulée « Voyages », prononcée le 14 avril 1953 au Club musical et littéraire de Montréal. Le texte de la conférence a ensuite été publié dans *Huit conférences*, p. 129-147. On trouve cette version de « Shanghai » aux p. 140-147 (BNQ).

4 I[b] [R *Nous <...> mots.*] // Ce 5 II semaine, [A *à la même heure,*] quelques

1. À l'exception de la présentation de la série, le texte de cette émission a paru intégralement dans HMH, p. 295-299.

2. Ce paragraphe est cité intégralement par LeBlanc, dans sa présentation de l'édition HMH, p. 12.

une vingtaine d'années, à vagabonder autour de notre planète. J'ai vu beaucoup de paysages, j'ai connu beaucoup d'êtres humains. Les impressions que j'en recevais, je les notais dans de petits carnets[3] que j'ai pour la plupart conservés. Et à part ces choses écrites – noir sur blanc – il m'est naturellement resté dans la mémoire de grands fragments de souvenirs. Mon propos tiendra de vous les livrer.

Je dois également vous prévenir que beaucoup de ces visages du monde ont été altérés par la dernière guerre. Ceux que j'ai l'honneur de vous présenter appartiennent à la période de l'entre-deux-guerres, c'est-à-dire entre 1919 et 1940.

Et pour finir, je dois m'excuser vis-à-vis de vous si j'emploie trop fréquemment le *je* et le *moi*. Cela provoque l'agacement. Et nous savons tous que le « moi » est haïssable. Mais comment m'exprimer d'autre façon ? Ce sont des impressions personnelles que je vous donnerai. Et c'est pourquoi je vous demande toute votre indulgence.

M. Jacques Auger va vous parler de Shanghai, écrit par Alain Grandbois.

MUSIQUE CHINOISE (quelques secondes)

Shanghai. (PAUSE) Shanghai est une des villes les plus étonnantes du monde. Ville de contrastes, d'excès, où se côtoient l'opulence la plus extrême et la plus extrême pauvreté[4].

---

15 II vu [R *et entrevu*] beaucoup de paysages [R *et* A *j'ai connu beaucoup*] d'êtres 16 I^a,I^b dans [D *le* S *de*] *petit*[A *-s*] *carnet*[A *-s*] que 18 II naturellement [A *resté*] dans 22 I^b été [R *altérés* A *modifiés*] par <correction peut-être d'une autre main> 23 II présenter [R *viennent dans* A *appartiennent à*] la période 26 II fréquemment le « *Je* » et le « *Moi* » <« je » et « moi » non soulignés> [R *mais ce n'est*]. Cela 29 I^a donnerai [A *Et c'est pourquoi*] Je vous demande [R *pour cela* A *toute*] votre II donnerai [R *Je vous* A *Et c'est pourquoi je vous*] demande [R *pour cela* A *toute*] votre 30 I^b indulgence [R *Monsieur Jacques Auger <...> Alain Grandbois.*] // MUSIQUE 34 I^a Shanghai [R *écrit par Alain Grandbois*] II Shanghai [R *par Alain Grandbois. // 6^e* musique chinoise (quelques secondes) // *7^e* Le narrateur : Shanghai, (une seconde ou deux de suspension.)] Shanghai 35 II étonnantes [R *du monde* A *de la terre*]. Ville

3. Le fonds Grandbois (BNQ, 204/5/1) conserve quelques carnets où Grandbois a noté des impressions diverses, mais il est certain que plusieurs de ces carnets ont disparu. Grandbois le confirme lui-même, au cours d'une émission consacrée à Hanoi : « Les hasards des voyages subséquents, les chambres d'hôtel, les guerres civiles, l'Europe, Madrid ou Barcelone, les déménagements successifs, m'ont fait perdre beaucoup de ces carnets, qui fixaient le jour, l'heure, la couleur, comme me l'indiquent ceux que j'ai su conserver » (émission 60, p. 403).

4. « Les horreurs de la vie », article extrait du journal *Changhaï Zaria* du 14 décembre 1933 que Grandbois avait conservé (BNQ, 204/4/12), relate par

Sans doute, non plus que Paris ne représente la France, ou Londres et New York ne représentent l'Angleterre et les États-Unis, Shanghai ne représente la Chine. Son cosmopolitisme l'en défend. Mais si l'on franchit les curieuses portes de fer grillées qui séparent la concession française proprement dite, l'on tombe tout de suite au cœur même de ce moyen âge grouillant, tumultueux, sonore et coloré, – et à très fortes odeurs – que l'on retrouve partout dans les villes de l'intérieur de la Chine.

Et pourtant, Shanghai atteint à peine l'âge de cent ans. Dans le milieu du siècle dernier, il n'y avait là, sur les rives boueuses du Huang-p'u, qu'une misérable agglomération de paillotes murées d'argile. Aujourd'hui, par sa population, Shanghai est devenue la cinquième ville du monde.

Shanghai le jour est une gigantesque *cosmopolis*[5]. Et les metteurs en scène de Hollywood, malgré leur imagination, n'ont jamais pu, même approximativement, en fournir des images qui réussissent de cerner sa saisissante réalité.

Shanghai s'agite de l'aube au crépuscule comme une fourmilière en proie à la folie. Vingt-cinq mille coolies dévorent ses rues et ses avenues en trottant, tirant leur pousse-pousse, avec l'agilité et la ruse des joueurs de hockey canadiens. Ils ne paraissent jamais las, conduisant chaque jour vers leurs affaires, leurs rendez-vous, leurs plaisirs, près d'un million de clients. La vie d'un coolie-pousse, en activité, dure environ cinq ans. Il meurt ensuite, les poumons brûlés et dévastés.

Shanghai est le carrefour du sang. Le point de rencontre de tous les sangs connus. Et les théoriciens qui tiennent au concept de la race pure s'y trouveraient fort occupés s'ils désiraient en sonder les cloisons. Car on y frôle tous les sangs de la terre. Et surtout leur mélange.

52 I^b leur [A *féconde*] imagination <ajout peut-être d'une autre main> 53 I^a,I^b jamais[R , A *pu,*] même approximativement, [R *pu*] en fournir II jamais, même approximativement, *pu* en fournir 66 I^b en [R *sonder* A *définir*] les cloisons <correction peut-être d'une autre main> 66 I^a,I^b y [D *fraude* S *frôle*] tous 66 I^b les [R *sangs* A *peuples*] de <correction peut-être d'une autre main>

exemple la misère des enfants. « Le froid, la faim et en général les conditions anormales de leur existence, poussent parfois ces enfants aux pires et révoltants excès » (p. 2).

5. Par ce néologisme apparemment créé par Grandbois, il faut sans doute entendre « métropole cosmopolite ».

Cette formidable tour de Babel ne reconnaît qu'un seul dieu, le Veau d'or. Les grands-prêtres de ce culte sont les banquiers, les courtiers, les agents de change, les prêteurs d'argent, les généraux en service ou retraités, les politiciens bien apparentés et point trop démunis d'astuce et de moyens de trahison, les *Compradores*[6], qui sont généralement des Chinois éduqués dans de grandes universités américaines ou européennes, et qui servent d'intermédiaires entre les magnats de l'industrie chinoise et la haute finance internationale. Un innombrable peuple vit des miettes tombées de ces tables somptueuses. Mais ce menu fretin ne compte pas.

Ce milieu des grandes affaires, dirigé par les grands-prêtres, n'est point de tout repos. Car sous le couvert d'innocentes transactions comme celles de l'achat ou de la vente d'une récolte de riz, ou de la concession de quelques droits ferroviaires, il s'y mêle le plus souvent de sombres marchés, très fructueux d'ailleurs, concernant la livraison d'armes à quelque maréchal rebelle, ou l'acquisition de centaines de kilos d'opium. La bourse locale est donc extrêmement nerveuse. Il arrive que le maréchal se rallie soudain à son ennemi de la veille, que la drogue soit « blanchie », qu'il y ait eu, pour le transport des armes, des douaniers zélés. La surprise de notre siècle, c'est que l'on peut y trouver des gens qui ont encore le goût de l'honnêteté.

Si Shanghai, dans le monde asiatique, détient non sans orgueil la première place comme capitale de l'or, cela est dû à sa situation géographique. Shanghai, grand port libre, fait partie de l'immense delta du fleuve Yang-tsê, et ce gigantesque fleuve qui arrose, des marches tibétaines à la côte océane, cinq ou six des plus riches provinces de la Chine, draine et charrie toutes les richesses vers Babel.

Shanghai le jour, de l'aube au crépuscule, convertit en or le riz, la houille, le pétrole, le fer, la soie, l'ivoire, la drogue, les armes, la trahison.

71 II généraux en [R *activité* A *service*] ou [R *en retraite* A *retraités*], les 89 I[a],I[b] zélés[R , A .] [AR *Car*] La surprise

6. Ce mot d'origine portugaise – de *comprar*, « acheter » – a d'abord désigné, au XVII[e] siècle, les serviteurs chargés d'effectuer des achats. À la fin du XVIII[e] siècle, il a pris le sens que lui donne Grandbois : on désignait ainsi une classe de marchands servant d'intermédiaires entre les commerçants occidentaux et les gouvernements locaux.

Shanghai la nuit convertit cet or en fumées, en vices, en plaisirs, dans une sorte de fête insensée que nulle Sodome, nulle Babylone, nulle Capoue n'ont connue. Le Broadway de New York, à minuit, n'est qu'une petite réjouissance de village si on le compare à Nanking Road de Shanghai. Tout est lumières, cris, intense agitation, richesses et dépenses inouïes, luxe fantastique.

Il y a le Canidrome, où des milliers de personnes perdent et gagnent des fortunes toutes les heures. Il y a l'Auditorium où des joueurs parient, à chaque heure de la nuit, des centaines de milliers de dollars. Il y a un gratte-ciel, la « Maison du Monde », où l'on donne du théâtre chinois, malais, hindou, où l'on trouve des restaurants, des dancings, des marchands d'ivoire, des cabinets particuliers, des fumeries d'opium, où l'on offre des fillettes de douze ans, en mariage très peu orthodoxe, pour dix dollars.

Shanghai la nuit reçoit le millionnaire, le touriste, le voyageur et le matelot. Une boîte de nuit, Nanking Road, sert un souper qui coûte 100,00 $ par couvert[7]. Ce cabaret ne chôme jamais. Les plus belles Russes de Sibérie, les plus belles Chinoises de Su Chou, les plus belles Juives de Singapour y soupent avec des maréchaux chinois et des courtiers argentins. Babel dégorge son or.

Par contre, à l'autre extrémité de la ville, vers les quais, vers le port, il y a le Rabbit, le Venus, l'Eden, le Trocadero, où pour un demi-dollar un homme sans trop de scrupules, qui ne craint point trop les femmes d'extrême petite vertu, et les bagarres inévitables de l'aube marquées de coups de revolver et de lames de couteaux, cet homme peut y flâner toute la nuit.

Il y a aussi la colonie russe. Des Russes qui ont dû fuir la révolution bolchévique, et gagner d'autres cieux. À Shanghai,

118 II reçoit. *Le* millionnaire 120 II par [R *personne* A *couvert*]. Ce

7. Dans « Shanghai » (voir Appendice I, p. 731), le chiffre mentionné est *six cents* dollars. Il s'agit ici du « dollar mexicain », une monnaie internationale en usage en Chine à cette époque. Le cours de ce dollar a pu varier considérablement par rapport au dollar américain. Un dépliant touristique des années quarante l'établit à la moitié du dollar américain, mais il valait peut-être moins en 1934. Il se peut donc que le chiffre de six cents dollars soit exact et que, en le réduisant à cent, Grandbois ait simplement voulu en donner un équivalent approximatif, ou plus crédible, au début des années cinquante.

ils sont près de vingt-cinq mille, habitant pour la plupart la concession française. Ils sont à peu près tous, sauf les espions, des Russes blancs, qui appartenaient, par la naissance, la richesse ou le talent, au régime tsariste.

J'ai connu un amiral de la flotte de l'empereur Nicolas, petit vieux rabougri, devenu gardien du cimetière français de Shanghai pour gagner sa pitance journalière. J'ai connu sa fille, la princesse X, de visage ingrat, tentant d'obtenir quelques traductions – elle parlait admirablement l'allemand, l'anglais, le français – pour aider son père, le gardien de cimetière, à vivre chichement dans une petite chambre à deux lits, à l'extrémité d'un quartier mal famé de Shanghai.

Une dame russe, qui s'occupait d'œuvres sociales, elle-même une réfugiée, me demande un jour :

– Venez avec moi demain à notre hôpital. Je suis sûre que cela vous intéressera.

Nous pénétrâmes le lendemain dans une salle malodorante, où s'entassaient une soixantaine de lits. De grabats-lits. C'était au début de l'été, et les étés de Shanghai font monter le thermomètre, très gentiment, à 105 ou 106 de température[8]. La chaleur, ce jour-là, était intolérable. Et parmi cette chaleur, cette odeur innommable.

Ma compagne dit :

– Je t'amène, Titia, un jeune écrivain canadien.

(Présentations, etc.) Et :

– Comment vas-tu ?

Elle toussait, elle ne pouvait parler. Elle me fit un petit signe de tête. C'était un petit être d'une extraordinaire maigreur. Seuls, dans son visage diminué, ses yeux vivaient, noirs, élargis, perçants, d'une étonnante intensité. Nous lui serrâmes la main, molle, moite, très squelettique, et nous partîmes.

---

143 II lits, [R *dans* A *à l'extrémité d'*]un quartier 149 II malodorante, [R *où il se trouvait* A *où s'entassaient*] une 154 II odeur [R *de tout ce que vous pouvez imaginer* A *innommable*]. // Ma 156 II « Je [R *vous*] t'amène 163 I^b,II moite, *petite*, très

8. C'est-à-dire 40,5 et 41 °C.

Et mon amie russe me dit :

– Ce petit cadavre qui ne vit encore que par miracle s'appelle Tatiana Kousminsky[9]. Elle est la nièce du grand Léon Tolstoï. En 1917, déguisée en jeune garçon, elle s'engage dans les troupes du général Dénikine. Après quelques actions d'éclat, elle fut nommée officier. Avec des décorations, Croix de Saint-Georges, médaille d'honneur de son régiment, etc. Elle avait toujours réussi de cacher son identité, son sexe. Mais il vint un moment où les armées blanches durent se dissoudre. Tatiana put rejoindre Constantinople[10], puis la Chine.

Mon amie russe ajoutait :

– La voici mourante, elle n'en a plus que pour quelques jours. Cette parente d'un des plus grands écrivains du monde meurt misérablement dans cette salle épouvantable que vous venez de voir, comme le dernier des gueux.

Et des larmes roulaient lentement sur les joues de mon amie russe, des larmes de pitié, de révolte, et de compassion. Tatiana est morte cinq semaines après notre visite à l'hôpital. Mais qu'est devenue Olga X, ma belle compagne courageuse ? Il a coulé tant d'eau sous tous les ponts du monde depuis quinze ans.

MUSIQUE CHINOISE

Mesdames et Messieurs, nous vous avons présenté *Visages du monde*, un texte d'Alain Grandbois lu par Jacques Auger qui vous a parlé ce soir de Shanghai.

THÈME – ICI RADIO-CANADA

177 II dans [R *une* A *cette*] salle [R *malpropre et*] épouvantable 181 II visite [A *à l'hôpital*]. Mais 182 II courageuse ? Il [R <illisible>] a coulé tant d'eau sous [A *tous*] les ponts [A *du monde*] depuis 183 I[b] depuis [R *quinze ans* A *ce temps*]. // MUSIQUE <correction peut-être d'une autre main>

9. L'histoire de Tatiana Kousminsky a pu être à l'origine de la nouvelle intitulée « Tania ». D'abord publiée dans *la Revue moderne* (septembre 1942), puis dans *Avant le chaos* (1945), cette nouvelle sera adaptée pour la radio et diffusée sur les ondes de Radio-Canada le 23 novembre 1952.

10. Constantinople est l'ancien nom d'Istanbul.

2 : FLORENCE

1950-04-25, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

C'est devenu un lieu commun que de dire qu'un homme peut aimer une ville comme il peut aimer une femme. Toutes proportions gardées, naturellement.

Je désire vous parler ce soir de Florence, car[1] j'ai beaucoup aimé Florence, la « Ville des Fleurs ». J'avais vingt ans[2] quand j'ai connu la capitale toscane. Et d'une façon, je dois l'avouer, fort distraite, et quelque peu ahurie. J'arrivais de Londres, de Paris, de Berlin, de Vienne, de Gênes, de Lucques, de Pise à la tour si bellement penchée, et j'allais à Venise, à Naples, à Sorrente, à Capri, et si les vents heureux[3] – ainsi que s'exprime Homère – continuaient de souffler en poupe pour mes joies, j'allais naviguer vers les îles de l'archipel grec, voir Athènes, l'Acropole, et peut-être rejoindre l'Égypte, ses pyramides, et son Sphinx.

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 20 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 20 en marge supérieure gauche, sous le titre courant « Visages du monde », avec en sous-titre le chiffre II sur le f. 1 (BNQ).

17 II Sphinx. De sorte

1. Le passage qui précède ne figure pas dans HMH. À l'exception de deux autres passages, le reste du texte a paru sous le titre « Florence », p. 114-117.

2. En Europe avec ses parents à l'été 1921, Grandbois prolongera seul son séjour à Florence, jusqu'à l'été suivant, pour y étudier la peinture.

3. Allusion probable au grec *Ouros*, que Mazon (pour l'*Iliade*) et Bérard (pour l'*Odyssée*) traduisent par « brise favorable », « vent favorable » ou « vent du large ». Voir *Iliade* I, 479, *Odyssée* II, 420 et IV, 360.

De sorte que, lors de ce premier séjour, j'ai peu vu Florence. Je pensais aux paysages d'avant, j'imaginais les paysages d'après. Mais malgré ce dispersement, et sans que je m'en fusse aperçu, Florence m'avait conquis.

Je retournai, pour ces raisons d'amour, à Florence en 1926 et, chaque printemps, vers la fin d'avril, jusqu'en 1938. J'y passais deux ou trois semaines, baigné d'art et de beautés incomparables.

Les premières années, j'habitais un hôtel vétuste, – un ancien palais désaffecté – dirigé par un propriétaire quasi centenaire, qui collectionnait les camées, et qui avait des serviteurs guère moins jeunes que lui. Mais mon appartement, avec petit balcon de marbre, surplombait ce fleuve paresseux et lent, aux eaux couleur de limon, l'Arno.

Plus tard, j'allai habiter Fiesole, à quelque cinq ou six kilomètres de la ville, au sommet d'une des plus hautes collines qui la couronnent. (Mais il ne faut pas se tromper au sujet des collines de l'Europe, celles de Rome ou celles de Paris ne sont guère à l'échelle de la topographie des villes de l'Amérique du Nord. Je n'ai jamais vu, dans aucune ville d'Europe, de pentes aussi accentuées, aussi abruptes, par exemple, que les « montées » de San Francisco ou celles de Québec.)

Je descendais donc, chaque matin, de Fiesole à Florence, par des sentiers bordés d'oliviers, de buissons de roses éclatantes, de jasmins odorants, ou le long d'escaliers de pierre qu'une rangée de hauts cyprès ennoblissait.

Pour nous, gens du Nord, les cyprès représentent le symbole d'arbres funèbres voués aux tombeaux. Mais en Toscane, et plus particulièrement à Florence, le cyprès, sombre et lisse et brillant dans le soleil comme un long diamant noir, fait partie

---

19 I[b] pensais [A *trop*] aux paysages d'avant, *j'imaginais* [A *trop*] les paysages <...> m'en fusse [A *trop*] aperçu <ajouts peut-être d'une autre main> 22 II 1926 et, [R *à*] chaque <...> jusqu'en *1933*. J'y 23 I[a],II jusqu'en 1933. J'y I[b] jusqu'en 193[R *3* A *8*]. J'y <Nous retenons cette correction, confirmée par d'autres sources et retenue par HMH.> 24 I[b] incomparables. [A *J'y retournai après la guerre, non sans quelques déceptions.*] <Ajout peut-être d'une autre main. HMH donne : « Pourrais-je encore y retourner sans quelque déception ? »> // Les 30 II marbre, [R *donnait sur* A *surplombait*] ce fleuve 41 II d'oliviers, de [R *touffes* A *buissons*] de roses 45 II tombeaux [R *des morts*]. Mais

de cette admirable architecture que les plus grands sculpteurs, les plus célèbres architectes, les meilleurs peintres de tous les temps, ont réussi de créer. Le cyprès appartient au paysage florentin comme l'érable appartient au pays du Québec. C'est l'arbre de ses armoiries, de son blason.

Je descendais vers Florence, et au milieu de ma route, je m'arrêtais à la terrasse d'une petite trattoria. J'y rencontrais chaque matin les mêmes habitués. De braves gens, hommes du peuple, artisans, vignerons, maçons, paysans. Ils me firent d'abord grise mine. Mais au bout de quelques jours, c'est-à-dire au moment où je ne troublais plus leurs habitudes, leur quiétude d'hommes du soleil, je devins leur ami. Ils m'avaient accepté. Je passais avec eux vingt minutes, une demi-heure. Ils étaient cordiaux, exubérants, rieurs, me parlaient dans ce dialecte florentin, dur, assez guttural, qui ne ressemble en rien à cette langue italienne classique que l'on parle à Rome, laquelle est plus douce à l'oreille qu'aucune langue au monde. Je ne comprenais rien à leurs propos, je riais, j'offrais ma tournée. Ils l'acceptaient, mais le lendemain, et les jours suivants, chacun d'eux refusait d'accepter quoi que ce soit de moi, et chacun m'offrait le petit verre de vin âpre, trop rugueux, trop neuf, qui est le vin des vignes de la colline de Fiesole.

Je quittais l'auberge et je rejoignais Florence. Et tout de suite, tous les prestiges de l'art m'enveloppaient comme la mer, pour un moment, enveloppe le plongeur. À chaque coin de rue, à chaque « piazza », la beauté me tendait des pièges dans lesquels j'étais infailliblement pris[4].

Je ne voudrais pas vous infliger la description géographique de Florence. Tous les dictionnaires peuvent vous la fournir. Mais j'aimerais, pour quelques minutes, vous entretenir de Florence, capitale italienne des arts. Car déjà, cent ans avant la Renaissance[5], un siècle avant cette étonnante réussite de cette Renaissance qu'elle a suscitée, qu'elle a provoquée, elle avait

51 II pays *de* Québec 56 II peuple [R *pour la plupart*] artisans 67 I[b] ce [R *soit* A *fût*] de <correction peut-être d'une autre main> 67 II et [A *chacun*] m'offrait 75 I[a],I[b] voudrais [A *pas*] vous 77 II Mais [R *je voudrais*] j'aimerais 79 II réussite de [R *la*] cette

4. Les sept paragraphes suivants, jusqu'à « ... ce matin même. », ne figurent pas dans HMH.

5. Il s'agit de la Renaissance française, qui survient un siècle après le *Quattrocento*, ou Renaissance italienne.

pris la place de Rome – du point de vue des arts – de Rome dont la louve célèbre était tarie.

Le premier Florentin, aujourd'hui le plus méconnu : Donatello. Le plus cruellement critiqué, mais qui a laissé des œuvres d'une incomparable beauté, d'une incomparable vigueur. Donatello *le précurseur*.

Les admirables artistes qui lui ont succédé, et dont les noms sont plus célèbres que le sien, et aussi le génie, Michel-Ange, Léonard de Vinci, lui doivent une grande part de leurs talents, et certainement une parcelle de leur génie.

Donatello taillait le marbre, coulait le bronze, et surtout sculptait cette pierre d'un gris bleuté que l'on trouve dans les carrières de Toscane. Les places de Rome, les musées de Venise, ceux de Vienne, de Madrid, de Londres, s'enorgueillissent de ses œuvres. C'est à Florence cependant que l'on peut admirer ses plus beaux travaux. Il faut voir ses admirables frises du palais Riccardi, le *Saint Jean* du palais Martelli, et surtout sa statue de saint Michel taillée dans un marbre que les siècles ont patiné d'un or sombre, lisse et chaud comme la chair d'une belle fille du Midi, qui orne la façade de l'église Or-San-Michele.

Donatello était protégé par Cosme de Médicis. Les successeurs du grand sculpteur, qui furent plus grands que lui, Michel-Ange et Léonard de Vinci, furent également protégés par les descendants du premier Médicis, et ajoutèrent, par des œuvres inégalables, à la sublime beauté de Florence.

La ville unique eut aussi ses grands peintres. Je n'en citerai que quelques-uns.

Il y a Giotto, Botticelli, et parmi tant d'autres, le plus grand à mon avis, Raphaël, mort à l'âge de trente-sept ans. Mais il avait atteint, à cet âge, la perfection de son art. Le portrait qu'il a peint de lui-même, et que l'on voit à la galerie des Offices, lui donne un visage rêveur, un visage d'adolescent marqué par

---

82 II louve [A *célèbre*] était 90 II parcelle [R *de ce même* A *leur*] génie 99 II patiné [R *d'or* A *d'un or*] sombre 107 I^{a},I^{b} quelques-uns [R, *car mon propos risquerait de devenir une simple nomenclature, un palmarès de collège pour jour de distribution de prix.*] // II quelques-uns, *car mon propos* <...> *de collège* [R *au jour* A *pour jour*] *de* [R *la*] *distribution de prix.* // II 108 I^{b} grand [R *à mon avis*], Raphaël <correction à l'encre bleue, peut-être d'une autre main> 112 II marqué [R *du*] par

le génie, d'une couleur si pure et si fraîche, et d'un dessin si naïf, que l'on croirait qu'il a été peint ce matin même.

Cependant, Florence n'a pas eu que des sculpteurs et des peintres. Elle a donné le jour à l'un des plus grands poètes du monde : Dante.

Après avoir composé, dans son adolescence, des sonnets très classiques, il commença d'écrire des poèmes qui plus tard devaient former ce livre admirable, à quoi la Bible seule, à mon sens, puisse être comparée, et qui s'intitule : *la Divine Comédie.*

Dans sa première jeunesse, Dante aima une jeune fille, Béatrix, d'un amour idéal et mystique. Béatrix mourut fort jeune. Mais le souvenir qu'il conserva d'elle fut indestructible, et tous ses poèmes en sont inspirés.

Dante comptait parmi les notables de Florence. La ville se vit engagée, à cette époque, dans des divisions intestines. Deux factions se disputaient le pouvoir. Les Gibelins et les Guelfes[6]. Dante appartenait à ces derniers. Mais ce parti était divisé. Il y avait, comme on dit aujourd'hui, la gauche et la droite. Dante, d'esprit politique modéré – malgré que sa poésie fût véhémente et rouge de passion – se vit condamné à mort par son propre parti. On l'accusait d'une offensante tiédeur. Il put fuir la ville, vécut en exil dans les petites principautés ou les maigres royaumes qui composaient alors l'Italie, et mourut à Ravenne, pauvre et désabusé, et fut enterré dans l'église Saint-François, où il repose sous une pierre de marbre sur laquelle je me suis agenouillé.

Son génie n'a jamais été reconnu de son vivant[7].

D'autres écrivains aussi illustrèrent Florence. Le Boccace, léger dans ses écrits, libertin, d'une philosophie souriante et

115 II que des *peintres et des sculpteurs.* Elle 122 II aima [R *Béatrix*] une 124 I^a,I^b fut [R *irréductible* A *indestructible*] et <Comme HMH, nous retenons cette leçon, bien que cette correction ne soit peut-être pas de la main de Grandbois.> II fut *irréductible* et 130 II avait [R *la gauche,*] comme 132 II de passion[R *-s*] [R *fut*] se vit 135 I^a,I^b alors l'[R *Otabé* A *Italie*], et 136 II où il [R *eut un maigre tombeau* A *repose sous une pierre de marbre*] sur 140 II aussi, *qui* illustrèrent

6. Les Guelfes, partisans du pouvoir papal en Italie, s'opposaient aux partisans de l'empereur, nommés Gibelins.

7. Les paragraphes qui suivent, jusqu'à la fin de l'émission, ne figurent pas dans HMH.

nuancée, que l'on peut comparer à celle de notre fabuliste La Fontaine, et dont les contes, – je parle du Boccace – font encore les délices des érudits d'aujourd'hui.

Il y eut encore Machiavel, qui écrivit beaucoup, et de fort beaux livres, mais dont la postérité, en général, n'a retenu que *le Prince*, œuvre dure, sceptique, puissamment intelligente, que tous les hommes qui se sont illustrés dans la politique ont lue et méditée.

On prétend que Gladstone d'Angleterre, Talleyrand de France, Bismarck d'Allemagne, Lénine et Staline de Russie, Churchill de Londres, Roosevelt de Washington, King d'Ottawa en ont fait leur livre de chevet. Je n'en sais rien. « *Se non è vero*[8]. »

J'aimerais vous parler plus longuement de Florence. Le temps me manque. Mais je puis vous affirmer que Florence est une des villes les plus adorables du monde.

154 II vero ». <fin de II> 156 I[b] puis [R *vous*] affirmer <correction peut-être d'une autre main>

8. Proverbe italien dont seule la première moitié est citée. « *Se non è vero, è bene trovato* » : « Ce n'est peut-être pas vrai, mais c'est bien trouvé ! » (Grandbois écrit *si* pour *se*).

3 : PARIS (1)[1]

1950-05-02,
réal. : R. de Vaudreuil

Pour ceux qui ont longtemps vécu à Paris, il est particulièrement difficile de lui donner, parmi l'innombrable orchestre qu'il possède, un son d'instrument qui ne prenne pas trop de relief, qui favorise, par exemple, la flûte au détriment du violon ou du piano, bref, une note qui rende justice à ce concert quotidien – et j'entends par quotidien les vingt-quatre heures du tour de l'horloge – que Paris sert à ses fidèles, à ses amoureux, à ses habitants, à ses visiteurs, et même hélas, à ses ennemis.

Un petit guide qu'une célèbre maison d'édition faisait paraître, il y a une vingtaine d'années, s'intitulait : *Paris en huit jours*[2]. Fort bien fait d'ailleurs, et intelligent dans ce sens qu'il prévenait tout de suite ses lecteurs que si l'on peut à la rigueur parcourir Paris en huit jours, on ne peut véritablement pas, dans ce court laps de temps, le connaître, s'en imprégner. Et comme j'ai moins d'un quart d'heure pour vous dessiner un

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 4 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 4 f. II : Manuscrit de 17 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 17 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Visages du monde », avec en sous-titre « Paris » sur tous les f., sauf le premier où « Paris » est remplacé par la mention « III Programme » (BNQ).

4 II [R *Parmi* A *Pour*] ceux 4 II particulièrement [A *difficile*] de

1. Le texte de cette émission, à l'exception des sept derniers paragraphes, a paru dans HMH, p. 27-30.

2. Il s'agit du Guide bleu *Paris en huit jours et une journée à Versailles*, Paris, Hachette, 1930, 247 p.

très léger, un très mince profil du visage de Paris, vous comprendrez mon embarras. Car le choix ne s'y prête guère. La matière est trop riche, trop diverse, trop abondante.

Pour couper court, et très sommairement, je divise tout de suite Paris en deux immenses villes que sépare la Seine, la rive droite et la rive gauche.

J'ai habité les deux rives, et dans chacun de leurs arrondissements, plusieurs de leurs quartiers. Mais je suis toujours revenu rive gauche, du côté du Luxembourg et de l'Odéon, de la rue des Saints-Pères et de la place Saint-Sulpice, du boulevard Saint-Germain et du boulevard Montparnasse, par une sorte d'attraction, d'envoûtement, de nostalgie dont Passy, Auteuil, Montmartre et les rues confortables qui cernent l'Arc de Triomphe n'ont jamais pu me guérir.

J'ai passé les plus belles années de ma jeunesse à Paris[3]. Adolescent. Puis étudiant. Ensuite j'y séjournais plusieurs mois chaque année. Je voyageais beaucoup à cette époque, mais quand je revenais de Berlin, de Constantinople, de Bombay, de Djibouti, je retrouvais Paris comme j'aurais retrouvé mon village natal, et Paris pour moi représentait la rive gauche.

J'y revoyais des amis, des camarades, qui me tendaient la main : « Ah, bonjour toi ! » C'était aux Deux-Magots, chez Flore, chez Lipp, à la Closerie des Lilas, au café d'Harcourt. Certains d'entre eux me demandaient : « Mais d'où viens-tu ? » Ils n'attendaient même pas ma réponse, que je me gardais d'ailleurs de leur donner. Ces écrivains, ces poètes, ces journalistes poursuivaient une aventure individuelle, un chemin secret qui les absorbaient complètement.

Sans doute j'avais des amis plus intimes, qui s'étaient aperçus, et parfois inquiétés, de mes nombreuses absences. Et nous avions alors de longues conversations qui se poursuivaient aux

30 II sorte [R *d'attirance*] d'attraction 32 II les [R *quartiers* A *rues*] confortables 49 II mes [R *longues* A *nombreuses*] absences.

3. En fait, c'est à partir de 1925, et jusqu'en 1939, qu'il fait de Paris son port d'attache.

innombrables terrasses des cafés de Paris, et qui ne se terminaient souvent qu'aux petites heures de l'aube.

Si l'on considère généralement Paris comme la ville propice aux amoureux, ce qui est juste d'ailleurs, par contre Paris, comme aucune autre ville au monde, facilite le commerce de l'amitié. Les jeunes gens qui habitent Paris, et qui portent de l'intérêt aux sciences, aux arts, aux lettres, ou tout simplement aux jolies femmes, se réunissent avant le dîner du soir dans un café.

Point d'appels téléphoniques, de messages pneumatiques, de billets de rendez-vous. Vous savez qu'à tel endroit l'on peut rencontrer ce groupe. Certains du groupe sont absents, pour des motifs sentimentaux ou de travail. Mais vous les revoyez le lendemain, ils ont un petit air mystérieux, qu'il se fût agi de la réussite d'un sonnet, d'un chapitre d'un roman qui ne paraîtra probablement jamais, d'une victoire d'amour qui n'aura pas de lendemains.

On prétend que Paris appartient aux vieillards. Comme preuves à l'appui, on cite les noms de ses vedettes politiques, théâtrales, intellectuelles, artistiques ou littéraires.

Herriot, et Blum qui vient de mourir, la belle Cécile Sorel, dite Célimène, Mistinguett qui a illustré le plateau des music-halls de Paris depuis près d'un demi-siècle, Bergson, Picasso, Rouault, Matisse, Gide et Claudel.

Mais je crois que Paris appartient surtout aux jeunes gens, naturellement d'une façon moins éclatante, mais plus forte, plus précise, et qui engage tous les espoirs. Car Paris est la forge rouge, incandescente, dont le creuset coule et rend, dans un métal parfait et dur, des chefs-d'œuvre indestructibles.

---

53 I[a] ville *prospère* aux I[b] ville [R *prospère* A *souriant*] aux <Correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH. Nous retenons la lecture de II, sans doute transformée en *prospère* par inadvertance.> 58 II soir [R *à tel* A *dans un*] café 70 II intellectuelles, [A *artistiques ou littéraires.*] // Herriot 71 II mourir, [A *la belle*] Cécile 73 I[a] Bergson, *Picino,* Rouault <rétabli en *Picasso* (I[b]), – coquille évidente attribuable à une graphie ambiguë sur le manuscrit> 77 II qui [R *fournit* A *engage*] tous 79 I[b] chefs-d'œuvre [R *indestructibles* A *innombrables*]. // Continuons <correction peut-être d'une autre main, reprise par HMH>

Continuons de vous parler de Paris. Je l'ai trop habité pour le partager en petits morceaux. Je l'ai parcouru des centaines et des centaines de fois, du Luxembourg aux Champs-Élysées, j'ai rêvé, comme tous les jeunes gens, devant la fontaine de Médicis, je suis allé au Bois, par des matins tout ensoleillés, et d'un air si léger, si merveilleux, si odorant, que le désir impérieux me saisissait d'écrire un petit poème, que je n'écrivais pas. Car comment jouir de la beauté, et dans le même temps, la cerner par les mots ?

Il y avait les bords de la Seine, ses pêcheurs à la ligne, et surtout ses quais de vieilles pierres, ses ponts suspendus entre les deux rives, et tout cela m'enchantait. Combien de matins ai-je passés à bouquiner le long des quais de Paris. On y trouvait des vieilles estampes, des images d'Épinal, des livres dédicacés, des eaux-fortes, des gravures sur acier ou sur cuivre qui dataient d'un siècle ou deux. Ma rêverie a longtemps habité les rivages de la Seine. J'étais alors un jeune homme, ou un homme jeune. Mais s'il m'était donné de pouvoir retourner à Paris, je crois que j'y poursuivrais les mêmes nuits nostalgiques, et les mêmes soleils discrets.

J'ai adoré Paris. Celui du matin, du petit quartier, de la concierge désagréable, le Paris élégant du Bois, de ses grands bars du Ritz, du Meurice, du Scribe, de la terrasse du café de la Paix, et son monde cosmopolite, qui naviguait de Montmartre à Montparnasse, de la Madeleine au Harry's bar[4].

Beaucoup d'écrivains, et des meilleurs, ont exalté, chanté les beautés de Paris. Et Paris mérite ces louanges, car Paris demeure encore la « Ville Capitale », l'un des grands carrefours du monde.

80 I^a Paris. Je l'ai [A *trop*] habité [R *trop*] pour I^b [R *Continuons de vous parler de Paris.*] Je l'ai habité [R *trop* A *trop longtemps Paris*] pour <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> II Paris. Je l'ai *habité trop* pour 86 I^b un [R *petit*] poème <correction peut-être d'une autre main> 87 I^b temps, [A *tenter de*] la cerner <ajout peut-être d'une autre main, retenu par HMH> 92 II trouvait *de* vieilles 94 II gravures [A *sur acier ou sur cuivre*] qui 97 II m'était [R *per*] donné

4. Les paragraphes qui suivent, jusqu'à la fin de l'émission, ne figurent pas dans HMH.

C'est Jules César, je crois, il y a deux mille ans déjà, qui le premier dans ses célèbres *Commentaires*[5], mentionne Paris, sous le nom de Lutèce. Mais combien d'autres ensuite.

Dans cette première moitié de notre siècle, Paris eut ses romanciers, ses chroniqueurs, ses poètes, entre autres Carco, Dorgelès, Mac Orlan, Jules Romains, Fargue, Léo Larguier[6], etc.

Je ne puis résister cependant au plaisir de vous donner une page charmante d'un écrivain canadien, René Garneau, critique et essayiste, qui a passé de nombreuses années à Paris.

> La lumière du ciel parisien, il faut la voir blondir sur la Seine en septembre ; il faut voir la lune trembler sur Notre-Dame en ces soirs chauds d'été où la rumeur humaine ne s'éteint qu'à l'arrivée de l'aube ; il faut voir le soleil de midi transfigurer la délicieuse façade de Saint-Étienne-du-Mont en une sorte de fantasmagorie architecturale dont les lignes tremblent dans l'espace. La lumière de Paris se répand en nappes de poussière scintillante, elle estompe les contours et confond avec la ligne du ciel les angles des toitures penchées. On parle de la douceur de ce ciel de l'Île-de-France ; il faudrait dire la discrétion de cette lumière, ses chatoiements soyeux et cette impression qu'elle laisse d'une ivresse légère et d'un rêve éternellement juvénile[7].

René Garneau a fort bien ressenti Paris, et il possède le don de l'exprimer.

---

109 II qui, [A *le premier,*] dans 131 II René Garneau a fort bien [A *res*]senti Paris, et il possède le don [R *d'exprimer*] de l'exprimer. <Nous rétablissons cette phrase, qui n'apparaît pas dans I^a et I^b.>

---

5. Il s'agit des *Commentarii de bello gallico.*

6. Grandbois dresse ici une liste d'écrivains qu'on peut considérer comme des « chantres de Paris ». Dorgelès, Carco, Fargue et Mac Orlan sont identifiés à la bohème de Montmartre, qu'ils ont évoquée dans leurs œuvres. D'après André Roche, Grandbois aurait fait « de mémorables tournées à Montparnasse avec Léon-Paul Fargue » (cité dans J. Blais, *Présence d'Alain Grandbois*, p. 31). Larguier semble plutôt associé à la rive gauche, qu'il décrit dans *Saint-Germain-des-Prés, mon village* (1938). Il est également l'auteur d'*Avant le déluge*. On sait que Grandbois avait d'abord choisi ce titre pour ce qui deviendra *Avant le chaos* ; c'est Marcel Dugas, dans une lettre datée d'octobre 1944, qui avertit Grandbois de devoir changer son titre. Dans cette énumération, c'est peut-être Romains qui étonne le plus, son œuvre unanimiste n'étant pas particulièrement identifiée aux quartiers de Paris.

7. René Garneau, « Figures de Paris », *Regards*, 1re année, vol. 2, nº 4, juin 1941, p. 150-151.

Ce visage de Paris, qui compte parmi les grands visages du monde, est nécessairement très incomplet. Si vous me le permettez, je vous parlerai plus tard de Paris[8]. 135

134 II nécessairement [A *très*] incomplet

8. Grandbois ne reparle de Paris dans la série « Visages du monde » que dix-neuf mois plus tard, le 17 décembre 1951. Sans doute fait-il allusion plutôt, ici, à la série « Rythmes de Paris », diffusée par Radio-Canada à la même époque : en fait, la première collaboration de Grandbois à « Rythmes de Paris » date du 21 avril 1950, moins de deux semaines avant cette première émission de « Visages du monde » consacrée à Paris.

4 : QUÉBEC[1]

1950-05-09, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Il ne m'est pas facile de vous parler de Québec d'une façon parfaitement objective. Car si je n'y suis pas né, j'y ai passé cependant une partie de mon enfance et de mon adolescence, et plusieurs années de ma jeunesse. Il y a aussi que vous connaissez tous Québec au moins autant que moi, et que chacun d'entre vous peut le voir d'un œil différent. Mais Québec compose l'un des visages du monde les plus authentiques qui soient.

Sans doute ce visage a été altéré, non pas par l'action destructive d'engins meurtriers, ni par les dures invasions, ni par les sanglantes révolutions. Mais tout simplement par la marche du temps.

J'aimais Québec avec son beau visage si bien construit, dont les rides mêmes, tout en accentuant la force et la vigueur de son caractère, lui apportaient cependant une sorte de poésie nostalgique à nulle autre pareille. Québec aujourd'hui met

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 18 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 18 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Visages du monde » avec en sous-titre « Québec » sur le f. 4, la mention « 4[e] émission » séparant ces deux titres (ANC).

4 I[b] de [R *vous*] parler <correction peut-être d'une autre main> 9 II différent [R *du mien*]. Mais 12 II visage [R *s'est altéré*] a été 17 II vigueur [R *du* A *de son*] caractère

1. Le texte de cette émission a paru dans HMH, p. 21-24, mais dans une version légèrement modifiée (surtout au début et à la fin) dont les variantes et ajouts ne sont attestés nulle part ailleurs.

peut-être trop de rouge à ses lèvres, trop de poudre à ses joues, tentant de faire oublier, pour des motifs qui tiennent du tourisme et des affaires, les fameux outrages du temps.

Je revois le Québec de mon enfance comme une petite ville de pierres élevée pour des siècles, très belle, pleine d'arbres qui au printemps pointaient des feuilles d'un vert très vif, si prenant, que l'éclatante couleur des toiles d'un Gauguin, d'un Matisse ou d'un Van Gogh eût semblé terne devant ce miraculeux triomphe de la nature...

J'atteignais, je crois, l'âge vénérable de douze ou treize ans quand mes parents, qui habitaient la campagne, me confièrent aux soins d'une personne de leurs relations, que des circonstances malheureuses avaient forcée de gagner sa vie en louant des chambres, et en préparant les repas de ses locataires. Je suivais, comme externe, les cours du Petit Séminaire de Québec. La chambre que j'occupais, rue Sainte-Anne, donnait sur un temple protestant. Vers la fin de mai, ma fenêtre ouverte, surplombant la rue, me plongeait au cœur même des chênes, des érables, des noyers, des ormes, et je me sentais mêlé à eux comme si je me fusse trouvé au cœur d'une profonde forêt.

C'est dans cette petite chambre, et devant ces admirables feuillages, que j'écrivis mes premiers poèmes. À l'encre violette. Je considérais alors que seule l'encre violette pouvait convenir à la noble ordonnance de la poésie. C'étaient des sonnets très classiques, très parnassiens, car j'admirais intensément à cette époque José Maria de Heredia. Un jour, j'adressai, signé d'un pseudonyme bien entendu, un de ces sonnets à un hebdomadaire de Montréal[2]. Dans les semaines qui suivirent, je par-

29 II J'[D *avais* S *atteignais*], je crois 39 II si [R *j'eusse été* A *je me fusse trouvé*] au cœur 45 II j'adressai, [R *non*] signé

2. D'après Léopold LeBlanc, ce poème aurait paru entre 1916 et 1918, sous le pseudonyme de Dom Pedros (« Poésie et thématique d'Alain Grandbois », p. 335). Le dépouillement des journaux *le Nationaliste* et *la Patrie* pour cette période n'a cependant pas permis de confirmer cette information. Nous connaissons un seul sonnet écrit à l'encre violette ; Grandbois l'a écrit à la veille de ses dix-sept ans. Ce poème, déposé au fonds Simone Routier, est daté par Grandbois du 24 mai 1917. En voici la première strophe : « Il pleut dehors... Il pleut... Il pleut dans l'Infini / Et dans mon cœur lassé... Il pleut partout... La terre / Est morne sous ces pleurs... Le ciel qui désespère / Sanglote, monotone, en mon cœur dégarni... » Ce sonnet intitulé « Derniers seize ans » a paru dans René Pageau, *Rencontres avec Simone Routier*, suivies des *Lettres d'Alain Grandbois* (Joliette, Éditions de la Parabole, 1978, p. 191-192).

courais avidement la feuille littéraire, et je n'y trouvais pas mon sonnet. Je commençais de désespérer doucement lorsque, un mois ou deux plus tard, je vis dans ce même journal mon sonnet préféré, imprimé en italique, et en bonne place, et signé du pseudonyme choisi.

Je n'irais pas jusqu'à dire que ce fut le plus beau jour de ma vie, mais ce fut pour moi un jour heureux. J'ajouterai cependant que si j'éprouvais une certaine fierté intérieure de ma réussite violette, je me gardai d'en souffler mot à mes camarades. Malgré mon jeune âge, je soupçonnais confusément que le titre de poète, dans nos pays, rapporte plus de railleries que de considération.

Je continuai donc, secrètement, d'écrire des poèmes, tout en poursuivant mes études obligatoires, et en me promenant, avec un ravissement sans cesse renouvelé, dans la ville de Québec.

La seule ville fortifiée de l'Amérique du Nord, ainsi que la désignent les agences de voyages, abondait en promenades diverses, dont chacune possédait son charme unique, ses secrets particuliers. La Grande-Allée bordée d'arbres semblait un immense jardin. La rue Saint-Louis, aux vieilles maisons à façade sévère, nous transportait soudain dans n'importe quelle petite ville de Bretagne ou de Normandie. Il y avait la rue du Parloir, où se cloîtraient les Dames Ursulines, puis, dominée par la basilique, la rue de la Fabrique, et la rue Saint-Jean, plus joyeuse, plus animée, vers laquelle, à la sortie des cours, s'empressaient les étudiants en quête de flirts légers, de rendez-vous beaucoup plus innocents que ne laissaient entendre les allusions dont ils nous gratifiaient, nous leurs cadets-collégiens.

J'allais flâner sur les quais, et l'eau moirée des marées étales ne cessait de me fasciner. Des cargos arrivaient, déchargeaient leur marchandise, repartaient, battant les pavillons des sept mers océanes. J'allais vagabonder sur les Plaines d'Abraham, d'historique mémoire, où se trouvait à cette époque un terrain de golf inlassablement parcouru par de vieilles Anglaises aux membres anguleux. Mais il y avait aussi les nombreux sentiers

---

48 II avidement [R *cette* A *la*] feuille 49 II doucement [R *quand, un jour,*] lorsque, [R *quelques*] un mois 53 II Je *n'irai* pas 64 II fortifiée [R *d'Am*] de l'Amérique 79 II battant [R *tous*] les pavillons [R *de la terre*] des sept

envahis de cerisiers sauvages, de noisetiers, de cenelliers, qui longeaient la crête du cap Diamant, où l'on pouvait, avec la moindre imagination, se croire à mille lieues de la ville. Puis les murs épais de la Citadelle, ses casemates, ses fossés, puis la promenade des Remparts, dont les canons centenaires n'effrayaient plus que les petites bonnes préposées à la charge de ces enfants qui raffolaient de les chevaucher, d'où chutes, bosses et plaies, pleurs et cris aigus.

Le parc Montmorency, pour cette partie des Remparts, formait une charmante oasis. De hauts arbres, des allées sablées, des pelouses d'un vert irlandais. Les Messieurs du Grand Séminaire, lequel était situé à trente ou quarante pieds, venaient s'y promener en devisant de saint Jérôme, de saint Thomas, ou du grand Augustin. Mais à la tombée du jour, des couples de jeunes amoureux, de fiancés, s'y rencontraient. J'imagine qu'il y eut beaucoup de promesses, beaucoup de serments – tenus ou non ! – qui furent prononcés, par les soirs calmes et tièdes de l'été, le long des allées du petit parc Montmorency.

Enfin, il y avait la Terrasse. De ce vaste promontoire, on y découvrait, on y découvre l'un des plus beaux paysages de la planète Terre. D'abord, et surtout, le fleuve étonnant, et sa fuite vers le golfe. Et les côtes de Lévis, de Lauzon, et cette belle émeraude que forme, au début de l'été, l'île d'Orléans, puis à gauche, les côtes de Beauport, de Beaupré. C'est de la Terrasse que l'on peut surprendre les aspects les plus changeants, les plus rudes, les plus nuancés du fleuve au « majestueux cours ». Car Québec possède l'alternance rigoureuse de ses saisons. Son automne d'or roux, son hiver froid, sec, où la neige étincelle, sous le soleil, de mille diamants, ses printemps tardifs, mais incomparablement verts, ses étés larges, chauds, épanouis, tout cela modifie naturellement l'aspect du fleuve. Il y a les jours d'hiver, où son eau sombre fume à travers la blancheur des banquises ; les beaux soirs de l'été, où son eau prend ces teintes d'un bleu léger, transparent et pur, que l'on ne retrouve qu'à ces mers intérieures, l'Adriatique ou la Méditerranée, ou dans les lacs de nos Rocheuses canadiennes. Cependant, il faut voir Québec de Lévis, de Lauzon, de Beauport, de la pointe de l'île d'Orléans. C'est de ce dernier endroit

92 I[b] Montmorency, [R *pour* A *dans*] cette <correction peut-être d'une autre main, reprise par HMH> 109 II nuancés du [R « *majestueux fleuve* »] fleuve

que j'ai le plus goûté le visage extérieur de Québec. Le docteur Rousseau[3], doyen de la Faculté de médecine de Laval, et qui était mon oncle, y possédait une villa.

Et par certains crépuscules, de cette véranda de l'île d'Orléans, on voyait surgir le rocher de Québec, pourpre, hallucinant, d'une extraordinaire splendeur. Le visage de Québec est l'un des plus émouvants parmi les visages du monde.

3. Le docteur Arthur Rousseau, père de Marguerite (qui deviendra en 1958 l'épouse de Grandbois), possédait une villa à Sainte-Pétronille. Doyen de la faculté de médecine, de 1923 à sa mort, en 1934.

5 : MACAO[1]

1950-05-16, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Cette colonie portugaise du Sud de la Chine, qui se trouve à l'extrême pointe de la province du Kuan-tung, demeure le plus bel anachronisme de nos temps actuels. Car le Portugal, qui avait autrefois réussi de former l'un des plus puissants empires du monde, et qui plus tard, perdit ses possessions les plus importantes, n'a pu conserver que Madère, les Açores, Goa[2], Timor de l'Inde, et enfin Macao[3]. Mais par quel hasard miraculeux le Portugal a-t-il pu garder Macao, je n'en sais rien. Car, situé géographiquement au fond des terres asiatiques, comment ce petit pays a-t-il pu l'intégrer au territoire chinois ? C'est ce qui provoque l'étonnement de tous les voyageurs.

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit de 24 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 24 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Visages du monde », avec en sous-titre « Macao » sur le f. 1 (ANC).

6 II plus [R *beau problème* A *bel anachronisme*] de 11 I[b] Macao, [R *je* A *nous*] n'en [R *sais* A *savons*] rien <corrections peut-être d'une autre main> 12 I[b] terres [R *asiatiques* A *orientales*], comment ce [R *petit*] pays a-t-il pu l'intégrer au territoire [R *chinois* A *asiatique*] C'est <corrections peut-être d'une autre main> 14 II qui [R *étonne* A *provoque l'étonnement de*] tous

1. À l'exception des deux premiers paragraphes, ce texte a paru dans HMH, p. 291-294.

2. Nous corrigeons ici les deux versions, où l'on trouve *Gao*. Mais Gao est une île du Mali, sans lien avec l'empire portugais.

3. Depuis 1950, plusieurs de ces possessions ont été enlevées au Portugal, qui ne conserve aujourd'hui que Madère et Macao.

Jean du Portugal[4], dit le Grand, commença de fonder cet étonnant empire. Ses successeurs l'augmentèrent, ajoutèrent à sa richesse, à sa puissance. Et parmi ceux-ci, le roi Henri[5], qui n'avait jamais d'ailleurs navigué, – mais que l'on avait surnommé le roi navigateur – sut encore, par le sens politique qu'il possédait, et le choix de bons capitaines, ajouter à son empire. De sorte que le Navigateur, après quelques années de règne, possédait des postes étrangers que la plupart des grands royaumes de l'Europe lui enviaient. Le Portugal maîtrisait alors les mers comme nos amis les Anglais, quelques siècles plus tard, devaient régner sur les océans. Mais aujourd'hui !... La richesse et la puissance changent de mains, c'est le sort des civilisations.

Pour rejoindre Macao, j'avais pris à Canton un petit vapeur de quelques centaines de tonnes qui se nommait : *Ngao-min*. C'était un fort vieux sabot faisant régulièrement la navette entre Canton et Macao, et que des ingénieurs conscients de leur responsabilité auraient mis au rancart depuis un quart de siècle.

Le capitaine[6] qui le commandait était déjà une de mes connaissances, puisque nous avions été tous deux claustrés à Canton, dans la petite île de Shamin[7], pendant une dizaine de jours. La révolution[8] incendiait Canton. Et nous, les Occidentaux, nous étions cernés comme des rats, dans l'hôtel de l'île,

17 II successeurs [R *le firent plus vaste, plus grand* A *l'augmentèrent, ajoutèrent à sa richesse, à sa puissance*]. Et 21 II ajouter [R *à la richesse de*] à son 24 II l'Europe [A *lui*] enviaient 24 II alors [R *mers* A *les mers*] comme 26 II les [R *sept mers*] *océanes*. Mais

4. Jean I[er] le Grand a régné sur le Portugal de 1385 à 1433. Mais le poste portugais de Macao n'a été établi qu'en 1557, à la fin du règne de Jean III.

5. Troisième fils de Jean I[er], le prince Henri le Navigateur n'a jamais régné. Grâce à lui, l'influence portugaise s'est répandue dans toute l'Afrique occidentale.

6. Ce récit est repris dans « Fleur-de-Mai », l'une des nouvelles d'*Avant le chaos*. Le séjour forcé dans l'île Shamin – *Shameen* dans la nouvelle –, la traversée vers Macao sur le *Ngao-min* (*Ngao-men* dans « Fleur-de-Mai ») et l'histoire de Fleur-de-Mai s'y retrouvent, avec de légères variantes et une finale différente : dans la nouvelle, le narrateur écrit au capitaine mais garde la photo.

7. Cette île située sur la rivière des Perles était considérée comme une concession internationale. C'est là que se transigeait tout le commerce avec l'Occident.

8. Il s'agit vraisemblablement de l'un des incidents ayant précédé les hostilités déclarées officiellement en 1936 entre la Chine et le Japon. Voir là-dessus, également, les quatre émissions consacrées à la Mandchourie, surtout celle du 1[er] août 1950. C'est à cet épisode que Grandbois semble faire allusion dans un fragment conservé à la BNQ (204/4/10) où on peut lire : « La rigolade

et c'est là que j'avais rencontré le capitaine, d'origine hollandaise.

Tout autour de ce refuge, Canton en émeute bouillonnait, crachait la haine, la mort. Chacun des ponts était muni de barbelés, et flanqué de mitrailleuses servies par des soldats vêtus de lambeaux d'uniforme, pieds nus, hurlant, gesticulant, très vifs à la détente de leurs engins meurtriers. Nous pûmes enfin quitter Canton, par un petit matin brumeux et voilé, et nous nous dirigeâmes vers Macao. Il nous fallut deux jours pour l'atteindre. À cause des révolutionnaires, des pirates, le capitaine devait louvoyer, modifier sa course à chaque instant. La traversée, dans des conditions normales, dure environ sept ou huit heures.

Le premier soir, le capitaine me dit :

– Vous êtes deux passagers de cabines. Vous êtes naturellement mes invités à ma table.

À dîner, je rencontrai une jeune Chinoise, petite, fort mince, d'un visage d'une saisissante beauté. Elle était vêtue d'une tunique de soie bleu sombre brodée d'or. Le capitaine nous présenta. Ce vieil alcoolique était devenu tout à coup très cérémonieux, très gentleman. En français, le nom chinois de la jeune fille signifiait Fleur-de-Mai. Entre deux services, elle levait parfois les yeux sur le capitaine, sur moi. Elle avait un regard d'une extraordinaire gravité. Un regard de centenaire. Elle pouvait avoir seize ou dix-sept ans. Elle mangeait avec des gestes si gracieux, si délicats, que l'on eût cru qu'elle cueillait des lis, des œillets, des fleurs de lotus au bord d'une fontaine odorante. Je la revis aux autres repas, et à l'heure du thé. Et ce fut Macao.

Macao est la ville de tous les péchés du monde, qui rougeoient de tous leurs feux. Je fis comme tous les voyageurs

63 Il l'on [R *pouvait facilement* A *eût cru*] qu'elle 67 Il monde, [R *de ceux*] qui

n'était plus permise. À Canton. C'était à la fin de février 1934. Beaucoup d'événements, des choses extraordinairement atroces, l'équilibre du jeu de l'homme, soudé par vingt siècles de christianisme, a été rompu. » D'après la chronologie que nous avons pu établir, Grandbois se tromperait cependant d'un mois, puisqu'il se serait trouvé à Canton (après avoir parcouru l'Indochine – fin février, c'est à Saigon qu'il séjournait), fin mars. On trouve également une allusion à cette « révolution » dans la nouvelle « Le 13 ».

occidentaux, je descendis à l'hôtel Riviera. Et comme tous les voyageurs, je visitai la nuit ces étonnantes maisons de jeu, de spectacles, de plaisirs, qui font de Macao un prodigieux lieu d'évasion. Je jouai au *fan-tan*, je gagnai, je perdis surtout.

Le lendemain, j'allai déjeuner chez le capitaine. Il habitait une villa sise au flanc de la capitale. Une villa enfouie sous les rosiers, les orangers, les palmiers, et que cernaient, comme autant de gardiens, de hauts eucalyptus. Après le café et les liqueurs, que sa femme, métissée de sangs chinois et portugais, nous servit, le capitaine me dit :

– Mais que se passe-t-il à propos de Cheng-tché-tu ? Pardon, je veux parler de Fleur-de-Mai !

Il souriait, sa femme aussi.

À mon retour à l'hôtel, je trouvai un billet de Fleur-de-Mai. Elle m'invitait à venir la voir, le lendemain. C'était assez compliqué. Le capitaine m'avait dit :

– Le père de Fleur-de-Mai est un bandit redoutable. Mais maintenant rangé. Il a participé à toutes les révolutions, qu'il a d'ailleurs trahies tour à tour. À Macao, il contrôle la plupart des maisons de jeu, les théâtres, les *bordellos*, les champs de course, la drogue, l'alcool, et cela va sans dire, la politique. Il s'est réfugié à Macao, car s'il se montrait à Canton, à Shanghai, ou à Hong-kong, sa vie ne vaudrait pas un penny. Même ici, on trouve parfois de petites bombes dans ses jardins. Mais ce sont ses domestiques qui sautent. Voilà pour le vieux Cheng. Il est fort respecté. Et il observe scrupuleusement les rites...

J'écrivis à Fleur-de-Mai un petit mot : je regrettais, je remerciais, je mis la feuille de papier sous enveloppe. Puis, je déchirai l'enveloppe, et j'envoyai une note à Fleur-de-Mai, acceptant sa gracieuse invitation avec le plus grand plaisir.

Ce jour-là, à onze heures, je montai dans une voiture tirée par deux chevaux nains et blancs. Une vieille Chinoise était blottie au fond du landau. C'était la gouvernante, l'*amah* de Fleur-de-Mai. Elle semblait fort mécontente, montrait un visage renfrogné et plein de rides... Nous traversâmes la Praïa Grande

77 II portugais, [A *nous servit*], le capitaine 83 II voir, le [R *lendemain* A *surlendemain*]. C'était 97 II et [R *j'ad*] j'envoyai

au trot des petits chevaux nains, et nous gagnâmes une large avenue ombragée de palmiers royaux, de caroubiers au feuillage d'un vert éblouissant. Des villas la bordaient, vieux rose, ocre pâle, bleu passé, protégées par une prodigieuse végétation. Puis la route s'éleva en lacet, sinueuse comme une couleuvre. L'*amah* me dit soudain, dans un mauvais anglais :

– Le Maître est terrible, véritablement terrible... Ah ! s'il apprenait... Que pourrais-je faire devant le courroux du Maître... Ah ! je ne suis qu'une pauvre femme... Je serais perdue...

Fleur-de-Mai me reçut dans une petite pièce froide, aux rares meubles laqués, m'offrit le thé d'usage. La vieille *amah* ne nous quittait pas.

Soudain Fleur-de-Mai se mit à sangloter. J'étais très embarrassé. Elle se reprit, me raconta :

– Monsieur le capitaine vous a sans doute dit que j'étais devenue chrétienne. Oui, j'ai fait mes études au couvent des religieuses de Hong-kong. Ma famille ignore naturellement ma conversion. Si jamais mon père l'apprenait... On m'a déjà, selon les vieilles coutumes, choisi mon futur mari. Je ne sais rien de lui, je ne l'ai jamais vu. Je sais seulement qu'il habite le Yunnan, que sa famille est riche. Je ne veux pas l'épouser, il aura ses concubines, et je vous le répète encore : je suis chrétienne et catholique...

Elle poursuivit :

– Monsieur le capitaine m'a appris que vous vous rendiez à Shanghai... Voici une petite photo de moi... Veuillez renvoyer cette photo à Monsieur le capitaine, d'ici deux ou trois mois. *Si vous donnez votre adresse au verso*, j'irai vous rejoindre, j'aurai compris...

Elle pencha sa tête, et sans me regarder, me dit encore :

– Soyez assuré, Monsieur, que je serais pour vous une épouse fidèle et soumise...

Je pris congé. Elle avait un petit visage d'ange meurtri. Plus tard, de Shanghai, je renvoyai la photo de Fleur-de-Mai

107 **11** passé, [R *enfouies sous* A *protégées par*] une

à mon ami le capitaine. Il n'y avait pas d'adresse au verso... Ce fut la seule fois de ma vie que je fus demandé en mariage. Par une jeune fille de Macao.

139 I[a],II vie *qu'on me demanda* en mariage I[b] vie qu[R *'on me demanda* A *-e je fus demandé*] en mariage <Correction peut-être d'une autre main, qui assure le lien avec la phrase suivante. À l'instar de HMH, nous l'adoptons.>

6 : ROME[1]

1950-05-23, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Nulle ville n'a jamais mieux mérité ce beau titre de VILLE ÉTERNELLE que Rome. Plus riche en histoire, en monuments, en souvenirs, en drames qu'aucune autre ville, Rome demeure depuis près de deux millénaires le cœur même de la chrétienté. Un cœur dont les artères charrient le sang le plus généreux du monde[2]. Aujourd'hui Rome, vers laquelle se dirigent des milliers de voyageurs, de pèlerins, défend les derniers remparts de notre civilisation d'Occident menacée, comme chacun le sait, par les mouvements gigantesques et ambitieux des peuples barbares.

Parmi ses quartiers de noblesse, Rome tient aussi celui de la plus haute antiquité. Et si la plupart des historiens s'accordent sur la date de sa fondation, c'est-à-dire l'an 754 avant Jésus-Christ, les racines de Rome plongent bien plus avant dans le temps. Sans doute, les esprits scientifiquement rigoureux qui exigent des documents précis, des faits concrets pour appuyer leurs dires, ne veulent pas, ne doivent pas s'arrêter à la légende. Mais la légende a toujours précédé l'histoire, et souvent quelques nouvelles découvertes l'intègrent dans cette histoire.

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 24 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 24 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Rome », avec en surtitre « Visages du monde » 6 en p. 1 seulement (ANC).

1. Une partie du texte de cette émission a été publiée dans HMH, p. 121-123.

2. L'extrait qui suit, jusqu'à la fin de la citation de Lefrançois, ne figure pas dans HMH.

La légende de Rome raconte que Romulus, le petit-fils de Mars, le dieu guerrier, et son frère Rémus, tous deux doués de grandes ambitions, et qui avaient été adoptés par un vieux pâtre, décidèrent de fonder la ville, et Romulus lui-même en traça, paraît-il, les contours, sur la rive gauche du Tibre. Une situation géographique extrêmement favorable contribua, dès son origine, au prodigieux développement de Rome. Les plaines avoisinantes sont riches, les pâturages sont gras, le fleuve est navigable jusqu'à la mer, et des groupes de familles de plus en plus nombreux sollicitent la faveur de s'établir derrière ses murailles, à l'abri des bandes de pillards qui parcourent la région.

Puis Rome entre dans l'histoire. Elle a ses premiers rois, qui se succèdent, qui élèvent ses premiers monuments, le temple de Jupiter, le cirque Maxime. Les rois sont chassés quand Tarquin le Superbe violente Lucrèce. Et ce sont les lents débuts d'une République qui prendra deux cents ans avant d'établir sa puissance. Après ce temps, Rome devient la ville la plus forte du Latium. Elle a ses déboires, ses échecs, subit la victoire humiliante des Gaulois, mais elle ne cesse de s'agrandir, d'imposer ses commandements, et bientôt toute la péninsule italienne doit se soumettre à ses volontés. Puis après, c'est l'époque impériale, où elle atteint son éblouissante apogée. Elle règne alors non seulement sur l'Europe, mais sur une partie de l'Asie mineure et de l'Afrique du Nord. *C'est le plus grand empire du monde.*

Rome possède des villas d'une splendeur sans égale, des palais somptueux. L'empereur Auguste se targue d'avoir transformé Rome, ville de briques, en ville de marbre. Le luxe des patriciens, leurs richesses, leur insolence sont inouïs.

Quarante ans après la mort d'Auguste, Néron fait brûler Rome, afin de la reconstruire, dit-on, selon ses propres plans. Tacite, à ce propos, écrit dans ses *Annales*[3] des pages d'une violence, d'une précision extrêmes, et celles qui relatent la fuite et la mort ignominieuse de Néron atteignent une grandeur tragique que peu d'écrivains ont approchée.

Les empereurs se succèdent comme les rois de jadis. Rome contient dans ses murailles plus de 1 200 000 personnes. Il faut

46 Il seulement *sur l'Italie, non seulement* sur l'Europe

3. Tacite relate l'incendie de Rome au livre XV des *Annales*.

nourrir, distraire ces masses qui autrement deviendraient dangereuses. C'est le fameux cri : DU PAIN ET DES JEUX. Les colonies romaines, pressurées, fournissent le pain. Les patriciens fournissent les jeux, qui se déroulent au Grand Cirque et au Colisée. À lui seul, ce dernier peut rassembler 50 000 spectateurs. Un écrivain français, monsieur Philippe Lefrançois[4], raconte :

> C'étaient d'abord des duels à mort entre bêtes féroces : ours contre buffle, buffle contre éléphant, éléphant contre rhinocéros. Les jeux nécessitaient un grand nombre de fauves, qu'une administration spéciale faisait venir d'Asie[5]. Ce qui eut pour résultat inattendu d'en purger l'Empire[6]. Ensuite l'homme entrait en scène, opposé aux bêtes, mais bien armé [...] Mais[7] ce n'était là que broutilles destinées à mettre[8] la foule en belle humeur. Lorsqu'elle était suffisamment échauffée commençaient les rencontres des gladiateurs [...] Pour réduire la consommation[9] de ceux-ci, dont le prix de revient était élevé, on employait les heures creuses à l'exécution des condamnés à mort. Au premier matin, ils étaient livrés aux bêtes fauves. C'est ainsi que les premiers chrétiens subirent le martyre. À midi, c'était la tuerie[10] sans rémission. Elle consistait à faire s'entr'abattre ces hommes jusqu'à ce qu'il n'en restât plus. On armait l'un à qui on livrait l'autre désarmé, puis le premier était abattu lui-même par un troisième après avoir été dépouillé de son fer [...] Quand le soir tombait, chacun rentrait tranquillement chez soi cependant que cadavres et charognes étaient évacués par tombereaux. Le lendemain, à l'aube, la place était nette pour de nouvelles tueries...

C'est dans ces trois premiers siècles qui voient la puissance et la décadence de l'Empire romain que s'élève lentement, défiant toutes les persécutions, la Rome chrétienne. Les néophytes pourchassés se réfugient, vivent et prient dans ces souterrains, primitivement des cimetières, que l'on nomme les catacombes.

65 H français [A *M. Philippe Lefrançois,*] raconte 87 I^a,I^b dans *ses* trois
<Nous retenons la leçon de H, plus vraisemblable.>

4. *À Rome sur l'aile du temps*, vol. 2, « La Rome antique », Paris, Bellenand, 1953, p. 132-134.

5. Lefrançois : d'Asie *et d'Afrique*.

6. Grandbois omet ici un alinéa.

7. Grandbois omet ici un alinéa.

8. Lefrançois : mettre *en appétit la foule. Lorsque celle-ci* était.

9. Lefrançois : consommation de *gladiateurs*, dont.

10. Lefrançois : tuerie. Elle.

Enfin, en 313, Constantin le Grand fit publier son fameux édit qui donne droit de cité à la religion catholique. Alors, la Ville Éternelle repousse dans l'ombre la Ville impériale. On construit des basiliques, le Vatican. L'autorité spirituelle des papes s'étend à tout le monde occidental. Les papes favorisent l'art romain comme les Médicis favorisent l'art florentin. Le pontificat de Jules II apporte l'ultime épanouissement des arts de la Renaissance.

La Rome d'aujourd'hui possède une beauté sereine et majestueuse. Il n'y avait pas longtemps que j'avais atteint mes vingt ans quand je m'y rendis pour la première fois, avec mon père et ma mère. Nous visitons, comme tous les voyageurs, les églises, les basiliques, les catacombes, le château Saint-Ange, les palais des Sept Collines. Nous nous promenons dans les splendides jardins du Pincio, d'où l'on découvre le dôme de Saint-Pierre, nous suivons les allées bordées de chênes qui conduisent à la villa Médicis. Le soir, sous la lune, nous voyons le Colisée, ce gouffre hallucinant de pierres sombres, où de maigres chats se poursuivent de gradins en gradins. Mais la nuit bleue ne suffit pas à dissiper l'ombre émouvante des martyrs.

Je me souviens de certains matins où je sortais pour des promenades sans but précis. Il y avait, au coin d'une arcade voisine de l'hôtel que nous habitions, un enfant qui jouait du violon. Il pouvait avoir sept ou huit ans, il était bouclé comme un chérubin de Raphaël, il jouait admirablement. Je demandai un jour au maître d'hôtel qui lui enseignait la musique. Il se mit à rire :

– C'est le fils d'une de mes nièces. Il n'a jamais pris une leçon. C'est un don naturel. Il ne sait pas lire. Il ne saurait déchiffrer sur le papier une note de « Santa Lucia »... Mais quand il a entendu quelque musique, il la répète, et s'en souvient pour toujours...

Tout contre la villa Borghèse, le marché du Campo dei Fiori, coloré, vivant, plein de cette animation des peuples de sang latin, m'enchantait. Par contraste, à très peu de distance, il y avait le silence merveilleux de la place Navona, que seuls troublaient les fontaines jaillissantes du Bernin, et le roucoulement des colombes aux pattes de corail.

126 II Par [R *contre*] contraste

Mais nous visitons surtout la Cité vaticane, qui renferme pour nous, catholiques, les plus précieux trésors. D'abord Saint-Pierre, plus vaste qu'aucun temple au monde, dont la coupole symbolise l'éternelle grandeur de la chrétienté. Le génie de Michel-Ange s'y déploie d'une façon si saisissante qu'il forme, à lui seul, un univers complet. Puis la chapelle Sixtine, que l'on doit encore à Michel-Ange et à Raphaël. Et le musée des Antiques, le musée Pio-Clementino, et ces innombrables galeries tapissées et ornées d'inégalables chefs-d'œuvre.

Cependant mes parents avaient sollicité et obtenu une audience de Sa Sainteté. C'est le pape Pie XI qui vient d'être intronisé il y a quelques semaines à peine[11]. Nous nous dirigeons vers le palais pontifical. C'est l'heure du midi, et c'est avril, ce mois odorant des printemps de Rome. Nous sommes accueillis par des membres de la garde suisse. Ils portent de larges capes flottantes. On nous conduit, parmi de longs corridors, vers un petit salon tendu de lourdes tapisseries pourpres. Nous devons être une trentaine de personnes. Les femmes voilées, les hommes en habit, cravate blanche. Et soudain, précédé de prélats, de dignitaires pontificaux, apparaît le Saint-Père. Il est de taille moyenne, très mince, de visage ascétique. Ses yeux brillent d'intelligence et de bonté. Nous sommes tous à genoux. Il s'adresse et parle quelques instants à chacun d'entre nous, dans nos langues respectives. Sa voix est douce et chantante. Quand il se retire, après une dernière bénédiction, nous sommes tous extraordinairement émus. Certains se lèvent enfin, d'autres demeurent à genoux, comme perdus dans un rêve. Je vois des hommes, des femmes pleurer[12]. C'est que nous venons d'apercevoir l'Héritier de Pierre, le Saint de l'Église, le chef spirituel de cinq cents millions de personnes.

La grandeur de Rome n'apparaît véritablement qu'à travers son pape qui lui fournit son mouvement éternel.

11. Pie XI ayant été intronisé en 1922, on peut dater d'avril 1922 ce séjour à Rome. Grandbois avait alors vingt-deux ans.

12. Les deux dernières phrases ne figurent pas dans HMH.

7 : LA CÔTE D'AZUR (1)[1]

1950-05-30, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

On peut encore trouver, sur la vaste planète, certaines régions plus favorisées que d'autres par la douceur du climat, la proximité de la mer tiède, un soleil ardent sans être meurtrier, et l'éblouissante gamme des couleurs. La Côte d'Azur compte parmi les plus belles de ces régions.

On me demandera :

– Mais qu'entendez-vous vraiment par Côte d'Azur ? Où commence-t-elle, où finit-elle ?...

Et je serais très embarrassé d'y répondre. Pour simplifier, les agences de voyages désignent sous ce nom le littoral méditerranéen qui s'allonge de Marseille à la frontière italienne.

Mais un Marseillais n'acceptera jamais cette définition.

– Nous, ici, nous sommes du Midi... La Côte d'Azur ! Eh bé...

Déjà, le Toulonnais est moins farouche. Mais il ne tient pas exagérément à ce qu'on englobe Toulon dans ce que l'on

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 23 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 23 en marge supérieure droite, sous le titre courant « La Côte d'Azur », avec en surtitre « Visages du monde » VII en p. 1 seulement. Le chiffre 1 apparaît à la suite du titre en p. 1 (ANC).

14 II italienne. Mais un Marseillais

1. Ce texte a été publié intégralement dans HMH, p. 87-92. Seuls les deux premiers paragraphes se trouvent cependant sous le titre « La Côte d'Azur ». On trouve ensuite les titres « Hyères », « La Côte » et « Cannes », lequel inclut aussi, sans transition, la moitié de l'émission suivante.

a convenu d'appeler la Côte d'Azur. Marseille et Toulon sont deux grands ports de mer qui désirent conserver leur identité respective. Je soupçonne aussi les Marseillais et les Toulonnais de se moquer quelque peu de l'attrait qu'exerce sur les étrangers – c'est-à-dire ceux qui ne sont ni de Toulon, ni de Marseille – tout ce chapelet de petites villes, de petits villages enfouis sous les palmiers, qui se déroule jusqu'au pont Saint-Louis, à deux pas de Menton. Et si le Marseillais, né malin, prétend qu'il est du Midi, il sait fort bien, par contre, que l'on ne peut prononcer ce mot sans songer à Marseille. Aussi, pour ne mécontenter personne, commencerai-je cette visite éclair de la Côte d'Azur par la petite ville d'Hyères[2], qui se trouve à quelques kilomètres de Toulon.

Hyères est un endroit charmant, surnommé « La Blanche », comme Alger. Bien qu'elle date de l'époque gallo-romaine, et que son hôtel de ville actuel occupe l'ancienne chapelle d'une commanderie de Templiers, Hyères n'évoque en aucune façon les dures invasions des Barbares, les sombres forteresses de la première partie du moyen âge, ou les rapts des pirates sarrasins. Hyères sommeille doucement aujourd'hui parmi les fleurs. Elle possède de beaux jardins publics, des avenues et des boulevards bordés de palmiers, deux ou trois tours médiévales, un casino désuet et charmant. Il y a trois quarts de siècle, des Anglais l'avaient adoptée comme villégiature d'hiver. Ils lui apportèrent cette tenue de bon ton, ce léger snobisme qui ne les quittent jamais. Ils y construisirent des villas, des hôtels, des tennis, un terrain de golf. Puis après la Première Guerre mondiale, ils la désertèrent peu à peu, gagnèrent Cannes, Nice, Cimiez, Menton. Hyères revint aux Français, aux artistes paysagistes, aux jeunes filles rieuses en robe claire, aux officiers retraités de la Marine, aux vieux couples de rentiers qui se réchauffent à son soleil.

C'est tout près d'Hyères, au val de Costebelle, que j'eus l'honneur de rencontrer Paul Bourget. Un ami m'avait entraîné chez lui. Nous prîmes le thé sous une tonnelle où grimpaient des lauriers-roses. Le vieux Maître – il allait atteindre ses

2. Le 4 mai 1951, Grandbois parle à nouveau de Hyères, dans le cadre de la série « Rythmes de Paris ». Ce texte court reprend certains passages de « Visages du monde », y compris la mention de la villa de Bourget à Costebelle (BNQ, 204/5/4).

quatre-vingts ans[3] – parlait peu. Il hochait la tête, ses deux mains tachées de son appuyées sur le pommeau d'une grosse canne de bambou sombre. Il avait un regard vague, un peu noyé. Cette vie qu'il avait tant aimée, sans doute apercevait-il qu'elle le quittait, qu'elle le fuyait. Et pourtant, il y avait encore ces odeurs enivrantes, ce doux soleil, la ligne bleu violet de la mer, au-dessous de nous, et ce cri des cigales qui nous arrivait, par bouffées, entre deux silences.

Nous prîmes congé. Sa nièce, une demoiselle d'un certain âge, qui lui servait de gouvernante et de garde-malade, vint nous reconduire à la porte du jardin. Elle avait des manières de religieuse. Elle nous dit :

– Le Maître est fatigué, très fatigué ces jours-ci. Ses médecins exigent qu'il se repose. Il ne veut rien entendre. Il revoit sans cesse les notes de son journal, et ce matin même, il a commencé de rédiger un nouveau chapitre du roman qu'il veut terminer pour l'automne...

Nous redescendîmes vers Hyères, assez mélancoliques. La végétation nous cachait la mer. Nous dînâmes à la terrasse d'un café. Mon camarade, un jeune écrivain déjà connu[4], me dit :

– Et voilà ! C'est la gloire !... Ce vieil homme, pendant près de cinquante ans, a obtenu tous les succès, tous les honneurs. Les éditeurs se disputaient ses manuscrits, les salons parisiens réclamaient sa présence, des artistes célèbres, des hommes politiques qui dirigeaient les destinées du monde déjeunaient avec lui, de grandes dames venues de tous les coins de l'Europe, princesses autrichiennes, grandes-duchesses russes, ladies anglaises sollicitaient la faveur de lui être présentées. Les femmes l'adulaient, les hommes le craignaient, car il avait fait des

64 II Nous [D *prenons* <?> S *prîmes*] congé. 79 II présence des [R *grands*] artistes 80 II destinées [R *de*] du monde 83 I^a,I^b présentées. Les [R *jeunes* A *femmes*] l'adulaient

3. Paul Bourget est mort en 1935, âgé de quatre-vingt-trois ans. Grandbois l'aurait donc rencontré soit en 1932, soit un peu plus tôt. L. LeBlanc (p. 342) situe cette visite à Bourget en 1929 ou 1930, ce qui la ferait coïncider avec le premier séjour à Port-Cros.

4. Ce jeune écrivain pourrait être Marcel Arland, né en 1899, prix Goncourt 1929 et l'un des trois écrivains que Grandbois rencontrait à Port-Cros. Les deux autres, Jean Paulhan et Jules Supervielle, étaient plus âgés et correspondraient donc moins bien à la description.

armes et se battait fort bien à l'épée. Deux secrétaires dépouillaient son courrier. La parution de son roman annuel était un événement considérable... Il ne reste plus aujourd'hui de tout cela qu'un pauvre vieillard s'accrochant désespérément à son travail, qui doit lui fournir encore ces brillantes illusions dont sa vie a été comblée...

Après un moment de silence, mon compagnon ajouta :

– Je suis convaincu que si, demain, il ne pouvait plus travailler, il tomberait d'un coup, comme un arbre frappé par la foudre...

Après Hyères, il y a la petite plage du Lavandou[5], très fréquentée durant la saison d'été par des baigneurs à modestes revenus. La plage est sans prétention, bonne fille, très agréable, bordée par les vieilles maisons des pêcheurs que l'on voit, au lever du jour, s'éloigner dans leur barque vers le large, afin d'aller tendre leurs filets. Les pêcheurs sont simples et cordiaux, se régalent de bonnes histoires à goût d'ailloli, et ne méprisent point la tournée de blanc, de rosé, ou de pastis. Au Lavandou, les estivants se couchent tôt et se lèvent tôt. Si l'on y danse, c'est au son de l'accordéon, et le smoking ou l'habit y sont parfaitement inconnus.

Du Lavandou, on aperçoit les îles d'Hyères – les îles d'Or – dont je vous parlerai la semaine prochaine, et qui semblent, dans le lointain vaporeux, par certains crépuscules, flotter entre le ciel et la mer comme des caravelles de songe.

Passé le Lavandou, d'autres plages, le Cavalaire, Sainte-Maxime, Saint-Aygulf, qui ont chacune leurs fidèles, nous conduisent à Saint-Tropez[6]. Le port, nuit et jour, grouille de pêcheurs, de matelots, de gens du monde, d'artistes et d'écrivains. Pendant des années, la grande Colette vécut à Saint-Tropez, dans une petite villa entourée d'oliviers, de figuiers, d'orangers, au milieu de ses chattes et de ses manuscrits. Puis, elle déserta Saint-Tropez, devenu trop bruyant, que l'on avait surnommé d'ailleurs le « Montparnasse » méditerranéen.

5. Voir aussi « Rythmes de Paris », 29 juin 1951, f. 1 : « la petite plage du Lavandou, très fréquentée durant la saison d'été par des baigneurs sans prétentions » (BNQ, 204/5/5).

6. Voir aussi « Rythmes de Paris », 29 juin 1951, f. 4 (BNQ, 204/5/5).

Et puis c'est Saint-Raphaël. De cette ville bien ordonnée, fleurie, qui même à l'automne sent encore le printemps, l'on prend la route de l'Estérel[7] pour rejoindre Cannes. À elle seule, la route de l'Estérel procure de rares délices. Elle ne cesse de longer la mer, de la surplomber, elle poursuit en lacet sa course vers l'est, nous grimpons, nous redescendons, et c'est à gauche l'immense forêt de pins, et à droite, toujours, cette mer d'un bleu cru, intense, qu'avivent des rochers incroyablement pourprés. J'ai parcouru d'innombrables fois, pour mon seul plaisir, pour l'unique enchantement de mes yeux, cet Estérel dont la beauté touche à la perfection. D'autres stations, Anthéor, Agay, Le Trayas, à l'abri de la montagne, où l'on peut croire, sauf pour quelques semaines pluvieuses, au visage de l'éternel printemps.

Nous atteignons Miramar, le point le plus élevé de cette partie du littoral. De la pointe de Miramar, dont les falaises rouges plongent à pic dans la mer, le spectacle tient de la féerie. L'immense nappe bleue de la Méditerranée oscille lentement, et le mirage nous saisit, comme si nous la contemplions de la dunette d'un navire et que nous étions nous-mêmes balancés par les flots. Les personnes sujettes au vertige ne peuvent supporter cette vision, reculent. De Miramar, on voit la Côte, et Cannes, et ces îles de Lérins, gouttes minuscules de jade et de rubis, perdues dans le vaste bleu.

Et c'est la descente vers La Napoule, aux tours médiévales dévastées, rongées par les lierres, le sel, le soleil, le temps[8].

Et voici Cannes[9].

On a beaucoup parlé de Cannes, beaucoup écrit sur Cannes. On en a fait surtout le rendez-vous de ce monde international, riche, futile, inutile, qui ne recherchait dans sa

123 II surplomber, elle [A *poursuit*] en lacet 129 I^a,I^b,II Agay, Le *Crayas*, à l'abri <correction de l'éditeur> 144 I^a,I^b,II soleil, le *Temps* <souligné>. // Et

7. Ce passage est repris, dans une autre formulation, dans « Rythmes de Paris », 6 juillet 1951, f. 3-4 (BNQ, 204/5/5).

8. Cette phrase est reprise, avec ajouts et variantes, dans « Rythmes de Paris », 13 juillet 1951, f. 1 (BNQ, 204/5/5).

9. Voir aussi « Rythmes de Paris », 13 juillet 1951, f. 3-4 (BNQ, 204/5/5).

lamentable oisiveté, et dans l'un des plus beaux paysages du monde, que la satisfaction de son égoïsme et le libre exercice de ses plaisirs. Sans doute y a-t-il beaucoup de vérité dans ces assertions. Mais ce monde cosmopolite, que des circonstances particulières ont pu me faire rencontrer, possédait du moins certaines qualités d'élégance, de délicatesse, de raffinement, de bon goût, bref, de civilisation, que l'on observe plus rarement à Miami ou à Palm Beach de Floride, où les plaisirs et l'oisiveté ne sont pas moins poursuivis. Pour ma part, je préfère le rendez-vous de Cannes à celui de Daytona Beach. Mais des goûts et des couleurs...

Cependant, Cannes n'est pas que la ville aux grands hôtels blancs de la Croisette, des casinos, des yachts, des concours de beauté, des rois scandinaves, des rois détrônés, des millionnaires argentins, des maharajahs de l'Inde, de l'Aga Khân[10]. Cannes appartient aux Cannois, possède son aristocratie du terroir, sa bourgeoisie, son petit peuple. On trouve celui-ci partout, mais surtout du côté ouest du port, où il a ses boutiques, ses échoppes, son marché, et ses bistrots. Tous les jeunes Cannois du peuple – les vrais Cannois – sont marins. Ils appartiennent tous à cette mer fabuleuse que les poètes de l'antiquité ont chantée, et que son dernier barde, Paul Valéry, n'a cessé de magnifier.

10. Allusion à l'Aga Khân III (1887-1957), qui séjourna longtemps à Cannes.

8 : LA CÔTE D'AZUR (2)[1]

1950-06-06, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Cannes est une ville fort ancienne. Fondée par les Grecs et les Romains, qui occupaient alors Marseille, elle fut d'abord nommée Ægitna[2]. Au moyen-âge, elle devint une place forte, murée, défendue par des remparts crénelés. Les Sarrasins réussirent cependant de la prendre d'assaut, et les Cannois qui échappèrent au massacre furent emmenés en Afrique, et vendus comme esclaves. Plus tard, les Sarrasins ayant dû regagner leurs côtes, des familles génoises vinrent s'y établir, se livrant à la pêche de la rascasse, du rouget et du thon.

Et des siècles passèrent... En 1834, un Anglais, lord Brougham, ex-Grand chancelier de l'Empire britannique, que les circonstances d'une politique assez trouble forcèrent à un demi-exil, vint par hasard y séjourner[3]. Il fut ravi de la beauté de la

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 9 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 9 f. II : Manuscrit de 28 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 28 en marge supérieure droite, sous le titre courant « La Côte d'Azur ». En p. 1, sous le titre, (2), 8 (ANC).

7 I[a],I[b] défendue par des [R <illisible>] remparts 11 II familles [R *de Gênes* A *génoises*] vinrent

1. Le texte de cette émission, à l'exception des quatre derniers paragraphes, a paru dans HMH, p. 92-97, sous les titres de « Cannes » et « Les îles de Lérins ».

2. D'après le Guide bleu *Provence Côte d'Azur* (1964, p. 534), Ægitna serait plutôt le nom donné par l'historien grec Polybe au piton du Suquet qui surplombe Cannes.

3. Henry Peter Brougham entra en 1810 comme député à la Chambre des Communes de Londres et se rendit célèbre par sa défense des libertés et par certaines mesures sociales sur l'assistance publique et l'éducation populaire.

région, de la douceur du climat, et s'empressa de communiquer son enthousiasme à ses compatriotes. La plage de Cannes était lancée, son succès ne cessa de croître, et aujourd'hui, Cannes demeure toujours la Reine incontestée du littoral méditerranéen. Elle possède de belles villas, des hôtels somptueux, de splendides jardins, deux grands casinos, une plage de sable doré, une promenade : la Croisette bordée de palmiers, qui est connue de San Francisco à Calcutta, de Melbourne à Montréal.

Beaucoup de touristes, naturellement, passent par Cannes, mais Cannes a ses habitués, et depuis quelques générations, de grandes familles françaises, anglaises, autrichiennes et russes y séjournent régulièrement, dans des villas et châteaux dont les parcs, à l'ombre des hauts pins, et parmi des étangs semés de nénuphars, sont bordés d'oliviers centenaires et tordus.

J'ai connu à Cannes une très vieille dame que tous les Cannois saluaient respectueusement quand elle passait sur la Croisette, dans sa victoria tirée par deux petits chevaux. Elle s'appelait Mademoiselle Hortense Cartier[4]. Elle était la fille de

21 II somptueux, [R *des*] de splendides 27 II familles [R *anglaises*] françaises 34 I[a],I[b],II s'appelait *Mademoiselle Hortense Cartier* <souligné>. Elle était

Devenu lord-chancelier dans le ministère Grey et élevé à la pairie en 1830, certains trouvèrent son ambition démesurée et le forcèrent à ce « demi-exil » dont parle Grandbois. Brougham voulait se rendre en Italie, mais fut refoulé à la frontière par le cordon sanitaire sarde, à cause de l'épidémie de choléra qui sévissait en Provence en 1834. Rebroussant chemin, il s'installa à Cannes, y attirant ensuite de nombreux touristes anglais.

4. George-Étienne Cartier mourut à Londres en 1873. On ramena son corps pour sépulture à Montréal, mais sa veuve et ses deux filles préférèrent s'installer à Cannes, où Lady Cartier acheta une villa connue sous le nom de « La Lionne ». C'est là que moururent Joséphine (en 1886) et lady Cartier (en 1898). Hortense fut dès lors la seule survivante de cette famille ; elle mourut en 1941. Voir Brian Young, *George-Étienne Cartier, un bourgeois montréalais* (Montréal, Boréal Express, 1982). La famille Cartier était reçue par les familiers de la reine Victoria, mais rien ne prouve qu'Hortense ait « vécu plusieurs années » à sa cour. Quant aux lettres signées *l'Impératrice*, on peut émettre l'hypothèse qu'elles provenaient de l'impératrice Eugénie. Celle-ci s'était en effet réfugiée en Angleterre en 1870, bientôt suivie par son mari Napoléon III, lequel mourut en Angleterre la même année que sir George-Étienne Cartier. Il est possible que ces circonstances aient été à l'origine d'une amitié entre Hortense Cartier et l'impératrice, de 23 ans son aînée, décédée en 1920. Voir aussi, sur l'impératrice Eugénie, l'émission 14, p. 106. On sait que Cartier écrivait son nom à l'anglaise, *George*-Étienne ; nous nous conformons à cet usage, alors que Grandbois avait écrit *Georges Étienne*.

sir George-Étienne Cartier, l'un des Pères de notre Confédération canadienne. Elle habitait Cannes depuis près d'un demi-siècle. J'allais prendre le thé chez elle. Douée d'une étonnante mémoire, elle était charmante, douce, frêle et mince, et ne vivait que dans le passé. Elle avait vécu pendant plusieurs années à la cour de la reine Victoria, qui l'aimait beaucoup, et la protégeait. Elle me lisait des lettres jaunies, liées par des rubans de soie, qu'elle tirait d'un grand coffret de bois des Indes, signées par l'*impératrice*, par sir George, par des personnages illustres de la fin du XIX^e^ siècle. Parfois ses yeux s'embuaient. Alors elle secouait la tête, renouait ses lettres, souriait et me disait :

– Si vous me faites le plaisir de revenir vendredi prochain, – car c'était le vendredi qu'elle m'accordait ses précieux tête-à-tête – je vous lirai la suite...

Je la revis pour la dernière fois en 1936. Elle est morte, je crois, au début de la dernière guerre. Mais je la porte encore dans mon cœur.

Le port de Cannes abrite les plus beaux yachts du monde. Le plus surprenant et le plus luxueux de ces bateaux appartenait au khédive[5] d'Égypte. Il jaugeait quelque quatorze ou quinze mille tonnes, nécessitait trois ou quatre cents hommes d'équipage, mais sa construction, avec son château arrière[6] très élevé, et ses sculptures peintes de couleurs extrêmement violentes, faisait songer, en plus grand, aux caravelles de Christophe Colomb.

Les gens du port, les pêcheurs, les marins, s'affairaient autour de ces bateaux. Le contact quotidien de tout ce luxe les laissait indifférents, ne modifiait en rien, comme il arrive parfois, leur façon de manger, de se vêtir, de vivre. Au contraire, il arriva que les millionnaires et les grands de ce monde vinrent

37 I^a^,I^b^ demi-siècle. *J'allai* prendre <Nous retenons la leçon de II, plus correcte.> 43 II par [R *la*] l'Impératrice 63 II modifiait [A *en rien*], comme il arrive parfois, [R *en quelque façon*] leur façon de manger, de [R *s'ha*] se vêtir

5. Ce titre n'ayant eu cours qu'entre 1867 et 1914, on peut supposer que Grandbois décrit ici un bateau qu'il n'a pas vu personnellement, mais dont on lui aurait parlé.

6. Cette superstructure élevée sur le pont supérieur d'un navire est plus généralement désignée sous le nom de château de poupe.

à imiter les pêcheurs, on donna des dîners de congres, de poulpes et d'oursins, et l'on vit bientôt le prince de Galles et ses amis et tous les estivants, il va sans dire, les pieds nus dans des espadrilles, vêtus d'un pantalon de toile écrue, d'un maillot à rayures horizontales.

Devant Cannes, à quelques kilomètres de sa plage, il y a le petit archipel des îles de Lérins[7]. On compte deux îles principales : Saint-Honorat et Sainte-Marguerite. La première possède un monastère célèbre, fondé au IV^e^ siècle par saint Honorat. Le monastère, encore aujourd'hui habité par les religieux, fait la joie des archéologues, des artistes, des architectes, car ses caves, ses souterrains et son préau et le cloître même indiquent les toutes premières tentatives de l'art de l'ogive, et la découverte de cette fameuse « clef de voûte » qui a permis la construction des grandes cathédrales médiévales.

L'île Sainte-Marguerite possède un vieux fort, et une tour qu'un mystérieux prisonnier, *l'Homme au Masque de Fer*, dut habiter pendant onze ans. De nos jours encore, les historiens ne peuvent s'entendre au sujet de l'identité du malheureux. Les uns prétendent que ce fut un frère du roi Louis XIV, d'autres un prince également de sang royal, d'autres l'intendant Fouquet.

L'île Sainte-Marguerite est couverte d'une belle forêt de pins, et bordée de plages minuscules, ou calanques, qui attirent ou retiennent les fidèles de Cannes. Je fus invité un jour à y pique-niquer. Nous étions une douzaine de personnes. Il y avait là la princesse Marguerite de Broglie[8], le grand-duc Boris de Russie et la grande-duchesse, un couple d'Écossais d'Édimbourg, un baron balte, l'actrice canadienne Béatrice « Bea » Lillie[9], le peintre hollandais Van Dongen, mon ami le major Norbert Morin. – Une minuscule Société des Nations ! – Nous

72 II Lérins. On [R *en*] compte deux [A *îles*] principales

7. L'émission du 20 juillet 1951 de « Rythmes de Paris » (f. 1) reprend cette description des îles de Lérins (BNQ, 204/5/5).

8. Fille d'Amédée de Broglie, marquise de Lubersac, Marguerite de Broglie fut peintre sous le pseudonyme de B. Carebul. Elle a aussi publié deux recueils de poèmes : *Dialogues de vent et de soleil* et *la Route éblouie*.

9. L'actrice Beatrice Gladys Lillie, née à Toronto, a fait carrière à New York et à Londres à partir de 1924. Notons qu'une tournée nord-américaine l'a ramenée au Canada (à Toronto et à Montréal) en 1953.

déjeunâmes de hors-d'œuvre, de rougets frits, de langoustes, de fromage et de vin blanc, dans une petite clairière, à l'ombre des pins rouges, sur le sol tapissé d'aiguillettes odorantes et sèches. Van Dongen était le boute-en-train du groupe. Depuis qu'il avait provoqué un scandale, une vingtaine d'années auparavant, dans les milieux académiques, en exposant au Salon d'Automne le portrait d'Anatole France[10], il était devenu le peintre attitré des vedettes du ballet, du théâtre, et surtout des femmes du monde. Dans son immense atelier de Paris, il donnait d'éblouissantes fêtes qui réunissaient le « Tout-Paris » des Lettres et des Arts. Son répertoire d'anecdotes était inépuisable, et il racontait avec infiniment d'esprit. Je dois ajouter tout de suite que ses remarques, ses observations, ses jugements n'étaient guère imprégnés de cette troisième vertu théologale que nous nommons la charité.

Le grand-duc Boris approchait la cinquantaine. De taille moyenne, mais les épaules larges, la poitrine vaste, il avait une tête ronde complètement rasée, et le teint hâlé, couleur de cuir, d'un coureur de bois. Il demeurait toujours parfaitement taciturne. Il participait pourtant à toutes ces fêtes, galas, dîners, vernissages, cocktails et bals dont la Côte d'Azur, et plus particulièrement Cannes, se montre si généreuse. Je l'avais rencontré à maintes reprises au cours de deux ou trois saisons précédentes, et je ne l'avais jamais entendu parler que pour des motifs de la plus stricte courtoisie. Ce neveu du dernier Tsar de la Sainte-Russie était entré tout vivant dans l'histoire romantique de notre époque. En effet, chacun savait qu'il avait participé au complot qui avait abouti à l'assassinat du moine Raspoutine. On disait que le grand-duc avait porté les premiers coups, et que son ami le prince Youssoupoff[11], à la fin d'une

97 II langoustes, [R *et*] de fromage. 110 II guère [R *touchés par* A *imprégnés de*] cette 111 I^a,I^b,II nommons la *Charité* <souligné> // Le 112 II approchait [R *de*] la cinquantaine

10. Anatole France avait refusé la livraison de ce portrait et avait même interdit qu'il fût exposé en public.

11. Le prince Félix Youssoupoff – Grandbois a écrit *Youssoupof* – a raconté cette histoire dans *la Fin de Raspoutine* (Paris, Plon, 1927, 256 p.). Rien dans cet ouvrage, cependant, ne permet de confirmer le rôle que Grandbois attribue au grand-duc Boris. À moins qu'il ne s'agisse du grand-duc Dimitri Pavlovich, cousin du tsar, l'un des trois conspirateurs qui ont assassiné Raspoutine. Voir aussi Alex de Jonge, *The Life and Times of Grigorii Rasputin*, Londres, Collins, 1982, 368 p.

longue nuit plus sinistre, plus hallucinante qu'un drame noir de Shakespeare, avait porté les derniers.

Après le repas, comme nous avions tous abondamment goûté de ce petit vin blanc, nous faisions une demi-sieste quand, je ne sais par quels détours d'une conversation très languissante, Morin et moi parlâmes de la neige et des hivers canadiens. Et soudain le grand-duc, qui paraissait somnoler, se redressa et se mit à raconter, d'une voix monocorde et rauque, les chasses au loup[12] qu'ils faisaient dans leur jeunesse, ses amis et lui, l'hiver, sous la lune, au galop de leurs chevaux, il nous décrivait la steppe froide et bleue, et les bandes de loups furieux, hurlants qui, de poursuivis, devenaient à leur tour assaillants s'ils étaient en nombre.

– Celui d'entre nous, disait-il, qui faisait une chute, ce qui arrivait parfois, car la neige souvent se couvre d'une croûte coupante qui blesse les pattes des chevaux, celui-là était condamné. Nous ne pouvions lui apporter aucun secours. Nous portions tous, pour ce cas, un petit pistolet. Car il est plutôt désagréable d'être dévoré vivant par les loups. L'haleine de ces bêtes est nauséabonde !...

Les yeux du grand-duc Boris pétillaient. Il avait suffi de la magie du mot *neige* pour que l'exilé perdît son mutisme et retrouvât sa jeunesse.

En quittant Cannes, et longeant toujours le littoral, c'est Golfe-Juan, où Napoléon aborda à son retour de l'île d'Elbe, puis Juan-les-Pins, plage vivante et dorée, le cap d'Antibes[13] où des millionnaires américains, des ministres du gouvernement français, des comtesses hongroises, Adolphe Menjou et George Bernard Shaw[14] prennent des bains de soleil et de mer.

148 Il mot neige <non souligné> pour 150 Il longeant [A *toujours*] le littoral

12. Cet épisode semble avoir inspiré une page de « Grégor » : « Nous allions chasser le loup, mon père, mes frères et moi » (*Avant le chaos*).

13. L'émission du 10 août 1951 de « Rythmes de Paris » parle également, en mentionnant les mêmes célébrités, de Juan-les-Pins et du Cap d'Antibes (BNQ, 204/5/5).

14. Deux pages de la conférence intitulée « Voyages » relatent les rencontres entre Grandbois et Shaw, à l'Éden-Roc de Cap d'Antibes et à Cannes. Voir *Huit conférences*, Club musical et littéraire de Montréal, volume B-3 [1953], p. 132-134.

Et c'est ensuite Antibes même, petite ville vieille de plus de deux mille ans, dominée par le château des Grimaldi, jadis seigneurs de ces lieux, et par l'imposante masse du Fort Carré, construit par Vauban.

Et voici Nice[15], fondée par les Massiliens 300 ans avant Jésus-Christ, Nice, la plus grande ville de la Côte d'Azur. Tous les visiteurs, les touristes, les voyageurs ont flâné le long de la Promenade des Anglais, lancé et reçu des confettis, place Masséna, pendant le temps du Carnaval, visité les ruelles étroites des vieux quartiers du port, et mangé ces poulpes marinés dans l'eau-de-vie à la terrasse des petits restaurants italiens.

Trois routes, la petite, la moyenne et la grande Corniche[16], conduisent de Nice à la principauté de Monaco, longeant ou surplombant le cap Ferrat, Villefranche, et le Cap-d'Ail. Je ne vous parlerai pas de Monaco, de Monte-Carlo, que vous connaissez tous.

Puis c'est Menton, et la frontière. Au-delà, c'est la Riviera d'Italie, qui continue de prodiguer le soleil, le charme et la beauté de la Côte d'Azur française.

---

162 II visiteurs, [R *de la*] les touristes 170 II connaissez tous [R *du moins*] // Puis 172 II frontière [R *italienne*]. Au-delà

---

15. Grandbois parle un peu plus longuement de Nice dans l'émission du 24 août 1951 de « Rythmes de Paris » et dans celle du 31 août 1951 (BNQ, 204/5/5).

16. L'émission du 21 septembre 1951 de « Rythmes de Paris » donne une description plus détaillée de ces trois routes (BNQ, 204/5/6).

9 : LE VOYAGE DE PÉKIN[1]

1950-06-13, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Depuis plusieurs jours, je naviguais sur la mer Jaune, à bord d'un petit cargo venant de Shanghai. J'allais à Pékin. Des amis de Shanghai avaient tenté de me dissuader de prendre la voie maritime, peu sûre dans les mois chauds de l'été, à cause de la fréquence des typhons, quand votre vapeur ne jauge que quelques centaines de tonnes. Mais je désirais précisément faire les escales de ces côtes millénaires.

Nous nous étions arrêtés à Wei Hai-wai, puis le lendemain, par une nuit étouffante, d'une moiteur excessive, à Che-fou, patrie de Confucius. Nous apercevions, sous une lune cerclée de halos, cet horizon fantasmagorique barré de montagnes crénelées, que l'ombre du « Sage des Sages », prétendait-on, et l'ombre de son ombre, par temps encore plus obscur, ne cessait de protéger de sa vigilance. On ajoutait aussi : « L'ombre du Sage se promène de monts en monts et quand cette ombre s'évanouira, le Monde aura touché la fin de sa course. »

Quelques heures après avoir laissé Che-fou, nous nous trouvons en pleine Genèse. Comme si la terre et l'eau n'avaient jamais été divisées. L'hélice du cargo broie une sorte de boue

VARIANTES : I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. Le-Blanc, 7 f. II : Manuscrit de 25 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 25 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Pékin ». En p. 1, « Le Voyage de Pékin » avec, en surtitre, « Visages du monde », 9 (ANC).

6 II Shanghai [R *m*] avaient 6 II prendre la [R *route*] voie 16 II temps [A *encore*] plus obscur, [A *ne cessait de*] [D *protégeait* S *protéger*] de sa vigilance 21 II n'avaient [R *pas* A *jamais*] été

1. Le texte de cette émission a été publié intégralement dans HMH, p. 300-304, sous le titre « Pékin » englobant cette émission et la suivante.

visqueuse. Et même dans ces espaces où l'eau semble reprendre ses droits, et revêt sa couleur marine, nous laissions derrière nous un long sillage d'ocre sombre. Un midi, le capitaine ne vint pas au *tiffin*, c'est-à-dire au déjeuner. Le second me dit :

– Un typhon tournoie à une soixantaine de milles d'ici. On fait rendre toute la machine. Il nous faut l'éviter à tout prix.

On rendait en effet toute la machine, car nous sautions comme les occupants d'une voiture Ford modèle 1919, sur une route cahoteuse. Je gagnai la dunette. Un immense ruban noir, noir d'encre, barrait le sud. Les eaux lisses bientôt devinrent sombres, d'où fusaient, rapides et courts, comme de petits geysers, des milliers de jets d'eau. Une lumière glauque de grotte sous-marine nous enveloppait. Puis la mer, par larges pans, se mit à osciller, des murailles s'élevèrent, des abîmes se creusèrent, des vapeurs jaunâtres, comme celles d'un gigantesque incendie, nous entouraient, et notre petit cargo trépidait de toutes ses fournaises chauffées à blanc.

Et soudain, d'un coup, la rage formidable du vent, sa fureur insensée, et je me souvins à ce moment d'une expression naïve des récits de voyage que je lisais dans mon enfance : « Coque de noix[2]... » et je vis que nous étions véritablement sur une coque de noix livrée aux caprices des grandes forces naturelles. Cela dura des heures. Jusqu'au soir. Quand ce fut fini, le capitaine, ruisselant de sueurs, prit une bouteille de saké, avala, coup sur coup, trois ou quatre verres. Puis il s'épongea et dit :

– C'était la queue du typhon. Non pas le centre, le cœur, le noyau... Ça !...

Il s'allongea sur la banquette et se mit tout de suite à ronfler. Le second me dit :

– Il en a pour deux quarts, pour huit heures. À moins que les choses ne se compliquent. Car même dans son sommeil, on

25 H midi, [R *à déjeuner*] le capitaine 32 I[b] bientôt *deviennent* sombres <Nous retenons la leçon de H, plus correcte.> H bientôt [R *s'assombrissent* A *devinrent sombres*], d'où fusaient 41 I[b] me souv[R *-iens* A *-ins*] à ce 46 H saké, [R *en*] avala 52 H second *riait* : « Il en a 54 H choses [A *ne*] se

2. L'expression est notamment utilisée par A.-B. Routhier dans *À travers l'Europe* (Québec, Typographie de P.-G. Delisle, 1881, 410 p.) que Grandbois a pu lire dans sa jeunesse.

dirait qu'il sent, qu'il flaire le danger. Il navigue depuis trente ans dans ces mers, il n'a perdu que deux bateaux... C'est un record...

Nous fûmes balancés durant toute la nuit et le jour suivant par des vagues onduleuses, et nous fûmes en vue de Tanggu. Le nautonier chinois, nu comme ver, plongeait la sonde à chaque minute. Nous n'avancions qu'à pas ridicules. Le capitaine, qui avait repris son commandement, sonnait, pour freiner, marche arrière. Le nautonier hurlait :

– *Sistin fit, fiftin fit, twelve fit, fotin fit...*

Cette litanie dura des heures encore. Puis le cargo dut stopper. À un demi-mille de Tanggu, pour une marée plus favorable. La Chine, qui vit depuis six mille ans[3], ne s'émeut guère d'un retard de quelques jours. Je vis Tanggu, au petit matin. Terres basses, comme celles d'Égypte. Les hautes cheminées des usines paraissaient surgir de la mer. D'innombrables jonques et sampans entouraient notre cargo.

À Tianjin, au Cercle français, on me demande en riant :

– Allez-vous arriver à Pékin avant les Japonais ?

Ces derniers occupent déjà Tianjin. D'une façon pacifique, il va sans dire, pour ne pas troubler la quiétude de la Société des Nations[4], mais les baïonnettes des soldats nippons brillent au

67 I[b] depuis [R *six mille ans,* A *des milliers d'années,*] ne s'émeut <correction peut-être d'une autre main>

3. Cette évaluation ne coïncide pas avec les ouvrages historiques qui font généralement remonter au deuxième ou au troisième millénaire avant Jésus-Christ les origines de la Chine. C'est la date que Grandbois donne dans sa conférence de Toronto. Mais dans un fragment, il écrit : « Le Chinois appartient à l'une des plus vieilles races qui aient subsisté jusqu'à nos jours. Son origine se perd dans la nuit des temps. On fait remonter son histoire à vingt-cinq siècles avant le Christ. Mais des savants ont donné à l'homme préhistorique de Pékin plus de 100 000 ans » (« Chang », BNQ, 204/4/10).

4. Allusion au fait que la Chine se soit plainte en vain auprès de la Société des Nations. Grandbois écrit ailleurs que les hostilités entre la Chine et le Japon ont commencé « précisément le 18 septembre 1931, lorsque les Japonais pénétrèrent brusquement dans Moukden, en Mandchourie, et sous prétexte d'un règlement de chemin de fer, et d'une surveillance illusoire, mirent la ville à feu et à sang. Cinq jours plus tard, ils occupaient toute la Mandchourie du Sud. La Chine n'eut qu'à subir l'outrage. Elle revendiqua vainement ses droits devant la Société des Nations. Celle-ci demeura muette » (« Quelques aspects de la Chine », BNQ, 204/4/10). Grandbois avait vécu personnellement un épisode de ces hostilités à Canton, en mars 1934. Le voyage de Pékin doit être situé après le 20 mai 1934.

bout de leurs fusils, et d'énormes revolvers gonflent leurs ceintures de faux cuir. Je n'ai jamais dû montrer mon passeport ou mes visas plus souvent, sauf au Japon même.

Le train qui me conduit de Tianjin à Pékin regorge de voyageurs, officiers, vieux mandarins, marchands, courtiers, hommes d'affaires de toutes couleurs et de toutes races. Les wagons de troisième et de quatrième classe renferment une multitude de soldats, de coolies, d'enfants, de femmes jeunes, criardes et rieuses ; il y en a sur le toit, sur les marchepieds, il y en a partout. Les derniers wagons sont à découvert, et sont remplis du même peuple. Tous gais, sauf les soldats, on jurerait qu'ils vont à quelque pique-nique champêtre. Un officier français me dit :

– Ils fuient les Japonais, ils vont louer leurs services à quelques fermiers riches, à l'abri de la Grande Muraille...

Nous avançons lentement à travers la vallée du Chihli, plaines mornes, monotones, dépouillées, parfois semées de petits villages misérables aux maisons d'argile, sur une terre toujours jaune et toujours nue. Les champs dévastés sont gonflés, recouverts de tumuli. Les sépultures des morts. Cette terre maigre, qui ne peut nourrir ses vivants, continue, pour son honneur, d'honorer les ancêtres[5].

Mais déjà, par quelques hautes tours, par quelques pans massifs de murailles rouge sang, la Capitale de légende s'annonce. Il semble, à mesure que l'on approche de la Ville, que le train accélère sa course. En effet, alors que dans la plaine, il ne marchait qu'à petits pas, qu'à petits jets de vapeur, qu'à petits tours de roue, alors qu'il semblait flâner pour son propre plaisir, pour une simple promenade dominicale, pour une pe-

79 II souvent [A , *sauf au Japon même.*] // Le 81 II voyageurs, [A *officiers,*] vieux 99 I[b] tours, par quelques massifs <Nous retenons ici la leçon de II, plus vraisemblable.> 101 I[b] approche la Ville II approche [R *de*] la *Ville* <souligné> que <À l'instar de HMH, nous rétablissons le « de ».> 104 II roue, [A *alors*] qu'il semblait

5. « Le Chinois est né paysan. Il possède l'amour farouche de son sol. Il l'aime à un tel point et depuis tant de siècles qu'il en a même pris la couleur. Il peine, travaille sur sa terre toute sa vie. Et cette terre qui le nourrit, il la nourrit lui-même après sa mort charnelle, il s'y enfonce et s'y répand et s'y détruit, et l'on voit ainsi, du nord au sud et de l'est à l'ouest, la terre de Chine connaître de légers gonflements, de minuscules tumulus de tertres que cernent le riz, le blé et qui sont des sépultures du paysan chinois » (Grandbois, « Quelques aspects de la Chine », fragment dactylographié, BNQ, 204/4/13).

tite excursion fantaisiste, sans buts définis, le train vrombit soudain comme le cargo que je viens de quitter il y a quelques jours, s'élance à une folle allure, bondit comme un avion, et parmi les cris de joie, les bravos, les acclamations des coolies et des soldats, perce la banlieue de Pékin à toute vitesse.

Quelques coups stridents de sifflet. Le train freine avec brutalité, les passagers déjà debout sont projetés les uns sur les autres, on entend des jurons, des cris, des exclamations de colère, des bris de bouteilles, des rires surtout. Car le Chinois possède au plus haut point le sens d'un humour, pour les petites adversités de la vie, que l'Anglais même ne connaît point.

Le train s'arrête. D'un coup. Avec un peu de recul ensuite. Comme s'il avait frappé une montagne de granit. Nouvelle bousculade. Enfin, tout s'apaise. Nous sommes à la gare de Chien-men. Je descends sur le quai. Je suis libre. Ma chambre est retenue à l'hôtel de France[6], mes bagages y seront livrés. Je plonge tout de suite dans une mer de visages jaunes et je suis enchanté. Je viens de parcourir, depuis des mois, l'intérieur de la Chine, j'ai vu des mendiants, des lépreux, des enfants nus, voraces, affamés, que je devais écarter, impitoyablement, avec un bâton plombé, afin de poursuivre ma route. Cette foule de Pékinois qui gesticule, mais avec plus de réserve, qui crie, mais sur un mode moins aigu, qui mendie, mais avec plus de discrétion, déjà je l'accepte.

Il fait déjà nuit. Je prends un pousse-pousse qui me conduit à l'hôtel. Nous franchissons deux portes énormes flanquées de tours, il y a une avenue large comme celle des Champs-Élysées de Paris, également bordée de beaux arbres feuillus, mon coolie ralentit son trot devant une maison très illuminée, se retourne, me regarde, je fais non de la tête, – de haut en bas, c'est-à-dire le contraire de nos coutumes occidentales, – il sourit de toutes

116 II vie, que [R *même*] l'Anglais [A *même*] ne connaît 124 II mendiants, [R *des bras coupés* <?>] des lépreux 126 II plombé, [R *pour* A *afin de*] poursuivre 134 I^{b} illuminée, [A *se*] retourne II illuminée, [R *me regarde*] se retourne 136 II occidentales, – [R *de gauche à droite* –] il sourit

6. Grandbois parle ici de l'hôtel « de France », alors qu'on trouve « Grand-Hôtel » au paragraphe suivant et « l'hôtel de Pékin » à l'émission suivante. Il s'agit, de toute évidence, d'un seul et même hôtel. Le guide touristique de l'agence Cook disponible en 1935 précise que le meilleur hôtel de Pékin se nomme le Grand-Hôtel, mais d'autres sources suggèrent que le nom officiel serait « Grand-Hôtel de Pékin ».

ses dents blanches, comme un enfant, et me dépose enfin au Grand-Hôtel.

J'ai dormi douze heures. Le lendemain matin, du balcon de ma chambre, je voyais le soleil vaporeux et léger de Pékin. Comme une poussière d'or.

137 II dépose [A *enfin*] au Grand-Hôtel 140 II vaporeux et [R *doux* A *léger*] de Pékin

10 : PÉKIN[1]

1950-06-20, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Pékin est une ville incomparable, que l'on peut difficilement assimiler aux autres grandes capitales du monde. Elle est unique, et même en Chine, où rien ne lui ressemble. Shanghai et Pékin, par exemple, sont des villes aussi différentes que peut l'être Stockholm de Mexico.

Le rythme de vie de Pékin, ses jardins étonnants, ses larges avenues bordées d'acacias, de peupliers, ses lacs dormeurs peuplés d'immenses feuilles de nénuphars, ses fabuleuses pagodes de marbre aux toitures de laques et d'or, son quartier des ambassades, ses *hutungs*, c'est-à-dire ces centaines de ruelles hautes en couleurs, malodorantes et pittoresques, donnent à Pékin un visage d'exception.

Le Pékinois, de race mongole et mandchoue – ce dernier sang prédomine – représente un fort beau type humain. De

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 27 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 27 en marge supérieure droite. Titre courant « Visages du monde » avec, en surtitre, « Pékin » (ce dernier omis p. 9, 14, 25, 26). En p. 1, le chiffre 10 apparaît également au-dessus du surtitre (ANC). Une partie du texte de cette émission a également été incorporée à la conférence intitulée « Voyages » prononcée le 14 avril 1953 au Club musical et littéraire de Montréal.

4 I[a] Pékin [A *Après Shanghai, Pékin*] Pékin. <Écrit à la main, probablement par l'auteur. Cette variante, de même que la dernière de cette émission, correspond à la version de ce texte incorporée à sa conférence de 1953. Cette copie aurait donc servi à la préparation de cette conférence.> 9 II jardins [R *admirables* A *étonnants*], ses larges

1. Le texte de cette émission, moins deux courts extraits, a été publié dans HMH, p. 304-308.

haute taille, large d'épaules, le teint mat, les yeux à peine bridés, il s'exprime avec lenteur et pertinence, et ses manières sont pleines de grâce et de courtoisie. Chez lui, aucun signe de cette agitation, de cette extrême nervosité qui caractérisent le Chinois du sud. La Pékinoise est mince, longue, racée, réservée, souriante et douce. C'est la grande dame de Chine. Elle s'habille à ravir. Sa longue tunique de soie brodée d'or et d'argent, au col fermé, accentue davantage le bel élancement de son corps et son apparente fragilité, et ses larges pantalons flottants rendent encore plus exigu – suprême coquetterie chinoise – son pied minuscule.

On a souvent dit de Pékin, comme de Bruges[2] en Belgique, qu'elle était une ville morte. Elle compte pourtant aujourd'hui près de trois millions d'habitants, et à la fin du siècle dernier, par le nombre de sa population, elle damait le pion à Londres, Paris et New York. Pékin, durant trois siècles, a été la plus grande ville du monde. Maintenant – il ne faut pas oublier que je parle des années 1933 et 1934 – négligée par les grands marchés mondiaux, la Ville Impériale s'est repliée sur elle-même, ce qui n'empêche pas sa vie intérieure, et l'activité qu'elle déploie, sous des apparences nonchalantes, d'être considérable. Sans doute, moins de cris, moins de courses, moins d'usines, moins de courtiers, moins de *compradores*[3] qu'à Shanghai ou à Singapour. Mais aussi beaucoup plus de traditions, de dignité, d'apparat dans les diverses manifestations de l'existence familiale ou sociale, célébrations de naissances, de mariages, sépultures, glorifications d'ancêtres, fêtes rituelles.

J'étais descendu à l'hôtel de Pékin[4]. De façade médiocre, et je dirai franchement laide, posé sur le boulevard comme un immense pain de sucre vieilli et moisissant, il est sans conteste, avec le Raffles de Singapour, l'Impérial de Tōkyō, et le Kathay de Shanghai, l'hôtel d'Asie qui offre le plus de confort. J'ai une

26 II rendent [A *encore*] plus sa] population [R *numérique*], elle 31 II dernier, par [R *sa* A *le nombre de* 33 II Pékin, [R *pendant* A *durant*] trois 39 II doute, [R *moins qu'à Shanghai ou à Singapour*], moins de cris, <...> moins de « *compradores* » [A *qu'à Shanghai ou à Singapour*]. Mais aussi [A *beaucoup*] plus

2. Voir l'émission 35, p. 227.

3. Voir l'émission 1, p. 28.

4. Voir p. 77, note 6.

large véranda grillagée, donnant sur les jardins fleuris d'iris et de lauriers-roses, une antichambre, un petit salon, une chambre à coucher, un cabinet[5] de toilette dont la baignoire très haute sur pattes, – il y a un escabeau de quatres marches pour y accéder – est vaste comme une petite piscine. On pourrait presque y nager. Tout cela, pour le prix actuel, 1950, d'une chambre modeste dans les bons hôtels de Montréal ou de Québec.

Le hall immense de l'hôtel dont les murs sont recouverts de lourdes tapisseries pourpres, compose une sorte de musée extrême-oriental où l'on trouve des tentures du Szu-ch'uan, des colliers de jade, des bagues ornées de rubis, des bracelets de pierres d'améthyste, des ivoires ciselés avec cet art extraordinairement minutieux[6] que portait à ses gardes de poignards, de dagues ou d'épées le grand artiste florentin Benvenuto Cellini.

Le toit de l'hôtel, le *roof*, comme disent les Français de l'ambassade qui adorent, ainsi que tous les Français voyageurs, émailler leur vocabulaire des mots d'une langue étrangère, le *roof* est un petit chef-d'œuvre artificiel de beauté et de civilisation. On en a fait une sorte de jardin babylonien garni de palmiers, d'aloès, de plantes tropicales et rares, où l'on dîne le soir en smoking blanc et cravate noire. C'est le rendez-vous le plus chic de Pékin. Mais le toit de l'hôtel n'a pas que cet attrait particulièrement destiné au délassement des gens du monde. Au surplus, et ce qui compte davantage, de cette terrasse, par les crépuscules dorés, par les nuits claires et bleues, on peut contempler tout Pékin comme on peut apercevoir, du deuxième palier de la tour Eiffel, toute la topographie de Paris.

Et comment parler, sans les trahir, de la Ville Impériale, de la Ville Interdite, de la Ville de Pourpre, des Jardins d'Été, de cette prodigieuse allée bordée des pins luisants et noirs con-

52 II coucher, [R *une*] un cabinet 55 II actuel, [R *de*] 1950, d'une chambre modeste [R *chez* A *dans*] les bons 59 II tapisseries [R *lourdes*] pourpres 71 II palmiers [R *et*], [D *de* S *d'a*]loès, de plantes 74 II monde. [R *Car en eff*] Au 75 II davantage, [R *on peut* A *de*] cette 78 I[a] Paris // [A *Et*] comment parler, [R *et ne pas* A *sans*] les trahir I[b],II parler, *et ne pas* les trahir

5. On retrouve, avec plusieurs variantes, cette description dans un fragment manuscrit (« L'Asie et ses mœurs », BNQ, 204/5/2).

6. La fin de cette phrase a été omise dans HMH.

duisant, par des escaliers où se tordent des dragons couchés, figés dans le marbre, au palais du Fils du Ciel.

J'emprunte ici à un écrivain français, Henry Casseville[7], amoureux de Pékin, où il a longtemps vécu, ces quelques lignes :

> C'est l'empereur Ming Yung Lo qui, au début du xv^e^ siècle, abandonnant Nankin, condamnée à n'être qu'une capitale éphémère, fit bâtir, sur l'emplacement fixé par Koubilaï, la Ville Interdite telle qu'elle se présente à peu près à nous actuellement. Œuvre d'une splendeur qui *fait paraître Versailles une petite chose* [...] Nulle part ailleurs que dans ce palais impérial, sauf peut-être au Temple du Ciel[8], n'apparaît aussi nettement le caractère surhumain que devait avoir, aux yeux de son peuple, le Fils du Ciel. Entre ces murs couleur de sang, dominés par ces toits innombrables aux ors étincelants, parmi les cours et les terrasses de marbre que franchissent les ponts et les escaliers sculptés, vivait un être, chef du quart de l'Asie. [...] Cette ville était digne d'un Dieu, et seul le Fils du Ciel pouvait sans crainte franchir les portes de marbre, entre les colonnes que surmontent les lions, emblèmes de la *puissance*.

Ma bonne étoile, qui me protégeait à cette époque, m'avait fait rencontrer, à l'ambassade anglaise, une jeune femme mandchoue, dont les parents avaient vécu à la cour de l'étonnante impératrice Tz'u Hsi[9]. Elle parlait le français de la Touraine et l'anglais d'Oxford. Elle pouvait avoir trente, trente-cinq ans, veuve d'un diplomate chinois. Je la revis à deux ou trois reprises dans le quartier des ambassades car il n'y avait pas de jour où il n'y eût thés, garden-parties, dîners, réceptions, etc. Elle était charmante. Et comme elle devinait que j'aimais Pékin – j'avais écrit un poème très exalté sur Pékin dans l'hebdomadaire

---

82 H couchés, [R *tordus*] figés 90 H près [R *actuellement*] à nous 105 H français de la [R *Sorbonne* A *Touraine*] et 106 H ans, [R *et* A *elle était*] veuve 111 I^a^ écrit un poème [A *très exalté*] sur I^b^ écrit un poème sur H écrit un [R *petit*] poème [A *sur Pékin*] dans [D *le* S *l'*]hebdomadaire

7. *Pékin ville éternelle*, Paris, Fasquelle, 1934, p. 28-31. C'est Grandbois qui souligne.

8. Casseville : « Temple du Ciel – *mais avec beaucoup moins d'évidence* – n'apparaît ».

9. Il s'agit de la même impératrice désignée sous le nom de Tseu-hi dans la conférence de Toronto (1943) et dont Grandbois dit qu'elle « fut pour l'Empire chinois ce que fut pour l'Empire britannique Sa Majesté la reine Victoria et pour l'Empire russe la grande Catherine » (BNQ, 204/4/13).

français[10] de la ville – mais que je l'aimais d'un amour tâtonnant et maladroit, elle s'offrit de me servir de guide. Elle me fut le guide le plus précieux, le plus averti, que j'aie jamais eu.

Elle me fit d'abord visiter la capitale proprement dite. Puis elle m'invita chez elle. Elle habitait son *yamen*[11], à trois ou quatre kilomètres de Pékin, cerclé de murailles, composé de quinze ou vingt pavillons, parmi des jardins semés d'étangs où des poissons énormes et rouges nageaient parmi les fleurs de lotus.

Après les grandes randonnées dans la Cité Impériale, elle me fit parcourir les *hutungs*[12], ces rues poussiéreuses et malodorantes dont les noms sont les plus poétiques du monde, et que je n'hésite pas, au risque de vous lasser, car les nomenclatures sont ennuyeuses, de vous citer : « Rues des Poissons d'Or, de la Pluie-Bienfaisante, de la Retraite-Ombreuse, du Marché-Parfumé, des Dix-Mille-Lumières, du Grand-Bonheur, de l'Eau-Douce, de l'Étoile-Bleue ».

Pour rejoindre les *hutungs*, nous devions passer par ce quartier que les Pékinois nomment, par un euphémisme distingué, la « Petite Ville des Plaisirs ». Je regardais ma compagne du coin de l'œil, elle souriait. Elle me considérait comme son petit-fils. Nous devions avoir à peu près le même âge.

Elle me conduisit dans ces étranges maisons à « musique » où j'ai pu ressentir, comme à Vienne ou à Budapest, cette nostalgie sourde, inexprimable, qui nous vient des violons tziganes. À Pékin, les notes grêles des guitares, des cithares, scandées par de petits gongs attentifs et précis, me procuraient la même mélancolie.

---

115 II dite [R *puis nous allâmes en dehors de Pékin. Après deux ou trois jours* A *Puis*] elle m'invita 117 II murailles, [R *et*] composé 119 II poissons [A *énormes et rouges*] nageaient. 120 I[a],I[b] randonnées *de* la cité <Nous retenons la leçon de II, plus correcte.> 123 II vous [R *déplaire* A *lasser*], car 134 II Vienne [R *par*] ou 136 II Pékin, les [R *cordes* A *notes*] grêles

10. Toute trace de ce poème publié à Pékin semble avoir été perdue. Entre avril et décembre 1934, *le Journal de Pékin* (seul journal français de Pékin) n'a pas publié un seul poème.

11. En Chine, le *yamen* désignait plutôt le lieu de travail et la résidence d'un haut fonctionnaire. Grandbois décrit ici non pas un *yamen*, mais la résidence luxueuse d'un diplomate de haut rang.

12. La description faite par Grandbois suggère que le *hutung* ne se trouverait que dans un quartier pauvre. *Hutung* est plutôt un terme neutre désignant une voie de communication dans un quartier strictement résidentiel.

Nous allâmes à cheval visiter la Cité des Tombeaux des Ming, ville de marbre et de morts, nette et propre comme une petite ville de la Nouvelle-Angleterre, et quand nous revenions, nous croisions les caravanes de chameaux pelés, marchant avec une lenteur à la fois cocasse et majestueuse, qui arrivaient de Kalgan, de Gobi.

Nous allâmes contempler le Temple du Ciel. Dix fois. Vingt fois. C'est la plus belle chose architecturale que le génie de l'homme ait jamais accomplie.

Mais déjà, les troupes japonaises allaient occuper la ville. Pacifiquement. Elles patrouillaient, disait-on, pour le bien des Pékinois. Et Moscou a remplacé Tōkyō.

141 II ville [R *américaine* A *de la Nouvelle-Angleterre*], et quand 142 II marchant [R *de*] avec 145 II allâmes [R *voir* A *contempler*] le Temple 147 II jamais [R *exécuté*] accompli 148 I^a japonaises [A *allaient*] occup[R -*aient* A *-er*] la ville I^b japonaises *occupaient* la ville 150 I^a Pékinois [R *Au moment même où j'écris ces lignes, quinze ans plus tard, Moscou occupe Pékin. Je ne reverrai jamais plus la ville adorable.* A *Et Moscou a remplacé Tōkyō*] I^b Pékinois. *Au moment même où j'écris ces lignes, quinze ans plus tard, Moscou occupe Pékin. Je ne reverrai jamais plus la ville adorable.* II Pékinois. *Au moment même où j'écris* [R *ces lignes*], *quinze ans plus tard, Moscou occupe Pékin. Je ne reverrai jamais plus la ville adorable.*

11 : VENISE[1]

1950-06-27, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Chez certaines personnes averties, intelligentes mais sceptiques, le seul nom de Venise fait sourire, avec un léger haussement d'épaules. Celles qui n'ont pas fait le voyage ont définitivement voué la ville des doges aux émotions d'un romantisme désuet, à une sentimentalité exagérée, aux amoureux trop débordants, et celles qui se piquent de petite histoire littéraire parlent de Byron, de Musset, de George Sand, et du médecin que la célèbre romancière dit « beau comme un archange noir[2] ».

Certains voyageurs, qui ont visité Venise, pour peu qu'il eût plu durant leur trop court passage, en conservent un souvenir plein de ressentiment. Et ils racontent :

– Venise sent mauvais. Il y a des nuées de moustiques qui nous dévorent tout crus. On nous exploite, on nous pille comme au temps des diligences. La nourriture est exécrable. Les fa-

VARIANTES : I[a] : *Dactylographie Radio-Canada*, 8 f. I[b] : *Dactylographie Radio-Canada*, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 28 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 28 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Venise ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde » 11 (ANC).

15 II plein [R *d'aigreur* A *de ressentiment*]. Et

1. Le texte de cette émission, moins sept paragraphes, a été publié dans HMH, p. 117-120.

2. Allusion possible – bien que la source de cette citation n'ait pu être retrouvée – à Pietro Pagello appelé par George Sand au chevet de Musset, malade à Venise, et qui pour cette raison « est passé à la postérité dans le rôle, un peu bouffon, du troisième larron » (Aline Alquier, *George Sand*, Paris, Éd. Pierre Charron, 1973, p. 28). George Sand et Musset ont séjourné à Venise au printemps 1834, alors que Byron a vécu à Ravenne, près de Venise, à compter de 1819.

meuses gondoles ne sont plus là que pour le touriste ignorant, qui adore les décors d'Opéra-Comique. On ne trouve plus sur le grand canal que des canots à pétrole qui pétaradent jour et nuit. Votre Venise, je vous la cède avec joie... Pour moi, vive Deauville, Biarritz ou Palm Beach !

Combien de fois ai-je entendu ce leitmotiv de touristes pressés et aigris.

Mais il y a un noyau de vérité dans leurs propos. En effet Venise, par temps pluvieux, n'exhale pas des odeurs de roses ou de lilas. Et par ce même temps, – dans certaines semaines de la saison d'été, – les moustiques réussissent à pénétrer dans les chambres des meilleurs hôtels.

Le Vénitien du peuple, qui ne vit que du tourisme, exige pour les menus services qu'il rend de bons pourboires.

La nourriture n'est médiocre que si le voyageur novice s'obstine à vouloir retrouver au restaurant les mets de son pays natal. Il faut à Paris manger à la française, à Ch'ung-ch'ing ou à Pékin à la chinoise, à Rome ou à Venise à l'italienne. Comme on boit du cidre à Paimpol, de la bière à Berlin, de la vodka à Varsovie, du vin rouge ou blanc à Bordeaux, et du vin de Champagne à Troyes. J'ai connu un riche Américain, qui ne cessait de faire le tour du monde pour s'étourdir, et qui pestait, dans une petite ville de Mandchourie, parce qu'il n'y trouvait pas ses cigarettes « Camel » ou « Lucky Strike ».

Enfin, si le grand canal fournit des canots vapeur pour le besoin de longues courses à travers les îles, et le trajet du Lido, le grand canal possède une flottille de longues gondoles luisantes et noires qui parcourent quotidiennement à un rythme nonchalant et berceur, les centaines de *calli*, – ou petites rues d'eau, – de Venise. On compte, paraît-il, plus de deux mille de ces *calli* qui sillonnent Venise comme on voit, sur les planches anatomiques des encyclopédies, se multiplier les réseaux nerveux du corps de l'homme.

Malgré l'abus de médiocres romanciers qui ont exploité, avec beaucoup d'eau de rose, les dons trop accessibles de Ve-

---

28 II dans [D *certains* S *certaines*] [R *mois* A *semaines*] de la saison 33 II voyageur [A *novice*] s'obstine à [A *vouloir*] retrouver 39 II connu un [A *riche*] Américain [R *riche*], qui 42 II ses [A *cigarettes*] « Camel 43 II canal [R *est sillonné* A *fournit*] des canots 46 II parcourent [A *quotidiennement*] à un rythme

nise, Venise possède encore aujourd'hui un caractère dont l'authenticité certaine et le charme exceptionnel ne cessent de séduire tous les artistes, et ils sont légion, qui vont y séjourner[3].

Car Venise est le miracle de l'Adriatique.

À l'origine[4], cette lagune pestilentielle, parsemée de soixante-dix îles désertes, avait servi de refuge à des familles d'Aquilée et de Padoue qui fuyaient la sauvage fureur d'Attila[5]. Nul n'eût songé de les poursuivre au fond de ces mornes marais. D'autres réfugiés se joignirent plus tard à ces premiers occupants. Malgré la brûlure des fièvres, la pauvreté de la région, ils préféraient ces marécages à l'anarchie d'une Europe ensanglantée par d'interminables guerres et cernée de tous côtés par les Barbares.

Avec le temps, la colonie devint plus importante. Des maisons, bâties sur pilotis, s'élevèrent aux rivages des îles. On relia celles-ci par des ponts. Chacune d'elles, jusqu'alors, possédait son chef autonome. Au VIII^e siècle, elles s'assemblèrent, se choisirent un chef unique, qui eut le titre de doge, ou duc, et la république fut proclamée. Elle faisait partie de l'Empire d'Orient.

On construisit une flotte. D'abord pour la pêche, les échanges, le commerce. Puis on arma des galères. Au X^e siècle, libérée de la suzeraineté d'Orient, Venise commença ses conquêtes territoriales. L'asservissement des ports dalmates et des principales villes de l'Istrie[6] fut le premier jalon de sa puissance naissante.

3. Les sept paragraphes qui suivent, jusqu'à « ... fait brûler les yeux », se retrouvent, avec de légères variantes, dans *les Voyages de Marco Polo*.

4. Les sept paragraphes qui suivent, jusqu'à « ... définitivement sa ruine », ne figurent pas dans HMH. Ce que Grandbois rapporte ici comme fait historique relève plutôt de la tradition et de la légende (voir A. Zorzi, *Une cité, une république, un empire, Venise*, trad. Bernard Guyader, Paris, Fernand Nathan, 1980, p.10-11).

5. La naissance de Venise remonterait ainsi à l'an 452, alors que le premier doge ne fut élu qu'en 697 – donc à la fin du VII^e siècle, plutôt qu'au VIII^e siècle, comme l'affirme Grandbois. Mais « la critique historique considère aujourd'hui que les deux premiers [doges] sont des officiers byzantins » (Zorzi, *op. cit.*, p. 258) ; si l'on retenait cette hypothèse, on pourrait considérer que la date proposée par Grandbois est exacte.

6. Il s'agit d'une presqu'île de l'Adriatique appartenant, depuis 1947, à la Yougoslavie. Grandbois a écrit *Istrée*.

Vinrent les Croisades. Venise loua ses navires aux barons. Les capitaines vénitiens profitaient de chaque escale pour établir les bases d'un commerce fructueux. Elle rivalisa bientôt, et avec bonheur, avec Pise, avec Gênes. Elle convoitait les richesses de l'Est.

En 1117, à la suite de secours fournis aux Croisés, le doge Michiel[7] s'attribua le droit de souveraineté sur Tyr[8] et sur Ascalon[9]. Plus tard, Venise s'allia à la ligue des Guelfes[10], qui soutenait la Papauté et l'indépendance des royaumes italiens contre l'empire de Frédéric Barberousse. Vaincu, l'empereur germain dut se rendre à Venise où il fit amende honorable au pape Alexandre III. Le pape remit alors au doge un anneau « qu'il devait jeter tous les ans dans la mer comme symbole de son union avec cet élément qui devait lui être soumis comme l'épouse l'est à l'époux[11] ».

Sous le doge Dandolo, le premier du nom, Venise s'enrichit davantage encore. Dandolo avait été élu en 1192, à l'âge vénérable de quatre-vingt-deux ans. Vingt ans auparavant, chargé de mission auprès de [Manuel] Comnène, empereur de Byzance[12], celui-ci lui avait fait brûler les yeux. Mais le vieux Dandolo avait des fils, qui eurent des fils à leur tour, et la

85 I[a],I[b] suite [A *de*] secours

7. Grandbois a écrit *Micheli*. Il y a ici erreur de date ou de nom, puisqu'en 1117 le doge se nomme Ordelaf Falier. Domenico Michiel a été doge de 1118 à 1129.

8. Cité phénicienne aujourd'hui détruite mais qui, à la fin du XII[e] siècle, devint le principal port de la Méditerranée orientale. Elle a été conquise en 1124, par Domenico Michiel, à la suite d'une expédition qui dura deux ans et qui lui permit « d'obtenir un tiers de la ville, avec un tiers de la cité d'Ascalona » (A. Zorzi, *op. cit.*, p. 96-97).

9. Ascalon ou Ashkelon fait aujourd'hui partie de l'État d'Israël.

10. Voir p. 36, note 6.

11. On ignore d'où provient cette citation. Il s'agit du traité de Venise de 1177. Le don de l'anneau est attribué traditionnellement à Alexandre III (A. Zorzi, *op. cit.*, p. 246).

12. Plus précisément, chef de l'empire byzantin, lequel dura jusqu'à 1453. L'ancienne Byzance prit cependant le nom de Constantinople en 330, puis celui d'Istanbul en 1453, nom qu'elle conserve aujourd'hui. Le règne des Comnènes sur cet empire dura de 1057 à 1059 et de 1081 à 1185. C'est Manuel Comnène (et non *Michel*, comme l'a écrit Grandbois) qui régnait en 1172.

dynastie[13] des Dandolo – chacun membre *élu* de la République – dirigea Venise vers son ultime puissance. La ville lacustre commandait l'Adriatique entière. Ses négociants transportaient à Constantinople les marchandises d'Occident, et rapportaient en Europe les denrées du Proche-Orient.

Au XVIII^e^ siècle, pour des raisons qui appartiennent à l'Histoire, et qu'il serait trop long de relater ici, Venise a déjà perdu sa prépondérance économique et politique. En 1797, les soldats de Napoléon consomment définitivement sa ruine.

Cependant Venise, repliée sur elle-même, n'a rien perdu de son étonnante beauté.

Le grand canal, je l'ai parcouru en gondole, par les nuits de fêtes de février, quand l'ombre bleue était trouée du feu rose des lanternes légendaires, et que les bateliers chantaient, au son de leur mandoline, les barcarolles célèbres. Les palais de marbre, illuminés, paraissaient alors, dans le brouillard léger, suspendus sur des eaux irréelles. Les gondoliers se provoquaient aux chansons. Des concours imprévus, ni réglés ni régis par Hollywood, se formaient, dix, douze, quinze gondoles s'arrêtaient, se groupaient, et chaque gondolier – lequel doit savoir chanter – chantait sa chanson préférée. Les applaudissements décidaient de la victoire. Je ne jurerais pas que le plus beau gondolier, avec moins de mérites, ne fût pas victorieux, car les belles Vénitiennes, sous le loup de velours sombre, savent apprécier, au moins autant que l'art du « bel canto », la carrure svelte et souple, le cheveu noir et bouclé, la dent étincelante, l'œil de feu.

La place Saint-Marc forme le cœur même de Venise. Pavée de marbre, de pierres bleues, bornée, sur deux de ses côtés, d'arcades que surplombent des palais historiques d'où s'élance, droite et nette et nue, la fameuse flèche du Campanile, elle offre cet étonnant joyau, la basilique de Saint-Marc. La basilique est extraordinaire, avec ses cinq coupoles byzantines, ses quelques essais de voûtes gothiques, sa façade émaillée de mosaïques

101 II République – [R *conduisit* A *dirigea*] Venise [R *à* A *vers*] son
107 II ici, [A *Venise*] a déjà
129 II bornée sur [R *trois* A *deux*] de ses côtés
133 II quelques [R *jets*] essais

13. Enrico Dandolo fut doge de 1192 à 1205, Giovanni de 1280 à 1289, Francesco de 1329 à 1339 et Andrea de 1343 à 1354.

d'or, et ses colonnes de marbre. Toute la somptuosité et la richesse de l'Orient, et certaine sévérité de l'art de l'Occident s'y rencontrent.

L'intérieur de la basilique est éblouissant. C'est là le triomphe, baigné de pénombre, du porphyre, de l'onyx, du bronze, du marbre bleu, rose, ivoirin, de l'argent et de l'or, et de ces admirables mosaïques exécutées d'après les dessins du Titien, qui ornent le parvis, les chapelles, les cryptes, les voûtes, les absides, les coins et recoins du fameux temple.

Mais que dire de Venise que tous n'ont pas dit. Il faudrait parler du palais des Doges, aussi fantastique que la basilique, orné de peintures, de fresques du Titien, du Tintoret, du grand Paul Véronèse que le poète Théophile Gautier, critique d'art, aussi aigu que Baudelaire, élevait au rang du « plus grand coloriste qui eût jamais existé[14] ».

Tant d'autres beautés, à Venise. Tant de palais, imprégnés d'art et de poésie. Le palais Rezzonico où vint mourir Robert Browning, le mari d'Elizabeth Barrett[15], dont le cinéma a fixé l'incertaine image, et qui disait, au moment même de sa mort : « Ouvrez mon cœur, et vous y verrez écrit *ITALIE*[16]. »

Il faudrait aussi célébrer la beauté du pont Rialto, dont l'arche, avec celle du pont Marco-Polo, à Pékin, est unique au monde. Il faudrait parler des îles de la lagune, où l'on souffle

143 II recoins [R *de la*] du fameux 147 I[b] Gautier, [R *critique d'art, aussi aigu que Baudelaire,*] élevait <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH>

14. La source de cette citation n'a pu être retrouvée. Dans *Italia*, Théophile Gautier parle avec enthousiasme des trésors que contient le « Palais ducal » de Venise, précisant que « la merveille de ce sanctuaire de l'art est *l'Enlèvement d'Europe*, par Paul Véronèse » (*Italia*, éd. d'Aujourd'hui, reprod. Éd. Victor Lecou, 1852, p. 143). On trouve également dans le *Guide de l'amateur au musée du Louvre*, de Th. Gautier (Charpentier, 1882), des pages aussi enthousiastes sur Venise : voir p. 40-43 et 98-99.

15. L'un et l'autre poètes, ils vécurent longtemps en Italie. Elizabeth Barrett mourut à Florence en 1861 et Robert Browning à Venise, en 1889. Le film auquel il est fait allusion, *The Barretts of Wimpole Street*, raconte l'histoire de la famille d'Elizabeth, une famille de onze enfants dominée par un père tyrannique. Elizabeth Barrett fut séquestrée par son père jusqu'à l'âge de 42 ans. C'est alors qu'elle devint amoureuse du poète Browning et s'enfuit avec lui en Italie.

16. Cette phrase a été omise de l'édition HMH.

le verre, de cette île hallucinante des fous, qui hurlent dans la nuit leur désespoir, de la plage du Lido qui réunit, chaque saison, les noms connus d'Amérique et d'Europe.

J'aurais aimé vous entretenir des petites gens de Venise, naïfs et simples, qui vous donnent leur amitié si vous leur donnez confiance. J'aurais voulu vous parler plus longuement de Venise, de son atmosphère quotidienne, j'y ai séjourné à plusieurs reprises.

Et si, parmi toutes les villes italiennes, je préfère Florence, j'aime aussi Venise.

158 H fous, qui [R *crient dans la nuit, du Lido*] hurlent 159 H réunit, [R *à*] chaque

12 : JÉRUSALEM[1]

1950-07-04, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Un petit boutre arabe me conduisait de Smyrne à Jaffa. C'était au mois de mars[2]. Je désirais rejoindre Jérusalem pour la Semaine Sainte. Du moins pour les derniers grands jours : le Jeudi, le *Vendredi*.

Il ne cessait de pleuvoir. Une pluie fine, agaçante, pénétrante, aussi corrosive pour les nerfs qu'un acide pour la chair. La minuscule cabine que j'occupais, la seule d'ailleurs du bord destinée aux passagers, était si exiguë que pour me vêtir ou me dévêtir, je devais ouvrir ma porte qui donnait sur l'étroit couloir du pont extérieur. Il faisait une chaleur étouffante. Pas un souffle d'air, nulle légère brise. Rien. Sauf le rideau de pluie. Il est inutile d'ajouter que le ventilateur n'existait pas. On regrette son absence à la montée du baromètre[3]. Ma porte était ouverte et de mon lit de sangles je n'apercevais que la pluie et

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 26 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 26 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Jérusalem ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde », 12 (ANC).

12 II l'étroit [R *couloir* A *passerelle*] du pont 15 II inutile [R *de dire* A *d'ajouter*] que le ventilateur

1. À l'exception de deux paragraphes, le texte de cette émission a été publié dans HMH, p. 363-367, sous les titres « En mer » et « Jérusalem ».

2. Il faut situer ce voyage en 1932, alors que la fête de Pâques était célébrée le 27 mars. Voir aussi l'émission 66 consacrée à Bethléem où Grandbois dit être arrivé « par une fin du mois de mars » (p. 446).

3. On peut supposer que Grandbois a écrit « baromètre » pour « thermomètre », lequel s'accorde mieux au contexte.

la masse confuse, noyée de vapeurs, de cette Méditerranée orientale que j'aimais tant et que je ne reconnaissais plus. J'étais de fort mauvaise humeur. À la marche lente du rafiot, à ses arrêts prolongés dans les ports de la côte, je soupçonnais bien que je n'arriverais pas à Jérusalem à la date choisie, ce qui avait été la condition de mon embarquement, avec promesse solennelle du capitaine.

Il continuait toujours de pleuvoir, et nous passions au large de Beyrouth quand je fus soudain soulevé de mon lit comme d'un tremplin, et que j'entendis un vacarme épouvantable. Et tout de suite des cris aigus, des vociférations, une odeur de mazout brûlé, puis le grand silence. Cela dura quelques minutes. Je repris ma lecture. Pour ce genre de voyages, il faut se munir d'une provision de livres. Les autres distractions font généralement défaut. Puis brusquement, d'un coup, un autre choc, une autre bouffée de soufre infernal, je fus vraiment projeté sur le mur de ma cabine, et quand je me remis de cette gymnastique imprévue, je m'aperçus que j'habitais un monde vertical, que mon lit était accroché au pan de ma cabine, qu'il me fallait surtout ne pas glisser, par la porte ouverte, dans la mer, et je réussis, – car j'étais jeune alors – par certains exercices, de ramper vers le lit, de m'y accrocher, et de me loger dans le petit espace qui le séparait naguère du sol. Les plus misérables bateaux du monde ont ceci de bon, c'est que leurs lits sont extrêmement bien ferrés et cramponnés. Il ne me restait plus qu'à attendre, comme on dit, les événements. Ma mauvaise humeur était complètement disparue. Je me demandais même avec la plus vive curiosité de quelle façon nous allions rejoindre le monde meilleur. Incendie, ou sombrer à pic. J'avais vu les deux canots de sauvetage. Pourris, rongés par le soleil, le sel, les pluies, et cet équipage, composé d'Arabes et de Noirs, tous très excitables. Le capitaine était un Maltais sympathique, rieur à ses heures, mais parfaitement ivrogne. Je pensai, pour un moment, de tenter de le rejoindre, j'aurais bien aimé savoir ce qui se passait, mais j'avais déjà à cette époque voyagé suffisamment pour avoir compris que dans les coups durs, les officiers d'un bateau, si modeste soit-il, ont autre chose

19 II ne *reconnais*[A *-sais*] plus 31 II font *singulièrement* défaut 33 II vraiment [R *lancé au* A *projeté sur le*] mur 34 II quand je [R *remis*] me remis 39 II loger [R *en me* <illisible>] dans 46 II rejoindre [D *un* S *le*] monde 50 II mais [R *com*] parfaitement

à faire que de fournir des explications aux passagers. J'appris plus tard, douze heures plus tard, qu'à la suite de l'éclatement d'une chaudière, la cargaison de cale, mal arrimée, avait bougé, et que le bateau s'était couché sur le flanc. J'appris aussi, mais plus tard encore, que cette cargaison consistait en armes, munitions, etc., destinées à quelque chef d'Arabie. La contrebande était extrêmement florissante dans ces années de l'entre-deux-guerres.

Mais le Maltais, quoique ivrogne, connaissait son métier de marin. Ne pouvant pas donner les signes ordinaires de détresse (S.O.S.) pour les motifs que je viens d'indiquer, il put cependant réussir de conduire son sabot en vue de Jaffa. C'était le lundi de Pâques.

C'était l'aube. La pluie avait cessé. Jaffa, dans les premières lumières vaporeuses du matin, était teintée de rose. La mer, lisse et moirée, rose également.

Les barques arabes accouraient vers nous. Notre bateau devait avoir très piteuse mine. Il s'était redressé, mais pas complètement. Je vis le capitaine. Il avait l'œil noir et globuleux. Je ne lui fis aucun reproche. Cela parut l'étonner. Il était sobre. Il m'offrit un verre de whisky. Je le refusai, j'ai peu de goût, le matin, pour l'alcool.

– Alors, me dit-il, ça va ?

Il me semblait embarrassé, un peu inquiet. Je répondis :

– Mais oui, ça va !

Il attendit quelques secondes, puis reprit :

– Mais ce petit voyage, non, ne vous a pas trop déplu ?

Il craignait que je ne bavarde inconsidérément à propos de sa cargaison et il y a, même en Orient, des Autorités maritimes. Je lui répondis que mon petit voyage m'avait enchanté. Il n'insista pas. À Jaffa, je me rendis à l'hôtel, et je dormis jusqu'au lendemain. Puis ce fut la route de Jérusalem. Le nom même

---

57 II arrimée, [R *s'était déplacée* A *avait bougé*], et que 60 I[a] I[b] II etc., *destinée* à quelque <Nous corrigeons, l'accord grammatical devant plutôt se faire avec « munitions ».> 64 II détresse [A *(S.O.F.)*] <*sic*> pour 65 II put [R *réussir*] cependant [A *réussir*] de conduire 70 II moirée, [R *et*] rose 83 II y a [R *tout de* <illisible>] même

de la ville faisait en quelque sorte partie de mes souvenirs d'enfance, grâce à l'un de mes oncles, l'abbé Joseph-Émery Grandbois, qui m'en avait fort souvent entretenu. Il était professeur de théologie et d'hébreu au Grand Séminaire de Québec. Il avait vécu de longues années à Jérusalem[4]. Je l'admirais beaucoup, car on racontait que ce petit homme timide et frêle, vêtu en musulman, avait réussi, l'un des premiers parmi les Occidentaux, à pénétrer dans la ville interdite de La Mecque. Mais de ce voyage, sans doute par modestie, il ne parlait jamais.

La voiture que j'avais prise était conduite par un petit chauffeur arabe qui paraissait se soucier fort peu du confort de ses passagers. Il courait à une vitesse folle, freinait brusquement, repartait non moins brusquement, dans des démarrages qu'il croyait de la plus haute virtuosité. Nous traversâmes des hameaux, des villages enfouis sous les oliviers. Nous vîmes la première des dix-sept tours de garde construites autrefois pour assurer la sécurité de la route de Jérusalem. Des fontaines asséchées, des tombeaux en ruines, des vallées désertiques couvertes de pierres grises, des ruines encore, toujours des ruines, jonchaient ce sol ingrat, dont la fabuleuse histoire remonte à quatre ou cinq millénaires. Puis ce fut, brillant dans le ciel, la coupole de la mosquée d'Omar, et derrière celle-ci, la tour sévère du mont des Oliviers. Enfin, après un coude de la route, du sommet d'une colline, nous aperçûmes les murs crénelés et massifs de Jérusalem.

L'histoire de Jérusalem déborderait les cadres de cent gros volumes. Ce serait l'histoire des Jébuséens[5], celle d'Israël, l'ex-

95 II doute par [R *scrupule* A *modestie*], il 96 I[a],II voiture *qui me conduisait* était conduite I[b] voiture [R *qui me conduisait* A *que j'avais prise*] était conduite <À l'instar de HMH, nous retenons cette dernière leçon, bien que la correction soit peut-être d'une autre main.> 98 II passagers. Il [R *roulait* A *courait*] à une 100 II croyait [R <illisible>] de la plus 109 II coude [R *brusque*] de la route 110 I[b] crénelés [R *et massifs*] de Jérusalem <correction peut-être d'une autre main> 112 II Jérusalem [R *retiendrait plus de vingt* A *déborderait les cadres de cent*] gros 113 II Israël [R *la*] l'extraordinaire

4. D'après Jacques Blais, l'abbé Grandbois aurait « fait de brillantes études, de 1896 à 1898, chez les dominicains, à Jérusalem » (*Présence d'Alain Grandbois*, p. 22-23). Grandbois parle encore de cet oncle dans « Bruxelles », p. 234. L'abbé Grandbois est mort en décembre 1931.

5. Grandbois avait écrit *Jébusites*, mot inconnu du dictionnaire. Les Jébuséens sont une peuplade préisraélite de Canaan, sur qui David conquit Jérusalem.

traordinaire vie de Jésus, les débuts de la Chrétienté, la relation des Croisades, les guerres qui ont suivi l'époque médiévale, et nos guerres contemporaines. Chaque pierre de la ville possède son secret[6].

Ce fut le roi David qui s'en empara, en vainquant le peuple de Jébus. Le roi la fortifia et l'embellit. Il la fit ceindre d'immenses murailles, puis éleva, au centre, un temple prodigieux. M. Charles de La Roncière, l'historien bien connu[7], écrit à ce sujet :

> Des bois précieux, de l'ivoire, de l'or manquaient au grand bâtisseur. Il les envoya quérir au loin. Quittant l'ombre des cèdres du Liban que célébra le prophète Isaïe, Salomon s'achemine vers le golfe d'Élat[8] (Akaba), que creuse la mer Rouge. Là, à Azion-Gaber, près d'une chaîne de porphyre, dans un site aujourd'hui enseveli dans le silence d'un désert, retentissent les propos joyeux d'équipages juifs, que commandent des capitaines phéniciens en grandes robes et larges pèlerines. Ils vont appareiller pour une mystérieuse contrée où l'on trouve de l'or, le pays d'Ophir, cette région dont parlait sans doute le *Livre de Job*[9] : « L'homme creuse, loin des cieux, des galeries qu'ignore le pied des vivants. Suspendu, il vacille loin des humains, et la terre nourricière est bouleversée dans ses entrailles comme par le feu. Les rochers extraits donnent des saphirs ; on y trouve aussi de la poudre d'or. »

Les descendants du roi Salomon continuèrent son œuvre. La seule liste de leurs noms nous [reporte] aux temps bibliques : Roboam, Joram, Joas, Amasias, Ozias, Ézéchias. Joachim[10] la perdit devant les assauts de Nabuchodonosor. Plus tard, les Babyloniens revinrent à la charge, s'emparèrent des derniers trésors et brûlèrent le Temple. C'est alors que Jérusalem, ainsi

---

138 I[a],II œuvre. La *liste seule* de leurs I[b] œuvre. La [A *seule*] liste [R *seule*] de leurs <À l'instar de HMH, nous retenons cette dernière leçon bien que la correction soit peut-être d'une autre main.> 139 <Nous corrigeons ici le texte, dont toutes les versions donnent *rapporte*.>

6. Les deux paragraphes qui suivent ne figurent pas dans HMH.

7. La citation qui suit est tirée de *Histoire de la découverte de la terre. Explorateurs et conquérants* (Paris, Larousse, 1938, p. 12).

8. On écrit aujourd'hui Élath et Akaba ou Aquaba.

9. La citation est tirée de *Job*, XXVIII, 4-6.

10. Cette énumération est tirée des livres des Rois, particulièrement II *Rois*, 13-15. Nous avons adopté la transcription moderne pour Joachim, alors que Grandbois avait écrit *Jéhojakin*.

que le relatent les *Lamentations*[11], fut « humiliée plus qu'elle ne l'avait jamais été ».

Mais c'est surtout, pour nous chrétiens, le passage de Jésus qui nous émeut le plus à Jérusalem, car il nous plonge dans la plus belle et la plus douloureuse aventure du monde. Il n'est pas de rues, de ruelles, d'impasses, de pans de murs qui n'évoquent les souvenirs sacrés du Sauveur.

Tout est à voir à Jérusalem, et dans la région dont elle forme le cœur. Car il y a le mont des Oliviers, Bethléem, Jéricho, les vallées de Josaphat, du Jourdain. Il y a, au pied des fortifications, le Mur célèbre où les Juifs, notamment le vendredi, avant la tombée du jour, vont gémir et pleurer en embrassant les pierres millénaires. Il y a des mosquées, des temples désaffectés, le mouvement de la rue, les chants grêles qui sortent des cafés arabes ou juifs. Mais il y a surtout, et pardessus tout, l'église du Saint-Sépulcre. Au centre de la Rotonde, une petite chapelle recouverte de marbre. Des lampes brûlent dans la pénombre. Elles brûlent jour et nuit. On y retrouve l'origine de notre civilisation.

11. Cette citation semble tirée du livre des *Lamentations* de Jérémie, sans doute 3, 61-63 qui, dans la traduction de la *Bible de Jérusalem*, se lit : « Tu as entendu leurs outrages, Yahvé, / tous leurs complots contre moi, / les propos que chuchotaient mes adversaires / contre moi, tout le jour. / Qu'ils s'asseyent ou se lèvent, regarde : / je leur sers de chanson. »

13 : LE PAYS BASQUE (1)[1]

1950-07-11, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Si le monde[2] possède de multiples visages, la France peut toutefois montrer à elle seule une diversité de visages qui ne cesse pas de provoquer l'étonnement et l'admiration. On n'y rencontre pas naturellement les rigueurs désolées du cercle boréal, ni les chaleurs accablantes des tropiques. Mais dans certaines passes des Alpes françaises, et je ne parle pas ici de ces hauts pics comme celui, par exemple, du mont Blanc, on trouve la neige au cours du mois d'août. Par contre, je me suis baigné le premier janvier à Juan-les-Pins, et entre onze heures et deux heures de l'après-midi, à cette même période de l'année, les personnes à l'épiderme sensible qui prenaient sur la plage d'or fin de Juan des bains de soleil devaient se méfier des suites possibles d'une insolation. Ces différences climatiques sont plutôt remarquables dans un pays dont la superficie n'atteint pas celle de la province de Québec.

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 27 f. (20,5 × 12,5 cm), paginé 1 à 27 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Le Pays Basque ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde » 13 (ANC).

1. Le texte de cette émission a été publié en partie sous le titre d'« Annecy » (HMH, p. 36), en partie sous les titres de « Les Basques » et « Bayonne » (HMH, p. 59-63) ; quelques paragraphes sont restés inédits. Dans la série « Rythmes de Paris », on trouve aussi cinq émissions consacrées au Pays Basque, intitulées « Bayonne » (2 mars 1951), « Biarritz » (9 mars 1951), « Saint-Jean-de-Luz » (16 mars 1951), « Quelques villages du Pays Basque » (30 mars et 6 avril 1951).

2. Ce paragraphe a été déplacé, dans HMH, pour servir d'introduction à « Annecy ».

Mais la diversité de la France ne se borne pas à sa géographie, ni à son climat. Elle tient davantage de ses habitants. Le Breton est complètement différent du Méridional, et ni l'un ni l'autre ne pourraient être confondus avec l'Auvergnat ou le Tourangeau. Trop de traits distinctifs, de goûts, de coutumes, d'habitudes, de tradition les séparent. Ces caractéristiques sont si prononcées que nulle forme de centralisation politique, sous quelque forme que ce fût, royaume, empire, république, n'a jamais pu fondre le type français en un commun dénominateur. (On[3] ne l'a d'ailleurs jamais tenté, sauf pour l'observance et l'égalité des lois, l'unification de la langue, et les nécessités administratives.)

Cependant, un type encore plus particulier se dégage de ces différents types français. C'est le Basque.

Le peuple basque occupe sept provinces. La basse Navarre, la Soule, le Labourd sont situés en France. Du côté espagnol, la Biscaye, le Guipúzcoa, la Navarre proprement dite, et l'Álava. Mais c'est du Basque français que[4] j'ai l'intention de vous entretenir aujourd'hui.

Les ethnologues n'ont jamais pu s'accorder sur l'origine des Basques. Les uns prétendent qu'ils descendent de ces peuples ibériques qui habitaient le sud-ouest de l'Europe avant les grandes invasions romaines. D'autres les rattachent au rameau chamitique que formaient les anciens Égyptiens. Certains les assimilent aux Étrusques. Plusieurs affirment retrouver chez eux des caractères spécifiquement asiatiques, et parlent de filiations japonaises et polynésiennes. Enfin, un monsieur[5] fort respectable, à barbe blanche, officier de la Légion d'honneur, auteur de plusieurs savants travaux et d'innombrables communications à l'Académie des Sciences de Paris se fit fort de prouver, – c'était un soir, à Biarritz, à la table d'une charmante

25 II sous [R *la*] quelque 29 II lois, [R *et pour*] l'unification

3. La phrase entre parenthèses ne figure pas dans HMH.

4. Correction de l'éditeur. Grandbois a écrit *dont*.

5. Malgré les précisions données, il n'a pas été possible d'identifier ce savant professeur. Il pourrait s'agir du « docteur Ricard », l'un des « savants » que recevait M^me^ Henry à Port-Cros (voir p. 225, note 15). L'hypothèse voulant que les Basques soient rattachés à l'Atlantide étant par ailleurs assez ancienne et répandue, elle n'est pas nécessairement due au savant rencontré à Biarritz. On peut songer particulièrement à René Dussaud, lui-même Basque, linguiste réputé et académicien.

hôtesse – que les Basques n'étaient rien de moins que les derniers survivants des peuples de l'Atlantide, ce continent légendaire, englouti par les flots, et qui fut si cher jadis au romancier Pierre Benoit. Plus tard, au cours de la soirée, notre hôtesse me dit :

– L'argumentation du Maître m'a parfaitement convaincue. Ses avancés semblent irréfutables... Je m'intéresse beaucoup à ces questions, d'autant plus que je possède, par ma mère, quelques gouttes de sang basque...

Puis elle ajouta en souriant :

– Il ne reste plus au cher Maître qu'à nous apporter les preuves de l'existence de l'Atlantide !...

Au vrai, l'origine[6] des Basques demeure une énigme complète, qui ne sera probablement jamais résolue. Car l'ère atomique dans laquelle nous pénétrons nous apportera sans aucun doute de plus urgents problèmes à traiter.

À ce mystère de l'origine des Basques vient s'ajouter la langue qu'ils emploient, et que l'on nomme l'« euscarien[7] ». Ce même « euscarien » se divise en plusieurs dialectes, selon les régions du pays, montagnes ou littoral, mais qui se rattachent tous à la langue mère. Celle-ci fait encore le désespoir des érudits, qui ne peuvent la comparer à aucune des langues connues, mortes et vivantes, de notre monde. Et les philologues, comme ethnologues, en sont réduits à des hypothèses qui tiennent plus de la spéculation ingénieuse que des sciences exactes. Les plus sérieux parmi ces savants soupçonnent cependant, d'une manière plausible, une parenté, une filiation avec les anciennes langues du Caucase[8].

---

50 I^a I^b II rien moins <Nous corrigeons en complétant la locution usuelle.> 53 II tard [R *dans* A *au cours de*] la soirée 66 II Basques [R *va*] vient 69 II mais [A *qui*] se 74 I^b exactes [R *Les plus sérieux parmi ces* A *Des*] savants [A *très accrédités*] soupçonnent <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH>

6. Le premier texte de « Rythmes de Paris » sur le Pays Basque (« Bayonne », 2 mars 1951) reprend, en l'abrégeant, ce développement sur l'histoire du Pays Basque, de même que l'histoire et la description de Bayonne. Sur l'aspect historique, voir Paul Arnold, *le Mystère basque dévoilé* (Monaco, Éd. du Rocher, 1982).

7. Correction de l'éditeur, Grandbois ayant écrit *l'euskara*. En basque, on dit *escuara*.

8. Voir par exemple Georges Dumézil, *Introduction à la grammaire comparée des langues caucasiennes du nord* (Paris, Adrien-Maisonneuve, 1933).

Je dois ajouter tout de suite que le peuple basque se soucie fort peu de ces disputes de professeurs. Il est gai, joyeux, libre, foncièrement religieux, sans aucune bigoterie. Ainsi à Saint-Jean-de-Luz, après la grand-messe du dimanche, j'ai vu danser le « fandango » sur la place, garçons et filles mêlés, et le curé, escorté de ses vicaires, battait la mesure. Le Basque est grand, mince, brun, souple, agile, et très habile à tous les exercices du corps. La pelote basque est de son invention, que l'on rencontre sous d'autres cieux, à Mexico, à Cuba, à Shanghai, sous le nom d'« *Aï-Alaï* ». La Basquaise est vive et rieuse, de teint chaud, ambré, généralement très belle.

Chacun convient – pour une fois – que le Pays Basque, sujet de tant de controverses, commence à Bayonne. L'histoire de Bayonne remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne. On nommait alors la ville « Lapurdum ». Les Romains l'occupèrent, la fortifièrent, et quand l'Empire des Césars s'écroula, Bayonne, dont l'orgueilleuse devise « *NUNQUAM POLLUTA* » – « *JAMAIS VIOLÉE* » – marque encore les armes, Bayonne retomba dans l'oubli, et probablement dans le bonheur, si l'on veut admettre que les villes, comme « les peuples heureux, n'ont pas d'histoire ».

Cependant[9], dès le XII^e siècle, pour son mal ou pour son bien, Bayonne revient devant l'Histoire. Elle appartient alors aux ducs d'Aquitaine. Ceux-ci sont forcés de la céder aux Anglais. L'occupation dure plus de cent cinquante ans. Puis Charles VII réussit de déloger les envahisseurs. Charles VII, comme chacun le sait, est ce roi de France que Jeanne d'Arc, après sa victoire d'Orléans, put faire sacrer à Reims.

Mais Bayonne n'était pas au bout de ses vicissitudes, qu'elle partageait d'ailleurs avec la plupart des villes d'Europe. Les Espagnols l'assiégèrent à maintes reprises, mais vainement. Les Anglais s'en emparèrent de nouveau en avril 1814, dix jours après la dramatique abdication de Napoléon à Fontainebleau. Cette fois l'occupation fut de courte durée.

84 I^a exercices *de* corps I^b exercices [R *de* A *du*] corps II exercices du corps <Nous retenons cette dernière leçon, plus vraisemblable.> 90 I^a,II sujet *à* tant I^b sujet [R *à* A *de*] tant <À l'instar de HMH, nous retenons cette dernière leçon, bien que la correction soit peut-être d'une autre main.>

9. Les deux paragraphes qui suivent ne figurent pas dans HMH.

Aujourd'hui, Bayonne est une ville paisible et calme, tout à fait sage, où l'on aimerait flâner indéfiniment. Le fleuve Adour, et son confluent, la Nive, la divisent d'une façon charmante. Elle possède des rues de pierres bordées de vieilles maisons à arcades, quelques palais délabrés, des jardins, des platanes, des palmiers. La rue Bernède est à Bayonne ce que représente la rue Sainte-Catherine pour Montréal, ou la rue Saint-Jean pour Québec. Toutes proportions gardées, il va sans dire. Car la rue Bernède somnole doucement, offrant ses boutiques, ses confiseries, ses marchands de vin, ses cafés où l'on s'assoit sur des banquettes de velours d'un rouge grenat, datant de la fin du Troisième Empire[10]. Aux terrasses, de vieux fonctionnaires, très méthodiques pour l'heure de l'apéritif, quelques jeunes employés ou étudiants, quelques dames de très petite vertu, et la table, toujours réservée, pour ces messieurs les officiers de la garnison.

La rue Bernède conduit au quartier de la cathédrale Sainte-Marie, magnifique monument de style ogival, construit dans les premières années du XIII^e siècle, et dont le cloître est une pure merveille, avec sa longue perspective d'arcades superposées, légères et fortes à la fois, trouées à leur sommet de grandes fleurs ajourées et lumineuses. Plus loin, le Château-Vieux : assises romaines, tours épaisses, créneaux démantelés.

Bayonne possède un musée que peuvent lui envier beaucoup de villes plus importantes d'Europe, et la presque totalité des villes d'Amérique. C'est le musée Bonnat. Le grand peintre, né à Bayonne, légua à celle-ci ses œuvres les plus importantes, et les somptueuses collections qu'il avait réunies au cours de sa longue existence. Bayonne avait facilité, dans sa jeunesse, son travail, en lui servant une petite pension. Les sceptiques se trompent quand ils affirment qu'un bienfait n'est jamais rendu[11].

Le musée Bonnat renferme d'éblouissants chefs-d'œuvre : Isabelle d'Autriche de Van Dyck, la Tête de Vieillard de Rem-

120 II boutiques, [R *ses cafés, sa*] ses confiseries 134 II épaisses, [R *remparts* A *créneaux*] démantelés 135 I^b beaucoup de [A *plus grandes*] villes [R *plus importantes*] d'Europe <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH>

10. Il n'y a pas eu de Troisième Empire en France. Grandbois a sans doute voulu parler du Second Empire, qui se termine en 1870.

11. Les deux paragraphes qui suivent ne figurent pas dans HMH.

brandt, le Duc d'Osuna de Goya, des tableaux de Rubens, de Véronèse, du Greco, de Frans Hals, de Téniers, de Poussin, et de combien d'autres, aussi prestigieux, qu'il serait cependant fastidieux de nommer.

La place de la Liberté forme le centre de Bayonne. Et c'est là où l'on trouve la surprise de Bayonne : son théâtre municipal, vaste comme une église. Son rez-de-chaussée est bordé d'arcades. La surprise n'est point que Bayonne ait un théâtre. Il n'y a guère de ville en France, d'une population de sept à huit mille habitants, qui n'ait son propre théâtre. Mais celui de Bayonne se distingue en ceci qu'il loge par surcroît les services de la mairie, et ceux de la sous-préfecture. On le nomme, sans malice aucune, le « Théâtre Hôtel-de-Ville ».

Bayonne cependant ne représente pas rigoureusement le Pays Basque. C'en est le centre administratif. Et malgré son charme désuet, ses petits bistrots sur les bords ombreux de l'Adour ou de la Nive, où l'on danse le dimanche au son d'un accordéon ou d'une guitare, comme dans les guinguettes de la banlieue parisienne, Bayonne n'est que la porte ouverte sur le Pays Basque.

149 H fastidieux de *mentionner.* // La place 156 H surcroît [R *l'administration* A *les services*] de la mairie, et [R *celle* A *ceux*] de la

14 : LE PAYS BASQUE (2)[1]

1950-07-18, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Une douzaine de kilomètres à peine séparent Bayonne de Biarritz. Peu de villes cependant offrent un plus saisissant contraste. Alors que Bayonne est une ville ancienne aux vieilles pierres dorées par le soleil, et que les touristes ne visitent qu'à la course, d'un œil distrait, car ils vont vers d'autres plaisirs, Biarritz est une ville de luxe et d'éclat, à qui l'on donne le nom de « Reine de la Côte d'Argent[2] ». Nos démocraties sont friandes de ces appellations, pour des raisons obscures, que les observateurs n'ont pu encore élucider. Mais Biarritz, si toutefois ce titre est méritoire, le mérite amplement. Car la ville possède d'admirables plages, des villas construites par de célèbres architectes, de somptueux hôtels, et ses rues, ses boulevards bordés de tamaris et de palmiers sont aussi nets, aussi propres que ceux des petites villes de Hollande. Le casino Bellevue, qui surplombe la Grande Plage, est un immense établissement muni d'une longue terrasse-promenoir, de vastes salles où jouent, l'après-midi et le soir, des orchestres réputés, de salons innombrables, de salons de jeux naturellement, où vous pouvez

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 25 f. (20,5 × 12,5 cm), paginé 1 à 25 en marge supérieure droite, sous le titre courant « La Côte basque II ». En surtitre, p. 1, le chiffre 14 (ANC).

11 II raisons [A *obscures*], que 13 II amplement. [A *Car*] la

1. Le texte de cette émission, à l'exception de quelques passages, a paru dans HMH, p. 63-66, sous le titre de « Biarritz ».

2. L'émission de « Rythmes de Paris » consacrée à Biarritz (9 mars 1951) constitue un résumé de cette présentation. Elle se termine, comme ce texte-ci, sur « l'image inoubliable » qui s'offre à la vue depuis la perspective Miramar.

risquer, au lever d'une seule carte, par les moyens du baccara ou du chemin de fer, le coût de votre petit déjeuner ou la totalité de vos biens. On trouve aussi au casino une salle de théâtre où les meilleures troupes de Paris, durant la saison d'automne, ou plutôt de la fin d'été, viennent fournir des spectacles, où l'on donne des concerts, des réceptions et des bals.

À l'origine, Biarritz n'était composée que de petites huttes de pêcheurs. Les chroniqueurs de la fin du moyen âge relatent qu'à Biarritz, sur le golfe de Gascogne, on pêchait la baleine, cet « *étrange et monstrueux poisson-femme, qui donnait du lait*[3] ». Mais avec les années, le « poisson-femme » se fit rare, déserta pour des lieux plus frais, ou moins dangereux, la côte de Biarritz, et Biarritz, où les ducs d'Aquitaine avaient élevé une forteresse à tours massives, à murs épais et crénelés, pour défendre l'entrée du port, redevint, au début du siècle dernier, ce qu'il était à l'origine, un pauvre village de pêcheurs.

C'est aux événements de la politique espagnole que Biarritz doit, depuis plus de cent ans, la renommée qu'il conserve encore aujourd'hui. En 1839, don Carlos[4], prétendant au trône d'Espagne, après une tentative malheureuse de soulèvement, fut contraint de franchir la frontière et vint se réfugier dans le petit village de Biarritz, accompagné de ses partisans les plus compromis et de leur famille. Il y avait parmi ces émigrés une enfant de douze ans, fille d'un Grand d'Espagne, que l'on nommait Eugénie de Montijo. Quinze ans plus tard, cette enfant épousait Napoléon III, empereur des Français. Le charme, la grâce, l'éblouissante beauté de l'impératrice eurent bientôt fait de lui gagner tous les cœurs, et même ceux des adversaires les plus irréductibles du Troisième Empire[5]. Il suffit de consulter

41 Il après [D *un* S *une*] [R *essai de*] tentative

3. Grandbois applique à la baleine une description que donnent certaines sagas scandinaves du dauphin, lequel a des mamelles ; pour cette raison, l'imagerie médiévale le confond avec la sirène. Ainsi *The King's Mirror* (*Speculum Regale – Konungs Skuggsia*) décrit certains animaux prodigieux observés au large du Groenland, dont une sirène qui a « *the form of a woman from the waist upward, for it has large nipples on its breast like a woman* » (p. 136). Voir aussi l'article *Valar* (Baleine), sur la confusion entre la baleine et le dauphin, et l'article *Sjøvette* (Monstre de la mer) dans *Kulturhistorisk Leksikon for Nordisk Middel-Alder* (Oslo, 1970).

4. Mort en 1855, don Carlos était le père de Ferdinand VII. Il fut exilé par Isabelle II, sa nièce, qui l'avait écarté du trône.

5. Voir p. 102, note 10.

les livres et les journaux de l'époque pour comprendre la séduction – dans le bon sens du mot – que l'impératrice pouvait exercer. Ses vertus, disait-on, égalaient sa beauté.

Elle se souvenait de son exil à Biarritz. Elle y retourna avec l'empereur, s'y fit construire un palais, le ton était donné, et toute la noblesse de l'Europe vint s'y donner rendez-vous pour la saison. Cependant, malgré tous les avantages que la nature et les circonstances lui avaient apportés, l'impératrice Eugénie eut une vie personnelle fort malheureuse[6]. L'empereur mourut trois ans après la chute de l'Empire. Elle avait recommencé, après tant d'éclat, sa vie de noble émigrée. Elle séjourna en Belgique, en Autriche, se fixa définitivement en Angleterre où elle surveillait l'éducation de son fils, le prince Louis-Napoléon, qui était attaché à l'école militaire de Woolwich. Elle avait mis en lui tous les espoirs de la dynastie. Le prince Louis participa, avec son régiment, à une expédition militaire anglaise en Afrique, et fut tué par les Zoulous. L'impératrice, après un pèlerinage sur la tombe de son fils, vécut quelques années encore et s'éteignit doucement. À Paris, des amis m'avaient emmené chez une très vieille demoiselle, Louise Read[7], qui avait été l'inspiratrice, l'égérie de Barbey d'Aurevilly. Dans sa jeunesse, elle avait rencontré l'impératrice. Elle me disait, en joignant ses petites mains fanées d'octogénaire :

– Elle était plus belle que tout ce que l'on peut rêver. Quand on la voyait, on avait envie de pleurer...

Plus tard, la reine Victoria séjourna à Biarritz. Cela consacra définitivement la plage, qui devint l'un des trois ou quatre

62 II Belgique, en [R *Alle*] Autriche 66 II expédition [A *militaire*] anglaise 72 II avait [R *aperçu* A *rencontré*] l'impératrice 76 II Victoria [R *vint séjourner* A *séjourna*] à Biarritz 77 II devint [R *le*] l'un 77 II quatre [A *plus*] brillants

6. Le passage qui suit, jusqu'à « ... s'éteignit doucement », ne figure pas dans HMH.

7. Grandbois avait écrit *Reid*. Louise Read, que Barbey d'Aurevilly avait rencontrée le 14 juin 1879 chez François Coppée, devint son amie, sa secrétaire et, à sa mort, sa légataire. Barbey lui avait dédié un poème, « La haine du soleil », paru le 18 juin 1886 dans *la Revue des lettres et des arts*. Grandbois raconte ses visites au « petit salon » tenu par Louise Read, dans son « Marcel Dugas » (*Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 7, 1963, p. 161). Grandbois avait rencontré Dugas « vers la fin de l'été 1925 » (*ibid.*, p. 154) ; c'est peu après qu'il aurait fréquenté le salon de Louise Read.

plus brillants rendez-vous du monde cosmopolite européen[8]. Entre les deux guerres, Biarritz ne perdit rien de sa vogue. Outre les riches Américains, du nord ou du sud, qui s'y précipitaient, on y rencontrait le roi Alphonse XIII, l'ex-roi Manuel du Portugal, l'un des joueurs les plus assidus du casino, le roi Carol de Roumanie[9], le prince de Galles, que les collégiens d'aujourd'hui, qui lisent le magazine *Life*, connaissent mieux sous le nom de duc de Windsor. Ainsi va le monde, et la vie qui l'anime.

Les plages de Biarritz sont célèbres, et la première question que l'on vous pose, à l'hôtel, au restaurant, au café, au casino, est celle-ci : « Avez-vous fait le tour des plages ? » On peut effectuer cette promenade de diverses façons : en victoria traînée par deux chevaux, en automobile, à bicyclette, à cheval, ou tout simplement à pied. Ce dernier moyen, qui est le meilleur, nécessite cependant un certain entraînement, et la randonnée prend tout le jour. Car les plages de Biarritz sont fort longues et séparées, coupées par des rochers abrupts qu'il faut escalader et redescendre, lesquels d'ailleurs ajoutent grandement à la beauté de la Reine du Sud-Ouest.

D'abord, c'est la Grande Plage. Elle forme un demi-cercle très allongé, elle est de sable fin, très dur, – les marées du golfe sont impétueuses – nous ne sommes plus au bord de la Méditerranée – et battent rigoureusement la côte. Des milliers de baigneurs sont là, hâlés par le vent, le soleil. La plage est dangereuse, surveillée par une équipe de maîtres nageurs, et il est interdit, même pour un champion olympique, de franchir certaines zones délimitées par des bouées. Après la Grande Plage, un groupe d'îlots continuellement battus par les vagues. Et par un sentier en lacets, on rejoint le promontoire de l'Atalaye, où se trouvent les ruines du château de Ferragus. Puis c'est l'Esplanade de la Vierge, et à son extrême pointe, relié par une passerelle métallique, le Rocher de la Vierge, surmonté d'une immense statue de la Mère du Christ.

93 II randonnée [R *dure* A *prend*] tout 96 II redescendre, [R *et qui* A *lesquels*] ajoutent grandement [R *au pittoresque*] à la beauté

8. Les trois phrases qui suivent ne figurent pas dans HMH.

9. Il peut s'agir de Charles Ier, roi de Roumanie de 1881 à 1914, ou de son fils Charles II, qui régna de 1930 à 1940, date à laquelle il dut abdiquer.

Ensuite, on rejoint la petite plage du Port-Vieux. Elle est plus abritée, plus intime, des pêcheurs y raccommodent leurs filets et racontent des histoires de naufrages aux garçonnets friands d'aventures. Le cap Horn, la Terre de Feu, les bancs de Terre-Neuve, la mer Jaune, les brouillards d'Ouessant.

Plus loin, nouvelle gymnastique, et c'est le pont du Diable, suspendu sur un gouffre au fond duquel grondent sans cesse les remous d'une mer violente et rageuse, et c'est, redescendant encore, l'immense plage des Basques. Elle est magnifique. Mais d'une beauté plus prenante, plus sauvage que celle de la Grande Plage. Surplombée de falaises verticales et sombres, complètement livrée aux vents du grand large océanique, sans cesse fouettée par l'écume des vagues, elle est recouverte d'un sable qui, sous le soleil, luit et brille comme l'argent. Et c'est pourquoi, paraît-il, l'on a donné à la côte basque ce nom charmant de Côte d'Argent.

Enfin, par des sentiers d'une extrême raideur, mieux faits pour l'usage des chèvres ou des chamois, l'on rejoint, après une dure ascension, la Perspective Miramar. De là, le spectacle qui s'offre à nos yeux est extraordinaire. L'océan, la côte basque, la ligne dentelée des Pyrénées, la côte d'Espagne, tout cela, sous un pan de ciel bleu frais, se juxtapose, s'ordonne dans une lumière nette et précise, et forme un inoubliable visage du monde.

123 Il vents du [A *grand*] large 126 Il basque ce [R *char*] nom
134 Il forme un [AR *spectacle*] inoubliable

15 : LE PAYS BASQUE (3)[1]

1950-07-25, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

En quittant Biarritz[2], on pénètre au cœur même du littoral basque. Bidart, une petite station balnéaire, conduit à Guéthary, chantée par le poète Toulet[3] en des vers frais, délicieux, fruités comme un vin léger, et voici Saint-Jean-de-Luz.

C'est une ville charmante, construite au fond d'une baie bordée d'une plage argentée, très belle, convenant davantage aux amateurs de natation qu'aux amateurs de bains de soleil, car elle possède une déclivité fort prononcée, et l'on y perd pied au bout de deux ou trois mètres à peine. Les habitués, les estivants de Saint-Jean-de-Luz sont pour la plupart des sportifs qui se moquent volontiers des « lézards », c'est-à-dire des personnes qui demeurent étendues sur le sable, et ils haussent les

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 9 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 9 f. II : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « La Mandchourie ». En sous-titre, p. 1 et 2, le chiffre III ; en surtitre, p. 1, le numéro 18 (ANC).

1. À l'exception des neuf derniers paragraphes, le texte de cette émission a été publié dans HMH, p. 67-69, sous le titre de « Saint-Jean-de-Luz ».

2. L'émission du 16 mars 1951 de « Rythmes de Paris » donne une version abrégée de cette description de Saint-Jean-de-Luz. Le récit de la rencontre avec le champion nageur et du retour sur cette côte, deux ans plus tard, a cependant été omis.

3. Paul-Jean Toulet n'a publié qu'un recueil poétique, *les Contre-rimes* (1921). Recueil posthume, puisque Toulet mourut à Guéthary en 1920. Dans sa nouvelle « Grégor », Grandbois parle d'une semaine passée « en compagnie de mon ami le poète Marcel Dugas, qui poursuivait à Guéthary le souvenir du délicieux Paul-Jean Toulet ».

épaules quand on prononce devant eux le nom de la Côte d'Azur, cette grande rivale :

– Plages pour mondains, disent-ils, trempettes pour vieillards, pour enfants... Pourquoi pas un petit bain chaud chez soi, à Londres ou à Paris ?...

Au vrai, je n'ai pas connu de plages de France fréquentées par d'aussi nombreux et excellents nageurs que celle de Saint-Jean-de-Luz. On ne s'y baigne pas au mois de janvier, naturellement, comme à Juan-les-Pins ou à Menton. Mais de juin à novembre, les fervents de la plage basque s'en donnent, comme on dit familièrement, à cœur joie. Et l'on voit des fillettes et des garçonnets de dix ou douze ans s'éloigner vers le large, par petits groupes, dans un crawl d'un style impeccable, bientôt l'on ne distingue plus au sommet des vagues crêtées d'écume neigeuse[4] – car sans être violente, la mer, à Saint-Jean-de-Luz, due aux fortes marées, est généralement agitée – que des points minuscules, écales de noix, qui disparaissaient aussitôt dans les creux de la mer, pour remonter tout de suite, plus minuscules encore, à la crête de la vague. Après une heure ou deux, ils reprenaient pied sur la plage, les premiers rieurs, moqueurs, car ils s'étaient tous provoqués à la course, aux derniers cent mètres, avant d'aborder le rivage. Il y avait aussi un monsieur plutôt court, râblé, à cheveux blancs, aux épaules larges et grasses, qui, après s'être enduit de graisse, plongeait dans la mer. Il disparaissait pour une trentaine de secondes. Puis il nageait. Il était dix heures du matin. Sa régularité, sa ponctualité tenaient du chronomètre. Il se dirigeait vers le large. Sa nage n'était ni le crawl ni l'*over arm stroke*, mais la brasse, avec les deux bras alternativement ouverts et repliés, et les cuisses dans l'écartement que l'on voit à la grenouille. C'était le style de la fin du XIX^e^ siècle. Il revenait du large à une heure, – moins cinq minutes, plus cinq minutes – s'épongeait à la hâte, revêtait sa robe de bain, – il méprisait vraisemblablement le repos au soleil – et regagnait son hôtel. Je voulus le connaître. À cette époque, j'étais moi-même un assez bon nageur, j'avais remporté l'été précédent, à Cannes, la coupe du championnat

16 H devant [R *leur*] eux 42 H tenaient [R *d'un*] du 51 H remporté [R *l'année*] l'été

4. Le passage qui suit, entre tirets, ne figure pas dans HMH.

amateur du Yacht Club[5]. Des amis communs nous présentèrent. Et un matin, nous partîmes ensemble pour le large. La baie était agitée. De petites vagues courtes, drues, qu'il ne fallait pas prendre de face. Ma manière de nager me favorisait. C'était un demi-crawl, un demi-stroke. Cela me permettait, trois fois sur quatre, de glisser sous l'eau, donc, de n'être pas fouetté par la vague. Lui, avec sa brasse, devait faire front à tout. Au bout d'une heure, – nous arrivions à la dernière bouée qui indique le prochain port d'Espagne aux vapeurs transatlantiques, – je saisis la bouée, je m'apprêtais à l'attendre, quand je le vis tout de suite derrière moi. Il riait de mon étonnement. Il me dit :

– Vos nages modernes peuvent être gracieuses et souples. À la longue, à la durée, je crois que nous pouvons faire mieux.

Il se reprit tout de suite et me dit :

– Je ne dis pas cela pour vous offenser, vous êtes beaucoup plus jeune que moi, je vous ai vu nager mais...

Je riais à mon tour. Nous devînmes amis. Il avait épousé une femme charmante qui peignait de petites toiles ravissantes. Elle avait de beaux cheveux blancs. Elle avait horreur des bains de mer, n'avait jamais appris à nager, même en piscine. Lui était l'ancien champion amateur de France, année 1897[6].

Il y avait cet été-là, surplombant la plage, un petit casino que l'on nommait La Pergola. C'était sympathique et familier. La Pergola possédait un théâtre, des salles de jeu, mais les pères de famille, les jeunes bacheliers, les jeunes filles des châteaux

52 I^a,I^b Yacht Club. Des *amateurs connus* nous <Le passage de « amis communs » à « amateurs connus » semble s'expliquer par le fait que dans II, « communs » pouvait se lire « connus » ; nous retenons la leçon de II, plus vraisemblable.> 55 II Ma [R *façon* A *manière*] de nager 59 II heure, – [R *et*] nous 74 II familier. [R *Il y avait* A *La Pergola possédait*] un théâtre

5. Dans la nouvelle « Grégor », Grandbois fait allusion à un « concours de natation – nage libre – du Cercle nautique » qu'il aurait remporté « l'année précédente ». Comme le récit est par ailleurs daté de 1927, c'est également en 1927 qu'il faudrait situer ce séjour sur la Côte basque – à supposer (ce qui n'est pas sûr) qu'il s'agisse du même concours – et à supposer que la date précisée dans le cours du récit ne soit pas fictive.

6. Comme les championnats de natation n'ont commencé, en France, qu'en 1899, il faut supposer que Grandbois se trompe d'au moins deux ans... ou que le nageur aux cheveux blancs fabule. Dans l'un et l'autre cas, les indices donnés ne permettent pas l'identification de ce nageur.

d'alentour, ne s'y ruinaient pas, car les enjeux étaient fort modestes, et les « victimes touchées par le démon[7] » comme dit Dostoïevski, jouaient à Biarritz. Les estivants de Saint-Jean-de-Luz se couchaient tôt, se levaient tôt. Après minuit, il n'y avait plus personne à La Pergola. Deux ans plus tard, je revins à Saint-Jean[8]. La Pergola n'existait plus. On avait construit, à sa place, une immense boîte carrée dans laquelle on trouvait des salles de jeux redoutables, un théâtre glacé et nu, un restaurant à champagne obligatoire – pour le souper – bref, ce n'était plus Saint-Jean-de-Luz. Et ses vrais amants, ses habitués, mon ami le champion, ceux de la mer, de l'air vif, des rues anciennes de la ville, de ces danses du dimanche soir, – l'adorable fandango ! – boudèrent le nouveau casino. Mais ils n'abandonnèrent pas Saint-Jean-de-Luz, se couchèrent encore un peu plus tôt, se levèrent un peu plus tôt. Certains médecins prétendent que c'est excellent pour la santé. À tort ou à raison, je n'en sais rien. Je ne suis pas docteur.

L'histoire de Saint-Jean-de-Luz est à peu de chose près celle de toute cette côte. À l'origine, les pêcheurs de Saint-Jean pêchaient la baleine, comme ceux de Biarritz. Mais plus tard, ces pêcheurs furent les premiers parmi les Français à rejoindre Terre-Neuve et les côtes du Labrador, et ils établirent même des postes au Cap-Breton. Ils en furent délogés par la guerre. Mais l'histoire locale de Saint-Jean s'enorgueillit du séjour qu'y fit le jeune roi Louis XIV en 1659[9], quand il y attendait sa fiancée, l'infante Marie-Thérèse. Leur mariage fut célébré à l'église Saint-Jean-Baptiste, qui est un beau monument du XIII^e^ siècle, surmonté d'un clocher de pierre qui fait l'admiration des artistes et des architectes.

93 I^b^ rien. [R *Je ne suis pas docteur.* AR *Je suis docteur – honorifique – mais pas en médecine.*] // L'histoire <correction peut-être d'une autre main> 99 II délogés par *les guerres.* Mais 104 II siècle, [R *avec son au* A *surmonté d'un*] clocher

7. « L'enfer du jeu ! Toute votre littérature en est pleine » (Astley à Alexis, dans *le Joueur*, chap. XVIII). Nous n'avons pu identifier la source de la citation que Grandbois attribue à Dostoïevski.

8. Il s'agirait, cette fois, du séjour dont il est question dans « Grégor » et que Jacques Brault (*Alain Grandbois*, Paris, Seghers, 1968, p. 22) date de 1929. Ceci confirmerait la date (1927) à laquelle nous en arrivions (voir *supra*, note 5) pour l'anecdote racontée ici.

9. Nous corrigeons l'erreur faite par Grandbois, qui a écrit 1639 ; Louis XIV avait alors un an ! C'est bien en 1659 que, par le traité des Pyrénées, le mariage entre Louis XIV et Marie-Thérèse fut conclu.

Après Saint-Jean-de-Luz, en continuant le long de la Côte, on rejoint tout de suite Ciboure, petit village miraculeusement conservé du XVI^e siècle, que l'époque moderne n'a pas touché, et c'est Hendaye. De belles rues, de belles avenues ombragées de platanes et de palmiers, une plage très vaste avec très peu de déclivité – le paradis des mères de famille ! – car il faut marcher dans la mer un bon demi-kilomètre pour avoir de quoi nager.

En face d'Hendaye, c'est la Bidassoa, c'est Fontarabie, c'est l'Espagne.

Je n'ai noté jusqu'ici que quelques aspects du littoral basque. Mais ce pays s'étend fort avant dans l'intérieur, où il rejoint les Pyrénées espagnoles. Il y a d'abord Ascain, situé au pied de la Rhune, le premier contrefort des Pyrénées. Ascain montre une église à tour massive, quadrangulaire, d'un gris bleu. Plus loin, de petits villages parfaitement basques, avec leur église et le fronton de leur jeu national[10], et c'est Cambo.

Cambo, réputé pour son climat, possède de nombreux établissements de santé. Le poète Edmond Rostand, après le prodigieux succès de *Cyrano*, lequel, du jour au lendemain, avait fait de ce jeune homme pauvre un millionnaire, s'était fait construire à Cambo une somptueuse villa, où il avait réuni des œuvres d'art d'une richesse incomparable. Ses jardins avaient été dessinés par les meilleurs architectes paysagistes. Le poète de *Chantecler* ne put jouir longtemps de cette oasis d'artiste, il venait à peine d'atteindre la cinquantaine quand il mourut, dans des douleurs affreuses.

Lorsque l'on quitte Cambo, l'on pénètre véritablement dans le cœur du Pays Basque. Il ne faut pas mentionner aux maires, aux curés de ces petits villages le nom de Voltaire, car

110 I^b vaste [R *avec très peu de déclivité* A *et à pente très douce,*] <correction peut-être d'une autre main> 111 II faut [R *en*] marcher 113 II nager [R *mais*] [D *En* S *en*] face 116 II littoral *du Pays Basque*. Mais [R *celui-ci* A *ce pays*] s'étend 119 II Ascain [R *possède* A *montre*] une église 126 II millionnaire, [R *avait* A *s'était*] fait 131 II venait [A *à peine*] d'atteindre

10. Expression un peu obscure, qu'éclaire un passage de « Rythmes de Paris » du 30 mars 1951 : « il y a surtout le fronton du mur de la pelote basque, carré, blanc comme la neige canadienne, devant quoi s'exercent les muscles des jeunes gens du village ». L'émission de « Rythmes de Paris » décrit Ascain, Cambo et Saint-Jean-Pied-de-Port, et parle de Rostand. Ce texte existe en deux versions légèrement différentes et portant deux dates : 30 mars et 6 avril 1951.

les Basques l'abhorrent au moins autant que les Canadiens, depuis ses fameux « arpents de neige ». Avec sa désinvolture habituelle, et son talent qui tient du génie, Voltaire avait décrit les Basques : « Un petit peuple qui saute et danse au haut des Pyrénées[11]. » L'image est sans doute jolie, mais fort incomplète.

Le Basque adore la danse, la musique, la poésie parlée – avec chants alternatifs – ; j'ai assisté à des tournois de chansons improvisées qui étaient de pures merveilles. Le Basque est généralement marin sur la côte, et contrebandier dans les montagnes. Peut-on le lui reprocher tellement, parce que son esprit d'aventure le porte au risque, au péril ! Il ne s'agit que de déjouer le douanier espagnol, et par des passes difficiles, le long de sentiers de montagnes extrêmement dangereux, où il risque, pour une pacotille, sa liberté ou sa vie. [C'est ainsi] que le jeune Basque participe aux deux jeux nationaux : la pelote et la contrebande.

Voici Saint-Jean-Pied-de-Port. De vieilles murailles entourent la ville, et l'on appelle une de ses portes le « col de Roncevaux ». Et cela nous ramène tout de suite à *la Chanson de Roland*, à l'illustre épée Durandal, qui fendait les rochers en deux.

À quelques kilomètres de Saint-Jean-Pied-de-Port, c'est la frontière d'Espagne.

138 I^b habituelle, [R *et son talent qui tient du génie,*] Voltaire <correction peut-être d'une autre main> 144 II contrebandier [R *à*] dans 149 I^a,I^b,II vie, que <Ces mots paraissant incompréhensibles, nous avons corrigé le texte.> 154 II la Chanson de Roland, [R *de* A *à*] l'illustre

11. Nous n'avons pu retrouver cette citation dans l'œuvre de Voltaire. Nous supposons que Grandbois a pu la tirer d'une monographie sur le Pays Basque. On trouve par exemple la même citation, mais sans référence, dans *le Pays basque* de René Cuzacq (Paris, Éd. Alpina, coll. « La France illustrée », 1953, p. 42).

16 : LA MANDCHOURIE (1)[1]

1950-08-01, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

La Mandchourie est un immense pays composé de steppes interminables qui peuvent ressembler à l'Ouest canadien ou américain, en plus mal, à mon avis, car les hivers y sont beaucoup plus rigoureux, les étés plus torrides, et les guerres ou guérillas plus fréquentes que dans nos pays. Les coutumes et les mœurs y sont également différentes. Un général, par exemple, peut s'emparer d'une ville, d'une province, d'une région sans coup férir, tout simplement en achetant la troupe du général qui est pour le moment son adversaire. L'on peut difficilement imaginer que le général McNaughton[2] eût pu, lors du dernier conflit mondial, vendre les armées qu'il dirigeait à Hitler ou à Mussolini.

Ces transactions spécifiquement asiatiques ne se faisaient cependant pas sans provoquer quelques fâcheux dégâts. Mais cela n'avait aucune sorte d'importance, la vie d'un Chinois ne comptant pas plus que celle d'un moujik russe. Moins qu'une sapèque, moins qu'un rouble. C'était ainsi il y a quinze ans. Ce doit l'être encore.

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 27 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 27 en marge supérieure droite, sous le titre courant « La Mandchourie ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde » et en sous-titre le chiffre 16 (ANC).

1. Le texte de cette émission a été publié intégralement (à l'exception d'une courte phrase) dans HMH, p. 309-314, sous le titre de « La Mandchourie », où il fait suite à un paragraphe tiré de l'émission 19.

2. Andrew George McNaughton, commandant des troupes canadiennes en Grande-Bretagne, de 1939 à décembre 1943.

Je pris à T'ien-tsin le célèbre chemin de fer qui, traversant les steppes mandchoues, parcourt la Sibérie pour rejoindre Moscou. Le voyage dure plus de dix jours. Cependant je ne désirais voir que la Mandchourie. J'avais visité Moscou quelques années auparavant[3], et les agréments de mon séjour dans l'ancienne capitale des tsars ne me donnaient nul désir d'y retourner.

En 1934, la Mandchourie était occupée déjà, très pacifiquement d'ailleurs, ainsi que le silence de la Société des Nations pouvait nous le faire croire, par les Japonais. Occupée très gentiment, avec beaucoup de têtes coupées, de villes dévastées et brûlées, de femmes violentées et torturées, d'enfants abandonnés, renvoyés d'un coup à la sauvagerie, à l'époque des cavernes et des flèches. Mais tout cela n'étant pas légal, officiel, tout cela était donc inexistant. Il faut cependant oublier certaines misères, certaines désolations indescriptibles pour tenter de trouver encore chez l'homme quelque dignité.

Au vrai, l'agression nipponne[4] avait commencé précisément le 18 septembre 1931, quand les troupes japonaises avaient brusquement pénétré dans Moukden, et sous le prétexte d'un différend à propos de ce chemin de fer à bord duquel je me trouvais maintenant, ces mêmes troupes avaient mis la ville à feu et à sang. Cinq jours plus tard, elles occupaient, sous le prétexte de répression du désordre, toute la Mandchourie du Sud. La Chine n'eut qu'à subir l'outrage. Ce n'était pas le premier. Ni le dernier. Elle revendiqua cependant ses droits devant la Société des Nations, qui demeura muette. Choses d'Asie, prétendait-elle ! Dans les années qui suivirent, il y eut *l'affaire* d'Éthiopie. Choses d'Afrique, prétendit-elle. Puis il y eut la guerre civile d'Espagne. Histoire de politique intérieure, prétendit-elle. Et ces multiples silences nous conduisirent tout

23 II mandchoues, [R *continue à travers*] parcourt 47 I[b] dernier. [R *Elle revendiqua <...> l'on sait*] // Deux <Ce passage a été rayé d'un trait oblique noir et biffé au crayon bleu. Mais on ne peut être sûr qu'il s'agisse d'une correction de l'auteur.>

3. Grandbois aurait visité Moscou en 1928. « Ce premier séjour en Russie m'avait fort déçu. Cependant j'y retournai, après quelques années, pendant lesquelles ma curiosité m'avait conduit en Afrique, et au cœur de la Chine » (« Voyages », version dactylographiée de la conférence du 14 avril 1953, BNQ, 204/2/28). Ce passage ne figure pas dans le texte publié.

4. Ce passage s'inspire d'un texte antérieur à « Visages du monde » et déjà cité : voir p. 75, note 4.

doucement en 1939, où les événements furent tels que la Société des Nations mourut de sa belle mort, toujours silencieuse, mais entourée de la clameur infernale que l'on sait.

Deux ans ne s'étaient pas écoulés depuis l'occupation de la Mandchourie quand les Japonais, à la fin de janvier 1932, bombardaient Shanghai, pourtant fort loin de Moukden, incendiaient une partie de la ville, tuaient des milliers de soldats, de femmes et d'enfants. Cette petite guerre, toujours très pacifique, dura trente-quatre jours, et des amis, quelques mois plus tard, m'en ont raconté les cruelles péripéties. Je ne veux pas entrer ici dans des détails fastidieux, mais Shanghai brûla durant des semaines, et ce fut une effroyable hécatombe. Et ce furent les Chinois, nullement préparés pour repousser cette agression nouvelle, qui en souffrirent davantage.

Mais revenons à la Mandchourie. De T'ien-tsin à Moukden, le train fonctionnait de façon fort satisfaisante, quand il ne sautait pas sous quelques bombes, ce qui arrivait à cette époque tous les trois ou quatre jours. Les Japonais prétendaient que c'était l'acte de bandits, d'où la justification de leur occupation. À ce propos, le journaliste Olivar Asselin, qui était fort curieux, et au courant de ce qui se passait dans le monde, m'avait écrit une lettre à Pékin dans laquelle il me déconseillait le voyage de Mandchourie, les temps étant trop troublés. Je fus vraiment touché de sa sollicitude, mais les conseils glissent sur les jeunes hommes comme l'eau sur le dos d'un canard, et je partis quand même. Cependant, à la première gare de Mandchourie, je lui écrivis un mot où, après l'avoir remercié, je lui vantais les beautés du paysage et le calme du pays.

Dans le wagon que j'occupais, un missionnaire méthodiste me faisait vis-à-vis. Les premières paroles de courtoisie échangées, nous parlâmes naturellement des événements du jour. Le missionnaire avait assisté à l'époque héroïque des premiers troubles, qui ne dataient d'ailleurs que de quelques années. Mais en temps de désordre, les années comptent double ou triple. Ce fut ainsi qu'il prononça le nom de Chang Tso-lin, qu'il avait rencontré à maintes reprises. Je connaissais un peu son histoire, mais lui la connaissait parfaitement. Elle vaut la peine, je crois, d'être racontée, même en quelques mots. Elle est d'ailleurs digne du plus pur roman-feuilleton.

62 II ont [R *rencontré*] raconté 82 II vis-à-vis. [R *Après*] Les premières 90 II quelques [R *lignes* A *mots*]. Elle

Le maréchal Chang Tso-lin[5] naquit en 1873, d'un père gardien de troupeaux. Son enfance fut un perpétuel vagabondage. Jamais il ne fréquenta l'école. En 1894, quand le Japon déclara la guerre à la Chine, on l'enrôla de force dans les armées impériales chinoises. Mais celui qui devait être plus tard le dictateur de la Mandchourie montrait apparemment peu de goût pour le métier des armes, puisqu'il déserta. Des années passèrent sans que l'on entendît parler de lui. Puis on le retrouve chef de bande, dans le nord mandchourien. Il dirige alors la moitié des bandits koungouzes. Les Koungouzes, ou Moustaches rouges, depuis un temps immémorial, razziaient la Mandchourie, du fleuve Amour au Sungari. Ils étaient composés de Tartares, de Mongols, de Mandchous, de Chinois. Pour eux, le banditisme était une profession comme pour d'autres la culture maraîchère ou le notariat. Dans les guerres, ils se ralliaient à l'une ou à l'autre des parties belligérantes, selon les circonstances, et surtout selon le montant du prix qu'on leur offrait.

Dans la guerre russo-japonaise, Chang Tso-lin prêta l'appui de ses bandes, contre beaucoup d'or, aux Japonais. Après la guerre, il était riche et contrôlait une province entière. Comme on s'incline volontiers devant la force, le gouvernement de Pékin lui offrit alors le gouvernement militaire de la province, avec le grade de colonel, et la décoration du Tigre. Il accepta sans hésitation. Il rentrait ainsi, avec beaucoup d'honneurs, dans les cadres officiels de cette armée qu'il avait fuie sans trop de gloire quelques années auparavant. Il profita de cette occasion pour inviter un rival, Tou Li-san, à un festin solennel. Ce Tou Li-san commandait à plusieurs milliers de Koungouzes, et déplaisait, par son indépendance, à Pékin, qui l'avait fait savoir discrètement à Chang Tso-lin. Après le festin, et après les embrassades et les protestations d'amitié, comme Tou Li-san traversait la cour d'honneur avec ses gardes, une fusillade l'abattit. Chang Tso-lin le fit décapiter, alla lui-même déposer la tête aux pieds du vice-roi de la Mandchourie. Ce geste lui valut de nouvelles faveurs, et surtout le contrôle suprême des bandes koungouzes.

5. Ce récit se retrouve dans le cinquième des textes consacrés à la guerre sino-japonaise. L'attentat contre Chang Tso-lin y est daté du 4 juin 1928 et présenté comme le premier incident entraînant la guerre sino-japonaise (« La guerre sino-japonaise », 13 janvier 1943, BNQ, 204/4/9).

En 1911, lors de la révolution de Sun Yat-sen[6], le vice-roi prit parti pour les Républicains. Chang Tso-lin battit le vice-roi au nom de l'Empire. Puis à la chute de l'Empire, il se rangea du côté de la République et poursuivit les derniers défenseurs impériaux avec acharnement.

En 1918, il possède une armée régulière de plus de 300 000 hommes. Il se confère lui-même le grade de maréchal. Il s'entoure, dans son palais de Moukden, d'une cour fastueuse de satrape oriental. Sa garde d'honneur est composée de mille soldats chinois choisis très particulièrement pour des actions d'éclat dont chacune, dans un autre pays, lui eût valu la pendaison. Elle est commandée par son fils, qui devait être connu par la suite sous le nom de Jeune Maréchal, et faire beaucoup de bruit à son tour dans le monde asiatique.

Après la révolution russe, les Bolcheviks se permirent certaines incursions en Mongolie. Chang Tso-lin se fit fort d'aller les repousser moyennant la somme de trente millions de dollars. Le gouvernement de Pékin les lui accorda. Quand il eut touché la somme, le maréchal s'enferma dans son palais de Moukden et n'en bougea plus. Ses augures, disait-il, lui imposaient un jour faste, qui ne vint jamais. Mais ces millions lui permirent d'agrandir son palais, de mieux équiper son armée, de se pourvoir d'automobiles blindées munies de mitrailleuses.

C'est alors que son jeu réel commença, qui consista à trahir la Chine pour le Japon, et le Japon pour la Chine. Il se vanta, un jour, devant les journalistes, qu'il avait soutiré aux Japonais plus de huit millions de yens, et à la Chine plusieurs fois cette somme. Il ajoutait en souriant : « Et ce n'est que le commencement. »

C'était le commencement de sa fin. Car il rêvait, prétend-on, de se faire sacrer empereur de Chine.

Au début de juin 1928, un train spécial quittait la gare de Pékin portant le maréchal dictateur. « C'était, écrit un écrivain

140 Il commandée par [R *le jeune* A *son*] fils

6. Voir Jean Chesneaux, *Sun Yat-sen*, Paris, Le Club français du livre, 1959, 264 p., et Marius B. Jansen, *The Japanese and Sun Yat-sen*, Cambridge, Harvard University Press, 1954, x, 275 p.

français[7], un convoi fantastique où il y avait des concubines, des chevaux, des chiens, des perroquets dans des cages de luxe, tout un mobilier hétéroclite, et des soldats d'escorte. »

Le lendemain matin, à l'aube, avant d'entrer en gare de Moukden, le convoi fantastique sautait sous les bombes. Le Jeune Maréchal de vingt ans prenait la relève de son père.

165 Il lendemain [R *à*] matin

7. Jean Rodes, *À travers la Chine actuelle* (Paris, Fasquelle, 1932), p. 105. *C'était un* est de Grandbois, qui avait d'abord utilisé cette citation dans la cinquième émission de la série « La guerre sino-japonaise » (BNQ, 204/4/9, 13 janvier 1943).

17 : LA MANDCHOURIE (2)[1]

1950-08-08, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Moukden, parmi les villes du monde, possède ceci d'original qu'elle forme une sorte de triptyque[2] que l'on attribue plus particulièrement à une suite de poèmes ou à ces tableaux du second Moyen âge peints sur volets. Moukden est une ville de trois villes : la ville de la Gare, la Ville Neuve, et la Ville Interdite. La ville de la Gare a été dessinée, élevée, construite de toutes pièces par la compagnie du chemin de fer sud-mandchourien, à capitaux japonais naturellement. Elle est immense[3] – treize millions, soixante-dix mille, quatre cent trente-sept mètres carrés exactement – ainsi que me le confirment des statistiques japonaises que j'ai sous les yeux. Elle est née dans l'espace de quelques années, et je suis porté à croire qu'elle bat tous les records de ces fameuses villes-champignons américaines. Elle comprend les quartiers industriels, les quartiers commerciaux, les quartiers que l'on nomme au pays, par

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « La Mandchourie II ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde ». En marge supérieure gauche, marqué « 5 copies », peut-être d'une autre main (ANC).

16 II bat [R *tous*] les records

1. Le texte de cette émission a été publié presque intégralement dans HMH, sous le titre de « Moukden », p. 314-319.

2. Phrase obscure : Grandbois veut expliquer qu'il utilise le mot « triptyque » de manière inhabituelle.

3. Le reste de cette phrase ne figure pas dans HMH. Les statistiques données ici ne se trouvent pas dans le fonds Grandbois de la BNQ.

anglicisme nécessaire, *résidentiels*, – que le poète Aragon nomme les « beaux quartiers », – le quartier des Écoles, très primaires pour la plupart, mais où tente de briller la faculté de médecine. Cependant, c'est l'hôtel Yamato[4] qui fait l'orgueil de la ville de la Gare. Et l'Occidental de passage à Moukden n'a pas le choix.

Il devait être quatre heures de l'après-midi quand je descendis sur le quai de la gare avec mon léger bagage. Un coolie héla un pousse-pousse, et ce fut, sans que j'eusse donné la moindre indication à suivre et en moins de cinq minutes, le Yamato. Je dois avouer que l'hôtel, de fort belle allure, style renaissance moderne, ne le cède en rien, pour le luxe et le confort, aux meilleurs hôtels américains ou européens. Et le service y est même beaucoup mieux, et peut-être trop bien fait, puisque l'on a sans cesse dans les jambes, si vous me pardonnez cette expression familière, une domesticité si nombreuse que l'on ne peut tenter d'allumer une cigarette sans qu'une demi-douzaine de bras vous tendent une allumette. Cela ne manque pas de pittoresque, mais cela finit par provoquer un agacement considérable. Et je préfère prendre ma douche sans que deux ou trois petits serviteurs pauvres vous attendent, la serviette à la main, pour vous éponger. Les appartements sont d'une propreté si méticuleuse qu'elle confine à la manie. Nulle petite maison bourgeoise hollandaise de Rotterdam ou d'Amsterdam ne peut être plus parfaitement astiquée, cirée, vernie. Tout est si net qu'il n'y reste plus rien d'humain. C'est la stérilisation absolue.

Je défis mes valises, je pris une douche, avec le plus grand plaisir, après ces vingt-quatre heures de chemin de fer, par une chaleur torride, – c'était dans la deuxième semaine de juillet – je rangeai certains papiers très peu importants dans le tiroir du petit bureau de bois laqué qui servait d'écritoire, et je descendis au bar. La pièce était spacieuse, rafraîchie par de grands ventilateurs qui tournoyaient au-dessus de nos têtes comme des

27 II indication [A *à suivre*] et 29 I^a,I^b luxe et confort <Nous retenons la leçon de II.> 31 II mieux [R *assuré* A *fait*], et peut-être trop bien [R *assuré* A *fait*], puisque 33 I^b expression [R *familière*], une domesticité <correction peut-être d'une autre main> 38 I^b serviteurs [R *pauvres*] vous <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 45 II valises, [A *je*] pris 46 II fer, [R *sous* A *par*] une chaleur

4. Le nom de cet hôtel figure aussi dans la nouvelle « Le 13 » d'*Avant le chaos*.

hélices d'avion. Toutes les tables étaient prises. Des couples de Japonais et de Japonaises les occupaient, certains habillés à l'européenne – impeccablement – mais la plupart vêtus de ces admirables kimonos, ou plutôt kakémonos[5], qui font la joie de l'œil par la diversité des couleurs – jamais criardes, jamais discordantes – et par la somptuosité du tissu. J'allai m'asseoir sur un tabouret du bar. L'un des nombreux barmen, après trois ou quatre salutations, me demande tout simplement : « Viski, Viski ? » Je répondis : « Viski. » Mais comme j'avais acquis déjà quelque expérience des fraudes orientales et asiatiques – dès Port-Saïd, on vous vend des cigarettes américaines tout à fait truquées – j'exigeai un « viski » d'une certaine marque anglaise. Pour mon propre amusement. Le barman m'apporta la bouteille, dûment cachetée, l'ouvrit devant moi avec de petits gestes précis, minutieux et solennels, emplit mon verre, je le payai, il me remercia avec trois ou quatre révérences, il retourna à ses autres clients, je goûtai au « viski », c'était du pur vitriol. Je flânai là près d'une heure, je remontai à ma chambre, j'ouvris le tiroir du petit bureau, et comme j'avais collé une mince feuille de papier de soie, presque imperceptible, entre deux liasses de papier, je m'aperçus que l'enquête était ouverte, que l'on avait déjà examiné mes écritures. (Je n'ai pas inventé le petit truc du papier de soie, on me l'avait indiqué à Pékin.) J'ai peut-être aussi oublié de dire que mon passeport indiquait que mon métier était celui d'écrivain. On se méfie des écrivains, et des journalistes, dans tous les pays du monde qui n'ont pas la conscience tranquille. Dois-je ajouter que les pays à conscience tranquille ne leur donnent pas suffisamment d'importance ? Pourquoi ? « Cruelle énigme », aurait dit M. Paul Bourget[6].

Je descendis de ma chambre pour visiter un peu la ville de la Gare. J'avais l'intention de passer trois ou quatre jours à Moukden. Un pousse-pousse me conduisit à *Naniwa-dori*, comparable, toutes proportions gardées, à notre rue Sainte-Catherine de Montréal, où je dînai, dans un petit restaurant

52 Il étaient [R *occupées* A *prises*]. Des couples

5. Erreur de Grandbois : le kakémono désigne une peinture sur soie et ne peut être pris comme un synonyme de « kimono ».

6. « ... aurait dit M. Paul Bourget » a été omis de HMH. *Cruelle énigme* est le titre d'un roman de Paul Bourget paru en 1885.

fleuri, de poisson grillé et de gâteaux bizarres, mais excellents. Je voulus revenir à pied à mon hôtel, je m'égarai le long d'une interminable avenue, je repris un pousse-pousse, Yamato fut la clé de Sésame, je me trouvais chez moi un quart d'heure plus tard. Il était à peine huit heures du soir. Je me couchai. Je n'avais pas dormi depuis près de trente heures.

Le lendemain matin, on frappa discrètement à ma porte. On m'apportait, avec beaucoup de salutations, une dizaine de livres, fascicules, brochures concernant le nouvel État du Manchukuo[7], – cette Mandchourie japonaise dont nous nous entretenons actuellement – avec la carte et les compliments de l'un des secrétaires de l'Empire, qui me priait à dîner, le soir même, dans un endroit de mon choix. Je lui écrivis sur-le-champ que j'étais tout à fait navré, que je n'étais pas libre ce même soir, mais que j'aurais le plus grand plaisir à accepter son invitation pour le lendemain soir. Et que s'il était empêché pour le dîner, je prenais la liberté de l'inviter pour une tasse de thé, à l'hôtel.

Toutes ces choses semblent bien compliquées, mais ce sont choses d'Asie.

J'allai voir la Ville Interdite, la ville murée. La porte monumentale par laquelle j'y pénétrai, flanquée de donjons épais comme ceux de la fameuse Muraille de Chine, était remplie d'une intense animation. Porteurs d'épices, de riz, de fruits, cuisiniers ambulants, une longue tige de bambou sur l'épaule, et qui montrait à chacune de ses extrémités, des casseroles de plats fumants, à odeurs fortes. Des ânes ployant sous le faix, comme ceux d'Arabie, de petits chevaux mongols au trot dur et sec, à peine plus gros que des chiens Saint-Bernard, des chameaux pelés et jaunes. Le petit peuple criait, gesticulait. Il n'y avait plus de Japonais. C'était la ville chinoise. Il y avait des mendiantes, des lépreux, des barbiers de plein air, des enfants

92 II porte. [R *On* <illisible> *discrètement* <illisible>] On m'apportait 108 II remplie d'une [R *grande* A *intense*] animation 110 II l'épaule et qui [R *portait* A *montrait*], à chacune 112 II fortes[D , *des* S . *Des*] ânes

7. Il pourrait s'agir, par exemple, de : *How « Mandchukuo » was created*, Nanking, The Intelligence and Publicity Department, 1933, 66 p. ; *Mandchukuo*, Handbook of Information, Hsinking, Bureau of Information and Publicity, 1933, vi, 161 p. ; *What to Read about Manchuria*, Publications of Economic Bureau, C.E.R., 1933, 11 p.

tout nus, je retrouvais enfin la Chine, non celle des grandes villes, de Pékin, de Shanghai, de Hong-kong, de Canton, mais la véritable Chine de l'intérieur, la Chine des villes et des villages qui bordent le fleuve Jaune ou le fleuve Bleu, cette Chine que j'avais tant aimée. Mais ces Chinois de la Ville Interdite, malgré leurs rires, leurs activités, leurs cris, leurs gestes nerveux, leur insouciance, étaient enfermés là comme dans une immense prison. La Ville Interdite était, dans Moukden, leur dernier refuge.

Je vis les murailles décrépites du Vieux Palais, rongées par les pluies et par le gel, où était né le premier empereur de la dynastie des Mandchous, qui devait régner sur la Chine, avec sa descendance, pendant trois cents ans. Je parcourus des rues sales, malodorantes à l'extrême, je vis d'autres mendiants, des enfants aveugles, des marchands gras et souriants, le torse mamelu et trop blanc, au seuil de leur boutique. Je vis les Tours des Lamas, hautes et grises, dans un ciel vert. Je vis d'immenses tombeaux gardés par des tigres de pierre, par des dragons de marbre. Je vis la plus pitoyable misère humaine qui existe sur la surface du globe. Je vis beaucoup d'autres choses, que je ne puis dire ici.

Nous dînâmes ensemble, le secrétaire et moi, dans un restaurant minuscule, mais extrêmement élégant, de la Ville Neuve. Le secrétaire portait des verres à larges bordures d'écaille noire, un faux-col très empesé, une jaquette qui semblait avoir été coupée par un tailleur de Bond Street, et des pantalons rayés dont le pli eût provoqué l'admiration des plus snobs des jeunes attachés du service diplomatique anglais. Ce dandy nippon s'exprimait dans un français très châtié. Il avait obtenu son doctorat de lettres à la Sorbonne. Le dîner fut fort agréable. Il était bon causeur, sachant ne pas épuiser un sujet jusqu'à satiété, me parla, subtilement et légèrement de Gide, de Claudel, de Valéry, de Farrère, de Chadourne, des Folies-Bergères, du Dôme et de la Rotonde de Montparnasse. Nous bûmes des vins qui n'étaient point vitriolés. Je ne pus m'empêcher cependant de remarquer que lors de ce dîner charmant, il tenait à apprendre trois choses : 1. Que venais-je faire à

124 II enfermés [R *dans la Vil*] là comme 128 II gel, [R *d'*]où était 132 II mamelu et [A *trop*] blanc 153 II remarquer que [R *durant* A *lors*] de ce

Moukden ; 2. Avais-je des idées politiques préconçues au sujet du Manchukuo ; 3. Étais-je accrédité ou envoyé spécial d'un journal, et le cas échéant, qu'allais-je raconter à propos de mon voyage en Mandchourie.

Je fus très vague, très courtois, très souriant. Nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde. Il vint me reconduire au Yamato. C'est alors qu'il m'invita à venir passer quelques heures avec lui dans une maison de geishas du quartier coréen. Si je déclinai son invitation, ce n'était pas tant par pruderie que parce que les voyages, s'ils ne nous apportent point autre chose, nous enseignent du moins la prudence, et qu'il faut conserver son entière lucidité.

157 II raconter [R *de m*] à propos 162 II heures [A *avec lui*] dans

18 : LA MANDCHOURIE (3)[1]

1950-08-15, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

La semaine dernière, je racontais comment le secrétaire japonais de Moukden tentait, avec beaucoup de courtoisie cependant, de me faire avouer le but de mon voyage en Mandchourie. Ses tentatives, d'ailleurs infructueuses, – car je n'avais d'autre but que ma propre curiosité, – m'avaient fort amusé. Outre la satisfaction que j'éprouvais de lui donner quelques petites inquiétudes à mon sujet, qui étaient réelles, je n'osais pas, d'autre part, lui dire que je ne voyageais que pour mon plaisir. Il ne m'eût pas cru, et j'eusse passé pour un dangereux personnage. Et ce dernier état, à une époque trouble et dans un pays troublé, peut apporter de singulières complications. Mon instigateur[2] ne croyait certainement pas à une autre littérature que la littérature engagée. Et comment l'en blâmer ! Il y avait encore, dans le monde, il y a quinze ans, de beaux pays à visiter, et dont les ponts de chemin de fer ne sautaient pas, sous les bombes, tous les trois jours ! Alors ? Il dut faire sa petite enquête – c'était son métier – à Pékin, à Shanghai, car

VARIANTES : I^a : Dactylographie Radio-Canada, 9 f. I^b : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 9 f. II : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite. Titre courant « La Mandchourie ». En sous-titre, p. 1 et 2, le chiffre III. En surtitre, p. 1, le numéro 18 (ANC).

4 I^b [R *La semaine dernière, je racontais* A *Je viens de raconter*] comment <correction peut-être d'une autre main> 19 II Alors ? // Il dut

1. Le texte de cette émission a été publié presque intégralement dans HMH, sous les titres « Moukden » et « Tsin-king », p. 319-324.

2. Ce mot ne semble pas utilisé dans son sens habituel. Peut-être Grandbois songeait-il, plutôt, à « investigateur ».

les Japonais savaient se servir admirablement de nos inventions occidentales, téléphone, télégraphie, mais je ne le revis plus, et je passai deux autres jours au Yamato de Moukden dans la paix la plus absolue.

Le hasard des circonstances me fit rencontrer un jeune médecin[3] chinois. Nous nous liâmes rapidement, comme il arrive souvent dans ces pays. Il n'était pas un psychologue professionnel, comme le Japonais, mais il était beaucoup plus psychologue. Il ne craignit pas de me dire ce qu'il pensait du nouveau régime. C'était un tout autre son de flûte. Mais je crois que sa flûte était mieux accordée que celle du Japonais. Les notes sonnaient claires et précises. Nous dînions ensemble au Quartier Coréen – où s'était réfugiée, pendant quelques mois, la Légation française, – quand il me dit :

– Ici, à Moukden, il y a cinq ans, nous étions soixante-cinq médecins de ma race. Nous ne sommes plus que deux. Et si les autorités tolèrent encore ma présence, c'est que je suis en charge de la clinique de dermatologie à l'hôpital municipal, que l'on sait que j'ai étudié à Paris dans le service de Sabouraud[4], qu'on ne m'a pas encore trouvé de remplaçant, et qu'enfin le mal vénérien fait des ravages effroyables parmi la nouvelle population japonaise. Hélas ! le cas des médecins n'est pas un cas particulier. Les commerçants, les marchands, sont grevés de si lourdes taxes, qu'ils sont forcés d'abandonner leur négoce, ou leur industrie, on rafle la moisson des paysans, on a complètement bouleversé le système éducationnel, il n'y a plus un Chinois dans l'administration. On nous dépouille sous prétexte de nous protéger. Ma famille vit ici depuis quatre ou cinq générations. Ma mère est Mandchoue, ma femme l'est également. Nous serons forcés bientôt de quitter ce pays, mais où irons-nous ?... Et encore, si cet « ordre » qu'on nous impose, et dont on parle partout avec tant d'éclat, donnait quelque résultat positif, apportait quelque valeur réelle... Voyez vous-même le sabotage du chemin de fer ! Depuis le printemps, entre Moukden et Harbin, il y a eu au moins trois attentats par semaine. On répand à ce propos les plus folles rumeurs : on accuse les

3. Le même récit a été intégré à la nouvelle d'*Avant le chaos*, « Le 13 », mais la rencontre avec le médecin y est située au Yamato. Tout le discours attribué au médecin s'y retrouve, avec de légères variantes.

4. Le docteur Raimond Sabouraud (voir Roger Proulx, *Deux médecins, deux sculpteurs : Paul Richer et Raimond Sabouraud*, Paris, Arnette, 1948, 59 p.).

Soviets, on accuse les Russes blancs, on accuse les Chinois ! Chacun sait parfaitement que ce sont les bandits de la steppe qui sont les coupables. Si les Japonais le désiraient véritablement, ils pourraient, avec leurs moyens, nettoyer la steppe en deux mois. Ils ne le font pas afin de continuer de justifier, aux yeux de l'univers, la nécessité de leur occupation. Cela ne manque pas d'habileté. Un pays sans vagabonds a-t-il besoin de chiens de garde !

Je repris le célèbre chemin de fer, sans accident, jusqu'à Tsin-king. Un hôtel Yamato, pareil à celui de Moukden, m'y attendait. Tsin-king était la capitale, impériale et administrative, du nouvel État de Manchukuo, créé de toutes pièces par les Japonais. Au Yamato, je reçus des livres, des revues, des brochures, comme à Moukden, d'un secrétaire de l'administration, qui m'invita également à dîner. Nous dînâmes ensemble. Il me posa les mêmes questions que le Japonais de Moukden, fut aussi insinuant – mais plus souple, – de sorte qu'en demeurant encore, par mes réponses, dans le vague, je pus obtenir de lui la faveur d'être reçu, le lendemain, par l'empereur.

Le lendemain, je fus reçu par l'empereur. Il habitait un palais « modernisé » avec cours et garages, un vieux palais des vice-rois mandchous.

Tsin-king, trois ans auparavant – je dis bien trois ans – s'appelait Chang-chun, était une ville ancienne, mais de peu d'importance. Murée, comme toutes les villes de la Chine, avec des tours à ses portes, et des têtes coupées – voleurs, vagabonds, bandits, meurtriers, – suspendues dans un état plus ou moins avancé de putréfaction, aux voûtes des portes centrales.

Il m'intéressait de voir l'empereur du Manchukuo pour une ou plutôt deux raisons. Mon premier motif était que je m'étais intéressé, durant une certaine période, à l'histoire de la Chine, et que le premier empereur du Manchukuo se trouvait en même temps, composait le même personnage que le dernier empereur de la Chine. En effet, P'u yi, petit-fils de l'extraordinaire impératrice Tseu-Shzi[5], avait été le dernier Fils du Soleil

90 I^b temps, [R *composait le même personnage que*] le dernier empereur de [R *la*] Chine <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH>

5. Grandbois raconte le règne de cette impératrice dans sa conférence de Toronto (BNQ, 204/4/13).

de la dynastie des Ts'ing. Empereur de la Grande Chine, jusqu'à l'âge de deux ou trois ans... peut-être quatre ans. Les révolutions l'avaient par la suite éloigné du trône. Exilé à Pékin, dans son palais, à T'ien-tsin ensuite, puis transporté, comme un colis postal, à Moukden, l'odyssée de cet enfant fut l'une des plus romantiques de nos temps modernes. Plus tard, les Japonais lui offrirent, c'est-à-dire lui imposèrent le titre d'empereur du Manchukuo. Je ne sais s'il l'accepta avec joie ou non. Ce que je comprends, c'est que tous savaient, qui étaient au courant des choses de l'Asie, qu'il était l'instrument de la politique japonaise. En avait-il conscience lui-même ? Lui seul le sait.

La seconde raison pour laquelle je désirais le voir, c'est qu'on m'avait tellement répété, à Shanghai, ou à Pékin, dans le Quartier des Légations, que les Japonais l'avaient drogué peu à peu, à l'opium – vice fort répandu en Asie, – qu'il n'était pas maître de ses gestes et de ses décisions, qu'il n'était qu'un pauvre type, une loque lamentable, un empereur *puppet*, selon l'expression anglaise, que l'on peut traduire en gros par « empereur-jouet[6] ». Je ne suis pas un linguiste, je ne suis pas tout à fait sûr de la traduction, mais je crois du moins que cela peut en donner l'idée générale.

On m'avait accordé une audience pour l'heure du thé. J'imaginais beaucoup de cérémonie, de protocole, d'attente, mais je n'ai jamais été reçu de façon aussi prompte et aussi simple, par aucun ministre de nos pays, ou d'un pays occidental. À l'heure indiquée, un officier – japonais – après deux ou trois révérences, me fit signe de le suivre ; nous franchîmes de longs corridors donnant sur des pièces dont j'aurais été curieux de connaître la destination, ou l'emploi, et soudain, je pénétrai dans une salle basse, genre bibliothèque, très sobre. De hauts

97 II Moukden, [R *cet enfant*] l'odyssée 101 II Ce que je [R *sais* A *comprends*], c'est 102 II Asie, [R *c'est*] qu'il 103 I^a,I^b seul le *connaît*. La seconde II seul le [R *sait* A *connaît*]. La seconde <À l'instar de HMH, nous rétablissons la première leçon.>

6. La phrase qui suit ne figure pas dans HMH. Grandbois reprend ici une expression couramment utilisée dans ce contexte. Voir par exemple Anonyme, *The Puppet State of Manchukuo*, Shanghai, China United Press, 1935, VIII-272 p. Voir aussi P. Wou, *la Vérité sur la Mandchourie*, Poitiers, Soc. française d'imprimerie et de librairie et Paris, A. Pédore, 1936, x, 291 p. Sur Pu-Yi, voir Pu-Yi, *J'étais empereur de Chine*, trad. de l'allemand par Jeanne-Marie Gaillard-Paquet, Flammarion, 1975, 494 p.

vases de porcelaine, de l'époque des Ming, des meubles de bois laqué, une table de travail luisante, rouge et noire, très bien ordonnée. Puis par une petite porte, près du bureau, vint l'empereur. Je n'avais pas attendu plus qu'une minute ou deux. L'empereur – il avait été intronisé quelques mois plus tôt – le premier jour du mois de mars 1934 très exactement[7] – vint vers moi. Je m'inclinai à plusieurs reprises, lui également. Puis il me tendit la main, à l'européenne. Je le regardai. Il était à peu près de ma taille – qui n'est pas celle de notre légendaire géant Beaupré[8] – mais plus mince que moi, d'apparence plus fragile. Une tête ronde, des cheveux très noirs – bleu de corbeau – épais, rejetés en arrière, des lunettes d'écaille, un nez très fin, de grosses lèvres sensuelles qui détonnaient dans ce visage. L'empereur était vêtu comme un gros courtier de Londres, ou un diplomate de Paris, à l'occidentale. Jaquette, pantalons rayés, etc. Deux secrétaires, ou aides de camp, l'accompagnaient. L'un était revêtu de la robe chinoise, l'autre, comme Sa Majesté. Nous parlions depuis quelques secondes quand des femmes chinoises apportèrent la table de thé, le thé, puis elles se retirèrent, discrètement, comme de petites souris effrayées. L'empereur parlait un très bon français. En escamotant les « r » naturellement, comme la plupart des Chinois. Je n'osai pas lui poser de questions précises. Il me donna l'impression d'un jeune homme très sérieux, très grave, et peut-être dépassé par le sens des responsabilités – dont il était certainement conscient – qu'on lui avait imposées. Nous bavardâmes vingt minutes – le secrétaire à robe chinoise ne cessait d'écrire, plutôt de transcrire notre conversation –. Je ne lui posai aucune question indiscrète, car le lendemain je reçus chez moi sa photographie, et celle de l'impératrice, très dûment autographiées. Le secrétaire à jaquette vint me reconduire, au Yamato, dans une Rolls aux fanions impériaux. De sorte qu'à

127 II deux. // L'empereur 129 II premier [A *jour du mois de*] mars 141 I^a,I^b,II Nous *parlâmes* quelques <correction de l'éditeur> 142 II chinoises [R *vinrent*] apportèrent

7. Grandbois a conservé le numéro du *Manchuria Daily News*, 1er mars 1934 – numéro spécial du couronnement (BNQ, 204/8/1).

8. Édouard Beaupré (1881-1904) mesurait 2,51 m et pesait 160 kg. Son corps momifié est conservé depuis 1907 dans une châsse vitrée au département d'anatomie de l'Université de Montréal (voir J. Maurice Blais, « Édouard Beaupré, 1881-1904 », *The Canadian Medical Association Journal*, 24 juin 1967, p. 1-7).

l'hôtel, ce soir-là, on m'entoura de beaucoup de considération. Je partais le lendemain matin, malheureusement, pour Harbin.

Et pour terminer, j'ai appris par les journaux, il y a deux ou trois ans, que l'empereur, avec l'impératrice et leurs enfants, sont quelque part en Sibérie soviétique, soigneusement gardés par des officiers de M. Staline.

19 : LA MANDCHOURIE (4)[1]

1950-08-22, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

De Tsin-king, nouvelle capitale du nouvel État du Manchukuo[2], je me dirigeai vers Harbin, où j'étais attendu par le propriétaire d'un journal russe, la *Pravda*. Ce dernier titre peut apporter certaine confusion, puisque l'un des plus célèbres journaux de Moscou est intitulé ainsi. Cependant, la *Pravda* de M. K.[3], de Harbin, n'avait rien à voir avec la feuille de M. Staline. M. K. était un Russe blanc réfugié, qui ne nourrissait pas de tendresses particulières pour le quotidien moscovite, et

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 10 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 10 f. II : Manuscrit de 30 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 30 en marge supérieure droite. Titre courant « La Mandchourie ». En surtitre, p. 1, le chiffre 19 et « Visages du monde ». La mention « 5 copies » et « lignes », peut-être d'une autre main, apparaît au-dessus de la date (ANC). III : De longs passages de cette émission sont directement empruntés à deux émissions de la série sur « La guerre sino-japonaise », celle du 30 décembre 1942 et celle du 6 janvier 1943. Comme on peut considérer qu'il s'agit de la version la plus ancienne de ces passages, nous identifierons les variantes par le chiffre III. III[a] : Dactylographie Radio-Canada, 5 f., avec corrections manuscrites (BNQ, 204/4/9). III[b] : Dactylographie Radio-Canada, 7 f., avec corrections manuscrites (BNQ, 204/4/9).

8 II intitulé [R *de*] ainsi 11 II pas [R *particulièrement*] de tendresses

1. Le texte de cette émission a été publié dans HMH, mais avec quelques omissions et plusieurs déplacements. La plus grande partie du texte se trouve sous les titres « Harbin » et « Histoire ancienne », p. 324-329, mais certains passages ont servi d'introduction générale à « La Mandchourie », p. 308-309.

2. C'est en 1932 que les Japonais créèrent ce nouvel État remplaçant l'ancienne Mandchourie. Voir « La guerre sino-japonaise », texte du 20 janvier 1943 (BNQ, 204/4/9).

3. La nouvelle d'*Avant le chaos*, « Le 13 », parle d'un « nommé Kaufmann, rédacteur à *la Pravda* » qui devait l'attendre à la gare de Harbin.

les éditoriaux qu'il publiait dans son journal ne pouvaient laisser aucun doute à ce sujet.

C'était la nuit. La lune était à son plein. Le wagon que j'occupais datait du régime impérial russe. Très haut, très large, – les rails mandchous, comme les rails russes, ont un écartement plus étendu que les rails européens ou américains – décoré de petites fresques, tendu de velours d'un rouge grenat, avec des motifs brodés de fils d'or. Le plafond du wagon était incurvé, laqué, luisant. Mon lit était celui d'un hôtel très confortable, avec matelas de plumes. (J'ai horreur des matelas de plumes.) Et par une association d'idées assez bizarre, je me croyais, au bout de cette Asie, reporté aux temps, que je n'ai pas connus, car je ne suis pas encore centenaire, de feu Sa Majesté la reine Victoria, mais ce luxe désuet et douillet, le samovar et la lampe à alcool, le long cordon de soie pourpre pour appeler le chef du wagon, tout me rejetait à la fin du XIX^e^ siècle occidental. De mon lit, je voyais défiler sous la lune cet étrange pays.

La Mandchourie[4] possède 942 000 kilomètres carrés, soit plus de deux fois la superficie des îles japonaises. Elle est bornée au nord, à l'est et à l'ouest par la Sibérie, à l'ouest encore par la Mongolie, au sud par la Corée. Son sol est très varié. On y trouve des chaînes de montagnes dont les pics atteignent parfois plus de 10 000 pieds, des plaines interminables qui font songer à l'ouest canadien, des régions aussi désertiques que le Sahara, des prairies et des vallées verdoyantes, des rivières, comme la Sungari, célèbre par ses débordements, qui a l'ampleur et le volume, à elle seule, de dix fleuves européens. On cultive en Mandchourie toutes les céréales, on y cultive aussi le chanvre, le lin, l'indigo, l'opium, et un tabac fort réputé dans toute l'Asie. On y trouve de l'or, de la houille, du charbon, et des gisements de fer extrêmement riches.

17 II décoré de [A *petites*] fresques 29 III[a] Mandchourie *est une immense région de l'Asie orientale qui* possède 32 III[a] très [R *accidenté* A *varié*]. On y 35 II songer [R *aux*] à l'ouest. III songer *aux steppes russes, des régions désertiques,* des prairies 36 III[a] verdoyantes, *et une rivière, la Sungari, qui est* célèbre 37 III[a] débordements *et* qui 40 III[a] tabac *qui est* fort 40 II réputé [R *par* A *dans*] toute 41 III[a] houille, et des gisements

4. Le passage qui suit, jusqu'à « ... les Japonais venaient à peine d'envahir », se retrouve dans le texte du 30 décembre 1942 de la série sur « La guerre sino-japonaise » (BNQ, 204/4/9).

L'histoire ancienne de la Mandchourie est obscure. Bien que voisine de la Chine, elle n'eut aucun rapport avec elle avant le début du XIV^e^ siècle. On l'appelait, avant cette époque, l'Empire de l'Or. Elle était gouvernée par des rois d'une vieille dynastie locale : les Nu Chen. Lorsque le terrible mongol Gengis Khân envahit la Chine, la conquit, et s'y installa pour y demeurer avec sa descendance, il asservit également la Mandchourie, et les princes de l'Empire de l'Or, les Nu Chen, furent réduits au plus dur esclavage. Cependant, certains d'entre eux purent échapper au tyran et se réfugièrent dans des montagnes inaccessibles. Cent cinquante ans plus tard, les Chinois renversèrent la dynastie mongole, et régnèrent sur la Chine sous le nom dynastique de Ming. Les empereurs Ming décrétèrent la vassalité de la Mandchourie.

Or voilà où l'histoire se montre plus fertile en rebondissements inattendus que les romans d'Alexandre Dumas. Un descendant de ces princes Nu Chen, qui s'étaient réfugiés dans les montagnes glacées du nord-ouest de la Mandchourie, aux confins de la Sibérie, s'insurgea, sut gagner des appuis, des supports, rassembla des troupes, leva l'étendard de la révolte, ainsi que l'on s'exprime en style noble, marcha sur Pékin, força ces fameuses murailles de Chine que seul Gengis Khân avait réussi de violer, s'empara du trône impérial, où il établit la dynastie mandchoue, laquelle devait subsister jusqu'à nos jours, c'est-à-dire jusqu'à la révolution du docteur Sun Yat-sen, en 1911.

Cependant, depuis leur avènement au trône impérial, les empereurs mandchous avaient plus ou moins négligé la rude Mandchourie, le berceau de leurs ancêtres. La Chine était plus facile à exploiter, ses richesses plus nombreuses et plus variées, ses plaisirs plus raffinés et plus délicats.

---

43 II L'histoire [A *ancienne*] de la III^a^ L'histoire *de la Mandchourie est assez* obscure 45 III^a^ siècle. *Avant cette époque, on l'appelait* l'Empire de l'Or 46 III^a^ rois *d'une dynastie nationale* : les Nu Chen 48 III^a^ Chine, *et s'y installa*, il asservit 52 II purent [R *s'*]échapper III^a^ purent échapper *à l'envahisseur et se réfugièrent au flanc* des montagnes 57 II plus [R <illisible>] fertile 58 III^a^ inattendus que *l'imagination du romancier le plus fécond.* Un descendant 60 III^a^ montagnes *s'insurgea, gagna des supports, des appuis, leva l'étendard de la révolte, rassembla des troupes,* marcha 65 II réussi de [R *violer* <?>] violer III^a^ violer, *et* s'empara du trône [R *de Pékin* A *impérial*] où il établit 66 III^a^ mandchoue, *qui* devait 66 III^a^ jours, [R *c'est-à-dire* A *ou plus exactement*] jusqu'à *la victoire de la révolution de* Sun Yat-sen 71 III^a^ Mandchourie, berceau 72 III^a^ richesses, *plus variées, et plus nombreuses,* ses plaisirs

Géographiquement, la Mandchourie est le prolongement de la Sibérie. Son climat, son sol diffèrent de ceux de la Chine. Il s'ensuivit que Pékin, par insouciance, ou par ignorance, ou tout simplement par mépris de grand seigneur absolu, qui ne peut douter de sa force, accorda aux trafiquants russes en Mandchourie des monopoles de commerce à peu près exclusifs. Naturellement, la Russie en profita. Après la guerre sino-japonaise, la Russie fit un traité d'alliance avec la Chine vaincue et se ménagea des concessions extrêmement importantes. Elle y entreprit des travaux considérables : chemins de fer, exploitation des mines, tracés de routes, navigations fluviales, etc. C'était menacer directement la Corée, que les Japonais venaient à peine d'envahir.

Je ne puis entrer ici dans des détails qui seraient compliqués et trop longs. Bref, après la Première Guerre mondiale, et après la chute du régime des tsars, le Japon commença son infiltration en Mandchourie. Plus tard, en 1927, le général japonais Tanaka, alors premier ministre du Japon, déclarait[5] sans ambages : « Pour régler les difficultés asiatiques, le Japon doit adopter une politique de fer et de sang... Pour réussir sa conquête du monde, le Japon doit d'abord conquérir l'Europe et l'Asie ; pour conquérir l'Europe et l'Asie, le Japon doit conquérir la Chine ; et pour conquérir la Chine, le Japon doit d'abord conquérir la Mandchourie. » Ces rêves, ces ambitions de conquérants ont été, hélas, repris par une autre Puissance.

75 III[a] Sibéric. *Son sol, son climat sont beaucoup plus sibériens, si j'ose employer cette expression, que chinois.* Il s'ensuivit que *la cour de Pékin* accorda 80 III[a] sino-japonaise, *quand la paix fut rétablie,* la Russie 82 III[a] ménagea *officiellement des concessions importantes en Mandchourie.* Elle 83 III[a] considérables : *construction de chemins de fer, ouverture de routes, exploitation des mines de houille, amélioration de la navigation fluviale, etc. Elle fonda des comptoirs de commerce un peu partout. // C'était menacer directement la Corée, que les Japonais venaient à peine* [R *d'accaparer* A *de saisir*], *et qui était loin d'être soumise bien qu'elle fût occupée militairement. Les Japonais attendirent, avec la patience qui les caractérise, le moment de frapper. // Je n'entrerai pas* ici 90 III[b] <Mandchourie>. *On se souvient peut-être du fameux mémorandum du général Tanaka, en 1927. Tanaka était alors premier ministre du Japon. On y lit ceci* : « Pour régler 93 III[b] sang ». *Et plus loin :* « Pour réussir 94 II Japon [R *l'Europe*] doit 97 I[b] Mandchourie. [R *Ces rêves, ces ambitions de conquérants ont été, hélas, repris par une autre Puissance.*] <correction peut-être d'une autre main> II Mandchourie. » // Ces rêves III[b] Mandchourie *et la Mongolie*

5. Cette déclaration est passée à l'histoire comme le « mémorandum de Tanaka ». Grandbois semble suivre, pour ce récit, Jean Marquès-Rivière dont il cite un extrait de *la Chine dans le monde* dans le texte du 6 janvier 1943 de « La guerre sino-japonaise ».

La Chine dite républicaine fut révoltée. Dès l'année suivant la déclaration du général Tanaka, elle répudia son traité de commerce avec le Japon. De multiples associations furent fondées, qui se répandirent par toute la Chine, de Canton à Harbin, de Shanghai à Ch'ung-ch'ing, de Pékin à Yunnanfu, décrétant le boycottage complet de toutes les marchandises japonaises. Les résultats furent foudroyants. Les Compagnies de navigation japonaise virent baisser leur chiffre d'affaires de 80 pour cent. D'innombrables banques firent faillite. Dans les seules villes de Shanghai et de Hong-kong, on estima les pertes japonaises, en 1931, à un milliard trois cent soixante-quinze millions de francs. Ce boycottage économique fut accompagné d'un boycottage moral qui eut énormément d'influence. La jeunesse était exaspérée. Les étudiants provoquèrent des émeutes un peu partout. Il y eut une chanson, intitulée l'« Humiliation nationale », que des millions d'enfants chantèrent dans les écoles. En voici un couplet :

La Corée, les îles Kiou-Kiou, Formose,
Beaucoup de terres ont été frappées par le Japon.
Et alors que le pays était chancelant,
Et profitant de la guerre mondiale,
Le Japon nous imposa un traité déraisonnable et inhumain,
Qui consacra la déchéance de notre pays.
Belles montagnes et rivières jolies
Vont nous être volées.
Nous affrontons à présent des jours pendant lesquels
Nous courons le risque de devenir esclaves.
Quand cette disgrâce nationale sera-t-elle éloignée de nos yeux.

La riposte japonaise ne se fit guère attendre. Ce fut la prise, l'occupation de la Mandchourie, l'incendie de Shanghai.

À l'aube, de mon lit, je vis encore la steppe mandchoue, des troupeaux de chevaux sauvages, des bandes de petits cochons noirs, que le passage du train attirait et effrayait à la fois. Un soleil rouge et rond comme une orange s'éleva bientôt à l'horizon. La chaleur devint vite effroyable. Quelques heures

100 III[b] elle *commença d'abord par répudier* son 101 III[b] fondées, *qui couvrirent toute la Chine, de Canton à Moukden*, de Shanghai 103 III[b] Yunnanfu, *et elles décrétèrent* le boycottage 104 III[b] japonaises <long passage omis dans I[a], I[b] et II> Les résultats 107 III[b] cent. *Des maisons d'importation, de commerce firent faillite. D'innombrables banques sautèrent. Dans les seules villes de Hong-kong et de Shanghai*, on 109 III[b] japonaises, *jusqu'à* 1931 111 III[b] moral *qui eut pour le moins autant* [R *d'importance* A *d'influence*] *sur les populations chinoises*. La jeunesse 131 II fois [R *L'horizon était*]. Un soleil

plus tard, nous arrivions à Harbin. Mon correspondant K. m'attendait à la gare. C'était un homme court, replet, joyeux et gai, dans la cinquantaine. Il me conduisit à l'hôtel Moderne, au cœur de la ville russe. Il me dit : « Reposez-vous, ne sortez surtout pas, je reviendrai vous prendre vers la fin de l'après-midi, et nous visiterons ensemble Harbin. » (Il prononçait Kharbine, à la française.)

Il vint me chercher vers cinq heures. Il était accompagné d'un ami, qui était banquier. Ils avaient tous les deux, sous leur veston, chacun deux revolvers. Nous dînâmes dans un restaurant russe, puis nous fîmes la visite des boîtes de nuit. Pour l'atmosphère, disait K. Elles étaient remplies de belles Russes ravissantes, mais les yeux noyés de drogue et d'alcool.

– Les revolvers, me dit K., mais c'est essentiel. Je vous ai demandé de ne pas sortir cet après-midi, parce que le *kidnapping* est le sport à la mode de Harbin. Le fils du propriétaire de l'hôtel Moderne, où je vous ai emmené, – un fils unique, de 22 ans – a été kidnappé le printemps dernier. Son père a déjà reçu, dans de petites boîtes scellées, trois doigts de sa main droite. Les ravisseurs exigent cent mille dollars. L'hôtelier n'a pu les réunir. On va couper le fils en morceaux. Mais que faire ?

Je passai huit jours à Harbin. Pour définir cette ville, il faudrait écrire un volume. Je me permets d'emprunter à un écrivain français, Maurice Percheron, un passage de son livre, *Tour d'Asie*[6], publié en 1936.

> À Harbin, le fil rouge fait une boucle sur un beau nid de vipères. Nulle part au monde ne grouille un tel amas d'intrigues, de trahisons, de collusions[7] imprévues, aussitôt dénouées qu'esquissées. Nulle part ne se nourrissent des rêves politiques aussi tortueux et aussi saugrenus[8]. Les gangsters arrivent à l'emporter en audace sur ceux de Chicago. Les femmes sont exquises et dangereuses[9]. Des trains sautent sans qu'on sache ni pour quel

156 Il emprunter [R *ici*] à 163 Il saugrenus. [R *Les gens*] Les gangsters

6. Maurice Percheron, *Tour d'Asie*, Paris, Denoël, 1936, p. 143-145.

7. Nous rétablissons ici le texte de Percheron. Grandbois a écrit *collisions*.

8. Percheron : saugrenus, *l'argent n'a de pouvoir plus dissolvant*. Les gangsters.

9. Percheron : dangereuses. *Les* trains.

but, ni par quelle main. De la boue, du sang, de la folle jouissance, des crimes, des attentats, des sourires adorables et la mort partout, un marché aux femmes cynique et organisé, voilà Harbin, la ville la plus surprenante du monde[10].

La politique nipponne a pris à charge la sécurité de l'État. [...]

Cet été, on en parlait partout : à l'hôtel Moderne, dans les maisons de jeu et d'amour, aux soirées du Yacht Club, aux bains dans la Soungari, au sein des innombrables caveaux[11] caucasiens où, de onze heures du soir à trois heures du matin, chantent de belles Géorgiennes et tournent[12] les Djiguites, les yeux fous et les pieds légers, leurs longs poignards entre les dents.

10. Grandbois a omis, sans indication, trois paragraphes.

11. Nous rétablissons ici le texte de Percheron. Grandbois a écrit *canaux*.

12. Percheron : tournent *des* Djiguites.

20 : LA COCHINCHINE (1)[1]

1950-08-29, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Entre le tropique du cancer et l'équateur, tamponnée entre l'Inde et la Chine, hérissée de hautes montagnes inaccessibles, ruisselante de fleuves fougueux dont les sources jaillissent des flancs tibétains, couverte de jungles impénétrables où grouillent le tigre, la panthère – le plus féroce, le plus souple

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. Exceptionnellement, pour les raisons indiquées à l'émission 49 (p. 323), nous ajoutons ici le texte de base de l'émission du 28 août 1951, identifié comme suit : I[c] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. II : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « La Cochinchine » (corrigé en p. 1 pour « L'Indochine »), avec en surtitre, p. 1, le chiffre 20 et « Visages du monde » (ANC). III : Le début de cette émission, de même que deux autres extraits, ont été publiés dans *la Revue populaire* (39[e] année, n[o] 3, mars 1946, p. 13 et 64) sous le titre « Terres étrangères ». Nous donnons sous ce numéro les variantes de cette version (BNQ, 204/2/26). Nous donnons également les variantes provenant des deux manuscrits de l'émission 49, identifiés comme suit : IV : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « L'Annam » avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement (ANC). V : Fragment de 5 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 5 en marge supérieure droite, sous le titre courant « L'Annam » avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (BNQ).

4 I[a],I[b],II,IV Entre *les tropique* du Cancer et de l'Équateur <Nous retenons la leçon de III.> 4 <voir Appendice IV, p. 741> 8 III panthère *noire*, – le plus féroce 8 I[c] panthère [A (]– le <...> canadienne, –[A)] le <parenthèses ajoutées, peut-être d'une autre main>

1. Le texte de cette émission a été publié dans HMH, p. 203-206, avec certaines omissions. Par ailleurs, l'émission du 28 août 1951 reprend intégralement ce texte, avec quelques variantes et sous le titre de « Annam ». Nous n'indiquerons, pour cette 49[e] émission, que les variantes.

des félins, et lustré comme la loutre canadienne – le rhinocéros à une corne, l'éléphant qui, par troupeaux de quatre ou cinq cents trompes, sillonne les hauts plateaux, du Mekong au fleuve Rouge, peuplée d'une innombrable gent volatile, aigrettes perchées sur le dos des buffles, paons blancs, flamants de ce rose ambigu que l'on ne peut retrouver ailleurs que sur les toiles de Kisling, verte d'immenses rizières nourries du limon des plus vastes deltas du monde, se trouve une péninsule de deux millions de kilomètres carrés que l'on nomme Indochine[2].

L'Indochine est sans conteste le plus dur, le plus pur diamant de l'Empire français. Le plus beau et le plus ignoré de l'étranger, car cet extraordinaire coin d'Extrême-Asie, par sa situation géographique, est toujours demeuré à l'écart des grandes lignes de la navigation océane, et les paquebots anglais, allemands, américains, italiens, hollandais, venus de l'Ouest, qui mouillent à Singapour, cette plaque tournante du monde asiatique, se dirigent ensuite, d'une seule course, vers Manille, Hong-kong, Shanghai, Kôbe ou Yokohama, négligeant Saigon, trop en retrait, perdu comme un parent pauvre au fond de la mer de Chine. Ce qui eut pour résultat, et par bonheur, que les bandes véritablement trop nombreuses des touristes internationaux, voyageurs du tour du monde minuté – trois mois

10 I[c] l'éléphant [A (]qui, <...> Rouge,[A)] peuplée <parenthèses ajoutées, peut-être d'une autre main> 11 I[c],IV cents *membres, vagabonde sur* les hauts 11 II Mekong [R *ou du* A *au*] fleuve 12 I[c],IV aigrettes *multicolores*, paons 14 III retrouver que 15 I[c],IV nourries *par le* limon II nourries [R *par*] du limon III nourries *par le* limon 16 III péninsule que 18 I[c],IV conteste *le plus pur, le plus dur joyau* de l'Empire III conteste *le plus pur, le plus dur* diamant 19 I[c],IV Le plus *riche* et 19 II ignoré [R *par* A *de*] l'étranger 20 I[c],IV car *ce coin extraordinaire de l'*Extrême-Asie 23 I[c],IV venus *d'Occident*, qui 24 III qui *mouillaient* à 24 I[c] Singapour, [A (]cette <...> asiatique,[A)] se <parenthèses ajoutées, peut-être d'une autre main> 25 III se *dirigeaient* ensuite 26 III Yokohama *négligeaient* Saigon 26 I[c],IV Saigon *ou Haiphong*, trop en retrait, *perdus* comme *des parents pauvres* au 28 I[c],IV résultat, – *heureux résultat, il va sans dire* – que 29 I[c] internationaux, [A (]voyageurs <...> de dot,[A)] ne <crochets ajoutés, peut-être d'une autre main> 30 I[c],IV voyageurs *de tours* du monde *minuté* <« minuté » souligné> – trois

2. On voit par cette indication, comme par la correction au titre sur le manuscrit, que la Cochinchine et l'Indochine désignent, pour Grandbois, à peu près la même réalité. La Cochinchine, comme il le précise plus loin, désignait la partie sud du Viêt-nam. L'Annam désigne plutôt la partie centrale du Viêt-nam, mais en pratique même ce terme est pris comme synonyme des deux autres, puisque l'émission 20 est reprise sous le titre de « Annam ».

– et tarifé – douze cents dollars – composés de vieilles filles aigries et fortunées, d'hommes d'affaires apoplectiques, de nouveaux riches à la retraite, d'étudiants gâtés, de petites dindes prédébutantes et singulièrement précoces, de mères résignées, de vagues aventuriers coureurs de dot, ne pouvaient descendre à Saigon pour, de là, se répandre en Indochine comme une nuée dévastatrice de sauterelles[3].

(Il va sans dire que je parle ici de la période de l'entre-deux-guerres !)

Déjà, au XVI^e siècle, des missionnaires français pénétraient en Indochine. Ces régions étaient alors parfaitement inconnues des Occidentaux, sauf du voyageur vénitien Marco Polo, qui les avait décrites, de façon émouvante, dans un livre devenu célèbre depuis, mais auquel, de son temps, personne n'avait ajouté foi. C'était en 1280. Aujourd' hui, les savants du monde entier s'accordent pour rendre hommage à la véracité du Vénitien. Marco Polo écrivait[4], au sujet de l'Indochine :

> Sachez que, quand on part de Ts'inen-tchéou et qu'on navigue par ouest-sud-ouest pendant quinze cents milles, on arrive alors en une contrée appelée Cyamba qui est une terre très riche, avec un roi à elle et un langage particulier. Les gens sont idolâtres et envoient tous les ans au Grand Khan des éléphants comme tribut ; ils ne lui donnent pas autre chose que des éléphants, et je vais vous dire pourquoi ils payent ce tribut[5].

---

31 III dollars – vieilles filles aigries, hommes d'affaires apoplectiques, nouveaux riches *très colorés du museau,* étudiants gâtés, petites dindes prédébutantes et singulièrement précoces, *beaux gigolos voraces,* mères résignées, *magistrats à la retraite* – ne pouvaient 33 I^c,IV gâtés, *alcooliques avant d'avoir atteint leur majorité,* de 34 I^c,IV mères *veules, grasses et* résignées 35 I^c,IV ne *descendaient point* à Saigon *ou à Haiphong* pour 37 I^c,IV sauterelles *dévastatrices. // Mais déjà,* au 42 I^c,IV du *vénitien* Marco 43 III décrites *d'une* façon 43 I^c,IV devenu *fort* célèbre, mais 44 II célèbre [A *depuis,*] mais 44 III auquel *alors* personne 45 III 1280. Sachez 46 I^c,IV véracité *du grand voyageur.* Marco

3. Les neuf paragraphes qui suivent, jusqu'à « ... protectorat français », ne figurent pas dans HMH.

4. L'extrait cité ici correspond à la quasi-totalité du chapitre CLXI du *Livre de Marco Polo.* Il semble toutefois que la version donnée ici ait été faite par Grandbois lui-même à partir d'une édition ancienne. On retrouve du reste le message du roi au Grand Khan dans *les Voyages de Marco Polo* de Grandbois, avec comme unique variante le passage du « vous » au « tu ». C'est « vous » qu'on retrouve dans les éditions Pauthier et T'Serstevens.

5. Fin des extraits intégrés à III.

Il est exact que, en l'an 1278 du Christ, le Grand Khan envoya un sien baron, qui s'appelait Sagatu, avec une nombreuse force armée, à cheval et à pied, contre ce roi de Cyamba ; et ce baron ouvrit la guerre par de grandes opérations contre le roi et son pays. Le roi était d'un âge avancé ; d'autre part il n'avait pas une aussi grande force armée que le baron. Quand le roi vit que ce baron portait la destruction dans son royaume, il en fut douloureusement affecté ; puis, ordonnant à ses messagers de faire leurs préparatifs, il les envoya vers le Grand Khan lui dire :

– Notre Seigneur le roi de Cyamba vous salue comme son Seigneur-lige et vous fait savoir qu'il est d'un âge avancé et que longtemps il a tenu son royaume en paix. Il vous mande par nous qu'il veut être votre homme-lige et vous donnera, tous les ans, des éléphants en tribut autant qu'il vous plaira. Il vous prie humblement et s'adresse à votre pitié pour que vous mandiez à votre baron et à ses gens de ne plus ravager son royaume et de quitter sa terre laquelle sera, dorénavant, sous votre commandement comme la vôtre, notre roi la tenant de vous.

Quand le Grand Khan ouït ce que le roi lui mandait, il fut ému de pitié et manda à son baron et à son armée qu'ils partissent de ce royaume et allassent conquérir quelque autre pays... C'est en cette manière que ce roi devint le vassal du Grand Khan. Tous les ans, il lui envoie un tribut de vingt éléphants, les plus grands et les plus beaux qu'il peut trouver en son pays...

Sachez aussi que, en ce royaume, nulle femme ne peut se marier si le roi ne l'a vue auparavant ; si elle lui plaît, il la prend pour femme ; si elle ne lui plaît pas, il lui donne une dot suffisante pour qu'elle puisse se marier, et sachez que, en l'an 1280 du Christ, Messire Marc Pol se trouvait en cette contrée, et qu'à cette époque le roi avait trois cent vingt-six enfants[6], tant mâles que femelles, sur lesquels cent cinquante au moins pouvaient porter les armes... Il y a beaucoup d'enfants dans ce royaume, on y voit aussi de grandes forêts d'un bois noir qu'on appelle ébène, dont on fait des coffrets...

Les missionnaires avaient donc pris pied en Indochine. Bientôt, certains en furent chassés. D'autres y furent martyrisés. Et

89 I^c,IV Indochine. *Non sans d'innombrables difficultés. On en chassa quelques-uns.* D'autres furent *torturés et mis à mort.* Et beaucoup

6. On trouve dans *les Voyages de Marco Polo* une version abrégée de ce récit : « Le Cyamba était gouverné par un vieux roi patriarche qui avait trois cent vingt-six enfants. Nulle femme de son pays ne pouvait se marier avant qu'elle n'eût comparu devant lui ; si elle lui plaisait, il la gardait comme épouse ; dans le cas contraire, il lui donnait une dot, et la renvoyait à son fiancé » (chap. XVI).

beaucoup plus tard, plus précisément en 1858 – il n'y a pas encore cent ans – un massacre général des religieux provoqua de la part de la France une réaction certainement saine, mais surtout une action militariste qui aboutit à la conquête. Et ce fut alors l'histoire, qui se répète à peu de détails près, de toutes les conquêtes.

L'Indochine est un immense pays en creux de la géographie qui comporte, ou plutôt est composé de cinq dénominations différentes, avec ou sans raisons, car le mélange des sangs, donc des origines, y demeure assez subtil. Il y a le Tonkin, l'Annam, le Cambodge, le Laos, et la Cochinchine. De tous ces pays, seule la Cochinchine, dont la capitale est Saigon, est colonie française. Les autres sont sous protectorat français.

Le modeste vapeur que j'avais pris à Singapour – Société des Chargeurs réunis – pour rejoindre l'Indochine, c'est-à-dire Saigon d'abord, n'avait certes rien à voir avec le *Queen Mary*, l'*Empress of Britain*, ou le *Normandie*. C'était un vieux sabot à classe unique, sauf pour les passagers de cale, qui portait, pour une grande partie, des fonctionnaires revenant de congé, des sous-officiers allant rejoindre leur poste en Annam ou au Tonkin, des colons qui regagnaient, après avoir soigné leur malaria en France, leur plantation d'hévéas. Ces derniers étaient les plus sympathiques, avec les officiers du bord. Les fonctionnaires étaient bougons, tatillons, distraits, querelleurs, intriguaient, se méfiaient, se plaignaient, et la chaleur des tropiques

---

91 I^{c},IV 1858, un massacre général *de* religieux provoqua I^{c} provoqua *chez les Français* une réaction *d'indignation pleinement justifiée, qui fut suivie par* une action *militaire* qui aboutit 92 II provoqua [R *de la part des* A *chez les*] Français 97 I^{c},IV pays *au* creux 99 I^{c},IV différentes, *parfois arbitraires,* car 100 I^{c},IV le *Cambodge, le Laos, l'Annam, le Tonkin, et la Cochinchine. De ces divers empires, ou royaumes,* seule 103 I^{c},IV sous *mandat ou* protectorat 104 I^{c},IV Singapour – *de la* Société 105 I^{c},IV c'est-à-dire *d'abord Saigon,* n'avait 108 I^{c},IV unique, *dont j'ai oublié le nom, et* qui <parenthèses ajoutées sur I^{c}, [A *()dont* <...> *nom,*[A)], peut-être d'une autre main> 111 I^{c},IV malaria *ou leur dysenterie* en France 112 I^{c},IV d'hévéas. *Avec les officiers du bord, ces derniers étaient les plus sympathiques. Car les* fonctionnaires *se montraient* bougons, tatillons, distraits, querelleurs, *se plaignaient, se méfiaient, intriguaient,* et la chaleur <...> femmes *venaient ajouter à la mauvaise humeur générale.* Vers neuf heures du soir, tout <...> bar, *les cabines étant trop chaudes pour pouvoir y dormir, et d'interminables discussions commençaient, qui duraient parfois jusqu'aux premières lueurs de l'aube. // Après plusieurs jours de cette navigation, nous quittâmes enfin* les eaux

aidant, que nulle brise marine ne venait rafraîchir, leurs femmes[7] parfois se « crêpaient le chignon » comme des poissonnières de Marseille. Vers neuf heures du soir – on retourne à sa cabine le plus tard possible dans ces mers – tout le monde s'entassait au bar, lequel d'ailleurs était spacieux. Les hommes, empourprés par le vin gratuit – et à volonté – de la table d'hôte du bord, et par plusieurs apéritifs antérieurs, tiraient sur leur cigare et satisfaits d'avoir provoqué une querelle entre leurs femmes, et de n'avoir pas à la poursuivre, s'adressaient des sourires entendus. Parfois l'un d'eux disait à sa compagne :

– Voyons, ma bonne amie, ménage un peu tes expressions... Tu sais fort bien que madame Durand n'a jamais voulu insinuer que...

Nous quittâmes enfin, après plusieurs jours de navigation, les eaux vertes de la mer de Chine pour pénétrer dans les eaux grises du Dông-nai, que l'on nomme rivière de Saigon. Il est d'abord difficile de délimiter les rives exactes de la rivière. Tout semble un immense marécage, où le ciel, la terre et l'eau sont confondus. Des palétuviers, d'une espèce plus aquatique que terrestre, paraissent seuls indiquer le lit réel du cours d'eau limoneux. Puis les premiers signes d'une occupation humaine. Des cases sur pilotis, disséminées parmi les bambous géants, des bananiers aux larges feuilles d'un vert cru, des cocotiers projetant leurs palmes au-dessus de toute végétation, d'immenses rizières jaunes et plates où l'on aperçoit des hommes, des buffles, enfouis à mi-corps dans le limon millénaire.

118 II soir – on [R *regagne* A *retourne à*] sa cabine 130 I^{c},IV eaux *boueuses* du Dông-nai, *le fleuve* de Saigon 131 II est [A *d'abord*] difficile [AR *d'abord*] de délimiter 133 I^{c},IV terre et *les eaux se confondent.* Des palétuviers, *qui semblent appartenir à* une espèce 134 II confondus [R *Seuls*] [D *des* S *Des*] palétuviers 135 II paraissent [A *seuls*] indiquer 136 I^{c},IV Puis *l'on aperçoit* les premiers signes *de l'activité* humaine *: des* cases 136 II signes [D *d'une* S *de*] [A *l'activité*] occupation humaine 137 I^{c},IV parmi *des* bambous géants. *On voit* des 138 II cru [R *et*] des 138 I^{c},IV cocotiers *dressant* leurs 140 I^{c},IV plates où des hommes, des buffles *sont* enfouis *jusqu'à* micorps, dans *ce* limon *plusieurs fois* millénaire 140 I^{a} aperçoit des *lionnes*, des buffles I^{b} aperçoit [R *des lionnes*] des buffles <Nous rétablissons ici la leçon de II, « lionnes » semblant une faute de transcription. HMH retient aussi cette leçon, mais remanie légèrement la fin du paragraphe.>

7. HMH donne une version différente, abrégée, de la fin de ce paragraphe.

Enfin, voici que s'annonce Saigon, par les tours de ses édifices gouvernementaux, de style moderne, qui jurent à première vue, parmi les acacias, les tamariniers[8], les aréquiers et les palmiers de toutes espèces, et les banians, l'arbre gigantesque des tropiques, dont chacune des racines, hors de terre, possède la circonférence du tronc d'un orme de nos campagnes canadiennes[9].

Saigon[10] ! Les Saigonnais prétendent que c'est un petit Paris. Un petit Paris asiatique. Et cela est vrai, toutes proportions gardées. Et si l'on remplace les marronniers par des cocotiers ou des mandariniers. La rue Catinat donne l'illusion du boulevard de la Madeleine ou des Capucines. Les terrasses des cafés, à la fin de l'après-midi, regorgent de clients venus pour l'apéritif. On ne s'y attarde cependant pas aussi longuement qu'à Paris, car les crépuscules n'y existent pas. Il fait jour à six heures moins cinq. Il fait nuit à six heures et cinq. La nuit tombe d'un bloc, crûment, sans se faire excuser. Le lendemain, le jour reprendra sa victoire, dans dix minutes, sans se faire excuser davantage. Les écrivains romantiques ont beaucoup écrit sur la douceur des tropiques. Il n'y a point de pays plus rudes, plus durs, plus difficiles à l'homme.

142 I^{c},IV Saigon, *avec* les <...> gouvernementaux, qui 144 I^{c},IV acacias, les *tamarins*, les aréquiers, les palmiers de toutes *sortes*, et *le banian, cet* arbre *géant* des tropiques, dont *certaines* racines 146 I^{c},IV terre, *possèdent* la circonférence d'un *bel* orme 151 I^{c},IV gardées, *et* si l'on remplace *les platanes et* les marronniers 152 I^{c},IV La *célèbre* rue Catinat, *bordée de terrasses de cafés, peut donner à la rigueur* l'illusion 153 I^{c},IV Capucines. *Seulement l'illusion, et à la condition de n'y pas regarder de trop près. Mais il n'importe. Saigon est la porte ouverte et colorée qui nous permet de pénétrer en Indochine.* <fin de I^{c} et IV>

8. À l'exemple de HMH, nous corrigeons ici Grandbois, qui avait écrit *tamarins*, mot qui désigne le fruit du tamarinier.

9. Entre ce paragraphe et le suivant, HMH insère un paragraphe extrait de la 50^{e} émission.

10. Aujourd'hui Hô Chi Minh-Ville.

21 : LA COCHINCHINE (2)[1]

1950-09-05, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Le passage du grand Marco Polo en Indochine, au XIII[e] siècle, ne semble [pas[2]] avoir incité les Occidentaux à marcher sur ses traces, puisque ce n'est que trois cents ans plus tard que des navigateurs européens abordent ces côtes légendaires. Les premiers sont des Portugais[3], les plus ardents voyageurs de cette époque. Les Hollandais les suivent de près, fondent un comptoir. Puis les Anglais, qui tentent en vain de s'y installer. Tout ceci, en vue du négoce. Mais des missionnaires les ont tous précédés. En effet, en 1614, quand la mission de saint François Xavier est chassée du Japon, les Jésuites se réfugient à Fai fo[4], le seul port cochinchinois qui soit alors accessible aux Européens.

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. Cette copie comporte un grand nombre de marques au crayon ou au stylo bille bleu, probablement faites en vue de l'édition HMH. II : Manuscrit de 28 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 28 en marge supérieure droite. Titre courant « La Cochinchine ». En sous-titre, p. 1, le chiffre I. En surtitre, le chiffre 21 et « Visages du monde ». On trouve également le chiffre 5 encerclé en marge supérieure gauche (ANC).

1. Seuls les trois derniers paragraphes du texte de cette émission ont été publiés dans HMH, sous le titre « Saigon », p. 206-207. Inexplicablement, le paragraphe de présentation se termine par « nous vous parlerons de la Mandchourie » dans I. « Mandchourie » a été raturé au crayon bleu et suivi d'un point d'interrogation sur I[b], mais on ne sait si la correction a été faite avant la mise en ondes.

2. Ajout de l'éditeur.

3. Voir l'émission 5, p. 49-50.

4. Ville côtière située près de Da Nang.

Mais le premier Français qui rejoignit l'Indochine fut le père Alexandre de Rhodes. C'était un Avignonnais, doué d'un zèle peu commun, très érudit et très versé dans les langues, qui fut l'auteur d'un dictionnaire annamite-latin-portugais. Mais des rivalités entre missionnaires de différentes nationalités ne lui permirent point de se livrer aux travaux qu'il eût souhaité d'accomplir. Plus tard, il y eut de violentes réactions de la part des autorités indigènes, d'atroces persécutions eurent lieu, et de nombreux missionnaires furent martyrisés[5].

Enfin, et beaucoup plus tard encore, ce fut un religieux français, Pigneau de Béhaine[6], évêque d'Adran, qui réussit, par son courage et sa ténacité, et à la suite d'un concours de circonstances extrêmement romantiques, de nouer des liens étroits entre la France et l'Indochine, des liens assez solides pour avoir pu résister jusqu'à nos jours.

L'évêque d'Adran[7] n'a que trente-trois ans lorsqu'il est promu à l'épiscopat. Il séjournait alors à Pondichéry, attendant le moment propice à l'accomplissement de sa mission. Et quand les persécutions perdent de leur virulence et semblent s'apaiser, il gagne tout de suite la Cochinchine et fonde un séminaire à Ha-Tien. Mais il commence à peine d'exercer son ministère qu'une révolte force le roi de Cochinchine, Nguyên Anh, à s'enfuir. Il cherche et trouve refuge au séminaire de l'évêque d'Adran, et celui-ci, pendant près de dix ans, partage la fortune et les infortunes du roi, car les rebelles sont tantôt vainqueurs, tantôt vaincus. Puis le roi, après avoir fait vainement appel aux Siamois, contre l'avis de l'évêque, le supplie de se rendre en

25 Il fut un [R *prêtre* A *religieux*] français

5. Ces persécutions religieuses ont duré de 1650 à 1750.

6. « Une mission apostolique évangélisant la Cochinchine, sous la direction de Mgr Pigneau de Béhaine, suggéra à un prince local, Nguyen-anh, de demander l'appui de la France contre la Chine et provoqua en 1787 la signature d'une alliance offensive et défensive entre lui et nous, qui nous valut la Baie de Tourane et l'Île de Poulo-Condor » (René Théry, *l'Indochine française*, Paris, les Éditions pittoresques, coll. « Arista », 1931, p. 39).

7. Pigneau de Béhaine avait été sacré évêque *in partibus* d'Adran, coadjuteur de l'évêque de Conathe, auquel il succéda en 1771. À partir de cette date, l'appellation « évêque d'Adran » serait donc fausse : il est devenu, de plein droit, évêque de Conathe. Il semble aussi que Grandbois se trompe sur l'âge. Né en 1741 et sacré évêque en 1770, il n'avait donc que vingt-neuf ans au moment où il est devenu évêque.

France, afin de demander secours au roi Louis XVI. Et voici ce qu'écrit l'historien Henri Gourdon[8] à ce propos :

> Il lui remettait le sceau du royaume et lui confiait le prince héritier Canh, son fils aîné. Il demandait à la France de conclure une alliance offensive et défensive, de lui fournir des vaisseaux, de l'artillerie et des soldats. Il offrait en échange l'île de Poulo Condor[9] et le port de Tourane[10], avec le privilège exclusif du commerce dans ses États. Il « remettait son sort et celui de tous ses sujets entre les mains du roi de France ».
>
> L'évêque d'Adran, après avoir relâché à Pondichéry, arriva en 1787 à Lorient. Le moment était peu favorable[11] à son ambassade : on abandonnait le Canada ; Dupleix[12] se mourait dans la misère[13]. L'opinion se désintéressait des entreprises lointaines. Le[14] ministre de la Marine était défavorable au projet. Mais la cour et la ville s'intéressaient au missionnaire et au prince ; ils furent reçus à Versailles et le dauphin joua avec le jeune Annamite ; on faisait des vaudevilles sur cet infortuné qui venait implorer l'appui de la France ; Mignard[15] peignit, dit-on, son portrait ; les Parisiennes se coiffaient « au prince royal de Cochinchine » ; un mouvement d'opinion se dessinait en faveur de l'entreprise. Le ministre des Affaires étrangères[16] entrevoyait dans une telle alliance la possibilité de compenser la perte de l'Inde[17] et du Canada et d'établir en Extrême-Orient une station

55 Il L'opinion se [R *désintéressant* <?> A *désintéressait*] des entreprises
56 Il était [R *défavorable* AR *opposé*] au projet

8. Henri Gourdon, *l'Indochine* (Paris, Librairie Larousse, 1931), p. 104-106. Grandbois omet trois courts passages, mais il insère trois commentaires personnels que nous signalons en note.

9. Aujourd'hui Côn Dao, archipel situé à une centaine de kilomètres des côtes du Viêt-nam, à la pointe sud-est.

10. Aujourd'hui Da Nang, sur la baie de Tourane, au sud de Huê.

11. Gourdon : « favorable *au succès de* son ambassade ».

12. En fait, Dupleix est mort depuis plusieurs années lorsque Pigneau de Béhaine arrive à Lorient. Ce grand administrateur colonial dont les politiques furent désavouées par la France mourut à Paris en 1763.

13. Gourdon : « misère ; *Lally-Tollendal était condamné à mort.* L'opinion ».

14. Gourdon : « Le *maréchal de Castries,* ministre ».

15. Il y a peut-être confusion ici puisque le seul Mignard dont le nom soit retenu en histoire de l'art, Pierre Mignard, est mort en 1695.

16. Gourdon : « Affaires étrangères, *le comte de Montmorin,* entrevoyait ».

17. Allusion, sans doute, aux établissements français créés à Pondichéry en 1674 et passés aux Anglais après le rappel de Dupleix, donc à peu près en même temps que le passage du Canada sous domination anglaise. Mais c'est Grandbois qui ajoute, ici, *et du Canada.*

navale qui nous donnerait la maîtrise des mers et du commerce dans cette région.

Le premier traité entre la France et le pays d'Annam fut enfin signé le 28 novembre 1787 à Versailles[18]. (Deux ans avant la Révolution !) La France accordait à la Cochinchine un secours militaire représenté par quatre frégates et 1650 soldats. Une somme d'un million – mais c'était un million-or ! – était affectée à l'expédition. La Cochinchine donnait en retour Poulo Condor, Tourane, et l'exclusivité du commerce. Le traité plaçait les deux pays sur le pied d'une complète égalité.

D'autres difficultés[19], des conflits sanglants ne manquent pas de surgir, et durant de nombreuses années, ne cessent de rougir de sang les liens tissés entre la France et l'Indochine.

Nguyên Anh[20], avec le concours des Français, et grâce à Mgr d'Adran, fonde une nouvelle dynastie, et sous le nom de Gia-Long, se proclame empereur de l'Indochine. Son fils aîné, le prince héréditaire, celui qui avait joué avec le dauphin à la cour de Versailles, étant mort prématurément, son frère puîné succède au trône de Gia-Long, et répudie la politique de son père. Ses deux successeurs agissent de la même façon. Les Français finissent par intervenir, militairement, et c'est la plus grande aventure coloniale française du XIXe siècle. Et la conquête de l'Indochine est enfin consommée.

D'après les voyageurs très accrédités, Saigon est le Paris d'Extrême-Orient. Je le veux bien. Cela est vrai dans un certain sens, et les voyageurs accrédités ne peuvent se tromper toujours. Et si les avenues, les rues de Saigon grouillent d'une population dont les gestes, les activités, l'allure, la couleur, les cris n'ont rien à voir avec les promeneurs paisibles qui flânent

72 H mais c'[D *étaient* S *était*] [R *des* A *un*] million-or – ! était [R *affecté à* A *fournie pour*] l'expédition 83 H Versailles, [R *étant* A *est*] mort 83 I^a,I^b frère *aîné lui* succède H frère [R *lui* A *puîné*] succède <Nous adoptons cette lecture, plus vraisemblable que celle de I^a et I^b.> 91 H sens, [R *car*] et les voyageurs 91 I^b toujours. [R *Et si* <...> *dû à Marseille.*] // Ce <correction au crayon bleu, peut-être d'une autre main>

18. Dans la phrase suivante, le passage entre parenthèses et celui entre tirets sont insérés par Grandbois.

19. Ce passage s'inspire, sans les citer, des pages 106 à 108 de l'ouvrage de Gourdon.

20. Grandbois utilise ce nom, à l'instar d'autres auteurs, tel Théry ; on trouve plutôt, dans les dictionnaires usuels, Nguyên Thê Tô.

le long du boulevard des Champs-Élysées ou parmi les sentiers ombreux du Bois de Boulogne, cependant, le soir, après le court crépuscule, de la terrasse de l'hôtel Continental de Saigon, l'on peut, avec quelque imagination, et sans trop appuyer sur les détails, se croire à Paris. Peut-être boulevard Saint-Denis, ou Poissonnière. Pour ma part, j'ai conservé le souvenir, à la terrasse du Continental, de la rue Catinat comme d'une sorte de Canebière tant étaient bruyantes les discussions, tant étaient pourpres les teints échauffés, tant était cordial et bon enfant l'accueil de mes voisins de table. Et quoi qu'en disent les grands voyageurs, je persiste à croire que s'il faut rendre à César ce qui appartient à César, il faut rendre à Marseille, mais non à Paris, ce qui est dû à Marseille.

Ce qui peut justifier davantage l'opinion de ces voyageurs, c'est le monde officiel de Saigon, les très beaux édifices, tous français de style, qu'il occupe[21]. Le lieutenant-gouverneur de la Cochinchine habite un palais superbe, fronté de hautes colonnes lisses et blanches, qui ne le cède en rien, par l'élégance et l'harmonie, aux meilleurs réussites des palais officiels d'Occident. Les réceptions qu'on y donne – garden-parties, thés, cocktails, divers, bals – sont extrêmement brillantes. Les femmes sont vêtues – ou dévêtues – selon les caprices des dernières créations des grands couturiers parisiens. Mais les hauts dignitaires indigènes, princes du sang, diplomates lettrés, mandarins influents, couverts de robes somptueuses, atténuent cependant l'éclat des toilettes, signées Patou ou Lanvin, des élégantes de Saigon. Car l'art vestimentaire des peuples d'Asie dépasse de beaucoup, par sa richesse et surtout par sa beauté, nos créations occidentales[22].

La magistrature et le barreau occupent une place importante dans la vie économique et sociale de Saigon, puisque la

97 II crépuscule [A *tropical*], de la terrasse 101 I^a,I^b Catinat *connue* d'une sorte <Nous considérons que « connue » est une coquille et retenons la leçon de II.> 107 I^b Marseille. // [A *Et*] [D *Ce* S *ce*] qui peut justifier davantage [R *l'* A *leur*] opinion [R *de ces voyageurs*], c'est <corrections peut-être d'une autre main>

21. Il faut comprendre : « Ce qui peut justifier davantage l'opinion de ces voyageurs, ce sont les très beaux édifices, tous français de style, que le monde officiel de Saigon occupe. »

22. Voir aussi la description de réceptions au Viêt-nam, dans la deuxième émission consacrée à Hanoi, p. 391.

capitale est le siège de deux cours criminelles, d'une cour d'appel, et d'une foule de petits tribunaux moins importants. Les avocats sont nombreux, venant de divers barreaux de France. Le barreau de Paris en fournit un bon nombre. Jeunes pour la plupart, ils sont très actifs, très énergiques, très entreprenants, s'occupent d'affaires auxquelles ils participent souvent, tout en étant conseillers légaux des grandes compagnies de riz et de caoutchouc, et savent mieux résister que les hommes d'âge mûr à ce climat particulièrement débilitant. On a beaucoup écrit et dit sur le climat de la Cochinchine. Les opinions peuvent différer, cependant, je l'ai trouvé affreux. Les hommes le supportent mieux que les femmes. Pour celles-ci, chaque année compte double ou triple, malgré les repos obligatoires dans les stations climatiques comme celle de Dalat, par exemple.

Sans doute les colonies, sous les tropiques, ont leurs bons côtés. Vie très large, domesticité nombreuse – à Saigon, pour le prix d'une femme de ménage montréalaise, vous pouvez avoir dix serviteurs – et l'illusion, je dis bien *illusion*, d'une certaine supériorité. Mais il y a les fièvres[23], les dysenteries, la nostalgie, l'abcès au foie. C'est l'inévitable revers de la médaille.

131 I[b] affaires [R *auxquelles ils participent souvent,*] tout <correction peut-être d'une autre main> 133 I[b] caoutchouc, et [R *savent* A *sachant*] <correction peut-être d'une autre main> II caoutchouc, [R *de*] et savent 137 II femmes. [R *Celles-ci*] Pour 143 II serviteurs – [A *et*] l'illusion

23. Grandbois lui-même fut atteint de la malaria lors de son passage en Indochine. Voir l'émission 53, p. 348.

22 : LA COCHINCHINE (3)[1]

1950-09-12, 19:45-20:00
réal. : Bruno Paradis

Les environs de Saigon, capitale de la Cochinchine, font oublier tout de suite le caractère français que l'on peut trouver rue Catinat. Des coolies-pousse nous y conduisent rapidement, d'un trot allègre et régulier. Ils ont le torse mince, brun, luisant et nu, et la tête coiffée de ce curieux chapeau conique qui fit fureur, naguère, chez les Parisiennes élégantes qui fréquentaient le Ritz, les courses de Longchamp, les allées du Bois de Boulogne, ou l'étincelante avenue des Champs-Élysées. Je ne veux blesser personne, mais n'en déplaise aux grands couturiers de la rue de la Paix, et leur gracieuse clientèle, le chapeau conique sied beaucoup mieux au coolie-pousse. Il le porte depuis des millénaires.

D'innombrables routes, je devrais dire plutôt sentiers, de couleur rouge – le rouge est la couleur de la terre cochinchi-

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 5 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 5 f. Exceptionnellement, ces versions ne contiennent pas de paragraphe de présentation. En guise de conclusion, on lit « "Visages du monde", un texte d'Alain Grandbois, dit par Jacques Auger, vous est présenté tous les mardis soirs à 7 h.45 » ajouté à la main sur I[b] seulement. II : Manuscrit de 30 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 30 en marge supérieure droite. Titre courant « La Cochinchine ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde », et en sous-titre le chiffre 22. En p. 1, on trouve aussi la signature de Bruno Paradis et d'Alain Grandbois en marge supérieure droite et la mention 6 copies au-dessous de la date en marge supérieure gauche. En marge supérieure gauche, p. 2, Grandbois a écrit « ne pas prononcer *comique* ! » en regard de « chapeau conique » (ANC).

7 II d'un [R *trop*] trot 12 II personne, [R *et* A *mais*] n'en déplaise 16 II plutôt [R *des*] sentiers

1. Le texte de cette émission a été publié intégralement dans HMH, sous les titres « Saigon », p. 207-210, et « Chez un planteur », p. 211-212.

noise, un rouge frêle, léger, comme diamanté – sillonnent une immense brousse tropicale, où le règne végétal atteint un gigantisme qui ne semble plus à la mesure de la nature. Parfois le sentier devient sombre, et si étroit, que l'on imagine s'enfoncer dans quelque jungle maléfique et sans issue. D'énormes banians le bordent ; élevées très haut au-dessus du sol, leurs racines sont plus tortueuses et plus lisses que les serpents de marbre sculptés par les artistes anonymes de l'Inde primitive. En plein jour, je me trouve dans une sorte de nuit épaisse et verte, irréelle et glauque, de la couleur que l'on prête à certaines profondeurs de la mer. Et soudain, au détour de ce couloir étonnant, la lumière jaillit d'un jet, trop forte, trop aiguë, et ce sont, bordés de hauts palmiers, des marécages couverts de lotus. Puis des fougères géantes, des cocotiers, des roseaux multicolores, des bananiers vétustes et stériles, aux feuilles trop larges, et dont les bords effrités font songer aux oreilles de ces éléphants centenaires qui vont chercher, selon la légende, un lieu secret pour mourir. Des arroyos – cours d'eau lourds et paresseux, d'où l'on voit poindre, hideux et baveux, le mufle triangulaire – mais allongé – des crocodiles. Il y a les éblouissants flamboyants, les mandariniers, les manguiers, les aréquiers, et parmi cette végétation à nulle autre pareille au monde, des milliers de petits singes bruyants, cacassant, sautant d'arbre en arbre, sautant sur moi, sur le coolie, reprenant tout de suite leur envol. Car ils semblent voler véritablement, tant leur agilité, leur souplesse, sont extrêmes.

Mais l'arbre miraculeux des tropiques est le bambou. De la mer de Bengale à la mer de Chine, il compose l'arbre symbolique des terres chaudes. Et nous longeâmes la lisière d'une forêt de bambous, durs, longs, luisants et dorés, pressés les uns contre les autres comme les pailles tressées d'un panier. Très haut, leur feuillage grêle grignotait un ciel immobile et bleu.

Nous étions partis au petit matin. Je dis au coolie de revenir vers la ville. Il s'arrêta, posa les manchons de son pousse sur le sol, se tourna vers moi en souriant, et me demanda :

---

22 I^a,I^b,II issue. *Ces* énormes banians *la* bordent, élevées très haut au-dessus du sol, *sont plus tortueuses et plus lisses* <Nous adoptons ici la leçon de HMH, plus compréhensible ; le féminin des adjectifs « élevées » et « tortueuses », de même que le sens, semblent justifier cette version, bien qu'on ne la trouve dans aucun autre état du texte.> 25 II marbre [R *sclu*] sculptés 29 II aiguë, et [R *c'est* A *ce sont*], bordés 46 I^a,I^b nous *longeons* la lisière. <Nous retenons ici la leçon de II, plus vraisemblable.> 51 II ville. Il [R *tourna son*] s'arrêta, [R *re*]posa

– Missié toi, pas vouloir rencontrer petites congayes ? Les congayes sont les indigènes annamites.

– Non, répondis-je.

– Missié toi, pas vouloir rencontrer petites Chinoises ?

– Non, répondis-je.

– Missié toi, pas vouloir rencontrer...

– Non, répondis-je.

Il secoua la tête en riant, ne fit montre d'aucun dépit, reprit les manchons de son pousse et me reconduisit, de son trot régulier, à la terrasse du Continental. Il avait couru cinq ou six heures.

Saigon ne représente pas plus la Cochinchine que Shanghai, par exemple, peut représenter la Chine. Toutes les capitales du monde sont d'extraordinaires mensonges. Il faut sortir de New York pour connaître les États-Unis, de Paris pour connaître la France. À deux ou trois kilomètres de Saigon, déjà, la Cochinchine s'annonce avec ses indigènes et leur manière de vivre. Ils sont de race annamite pour la plupart. Ils habitent des paillotes bâties sur pilotis, dans une région régie par les caprices des eaux. Ils cultivent d'immenses rizières, et chaque case, de son monticule, surveille son buffle, l'enfant sur le buffle, et la femme qui pique le riz, dans le minuscule carré qui lui est accordé. Car ces immenses rizières sont partagées très parcimonieusement, de sorte que s'il est heureux, l'indigène peut à peu près nourrir sa famille avec quelques poignées de riz quotidiennes. Il y a, cependant, le poisson qui abonde, et les filets tendus au bout de longues perches sont toujours remplis. Car ces terres marécageuses sont poissonneuses à l'extrême, et même dans la saison sèche, quand les eaux se sont retirées, les enfants creusent des trous dans la boue, et en retirent des poissons qui s'y sont immobilisés.

Non loin de Saigon, ville française, il y a Cholon[2], ville chinoise. Un coolie-pousse nous y conduit en moins d'une

55 II répondis-je. *Il riait, il dit* : – Missié 64 II que [R *Sai* <?>] Shanghai 78 II a [R *heureusement* A *cependant*] le poisson 83 II poissons [R *crus* <?>] qui

2. Aujourd'hui devenue un quartier industriel et commercial de Hô Chi Minh-Ville.

heure. Cholon, c'est la Chine des ports de mer, celle de Canton, de Shanghai. Les lumières, les oriflammes, les bannières, les feux d'artifice, le grouillement de la foule sont incroyables. Tous les défauts, et toutes les qualités des Chinois s'y rencontrent. Outre les comptoirs sérieux, tout ce que l'ingéniosité chinoise peut fournir s'y trouve afin de satisfaire les goûts nombreux de sa clientèle. Les principes de la morale occidentale n'y sont guère observés. Les fumeries d'opium abondent. D'ailleurs, en Indochine, l'opium n'est pas interdit, et une régie en contrôle la fabrication, la distribution, la vente et les prix. Cela peut n'être pas à l'honneur du régime colonial français, mais c'est ainsi. D'ailleurs, les amateurs réels de la drogue ne goûtent guère celle de la régie, et se procurent, par des moyens de contrebande, celle du Yunnan ou du Szu-ch'uan, qui est plus forte et plus pure.

Cholon, avec ses maisons de jeux, de danse, de plaisirs, ses restaurants bruyants ou discrets, modestes ou luxueux, représente la Chine en Indochine. On y peut manger l'œuf si vieilli que le blanc est devenu vert-de-gris et que le jaune est tombé en poussière – ce qui est un mets beaucoup plus onéreux – le chien et le canard laqués, l'aileron de requin et le nid d'hirondelles, toutes nourritures extrêmement délicieuses – et je n'ironise pas – à condition que la première fois que l'on y goûte, l'on ne connaisse pas trop bien l'identité du comestible. Et le ver de palmier frit, par exemple, peut se comparer très favorablement, pour la saveur et le goût, à des poussins du printemps.

J'allai passer une quinzaine de jours chez un planteur de caoutchouc. Là-bas, on les appelle colons. Et pas plus qu'en Afrique du Nord, on n'attache à ce terme quoi que ce soit de sens péjoratif. Nos « habitants » canadiens sont plus susceptibles. Au contraire, le colon des colonies jouit d'une très grande influence auprès de l'administration et des banques.

C'était à une centaine de milles de Saigon, près des frontières du Cambodge et du Laos. Une habitation centrale, flan-

95 II contrôle la [R <illisible>] fabrication 98 II moyens de [R *propagande* <?> A *contrebande*], celle 105 I^a,I^b qui [A *est*] un II qui est un mets beaucoup plus *délicat que l'œuf frais, et beaucoup plus* onéreux 106 II chien [R *laqué*] et le canard 107 II je [R *n'ironise*] n'ironise 115 II Afrique du Nord, on [A *n'*]attache

quée de pavillons, puis une double rangée de paillotes, où logeaient, avec leurs femmes et leurs enfants, les travailleurs indigènes. La plantation était en pleine jungle. Mon hôte, Denis D., pouvait avoir quarante, quarante-cinq ans. Un homme à l'œil noir et dur, de grandeur moyenne, mais très large d'épaules et de poitrine, qui était plutôt taciturne. Je l'accompagnais parfois dans ses randonnées quotidiennes à travers sa plantation. Mais je crois qu'il préférait être seul. Le soir, il devenait l'hôte parfait. Il avait réussi à s'aménager, sous un toit de paille de riz et entre des murs de torchis, des pièces fort agréables, et surtout, avec des trophées de chasse, peaux de panthères et de tigres, pattes d'éléphants, ivoires nombreux, vases de porcelaine, tentures du Szu-ch'uan, un extraordinaire living-room.

Je lui disais :

– Il ne manque plus que la cheminée Tudor !

Il me répondait :

– Tu as raison !

Puis la congaye apportait le whisky, et des brocs d'eau froide de la fontaine. Elle se retirait en saluant le maître, avec une inclination, et le salut rituel. Je demandai un jour à Denis :

– Comment se fait-il que tu te promènes tous les jours dans ta plantation, qui est infestée de tigres, sans aucune arme ?

– Tu plaisantes... le tigre !...

– Mais c'en est plein chez toi.

– Naturellement, c'en est plein chez moi. C'en est toujours plein dans les plantations d'hévéas. Mes arbres produisent une certaine graine, dont sont friands les paons, que tu as vus partout. Or, le tigre est à son tour friand du paon. Ah ! sans doute, de l'antilope, du chevreuil, aussi... mais le paon est son mets favori... Il y a quinze ans que je suis ici. Jamais un tigre ne m'a attaqué. Ni aucune autre bête dite féroce. Si tu tires dessus, évidemment... Ou à moins que tu les effraies, ou qu'elles aient trop faim, ce qui n'arrive que pour les très vieux tigres qui ne

122 II logeaient, [A *avec leurs femmes et leurs enfants*], les travailleurs
126 II accompagnais [A *parfois*] dans 148 II Ah ! [R *va*] sans

peuvent plus chasser, et qui doivent se contenter de rôder autour des villages. Mais ils sont tout de suite repérés dans la région...

Il tirait sur sa pipe. L'humidité empêchait son tabac de brûler. Les allumettes de la régie avaient un petit feu court et violet et s'éteignaient aussitôt. Il réussit enfin à l'allumer, pour un moment, non sans quelques jurons assez sonores.

– Crois-moi bien, il n'y a qu'une bête féroce au monde. C'est l'Homme.

23 : LE CAMBODGE (1)[1]

1950-09-19, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Quand j'étais encore un enfant, et que je me nourrissais secrètement de lectures extravagantes, les récits de voyages me passionnaient par-dessus tout. Et certains noms de villes, de pays, de mers, par la sonorité de leurs syllabes et par ce qu'ils pouvaient représenter pour moi d'inaccessible et de mystérieux, me fascinaient particulièrement : Colombo, Singapour, Valparaíso, Bagdad, l'océan Indien, les Sargasses, les îles Sous-le-Vent, la Terre de Feu. Chacun de ces mots possédait le pouvoir magique de me faire rêver sans mesure.

Et je crois que vers l'âge de dix ou onze ans, après avoir accompli beaucoup de périples imaginaires autour du monde, j'avais dévoré et épuisé la bibliothèque paternelle. Cependant, le nom d'un petit royaume asiatique me semblait contenir et renfermer tous mes désirs d'exotisme et d'évasion. C'était le mot « Cambodge ». Et je me jurai, d'une façon très solennelle, de visiter un jour ce royaume. Il est possible que l'on tienne

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. Un paragraphe de conclusion, qui diffère du paragraphe habituel, a été ajouté à la main sur ces versions : « "Visages du monde", un texte d'Alain Grandbois, dit par Jacques Auger, vous est présenté le mardi soir à 7h.45. La semaine prochaine, nous vous parlerons encore du Cambodge. » II : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite. Titre courant « Le Cambodge ». En surtitre, p. I, « Visages du monde », et en sous-titre, le chiffre 23 (ANC).

16 II nom [R *seul*] d'un

1. À l'exception de la longue citation de Pierre Loti, le texte de cette émission a été publié dans HMH, sous le titre « Le Cambodge », p. 212-215.

ses serments d'enfant plus que ses promesses d'homme mûr. L'homme que nous sommes devenu se trouve bien loin de l'enfant que nous avons été. Quoi qu'il en soit, – et mon propos n'est point de philosopher – je me suis tenu ma promesse, je suis allé au Cambodge, et mes rêves d'enfant, miraculeusement, n'ont pas été déçus. J'y ai trouvé ce que j'espérais y trouver, ce dont j'avais rêvé, et plus encore !

La route qui me conduisait à Phnom Penh, la capitale du royaume du Cambodge, me fournissait un extraordinaire paysage. Nulle part, sauf peut-être dans les campagnes annamites, ou dans l'île de Ceylan, le dépaysement ne peut être plus complet. Tout cela ne semble pas appartenir au monde réel. C'était pendant la saison sèche[2], qui se situe à l'époque de notre saison d'hiver. La période des pluies – c'est notre saison de l'été et de l'automne – submerge le pays, le noie durant des mois et lui apporte, par la hausse de ses fleuves et de ses lacs, la plus grande richesse, c'est-à-dire la garantie du pain quotidien, ce qui équivaut, pour l'indigène, au riz quotidien. Les grandes crues n'incommodent pas l'indigène, car ses paillotes, élevées sur pilotis, ne risquent pas d'être enlevées par la violence des eaux comme ces habitations des riverains des grands fleuves de Chine, dont les débordements très spectaculaires apportent chaque année la ruine et la mort à des centaines de milliers de personnes !

Pourtant, le Mekong, ce père nourricier du Cambodge et de la Basse-Cochinchine, est l'un des trois plus grands fleuves d'Asie. Mais son cours a conservé la régularité du pendule, traversant, à partir de sa source qui jaillit des flancs tibétains, des régions prodigieusement boisées. Et c'est ainsi qu'à l'encontre de certaines grandes provinces de la Chine ou des États-Unis, il n'y a point d'érosion au Cambodge. La végétation protège le grand fleuve, lequel à son tour fertilise les contrées qu'il arrose, et les hommes respectent le fleuve et la forêt, de sorte que l'homme et la nature observent un pacte secret fournissant un équilibre que semble avoir perdu notre monde moderne de l'Occident !

25 II j'espérais [A *y trouver,*] ce dont 42 II ruine et la [R *morte* <?>] mort 49 II Cambodge. [R *Sa* <?> A *La*] végétation 52 II observent [R <illisible>] un pacte

2. Grandbois aurait visité le Cambodge en mars 1934, après son séjour à Saigon, où il est arrivé fin février, et avant son arrivée à Macao le 1er avril. Voir p. 50, note 8.

Il y a aussi le Grand Lac du Cambodge, nommé par les indigènes Tonle-sap – ce qui veut dire approximativement « Mer d'eau douce », – et qui agit comme régulateur du grand fleuve. Le Tonle-sap, qui peut avoir cent milles de longueur et vingt milles de largeur à la saison sèche, double ou triple le volume et le diamètre de ses eaux pendant et après la saison des pluies[3]. Le petit royaume, à moitié inondé, devient une immense plaine lacustre. Les arbres géants des tropiques sont à demi noyés, les bêtes sauvages – tigres, panthères, éléphants, daims – se sont réfugiés dans les montagnes du Haut-Cambodge, et les Cambodgiens vivent, comme les Vénitiens, au-dessus des eaux !

J'ai navigué sur le Tonle-sap. Mais un écrivain français cher aux jeunes filles de ma génération, que l'on oublie trop aujourd'hui pour qu'il ne revienne pas en pleine lumière demain, je veux parler de Pierre Loti, s'est également promené sur le Grand Lac. Et je lui laisse sa grande phrase poétique[4] :

> Sur le lac, grand comme[5] la mer, voici le lever du soleil. Et en quelques minutes tout se colore. À l'horizon de l'Est, l'air limpide devient tout rose, et une ligne d'un beau vert chinois indique la continuation sans fin de la forêt noyée. Par contraste, du côté de l'Ouest – où la rive est trop lointaine pour être vue, – il y a des amoncellements de choses sombres, chaotiques, terrifiantes, qui pèsent sur les eaux ; des choses qui se tiennent debout, ainsi que des blocs de montagne, et se découpent aussi nettes que des cimes réelles dans le ciel pur, mais que l'on dirait prêtes à des écroulements formidables comme ceux des fins du monde ; l'ensemble de tout cela est raviné[6], creusé, tourmenté, avec des ténèbres

58 II avoir [R *une*] cent 70 II s'est [R *aussi*] également 71 II Grand Lac. Et [R *voici ce que je lui emprunte* <?> A *je lui laisse sa grande* [R *phrase*] *phrase poétique :*] « Sur le lac 72 II lever [R *voici le* <illisible>] du soleil

3. Cette surface passerait de 2700 à 10 000 km² à la saison des pluies. Le Cambodge (aujourd'hui Kampuchea démocratique) ayant une superficie totale de 181 000 km², on voit que Grandbois exagère en affirmant que « le petit royaume [est] à moitié inondé ».

4. Pierre Loti, *Un pèlerin à Angkor* (Calmann-Lévy, 1912, p. 37-42). Il s'agit du début du chapitre VI. Cette citation est omise entièrement de HMH, qui établit le lien suivant entre « Grand Lac » et « récits de voyages » : « Je citerais volontiers des pages de sa grande prose poétique, parce que mon enfance s'est nourrie de récits de voyages... »

5. Loti : « comme *une* mer ».

6. Nous rétablissons ici le texte de Loti, contre *ravivé* qu'on trouve dans I et qui est une coquille.

dans les replis, avec des rougeurs de cuivre sur les saillies. Et juste au-dessus, comme posée, la vieille lune morte, la grande pleine lune couleur d'étain, commence à pâlir devant ce soleil qui surgit en face. Tout ce côté de l'Ouest serait à ne pas regarder, à faire peur, si l'on ne savait ce que c'est : un orage, d'aspect cent fois plus terrible que les nôtres, qui couve avec un air de dormir, et vraisemblablement n'éclatera pas.

C'est de là que nous étaient venues, sur la fin de la nuit, cette chaleur et cette sorte de tension électrique si énervantes ; avec l'habitude de ces climats, nous[7] aurions deviné, avant de le voir, qu'il y avait quelque part dans l'air un épouvantail de ce genre. Mais voici que cela se déforme, s'atténue, cesse de donner l'illusion de la consistance, et on respire mieux à mesure que tout achève de se dissoudre : des nuages quelconques à présent ; bientôt après, de simples vapeurs, qui restent pour embrumer chaudement la partie occidentale de cette petite mer, où nous passons seuls.

Pas une jonque en vue ; pas plus de trace de l'homme qu'avant son apparition dans la faune terrestre. Mais çà et là de longues traînées, d'un blanc rosé, font des marbrures sur les eaux verdâtres saturées de matières organiques, et ce sont des compagnies de pélicans qui dorment et se laissent flotter.

Jusqu'au milieu du jour, nous continuons de cheminer sur le lac inerte, qui a des luisances d'étain poli. À l'horizon de l'Est, une espèce de moutonnement vert se prolonge sans fin, toujours semblable à lui-même : grands arbres, qui baignent jusqu'aux branches et dont les dômes seulement émergent encore. Ce n'est qu'un faux rivage, puisque sous la verdure le lac ne cesse de s'étendre à d'imprécises distances ; ce n'est que la limite des eaux plus profondes, où la végétation perdrait pied.

Trente lieues, quarante lieues de forêt noyée défilent ainsi, tant que dure notre course paisible vers le Nord. Zone immense, inutilisable en cette saison pour l'homme, mais réservoir prodigieux de vie animale : ombrages pleins d'embûches, de guets-apens, de griffes, de becs féroces[8], de dards aiguisés pour les piqûres mortelles. Des ramures plient sous le poids des graves marabouts au repos ; des arbres sont si chargés de pélicans que, de loin, on les croirait tout fleuris de grandes fleurs pâlement roses.

Aux instants où nous naviguons en frôlant presque cette forêt au vert éternel, les hôtes des branches s'épeurent, prennent leur vol. Et alors, de près, nous voyons des écheveaux de lianes,

116 II guets-apens, de [R *bêtes* <?>] griffes

7. Loti : nous *avions* deviné.

8. Loti : féroces, *de petites dents venimeuses, de petits* dards.

comme dévidés sur les arbres, les rattachant[9] les unes aux autres, tellement que tout cela se tient pour ne former qu'une seule masse indémêlable.

Si je me suis permis de donner à Pierre Loti quelques minutes de mon entretien hebdomadaire de ces *Visages du monde,* c'est que d'abord Loti, quoiqu'il soit parfaitement oublié par les générations actuelles, demeure un grand écrivain, et qu'on finira par le reconnaître, par le recréer, – je dis recréer parce qu'il a obtenu tous les succès de son vivant, mais ensuite et surtout, comme je le disais au début de cette causerie, mon enfance s'était nourrie de récits de voyages, dont ceux de Loti. Je goûtais, inconsciemment, – et peut-être par penchant naturel – sa tristesse et cette nostalgie qui diluaient les êtres et les choses dans une sorte de magma que je ne pouvais ni préciser, ni définir. J'étais inquiet. Cependant, je faisais, malgré ces remords de conscience, mon premier tour du monde avec Loti. Je l'ai fait plus tard, tout seul. Mais les images ensoleillées de mon enfance me poursuivaient et m'accompagnaient. J'avais complètement oublié Loti. Je le retrouve aujourd'hui, à mon grand plaisir. Je me retrouve aussi, seul, avec une gerbe de souvenirs qu'il est assez difficile de dénouer, car les ans l'ont faite épaisse, touffue, et délicate de traitement.

Or, sur la route conduisant à Phnom Penh...

127 I[b] permis de [R *donner à Pierre Loti quelques minutes de mon entretien hebdomadaire de ces « Visages du Monde », A citer aussi longuement Pierre Loti,*] c'est <correction peut-être d'une autre main> 128 II hebdomadaire de [R *mes* A *ces*] Visages 132 I[b] vivant[D , S .] [R *mais ensuite et surtout, comme je le disais au début de cette causerie, mon enfance s'était nourrie de récits de voyage, dont ceux de Loti.*] Je <correction peut-être d'une autre main> 136 II cette [R *sorte de*] nostalgie

9. Loti : rattachant les *uns* aux.

24 : LE CAMBODGE (2)[1]

1950-09-26, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Il y avait, sur la route conduisant à Phnom Penh, capitale du royaume du Cambodge, de petits villages adorables, enfouis sous les bananiers, qui semblaient avoir été posés là pour des temps éternels. Et la douceur même des gestes des habitants, leur lenteur gracieuse, chez les hommes et chez les femmes, semblaient également défier les jours et les nuits, et la voracité du monde. [Ils] paraissaient marqués, si naturels demeuraient-ils, si parfaitement adaptés à l'humain, du sceau définitif.

Je crois que nulle part au monde l'on ne peut mieux constater qu'au Cambodge la répétition des ressemblances, qu'il s'agisse d'une famille, d'un village, ou même d'une entière région. L'enfant de quatre ans est l'image de son père, laquelle

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 27 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 27 en marge supérieure droite. Titre courant « Le Cambodge ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde » et la date, 26 sept. En sous-titre le chiffre 24 (ANC).

7 II gestes [A *des habitants*], leur 8 II femmes, [D *semblent* S *semblaient*] également 9 I[a] nuits. *Et* la voracité du monde, *et* paraissaient marqués si naturels <...> définitif. // I[b] [R *et la voracité du monde,* <...> *du sceau définitif.*] // II nuits et la voracité du monde, [R *et*] [D *paraissent* S *paraissaient*] marqués si naturels [R *sont* A *demeuraient*]-ils, [R *si* A *parfaitement*] adaptés à l'humain [A *étaient-ils*], du sceau définitif. // Je <En II, tout le passage est souligné depuis « et paraissaient ». En marge gauche, un grand point d'interrogation. Aucune de ces versions n'étant compréhensible, nous avons transformé la ponctuation et corrigé légèrement la phrase. La version donnée par HMH est, elle aussi, incompréhensible.>

1. Le texte de cette émission, à l'exception de deux paragraphes, a été publié dans HMH, sous le titre « Les Cambodgiens », p. 215-222. Deux passages ont cependant été déplacés.

est celle de son grand-père, et il arrive que l'on aperçoive l'arrière-grand-père, étendu sous un parasol, derrière la paillote au toit de chaume dont les centaines de milliers de brins de paille de riz brillent au soleil comme de petites langues d'or, avec le même visage, quoique autrement ridé. Mais la tête est la même, d'une rondeur admirable, rasée soigneusement depuis l'enfance, et même, pour les délicats, pour les hauts fonctionnaires et pour les princes du sang, ratissée de plus près encore avec la pierre ponce. Mais comment distinguer dans un village toutes ces familles les unes des autres, demandais-je à un ami chinois, avec cette identité de traits ? Le Chinois me répondit :

– Comment pouvez-vous, en Europe ou en Amérique, vous reconnaître les uns les autres ? Je vous vois tous pareils, en deux catégories. Les blonds, les bruns. Quelques centimètres de plus ou de moins de taille, et vous aussi vous vous ressemblez tous. Comment faites-vous pour vous distinguer ?

Comme j'étais d'humeur à plaisanter, je lui affirmai que nous portions tous, des îles Britanniques à Vancouver, et de l'Alaska à la Nouvelle-Orléans, des numéros, ou matricules, de sorte que nulle erreur d'identification, par la police, les autorités administratives ou les familles, n'était possible.

Nous étions à Shanghai, au Shanghai Club, lequel, d'après Paul Morand[2], est le plus grand bar du monde. L'écrivain Morand doit s'y connaître, c'est l'éternel voyageur. Et je lui accorde volontiers raison. Cependant, les gens de Rio, au Brésil, prétendent qu'ils battent, sur ce point, les gens de Shanghai. J'ai fréquenté beaucoup de bars, de Montréal à Calcutta, de Paris à Singapour, de Québec à Colombo. Celui du Shanghai Club doit avoir environ un demi-kilomètre. C'est-à-dire plus d'un tiers de mille. Derrière l'interminable comptoir, ou zinc, les barmen jaunes, vêtus de longues tuniques blanches, se tiennent debout, à l'alignement, comme le cinéma nous montre

18 II brins [A *de paille de riz*] brillent 20 II visage [R *cependant* A *quoiqu'autrement*] ridé <Nous corrigeons en « quoique », plus conforme à l'usage.> 22 II délicats, [A *pour*] les hauts 23 II et [A *pour*] les princes 26 II chinois, [R *dans* A *avec*] cette 32 II distinguer [R *les uns des autres ?* A *?*] // Comme 47 I^a,I^b barmen *jeunes*, vêtus <Nous optons pour la leçon de II, « jeunes » semblant une faute de transcription, retenue par HMH.>

2. Paul Morand parle du Shanghai Club dans *Rien que la terre* (1926).

une compagnie de skieurs finlandais. Un barman par client. Et les clients sont nombreux. On y boit tous les alcools connus, on y parle toutes les langues du monde.

Entre hommes seulement. Les femmes n'y sont pas admises.

Mon ami Wang me dit soudain, toujours souriant :

– Vous aimez rire !

Ses yeux ne souriaient pas. Je lui répondis, un peu interloqué, qu'à l'occasion, en effet, j'aimais beaucoup les jeux de la plaisanterie. Il me dit alors :

– C'est que j'ai passé trois ans à Harvard...

– Bon, bon, lui répondis-je vivement, très bien. C'est une chose excellente pour l'éducation d'un jeune homme...

– Et j'y ai constaté, ajouta-t-il, que si les maisons des rues et des avenues de Boston sont numérotées, les individus ne le sont pas...

– Ah ! fis-je. Ah !... (Et je commençais de penser que ma petite plaisanterie tournait à l'aigre. Je le regrettais, car Wang était un charmant garçon ; d'autre part je tenais à sortir de mon petit pétrin. L'humour occidental, et l'humour asiatique, n'ont rien de commun.)

– Je dois vous dire, Wang, que vous êtes un excellent observateur... Cependant, je vous parlais du Canada, et non des États-Unis... Harvard et l'Université Laval, ou celle de Montréal, sont des choses différentes... Je suis Canadien...

Wang reprit, avec son petit sourire agaçant et ses yeux froids :

– Mon cher ami, les dieux m'ont protégé, car ils m'ont permis d'aller à Québec, à Montréal, et j'ai même passé quelques jours dans une très jolie petite ville, joyeuse et vivante, à odeur forte parfois, selon les vents, ce qui me faisait penser à mon pays, et qui se nomme, si je ne me trompe, Trois-Rivières... Alors, vous comprenez, vos numéros, etc.

---

66 Il regrettais, [A *car*] Wang Il trompe [R *pas*], Trois-Rivières

70 Il dire, [R *cependant,*] Wang,

Il avait repris sa bonne humeur, et j'accusai ma défaite.

– C'est cela, vous avez gagné. J'ai exagéré, j'ai mis le coup de pouce, comme on dit au Quartier latin, – que vous avez sans doute fréquenté – mais c'est un peu votre faute, Wang. Votre distinction des blonds et des bruns me semblait par trop arbitraire, et sommaire...

– Je le sais bien, me répondit-il. Mais vous ne m'avez pas laissé le temps de faire les distinctions nécessaires. Votre vivacité d'Occidental s'est emparée tout de suite de la balle que je lançais, mais au départ, alors qu'il eût fallu la cueillir à l'arrivée, après qu'elle eût accompli la courbe de sa course... Nous ne jouons jamais le même jeu. Ou plus précisément, nous jouons le même jeu, mais nous n'observons pas les mêmes règles...

Pour en revenir à notre sujet, je vous disais qu'à mon arrivée en Amérique, tous les Américains, pour moi, les blonds d'un côté, les bruns de l'autre côté, me semblaient identiques. Au bout d'une semaine, je vivais comme dans un cauchemar. Je les distinguais trop les uns des autres. J'étais affolé. Chaque être semblait porter monstrueusement son propre visage, son propre monde... Nulle identité n'existait plus... Portant son propre monde, chacun paraissait exiger sa propre loi, vivre selon sa seule fantaisie, son désir du moment, sans se soucier du voisin... Plus tard encore, je me suis aperçu que toutes ces velléités du désir, et cette affirmation de la liberté – poings sur la table, et moi, citoyen américain, etc. – se réduisaient à fort peu de chose. Ils étaient tous pareils. Nulle individualité, nulle personnalité. Des grimaces différentes, c'est tout. J'étais en Amérique lors d'une élection présidentielle. Un bloc d'un côté, un bloc de l'autre... Et voilà... Mon citoyen n'était plus monstrueux du tout... Le tigre s'était changé en un pauvre petit lapin miteux, effrayé, et de poil rare...

Il y eut un silence, le barman remplaça les verres, et je lui dis :

– Vous êtes dur, pour nous, Wang...

Il me regarda en souriant. Et alors, ses yeux souriaient aussi.

---

90 II lançais, [A *mais*] au départ 99 II trop [R *l'un de l'autre* A *les uns des autres*]. J'étais 111 II tout... [R *C'était le*] Le tigre 115 II dur [A *pour nous,*] Wang

– Pourquoi pas ? Les vôtres ont-ils été tendres pour nous ? Vous savez, les temps changent...

Il y a quinze ans de cela. Mon ami Wang avait raison. Les temps ont changé. Et les Occidentaux ne fréquentent plus, avec, pour chaque client un barman, le plus grand bar du monde, le Shanghai Club, de Shanghai[3].

Cette trop longue digression m'a éloigné de mon sujet, qui est le Cambodge. Mais nous sommes en Asie, et comme tous les peuples d'Asie se sont interpénétrés, d'une façon plus ou moins marquée, durant le cours des siècles, nous demeurons un peu dans le même domaine.

Deux grands pays en Asie. L'Inde et la Chine. Au contraire des Annamites, des Tonkinois, les Cambodgiens sont de race khmère, et très probablement indoue, quoique les historiens soient d'accord pour leur accorder une origine très mystérieuse. À ce propos, le professeur Grousset[4], membre de l'Académie française, et l'un des plus remarquables sinologues du monde – il est l'auteur de travaux sur l'Indochine et sur la Chine qui paraissent définitifs – vient d'arriver à Montréal, et pourrait nous renseigner davantage, et avec autorité, sur ces problèmes.

Les femmes cambodgiennes sont extrêmement gracieuses et pudiques. Plutôt petites, elles possèdent une taille déliée très harmonieuse, et les traits du visage sont fermes et beaux. Les yeux sont à peine bridés, la bouche fine et pure, dessinée comme une estampe chinoise.

Seules les dents, naturellement régulières, sont grises ou noires. C'est l'usage du bétel qui les rend ainsi. Le bétel est une

129 I[b] Deux [A *très*] grands <ajout peut-être d'une autre main> 132 II mystérieuse. [R *Le prof.*] À ce propos 133 I[a],I[b] professeur *Grounet,* membre <Il s'agit d'une coquille évidente, que nous corrigeons.> 135 II Indochine et [A *sur*] la Chine 139 II femmes [R *sont*] cambodgiennes

3. Les deux paragraphes qui suivent ne figurent pas dans HMH.

4. René Grousset, auteur d'une *Histoire de l'Extrême-Orient* et d'autres ouvrages portant particulièrement sur les rapports entre le christianisme et l'Orient. Élu à l'Académie française en 1946, il mourut en 1952. Il était venu à Montréal en septembre 1950, invité à faire une série de conférences aux universités de Montréal et Laval, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'Institut scientifique franco-canadien, présidé par Édouard Montpetit (voir *le Devoir,* 16 septembre 1950, p. 15).

racine qu'elles mâchent sans cesse, à laquelle elles attribuent des vertus spéciales, et qui, au dire des hommes de science, possède certaines qualités stimulantes, comme le thé ou le café. Les Cambodgiennes sont friandes de bétel comme les Américains du peuple sont friands de la gomme à mâcher. Mais pour la blancheur de la dent, les résultats sont contraires. Les lèvres en souffrent aussi, qui paraissent toujours ensanglantées.

Les Cambodgiennes travaillent sans cesse, adorent leurs enfants, qu'elles portent à cheval sur la hanche droite, et tiennent, ce qui est peut-être exceptionnel dans le monde asiatique, à la fidélité de leurs maris. Elles ne tolèrent point de concubines, comme les Chinoises, ni de divorce, comme les Américaines. Elles sont extrêmement actives, au contraire des hommes, qui rêvent, chantent, flânent et dorment. La pêche seule peut les réveiller, avec la chasse, et parfois la récolte des rizières. Mais ce sont les femmes qui ont piqué les plants de riz, qui les ont rechaussés, qui ont peiné dans l'eau grise des marécages, durant les saisons favorables à la semence et à la pousse.

Elles ne méprisent pas leurs maris pour leur nonchalance et leur paresse. C'est ainsi depuis des siècles. Et les siècles ne se trompent pas. Les hommes sont faits pour la chasse, la pêche, la récolte du riz, c'est-à-dire pour toutes sortes de petites aventures exaltantes et plutôt gratuites, mais ils sont surtout faits pour rêver ou changer, c'est-à-dire pour ne rien faire, c'est la conception des Cambodgiens. Je connais certains de mes compatriotes qui n'eussent pas détesté de naître au royaume du Cambodge.

152 H aussi, [R *pas*] qui paraissent 166 H pour [R *rêver*] la chasse

25 : LE CAMBODGE (3)[1]

1950-10-03, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Vers le milieu du XIII[e] siècle de notre ère, le royaume du Cambodge, ou royaume khmer, ayant atteint son apogée, – et les étonnants chefs-d'œuvre d'Angkor Vat et d'Angkor Thom sont les témoins d'une civilisation marquée d'une richesse d'art inégalable – s'effondra soudain, dans une chute verticale, comme un bloc de granit roule d'une haute falaise dans l'abîme.

L'empire des Khmers qui comprenait ce que forme aujourd'hui l'Indochine, formait en effet un des États les plus puissants de l'Asie, et dressait, devant l'Inde d'une part, et devant la Chine de l'autre part, d'orgueilleuses frontières entre lesquelles il s'épanouissait librement. Mais il n'est point de frontières, aussi hautaines et aussi fortes semblent-elles, qui soient invincibles. Les Thaï, ou Siamois, furent les agresseurs heureux des Cambodgiens et précipitèrent la ruine de leur empire. Cependant, des causes moins apparentes, mais plus profondes peut-être, à l'intérieur même du royaume, avaient facilité la tâche des conquérants siamois. Dirigé par les princes, l'aristo-

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 9 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 9 f. II : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite. Titre courant « Le Cambodge ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde » et le chiffre 25 (ANC).

12 I[b] effet [A *l'*]un des États <ajout peut-être d'une autre main> 16 I[a],I[b],II qui *ne* soient <Correction de l'éditeur : Grandbois, par inadvertance, a dit le contraire de ce qu'il voulait dire.>

1. À l'exception de quatre longs paragraphes demeurés inédits, le texte de cette émission a été publié dans HMH, sous les titres « La chute du royaume khmer », p. 223-244, et « Phnom Penh », p. 224-227.

cratie, et les moines brahmaniques[2], qui se souciaient peu du petit peuple, sauf pour en retirer des revenus, le royaume se trouvait divisé en deux parties fort distinctes, l'une représentant le pouvoir, et l'autre, le nombre. Et de même qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, une élite, à elle seule, ne peut former un État complet. Il en résulta que le peuple cambodgien résista peu, ou fort mollement, à l'invasion des Siamois.

Ceux-ci dévastèrent tout de suite les immenses temples voués au culte de Brahmâ, et comme la plupart des conquérants le font, remplacèrent par un autre culte les dieux bannis. Ce fut le bouddhisme, religion de tout repos, à base d'humilité et de résignation, qui se soucie davantage de la paix de l'âme que de la gloire terrestre. Bientôt le Cambodge pullula de petits bonzes à robe jaune qui tendaient, chaque jour, aux habitants, leur écuelle pour la poignée de riz nécessaire. Et chaque village eut sa pagode, qui tenait lieu à la fois de monastère, de temple, d'école, de refuge, et d'hôtellerie[3].

Durant deux ou trois siècles, le Cambodge vécut une existence paresseuse, assoupie. Puis les Annamites, leurs voisins, en convoitèrent les richesses. Il y eut des guerres désastreuses. En 1851, le roi Ang Düong[4] réclamait l'aide de la France. En 1863, la France y établit sa première convention[5]. La capitale fut installée à Phnom Penh. C'était le début du règne du roi Norodom. À cette occasion, l'empereur Napoléon III lui fit cadeau du chalet qui avait été construit pour l'impératrice Eugénie, lors des fêtes d'inauguration du canal de Suez[6]. Et c'est

39 Il vécut [R *d'*]une

2. Grandbois avait écrit *brahmanistes*, non attesté.

3. Les quatre paragraphes qui suivent, jusqu'à « ... cessé de vivre. », ne figurent pas dans HMH.

4. Ce roi a régné de 1845 à sa mort, en 1859. C'est à cette date que Norodom lui succéda.

5. Il faut comprendre que le Cambodge est devenu protectorat français à cette date, la convention en faisant foi.

6. Le canal fut réalisé grâce à la médiation répétée de Napoléon III et inauguré en 1869 par l'impératrice Eugénie. Il y aurait donc, ici, de légères incohérences, puisqu'à cette date Norodom règne déjà depuis dix ans et la convention est établie depuis six ans. L'initiale N (pour Napoléon) pouvait, au Cambodge, désigner le roi Norodom Ier, à qui l'administration française avait également vendu une statue équestre de Napoléon III où la tête de l'empereur français avait été remplacée par celle du roi khmer, en conservant l'initiale « N » sur la selle (voir Fred Blanchod, *la Randonnée asiatique*, Lausanne, Payot, 1950, p. 231).

ainsi que l'on peut voir aujourd'hui à Phnom Penh, dans l'enceinte murée du palais, un pavillon orné de galeries circulaires, de croisées à vitraux – ce qui est unique en Asie – de minces colonnades en fer forgé, et de nombreux écussons portant, avec le « N » légendaire, la couronne de l'Empire français.

Cependant le roi Norodom avait un frère cadet, le prince Votha, qui convoitait le trône. Le prince intrigua, réunit des partisans, tenta des coups de mains qui furent d'abord des échecs. Mais, dans les années qui suivirent, sa puissance s'accrut, ses troupes vinrent aux portes mêmes de la capitale, et le roi Norodom, négligeant son traité avec la France, fit appel au Siam. Devant cette volte-face, la France n'hésita pas à frapper le coup décisif, et le soir du 17 juin 1884, un peloton de fusiliers marins pénétrait dans les cours du palais, et le représentant de la France, M. Thomson[7], réclamait au souverain une entrevue immédiate. Celui-ci dormait. Les chambellans s'effarèrent. L'usage asiatique marquait du crime de lèse-majesté, punissable de torture et de mort, le fait de réveiller le roi sans qu'il en eût préalablement donné l'ordre. Mais devant l'attitude énergique des Français, ils durent s'incliner, et le roi apparut. On lui donna lecture de la nouvelle convention. Après qu'il eût traduit le texte rédigé en français, son secrétaire particulier, qui lui servait également d'interprète, s'écria :

– Ce n'est pas un traité que l'on soumet à Votre Majesté, c'est une abdication !

Mais le roi Norodom signa sans prononcer le moindre mot, et retourna non moins silencieusement dans ses appartements.

Les conditions de la nouvelle convention étaient sévères. En somme, le roi cambodgien cédait, contre une rente annuelle, les richesses de son royaume. Voici trois des onze articles de ce traité[8].

> 1er article : Sa Majesté le roi du Cambodge accepte toutes les réformes administratives, judiciaires, financières et commerciales auxquelles le gouvernement de la République jugera, à l'avenir,

50 II croisées [R *munies*] à vitraux 60 II décisif, et le [A *soir du*] 17

7. Ce nom ne figure dans aucun des ouvrages que nous avons pu consulter.

8. Nous n'avons pu identifier la source exacte des extraits du traité cité ici.

utile de procéder pour faciliter l'accomplissement de son protectorat.

7e article : Un arrangement spécial interviendra, après l'établissement définitif du budget du royaume, pour fixer la liste civile du roi et les dotations des princes et de la famille royale. La liste civile du roi est provisoirement fixée à trois cent mille piastres ; la dotation des princes est provisoirement fixée à vingt-cinq mille piastres... Sa Majesté le roi du Cambodge s'interdit de contracter aucun emprunt sans l'autorisation formelle du gouvernement de la République.

12e article : Le sol du royaume, jusqu'à ce jour propriété exclusive de la couronne, cessera d'être inaliénable. Il sera procédé par les autorités françaises et cambodgiennes, à la constitution de la propriété au Cambodge. Les chrétientés et les pagodes conserveront en toute propriété les terrains qu'elles occupent actuellement...

C'était une amputation sérieuse mais nécessaire. Car n'eût été la rude intervention française, le miraculeux petit royaume du Cambodge aurait sans aucun doute cessé de vivre.

Phnom Penh tire son nom d'une origine assez singulière. En langue khmère, *phnom* signifie montagne, mont, ou monticule. Au milieu du xve siècle, une vieille dame cambodgienne, habitant le village de Chaturmuk, et qui possédait une certaine aisance, vit flotter sur le fleuve un énorme tronc d'arbre. Elle appela ses serviteurs et leur commanda de haler la pièce de bois sur la berge. En la débitant, ils découvrirent à l'intérieur une petite statuette rongée par le temps, et qui représentait une des innombrables divinités bouddhistes. On y vit tout de suite des présages favorables, et l'on décida d'élever un *phnom* sur lequel on érigerait une pagode. Ce qui fut fait. La vieille dame se nommait Penh. C'est ainsi que le village de Chaturmuk devint Phnom Penh. Aujourd'hui le *Phnom* et sa pagode, celle-ci plusieurs fois restaurée, il va sans dire, s'élèvent au-dessus de la capitale, et d'où que l'on vienne, par les routes terrestres ou par la voie fluviale, l'on aperçoit d'abord, et à des kilomètres de distance, dominant tout, ce *Phnom* légendaire, ainsi que le pèlerin, dans la plaine de Beauce, devine et distingue Chartres par l'extraordinaire élancement des clochers de sa cathédrale.

Phnom Penh, entre Bangkok et Saigon, est la ville la plus importante de cette région d'Asie. Elle sert de port de transit aux marchandises des Hauts-Territoires, de la Birmanie et du

97 11 amputation [A *sérieuse,*] mais

Siam. Et le grand fleuve Mekong lui apporte les précieux produits du Laos.

La ville européenne fait parfois songer aux quartiers neufs d'Alger. Pourtant, il y a loin des rivages méditerranéens aux berges boueuses du Mekong. « C'est le style colonial », me répétait-on avec orgueil.

Je le voulais bien, mais j'eusse préféré cependant une note plus locale.

Les larges avenues bordées de beaux arbres sont droites et paisibles, et ses édifices publics resplendissent de blancheur. Le Cercle français, avec piscine, restaurant, bar, tennis, salles de réception et de bal, rivalise avec celui de Saigon. Mais la singularité du quartier, situé au cœur même de la capitale cambodgienne, c'est qu'on n'y rencontre pas de Cambodgiens. Le quartier commercial, et celui des affaires proprement dit, présentent le même phénomène. Les marchands, les boutiquiers sont Chinois, Hindous. Les premiers, le torse nu derrière leurs comptoirs, et le visage éclairé d'un sourire éternel, vendent de tout. On peut s'y procurer des ivoires, des jades, des phonographes, des appareils à photographier, des viandes de conserves, des revolvers français, des sabres turcs, du poisson séché, des poissons vivants, des coqs de combat, des oiseaux du Bengale, des peaux de panthères, des cigarettes américaines, des pattes d'éléphants évidées, dont les amateurs se servent comme porte-cannes ou porte-parapluies. Jamais un boutiquier chinois de Phnom Penh ne consentirait à avouer qu'il ne peut vous procurer ce que vous lui demandez. Je suis sûr que si vous lui réclamiez du sucre d'érable canadien, il finirait par vous en fournir.

Coiffés de leur turban, l'œil noir, luisant, comme baigné d'huile, les Hindous se spécialisent dans la vente des cotonnades, des étoffes, des tentures, des belles soieries, des pierres précieuses, des bijoux d'or et d'argent. Malgré cette façade fort honorable, la plupart d'entre eux font surtout le commerce de l'argent, c'est-à-dire qu'ils sont prêteurs à la petite semaine. Doués d'une extrême habileté pour le sport de contourner les lois sans les brusquer, ils prêtent au petit peuple, besogneux et

128 Il bien. *J'*eusse préféré 147 Il consentirait à [R *vous*] avouer

toujours dans le besoin, des sommes minimes qui leur rapportent à la longue des sommes considérables.

Il faut aller vers le Grand-Marché pour apercevoir les premiers Cambodgiens de Phnom Penh. On y trouve là des vendeuses de bétel, d'écharpes de soie, de nattes de paille de riz ou de bambous, de fruits multicolores qui sont les plus étranges et les plus savoureux du monde, de galettes de riz, de poissons de toutes sortes.

Mais c'est surtout sur les rives du Mekong que l'on rencontre les Cambodgiens de la capitale. Certains vivent dans leurs paillotes à toits de chaume, élevées sur pilotis ; mais la plupart vivent sur le fleuve même, à bord de leurs pirogues, ou sampans. Des centaines et des centaines de sampans, pressés les uns contre les autres, tous pareils, logent le Cambodgien, sa femme et ses enfants. Quand la nuit tombe, des milliers de petits feux percent l'obscurité du fleuve. Cette ville insolite, très vivante, demeure cependant étrangement silencieuse. Seuls parfois, des chants nostalgiques rompent ce silence. Mais ils font partie de cette résignation, de cette grande paix humaines.

26 : LE CAMBODGE (4)[1]

1950-10-10, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Je vous disais la semaine dernière que peu de Cambodgiens habitaient le centre même de leur capitale, Phnom Penh, et que pour les rencontrer, il fallait se rendre au marché, et mieux encore descendre vers le grand fleuve Mekong. Ils vivent là dans des paillotes élevées sur pilotis, ou à bord de leurs sampans. Il y a cependant un autre endroit de Phnom Penh, situé au cœur de la ville, qui ne réunit que des Cambodgiens. C'est le Palais Royal.

Le Palais Royal forme une petite ville dans la ville. Elle est composée de nombreux pavillons couverts de tuiles de porcelaine jaunes, bleues et vertes, qui brillent au soleil comme des milliers de petits miroirs. On y trouve le pavillon doré de l'Épée, qui contient les attributs royaux, la plupart en or massif, et qui ne servent que pour les fêtes du couronnement des souverains. On y voit le pavillon du Trône, orné d'une double rangée de colonnes faites des bois les plus rares et les plus précieux. La

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 28 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 28 en marge supérieure droite. Titre courant « Le Cambodge ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde » et le chiffre 26 (ANC).

4 I[b] [R *Je vous disais <...> endroit de Phnom-Penh,*] [D *situé* S *Situé*] au cœur de la ville, [R *qui* A *un autre endroit*] ne réunit <Correction peut-être d'une autre main, sans doute pour HMH, dont le texte commence par : « Il y a aussi un autre endroit de Phnom-Penh, situé au cœur de la ville, qui ne réunit... »> 14 II vertes, qui [R *étincellent*] brillent

1. Environ le tiers du texte de cette émission ne figure pas dans HMH. Le reste a paru sous le titre « Au palais royal » (p. 227-230).

vaste salle, bleue et or, est éclairée par de hautes fenêtres et la lumière joue dans les lustres de cristal, allumant mille feux multicolores, ce qui produit un effet ravissant, qui tient plus de la féerie des *Mille et une nuits* que de la réalité. Le trône, d'or ciselé, serti de pierres précieuses, s'élève curieusement en forme de pyramide. Surmonté d'un parasol de soie blanche, il représente véritablement la majesté du pouvoir royal, lequel donne à celui qui l'exerce, chez les peuples d'Asie, une essence plus divine qu'humaine. D'autres pavillons comprennent l'autel des Ancêtres, le musée personnel du roi, la pagode d'Argent, pavée d'argent pur, décorée de peintures murales relatant les exploits des anciens rois khmers. Des Bouddhas d'or, immuables et souriants, semblent contempler la fuite du temps au fond de leurs niches.

On voit encore les divers pavillons logeant les princesses et les princes royaux, les danseuses sacrées, les grands dignitaires, les innombrables serviteurs de la maison royale, l'Éléphant blanc.

Entre ces différents édifices, il y a des pelouses vertes, des bassins recouverts de nénuphars, des allées d'argile rouge bordées de buis[2].

Le Palais Royal avait été construit par le roi Norodom I^cr^, dont le souvenir est demeuré légendaire. Pourtant le roi Norodom, qui semble appartenir à un autre âge, régnait encore au début de notre siècle. Il régnait à la façon tyrannique des princes d'Asie, mais seulement dans son palais. Voici ce que raconte, à son sujet, l'écrivain Blanchod[3] :

> Ce souverain absolu qui pavait d'argent le sol de sa pagode et exerçait dans cette enceinte réservée les droits de son impitoyable justice, portait sur lui des trésors de pierreries. Chaque matin, il ceignait sa taille d'une nouvelle ceinture d'or. Ses favorites, jeunes et délicates créatures, pliaient sous le poids des bijoux. Il habitait une étroite maison de bois, aussi inconfortable que sale. Quelques

21 II mille [R *petits*] feux 39 II allées [R *de*] d'argile 42 I^a^,I^b^ dont le *souverain* est demeuré <Nous retenons ici la leçon de II, « souverain » apparaissant comme une erreur de transcription.> 46 II son [R *propos* A *sujet*] l'écrivain

2. Les cinq paragraphes qui suivent sont inédits.

3. Fred Blanchod, *la Randonnée asiatique*, Lausanne, Payot, 1950, p. 231-233.

vases de fleurs chétives, quelques nattes usées meublaient les vérandas[4] [...].

Le quartier de ses femmes occupait une immense étendue dans le palais. Les favorites et les premières épouses possédaient des habitations distinctes. Les autres vivaient en phalanstères, assez drôles à visiter.

Vêtues de jaune, la couleur royale, le buste recouvert d'une écharpe, un sampot de soie bouffant autour des jambes, ces dames portaient les cheveux uniformément taillés en brosse. Cette courte coiffure[5] ne les embellissait pas et jurait avec leurs pendants d'oreilles, bagues, bracelets et lourds colliers de grosses perles filigranées d'or qui supportaient de larges médaillons [...]. Cambodgiennes, Annamites, métisses, Hindoues et Chinoises, filles à peine nubiles, jeunes femmes dans leur éclat, vieilles décrépites et hideuses, épouses du premier rang, contemporaines de la jeunesse du roi, formaient un troupeau rieur qui s'apprivoisait peu à peu [...]. Au milieu de ce monde féminin couraient des marmots nus ou à peine vêtus d'une courte veste. Un chignon, au-dessus du front, entouré d'une guirlande de jasmin et traversé d'une épingle de pierreries, désignait les enfants royaux et les fils des mandarins [...].

Dans ce harem, le souverain promenait ses caprices, ses jalousies terribles et ordonnait des exécutions atroces. Des éléphants, dressés à ne leur broyer la tête qu'en dernier lieu, piétinaient les femmes condamnées à la mort lente. La marque au fer rouge, appliquée sur le corps au sortir de la couche royale, établissait sur des bases certaines la date des nombreuses paternités du monarque.

À la mort de Norodom Ier (en 1904[6]), les prêtres, entourés des princes et du harem prosternés, placèrent, au son des cloches, le corps du roi embaumé, désarticulé, habillé de vêtements en fil d'or, le visage couvert d'un masque d'or enrichi de joailleries, couronné d'un antique diadème, chaussé de babouches d'or, suivant les rites, accroupi sur les genoux, dans l'urne[7] vermeil, les mains jointes, les bras ramenés sur la poitrine. Des bonzes prièrent jour et nuit autour du précieux récipient, transporté au point culminant d'un autel dans la salle du palais transformée en chapelle ardente. Au jour propice désigné par les horoscopes, le cadavre extrait du récipient fut hissé sur une haute pagode de bambous et de paille, souvenir du mont Méron des bouddhistes,

4. Grandbois a omis une phrase, après « vérandas », de même qu'à trois autres endroits. Nous avons marqué ces omissions par le signe habituel.

5. Blanchod : coiffure *masculine* ne les.

6. La parenthèse a été ajoutée par Grandbois.

7. Blanchod : l'urne *de* vermeil.

la montagne sacrée où devaient périr les rois khmers. Le souverain et la construction flambèrent en même temps. Puis les princes transportèrent les cendres du potentat dans la cité d'Oudong, siège de la dynastie.

Un haut fonctionnaire français de Phnom Penh me demanda un jour s'il m'intéresserait de voir le roi.

– Il me serait facile d'obtenir une audience pour demain ou après-demain, me dit-il. Je dois lui apporter des félicitations officielles pour l'année qui s'ouvre. Cela fait partie de mes devoirs de routine. Je n'ai qu'à ajouter votre carte à la mienne. Puis un coup de téléphone au chambellan. Sa Majesté reçoit d'une façon très simple. Et je pourrai ainsi vous faire visiter le palais, qui en vaut la peine.

Nous nous rendîmes au palais le lendemain même. Sa Majesté le roi Sisowath Monivong, neveu ou petit-neveu du terrible roi Norodom, nous reçut en effet, dans un petit salon à peu près nu, avec beaucoup de simplicité. Sa Majesté était vêtue à l'européenne, veston et pantalon blancs, pouvait avoir une cinquantaine d'années, fumait une cigarette de tabac anglais, et nous adressa quelques mots inintelligibles d'un air parfaitement absent. Puis nous nous retirâmes. Mon ami le haut fonctionnaire me fit visiter les pavillons. Mais quand nous passâmes devant les habitations qui logeaient les femmes du harem et les danseuses sacrées, le dignitaire mandarin qui nous accompagnait, tête ronde et rasée, couvert d'une sorte de péplum jaune – il était quelque grand-prêtre dans la hiérarchie des bonzes – feignit de ne pas les apercevoir. Notre visite se termina par l'inspection des étables royales où nous vîmes le fameux Éléphant blanc, symbole sacré du royaume. C'était un jeune éléphant, fort doux, dont les courtes défenses d'ivoire étaient baguées d'or. Son cornac nous donna des friandises qu'il vint prendre, avec sa trompe humide, au creux de nos mains. Il semblait posséder toutes les qualités, sauf celle qui le désignait comme Éléphant blanc, car il était de couleur gris clair, avec de petits yeux rosés. Il n'appartenait pas à une espèce particulière de pachyderme, mais il représentait tout simplement une singularité de la nature parmi le genre animal – dont nous faisons partie, comme vous le savez – et il était un éléphant

126 Il était [R *d'une* A *de*] couleur 129 Il nature [R *du* A *parmi le*] genre

albinos comme il y a des hommes albinos. Ceux-là sont très rares cependant, et on ne les trouve que dans les montagnes du Haut-Laos.

Le Français me demanda plus tard :

– Que pensez-vous de Sa Majesté ?

Je répondis d'abord par un geste qui voulait signifier que je ne savais pas exactement ce que je pensais. Nous étions au Cercle, où il m'avait invité à dîner, et nous buvions de grands verres de jus de fruits glacé, à peine teinté d'alcool. Mais je lui répondis après un petit moment :

– À Paris, à Londres, ou à Montréal, dans un tramway ou dans un autobus, il y a en face de vous un monsieur que vous devez forcément voir, durant votre trajet, car vous ne pouvez tout de même pas baisser les yeux ou tourner la tête à droite et à gauche, et ce monsieur vous paraît en général fort insignifiant, – remarquez bien qu'il peut être un grand génie de la science, des lettres ou des arts – mais c'est très exceptionnel, et le monsieur est en général ce qu'il paraît être, c'est-à-dire...

Nous étions au bar du Cercle, et de la grande salle à dîner nous parvenaient, par bouffées, les airs joyeux d'une valse viennoise. Mon ami le haut fonctionnaire souriait :

– Ce qui veut dire ?

– Ce qui veut dire que Sa Majesté m'a paru assez... assez ordinaire. Et je n'en dis pas plus...

Il se mit alors franchement à rire, et commanda deux autres verres, toujours à peine teintés d'alcool. Les diplomates français se méfient de l'alcool comme les Indiens Navajos du serpent à sonnettes. Puis il me dit :

– Mais moi, je vais vous en dire davantage. Entre nous naturellement, et ce n'est point destiné à des journaux ou revues. Vous me comprenez ! Eh bien ! Sa Majesté est un parfait crétin. Un irresponsable. Complètement abruti. Pensez donc : le harem, l'alcool, l'opium. Cette trinité vient vite à bout de son homme. Surtout l'opium. Il en fume, paraît-il, une centaine de pipes par jour. Nous n'y pouvons rien. Ses princes, ses ministres, ses chambellans fument également. Nous n'avons pas droit de regard dans son palais où il est maître absolu. C'est la

convention[8]. Il est entouré d'une foule d'intrigants, de flatteurs, de courtisans qui le grugent, l'exploitent en cultivant ses vices.

Il conclut : 170

– Dans le fond, je crois que c'est un pauvre type... Et je le plains.

Et nous allâmes dîner.

169 Il cultivant *et* [A *en*] *nourrissant* ses vices 171 Il c'est un [R *bien*] pauvre

8. Voir p. 171, note 5.

27 : LE CAMBODGE (5)[1]

1950-10-17, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Je quittai Phnom Penh pour le Haut-Cambodge. J'allais voir Angkor Vat, et Angkor Thom, l'antique capitale des Khmers, qui est l'une des plus étonnantes merveilles du monde. M'est-il permis de dire ici tout de suite que si je me suis plus volontiers attardé dans le petit royaume du Cambodge qu'en aucun autre pays dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir, c'est que le Cambodge m'a le plus fortement ému par sa fragilité, par sa faiblesse, et par son impuissance devant ces grands pays voraces qui l'entourent et le cernent, et aussi à cause de son rythme de vie qui nous reporte à des siècles depuis longtemps révolus. Un anachronisme aussi prononcé, aussi coloré, de pensée et de mœurs est ce que le voyageur du XX^e^ siècle, pour peu qu'il soit le moindrement sensible à la fuite du temps, peut goûter, à mon humble avis, de plus délicat et de plus délicieux.

Les revendications sociales n'ont guère cours dans les campagnes ou dans la jungle cambodgiennes. Chacun des paysans, des pêcheurs ou des chasseurs – le Cambodgien compose un

VARIANTES : I^a^ : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I^b^ : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite. Titre courant « Le Cambodge ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde » et le chiffre 27 (ANC).

7 II que [R *si je* <?> A *si je*] me suis 15 II siècle, [R *s'il est*] pour peu

1. À l'exception d'une phrase, le texte de cette émission a été publié dans HMH, avec de nombreux déplacements, sous les titres « Les Cambodgiens » (p. 216-219), « La chute du royaume khmer » (p. 224), et « Angkor » (p. 230-232).

peu tout cela, sans être cela tout à fait – chacun semble satisfait de son sort, rit joyeusement, invente des vers ou de la musique, chante des chansons qui ne sont pas destinées à l'audition du public de la B.B.C. de Londres, de la radio de Paris, ou de la Société Radio-Canada. Cette musique et ces chants, parfaitement spontanés, sont parfois d'une grande beauté émouvante. Mais ils meurent tout de suite après leur naissance. Comme les papillons, ou la rose de Ronsard.

Je traversais, entre deux rizières, de petits villages adorables, silencieux hormis le pur jet d'un chant isolé, bordés par une jungle habitée de tous les animaux dits féroces – tigres, panthères, léopards, boas constrictors, pythons – mais qui n'attaquent jamais personne, sauf s'ils sont attaqués, surpris, blessés, ou s'ils sont devenus trop vieux pour chasser à la course ou au guet le paon, le faisan, le chevreuil ou le daim[2]. Dans les villages, on apprend tout de suite, par ses déprédations, que le vieux tigre a faim. On organise une battue avant qu'il ne vienne enlever, après les petits porcs noirs, les enfants des paillotes.

Chaque village cambodgien possède sa pagode. De petits bonzes vêtus de jaune, qui est la couleur royale et religieuse, desservent la pagode. Ils ont la tête ronde et rasée, marmottent des prières incompréhensibles même pour leurs fidèles et tendent leurs écuelles pour la ration quotidienne de riz. Ils sont plus de trente mille dans le petit royaume du Cambodge. Ils vivent très pauvrement, observent une extrême propreté – les ablutions du corps sont rituelles, deux fois le jour – et sourient sans cesse, d'un sourire qui n'est point celui de la jolie vendeuse du grand magasin de modes, mais qui est naturel et semble refléter une profonde paix intérieure. Ils habitent la pagode, y mangent chichement, et dorment sur des nattes de bambous.

La pagode tient également lieu d'hôtel pour le voyageur indigène ou étranger. J'ai dû coucher à plusieurs reprises à la pagode des villages. On m'offrait, au petit matin, la tasse de thé et le riz traditionnels. On ne m'a jamais réclamé la moindre rétribution, sous quelque forme que ce fût. On me logeait, on

25 II chants, [R *sont*] parfaitement 34 II chasser [A *à la course ou au guet*] le paon 50 II Ils [R *vivent*] habitent

2. Voir aussi, à la fin de l'émission 22 (p. 156-158), le récit du séjour chez un planteur de caoutchouc.

me nourrissait avec une bonne grâce extraordinaire, que je n'ai rencontrée nulle part ailleurs. Et quand je laissais quelque don – il va sans dire – c'était immédiatement avant mon départ, et dans le creux du bol de riz de mon petit déjeuner. Les bonzes ignoraient, quand nous échangions les politesses de l'adieu, que j'avais payé leur riz. Mais je savais que je n'aurais jamais pu payer leur hospitalité, qui n'était pas monnayable. Elle était chaude, sincère, cordiale et silencieuse, et je me rappelle un bonze, dans un village assez éloigné du fleuve, qui m'apportait des outres d'eau pour mon bain matinal. Il riait, il répétait en riant : « Peau blanche, peau blanche. » Il riait d'un rire jeune et frais, sans équivoque, il m'aspergeait avec cette eau qu'il avait remontée du fleuve, la répandait avec des largesses de grand seigneur, alors que je savais fort bien qu'il devrait retourner au fleuve, plus tard, sous un soleil impitoyable, pour remplacer cette eau qu'il distribuait si généreusement.

Ce jour-là, je devais prendre un petit bateau fluvial qui remontait le Mekong. J'avais laissé quelques piastres[3] sous la natte de riz. Mon bateau s'éloignait à peine du quai quand je vis le petit bonze accourir avec le chef de la pagode, son supérieur. Celui-ci agitait le bras, et secouait la tête en souriant. Nous échangeâmes beaucoup de saluts, et le bonze supérieur finit par me bénir à sa façon, dont je lui sus gré. J'aime imaginer que la somme minime que j'avais laissée a pu nourrir les bonzes pendant quelques jours, ou du moins, leur prouver quelque peu ma reconnaissance.

Au Cambodge[4], la pagode des villages ne sert pas uniquement de refuge pour les voyageurs, ou de monastère pour les bonzes. C'est l'école unique. On y donnait autrefois, c'est-à-dire il y a une quarantaine d'années, un enseignement purement religieux, en l'occurrence l'enseignement bouddhiste. Les Français, sans brusquer les choses, peu à peu, ont fini par y intégrer les rudiments des connaissances occidentales. Tout cela, dans la langue indigène. De sorte qu'aujourd'hui, à un degré plus élevé des études, dans les chefs-lieux du royaume, l'on trouve

59 I[a],I[b] c'était [R *immédiatement avant mon départ, et dans le creux de mon pe*] immédiatement 71 II remplacer [R *L'* A *cette*] eau 76 II vis [R *mon*] le petit 77 II Celui-ci [R *tenait* <?> A *agitait*] le bras

3. La piastre était la monnaie en usage dans toute l'Indochine.

4. Cette phrase ne figure pas dans HMH.

des écoles primaires dirigées par des institutrices de langue française. Il y a ensuite la « primaire supérieure », puis l'enseignement secondaire, fourni par deux lycées français, l'un à Saigon, l'autre à Hanoi. Enfin, au sommet, l'université indochinoise[5] dont le siège est à Hanoi, et qui comprend des facultés de médecine, de droit, de pharmacie, de pédagogie, d'agriculture, et des beaux-arts.

Il est nettement impossible de décrire le temple d'Angkor Vat avec les mots de notre vocabulaire occidental. À moins de généraliser, de dire « grandiose », « superbe », « formidable », etc., ce qui finit par ne plus rien exprimer du tout. De sorte que je ne tenterai pas, dans ces quelques minutes qui me restent, de vous donner une idée, même approximative, de la grandeur, – dans les deux sens, espace et beauté – de l'extraordinaire temple. Je me contenterai d'esquisser, très sommairement, ce que j'ai vu.

Le temple est une chose prodigieuse, qui dépasse les créations fictives de l'imagination la plus féconde et la plus exaltée. Quand je l'ai aperçu pour la première fois, je n'ai pu m'empêcher, – quoique toute comparaison soit injuste en soi – de le comparer, je ne sais par quel mystérieux lien, à l'œuvre de Dante. Pourtant, le temple est un ouvrage de pierres, composé de matières minérales, que l'on peut palper, qui appartient à la terre de ce monde, et qui n'évoque pas l'idée du célèbre *Enfer*. C'est peut-être la conception géniale de ces deux œuvres qui me les a fait rapprocher l'une de l'autre. Mais il n'importe...

Les sculpteurs, les artistes, les architectes, les ordonnateurs du temple ignoraient certainement que durant cinq siècles, après la déchéance de l'empire khmer, ils le rendraient à la seule nature, cette nature hautement vorace des tropiques, et

93 II a [A *ensuite*] la 100 II occidental. [R *Et*] [D *à* S *À*] moins 103 I[b] ces quelques [R *minutes qui me restent à disposer* A *lignes*], de vous <Correction peut-être d'une autre main. HMH corrige en abrégeant « De sorte que je ne tenterai pas de vous donner [...] ». Nous supprimons « à disposer », cette formulation paraissant incorrecte.> II ces [A *quelques*] minutes 112 II mystérieux [R *lien* A *lien*], à l'œuvre 121 II nature [R *prodigieusement* A *hautement*] vorace

5. Le siège de cette université, de même que son premier centre, se trouvait à Hanoi. Mais des facultés ont également été créées à Dalat et à Saigon. Fondée en 1907 mais supprimée l'année suivante, l'université a été rétablie en 1924.

qu'il a fallu, vers la fin du siècle dernier, un Français pour le retrouver, les pierres disjointes par les lierres, par les racines des banians géants, rongées par les pluies, le temps, dorées par le soleil, et défendues par les plus belles panthères du monde, et les plus féroces, les panthères noires. Elles ont le dos lustré comme la loutre canadienne, et peuvent faire des bonds de quinze mètres.

Le temple possède une enceinte de quatre kilomètres carrés. Des escaliers qui semblent hors de proportions conduisent d'abord à une sorte de vaste plateau, à un gigantesque préau au-dessus duquel s'élève l'image de Vishnou. Cinq immenses tours, s'élevant en pyramides rondes, effilées par les pointes, se dressent vers le ciel. L'intérieur du temple est parsemé de statues représentant les milliers de divinités hindoues. Dans les couloirs intérieurs, les cours, les galeries, les soubassements, chaque bloc de pierre est sculpté minutieusement, avec le plus grand art, racontant les fastes des dynasties khmères. Trois immenses terrasses se superposent, donnant au temple une infinie majesté.

Le temple d'Angkor Vat était le temple de la ville d'Angkor Thom, laquelle, au XII^e siècle, logeait plus de deux millions d'habitants, et qui conserve des ruines non moins célèbres que celles du temple. Le mot célèbre du poète Paul Valéry[6], à propos des « civilisations qui sont toutes mortelles », possède, devant Angkor Vat et Thom, une signification définitive.

Un soir de fête, c'était, si je me rappelle bien, dans le mois de février, les danseuses du roi vinrent danser sur la première terrasse du temple. C'était par un soir adorable, dans une nuit bleue, silencieuse, odorante, ornée d'une lune magnifique et ronde. Nul metteur en scène ne pouvait trouver meilleur cadre, s'il l'eût souhaité, avec et malgré des dizaines de milliers de dollars.

---

123 II lierres, [A *par*] les racines 126 I^b noires. [R *Elles ont le dos <...> de quinze mètres.*] // Le <correction peut-être d'une autre main> 130 II conduisent [A *d'abord*] à une sorte 131 I^a,I^b préau *au-dessous* duquel II gigantesque. [R <illisible> A *préau*] au-dessus <Nous retenons la leçon de II, plus vraisemblable.> 145 II sont [A *toutes*] mortelles 152 II souhaité, [A *avec et*] malgré

---

6. Citation approximative de la première phrase de « La crise de l'esprit » : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles » (*Variétés I*, Paris, Gallimard, 1924, p. 11). Voir aussi les émissions 35, p. 230, et 93, p. 648.

Sous cette lumière lunaire, et devant cette masse gigantesque de dieux statufiés et morts, aux côtés de l'immense parvis, des porteurs de torches apparurent, qui formèrent un cercle. Puis les musiciens, qui commencèrent de jouer sur leurs instruments à cordes.

Et les danseuses sacrées, minces et précieuses, hiératiques, comme absentes, commencent à danser. Elles sont vêtues de la tête aux pieds, elles semblent ne pas bouger, leur visage est blanc sous une épaisse couche de fard, et soudain, par le seul geste des bras et des mains, onduleux comme le serpent « naga » qui forme une de leurs divinités, elles provoquent un enchantement inoubliable.

28 : MADRID[1]

1950-10-24, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Madrid existait déjà au temps de l'empire romain. Ce n'était alors qu'une misérable petite bourgade perdue dans les sables, accrochée aux rives du Manzanares, mince fleuve aux eaux grises bordées de joncs, de roseaux, et de quelques maigres oliviers tordus. Aujourd'hui, Madrid est l'une des plus belles villes du continent européen[2].

L'histoire de Madrid, pour l'époque comprenant le premier millénaire de l'ère chrétienne, est assez confuse. Nous savons cependant que la ville fut longtemps occupée par les Arabes qui la nommaient Magerit[3]. En 939[4], un petit prince de la province de Léon l'enleva aux Musulmans et sous le nom de Ramire II se fit proclamer roi des provinces de Léon, de Castille, de Galice et des Asturies. Il ne put cependant conserver Madrid, et ce n'est que cent cinquante ans plus tard qu'Alphonse VI, à la suite d'aventures extraordinaires qu'il serait naturellement trop long de raconter ici, put reconquérir la ville. Mais Madrid n'était pas encore la capitale de l'Espagne. Le

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 9 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 9 f. Le f. 4 manque. Les f. 5 et 6 sont rayés d'un grand trait diagonal. II : Manuscrit de 30 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 30 en marge supérieure droite. Titre courant « Madrid ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde » et le chiffre 28 (ANC).

1. Une partie seulement – environ la moitié – du texte de cette émission a été publiée dans HMH, sous le titre « Madrid », p. 145-148.

2. Les deux paragraphes suivants ne figurent pas dans HMH.

3. Certains dictionnaires donnent *Majrit*.

4. Certains auteurs situent cet événement en 932.

grand Charles Quint, petit-fils de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, à la fois empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, vint s'installer à Madrid, y tendit de nouveaux pièges à son célèbre rival, François I^er^ de France, le retint même prisonnier afin de lui faire signer un traité fort avantageux[5]. (Mais fort désavantageux, il va sans dire, pour les Français.)

Le fils de Charles Quint, Philippe II, en épousant à l'âge de vingt-trois ans Marie Tudor, reine d'Angleterre, devint, plus par le jeu des alliances que par celui des conquêtes, roi de Naples, de Sicile, et des Pays-Bas. Deux ans plus tard, Charles Quint, désabusé, las du pouvoir et de ses vanités, abdiquait et se retirait au monastère de Yuste, et la légende veut – mais cette légende vaut ce que valent les légendes – qu'il y fît célébrer, en grandes pompes, ses propres funérailles, *de son vivant.*

Philippe II recueillit la couronne espagnole. C'est alors qu'il fit de Madrid la capitale[6] de toutes les Espagnes. Le nouveau roi, qui tenait sans doute de son père le goût des arts, et celui de les protéger, – car Charles Quint avait servi de modèle et de protecteur aux plus grands peintres européens de son époque, Clouet, Holbein[7], Van Dyck[8], Rubens[9], Titien, et combien d'autres – fut un mécène fastueux, et l'Espagne lui doit le palais et la cathédrale de Valladolid, de nombreux palais à Séville, l'embellissement de Madrid, et surtout ce monument inouï : l'Escurial. L'immense édifice, élevé d'après les plans du roi, en l'honneur de saint Laurent[10] qui mourut, ainsi que vous

21 II Ferdinand [R *et*] le Catholique 28 II devint, [R *par*] plus par 29 II que [A *par celui*] des conquêtes 30 II Pays-Bas. [D *Que* <?> S *Deux*] ans 35 II recueillit [R *alors*] la couronne 41 II fut [R *le* A *un*] mécène

5. François I^er^ fut fait prisonnier après sa défaite à Pavie, en 1525. En 1526, il fut contraint de signer le traité de Madrid, par lequel il renonçait à la Bourgogne.

6. Madrid a remplacé Tolède, comme capitale de l'Espagne, en 1561.

7. Il s'agit sans doute de Hans Holbein le Jeune (1497-1543) plutôt que de son père Hans Holbein l'Ancien, lequel mourut en 1524, soit au début du règne de Charles Quint.

8. Van Dyck naquit quarante et un ans après la mort de Charles Quint, que Grandbois a pu confondre avec Charles I^er^, roi d'Angleterre qui fut le mécène de Van Dyck.

9. Charles Quint mourut dix-neuf ans avant la naissance de Rubens. Toutefois celui-ci travailla avec Titien, auteur du *Portrait de Charles Quint* qu'on trouve au Prado.

10. Philippe II exécutait ainsi un vœu qu'il avait fait, pour une faveur demandée à saint Laurent.

le savez, par le supplice du gril, épouse la forme d'un gigantesque gril. Quatre tours massives, percées de meurtrières et trouées de fenêtres grillagées, le gardent contre toute agression. Quinze portes monumentales et plus de mille fenêtres donnent sur la quadruple façade extérieure. Une église s'élève au centre de l'étonnante construction, dont la voûte et les murs sont ornés de fresques remarquables. Des statues représentant des personnages religieux ou royaux font le guet autour d'une nef profonde et silencieuse, qui semble un refuge situé hors du monde et du temps. Sous le maître-autel, dans une pièce aux vastes dimensions, reposent les sarcophages de marbre des rois d'Espagne : celui de Charles Quint, celui de Philippe II, ceux de leurs successeurs. Des sarcophages encore vides attendent le repos des rois futurs[11].

Philippe II, s'il fut heureux dans son mécénat des arts, ne le fut pas toujours dans ses guerres, ni dans sa politique. Trop d'ambitions finirent par l'égarer. Il montra également un fanatisme monstrueux dans la poursuite de la sanglante Inquisition. Il perdit tour à tour ses royaumes de Naples, de Sicile et des Pays-Bas, et celui d'Angleterre après la mort de Marie Tudor. Il réussit de capturer le Portugal. Mais après tant de couronnes perdues, le Portugal représentait une mince proie. Des soulèvements intérieurs, provoqués par des mesures trop sanguinaires, mirent en danger son propre royaume. Il se retira dans son fameux palais de l'Escurial où il mourut, dans une petite pièce nue, après d'atroces souffrances, son corps couvert de plaies et répandant une odeur intolérable. Ses ennemis prétendirent que c'était là le châtiment de Dieu, pour les tortures qu'il avait lui-même ordonnées à tant de milliers de victimes.

Les successeurs au trône de Philippe II, avec des fortunes diverses, virent diminuer peu à peu, le long des siècles, la puissance du royaume. Ils perdirent ce qui leur restait de leurs possessions extérieures, y compris celles d'Amérique. Le Portugal revint aux rois portugais. Le 17 mai 1886, la reine Marie-Christine, veuve très récente du roi Alphonse XII, met au monde un fils qui est tout de suite proclamé roi, sous le nom

57 II Philippe II [R *celui* A *ceux*] de 60 I^a,I^b heureux *de* son <Nous retenons la leçon de II, plus vraisemblable.> 68 II Des [R *re*] soulèvements

11. Les deux paragraphes suivants, qui correspondent à la page manquante dans I^b, ne figurent pas dans HMH.

d'Alphonse XIII. Celui-ci devait régner pendant le premier tiers de notre siècle[12].

Aujourd'hui, Madrid est une ville moderne, aérée, qui possède de larges boulevards, des parcs à pelouses vertes ombragées de beaux arbres, et de ravissantes « promenades » parmi lesquelles on distingue celle du Prado, qui est le rendez-vous favori des Madrilènes. C'est le long de cette promenade que l'on trouve le célèbre musée du même nom. En effet, le Prado est connu du monde entier parce qu'il renferme des collections d'art inestimables, et certains critiques vont jusqu'à affirmer qu'il est supérieur au Louvre de Paris, ou à la National Gallery de Londres. On y peut admirer de grands ouvrages de la peinture étrangère, et les plus beaux chefs-d'œuvre de la peinture espagnole[13]. De cette dernière, Vélasquez est l'incontestable roi. On a souvent dit de lui qu'il était le véritable créateur de l'art de la péninsule. Ses *Fileuses*, ses *Buveurs*, et surtout cet émouvant *Christ en croix* peuvent nous en convaincre aisément.

Ribera, surnommé l'Espagnolet, disciple de Michel-Ange, nous révèle ses meilleures réussites et, entre autres, sa fameuse *Madeleine*.

Greco l'unique, d'une audace prodigieuse quand l'on songe qu'il fut l'élève de Titien, expose au Prado *L'homme à l'épée*[14]. Mais c'est à Tolède, qui tient à Madrid par les liens les plus solides, qu'il faut surtout admirer le génie tourmenté du Greco. Ses toiles, d'un art prodigieusement empreint de mysticisme, ornent les couvents, les monastères et les églises de l'ancienne ville mauresque, où il vécut près de quarante ans.

Le Prado montre de Titien, ce géant splendide que seule une épidémie de peste put vaincre, quand il allait atteindre cent ans[15], le *Portrait de Charles Quint*. On y voit aussi, de Raphaël, mort par contre à trente-trois ans, la *Vierge au poisson*.

112 II Vierge [R *aux* A *au*] poisson

12. Couronné en 1902, Alphonse XIII fut contraint à l'exil après la victoire des républicains en 1931 et mourut à Rome en 1941. Voir aussi l'émission 14, p. 107.

13. La fin de ce paragraphe et les trois suivants ne figurent pas dans HMH.

14. L'œuvre semble plutôt connue sous le titre de *le Chevalier à l'épée*.

15. Légère exagération, puisque Titien mourut à 86 ans.

Et les deux tableaux de Murillo, d'une douceur, d'une netteté, d'une naïveté, d'un ton incomparables.

Et puis il y a Goya le pathétique, avec sa *Loge au cirque de taureaux*, ses nombreux portraits de la famille royale, de la cour et de l'aristocratie – les deux tableaux de la duchesse d'Albe – et par-dessus tout, ses extraordinaires eaux-fortes, d'une puissance si cruelle qu'on n'a jamais pu la dépasser, rassemblées sous le titre de *Désespoir de la guerre*[16]. On ne peut s'empêcher, en les contemplant, de songer au tableau sensationnel que peignit naguère, et puisant à la même source terrible d'inspiration, le *Guernica* de Picasso[17].

Les Madrilènes vivent la nuit. Ils sont bruyants, expansifs – deux étudiants qui se rencontrent l'après-midi, quand ils se sont vus le matin, se donnent l'accolade, visage contre visage, se tapotent dans le dos, etc. Cela ne signifie rien de plus que la poignée de main des Français, et le « bonjour » canadien. Le Madrilène est généralement très bien vêtu, mais sa suprême coquetterie, c'est l'éclat de ses souliers, qui brillent comme des miroirs à facettes. Cela explique le nombre fabuleux de petits cireurs-mendiants de Madrid, qui vous poursuivent comme une nuée de moustiques quand ils croient apercevoir le moindre grain de poussière sur vos godillots.

La capitale possède les plus vastes cafés de l'Europe. Et ils sont toujours remplis. Uniquement par des hommes. Les très rares femmes que l'on y peut voir sont des touristes américaines, ou des Madrilènes de très petite vertu. Les hommes, assemblés par petits groupes autour d'une table, discutent interminablement, devant une tasse de café ou un verre de lait. Ils consomment très peu de vin ou d'alcool.

On dîne tard à Madrid. Jamais avant neuf heures du soir, généralement à dix heures. Les restaurants sont brillamment éclairés, mais on y mange médiocrement, sauf les plats régionaux, lesquels sont hautement relevés par les épices les plus

133 Il apercevoir [D *la* S *le*] moindre [R *tache*] grain

16. Cette série de quatre-vingt-deux eaux-fortes est plutôt connue sous le nom de *Désastres de la guerre*.

17. Il faudrait comprendre que « Picasso peignit naguère... Guernica... (un) tableau sensationnel (inspiré)... par la même terrible source d'inspiration ».

aiguës. La vie nocturne de Madrid commence à minuit. Elle est peu spectaculaire. Elle consiste en de longues flâneries aux cafés, dans le goût de la conversation, et probablement dans l'horreur d'aller se coucher avant le petit matin. Si j'excepte le Chinois, je crois que le Madrilène est l'homme qui se couche le plus tard au monde.

Ses plaisirs sont variés. Il adore le chant, la musique, le théâtre, la flânerie, l'activité, l'intrigue, la politique et l'amour. Il est généralement doué pour les sports qui exigent la souplesse et la vivacité du corps. Mais comme l'Américain qui se passionne pour le base-ball, et le Canadien pour le hockey, le Madrilène se passionne pour les courses ou combats de taureaux. Il semble y trouver une joie sans mélange, certainement cruelle, exaltant chez lui ces deux puissances opposées, et apparemment contradictoires : la vie et la mort.

Par un après-midi ensoleillé de l'automne 1931, je me trouvais sur la Gran Via, l'un des grands boulevards de Madrid. Il y avait une grève générale. Le Directoire, présidé par Primo de Rivera, avait été dissous l'année précédente[18], et le général avait été forcé de quitter précipitamment l'Espagne. Ce matin même[19], le colonel Franco[20], l'aviateur, – qu'il ne faut pas confondre avec le Caudillo[21], le maître actuel de l'Espagne – avait lancé de son avion des pamphlets enflammés. Et je vis les carabiniers du roi Alphonse XIII et les ouvriers s'affronter. Sous nos yeux, devant nous, au milieu du boulevard, et comme à la portée de la main, des hommes se tuaient. Le nombreux public qui assistait à cette scène semblait la contempler comme l'on regarde, sur l'écran d'un cinéma, une banale reconstitution historique. Avec une impassibilité parfaite.

147 II flâneries [R *dans tous les cafés* A *aux cafés*], dans [R *Ils*] Il semble

157 II taureaux.

18. Primo de Rivera fut désarmé par Alphonse XIII en 1930 et s'exila à Paris, où il mourut peu après.

19. Il faut comprendre : « le matin de ce jour d'automne 1931 » où Grandbois est témoin de l'affrontement qu'il décrit. Grandbois retournera au moins une autre fois en Espagne : en 1936, alors qu'il sera arrêté près de Séville par la police espagnole, qui le soupçonnait d'espionnage.

20. Ramon Franco, ardent républicain et frère du caudillo.

21. Maître de l'Espagne de 1938 à sa mort, en 1975. C'est à Madrid que, durant la guerre civile, l'opposition républicaine aux troupes de Franco fut la plus vive.

Pourtant, les années qui suivirent nous enseignèrent que ce genre de cinéma peut soudain défoncer l'écran, dévaster la salle et foudroyer ses spectateurs. J'ai vu plus tard Barcelone sous les bombes, et ce n'était guère gracieux. L'Espagne me rappellera toujours ce titre du livre fameux de Barrès, aujourd'hui à peu près oublié : *Du sang, de la volupté, de la mort*[22].

22. Cet ouvrage, paru en 1894 alors que Barrès siège comme député boulangiste à l'Assemblée nationale de Paris, lui avait été inspiré par l'Espagne et l'Italie. Le titre exact est *Du sang, de la volupté et de la mort*.

29 : NAPLES (1)[1]

1950-10-31, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Le grand romancier Gustave Flaubert écrivait[2] un jour :

> C'est à Naples qu'il faut aller pour se retremper de jeunesse, pour aimer la vie. Tout est gai et facile. Les chevaux portent des bouquets de plumes de paon aux oreilles...

Il y a près de cent ans que Flaubert écrivait ces lignes. Je suis allé plusieurs fois à Naples, et pour des séjours assez prolongés, mais il n'y a pas cent ans de cela. Et parce que je n'y ai jamais vu de « chevaux portant des bouquets de plumes de paon aux oreilles », je n'accuserai certes pas l'illustre auteur de *Madame Bovary* de gasconnade. J'y ai goûté cependant des joies que la douceur du climat, la beauté des couleurs, la forme harmonieuse du paysage, le rire joyeux et frais des femmes, le calme étonnamment bleu de la mer peuvent seuls nous apporter.

Dans les mois du printemps, Naples baigne dans une lumière vaporeuse qui semble faire oublier, même chez les plus

---

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 27 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 27 en marge supérieure droite. Titre courant « Naples ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde » (ANC).

10 II mais il y 12 II oreilles je [R *n'excuserai*] n'accuserai 16 II seuls apporter

1. Première d'une série de six émissions consacrées à Naples ou à ses environs. HMH en a publié la plus grande partie sous le titre « Naples », p. 123-128.

2. Lettre de Gustave Flaubert à Louis Bouilhet, 9 avril 1851. Après la première phrase, Grandbois a omis : « Le soleil même en est amoureux » (G. Flaubert, *Correspondance*, t. I (1829-1852), Paris, Librairie de France, 1922, p. 398-399).

humbles, les plus déshérités, les rigueurs de la vie. Les rues, les impasses les plus sordides retentissent de chants, des jeux des enfants, et il n'y a point de faubourgs où l'on n'entende les notes grêles des mandolines. Le parfum des roses, des mimosas, des orangers en fleurs réussit même de chasser, au creux des ruelles, l'odeur forte des fritures, et celle non moins lourde des haillons multicolores. Naples[3] respire pleinement, avec ses deux poumons, lesquels sont, malgré son âge, d'une vigueur peu commune. Car Naples est une ville fort ancienne.

On la dit d'origine grecque, et le premier nom qu'on lui connaît est Parthénope[4], celui d'une des fameuses sirènes qui, ayant tenté de séduire Ulysse, et ayant échoué dans sa tentative, se précipita, désespérée, à la mer. Des courants apportèrent le beau corps de Parthénope sur les rivages du golfe italien, où on lui éleva un tombeau.

Il est émouvant de constater que des personnages d'Homère soient liés à la naissance de Naples. Ainsi la légende rejoint l'histoire, par des fils légers, ténus, invisibles et multiples, que les archivistes méprisent, mais qui ne laissent pas moins rêveur, quant à la seule validité du document.

Plus tard, des navigateurs vinrent s'établir au fond de la baie. Ils fondaient, à côté de Parthénope, une ville appelée Néapolis[5], qui veut dire Ville-Neuve. Mais alors que la civilisation grecque s'écroulait lentement, l'empire romain atteignait son apogée. Les Romains occupèrent Néapolis, et ce fut Napoli, ou Naples. C'était trois siècles avant le Christ, et dix-huit siècles avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

---

20 I[b] chants, [R *des* A *du*] jeux <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH qui accorde « jeu »> 38 I[b] quant à [R *la seule validité* A *l'authenticité*] du <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> II la *seule* <souligné> validité

---

3. Cette phrase ne figure pas dans HMH.

4. La légende veut que Parthénope se soit jetée dans la mer et que son corps ait été retrouvé sur la côte napolitaine, où on lui éleva un monument. Quant à la version que donne Grandbois du « suicide », elle n'est pas sûre, puisque dans l'*Odyssée* les sirènes ne sont pas nommées (voir Pierre Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, PUF, 1955, s. v.).

5. Fondée en 600 av. J.-C., Parthénope fut rebaptisée Palaiopolis (ancienne ville) cent ans plus tard. C'est par rapport à ce nouveau nom qu'on nomma Neapolis la ville voisine.

Les Romains firent de Naples et de ses environs des lieux de plaisance renommés. La noblesse de l'empire y élevait des villas de marbre rose, y dessinait de beaux jardins bordés de pins et de cyprès, y faisait chanter des fontaines autour de piscines surmontées de colonnades imitées des Grecs. Les petites îles du golfe étaient couvertes de palais enfouis parmi une végétation odorante. L'empereur Auguste, l'homme le plus statufié de son vivant, et de son siècle – je dis son siècle car il y a le siècle d'Auguste comme il y a le siècle de Louis XIV – y faisait des séjours prolongés et fréquents. Il protégeait les arts et les lettres, attirait à sa cour de Naples, Horace, Tite-Live, le poète Ovide. Et il recevait le doux Virgile, le plus grand parmi les poètes latins, et c'est ainsi qu'Homère, le barde de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, tend la main à Virgile, le barde de l'*Énéide* et des *Bucoliques*, dans l'air subtil et doré qui caresse les printemps de Naples.

Les tribulations guerrières et politiques de Naples furent sans nombre, et composent un chassé-croisé que dix gros volumes d'histoire pourraient à peine démêler[6]. Tous les souverains de l'Europe, grands ou petits, et un grand nombre de ceux du Proche-Orient occupèrent, à un moment donné, la belle ville aux rivages enchanteurs. Totila, roi des Ostrogoths, et qu'il ne faut pas confondre avec Attila, le « Fléau de Dieu », enleva Naples dans un coup de main, conquit également toute l'Italie. Son occupation ne dura guère. Les empereurs d'Orient vinrent ensuite. Puis Naples eut enfin son doge, comme Gênes et Venise. Ce fut encore, et nous sommes en l'an 1130, sa capture par les Normands. Dans les siècles qui suivirent, les maisons royales de l'Europe se la disputèrent. Chacune d'elles tentait d'y établir une dynastie, au moyen de la guerre, du jeu des alliances, ou de la rivalité des princes. Naples fut gouvernée par des rois ou princes grecs, barbares, allemands, autrichiens, anglais, français, espagnols, italiens. (Il y eut peut-être des princes ou grands-ducs russes, je l'ignore, mais Monsieur Staline, qui doit être au courant de la dynastie des tsars, et de leurs conquêtes historiques, pourrait peut-être, puisqu'il s'est fait

51 II parmi [R *des jardins*] une végétation 53 II y [R *eut* A *a*] le 69 I^{b} Naples [R *dans* A *par*] <correction peut-être d'une autre main> 75 II dynastie, *bientôt renversée par une autre dynastie*, au moyen

6. La suite de ce paragraphe ne figure pas dans HMH.

leur successeur, nous renseigner sur ce point. Nous n'aurons point cependant l'outrecuidance de le lui demander.)

Napoléon conquit à son tour le royaume de Naples. Il le donna d'abord à son frère Joseph, puis celui-ci étant devenu roi d'Espagne, à son beau-frère Joachim Murat. On se partageait en famille, comme un succulent gâteau pour jour de noces, les beaux royaumes d'Europe.

Joseph Bonaparte[7] ne sut pas mieux conserver l'Espagne que Naples, et après un exil à Paris, et aux États-Unis, revint finir ses jours en Italie, à Florence, grâce à la générosité du grand-duc de Toscane.

Joachim Murat, le plus médaillé et le plus fastueux des princes parvenus de l'Empire napoléonien, était fils de paysan. Il sut gagner par sa valeur militaire, qui était réelle, de nombreuses batailles, d'innombrables décorations, les plus hauts grades et les plus beaux titres. Mais un brillant soldat n'est pas nécessairement un grand souverain. Roi de Naples, il avait épousé Marie-Annonciade-Caroline Bonaparte, troisième sœur de l'Empereur. Douée d'une ambition démesurée, elle intrigua, trahit son frère, à qui elle devait tout, entraîna le roi Joachim[8] dans sa trahison, et celui-ci, réfugié dans un petit port de Calabre, Pizzio, fut fusillé par des soldats de fortune, sans autre forme de jugement[9].

Les Bourbons s'emparèrent ensuite de Naples. Leur régime ne fut qu'une longue succession de querelles d'intérêts, pour des motifs parfois nobles, plus souvent vils.

En 1860, le royaume de Naples fut annexé à l'Italie par une sorte d'aventurier de génie, fils d'un marin de Gênes, Giuseppe Garibaldi. Officier, il se battit contre les Français, contre les Italiens, contre les états romains, c'est-à-dire les États du pape, puis se battit avec les Français, avec les Italiens, contre les Allemands, devint général, fut élu député français, puis député romain, et employa la fin de ses jours à écrire des ro-

82 Il n'aurons *pas* cependant 104 I[b] forme de [R *jugement* A *procès.*] <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH>

7. Ce paragraphe ne figure pas dans HMH.

8. Il régna sous le nom de Joachim Napoléon.

9. Murat fut fusillé le 13 octobre 1815, sur ordre de Ferdinand I[er] de Bourbon (régnant sur Naples sous le nom de Ferdinand IV).

mans qui n'obtinrent jamais un grand succès de son vivant, et qui sont aujourd'hui parfaitement oubliés. Il fut cependant, malgré ses volte-face et ses erreurs, un ardent patriote, et son nom est devenu, parmi les peuples latins, synonyme de liberté[10]. Peu de décorations valent un tel titre.

Le reste[11] de l'histoire de Naples, liée maintenant au royaume italien, se confond maintenant avec le destin de celui-ci. Il y eut les rois de la maison de Savoie[12], il y eut Mussolini.

Tout le long de ces siècles, parmi toutes ces vicissitudes, ces prises et reprises, ces incendies et ces tueries, parmi tous ces carnages et ces délivrances, Naples a réussi de se tenir debout, devant la mer, avec sa musique et son insouciance, son désordre et sa gaieté.

Naples n'apporte pas comme Florence, Gênes, Venise ou Rome, des trésors d'architecture ou des monuments de grand art. Il y a certes le Castel dell'Ovo, le Castel Nuovo, le Castel Capuano, qui sont d'anciennes forteresses. Il s'y trouve aussi près de quatre cents églises, chacune honorant son saint, modeste et glorieux, et dont la plus célèbre et la plus aimée du peuple napolitain est la cathédrale San Gennaro – Saint-Janvier – non pas parce qu'elle est l'une des plus belles de Naples par son architecture, ni par les fresques somptueuses du Dominiquin, mais parce que trois fois par année, dans une de ses chapelles, le sang de saint Janvier, contenu dans deux modestes vases, se liquéfie sous les yeux mêmes des fidèles.

Il y a aussi à Naples le célèbre Musée national. On y trouve d'admirables marbres de l'art grec et romain, provenant pour la plupart des fouilles de Pompéi et d'Herculanum[13], villes

121 I^a,I^b avec [R *celui-ci*] le 122 II Savoie, *et* il 135 II parce [R *est*] qu'elle

10. Garibaldi est surtout passé à l'histoire comme le grand artisan de l'unité italienne.

11. Ce paragraphe ne figure pas dans HMH.

12. C'est-à-dire Victor-Emmanuel II qui réalisa l'unité italienne, Humbert I^{er}, Victor-Emmanuel III, et Humbert II. Mussolini, à la tête du parti fasciste qu'il avait fondé, dirigea le gouvernement à partir de 1922 et établit une véritable dictature en janvier 1926. Il fut exécuté le 28 avril 1945. Le dernier roi, Humbert II, s'exila au Portugal à la suite du référendum constitutionnel du 2 juin 1946, lequel rejetait la monarchie au profit d'un système républicain.

13. Le passage qui suit, à l'exception du dernier paragraphe, ne figure pas dans HMH.

voisines de Naples, qui ne survécurent pas, quoique moins anciennes, à celle-ci. Car si le Vésuve fait partie de l'adorable paysage de Naples, et lui donne un relief inoubliable, ces dernières villes eurent le malheur d'être élevées trop près du terrible et vorace volcan.

La galerie de peinture du musée renferme des Raphaël, des Luini, des Carrache, des Ribera, des Botticelli, mais ne donne pas les meilleures œuvres de ces grands peintres. Il faut voir la peinture italienne à Florence d'abord, puis à Rome. À moins que Rome... Mais cela dépend des goûts !...

Il faut surtout voir Naples pour son ciel, pour sa gaieté, pour son insouciance, pour son soleil, bref, pour l'inépuisable beauté que son paysage nous apporte.

149 Il mais ne [R *donnant*] donne

30 : NAPLES (2)[1]

1950-11-07, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

La semaine dernière, je tentais de vous relater, très sommairement il va sans dire, l'historique de Naples, qui fut d'abord un petit village dédié à une sirène d'Homère, puis une ville murée, puis un royaume, puis la ville étonnante qu'elle représentait il y a quinze ans encore[2]. Je tiens à le répéter, ces aperçus ne peuvent être esquissés qu'à grands traits, et je ne puis me permettre, à cette tribune, d'entrer dans des détails qui seraient vraiment trop longs, et risqueraient de devenir fastidieux. En outre, je ne suis ni professeur, ni historien. Je dois donc me borner à raconter ce que j'ai vu, dans cette partie de ma vie que j'avais consacrée aux voyages. Mais tout cela ne va [pas] non plus sans lectures. J'aimais Naples. J'ai lu l'histoire de Naples à Naples même, en respirant l'air léger de Naples. Car il ne m'était pas indifférent d'apprendre que telle petite ruelle qui m'enchantait par sa couleur, son désordre, sa musique, sa gaieté, existait déjà sous l'empereur Auguste, et que Virgile avait foulé de ses pieds ses pavés humides, malodorants et gras.

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. Daté par erreur du lundi 6 ; corrigé pour mardi 7. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. Daté par erreur du lundi 6. II : Manuscrit de 27 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 27 en marge supérieure gauche. Titre courant « Naples ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde » et le chiffre 30 (ANC).

14 I[a],I[b] va non <Nous retenons ici la leçon de II.> 20 I[b] pieds [R *ses* A *ces*] pavés <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH>

1. Sauf les deux premières phrases, le texte de cette émission a été publié dans HMH, avec un déplacement, sous le titre « Naples », p. 126-132.

2. Il semble que le dernier séjour de Grandbois en Italie date de 1936.

J'ai passé tout un printemps[3] à Naples, et ce fut un printemps baigné d'une lumière incomparable. Il est vain de célébrer le climat de Naples. Cependant, il y a parfois des surprises peu agréables. Ainsi, lors de l'invasion de l'Italie par les armées alliées, la température fut extrêmement hostile, pluies torrentielles, froids, etc., et il serait peut-être difficile de convaincre un jeune vétéran canadien de la conquête et de l'occupation que Naples jouit d'un climat de rêve. Et à ce propos, permettez-moi de vous raconter une petite anecdote. Il y a une vingtaine d'années, vers la fin du mois de mars[4], si ma mémoire est fidèle, nous partions de Paris, un ami et moi – le docteur Louis Rousseau[5] –, pour aller passer les vacances de Pâques sur la Côte d'Azur. Il faisait à Paris un temps effroyable. Et tout le long de la route, que nous parcourions à bord d'une voiture minuscule, une Fiat italienne, je promettais à mon compagnon le sable doré des plages méditerranéennes, les orangers en fleurs, les palmiers sur un fond de mer lisse et bleue. Nous arrivâmes à Saint-Raphaël dans la nuit. Nous fûmes nous loger dans un petit hôtel que je connaissais, et les chambres que nous occupions donnaient sur la promenade, la plage et la mer. « Demain », lui dis-je. Le lendemain matin, je me précipitai pour ouvrir les volets. Il avait neigé toute la nuit. Le ciel était gris et terne et se confondait avec le gris de la mer. Les feuilles des palmiers ployaient sous le poids de la neige. Le gel avait détruit des centaines d'hectares de vignobles, des milliers de plants de mandariniers, de mimosas, de roses et de tulipes. Un désastre. « Cela ne s'est pas vu depuis cinquante ans », disaient les vieillards en levant les bras au ciel, et sans oublir l'« assent ».

Naples est une ville faite pour flâner, muser, oublier ses inquiétudes, ses soucis, Naples est une ville faite pour ne rien

30 II mois de [R *février* A *mars*], si 31 I^b moi [R – *le docteur Louis Rousseau* – A ,] pour <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 37 I^b Nous [R *arrivions* A *arrivâmes*] à Saint-Raphaël I^a,II Nous *arrivions* à Saint-Raphaël <À l'instar de HMH, nous retenons la leçon de I^b, même si la correction est peut-être d'une autre main.> 45 II vignobles, des [A *milliers de*] plants

3. Grandbois séjourna en Italie en 1921-1922 et en 1929 – sans compter un séjour annuel à Florence, entre 1926 et 1936. On ne sait, cependant, en quelle année il faut situer ce printemps napolitain.

4. Il faut plutôt situer ce voyage en février 1929.

5. Le docteur Louis Rousseau était le frère de Marguerite, qui deviendra l'épouse de Grandbois.

faire. La paresse ne s'y présente pas comme le septième des sept péchés capitaux, mais plutôt comme la première des vertus théologales qui est, comme vous le savez, la foi. Elle se présente aussi sous le signe de l'espérance. Les deux confondues. Le jour actuel se suffit à lui-même, et l'heure présente du jour. Pourquoi songer aux heures qui suivront, aux lendemains qui suivront. Le soleil est doux et chaud, la mer est ravissante, le Vésuve boucle et noue un paysage parfait, les mandolines égrènent les notes de *Santa Lucia*, et Dieu ne nourrit-il pas, ne vêt-il pas les petits oiseaux[6] ?

L'école de la paresse, d'une paresse enchantée, on en prend de multiples leçons à Naples. Tout le long des quais de la ville, étendus sur la plage, les professeurs de cette charmante école pratiquent ce qu'ils professent. Ce sont les pêcheurs, les apprentis pêcheurs, les moussaillons, les pêcheurs occasionnels, les femmes et les enfants des pêcheurs, leurs innombrables amis, qui les regardent ne rien faire, avec leurs femmes et leurs enfants, et tout cela forme des groupes extrêmement joyeux, souples et libres, à forte odeur d'ail, mais qui donnent l'impression que « c'est tous les jours fête ». Un beau garçon chante, une belle fille au corsage noir, mais très généreusement échancré, danse, pieds nus, sur le sable, au son des notes grêles d'une mandoline. Tout cela spontané, sans apprêts, parmi les bousculades d'enfants, les baisers furtifs des amoureux, les cris et les rires. Aux premières étoiles, la plage devient déserte. Quelques rares pêcheurs apprêtent leurs barques pour la pêche nocturne. Si la pêche est bonne, ils seront heureux pour quinze jours. Et quinze jours, devant soi, n'est-ce pas l'éternité ?

Leur extrême frugalité, l'absence absolue de toute ambition leur permettent de vivre comme des lézards. Ils se nourrissent d'un poisson, d'une gousse d'ail, d'une croûte de pain, d'une gorgée de vin clair. Et c'est ainsi que de père en fils, de génération en génération, de centenaires en millénaires, ils pro-

57 Il soleil est [R *chaud*] doux 63 Il sur [D *le* S *la*] [R *sable* A *plage*], les professeurs 69 Il libres, à [R *od*] forte 72 Il sable, [R *par*] au son

6. Allusion à Matthieu, VI, 25-26, que Grandbois transforme cependant de manière un peu cocasse : « Voilà pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? Voyez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent ni ne recueillent en des greniers, et votre Père céleste les nourrit ! »

créent, engendrent, se perpétuent, malgré les malheurs nationaux, les destructions, les guerres, les invasions fatales, sous le soleil, dans l'insouciance et la joie.

Il est toujours pénible de quitter Naples. Non point que le célèbre dicton « Voir Naples et mourir » apporte les craintes d'une issue prochaine et funèbre. Mais parce que peu de villes donnent à l'homme autant de facilité, de douceur, de bonheur à vivre. Cependant, si l'on quitte Naples pour faire le tour de son golfe, cet arrachement devient fort doux. Car le même climat, le même généreux soleil, les mêmes oliviers et les mêmes palmiers et la même musique de la mer nous accompagnent.

La promenade la plus rapprochée de Naples est celle de Pausilippe[7]. C'est un enchantement. Ce long promontoire domine la mer et, comme un gigantesque éperon, sépare le golfe de Naples de celui de Pouzzoles. En grec, Pausilippe signifiait « cessation de la tristesse ». Et en effet, à moins que la beauté n'attriste, il est difficile de cultiver des états mélancoliques à Pausilippe. Les Romains le savaient, qui avaient fait de ce roc suspendu entre le bleu du ciel et le bleu de la mer leur endroit favori de villégiature. Ils y avaient élevé de somptueuses villas, établi des bains entourés de colonnades de marbre, les empereurs y venaient faire de longs séjours, et l'on nous montre encore les jardins de Lucullus, dont le nom est mieux connu aujourd'hui pour le faste et le raffinement de sa table que pour ses victoires de général et son génie de grand administrateur. La gloire est fantaisiste. On y peut voir aussi les viviers dans lesquels l'affranchi Pollion, devenu immensément riche, faisait jeter, pour son amusement et celui de ses amis, ses esclaves en pâture aux murènes. À l'entrée d'une grotte, on y trouve le tombeau de Virgile. Des savants discutent encore de son authenticité. Mais par-dessus tout, à Pausilippe, ce qui compte, c'est l'admirable paysage qui semble vouloir réunir toute la beauté du monde.

Quand le voyageur quittera vraiment Naples, car Pausilippe est encore Naples, c'est vraisemblablement vers le Vé-

112 II grotte, on [R *voit* A *y trouve*] le tombeau 113 II Virgile. [R *Mais*] [D *des* S *Des*] savants 118 I^a,I^b est [R *vraiment*] encore

7. Cette colline célébrée par Virgile fait partie du territoire de Naples. Pausilippe vient du grec : *pauein*, « faire cesser », et *lupè*, signifiant « douleur ».

suve qu'il se dirigera. La région qui cerne le trop célèbre volcan est d'une prodigieuse fertilité. Les vergers sont abondants, les vignobles de la plus grande richesse. C'est sur les premières pentes du Vésuve que se trouvent les vignes produisant les fameux crus du lacryma-Christi, que certains gourmets préfèrent au meilleur champagne de France.

Le volcan a plus de trois mille pieds de hauteur. On le connaît depuis l'antiquité la plus reculée. Ses fureurs, le long des siècles, furent parfois terribles. En l'an 79[8], il engloutit, d'un seul coup, les villes d'Herculanum et de Pompéi, avec de nombreux petits villages ou hameaux. Quatre cents ans plus tard, il eut des éruptions d'une violence inouïe, et les historiens rapportent que des nuages de cendres obscurcirent le ciel jusqu'à Constantinople. D'autres éruptions, en 1500, en 1631, causèrent d'effroyables dommages et firent des milliers de morts. Plus près de nous dans le temps, entre les années 1890 et 1900, des savants ont calculé que le Vésuve a vomi des laves dont le volume atteint plus de quatre cents millions de pieds cubes. C'est beaucoup pour un volcan qui semble d'ordinaire si inoffensif, avec le mince panache de fumée blanche qu'il élève doucement dans le ciel léger de Naples.

Pour le visiteur de Naples, l'ascension du Vésuve est un rite obligatoire. On peut l'accomplir de trois façons : à pied, ce qui est préférable, mais qui exige de bons muscles, de la patience et des loisirs ; à cheval, par des sentiers qui montent en lacet jusqu'au sommet ; ou tout simplement par le funiculaire, qui nous conduit à deux cents pieds du cratère. Celui-ci forme une sorte de gouffre circulaire et géant, à parois rugueuses, zébrées de mille petites fissures par où s'échappent des vapeurs sulfureuses qui prennent, dans le soleil, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Au vrai, à part son étrangeté évidente, le cratère du Vésuve n'offre point d'intérêt passionnant au profane qui n'a pas voué sa vie à l'étude de la composition des laves et à la structure de la croûte terrestre. Mais du sommet du Vésuve, la contemplation du golfe de Naples est parfaitement admirable.

119 II dirigera. [D *Le* S *La*] région 123 II préfèrent au [R *cha*] meilleur 126 II depuis [R *la plus*] l'antiquité

8. Nous corrigeons ici Grandbois, qui a écrit *69*.

31 : NAPLES ET SES ENVIRONS[1]

1950-11-14, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Si l'on tente de situer chaque chose à son échelle, en la comparant avec des objets de même nature, – et il est difficile de procéder autrement – le Vésuve, parmi les volcans méditerranéens, est un volcan moyen, de taille moyenne, et ne représente pas, en somme, le volcan-chef, le volcan-roi. Sans doute le Vulcano, des îles Lipari[2], – celles-ci trop fameuses hélas ! pour leurs déportés politiques – se contente de lancer son jet de fumée blanche dans le bleu du ciel italien. C'est un volcan beaucoup plus modeste que le Vésuve. Il semble avoir été posé là pour ajouter à la beauté pittoresque de quelque décor d'opérette.

Le Stromboli est déjà beaucoup plus spectaculaire. Il atteint presque la taille du Vésuve, il élève un roc isolé qui surgit de la mer, et ses grondements sourds, dans ses faux besoins

VARIANTES : I^a : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I^b : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 27 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 27 en marge supérieure droite. Titre courant « Naples et ses environs ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde » et le chiffre 31 (ANC).

10 I^b contente[AR *-t-il*] de lancer [R *son* AR *leur* A *son*] jet <corrections peut-être d'une autre main> 11 I^b italien. [R *C'est* AR *Le Vésuve est* A *C'est*] un volcan beaucoup plus modeste [R *que le Vésuve* A *que le Vésuve*] <corrections peut-être d'une autre main> 15 I^b est [R *déjà*] beaucoup <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH>

1. Le texte de cette émission a été publié dans HMH, sous le titre « Naples », p. 131-134, mais quatre passages ont été omis.

2. Également appelées îles Éoliennes. C'est Mussolini qui fit de ces îles, maintenant fréquentées par les touristes, un lieu de détention pour les opposants au fascisme.

d'éruption, ne troublent personne. Des pêcheurs vivent paisiblement sur ses pentes. Ils ne comptent pas mille habitations. Mais il est rare que le Stromboli ne projette pas, chaque nuit, des lueurs fulgurantes[3]. Je l'ai vu à plusieurs reprises, passager d'un paquebot se dirigeant vers le Proche-Orient, ou revenant vers la vieille Europe, par des nuits étoilées et pures, éclairer d'une lumière qui tenait de la fantasmagorie antique – flammes pourpres, bûchers ardents, soufre dantesque – et fournissant par là même, au XX^e^ siècle, un spectacle fort étrange. Le navire glissait lentement sur des eaux lisses et moirées, c'était, selon l'expression du bord, le « passage du Stromboli », tous les passagers se précipitaient sur les ponts, mais après quelques minutes s'empressaient de retourner à la salle de danse, les messieurs en smoking blanc enlaçaient leurs compagnes et recommençaient un tango qui était la danse favorite de l'époque. Cependant la vue du Stromboli valait mieux qu'un coup d'œil fugitif et distrait.

Le roi des volcans italiens est l'Etna. Situé au nord-est de la Sicile, dans la province de Catane, il possède à sa base une circonférence de près de cent milles. Et il s'élève dans le ciel à une hauteur de dix mille pieds. Il fait partie des légendes préhistoriques. C'est là, nous racontent-elles, que les forges du dieu Vulcain et de ses Cyclopes armaient les foudres de Jupiter. Beaucoup plus tard, il va sans dire, le philosophe Empédocle[4], qui fut également poète, musicien et médecin – il vivait quatre cents ans avant l'ère chrétienne, et jouissait d'une grande renommée – voulut, paraît-il, afin de prouver certaines allégations scientifiques, qu'on le descendît dans le cratère de l'Etna. On le fit, mais on ne put jamais l'en retirer[5].

18 II paisiblement [R *à sa base*] sur 19 I^b^ pentes. [R *Ils ne comptent pas mille habitations.*] Mais <correction peut-être d'une autre main ; phrase omise par HMH> II pentes. Ils ne [R *forment* A *comptent*] pas mille *habitants*. Mais 28 I^b^ tous les [R *passagers* A *voyageurs*] se précipitaient <...> de retourner [R *à la salle* A *au salon*] de danse <corrections peut-être d'une autre main, retenues par HMH qui supprime aussi « de danse »> 36 II base un[A *-e*] [R *tour* A *circonférence*] de près 38 II hauteur de [R *près*] dix 45 I^a^ scientifiques, *que l'on* descendît I^b^ scientifiques *que*[A *'on*] [R *l'on* A *le*] descendît. <Corrections de I^b^, peut-être d'une autre main. À l'instar de HMH, nous retenons la leçon de II.>

3. Le Stromboli est le seul volcan des îles Lipari encore en activité.

4. Né en 490 av. J.-C. à Agrigente, en Sicile. Sa mort dans l'Etna, rapportée par la légende, est parfois interprétée comme un simple suicide.

5. Les deux paragraphes qui suivent et le début du troisième, jusqu'à « golfe de Naples. », ne figurent pas dans HMH.

Les ravages et les désastres que l'Etna produisit furent à la mesure du gigantisme de sa taille[6]. Il engloutit plusieurs villes importantes sous des masses si énormes de lave qu'on ne put les retrouver.

Au pied de cet ogre, que les anciens nommaient « le pilier du ciel », une végétation luxuriante s'épanouit. Il y a quelques années encore, on y trouvait un châtaignier millénaire, le « *di cento cavalli* », appelé ainsi parce que l'on prétendait que cent chevaux pouvaient tenir à l'aise sous l'ombrage qu'il fournissait.

Mais il nous faut revenir au Vésuve, qui appartient à Naples. La seule chose vraiment remarquable que l'on peut rapporter de son ascension, c'est le paysage incomparable qu'il nous offre du golfe de Naples. Cependant, chose plus remarquable encore, c'est l'impression touchante, quand nous avons descendu les pentes du Vésuve, de constater avec quelle obstination les paysans, les vignerons, les villageois qui habitent les bases du volcan continuent d'y habiter. Car les éruptions vésuviennes sont fantaisistes, irrégulières, fort spontanées, et pour tout dire, souvent foudroyantes. On se demande pourquoi ils ne vont pas s'établir ailleurs. J'ai posé la question à certains d'entre eux, que je rencontrais dans les petites trattorias – buvettes ou bistrots – et à qui j'offrais, à l'occasion, un verre de vin[7]. Mes promenades de flâneur me conduisaient souvent de ce côté, ils s'étaient habitués à ma présence, bref, je n'étais pas pour eux le complet étranger vis-à-vis duquel le paysan a toujours conservé de la méfiance.

L'un me disait :

– L'arrière-grand-père a planté le vignoble ! Alors !

Un autre :

– Pourquoi irais-je vivre plus loin ? J'ai mes habitudes ici... D'ailleurs, – mentionnant le Vésuve – il paraît plus méchant qu'il ne l'est en réalité... !

---

62 II vignerons, les [R *petits*] villageois 69 II Mes [R *habitudes* A *promenades*] de flâneur 71 I[b] eux [R *le complet* A *l'*]étranger <correction peut-être d'une autre main>

---

6. En 1950-1951 – donc presque au moment où cette émission était diffusée – eut lieu l'une des éruptions importantes de l'Etna au XX[e] siècle.

7. La phrase suivante ne figure pas dans HMH.

Un petit vigneron sec, noir, nerveux et mince, père de huit enfants, qui m'avait fait visiter ses quelques hectares sillonnés de laves pétrifiées, me disait :

– Oh ! ça ne peut pas arriver tous les jours ! Ni tous les vingt ans !... Avec un peu de chance, et avec la *Madonna*, le Vésuve ne peut nous faire grand mal... !

Il se signait en prononçant le nom de la Madone, et il avalait tout de suite un autre verre de vin.

Ils étaient comme les pêcheurs de Naples, ils vivaient au jour le jour, ils remettaient tout simplement leur sort entre les mains de la Providence.

Cependant, ils connaissaient tous les colères formidables du Vésuve. Car l'ensevelissement d'Herculanum et de Pompéi[8] n'appartient pas à la fable[9].

Entre Naples et Pompéi, au pied du Vésuve, sur le bord de la mer, se trouvait une fort belle ville que l'on nommait Herculanum, fondée, dit la légende, et comme son nom l'indiquait, par Hercule lui-même. Elle fut détruite en l'an 79, ainsi que Pompéi, par une des plus terribles éruptions du Vésuve.

Des couches de lave ayant une épaisseur de trente à cent pieds la recouvrirent entièrement, et dans le cours des âges, on finit par oublier qu'elle avait existé. Ce fut un prince d'Elbeuf, en 1711, qui, faisant accomplir des travaux pour la construction d'une villa, en fit la découverte. Des fouilles furent commencées, que l'on poursuit encore aujourd'hui. Elles sont rendues plus difficiles parce que de nombreux édifices sont élevés sur son emplacement. Elles ont cependant permis de retirer de l'antique ville des tableaux, des statues de marbre et de bronze, d'innombrables objets d'art qui ornent les musées de Naples et de Rome. On n'a pas encore réussi de délimiter l'enceinte d'Herculanum. Mais les découvertes accomplies permettent de constater que c'était une ville d'une grande richesse. On a dégagé la « basilique », ornée de quarante-cinq colonnes,

99 II épaisseur *variant* de

8. Les deux villes furent détruites par la même éruption, en 79 de notre ère.

9. Les trois paragraphes qui suivent ne figurent pas dans HMH.

de nombreux édifices publics, des palais, des rues entières, et un théâtre dont les gradins pouvaient contenir dix mille spectateurs.

Avec Pompéi, les savants ont eu les coudées plus franches. Chacun connaît les derniers jours de Pompéi, illustrés par un écrivain dont le roman a été traduit dans toutes les langues[10]. Mais les malheurs de ces jours tragiques font la joie des archéologues contemporains, et l'on a souvent dit que ce qui avait sauvé Pompéi de l'oubli total était précisément son ensevelissement de deux millénaires. Car aujourd'hui, les savants peuvent reconstituer la ville, et la vie de ses habitants, dans leurs moindres détails.

Les agences publicitaires de la région napolitaine prétendent que Pompéi est la plus grande curiosité de l'Italie. Cette curiosité attire en effet beaucoup de curieux, et favorise un commerce local fort actif. À quelques mètres de l'enceinte murée de la ville morte se trouvent des hôtels, des maisons de pension, de nombreuses trattorias, d'innombrables guides, des vendeurs de souvenirs de toutes sortes, et des nuées d'enfants qui mendient quelques pièces de monnaie avec la plus remarquable obstination.

Mais le silence se fait d'une façon assez étrange, malgré l'affluence des visiteurs, dès que l'on pénètre dans Pompéi, dont les entrées, d'ailleurs, sont soigneusement munies de guichets encadrés de gardiens. Car l'on se promène dans les rues étroites d'une ville qui semble avoir suspendu sa respiration depuis deux mille ans, et la nécropole, si païenne fût-elle, prend cette majesté un peu inquiétante des lieux où l'on pénètre avec le vague sentiment que l'on commet quelque sacrilège[11].

Peu de villes de l'antiquité, et pour cause, ont été plus fréquemment décrites que Pompéi. Ses monuments publics, ses thermes, son forum, ses théâtres, son petit musée, dont l'entrée n'est pas particulièrement recommandée aux jeunes filles, tout cela intéresse prodigieusement, mais émeut beaucoup moins que la visite de telle maison ordinaire, prise au hasard, qui

145 Il pas [A *particulièrement*] recommandée

10. Allusion au roman de E. George Bulwer Lytton, *les Derniers jours de Pompéi*, paru en 1834. Une traduction française (Dauphin) a paru en 1949.

11. Le paragraphe suivant ne figure pas dans HMH.

possède d'une part sa cour première, ou atrium, bordée par quelques pièces minuscules servant à recevoir les hommes d'affaires, les étrangers, et possède d'autre part une seconde cour, le péristyle, entouré de colonnes légères, où s'exerçait la vie privée du maître de la maison et celle de sa famille. La salle commune, les chambres, la cuisine donnaient sur le péristyle. Des peintures murales ornaient les pièces familiales. C'est ainsi qu'il y a deux mille ans, les habitants de Pompéi, et vraisemblablement ceux des autres villes de la région avaient su, beaucoup mieux que nous le savons, se ménager une existence dont l'intimité n'était point sans cesse menacée par les exigences indiscrètes du monde extérieur.

157 II ménager une [R *intimité*] existence

32 : LE GOLFE DE NAPLES[1]

1950-11-21, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Les villes mortes, Herculanum et Pompéi, présentent beaucoup d'intérêt[2]. Et si elles nous renseignent minutieusement sur le mode d'existence que l'on avait adopté, il y a deux mille ans, elle nous font également réfléchir sur le destin précaire des choses que nous croyons, ou que nous voulons croire définitives. Ainsi, le couple pétrifié que l'on a découvert dans une des maisons de Pompéi vaquait à ses occupations quotidiennes quand il a été foudroyé. Tout a été si rapide qu'on ne constate chez lui aucune crispation des membres, aucun réflexe apparent de surprise ou de frayeur. Et l'on pourrait croire volontiers qu'ils ne sont immobilisés qu'à la façon de ces personnages, sur l'écran d'un cinéma, qu'une défectuosité de l'appareil gèle soudain, et qui se remettent à bouger, à vivre, dès que le fonctionnement de la machine est redevenu normal. Mais le couple de Pompéi ne vivra plus jamais, lui dont la vie a été suspendue dans le temps éclair d'une fraction de seconde.

Cependant[3], les environs de Naples et les rivages de son golfe ne sont pas, très heureusement d'ailleurs, qu'une suite de

VARIANTES : I^a : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I^b : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 26 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 26 en marge supérieure droite. Titre courant « Sorrente et Capri », rayé sur f. 1, 2-10, « Le Golfe de Naples » sur f. 11-26. Ce titre a été ajouté, p. 1, sur « Sorrente et Capri », raturé. En surtitre, p. 1, « Visages du monde » et le chiffre 32 (ANC).

1. À l'exception de quatre passages, le texte de cette émission a été publié dans HMH, sous les titres « Naples » (p. 134) et « Sorrente » (p. 136-139).

2. Cette première phrase ne figure pas dans HMH, qui donne, pour la phrase suivante, « Si Pompéi nous renseigne minutieusement... ».

3. Ce paragraphe ne figure pas dans HMH.

nécropoles incitant à des réflexions certes fort salutaires, mais tout à fait dénuées de gaieté. Et la vie humaine, quoi que prétendent certains philosophes moroses, n'est pas uniquement faite dans le but de n'en considérer que les malheurs et la brièveté.

En quittant le Vésuve et les désastres qu'il a commis, si le voyageur se dirige vers Sorrente, il rencontrera les paysages les plus rieurs, les plus vivants, les plus adorables du monde. Il se peut que les oliviers, les figuiers, les orangers, les châtaigniers qui bordent la route soient poudreux, mais il n'importe, car les visages des habitants de tous ces petits ports ensoleillés sont clairs et nets, les voiles rouges des barques, sur la mer bleue, composent d'admirables marines, des enfants bruns et nus, que l'on dirait sortis des toiles de Fra Angelico, se poursuivent en riant sur le sable des petites plages dorées, et des pêcheurs nonchalants raccommodent leurs filets en chantant des airs d'opéra.

Castellamare[4], élevée sur les ruines de l'antique Stabies, détruite en même temps que Pompéi – je m'étais promis pourtant de ne plus vous parler des villes tuées par le Vésuve – Castellamare est une ville animée, joyeuse, qui s'allonge au bord de la mer. Elle est adossée au mont San Angelo, dont le sommet atteint plus de quatre mille pieds. Elle possède un parc merveilleux attenant à la villa Quisisana – ce qui veut dire « ici l'on se guérit » – qui fut construite par Charles d'Anjou[5] et restaurée plus tard, au début du XIX^e^ siècle, par Ferdinand de Bourbon[6].

En laissant Castellamare, on atteint bientôt Vico, petite ville surplombant la mer de la pointe d'un rocher. Puis c'est le « *Piano di Sorrente* », une longue plaine abritée par les montagnes, très fertile, couverte de bois d'oliviers et d'orangers, où

23 II humaine, [R *quoiqu'on*] quoi 38 II opéra. // *Castellamare*, élevée sur les ruines de l'antique *Stabies*, détruite <*Castellamare* et *Stabies* encerclés> 42 I^a^,I^b^ ville *arrivée*, joyeuse <Nous retenons ici la leçon de II, plus vraisemblable.> 43 II mer. [R *Derrière elle*] Elle

4. En italien, Castellammare di Stabia.

5. Charles I^er^ d'Anjou, qui conquit le royaume de Naples et de Sicile au XIII^e^ siècle.

6. Ferdinand I^er^ de Bourbon, qui régna sur Naples sous le nom de Ferdinand IV (1759-1816).

se cachent de ravissantes villas dont les jardins sont bordés d'aloès géants.

La route redescend vers la mer, et nous voyons Meta – Bella Meta – ville de pêcheurs, et après la traversée de quelques villages et de grandes plantations d'orangers, nous atteignons Sorrente.

Sorrente est enfouie sous les palmiers et berce son bonheur de vivre dans le climat le plus doux et le plus pur qui soit. Sorrente est une ville fort ancienne. Elle ne tient cependant pas son importance des émouvants vestiges de l'antiquité. On n'y trouve aucun château fort célèbre, aucune massive citadelle ayant soutenu des sièges importants le long de l'histoire trop nourrie des conflits et des guerres du monde européen. Sorrente, pour sa gloire passée, ne nous offre qu'un homme. Mais un homme très grand parmi les hommes. C'est le Tasse[7], l'immortel et malheureux auteur de *Jérusalem délivrée*, qui est l'un des plus beaux chefs-d'œuvre, avec l'*Enfer* de Dante, de la littérature italienne. J'ai dit malheureux auteur parce que l'homme, et non son œuvre, eut une existence misérable.

À l'âge de dix-sept ans, le Tasse fit publier un poème, *Il Rinaldo*, qui lui apporta la gloire. Les princes régnants des nombreux royaumes qui formaient alors l'Italie se disputèrent sa présence. À cette époque, les princes étaient férus d'art, et comblaient de faveurs un artiste ou un poète comme les pays démocratiques couvrent aujourd'hui d'honneurs et d'argent un bon frappeur de base-ball, un boxeur, ou un brillant joueur de hockey. Là-dessus, rien à redire. Les temps ont changé. J'aurais mauvaise grâce à affirmer que nous avons tort, et que les princes avaient raison. Je puis cependant dire tout de suite que certains plaisirs sont de qualité, que d'autres leur sont inférieurs. Ceux-ci sont les plus recherchés, et nous pouvons conclure que nous n'avons pas à nous glorifier exagérément de notre civilisation du XX^e^ siècle. Car la lecture des poèmes de Dante, du Tasse, de Shakespeare, de Baudelaire, de Victor Hugo, de T. S. Eliot n'attirerait pas au Forum de Montréal les foules qui l'envahissent pour venir acclamer M. Bouchard ou

57 II villages [A *et*] de grandes plantations d'[D *oranges* <?> S *orangers*], nous 65 I^a,I^b Sorrente, *par* sa gloire <Nous retenons ici la leçon de II, plus vraisemblable.> 80 II grâce [R *d'* A *à*] affirmer

7. Torquato Tasso mourut à Rome en 1595.

M. Richard[8], lesquels, j'en suis sûr, sont de très sympatiques garçons.

Le Tasse de Sorrente fut invité à la cour de Ferrare par le duc Alphonse II, puis le cardinal d'Este lui demanda de l'accompagner en France où Charles IX, fils de Catherine de Médicis, le reçut avec beaucoup de courtoisie et d'égards. On le fêta, on le choya. Il connut Ronsard, familier du roi, ami de tous les grands de l'époque, et confident d'Élisabeth d'Angleterre, de Marie Stuart, de Diane de Poitiers. Ronsard avait créé l'école poétique de la Pléiade, qui avait pour but de régénérer le vers français. Des magistrats de Toulouse, par décret officiel, l'avaient proclamé le « poète français » par excellence. Il atteignait l'apogée de sa gloire quand il rencontra le Tasse, son cadet de vingt ans. Il lui prodigua des avis et des conseils que le jeune Italien s'empressa naturellement de ne pas suivre, et Ronsard, paraît-il, en conçut de la mauvaise humeur. Un an plus tard, de retour à Ferrare, à la cour du duc, le Tasse fit jouer un drame pastoral, l'*Aminta*, que l'on cite encore comme le chef-d'œuvre de ce genre difficile, et des critiques ont souvent répété que dans aucune langue, il n'avait jamais été non seulement surpassé, mais égalé.

Cependant, le Tasse travaillait sans cesse à sa grande œuvre, qu'il fit publier en 1575, *Jérusalem délivrée*. C'était un immense poème lyrique traitant, comme on sait, de l'histoire étonnante des croisades. Et c'est à cette époque, au moment même où son génie s'affirmait pleinement, donnait sa mesure totale, qu'il connut, lui qui avait été gâté dès son jeune âge par l'adulation qui accompagne le succès, le goût amer de l'adversité. Des envieux, qui avaient applaudi à ses premières réussites, – car si l'on flatte le talent, on ne pardonne guère au génie – tentèrent de le détruire vis-à-vis du duc de Ferrare. Ils réussirent d'autant plus facilement que le Tasse était amoureux de la princesse Léonora, sœur du duc, et si ce dernier protégeait volontiers les arts et les artistes, il n'entendait cependant pas qu'un roturier, si doué fût-il, vînt apporter le scandale d'une liaison ou d'une mésalliance dans la famille princière.

Le Tasse, – il avait alors trente ans – dut quitter la cour du duc, erra de palais en palais, devenait amer et mélancolique,

8. Émile « Butch » Bouchard et Maurice Richard, deux étoiles du club de hockey Canadien dans les années cinquante.

et ne put enfin résister à la tentation de revenir à Ferrare. Le duc le fit enfermer dans une maison de fous, où il demeura sept ans. Il fut relâché grâce à l'intervention des princes italiens et du pape lui-même. Le malheureux vagabonda durant quelques années encore, en France et en Italie, sujet à de fréquentes crises d'abattement qui confinaient, selon certains de ses biographes, à la folie. Le pape Clément VIII, célèbre dans l'histoire de l'Église pour avoir absous Henri IV et ses infidèles, connaissant le génie du poète, le fit demander à Rome pour lui décerner la « Couronne de Laurier ». C'était alors la consécration suprême. Le Tasse se rendit à Rome, mais mourut quelques jours avant la cérémonie.

Sorrente est une petite ville composée d'un étage et d'un rez-de-chaussée, si j'ose ainsi m'exprimer. L'étage, qui surplombe la mer de près de deux cents pieds, forme la ville proprement dite. On y trouve des cafés, des hôtels, des magasins regorgeant de camées, de petits coffrets de bois de santal ornés de nacre, des poignards à la lame finement ciselée, des mosaïques, et d'innombrables peintures du golfe de Naples. Les cafés nous offrent l'animation napolitaine. Les hôtels, pour la plupart bien tenus, nous offrent une danse locale, la *tarantella*. Avec le fandango du Pays Basque, c'est la danse la plus gracieuse et la plus jolie qui soit. La musique qui l'accompagne est vive et joyeuse, sans prétention.

Le rez-de-chaussée de Sorrente est habité par les pêcheurs, que je n'ai d'ailleurs jamais vus pêcher. Car tout le long de l'année, ils promènent les visiteurs dans leurs barques, pour la promenade des grottes. Il y a aussi une église ancienne, creusée dans le roc, au pied de la falaise, que l'on ne peut atteindre que par bateau.

Et il y a surtout l'adorable mer bleue.

---

132 I[b] biographes, à la [R *folie* A *démence*]. Le pape <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 136 I[b] C'était [A *alors*] la consécration <ajout peut-être d'une autre main, retenu par HMH> 144 I[b] poignards à la [R *lame* A *garde*] finement <correction peut-être d'une autre main>

33 : LE GOLFE DE SALERNE[1]

1950-11-28, 19:45-20:00
réal. : Bruno Paradis

De Sorrente[2] à la délicieuse Amalfi, le voyage se poursuit dans un enchantement sans égal. La route monte et grimpe en lacet, redescend, plonge dans un ravin, remonte et regrimpe toujours bordée de chênes verts, de vergers d'oliviers, de citronniers, d'orangers. De la pointe d'un rocher, à un coude brusque de la route, on aperçoit soudain un vieux monastère ou une tour dorée par les âges – surtout par le soleil des âges – et de hauts cyprès leur font un cadre digne des plus grands peintres italiens de la Renaissance. Et les brèves échappées sur la mer sont parfaitement admirables.

Les cartes géographiques de l'endroit nous indiquent que nous laissons le golfe de Naples pour le golfe de Salerne. Je le veux bien. Mais en vérité, pour moi du moins, c'est toujours le golfe de Naples, avec ses îles vertes et rouges qui semblent flotter légèrement sur les eaux bleues de la mer, avec comme arrière-plan la ville même de Naples, toute blanche dans les lointains, – qui nous fait bizarrement penser à Alger[3] quand on s'en approche par bateau – Naples avec son éternel Vésuve,

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit de 26 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 26 en marge supérieure droite. Titre courant « Visages du monde ». En sous-titre, p. 1, « Le Golfe de Salerne » et en surtitre, le chiffre 33 (ANC).

1. La majeure partie du texte de cette émission ne figure pas dans HMH. Les extraits publiés constituent la totalité du texte intitulé « Amalfi » (p. 139-141).

2. Les sept premiers paragraphes ne figurent pas dans HMH.

3. Même comparaison à propos de Phnom Penh (émission 25, p. 174).

toujours égal à lui-même, fixé définitivement dans le paysage célèbre, avec son panache apparemment innocent de fumée blanche et droite.

Les accidents mêmes de la nature, ravins, rochers dénudés, prairies surprenantes et odorantes, îles solitaires, ne réussissent pas à rompre un envoûtement trop identique. Le dessert est délectable, mais il y a trop de dessert. On finit par souhaiter un orage, une tempête. Je suis allé plusieurs fois à Naples, à l'époque de la fin du printemps, du commencement de l'été. Je n'y ai jamais vu une goutte de pluie.

C'est Amalfi. La petite ville est aussi ravissante que son nom. Elle fut illustre dans le passé. Car déjà, au IX^e^ siècle, elle s'était érigée en république, commandait tout le sud de la péninsule italienne, rivalisait avec Venise et Gênes, devenait en somme une grande puissance maritime. Amalfi avait son doge, son aristocratie de ville murée, ses flottes de bateaux. L'invasion des Normands arrêta son élan, le paralysa, mais elle put cependant conserver son prestige, parmi les innombrables royaumes et républiques de la touchante Italie, jusqu'au milieu du XVII^e^ siècle. Depuis ce temps elle s'est assoupie, comme une vieille dame charmante qui fut autrefois vive, belle et charmante, et qui s'est résignée avec bonne grâce à vivre de ses souvenirs.

Amalfi est un petit port de mer dont les habitants vivent du tourisme, de la vente de coffrets nacrés, de camées, de bijoux de faux argent et d'or qui n'est que du plomb doré, et dont les pêcheurs, qui pêchent peu, promènent les visiteurs dans leurs barques. Et comme le climat de ces régions est extrêmement doux et, sauf exception, ensoleillé pendant douze mois de l'année, les visiteurs ne cessent d'affluer.

Les pêcheurs d'Amalfi, si on les voit le matin feindre de raccommoder leurs filets, le font surtout pour ajouter à la cou-

---

27 I^b^ identique. [R *Le dessert est délectable, mais il y a trop de dessert.*] On finit <correction peut-être d'une autre main> II identique. Le dessert est [R *déli*] délectable 39 II les [R *roy*] innombrables 40 I^b^ républiques de [R *la touchante* A *l'émouvante*] Italie <correction peut-être d'une autre main> 41 I^b^ assoupie [R *comme une vieille dame* [R *charmante* A *sereine*] *qui fut autrefois* <...> *vivre de ses souvenirs*]. // Amalfi <Passage biffé au crayon orange, peut-être par une autre main. La rature du mot « charmante » et l'ajout du mot « sereine » sont faits au stylo bleu.> 45 I^b^ vivent [A *également*] du [R *touriste* A *tourisme*], de la vente <Nous retenons cette dernière correction, alors qu'on trouve « touriste » ailleurs.> 47 II argent et *de* [R *faux*] d'or

leur locale. Le touriste est leur première et principale prise, et rapporte naturellement davantage qu'une rascasse ou un rouget.

Ils sont sympathiques et racontent des histoires invraisemblables que certaines vieilles filles ingénues croient dur comme fer, organisent des soupes de poissons, sur la plage, autour d'un petit feu de bois, qui sont extrêmement savoureuses, et je suis encore à me demander d'où vient le poisson. Bref, les pêcheurs d'Amalfi sont des guides déguisés en pêcheurs. Je dois reconnaître qu'ils jouent très bien leur jeu.

Amalfi n'offre pas un intérêt extraordinaire, sauf celui, qui est simple, des flâneries interminables qu'on y peut faire. Mais j'ai rencontré des écrivains et des peintres qui connaissaient Amalfi pour y avoir séjourné. Ils me disaient à peu près tous :

– C'est un des endroits les plus délicieux de la terre. On y vit comme dans un enchantement. Mais on ne peut pas y travailler.

Un peintre mort trop jeune, André Favory[4], qui avait le génie de la couleur, et dont le succès l'avait fait acclamer par le « Tout-Paris » – les critiques d'art du moment l'appelaient le « Rubens moderne » – me confiait entre deux bouteilles de vin rouge :

– Je suis allé à Amalfi. Je voulais m'y installer. J'ai loué un atelier magnifique, plein de lumière, sur le port, devant la mer. J'étais heureux, tu comprends. J'emmenais Ginette, c'était la belle vie. (Pour la compréhension de cette courte anecdote, Ginette, une fille splendide, très rousse, avait été le modèle préféré de Favory, et il venait de l'épouser pour régulariser, comme on dit, la situation.) Et c'est pourquoi, reprenait Favory, j'étais heureux. Je possédais quelques milliers de lires, pas d'en-

67 I[b] avoir [A *longuement*] séjourné <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 70 I[b] Mais on [R *ne peut pas y* A *n'y peut*] travailler <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 80 II compréhension [A *dix secondes*] de cette [A *courte*] anecdote 81 II modèle [A *préféré*] de Favory

4. Né en 1888 et mort en 1937, André Favory s'était fait connaître par de vastes compositions d'inspiration sensualiste. Il a également illustré les œuvres d'écrivains célèbres : Supervielle, Morand, Flaubert, etc. Voir aussi, sur Favory, p. 624.

nuis d'argent, une de mes toiles, à New York, avait rapporté six mille dollars, alors, tu vois !

Je m'installe à Amalfi, avec Ginette. Je demande au bistrot du port des modèles. Elles ont rappliqué comme des mouches, de belles filles saines, au corps bien construit, aux cheveux noirs bleutés, à l'œil étincelant. Je les regardais, je les admirais, je les renvoyais, je descendais sur la plage avec Ginette et je passais tout le jour à rêvasser, baigné de toute cette beauté, ébloui par toute cette couleur. La nuit j'aimais Ginette. C'est permis, quand on est marié, non ? (Il riait.)

J'ai fait quelques esquisses, je n'ai pu peindre une seule toile. Un artiste ne peut pas lutter contre l'œuvre de Dieu. J'ai tout fiché là, je suis revenu en vitesse à Paris. C'est ici, dans la grisaille de l'hiver, que j'ai mis quelques couleurs dans mes toiles. Là-bas, je n'osais pas !

André Favory est mort dans sa quarantaine. Ginette s'est suicidée. Le monde des artistes, que les petites jeunes filles imaginent volontiers pavé de gloire et d'or, n'est pas sans représenter, même parmi les mieux doués et les plus talentueux, des périls et des dangers parfois inévitables.

Amalfi[5] qui est une petite ville maintenant réduite à huit mille âmes, demeure malgré tout le siège d'un archevêché. On y admire, quand l'on peut s'arracher aux vagues mais persistantes rêveries que procurent trop généreusement le ciel et la mer de Naples, la cathédrale Sant'Andrea, qui tient étrangement du style gothique et de l'art byzantin, qui montre une voûte magnifique, et aussi, parmi d'autres chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture italiennes, les adorables mosaïques du Vénitien Salviani[6]. Elles composent un jeu nuancé de cou-

96 II contre [R *la*] l'œuvre 97 II dans [R *cette* A *La*] grisaille 101 I[b] les [R *petites* A *toutes*] jeunes <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 101 II filles [R *se représentent comme* A *imaginent volontiers*] pavé 102 I[b] représenter[R , *même parmi les mieux doués et les plus talentueux,*] des périls <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 103 II doués, [A *et*] les plus

5. Le paragraphe qui suit et une partie du suivant, jusqu'à « l'invasion normande », ne figurent pas dans HMH.

6. Le nom de Salviani semble inconnu des historiens de l'art. Par contre, on connaît un Salviati, né à Vicence en 1816 et mort à Venise en 1890. C'est lui qui restaura les mosaïques de Saint-Marc. Il travailla également à Londres, comme le confirme le passage suivant de Paul Morand, dans *Londres* (Paris,

leurs vives dont l'harmonie ravirait mes amis Robert La Palme et Alfred Pellan[7], lesquels, comme vous le savez, sont de grands artistes.

D'Amalfi la bien-aimée, nocive par la surabondance de ses charmes désuets, on se dirige, par une route escarpée, à Ravello, qui possède également une cathédrale dont l'intérieur est orné de marbres et de mosaïques. Un vieux palais – le palais Rufolo –, avec de splendides jardins donnant sur la mer, étonne parce que l'on se croit soudain en Afrique du Nord, à Fez ou à Marrakech. C'est le style mauresque, que les Arabes avaient imposé, il y a plus d'un millénaire, lors de leurs conquêtes méditerranéennes. De grosses tours surplombent le village, massives et grises. Elles sont le reliquat de l'occupation et de l'invasion normandes. Ravello est un petit village paisible que l'on aimerait habiter, dans la quiétude, pour la fuite et la fin de ses jours. Mais il y a combien d'autres villages, d'autres petites villes offrant les mêmes visages tentateurs. Pour ma modeste part, si j'avais à décider du lieu de ma retraite – si toutefois j'en avais la possibilité, que je n'ai pas – je serais fort embarrassé. Il y a tant d'endroits délicieux au monde. Je connais un coin de la Côte Basque, une petite calanque de la Côte d'Azur, un petit moulin de Port-Cros, une petite plage des îles espagnoles, un petit village canadien dont je tais soigneusement le nom[8], mais ce sont là des rêves insensés, dans notre âge atomique.

114 II vives [R *que*] dont 131 I[b] retraite [R – *si toutefois j'en avais la possibilité, que je n'ai pas* – A ,] je serais <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH>

Plon, 1933, p. 225) : « Dans les niches, les dynasties royales d'Angleterre, en mosaïque d'or de Salviati, s'élèvent vers les voûtes... » Il se peut donc que Grandbois ait écrit Salviani pour Salviati.

7. Grandbois parle aussi de Pellan, peintre de grande réputation, à l'émission 65 (p. 442), évoquant l'époque où il vivait à Paris. Mieux connu comme caricaturiste, Robert La Palme est un peintre figuratif.

8. Grandbois songe peut-être à Mont-Rolland, où il a vécu de 1955 à 1958 ; à moins qu'il ne s'agisse plutôt de Saint-Casimir-de-Portneuf, son village natal.

34 : CAPRI[1]

1950-12-05, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Les Grecs avaient surnommé Capri la « Perle du golfe de Naples », et nul ne songe à critiquer cette assertion. La renommée[2] de l'île tient de la légende, de l'histoire, et de l'époque actuelle. Sa beauté est incomparable, et celui qui tenterait de la décrire y perdrait vainement son temps. Car pour peindre Capri[3], il faudrait saisir la douceur de ses jours, la couleur éclatante de la mer, les crépuscules pleins de langueur, les nuits étoilées, parfumées comme les sultanes des contes de Bagdad[4], c'est-à-dire qu'il faudrait capter une partie de la beauté de la terre, de la mer et du ciel.

On peut comparer favorablement Capri aux plus belles îles de l'archipel grec. Capri ne possède pas de bergers jouant de la flûte au flanc de collines vertes, ni de coins hantés par les personnages de la mythologie, mais elle est plus vivante, plus colorée[5], et baigne dans les mêmes eaux méditerranéennes,

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 26 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 26 en marge supérieure droite. Titre courant « Capri ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde » et le chiffre 34 (ANC).

9 I[a],I[b] faudrait *savoir* la <Nous retenons ici la leçon de II, plus vraisemblable.> 14 II comparer [A *favorablement*] Capri

1. Le texte de cette émission a été publié en partie dans HMH, sous le titre « Capri », p. 134-136.

2. Cette phrase ne figure pas dans HMH.

3. HMH omet une partie de cette phrase et donne : « Car pour peindre Capri, il faudrait capter... ».

4. Allusion, sans doute, aux contes des *Mille et une nuits*.

5. La fin de cette phrase ne figure pas dans HMH.

dans cette prestigieuse *Mare nostrum* chère au romancier Blasco Ibáñez[6].

Capri est une île qui surgit, d'un bond, toute droite, du sein des flots bleus, – ainsi que disent, ou à peu de chose près – les chansons de Tino Rossi. Malgré son exiguïté, car sa circonférence n'atteint pas huit milles, elle réussit cependant d'élever un pic, le mont Solaro, à près de deux mille pieds d'altitude[7]. C'est dire que les parois de l'île sont fort escarpées.

On aborde généralement Capri par la « Marina Grande », un petit port grouillant et pittoresque, dont les pêcheurs, ayant nettement négligé la pêche du thon, du loup et du rouget, se livrent avec une nonchalance assez bien déguisée à la pêche du touriste, laquelle se montre infiniment plus fructueuse. Car Capri est un de ces lieux favorisés de la terre – qui ne sont pas tellement nombreux – où les quatre saisons, s'interpénétrant les unes les autres, peuvent fournir une égale beauté. Il faut cependant reconnaître que les bateliers de Capri observent les règles du jeu, qu'ils continuent de feindre d'être de vrais pêcheurs, qu'ils se vêtent de hardes aux couleurs éclatantes, qu'ils ont le visage cuit et basané, le cheveu et l'œil noirs – celui-ci à la fois tendre et farouche –, la chemise, largement échancrée sur une poitrine de bronze, que quelques filets, dans les anfractuosités des rochers, sèchent au soleil, bref, les pêcheurs de Capri cultivent volontiers un petit air de pirate qui n'est pas sans enchanter, et faire un peu frissonner, lorsque ces brigands louent une barque pour la Grotte Bleue, la petite institutrice de Scranton, ou le modeste et naïf négociant de la banlieue de Dallas, Texas.

L'île se compose de deux petites villes, Capri, naturellement, et Anacapri, signifiant en grec « Capri d'en haut », pour le motif que vous avez tout de suite compris, car Anacapri surplombe Capri de plus de trois cent cinquante pieds.

21 II qui [R *su*] surgit 33 II saisons, s'inter[D *-pénètrent* <?> S *-pénétrant*] les unes 39 II largement [R *étra*] échancrée 43 I^{b} brigands [R *louent* A *conduisent*] une barque [R *pour* A *vers*] la Grotte <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH>

6. Mort en 1928 à Menton, Vicente Blasco Ibáñez était né à Valence, en Espagne. Outre ses récits de voyages, ce romancier a surtout écrit des romans populistes dont l'action se situe sur les bords de la Méditerranée.

7. Le mont Solaro fait 589 mètres.

L'île possède de belles cultures intérieures, des forêts d'oliviers, des vignobles généreux produisant un petit vin blanc, fruité comme il convient, qui fait les délices des gourmets.

Ce sont les Phéniciens qui occupèrent d'abord Capri. Vinrent ensuite les Grecs. Puis les Romains s'y installèrent. À la fin du moyen âge, Frédéric Barberousse[8] la conquit. Mais cette prise fut de courte durée, et Capri conserve toujours l'empreinte des Romains. L'empereur Auguste l'habita, y éleva des palais. Cependant, l'on ne peut parcourir l'île enchanteresse sans y rencontrer surtout le souvenir du second empereur romain, Tibère.

Tibère, cet étonnant tyran, vécut onze ans à Capri. Les historiens s'accordent mal sur lui : les uns le prennent pour un génie, les autres pour un monstre. Voici une très belle page de Tacite, tirée de ses *Annales*[9], à propos de Tibère, que je me permets de vous citer.

> Il était fils de T. Néron et appartenait des deux côtés à la maison des Claudes, bien que sa mère eût passé par adoption dans la famille des Livius, et plus tard dans celle des Jules. Il éprouva dès le berceau toutes les vicissitudes du sort ; car il avait dû suivre en exil son père proscrit ; à peine était-il entré, en qualité de beau-fils d'Auguste, dans la maison impériale, qu'il avait eu à lutter contre de nombreux rivaux [...]. Mais jamais sa position ne fut plus critique que lorsqu'il eut épousé Julie, forcé de supporter les désordres[10] de sa femme ou d'en fuir le scandale. À son retour de Rhodes, il passa douze ans dans ce palais d'Auguste où la mort avait fait le vide, et il demeura l'arbitre des destinées du peuple romain pendant près de vingt-trois années. Son caractère subit, suivant les différentes phases de son existence, bien des modifications : d'une conduite irréprochable, d'une réputation sans tache, tant qu'il ne fut qu'un simple particulier ou qu'il exerça

51 II belles [R *in*] cultures 63 I[b] s'accordent [R *mal sur lui* A *peu à son sujet*] : les uns <correction peut-être d'une autre main> 66 I[b] permets de [R *vous*] citer <correction peut-être d'une autre main> 68 II sa [R *famille*] mère 79 II existence, [A *bien*] des modifications

8. Voir aussi, sur Frédéric Barberousse, p. 88.

9. Le premier extrait est du chapitre LI, le second du chapitre L, du livre VI. Citations contrôlées sur la traduction L. Loiseau, Paris, Garnier, 1904, p. 363-365. Les trois incises (entre tirets et parenthèses) qu'on trouve dans ces citations ne sont pas de Tacite : il s'agit d'éclaircissements que Grandbois a jugés utiles.

10. Tacite : désordres *impudiques* de.

sous Auguste de grands commandements, il mit son adresse[11] et son intelligence à feindre des vertus[12] ; ce même homme fut un mélange de bien et de mal jusqu'à la mort de sa mère ; donnant libre cours à ses cruautés, mais soigneux de cacher ses débauches tout le temps qu'il eut de l'affection pour Séjan ou qu'il le redouta, – (Séjan était son ministre, qu'il fit étrangler) – il finit par se précipiter à la fois dans les crimes et dans les débordements les plus effroyables le jour où, abjurant toute honte et toute crainte, il ne suivit plus que ses instincts naturels.

Et voici, encore par Tacite, le récit de la mort de Tibère :

Le dix-septième jour d'avant les calendes d'avril, la respiration de Tibère s'affaiblit : on crut qu'il avait atteint le terme de la carrière des humains. Et déjà Caïus[13], – (lequel briguait le pouvoir) – entouré d'une escorte considérable de gens qui lui présentaient leurs félicitations, sortait pour prendre possession de l'Empire, quand tout à coup on annonce que Tibère a recouvré la vue et la voix, et qu'il demande de la nourriture afin de réparer ses forces défaillantes. À cette nouvelle, tous les assistants sont pris d'épouvante ; on se disperse de côté et d'autre ; chacun affecte de se désoler ou de ne rien savoir. Caïus, atterré, muet, tombé du faîte de ses espérances, n'attendait plus que le dernier supplice. Macron qui seul avait conservé son sang-froid, – (ce Macron était préfet de l'Empire et avait intrigué contre Tibère) – Macron fait étouffer le vieillard sous un monceau de couvertures et ordonne qu'on s'éloigne.

Ainsi finit Tibère, dans la soixante-dix-huitième année de son âge.

Les grottes de Capri sont célèbres. Elles sont nombreuses et chacune d'entre elles possède, si j'ose ainsi dire, sa propre spécialité. Les pêcheurs de la « Marina Grande », pour peu que vous sachiez leur plaire, – il ne suffit pour cela que d'un mot rieur, d'un sourire – insisteront pour vous les faire toutes visiter, à un prix dérisoire. Ils refuseront d'autre part un touriste

82 II adresse et [A *son intelligence*] à feindre <ajout au crayon rouge> 91 I[b] voici, [R *encore* A *toujours*] par Tacite <correction peut-être d'une autre main> 103 II conservé [R *son* <?>] son 113 I[b] visiter, [R *à* A *pour*] un prix <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH>

11. Tacite : adresse *à dissimuler ses vices et* à feindre ; *et son intelligence* est un ajout de Grandbois, fait à la main sur I[a].

12. Après « vertus », Grandbois a omis : « tant qu'existèrent Drusus et Germanicus ».

13. L'édition citée indique ici, en note, qu'il s'agit de Caïus César (Caligula).

avec beaucoup d'argent, si celui-ci a pu les blesser par son arrogance, ou son négligent mépris. Les bateliers vivent sans doute du tourisme. Mais ils appartiennent à une très vieille race qui vit dans le soleil comme vivaient leurs ancêtres, il y a deux mille ans, et le gros compte de banque leur importe peu. Ils savent par ailleurs que les circonstances les ont favorisés, et qu'ils n'ont plus à se lever avant l'aube pour des pêches problématiques. Ce sont des aristocrates qui se permettent le plaisir de la gratuité.

Les grottes de Capri sont admirables. Coupées par la mer, le prolongement qu'elles possèdent, le miroitement des eaux sur leurs parois et sur leurs voûtes, les jeux de lumière qui en résultent les font désigner par des noms différents. Il y a la Grotte Jaune, la Grotte Rose, la Grotte Blanche, la Grotte Verte, et la plus connue, la plus renommée, la Grotte Bleue, ou d'Azur.

Toutes ces cavernes, mi-terrestres, mi-marines, nous offrent une fantasmagorie qui nous plonge dans un monde extraordinaire, en quelque sorte surnaturel, qui semble tenir de ces temps bibliques où le partage de la terre et des eaux n'était pas encore complètement accompli.

Mais c'est des hauteurs d'Anacapri que l'on peut voir le golfe de Naples dans toute sa merveilleuse beauté. Et ce paysage demeure inoubliable.

---

125 II possèdent, [R *et*] le miroitement 136 I^b beauté. [R *Et ce paysage demeure inoubliable.*] <Correction peut-être d'une autre main, explicable par le fait que la phrase est reprise à la main, sur I^a et I^b, au bas du f. 7.>

35 : BRUGES[1]

1950-12-12, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Sur les cartes géographiques de l'Europe, la Belgique n'occupe pas un espace considérable. Et ses grands voisins, la France et l'Allemagne, par leur étendue, semblent encore la diminuer davantage. Mais ce petit pays est aussi un grand pays qui possède sa propre histoire, son système économique, sa littérature et ses arts[2].

L'histoire de la Belgique est naturellement trop complexe, et trop riche en rebondissements multiples – c'est en somme l'histoire de l'Europe – pour que l'on puisse la résumer en quelques heures, ou même en quelques pages. Aussi bien me bornerai-je aujourd'hui à vous entretenir d'une petite ville de Belgique dont la douceur, le charme et la beauté sont uniques au monde. Cette petite ville se nomme Bruges. On l'a surnommée Bruges la Morte[3]. Dans ces conditions, je me permets d'avouer que l'on peut préférer de beaucoup certaines villes

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 27 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 27 en marge supérieure droite. Titre courant « Bruges ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde » et le chiffre 35 (ANC).

12 II résumer en quelques *pages, ou même en quelques heures.* Aussi 17 II permets [R *de*] d'avouer

1. Environ la moitié du texte de cette émission a paru dans HMH : une première partie sous le titre « Bruxelles » (p. 148), le reste constituant la totalité du texte intitulé « Bruges » (p. 151-153).

2. Le début du paragraphe suivant, jusqu'à « petite ville », ne figure pas dans HMH, où le texte sur Bruges commence par « Il est une petite ville ».

3. *Bruges-la-Morte* est le titre d'un roman de Georges Rodenbach paru en 1892.

mortes à des villes dont on célèbre l'incessante agitation, l'éclat perçant des lumières, le bruit infernal, sous le prétexte qu'elles sont des villes vivantes.

D'ailleurs, je m'empresse d'ajouter tout de suite que Bruges la Morte n'est pas du tout morte. Nous pourrions plutôt la voir sous les traits d'une vieille dame, très adulée dans sa jeunesse, ayant vécu une existence extraordinairement brillante – j'imagine l'impératrice Eugénie[4] – et qui, l'âge venu, s'est retirée sagement dans une retraite pleine de quiétude et de paix, parfumée de souvenirs.

Car jadis, Bruges fut une ville extrêmement brillante. Son origine est ancienne. Déjà, au VII^e siècle, son nom apparaît sur ces parchemins jaunis chers aux archivistes et aux historiens[5]. Et je suis convaincu que le M. de Bienville[6] de Robert Choquette, s'il eût été Belge au lieu d'être Canadien, il se fût réjoui de les déchiffrer, de les toucher du doigt, avec les précautions et le respect qu'il convient.

Baudouin, le premier des neuf comtes de Flandre, que l'on avait surnommé Bras de Fer[7], parce que sa vigueur physique égalait l'audace et la fermeté de son caractère, – il avait enlevé Judith, fille de Charles le Chauve, et ce dernier avait dû enfin consentir à son mariage – fit élever à Bruges une église et une forteresse[8], et la bourgade fut entourée d'épaisses murailles. Baudouin Bras de Fer eut une illustre descendance, et l'on vit, trois siècles plus tard, des Baudouin empereurs de Constantinople, des Baudouin rois de Jérusalem[9]. Ce fut l'un de ces

32 II Choquette eut été 33 I^b Canadien, [R *il*] se fût <correction peut-être d'une autre main>

4. Voir l'émission 14, intitulée « le Pays Basque » (p. 105).

5. La phrase suivante ne figure pas dans HMH.

6. Ce personnage apparaît d'abord dans *Élise Velder*, par le biais de Mina Latour qui s'intéresse à la famille de Bienville. « De ses ancêtres, M. de Bienville avait hérité le manoir seigneurial, où lui et sa famille passaient la belle saison, mais les Bienville étaient pauvres » (R. Choquette, *Élise Velder*, Fides, 1958, p. 322). Ce personnage figure aussi dans la série radiophonique « Métropole ».

7. C'est à Baudouin I^er Bras de Fer, mort en 878, qu'on attribue la fondation de Bruges.

8. Cette forteresse incluait un château construit près d'un pont, qu'on nomme *brugge* en flamand : c'est de là que vient le nom de la ville.

9. Voir également, à ce sujet, l'émission 94 (p. 655).

Baudouin, lesquels étaient maintenant alliés à toutes les familles princières de l'Europe, qui fit don à saint Louis de la couronne d'épines pour laquelle on construisit la Sainte-Chapelle.

Dans la première partie du moyen âge, Bruges n'est encore qu'un petit port fluvial sur l'estuaire du Zwyn. Quelques bateaux étrangers, anglais pour la plupart, viennent y apporter des marchandises. Puis le commerce s'accroît, la forteresse de Bruges s'agrandit, acquiert des droits de juridiction et de magistrature, on y fonde des industries, et bientôt Bruges devient connue pour la qualité de ses draps, pour l'excellence de ses tissus. On y fait la taille des pierres précieuses comme nulle part ailleurs. Son port voit maintenant accourir des vaisseaux venant de France, d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie, du Proche-Orient. Au début du xv^e^ siècle, la renommée de Bruges égale et surpasse même, dit-on, celle de Venise, qui est alors au sommet de sa fortune et de sa gloire. Bruges est l'une des villes les plus importantes du continent européen.

J'emprunte ici à M^me^ Suzanne Chantal cette description de Bruges[10] :

> C'est l'an 1429. Bruges[11] est en fête. Philippe le Bon attend sa fiancée, cette Isabelle de Portugal dont Jean Van Dyck, le doux peintre attaché au service du duc, est allé à Lisbonne faire le portrait, et que sont allés chercher les sires de Roubaix, de Toulongeons et de Noyelles.
>
> Il est venu à sa rencontre jusqu'à Damme, l'avant-port sur le Zwyn, cet estuaire si profond que plus de mille bateaux peuvent y jeter l'ancre à l'aise, et ils arrivent de partout pour apporter sur le marché de Bruges les velours d'Italie, les tapisseries d'Orient, les fourrures russes et bulgares, les métaux de Bohême et de Pologne, les vins du Rhin, les fruits de Grenade et d'Égypte, les épices d'Arabie. Dix-sept nations ont leur comptoir à Bruges et toutes les monnaies y circulent en telle abondance que les Lombards y sont venus en faire commerce. Ce ne sont pas seulement les marchands qui s'enrichissent, mais les drapiers, les brasseurs, et aussi les artistes, les poètes dont le « bon duc » aime à

48 I^a^,I^b^ Bruges n'*eut* encore <À l'instar de HMH, nous retenons ici la leçon de II, plus vraisemblable.> 64 II Bruges [R *la*] est 76 II monnaies [R *de*] y circulent

10. Doré Ogrizek, *le Benelux Belgique Nederland Luxembourg*, textes de Suzanne Chantal, Paris, Odé, 1948, p. 149-151.

11. Grandbois a omis une partie de la phrase qui se lit : « Bruges, *la ville chère au cœur des ducs de Bourgogne*, est en fête. »

s'entourer, et jusqu'aux bateleurs qui, les soirs de foire, font leurs tours sur les quais et les places.

Il n'y avait si petite maison où l'on ne bût en vaisselle d'argent[12].

Cette prospérité, ce goût du faste des bourgeois comme des seigneurs de Bruges dure depuis plus d'un siècle déjà, et l'on raconte que lorsqu'elle entra dans la ville, la reine de France, Jeanne de Navarre[13], s'écria avec dépit en voyant les dames venues pour l'acclamer : « Je me croyais seule reine, mais j'en vois des centaines autour de moi[14] ! »

C'est par centaines, c'est par milliers, que les Brugeoises en grands atours s'amassent devant l'église de Damme, trop petite pour contenir tous les gens du cortège.

Dans le port, les bateaux se pressent, mâts pavoisés, et la foule est presque aussi nombreuse sur l'eau calme de l'estuaire que sur les quais de la Grand'Place.

Le cortège entre ensuite en grande pompe à Bruges, où les fêtes durent huit jours entiers. Festins, danses, courses de chevaux, tournois et jeux de toutes sortes. Trois fontaines sont dressées devant le palais. L'une est un lion de pierre et verse du vin du Rhin. L'autre un cerf versant du vin de Beaune. La troisième une licorne qui aux heures de repas fait jaillir de l'eau de rose pour se laver les mains puis, tour à tour, du vin de Malvoisie, du vin de la Romanée, du vin muscat et de l'hypocras[15] [...].

Bruges est forte et riche. Son beffroi est le plus haut de Flandre, la Waterhalle, qui enjambe la Reie[16], amène jusqu'à la Grand'Place les allèges chargées de cargaisons précieuses, les demeures patriciennes fourmillent le long des canaux et des rues, ses églises s'ornent de peintures et de statues et toutes les villes d'Europe la jalousent.

Paul Valéry disait, dans une phrase devenue célèbre, que les civilisations sont mortelles[17]. Nous nous en doutions quelque peu, et il lui suffit d'avoir lu son histoire ancienne pour qu'un enfant de dix ans ait pu s'en rendre compte. Mais les villes le

106 II rues, scs [R *rues*] églises 112 I^{b} ans [R *ait pu* A *puisse*] s'en rendre <correction peut-être d'une autre main>

12. Cette phrase est en italique dans l'édition consultée.

13. Jeanne I^{re} de Navarre, reine de France et de Navarre (1273-1304).

14. Cette phrase est en italique dans l'édition consultée.

15. Après cette phrase, Grandbois a omis deux paragraphes.

16. On écrit plus souvent Reye.

17. Il s'agit d'une phrase de « La crise de l'esprit », dans *Variétés I*. Voir les émissions 27, p. 186, et 93, p. 648.

sont davantage, je veux dire qu'elles sont sujettes à mourir plus rapidement. Migrations, désertions, cataclysmes, destruction par la main de l'homme ou par les caprices de la nature. Bruges n'est pas morte, certes, mais elle a perdu l'éclat de ce prestige qu'elle exerçait sur les autres villes de l'Europe par un phénomène tenant de causes extrêmement naturelles, et contre quoi les hommes se trouvent singulièrement impuissants. Soulevés par les fortes marées de la mer du Nord, les sables envahirent peu à peu l'estuaire du Zwyn, les navires à tonnages importants ne purent bientôt remonter le fleuve, et la nouvelle s'en répandit parmi les négociants, les navigateurs, les armateurs. Des ports rivaux, des marchés nouveaux les attirèrent, et ce fut la fin de l'étonnante prospérité de Bruges comme grand port de mer occidental.

Mais Bruges possède aujourd'hui cette chose précieuse entre toutes, et que nulle activité maritime ou commerciale ne peut fournir d'un coup : cette beauté que seuls les siècles donnent aux magnifiques visages de pierre et de marbre des villes que l'inquiète ambition des hommes et la poursuite de la richesse leur ont fait déserter.

Car on voit encore à Bruges le plus haut beffroi de Flandre, qui se dresse toujours, devant les Halles, sur la Grand'Place. À deux pas, place du Bourg, c'est le Palais de Justice, l'une des plus belles œuvres architecturales de la ville. Puis la chapelle du Saint-Sang, où l'on conserve une ampoule contenant quelques gouttes du sang du Christ, et qu'un comte de Flandre, lors d'une croisade, avait ramenée de Jérusalem. Sur la même place, l'hôtel de ville, orné de la statue de Baudouin Bras de Fer et de celles des quarante-sept seigneurs de Flandre qui lui succédèrent. Il y a la cathédrale, le musée de l'hôpital, le musée de la ville, qui renferment, parmi d'autres trésors, des chefs-d'œuvre de la peinture flamande.

Mais il y a surtout les habitants de Bruges. Ils vivent doucement, sans hâte, vaquant à leurs affaires sans précipitation, paraissant plus heureux de fréquenter la calme pénombre de leurs églises que les comptoirs de leurs boutiques. Leur vie s'écoule lente et paisible. Le dimanche, des jeunes filles en robes

129 I[b] fournir [R *d'un coup*] : cette <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH>

claires se promènent en barque sur le lac d'Amour. Des cygnes blancs nagent en levant leur long cou. Des saules pleureurs s'inclinent sur les eaux. Au loin, des carillons sonnent.

Bruges n'est pas morte. Et je connais des gens qui voudraient y vivre toujours.

36 : BRUXELLES[1]

1950-12-19, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

La Belgique[2] est composée de deux sangs bien distincts : le flamand et le wallon. Mais le royaume les réunit dans un accord exceptionnel[3], qui pourrait donner l'exemple à beaucoup d'autres pays. Et les frictions occasionnelles, qui sont inévitables, sont vite apaisées par la bonne foi et la bonne volonté des deux parties. Il faut également ajouter que les sangs se sont fréquemment mêlés, que l'on trouve à Anvers des Bruxellois mariés à des Flamandes, et à Bruxelles des Brugeoises mariées à des Wallons.

La Belgique est l'un des plus vieux pays de l'Europe. Elle en a partagé toutes les vicissitudes, toutes les invasions, tous les tourments, mais aussi, toutes les périodes heureuses. Car l'histoire n'est pas faite que de sanglantes batailles[4]. On est trop volontiers porté à le croire parce que les guerres, et leurs conséquences, s'inscrivent dans l'histoire comme des jalons qui facilitent son classement chronologique, et retiennent davantage, et sans doute malheureusement, la mémoire. Ainsi, tous les

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 28 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 28 en marge supérieure droite. Titre courant « Bruxelles ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde » et le chiffre 36 (ANC).

1. La plus grande partie du texte de cette émission a paru dans HMH, sous le titre « Bruxelles » (p. 148-151).

2. Ce premier paragraphe ne figure pas dans HMH.

3. Grandbois témoigne ici d'une période plus heureuse, à laquelle les querelles linguistiques, surtout depuis 1960, ont malheureusement mis fin.

4. Les deux phrases qui suivent ne figurent pas dans HMH.

Canadiens connaissent la date fatidique de l'année 1759[5], mais se préoccupe-t-on beaucoup de l'année 1748, ou de ce qui se passa en 1793 au Canada !

La Belgique, comme l'Europe, profita de ces grands moments de répit, et ce furent les époques lumineuses où le génie humain put donner sa pleine mesure, et où l'homme put tirer de la vie tout ce qu'elle peut offrir de charme, de grâce, de beauté et, pour tout dire, de civilisation[6].

Un de mes oncles, l'abbé Émery Grandbois[7], professeur de théologie et d'hébreu au Grand Séminaire de Québec, mort il y a quelque vingt ans, m'avait légué sa bibliothèque, laquelle était assez considérable. C'était un homme modeste, effacé, possédant une grande érudition. Les hasards de l'existence ont fait que cette bibliothèque a été dispersée. Mais j'ai pu, malgré ces petits naufrages successifs qui sont inséparables de la vie du voyageur que je vivais alors, j'ai pu conserver quelques-uns de ces livres. Parmi ceux-ci, le *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, de M. N. Bouillet, édition 1901[8]. Au mot Belgique, cet honorable essai d'encyclopédie raconte :

> Belgique, un des petits États de l'Europe, compris entre 49°30–51°30 degrés latitude Nord, et 0°12–3°48 longitude Est[9] ; limité à l'Ouest par la mer du Nord, au Nord par les Pays-Bas, à l'Est par le Limbourg hollandais, la Prusse rhénane et le grand-duché de Luxembourg, au Sud par la France. La Belgique a une superficie de 29 457 kilomètres carrés, sa population est de 6 093 800 habitants. Au point de vue de la configuration physique, la Belgique présente deux régions bien différentes, séparées par une ligne qui, de Liège, sur la Meuse, aboutit à Maubeuge, sur la Sambre. Au Nord-Ouest et à l'Ouest s'étend une grande plaine à peine ondulée qui se confond avec les Pays-Bas néerlandais. C'est le pays agricole par excellence, formé de bonnes

5. Allusion aux premiers affrontements qui ont fait passer le Canada de la domination française à la domination anglaise, en 1760.

6. Le passage qui suit, jusqu'à « négligeable aux Américains, et aux Asiatiques », ne figure pas dans HMH.

7. Voir p. 95, note 4.

8. Grandbois avait écrit *Brouillet*. Il s'agit du *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie* de Marie-Nicolas Bouillet. Les citations ont été vérifiées sur l'édition « refondue sous la direction de L. R. Gourraigne » (Paris, Hachette, 1914, article « Belgique », p. 203).

9. Grandbois avait écrit ... *compris entre 49 degrés latitude Nord, et Ouest, degré 12, longitude Est.*

terres de labour. Au Sud-Est, c'est une région accidentée, formée de plateaux profondément ravinés qui constituent l'Ardenne, d'une hauteur de 300 à 400 mètres. À travers l'Ardenne s'étendent de larges clairières marécageuses et stériles. On trouve dans ce pays d'abondants gisements de houille, de fer et de métaux[10]. [...]

La Belgique est un royaume régi par un gouvernement constitutionnel, avec deux Chambres, et des ministres responsables. Au point de vue administratif, elle est divisée en neuf provinces. [...]

Le mouvement intellectuel et artistique en Belgique est très développé : les universités de Gand et de Liège (à l'État), de Louvain et de Bruxelles (libres), jouissent d'une réputation méritée. La religion est le catholicisme ; la langue officielle est le français, que l'on parle dans les pays wallons...

Ces lignes ont été écrites il y a un demi-siècle. La Belgique a poursuivi son évolution. L'agriculture a cédé le pas à la grande industrie. Sa population compte près de neuf millions d'habitants. Et Bruxelles, sa capitale, est une grande ville de 900 000 âmes. Ce nombre peut sembler plutôt négligeable aux Américains et aux Asiatiques, mais il faut surtout ne pas oublier qu'en Europe occidentale, entre Berlin, Paris, Madrid et Rome, Bruxelles compose une plaque tournante, un carrefour, un point de relais dont l'importance est considérable.

Bruxelles est l'une des villes de l'Europe la plus vivante et la plus animée. On a souvent répété que Bruxelles est un « second Paris ». Cela peut être flatteur ou pas. Si j'étais Bruxellois, je préférerais Bruxelles tout court. Car Bruxelles possède ses propres caractéristiques, son émouvante authenticité, sa très vive personnalité, pour peu que l'on puisse attribuer cette expression à une ville.

J'ai fait plusieurs séjours à Bruxelles. Ce n'est ni Paris, ni Londres, ni New York, ni Shanghai. C'est différent. Les Bruxellois sont affables, généreux, cordiaux, indulgents, et cultivent les arts du bien-vivre avec une étonnante assiduité. Parmi ces arts, ils ont tout particulièrement soigné les plaisirs de la table, dans lesquels ils obtiennent un merveilleux succès. Il est difficile

69 II 900 000 [R *habitants*] âmes 79 II propres [R *catarec*] caractéristiques

10. À la fin de ce paragraphe, ainsi qu'à la fin du suivant, Grandbois a omis un court passage.

de trouver meilleures rillettes, meilleurs vins de Bourgogne au monde qu'à Bruxelles. Même à Dijon, ce qui peut sembler paradoxal, Dijon étant, comme vous ne l'ignorez pas, la capitale de la Bourgogne. Mais les ducs de Bourgogne régnèrent sur la Belgique pendant quelques siècles, et les habitudes, comme les goûts, s'acquièrent... c'est l'explication que l'on nous donne. Et la production des meilleurs crus du vin fameux est retenue, des années à l'avance, par les Belges en général, et les Bruxellois en particulier.

Mais il n'y a pas que l'art du bien-manger et du bien-boire que pratiquent les Bruxellois. Ils ont eu également le tact et le goût supérieurs de conserver, dans leur ville moderne, leur ville ancienne. Ainsi la Grand'Place, une merveille de l'architecture moyenâgeuse. Les chroniques de l'histoire de Bruxelles indiquent que sa fierté désirait posséder une tour des Halles, un beffroi, qui ne fussent pas indignes de ceux de Bruges, d'Ypres ou de Gand. Bruxelles a obtenu tout cela. Avec beaucoup d'autres choses. Quand on mentionne aujourd'hui le mot Belgique, on pense tout de suite à Bruxelles. (Pour ma part, je préfère Bruges, mais il ne doit pas être ici question de mes préférences.)

L'on peut dire sans exagération, je crois, que Bruxelles est une ville plus agissante, plus remuante que Paris. Cela tient peut-être [à ce] qu'elle est une ville beaucoup plus petite, et que ses activités se resserrent davantage, dans une périphérie que l'on ne peut comparer à celle de la capitale française. Je n'en suis pas assuré. Je croirais plutôt que le Bruxellois, malgré tous ses malheurs historiques et personnels, conserve en la vie plus de foi que le Parisien, qui se croit porté à imaginer, par son scepticisme, son désabusement, son expérience de la vie, qu'il est son propre arrière-grand-père.

Je ne sais pas beaucoup si le Bruxellois pratique la philosophie, mais s'il le fait, il pratique une philosophie joyeuse et gaie. Il donne crédit à la vie. Il est vivant, vigoureux, généreux, et sans complexe superflu d'infériorité. Un soir, je dînais avec

---

92 II Belgique [R *durant*] pendant 110 I^a,I^b ville [R *beaucoup plus petite* <?>] plus agissante 111 I^a,I^b,II peut-être qu'elle <Nous corrigeons, la phrase paraissant incomplète.> 112 II davantage, [R *et*] dans une [R *cour* <?>] périphérie [D *qu'* S *que*] [D *on* S *l'on*] [R *peut*] ne peut

un ami belge[11], qui est un romancier très connu, par ses œuvres, même au Canada, et dont je tais le nom parce que les années se suivent et ne se ressemblent pas. Au vrai, pour ne pas l'embarrasser, le cas échéant. Car le monde ne vit pas particulièrement une période de paix biblique. Il blâmait mon pessimisme, me disait :

– Vous êtes jeune, vous devriez écrire une œuvre de joie, une œuvre de foi... Toutes ces nuits devant vous, tous ces jours, j'ai vingt ans de plus que vous, mais pour vous, la vie doit être si prometteuse, si belle !...

Nous riions, et nous buvions un verre de kummel. Dois-je ajouter que par la suite, mon vieil ami a passé quatre ans dans un camp de concentration, cellules allemandes, naturellement. Des membres de sa famille, disparus, tués. Tout cela semblait me donner raison, justifier ce qu'il appelait mon pessimisme. C'est moi qui avais parfaitement tort. Le désir de vivre peut vaincre des obstacles qui paraissent insurmontables.

Après la détresse, le désarroi que l'on peut comprendre, mon vieil ami s'est remis au travail, et l'on peut trouver aujourd'hui ses livres, qui sont des best-sellers, si vous voulez me permettre cette expression tout à fait américaine, dans toutes les librairies françaises et anglaises de Québec et de Montréal.

J'aurais voulu vous parler de la Grand'Place de Bruxelles, de ses restaurants, de ses petites rues, pavées de pierres rondes, qui ne conduisent nulle part, du Théâtre de la Monnaie, qui est l'égal, en Europe, pour sa qualité, de la Scala de Milan et de l'Opéra de Paris, je vous en parlerai, si vous me le permettez, dans un prochain entretien[12].

126 II monde ne [R *passe* A *vit*] pas 146 II restaurants, de *ces* petites 148 II Europe [A *pour sa qualité*] de la Scala

11. Nous n'avons pu identifier cet écrivain belge, pourtant « très connu » si l'on en croit Grandbois.

12. Si Grandbois avait projeté de consacrer une autre émission à Bruxelles, ce projet n'a pu se réaliser.

37 : NOËLS D'AILLEURS[1]

1950-12-26, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Le monde est vaste, et pour celui qui le parcourt, plein d'imprévu, et d'incertitudes. Aussi ne faut-il pas trop compter, par exemple, sur un itinéraire bien défini pour atteindre tel endroit à telle époque précise. Tout cela n'a point trop d'importance pour le voyageur qui ne s'est fixé aucun but particulier, sauf celui de satisfaire ses goûts de curiosité et peut-être son désir d'évasion. Je me doute bien que ce dernier terme, dont les écrivains et les romanciers ont trop abusé entre les années 1919 et 1939[2], semble aujourd'hui quelque peu désuet, et pour tout dire, incompatible avec les nouvelles obligations de l'homme de 1950. Mais il n'en était pas ainsi il y a vingt ans à peine. Les temps changent, et nous changeons peut-être plus rapidement qu'eux.

À l'époque de l'entre-deux-guerres, les frontières de tous les pays du monde demeuraient ouvertes. Plus ou moins bou-

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 28 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 28 en marge supérieure droite. Titre courant « Noëls d'ailleurs ». En surtitre, p. 1, « Visages du monde » et le chiffre 37 (ANC).

1 II [R *Les*] Noëls 5 II imprévu, et [R *aussi* <?>] d'incertitudes

1. Le texte de cette émission a été publié presque intégralement dans HMH, mais avec des déplacements, sous le titre « Noëls et jours de l'an » (p. 370-378).

2. Allusion, sans doute, à un courant représenté par Cendrars, Blasco Ibáñez ou Morand, par opposition à l'engagement existentialiste de l'après-guerre.

deuses, pour certains pays, comme celles de la Russie, du Japon. Mais avec un peu de patience, on pouvait les franchir.

Quelle tentation, pour celui qui possède le désir de voir, de se mêler, en spectateur bien entendu, mais de se mêler tout de même à tous ces peuples dont les habitudes, les mœurs, le langage, la façon de vivre sont totalement différents ?

Cependant, ces courses à travers le monde, trop multipliées, finissent par perdre de leur relief. Les images trop nombreuses ne conservent pas leur couleur intacte, et par-dessus tout la notion du temps nous échappe[3].

Il y a des points de repère. Je n'en ai jamais connu de plus assuré pour un Occidental, c'est-à-dire pour un homme d'éducation et de formation chrétiennes – quels que soient d'ailleurs ses erreurs et ses égarements – que la fête de Noël. C'est ainsi que vous me permettrez de vous parler ce soir de quelques nuits de Noël vécues en dehors de notre pays.

J'ai passé plusieurs Noëls à Paris. J'étais fort jeune alors. (Du moins, je tente de m'en convaincre.) Ces Noëls de Paris, partagés avec des camarades de mon âge, et puis-je l'avouer sans apporter le scandale, tenant plus de la marque de la joie, de la gaieté, de l'exubérance, du plaisir du « siècle », selon l'expression de Bossuet, que de l'émouvant mystère que Jésus, il y a 1950 ans, a créé, par sa venue et sa naissance, dans la petite étable de Bethléem. Nous avions certes assisté à la messe de minuit. C'est même une tradition, une foi que nous, Canadiens, tenons des Français[4]. Mais le réveillon nous attendait après l'office religieux, et se prolongeait fort tard, bien au-delà de la pointe du jour. Ces réveillons, dans quelque restaurant ou café de la capitale. Un menu spécial nous était offert, à prix fixe, vins compris. Il y avait des rires, de la danse, des cris, quelques bousculades joyeuses, comme dans tous les endroits préposés à l'amusement de la jeunesse.

J'ai vécu plus tard d'autres Noëls à Paris. Mais je n'étais déjà plus le petit jeune homme qui aimait faire des blagues avec ses copains, au Quartier latin, longtemps après le lever du

40 II Jésus, il y [R *avait*] a

3. Le paragraphe qui suit ne figure pas dans HMH.

4. Grandbois suggère que la messe de minuit serait une tradition française, ce qui est inexact.

soleil. Ces goûts passent à la mesure des années, lesquelles sont impitoyables...

Je me souviens d'une nuit de Noël à Djibouti[5]. Djibouti est la cuve la plus chaude, la plus étouffante du monde. Par un phénomène de la nature, elle se trouve située au-dessous du niveau de la mer Rouge. Djibouti brûle, douze mois de l'année, du feu le plus ardent et le plus meurtrier.

Cette nuit-là, nous nous rendîmes, un camarade et moi, à l'oasis d'Ambouli. À cinq kilomètres de Djibouti, au creux de ces dunes de feu, l'oasis se dresse soudain, comme un miracle. Des sources bordées de lauriers roses et blancs toujours fleuris, une végétation touffue pleine de creux et d'ombre, des hibiscus, des cinéraires, des palmiers-dattiers, les cases profondes et fraîches des Somalis, un air doux, léger, traversé de bouffées de parfums, la noble fierté des hommes, la démarche lente et souple des belles filles noires au sourire étincelant, tout évoquait, à Ambouli, le Paradis même du Prophète. Mais rien ne nous évoquait la nuit de Noël. Nous la conservions en nous, comme une petite veilleuse très frêle et très fragile, alors qu'on allumait de grands feux rouges et que le battement sourd des tambourins nous empêchait de retrouver le son cristallin de ses cloches.

Une autre nuit de Noël devant Ch'ung-ch'ing[6]. La capitale du Szu-ch'uan, par voie fluviale, est à douze jours de Shanghai. Depuis douze jours j'étais à bord du petit bateau, le seul Blanc avec le capitaine, qui était un Breton très catholique et pour le moins aussi têtu. Il y avait une mission à Ch'ung-ch'ing et le long de toute la remontée du fleuve Yang-tsê, il m'avait promis que nous assisterions à la messe de minuit à la mission, qu'il se chargerait ensuite du réveillon à son bord. Or, le capitaine dut ancrer, la veille de Noël, en face de Ch'ung-ch'ing, de l'autre côté du fleuve, parce que des troupes assiégeaient la ville. Le

61 I[b] rendîmes, un [R *camarade* A *compagnon*] et <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH>

5. En 1933, alors que Grandbois, parti le 15 décembre de Marseille, se dirige vers la Chine.

6. Le seul séjour attesté de Grandbois en Chine s'étend d'avril à septembre 1934. S'il a passé un Noël en Chine, ce ne peut donc être qu'à l'occasion d'un autre voyage, qu'il aurait fait soit en 1930, soit en 1937. Notons que Ch'ung-ch'ing n'est pas la capitale du Szu-ch'uan, mais sa ville la plus importante.

capitaine rageait, et comme tout bon catholique au courant de son vocabulaire religieux, il ne ménageait pas certaines fortes expressions que de jeunes vicaires eussent trouvées pour le moins irrévérencieuses. Mais les jeunes vicaires auraient eu tort, car il n'y a que les habitants des pays profondément imprégnés de religion qui se permettent de jurer.

Quand le capitaine se fut calmé, je l'accompagnai chez lui, et nous bûmes à nos santés respectives, à la Bretagne et au Canada. Ce fut ma nuit de Noël devant Ch'ung-ch'ing, à trente-cinq jours de Ploërmel, à quarante-quatre jours de Québec.

Un Noël à Vigo[7]. J'étais passager à bord d'un bateau italien qui avait dû, pour cause de légères avaries, y faire relâche. Vigo est un port d'Espagne peu connu, qui se trouve à deux pas de la frontière portugaise, au fond d'une baie profonde et de la plus grande beauté. Vigo eut son heure de gloire, c'est une vieille forteresse d'aspect moyenâgeux, qui livrait des guerres et subissait à son tour des assauts et des sièges, mais qui est aujourd'hui, par l'évolution des routes maritimes, parfaitement oubliée. Vigo se spécialise maintenant par la pêche de la sardine et du poulpe, qu'elle expédie aux États-Unis, lesquels, paraît-il, les mettent en conserve et nous les servent comme du homard. On me l'a affirmé, à Vigo même. Et l'on m'a dit que le bateau sur lequel j'étais en chargeait une cargaison ; de là, les petites avaries apparentes. Je ne me porte pas garant de ces propos, car je ne voudrais pas provoquer un autre sujet de mauvaise humeur entre l'Espagne, les États-Unis, et le Canada. Car de nos jours, les pays sont excessivement sensibles à la moindre critique, à la moindre observation, et il arrive même que certains présidents des grandes puissances soient plus sensibles que leurs électeurs, si l'on en croit les réactions de M. Truman[8] quand il s'agit de musique et d'art.

87 II son [R *répertoire* A *vocabulaire*] religieux 97 II Vigo est [R *une*] un 99 II au [R *fond*] fond 104 II spécialise [R *aujourd'h*] maintenant 104 I^{b} maintenant [R *par* A *dans*] la pêche de la sardine[R ,] et du poulpe, <...> paraît-il, [R *les*] mettent [A *ce dernier*] en conserve et nous le[R -*s*] servent <corrections peut-être d'une autre main, retenues par HMH>

7. Grandbois séjourna plusieurs fois en Espagne, généralement à l'automne. On ne sait cependant de quelle année daterait ce Noël à Vigo. Ce séjour semble avoir inspiré la nouvelle « Illusions » publiée dans *Avant le chaos*.

8. Le président Truman était intervenu publiquement contre un critique qui s'en était pris à un concert donné par sa fille Margaret.

Vigo possède une église étonnante, très sombre, qui m'a fait vaguement penser à l'époque de Torquemada. De grands tableaux dépeignent les terribles punitions qui attendent, au-delà de la vie mortelle, les pécheurs de chacun des sept péchés capitaux.

J'errai dans la vieille ville de Vigo, la haute ville, et le long de ses quais, pendant quatre jours, avant que mon bateau, avec sa cargaison de sardines et de poulpes, consentît à larguer vers d'autres rives.

D'autres Noëls encore. L'un à bord d'un bateau français, au large des îles de l'archipel grec[9]. La messe de minuit était célébrée avec une grande dignité. Et tous les officiers du bord – sauf ceux qui étaient en devoir – et tout l'équipage, et la plupart des passagers y assistaient.

Un Noël à Port-Cros[10], qui a été mon refuge préféré, pendant les années que j'ai passées à l'étranger. Port-Cros est une île sauvage et merveilleuse, toute boisée, creusée de vallées et gonflée de montagnes, avec de petites plages de sable d'or et soudain des falaises rouges qui tombent à pic dans la mer bleue. Le parfum, l'odeur de cette île, qui mêle le ciste à l'eucalyptus, l'œillet sauvage, la lavande, le buis et le mimosa, sont incomparables. Cette nuit de Noël, la châtelaine[11] de l'île touchait l'orgue, c'est-à-dire l'harmonium. Port-Cros est composé d'un château fort dessiné par Vauban, d'un cimetière clos comme un coffret, d'une dizaine de maisons de pêcheurs, d'un hôtel provençal sans prétention – mais le mieux tenu de la côte méditerranéenne – de quelques ruines envahies par la végétation,

120 I[b] vie [R *mortelle* A *terrestre*], les [R *pêcheurs* A *amateurs*] de <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 122 II haute ville, et [R *sur*] le 129 II devoir – et [D *tous* S *tout*] [R *les*] l'équipage 136 I[b] mêle [R *le ciste à l'eucalyptus* A *l'eucalyptus*], l'œillet <Correction peut-être d'une autre main. Grandbois avait écrit « mêlent » et « cyste ». HMH donne : « Le parfum, l'odeur de cette île, mêlant le cyste à l'eucalyptus, l'œillet sauvage, la lavande, le buis et le mimosa avec comme accompagnement somptueux l'haleine des cèdres et des pins, c'est incomparable. »> 138 II l'île [R <illisible>] touchait 142 II méditerranéenne – [R *et de cette*] de

9. Il n'a pas été possible de dater ce Noël.

10. Entre 1925 et 1938, il se peut que Grandbois ait fêté Noël plusieurs fois à Port-Cros.

11. M[me] Claudie Henry, qui a entretenu une longue correspondance avec Grandbois et, plus tard, avec M[me] Grandbois.

et de cette adorable petite chapelle où nous assistions précisément, cette nuit-là, à la messe de minuit. Nous pouvions être au plus une quarantaine de personnes. Pêcheurs, leurs femmes et enfants, domestiques de l'hôtel et du château, et quelques invités. Toute la population de l'île.

Et l'on sentait, dans cette île à peu près déserte, que l'Enfant-Christ venait vraiment de naître.

Je vous parlais de quelques Noëls d'ailleurs. Je ne parlerai pas des Noëls de mon enfance, dans mon petit village canadien. Ce n'est pas mon propos. Mais ce sont mes Noëls les plus inoubliables.

147 I^a,I^b domestiques de l'*autel* et <Nous retenons la leçon de II, « autel » apparaissant comme une erreur de transcription.> 151 II parlais [R *dans*] de

38 : NEW YORK[1]

1951-01-02, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

C'est une grande ville. C'est même la plus grande ville du monde. Il y a trente ans, c'était Londres qui possédait cet honneur. Les temps évoluent. Aujourd'hui New York est devenu cette immense, cette incroyable fourmilière que la plupart d'entre vous connaissez tout aussi bien que moi. Je viens de dire que New York est la plus grande ville du monde. Encore faut-il s'entendre par cette expression. Il s'agit naturellement de sa population. Car pour mon goût, Florence et Rome et Paris sont de plus grandes villes que New York. Mais la statistique, qui est la science du nombre dans sa sécheresse, est impitoyable. Le « *greater* New York », ou pour nous exprimer en français, le « plus grand New York », qui englobe les faubourgs, la banlieue, les petites villes et villages avoisinants, comprend plus de douze millions d'habitants. C'est presque la population du Canada[2]. Si l'on s'arrête à cette pensée, on ne peut s'empêcher d'en éprouver une sorte de malaise, une stupéfaction qui, pour n'être pas à la hauteur de la qualité des réflexions de Pascal[3] considérant le monde cosmique, se situe cependant d'une étonnante façon à notre échelle humaine et terrestre.

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 9 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 9 f. II : Manuscrit de 28 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 28 en marge supérieure droite. Titre courant « New York », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC).

1. Le texte de cette émission a été publié intégralement dans HMH, p. 192-198.

2. Trente ans plus tard, la population du Canada dépasse les 24 000 000 d'habitants.

3. Allusion à la phrase de Pascal, « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », au chapitre I[er] des *Pensées*.

Vous aimez sans doute New York ! Je l'aime beaucoup moi aussi. Mais pour une quinzaine de jours. Et il faudrait des circonstances extrêmement impérieuses pour que je consentisse à y passer une partie de mon existence. Cette trépidation, cette perpétuelle agitation, cette sorte de frénésie vorace qui font de New York la ville la plus nerveuse du globe, – si l'on excepte toutefois Shanghai – ne me conviennent pas pour plus de quelques jours. Car la vie, qui est toujours plus courte que nous l'imaginons, semble encore plus courte à New York qu'en aucun autre endroit de la terre. C'est que, comme s'exprimaient nos grands-mères, on y brûle plus qu'ailleurs la chandelle par les deux bouts.

Durant le jour, nul repos. Que ce soit du côté de la Cinquième Avenue, de la Huitième, ou de Harlem, les êtres humains se sont transformés en automates, ou plutôt en insectes appartenant à cette gigantesque fourmilière et ces insectes semblent se précipiter, dans une course folle, et comme poussés par une force aveugle, vers des buts connus d'eux seuls, mais dont l'on soupçonne que le commun dénominateur pourrait bien être le très célèbre mot *business*. À ce propos, j'ajoute que si je dis mot très célèbre, c'est qu'il n'y a point de pays ou de race, ni même de peuplades au monde qui n'en connaissent la signification. Le mot *business* est peut-être le mot le plus connu du globe terrestre !

New York la nuit n'est pas moins trépidant. Les lumières éclatantes du Broadway ne s'éteignent qu'à l'aube. Et c'est à minuit que Broadway jette tous ses feux, atteint son extraordinaire apogée, crée l'artifice de son ultime splendeur. Les théâtres, les music-halls, les cinémas, les salles de danse dégorgent leurs publics. D'autres publics remplacent vite les premiers. Et les restaurants, les cabarets, les cafés sont pris d'assaut. Les trottoirs sont remplis d'une population fébrile qui ne s'est pas encore reposée des fatigues du jour. Les montres des magasins étincellent comme des écrins à bijoux sous la lumière des néons. On y vend de tout, les haut-parleurs hurlent leurs marchandises, la rue est embouteillée par les taxis, il fait aussi clair qu'en plein jour, mais un jour douteux, factice, qui est la caricature du jour réel.

Minuit est le triomphe de Broadway, de New York.

---

24 II Et [R *je*] il 52 II Et les [R *ba*] restaurants

New York est la plus grande ville du monde, la plus bruyante et la plus agitée, mais aussi la plus riche. Cependant, sa fabuleuse ascension n'est guère ancienne. Pour le plaisir des contrastes, permettez-moi de vous citer une page de Paul Morand[4] :

> En 1626, Peter Minuit, d'origine française, achète aux Indiens leur île de Manhattan pour vingt-quatre dollars, payables en perles de verre.
>
> Le fort, à l'extrémité du promontoire, reçoit quelques canons et devient Fort-Amsterdam. La ville prend le nom de Nouvelle-Amsterdam. Un mur de pieux traverse maintenant l'île de part en part, protégeant le bétail contre les incursions des ours et des loups. De ce mur (*wall*), il ne reste qu'un nom : *Wall Street* ; aujourd'hui le mur est démoli et les loups peuvent entrer.
>
> Les Hollandais organisent.
>
> D'immenses domaines sont distribués aux premiers membres de la Compagnie des Indes qui s'installent en Amérique. Ces patrons[5] doivent amener avec eux cinquante personnes, au moins ; ceux qui composent leur suite ne sont pas libres : ce sont des serfs, des vassaux de la Compagnie ; ils se groupent autour de leur chef. La démocratie new-yorkaise commence par une féodalité.
>
> Ces patriarches protestants ont reçu en bordure de la mer et de la rivière des concessions qui, faute de frontières, s'étendent idéalement vers l'intérieur : d'où des difficultés avec les voisins anglais au Sud et des guerres contre les Indiens. À l'époque où, chez nous, Corneille donne *Le Cid*, les hommes rouges, Algonquins ou Mohawks, pénètrent parfois dans Broadway pour y massacrer les habitants.
>
> Hors du mur de défense se risquent, parmi les arbres défrichés, quelques fermes, quelques moulins. Nous savons qu'un Français, le père Jogues[6], y a vu « un fort en étoile, un moulin, une vingtaine de maisons, des canots indiens... » « ...le logis du Gouverneur, dit-il, est bâti de briques, assez gentiment. Il peut bien y avoir dans cette *Isle de Manhatte* quatre à cinq cents hommes de différentes sectes et dix-huit sortes de langues... »
>
> Les Hollandais qui ont débarqué ici n'ont pas commandé : « Feu ! » comme, aux Antilles, les Espagnols[7] [...]. Ils ont dit :

4. Paul Morand, « New York », *Œuvres*, Flammarion, 1981, p. 203-204.

5. Morand ajoute ici, entre parenthèses, *patroons*.

6. Isaac Jogues, « Nouum Belgium (1643) », *The Jesuit Relations and Allied Documents*, édition R. G. Thwaites (Cleveland, The Burrows Brothers Company, 1896-1901), vol. 28, p. 104-115. (Morand ne donne pas sa source.)

7. Grandbois a omis une phrase après « Espagnols ».

« *Hoevel* ? – Combien ? » Derrière eux sont venus quelques catholiques irlandais, des Allemands fuyant la conscription, des Juifs d'Amsterdam, d'autres chassés d'Espagne, enfin des esclaves africains amenés du Brésil. Ainsi, du premier coup, New York s'affirme ce qu'il ne cessera d'être ; une place de commerce et une ville d'étrangers.

Un agent commercial, représentant la Compagnie, ensuite des gouverneurs nommés par les États généraux, règnent sur ce mélange de bourgeois, d'honnêtes marchands, de flambarts, de trappeurs et de bandits. Tout ce monde marche droit sous l'œil sévère des fonctionnaires vêtus de noir, dont le plus célèbre, dans l'histoire américaine, est l'aristocrate Stuyvesant, l'homme à la jambe de bois, type de riche pionnier et de Juste selon l'Écriture.

Ce Stuyvesant sera le dernier gouverneur hollandais. En septembre 1664, des frégates de ligne mouillent à l'improviste dans l'estuaire de l'Hudson[8]. [...] Les Anglais s'emparent de la Nouvelle-Amsterdam et du territoire de la Nouvelle-Hollande. L'instigateur de l'expédition a été le frère du roi Charles II, le duc d'York, plus tard Jacques II. Désormais, de la Floride à l'Acadie, le Nouveau-Monde appartient au roi d'Angleterre...

Cependant, ce n'est pas la critique de New York que je désire faire ici. Elle prendrait d'ailleurs beaucoup plus d'importance que ces quelques mots. Mais célébrer les beautés de New York, qui sont innombrables, demanderait plus de temps et d'espace. Je semble me contredire, je vous avouais il y a quelques instants que je n'aimais New York que pour une quinzaine de jours. Mais comme une liqueur très forte et très rare. On peut en savourer un verre. On ne boit pas la bouteille tout entière, d'un coup, si l'on ne veut pas gâter son plaisir. J'aimerais passer quinze jours à New York, par exemple, tous les six mois. J'y découvrirais chaque fois des raisons de l'aimer, de l'admirer.

Je devrai donc ce soir me contenter de noter les différents points par lesquels l'on peut aborder New York. Il y en a quatre principaux. Je les ai employés, chacun d'eux, à plusieurs reprises.

La route venant du Canada est, je crois, la plus décevante de ces arrivées. Trop de banlieues, trop de faubourgs se succèdent, toujours identiques, avant d'atteindre le cœur de la ville, qui ne laisse plus de surprises.

131 Il soir [R *do*] me

8. Grandbois a omis la première partie de la phrase suivante.

Le chemin de fer est déjà préférable. Vous vous réveillez dans New York. C'est déjà, à huit heures du matin, toute l'animation de la ville effervescente. Et le train plonge, pour un moment, vers un gouffre inconnu, dans la pénombre du tunnel que forme le quai de la gare. Et New York vous saisit tout de suite, ses cris, son activité, avant que vous ne soyez descendu de votre wagon.

Par avion, venant toujours du Canada, le trajet de Montréal à New York est charmant. Après la plaine et les montagnes, vous survolez la rivière Hudson, dont vous suivez le cours pendant quelques minutes – les minutes d'avion composent plusieurs milles – vous voyez les gratte-ciel de Manhattan comme de petits châteaux de cartes, dans une lumière dorée, parmi les fumées blanches, – il est trois heures de l'après-midi, le temps est clair – et vous vous trouvez à l'aéroport, frais et dispos, et une voiture vous amène à New York.

Mais je crois que la façon la plus émouvante d'aborder New York est la route océanique. Après six ou sept jours de mer, la vision soudaine de la Babel américaine est inoubliable. J'ai pris passage, un jour, à bord d'un cargo génois. Passés les Açores, avec des vents violents et contraires, nous aperçûmes, après dix-huit jours d'Atlantique, par un petit matin clair et net, la statue du Français Bartholdi, la statue de la Liberté. Les immigrants des ponts levaient leurs bras, poussaient des cris frénétiques. New York, derrière la statue, se découpait dans le lointain comme une grande image d'Épinal, irréelle et fantastique.

C'était la Terre de la Liberté.

142 Il pénombre [R *inconnue* <?>] du tunnel

39 : PORT-CROS[1]

1951-06-19, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Le goût des voyages, c'est-à-dire de l'évasion, du dépaysement, peut s'annoncer fort tôt dans la vie d'un jeune être. Il y a sans doute de multiples éléments qui peuvent nourrir cet incessant désir d'être *ailleurs*, et les psychiatres, qui semblent pour le moment dominer le paysage mental américain, donnent comme explication de ces élans des motifs trop freudiens, du moins pour la plupart. Car il s'agit de ne rien exagérer. Aussi lorsque ces grands directeurs de notre équilibre intellectuel

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 9 f. II : Manuscrit de 30 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 30 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Port-Cros » avec en surtitre, p. 1, « Visages du monde » et le chiffre 1. Ce chiffre peut s'expliquer par l'interruption de la série, entre le 2 janvier et le 19 juin. Cette émission consacrée à Port-Cros est donc la première d'une nouvelle série (ANC). III : Fragment de 16 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 12 et 25 à 28 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Visages du monde » (BNQ).

4 III [R *L'habitude* A *Le* [R *désir*] *goût*] des voyages, c'est-à-dire du dépaysement 7 III incessant [R *besoin* A *désir*] d'être [R *toujours*] ailleurs <« ailleurs » non souligné> 7 III semblent *dominer pour le moment* le paysage 8 II donnent [R *pour une* A *comme*] explication III donnent [R *à* A *pour expliquer*] ces élans [R *des motifs et*] des [R *raisons* AR *celles-ci* A *motifs*] [R *trop* A *trop*] freudien[R *-ne*]s pour 9 II freudiens, [A *du moins*] pour 10 III Car il *ne faut* rien exagérer [R *mais*] [D *aussi* S *Aussi*], lorsque ces grands [R *maîtres* A *directeurs*] de notre [R *raison* A *équilibre intellectuel* <?>] consentent *enfin* de demeurer

1. Le texte de cette émission a été publié intégralement dans HMH, sous le titre « Port-Cros » (p. 97-102).

consentent à demeurer dans les bornes d'un rationalisme discret, avouent-ils volontiers qu'une certaine hérédité influe sur les goûts des générations, sans trop insister sur l'image érotique du sein de la nourrice ou les moustaches menaçantes et noires du grand-oncle. L'œil bleu du Scandinave, l'œil [de braise] de l'Italienne se répètent généralement le long des âges, ce qui ne nuit à personne et peut même, dans une certaine mesure, apporter quelque répit aux affres de ces êtres qui imaginent que la terre devrait être atomisée[2] parce qu'ils soupçonnent leur femme d'avoir eu quelque faiblesse avec le petit voisin, l'ami de collège, ou Clark Gable de Hollywood, car chacun sait que le sentiment de la jalousie, porté à l'extrême, devient maladif et ne possède plus de frontières.

Tout ceci pour dire que si j'ai eu, à un âge plutôt tendre, le goût des voyages, je crois volontiers que je tenais ce goût d'ancêtres lointains qui étaient coureurs de bois et, plus près de moi, de mon grand-père paternel[3], qui partit à dix-huit ans pour les Australies. Il en revint dix ans plus tard avec peu d'or et beaucoup d'anecdotes. Il se maria et vieillit dans les devoirs et les obligations d'un bon bourgeois. Mais il me racontait des

---

12 III dans les [R *marges* A *lisières*] d'un 12 III discret, [R *consentent* AR *ils* A *avouent-ils*] volontiers [D *qu'une* S *que*] [R *certaine* A *l'*]hérédité peut [R *influer sur* A *influencer*] les goûts des *descendants*[R . A , *sans proposer jusqu'à l'image du sein blanc de la nourrice et les* [R *coups de*] *moustache noire érotique* <ajouté en marge inférieure> *et menaçante de son grand oncle.*] L'œil bleu du Scandinave, l'œil [R *noir* A *braisé*] de l'Italienne[R *! tout Ainsi peut-il*] *sur le plan physiologique,* [R *peut*] se répètent 14 II sans [A *trop*] insister 16 I[a],II l'œil *braisé* de <Nous corrigeons par « de braise », le verbe « braiser » n'ayant pas le sens que lui attribue Grandbois.> 17 III des *générations* [R *sans*] ce 18 II mesure, [R *accorder* A *apporter*] quelque III mesure, *accorder* quelque *sécurité* aux [R *gens* A *hommes*] *inquiets* qui imaginent que *le monde* devrait être *atomisé* parce 21 III avec le [A *petit*] voisin, [A *l'ami* [R *de la*] *de collège,*] ou [R *avec*] Clark 22 III Hollywood. [A *Car chacun sait que* [D *La* S *Le*] *sentiment de*] jalousie, [R *quand* A *porté à l'extrême,*] *n'a point de frontières,* [A *devient maladif*]. // Tout 26 III goût [R *d'* A *de lointains*] ancêtres 29 III avec [R *un*] peu 30 III beaucoup [R *plus*] *d'expérience. Ce qui ne l'empêche pas de se marier, de vieillir* dans les [A *devoirs et les*] obligations d'un [A *bon*] bourgeois, *et de me raconter, quand j'avais l'âge de cinq ou six ans,* [A *il me tenait sur ses genoux,*] des histoires *de pirates et de voiliers* [A *perdus dans les océans immenses – calme plat, soif, la faim, la soif surtout, comme un leit-motiv, –*] *à faire frémir les héros mêmes des naufragés de la Méduse.* De sorte

---

2. Terme utilisé dans le sens (attesté) de « détruite par la bombe atomique ».

3. Michel Adolphe Grandbois, son grand-père, mourut en 1908. Alain avait donc huit ans.

histoires de voiliers perdus dans des océans immenses, par calme plat, et l'équipage torturé par la faim, la soif, le scorbut, les fièvres malignes, et soudain, l'attaque brutale d'un vaisseau pirate, à la coque peinte en noir naturellement – tous les bateaux pirates sont noirs, cela fait partie du romantisme marin de la fin du XIX^e siècle – et dont le grand mât arborait un pavillon à tête de mort. De sorte que j'imagine que je tiens de mon grand-père le désir que j'ai eu, et que j'ai satisfait dans les limites du possible, de voyager.

Mais tous ces voyages exigeaient quelques profondes escales. Des escales sans littérature, sans princesses russes, sans poétesses aux yeux verts, sans poètes aux ongles définitivement noirs, sans philosophes préparant les bombes ridicules pour les glorieux jours de demain, bref je finissais par ressentir un ennui plutôt impérieux pour ce que l'on a convenu d'appeler la civilisation, et je quittais Paris, Vienne, le Caire, Constantinople, Florence, Cannes, pour me réfugier à Port-Cros. Afin de tenter de me retrouver. De retrouver ce mince fragment de moi-même qui pouvait rassembler, recomposer ma propre identité[4]. Et j'imagine que je ne fus jamais plus heureux, à cette époque, qu'à Port-Cros. Entre deux ou trois voyages assourdissants, après des mois de Paris, de Biarritz ou de Cannes, après de longs voyages dans le Proche-Orient, en Afrique, aux Indes, en Indochine, en Chine, je revenais toujours à Port-Cros

38 II pavillon [R *sur lequel*] à tête 39 III satisfait, de voyager 41 III exigeaient [R *une* A *quelques*] escale[A *-s*] *Une escale* sans littérature 42 III princesses [R *parisiennes* A *européennes, authentiques ou non,*] sans [R *romancières*] poétesses 43 III ongles [A *définitivement*] noirs, sans [D <illisible> S *philosophes*] préparant les bombes [A *ridicules*] pour 45 III bref, je *ressentais* un ennui *définitif*, [A *chaque année,*] pour 48 III Port-Cros. *Pour* [A *tenter de*] me retrouver. *Pour* retrouver [D *le* S *ce*] *petit* [R *peu* A *fragment*] de moi-même qui [R *composait mon identité.*] pouvait *recomposer*, [A *rassembler*] ma 50 III identité. // *J'imagine* [R *que de* A *qu'à*] *cette époque – celle de l'entre-deux guerres,* [R *– comme vous l'on vous en a prévenu tout à l'heure –*] *et comme je le vois* [A *trop*] *en me penchant sur mon passé – je ne veux pas ici plagier M. Constantin-Weyer* – j'imagine que 51 III heureux qu'à 53 III Paris ou de Cannes, après de *plus* longs 54 III Indes, *après une longue randonnée* en Indochine *ou* en Chine

4. La série d'émissions de « Visages du monde » ayant été interrompue pendant près de six mois (2 janvier-19 juin 1951), Grandbois évoque ici les voyages déjà décrits. Ce qui explique peut-être, dans la première version du texte, l'allusion à Maurice Constantin-Weyer, romancier français établi au Manitoba (1904-1914), auteur d'*Un homme se penche sur son passé* (prix Goncourt 1928).

comme au lieu sacré du refuge et du repos. J'ai connu certes d'autres îles fameuses, les Baléares, les Açores, les Bermudes, Formose, et ces îles malaises, posées comme des bouquets de fleurs au sud de Bali, pleines d'oiseaux aux couleurs vives et de jeunes femmes chantantes, mais je n'en ai point connu qui m'aient enchanté autant que Port-Cros.

Port-Cros fait partie d'un tout petit archipel situé en face de Toulon et d'Hyères. Ces îles furent connues dans l'antiquité sous le nom de Stœchades[5], parce qu'elles étaient fréquemment visitées par des vaisseaux grecs. À l'époque de la Renaissance, on les rebaptisa plus justement les îles d'Or. Les artistes de la Renaissance, quoi qu'on en dise aujourd'hui, goûtaient la beauté, et savaient la définir. Cette appellation leur convient à merveille, et tous les amants de la nature continuent de les désigner ainsi. Cependant les bottins téléphoniques et les annuaires de chemins de fer, moins soucieux de poésie, les nomment les îles d'Hyères.

L'archipel des îles d'Or comprend quatre îles principales, et aussi quelques rochers luisants et nus, surgissant de la mer comme quelques monstres préhistoriques. La plus petite de ces îles se nomme Bagau, et possède à peine deux kilomètres. On y voit les vestiges d'une habitation de style mauresque qu'un original, misogyne par surcroît, y avait élevée, et qui est aujourd'hui la proie des ronces et des cactus. C'est l'île de Robinson.

Porquerolles compose la plus grande île de l'archipel. On l'appelait jadis Proté, la première. Au fond d'une baie cristalline, à eau peu profonde, on trouve un petit village de quelques centaines d'habitants. Porquerolles est la seule île de l'archipel

56 III lieu [A *sacré*] du refuge 56 III connu d'autres 57 III Baléares, les [R *Bermudes,*] Açores, les Bermudes, [A *Formose, et ces îles, posées comme des bouquets de fleurs, au sud de Bali* [R *qu*] *et pleines d'oiseaux* <...> *femmes au sein* [R *nu*] *tendre et* [R *plein, doré,*] *nu.*] je n'en ai <L'ajout, après « Formose », se fait par déplacement au bas du f. 9, continué sur le f. suivant.> 61 III enchanté [R *comme* A *autant que*] Port-Cros. // *Il me faut parler maintenant un peu de Port-Cros.* <Cette phrase est encerclée.> Port-Cros 65 III par des *marins* grecs 67 III aujourd'hui, *avaient le goût du beau* et savaient *le* définir 71 III moins *poétiques,* les 72 III Hyères <interruption de III> Je

5. Grandbois a pu s'inspirer d'un guide touristique. Le *Provence Côte d'Azur,* « Guides bleus » (Hachette, 1964), écrit : « Dans l'antiquité, les îles s'appelaient *Stœchades* et tenaient ce nom des colons helléniques du rivage » (p. 446).

où l'on puisse trouver des cultures assez importantes de vignes, d'orge et de blé. Elle est dominée par un château fort du XVI^e^ siècle, et sur la grand-place du village, bordée de platanes et de palmiers, s'élève une église émouvante et trop souvent déserte.

L'île du Levant, longue de plus de huit kilomètres, autrefois magnifiquement boisée, est devenue chauve comme un vieillard biblique. On l'avait choisie naguère pour servir de cible aux tirs des vaisseaux de la marine. Elle forme aujourd'hui une colonie de naturistes, c'est-à-dire un endroit où vous pouvez, sans crainte de la police, et si toutefois vos intentions sont honnêtes, vivre uniquement revêtus de l'innocence d'Adam et d'Ève avant le péché.

L'île de Port-Cros représente le plus précieux joyau des îles d'Or. C'est la *Messé* des Grecs, l'*Insula mediana* des Français du moyen âge.

C'est le cœur même des îles.

L'île, pour son bonheur, se tient en retrait, modeste, sauvage et somptueuse, telle qu'elle fut il y a deux millénaires, il y a deux cents ans, il y a vingt ans.

À elle seule, l'île de Port-Cros semble composer un petit univers complet. Elle possède ses montagnes, ses plaines, ses vallées, ses sources d'eaux vives, ses plages dorées, ses rocs rouges tombant à pic dans la mer bleue. Sa végétation est unique en France. Parmi ses orangers, ses mandariniers, ses cèdres et ses palmiers, de surprenants eucalyptus géants dressent leurs troncs, pareils aux colonnes lisses des temples grecs, au-dessus du vert éternel des pins d'Alep. Certaines de ses plages sont bordées de bambous d'Indochine ou de Madagascar. On y voit des bananiers, des poivriers, des agaves dont la fleur suprême ne fleurit – provoquant la mort de la plante – qu'au bout de cent ans[6]. Alors l'énorme plante s'assèche, elle a accompli son destin, les pollens de la fleur ayant à leur tour fécondé la terre

113 Il voit [R *de jeunes* A *des*] bananiers

6. Les ouvrages spécialisés que nous avons consultés confirment que les agaves ne fleurissent qu'une fois, après une période variant entre huit et cent ans selon les espèces. Nous n'avons trouvé nulle part, cependant, le lien que Grandbois établit entre cette floraison et la mort de la plante. Peut-être confond-il, dans ses souvenirs, avec la plante qu'il nomme *surrya*, dont il parle à l'émission 77 (p. 536).

merveilleuse. Il y aura d'autres fleurs, d'autres magnifiques plantes, jusqu'à la fin des fins des siècles, si l'homme, l'*homo sapiens* de nos humanités, ne vient pas, par son ignorance et son orgueil, rompre cet équilibre de la nature, voulu par Dieu.

Cette étonnante végétation de Port-Cros est due à l'un de ses propriétaires, le marquis de Beauregard[7], qui s'était entiché de son île, vers le dernier tiers du siècle dernier. Il avait fait venir, à grands frais, des îles de la Malaisie, des régions du centre africain, de l'Australie, de l'Indochine, enfin, de tous les pays tropicaux, les plantes les plus rares et les plus exotiques[8].

D'illustres écrivains ont chanté l'île de Port-Cros. Voici d'abord le grand Lamartine[9], quoique toujours « poussé vers de nouveaux rivages », qui disait d'elle : « Une oasis de Libye ». Et Mistral[10], le créateur de la belle et touchante *Mireille* : « Douce paix qu'environne le rire éternel de la mer. » Le romancier psychologue Paul Bourget[11] la définissait ainsi : « Lumière de l'Attique », et plus près de nous, Georges Duhamel[12] : « Le parc du Silence rêvé. » Et combien d'autres ! Dans son célèbre roman *Jean d'Agrève*[13], que tous les jeunes gens de ma

7. L'académicien Costa de Beauregard avait acheté l'île de Port-Cros en 1889 et il y recevait des auteurs. À sa mort, en 1909, l'île fut vendue au docteur Crotte, lequel meurt en 1919. Sa veuve confiera la gérance de l'île à M. et Mme Marcel Henry. En 1930, Marcel Henry achète l'Hostellerie provençale. En 1937, l'île fut achetée lors d'une adjudication judiciaire par Mme Combe-Desmarais, qui en laissa la gérance à M. et Mme Henry, avec promesse de vente, en 1941, d'un tiers de l'île. La transaction entraînera cependant de longs procès entre Mme Combe-Desmarais et Mme Henry. Lorsque celle-ci meurt, le 26 mars 1966, elle n'est donc toujours pas propriétaire de l'île ; c'est son légataire, Pierre Buffet, qui en deviendra propriétaire en 1976, après avoir payé l'indemnisation requise. Port-Cros a été classé Parc national français le 14 décembre 1963.

8. Voir la description donnée *supra*, p. 242.

9. Alphonse de Lamartine, *Souvenirs et portraits*, 2e édition, Paris, Hachette-Furne, 1880, t. III, p. 226. Mais Lamartine applique cette phrase à Hyères. La première citation est évidemment tirée du poème « Le Lac ».

10. Cette citation n'a pu être vérifiée.

11. Bourget parle de « ce ciel et cette mer, ces montagnes et ces grèves [qui] ont la même nuance de lumière transparente que l'Attique ou que le Péloponnèse », mais ce passage décrit la côte provençale des environs de Toulon, et non spécifiquement Port-Cros (voir Paul Bourget, *Voyageuses*, chap. IV, « Charité de femme », Paris, Plon, s. d., p. 203).

12. Cette citation n'a pu être vérifiée.

13. Voir *Jean d'Agrève*, Paris, Plon, 1906, p. 46.

génération lisaient, – mais il y a combien d'années ! – le comte Melchior de Vogüé écrivait : « L'opulence de ce paradis terrestre, la douceur constante de la température maintenue par l'haleine de la mer, la pureté de l'air et la splendeur de la lumière défient toute comparaison. »

On a surnommé de nos jours Port-Cros l'île Fée[14]. Port-Cros est en effet une fée véritable. Nulle part ailleurs on n'y peut goûter davantage le délicieux sentiment de la vie. Les jours et les nuits y sont empreints d'une incomparable sérénité. On n'y sent pas, ainsi que disent les philosophes et les poètes, lesquels ont d'ailleurs raison, la « fuite inexorable du temps ».

Je disais il y a quelques instants que j'avais passé quelques-uns de mes meilleurs jours à Port-Cros. Je veux ajouter que je dois cette quiétude complète, ce calme absolu, à une grande dame[15], châtelaine de l'île, qui habitait, de façon assez romantique, le sommet de la tour du château – ou plutôt du fort, dessiné et construit par Vauban[16] – qui surplombait la baie. Elle possédait un sourire éblouissant, qu'eussent envié les stars

148 III disais *tout à l'heure* que j'avais passé *quelques-unes des meilleures heures de ma vie* à Port-Cros. Je dois ce calme *extraordinaire, cette liberté complète* à une grande dame, *qui était la* châtelaine 149 II Je [R *dois* A *veux*] ajouter 151 III habitait, *d'une* façon 152 III château[R , *qui* A . *Elle*] possédait 154 III éblouissant et des cheveux que l'on eût *dit* de pur argent. *Elle était la reine de ce magnifique domaine.* Elle *portait des* robes longues, *et marchait pieds nus dans les sentiers* [A *fleuris*] *de son île.* Elle [R *recevait* <?>] était musicienne, [R *poète,* A *écrivait des vers,*] recevait *chaque saison* des écrivains et des poètes, *Jules Supervielle, Jean Paulhan, Marcel Arland,* et des savants *comme le Dr Ricard* [A *de Bordeaux*] *et les frères* [A *Auguste et Louis*] *Lumière, qui ont* inventé [R *le* A *été à l'origine du*] *cinéma* Elle

14. Allusion à l'ouvrage de Claude Balyne publié en 1929, *l'Île Fée, Port-Cros en Méditerranée (1918-1928)*, Paris, Gallimard, 142 p.

15. Claudie Balyne Henry n'a jamais été « châtelaine » de l'île, comme l'affirme Grandbois. Elle s'appelait, en fait, Marcelline Jeanne Gaffet. Mariée à Marcel Henry (notaire en Avignon), c'est en compagnie de Jean Picard (sous-préfet d'Orange) qu'elle arrive à Port-Cros en 1919. Comme ce dernier publie sous le nom de Claude Balyne, les habitants de l'île, qui les croient mari et femme, la nomment Claudie Balyne, nom sous lequel elle sera toujours connue à Port-Cros (voir *Port-Cros et Porquerolles. Repères d'histoire et littérature*, document dactylographié rédigé par Éric Binet, 16 f., Copsi, Éguilles, s. d.). Voir aussi *supra*, p. 242.

16. On trouve à Port-Cros le fort du Moulin et le fort de l'Estissac, mais aucun des deux n'a été construit par Vauban. La « tour du Château » où habitait Claudie se trouve dans le fort du Moulin, édifié sous François Ier en 1531. Marcel et Marcelline Henry ont été inhumés dans le petit cimetière qui se trouve derrière ce fort.

actuelles d'Hollywood, et des cheveux noués sur la nuque, que l'on eût jurés de pur argent. Elle se vêtait de robes longues – malgré la mode de cette époque – mais dont la ceinture remontait très haut à la taille, comme les gravures du Directoire nous en donnent l'image. Elle était musicienne, écrivait des vers, recevait des écrivains et des poètes, et des savants[17]. Elle avait conservé une simplicité de bergère, et le don rieur, lequel est à mon avis le meilleur bienfait que les dieux peuvent accorder aux humains. Elle adorait son île, elle la défendait malgré vents et marées contre les spéculateurs qui eussent voulu en faire une sorte de Monte-Carlo français. Ils lui offraient des sommes d'argent fantastiques. Elle refusait, elle souriait, elle riait, et à l'aube, pieds nus, elle marchait le long des sentiers de son île, suivie par un paon bleu. J'ai vu, comme vous tous, certaines choses extraordinaires dans ma vie. Mais je n'ai jamais vu un paon suivre ainsi une femme, digne et fier comme un page, il y a trois ou quatre siècles, son pourpoint constellé de pierres précieuses, suivait Isabelle la Catholique ou Catherine de Médicis.

155 II cheveux [R *longs*] noués 162 III est le *plus grand* bienfait 163 III défendait [R *contre* A *malgré*] vents 165 III français *du jeu, et qui lui* [A *en*] offraient, [R *pour ce faire,*] des sommes [A *d'argent*] fantastiques. Elle souriait 168 III paon [A *violet et*] bleu. J'ai vu [R *beaucoup de* A *certaines*] choses [A *étonnantes*] dans ma vie, *mais c'est la seule femme que j'aie jamais vue, que suivait un paon,* digne 168 II vu, [A *comme vous tous,*] certaines <...> vie [R *comme vous tous*]. Mais 170 II fier [R *ainsi*] comme 171 III page, il y a [R *trois* A *quatre*] siècles, *suivant avec* son 172 III Isabelle [R *d'Espagne*] la Catholique [A *ou Catherine de Médicis*].

17. La première version manuscrite mentionne les écrivains Jules Supervielle, Jean Paulhan et Marcel Arland : voir p. 62, note 7. Trois savants sont également nommés : le docteur Ricard et les frères Lumière, à qui on attribue l'invention de la cinématographie en 1895.

40 : LONDRES (1)[1]

1951-06-26, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Au début de notre siècle, Londres était la ville la plus populeuse du monde. Ses plus dangereuses rivales, Paris, Moscou, Pékin, New York, n'atteignaient pas au milieu de sa taille. Londres a toujours continué de s'agrandir, de s'augmenter, et ses rivales également. Cependant aujourd'hui New York dame le pion à Londres, et les quelque huit ou neuf millions de

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 9 f. II : Manuscrit de 28 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 28 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Londres » avec en surtitre « Visages du monde ». Le chiffre 4, encerclé, apparaît à gauche du surtitre (ANC). III : Manuscrit de 28 f. (20,3 × 12,4 cm), au crayon, paginé 1 à 28 en marge supérieure droite. Nombreuses ratures et variantes (BNQ). IV : Fragment manuscrit de 10 f. (20,3 × 12,4 cm), au crayon, paginé 9 à 18. Texte sensiblement différent de III, mais le début de la page 9 étant identique dans les deux versions, on peut supposer que IV constitue une première rédaction de III pour cette partie du texte (BNQ). On trouve aussi à la BNQ un manuscrit incomplet de 26 f. (20,3 × 12,4 cm), au crayon, paginé 3 à 28 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Londres ». Les f. 22 à 27 sont également numérotés 15 à 21 au centre de la marge supérieure. Ce manuscrit, qui semble antérieur à tous les autres sur Londres, s'apparente surtout à la première et à la cinquième des émissions consacrées à Londres, sans qu'on puisse le considérer comme une première version. Nous n'indiquerons donc pas les variantes de ce manuscrit (BNQ, 204/4/5).

4 III la [R *plus grande*] ville [A *la plus populeuse*] du monde. Ses [R *plus proches* A *gr dangereuses*] *rivales les plus dangereuses*, Paris, Moscou, [R *New York*] *Shanghai*, [A *Pékin*], New York, n'atteignaient pas [R *à sa*] au milieu 8 III également. *Mais* aujourd'hui 9 III millions [R *d'habitants*] *de citadins de la capitale anglaise* doivent

1. À l'exception des cinq derniers paragraphes, le texte de cette émission a été publié dans HMH, p. 154-157.

Londoniens doivent s'incliner devant le gigantisme vorace, hors mesure, de la métropole américaine. Au vrai, il n'est question que de trois ou quatre millions, et du point de vue de Sirius, tout cela est très relatif. Mais les hommes voués et dévoués à l'art de compulser et d'assembler les statistiques ne s'occupent guère de philosophie, c'est-à-dire des considérations embrassant le sort précaire des peuples dont les capitales, par le nombre inouï de leurs habitants, semblent marquer la richesse et la puissance définitives.

Dans le *Livre des diversités et merveilles du monde*, écrit par le grand voyageur Marco Polo, j'ai lu qu'une ville[2] chinoise, – c'était au XII^e^ siècle, – possédait huit millions d'habitants. À cette époque, Paris pouvait compter une centaine de mille habitants, Londres pas davantage, Venise, avec son arsenal, ses vaisseaux transportant les chevaliers croisés, menait alors la ronde du monde occidental, Constantinople, c'est-à-dire Byzance, dans le Proche-Orient, renfermait deux cent mille âmes, et New York, qui n'avait alors que le nom de ses Indiens Manhattes, n'était qu'une plage aride, battue par les vents atlantiques, sur laquelle s'élevaient quelques huttes de nomades. Et Montréal et Québec formaient des *terrae incognitae* sur les planisphères des géographes médiévaux. La grande ville du grand

10 III le [D *gigantesque* S *gigantisme*] [A *hors mesure*] de la métropole américaine. [A *Au vrai,*] il n'est question que [R *de* A *d'une petite différence de*] *quelque* trois ou quatre millions [A *d'habitants.*] [R *Une misère, une paille.*] [A *Du point de vue de Sirius, tout ceci est relatif. Mais*] les hommes voués [A *et dévoués*] à *la manipulation de la statistique* ne s'occupent 16 III précaire des *mondes* dont les capitales semblent signifier, [R *la richesse inouïe*] par 17 III habitants, la richesse 19 III Dans le *Livre* de Marco Polo, [R *j'avais* A *j'ai*] lu 21 II possédait [R *cinq* A *huit*] millions III possédait *cinq* millions 22 III pouvait *avoir* [A *au plus*] [D *50,000* S *30,000*] habitants, Londres [R *également* AR *aussi* A *pas davantage*], Venise [R *florissait avec surplus*] [A *menait la ronde* [A *du monde occcidental*] *avec son arsenal, ses vaisseaux somptueux, transportant les chevaliers croisés,*] Constantinople 24 II menait [A *alors*] la 26 III Proche-Orient, *comptait* [R *deux*] *200,000 âmes*, New York, *une plage déserte, battue par les vents atlantiques,* [R *fréquentée par quelques Indiens apeurés,*] *ne comptait que quelques cases d'Indiens nomades. // La ville de* Marco

2. Il pourrait s'agir de la ville de Quinsai (Hang-tchéou). « ... l'on trouve la très noblissime et magnifique cité qui, pour son excellence, importance et beauté est nommée Quinsai, qui veut dire en français la Cité du Ciel – comme je vous ai dit tout à l'heure –, car c'est la plus grande ville qu'on puisse trouver au monde » (voir Marco Polo, *la Description du monde*, trad. Louis Hambis, Paris, Klincksieck, 1955, p. 206).

Marco Polo, je l'ai vue, parmi ses palais de marbre et ses somptueux tombeaux. Des mendiants, des aveugles, des lépreux, des chiens hirsutes, affamés et jaunes, qu'il fallait écarter à coups de bâtons, en fréquentaient les rues désertiques. Venise la magnifique est devenue une ville pour touristes, amateurs de gondoles, d'amour et de beautés, car Venise, malgré le rôle extrêmement amoindri, et pour tout dire, nul, qu'elle joue dans le monde, est toujours belle. Il en est ainsi de Constantinople.

Mais Paris, par miracle, taille sans cesse les mille facettes de son merveilleux diamant, continuant d'éblouir notre civilisation actuelle.

Et Londres ?

Je veux dire tout de suite que j'adore Londres. Mais ici des nuances s'imposent. Il n'y a que les voyageurs n'ayant visité que le pays fixé d'avance selon leur cœur, ou leur aveuglement, qui ne souffrent pas les comparaisons. Celles-ci ne peuvent pas plus s'écarter que vis-à-vis des membres d'un jury littéraire, le choix du lauréat. Chacun des membres de ce jury possède généralement son favori. Mais chacun d'eux doit enfin s'incliner, souvent après des heures de discussions, devant les concessions respectives et l'assentiment général. L'ultime boule

---

32 III ses [R *déserts* AR *remparts de écroulés* A *ses palais*] de marbre et ses somptueux tombeaux. *Des lépreux* en fréquentaient les rues *désertes* [R *désertée et séchée*]. Venise, [A *la plus magnifique,*] est 36 III gondoles, [A *d'amour*] et 37 III malgré *son dénuement, demeure toujours* [R *la plus la*] belle [AR *entre toutes*]. [R *Il en est ainsi de Constantinople.*] Paris [R *marque* AR *burine* A *taille*] *toujours* [R *de* A *les mille facettes de*] son merveilleux diamant, [R *dans* AR *pour* A *éblouissant*] *le monde entier. Paris est la ville vivante. // Et Londres ?* <« Et » et « Londres » soulignés> // Je 44 III que [R *j'ai adoré* A *j'adore*] Londres. [A *Et*] [R *Tout de suite encore*] [D *les* S *des*] [R *comparaisons*] Mais [A *des nuances*] s'imposent. [R *Et tout cela*] [A *ceci*] [R *est très normal*] Il 45 III visité [R *qu'un* A *que le*] *seul* pays [AR *fixé d'avance*] selon leur cœur *qui ne peuvent souffrir* [R *de*] comparaisons, [A *que l'on établisse de comparaisons*] *lesquelles* [R *s'imposent*] *s'affirment aussi rigoureusement qu'aux* membres 47 II qui ne [R *peuvent souffrir* A *souffrent pas*] les 48 III jury [A *littéraire*] [R *qui doivent* AR *devant* A *qui doivent*] *juger de* [R *quelques*] *manuscrits* [A *et qui hésitent dans le choix*] *goûtent les uns et les autres* [A *chacun ayant son préféré mais ne s'empêchant pas de goûter*] [D *mais* S *Mais*] [A *Cependant*] *la boule* [A *fatale et*] blanche [AR *et souvent fatale*] *doit* [R *échouer malgré de grandes difficultés tomber sur l'écrivain* A *enfin se poser* AR *et choisir définitivement*] *Ce* [R *qui n'a peut-être pas plus de*] *mérites ou de talents que ses plus proches rivaux malchanceux.* [A *Et ce choix n'indique pas que les candidats malheureux* [R *n'ont*] *manquent de talent.*] // Londres pour moi, et je ne tiens pas [R *particulièrement*] *à faire partager* mon opinion, Londres [R *est* A *pour moi devenue*] la

blanche fixe le choix de l'élu. Ce qui ne signifie pas du tout que les candidats malheureux aient moins de mérites ou moins de talent que le triomphateur. Il en est ainsi des multiples visages du monde.

Londres pour moi, – et je ne tiens pas particulièrement à imposer mon opinion, – Londres à mon avis demeure la ville la plus romantique du monde occidental. À la fois la plus secrète et la plus ouverte. Et d'un romantisme parfaitement dépouillé, à l'état pur, à l'état linéaire, comme les premiers graveurs sur acier creusaient, fouillaient le métal.

Mes nombreux séjours à Londres n'ont jamais été marqués par la moindre déconvenue. J'ai rencontré dans la capitale de l'Empire des gens appartenant à tous les degrés de la classe sociale, habitant à Mayfair ou dans l'East-End. Lord X, propriétaire de plusieurs domaines dans le Devonshire et en Écosse, avait ses petites et ses grandes entrées au palais de Buckingham, et Lady X, à bord de son beau yacht, – quand elle ne brillait pas dans quelque bal de la saison de Londres – croisait en Méditerranée ou sur les bords légendaires de l'Adriatique. Jimmy de l'East-End, avait ses petites entrées, plutôt fréquentes, et sans nulle joie, dans les cellules à barreaux avoisinant les docks, à la suite de l'exercice de son métier, que l'on nomme vulgairement vol à la tire. Mais l'habileté qu'il déployait pour gagner sa subsistance tenait du prodige. J'ai connu Jenny, sa femme, qui possédait les mêmes goûts et les mêmes dons. Ces hors-la-loi, naïfs et généreux, eussent mérité, dans des circonstances plus favorables, un sort meilleur.

Il faut voir d'abord Londres à la pointe extrême du crépuscule, quand le soleil est voilé, pour peu qu'il y ait eu du

---

53 II ne [R *veut*] signifie 59 III occidental. *La plus secrète*, [R *la plus gardée*,] *et* [A *à la fois*] la plus ouverte [R *à la fois*] [AR *et la plus fermée*]. Mes 62 II creusaient, [A *fouillaient*] le métal <HMII : « comme les premières gravures sur acier »> 64 I^a,I^b moindre [D *méconvenue* S *déconvenue*]. J'ai 64 III moindre *méconvenue*. [R *par la moindre réticence*]. *J'ai connu dans* [R *Londres* A *la capitale de l'Empire*] *des gens* de *toutes classes* [A *sociales de habitant ou de Lady Z*] <illisible> *ou d'East End. de Mayfair* à *habitant Mayfair*. [A *Et*] *Jimmy* de [R - *e l'-*] *l'East End* [A *ou de Lord X possédant ses petites entrées au palais de Buckingham*] [A *Et Jimmy*] *qui fuyait la police* [A *les siennes, mais plutôt forcées, dans des cellules à barreaux avoisinant le port*] *pour de petits vols à la tire sans importance. Mais Jimmy était un as dans son milieu, et l'ingéniosité qu'il* déployait 71 II les [R *eaux*] bords 76 tenait <voir Appendice IV, p. 741> 80 III faut [A *surtout*] voir Londres [R *vers* A *à*] la pointe du 81 I^a soleil [A *est*] voilé II soleil voilé III soleil voilé [R *s'il y a eu du* A *pour peu qu'il y*] ait

soleil – ce qui arrive plus souvent que ne le veut la légende – il faut voir Londres s'engourdir paresseusement dans les dernières poussières d'une lumière dorée. Combien de fois ai-je parcouru, à cette heure merveilleuse, les pelouses vertes comme le plus pur jade de ces parcs véritablement royaux, semés d'étangs à l'eau moirée, d'où les dernières fillettes, les derniers garçonnets, gourmandés par leurs gouvernantes, retiraient leurs voiliers minuscules. Les derniers cygnes disparaissaient, comme happés par le geste d'un magicien. Et soudain tombait la nuit. Les réverbères, un à un, s'allumaient. Je prenais une petite allée bien sage, que des policiers surveillaient avec bonhomie, je franchissais les hautes grilles de fer forgé, et c'était Londres le soir, la nuit. Londres énorme, tentaculaire, avalant les êtres par dizaines de milliers, par centaines de milliers. Des centaines de milliers de fourmis se dirigeant vers quelque but précis ou indéterminé, poussées par le besoin, la faim, l'instinct, la fantaisie, le caprice, l'amour, fourmis cependant fort civiles et courtoises, ne manquant jamais de s'excuser quand elles vous heurtaient par mégarde, et je me laissais engloutir par ce flot qui, par de longs détours, New Oxford Street, Tipperary, Trafalgar Square, Charing Cross, me conduisait jusqu'à l'hôtel Savoy.

Mes séjours à Londres ne se bornaient pas à fouler les pelouses vertes de ses parcs, ni à boire des cocktails au bar du Savoy. J'étais jeune alors, sans astuces, apprenti poète par surcroît, – mais un poète ne demeure-t-il pas toujours un apprenti poète ? – mais les pelouses de Londres me ravissaient, et si

82 III que [R *l'on* A *ne*] le veut la légende *de Londres* – il 83 III paresseusement [A *dans une poussière de lumière* [R *de poussière*] *dorée*] – [R *comme les*] *villes dorées* [R *de la Méditerranée* A *torpeur imaginaire*] *Mais Londres s'éveille* [A *bientôt, sort de sa torpeur momentanée*], [R *sort de son brouillard,*]. [A *et la nuit venue*] [R *se débarrasse de sa toux, de ses sinusites, de ses rhumes chroniques,*] *et se révèle soudain comme l'une des villes les plus alertes et les plus vivantes du monde.* Combien 85 parcouru <voir Appendice IV, p. 742> 85 II pelouses [R *toujours*] vertes 95 III Des *fourmis se rendant à quelques endroits obscurs,* [R *et*] dirigées par l'instinct, la faim, [R *et*] *le besoin,* [A *le désir, le caprice, l'amour,*] *fourmis* [A *cependant*] *courtoises, civiles,* [R *disant pardon* A *s'excusant*] quand 100 III mégarde, et [R *j'étais* A *je me laissais*] *dévorer* par 101 III qui *me conduisait à Oxford Street, à Westminster, puis* [A *par Tipperary*] *au rendez-vous du* Savoy. // [R *Cependant*] *mes* [R *rendez- promenades* A *séjours*] à Londres 102 II Charing Cross, [A *me conduisait*] jusqu'à 105 III vertes [R *de*] *Regent Park, et* à boire 106 III alors, *et* sans astuces, [A *apprenti*] poète par surcroît [A *mais un poète est toujours apprenti poète*] et

j'habitais le Savoy, c'est que l'on m'y réservait une chambre, au plus haut étage, qui donnait sur la Tamise. J'ouvrais ma fenêtre, et toutes les musiques de la nuit anglaise me montaient alors droit au cœur. Car Londres, dois-je le répéter, est une ville très romantique.

Londres est une ville immense que l'on ne peut définir, ni encore moins analyser en quelques minutes. Ses visages sont innombrables. Et son histoire plonge aux premières racines de l'histoire européenne.

Il y a deux millénaires, c'était une bourgade sans aucune importance, fréquentée par quelques pêcheurs dont les abris rudimentaires reposaient sur les rives argileuses de la Tamise. Des navigateurs scandinaves allaient y mouiller parfois car, situé à cinquante milles de la mer, le village formait un havre sûr, à l'abri des vents inattendus et rageurs de la Manche. Mais l'arrière-région, d'aspect pluvieux et gris, donnait les plus beaux blés. À Rome, où l'on goûtait particulièrement le « pain et les jeux », on apprit que cette contrée lointaine, si riche en possibilités matérielles, pourrait devenir le grenier de l'Empire, lequel à cette époque déjà avait asservi le territoire gaulois. Et

---

109 III m'y [R *donnait une*] réservait une chambre au [R *dernier* A *plus haut*] étage 110 III Tamise. [A *Et*] Toutes les musiques [R *dans*] de la nuit me montaient alors au cœur. [AR *Londres*] [A *Je* [R *le*] *répète que Londres est une ville très romantique.*] // Londres 114 III une *immense ville* que l'on ne peut [R *visiter* A *connaître*] [R *ou analyser ni*] [AR *ou*] définir [AR *ou*] [A *encore moins analyser*] en quelques minutes. [R *Les multiples visages de son* A *Ses visages sont innombrables*] *visage* [R *valent* A *pourraient*] [AR *donner* A *apporter*], *et chacune d'elles,* [A *en particulier, la matière de*] *plusieurs volumes.* [A *Ses visages sont innombrables.*] *Le sort extraordinaire de cette ville tient pourtant du plus prodigieux des hasards.* [A *Et*] Son histoire plonge aux premières racines de l'histoire européenne. [R *C'était,*] [R *Elle* A *Londres composait*] il y 116 II innombrables. Et [R *le destin*] son 117 I[a],I[b] européenne. Il 118 III millénaires, une bourgade sans importance *dont les huttes* [R *étaient*] *de pêcheurs se* [R *situaient* A *posaient*] sur 120 III Tamise. *Les* navigateurs scandinaves allaient [A *parfois y*] mouiller, [A *volontiers*], *la bourgade,* à cinquante milles [A *environ*] de la mer, formait un [R *port* A *havre*] sûr à l'abri des vents [A *inattendus et*] rageurs [R *et soudain* A *et*] [R *des tempêtes*] de la 121 II allaient [R *parfois*] y 123 III Manche. *La région, pluvieuse et grise,* donnait 125 III blés. [R *et formait*] [A *Or*] *Les conquérants* [AR *et les pays*] *ont besoin de blé.* À Rome, – *n'était-ce pas l'époque du* « pain 126 III contrée si riche 127 III Empire *romain,* [R *qui* A *lequel*] *avait à cette époque asservi déjà* [R *la France, avec ses Francs et ses Gaulois* AR *tous les* A *le territoire* [AR *français*] *gaulois voisin.*] C'est le [R *César*] consul Aulu-Plaute – [R *qui*] connaît

c'est le consul Aulu-Plaute[3] – connaît-on encore son nom aujourd'hui ! – qui fit la conquête des îles, environ un demi-siècle avant l'ère chrétienne. On nomma la bourgade Augusta, en symbole de son avenir, et aussi, on ne sait pour quel motif, Londinium. Et ce dernier nom, comme vous le savez, lui resta.

Les Romains firent le beau et le mauvais temps dans les îles anglaises pendant quatre ou cinq cents ans.

L'histoire veut, ou n'est-ce pas la légende, qu'une reine des *Anglias*, appelée *Boudicca*[4], voulut reprendre Londinium des mains des Romains. C'était cent ans après la conquête. Elle avait réussi de réunir quelques milliers de cavaliers et attaqua la bourgade, déjà bellement fortifiée, car les Romains étaient de grands bâtisseurs de routes, de ponts, d'aqueducs, de murailles et de forteresses. L'ardente et courageuse Boudicca, à la tête de ses troupes, put forcer une des portes de Londinium et pénétrer dans l'enceinte. Mais alors qu'elle allait s'emparer de la forteresse, et la commander, un de ses capitaines la trahit. Les assiégés massacrèrent ses troupes, et un chroniqueur romain raconte que les ruelles de la petite ville, pendant des jours,

131 III Augusta [A *pour ses grandes possibilités*] *et aussi Londinium,* [A *pour* [R *je ne sais*] *on ne sait quelle raison*]. *C'est* ce dernier nom *qui lui est resté. La logique* [A *immédiate souvent*] *n'a rien à voir avec le* [R *comportement* A *déplacement*] *des peuples,* [A *le comportement*] *des individus, et le terme par lequel ils désignent certains lieux et se désignent eux-mêmes.* Les Romains 136 III légende, *que la reine* [R *Boudicca*] voulut 140 III bourgade, [R *qui était*] déjà [A *bellement*] fortifiée, car les Romains [A *comme chacun sait*] étaient 141 III routes, d'aqueducs, [R *et*] de murailles [A *et de ponts*]. *La belle* Boudicca – *car il* [R *paraît* A *semble*] *qu'elle* [R *était* A *fut*] *belle* – [R *cheveux* A *chevelure*] *au vent,* à la tête 143 III portes [A *décisives*] de Londinium 144 III dans *la ville forte.* [A *Mais*] un de ses capitaines, *alors qu'elle allait s'emparer de la forteresse,* [R *la trahit*] [A *et comman*]*der la ville,* la trahit. *On massacra* ses troupes 147 III jours, *n'écoulèrent que du sang. Boudicca, prisonnière,* [R *et*] jugée et condamnée à être brûlée vive *sur un bûcher, put* [A *la veille*] *dans sa* [R *geôle* A *cellule*] *se donner la mort.* Peut-on

3. On trouve chez Suétone deux mentions d'Aulu-Plautius qui « avait, comme légat consulaire, dirigé l'expédition de Bretagne, avant l'arrivée de Claude » (Suétone, *Vie des douze Césars*, trad. Henri Ailloud, Paris, Gallimard, 1975, p. 477, note 62). Mais il semble que, parmi les îles britanniques, seule l'actuelle île de Wight fut alors conquise. D'autre part, Claude ayant régné de 41 à 54 ap. J.-C. et l'expédition d'Aulu-Plautius devant être située quelques années seulement avant ce règne, on voit que Grandbois se trompe de quatre-vingts ans environ.

4. Grandbois écrit toujours *Boatica*, mais cette reine est connue sous le nom de *Boudicca* ou de *Boadicée*. Reine des Icènes, elle s'était établie dans l'actuel Norfolk, au 1er siècle ap. J.-C.

furent changées en autant de ruisseaux de sang. Boudicca, jugée et condamnée à être brûlée vive, la veille même du jour de son dernier supplice, réussit d'y échapper en s'enlevant la vie. Peut-on tellement l'en blâmer ! Car d'après le même chroniqueur, les bourreaux avaient déjà commencé (à temps perdu, j'imagine, et pour s'aiguiser probablement l'appétit), à travailler, avec fers rouges et coutelas, sur son tendre et beau corps.

Il y eut ensuite l'envahissement des *Isles* par les barques de Scandinavie. Puis en l'an mil soixante-six, l'extraordinaire conquête de Guillaume dit le Conquérant. Par le succès de cette audacieuse entreprise, jamais renouvelée depuis lors, les Normands de Normandie fondaient le noyau d'un petit royaume qui allait devenir le plus grand empire de nos temps modernes.

Des révolutions de palais, des épidémies, des famines, des incendies ravagèrent Londres tout le long des siècles qui suivirent. Mais ses habitants, de sang anglais, latin, scandinave, saxon, normand, résistèrent à toutes ces calamités. Et l'histoire de Londres, dans toutes ces dernières années, nous prouve que les Londoniens, malgré les terribles malheurs qui ont accablé leur ville, ont su s'attacher à elle, indissolublement, comme le ciment lie les briques rouges de ses maisons.

---

149 II [R *réussit*], la veille 151 III Car *je dois ajouter que* les bourreaux, *d'après le* [A *même*] *chroniqueur*, avaient déjà commencé *de* travailler, à temps perdu j'imagine, et pour [R *se donner* A *s'aiguiser*] probablement [R *de*] l'appétit, avec fers [D *rouges* S *rougis*] [A *au feu*] et coutelas [A *aiguisés*], sur son [A *tendre*] et beau 155 III ensuite *la conquête* des *îles, dont Londres portait le signe royal,* par 156 II l'an *mille*, l'extraordinaire III l'an *mille*, l'ex[R *-travagante* A *-traordinaire*] conquête 157 III Conquérant [R *Les Bretons de France*] *de Bretagne allaient fonder, par le succès de cette audacieuse entreprise, laquelle n'a jamais pu être renouvelée,* le noyau 160 III modernes. // *Et puis Londonium s'organisa en ville réelle. Elle obtint sa charte de commune cent ans après la conquête du* [R *Bâtard*] *célèbre Bâtard.* Des 161 III famines [A *des incendies*] ravagèrent 163 III habitants, [A *originaires*] de *sangs* [R *non* <?> A *angles*] *romain*, scandinave, saxon *et* normand, résistèrent 166 III malgré [R *ses mal*] les malheurs qui [R *accablent* A *ont accablé*] leur ville, [R *savent* A *ont su*] s'attacher à elle, [A *indissolublement*] comme [A *le ciment*] les briques rouges de ses maisons *sont* [R *cimentées*] *liées par le ciment. // Je m'excuse d'avoir été* [A *peut-être*] [A *Peut-être ai-je été trop dogmatique, trop professeur*] *trop dogmatique.* [A *Ce n'est pourtant pas dans mes goûts.*] *La semaine prochaine, je vous entretiendrai d'un Londres plus intime, plus familier.* <fin de III>

41 : LONDRES (2)[1]

1951-07-03, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

La topographie de Londres, pour peu qu'on la veuille comparer à celle de Paris, se révèle autrement compliquée. Car il est aisé de diviser Paris en deux grandes régions distinctes que la Seine, avec ses ponts de pierre, ses quais fleuris, son charme de sirène, se charge fort bien de délimiter. Cette division est sans doute très élémentaire, et confine à l'arbitraire. Mais elle existe cependant, et rien ni personne n'empêcheront jamais les Français, ni les étrangers, lorsqu'il s'agit de situer une rue, un quartier, ou même un arrondissement, d'employer les mots « rive droite » ou « rive gauche ». La Tamise de Lon-

VARIANTES : I^a : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. I^b : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit de 28 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 28 en marge supérieure droite sous le titre courant « Londres », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit de 30 f. (20,3 × 12,4 cm), au crayon, paginé 1 à 30 en marge supérieure droite sous le titre courant « Londres », avec sous-titre « Notes » en p. 1 (BNQ).

4 III La *géographie* de Londres, [R *si l'on peut* A *pour peu que* [R *on*] *l'on veuille*] *la* comparer, à celle de Paris, [R *par exemple, est* A *pose des problèmes*] autrement *compliqués*. [R *A P La* A *Car*] [R *on peut en effet* A *il est facile séparer la*] *capitale française* en deux [D *grands* S *grandes*] [R *territoires* A *régions*] [D *distinctifs* S *distinctives*] que la Seine [A *avec ses ponts de pierre, ses quais fleuris, son charme incomparable*] se charge de délimiter 6 I^a Paris en[R *-tre*] deux I^b,II Paris *entre* deux 9 I^a,I^b élémentaire et *confère* à l'arbitraire II très [R *sommaire*] [R *élémentaire*] et confine <À l'instar de HMH, nous retenons la leçon de II.> III très *sommaire* et confine 11 III étrangers [R *de mentionner* AR *prononcer*] lorsqu'il s'agit de [R *situer* A *fixer*] une rue, un quartier, *et* même un arrondissement, [A *d'employer*] les 13 III rive gauche. » [D *À* S *de*] *Londres* [D *la* S *La*] *Tamise* ne joue pas le même [R *jeu* A *rôle*] que

1. Le texte de cette émission a été publié intégralement dans HMH, p. 157-162.

dres ne joue pas le même rôle que la Seine de Paris. C'est que Londres forme le plus grand port de mer des îles Britanniques. Et la Tamise est un fleuve voué aux grandes entreprises d'un commerce global, et le glorieux aboutissement d'une navigation qui, nuit et jour, sans relâche, déchire de ses multiples étraves les immenses « sept mers », les fameuses « *seven seas* » des vieux capitaines au long cours, et des poètes anglais de l'époque victorienne. La navigation de la Seine, à Paris, prend au contraire des allures nonchalantes et bon enfant, ne semble exister que pour ajouter au pittoresque de la capitale. Car le passage des chalands, sous les ponts de Paris, ne soulève guère les flots, et ne paraît déranger en aucune façon le pêcheur à la ligne, lequel continue de taquiner l'ablette absente avec la même philosophie. On ne voit guère de pêcheurs à la ligne sur les bords de la Tamise. Le fleuve anglais n'est pas un fleuve pour poètes, mais un fleuve pour armateurs, pour compagnies anonymes, à capital naturellement fabuleux. Des deux côtés de la Tamise, la population ne diffère guère. (Je ne parle pas ici des classes sociales, qui sont partout les mêmes, et surtout marquées par l'argent.) Je veux dire que le petit-bourgeois de la Rive gauche de Paris, à ressources identiques, se distingue du petit-bourgeois de la Rive droite par ses habitudes, son mode de vie, sa façon même de s'exprimer. Rien ne ressemble moins à un concierge du Palais-Royal qu'un concierge de la rue Monsieur-le-Prince. Ces différences n'existent pas à Londres. Sans doute, et je le répète, Lord X de Mayfair, le financier de la Cité, le cockney de Piccadilly, et le docker de Limehouse semblent ne

14 III Paris. [R *D'ab*] [R *Il y a d'abord que* AR *Car* A *C'est que*] Londres *compose* le plus grand port de mer *d'Angleterre.* Et [R *que*] la Tamise est un fleuve, [AR *tout de suite dès*] [R *dans la banlieue de Londres, dont les éléments*] *sauf* <?> *au cœur même de la ville, que peuvent centrer l'abbaye de Westminster et le palais du Gouvernement,* [R *dont les problèmes,*] *dont le gothique flamboyant est d'une beauté sans égale, la Tamise est un fleuve* [R *ple*] *voué aux grandes entreprises du commerce,* [R *et* AR *d'une* A *de la navigation*] *et* [A *le glorieux*] *l'aboutissement d'une navigation* [R *ayant*] *qui* [R *fouille* A *déchire de ses multiples étraves*] *et sans relâche,* [A *nuit et jour,*] les 19 III *seas* » [D *du* S *des*] [R *grand poète Kipling anglais*] capitaines [A *au long cours*] et des poètes [A *lyriques impérialistes*] anglais. [R *Il y a aussi également ceci.*] *Pour continuer la comparaison, je pourrais ajouter* <Cette dernière phrase est encadrée.> La navigation [R *fluviale*] de la Seine, à Paris, prend au contraire des allures [R *de bonhomie* A *bon enfant, nonchalantes*] et [A *ne*] semble [R *servir* AR *fournir* A *exister*] [R *plutôt au pittoresque à*] que 24 III Paris, [A *ne soulève guère les flots et paraît aucunement*] *ne* [R *déranger aucunement*] le [R *moindre*] pêcheur à la ligne, [R *et il* A *lequel*] *continuera* de taquiner l'ablette [A *toujours*] absente 26 philosophie <voir Appendice IV, p. 743> 40 II appartenir [R *au même*] à la même

pas appartenir à la même race. Mais ce ne sont qu'accidents de naissance, de talents, de chance ou de fortune. La Tamise de Londres, beaucoup plus large que la Seine de Paris, n'a point réussi de créer des signes distinctifs chez ses riverains.

La visite de Londres se fait un peu au hasard. Par où commencer ! Westminster, le Strand, la Cité, Soho, Kensington ou Chelsea ?

Mais voici Soho, que j'ai reconnu tout de suite, comme par instinct, lors de mon premier long séjour à Londres, et où je me suis retrouvé comme si j'eusse été à Naples, à Paris, à Québec. Je m'y sentais à l'aise, avec juste la petite pointe de dépaysement qu'il fallait, avec aussi ce qu'elle apporte de légère nostalgie. La couleur n'y manquait pas cependant, ni l'extrême fantaisie, ni ces dîners dans des restaurants à noms français, qui étaient pour la plupart italiens, souvent grecs, mais qui savaient conserver le style – approximativement ! – des restaurants parisiens.

Entre Regent Street et Charing Cross Road, Soho forme une singulière enclave, dans le centre vivant de Londres. Une étonnante enclave, à relents d'ailloli, de gros vins rouges, d'oignons d'Égypte, avec d'innombrables petits bars tenus par des messieurs aux cheveux très noirs et très lustrés – le type gigolo argentin faisait prime à cette époque – qui nous mélangeaient avec beaucoup d'habileté, je dois le dire, les alcools requis. Ces personnages n'étaient point de petits saints, et il eût été assez

48 III Soho, [D *qui* S *que*] [R *m'a plu davantage*] [A *j'ai reconnu tout de suite, comme par instinct,*] lors de mon premier séjour [A *dans le cœur de l'Empire,*] *parce que je m'y retrouvais* comme 50 III Paris, à [R *Montréal* A *Québec*]. Je m'y sentais *chez moi,* [R *tout en ne me sentant pas tout à fait chez moi.*] [A *mais avec un* [R *brin* A *rien*], *un tout petit* [R *brin*] *rien de dépaysement.*] La couleur 52 II avec [A *aussi*] ce 53 III pas, [A *cependant,*] ni *la fantaisie,* ni ces dîners [R *chez* A *dans*] des restaurants 55 III étaient *surtout* italiens [R *et* AR *plutôt* A *souvent*] grecs, mais qui [R *savaient*] *avaient su* conserver le style – *ou* approximativement ! – des restaurants [R *de Paris*] parisiens. 57 III parisiens. // Soho forme une singulière enclave [R *dans le* A *quadrangulaire* <?> *au*] centre [A *vivant*] [R *de la ville*] de Londres, [R *Il semble*] entre Regent Street et Charing Cross Road. Une [A *extraordinaire*] enclave [R *qui est un véritable îlot*], *avec des* relents 61 III Égypte, [R *et* A *avec*] *des bars* tenus 62 III cheveux [A *très noirs et très lustrés*] *très pommadés* – [R *c'était la coutume, à cette*] le gigolo *sud-américain* faisait 63 III mélangeaient, [A *avec habileté, dois-je dire*] les 64 III requis. [R *Chacun de ces barmen*] *Il n'y avait* [A *certainement*] *pas un* [A *sur dix*] *de ces barmen qui ne fut* [A *pas*], *dans son* [A *propre*] *pays, interdit de séjour, pour une raison ou* [A *pour*] *une autre.* Je

curieux de compulser leur casier judiciaire. Je me rappelle Gonzalès, qui parlait le français comme un académicien. Sans oublier les imparfaits du subjonctif. Il devait avoir trente ans. Il en paraissait vingt. Et des manières de grand prince ! Il nous servait des bocks de bière comme s'il nous avait offert du champagne. Par une fin d'après-midi, une amie et moi nous nous trouvions à son bar, qui était désert. Il me dit :

– Ah ! Monsieur, moi, petit-fils d'un président du Guatemala, moi, être astreint à exercer ce métier ! Je ne suis qu'un pauvre proscrit, sans doute, et le nom que je porte m'empêche de retourner dans mon pays natal, où je vivrais riche et honoré, si les infâmes spoliateurs de ma famille ne se fussent emparés du pouvoir par la ruse, le mensonge et la force. Ah ! la vie est absurde et cruelle. Je croyais, pour reprendre pied, qu'il suffisait de prouver sa bonne volonté, de mettre, en somme, la main à la pâte, de travailler, quoi, comme le font tous les hommes du commun, d'affirmer ainsi la force de son caractère en acceptant des besognes honorables certes, mais indignes de mon éducation, de mon milieu, et j'ajouterai même, bien qu'une certaine modestie me retienne de le faire, indignes de mes talents. Je croyais qu'ici, au bar, et travaillant consciencieusement, quelqu'un eût pu distinguer mes qualités, mes dons naturels, me faire des propositions intéressantes. Il vient ici des artistes, des écrivains, des directeurs de théâtre, de gros banquiers, et la plupart d'entre eux jouissent de beaucoup d'influence... mais jamais personne ne m'a tendu une main

66 II de [R *feuilleter* A *compulser*] leur 67 III académicien [R *avec*] [A *Avec les imparfaits du subjonctif. Mais sans affectation. C'était* <illisible> *naturel.*] Il devait 69 III vingt. Il nous servait des bocks de bière comme s'il [R *avait été notre hôte.* A *nous*] avait offert 70 III champagne. [R *Un jour*] *Une fin* [R *de jour*] d'après 71 III nous [R *allâmes* A *nous rendîmes*] à son 72 III désert. [R *sauf*] Il 72 III dit : « *Croyez-moi,* monsieur 73 III d'un [A *ancien*] président du Guatemala, moi, être *obligé de faire* ce métier... *Ah ! Ah !* [A *Mais*] *Aucun avenir !* [A *Car je ne suis qu'un pauvre proscrit, le nom que je porte m'empêche de retourner dans mon pays natal.*] Je croyais, pour reprendre pied, [A *dans l'exil* <?>] qu'il 81 III comme *tous les hommes travaillent, et* d'affirmer la 84 III et *dois-je l'ajouter,* [R *de mes talents*] bien qu'une certaine modestie *naturelle* me retienne [A *de le faire,*] indignes 87 III qualités *et* me faire 88 III intéressantes ! [R *Hélas non... Monsieur, vous*] *Car* [A *comme vous le savez*] il vient 89 III écrivains, *des hommes d'affaires,* des directeurs de théâtre, de cinéma, [R *des acteurs et des artistes*] *Certains* d'entre eux *ont* beaucoup d'influence. *Jamais* personne 91 III m'a *jamais* tendu la main, [A *une main loyale et franche*]. Je

fraternelle. Je ne suis que Gonzalès le barman ! Ah ! Monsieur, de nos jours, les gens bien nés, les aristocrates, les êtres de culture n'ont plus leur place au soleil... Quelle époque, quelle navrante époque...

Comme le bavardage de Gonzalès menaçait de s'éterniser, nous bûmes rapidement notre cocktail et nous quittâmes l'établissement. J'y retournai deux ou trois semaines plus tard. J'étais seul. Gonzalès n'était pas là. Je m'informai de lui au nouveau barman. Il me jeta un coup d'œil soupçonneux, gagna la pièce arrière du bar, revint avec un gros homme aux sourcils épais comme des moustaches et noirs comme de l'encre. C'était le patron.

– Vous connaissez Gonzalès, me dit-il, eh bien, *votre* Gonzalès...

– Pardon, pardon, l'interrompis-je aussitôt, ce Gonzalès est plutôt le vôtre que le mien. Sachons distinguer.

Le patron était sicilien. Il se mit à parler avec une extrême volubilité, traçant des demi-cercles dans l'air avec ses bras courts et velus. Et ses doigts possédaient la souplesse et l'agilité de ceux d'une gitane joueuse de castagnettes des faubourgs de Séville.

---

92 III barman. [A *Ha !*] De nos jours, Monsieur, les gens 94 III époque *Monsieur* [A *quelle navrante époque !*] // 96 III Comme *son* bavardage menaçait 97 III bûmes notre 97 III quittâmes [R *le bar* A *l'établissement. J'y retournai*] *Deux* ou 98 III tard, *par une fin d'après-midi. J'étais* 99 III seul. *Je demandai, après qu'il m'eut servi la consommation, au nouveau barman, comment se portait Gonzalès. Il me répondit tout de suite, en mauvais français : Vous connaissez Gonzalès ? – Je dis : « Il paraît, puisque je vous demande de ses nouvelles ! »* Il me jeta un coup d'œil *assez* soupçonneux, [D *puis* S *Puis*] : *« Veuillez m'attendre un instant ! » J'étais quelque peu surpris. Gonzalès ne m'importait pas* [A *très particulièrement*]. *Il faisait partie* [D *de* S *du*] [R *bagage de tous les* A *la foule des*] êtres humains que vous rencontrez [A *en passant*] *dans votre vie,* [R *en passant*] *et qui ne sont pas confondus* [A *par le voyageur*] *dans la masse* [R *énorme* A *innombrable*] *de l'anonymat des garçons de table, des maîtres d'hôtel, des stewards de paquebots, de valets de chambre, de chauffeurs de taxis, parce que vous connaissez leur prénom, que vous les avez vus deux ou trois fois, et qu'ils vous ont gratifié de quelques bouts de confidences, mensongères d'ailleurs dans leur grande partie. Le barman* revint 100 II me [R *lança*] jeta 102 III comme [A *de*] l'encre 104 III Gonzalès... – *Je l'interrompis pour lui dire doucement : « Ce* Gonzalès 107 III plutôt [A *davantage*] votre 107 III mien... *Je l'ai vu* [R *trois ou quatre* A *quelques fois ici*] [R *au* A *à votre*] *bar. Rectifions.* [A *D'accord ?*] *Et alors ?* // Le patron 108 III était *un* Sicilien 109 III dans *les airs* avec 111 III d'une [A *gitane*] joueuse

– Ce Gonzalès, ce fameux Guatémaltèque fils de général ou de je ne sais qui, racontait le patron avec véhémence, n'est qu'un tout petit rat de la plus basse classe napolitaine... Il est parti lundi dernier avec ma caisse. Oui, Monsieur, oui, comme je vous le dis... Ah ! mais la police de Londres est bien organisée. On l'a repris deux jours plus tard. Mais ce rat d'enfer avait dépensé déjà tout l'argent... Voilà Gonzalès, Gonzalès... Ah !...

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Mais je me repris aussitôt devant le visage congestionné du patron.

– Voyons, voyons, lui dis-je, calmez-vous. Et permettez-moi de vous offrir un verre, que nous boirons à la damnation de *votre* Gonzalès, ou à sa rédemption, comme vous voudrez ! À votre choix !

Le patron me regarda un moment, interloqué. Puis il me tendit soudain les deux mains, se mit à rire à son tour.

– C'est vrai. Vous avez raison. Pourquoi trop s'en faire ? La vie est trop courte. Mais pour le verre, c'est moi qui...

Il fit un signe au barman, lui dit deux mots, celui-ci revint tout de suite avec une bouteille de ce champagne italien, légèrement rosé, un peu douceâtre selon mes goûts, mais dont la marque d'origine est célèbre dans le monde entier. Nous trinquâmes. Et le patron me dit :

---

113 III *Alors que ce fameux Guatémalien,* [A *fils de général ou de je ne sais quoi,*] [R *qui est au vrai*] n'est qu'un petit rat 114 I[a],II sais *quoi,* racontait I[b] sais [R *quoi* A *qui*], racontait <Correction peut-être d'une autre main. À l'instar de HMH, nous retenons cette leçon.> 115 III napolitaine, *et qu'il* est parti *avec* [R *la* A *ma*] *caisse il y a huit jours. Ah,* la police 118 III Mais [D *ce* S *le*] rat d'enfer, *il* avait 119 III Gonzalès... [A *Il sera derrière les barreaux pour des années. Mais mon fric ?*] // Je 120 III rire. [A *Je me repris aussitôt*] [R *Je dis au patron, ayant repris mon sérieux, et surtout je craignais tant*] *je craignais,* tant [D *son* S *ses*] [R *visage était congestionné* A *yeux saillants dans son visage,*] *qu'il* [R *fit* A *succombât à*] *une attaque mortelle.* – Voyons 122 III voyons, *patron,* calmez-vous. [A *Et*] Permettez 124 III vous *le désirez !* [A *Ce qui est fait est fait.*] // *Le Sicilien, d'un coup, cessa* de [R *s'indigner* A *gesticuler, de s'empourprer*], *il y eut quelques petites secondes de* [R *repos* A *d'attente,*] il 127 III tendit [A *soudain*] les 127 III tour : – Vous avez raison. La vie est trop courte. *Merci.* Mais pour le verre, c'est [R *à*] moi... 130 III barman, *interloqué, lequel revint* [R *quelques minutes plus tard*], avec 131 III champagne [A *italien, légèrement*] rosé, [R *trop doux* A *un peu douceâtre*] *à mon goût,* [R *qui*] dont [D *le* S *la*] [R *nom* A *marque*] est 132 II selon [R *moi*] mes goûts, [A *mais*] dont 133 III Nous *bûmes la bouteille.* Et 134 III dit : – Après tout, ce Gonzalès, c'est *un pauvre petit rat pitoyable.* Un petit rat de rien du tout. [A *Un petit rat même sympathique*] *Tenez,* je vous jure

– À la réflexion, et après tout, ce Gonzalès n'est pas un mauvais bougre. C'est un petit rat de rien du tout, et tenez, je vais aller plus loin ; un petit rat sympathique. Son tort, c'est l'imagination. Ça l'étouffe. Je vous jure que je ne lui en veux plus du tout, malgré les torts matériels considérables qu'il m'a causés. Mais il faut pardonner, oui, Jésus a dit qu'il fallait pardonner les offenses...

Nous étions devenus de grands amis. Il ajouta :

– Si jamais vous avez besoin de... de crédit dans ma maison, ne vous gênez pas... Et si vous aimez les courses, je suis à même de vous procurer de bons petits tuyaux... Et le baccara, je connais des maisons discrètes, à l'abri de la police... Et pour le reste, dans mon métier, vous savez ! Vous êtes jeune, je pourrais vous faire rencontrer quelques jeunes filles gentilles et jolies...

J'allais le quitter quand je lui demandai si la somme que Gonzalès lui avait *empruntée* était considérable.

– Ah ! le doux petit rat. Il m'a pris dix-sept shillings. Demain, me dit-il, demain je vais voir la police pour retirer ma plainte... Dans le fond, c'est un charmant garçon, il imagine trop, voilà tout. D'ailleurs ma nièce est follement amoureuse de lui, elle pleure depuis huit jours...

Je vous ai raconté cette historiette pour tenter de montrer le côté cosmopolite de Soho. Car Soho est le quartier des théâtres, du cinéma, des petits modèles de Shaftesbury Avenue, des figurantes de ces établissements fournissant de ces spectacles

---

139 III malgré les *dommages* considérables 140 III causés, il faut pardonner, [A *oui*] Jésus 140 III pardonner. // *Il commanda une autre bouteille de champagne douceâtre et rosé. Nous nous séparâmes* [R *de*] grands amis. – Si jamais vous avez besoin de... [R *votre* A *de*] crédit dans ma maison *et illimité... des* tuyaux *pour les courses,... si vous aimez* le baccara 145 III connais *un petit endroit*, à l'abri 146 III Et *des petites dames* [A *gentilles et jolies,*] vous savez, dans mon métier, vous êtes jeune ! // Je lui demandai, *avant de quitter son bar*, [R *combien* A *ce que*] Gonzalès lui avait *volé*. // – Ah ! 151 III m'a *bien* pris 151 III Demain, *ajouta-t-il*, demain 153 III plainte. *C'est* un charmant garçon. *Ma* nièce est follement amoureuse de lui. *Elle* pleure 156 III historiette [R *pour*] *parce que j'ai cru* [R *illustrer*] *par là illustrer* [A *l'atmosphère*] le côté 157 III Soho, *et je dois* [A *tout de suite*] *ajouter* [R *aussitôt le côté noc-*]*turne de Soho.* [A *Car*] *C'est* le quartier 158 III modèles *nus* de 158 III Shaftesbury Avenue, des music-halls [A *très*] légers que l'on [R *nomme* A *désigne*] [R *aux États-Unis* A *à New York*] [R *les « Burlesques »*] sous le nom de burlesques, et à Paris sous le nom de [R *Revue*] music-hall. 159 II de [A *ces*] spectacles

quelque peu légers, que l'on désigne aux États-Unis sous le nom de burlesques, et à Paris sous le nom très vague, et très imprécis, de music-hall. Or tous ces travailleurs de la nuit ne se couchent pas avant l'aube. D'où les bars, les restaurants du quartier, l'animation, l'extrême agitation de Soho, et alors que les autres grands quartiers de Londres sont apaisés, endormis depuis plusieurs heures, les agents de la police continuent de faire les cent pas dans Greek Street, dans Wardour Street, dans Gerrard Street, dans Old Compton Street.

Cependant Soho se flatte de posséder aussi ses lettres de noblesse. Depuis deux cents ans, tous les grands artistes, tous les grands écrivains anglais, toutes les grandes vedettes du théâtre ont signé leurs noms sur les murs de quelques bars ou restaurants du quartier. Mais les habitants de Soho, très blasés vis-à-vis des gens célèbres, – ils sont trop nombreux – s'enorgueillissent plus particulièrement de ceci : Mozart composa, Frith Street, sa fameuse Symphonie londonienne[2]. J'ai visité la chambre qu'il habitait à cette époque. Un petit lit de fer, une table émouvante et minuscule, une demi-fenêtre, plutôt un carreau, une sorte de judas, livrant une lumière avare, et des murs lézardés.

Mozart avait alors huit ans.

---

163 III restaurants *de Soho, son extrême animation* [A *son extrême agitation*] et alors que *tous* les [R *que*] autres 165 III sont [R *depuis longtemps*] apaisés, [A *sont endormis*] depuis 166 III police *londonienne font* les 168 III Old Compton Street. // *Soho possède* aussi ses [R *petites*] lettres 171 III anglais [A *toutes les grandes vedettes du théâtre*] ont signé leurs noms [R *dans* A *sur quelques murs de*] *quelques* restaurants 173 III Mais les *gens* de Soho, très blasés [R *en ce qui concerne*/*les* A *vis-à-vis des*] gens 174 III trop [A *nombreux*] s'enorgueillissent particulièrement 176 III Symphonie londonienne. [R *Il avait huit ans.*] J'ai *vu* la chambre qu'il *a habitée* à cette époque, [R *dont les murs lézardés*] Un petit lit de fer, [R *des mus* <?>] une table [A *émouvante et*] minuscule, une fenêtre, [R *pe comme un judas*] [A *c'est-à-dire à peine un*] carreau, *un* judas, [R *donnant* A *livrant*] une lumière avare [R *et une petite tab*] des murs

2. Aucune trace ne subsiste de ce séjour de Mozart rue Frith, où certaines maisons ont été détruites durant la guerre 1939-1945. La tradition veut plutôt que la maison où Mozart a composé, en 1764, sa première symphonie soit située au 180 de la rue Ebury, près de la gare Victoria.

42 : LONDRES (3)[1]

1951-07-10, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

On peut flâner dans les rues de l'immense ville de Londres pendant plusieurs semaines, voire de nombreux mois. Et malgré l'apparente uniformité des caractères et des mœurs, ne jamais éprouver le sentiment inquiétant du « déjà trop vu ». Et si l'on passe insensiblement d'un quartier à un autre, chacun de ces quartiers révèle soudain des caractéristiques, des activités, une spécialité, si j'ose dire, que le précédent quartier visité n'a point offerte, et que le quartier suivant n'offrira pas.

Nous parcourions ensemble la semaine dernière cette enclave cosmopolite que l'on nomme Soho. Visite peu substantielle, je le sais, mais ces propos ne visent pas à atteindre la

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. II : Manuscrit de 28 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 28 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Visages du monde » avec en sous-titre « Londres » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit de 28 f. (20,3 × 12,4 cm), au crayon, paginé 1 à 28 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Londres », avec le chiffre III en sous-titre, p. 1 (BNQ).

4 III dans [A *l'immense ville de*] Londres 5 II mois, *et* malgré III semaines, [A *voire plusieurs mois,*] *et* malgré 6 III malgré [A *l'apparente*] uniformité 6 III caractères, [R *ne jamais et*] [A *des usages et*] *des coutumes,* ne 7 III « déjà vu » 9 III quartiers, [R *soudain*] révèle [A *soudain*] *des activités, des caractéristiques,* une 10 II le [R *suivant*] quartier [A *suivant*] n'offrira 10 III quartier [A *n'a point offert*] *ou* le suivant [R *n'offrent pas* A *n'offrira pas.*] // *La semaine dernière nous visitions ensemble* cette 12 II Nous [R *visit*] parcourions 13 III Visite *très* peu substantielle, je [R *l'avoue* A *le sais*], mais 14 III propos *que je* [R *vous*] *tiens n'ont point pour but d'atteindre à* la profondeur. [A *Car*] Ces *Visages* du monde [R *ne sauraient comme ainsi qu'ils sont*] [AR – *et tels*] [A *ces entretiens sont ainsi*] *désignés,* – ne

1. À l'exception de deux passages, le texte de cette émission a été publié dans HMH, p. 162-166.

profondeur. Ces visages du monde ne sont pas destinés à aller *Au-delà des visages*, si je puis me servir de ce titre heureux d'un livre écrit par un brillant et jeune romancier québécois, M. André Giroux[2]. Car le monde possède ses visages, comme les êtres humains possèdent le leur. Franchir ces visages pour tenter de capturer le véritable cœur, l'essence réelle et vitale des villes, des pays que nous visitons ensemble serait une aventure extravagante et prétentieuse, d'une ambition démesurée, et que nul homme ne saurait entreprendre sans risquer de plonger dans une confusion complète. Le monde est trop divers, trop innombrable[3]. Et les encyclopédies ne sont pas rédigées par un seul homme. Je lisais l'autre soir dans une revue que la bibliographie[4] de Napoléon ne comporte pas moins de vingt-deux mille ouvrages, sans compter plusieurs dizaines de milliers d'articles, et ceci, en langue française seulement. Combien d'encre anglaise, italienne, espagnole, allemande ou russe aura été versée en plus pour le « cas » Napoléon !

André Giroux, romancier, crée ses personnages dont le nombre est nécessairement limité, les circonscrit, les cerne, et

16 III si je *peux me permettre* [R *d'en*] *d'employer* ce titre [A *heureux*] d'un [R *beau*] livre *d'un très* brillant [A *et*] jeune 18 III Giroux. [R //] [R *Il s'agit*] *Le* monde [R *a* A *possède*] ses visages, comme les êtres [R *sont*] humains 19 III tenter de *capter* le véritable cœur, [A *l'essence réelle et vitale*] des 21 III nous [R *parcourons* A *visitons*] ensemble 21 III aventure [R *puérile* A *extravagante et prétentieuse, et*] d'une ambition [R *indécente et*] démesurée, [AR *et même voire indécente*] et que 23 III homme, *à moins* qu'il [R *eut* A *n'ait*] *perdu le* [R *moindre*] *sens des moindres valeurs*, ne saurait 23 III sans plonger dans [D *un* S *une*] *indescriptible* [R *chaos.* A *confusion.*] Le 24 III divers [A *et trop complexe,*] [R *et*] Je 26 III l'autre [R *jour* A *soir dans une revue*] que la [D *biographie* S *bibliographie*] de Napoléon, *par exemple*, ne comporte pas moins, [R *en langue*] de vingt-deux mille *livres, de* plusieurs *centaines de* milliers d'articles, – en langue française seulement. [A *Combien d'encre allemande, anglaise, et pour tout dire européenne ou américaine aura été versée pour le « cas » Napoléon !*] [R *André Giroux Le devoir*] André 26 I[a],II la *biographie* III la [D *biographie* S *bibliographie*] de <Nous retenons la version de III, plus vraisemblable.> 32 III personnages [A *dont le nombre est naturellement limité,*] *les* [R *cerne*] les

2. Allusion à *Au-delà des visages*, d'André Giroux, roman publié en 1948.

3. Le passage qui suit, jusqu'à la fin de ce paragraphe, ne figure pas dans HMH.

4. La dernière édition du *Dictionnaire Napoléon* de Jean Tulard (Paris, Fayard, 1987) indique, sous « Bibliographie napoléonienne », que les chercheurs ont renoncé à dénombrer les titres. Le dernier inventaire exhaustif, réalisé en 1912 par Frédéric Kircheisen, faisait état de 200 000 titres.

pénètre soudain, comme par effraction – tel un cambrioleur brise une fenêtre pour s'introduire dans la villa – dans la vie de ses héros, afin de toucher les secrets qui gisent, qui remuent au-delà de leurs visages. C'est le devoir et l'obligation du romancier. Il n'en est pas ainsi du chroniqueur qui vous présente ces entretiens. Mon propos consiste uniquement à tenter de vous faire voir certains aspects du monde dans lequel nous vivons, ou dans lequel plutôt nous avons vécu, sans plus. Ces voyages peuvent être touchés par l'aile d'une certaine fantaisie, ou quelque désinvolture. Je serais le dernier à m'en défendre. Si j'avais possédé le talent ou le goût, dans ma jeunesse, de me livrer à l'étude de la philosophie, ou du droit ou de la médecine, ou des sciences économiques et sociales, ou du problème ferroviaire, ou même de la numismatique, je serais resté vraisemblablement dans ma chambre, ce qui eût été beaucoup plus simple, et je ne souffrirais pas aujourd'hui de paludisme !

Mais revenons à Londres, et quittons Soho pour flâner dans Mayfair. C'est tout près. Une toute petite promenade à pied, naturellement, par quelque joli matin de mai ou de juin, quand tout sent frais et bon, nous y conduit en quelques minutes. D'ailleurs Mayfair et Soho, comme les frères siamois,

---

34 III pénètre [A *soudain, comme*] par effraction, – [R *comme* A *tel*] un 34 III cambrioleur *enfonce* [R *une glace*] *les vitres d'une* fenêtre pour [R *pénétrer* A *s'introduire*] dans la villa [A *Giroux pénètre dans la vie de ses héros*] – afin de [R *pénétrer*] *s'emparer des* secrets qui [R *ne*] gisent [D *qu'au* S *au*]-delà de 37 III C'est l'obligation [R *du romancier*] et [R *même son devoir*] [A *le devoir du romancier*]. Il 38 III ainsi [D *de* S *du*] [AR *ces*] [D *chroniques* S *chroniqueur*] *que* [R *je vous ap*] [AR *dont je suis*] [R *vous voulez bien écouter chaque semaine*] [A *qui vous propose* <?> *ces entretiens.*] Mon 39 III propos [R *n'est que de*] consiste uniquement à [A *tenter de*] vous faire voir, [R *avec moi*] certains 40 III monde [R *où* A *dans lequel*] nous vivons [A – *dans lequel plutôt où nous avons vécu plutôt.*] sans plus. [D *Des* <?> S *Ces*] *périples* peuvent 42 III fantaisie, [D *d'une* S *de*] [R *apparente légèreté*], [A *ou*] [AR *légère*] [A *quelque désinvolture*]. *Je* serais 44 III j'avais *eu le goût,* dans 44 III de [R *faire de* A *me livrer à l'étude de*] la philosophie, [R *ou* A *ou du droit, ou*] *d'élaborer un système d'ordre* [R *social*] [D *économique ou* S *économico*] *social, ou de résoudre à fond le problème* ferroviaire ou [R *celui* A *même*] *celui* de la numismatique 47 III resté *tout simplement* dans 49 III paludisme. *Mais je n'en avais pas le goût, et dois-je le dire, je ne regrette rien.* [R // *Mais malgré la malaria* A *Mais revenons à Londres.* //] *Si nous quittions* Soho pour *nous* [R *promener* A *flâner*] dans [R *Londres* A *Mayfair.*] [R *Il y a Mayfair,*] [A *C'est tout après,*] tout près. [R *à*] [D *D'une* S *Une*] petite 53 III conduit [A *tout de suite*]. D'ailleurs 54 III les [R *frères* A *sœurs*] *siamoises,* sont

sont soudés par l'épaule ou par le flanc. Regent Street en fait l'accord. Mais alors que Soho est le premier rendez-vous du voyageur moyen, Mayfair compose le centre très éblouissant de la richesse et de l'aristocratie anglaises, dans ce que celles-ci peuvent avoir de plus raffiné. Un écrivain français, Françoise Ogrizek[5], qui semble connaître admirablement la grande capitale, écrit ceci :

> Mayfair est un quartier de Londres. Mais c'est aussi, et plus encore, un style.
>
> Le style Mayfair ne s'apprend pas. Au premier coup d'œil les initiés reconnaissent sa signature subtile : *Qualité.*
>
> Ses grands hôtels, ses clubs, ses magasins[6] luxueux sont le rendez-vous de ce qu'il y a de mieux né et de plus riche en Angleterre !
>
> Domaine du luxe, domaine aussi, avec Soho, la petite Europe de la capitale anglaise, des plaisirs, des spectacles et de la bonne chère. Si l'on part à la recherche du « Gai Londres », c'est dans ces deux quartiers qu'on a le plus de chances d'en entrevoir quelques éclats...

Oxford Street, Park Lane et Piccadilly entourent Mayfair d'une ceinture d'argent, ou disons tout simplement, pour ne point lésiner, d'une ceinture d'or. Mayfair est le quartier des hôtels somptueux, le Dorchester, le Grosvenor, le Claridge, le Ritz, le quartier de Bond Street, de Saville Row, où tous les diplomates du monde se faisaient habiller, y compris certains hommes d'État canadiens. Et à ce propos, une anecdote. Il y a une vingtaine d'années mon vieux camarade Jacques-Émile Brunet[7]

---

55 III flanc, *tout en étant parfaitement dissemblables,* [AR *quoique*] [R *indissolubles aussi*]. *C'est un peu* Regent Street – *tout ceci en gros – qui* [R *p*] *sépare Soho de Mayfair.* Mais [R *lors que* A *alors que*] Soho est le [A *premier*] rendez-vous [D *des* S *de*] [A *l'*]Européen[R *-s*] [A *moyen,*] Mayfair compose [R *plutôt*] le centre 60 III qui *connaît* [R *apparemment Londres* A *admirablement la capitale anglaise,*] [R *du moins* <?>] écrit ceci, *qui me paraît juste.* « Mayfair 73 III Piccadilly [R *cernent* A *entourent*] Mayfair 74 III pour *être généreux,* d'une 75 III Mayfair *demeure* le 76 III Claridge [A *le Ritz*], le 78 III monde *entier* se 78 III habiller, *et même les* hommes d'État canadiens. À ce 79 III anecdote. *Mon vieil ami* le *sculpteur* [A *Jacques-*] Émile Brunet, *il y a une vingtaine d'années,* avait

5. Sur toutes les versions, on trouve *Oquizek.* Voir Doré Ogrizek, *la Grande-Bretagne,* Paris, S.A.E.P., 1947. Dans cet ouvrage écrit en collaboration, les textes sur Londres sont de Françoise Ogrizek. Extrait cité, p. 67.

6. Ogrizek : « magasins *raffinés* sont ».

7. Émile Brunet (1899-1977) s'est installé à Paris en 1924. C'est là, en 1927, qu'il réalisa son premier monument à Laurier, installé sur la colline

avait été chargé par le gouvernement canadien de faire la statue de Sir Wilfrid Laurier. Brunet est un artiste extrêmement consciencieux. Il avait appris que Sir Wilfrid commandait ses vêtements à Londres. Il fit le voyage, – il habitait alors Paris – dans l'unique but de se procurer la jaquette de son héros. Et il l'obtint, car les tailleurs de Bond Street conservent précieusement, et pendant des années, les mesures exactes de leurs clients.

Bond Street fut également connue pour ses magasins dont les étalages rutilent comme des bijoux précieux, pour ses fleuristes extraordinaires, et j'ai vu, un matin dans une vitrine de Bond Street, une orchidée noire, d'une éclatante beauté perverse, que l'on offrait pour soixante livres (environ 240 dollars à cette époque).

On trouve aussi dans Bond Street des galeries d'art, des antiquaires, des marchands de livres qui font la joie des bibliophiles bien rentés qui se sont acharnés à la poursuite d'une édition rare !

L'un des côtés de Mayfair est bordé par Hyde Park qui joue le rôle, ou à peu de choses près, à Londres, de Central Park à New York, de la montagne à Montréal, des Plaines d'Abraham à Québec.

---

83 III Il *apprit* que Sir Wilfrid *se faisait habiller* à Londres. Il fit [R *venir de Londres*] le voyage *de Londres* [A – *il habitait à ce moment Paris* –] *pour se procurer, chez le tailleur du* [R *grand* A *célèbre*] *homme* d'[R *État canadien*], *Bond Street naturellement,* la jaquette 83 II Wilfrid [R *se faisait*] commandait 85 III héros. [R *Les tailleurs de Bond Street conservent*] Et 86 III conservent [A *précieusement, et pendant des années,*] *comme* [R *dans*] *les musées, les numéros de leurs exhibits,* les mesures [A *exactes*] de *leur* [R *clientèle choisie*] [A *clients* AR *célèbres*]. // Bond Street 89 II Bond Street *est* également 89 III Bond Street *est* [R *célèbre également* A *également connue*] pour ses magasins *très luxueux,* pour ses 89 II magasins [R *rutilants*] dont 91 III extraordinaires, – j'ai 92 III noire, [R *magnifique d'ailleurs,* AR *et* A *somptueuse, d'une éclatante beauté perverse,*] que l'on offrait pour *cinquante* livres ([A *environ*] *deux cents* dollars à *l'époque !*) // *Bond Street est aussi le centre des* [R *marchands d'art*] antiquaires, des marchands *d'art* [A *et des bibliophiles acharnés à la* [R *trouvaille* A *poursuite*] *d'une* [R *rare*] *édition rare*] [R *Mayfair*] L'un 99 III Hyde Park, [R *lequel*] qui 100 III peu [A *de choses*] près 101 III Montréal. // Quelques

---

parlementaire à Ottawa ; en 1953, il réalisa un second monument à Laurier, qu'on peut voir au square Dominion de Montréal. Il est aussi l'auteur du monument à Maurice Duplessis, installé devant les édifices du Parlement à Québec en 1976.

Quelques minutes encore de promenade, mais pour changer nous ne prendrons pas un joli matin frais et léger, mais un doux crépuscule doré, sans brouillard, et nous allons descendre lentement vers le Strand. Je dis descendre lentement vers le Strand mais je m'aperçois que ce n'est là qu'une très médiocre figure de rhétorique, inexacte par surcroît, car il faut suivre le flot des humains et le New-Yorkais n'a pas inventé le pas sec et précipité dont il s'enorgueillit ; les Londoniens, qui habitaient la ville la plus populeuse du monde il y a un demi-siècle, l'avaient adopté avant lui. Nous descendons donc vers le Strand, au rythme de la population, c'est-à-dire au pas de course presque, et nous parvenons au centre de ce fabuleux quartier que tous les grands artistes lyriques et dramatiques du monde ont connu, et que les jeunes artistes souhaitent de connaître, pour en recevoir la consécration. Car le Strand, c'est pour eux Covent Garden, et Covent Garden est la patrie d'art de la Patti, de Mary Garden, de Géraldine Farrar, de Caruso, de notre Albani[8] nationale, de combien d'autres, qui de la Scala de Milan au Metropolitan de New York, en passant par l'Opéra de Paris, ont enchanté des générations de fervents de la musique. Je n'ai naturellement pas entendu la Patti ou Albani, mais j'ai entendu Mary Garden et Caruso. Et j'ai même vu, à Nice, quand j'avais

---

103 III encore [A *de promenade,*] mais 104 III un [R *pe*] joli 106 III Strand. *Descendre* lentement vers le Strand, *de Mayfair, n'est qu'une* figure de rhétorique car 109 III et [R *New York* A *le New-Yorkais*] n'a *certainement* pas inventé, [R *quoiqu'* A *bien*] *il s'en targue,* [D *le* S *ce*] pas 110 III précipité [A *qui le caractérise mais que*] des [R *citadins* A *habitants*] *de Londres, qui sont de plus vieille race, de plus vieux citadins d'une ville qui fut,* il y a un demi-siècle, la ville la plus populeuse du *continent* occidental. [R *Le Strand*] *Je ne descendais* [A *donc*] *pas si lentement vers le Strand, je marchais au pas des autres,* [A *c'est-à-dire que je courais presque*] *et par New Oxford Street, je parvenais* au centre de ce *quartier fabuleux,* que tous les grands artistes [A *lyriques reconnus*] *au* monde ont connu, et que tous les [R *arts*] les jeunes artistes *lyriques* [R *veulent* A *souhaitent*] connaître, pour [A *ensuite*] en *être* [A *ensuite*] *reconnus.* Car 110 I[a] dont s'enorgueillit <Nous retenons la leçon de II.> 113 III au [R *pas*] rythme 118 III patrie de la Patti, [A *de Mary Garden, de Géraldine Farrar,*] de Caruso 120 III nationale, [A *et*] de combien d'autres [A *qui*] de 121 III New York [A *nous*] ont *enchantés.* [R *Car* A *Je dis tout de suite que*] la Patti, [R *ou* A *et*] Albani, [R *dois-je le dire,*] *appartenaient plutôt,* [R *bien que je*] *à une génération qui précédait la mienne. Cependant j'ai* [R *vu et*] entendu *Farrar,* [R *et*] Caruso, et [A *Mary*] *Garden.* [R *C'est un privilège*] Et j'ai 124 III vu, *quand j'avais vingt ans,* la *grande Sarah Bernhardt, à Nice,* qui jouait [R *un rôle*] son

---

8. Première cantatrice canadienne à faire une carrière internationale, Albani (pseudonyme d'Emma Lajeunesse, 1848-1930) chanta pour la première fois fois au Covent Garden en 1874, dans *la Sonnambula* de Bellini.

vingt ans, la grande Sarah Bernhardt, qui jouait son dernier rôle, étendue sur un divan, dans une pièce de son neveu ou petit-fils Verneuil[9]. On l'avait amputée d'une jambe quelques années auparavant. Elle avait un rôle fait sur mesure, naturellement, mais malgré son âge et ses infirmités, sa voix était encore d'or, et bouleversante. Tout cela ne nous éloigne pas tellement de Londres, car l'émouvante Sarah en fut l'une des vedettes les plus acclamées, elle y remporta un triomphe sans pareil. Qui viendra nous dire que l'Anglais est insensible à l'art, à l'émotion que peut susciter la beauté ?

Et puisque nous parlons théâtre, il y a aussi dans le quartier du Strand un autre théâtre très célèbre, le Drury Lane. Je me permets d'emprunter encore à Françoise Ogrizek[10] ces quelques lignes :

> Drury Lane est le premier théâtre de Londres. Il est en fait[11] le premier théâtre de l'Angleterre bien que ce titre ne lui soit pas reconnu officiellement. Il contient trois mille places. C'est sur ses planches que[12] tous les grands acteurs anglais ont gagné leur célébrité. Le souvenir de Nell Gwynne, comédienne[13] et favorite du roi Charles II, y demeure attaché. C'est cette jeune femme de caractère qui, lorsque son fils aîné eut quatre ans, menaça de le jeter par la fenêtre si[14] le roi n'en faisait un duc sur l'heure.

126 III rôle, [R *couchée* A *assise dans un fauteuil*] – *on venait de l'amputer d'une jambe* – dans une pièce [R *de* A *écrite par*] son neveu *X* [A *Verneuil*]. Elle 129 III mais sa voix était [A *toujours*] encore d'or, *d'or* <« d'or » souligné> [A *et bouleversante.*] // Tout 131 III Londres, *et du Strand,* car *la grande* Sarah [A *en*] fut [R *la* A *une des*] vedette [R *la* A *les plus acclamées*] *acclamée* – [R *et très critiquée, du Gaiety Theater, et ce fut, paraît-il,*] [A *elle remporta*] un triomphe 133 III pareil, [R *au Gaiety*] *délirant, au dire des journaux anglais au théâtre Gaiety.* Qui 133 III que *les Londoniens sont insensibles* à l'art [A *à l'émotion que peut susciter*] [R *à*] la 135 III *Il y a aussi,* puisque nous parlons théâtre, *le plus fameux de tous,* [A *le plus ancien peut-être mais certainement le plus célèbre,*] le Drury Lane. *J'emprunte* encore 143 III comédienne et [R *maîtresse* A *favorite*] du roi

9. Louis Verneuil (pseudonyme de Louis Collin du Bocage), dramaturge prolifique et biographe de Sarah Bernhardt, était en fait le gendre du fils de la comédienne, ayant épousé la fille de Maurice Bernhardt. Vers la fin de sa vie, Sarah Bernhardt a joué principalement dans deux pièces de Verneuil, *Daniel* (1920) et *Régine Armand* (1922).

10. Doré Ogrizek, *la Grande-Bretagne,* p. 63-64.

11. Ogrizek : fait le *Théâtre National* de.

12. Ogrizek : que *presque* tous.

13. Ogrizek : comédienne et *maîtresse* du roi.

14. Ogrizek : si *son royal amant* n'en.

En souvenir de la protection de ce souverain, Drury Lane s'appelait alors Théâtre Royal.

Drury Lane ajoute à ses divers titres de gloire celui, peu commun, de posséder un fantôme. C'est un gentilhomme de noble allure, vêtu à la mode du XVIII^e siècle, qui parfois se promène, l'épée au côté, et seulement, dit-on, tant qu'il fait jour. Ce qui est vrai, c'est qu'il y a cent ans, au cours[15] de la réparation de la maison, on découvrit une petite cellule murée où gisait le squelette d'un homme, un poignard entre les côtes.

Le Strand possède encore beaucoup de choses, même si elles donnent moins d'éclat que ces grandes maisons vouées à l'art que je viens de décrire très sommairement, qui servent à la distraction et au repos des hommes. Le Strand, pour punir l'être qui se laisse aller trop loin dans l'exercice de ses plaisirs, si je puis toutefois me servir de cet euphémisme, le Strand élève un édifice extrêmement imposant, qui s'appelle le Palais de Justice. C'est là où sont jugés, par des magistrats à perruques blanches, les fautes, les erreurs, les délits, et les crimes des habitants de Londres. Le palais est de style néo-gothique – l'Angleterre fourmille de monuments gothiques ou néo-gothiques – et je n'ai jamais pu passer devant ses pierres sévères et grises sans éprouver un certain frisson, composé, j'imagine, de quelque sentiment à la fois nourri par la crainte et la pitié.

147 I^a ce *souvenir*, Drury 156 III Strand [R *renferme* A *livre*] encore beaucoup de [R *p*] choses [R *plus précieuses, paraît-il* A *aussi importantes, semble-t-il*] *que ces grands* [R *établissements* A *édifices voués à l'art que je viens de citer*] *et* qui [R *semblent ne servir qu'à* A *servent*] à la 159 III Strand, [R *possède aussi,*] pour punir *l'homme qui veut aller* trop loin dans *ses distractions,* – si je puis me servir *toutefois* de [R *cette*] cet euphémisme, – [A *le Strand possède*] un édifice 161 II de [R *cette*] cet 162 III imposant, *et* qui 164 III blanches, les *délits, les fautes, les erreurs* et les crimes des [R *Londoniens* A *habitants de Londres.*] Le 165 III néo-gothique, *et ses pierres grises* [R *donnent une un frisson*] *ne laissent pas de* [R *donner* A *fournir*] *à un bon jeune homme* [A *c'est-à-dire*] [AR *hypocrite comme la moyenne des gens*] *respectueux, comme il convient* [R *des lois*] un certain frisson. *Je possédais à cette époque une petite voiture. Devant le sombre palais de Londres, je me sentais tout à* [R *fait* A *coup*] *transi. Il me fallait* [A *ensuite*] *au moins douze heures* pour [R *dépasser, sur les routes*] [A *d'Angleterre*] [A *enfreindre les lois de*] *la vitesse permise sur les routes d'Angleterre.* <fin de III>

15. Ogrizek : « de *réparations dans* la ».

43 : LONDRES (4)[1]

1951-07-17, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Il faut être jeune pour fréquenter les docks de Londres, et ne pas être doué d'une timidité excessive ; il est également utile de posséder quelques notions élémentaires de boxe afin d'éviter les coups trop durs, et par-dessus tout il ne faut pas imaginer que son visage soit d'une telle pureté de traits qu'il ne puisse être modifié brusquement par les circonstances hasardeuses des bagarres. Un nez grec risque d'être très rapidement transformé en nez bourbonien. Car les docks de Londres, comme le *Bund*[2] de Shanghai, les quais de Bombay, ou le port de Marseille, abondent en surprises très inattendues, et les hommes de mer, qui sont soumis à la plus sévère discipline durant leurs voyages au long cours, ne remettent pas généralement pied à terre sans manifester des réactions dont la violence n'est pas la moindre caractéristique. Vous êtes dans un pub de l'East-End, – le mot *pub* est intraduisible, et peut à

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. Diverses marques (encadrements, parenthèses, etc.) ont été ajoutées, peut-être d'une autre main. Nous n'en tenons pas compte. II : Manuscrit de 27 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 27 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Visages du monde » avec en sous-titre « Londres » en p. 1. Le chiffre 4 en surtitre, en p. 1 (ANC). III : Manuscrit incomplet de 9 f. (20,3 × 12,4 cm), au crayon, paginé 7 à 15 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Notes » (BNQ). IV : Manuscrit incomplet de 18 f. (20,3 × 12,4 cm), au crayon, paginé 11 à 28 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Londres » (BNQ).

6 II de [AR *la*] boxe 7 II tout [A *il*] ne faut[R *-il*] pas 14 II mer, [R *bien*] qui 16 II pied [R *sur* A *à*] terre 18 II peut [A *à la rigueur*] correspondre

1. Le texte de cette émission a été publié intégralement dans HMH, p. 166-171.

2. Voir p. 313, note 7.

la rigueur correspondre à un bar maritime de Boston, à un bistrot du Havre, à une taverne de Hambourg, mais tout en demeurant spécifiquement anglais – vous êtes dans un pub de Poplar ou de Limehouse, vous buvez sagement votre verre, et soudain – vous ne saurez jamais pourquoi ni comment, cela se passe comme dans les films du Far West de Hollywood, – et soudain, comme l'éclatement d'une bombe, tout est bouleversé. Dans l'espace de quelques minutes, le pub a changé complètement d'aspect. La police, fort bien faite à Londres, mais sceptique, car ce n'est là qu'une question de routine, n'arrive naturellement qu'après les derniers dégâts, et son rôle consiste surtout à s'occuper des victimes. Les pubs des docks sont fréquentés par les marins de toutes les races du monde. Ce qui rend leur atmosphère savoureuse, et ces petites caves de Babel, incroyablement enfumées, peuvent fournir un extraordinaire échantillonnage de la race humaine.

Petticoat Lane[3], dans Whitechapel, semble un pan de quartier détaché du Caire, de Jaffa ou de Jérusalem, sauf la brûlure éclatante du soleil. C'est le coin proche-oriental et j'oserais dire, si le terme ne paraissait à certains désobligeant, le ghetto de Londres. On y rencontre de jeunes Juifs au vêtement de confection et à l'allure parfaitement occidentale, mais soudain, dans la pénombre de quelque couloir secret, l'on aperçoit parfois la longue robe noire d'un vieux rabbin à barbe blanche. Le quartier fourmille d'échoppes où l'on offre des légumes – il va sans dire que l'oignon y prédomine –, des poissons séchés, des viandes fumées de toutes sortes, certaines ruelles ne vendent que des bijoux, d'autres que du linge usagé, d'autres que

20 II Hambourg, [A *mais*] tout 28 II n'est [A *là*] qu'une 29 II consiste [A *surtout*] à 32 II petites [R *tours* A *caves*] de 35 III un [R *coin quar morceau* A *pan*] de 36 III Caire ou de Jérusalem, *sans cependant* la brûlure du 37 III coin oriental, et *je* [R *dirais* A *pourrais dire*], si le *mot* ne [R *semblait* A *paraissait*] désobligeant 39 III On y [R *rencontre* A *voit*] des 39 III Juifs *aux vêtements* et à l'allure parfaitement *modernes*, mais dans *l'embrasure de quelques portes, on* aperçoit 39 II vêtement [A *de confection*] et 41 II couloir [R <illisible> A *secret,*] l'on 42 II noire [R *de*] d'un 43 III l'on *vend* des légumes, [A *où prédomine l'oignon*], *du poisson*, des 45 III sortes, *et l'on voit des* ruelles *où l'on n'offre* que des bijoux, d'autres *des vêtements*, d'autres des chaussures [R *du*] suspendues *comme des saucissons aux cadres des fenêtres. Si* l'absence du soleil [R *oriental*] d'Orient nous *fait* regretter *la* couleur *de celui-ci*, on y retrouve cependant [A *son animation,*] ses

3. Début du manuscrit III.

des chaussures, suspendues aux cadres des fenêtres comme des saucissons allemands. Et si l'absence du chaud soleil d'Orient peut nous faire regretter sa couleur, on y retrouve cependant son animation, ses odeurs et ses cris. Mais il faut ajouter qu'une grande pauvreté, et souvent l'extrême misère, sont les marques distinctives de Whitechapel.

Limehouse, qui le côtoie, et Poplar souffrent de la même indigence et des mêmes détresses. Limehouse fut autrefois un quartier chinois rempli d'une intense activité. C'était à l'époque où le marché des drogues était moins surveillé qu'il ne l'a été depuis, et découvrir aujourd'hui une fumerie d'opium, une maison de jeu, ou une maison de danse – à la chinoise – exige des démarches et des recherches fastidieuses auprès des matelots et des mauvais garçons. La population chinoise de Limehouse s'éteint lentement faute de combustible. Car depuis des années, et comme au Canada jusqu'avant la dernière guerre, il était interdit aux Chinois de Londres d'emmener ou de faire venir leurs femmes d'Asie. Je ne sais quels sont les règlements qui régissent actuellement l'immigration chinoise dans les îles Britanniques.

Cependant, sur ces étendues imprécises, parfois grouillantes, le plus souvent mornes et grises et glacées, que représentent ces dizaines de *miles* de quais, d'entrepôts, de hangars, d'abris... plane majestueusement et sévèrement le symbole de la force, de la loi, et de la dignité anglaises. C'est la Tour de Londres. Ses murailles crénelées, hautes et sombres, dominent la rive gauche de la Tamise. L'énorme monument aux couloirs in-

---

49 II regretter [R *la* A *sa*] couleur 50 III Mais [R *tout ceci, par*] une grande 51 III misère, *est la marque distinctive* de 54 III indigence. Limehouse 55 III chinois [R *florissant*] d'une 55 III C'était l'époque où le marché *clandestin* des 56 III ne [R *l'est aujourd'hui* AR *maintenant* A *l'est depuis,*] et 57 III opium [A *ou une maison de jeu,*] *car il s'en trouve encore,* exige des démarches et des *enquêtes longues et* fastidieuses 60 III Limehouse [R *se noie* A *s'éteint*] lentement 61 III Car *il est* interdit, depuis des années, comme il *l'était* au Canada *avant* la dernière guerre, aux Chinois d'emmener 64 III d'Asie. // *Mais* sur ces étendues [R *mornes, grises, soudain grouillantes*] imprécises, [A *parfois grouillantes*] le plus 68 III grises que 69 III d'entrepôts, plane le symbole 70 II majestueusement [A *et sévèrement*] le 71 III Londres. *Guillaume le Conquérant en fit élever le* [A *premier*] *donjon central.* [A *Il avait conquis, mais il tenait à garder*] [D *Ces* S *Ses*] [R *mu*] murailles 73 III Tamise. [A *L'énorme monument, aux* [R *arcanes, détours*] *couloirs de pierre innombrables* [A *et secrets,*] *aux oubliettes dont les murs portent encore les anneaux de fer qui supportaient la chaîne des prisonniers, couvre plus de six hectares.*] L'histoire de la Tour [R *est* A *forme*] l'histoire

nombrables et obscurs, aux oubliettes dont les murs portent encore, pour l'ébahissement des touristes, les lourds anneaux de fer scellés qui supportaient les chaînes des prisonniers, couvre une étendue de plus de six hectares. Guillaume le Conquérant en fit élever le premier donjon central. Il avait conquis, il tenait à garder. L'histoire de la Tour de Londres compose toute l'histoire médiévale de Londres, et il se passa dans la Tour plus de tragédies, plus de drames, il s'y versa plus de larmes et de sang que dans toute l'œuvre poétique et noire de Shakespeare.

Charles d'Orléans, le gentil poète, y est emprisonné ainsi que le roi Jean le Bon. Les célèbres enfants[4] d'Édouard y sont assassinés par leur oncle Richard. Deux des six femmes de Henri VIII, Anne Boleyn, et la touchante Catherine Howard, y sont décapitées. Le chancelier Thomas More, l'évêque Fisher, Jane Grey, et l'homme au fameux manteau, sir Walter Raleigh, et combien d'autres !

La Tour n'avait pas été construite par les bâtisseurs d'aujourd'hui. Le donjon central de Guillaume montre des murs de plus de douze pieds d'épaisseur. Craignait-on déjà, par mesure prémonitoire, et divinatoire aussi, les trop funestes effets d'une bombe atomique ?

Nous voici maintenant à Westminster. Et d'abord à l'abbaye qui porte le même nom, et dont vous avez tous entendu parler. C'est encore un monument extraordinaire, encore inachevé,

80 III il *s'y* passa plus de [A *tragédies, plus de*] drames que dans toute l'œuvre [A *noire*] de Shakespeare. Charles 84 III poète, y [R *fut enfermé* A *est emprisonné*], ainsi 85 III Jean le Bon. *C'est là où les* célèbres 85 III Édouard [R *furent* A *sont*] assassinés 88 III décapitées. Et combien d'autres. Le chancelier Thomas More, l'évêque Fisher, Jane Grey, [A *et l'homme au fameux manteau,*] sir Walter Raleigh. La Tour n'avait *point* été 92 III Guillaume *le Conquérant possède* des 92 II murs [R *d'une épaisseur* <?>] de plus 93 III épaisseur. *Craignaient-ils* déjà les [A *trop funestes*] effets d'une bombe atomique ? // *Mais laissons les docks,* [A *ses fabuleux quartiers,*] et [D *leur* S *la*] *Tour gardienne pour rejoindre Westminster, dont l'abbaye, portant le même nom, compose un édifice unique au monde. On a commencé de l'élever il y a plus d'un millénaire, c'est-à-dire...* <fin de III> 93 II par [A *mesure*] prémonitoire 96 IV *À* Westminster, *il y a* d'abord [R *la cathédrale*] l'abbaye [A *qui porte le même nom et*] dont 98 IV C'est un

4. Il s'agit des fils d'Édouard IV, Édouard V et Richard d'York, assassinés par Richard III en 1483.

comme la cathédrale de Milan, bien que l'on ait commencé de l'élever il y a plus d'un millénaire, ou plus exactement au VIII[e] siècle, sous la forme première d'un monastère fondé par des moines de l'ordre de Saint-Benoît. Malgré ses modifications successives, l'abbaye de Westminster demeure l'un des plus purs joyaux de l'art gothique, et les fervents de cette étonnante conception architecturale la préfèrent souvent à Notre-Dame de Paris, laquelle passe cependant pour un modèle de ce grand style. Tous les rois et toutes les reines d'Angleterre sont sacrés à Westminster, et tous y sont ensevelis.

Le palais du gouvernement offre le même aspect, amoindri cependant, car il fut à plusieurs reprises ravagé par des incendies. C'est au palais, comprenant la Chambre des Lords et celle des Communes, que s'est élaborée depuis près de deux cents ans la politique impériale de l'Angleterre, dont il n'est pas exagéré de dire, je crois, qu'elle a influencé les destinées du monde entier.

Le quartier de Westminster comprend également le palais de Buckingham, où habitent officiellement les souverains anglais. Le palais, que je n'ai vu d'ailleurs qu'à travers les tiges

---

99 IV Milan, *mais* que l'on *a* commencé [R *de construire* A *d'élever*] il y a [R *neuf ou dix près* A *plus*] d'un millénaire, *c'est-à-dire,* plus 99 II l'on [R *eut* A *ait*] commencé 101 IV forme [R *originelle* A *première*] d'un 102 IV moines [R *bénédictins*] de l'ordre 104 IV de [D *l'architecture* S *l'art*] gothique 105 IV préfèrent *généralement* à 106 IV laquelle [R *pourtant* A *cependant*] passe pour un modèle [D *du* S *de*] [R *genre* A *ce grand style*]. Tous les rois et reines 108 IV sont [R *enterrés*] ensevelis. *Le peuple anglais, qui possède* [R *une ténacité remarquable de caractère* A *un caractère d'une ténacité bien connue*], *est également jaloux de ses coutumes, et malgré ses audaces, (la médecine d'État, par exemple,) demeure* [R *extrêmement* A *cependant, bien que cela semble paradoxal, rigoureusement*] *attaché à ses traditions. //* Le palais 109 IV gouvernement *est du même style que la célèbre abbaye, bien qu'il* [R *fut* A *eût été*] *dans le passé* ravagé [A *plusieurs fois*] par *les* incendies 111 IV C'est *à Westminster House, qui* [R *renferme* A *comprend*] la Chambre des Lords et *les* Communes, que s'est [R *dessinée*] élaborée [R *la*] depuis deux cents ans la politique *anglaise,* dont il n'est pas exagéré de dire qu'elle a [AR *conduit* A *dirigé*], *ou à peu près* les destinées du monde *occidental. // Il y a également dans le* quartier 116 IV Westminster le palais 118 IV anglais. *Buckingham* [A *Palace*], que je 118 II les [R *barreaux* A *tiges de fer*] de 118 IV les hautes grilles *de ses entrées principales* [R *compose* A *est formé*] [D *la* S *de*] *constructions d'un style* [R *banal*] sans prétention, qui [R *déçoit* A *peut décevoir, par sa simplicité,*] après la visite de [R *l'* A *la somptueuse*] abbaye *ou du palais du gouvernement. // Le quartier de Westminster forme le cœur vivant de Londres. Et voici, j'allais oublier de vous parler de son fameux palais de justice, où les juges siègent en robes noires passementées de pourpre, et en perruques* [A *poudrées et*] *blanches*[D . S ,] *comme sous Louis XIV. //* [AR *C'est* A *dans*] [R *le quartier de* A *Dans le quartier de*] *Westminster* [R *que*] *bat le cœur* [R *même* A *vivant*] *de Londres. Car Westminster confine à Piccadilly,* dont

de fer de ses hautes grilles, est formé de corps de logis sans prétention, qui peuvent décevoir après la visite de la somptueuse abbaye.

Puis il y a Piccadilly dont le nom, il y a trente ans et sous la forme d'une chanson[5], a été connu par l'univers. Il y a Trafalgar Square, rond-point de l'immense ville, et la colonne de l'amiral Nelson, que les pigeons anglais ont adoptée comme les pigeons italiens ont adopté l'admirable place Saint-Marc de Venise, avec les inconvénients que l'on devine. Personnellement, j'aime beaucoup les pigeons. Mais il ne faut pas déclarer cet amour à un employé des services municipaux de Venise ou de Londres, car vous vous lanceriez dans une périlleuse discussion qui pourrait tourner à l'aigre.

Westminster possède également deux très grandes institutions qui se nomment la National et la Tate Gallery. Je ne voudrais pas vous lasser en vous décrivant les tableaux que l'on peut y admirer. La National Gallery renferme des œuvres d'art incomparables. Les grands maîtres anglais, parmi lesquels

120 II prétention, [R *banales* <?>] qui 123 IV été *sur les lèvres du monde entier.* Il y a *dans Westminster le fameux* Trafalgar 124 IV ville, la colonne 125 IV pigeons [A *anglais*] ont [R *malheureusement*] adoptée 126 IV place [AR *de*] Saint-Marc [D *de S à*] Venise[D . S ,] [A *avec les inconvénients que l'on sait.*] [R *Pour ma part,* A *Personnellement,*] j'aime *bien* les pigeons, *mais n'allez jamais parler de pigeons* à un 127 II l'on [R *sait* A *devine.*] Personnellement 130 IV une *très* périlleuse *conversation.* qui [R *prendrait une heure au moins de votre temps. Et le temps, paraît-il, est précieux.* A *pourrait tourner à l'aigre.*] [R *Le quartier de*] Westminster 132 IV grandes [R *choses* A *institutions*] qui 133 IV National *Gallery* et 134 IV pas vous *ennuyer,* [A *vous lasser*] en vous 134 IV tableaux [R *et en vous*] que [R *j'* A *l'on peut*] y [R *ai admirés* A *admirer*] *et en vous donnant la* [R *liste* A *nomenclature*] *des noms des peintres, anciens ou modernes.* [R *Je le ferais très certainement.*] *Les listes de distribution de prix, dans les collèges, sauf pour les parents très* [R *orgueilleux* A *fiers*] *de leur progéniture, montre* [A *néanmoins*] *une certaine monotonie, et pour* [R *employer une*] *me servir de la langue française comme elle doit* [R *l'être* A *doit être servie*], *une monotonie certaine.* La National Gallery [AR *de Westminster*] – *et ici, que les puristes* [R *canadiens*] *ne m'accusent pas de vouloir faire « exotique » en ne traduisant* [A *pas*] *par la Galerie Nationale,* [R *car* A *ce qui est facile, mais*] *les écrivains français, de Paul Morand à André Maurois,* [R *en passant par Suarez,*] *ont toujours désigné la célèbre galerie d'art sous son nom anglais de National Gallery.* [R *Le mus*] *La galerie* renferme 136 IV anglais, *les portraitistes* [R *surtout* A *y sont surtout remarquables, parmi lesquels*] Romney, *Hogarth,* Reynolds *et* Gainsborough, *dont vous connaissez tous les peintures, reproduites dans le monde entier.* [R *La National Gallery*] *Parlerais-je* aussi *de* Turner, *de* Constable ?

5. Allusion probable à « *It's a long way to Tipperary...* » dont le verset le plus connu est peut-être « *Goodbye Piccadilly, hello Leicester Square...* ».

Romney, Reynolds, Gainsborough, y sont abondamment représentés. Mentionnerais-je aussi Turner, Constable ? Chacun d'eux fut illustre, chacun d'eux apportait à l'exercice de son art le souci de la perfection, que souvent il atteignait. Car l'art ne s'improvise pas et les génies naturels sont des exceptions. Goethe, homme universel, écrivit *Faust*, son chef-d'œuvre, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Mozart, Rimbaud sont des exceptions.

La National Gallery expose aussi de somptueuses toiles de Rembrandt, de Vélasquez, de Raphaël, et une suite de dessins de Goya, hallucinants et cruels, que les directeurs du Prado de Madrid doivent regretter de n'avoir pu acquérir.

La Tate Gallery, dont le nom fait sourire parfois ceux qui se méfient par trop du snobisme, expose les œuvres de la peinture dite moderne, c'est-à-dire de la peinture qui naquit il y a près de cent ans déjà, et l'on y peut voir des Sisley, des Gauguin, des Manet, des Monet, des Renoir, des Pissarro, des Picasso, des Matisse, des Dufy. Il n'y a que quelques grandes capitales du monde qui peuvent réunir des richesses aussi éblouissantes, et la National Gallery ainsi que la Tate Gallery, grâce à l'éclectisme de nos amis les Anglais, font le plus grand honneur à notre civilisation occidentale.

---

137 II Romney, [R *Hogarth*] Reynolds 139 IV illustre, [R *ils* A *chacun d'eux*] [D *apportaient* S *apportait*] à [R *leur* A *son*] *métier* le souci *d'un travail* [R *bien fait*] *d'un travail* [D *à* S *qui*] [R *confinait* AR *apportait* A *confinait*] *à* la perfection. *L'art* ne 141 IV naturels, Mozart *ou* Rimbaud, [A *qui meurent jeunes,*] sont 142 IV écrivit *Faust*, son chef-d'œuvre à 143 IV ans. [R *La Natio*] *On peut voir également à la* National Gallery, *comme au Louvre de Paris*, [D *des* S *de*] [R *grandes peintures somptueuses* A *de somptueuses toiles*] de Rembrandt 146 IV dessins [R *aigres* A *cruels et hallucinants*] de Goya, [R *qui sont*] que [D *le* S *les*] [A *directeurs du*] Prado de Madrid, [R *qui doit*] doivent regretter [R *d'avoir*] *de* [R *ne pas avoir acquis* A *n'avoir pu acquérir ou conserver.*] *Je dois avouer que j'ai vu à la National Gallery le plus beau Rembrandt du monde.* [R *C'est ainsi <?>, que ne pouvait <?> livrer le Musée d'Anvers, de Bruxelles, ou le Louvre de Paris.*] // [R *Il y a également, dans Westminster, la*] Tate Gallery 149 IV Tate Gallery, [R *qui se spécialise*] dont le nom *est peut-être entaché de* snobisme, *mais qui* expose les *toiles* de la peinture *contemporaine, c'est-à-dire du dernier* [A *demi-*]*siècle et* [A *la première moitié*] [D *de* S *du*] *nôtre*, et *que* l'on peut y voir des *Manet, des Renoir, des Pissarro, des Picasso, des Sisley* [R *et*] des [R *Pi*] Matisse *et* des Dufy 151 II naquit [R *déjà*] il 154 Dufy <voir Appendice IV, p. 743>

44 : LONDRES (5)[1]

1951-07-24, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

C'est un lieu commun de répéter, après tant d'autres, que la Cité représente le cœur même de Londres, et je veux bien l'accepter, si toutefois l'on entend par là que les artères nourrissant ce cœur doivent charrier l'or au lieu de charrier le sang. Mais aussi n'est-ce là qu'un symbole emprunté au langage et à l'idéal des géants de la finance, de l'industrie, du commerce, et des prodigieuses entreprises des armateurs, dont les vaisseaux sillonnent, nuit et jour, l'immense étendue des sept mers.

Les portes du paradis terrestre de notre enfance étaient confiées à des anges armés d'éclairs, celles de la Cité de Londres

VARIANTES : I^a : Dactylographie Radio-Canada, 5 f. I^b : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 5 f. II : Manuscrit de 27 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 27 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Londres » avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit incomplet de 16 f. (20,3 × 12,4 cm), au crayon, paginé 1 à 16 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Londres » (BNQ).

4 I^a,I^b C'est un *bien* commun II commun [R *que*] de <La lecture proposée par I, retenue par HMH, semble due à une erreur de transcription.> 4 III *Il est devenu* un lieu commun [R *que*] de *dire* que la Cité représente le cœur de 6 III bien *le croire*, si [A *l'on entend par là que*] les artères [R *qui*] [D *nourrissent* S *nourrissant*] ce cœur [R *sont chargées d'or*] doivent 7 III lieu [R *du sang*] de charrier 8 III n'est-ce [A *là*] qu'un symbole [R *apprêté à la manière* A *emprunté au langage*] et à l'idéal [R *des grands amateurs*] des géants 9 III finance, du commerce, et des [R *extraor* AR *étonnantes* A *prodigieuses*] entreprises 10 III armateurs [A *dont les vaisseaux sillonnent les sept mers.*] // Les 12 III portes [D *de* S *du*] [R *l'Éden* A *paradis terrestre de notre enfance*] étaient 13 III anges, celles

1. Le texte de cette émission a été publié dans HMH, p. 171-174. Un long passage a cependant été omis.

sont défendues par le lord-maire, dont les minces privilèges, derniers vestiges des coutumes médiévales, comportent entre autres celui d'autoriser ou d'interdire tout passage de troupes à travers la Cité. Car le peuple anglais, malgré ses expériences récentes[2], tendues vers l'extrême gauche, demeure à mon avis le peuple du monde le plus attaché à ses traditions, et à des coutumes originaires de temps depuis longtemps révolus.

Ainsi, les gardiens ou huissiers qui font le guet de la Banque d'Angleterre sont à peu près vêtus comme les Suisses du Vatican. Personne ne les prend au sérieux, personne non plus ne les moque. Et je trouve remarquable qu'au siècle de la mitrailleuse et des avions à propulsion dépassant la vitesse du son, il se trouve des gens pour se contenter, ou feindre de se contenter, de ménager ainsi la sécurité de l'un des établissements les plus riches du monde. Je trouve cela remarquable, émouvant, et particulièrement rassurant. Il faut avoir la foi pour agir de cette façon. Celle de l'apôtre ou du charbonnier, il n'importe. Et cette foi dans la destinée humaine est devenue une denrée très rare. Les Anglais, malgré tous leurs malheurs, ont su la conserver.

La Banque d'Angleterre – on l'appelle familièrement la « Vieille Dame » – est deux fois centenaire. Son aspect physique est à la fois puéril et imposant, dans cette immense ville où

14 III les [AR *quelques* A *minces*] privilèges, [R *comportent celui*] *vestige* des coutumes médiévales [A *et tout honorifiques*], comportent celui 16 III troupes *dans ce que l'on peut appeler* [R *les limites* A *l'intérieur*] *de* la City. [R *Des gar*] Car *la City* [R *tient à conserver*] – *et qui va nous faire croire que les Anglais ne tiennent point, du moins en apparence – à* [R *la la surface de* A *à*] *leur tradition, la City tient à conserver certaines* coutumes de temps 20 II,III révolus. Ainsi, 21 III les [D *gardes* S *gardiens*] ou 22 III sont vêtus, *ou à peu de choses près*, comme *des* [R *camériers* A *gardes*] du [R *Pape* A *Vatican*]. Personne 24 III ne s'*en* moque. [D *Il* S *Je*] [R *est* A *trouve*] remarquable 26 III trouve *un peuple qui* [R *puisse assurer la sécurité* A *continue de feindre*] *d'assurer* [A *ainsi*] la sécurité 26 II contenter, [R *d'assurer*] de ménager 28 III monde. [R *par le moyen de juste-au-corps du XVIe siècle, de hallebardes.*] Je 28 III remarquable *et touchant. Et* [R *rassurant surtout*] particulièrement 29 II particulièrement [R *touchant*] rassurant 29 III agir *ainsi. Quelle soit* de 31 III Et [R *la* A *cette*] foi dans *les destinées humaines* est [A *aujourd'hui*] devenue [AR *de nos jours*] une denrée *fort* rare. Les Anglais ont su 32 II Anglais, [R *ont*] malgré 34 III l'appelle « la Vieille Dame », est [R *plus de*] deux 35 III aspect est à la fois imposant *et quelque peu* [R *puéril.* A *fragile,*] [R *Son aspect*] dans cette [R *grande* A *immense*] ville

2. Allusion aux nationalisations réalisées par le gouvernement travailliste en 1945 et, particulièrement, à l'étatisation de la médecine en 1946.

triomphe le gothique le plus ténébreux et le plus réussi qui soit. Mais sa puissance est énorme et repose sur des assises que seule la chute définitive de la conception et de l'exercice du capital devra pouvoir ébranler.

Il y a aussi dans la Cité le *Royal Exchange*, qui date du temps de la reine Élisabeth, ce qui ne nous rajeunit guère. Il y a le Palais de la Bourse, où chaque jour se font ou se défont des fortunes, selon que les caoutchoucs de Malaisie, les bois de Scandinavie, les laines d'Australie, les pétroles de l'Iran, le beurre de l'Afrique du Sud, ou l'or du Canada sont à la hausse ou à la baisse. L'entrée de la Bourse de Londres est prohibée à celui qui n'en est pas membre. Le menu fretin des courtiers, coulissiers, vendeurs, revendeurs, spéculateurs, agents de change doit attendre à la porte les effets saugrenus d'une sorte de jeu de bridge mondial et monstrueux, qui se veut sévère et scientifique, mais dont la moindre rumeur suffit à dévaloriser les meilleurs atouts.

Tout près de la Bourse se trouve la célèbre compagnie Lloyd's, primitivement vouée aux assurances maritimes. Lloyd's a fait davantage dans le passé, pour consolider la puissance anglaise, que la gloire légendaire de l'amiral Nelson. La compagnie cependant ne s'est pas bornée aux hasards des naufrages et de l'avarie des cargaisons. Aujourd'hui Mistinguett y assure ses jambes, Garbo, son émouvant sourire, et l'aventurier qui

---

37 III ténébreux qui soit. *Son aspect seulement, car* sa puissance [A *intérieure*] repose 38 III que la chute seule [R *de l du capitalisme* A *de la notion et de la conception et de l'exercice du capital*] devra 41 III Il y a le [R *palais de la Bourse,*] *Royal Exchange*, qui 42 III Élisabeth. Il y a 43 III Bourse, *temple animé, bruyant, où se font et se défont* des fortunes 44 III caoutchouc de [R *Java, Singapour* A *Malaisie, le bois de Scandinavie,*] les laines 44 I^a,I^b bois de *Scandinaire*, les laines <Cette lecture semble une erreur de transcription ; nous retenons la leçon de II.> 46 I^a,I^b,II,III beurre de *l'Afrique-Sud*, ou <Nous corrigeons cette leçon non conforme à l'usage.> 47 III baisse [D *La* S *L'*][A *entrée de la*] Bourse de *la Cité* est *inaccessible* [R *pour* A *à*] celui 48 III fretin des *coulissiers, courtiers*, vendeurs, revendeurs, [A *agents de change*] doit attendre à [R *sa* A *la*] porte les [R *décisions* A *effets*] [D *saugrenues* S *saugrenus*] [D *d'un* S *d'une*] [A *sorte*] jeu [A *de bridge*] mondial [A *et monstrueux,*] qui se veut *scientifique et* [R *sérieux* A *sévère*], mais [R *dont* A *que*] la moindre rumeur suffit à [R *dévaloriser* AR *annihiler* A *neutraliser*] les 49 II revendeurs, [R *joueurs* <?>], spéculateurs 54 III près, la célèbre compagnie [R *d'assurances Lyod*] Lloyd's, *jadis* [R *vouée*] *uniquement* vouée 55 III maritimes. Aujourd'hui 56 II pour [R *assurer*] consolider 60 III jambes[R , *pour un million*], [R *et*] Garbo son [R *talent*] sourire. [AR *et la vie de* A *et l'aventurier, sa vie, qui descend le Niagara dans un tonneau*] Lloyd's

descend les chutes du Niagara dans un tonneau, sa vie. Lloyd's est la compagnie d'assurances qui prend le plus de risques au monde. Et sans doute l'une des plus prospères et des plus solides. Mais je me suis laissé dire qu'elle exige son prix.

Toutes ces grandes institutions qui forment la base du système économique des Anglais emploient naturellement une foule de secrétaires, de commis, de comptables, de dactylos, de messagers. La Cité possède un nombre incalculable de pubs, de petits restaurants, de salons de thé où chacun se précipite, après les grands mouvements de la finance, c'est-à-dire entre une heure et deux heures. On boit du thé, on grignote un morceau de pain rôti. Car l'Anglais moyen, à l'encontre du Français, prend le matin un fort copieux déjeuner, mange à peine le midi, et fait du soir son repas principal. (Nous sommes toujours à l'époque de l'entre-deux-guerres.)

La Cité possède aussi d'excellents restaurants dignes de ceux de Mayfair ou de Paris, fréquentés par les prophètes et les disciples de ces temples voués au Veau d'or, lequel est toujours debout, si l'on veut bien croire les artistes lyriques qui, à chaque saison, nous le répètent, avec beaucoup de trémolos, à l'Opéra.

Si la Cité s'est donnée à l'argent, elle ne s'est vraisemblablement pas livrée à lui tout entière. Car il y a Saint-Paul, la

---

63 III Et [R *peut-être*] sans doute l'une des plus [A *prospères et des*] solides. Mais [AR *je me suis la*] elle exige 65 III ces [R *grandes*] institutions, [R *grandes ou petites,*] *nécessitent* naturellement *un grand nombre d'employés,* [A *de secrétaires, de commis*], de dactylos 65 II base [D *de l'* S *du*] [A *système*] [D *économie* S *économique*] des Anglais 68 III messagers. *Un* [R *foule*] nombre incalculable de [R *petits restaurants, bistrots, pubs*] salons de thé[R ,] *se trouvent dans les petites rues adjacentes, où, vers une heure, chacun se précipite*[R . A ,] [R *Il lui suffit d'une* A *pour avaler une*] tasse de thé, [R *d'une*] [A *et grignoter*] *tranche* de pain *grillé. L'Anglais,* à l'encontre 73 III prend [R *un*] le matin un copieux 74 III midi [A *boit son thé, l'après-midi,*] *et se* [R *prépare* A *livre*] le soir [R *pour* A *à*] *un* repas *solide et confortable* [AR *qui ressemble à nos soupers canadiens*]. (Nous sommes toujours [R *entre les deux guerres !* A *à l'époque de l'entre-guerres !*)] La Cité 74 II fait [D *le* S *du*] soir 76 III possède *naturellement de très bons* restaurants, fréquentés par les [R *maîtres et les petits maîtres de ces coulées d'or.* A *prophètes,*] *et leurs* disciples 77 II et [R *leurs* A *les*] disciples 79 III l'on [R *en croit même les artistes* AR *en peut* A *veut bien en*] croire les artistes [A *lyriques*] qui nous le [R *chantent* A *répète, en chantant,*] avec beaucoup [A *de trémolos et*] [R *de régularité*], [A *et très régulièrement*], *à chaque saison* [D *d'* S *de l'*]*opéra. //* [R *La Cité*] *Dans la Cité* il y a *aussi* [A *et surtout*] Saint-Paul 82 II Cité [R *est vouée*] s'est

cathédrale. C'est l'un des rares monuments très importants de Londres qui ne soit pas de style gothique. La cathédrale est élevée sur l'emplacement de deux ou trois églises successivement détruites par les incendies. Elle a été construite par le grand architecte anglais Sir Christopher Wren, au tout début du XVIII^e siècle. C'était le travail de sa vie. La légende veut que le matin même de l'inauguration, Sir Christopher, à l'agonie, joignit les mains et murmura : « Que Dieu soit loué, qui m'a permis de terminer mon œuvre. » Après une pause, il ajouta : « Mon chef-d'œuvre. » Puis il mourut en souriant.

La cathédrale est de style Renaissance. Le dôme, de proportions nobles et majestueuses, rappelle sans irritation, tant il semble à sa place, celui de Saint-Pierre de Rome. Il lui ressemble, certes, mais sans vulgaire imitation, un peu comme un frère cadet, avec plus de fraîcheur, peut avoir les traits de son aîné.

Il nous faut quitter Londres. Le monde est vaste et ses visages nombreux. Pour terminer, pour cet adieu, je me permettrai de vous donner une autre page de Paul Morand[3], qui a connu et aimé la grande ville.

> C'est à Londres que j'ai acquis ma première expérience des chemins du monde, que j'ai deviné les secrets que les livres et les professeurs ne m'avaient jamais laissé entrevoir. J'y appris, peu à peu, ce qui aujourd'hui court les rues : le sens de la terre. Au sein de ses brumes, je fus initié à l'Italie, à la Flandre, aux Tropiques, aux antipodes. J'y ai vu, pour la première fois, de grandes misères ; et aussi le vrai luxe, c'est-à-dire en toutes choses matérielles, la meilleure qualité[4].
>
> [...] Ce que cette ville sera demain ? [...]

---

84 III cathédrale. [R *Catholique par surcroît.*] C'est l'un des [R *seuls*] rares monuments [R *de*] très 85 III soit *point* de 85 III cathédrale, élevée sur [A *l'emplacement*] deux 87 III par *les* incendies, a été 87 III le *célèbre* architecte 88 III au début 89 II C'était [R *l'œuvre* A *le travail*] de III siècle. *Il en avait fait* l'œuvre de 90 III de *son* inauguration 90 III Christopher, [R *gravement malade,* A *à l'agonie,*] joignit 91 III Dieu [R *bénisse mon chef-d'œuvre. » Puis il mourut en souriant.*] soit [R *béni* A *loué*], qui 95 III il [R *est simple semble*] *paraît naturel,* celui 97 III imitation, *et* [A *un peu*] comme 98 III peut *ressembler à* son 99 III Londres. *Voici quelques lignes de* [A *l'écrivain*] Paul Morand, [R *:*] qui a *bien* connu [R *Londres*] <fin de III> 101 II une page

3. Paul Morand, *Londres*, Paris, Plon, 1933, p. 330-334. Grandbois a omis certains passages ; nous indiquons ces omissions par le signe habituel.

4. Le passage qui suit, jusqu'à « Je veux une dernière fois », ne figure pas dans HMH.

Sera[5]-t-elle le centre d'un Grand Empire ou sa succursale ? Nos fils verront-ils une capitale dénationalisée où le Premier Ministre sera canadien, la presse australienne, le roman néo-zélandais, la musique rhodésienne, la langue afrikander ? [...] Ou bien ces grands fruits mûrs que sont les Dominions s'étant détachés de l'arbre, Londres deviendra-t-il une maison de retraite, une paisible Hollande de traditions et de musées, endormie à côté de son abbaye de Westminster ? La houille et le pétrole ayant disparu d'un monde mû par l'électricité, reverrons-nous les moutons paître au bord d'une Tamise sans fumées, comme au temps des Plantagenêts ?

[...] Comment ne pas remercier l'Éternel de ce que l'Angleterre n'ait jamais cessé d'être un club très fermé ; de ce que la bonté l'emporte sur l'égalité ; de ce que le ricanement de Voltaire y soit devenu le sourire[6] de Mister Punch ; de ce que le solide et le simple aient vaincu la rhétorique, le pathos et le prétentieux ; [...] de ce qu'il existe au moins un peuple en Occident qui n'exalte pas le travail !

[...] Comment ne pas prier[7] les mains jointes pour que les Anglais continuent à laisser à toutes choses et même aux plus bizarres leur autonomie ; pour qu'ils persistent dans leur délicate habitude, déjà notée par Froissart, de s'amuser tristement ; pour qu'ils se refusent à tout expliquer, sinon à tout comprendre ; [...]

[...] Je veux une dernière fois rendre grâces à Dieu : de ce que les Anglais ont su se servir de l'argent, sans que l'argent se serve d'eux ; de ce qu'ils n'ont pas la main sur le cœur, mais le cœur sur la main ; de ce qu'ils vieillissent sans rides, avec des yeux d'enfants, avec cette souplesse que donne le sport et sans cette contraction que donne l'athlétisme ; de ce qu'ils sont les plus anciens hommes libres de l'univers et que, pourtant, ils savent dire merci ; de ce qu'ils font peu de politesses, mais jamais de mufleries ; de ce qu'il leur est bien égal de n'être plus à la mode ; de ce qu'il leur faut dix ans pour[8] faire un gentleman ; de ce qu'ils ne cherchent pas à transformer les chiens en grandes personnes, ni les jardins en salons ; de ce qu'ils ont réussi ce chef-d'œuvre qui s'appelle Londres.

119 I^a,I^b son *ablage* de <Nous corrigeons d'après le texte de Morand.>

5. Morand : Sera-t-*il* le centre.

6. Morand : sourire de *Mr.* Punch.

7. Morand : prier, les mains jointes *:* pour.

8. Morand : pour *fabriquer un technicien, mais dix siècles pour* faire.

45 : ANNECY[1]

1951-07-31, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

La Haute-Savoie est une région française fort admirable, riche en beautés les plus diverses, et que le voyageur canadien connaît malheureusement trop peu[2]. Paris offre un visage unique parmi tous les visages du monde. La vallée de la Loire, avec ses jardins et ses châteaux, procure l'enchantement de la nature « dirigée » et du plus bel art architectural. La Normandie est prospère, verdoyante, savoureuse et belle comme une belle paysanne. Sa robuste santé rejette le trop délicat. Elle préfère le gigot saignant, dûment truffé de fines

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 5 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 5 f. II : Manuscrit incomplet de 28 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 28 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Annecy » avec en surtitre « Visages du monde » au centre de la marge supérieure, p. 1 (ANC). Il manque le dernier f. de ce manuscrit. III : Manuscrit de 29 f. (19,0 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Annecy » (BNQ).

4 III région [R *de France* A *française*] fort 5 III le [R *touriste* A *voyageur canadien*] connaît 6 III Paris [R *est magnifique unique* A *montre un visage unique parmi tous les visages du monde.*] La vallée 8 III Loire, [A *avec ses jardins et ses châteaux*] procure l'enchantement [A *de*] [R *l'art*] *la nature dirigée et de l'art architectural !* La 10 III est [R *plantureuse,* A *verdoyante, prospère,* [R *et*] *belle et savoureuse*] comme 11 III paysanne. [R *La Bretagne*] Sa 12 III délicat, [R *la pointe trop fine*][D , *elle* S . *Elle*] préfère le [R *plat principal*] le gigot saignant, [R *à la*] dûment

1. Datée du 31 juillet 1951, cette émission a peut-être été diffusée le 7 août ; sur l'exemplaire I[a], la date a en effet été changée, sans cependant que les dates subséquentes soient modifiées. Le texte de cette émission a été publié partiellement, avec déplacements, dans HMH, p. 36-39.

2. HMH donne de cette première phrase et du début de la suivante une version différente.

herbes, au raffinement du hors-d'œuvre. La Bretagne est triste et mélancolique, – il y pleut vraiment trop souvent –, elle semble vivre encore dans la légende brumeuse de ses druides et de ses menhirs, et l'on y voit plus de voiles noirs que de coiffes blanches. La Bretagne est émouvante et nostalgique, et vous la connaissez tous, du moins par ses livres et ses chansons. Il y a encore la Côte Basque, teintée d'espagnolisme, et la Côte d'Azur, dorée sous le soleil comme une couleuvre paresseuse, dont je vous parlais il y a quelques mois.

Ce léger avant-propos pour rappeler cette étonnante diversité, que l'on ne rencontre nulle part ailleurs, du visage français. Nulle part sur cette terre que j'ai parcourue pendant une vingtaine d'années, et à une époque où les frontières n'étaient point gardées par ces symboliques et monstrueux rideaux de fer.

La Haute-Savoie est bornée par la Suisse et par l'Italie. C'est un pays de montagnes, qui s'enorgueillit avec raison du mont Blanc – près de vingt mille pieds d'altitude –, du lac Léman, et du lac d'Annecy. Pays de troupeaux de moutons, de chèvres, pays rude et froid, où l'on chasse encore le loup[3]. Dans la plaine, des eaux fameuses, comme celles d'Évian. Des lacs merveilleux, comme le lac d'Annecy, et la source du fleuve le plus tumultueux et le plus fantaisiste de France, le Rhône[4], qui

13 III herbes, [R *de*] au 14 III elle [R *vit* A *semble vivre*] encore 15 III druides [A *et de ses menhirs*] et 16 III voiles [R *de veuves d'orphelins ou de veuves* A *noirs*] que 17 III nostalgique. *Vous* la connaissez tous. Il 19 III Basque, [R *dont je vous parlais il y a quelques mois,*] et 20 III soleil, dont 20 I^{b} paresseuse. [R *dont je vous parlais il y a quelques mois*] <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 22 III Ce [R *petit* A *léger*] avant-propos 22 III rappeler [R *la* A *cette étonnante*] diversité 24 III français. [R *Car nulle part dans le monde,*] Nulle part [R *dans ce monde que* A *sur cette*] terre 24 III parcourue[R . //] [A *pendant quinze ans.* //] [R *Cependant, la Haute-Savoie montre* [AR *ajoute*] *un* [AR *autre*] *visage encore différent, par*] La Haute-Savoie 29 III pays [R *qui porte*] *montagneux, dont l'orgueil est le* mont 29 III s'enorgueillit [A *avec raison*] du 30 III d'altitude – *le* lac Léman, et *le* lac 31 III troupeaux *dans les montagnes*, rude 32 III l'on [R *doit* A *chasse*] encore [R *chasser*] le loup 33 III des [R *sources d'* A *eaux*] fameuses 34 III comme *celui* d'Annecy 34 III source [R *d'un* A *du*] fleuve 35 III qui [R *rejoint*] finit

3. D'après les renseignements qui nous ont été communiqués par M. Grandchamp, libraire retraité d'Annecy, il ne semble pas qu'on ait jamais chassé le loup dans cette région.

4. Le Rhône prend plutôt sa source en Suisse.

finit par rejoindre, en passant par toute la France, – et sous le pont d'Avignon, où j'ai vu danser, par un soir de fête printanière, des jeunes filles aux yeux noirs et aux robes colorées comme les fleurs d'un jardin, – et quelles belles épaules rondes et dorées ! – le Rhône qui finit par se jeter, après ses escapades souvent coléreuses, dans le calme éternel et bleu de la divine Méditerranée.

Annecy est la reine de la Haute-Savoie. Mais elle n'est pas une reine extravagante et fastueuse, elle ne porte pas d'éblouissant diadème, elle n'étale pas les précieux bijoux de sa couronne, elle est au contraire paisible, profonde et réfléchie, et l'on sent chez elle une confiance, une sécurité qui peuvent lui permettre de traverser les siècles, comme son Rhône traverse la France, avec orgueil et fierté, avec toute la dignité nécessaire.

Annecy est la première ville de province française que j'ai aimée d'amour. Le coup de foudre. Mon expression peut paraître exagérée, mais je la maintiens. On aime une ville comme on aime une femme, toutes proportions gardées, ça va sans dire. Et pour continuer mon métier d'homme, j'ai trompé plus tard Annecy avec Port-Cros, avec Florence, avec Pékin. Mais il n'empêche qu'Annecy fut mon premier amour de ville. J'étais fort jeune alors, et rempli de cet enthousiasme que procure cet état délicieux, mais précaire, de la jeunesse. J'étais l'invité à Annecy d'une personne charmante et fortunée qui recevait beaucoup. Je négligeai bientôt mon hôtesse, ses thés de cinq heures, ses promenades sur le lac, en barques commandées,

---

37 III par [R *les*] un 37 III fête, [A *printanière,*] [D *les* S *des*] *Avignonnaises* aux 38 III colorées [A *comme les fleurs d'un jardin*] – quelles 40 III par [R *rejoindre, colèreux* A *se jeter, souvent*] *brusque et coléreux,* [A *dans*] le calme [R *majestueux* A *éternel*], et bleu de la [A *divine*] Méditerranée 43 III Mais *ce* n'est 44 III pas [R *son* A *un éblouissant*] diadème, elle n'[R *éblouit* A *étale*] pas [R *par les*] bijoux de [D *la* S *sa*] couronne 46 III est [A *au contraire*] paisible [R *et*] profonde, et [R *elle respire, près de son lac,* A *réfléchie*] et l'on 46 II paisible, [R *et*] profonde 47 III elle *une* [R *sécurité*] une confiance, une [A *grande*] sécurité [R *plutôt*] qui [D *peuvent* S *peut*] traverser les siècles, [A *comme* [D *le* S *son*] *Rhône traverse la France*] *sans* [R *l'amoindrir*] *amoindrissement,* [A *avec orgueil et fierté, et*] *dans* toute la dignité *de son pouvoir. //* Annecy 50 Annecy <voir Appendice IV, p. 744> 53 II gardées, *il* va 57 III alors. *Et je* [A *me*] *suis* [R *tombé*] *pris* [A *tout de suite*] *d'amour pour Annecy, négligeant* [A *bientôt*] *mon hôtesse, son château,* ses thés 61 III lac [A *en barques commandées, à temps fixe,*] ses

ses dîners à la bougie sur une terrasse ravissante dominant tout l'adorable paysage lacustre. J'allai m'installer à l'hôtel. Heureux enfin d'être libre, de ne pas être obligé, chaque matin, – car l'invité a ses obligations –, de complimenter chacun des autres invités, de baiser la main de la vieille baronne roucoulante, d'éviter la molle poignée de mains d'un vieux marquis chancelant, à l'haleine fétide, qui venait me raconter à l'oreille de petites histoires puériles et égrillardes, heureux d'échapper à la tape dans le dos, cordiale mais trop protectrice, de certains petits cousins et cousines qui allaient nager dans le lac, toujours à heure fixe. (Je dois reconnaître qu'ils nageaient d'ailleurs admirablement.) Cette femme fort connue dans la région, dont elle portait d'ailleurs l'un des plus beaux noms, ne m'en voulut point, car elle était intelligente. Elle savait qu'il n'y a pas de plaisirs sans liberté.

C'est à l'hôtel que je commençai de connaître Annecy. Car il y a le coup de foudre d'abord, ensuite la connaissance, qui déçoit parfois. Je ne fus pas déçu. J'habitais un hôtel assez extraordinaire, – c'était en octobre, – et d'une tenue qui ferait les délices de mon ami M. Paul Gouin[5]. J'avais un appartement en rotonde, (où l'on entretenait, nuit et jour, un feu de bois

63 III lacustre. [R *Mon* A *Cette charmante*] *amie était une personne* [A *fort*] *intelligente qui ne voulut point insister. J'allai habiter l'hôtel. Heureux* [A *enfin*] *d'être libre, de ne pas être obligé, chaque matin, de complimenter chacun de ses invités, de* [R *dire à* A *baiser la main de la vieille*] *baronne* [R *qu'elle qui n'en pouvait mais*] *roucoulante, d'éviter la poignée de mains d'un vieux marquis chancelant, à l'haleine fétide, et la tape dans le dos de certains* [A *petits*] *cousins* [A *ou cousines*] *à peu près nus* qui 71 III lac. [R *Comme des poissons* A *Mais ils nageaient admirablement, comme des poissons, de sorte que je ne pouvais trop leur en vouloir.*] *C'est alors,* [R *par mauvaise humeur* A *et à l'hôtel,*] que je commençai 77 III Annecy. *J'aimais Annecy* [A *d'amour prompt, d'amour à première vue, comme on dit*], *mais il me fallait connaître mon amour.* [R *Mes amis du château*] J'habitais 80 III c'était [R *au* A *déjà le*] *mois* d'octobre – d'une 80 I[b] octobre [R – *et d'une tenue qui ferait les délices de mon ami M. Paul Gouin*]. J'avais <correction peut-être d'une autre main> 80 III ferait *grand plaisir à* mon 81 III Gouin, – *et* [R *ma chambre* A *mon appartement, en rotonde,*] où l'on entretenait [A *nuit et jour*] un feu de bois [AR *nuit et jour*] [A *odorant*] donnait 82 I[a] rotonde [A (]où <...> odorant,[A)] <ajout à l'encre noire> I[b],II,III rotonde où <...> odorant, qui

5. À titre de secrétaire de la Province de Québec, Paul Gouin était responsable du tourisme ; il faisait campagne pour améliorer l'affichage et donner au Québec un visage plus français. Ce passage, de « et » à « Gouin », ne figure pas dans HMH.

odorant), qui donnait sur un « gave », ou torrent, que je ne cessais jamais d'entendre gronder. Cela me ravissait car dans mon sommeil, ou demi-sommeil, j'imaginais que j'étais sur la mer, à bord d'un paquebot de l'Atlantique ou de l'océan Indien. Et j'ai toujours adoré la mer.

Annecy est une très vieille ville de France. Une ville bénie par les dieux ou déesses, par Aphrodite ou Neptune. Déjà, en 1605, un voyageur notait dans ses carnets[6] : « C'est la Venise d'eau douce[7]. » Mais l'histoire d'Annecy remonte bien au-delà de cette époque. Du temps de l'époque gallo-romaine, on la nommait Boutæ, je ne sais pour quelles raisons, et des historiens ont tenté sans grands résultats d'expliquer l'origine du nom. On ne l'a jamais su. Ce que l'on sait, c'est qu'au IXe siècle le roi Lothaire[8], par charte authentique et rigoureusement paraphée par les tabellions du temps, donna à sa femme Thiedberge la région d'Annecy. On ignore à peu près tout de la reine Thiedberge. Le musée d'Aix possède d'elle un portrait qui la montre belle femme, avec de petits yeux bleus et rusés.

Plus tard, par successions, par héritages, par liens du sang, les ducs de Savoie en devinrent les seigneurs absolus. Plus tard

---

83 III torrent *qui me réjouissait car* [D *le* S *la*] [R *bruit* A *rumeur incessante*] *de son flot, dans mon demi-sommeil* [A *j'ai toujours* [AR *dormi très peu*] *mal dormi*] *me portait à croire que j'étais à bord d'un paquebot de* [R *l'* A *la mer*] *Atlantique ou de* [A *l'océan*] *Pacifique.* [A *Et j'ai toujours adoré la mer.*] [A *Ce petit détail ne vous intéresse peut-être pas mais il y a une année de ma vie où j'ai passé 330 jours sur la mer. Ces jours et ces nuits gaspillés nourrissent encore ma nostalgie.*] <ce dernier ajout en marge supérieure> Annecy 84 II ravissait, [A *car*] dans 88 III bénie par [A *les dieux ou les déesses*] des eaux [A *Aphrodite ou Neptune.*] [R *Et*] [D *déjà* S *Déjà*], en 90 III voyageur, *dans son journal,* [R *l'appelait* A *la nommait*] la « Venise 91 III douce. » // [R *Mais*] [D *l'histoire* S *L'Histoire*] d'Annecy remonte [R *à*] bien [R *plus loin* A *au-delà*]. [R *On nous* [A *m'*]*apprend, car je ne suis pas plus savant que vous qui m'écoutez, qu'elle*] À l'époque gallo-romaine, on *l'appelait* [R *dans ces temps*] Boutæ, [R *ce*] *qui* [A *dont*] *n'a pas beaucoup de sens* [A *m'échappe,*] et des historiens [R *fameux* A *très sérieux*] ont 94 III résultats, [R *de lui en accorder un* A *d'en lui accorder d'en donner une explication satisfaisante*] [R *Boutae voudrait signifier, toujours d'après eux, sans résultats.*] [A *Mais*] *sans succès. De sorte que l'on ne sait plus.* // Ce 96 III authentique, *livra* à sa femme 98 III d'Annecy. *Thiedeberge était* [A *semble-t-il*] *une* [A *très*] *belle femme, paraît-il, et honnête par surcroît.* Plus 101 III succcssions, par liens 102 III devinrent les [R *m* AR *grands*] seigneurs [A *absolus*]. Plus

6. Cette citation n'a pu être identifiée.

7. Le passage qui suit, jusqu'à « ... les plus séduisantes du monde. », ne figure pas dans HMH.

8. Il s'agirait de Lothaire Ier, fils de Louis le Pieux.

encore, avec la Réforme, – qui fut plus sanglante[9], ce que l'on oublie trop, que la Révolution française –, Annecy redevint libre. Libre avec les risques et les dangers de la liberté. Car Annecy connut par la suite beaucoup de vicissitudes et de périls. Il y eut l'invasion de 1600, par le roi Henri IV, trente ans plus tard celle du roi Louis XIII, soixante-dix ans plus tard celle du roi Louis XIV. Les mœurs de l'époque voulaient que les conquérants traitent les villes vaincues comme des filles soumises. Il y eut beaucoup de sang répandu, beaucoup de viols dans Annecy. La ville fut par la suite envahie par les Autrichiens, par les Espagnols. Malgré tous ces malheurs, elle demeure encore l'une des villes les plus séduisantes du monde.

Annecy est une ville de pierres, sillonnée de torrents, qui s'allonge au bord d'un lac admirable[10]. Je ne cessais de me promener sous les arcades de la rue Sainte-Claire, qui me rappelaient la rue de Rivoli de Paris. Plus massives peut-être, et sans le sourire parisien, mais les arcades de la rue Sainte-Claire débouchaient vers l'étincellement du lac, alors que Rivoli abou-

104 III Révolution française – [R *la Savoie et*] Annecy [R *sa capitale*] redevint libre. // *Mais il* [D *faut* S *faudrait*] *s'entendre sur le mot même de liberté.* Car 105 II avec les [A *risques et les*] dangers 106 III connut *encore* par 108 III tard celle [D *de* S *du*] [A *roi*] Louis XIII, 70 ans plus tard celle [R *de* A *du roi*] Louis XIV 109 III Louis XIV, *Annecy fut envahie enfin* par les Autrichiens *et* les Espagnols, *et Annecy* demeure *aujourd'hui, penchée sur son lac,* l'une 109 I^b que le[R *-s*] conquérant[R *-s*] [D *traitent* S *traitât*] les villes <correction peut-être d'une autre main> 115 III pierres *construite* [R *aux bords* AR *sur* A *parmi*] de torrents, *et* qui [R *domine l'un des plus beaux lacs du monde* A *s'allonge aux bords d'un lac admirable.*] Je ne cessais 117 III Sainte-Claire, [R *ombragés* A *ombrés*] *comme* [R *la* A *une partie de*] rue de Rivoli *à* Paris, *mais faites* [R *d'un bloc de pierre,*] *d'une seule architecture, peut-être trop massive,* et sans le sourire, mais la rue Sainte-Claire *débouchait* vers *le* lac, alors que Rivoli aboutit aux légumes – *mais aux fleurs aussi, – des* Halles. // L'hôtel <Ce manuscrit contient une seconde version de ce passage presque identique à I^a. Nous la donnons intégralement :> me rappelaient Rivoli de Paris. Plus massives peut-être, sans le sourire parisien, mais la rue Sainte-Claire *débouchait* vers *le* lac, alors que Rivoli aboutit aux légumes – *aux fleurs aussi* – des Halles. // [R *Le lac est un enchantement.* //] L'hôtel 117 I^a rappelaient Rivoli I^b rappelaient [A *la rue de*] Rivoli II rappelaient [R *la*] Rivoli <Nous retenons la correction de I^b, peut-être d'une autre main, pour plus de clarté.>

9. La Réforme a donné lieu à des querelles violentes, mais n'a jamais été sanglante.

10. Le passage qui suit, jusqu'à la fin du paragraphe, ne figure pas dans HMH.

tit aux légumes des Halles. Mais il y a aussi les fleurs des Halles, au petit matin, qui sont inégalables.

L'hôtel de ville d'Annecy, voué naturellement à la politique et à l'administration, possède néanmoins cette originalité de composer à la fois un musée, une bibliothèque, et une galerie d'art[11]. Le musée, parmi de remarquables collections de la flore régionale, montre une étonnante série de sculptures sur bois, provenant des primitifs italiens et allemands, et qui sont de toute beauté. La bibliothèque est l'une des plus riches des villes provinciales de France, et renferme certains incunables que le conservateur vous apporte, ganté, avec les plus grandes précautions. Il ne faut pas y toucher, même du bout du doigt. C'est le conservateur qui tourne les pages du livre magnifique, et ses yeux pétillent d'admiration. Tous les conservateurs des bibliothèques de France sont des poètes morts jeunes. Mais ils ont conservé, avec nostalgie, le goût de la poésie, et le regret des livres qu'ils n'ont pas écrits. Ils détiennent cependant, entre leurs mains frêles et trop blanches, les derniers secrets de notre civilisation agonisante.

La galerie d'art est une merveille, et telle que l'on souhaiterait pour Montréal, qui est pourtant une grande ville. De somptueuses toiles des grands Italiens et Flamands de la Renaissance, des eaux-fortes très cruelles de Callot, des peintures de Segonzac, de Derain, de Favory[12], de Renoir, des baigneuses de Manet[13]. Que peut-on désirer de plus ?

---

121 I[a] Halles. [A (]Mais il <...> inégalables.[A)] <parenthèses ajoutées, peut-être d'une autre main> 123 III politique et à *son* administration, possède *cependant* cette 125 III composer un musée, [R *et*] une bibliothèque 126 III parmi *des collections remarquables* de la 127 III régionale, [A *montre une étonnante série*] [D *des* S *de*] *sculptures* [R *de bois*] sur bois, des primitifs 127 II étonnante [R *suite* A *série*] de 131 III précautions, *et auxquels* il ne faut pas toucher 136 III poésie, et [R *celui* A *le regret*] des 137 III Ils [A *dé-*]*tiennent* cependant 140 III souhaiterait [R *pour* A *à*] Montréal 141 III pourtant [A *et malgré tout,*] une 142 III Renaissance, des *dessins cruels* de Callot, *des* Segonzac, *des* Renoir, *un Rousseau magnifique, et des* baigneuses 144 I[a],I[b] Renoir, des *baigneurs* de Manet <Nous retenons plutôt la leçon de II et III, plus vraisemblable.>

11. Depuis le séjour de Grandbois, le musée et la galerie d'art ont été déménagés au château, tandis que la bibliothèque loge désormais au Centre Bonlieu.

12. Sans doute s'agit-il d'André Favory, dont Grandbois parle plus longuement dans l'émission du 23 juin 1952 sur la Bretagne (p. 624).

13. Ces œuvres ne seraient plus au musée d'Annecy.

Je m'aperçois[14] que je ne vous ai pas beaucoup parlé de l'Annecy d'aujourd'hui. Et de ses environs, qui sont charmeurs. Nous reprendrons plus tard[15] cette petite promenade savoyarde. Et je termine cette causerie avec ceci, que comprendront les gens de ma génération. Quand j'étais un enfant, et que je me nourrissais de livres français, le Savoyard – et qui n'a pas lu *le Petit Savoyard*[16] – était pour moi un petit charbonnier qui venait à Paris pour ramoner les cheminées. Je me suis aperçu depuis ce temps que les ramoneurs se sont faits rares, car il n'y a plus guère de cheminées au siècle du chauffage central, mais j'ai vu aussi que la Savoie était une région merveilleuse.

147 III charmeurs. *Si vous me le permettez, nous* reprendrons 148 III cette promenade 151 III nourrissais [AR *à Saint-Casimir, comté de Portneuf,*] de livres 152 III Petit Savoyard – *le Savoyard* était [R *un*] pour 153 III Paris ramoner les cheminées. [R *Mes*] *J'ai vu* depuis [A *ce temps*] que *la Savoie, même avec ses petits ramoneurs* – [R *était un grand pays et* A *qui se font rares, car*] il n'y a plus de cheminées – était 155 II plus [A *guère*] de

14. Ce dernier paragraphe ne figure pas dans HMH.

15. Grandbois ne reviendra pas à la Savoie dans « Visages du monde ». Entre le 21 décembre 1951 et le 4 janvier 1952, il consacrera cependant trois émissions de la série « Rythmes de Paris » à Annecy ; une partie de la seconde émission, datée du 28 décembre, est d'ailleurs empruntée à « Visages du monde » (BNQ, 204/3/10).

16. Conte pour enfants de J. Jaquet et Ch. Hérouard.

46 : GÊNES (1)[1]

1951-08-07, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Le premier contact, ou plutôt la première connaissance de l'Italie, se fait tout naturellement par Gênes. Et par le *médium* de Gênes, l'on peut pénétrer d'un seul élan, tout de suite, dans ce monde extraordinairement coloré que forme le peuple italien. Monde fait de tous les contrastes, actif, indolent, bruyant, rêveur, artiste, traditionaliste, véhément, religieux, cruel et tendre, mystique et réaliste, broyant comme dans un creuset les passions les plus nobles et les vices les plus bas, oscillant sans cesse, comme un pendule, entre les frontières extrêmes de l'amour le plus complet et de la haine la plus noire.

La ville de Gênes, posée au fond de son golfe comme un nid d'oiseaux, protégée par une haute couronne de montagnes

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Gênes » avec « Visages du monde » en surtitre, p. 1 (ANC). III : Manuscrit incomplet de 15 f. (19,0 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 15 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Gênes » avec en sous-titre « Notes », p. 1 (BNQ).

5 III Et par [R *Gênes* A *le médium de Gênes,*] l'on [A *peut*] [D *pénètre* S *pénétrer*] *tout de suite,* [R *d'un coup* A *d'un seul élan*], dans 7 III que [R *compose* A *forme*] le peuple 9 III bruyant, [R *pensif*], rêveur 9 III traditionaliste, [R *passionné,* A *véhément*], religieux, cruel et [R *doux*] tendre, [A *mystique,* [R *pratique*] *et réaliste,*] broyant 11 III plus [R *ignobles*] bas 12 III pendule, [R *de l'amour*] entre 13 III complet [R *à la* A *et de la*] haine 13 III noire. [A *La ville de*] Gênes, [R *nichée* A *posée*] au fond 14 III golfe [A *comme un nid d'oiseaux,*] protégée par une couronne

1. Le texte de cette émission a été publié dans HMH, avec quelques omissions, p. 105-107.

dont les flancs sont couverts de vignobles donnant un petit vin âpre et sec, et d'oliviers tordus par l'âge et par les vents. Gênes, capitale de la Ligurie, se glorifie en même temps de son ancienneté et de l'aisance, de la souplesse qu'elle a montrées à s'adapter à notre époque. Car si la capitale ligurienne possède de vieux palais admirables, elle possède également le port le plus considérable de l'Italie.

L'histoire de Gênes remonte aux brouillards impénétrables de la préhistoire. Les savants disputent toujours de l'origine du peuple ligurien, comme de l'origine du peuple basque. Mais ils ne peuvent accorder leurs violons[2]. Ce que l'on sait de façon certaine, c'est que huit cents ans avant Jésus-Christ, Gênes avait commencé d'affirmer, vis-à-vis de ses voisins, sa force et sa puissance[3]. Beaucoup plus tard les Liguriens, c'est-à-dire les Génois, car Gênes est la forteresse de la Ligurie, sont vaincus par les Romains. Les Africains viennent aussi piller la ville à plusieurs reprises. Il y a les viols classiques, les enlèvements spectaculaires – la fille d'un prince génois est prise par les Berbères, vendue à un sultan d'Algérie, renfermée dans son harem, et jamais l'on n'entendit plus parler d'elle – il y a les multiples assassinats, la pourpre apocalyptique des incendies. Un décor à la Néron brûlant Rome, mais se répétant trop souvent.

Dans le milieu du x^e^ siècle, la capitale a un sursaut de révolte, chasse les Romains, se déclare indépendante et forme sa propre république. Et les républiques, les principautés, les royaumes voisins doivent désormais compter sur elle, c'est-à-dire la craindre[4]. Et surtout tenter de l'abattre. Mais la position géographique de Gênes est extrêmement favorable, et protégée par sa couronne de montagnes comme par une immense cuirasse de fer – nous sommes toujours au moyen âge ! – elle livre des combats plus souvent heureux que malheureux avec Pise, avec Venise, toutes deux républiques puissantes et riches, mais plus vulnérables du point de vue de la stratégie. Sans doute Venise est protégée par ses lagunes contre les invasions territoriales. La mer est son front. Pise ne possède point ces avan-

16 III vignobles [AR *qui*] [D *donne* S *donnent*] [A *un vin âpre et sec*] et

2. Phrase omise dans HMH.

3. Les trois phrases qui suivent ne figurent pas dans HMH.

4. La suite de ce paragraphe ne figure pas dans HMH.

tages. Gênes a son front de mer. Et ses montagnes, comme les lagunes de Venise, la gardent contre toute attaque genre « poignard dans le dos ».

Et Gênes s'enrichit. Les croisades la font plus riche encore[5]. Des trois grandes républiques, Venise et Gênes demeurent les plus dangereuses rivales, car Pise se voit éliminée peu à peu et, sœur cadette de Florence, trop proche et trop près de Florence, finit par abandonner toute idée de glorieuses conquêtes, se réfugie dans les arts, et contemple avec résignation sa tour déjà penchée.

Les croisades enrichissent Gênes, mais Venise aussi. Les barons francs, germains, saxons, baltes, équipent et frètent des vaisseaux chez l'un ou l'autre des deux grands ports de mer. On construit des vaisseaux à Venise et à Gênes. On les loue, on les vend, on les prête à forfait pour l'échange de lourds sacs d'or. Les chantiers de la mer ne chôment jamais. On y travaille vingt-quatre heures par jour. La nuit, c'est à la lumière de torches résineuses. Et le travail est bien fait. Tous ces artisans du bois, du fer, et même de la décoration, car chaque galère doit posséder sa figure de proue sculptée, aiment et connaissent leur métier. Ils n'éprouvent pas le besoin de former d'unions, pour protéger les médiocres.

Les Vénitiens, les Génois deviennent mercantiles. L'appât du gain a fini par vaincre leur nonchalance naturelle. Les armateurs enrichis se font construire des palais. Mais s'ils peuvent organiser des voyages fructueux aux pays des épices et des pierres précieuses, c'est-à-dire aux Indes et plus loin encore, dans les îles de la Malaisie, ils ne peuvent pas élever les colonnes de leurs palais, souffler et couler le verre en formes adorables, et tailler dans de rudes blocs de marbre la forme toujours émouvante d'un beau corps humain. Ces riches très puissants, – le mot millionnaire n'est pas encore inventé – méprisent d'ailleurs profondément ces artistes de génie dont les noms sont devenus immortels. Ils les traitent comme des serviteurs, les entretiennent, – nourriture et logis –, et parfois, avec hauteur, leur jettent une bourse d'or, comme on jette un os à un chien.

64 II vaisseaux [R *à* A *chez*] l'un

5. HMH enchaîne directement sur le paragraphe suivant, en utilisant comme transition « Gênes, mais Venise aussi ».

La revanche de l'artiste, si revanche il y a, c'est que son nom est inscrit sur les cimaises de tous les grands musées du monde, de Madrid à Moscou, de Paris à New York. (Un mouvement d'enthousiasme allait me faire prononcer les noms de Montréal ou de Québec, mais nous n'avons réellement pas de musées dignes de ce nom, et qui puissent supporter la comparaison avec n'importe quel petit musée de chef-lieu de province française, italienne ou allemande. Je ne suis pas le premier, ni le dernier, à le regretter.)

Il y eut cependant, parmi ces hommes de proie, des êtres dont le nom, par des mérites exceptionnels, a pu franchir les limites du temps et s'installer définitivement dans l'Histoire. Parmi eux, sans conteste, Andrea Doria, qui contribua plus que quiconque à la gloire de sa ville[6]. Et c'est ici que ces Doria se rapprochent de Marco Polo, mon grand homme favori, dont j'ai tenté de suivre les traces en Extrême-Orient.

Voici une petite histoire[7]. Venise et Gênes sont en guerre. Or, un matin, à Venise, on apprit brusquement que la flotte génoise débouchait du détroit d'Otrante dans la mer Adriatique. Venise mobilisa ses galères. L'arrière-petit-fils du Dandolo de Zara, de Constantinople, du Dandolo aux yeux crevés, l'amiral Andrea Dandolo, en tenait le commandement suprême. Elles étaient au nombre de quatre-vingt-quinze et portaient chacune deux cent cinquante hommes. Marco Polo, sous les ordres de l'amiral, commandait sa propre galère, qui battait pavillon à ses armes.

Après douze heures de navigation, les Vénitiens furent en vue du petit archipel de Curzola, où ils jetèrent l'ancre, attendant l'attaque. Les Génois étaient dirigés par Lamba Doria, du sang de ce Doria qui avait vaincu les Pisans, quatorze ans plus

94 II n'importe [R *le*]quel 110 II nombre de [R *cent*] quatre-vingt-quinze

6. Le passage qui suit, jusqu'à « ... *merveilles du monde* », ne figure pas dans HMH, qui donne les deux phrases suivantes avec modifications et omet la dernière phrase.

7. Le récit qui suit est emprunté aux *Voyages de Marco Polo*, ouvrage que Grandbois a publié en 1941. À une légère variante près, l'emprunt est textuel depuis « Or un matin... » jusqu'à « ... de la flotte victorieuse ». Le dernier paragraphe, par contre, est composé d'éléments divers empruntés au même ouvrage, mais modifiés. Voir Alain Grandbois, *les Voyages de Marco Polo*, préface de Jacques Blais, Montréal, Fides, 1969, chapitre XIX, p. 165-167.

tôt, sur le sanglant banc de sable de Meloria. Comme Doria tardait à venir, Dandolo crut qu'il avait rebroussé chemin et commit l'erreur de renvoyer à Venise son capitaine général Quirino avec plusieurs galères. Quelques heures à peine s'étaient passées quand Dandolo apprit que Doria poursuivait[8] le capitaine général. Il rassembla aussitôt le reste de sa flotte, courut sur Doria, disposant ses bâtiments en éventail pour l'encercler.

À l'arrivée de Dandolo, Doria se crut perdu et hissa le drapeau blanc. L'amiral vénitien ordonna à ses capitaines de le laisser passer. Il imaginait que les Génois, convaincus de leur faiblesse, quitteraient l'Adriatique, proposeraient la paix. Mais Quirino feignit de ne pas entendre les ordres, fonça sur l'ennemi, coula coup sur coup dix galères. D'autres suivirent Quirino, bataillant chacun pour son propre compte. Dandolo, immobile, tentait de les rappeler. Alors Doria, voyant que la flotte de Venise n'était guère supérieure par le nombre à la sienne, voyant surtout toute cette confusion dans le commandement, donna le signal de la contre-offensive. La mêlée devint générale. Des récifs bordaient la côte orientale de Curzola. Doria y poussa lentement les Vénitiens, qui négligeaient dans l'ardeur et dans le désordre du combat la marche de la navigation, et une grande partie de leurs vaisseaux allèrent s'écraser sur les rocs. Les autres galères furent prises ou incendiées.

Dandolo était couvert de blessures. Quand les Génois envahirent son bord, il voulut se précipiter à la mer. On le saisit, on l'enchaîna au grand mât de son vaisseau. Les Génois hurlaient leur victoire. Ils avaient subi de lourdes pertes. Octave, fils de Doria, avait été tué aux côtés de son père. Celui-ci l'avait fait aussitôt jeter à la mer en disant : « La terre n'aurait pu lui fournir un plus glorieux tombeau. »

Dandolo, à son mât, tentait désespérément de briser l'étroite étreinte des fers. Il réussit enfin à dégager ses épaules, sa nuque. Il se mit alors à frapper de grands coups contre le mât jusqu'à ce qu'il se fût ouvert le crâne et il mourut en criant à

120 II général [A *Quirino,*] avec 127 II ordonna [A *à ses capitaines*] de 134 II supérieure [R *à la sienne,*] par 138 II Vénitiens, qui [R *oubliaient* A *négligeaient*] dans

8. Dans *les Voyages de Marco Polo* : « ... poursuivait *Quirino*. Il rassembla... »

ses ennemis que leurs chaînes ne pourraient jamais lier que des cadavres[9].

On trouva Marco Polo baignant du sang de vingt blessures. On le transporta à bord d'une galère de la flotte victorieuse.

Marco Polo, pendant six ans, fut prisonnier dans la forteresse de Gênes. Il partageait sa cellule avec un ancien moine, Rusticien, de Pise. Il lui dicta ses mémoires. Durant sa captivité, des savants, des érudits, des capitaines, des gens nobles de la république génoise venaient le visiter, l'entendre. Nous devons aux prisons de Gênes ce chef-d'œuvre de Marco Polo, intitulé : *Livre des diversités et merveilles du monde.* Marco Polo est le premier grand voyageur qui écrivit le récit de ses voyages. Il y en eut beaucoup d'autres par la suite, et d'illustres, mais personne ne lui va à la cheville. À mon avis, bien entendu.

153 Il lier que des [R *statues* A *cadavres*]. // On 158 Il un [R *certain* A *ancien moine,*] Rusticien

9. Pas d'alinéa dans *les Voyages de Marco Polo.*

47 : GÊNES (2)[1]

1952-08-14, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Dans le passé, Gênes fut illustre à plus d'un titre. D'abord par son influence prépondérante sur les républiques et les principautés voisines, par sa richesse et sa puissance sans cesse accrues, et surtout par les grands hommes qui l'ont illustrée[2], lesquels sont naturellement trop nombreux pour que je puisse me permettre de vous les citer tous. Je vous racontais la semaine dernière que Marco Polo, le plus grand voyageur de son époque, écrivit son merveilleux récit de voyages dans les prisons de la vieille capitale ligurienne. Mais cent ans plus tard allait naître à Gênes un autre homme qui allait bouleverser toutes les notions géographiques du monde, et en transformer,

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. II : Manuscrit de 30 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 30 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Gênes » avec en surtitre « Visages du monde », p. 1 (ANC). III : Manuscrit de 29 f. (20,3 × 12,4 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Gênes », avec en surtitre « Visages du monde » et en sous-titre « Notes », p. 1. Au haut du f. 16, on trouve les indications suivantes : en marge supérieure gauche, « 1506-1451 = 55 » et en marge supérieure centre « Isabelle 1504, Ferdinand 1516, 1506 » (BNQ).

4 III *Gênes* [R *fut*], *dans le passé*, fut 4 III titre. [A *D'abord*] *Par* son 5 III sur *les principautés et les républiques* voisines 8 III sont [A *naturellement*] trop 8 III que je [A *je puisse me permettre de vous*] les [D *cite* S *citer*] tous 10 III Polo écrivit 13 III bouleverser [D *toute* S *toutes*] [R *la géographie* A *les notions géographiques*] du monde [A *et*] en transformer [A *par là même*] l'entière économie[D , S .] [R *et que la* A *Et l'orgueil de*] ville [R *se désole*] *ne sera jamais assez* [R *encore*] [A *humilié*] *de lui avoir refusé son aide.* Je

1. Le texte de cette émission a été publié dans HMH, avec omissions et déplacements, p. 107-110.

2. Le passage qui suit, jusqu'à « ... capitale ligurienne », ne figure pas dans HMH.

par là même, l'entière économie. Et l'orgueil de la ville des puissants armateurs ne se consolera jamais de ne l'avoir point compris. Je veux parler de Christophe Colomb.

L'extraordinaire navigateur naît au milieu du XV^e^ siècle. Plus précisément en 1451. C'est un enfant bizarre qui fuit les jeux de ses compagnons, et passe son temps à dévorer les fabuleux récits de Jean de Mandeville[3] et les aventures de Marco Polo. Déjà se fixe en lui le désir de découvrir un passage par l'ouest conduisant vers Cathay, vers la Chine. Il étudie les cartes, les planisphères. Il atteint à peine ses vingt ans quand il commence à faire des démarches auprès des officiels, des notables de Gênes, afin qu'on lui accorde les subsides nécessaires à son entreprise. On se moque de lui. Sait-il seulement manier le sextant, la boussole. Il leur prouve qu'il le sait. Il connaît même les mathématiques et l'astronomie. Mais il a le tort d'être poète, c'est-à-dire de trop lâcher la bride à son imagination, et il décrit trop volontiers des terres qu'il n'a jamais vues. Les riches armateurs de Gênes, froids et lucides, goûtent peu les rêveurs. À leur avis, les risques qu'ils assument, d'ailleurs réels, par les guerres continuelles, par les pirateries, par les naufrages, sont déjà nombreux. Ils pratiquent, sans en connaître l'expression, le calcul des probabilités. Deux bons voyages sur trois suffisent à couvrir les frais, avec de gras bénéfices. Pourquoi hasarder davantage ? Et ce jeune homme, qui n'a jamais vraiment navigué ! Colomb s'embarque à bord d'une tartane, fait deux ans de mer, obtient ses permis de capitanat, revient à Gênes, multiplie les démarches, mais encore sans succès. Il gagne alors l'Espagne. Après plusieurs mois de vaines et d'humiliantes ten-

18 III naît [R *en 1451*] au 18 III siècle, [R *et*] *plus* précisément 20 III à *lire avidement les récits* [R *de voyage*] *fabuleux* de Jean 23 III Chine. [R *Il a*] Il [R *lu*] étudié 24 III planisphères. Il [R *at à peine leur*] atteint 25 III auprès *des notables, des officiels* de Gênes 26 III nécessaires *pour son expédition.* On 29 III et [R *des rudiments d'* A *l'*]astronomie 30 III trop [R *laisser* A *lâcher*] la 31 III Les [A *riches*] armateurs de Gênes, *lucides et froids*, goûtent 32 I^a^ rêveurs. À *leurs airs*, les risques <Cette version paraissant due à une erreur de transcription, nous choisissons plutôt II et III.> 33 III réels [R *de* A *par*] guerres [R *de* A *continuelles, par les*] pirateries, [R *de* A *par les*] naufrages, sont déjà *suffisants.* Ils 36 III le [R *système* A *calcul*] des 36 III trois, *cela suffit* à 38 III jamais *commandé un vaisseau ! Colomb s'embarque*, fait 40 III Gênes, *recommence ses sollicitations, mais sans plus de* succès 42 III l'Espagne. [R *Il*] Après 42 III et [A *d'*]humiliantes

3. Médecin liégeois du XIV^e^ siècle ; voir M. C. Seymour, *Mandeville's Travels*, Londres, Oxford University Press, 1967.

tatives, il réussit enfin de se faire recevoir par la reine Isabelle, et chance inouïe, elle l'écoute. La reine Isabelle est une femme de tête, mais aussi de passions, et fort sensible à la poésie. Le roi Ferdinand n'aime point Colomb. Il cède cependant. Et voici Colomb, avec trois navires de petit tonnage, qui fait voile pour Cathay. Il aborde, après les misères que l'on sait, au San Salvador actuel. Se croyant rendu dans quelque région chinoise, il se heurte soudain à l'immense continent américain. D'où la bouleversante découverte, et le triomphe, malgré le poète, de la poésie.

L'on pourrait épiloguer à perte de vue sur les circonstances et les hasards qui, d'un coup, peuvent transformer les conceptions les plus généralement acceptées par les traditions scientifiques et philosophiques. L'exemple de Newton, et de sa pomme – qu'il faut se garder de confondre avec la pomme de Maurice Chevalier ! – incident futile en soi, illustre la façon apparemment saugrenue avec laquelle on avance dans la connaissance du monde. La chute fortuite de la pomme permet à Newton de déterminer les lois de l'attraction universelle. Cependant Newton, par sa science, est préparé pour l'analyse du choc inattendu de la grande révélation. C'est un savant. Colomb est également préparé. C'est un marin, et qui connaît son métier de marin. S'il découvre un nouveau monde *malgré lui*, – que nulle carte d'ailleurs n'avait jamais su fixer, même approximativement, sous les termes de *terrae incognitae* – il n'en demeure pas moins celui qui cherchait le passage de l'ouest vers Cathay, qui ne le trouve pas, mais le détermine, et découvre par surcroît

---

43 III Isabelle, [R *et de s'en faire écouter* A *et il se fait écouter.*] [R *Elle* A *La reine*] est 45 III mais [A *aussi*] de passion [R *aussi*] et [A *fort*] sensible 47 III Colomb, [R *par*] avec trois navires, qui *part* pour 48 III sait, *le* San Salvador 49 III dans *les terres chinoises,* il se [D *heurtait* S *heurte*] soudain 51 I[a] triomphe, *(*malgré le poète*)*, de <ajout peut-être d'une autre main> 53 III sur les *hasards et les circonstances* qui 55 III plus [R *admises dans* A *généralement acceptées par*] [D *la* S *les*] traditions 55 III scientifiques et [R *intellectuelles* A *philosophiques*]. L'exemple 57 III pomme, incident futile [A *en soi,*] [R *permet*] illustre la *manière* [R *dont l'* AR *plutôt* A *apparemment saugrenue avec laquelle*] on [R *acquiert* AR *poursuit* A *on pénètre*] la connaissance 60 III monde. [R *Avec*] La chute de la pomme 61 III Newton de [R *tracer* A *déterminer*] les lois 62 III Newton est préparé, *par ses études,* [A *et par ses réflexions*], *à profiter du* choc inattendu de *cette* révélation 65 III *lui* – [R *et*] que nulle carte [A *d'ailleurs*] n'avait [AR *d'ailleurs*] su *désigner,* [A *même sans le fameux blanc de terra incognita,*] – il 69 III Cathay, [R *et qui rencontre*] et *qui le* <« qui » et « le » soulignés> [R *trouve*] <« trouve » souligné> [A *détermine*], *malgré le miraculeux obstacle. Bref, son* [R *merveilleux* A *étonnant*] instinct

le gigantesque obstacle américain. Son étonnant instinct de navigateur né le conduit dans la bonne direction. Que demander de plus ?

J'hésite à vous raconter ici l'anecdote de l'œuf de Colomb, car vous la connaissez tous. Mais comme elle n'a jamais cessé de m'enchanter depuis ma plus tendre enfance, depuis que l'on m'enseignait, quand j'avais six ou sept ans, en même temps que le petit catéchisme, les premiers rudiments de la géographie, je me la répète à moi-même, pour mon propre plaisir, et j'espère que vous ne m'en voudrez point mortellement. J'emprunte ici un court passage de Washington Irving[4] :

> On sait que l'importance de la découverte du grand navigateur génois fut vivement contestée. Comme on en discutait le mérite devant lui, à la table d'un Grand d'Espagne, sous prétexte qu'elle ne présentait aucune difficulté, et qu'il *n'avait fallu qu'y penser*, il prit un œuf, et s'adressant aux convives : « Qui de vous, messieurs, leur dit-il se sent capable de faire tenir cet œuf debout sur une de ses extrémités ? » Chacun essaie, mais personne ne réussit. Colomb alors prend l'œuf, le frappe légèrement sur son assiette, et l'œuf reste en équilibre. Et tous de s'écrier : « Ce n'est pas difficile ! » Sans doute, répliqua Colomb avec un sourire ironique, mais *il fallait y penser*[5] !

Et pour terminer, avec Colomb, – et ces mots de ma première école résonnent toujours à mes oreilles : Christophe Colomb, Génois de nation ! – le découvreur de notre continent meurt lamentablement, à l'âge de cinquante-cinq ans, dans la plus sordide pauvreté, sur le grabat d'une mansarde de Valladolid.

---

73 III J'hésite [R *ici*] à vous raconter [R *l'œuf*] [A *ici*] l'anecdote 73 III Colomb. *Vous* la 74 II elle [R *ne m*] n'a 75 III depuis *mon* enfance 75 III que [R *j'apprenais* A *l'on m'enseignait,*] *à l'âge de* [R *sept* A *six*] ou [R *huit* A *sept*] ans 77 III catéchisme, [R *les rudiments* A *l'histoire*] *très rudimentaire* de 78 III je *veux me le* [R *raconter* A *répéter*] à 78 III mon [A *propre*] plaisir 79 III vous *n'y trouverez pas trop d'ennui.* J'emprunte un [R *récit* A *court*] passage de Washington Irving, *le célèbre* [R *auteur écrivain historique* A *historien*] : « On 88 III Colomb [R *prend*] alors 88 II sur [R *sa coquille*] son 90 II doute, ré[R *-pondit* A *-pliqua*] Colomb 92 III terminer [A *d'une façon très sommaire,*] avec 94 III nation – *il* [R *mourut mi* A *meurt*] lamentablement, dans la plus [R *grande*] sordide pauvreté, *à l'âge de cinquante-cinq ans, dans une* mansarde 95 II lamentablement, [R *dans*] à 96 II pauvreté, [R *au fond*] sur 96 III Valladolid. [R *C'était* A *C'est*] la

4. Irving raconte l'histoire de l'œuf dans *A History of the Life of Christopher Columbus* (1828), mais aucune des traductions consultées ne donne le texte rapporté par Grandbois, qui semble citer de mémoire.

5. Le paragraphe qui suit ne figure pas dans HMH.

C'est la revanche du roi Ferdinand, qui ne l'a jamais aimé, même après ses triomphes. Les rancunes sont tenaces, même celles des souverains. Et la reine Isabelle, la protectrice, est morte depuis deux ans[6].

Le port de Gênes est l'un des plus pittoresques qui soient. Toute la couleur, la joie de vivre, la misère humaine, le débraillé de tous les ports méditerranéens s'y rencontrent. Le port possède, comme une relique, son vieil arsenal, mais aussi ses quais aménagés pour les grands paquebots transatlantiques, ses immenses entrepôts, ses quais pour les vaisseaux de guerre, un port dans le port pour le charbonnage, et de petits quais vétustes où viennent ancrer tous les bateaux pêcheurs ou marchands du bassin de la Méditerranée et du Proche-Orient, venant de Málaga, de Carthagène, de Barcelone, de Marseille, d'Oran, d'Alger, de Tunis, de Naples, de Palerme, de Rhodes, de Trieste, de Salonique, de Constantinople, de Smyrne, de Chypre, venant enfin de tous ces ports ensoleillés portant les noms les plus romantiques de l'histoire grecque et latine. La nuit, cette partie du port, avec ses centaines de trattorias, de bistrots, de petits bars, de petits hôtels très borgnes, avec lanternes rouges, que la décence empêche de désigner par des termes plus précis, la nuit, cette partie du port s'anime étrangement. On a l'impression que tous ces matelots, ces marins, ces pêcheurs, ces débardeurs, ces mauvais garçons et ces filles de petite vertu ne voient jamais le soleil. Car les nuits du port de Gênes offrent beaucoup d'activités et d'agitation. Les rixes, naturellement, y sont classiques et régulières, et quand ma

97 III ne l'[R *avait* A *a*] jamais 98 III tenaces, [A *même celle des souverains.*] Et 99 III Isabelle est 102 III couleur[R , *et*] la joie, la misère, *la saleté même* de tous 103 III rencontrent. *Il* possède [R *son* A *son vieil*] arsenal, ses quais 105 III paquebots, ses immenses entrepôts, [D *son* S *ses*] [R *nouveau port* A *quais*] pour 106 III un port *intérieur* pour le *charbon,* et 108 III tous les *petits* bateaux du bassin *méditerranéen*[R , *vivent*] et du 112 III Constantinople, [A *de Smyrne,*] de Chypre, [R *de*] venant 114 III latine. // La 117 III rouges, [A *que la décence empêche de désigner de façon plus précise.*] *cette partie du port, la nuit,* s'anime 119 III matelots, *ces pêcheurs,* ces *marins, ces besogneux,* [A *ces mauvais garçons et ces filles de petite vertu*], *ne vivent que la nuit.* Car 122 III Gênes *montrent* beaucoup 123 III naturellement, *sont régulières et classiques* et quand [R *j'étais* AR *j'étais* A *je flânais dans les mauvaises fumeries*] *sur le* [A *du*] *Bund* de Shanghai, je pensais [R *au*] à la

6. Les chiffres qu'on trouve au haut du f. 16 du manuscrit III montrent que Grandbois a bien vérifié les dates, peut-être dans l'ouvrage d'Irving auquel il réfère.

curiosité me conduisait dans les mauvaises fumeries du *Bund*[7] de Shanghai ou de celui de Canton, je pensais à la piazza Caricamento[8], qui fournissait à leurs habitués l'occasion des mêmes explosions de la force brutale.

Le cimetière de Gênes est célèbre. Des tombeaux du goût le plus douteux s'élèvent aux côtés de mausolées de la plus noble architecture. De grands artistes, il ne faut pas l'oublier, firent des séjours prolongés à Gênes, et contribuèrent, par le rayonnement de leur génie, à la grandeur des arts génois. Cependant un artiste exceptionnel, l'architecte Galeazzo Alessi, fit plus pour la beauté de Gênes que tous les autres sculpteurs ou peintres. Alessi était né à Pérouse. Il avait étudié les arts à Pise, à Florence, à Rome, à Vérone, à Paris. Il aimait Gênes. Il la transforma, grâce à son génie, par un style très personnel qu'il avait su adapter aux conditions particulières de la situation de Gênes. Car la ville compose un immense amphithéâtre naturel. Des montagnes l'appuient. Toutes les rues de Gênes descendent en pente vers la mer. D'un petit bateau du port, vous pouvez voir Gênes comme si elle vous était donnée en spectacle.

126 III fournissait [R *les mêmes motifs*] à leurs 126 III habitués [R *les mêmes* A *à l'occasion des mêmes*] *exercices* de la force brutale *et* [R *soudaine.*] *de* [R *l'* A *son*] *explosion soudaine. //* Le 128 III Des *mausolées du plus mauvais goût y* côtoient *des tombeaux* de la plus noble 129 II douteux [R *y*] s'élèvent 130 I[a] architecture. [A *De grands artistes,*] il ne faut pas [A *l'*]oublier, firent II architecture. *Il* ne faut pas *oublier* firent III architecture. *Il ne faut pas oublier que des artistes comme Rubens et Van Dyck* firent 131 III contribuèrent, [R *à l'atmosphère* AR *former*] *par leur génie, à* [R *diriger* A *influencer*] *les* arts 133 III un *grand artiste,* l'architecte [A *Galeazzo*] Alessi, 134 III tous les *artistes étrangers.* [R *C'était un enfant de Gênes même.* A *Il était né à Pérouse.*] Il avait 135 III étudié *à l'étranger,* à Pise 136 III Rome, à [R *Pero*] Vérone 136 III Paris, *et il* aimait [R *sa ville*] Gênes 137 III grâce [R *à un*] style [R *très personnel,*] *d'un génie* très 138 III adapter *à la* [R *très particulière*] *situation* [A *particulière*] de Gênes 139 III Car *Gênes* [R *est* A *compose naturellement*] un immense amphithéâtre, *à la manière des forums romains. Le dos de Gênes est* [R *com*] *encerclé de montagnes.* Toutes les rues de *la ville* descendent 141 III vers *le port. Et d'un* petit 141 III vous [D *longer* <?> S *pouvez* <?>] [R *Gênes*] voir 142 III spectacle. [A *C'est un immense théâtre naturel.*] *Mais le* spectacle dure

7. Mot d'origine indienne traduisant le nom chinois *Wei-ton* et signifiant « remblai » ou « berge ». On y trouvait les consulats et les banques internationales. Les fumeries se trouvaient peut-être en face du *Bund*, du côté du port, mais pas sur le *Bund* même. Voir, pour le sens de *Bund*, Christopher New, *Shanghai*, Londres, Macdonald, 1985, p. 20.

8. Le passage qui suit, jusqu'à la fin de l'émission, ne figure pas dans HMH.

Le spectacle dure le jour et la nuit, depuis des siècles. Nul auteur dramatique, nul metteur en scène du gigantesque cinéma américain ne peuvent approcher la vie dramatique et la grandeur panoramique de Gênes.

Il y a les palais de Gênes. Tous faits de marbre, d'un marbre doré par les âges, et qui a pris les tons de l'ivoire. La via Garibaldi, la via Cairoli, la via Balbi en sont bordées. La vieille noblesse génoise y vécut, et l'aristocratie qui put survivre aux bouleversements de notre époque y vit encore. L'étroitesse des rues empêche que les façades de ces palais soient grandioses. Les châteaux de la Loire, par exemple, profitaient d'un espace qui permettait aux architectes d'élever un chef-d'œuvre d'équilibre et de beauté, parmi le dessin des pelouses, des parcs, des étangs, de la forêt, qui lui apportait une perspective unique. Les palais de Gênes sont construits sur la rue même. Malgré le marbre, ils n'enchantent pas par leur apparence. Mais l'intérieur de ces palais révèle des richesses d'une somptuosité sans égale. Le palazzo Bianco renferme une collection de porcelaines que l'on ne peut trouver dans aucun musée ; le palazzo Rosso des ducs de Galliera, voué à la peinture, montre des toiles magnifiques de Dürer, de Titien, du Caravage, de Van Dyck, de Murillo. Il y a le palazzo Durazzo-Pallavicini, avec des Rubens, des Tintoret. Il y a le grand palais Doria, d'Andrea Doria, surnommé le Père de la Patrie, dans lequel il mourut, comme un patriarche, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

Et c'est ainsi que Gênes continue de vivre, parmi ses laideurs et ses beautés, respectant ses palais et crachant cependant de son port la fumée noire de ses charbonniers du XX^e^ siècle.

---

143 III nuit, [R *et*] *et* depuis 144 III nul *Shakespeare, nul* metteur 145 III peuvent *arriver à la cheville* [R *de cette mise en*] *de* la vie dramatique et *de* la 147 III marbre, [A *d'un marbre doré par les âges, qui a pris les tons de l'ivoire*] [R *et qui* A *et dont*] *certains* [A *sont*] d'une [R *magn*] *somptuosité sans égale.* La via Garibaldi, [R *dessinée* A *tracée*] *par Alessi,* la via Cairoli, *et* la via Balbi 149 III bordées. *Toute l'ancienne* [R *noblesse* AR *aristocratie* A *noblesse*] génoise 151 III bouleversements [R *des* A *de nos*] *temps* y 151 III L'étroitesse *des vias,* des rues *empêchait* que 152 III palais *fussent* grandioses 154 III architectes *de construire* un 155 III beauté, [R *en*] *tenant compte* des pelouses, *de l'étang,* [A *du parc*] de la forêt *proche, et d'une* perspective 157 III rue. *Leur apparence extérieure, malgré le marbre, est sévère.* Mais 159 III richesses *inouïes.* Le palazzo Bianco renferme *des collections* de porcelaines 162 III toiles [A *magnifiques*] *de Dürer, de Van Dyck, de Murillo, de Titien, du Caravage.* Il 165 III Tintoret, *des Ribera.* Il 165 III Doria, *que l'on a* surnommé 166 III Patrie, *où* [R *le vieux*] il 167 III ans. // *C'est* ainsi 168 III parmi ses *beautés et ses laideurs,* respectant 169 III crachant [A *cependant*] de 170 III ses [R *pagne*] charbonniers

48 : PISE[1]

1951-08-21, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

De Gênes à Pise – une distance de soixante kilomètres environ – la route bordée d'oliviers, et longeant la mer dans sa première partie, nous fait découvrir de petites villes ravissantes dont les plages forment le prolongement naturel de la Côte d'Azur française. C'est toujours l'admirable Méditerranée, la mer légendaire des belles civilisations évanouies.

D'abord Nervi, goûtée pour la douceur de son climat, et qui embaume, car elle est entourée, ou plutôt enfouie parmi d'immenses jardins de citronniers et d'orangers. Après la petite ville odorante, la route gagne les montagnes, d'où l'on peut contempler un des plus merveilleux paysages du monde. De-

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. Plusieurs marques sur le texte et numéros en marge gauche, sans doute d'une autre main. Inexplicablement, « Pise » a été raturé dans le paragraphe d'introduction et remplacé par « Huê ». II : Manuscrit de 30 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 30 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Pise », avec en surtitre « Visages du monde », p. 1 (ANC). III : Manuscrit de 29 f. (20,3 × 12,4 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Pise », avec en sous-titre « Notes », p. 1 (BNQ).

4 III Pise – [R *une distance d'environ cent cinquante* A *à peine*] *soixante* [A *de*] *kilomètres* [A *à*] – *une* route 5 III d'oliviers, longeant 7 III plages *sont* le 7 III naturel *des plages* de 8 III Méditerranée, *l'antique Mare nostrum* <souligné> *des* [R *la* A *belles*] *civilisations* [R *grecques et latines* A *évanouies*]. // *C'est d'abord* Nervi 10 III climat, [R *et*] qui 11 III entourée *de plantations d'orangers et de citronniers. Après Nervi,* la route 13 III montagnes, [R *et redescend ensuite où l'on* A *par des pentes assez raides, mais du*] *sommet desquelles* l'on 14 III des [A *plus*] merveilleux

1. Le texte de cette émission a été publié dans HMH, avec quelques omissions, p. 111-114.

vant nous, c'est la masse mouvante, et selon le mot de Paul Valéry[2], toujours renouvelée, de la mer antique. À notre droite, l'on peut distinguer, brillant comme des diamants sous le soleil, les pics des hauts glaciers des Alpes. Vers l'est, à gauche, c'est la fuite dorée des plages que nous retrouvons tout de suite à la descente des montagnes.

Santa Margherita Ligure, avec des rochers pourpres, un sable fin comme le sel, la frange délicate et blanche du flot bleu, et des marins nonchalants qui font la pêche des homards, des langoustes, des rougets, des loups, de la rascasse, des poulpes, des congres, mais à leur façon, c'est-à-dire quand le temps est extrêmement favorable, et quand ils ressentent le pressant désir de manger une soupe de poissons. Car durant la belle saison, laquelle dure sept ou huit mois, ils louent leurs barques, auxquelles ils ont ajouté un petit moteur, aux touristes et aux baigneurs, à des prix modestes, mais qui leur semblent mirifiques. L'argent qu'ils récoltent leur permet de vivre en toute

15 III c'est la *grandeur* [A *sans cesse*] *admirable,* [A *toujours renouvelée, selon l'expression du poète Valéry,*] de la mer, *à* notre 16 II Valéry, [R *et*] toujours 17 III distinguer, [R *les* [AR *glaciers*] *cimes neigeuses des Alpes*] brillant 17 I[a] distinguer, [A ()brillant comme <...> le soleil,[A)] les <ajouts peut-être d'une autre main> 17 III soleil, [A *les glaciers*] *des Alpes maritimes, à notre* gauche, 19 III dorée, *vers l'est,* des 19 III nous *allons retrouver bientôt. Et tout de suite,* [A *comme au cœur des deux*], c'est Santa Margherita Ligure, avec des *roches rouges,* un sable *d'or, et* des [R *pêcheurs* A *marins*] nonchalants 23 III homards, *des rougets, des congres, des loups, des plies,* mais à leur [R *manière* A *façon*], *ce qui veut dire* quand le temps est [R *fort beau* A *extrêmement favorable,*] et [R *qu'ils ont* A *quand ils ressentent*] le [A *pressant*] désir 26 I[a] le *prenant* désir <Nous corrigeons, cette version semblant attribuable à une erreur de transcription, reproduite par HMH.> 27 III une [A *bonne*] soupe 27 III poissons. [A *Car*] *Durant* la [R *belle*] saison [R *d'été,*] [A *laquelle dure* [AR *six mois*] *huit mois*], *gâtés par les touristes,* ils louent 28 III louent *leur barque* [R *pour*] à des prix *qui leur apparaissent* mirifiques. *Ils ont ajouté* [A *un petit moteur*] *à leur barque un petit moteur.* L'argent 31 III récoltent [R *l'été*] leur 31 III vivre [A *en toute liberté*] toute l'année. *Une pêche ou deux chaque semaine, durant* [R *la saison de*] *l'hiver,* alimente[R *-nt*] [R *la* A *leur*] *cuisine.* Quelques oliviers *mûrissent leurs fruits dans le* [A *petit*] *jardin de la maison. Il y a* [A *aussi*] *des orangers, des mandariniers. Pourquoi s'en faire ! //* [A *Cependant*] *Les fils,* [A *alouettes*] [D *gagnés* S *gagnées*] *par les* [R *appels de la radio* AR *appâts* A *mirages*] du cinéma *et de la radio,* tentent de gagner l'Amérique. *Ceux qui pourront l'atteindre seront* [R *garçons de bar dans* A *plongeurs dans des bistrots de*] *Brooklyn,* [A *débardeurs, chômeurs avant la lettre, et parfois*] *avant de s'engager dans* [R *des lu* A *s'engageront dans des*] *aventures souvent trop périlleuses* [AR *selon l'avis* A *selon l'entendement*] [AR *pour*] [D *les* S *des*] *lois américaines.* Ils n'ont pas su [R *connaître*] reconnaître leur bonheur, *leur facilité de vivre, ils ont désiré* [D *des* S *ces*] *dollars qui ne leur servent à rien, qu'ils dépensent dans le* [R *fond de* A *les*] salles

2. Allusion aux vers du *Cimetière marin* : « Midi le juste y compose de feux / La mer, la mer, toujours recommencée ! »

liberté toute l'année. Quelques oliviers, quelques mandariniers cernent leurs maisons. Que demander de plus ?

Cependant les vieux s'inquiètent, car leurs fils, attirés par les mirages du cinéma, tentent de gagner l'Amérique. Certains y réussissent. Ils n'ont pas su reconnaître leur bonheur, et peut-être rêvent-ils, au fond des salles enfumées des *pool rooms* du vieux Manhattan, au temps où ils étaient libres et joyeux, à bord de leurs barques de pêcheurs de Santa Margherita, sous le soleil, et bercés par le chant éternel de la mer bleue.

C'est ensuite Portofino, petit port tapi au fond d'une baie, qui ajoute une page à l'histoire française. François Ier, après la bataille de Pavie[3], qu'il avait perdue contre Charles Quint, y fut tenu prisonnier. Le roi François rageait, car seule la tempête l'avait forcé d'y aborder. On rapporte qu'il ne put jamais pardonner aux Italiens cette humiliation.

Et puis Rapallo. C'est un beau nom, fourmillant de musique si on le prononce à l'italienne. Rapallo est l'un des coins les plus adorables que je connaisse, et si je possédais vingt vies, j'y passerais volontiers le cours d'une demi-douzaine. Je n'en ai qu'une, hélas, et déjà fort hypothéquée. À Rapallo, on pêche le corail et le thon. Le soir, les jeune femmes chantent sous les palmiers de la promenade qui borde la mer.

La route quitte la côte. Et nous voici à Pise.

---

38 III Manhattan, *alors qu'ils pourraient être joyeux et libres* à bord 40 III soleil *avec* le chant 40 III bleue. *Mais ainsi va la vie. // C'est* 41 III Portofino, *qui présente assez peu d'intérêt, sauf du point de vue historique, car* François Ier 44 III tenu [A *quelque temps*] prisonnier [A *un certain temps*]. Le roi 44 III car *seul le mauvais temps de la mer* l'avait 45 III qu'il ne *pardonna jamais* aux 48 III l'italienne.[R , *et qui*] Rapallo est *l'une des* [R *petites*] *plages* [R *italiennes* A *de la Riviera italienne*] les plus 49 III connaisse. *J'aimerais y vivre toute une vie, si je possédais vingt vies.* [R *Car* A *Mais*] *il y a d'autres endroits du monde qui pourraient remplir les autres dix-neuf vies. Le monde est vaste, sa beauté est innombrable, qu'elle soit chinoise,* [R *américaine*] *hindoue, européenne ou américaine.* [R *Nos* A *Et les*] *sapins* [A *canadiens*] *penchés sur les* [R *bords* A *rives*] *de nos lacs du nord apportent une beauté différente de celle des hauts cyprès protégeant les villas de Florence. Qui pourrait juger de la supériorité du cyprès sur le sapin ?* [R *ou vice-versa.*] *Les* [A *multiples*] *visages du monde* [R *mon*] *offrent des facettes si* [R *différentes, et*] *si tentantes, si savoureuses,* [R *que l'on ne peut choisir véritablement sans risquer de se tromper* A *qu'il est impossible, à moins de parti pris,* [AR *donner*] *d'accorder à l'un d'entre eux la palme victorieuse.*] *// Et nous arrivons* à Pise 51 II pêche [D *du* S *le*] corail et [D *du* S *le*] thon

3. Cette bataille eut lieu en 1525.

Je n'ai jamais séjourné longtemps à Pise, mais j'ai dû m'y arrêter, pour un jour ou deux, au moins une vingtaine de fois. En me rendant à Florence, ou en revenant de Florence, où j'allais chaque printemps. Et si je n'avais eu le goût fervent, qui ne m'a jamais laissé, de la capitale de la Toscane[4], j'aurais aimé passer des semaines à Pise. Mais j'adorais Florence, et Fiesole[5], dont je vous ai parlé déjà l'année dernière.

Pise est un centre d'art très exceptionnel. Car il y a l'art pisan, comme il y a l'art florentin ou romain. Aujourd'hui, l'art pisan confine plutôt à l'artisanat. Mais les artisans de Pise sont des artistes. Et quoiqu'ils soient tenus de refaire sans cesse, dans la poussière de marbre, pour les besoins des touristes, les Trois Grâces ou l'Apollon, ils consacrent néanmoins leurs loisirs pour créer des œuvres personnelles qui révèlent souvent des dons étonnants.

Pise est surtout célèbre pour son campanile, ou tour penchée, et son *campo santo*. La tour tient de l'histoire même de la ville. Construite entre le XII^e^ et le XIV^e^ siècle, alors que la république était à l'apogée de sa puissance, et tenait victorieusement tête aux républiques voisines, – Gênes, Florence et

55 III séjourné *longuement* à Pise, mais j'ai [R *dû m'y arrêter* A *ne m'y arrêtais*] pour 56 II fois, [R *et*] *en* me III fois. *Si* je n'avais 57 III où [R *je me rendais* A *j'allais*] chaque 58 III fervent, *et* qui 59 III laissé, *de Florence, j'aurais volontiers passé des semaines et des mois* à Pise. *Car c'est une petite ville attachante entre toutes. Mais je me hâtais de gagner Florence et Fiesole,* [R *où tout au-dessus de* A *qui domine*] Florence, [R *m'a toujours enchanté. //*] [A *et*] *qui me procurait le plus pur enchantement.* [R *// Mais Pise*] *Je* vous ai déjà parlé *de Florence* l'année dernière. *Je vous en reparlerai encore, si* [A *toutefois*] *Dieu nous prête vie.* [R *// Pise Et si Radio-Canada me continue laisse cette petite tribune* <?>] *// Pise compose* un centre 61 II déjà [R *il y a*] l'année 62 III exceptionnel. *Il* y a 63 III florentin, *l'art* romain. *L'art* pisan *s'exerce le plus volontiers dans* [D *le* S *la*] [A *taille du*] *marbre.* [A *Tous*] [D *Les* S *les*] artisans 65 II Et [R *quoi*] quoiqu'ils III Et *quoiqu'obligés* de 65 III cesse, [A *en poussière de marbre*] *les Trois Grâces, ou l'Apollon, pour les besoins des touristes, ils ont conservé un souci de l'art* [R *qu*] *dont ils se servent, pour créer, dans leurs loisirs,* des œuvres personnelles qui *souvent révèlent* des dons 67 II consacrent [R *néan*] néanmoins 70 III surtout [D *fameuse* S *célèbre*] *par sa* [R *fameuse*] *tour, le Campanile, et par* son 72 III Construite [R *durant pendant*] entre le XII^e^ [R *siècle*] et le XIV^e^ siècle, *à l'époque* de [R *le* A *la*] *grande puissance* [A *de Pise*], *car elle* tenait [A *alors*] tête [R *alors*] aux

4. Voir l'émission 2 (p. 33), où Grandbois précise qu'il a fait à Florence un séjour annuel, de 1926 à 1938.

5. La fin de cette phrase et le paragraphe suivant ne figurent pas dans HMH.

Venise – la tour est un chef-d'œuvre de cet art délicat, encore teinté de byzantin, qui nourrit la Renaissance. Elle a près de 180 pieds de hauteur ; des colonnettes de marbre ornent ses étages circulaires ; et de son sommet l'on peut admirer l'adorable pays pisan, avec ses oliviers, ses cyprès sombres et pointus comme des lances d'épées, et la ligne étroite et sinueuse de l'Arno[6] qui, descendant du mont Falterona, où il prend sa source à près de cinq mille pieds d'altitude, et passant par Florence, vient diviser Pise en deux parties pour aller se jeter dans la Méditerranée. La tour penchée penche davantage avec les ans. Cependant les ingénieurs prétendent qu'elle ne risque point de s'effondrer avant un millénaire. À moins naturellement d'un cataclysme, ou de quelque bombe atomique.

Le grand savant Galilée qui, dans son supplice, et malgré toutes les conceptions de son époque, persistait à répéter : « *Eppur si muove* (Et pourtant, la terre tourne) », fit ses expériences les plus remarquables du haut de la tour. Il inventa le thermomètre, le baromètre, et construisit la première lunette astronomique qui permit de distinguer les accidents géographiques

75 III chef-d'œuvre [R *d'* A *de cet*] art délicat, *tenant du* byzantin, [R *ouvragée*] *qui est le produit* [A *direct*] *de* la Renaissance 76 II teinté de [D *byzantisme* S *byzantin*] qui nourrit <HMH donne « byzantisme »> 76 III près de *160* pieds 77 II hauteur, des colon[R *-nades* A *-nettes*] de marbre III hauteur [R *et décorée* A *et*] décorée de colonnettes [R *superposées* A *posées sur six*] étages 78 III circulaires, *de marbre naturellement. On atteint son sommet par un escalier intérieur, en colimaçon, qui exige* [R *la jeunesse des membres*] *une certaine vigueur, laquelle n'appartient qu'à la jeunesse. //* [R *Mais*] [D *du* S *Du*] *haut du campanile, la vue est admirable.* [R *et mérite toutes*] *les fatigues. C'est* l'adorable 79 III cyprès, *et la ligne* [R *droite* A *étroite*] de l'Arno, qui [A *venant de Florence*] *poursuit son chemin vers la mer. La tour, penchée comme vous le savez tous, possède également son histoire. Il apparaît que les architectes n'avaient point tenu trop compte de l'état du terrain.* [D *Le* S *La*] [R *Campanile* A *tour*] *est une pure merveille, mais son étrangeté vient surtout de son bizarre équilibre, qui l'a rendue célèbre, car les monuments d'art, en Italie, sont innombrables. Chaque* [R *année* A *centenaire*] *la tour penche un peu plus, de quelques pouces. Les ingénieurs prétendent qu'elle peut tenir* encore [R *une centaine d'années* A *un millénaire.*] *// Galilée, le grand savant* qui 81 I[a] Falterona, [A *(*]où il <...> par Florence,[A *)*] vient <ajouts peut-être d'une autre main> 83 II parties [R *et va* A *pour aller*] se 84 II penche [R *un peu plus* A *davantage*] avec 89 III persistait à [R *dire que la* A *répéter :*] « Eppur 90 I[a],III muove « Et <...> tourne » <Nous remplaçons les guillemets par des parenthèses.> 90 II pourtant [R *elle* A *la terre*] tourne » 91 III Il *fut l'inventeur du* thermomètre, *du* baromètre, et 93 III qui [R *nous firent* A *permît*] *apercevoir les premiers* accidents

6. La suite de ce paragraphe ne figure pas dans HMH.

de la lune. Dans les dernières années de sa vie, il devint aveugle. Ainsi, celui qui le premier parmi les hommes avait aperçu au plus près le monde astral ne pouvait plus rien distinguer des plus humbles choses qui l'entouraient. Ironie du destin, que l'on peut rapprocher de l'émouvante aventure de l'un des plus grands génies musicaux de tous les temps, Beethoven, qui devint sourd.

Le *campo santo*, c'est-à-dire le cimetière, est de toute beauté. À cette époque, l'on savait encore honorer les morts. Un artiste prodigieux, Giovanni Pisano, en fut le créateur. Il le dessina, indiqua la place des mausolées et des tombeaux, en éleva quelques-uns des plus remarquables, et fit appel aux sculpteurs les plus illustres pour les orner[7]. De sorte que l'on peut y admirer des bas-reliefs et des fresques de Giotto et de Gaddi, des œuvres étonnantes de Lorenzetti[8] et d'Orcagna, de Volterra[9] et de Guidotti[10]. Certains cimetières d'Italie sont les plus beaux refuges d'art du monde. D'art, et d'amour aussi. Tout ce qu'il m'est permis de dire, car il ne faut pas irriter certains esprits chagrins, c'est que les couples italiens, par les doux crépuscules de l'été, vont au cimetière glorifier leurs amours, joignant ainsi l'exaltation suprême de la vie au grand silence éternel de la mort[11].

94 III lune. *Les petites encyclopédies sont précises. L'une de celles-ci dit : « Il mourut aveugle. » Ainsi,* [R *le* A *celui qui le*] *premier* [R *homme qui*] *avait* [R *contemplé* A *vu de plus près*] *les astres* [R *mourut dans la nuit* A *acheva sa vie dans la nuit terrestre.*] // Le 96 II des [R *ce* <?>] plus 99 1ª qui devi[R *-e-*]nt sourd II qui *devient* sourd 101 III est *l'une des merveilles de notre* [R *temps* AR *première*] *époque chrétienne, alors que l'on continuait* [R *chez* A *encore, dans*] *les familles, de respecter les morts* [R *autant*] *au moins* [A *autant*] *que ses vivants.* Un artiste *de génie*, Giovanni 104 III place *des tombeaux*, en [R *con*] éleva 105 III plus *importants*, et 105 III aux *meilleurs sculpteurs de son temps* pour 106 III l'on [R *y*] peut admirer des bas-reliefs [R *de*] et 108 III d'Orcagna, [A *les travaux*] *celles de* Volterra 109 III Guidotti. [R *Les* A *Certains*] cimetières 110 et <voir Appendice IV, p. 744>

7. La phrase suivante ne figure pas dans HMH.

8. Il s'agirait de Pietro Lorenzetti, dont le frère Ambrogio fut également peintre.

9. Daniele Ricciarelli, dit Daniele da Volterra, peintre et stucateur du XVI^e siècle.

10. Paolo Guidotti, dit Borghese (1569-1629), peintre, sculpteur et architecte.

11. Les cinq paragraphes qui suivent ne figurent pas dans HMH.

Pise renferme d'innombrables beautés. La cathédrale, – *il Duomo* – est un pur chef-d'œuvre de l'art toscan. Elle est toute de marbre blanc, et sa façade, dans sa partie supérieure, montre quatre galeries de hautes colonnes superposées. Le vaisseau intérieur est soutenu par soixante-huit colonnes, trophées rapportés par les Pisans lors de leurs guerres victorieuses. La coupole est ornée de mosaïques de Cimabue. Parmi de grandes richesses picturales, on distingue une *Sainte Agnès* d'Andrea del Sarto, devant laquelle le poète anglais Shelley vint souvent rêver.

Il y a encore le baptistère, de marbre également, qui se trouve en face de la cathédrale, et contient de saisissants bas-reliefs représentant, de l'Annonciation et de la Nativité au Jugement dernier, les diverses scènes qui illustrent le christianisme.

Non loin du centre de la ville, on trouve Santa Maria della Spina, une petite église toute blanche qui se glorifie de posséder, – et de là son nom – une des épines de la couronne pathétique du Christ. L'émouvante relique avait été rapportée de Terre sainte par un riche marchand pisan.

Pise, jadis glorieuse, vit encore aujourd'hui de son passé. Mais elle le vit harmonieusement, avec grâce et naturel, dans une sorte d'imprégnation poétique. Elle est de Toscane. Et voici quelques lignes de Marcel Brion[12] :

> De même que les irisations humides de la Vénétie et de la Hollande ont favorisé l'épanouissement des peintres, et de peintres avant tout coloristes, la structure rocheuse de la Toscane, la netteté de ses profils, la fine transparence de son air, rassemblaient

127 II cathédrale, [A *et*] contient [R *des* A *de saisissants*] bas-reliefs 128 II et [A *de*] la Nativité [R *à*] au 132 III blanche, [A *encore*] *de marbre bien entendu,* qui 132 III posséder une 134 III Christ. *C'est un* [A *riche*] *marchand de Pise, revenant* [R *d'un pèlerinage*] *de la Terre sainte, où il avait accompli un pèlerinage, qui avait rapporté,* [A *dit-on,*] *l'émouvante relique. // Pise est une ville d'art. Elle a même donné* [R *lieu à*] *une école de peinture et de sculpture, au* XIII^e *siècle, qui en* [R *a fait* A *fit*] *le centre de l'éblouissante école toscane.* [R *Car, pendant un moment,* A *Car*] *Pise, avant la Renaissance* [R *tenait école supérieure à celle de* A *dominait*] *Florence, sa rivale, qui la domina par la suite. // Si j'avais moins aimé Florence,* [R *j'aurais pu je serais* AR *j'aurais* A *je serais*] *demeuré beaucoup plus longtemps à Pise. Car c'est une des petites villes les plus touchantes du monde.* <fin de III> 137 II naturel, [R *avec*] dans

12. Voir Doré Ogrizek, *l'Italie,* textes de Marcel Brion, Philippe Lefrançois et J.-L. Vaudoyer, Paris, Odé, 1949, p. 342-343.

les éléments propices à la naissance d'un peuple de sculpteurs et de peintres qui, dans la peinture même, cherchaient avant tout la forme et, dans la forme, le pur équilibre des masses, la netteté franche des volumes, une certaine architecture, enfin, de la matière et de la pensée.

Le peuple toscan s'est montré le plus sensible à la beauté et, par là, il a permis l'entrée de la beauté dans la chose publique, dans la vie de tous les jours. Ailleurs, l'amour et l'appréciation des objets d'art sont plus ou moins le privilège d'une minorité. En Italie, en général, et plus particulièrement en Toscane, l'objet d'art est dans la rue, à la portée de tous, offert à l'admiration constante du plus grand nombre, et cette intimité avec le chef-d'œuvre, au lieu de créer une accoutumance paresseuse, une indifférence aveugle, a affiné à l'extrême le sens et l'intelligence d'un peuple qui, par l'opération du « miracle toscan », est devenu à son tour, lui aussi, une sorte de chef-d'œuvre.

49 : L'ANNAM (1)

1951-08-28, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Le texte de cette émission reprend intégralement celui du 29 août 1950. La description des versions de ce texte de même que les variantes se trouvent à l'émission 20.

50 : L'ANNAM (2)[1]

1951-09-04,
réal. : R. de Vaudreuil

Le passage de Marco Polo en Indochine, au XIII[e] siècle, ne semble pas avoir incité les voyageurs d'Occident à marcher sur ses traces, puisque ce n'est que trois cents ans plus tard que des navigateurs européens abordent ces côtes déjà légendaires. Parmi ceux-ci, les premiers sont des Portugais, les marins les plus audacieux de l'époque. Des Hollandais les suivent de près, et fondent un comptoir d'échanges. Épices rares, pierres précieuses, ivoire, bois de teck, contre de la pacotille. Puis les Anglais, qui tentent en vain de s'y installer. Tout ceci, uniquement en vue du négoce. Mais des missionnaires les ont tous précédés. En effet, en 1614, quand la mission de saint François Xavier est chassée du Japon, les Jésuites se réfugient à Fai fo, le seul port indochinois qui soit alors accessible aux Européens.

Le premier Français qui rejoint ces régions se nomme le père Alexandre de Rhodes. Il est d'Avignon, doué d'un zèle

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. II : Manuscrit de 31 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 31 en marge supérieure droite, sous le titre courant « l'Annam », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit incomplet de 12 f. (20,3 × 12,4 cm), au crayon, paginé 19 à 30 en marge supérieure droite, sous le titre courant « l'Annam ». Ce manuscrit correspond à la partie du texte qui diffère de l'émission 21 (BNQ).

6 II tard [A *que des navigateurs européens*] abordent

1. La première partie de cette émission, jusqu'à « ... est enfin consommée. », reprend intégralement le texte de la vingt et unième émission, intitulée « La Cochinchine ». Cependant, les variantes étant nombreuses, nous avons choisi de redonner ce texte, à l'exclusion de la longue citation. Pour les notes correspondant à cette partie du texte, voir l'émission 21 (p. 147-152). Les cinq premiers paragraphes de cette émission ne figurent pas dans HMH.

peu commun, très érudit et très versé dans les langues, qui publie plus tard un dictionnaire annamite-latin-portugais. Des rivalités entre missionnaires de différentes nationalités, et de différents ordres, ne lui permettent point de se livrer aux travaux qu'il souhaite d'accomplir. En outre, de la part des autorités indigènes, éclatent d'atroces persécutions, et de nombreux missionnaires sont torturés et mis à mort.

C'est enfin un religieux français, Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, qui, par son courage et sa ténacité, et à la faveur d'un concours de circonstances extrêmement romantiques, réussit de nouer des liens étroits entre la France et l'Indochine, liens assez solides pour avoir pu résister jusqu'à nos jours. (Je parle toujours de la période de l'entre-deux-guerres !) L'évêque d'Adran n'a que trente-trois ans lorsqu'il est promu à l'épiscopat. Il séjournait alors à Pondichéry, guettant le moment propice à l'accomplissement de sa mission. Quand les persécutions perdent de leur virulence et paraissent enfin s'apaiser, il gagne tout de suite l'Indochine et fonde un séminaire à Ha-Tien. Mais il commence à peine d'exercer son action qu'une révolte de palais force Nguyên Anh, le roi des Annamites, à s'enfuir. Il trouve refuge au séminaire de l'évêque d'Adran, et celui-ci, pendant près de dix ans, partage la fortune et l'infortune du roi, car les rebelles sont tantôt vainqueurs, tantôt vaincus. Puis le roi, après avoir fait vainement appel aux Siamois, contre l'avis de l'évêque, le supplie de se rendre en France, afin de réclamer des secours au roi Louis XVI. Et voici ce qu'écrit, à ce propos, l'historien Henri Gourdon : « Il lui remettait [...] d'une complète égalité. »

De grandes difficultés, des conflits sanglants ne manquent pas de surgir et, durant de nombreuses années, ne cessent de rougir de sang les nouveaux liens tissés entre la France et l'Indochine.

Nguyên Anh, avec le concours des Français, et grâce à l'appui toujours fidèle de monseigneur d'Adran, fonde une nouvelle dynastie, et sous le nom de Gia-Long, se proclame empereur de l'Indochine. Son fils aîné, le prince héréditaire, celui qui avait joué avec le Dauphin à la cour de Versailles, est mort prématurément. Son frère puîné succède au trône de Gia-

19 Il érudit [A *et très*] versé de

23 Il d'accomplir. [R *Ensuite,* A *En outre,*]

Long, et répudie complètement la politique de son père. Ses deux successeurs conservent la même attitude. Les Français, lassés, interviennent alors militairement, et c'est la plus grande aventure coloniale française du XIX^e siècle. Et la conquête de l'Indochine est enfin consommée.

Saigon[2] compose le cœur économique de l'Indochine. Et c'est vers ce petit Paris asiatique que vont se centraliser les intérêts les plus considérables de ces immenses régions. La Bourse du riz, du caoutchouc, des bois rares et précieux se révèle d'une extrême activité, et les grandes banques ne laissent pas de jouer un rôle prépondérant, – souvent abusif – sur la hausse ou la baisse du coût de la poignée de riz dont doivent s'alimenter les indigènes, avec quelques fruits, et une banane.

C'est de Saigon que l'on part pour le Cambodge et le Siam, c'est aussi de Saigon que l'on part, dans le sens contraire, et en direction de la Chine, pour l'Annam.

Quelques heures à peine de route, ou d'un chemin de fer hoquetant et nous voici en pays annamite.

Personne ne connaît l'origine[3] des Annamites. Alors que les Cambodgiens, par de nombreux traits, et aussi par leurs coutumes et par leurs mœurs, s'apparentent aux Hindous, les Annamites ressemblent par plus d'un point aux Chinois des provinces du sud. Certains savants prétendent, preuves à l'appui, – car les savants argumentent toujours avec preuves à l'appui – qu'ils sont les descendants de Chinois habitant, dès le VIII^e siècle avant l'ère chrétienne, le sud du fleuve Bleu, et que des invasions les repoussèrent vers le Tonkin et l'Annam ac-

68 III dont, *avec le poisson et les fruits,* doivent s'alimenter les indigènes. C'est 71 III part, [A *dans le sens contraire, et*] en 73 II fer hoquetant, [A *et*] nous III fer, et nous 75 III Annamites. *Mais alors* que 76 III Cambodgiens, par *plusieurs* traits 77 III et leurs mœurs, s'apparentent [R *aux Hindous*] *quelque peu aux Hindous,* les 78 III Chinois [D *du* S *des*] [A *provinces du*] sud 80 III savants [R *font* A *argumentent*] toujours [R *leur démonstration*] preuves 81 III Chinois *qui* [R *occupaient* A *habitaient,*] dès 82 III chrétienne, *au* sud 83 III invasions repoussèrent

2. Ce paragraphe a paru dans HMH, sous le titre « Saigon », p. 205. Les deux paragraphes suivants ont paru sous le titre « Dalat », p. 233. La suite (trois derniers paragraphes) ne figure pas dans HMH.

3. Les deux paragraphes qui suivent constituent une paraphrase partielle du texte de Gourdon cité à l'émission 53 (p. 346-347). Grandbois revient aussi sur cette question à l'émission 57 (p. 379).

tuels. D'autres savants soutiennent – toujours avec preuves à l'appui, naturellement – que les Annamites sont issus de races disparates qui se seraient jointes et développées dans la région même. Ce sont des spéculations fort captivantes, mais spécieuses. Comment distinguer avec toutes ces « preuves à l'appui » ? Et lorsque l'on sait surtout que l'honnêteté de ces chercheurs et de ces érudits est hors de tout reproche, de toute compromission !

Ce que l'on ne peut discuter davantage, c'est que deux siècles environ avant le Christ, les Lô, dont descendent les Annamites, sont établis sur les bords des deltas des fleuves du pays. En l'an 180, ils durent se soumettre à un général chinois qui, sous le nom de Nam yué, avait fondé un royaume dans les immenses plaines avoisinant Canton. Le roi fit la conquête des Lô, et devint le premier souverain historique que mentionnent les annales. Sa dynastie ne dura qu'une ou deux générations. Les empereurs chinois, les Han, s'emparèrent du royaume. C'était sérieux cette fois, car la domination chinoise dura mille et cent ans.

Je ne veux pas vous infliger les détails des guerres, des révolutions, des royautés éphémères, des généraux acclamés par le peuple délirant, distribuant l'or et les honneurs, et qui, le lendemain, ou dix ans plus tard, mouraient par le supplice du pal. C'est l'histoire de l'Asie, comme d'ailleurs celle de

---

84 III toujours preuves 85 III issus *d'éléments* [R *autr*] *ethniques* qui se seraient [A *joints et*] développés, [R *dans le* A *au*] *cours des siècles,* dans [D *les* S *la*] régions même[A .] [R *que représente l'Annam*] Ce 87 III fort [R *intéressantes* A *captivantes*] *pour* [R *celui*] *l'amateur de recherches concernant la naissance des races, mais fort spécieuses également. Car comment* distinguer *de la supériorité et de la valeur* de toutes ces « preuves à l'appui » ? [R // *Un fait indiscutable,* A *Lesquels ont*] *raison, parmi tous* ces chercheurs et ces érudits *dont l'honnêteté d'ailleurs,* est [R *au-dessus de tout soupçon ?* A *indiscutable ?*] // Ce 88 II ces [R <illisible> A *preuves*] à l'appui 92 I[a] discuter davantage, c'est [A *que*] deux II discuter davantage c'est deux III discuter [A *davantage,*] c'est que deux 93 III Annamites, *étaient* établis *dans les* deltas 97 III les plaines 98 III devint[R *, sous le nom* AR *leur la* A *le*] premier 98 III historique, [A *et non légendaire,*] *dont font mention* les Annales *annamites.* [R //] Sa dynastie dura [R *plus* A *près*] de [R *trois* A *deux*] *cents ans. Alors la Chine, sous les empereurs Han, s'empara* du royaume. *C'était sérieux cette fois,* car 99 II Sa dynas[R <illisible>]tie ne dura 100 II chinois, [D *des* S *les*] Han 102 III ans. Je ne vous *infligerai pas le détail* des guerres 104 III généraux *vainqueurs* [R *aujourd'hui distribuant* A *un jour,*] acclamés par *la foule délirante,* distribuant *crédits, honneurs et titres,* et qui [R *den*] le lendemain 107 III l'Asie, *comme celle, d'ailleurs,* de l'Europe

l'Europe, à la même époque. Seul le supplice diffère. En Europe, ce sont les membres broyés par la roue, et la torture lente du bûcher, à petits feux. Mœurs du temps ! Peut-être, hélas, mœurs de tous les temps, qui défient toute civilisation ! Il y a peu d'années, le XX^e^ siècle étant déjà adulte, nous avons assisté, par l'image des cinémas et par les comptes rendus de la radio, et par les détails des journaux, à l'ignoble pendaison d'un homme coupable certes, – on le pend par les pieds, nu, avec tous les crachats, toutes les insultes, toutes les souillures – à la pendaison d'un homme qui peu d'années auparavant, par la moindre parole, le moindre geste, faisait trembler toutes les chancelleries du monde[4]. On eût pu se satisfaire de le fusiller. Tout le reste est impensable. Je préfère les Annamites. Leurs dieux enseignaient la haine et la force. On enseigne aujourd'hui la Charité, le Pardon : et nous voici tous devant la menace effroyable de tous les visages du monde.

109 III Europe, *on préfère la torture de* la roue, *et celle* du bûcher, à [A *tous*] petits 110 II feux. [R *c'est pour être* <illisible>] Mœurs 110 III du temps ! [R *Hélas*] [D *peut-* S *Peut-*]être [A *hélas,*] *celles* de tous 111 III les temps. *Nous avons* [R *appris, naguère,* A *vu, il y a peu d'années,*] le XX^e^ siècle [R *ayant*] étant déjà *fort* adulte, *que l'on a pendu ignominieusement, par les pieds et nu, un homme* [R *qui, à un moment,*] *dont* le moindre geste 115 II nu, [R *après* A *avec*] tous 119 III monde ! // [R *Je m'éloigne de mon propos.*] *Cette domination de la Chine, durant onze siècles, sur le pays annamite, devait apporter, malgré l'indépendance relative qui suivit, une profonde modification* [R *sur les* A *des*] *descendants des Lô. Ils adoptèrent la langue chinoise, les coutumes chinoises, et les conquérants se mêlant* [R *nécessairement* AR *inévitablement*] *aux conquis, par* [R *les liens du*] *le mélange* [A *inévitable*] *du sang,* [R *les Annamites*] *ces derniers, conservant néanmoins certaines caractéristiques très particulières, finirent par composer un type d'homme qui s'apparente de très près aux Chinois.* <fin de III>

4. Allusion au *Duce* Mussolini, exécuté avec sa maîtresse Clara Petacci le 28 avril 1945. Toutefois, le compte rendu qu'en fait Grandbois n'est pas tout à fait juste. Mussolini et sa maîtresse furent exécutés à la suite du jugement d'un tribunal militaire. C'est ensuite que les deux corps furent pendus par les pieds et exposés à la vindicte populaire, sur une place de Milan ; la foule, par vengeance, arracha leurs vêtements.

51 : L'ANNAM (3)[1]

1951-09-11, 19:45-20:00
réal. : P.-H. Chagnon

Nous voici parcourant la fameuse route mandarine, célébrée naguère par Roland Dorgelès, l'auteur des *Croix de bois*, dans un roman[2] qui eut son heure de popularité. Et non seulement son heure, mais ses mois, ses années de grand succès, car le roman fut tiré à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, et traduit en plus de vingt langues. Un tronçon ferroviaire longe la route mandarine jusqu'au port de Nha Trang. J'embarquai à bord du chemin de fer. Mais avant de me rendre à Nha Trang, j'allai voir Dalat, que l'on m'avait tellement vantée

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 5 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 5 f. II : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « L'Annam », avec en surtitre « Visages du monde », en p. 1 (ANC). III : Manuscrit de 21 f. (20,3 × 12,4 cm), au crayon, paginé 1 à 21 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Annam », avec en surtitre « Visages du monde » et sous-titre « Notes » en p. 1 (BNQ).

4 III mandarine [R *chantée*] célébrée [A *par Roland Dorgelès*] qui eut son heure de [R *célébrité* A *popularité.*] [A *Son heure ses mois* [R *et son*] *année ses années car le roman fut tiré à des centaines de milliers d'exemplaires et traduit en plus de vingt langues.*] <ce dernier ajout en marge supérieure> *C'est la route mandarine se* [R *parcourt*] *par* [A *Un tronçon de chemin de fer longe*] *jusqu'*[D *à* S *au*] [A *port de*] Nha Trang. [R *Mais avant de me rendre à ce dernier endroit, je*] [R *Je pris*] Mais 8 II fut [R *publié*] tiré 10 I[b] Nha Trang. [R *J'embarquai à bord du* A *Je pris ce*] chemin <correction peut-être d'une autre main> 12 III à *ce dernier endroit*, j'allai 12 III m'avait *tant* vantée

1. À l'exception des deux premières et des deux dernières phrases, et de la longue citation de Marquet, le texte de cette émission a paru dans HMH, p. 233-236.

2. *Sur la route mandarine*, Paris, Albin Michel, 1925. Dorgelès y évoque son séjour en Indochine.

à Saigon. Dalat est une station climatique qui peut avantageusement rivaliser avec Chamonix ou Davos. Située à près de six mille pieds d'altitude, on y peut respirer enfin un air dégagé des touffeurs, des lourdeurs intolérables des basses régions, on tente d'y soigner sa malaria, sa dysenterie. Des Français de Saigon me disaient que sans le séjour bi-annuel de Dalat, ils auraient été forcés de quitter définitivement l'Indochine. Les femmes souffrent plus que les hommes de ce terrible climat. Mais ces derniers se montrent à la longue moins résistants, et l'abcès au foie, généralement fatal, est plus commun chez eux que chez leurs compagnes. C'est l'anémie, prenant des formes pernicieuses, qui guette celles-ci[3].

Dalat est donc un endroit béni par tous. Par tous ceux, il va sans dire, qui trouvent les moyens matériels de s'y rendre, et d'y séjourner. Car Dalat est un lieu de luxe. Son hôtel principal, entouré d'une pinède, et donnant sur le bord bleu d'un lac couvert de nénuphars, fournit un confort que les meilleurs hôtels européens ou américains ne peuvent apporter. Quels Ritz, quels Waldorf-Astoria disposent de cinq ou six domestiques, nuit et jour, pour votre usage uniquement personnel, alors que vous n'êtes que l'occupant d'une chambre ordinaire. Il y a le boy qui surveille de façon très attentive l'état de vos souliers, et le moindre grain de poussière le fait bondir. Il y a

13 III station [D *climatérique* S *climatique*] qui peut *facilement* rivaliser avec Chamonix, [A *ou*] Davos. [R *Elle offre aussi*] *Elle est située* à près 15 III on y *respire* – enfin – un 15 III dégagé des *lourdeurs* [R *insupportables*] *étouffantes* des basses [R *terres*] régions, on *y soigne* [R *son foie*], sa malaria 18 III sans [R *Dalat*] le 18 III ils [R *n'auraient plus su* A *auraient été* [R *obligés* A *tenus*] *de*] quitter [A *définitivement*] l'Indochine. Les femmes [R *et les enfants*] souffrent *davantage du terrible climat que les hommes.* Mais [D *ceux-ci* S *ces*] derniers[R , *obligatoirement plus actifs,*] se montrent 21 III et [R *le kyste du* A *l'abcès au*] foie, généralement *mortel,* est *beaucoup* plus commun chez [R *les hommes* A *eux*] que 23 III anémie qui guette *généralement* celles-ci. Dalat 24 II guette [R *généralement*] celles-ci 25 III béni par tous. *C'est-à-dire par tous ceux qui ont la possibilité financière* de s'y 27 III est un [R *endroit* A *lieu*] de luxe 27 III principal, [R *est muni*] *dans un petit bois de pins,* [R *et* A *posé*] sur [D *le* S *la*] [R *bord* A *rive*] d'un lac [A *couvert de nénuphars,*] offre [R *tout*] un confort que [R *ni*] les meilleurs 30 III apporter. *Quel* Ritz *ou quel* Waldorf [R *peut*] disposent de *quatre* ou *cinq* domestiques pour votre *service* personnel, alors que vous n'êtes *l'occupant que* d'une 34 III Il y a *celui* qui [R *doit*] surveille [A *attentivement*] l'état de vos *chaussures,* celui qui voit

3. Ce premier paragraphe développe un thème abordé dans les deux derniers paragraphes de l'émission 21 (p. 151-152).

le boy qui voit à la bonne tenue de vos complets. Il y a celui qui fait votre lit, arrange vos moustiquaires, et fait couler l'eau de votre douche. Il y a celui qui fait les courses, messages, téléphones, cigarettes[4]. Il y a surtout le boy numéro un, qui dirige tout et ne fait rien. Il est intelligent, et possède le sens de l'autorité. C'est le chef de votre petite domesticité personnelle. Il a des yeux rusés, et ne cesse de sourire. Mais sans bassesse. Il est conscient de sa dignité. La coutume veut que ce soit à lui que vous laissiez, à votre départ, vos pourboires. Comment les redistribue-t-il, je n'en sais rien. Ce que je soupçonne cependant, c'est qu'il doit se tailler la part du lion, car sa longue tunique noire est tissée de la plus lourde et de la plus belle soie. Il a beaucoup de relations et d'entregent. Il connaît tous les fournisseurs d'opium – (« bien supérieur, honorable Maître, bien supérieur, ô Mandarin étranger, à celui de la régie ! ») –, il connaît tous les organisateurs de chasses, il connaît les plus jolies congayes de Dalat, il connaît tous les loueurs d'automobiles, de chevaux, d'éléphants. Dans son domaine, c'est un as. Il en remontrerait, pour les trucs subtils, aux plus dangereux racketteurs de New York ou de Chicago. Et délicat avec ça. À part les petits bénéfices qu'il peut retirer de ses tractations avec les différents fournisseurs qu'il vous a présentés, il se contente de vous piller sans que vous en ressentiez de grands dommages, ou de cruelles douleurs. Menue monnaie, une ou deux che-

36 III complets, celui qui fait les courses *de* cigarettes, *celui qui prépare votre douche*, [R *Mais c'est l'Asie.*] *celui qui a l'air de tout faire et ne fait rien du tout. Il est le plus* [R *g*] intelligent, [A *et possède de l'autorité.*] C'est 38 II douche. Il y a celui 41 III personnelle [R *C'est à lui*] Il a 43 III est [A *fort*] conscient 44 III laissiez, [A *à votre départ,*] vos pourboires. Comment *lui-même* les [R *distribue-t-il,* A *rétribue-t-il*], je n'en sais [R *fichtre* A *diantre*] rien 45 I[a] les [R *ré-* AR *dis-*]tribue-t-il, je I[b],II les *rétribue-t-il*, je <À l'instar de HMH, nous corrigeons en « redistribue », plus vraisemblable.> 45 II sais *diantre* rien 45 III Ce que je *sais*, [A *cependant,*] c'est qu'il *se taille* [R *certainement*] la 46 III sa tunique noire est *de la soie la plus belle et la plus lourde. En outre, il* a beaucoup d'entregent. Il connaît 49 II fournisseurs [R *de l'opium* A *d'opium,*] – (« bien 49 III d'opium – (bien supérieur, *Missié*, bien supérieur à la Régie) – il 53 III d'éléphants. [R *C'est un as,*] [D *dans* S *Dans*] son *petit* domaine 54 III aux *meilleurs* racketteurs 55 III délicat [A *avec ça !*] À part les bénéfices 56 II tractations [R *qu'il*] avec 57 III fournisseurs, [R *auxquels vous avez affaire* AR *avec lesquels vous traitez vos affaires,*] qu'il 58 III piller sans *douleur. Menues monnaies. Une chemise. Deux* ou trois cravates. *Une paire de* boutons de manchettes [A *sans valeur*] [R *mais à valeur sentimentale* <?>] Sa

4. Cette phrase ne se comprend bien qu'à partir de la variante 36 (« course de cigarettes »), Grandbois ayant négligé de faire tous les ajustements nécessaires.

mises, deux ou trois cravates, des boutons de manchettes sans valeur, des cigarettes, quelques gouttes d'alcool dans votre bouteille de whisky. Sa dignité serait offensée s'il ne vous avait pas un peu exploité. Tous les voyageurs le savent. C'est entendu. C'est la règle du jeu. Il ne commettra jamais un vol important. Sa conception de l'honneur le lui interdit. Et vous pouvez oublier cent billets de mille francs dans le tiroir de votre table de nuit sans angoisse, vous les trouverez à votre retour. Le boy numéro un, le chef de votre petite domesticité, à part ces légers larcins, vous est dévoué comme s'il était un vieux serviteur de votre famille depuis cinquante ans. Vous l'avez connu la veille. Autres pays, autres mœurs. Nous sommes en Asie.

Dalat est le refuge des hauts fonctionnaires, des courtiers, des agents de change, des spéculateurs, des banquiers, des planteurs d'hévéas, des avocats et des juges de Saigon ou de Hanoi, des officiers de la marine ou de l'armée. Dalat ne manque pas de distractions. On y trouve des tennis, des piscines, des tirs au pigeon, un magnifique terrain de golf, des écuries de chevaux et d'éléphants, des jeunes femmes oisives tentant de refaire leur santé et leur beauté en respirant l'air pur des cimes.

On y trouve surtout ce que ne peut donner aucun pays d'Europe ou d'Amérique, la chasse aux fauves. Aux vrais fauves. Ces chasses se font généralement par contrat forfaitaire. Des chasseurs professionnels, pour une somme fixée, vous promettent un tigre, une panthère, un éléphant, un rhinocéros.

---

60 II cravates, [R *une paire de*] des 61 II gouttes [R *de liqueur* A *d'alcool*] dans 62 III pas *quelque peu* exploité. *Tout le monde ferme les yeux.* C'est entendu 65 III interdit. *À part ces* [R *vétilles,* A *légères manies,*] *il* vous 65 II pouvez [R *laisser* A *oublier*] cent 71 III mœurs. *C'est l'*Asie. 72 III *À* Dalat, *on rencontre de* hauts fonctionnaires, des *banquiers,* [A *des courtiers, des agents de change,*] *des planteurs de* [R *caoutchouc* A *d'hévéas*] *qui ont réussi,* des avocats, [R *et*] des juges de Saigon, de Hanoi [D *et* S *ou*] *de Haiphong,* des officiers *supérieurs de l'armée ou de la marine.* Dalat ne 76 III trouve [R *un terrain*] des 76 III piscines, *un* [A *magnifique*] terrain de golf [R *magnifique,*] [A *des manèges de chevaux et d'éléphants,*] *et de* jeunes 77 II golf, des [R *manèges* A *écuries*] de chevaux 78 III oisives *qui* [R *refont* A *tentent de refaire*] leur [A *santé et leur*] beauté 79 II l'air [A *pur*] des 79 II,III cimes. On 81 III chasse. *Le contrat se fait généralement à forfait.* Des 83 III somme *définie,* vous 84 III tigre, [R *ou*] une panthère. [A *un* [R *rhi*] *éléphant, un rhinocéros.*] *Ces chasseurs sont des aventuriers, dans le meilleur sens du mot,* [R *et*] *qui aiment le risque*[R ,] *dans toutes ses acceptations. J'ai rencontré parmi eux les plus chics types* [R *que j'ai connus.*] *qu'il* m'ait été donné de connaître. *Sans doute,* [R *asociaux et méprisant l'architecture* A *refusant l'armature*] *sociale d'aujourd'hui, ils préféraient une existence indépendante et libre.* Mais

Ils fournissent les appâts, les rabatteurs, les armes, et le risque du temps. Si vous tuez votre panthère dans les premières heures, ils font un bénéfice. Si vous ne la tuez qu'au bout de trois jours, parce qu'il a plu, que les vents ont été contraires, ou pour toute autre raison, ils perdent de l'argent. Mais leur humeur demeure inaltérable, et vous aurez votre panthère. J'ai rencontré parmi ces chasseurs professionnels les plus chics types qu'il m'ait été donné de connaître. Ils avaient certes rejeté les contraintes de la vie sociale. Ils étaient indépendants et libres, et leur langage n'était point celui de l'enfant de chœur. Mais ils avaient du courage, de l'audace et le parfait mépris de tout danger. Des bohèmes de l'aventure quotidienne. Nulle décoration, nulle médaille ne les attendaient, comme dans les armées. La plupart d'entre eux mouraient avant d'avoir atteint la quarantaine. Sous les tropiques, même dans la montagne, les accidents sont nombreux, et outre les maladies inévitables qui tiennent du pays même, il y a la piqûre mortelle du serpent-minute, la panthère mal blessée et bondissante, toutes griffes dehors, l'éléphant effrayé piétinant rageusement, dans sa furie, ceux qui l'ont provoqué.

Après une semaine à Dalat, où je soignais moi-même une attaque de malaria, je me rendis à Nha Trang. Le port est décevant. Des jonques, des sampans silencieux se balancent sur des eaux boueuses. Une belle plage, mais impossible de s'y baigner, à cause de certaines plantes marines et vénéneuses qui empoisonnent le sang. Nha Trang est aussi le port qui répand les odeurs les plus fortes de l'Indochine. Et pourtant, les odeurs fortes ne manquent pas en Asie. Mais c'est que Nha Trang fabrique le fameux nuoc-mâm, condiment indispensable pour

---

96 III danger. *C'étaient les* bohèmes de l'aventure. *Nulle médaille, nulle décoration* ne 99 II tropiques, [R *et*] même dans la *haute* montagne 100 III et *à part* les maladies qui 101 III piqûre du serpent-minute, [R *le tigre*] la panthère 103 III l'éléphant[R , *bles mal blessé également* A *effrayé*] *qui piétine* rageusement, dans *une folle* furie 105 III Après *cette* semaine *de* Dalat, où 105 III moi-même un [R *regain* A *-e attaque*] de malaria, je *repris*[R , *à Pranran*] *le chemin de fer pour me rendre* à Nha Trang 107 III décevant. [R *Des palmiers étiques,*] Des jonques 107 II,III se *balançant* sur 108 III impossible de [R *se baigner,* A *s'y rafraîchir*] à cause de [D *certains* S *certaines*] [R *mollusques*] plantes 110 III est le port *dont l'odeur est la plus forte* de l'Indochine 112 III Asie[D . S ,] [A *de Bombay à Kharbine.*] Mais 112 III Nha Trang *est l'endroit où l'on* fabrique le *nuoc-mâm, une sauce que vous avez tous goûtée*[R . *si vous*] *quand vous avez mangé un repas chinois. Ce* condiment, indispensable pour *les plats asiatiques* – comme *le sel et le poivre le sont* pour

la cuisine annamite, comme le sont le sel et le poivre pour notre cuisine occidentale. Il faut laisser pourrir et fermenter les poissons, et le procédé dure huit mois.

Je prends maintenant une voiture pour rejoindre Tourane, qui est le port de mer le plus important de l'Annam. Et c'est alors le pays annamite dans toute sa beauté. Les villages se succèdent les uns aux autres. Voici quelques lignes de l'écrivain Jean Marquet[5] :

> Le Palanquin de Jade, comme tous les villages annamites, était un nid de verdure ensoleillé. Seul le gris des toits de chaume salissait l'émeraude du feuillage perpétuel des aréquiers et des bambous. Les cases aux murs de torchis étaient entourées de petits jardins de légumes et d'arbres fruitiers, séparés par d'épaisses haies de cactus, d'acacias épineux. Dans la journée, elles étaient pleines des cris des enfants, et aussi des querelles et des jérémiades interminables des commères qui, pour une poignée de salade ou un œuf volés, maudissaient le voisinage jusque dans sa troisième génération.
>
> Après le coucher du soleil, les aboiements des chiens, les ronflements des tarares et les grincements des pilons à riz se poursuivaient très tard dans la nuit.
>
> Sur les bords de la grande mare communale, à qui elles formaient comme une garde sacrée, s'élevaient la pagode et la maison commune. La pagode, orgueil du village, construite depuis des milliers d'années, semblait défier le temps et les hommes. Les paysans prétendaient que si, malgré son grand âge, elle était encore aussi bien conservée, cela tenait aux sculptures symboliques qui la défendaient contre les mauvais génies.
>
> Jadis des artistes avaient, en effet, garni ses murailles de sculptures naïves et terrifiantes. C'étaient des éléphants, des chevaux, des dragons, des tortues, emblèmes de la sagesse, et des guerriers armés de lances et de sabres.
>
> Des letchis géants et des jaquiers à fruits énormes formaient derrière elle un bosquet mystérieux, et de la mare sortait un

115 III occidentale – *est* [R *cependant* A *malheureusement*] *de fabrication lente,* [A – *il faut*] laisser [A *pourrir et*] fermenter les poissons huit mois – [R *et répand, à travers toutes ces manipulations.*] // Je *repars* maintenant *en* voiture. *Pour* rejoindre 118 III l'Annam. *C'est* alors 119 III villages *sont adorables. Voici ce que l'en <sic> dit l'écrivain français (Jean Marquet) page 146. Lectures littéraires sur l'Indochine.)* <fin de III>

5. Cette citation est sans doute tirée des *Lectures littéraires sur l'Indochine* de Jean Marquet, mais nous n'avons pu trouver de cet ouvrage que la référence, du reste incomplète. D'après III, la citation se trouverait à la p. 146 de cet ouvrage.

escalier de briques, aux rampes surmontées de caïmans à gueule menaçante. Des sapins, aux troncs nains et tortueux, faisaient une allée de l'escalier au portique, où d'un côté pendait un tam-tam, et de l'autre une cloche de bronze couverte de caractères anciens.

Et du portique l'on pouvait voir dans le fond du sanctuaire l'autel rouge et or, où brûlait la lampe sacrée et qui cachait la statue en bois de Bouddha.

Après l'enceinte des bambous protectrice, s'étendait l'immense plaine du delta, bordée à l'ouest et au nord par des montagnes bleues. Deux fois par an, le vert clair des riz et des maïs faisait place à l'or des épis mûrs, et seuls les bambous des villages tachaient de points sombres cet océan de céréales vertes ou jaunes.

52 : L'ANNAM (4)[1]

1951-09-18, 19:45-20:00
réal. : P.-H. Chagnon

La semaine dernière, je vous parlais de Dalat, de Nha Trang, et de ces petits villages annamites qui bordent la route mandarine jusqu'à Tourane. Tourane est un port franc, ce qui signifie que tous les navires battant tous les pavillons du monde peuvent y mouiller, vendre leur cargaison, et acheter les produits du pays sans être tenus de payer les droits d'accise ou de douane. Pour ces raisons, et aussi grâce à une situation géographique exceptionnelle, Tourane est le port le plus important de l'Annam, et vient tout de suite après Saigon et Haiphong dans l'ordre des ports de l'Indochine.

À Tourane, le bord de mer forme un curieux et très singulier mélange d'Occident et d'Orient, et à première vue l'on

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit de 32 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 32 en marge supérieure droite, sous le titre courant « L'Annam » avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit de 25 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 25 en marge supérieure droite, sous le titre courant « L'Annam » aux f. 1-11, et « Visages du monde » aux f. 12-25, avec en surtitre « Visages du monde » et en sous-titre « Notes », en p. 1 (BNQ).

4 I[b] [R *La semaine dernière, je vous parlais de* A *Il y a*] Dalat, [R *de*] Nha-trang, et [R *de* A *tous*] ces <corrections peut-être d'une autre main> III *Je vous parlais,* [D *la* S *La*] *semaine dernière,* de Dalat *et* de Nha-trang [A *et*] *des* villages 5 III route [A *mandarine*] jusqu'à 6 III qui *veut dire* que 7 III pavillons [A *du monde*] peuvent 9 III payer les [R *frais* A *droits d'accise ou*] de douane 10 III raisons, [R *et pour un retrait privilégié, dû* AR *par*] *et par* une 11 III est le [R *plus grand*] port 12 III l'Annam. *Le* bord 14 III curieux et [A *très*] singulier 15 III l'on *donne* tort

1. À l'exception de trois passages (dont la première phrase), le texte de cette émission a été publié dans HMH, p. 237-241.

est tenté de donner tort au grand poète Kipling, pour son aphorisme célèbre : « L'Est et l'Ouest ne se rencontreront jamais » ; mais à première vue seulement, car il suffit de passer quelques jours et quelques nuits sur les quais de Tourane pour accorder raison au poète[2], malgré qu'il n'eût point trop aimé, semble-t-il, il y a près d'un demi-siècle, les neiges canadiennes[3]. Mais passons vite sur cette petite entorse faite à nos susceptibilités nationales. Car il y aura toujours les vers de Kipling :

Oh East is East, and West is West, And never the twain shall meet[4] *!*

Je connaissais les vers prophétiques, mais je ne les retrouvais pas dans leur intégrité lorsque j'écrivais ces premières lignes. J'ai téléphoné alors à mon camarade Gilles Duhamel[5], dont la femme est anglaise, et londonienne par surcroît. Cette

16 II donner [A *tort*] au 18 III passer *deux ou trois jours, ou nuits,* sur 19 III pour *donner* raison *à Kipling,* malgré qu'il *n'ait* point [A *trop*] aimé, semble-t-il, il y a *un* demi-siècle 21 III canadiennes. [A *Mais*] *Passons* vite sur cette petite [R *entorse* A *ruade*] faite 23 III nationales. Il y a 23 III vers *célèbres* de 25 III *meet ! Ces vers célèbres, que je connaissais, je ne* les [A *re-*]*trouvais pas,* [R *quand j'écrivais ces* AR *littéralement* A *dans leur intégrité,*] *quand* j'écrivais ces lignes. 28 III téléphoné [R *à* A *à mon ami camarade*] Gilles 29 III anglaise, *et par surcroît, londonienne.* Cette

2. Le passage qui suit, jusqu'à « rendre à César... ! », ne figure pas dans HMH.

3. Kipling a visité le Québec alors qu'il habitait Brattleboro, dans le Vermont. « Across a Continent », dans sa première version publiée en 1893 dans *English Illustrated Magazine,* contenait le quatrain suivant, dans lequel « Québec » s'adresse à « l'Angleterre » : « *From my grey scarp I watch with scornful eyes Ignoble broil of Freedom most unfree. Fear nothing, Mother. Where the carcass lies That unclean Bird must be.* » Cité par Donald L. Hill, « Kipling in Vermont », *Nineteenth-Century Fiction,* vol. 7, nº 3, p. 160. Ce quatrain a cependant été supprimé lorsque, en 1896, « Across a Continent » a été intégré au recueil *The Seven Seas.* Kipling fait également référence au Canada dans ses poèmes « The Song of the Cities » (où il nomme Halifax, Québec et Montréal) et « Our Lady of the Snows ». Aucun de ces textes, toutefois, ne semble justifier l'allusion de Grandbois, qui pensait peut-être à certaines descriptions des rigueurs de l'hiver : mais celles-ci traitent du Vermont, non du Canada.

4. Ces vers sont tirés de « The Ballad of East and West ».

5. Gilles Duhamel a été un grand ami et un confident de Grandbois, qui lui écrivait un jour : « je t'ai depuis déjà quelques années considéré comme mon meilleur ami, malgré nos différences d'âge et de métier » (lettre conservée par Mme Daphné Keith, veuve de G. Duhamel). Cousin de Roger Duhamel, Gilles a été le premier annonceur de langue française à CKVL, mais il a ensuite fait carrière dans la publicité.

jeune femme charmante eut tôt fait de m'en donner le texte littéral, ce pourquoi je tiens ici à l'en remercier. Il faut rendre à César... !

Comme port franc, Tourane est naturellement un port très cosmopolite. Les Occidentaux s'y conduisent comme en pays conquis, les Asiatiques, avec prudence, humilité, et sournoiserie. Comment pourraient-ils autrement se défendre ! La Résistance, ainsi que peut le croire une jeunesse fervente, mais peu versée dans l'Histoire, n'a pas été inventée lors de l'occupation allemande des années 1940-1944, en Belgique ou en France. Elle existait déjà sous les pharaons d'Égypte, il y a trois ou quatre mille ans. Elle a continué depuis, tout le long des siècles. Elle continuera sans doute toujours. Du moins tant que le sentiment de la liberté ne sera pas complètement étouffé dans le cœur des hommes.

L'élément asiatique, à Tourane, sauf les gens du pays, sont des navigateurs de jonques ou de sampans, venant de Singapour, de Sumatra, de Java, des Philippines, des ports de Canton, de Shanghai, de Kôbe, de Yokohama. À eux seuls, ils forment déjà un mélange assez pittoresque. Les nuits du port de Tourane sont indescriptibles, et la décence ne permet pas de les commenter. Je puis cependant dire que ce sont des nuits de front de mer, à lanternes rouges, à petits bouges de mauvais opium et de lamentables prostituées, à rixes de couteaux et de

---

30 III texte *exact*, [R *et* A *ce pourquoi*] *je* [R *veux* A *tiens à*] l'en 32 III César... ! *Tourane*, [R *est un port* A *comme port franc* [AR *naturellement*] *est extrêmement*] *cosmopolite* [AR *naturellement*]. Les 35 III conquis, *et* les 35 III sournoiserie. [R *Tel matelot*] Comment se 37 III Résistance, [A *comme une jeunesse fervente, mais peu versée dans l'Histoire, peut le croire,*] n'a pas été inventée *sous* l'occupation 40 III trois [A *ou quatre*] mille ans. [A *Elle a continué depuis, tout le long des siècles. Elle existera toujours, tant qu'un homme sera debout, de quelque race qu'il soit*] *Et les Asiatiques* [R *de* A *mouillant à*] *Tourane*, [R *Chinois de Canton, Malais de Singa*] navigateurs 46 I[b] des [R *navigateurs* A *marins*] de jonques <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 46 III Singapour, [D *des* S *de*] [AR *quais de*] Sumatra, *de Saigon, et* [R *plus vers* A *de*] *l'est*, des ports 48 III Yokohama. Les nuits [R *de* A *du port de*] Tourane sont *inexprimables. Ce* sont des nuits de [R *port* A *front*] de mer II,III à *lanterne rouge*, à petits 50 I[b] la [A *simple*] décence <ajout peut-être d'une autre main, retenu par HMH> 51 I[a],II les *circonscrire*. Je I[b] les [R *circonscrire* A *commenter*]. Je <À l'instar de HMH, nous retenons cette correction, peut-être d'une autre main.> 53 III opium et de [A *pauvres*] *filles* prostituées, à [R *rixes* A *batailles*] de couteaux

revolvers. Les marins occidentaux participent gaillardement à ces rudes réjouissances. Ils portent des coups, et en reçoivent. Il est très rare cependant que le Français, l'Espagnol, l'Allemand, l'Anglais, devant les tribunaux, soient condamnés, même à une peine ou une amende légère. Conception puérile du prestige du Blanc en Asie. Nous achevons de perdre l'Asie. Par notre trop grande avidité, et toutes les injustices qui en découlent.

De Nha Trang à Tourane, j'avais eu comme compagnon de voyage un singulier garçon, que je nommerai Philippe, pour les besoins de la cause. Philippe était professeur dans un lycée de la Nouvelle-Calédonie. Il retournait en France, pour un congé de six mois. Il avait à peu près mon âge. Grand, maigre, osseux, il ressemblait vaguement, en plus laid, à Roger Baulu[6]. Il souffrait de malaria et de dysenterie amibienne. Il s'accrochait à moi comme à une ancre de salut. Les maladies l'avaient rendu parfaitement névrosé. Il se plaignait sans cesse. Il me disait :

– Tu nous vois ici, à Tourane, pas un bain de mer, à cause des plantes empoisonnées, pas un cinéma convenable, une chaleur étouffante, une mer jaune, jaune, fauve... Je retourne en France, je désirais voir en passant l'Indochine, et voilà Tourane, voilà... !

54 III revolvers. *Mais jamais,* [A *ou très rarement,*] le Français, l'Espagnol, *le Scandinave,* l'Anglais, *n'avaient tort.* [R *Devant* A *Vis-à-vis de*] *la loi, c'est-à-dire* [A *devant*] les tribunaux *légers que l'administration légale du port libre de Tourane pouvait fournir. // Au vrai, Tourane était un port* [R *occidental,*] *ouvert pour les besoins des Occidentaux. Et,* [A *semble-t-il,*] *pour leurs* [A *seuls*] *bénéfices. Il en est de l'Indochine comme de la Chine, nous les avons perdues par notre trop grande avidité. // J'ai flâné à Tourane avec un* [R *drôle de type,* A *garçon assez étrange,*] *que* [R *nous appellerions Jacques* A *j'appellerai* [R *Jacques*] *Philippe,*] pour 64 III cause. *Nous avions fait le voyage* de [R *Saigon* A *Nha trang*] *à Tourane ensemble, en voiture*[D , S .] [R *dont nous avions partagé les frais*]. *Jacques était* [R *un*] *très gen*[R *-til garçon*]*til. Professeur* [R *en* A *dans un collège de la*] [A *lycée*] Nouvelle-Calédonie. *L'île des forçats. Je* [R *m'abstins de* [AR *le*] *lui signifier.*] Il retournait 66 III congé *d'un an. Il était* [R *parfaitement tapé.* A *assez ahuri.*] Il s'accrochait <...> salut. *Malaria, dysenterie amibienne, et le reste. Il avait à peu près mon âge.* [R *Plus*] [D *grand* S *Grand*] [R *que moi,*] maigre, osseux, il *pouvait ressembler vaguement* [R *dans son pire* AR *ou peut-être dans son mieux*] [A *en plus laid,*] *à Roger Baulu.* Il se plaignait. « Tu *me* vois ici, [R *ma vieille* <?> *mon petit cheval,*] à Tourane 68 I[a] dysenterie [A *amibienne*] Il I[b] dysenterie. Il 69 II salut. [R *Il avait à peu près mon âge.*] Les 72 mer <voir Appendice IV, p. 744>

6. Animateur bien connu à la radio canadienne, Baulu a été un ami de Grandbois.

Il gémissait et levait ses longs bras maigres vers le ciel.

Un soir, nous allons faire une tournée dans les bistrots du port. Il y avait un semblant de fraîcheur vers les dix heures, sur le port, une sorte de très légère brise marine. Nous prenons un verre. Philippe recommence ses jérémiades. Tout était contre lui. Le proviseur de son lycée lui en voulait personnellement, à cause d'une femme, et nuisait à son avancement. Il s'était fiancé à une jeune fille de bonne famille, et la jeune fille de bonne famille, un matin, part pour l'Australie, où elle épouse le fils d'un riche marchand de Melbourne.

– Tu comprends, vieux, nous étions fiancés depuis un an. Elle correspondait avec ce type, (moi, je ne le savais pas, naturellement), depuis des années. Un ami d'enfance à elle. Et puis soudain, voilà ! Elle disparaît, comme une petite poussière ! Les collègues du lycée, tu comprends, s'ils en ont fait des gorges chaudes ! Même les gosses, les élèves. J'enseigne les belles-lettres. Il y a un tableau noir. Chaque jour, à la craie, de petites phrases se voulant lapidaires, dans ce genre-ci : « L'Australie est le plus beau pays du monde. » Ou bien : « On dit que Melbourne fourmille de jolies femmes !... » Ou bien encore : « L'amour est le secret des dieux... » Bref, je t'en passe. Mais tout cela était devenu intolérable. J'étais la risée de tous. J'avais droit à mon congé depuis un an ou deux. Je le prends. Et regarde-moi ça. Quelle misère, quelle dégoûtation !...

Je n'essayais même pas de l'apaiser. C'était un malade. Il m'ennuyait considérablement. Les hasards l'avaient mis sur ma route. Il se plaignait, mais je le plaignais.

Soudain, ce même soir, le globe du gaz se met à osciller dangereusement. Un tintamarre infernal. Des cris, des vociférations dans toutes les langues, la lumière s'éteint. Le bruit sourd des coups, des jurons, des gémissements, et par-dessus tout, la voix aiguë des femmes, et rauque en même temps, comme si on les étranglait. Philippe se met à hurler. Dans cette confusion, et dans la nuit, les coups sont donnés au hasard. Si vous n'en recevez pas, c'est uniquement une question de chance. Je me lève, je tire Philippe à moi, nous traversons le

88 I[b],II type, moi, <...> naturellement, depuis 89 II d'enfance [A *à elle.*] Et 90 I[b] petite [R *poussière* A *fumée*] ! Les <correction peut-être d'une autre main>

carré dangereux, nous sortons, et je l'accompagne à notre hôtel. Il avait le visage tuméfié. Le lendemain, une très forte crise de malaria. Le thermomètre oscillait entre 104, 105 de fièvre[7]. Il commençait à délirer. J'avais une réserve de quinine. Le médecin était venu, haussait les épaules. C'est toujours la même chose. La malaria est une maladie aussi commune en Asie que le rhume de cerveau au Canada. Mais plus dangereuse. Il n'y avait plus de quinine à Tourane, une épidémie de la fièvre faisait rage, depuis six mois, de Bombay à Canton, des dizaines de milliers de victimes avaient succombé, faute de drogue.

Et voilà Philippe. Au bout de trois jours, il était sur pied. L'œil au beurre noir, et le visage amer. Il m'avait supplié, quand il était malade, de ne pas l'abandonner, qu'il voulait voir Huê, la fameuse capitale de l'Annam, que puisque je m'y rendais, etc., aussi bien de l'attendre. Je l'attends. Et dès qu'il est debout, il m'injurie. Les visages du monde ne cessent de provoquer l'étonnement, qu'ils comportent ceux de la nature, des peuples, des nations, ou des hommes. Ce Philippe, un petit Français conçu dans les montagnes auvergnates par des paysans plus avares que Séraphin[8], avait réussi de s'en échapper et de courir le monde, à sa façon. Car la Nouvelle-Calédonie n'est pas à la porte de Chantilly[9], de Passy, de Clignancourt ou d'Orléans. Le plus surprenant, c'est qu'il n'était pas fait pour courir le monde. Il était hargneux, méticuleux, comptait ses sous, rouspétait sans arrêt, bref, c'était un compagnon insupportable.

Il m'injurie. Il me dit :

– Tu m'as peut-être sauvé la vie dans le bistrot. Très bien. J'ai eu la déveine de recevoir des coups, toi, pas. Il n'y a pas de justice. Ma crise de malaria, encore très bien. Avec ta quinine. Tu en avais plein tes sacs, alors ! Où je veux en venir, c'est à ceci. Tu es sujet britannique, oui, non ? Que viens-tu faire dans nos colonies françaises ? Vous n'avez pas assez de

132 III et de [D *conn* S *courir,*] *à sa façon, le monde.* Car 134 porte <voir Appendice IV, p. 745>

7. C'est-à-dire 40° ou 40,5 °C.

8. Séraphin Poudrier, héros d'*Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon.

9. Comme il semble que Grandbois songe ici à diverses « portes » qu'on trouve à Paris, il faut supposer qu'il a écrit « Chantilly » pour « Gentilly ».

coins dans vos dominions, pour satisfaire votre rage de pérégrination, d'évasion ?

Je ne suis pas d'un naturel très patient. Mais Philippe était un grand malade, je l'avais pris en pitié ; sa véhémence, son injustice même me touchaient. J'ai rarement rencontré un homme aussi seul, aussi peu doué du don de sympathie, aussi peu aimable, aussi tatillon et grincheux. Il a gâché une quinzaine de jours de mes voyages. Je ne le regrette pas aujourd'hui. Il ne faut pas que la vie ne nous offre que des êtres charmants et gracieux, des surprises délicieuses et rares, et toujours le fruit suprême de l'art et de la beauté. Car nous serions vite blasés, nous ne pourrions plus goûter le charme de nos femmes et l'amitié de nos amis.

Les deux derniers jours de Tourane, Philippe et moi, nous allons voir les grottes de marbre. Elles sont situées au sud de Tourane, et sont aussi célèbres en Annam que les pyramides en Égypte[10]. Voici la description [qu'en] fait l'écrivain français Baille[11] :

> Le supérieur, qui est là depuis plus de trente années, tient à nous faire visiter lui-même toutes les merveilles du lieu. Après une courte halte dans la pagode, il nous mène, en gravissant de nouveaux escaliers de marbre, à l'entrée de la fameuse grotte. Nous descendons encore, dans une demi-obscurité, quelques degrés, et nous nous trouvons alors devant le plus merveilleux des spectacles : quatre guerriers de grandeur naturelle, à cheval sur des dragons et la lance au poing, grimaçant sous leurs rouges enluminures, l'œil démesuré et fixe, défendent l'entrée, dignes gardiens d'un pareil lieu. La grotte est immense et mesure, à son sommet, plus de trente mètres de hauteur, et en diamètre vingt mètres au moins. Elle ne prend jour que par un trou du haut. [...] Les parois sont du plus beau marbre ; le temps les a recouvertes d'une teinte sombre et d'un vert foncé. Quelques racines d'arbres, qui ont fini par percer la voûte, pendant à l'intérieur, longues de huit ou dix mètres, donnent l'illusion de[12] hautes

145 I[b] pérégrination, [R *d'évasion*] ? » Je <correction peut-être d'une autre main> 150 II doué [A *du don*] de sympathie 154 II gracieux [R *et*] des surprises 160 II Tourane, et [A *sont*] aussi 160 II pyramides [R *d'Égypte*] en Égypte 161 II description *que l'en* <*sic*> fait

10. Le passage qui suit ne figure pas dans HMH.

11. Charles-Frédéric Baille, *Souvenirs d'Annam*, Paris, Plon, 1890, p. 100-102. Grandbois a légèrement transformé le texte et n'a pas signalé les omissions.

12. Baille : « de *longues* cordes qui vont, lorsqu'on les *touchera*, mettre ».

cordes qui vont, lorsqu'on les touche, mettre en branle les cloches du temple. Dans les excavations de la roche sont nichés plusieurs autels où trônent des Bouddhas ventrus et grimaçants. Dans ce silence, qui a quelque chose de religieux et de pénétrant, on ne perçoit que le bruit monotone d'une eau qui tombe, goutte à goutte, des hautes voûtes dans une vasque de marbre. C'est l'eau sacrée. [...] Une humidité glaciale vous saisit. Cela est très beau, d'une très haute poésie religieuse mais on a hâte d'en sortir, pour renaître à la clarté plus franche et plus humaine du[13] soleil.

13. Baille : « du *grand* soleil ».

53 : HUÊ (1)[1]

1951-09-25

Huê, la capitale de l'Annam, est une ville extraordinaire. Elle appartient au type des villes que l'on appelle mortes, comme Bruges de Belgique ou Pékin de Chine. Mais Huê-la-Morte se révèle d'une beauté saisissante, que pourraient lui envier nombre de villes fort vivantes[2], y compris, soit dit en passant, et sans offenser personne, la ville que j'ai l'honneur d'habiter. Honneur, du reste, que je partage avec plus d'un million de personnes. Ce qui est un semblant de consolation, et peut permettre à chacun d'entre nous de patauger plus allègrement dans la laideur et la vulgarité.

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. Exceptionnellement, cette dactylographie ne comporte que la date de diffusion, sans préciser l'heure ni le nom du réalisateur. Nous croyons que cette émission a été réalisée par P.-H. Chagnon. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 32 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 32 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Huê » avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit incomplet de 23 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 7 et 18 à 33 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Annam » en p. 1-4, raturé et remplacé par « Huê » en p. 5 ; titre courant « Huê » pour les f. suivants. En p. 1, surtitre « Annam » et sous-titre « Notes » (BNQ).

5 II Bruges de [R *Holl* <?>] Belgique III Bruges *ou* Pékin. Mais 6 III que *lui envieraient* [R *certaines* A *beaucoup de*] villes 7 I[b] vivantes[D , S .] [R *y compris, <...> la vulgarité.*] // Huê <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 7 III compris, [R *sa*] soit dit sans 8 III que [R *j'habite,*] j'ai 10 III est [A *certes*] un semblant 11 III et [R *nous*] permet [A *à chacun de nous*] de patauger

1. Le texte de cette émission a été publié, avec coupures et déplacements, dans HMH, p. 241-246.

2. Le passage qui suit, jusqu'à « ... la vulgarité », ne figure pas dans HMH.

Huê était ville noble, et ses habitants, d'un raffinement inouï, à l'époque où Montréal, Québec, New York, Hollywood, Buenos Aires, Rio, et le reste du continent américain, Nord et Sud, n'étaient même pas indiqués sur les cartes géographiques. À l'époque où la terre n'était pas encore ronde, et ne tournait pas vertigineusement sur elle-même, comme la folle toupie qu'elle est devenue. C'est du moins ce qu'enseignaient les doctes savants de la « vieille Europe », et en Sorbonne, s'il vous plaît. Les Chinois, plus malins, soupçonnaient depuis deux mille ans que la terre était ronde. Des traités rédigés avant l'ère chrétienne le prétendaient. Ce peuple, que les Occidentaux ont toujours traité avec une inquiétante désinvolture, et que nous persistons à considérer comme barbare, avait cependant découvert la boussole, la roue, la poudre, certaines lois de la gravitation, et l'imprimerie, celle-ci mille ans avant Gutenberg. Les Nations unies pourraient peut-être songer à faire réviser nos manuels d'études scolaires. Nous y prendrions des leçons d'humilité ou du moins de modestie. Ces vertus nous manquent exagérément. Mais je reviens à mon propos[3].

Il y a quelques jours je vous racontais que les origines de la race annamite sont demeurées obscures, ainsi que celles des Basques d'ailleurs, et que les historiens n'ont jamais pu fournir la preuve convaincante que les Annamites fussent de pur sang chinois, ou de sang autochtone. Mais il est plus vraisemblable de croire, (si toutefois l'on ne veut pas remonter à Adam et à

13 III Huê *vivait* [R *à*] *l'apogée de* [D *la* S *sa*] *richesse et de* [D *la* S *sa*] *gloire*, à l'époque où Montréal, [A *Québec, New York, Hollywood, Rio, Buenos Aires,*] et 15 III américain, [A *nord et sud*] *n'était pas même indiqué*[A *-s*] sur 18 III pas [A *vertigineusement*] comme la [A *folle*] toupie 22 I[a],II,III terre *est* ronde I[b] terre [R *est* A *était*] ronde <Nous retenons cette correction, bien qu'elle semble d'une autre main.> 22 III chrétienne, *l'affirmaient*. Ce 23 III ont traité *par-dessus la jambe*, et 26 III boussole, [A *la poudre,*] *les* lois 27 III l'imprimerie, mille 27 III Gutenberg. Mais 31 III propos // *Je vous disais il y a quelques jours que* [R *la* A *les origines de*] [D *les* S *la*] race annamite [R *éta*] sont obscures, *comme* celles 34 III que *l'on n'a* jamais [R *fourni* A *apporté*] la preuve convaincante [R *qu'*] que les Annamites [R *soient* A *fussent*] de pur 36 III autochtone. *Il* est plus vraisemblable, [R *ou du moins*] *plus sage*, de croire, si [A *toutefois*] l'on 37 I[a] croire [A *(*]si toutefois <...> Ève – je laisse <...> monsieur Drouin –[A *)*] il est <Le premier tiret remplace un crochet.> I[b] croire, si toutefois <...> Adam et [R *à*] Ève [R *je laisse* <...> *raisonnable de croire*] que <correction peut-être d'une autre main> II croire, si toutefois <...> Adam et [A *à*] Ève, je laisse <...> Drouin, – il est 37 III Adam et Ève, que les Annamites, depuis [R *peut-être*] deux

3. Le passage qui suit, jusqu'à « ... si appauvrie soit-elle », ne figure pas dans HMH.

Ève, – je laisse ce soin à notre archiviste national, M. Gabriel Drouin[4] – non, non, il ne s'agit pas de « petits camarades », ou de publicité camouflée ou payée, je n'ai jamais eu le plaisir de rencontrer M. Drouin, –) il est plus raisonnable de croire que les Annamites, depuis deux ou trois millénaires, sont de sangs mêlés. « Nés natifs », avec l'apport du sang chinois. Les origines premières, Dieu seul les connaît. Et pour n'avoir plus à revenir sur ce sujet, j'emprunte à M. Henri Gourdon, beaucoup plus qualifié que moi pour le traiter, ce passage du très beau livre, et très substantiel, qu'il a écrit sur l'Indochine[5] :

> Le Champâ et le Cambodge, pays de civilisation hindoue, avaient succombé tous les deux sous les coups de deux peuples de race mongolique, les Thaï et les Annamites, venus du Nord. L'infiltration de la race jaune dans l'Indochine septentrionale est fort ancienne, puisqu'on trouve des crânes aux caractères mongoliques dans les dépôts préhistoriques, mêlés à ceux des Indonésiens. On se perd encore en conjectures sur l'origine des Annamites. M. Aurousseau voit en eux les descendants de peuples préchinois qui habitaient dès le VIII^e^ siècle avant notre ère au sud du fleuve Bleu, et que l'invasion chinoise refoule au IV^e^ siècle. Cette thèse a été combattue par d'autres historiens qui considèrent les Annamites comme « un amalgame » d'éléments ethniques *môn* et *thaï* qui se serait formé dans le Tonkin actuel. Ce qui est certain, c'est qu'au II^e^ siècle avant notre ère, les Lô, ancêtres des Annamites, étaient établis dans le delta du Tonkin et les deltas des fleuves côtiers de l'Annam. Ils firent, en 180 avant Jésus-Christ, leur soumission au roi de Nam yué, ancien général chinois qui s'était rendu indépendant de la Chine et avait fondé un État dans la région de Canton. C'étaient des barbares qui vivaient le corps nu et tatoué, et les cheveux flottants. Ils se livraient à la chasse et à la pêche et labouraient avec des charrues au soc de pierre le sol qu'ils savaient irriguer.
>
> Les annales annamites, qui font remonter à une antiquité fabuleuse leur dynastie des Hong Ban, reconnaissaient Trieu Da, qu'on peut identifier au roi de Nam yué, comme leur premier

43 III mêlés. *De toutes façons, ce sont des mongoloïdes. Ils ont* [R *certains* AR *beaucoup* A *de nombreux*] *points de ressemblance avec les Chinois du Sud. Mais* [R *aussi*] *ils s'en distinguent* [A *aussi*] *par des traits caractéristiques.* [R *Ils sont de taille plus petite.*] *J'emprunte* à M. Henri Gourdon *un* passage 46 III livre qu'il <La citation ne figure pas dans ce manuscrit.>

4. M. Drouin dirigeait à Montréal un Institut de généalogie.

5. Henri Gourdon, *l'Indochine*, Paris, Larousse, 1931, p. 60-61. Le passage souligné l'a été par Grandbois.

souverain historique. Ces populations constituaient une sorte de fédération de petits États semi-indépendants. Les Annamites appelaient Van long leur royaume, que les Chinois nommaient Kiao-tcheou.

En 111, les Han, ayant soumis le Nam yué, substituèrent leur suzeraineté à la sienne. *La domination chinoise devait durer onze siècles.* Un général chinois, envoyé en 40 après Jésus-Christ pour réprimer une révolte, supprima définitivement les institutions et les organisations locales. Il entreprit d'enseigner aux ancêtres des Annamites les éléments de la culture chinoise, les rites et les principes de l'agriculture. Grâce à la persévérance des gouverneurs qui se succédèrent dans le pays d'Annam, le peuple annamite adopta la langue chinoise écrite, la religion de Confucius, et l'on peut dire que sa sujétion intellectuelle et morale à l'emprise chinoise fut absolue, de même que la société annamite se modela définitivement sur la société chinoise. Seule la civilisation gallo-romaine offre un exemple d'une telle assimilation, avec cette différence toutefois qu'une civilisation nouvelle et originale en est sortie plus tard, alors que les Annamites n'ont pu développer encore une culture nationale.

Cette domination chinoise ne se borna pas à civiliser le pays ; elle le défendit contre les dangers extérieurs, et notamment contre le Nam-tchao (Yunnan), et contre les envahisseurs Cham auxquels les gouverneurs chinois infligèrent de sérieuses défaites. Cependant de nombreuses révoltes éclatèrent dans le pays chaque fois que le pouvoir impérial s'affaiblissait.

L'on peut penser que j'abuse des citations, et avec plus de malignité, que je transcris pour ne pas avoir à écrire. Il n'en est pas tout à fait ainsi. J'ai passé quelques mois en Indochine. J'ai visité la Cochinchine, le Cambodge, l'Annam, le Tonkin, le Laos, mais en vitesse, comme on dit, et mes petites observations personnelles ne peuvent naturellement pas avoir la valeur des études dont je vous donne quelques extraits. Et je tiens à vous

99 III [R *L'on pourrait croire* A *On peut penser*] que 99 I[b] j'abuse [A *encore*] des citations, [R *et avec* <...> *à écrire.*] Il <corrections peut-être d'une autre main> 100 III écrire, *une façon* [A *plus*] *paresseuse,* [R *quoi,*] *de vous parler.* Il n'en est [R *pas* A *pas tout à fait*] ainsi. *Je n'ai* passé *que* quelques 101 III J'ai *vu le Cambodge, la Cochinchine,* l'Annam, le Tonkin *et* le Laos, [R *en courant,* A *mais en vitesse, comme on dit,*] et mes [A *petites*] observations 104 III peuvent [R *être que légères* AR *superficielles* A *avoir la valeur des études*] et [R *réels* <illisible> *sans*] *dont je vous cite des extraits* [R *plus pittoresques que profonds denses. C'est pourquoi et malgré ma fantaisie*] [AR *la fantaisie que l'on me prête.*] *Je tiens,* [R *puisque je vous parle de ces pays,*] *à vous* [R *en*] *donner de* [A *ces pays* [R *une opinion*] *une idée à peu près*] exacte. [A (*Je dis à peu près car il n'y a pas d'idée exacte*)] Les écrivains 104 II naturellement [A *pas*] avoir

fournir de ces pays des notions à peu près justes. Les écrivains que je vous cite ont tous habité l'Indochine, durant de longues années, certains y ont accompli toute leur carrière, comme administrateurs, magistrats, avocats, planteurs, officiers, professeurs, conservateurs de musée, etc. Il me serait facile de les paraphraser. Mais nous avons tous une conscience, si appauvrie soit-elle !

J'atteignis donc Huê, déjà malade, – malaria – avec ce Philippe dont je vous parlais l'autre jour. Philippe, névrosé dangereux, geignant et se plaignant sans cesse, et moi grelottant de fièvre. Nous descendons à l'hôtel dit du Gouvernement. Magnifique. Appartements contigus, trois pièces chacun, moustiquaires, douches, petit salon, véranda, etc. Les appartements donnaient sur un immense jardin planté de cocotiers, d'arbousiers, de banians et de plantes dont je n'ai jamais su le nom, mais qui produisaient des fleurs d'un pourpre étonnant, tel que je n'ai jamais vu ailleurs, sauf à Colombo, de Ceylan. Tout cela à un tarif qui ne tenait point de l'assassinat légendaire, au coin du bois.

Du coup, la névrose de Philippe s'est évaporée. Un miracle. À mon grand ébahissement, il est devenu soudain un garçon amusant et gai. Il réussissait même quelques traits d'esprit que n'eussent point désavoués les boulevardiers du début de notre siècle, à Paris[6]. (Je dois tout de suite ajouter que ces fameux

107 III l'Indochine, *pendant des* années, 108 III ont *fait* toute 108 III administrateurs, *juges*, avocats, [R *planteurs*,] conservateurs 110 III serait [AR *plus*] facile de les paraphraser. [R *Je trouve qu'il est plus franc, et aussi plus fructueux, pour peu* [AR *cependant*] *que l'on écoute ces propos, de les* [AR *cette façon plus franche pour moi, ce moyen plus franc, pour moi.*] *Car* A *Mais*] nous 111 III si [R *petite* AR *resserrée* A *appauvrie*] soit-elle. 112 III soit-elle ! // *J'arrivai* [A *donc à*] Huê, <...> malaria [R *et amibienne*] – avec <...> parlais [R *la semaine dernière* A *l'autre jour.*] *Névrosé au* [R *dernier* A *suprême*] *degré*, geignant 114 I[b] vous [R *parlais l'autre jour* A *ai parlé.*] Philippe <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 115 III cesse. *Nous allons* à l'hôtel du Gouvernement. Appartements contigus, [R *à*] trois 117 III chacun, [R *et* A *avec*] *véranda*, [A *galeries,*] *moustiquaire, douches, petit salon*, etc. [R *Ce*] *Et pour un prix qui n'était* point <...> bois [A *légendaire*] Du coup 121 II qui [R *don*] produisaient 122 I[b] Colombo[D , S .] [R *de Ceylan*] Tout <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 123 II qui [R *n'était*] ne tenait 125 III s'est *interrompue*. [A *Un miracle.*] À mon [A *grand*] ébahissement 127 III gai. *Et je crois, ma foi, qu'il* réussissait quelques 128 III n'eussent *pas* désavouées les boulevardiers[R , *à Paris*] du début [D *du* S *de*] [A *notre*] siècle, à Paris. (*Devions-nous* ajouter

6. Le passage entre parenthèses ne figure pas dans HMH.

mots, tels qu'on nous les rapporte aujourd'hui, sont d'une pauvreté assez lamentable, malgré qu'ils eussent fait frissonner de plaisir le Tout-Paris de l'époque. Pour ma part, et chaque jour, Jacques Desbaillets, Jacques Normand[7] se montrent infiniment plus spirituels que Messieurs Lavedan ou de Porto-Riche.)

Or Philippe faisait des mots. Il avait avalé ma quinine et sa malaria l'avait quitté. Pour un moment. Je prenais à mon tour de la quinine. Philippe ne me reprochait même plus d'être sujet britannique. C'était un autre homme. Une garde-malade dévouée. Touchant. S'il me quittait pour quelques instants, il ne sortait guère de l'hôtel, il allait bavarder avec le chef de la cuisine, avec les barmen, les servantes, ou avec le directeur de l'établissement. Il avait même eu le zèle amical de faire venir un médecin qui n'y pouvait rien. Quinine ! quinine ! Rien d'autre à faire. Comme j'en faisais la remarque à Philippe, lequel, comme vous le savez, souffrait du même mal, il me répondit sur un ton superbe, et parfaitement noble, que la santé de son

130 III mots, *qui faisaient la joie des Parisiens, et tels qu'on nous les rapporte aujourd'hui,* sont 131 III qu'ils *fissent* frissonner [A *de plaisir*] le *tout* Paris [A *de l'époque.*] Pour 132 III jour, *Roger Baulu et* Jacques Normand 134 III spirituels [A *que M. de Porto-Riche ou M. Lavedan.*] *Mais Montréal n'est pas Paris* [A *hélas. Dans un sens,*] [D *C'* S *c'est dommage* [R *dans un sens.*] // Philippe 135 III mots. *Il était transformé. Sa malaria* [R *le laissait tranquille.*] *Il ne me reprochait* [A *plus*] *rien. Mais c'était à mon tour d'être* [R *fatigué et*] *malade.* [AR *Car*] [D *J'avais* S *Je*] [R *à mon tour une*] [A *souffrais d'une*] *crise,* [AR *moi aussi*] *de malaria. Légère.* Philippe [R *était* A *fut*] *touchant. La quinine, le thermomètre,* [AR *le médecin,*] *etc. Vingt-quatre heures. Je dois avouer qu'il* [R *fut* A *s'est montré*] *très dévoué.* [A *Et*] *S'il* me *laissait* quelques [R *heures,* A *instants,*] il ne 139 II me [R *laissait* A *quittait pour*] quelques 140 III le [R *maître d'hôtel,* A *chef de la cuisine,*] les barmen, [A *les servantes, et*] le directeur 142 III avait *poussé* le zèle *jusqu'à* faire venir [R *le* A *un*] médecin, *métissé,* [R *Chinois, naturellement,*] qui n'y pouvait [R *mais* A *rien.*] Quinine, quinine. [A *Point besoin de médecin !*] Comme 142 II même [R *poussé* A *eu*] le zèle 144 III lequel, [A *comme vous le savez,*] souffrait 145 I^a mal, [R *Philippe* A *il*] me <correction non retenue par HMH> I^b,II,III mal, *Philippe* me 145 III répondit, [R *sur d'un* A *sur un*] ton superbe [R *que*] et 146 III son ami lui importait *plus* que *ses* [A *propres*] *récriminations. Philippe était* [A *parfaitement*] *transformé. Il m'avait gâché, depuis quinze jours, depuis Saigon, mon voyage, il m'amusait* [A *maintenant*]. *La fièvre*[R , *dite*] *paludéenne va, vient, cause des ravages à la longue. Pour un homme jeune, c'est un petit mauvais moment à passer, si la crise* [R *n'était*] *n'est pas trop grave. Les lésions du cœur, des reins,* [A *du foie*] *viennent plus tard.* Au

7. Deux animateurs de Radio-Canada qui comptaient (avec Roger Baulu nommé dans III) parmi les amis de Grandbois ; ils ont participé à de nombreuses émissions où leur humour a été apprécié autant qu'a pu l'être, à leur époque, celui de ces peintres de la société parisienne qu'ont été Henri Lavedan et Georges de Porto-Riche.

meilleur ami lui importait davantage que les injures de l'ingrat. Au bout de vingt-quatre heures, j'étais sur pied. (Ô jeunesse !)

Alors Philippe, qui me guettait comme le condor des Andes guette l'agneau des collines, Philippe me dit :

– Tu sais, j'ai organisé une promenade en sampan sur la rivière des Parfums. Pour la nuit prochaine. On remonte la rivière jusqu'aux tombeaux, jusqu'aux flancs des montagnes sacrées. C'est magnifique, paraît-il. On revient le lendemain soir. Mais à bord du sampan, il y a tout ce qu'il faut. Couchettes, etc. Le marinier est sûr, c'est l'adjoint de l'administrateur qui me l'a recommandé.

Philippe était plein de pétulance, riait. Je le répète, un autre homme.

Nous partîmes donc le lendemain soir, à bord du sampan. Le sampan est une sorte de petite barque asiatique, couverte de bambous, facile à manier, mais que les occupants habitent tout le long de l'année. Le couple y vit, y dort, y procrée, y meurt. C'est la maison. La maison sur l'eau. Les enfants viennent, demeurent jusqu'à la puberté à bord du sampan. Un peu de pêche, pour se nourrir, un peu de négoce, pour quelques piécettes d'argent, et la vie est organisée, jusqu'à la mort. Ce n'est pas une conception de l'existence plus sotte que beaucoup d'autres.

La rivière des Parfums est bien nommée. Elle est aussi la plus romantique du monde. Le temps me manque ce soir pour vous en parler davantage. Je puis ajouter cependant que

---

148 III pied. *Philippe me dit : « J'ai* organisé une promenade [R *de* A *en*] sampan 152 III remonte jusqu'aux tombeaux. *J'ai pris des informations. Tu viens, cela va parachever ta convalescence ! – » Philippe riait,* [R *c'était un homme nouveau* A *un autre homme, je le répète.*] *Je lui répondis : « Parachever, parachever, c'est un terme français* [A *sans doute, et que l'on trouve dans tous les dictionnaires,*] *mais barbare. Toi qui es professeur, mon cher. Tu ne pourrais pas dire, par exemple, aider à ta convalescence ! » // Mais Philippe se souciait peu de discussions linguistiques, il était gai comme un* [R *enfant* A *pinson*], *il ne voulait pas non plus perdre sa promenade, qu'il n'aurait* [R *pas*] *pu, pour des motifs économiques, s'offrir seul. Le lendemain soir, nous partîmes, pour la nuit* [A *et le jour suivant*] *à bord d'un sampan,* [R *pour*] *remonter la rivière des Parfums.* La rivière est bien 162 II mais [R *dont* A *que*] les 165 II demeurent [R *toujours* A *jusqu'à la puberté*] à bord 170 III nommée, *et* la 171 I[b] monde. [A *(*]Le temps me manque [R *ce soir*] pour <...> davantage.[A *)*] Je <corrections peut-être d'une autre main> 171 soir <voir Appendice IV, p. 746>

Philippe avait bien fait les choses. À part le navigateur et sa femme, et deux ou trois petits enfants tout nus et souriants, il y avait deux congayes, fort jolies ma foi, qui tenaient lieu de musiciennes. Elles jouaient d'une sorte de viole, ou violon, à deux cordes, avec beaucoup de dextérité. Le plateau d'opium était prêt. C'est la première fois que je goûtai à la drogue. Avec l'enchantement de la drogue, c'était l'enchantement de ce paysage lunaire, fantomatique, de la vieille Asie. Et nous allions, par une nuit d'une extrême douceur, vers les tombeaux des rois défunts.

178 l^b prêt. [R *C'est* A *C'était*] la <...> je goûtai[A *-s*] à la <corrections peut-être d'une autre main, retenues par HMH>

54 : HUÊ (2)[1]

1951-10-02, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

La rivière des Parfums, à Huê, est l'une des plus romantiques du monde. Car les tropiques, qui sont malsains, peuvent cependant procurer des joies et des sensations d'une qualité exceptionnelle, fournies surtout par l'extrême exubérance de sa végétation. De là cette beauté unique. Sans doute faut-il faire la part de l'exotisme, du dépaysement. Et je soupçonne fort qu'un petit prince de Huê – la capitale de l'Annam fourmille de princes du sang, ses empereurs, ayant eu de multiples épouses, certains plus de cent cinquante, ont naturellement laissé de nombreux descendants – je suppose qu'un prince

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 30 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 30 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Huê » avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit incomplet de 19 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 8 et 20 à 30 ; le f. 8 a été repaginé sur un autre chiffre. Titre courant « Huê », avec en sous-titre « Notes », en p. 1 et en surtitre, p. 29, le chiffre IV <?> raturé. La citation de Monnier ne figure pas dans ce manuscrit (BNQ).

4 I[b] est [R *l'une des plus* A *des plus*] romantiques [R *du monde*]. Car <corrections peut-être d'une autre main> 5 III monde. [A *Car*] *Les* tropiques 5 I[b] sont [A *généralement*] malsains <ajout peut-être d'une autre main> 5 III malsains, *procurent cependant* des *sensations et des joies* d'une 7 III par [R *l'extraordinaire beauté, la richesse*] extrême [A *exubérance*] *de la* [R *nature* AR *nature végétale* A *sa végétation*] [R *d'où* AR *et* A *de là*] *son extraordinaire beauté.* Sans 9 III part [R *de dépaysement*] de 9 III soupçonne qu'un 11 III princes, *les* empereurs *d'Annam, avec leurs épouses multiples* [R *et*] *certains en ont eu jusqu'à cent cinquante – ont engendré* de nombreux

1. Seule la deuxième moitié du texte de cette émission a été publiée, avec déplacements, dans HMH, p. 245-247. Les neuf premiers paragraphes et les trois premières phrases du dixième ne figurent pas dans HMH.

de Huê, quoique sensible à l'incomparable beauté de son pays, s'exclamerait avec la plus grande admiration devant les admirables couleurs que peut fournir, par un matin ensoleillé de l'automne, un lac de nos montagnes laurentiennes cerné par la magie empourprée de sa forêt. Ce qui est exotisme pour l'Occidental à Huê, se fait exotisme pour l'Asiatique dans le nord de Montréal ou de Québec[2]. Mais comment analyser la supériorité des différentes expressions de la beauté ? Et comment surtout porter des jugements définitifs ? On a souvent tenté de le faire, mais sans résultats très convaincants. Et je crains que l'on n'y réussisse jamais. Pour certains, les figurines de Tanagra, incomparablement fines et délicates, surpassent de beaucoup la célèbre Vénus de Milo, laquelle est considérée par de nombreux artistes comme le canon même de l'esthétique féminine. Les uns voient en Rembrandt, ou Raphaël, le génie pictural dans sa plénitude, les autres l'acclament chez Pablo Picasso. Des critiques musicaux ne jurent que par Bach ou Beethoven, des confrères musicaux ne jurent que par Mozart, Wagner, ou Debussy. On se dispute en littérature Dante, Cervantes, Goethe, Tolstoï, Hugo, Balzac, avec, comme hors-concours, Shakespeare.

Mais pourquoi vouloir absolument établir une hiérarchie dans l'ordre de la beauté, et celui de ses créateurs ? Le palmier

14 III sensible à [R *la* A *l'incomparable*] beauté 15 III s'exclamerait *d'admiration* devant 16 III un [R *clair*] matin [A *ensoleillé*] de l'automne 17 III laurentiennes [R *entouré*] cerné 18 III magie [R *pourpre*] empourprée 18 I[b] de [R *sa* A *la*] forêt <correction peut-être d'une autre main> 19 II Huê, [R *de*] se fait III Huê, *devient exotique* pour l'Asiatique 19 I[b] l'Asiatique [R *dans le nord de* A *à*] Montréal ou [R *de* A *à*] Québec. Mais comment [R *analyser* A *définir*] la supériorité des différentes [R *expressions* A *formes*] de la beauté ? <corrections peut-être d'une autre main> 20 III Québec. *Il serait plus juste* [R *de distinguer* AR *noter* A *d'analyser*] [D *des* S *les*] *différences par quoi s'exprime la beauté. On a* [A *souvent*] *tenté souvent de le faire, sans* [R *grands*] *résultats* [R *trop* A *très*] *convaincants. Et je* [R *crois* A *crains*] qu[A *-e l'*]*on* n'y 24 III les [R *Tanagres*] figurines 26 III la [R *fameuse* A *célèbre*] Vénus 27 III par *beaucoup* comme 27 III même de *la beauté* féminine 28 III voient [R *dans* A *en*] Rembrandt le génie 29 III plénitude, *d'autres le devinent* [R *dans* A *chez*] Picasso 30 III Bach, des [R *critiques* A *confrères*] musicaux 31 III Mozart, *ou* Wagner, ou Debussy. *En littérature, on se dispute Dante, Goethe,* Tolstoï, Hugo. Mais 35 III pourquoi *désirer* [AR *avec tant*] établir 36 I[b] beauté, et [A *dans*] celui <ajout peut-être d'une autre main> II beauté, et [A *celui*] de ses créateurs ? // Le III beauté, [A *ou de ses créateurs ?*] Le

2. Phrase obscure : Grandbois a sans doute voulu dire que l'exotisme est affaire de dépaysement.

royal, dans l'incroyable élancement de son tronc, et l'éventail aérien de ses palmes, est-il plus ou moins beau que l'imposante et sereine et pleine majesté de notre érable canadien dont le feuillage frémissant chante tour à tour toute la gamme de la couleur ?

Il serait beaucoup plus simple, et plus modeste, d'admettre que la beauté, quelle qu'elle soit, possède mille et un visages, et que si l'on peut se permettre de comparer ceux-ci, pour les distinguer les uns des autres, on ne peut cependant pas les classer par numéros, comme l'instituteur distribue à ses élèves, après la correction du devoir, le rang du mérite ou de la réussite.

Pour ma part, si je m'enchante du palmier royal, je m'enchante aussi de notre érable. Et je n'oserais donner à l'un plus qu'à l'autre le premier prix !

M. Marcel Monnier[3] décrit ainsi la rivière des Parfums :

> C'est surtout la nuit, aux étoiles, c'est dans la barque effilée que quatre hommes, penchés sur leurs longs avirons, manœuvrent en chantant qu'il fait bon voyager sur la rivière. Aucune parole ne peut rendre le calme de ces soirées, la sensation de repos, la quiétude infinie des êtres et des choses. Aussitôt le soleil meurtrier passé sous l'horizon, une brise se lève, un frémissement de joie agite les feuillages. Cela dure quelques minutes à peine ; puis de nouveau le silence se fait, le sommeil descend sur la terre rafraîchie. Entre les masses très noires des berges, la coulée du fleuve garde un peu de clarté : des étincelles jaillissent en fusée dans le clapotis du remous, des essaims de lucioles tourbillonnent au ras de l'eau. Démesurément agrandies, les silhouettes des ra-

37 III royal, *avec* [R *son tronc l'*] [A *l'incroyable*] élancement de son tronc *et la fusée* [A *de* AR *l'immense* A *l'éventail aérien*] de ses palmiers [R *en éventail,*] est-il 38 III que la [R *sévérité, l'imposante*] l'imposante et sereine et pleine [R *et pleine*] majesté 39 III dont [R *les* [AR *l'*]*innombrables feuilles* A *le feuillage*] frémissant[R *-es*] chante 42 III simple *d'admettre* [A *plus modestement*] que la beauté possède *des* visages [R *si*] *différents,* [A *et*] que si [R *l'on*] *toutefois* l'on peut *les* comparer, pour 46 III classer comme [R *le professeur accorde* A *l'instituteur distribue à ses élèves,*] après 47 III devoir, [D *le* S *leur*] rang [R *numérique à ses élèves* AR *d'ordre numérique* A *de priorité.*] [R *Pour conclure, et*] [D *pour* S *Pour*] ma part 50 III aussi de [R *l'érable*] notre érable. *Mais* [R *comment* AR *faut-il*] donner à l'un [R *ou à* A *plus qu'à*] l'autre 58 II sous [R *l'île*] l'horizon 62 II fusée [R *d'une* <?>] dans

3. Marcel Monnier, *le Tour d'Asie*, t. 1 : *Cochinchine, Annam, Tonkin*, Paris, Librairie Plon, 1903, p. 170-171.

meurs se profilent[4], debout, oscillant avec la régularité d'un pendule. Ils procèdent par coups largement espacés, accompagnant leur balancement d'un chant à l'unisson, mélopée étrange tour à tour grave et suraiguë. Par instants, des voix répondent de la rive ou d'une jonque de pêche ancrée au milieu du courant.

Et lentement on avance. Depuis longtemps les dernières lumières de Huê, la ligne sombre des remparts, le grand mirador de la citadelle où le veilleur de nuit crie les heures ont disparu. Nous passons devant le temple de Confucius, une tour chinoise à sept étages, d'un blanc d'ivoire sous la lueur stellaire ; plus loin, à mi-côte sur un promontoire rocheux, enclavé dans des blocs éboulés que dissimule la végétation folle, la petite pagode de la *Sorcière*[5] (ancien sanctuaire voué par l'empereur Minh-Mang à la Pompadour de son époque), la pagode émerge du fouillis des palmes et des bambous ployés par la rosée. Au-delà, sur l'une et l'autre rive, plus une habitation, pas un défrichement. Nulle trace humaine ; la solitude, le mutisme des bois profonds ou le lointain appel d'un carnassier, la chute d'une branche morte, rendent plus saisissants encore les longs intervalles de silence.

Peu à peu, la lune levée, une brume monte de la rivière, d'abord estompant, puis masquant tous les objets, les contours des berges, l'embarcation elle-même et les bateliers. Allongé au fond du sampan, prêt à m'endormir, je ne distingue plus mes rameurs. Ensommeillés eux aussi, ils ont cessé leur chant et, par suite, ralenti l'allure ; ils manœuvrent désormais d'un mouvement machinal. Les avirons plongent sans bruit dans l'eau à peine refoulée. Et j'ai la sensation de flotter dans une blancheur de rêve, entre terre et ciel.

Au petit jour, on arrive, non sans avoir échoué plus d'une fois sur les bas-fonds. Le sampan accoste au pied d'une falaise que l'on escalade par un sentier glissant taillé dans la marne rouge. De ce débarcadère primitif, une admirable avenue bordée de jaquiers dont les hautes branches se rejoignent en ogive, conduit à la tombe de Gia-Long. Une heure de marche sur un terrain accidenté, à travers bois, dans une pénombre d'église. La route, çà et là, s'infléchit, contourne des rocs isolés, de formes bizarres, que l'on prendrait pour des pagodes en ruines, pour des groupes de sphinx mutilés. Et partout, accrochés aux troncs noueux, aux lianes pendantes, de grandes orchidées formant lustres, appliques et girandoles, des orchidées aux fleurs rouges où le moindre rayon de soleil glissant à travers les feuillages met une flamme.

89 II manœuvrent [R *mais* <?>] désormais 100 II formes [R *indis* <?>] bizarres

4. Monnier : profilent *sur le ciel*, debout.

5. Les parenthèses qui suivent signalent une incise introduite par Grandbois, qui a souligné *Sorcière*.

> Puis brusquement c'est le plein jour, le vaste parc, les chaussées dallées, la perspective fuyante des clairières, des étangs fleuris de lotus...

Nous remontions donc, Philippe et moi, cette rivière extraordinaire que l'on appelle poétiquement la rivière des Parfums. À bord d'un sampan, pareil à celui que M. Monnier nomme une barque, ce qui est une hérésie. Il parle aussi de navigateurs, ce qui est une autre hérésie. Car le sampan n'est pas une simple barque, mais une véritable habitation, si petite soit-elle, où l'on mange, boit, dort, procrée, et meurt. Son propriétaire, ou locataire, en use comme nous nous servons de nos maisons ou de nos appartements. C'est-à-dire à l'année longue[6]. Je dois ajouter tout de suite que l'on trouve beaucoup plus de locataires que de propriétaires. Il en est ainsi d'ailleurs dans nos pays. Certains magnats de Singapour, de Haiphong, de Canton ou de Shanghai possèdent des flottilles de plus de dix mille sampans, de mille jonques. La jonque est un bateau qui voyage vraiment. Son tonnage, et son étonnante voile carrée, barrée de longs bambous horizontaux, pareille à l'aile d'une immense chauve-souris, le lui permettent. La jonque est un bateau qui rapporte. Le sampan, parent pauvre, ne rapporte que l'annuité de sa location. Le sampanier de Huê, quand il a nourri sa femme et ses enfants de quelques poissons, d'une poignée de

---

109 III extraordinaire [R *qui s'appelle la R* A *que l'on*] appelle 111 III que M. [R *Marcel*] Monnier nomme *parfois* une 112 III hérésie[A .] [R *et* A *Il*] parle 113 II qui est une [R *hau*] autre 113 III hérésie. [R *De vocabulaire* [AR *seulement*] *il faut bien s'entendre.*] Car 114 III habitation [A *si petite soit-elle, où l'on mange, où l'on boit* [R *et*] *où l'on procrée.*] *Ses propriétaires ou locataires,* [R – *car ainsi que Montréal, dans nos pays, chacun ne possède pas sa maison, ou son appartement – y vivent si*] *en usent* comme 118 III suite *qu'il y a* beaucoup plus [R *comme chez nous,* A *ainsi que* [AR *ainsi*] *dans nos pays*] de locataires 119 III propriétaires. Certains magnats *de Saigon, de Huê, de Hanoi,* [A *de Shanghai*] *possèdent* [A *des flottilles de*] plus 122 III jonques, – [D *les* S *la*] *jonque*[R *-s*] [R *sont aux* A *est*] *au sampan ce que* [R *l'appartement de 300 dollars peut être à*] *peuvent être les bureaux d'une* [R *grande* A *très riche*] *compagnie* [D *de* S *du*] [R *l'Ouest* A *centre*] *de Montréal* [R *le logement local* AR *au pauvre* A *à la chambre*] *très médiocre, enfermée et malsaine, d'un quartier naguère illustré par un roman de Madame Gabrielle Roy. Car, pour être juste, la jonque est un voilier qui voyage.* Son tonnage 123 III carrée, [A *barrée de longs bambous horizontaux comme une immense aile de chauve-souris,*] le lui 125 III un [R *vrai* <?>] bateau 126 III sampan, *lui,* ne 126 III l'annuité [R *de* AR *à* A *de*] son locataire. [R *Mais celui-ci d'autre part doit alors s'ingénier, trouvant Et* A *Le sampanier de Huê,*] quand 128 III femme, ses enfants, *d'un poisson,* d'une

6. « À longueur d'année » serait plus correct, « à l'année longue » étant considéré comme un anglicisme.

riz, ne peut guère, comme on dit, rencontrer ses obligations de locataire. D'où les petites combines ingénues, la contrebande infime, les ruses plus touchantes que criminelles. Les voyageurs sont rares à Huê. Les habitants riches de la capitale possèdent leurs sampans particuliers, comme les patriciens de Venise possédaient leurs gondoles.

Le sampan que nous avions loué, Philippe et moi, était dirigé par deux mariniers. Le locataire et son beau-frère. L'un pagayait à l'arrière, l'autre à l'avant. (Si je me servais du style noble, je dirais poupe et proue. Mais ces termes conviennent bien peu à la misérable habitation flottante qu'est le sampan !)

Je m'étais installé à l'avant. La nuit était splendide. Sans lune, mais avec des étoiles énormes, brillantes, scintillantes, rouges et bleues, comme dans les féeries de Walt Disney. Mon compagnon Philippe taquinait nonchalamment les petites congayes à l'intérieur du sampan. Il y avait une lampe rose. Plus loin, derrière lui, une femme, entourée de deux ou trois enfants nus, faisait cuire le riz. Philippe fumait sans arrêt. De l'opium, c'est entendu. Les congayes lui préparaient ses pipes, avec des gestes minutieux et précis, et des grâces de jeunes chattes. Entre deux pipes, il se versait des verres de mauvais whisky japonais. Ce mélange n'est pas particulièrement indiqué pour l'équilibre de la raison. Il montait parfois sur une petite plate-forme, me

129 III guère [R *rencontrer,*] comme on dit, [A *rencontrer*] ses obligations *vis-à-vis du propriétaire.* D'où les [D *petits* S *petites*] [R *commerces, combines ingénues,*] la contrebande infime, [A *deux cigarettes, un petit paquet d'opium*] *les* [A *des*] *ruses* [R *ingénieuses innocentes*] [A *plus touchantes que criminelles*] *touchantes.* [R *Ou il L'autre héré La seconde hérésie reçoit* A *Parfois, il obtient,*] *ce sont les plus favorisés,* [D *le* S *la*] [R *permis* A *faveur*] *de* [R *conduire sur* A *remonter*] *la rivière des parfums, avec des étrangers à* [R *son* A *leur*] *bord. // Il n'y avait pas, cette nuit-là, quatre* [R *navigateurs,* A *mariniers,*] *mais deux, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière.* Le [R *frère, je crois* AR *propriétaire,* A *locataire*] [R *et le* AR *beau* A *son*] *beau-frère.* La nuit 137 I[b] (Si [R *je me servais du* A *j'employais le*] style <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 141 III étoiles *brillantes et* rouges 142 III féeries [AR *pour enfants*] de 143 III taquinait les congayes 144 III une *petite* [R *lumière*] lampe 145 loin <voir Appendice IV, p. 746> 146 I[b] faisait [R *cuire* A *bouillir*] le riz <...> l'opium, [R *c'est* A *bien*] entendu <...> précis, [R *et* A *avec*] des grâces <...> parfois sur [R *une petite plate-forme* A *le pont*], me tenait <corrections peut-être d'une autre main, retenues par HMH> 151 III Il *vint me voir sur le petit pont, déjà ivre. Il avait repris sa mauvaise humeur de Tourane. Il m'injuria. « Quoi, tu ne veux pas venir* [R *ici* A *avec moi.*] *J'ai organisé le voyage, etc. Tu es un ceci, un cela.* [AR *Je riais* A *Ceci, cela remplacent des termes beaucoup plus vigoureux.*] *Les deux plus charmantes filles, ... les amis nous laissent toujours tomber... Que viens-tu faire dans nos colonies, après tout... » // Le sampanier de l'avant, c'est-à-dire le mien, le ramena à l'intérieur. La nuit s'écoulait.* [R *Les brumes de leur*] *Certains perroquets, certains* singes

tenait quelques propos incohérents, riait béatement, insistant pour que je fume, pour que je boive, disait : « Quel pays, quel pé-pays ado-ado-do-rable », puis retournait à ses pipes, à son alcool, à ses congayes. Enfin, il s'écroula brusquement, et après quelques gémissements, sombra dans le sommeil.

Cependant la nuit s'achevait. Les perroquets, les singes de la jungle commençaient leurs cris rauques. Ce fut soudain le jour. Car sous les tropiques, comme vous le savez, on ne connaît ni aube, ni crépuscule. Toutes les douze heures, le jour, d'un coup, chasse la nuit, et la nuit, d'un coup, étrangle le jour.

Nous arrivions au tombeau de l'empereur Gia-Long.

---

153 II boive, [R *retournait*] disait 155 I[b] il s'écroula[A *-it*] brusquement <...> gémissements, sombra[A *-it*] dans <corrections peut-être d'une autre main, retenues par HMH> 158 I[b] jungle [R *commençaient* A *criaient*] leurs <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 158 III commençaient *de crier. Sans aube. À quelques* [R *minutes* A *secondes*] *près,* sous les tropiques, [A *à chaque douze heures d'horloge,*] *le jour* [R *tombe dans* AR *enfonce* <illisible> A *d'un coup, chasse*] *la nuit, et la nuit,* [R *tombe dans* A *d'un coup,* AR *éclaire*] *le jour. Ainsi* [R *parle se montrent* A *vont*] *les visages du monde. En* [A *haute*] *Scandinavie, six mois de jour, six mois de nuit.* [A *Par contre,*] *l'on dîne à dix heures à Madrid,* [A *et*] *à six heures à* [R *Saint-Jean-Port-Joli*] *à Rimouski.* <fin de III>

55 : HUÊ (3)[1]

1951-10-09, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Il est difficile de décrire, dans leurs détails, les tombeaux royaux de Huê. Ces tombeaux d'Asie ne correspondent en aucune façon aux monuments de nos nécropoles occidentales. En effet, chacun de ces tombeaux forme une véritable petite ville murée, complète en soi, dans laquelle s'élèvent pavillons, pagodes, constructions diverses, tous possédant leur signification particulière. L'âme de l'empereur défunt vit dans ces lieux comme si l'empereur était encore vivant. Celui-ci, d'ailleurs, avant sa mort, dirigé par les géomanciens et les astrologues, a choisi l'emplacement de sa future demeure, généralement située au pied de quelque montagne ou colline. Ceci pour que les génies mauvais, empêchés par l'obstacle, ne viennent point

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Huê » (ANC). III : Manuscrit incomplet de 26 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 26 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Huê ». La citation de Lyautey ne figure pas dans ce manuscrit (BNQ).

4 I[b] décrire, [R *dans leurs détails,* A *avec précision,*] <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 5 III Huê. [R *D'abord*] [D *ces* S *Ces*] tombeaux 6 III façon [R *à l'idée que nous nous nos conceptions* A *aux*] monuments 6 III occidentales. [R *chacun*] En effet 8 III soi, *à l'intérieur de* laquelle s'élèvent *des* [R *nombreux*] pavillons 9 III constructions, [A *tous*] *bâtiments* [R *divers*] *ayant chacun leur* [R *destination* A *signification*] particulière 12 III mort, [R *conseillé* A *dirigé*] par *le géomancien de sa cour,* a choisi 13 III demeure, *qui est* généralement 14 III quelque [A *montagne ou*] colline 15 III les [R *mauvais*] génies [A *mauvais,*] empêchés par *cet* obstacle

1. Une large partie du texte de cette émission a été publiée, avec quelques variantes, dans HMH, p. 247-250.

troubler la paix de celui qui repose. Car selon les croyances chinoises – et l'on voit encore ici l'influence profonde exercée par le Chinois sur l'Annamite – les génies hostiles redoutent les voies indirectes, et se refusent avec répugnance de contourner le moindre objet[2]. Il leur faut la ligne droite. C'est pourquoi, si l'on pénètre chez un Chinois possédant un petit autel dédié aux rites des ancêtres, – et tous ceux qui le peuvent le possèdent – on aperçoit toujours un écran, ou paravent, qui ferme le centre de l'entrée de la pièce. Il ne faut, sous aucun prétexte, déplacer cet écran. Les génies pourraient en profiter, vous suivre, et répandre le malheur, non seulement sur toute votre descendance, mais aussi sur vos ancêtres, et il va sans dire, vous apporter, à vous et à votre famille immédiate, les calamités les plus graves. On retrouve ce même soin à l'entrée des pagodes, des palais royaux, et le Temple du Ciel[3], à Pékin, l'une des plus pures merveilles que l'art architectural de l'homme ait jamais créées, renchérit sur ces précautions ordinaires et montre, au centre même de l'escalier que l'on gravit pour y pénétrer,

16 III qui *se* repose. [R *avant*] Car *les* [R *mauvais génies*] *génies hostiles*, [R *sont tout de suite désemparés*] *selon les croyances chinoises, – et l'on voit ainsi l'influence* [R *chinoise*] *qu'a laissée le Chinois chez les Annamites* – redoutent 19 III et *contournent* [R *difficilement* A *avec répugnance*] le moindre objet. [R *En Chine, et*] *Il lui* faut la *porte ouverte*. C'est 20 II Il *lui* faut 21 III Chinois [R *qui*] [D *possède* S *possédant*] un [A *petit*] autel 22 I[b] ancêtres, [R – *et* <...> *possèdent* –] on aperçoit <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 22 III qui [A *le*] peuvent [R *le*] *faire* le possèdent, – on [R *y*] *voit* toujours 24 III ferme, *au* centre, l'entrée 24 III faut, *pour aucune raison*, [R *déranger*] *heurter* [A *ni déplacer*] cet écran 27 III sur *votre ascendance,* et [A *il va sans dire,*] vous apporter [R *ainsi,*] à vous *même les plus grandes calamités. //* On 29 III l'entrée des [R *temples,*] des pagodes 30 III Pékin, *qui est* l'une des [A *plus pures*] merveilles [R *de* A *que*] l'art 32 III créées, – *à part ces* [R *mesures* A *précautions*] ordinaires, montre, [R *à la face* A *au centre*] même *des marches* que l'on

2. Grandbois semble ici s'inspirer d'un ouvrage d'Émile Hovelaque qu'il possédait, *la Chine* (Paris, Flammarion, 1928) : « Nulle maison ne se construit qu'après consultation des nécromanciens ; chacune est orientée selon les souffles qu'ils ont déclarés favorables ; aucune ne s'élève au-dessus d'une certaine hauteur pour ne pas intercepter ces souffles ; dans aucune on ne pénètre directement : une cloison se dresse à l'intérieur devant l'entrée pour barrer le passage aux esprits mauvais qui ne peuvent cheminer qu'en ligne droite » (p. 36-37). Grandbois avait marqué le début de ce passage d'un trait au crayon, en marge.

3. Grandbois semble s'inspirer, ici encore, de Hovelaque : « Il n'y a peut-être pas au monde de lieu qui dans sa pureté abstraite, sa délicate austérité, puisse être comparé à la plaine aérienne de marbre blanc entourée de blanches stèles où se dresse le Temple du Ciel » (*ibid.*, p. 89).

un immense palier de marbre incliné, sculpté de dieux et de déesses, de tigres, de paons, de dragons, qui nous force d'accéder au temple par les degrés situés à la gauche ou à la droite de sa façade.

Beaucoup d'autres considérations importaient aussi dans le choix du tombeau : l'âge de l'empereur, la date de sa naissance, la direction des vents, l'orientation du site, et d'autres rites mystérieux qui n'étaient pas dévoilés, demeurant le secret des grands prêtres. Un autre secret, le plus grand peut-être, et qui ne fut jamais trahi, c'est que personne, ni l'empereur lui-même, ne savait à quel endroit précis de cette petite ville serait enfouie sa dépouille mortelle.

Mon compagnon de la rivière des Parfums et moi laissons le sampan pour rejoindre le tombeau de Gia-Long. Deux guides nous attendent. Ils sont petits, souriants, l'œil brillant et noir. Je crois comprendre qu'ils sont vaguement attachés à la garde du tombeau. Mince sinécure leur permettant sans doute, dans leurs loisirs, de cultiver un maigre champ de riz et de pêcher quelques poissons. Car leurs loisirs sont nombreux ; il n'y a pas de touristes à Huê, ni d'amateurs d'histoire ou d'archéologie. Et pour les rares officiels de l'administration française, les tombeaux sont du déjà vu et même du très ressassé. Mais les deux guides sont fonctionnaires, ce qui leur apporte une grande

34 III sculpté *de dragons,* de dieux, [R *et*] de déesses, [A *de tigres, de paons,*] qui [R *vous*] nous 36 III par [R *les côtés* A *les degrés gauches ou droits*] de 36 II situés à [A *la*] gauche 38 III d'autres [R *rites* A *motifs considérations*] importaient 39 III tombeau. *L'orientation du site,* [A *la saison,*] [R *le jour, l'heure même,*] *l'âge de l'empereur,* [A *sa date de naissance,*] *la direction des vents, et* [R *d'autres*] *des* rites [R *obscurs* A *mystérieux*] qui 41 III dévoilés, [A *et*] *qui demeuraient* le secret [R *de ses* A *des*] grands 42 III grand, et qui *n'était* jamais 44 III savait [R *où* A *à quel endroit précis de cette petite ville*] *sa dépouille mortelle* [R *dans cette petite ville, serait sa dépouille charnelle* A *serait enfouie*]. // [A *Philippe*] [D *Mon* S *mon*] *compagnon de voyage sur la rivière des parfums, et moi, nous arrivons au lever du jour* <cette dernière phrase encerclée, comme pour raturer> *Philippe, mon* compagnon 46 III moi, *nous quittons* le sampan 47 III Gia-Long. [R *Tout de suite, une pente abrupte, puis nous*] Deux 48 III l'œil *noir comme des braises.* Je 50 III sinécure *impériale,* [R *qui*] leur 51 III un [R *hectare*] maigre 52 III poissons. [R *Mais*] Car leurs loisirs [R *sont* A *doivent être*] nombreux 52 III a *à Huê ni touristes étrangers, ni amateurs d'archéologie ou d'histoire, sauf certains* officiels 53 II touristes [R *étrangers*] à Huê 54 III française, *pour lesquels* les 55 I[b] déjà [A *trop*] vu. [R *et même du très ressassé.*] Mais <...> sont [A *de petits*] fonctionnaires, ce qui leur apporte [A *cependant*] une grande <Corrections peut-être d'une autre main ; seuls le premier ajout et la suppression sont retenus par HMH.> 55 III même [R *du très*] ressassé

considération parmi les paysans de la rizière et les sampaniers du fleuve.

Après une heure de marche environ, nous parvenons au prestigieux tombeau qui honore la mémoire de l'empereur Gia-Long. Et je me permets ici de rappeler aux auditeurs qui me font l'honneur d'écouter ces entretiens ce que fut Gia-Long. Il y a quelque temps[4], en vous faisant, d'une façon très sommaire, l'historique du peuple annamite, je mentionnais le nom de Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, qui, par son courage et par sa ténacité, et à la faveur de circonstances très romantiques, réussit de nouer des liens étroits entre la France et l'Indochine. Il fonde un séminaire à Ha tien. Il commence à peine d'exercer son action de missionnaire qu'une révolution de palais force le roi des Annamites, Nguyên Anh, à s'enfuir. Il trouve refuge au séminaire de l'évêque d'Adran, et celui-ci, pendant dix ans, partage la fortune ou l'infortune du roi, car les rebelles sont tantôt vainqueurs, tantôt vaincus. Enfin l'évêque d'Adran part pour la France, où il réclame des secours militaires au roi Louis XVI. En échange, le roi d'Annam offre l'île de Poulo Condor, le port de Tourane, et surtout le « privilège exclusif du commerce dans ses États ». Les pourparlers sont difficiles et lents. Mais l'évêque d'Adran est un homme persistant, et ses deman-

58 III fleuve. // *Au bout de près d'une heure,* nous 60 III Gia-Long. *Je me permettrai* ici 61 I[b] rappeler [R *aux auditeurs* <...> *ces entretiens*] ce que fut Gia-Long. [R *Il y a quelque temps,* <...> *peuple annamite,*] [D *je* S *J'ai*] [D *mentionnais* S *mentionné*] le nom <corrections peut-être d'une autre main> 63 III temps, [R *vous*] en vous faisant, *de* façon 64 III annamite, *je vous parlais* de Pigneau de Béhaine, *plus tard* évêque 65 III courage, par sa 66 III circonstances *assez* romantiques, [R *avait*] réussit 66 I[b] romantiques, [R *réussit* A *a pu réussir*] de nouer <correction peut-être d'une autre main> 68 III Il [R *avait*] fonde 69 III qu'une *révolte* de palais 71 III pendant *près de* dix 73 III d'Adran [R *se rend* A *part*] pour 74 III secours [A *militaires*] [R *du* A *au*] roi 75 III échange [R *de cet* <*sic*> *aide,*] le roi 75 III Poulo Condor [R *et*] le port de Tourane, [R *avec* A *et surtout*] le « privilège 77 III Les *tractations* sont *longues* [A *et difficiles.*] Mais 78 III persistant. *Et* ses *démarches* [R *obtient* A *obtiennent*] enfin [R *le succès*] le [R *succès* A *résultat*] *qu'il souhaitait.* [A *Pour un moment seulement.*] [D *Mais* S *Car*] des complications surviennent, [A *au conseil royal,*] *qu'il serait trop long d'expliquer ici,* [R *et ce n'est qu'en*] et le projet est [R *abandonné* A *rejeté.*] C'est alors que l'évêque, [R *assume,*] avec [R *l'aide*] de [R *certains* A *l'appui de certains*] officiers français, *à* l'aide

4. Ce récit a déjà été fait à l'émission 21 (p. 148-150), appuyé par un long texte emprunté à *l'Indochine* de Henri Gourdon. Le récit est repris une première fois, sans la citation, dans l'émission du 4 septembre 1951 intitulée « l'Annam » (p. 324-325). Il s'agit donc, ici, d'une troisième version (mais comportant des éléments nouveaux à la fin) de cet épisode.

des obtiennent enfin le résultat souhaité. Il se réjouit. Mais pour un moment seulement. Car des complications surviennent au conseil royal, et le projet, déjà accepté, est définitivement rejeté. C'est alors que l'évêque, avec l'appui de certains officiers français, l'aide de souscriptions diverses, – il fournit lui-même quinze mille livres – prépare l'expédition qui réunit quelques navires de commerce armés de canons et trois cent cinquante marins armés de fusils. L'étonnante aventure réussit. Contre toute raison apparente. Les stratégistes, les économistes de la cour de Versailles avaient condamné le projet, et démontré l'impossibilité de son exécution. L'évêque avait la foi. À ce propos, je me permets de modifier le mot célèbre du grand Pascal : « La foi a des raisons que la raison ne connaît pas[5]. »

Nguyên Anh, après avoir vaincu les armées de son spoliateur, grâce à l'appui de Monseigneur d'Adran, fonde une nouvelle dynastie et prend le nom de Gia-Long. L'empereur actuel d'Annam, Bao-Dai[6], appartient à cette dynastie.

Gia-Long ne fut pas ingrat pour son protecteur. La gratitude est rare chez les grands de ce monde. Et même chez les petits de ce monde. Il encouragea toutes ses entreprises de missionnaire, lui décerna les plus grands honneurs du

84 III livres – *assume les responsabilités de* l'expédition. [R *Il*] *Celle-ci possède* quelques 85 III canons, *des fusils, et trois cent cinquante marins.* [R *Le plus étonnant*] L'étonnante aventure réussit, [R *malgré tous les sages avis*] *contre* toute raison. Les stratégistes 87 I[b] toute [R *raison apparente* A *logique*]. Les stratégistes <correction peut-être d'une autre main> 88 III projet *comme d'exécution impossible.* L'évêque 89 III foi [R *Pour*] À ce propos *puis-je me permettre de paraphraser* le mot célèbre [R *de Pascal*] du grand 89 I[b] foi. [R *À ce propos <...> connaît pas »*]. // Nguyên Anh <correction peut-être d'une autre main> 92 III vaincu son spoliateur, *avec le concours des Français, et* grâce 93 III une [A *nouvelle*] dynastie 94 III Gia-Long. *Cette dynastie est celle à laquelle appartient Bao-Dai, l'empereur actuel de l'Annam.* Gia-Long 96 III ingrat, *ainsi qu'il arrive fréquemment chez les princes, ou les grands de ce monde, pour* [R *Monseigneur* A *son protecteur, l'évêque*] *d'Adran.* Il [R *lui décerna les plus hauts honneurs du royaume*] encouragea 96 II protecteur. [R *Cette* A *La*] gratitude 98 I[b] monde. [A *Il fut une exception.*] Il encouragea <ajout peut-être d'une autre main> 99 III plus [R *hauts* A *grands*] honneurs

5. La phrase de Pascal se lit : « Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît pas ; on le sait en mille choses » (*Pensées*, section II, « Le Nœud », *Œuvres complètes*, texte établi et annoté par Jacques Chevalier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 1221).

6. Né en 1913, Bao-Dai (de son nom véritable Nguyên vinh Thuy) fut le dernier empereur d'Annam. Il abdiqua en 1945.

royaume, et quand il mourut, ordonna pour lui des obsèques dignes d'un prince royal. Il l'avait surnommé le « Père du Royaume ». Il lui fit ériger un tombeau, près de Saigon, digne également d'un prince royal.

L'allée conduisant au tombeau de Gia-Long est bordée de pins, d'agaves, et de ces petits arbres verts et délicats que l'on nomme lilas du Japon. En approchant de l'enceinte, on distingue d'abord la colline, couverte d'une forêt luxuriante. Puis un lac en forme de croissant, dont les eaux sont invisibles sous les larges feuilles des lotus. Ensuite, un long escalier rejoint six terrasses, lesquelles dominent la cour funéraire. Des statues de pierre y font une veille vigilante. Des mandarins de lettres, graves et pensifs, et des officiers brandissant leur sabre. On y voit deux éléphants, trompes dressées, et des chevaux harnachés pour la guerre. Et c'est enfin le mausolée central, au flanc de la colline boisée. Dans sa forme rectangulaire il est imposant, simple et nu, et d'une émouvante sévérité. Tout est silence. Nos guides, volontiers bavards, se sont tus depuis longtemps. L'âme de Gia-Long peut reposer et vivre en paix dans ces lieux.

Nous quittons le tombeau de Gia-Long pour aller visiter celui de son fils, l'empereur Minh-Mang. C'est à deux kilomètres à peine, et nous suivons un sentier tortueux, de terre rouge battue, qui monte et qui descend sans cesse. Car nous sommes au flanc de la chaîne montagneuse d'Annam. Le paysage est merveilleux. Des collines couvertes de fougères géan-

---

100 III et, *à sa mort,* [R *lui*] ordonna des obsèques dignes d'un *empereur.* Il *le nommait* [R *d'ailleurs*] le 102 III tombeau, [R *mais respectant* A *mais* AR *selon* A *respectant*] *les usages chrétiens,* près de Saigon, [R *mais digne* A *qui eut pu être*] *également* [A *digne*] *d'un empereur.* // [R *L'avenue* A *L'allée*] conduisant au *célèbre* tombeau [A *de Gia-Long*] est 102 I[b] digne [R *également d'un prince royal.* A *du titre qu'il lui avait accordé.*] // L'allée <correction peut-être d'une autre main> 105 III d'agaves et de [R *lilas du Japon*] ces petits [R *lilas* A *arbres verts et délicats*] que 107 III d'abord la [R *forêt* A *colline,*] couverte [R *de forêt*] d'une forêt *dense et* luxuriante 108 III croissant, *couvert de* lotus 110 III terrasses, [R *et voici le mausolée principal*] *conduisant à* la cour 111 III lettres, [AR *en tenue de com* R *ou* A *et*] *des gardes du corps,* brandissant 113 III éléphants, [A *trompes dressées,*] et des 114 III c'est le mausolée [R *s'élève* AR *principal* A *central*] au flanc 115 III boisée. *Il* est [R *sombre* A *simple*] et nu et, *dans sa forme rectangulaire, montre un visage* d'une 116 III silence *et repos.* [A *Nos guides, volontiers bavards, se sont tus depuis longtemps.*] L'âme 118 III paix *en* ces 120 III C'est *à peine à deux kilomètres,* et 121 III sentier [R *bat*] de terre 122 III descend [R *Car*] sans cesse. Car nous [R *longeons*] sommes 123 III chaîne [R *des montagnes*] d'Annam 124 III Des *montagnes* couvertes 124 III géantes, *de fleurs énormes* [A *et pourpres,*] *de bambous incroyablement verts,* descendent

tes, de bambous incroyablement verts, de palmiers touffus, de fleurs énormes et pourpres, descendent des cascades d'eau bleue, et je ne puis m'empêcher de songer aux gravures romantiques de mon enfance, qui illustraient l'*Atala* de Chateaubriand[7]. Et nous atteignons le tombeau de l'empereur.

Minh-Mang imita la politique de son père, mais à rebours, c'est-à-dire dans le sens rigoureusement contraire. Il renia les traités antérieurs, persécuta les religieux, en fit torturer et exécuter un bon nombre, et porta la haine du Français à un tel degré qu'il fit un jour fouetter de verges, par ses soldats, le tombeau d'un mandarin[8] qui avait été le conseiller de son père. C'était là l'injure suprême, le déni et le défi définitifs. Les psychiatres d'aujourd'hui ne manqueraient point d'attribuer ces attitudes et ces fureurs à un complexe d'impuissance et d'infériorité. Car le père avait été trop grand pour la taille du fils.

Il n'empêche que le tombeau de Minh-Mang est le plus beau qui soit à Huê. Voici comment le décrit un écrivain français, connu surtout pour l'exercice d'un autre métier : le maréchal Lyautey[9] :

> Ce soir, nous avons dîné chez Minh-Mang : la chaloupe[10] nous a débarqués au seuil d'une large percée dans l'épaisseur de la

126 I[b] pourpres, [R *descendent*] des <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 127 III puis [R *so*] m'empêcher 127 III romantiques [R *pei*] de 129 III Chateaubriand. *Nous* [R *au*] atteignons 130 III imita [R *parfaitement*] la politique de son père, [R *en ce sens*] mais à rebours, [A *c'est-à-dire*] dans le sens [A *parfaitement*] contraire. Il *nia* les traités *avec les Français*, persécuta 132 III fit *martyriser* un bon nombre, et [R *quand*] porta 133 III à *tel* point [R *que*] qu'il fit fouetter 136 III suprême, [R *accordée*] le déni [A *et le défi*] définitifs. [R *Le fils de Minh Mang allait poursuivre*] Les psychiatres 137 III d'attribuer ces *fureurs d'ailleurs maladives* à un [A *grand*] complexe d'infériorité. 139 III été grand. Il n'empêche que le tombeau de Minh-Mang est *autrement* plus (*Lyautey*) <fin de III>

7. Il s'agit de l'édition illustrée par Gustave Doré (Paris, Hachette, 1863, 77 p.), ou de l'édition de 1805, ornée de gravures originales de Le Normant.

8. Il s'agit de Lê van Duyet, « vice-roi de la Cochinchine, resté fidèle aux Français » ; Minh Mang « fit fouetter de verges son tombeau » en 1833, année de sa mort (voir Henri Gourdon, *l'Indochine*, Paris, Larousse, 1931, p. 108).

9. Louis-H. Gonzalve Lyautey, *Lettres du Tonkin et de Madagascar (1894-1899)*, t. II, Paris, Armand Colin, 1920, p. 74-75. Grandbois avait omis certains passages ; nous indiquons ces omissions par le signe habituel. Minh Mang mourut en 1841 et Lyautey visita son tombeau un demi-siècle plus tard.

10. Lyautey : chaloupe *royale* nous.

forêt. Ah ! les beaux arbres, mais gare le tigre ! Cinq cents mètres d'allées, un grand mur gris, [...] une porte monumentale [...].

L'immense cour est dallée[11] de grès ; au fond, une pagode sur un soubassement très élevé et, pour y accéder, une haie d'honneur, des éléphants, des chevaux, des mandarins de granit. Et, derrière cette pagode, une autre où se dresse la grande stèle monolithe racontant[12] la mort, et puis une autre encore, puis une terrasse, un arc de triomphe de bronze, un tapis vert, une pièce d'eau et la toile de fond, la montagne vert sombre où dort Minh-Mang. La plus noble, la plus versaillaise ordonnance ; et autour de cet alignement central un épanouissement de bassins, de canaux circulaires, de parterres contournés à la chinoise, de pagodes accessoires, de kiosques ; [...]

Dans les pagodes centrales revit l'empereur mort. Selon l'usage [...] on y a reconstitué toute sa vie[13] familiale ; et, comme le règne de Minh-Mang a marqué l'apogée de cette dernière dynastie, comme ç'a été l'époque des plus belles porcelaines bleues, de celles dont le bleu est le plus doux, cette nécropole est un musée [...].

Et parmi les pagodes latérales vit encore toute la famille de Minh-Mang ; c'est la tradition, et c'est ainsi dans chacun des tombeaux.

11. Lyautey : dallée de *gris*.

12. Lyautey : racontant *le* mort.

13. Lyautey : vie *familière*.

56 : HUÊ (4)[1]

1951-10-16, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Les tombeaux de Huê, la rivière des Parfums sont des lieux exceptionnels où cette parcelle de romanesque ou de romantisme que chacun porte en soi, si ténue, si cachée soit-elle, peut s'épanouir à l'aise, peut se donner libre cours. Et même les êtres les plus froids d'apparence, les plus coriaces, n'y sont pas insensibles. À Huê, j'ai connu un Anglais long, maigre, solennel et blond, – blond fade – venu pour des affaires de plantations de caoutchouc, d'hévéas, qui me racontait, des larmes plein les yeux – c'était au bar de l'hôtel, il avait peut-être pris deux ou trois whiskies, peu importe – il me disait que la plus grande émotion de sa vie consistait d'avoir remonté la

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 30 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 30 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Huê », p. 2 à 30 ; le titre en p. 1 est « Encore Huê » (ANC). III : Manuscrit incomplet de 24 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 7, 14 à 16 et 18 à 31 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Huê », p. 2 à 31 ; le titre en p. 1 est « Le départ de Huê » et on trouve « Notes » en sous-titre, p. 19 (BNQ).

5 III lieux où [D *ce* S *cette*] [R *coin* A *parcelle*] de romanesque que 5 II ou de [D *romantique* S *romantisme*] que 7 III peut [A *se donner libre cours, peut*] *s'épanouir à l'aise. Les êtres les plus coriaces,* [A *les plus froids*] *en apparence, les plus froids,* n'y 9 III insensibles. *J'ai connu à Huê* un Anglais 10 III et blond – blond [A *fadasse*] *par surcroît,* venu 11 III plantations *d'hévéas, de caoutchouc,* qui *me disait, les larmes aux yeux,* – c'était 13 III whiskies, *mais n'importe* – il 13 III la [A *plus*] grande 14 III vie *avait été de remonter le fleuve,* jusqu'aux tombeaux *de* Tu-Duc et *de* Tiann-si. Je le 14 II consistait [R *à* A *d'*]avoir

1. Le texte de cette émission a été publié presque intégralement dans HMH, mais avec déplacements, p. 242-243 et 250-252.

rivière des Parfums jusqu'aux tombeaux des empereurs Tu Duc, Gia-Long et Tiann-si. Je rigolais doucement[2]. (Si vous me permettez toutefois d'employer ce terme d'argot qui sera très probablement inscrit au dictionnaire de l'Académie française, dans deux ou trois cents ans, si M. Staline, et M. Truman, réussissent à arranger leurs disputes.) Je le regardais, avec une certaine curiosité. Il me poussait du coude, ajoutait :

– N'est-ce pas, n'est-ce pas, ai-je raison ou ai-je tort ? Dites-le-moi ! Oui ou non ? Vous êtes un poète, vous devez le sentir, le deviner, n'est-ce pas que j'ai raison ? La rivière est la plus belle chose du monde, n'est-ce pas, n'est-ce pas ?...

Je dis : « Oui, oui », comme il convenait à ces propos d'ivrogne. Il reprit :

– Dites-moi, dites-moi, avez-vous jamais remonté la Tamise à bord d'un petit bateau jusqu'à la tour de Londres ? Quelque chose d'inoubliable, d'unique. La petite brume dorée du matin, les tours de Westminster, l'abbaye, tout cela, c'est véritablement la plus belle chose du monde...

Il parlait, il parlait. Je n'ai jamais été ce que l'on a convenu d'appeler un homme sage. Il m'est arrivé parfois – et j'en conviens volontiers, – d'avoir dépassé les bornes de la plus stricte abstinence. Malgré ces errements, je n'ai jamais pu supporter les propos d'un homme ivre. Je ne suis pas un petit saint, loin de là, mais je trouve que les instants de la vie sont trop précieux, – les petits morceaux fragmentaires de la vie – pour qu'on les

15 I^a,I^b Tu Duc, *Sicelong* et <Nous corrigeons en Gia-Long, « Sicelong » étant une erreur de transcription.> 17 II très *pro*[R *-blement* A *-bablement*] inscrit 21 III coude, [R *me disait,* A *ajoutait :*] « N'est-ce pas 22 III raison ou tort ? Oui, non ! Vous, *vous* êtes un poète, n'est-ce pas que j'ai raison ? *Le fleuve* est 23 I^b êtes [R *un*] poète <correction peut-être d'une autre main> 25 III n'est-ce pas ?... [R *Lorsque j'eusse acquiescé,* A *J'acquiescai,*] comme 26 III d'ivrogne, [A *et puis*] *il me dit soudain* : « Dites-moi 28 III Tamise *dans* un 29 III Londres. *C'est quelque* chose 32 III monde... Il m'est arrivé parfois, et [R *je m'en accuse* A *j'en conviens*] volontiers, [D *de* S *d'*][A *avoir*] dépassé 35 II stricte [R *sobriété* A *abstinence*]. Malgré III stricte *sobriété.* Malgré 36 III supporter [R *avec patience* A *trop longtemps*] les propos 37 III ivre. Il y avait 39 I^a,I^b,II pour *que l'on* les <À l'instar de HMH, nous corrigeons ces trois versions pour « qu'on », plus conforme à l'usage.>

2. La phrase qui suit, entre parenthèses, ne figure pas dans HMH.

gaspille dans l'ennui, dans une sotte patience, et dans une fallacieuse générosité !

Il y avait, derrière le bar de l'hôtel, une douzaine environ de barmen et d'aides. (En Asie, la crise de domestiques n'existe pas !) Je demandai à deux ou trois de ces petits Annamites de venir m'aider à reconduire à son appartement le noble gentleman.

Déjà, à cette époque, le prestige du Blanc en Asie s'affaiblissait. Mais il n'était pas encore complètement détruit. Je persiste cependant à croire que nous avons perdu, nous Occidentaux, la partie en Asie par notre maladresse et par notre insolence. Il suffisait pourtant de peu de chose, d'un semblant de considération, d'un simulacre de courtoisie. Cinq cents millions de Chinois valaient la peine d'un petit effort. Nous ne l'avons pas fait. Nos fils, ou nos neveux, le regretteront peut-être très amèrement un jour. Les Anglo-Saxons en Chine ont agi exactement comme les Français en Indochine. (Je ne parle pas des temps héroïques[3].) Mais c'était la férule, le règlement, l'humiliation, le sens du mépris. J'ai rencontré à Huê plusieurs petits princes du sang royal. Ils étaient frêles, délicats, extrêmement racés, pleins d'une trop grande nervosité, et naturellement, d'une exquise politesse. L'un d'entre eux m'invita à dîner, un soir. Le dîner annamite est bizarre. Pour nous. Du point de vue de la philosophie, il est aussi logique que le nôtre. Car enfin... Je veux dire que le dîner de Huê débute par le dessert – fruits confits, et confitures, et choses de miel, et sucreries de toutes sortes – pour remonter vaillamment le courant, et passant par le rôti, touchant le poisson, s'achève par

40 I[b] l'ennui, [A *ou*] dans une <ajout peut-être d'une autre main, retenu par HMH> 40 I[b] patience[R , *et dans une fallacieuse générosité*] ! // Il <correction peut-être d'une autre main> 42 III l'hôtel, une *demi-douzaine ou peut-être une douzaine* de barmen et d'aides. [R *Je m'adressai*] (En Asie, *il n'y a pas de crise de domestiques.*) Je demandai à *une couple* de 44 III Annamites *d'aller* reconduire *à sa chambre* le noble gentleman. *Ils n'osaient pas.* Le prestige du Blanc, [A *à l'époque,*] s'affaiblissait *peu à peu en Asie, mais* n'était pas complètement détruit. *Tous nos classiques occidentaux, de Shakespeare* [R *à*] *en passant par Corneille* [R *et*] *Racine* [R *et Molière, ont*] *pour finir par* [A *Henry de*] *Monther* <Les f. suivants du manuscrit, 8 à 13, manquent.>

3. Allusion, sans doute, à l'époque de Pigneau de Béhaine, dont il a parlé précédemment, par opposition aux dernières années de la domination française en Indochine : au moment où Grandbois écrit ces lignes, sévit déjà la guerre qui se terminera par la défaite de Diên-Biên-Phû en 1954.

les hors-d'œuvre. C'est exactement notre dîner, mais à rebours. Mais pourquoi pas ?

Dans mes entretiens précédents, je rappelais que les Annamites avaient beaucoup subi l'influence chinoise. Ainsi, en Chine, la couleur du deuil est le blanc. Pour signifier un acquiescement, on secoue la tête de droite à gauche. Pour exprimer la négation, le refus, on penche la tête de haut en bas. Autres coutumes ! J'ai rencontré certains voyageurs qui se moquaient de ces habitudes, qui ne sont d'ailleurs que des conventions. Mais sont-elles plus arbitraires que les nôtres ?

Huê est une ville d'environ quatre-vingt mille habitants. Une petite ville en somme, qui n'est pas à l'échelle des villes populeuses de Chine ou d'Amérique. Mais Huê semble plus grande qu'elle ne l'est en réalité, car elle est parfaitement horizontale. Et sauf le palais impérial, la citadelle, et certains bâtiments de l'administration, je ne crois pas qu'il s'y trouve une habitation de plus de deux étages. Mais la ville est entourée de montagnes, dont les pics les plus connus portent des noms poétiques. Il y a l'« Écran du Roi », et à l'ouest de Huê, le « Pic de Lui », lequel est considéré comme la demeure de l'Esprit. Les services de l'hygiène sont peu orthodoxes. Mais les rues sont bordées de palmiers-bananiers, de palmiers-cocotiers, de palmiers royaux, de banians énormes, de vieux pins dénudés et gigantesques, et font vite oublier, pour peu que vous soyez sensibles à certaines beautés, leurs trop fortes odeurs. Car il ne faut pas être trop délicat à propos des odeurs d'Asie. Après Calcutta, et après Huê, vous avez l'entraînement désiré pour

---

69 III pas ? // *Je vous rappelais, dans des entretiens précédents,* que 72 II Chine, [D *le* S *la*] [R *de*] couleur III Chine, *le deuil est* blanc. *Leur gauche est notre droite.* Pour [R *dire oui* A *signifier un acquiescement,*] on [R *oscil penche*] *on oscille* la tête 73 III Pour *dire non,* on penche 74 III bas. *Comme pour nous, signifier oui.* [D *D'autres* S *Autres*] *mœurs,* [D *d'autres* S *Autres*] coutumes. J'ai rencontré *déjà* certains voyageurs *se moquant* de ces habitudes. [R *J'ai pris tout de suite. À Huê, il y a le Palais, de l'Empereur. des Empereurs. C'est une construction massive,*] Huê 78 III d'environ *70* mille 79 III somme. *Mais toute en étendue. Sauf* le palais impérial, [AR *et* A *la citadelle, et*] *les* bâtiments 83 III qu'il *y ait* une habitation [R *qui*] <Le f. suivant manque au manuscrit.> 86 II Il y a l'[R *É*] « Écran du Roi » 90 II énormes, [R *et*] de vieux 92 III beautés, *leur* [R *odeur*] *trop forte odeur. Il* ne 93 III odeurs *de l'Asie.* Après 94 III vous [R *vous entraînez* A *êtes entraîné*] *doucement* pour les odeurs [A *plus*] violentes [A *encore*] de Chine. *La chose bizarre, c'est que l'on s'y habitue très facilement.* C'est

supporter avec courage les odeurs plus violentes encore de la Chine.

Un canal traverse le centre de Huê. On le nomme Phucam. Un autre, le Dông-ba, cerne le côté sud-est de la citadelle. C'est au bord de ces cours d'eau que l'on peut vraiment voir vivre les Annamites. Rien de plus coloré, de plus pittoresque. Le petit peuple, en Annam, est rieur, agité, bruyant, et d'une surprenante vitalité. Les cris, les interpellations, les rires fusent sans cesse des sampans qui descendent ou remontent le canal. Les sampans sont chargés de légumes, de poissons, de fruits, de gâteaux de riz, de friandises qu'ils apportent au marché. À première vue, les fruits d'Annam semblent bizarres, et pour tout dire, peu alléchants. Il faut vaincre une certaine répugnance pour y goûter. Mais on découvre ensuite chez eux des subtilités de saveur que pourraient leur envier nos fruits canadiens. Il y a d'abord la mangue, dont le goût oscille entre celui de l'abricot, de la vanille et du lait caillé. Puis le mangoustan, avec un arrière-goût de citron. Puis le jaquier, trop sucré. Puis le durion[4], énorme, à l'écorce rugueuse, à l'intérieur duquel l'on trouve un fruit de la grosseur d'un melon. Personne ne s'accorde très bien sur la saveur précise du durion. Certains songent au camembert, d'autres à une sauce au chocolat. Mais chacun s'accorde à reconnaître que le durion est le roi des fruits exotiques !

Deux ou trois jours avant mon départ, je me rendis chez le résident. C'est là un devoir élémentaire de courtoisie. Mais

99 III peut *véritablement observer l'existence véritable des* [R *citadins*] [D *annamites* S *Annamites*]. *Et aussi, rien* de plus coloré 101 III bruyant, d'une *vitalité surprenante.* Les cris 104 III légumes, de fruits, [A *de poissons, de* [R *galettes*] *gâteaux de riz, de friandises*] qu'ils 105 III marché. *Les fruits d'Annam, à première vue,* semblent 108 III pour [R *y* A *en*] goûter. Mais *ensuite, on découvre* chez 109 I^b fruits [R *canadiens* A *d'Occident.*] Il <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 111 III caillé. [R *Le mang*] Puis 111 III mangoustan, *sucré,* avec [R *une pointe* A *un*] arrière-goût 113 III durion, [R *fruit*] énorme 113 III l'intérieur *de laquelle* l'on 115 III sur [D *le* S *la*] [R *goût* A *saveur*] précise 115 III Certains [R *pensent* A *songent*] au 116 I^a,II sauce *de* chocolat I^b,III sauce [R *de* A *au*] chocolat <À l'instar de HMH, nous retenons la correction, plus conforme à l'usage.> 118 III exotiques. // [R *Je*] Deux 120 III C'est un devoir [A *élémentaire*] de courtoisie. Mais *le voyageur,* [A *s'il est avisé,*] pour

4. Grandbois a écrit *dourian.*

s'il est avisé, le voyageur, pour remplir ce devoir, doit attendre la fin de son séjour, sans quoi il devra accepter toutes sortes d'invitations officielles, ce qui manque généralement de gaîté, et surtout empêche la complète liberté de ses mouvements.

À mon heureuse surprise, le résident français était un homme que j'avais rencontré quelques années auparavant au Maroc : le baron Robert Surcouf. Il atteignait la quarantaine. C'était un grand garçon sympathique, très affable, et portant l'un des plus beaux noms de la marine française. Vous avez sans doute entendu parler de son illustre ancêtre, ce corsaire de Saint-Malo, qui fut, vers la fin du XVIII^e siècle, l'adversaire le plus redoutable, et le plus redouté des plus durs marins de l'époque, c'est-à-dire des Anglais. On avait mis sa tête à prix. Mais Surcouf demeurait insaisissable, et ne cessait de couler les bateaux ennemis. Comme les prises étaient importantes, il devint fort riche, et fut nommé baron de l'Empire. Le résident de Huê était son arrière-petit-fils. Quand je lui dis que j'allais quitter Huê pour le Tonkin, il me demanda :

– Mais avez-vous vu, ici, vos compatriotes canadiens ?

Je lui répondis que j'ignorais qu'il y eût des Canadiens à Huê.

– Mais oui, mais oui, ce sont des religieux. Ils habitent un couvent dans la banlieue, et instruisent les enfants. J'ai eu l'occasion de les rencontrer, ce sont des types magnifiques. Désirez-vous les voir ? Je vais vous arranger un rendez-vous.

---

121 III attendre [R *à*] la 122 III devra [R *se prêter à* A *accepter*] toutes 123 III manque [R *souvent* A *généralement*] de gaîté 124 III empêche [R *la* A *l'entière*] liberté 124 III mouvements. *On ne se rend pas au bout du monde pour le seul plaisir de* [R *boire un martini* A *prendre ses cocktails*] *pareils à ceux de Québec, de Montréal ou de Paris. À* [R *mo*] *ma très agréable* surprise, 126 III rencontré[R , AR *à Marr* A *au Maroc*] quelques années auparavant, [R *à Marrakech*] : le baron Robert Surcouf. *C'était un homme* [AR *encore* R *jeune* A *atteignant la quarantaine,*] *grand, très affable, sympathique, sans morgue, et qui portait* l'un 130 III de *ce fameux* corsaire [R *malouin*] de Saint-Malo – *ce beau port de mer !* [R *qui, dans les années* A *lequel*] *à la fin* du XVIII^e siècle, *fut* [R *l'ennemi* A *l'adversaire*] le plus redouté des marins *les plus audacieux de l'Europe de ce temps,* c'est-à-dire des Anglais. [R <illisible>] *Ceux-ci avaient* [A *même*] mis 134 III Surcouf *était* insaisissable, et [A *ne cessait*] coulait les bateaux 136 III baron [R *sous* A *de*] l'Empire 137 III son *arrière-arrière-petit-fils. Nous passâmes ensemble de fort agréables moments.* Quand 141 III Ils *ont* un couvent, [R *tout près*] dans la banlieue *de la capitale, et une sorte d'école où ils* instruisent les enfants. *Je les connais,* ce

Le lendemain, une voiture de l'intendance me conduisit chez les missionnaires[5]. Je fus reçu par le supérieur. Au parloir. Puis ils vinrent tous. Ils étaient dix, douze. Avec toute leur barbe. Ils faisaient cercle autour de moi, posaient des questions.

– Et Québec ? Et Montréal ? Connaissez-vous un tel ?

Quand j'appris à l'un d'eux le nom du village où je suis né, il s'exclama :

– Mais je suis né tout à côté, à quatre milles...

Ils voulurent me retenir pour le dîner du soir. Mon prochain départ ne me le permettait pas. J'étais le premier Canadien qu'ils apercevaient depuis leur exil volontaire. Ils avaient fait leur sacrifice, sans doute, mais peut-on empêcher le mal du pays, la vie du cœur humain, les souvenirs d'enfance, de jeunesse ?

Je crois bien que nous avions tous les yeux un peu humides quand nous nous sommes quittés. Pour ma part, je sais que cette visite aux missionnaires de Huê demeure l'un de mes plus émouvants souvenirs de voyage.

145 III me *conduisait* chez les *religieux. C'était à environ une demi-heure du centre de la ville.* Je fus reçu *au parloir par le supérieur.* Puis 148 III barbe. *La plupart brunes ou noires, certaines grises.* [R *Ils*] Ils faisaient *tous* cercle autour de moi. *Et* posaient 150 III d'eux, *qui pouvait alors avoir le même âge que moi,* le nom 152 III côté, *c'est à trois* milles *de distance...* Ils 153 III soir. *Je ne le pouvais pas, devant partir ce même soir.* J'étais le *seul* Canadien 154 II J'étais le [R *seul* A *premier*] Canadien 155 I[b] qu'ils [R *apercevaient* A *voyaient*] depuis <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 155 III exil [A *volontaire*] *Leur sacrifice était accompli,* sans doute, 157 III pays, *l'exercice* du cœur 157 III souvenirs *de l'enfance,* de *la* jeunesse 159 III nous [R *les*] avions 159 III yeux *quelque peu brouillés* quand 160 III sommes *séparés.* Pour

5. Les rédemptoristes, qui avaient depuis 1925 une mission à Saigon et une à Hué.

57 : LE TONKIN (1)[1]

1951-10-23, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

En quittant Huê, la capitale de l'Annam, je suivis la célèbre route mandarine, laquelle longe tantôt la mer, et tantôt se dirige vers l'intérieur du pays. Les mers d'Asie, vues naturellement du littoral, ne possèdent ni les bleus profonds de la Méditerranée ou de l'Adriatique, ni les bleu-vert des océans Pacifique ou Atlantique, et par là même sont beaucoup moins séduisantes. Car sauf certaines rares baies, éloignées des deltas des fleuves (et les grands fleuves sont nombreux), les rivages des mers asiatiques[2], et au-delà de la ligne visuelle de l'horizon,

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Le Tonkin » avec en surtitre « Visages du monde », p. 1 (ANC). III : Manuscrit incomplet de 24 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 16, 19, 19[a] et 20 à 25 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Tonkin », sauf pour la p. 19[a] (sans titre) et la p. 1 où l'on trouve « Le Tonkin » en titre et « Notes » en sous-titre ; ce sous-titre apparaît aussi en p. 19 (BNQ).

4 III Huê, je suivis 5 III mandarine, *qui* tantôt *longe* la mer, tantôt se 6 III l'intérieur. Les 8 III Méditerranée *et* de 9 III et *sont* [A *par là même*] beaucoup 10 III certaines [A *rares*] baies [A *en retrait*] *protégées, – parce qu'éloignées,* des deltas 10 I[b] éloignées [R *des* A *du*] *delta*[R -*s*] des fleuves, [A –] <...> nombreux, [A –] les rivages <...> asiatiques, [A (]et au-delà <...> l'horizon,[A)] montrent <Corrections peut-être d'une autre main, retenues par HMH, sauf le passage entre parenthèses, qui ne figure pas dans l'édition.> 11 III rivages [A *des mers asiatiques*] et *plus loin que la* ligne [A *visuelle*] *d'horizon,* montrent *une eau boueuse, chargée* de limon

1. La plus grande partie du texte de cette émission a été publiée dans HMH, p. 254-257.

2. Le passage qui suit, jusqu'à « de l'horizon », est entre parenthèses dans I[b] et ne figure pas dans HMH.

montrent des eaux boueuses, surchargées de limon, couleur d'ocre sale, de jaune brun sombre. Et il faut bien constater ici que cette appellation de « terres jaunes » par laquelle on désignait jadis ces régions de l'Extrême-Orient est on ne peut plus exacte. Et si les terres sont jaunes, les eaux le sont également, et aussi les centaines de millions d'êtres humains qui les habitent. De sorte qu'il s'y trouve une étonnante identité, une sorte de fusion totale entre les apparences de l'homme et celles de la nature. On ne peut constater le même phénomène en Afrique, généralement désignée sous le nom de « continent noir », et dont seuls les habitants sont noirs. C'est ainsi que la route mandarine, lorsqu'elle côtoie la mer, ne peut offrir cette féerie de la lumière et de la couleur que nous apportent, par exemple, les rivages méditerranéens, de Malaga aux îles de l'archipel grec !

La route mandarine longeant la mer offre donc peu d'attraits. On y voit quelques petits ports de peu d'importance, puis c'est Ben-thuy[3], plus considérable, mais cependant parent pauvre de Tourane, dont je vous ai déjà parlé. Et c'est ensuite la frontière tonkinoise.

Mais l'enchantement commence quand la route s'éloigne de cette mer peu séduisante et rejoint l'intérieur. Toute cette succession de petits villages, chacun vivant de sa propre vie, et chacun de ses habitants, dans sa tâche particulière, participant à l'existence commune, ne laisse pas d'être émouvante. Ils sont

14 III sale, *ou plutôt* [A *de*] jaune brun *foncé. Il* faut 15 III cette [R *désignation* A *appellation*] de 15 III on [R *dési*] désignait ces *pays* de 18 III habitent. [R *Il est beau*] De 19 III identité, [A *une fusion totale*] entre l'homme et la nature 21 III peut *prétendre la même chose de l'Afrique,* [R *où si que souvent* A *généralement*] désignée 23 III noirs. *// De sorte que* la route mandarine, [R *longeant* A *lorsqu'elle côtoie*] la mer, *n'offre pas* [R *le régal* A *cette féerie*] *de la couleur que peut offrir,* par exemple, *la côte méditerranéenne,* de Malaga *à Naples. Il y a* quelques ports [R *importants*] de peu d'importance, puis Ben-thuy, [R *rival encore malheureux* A *parent pauvre*] de Tourane, dont je vous ai *parlé,* [A *déjà,*] *et* c'est [R *bientôt* A *ensuite*] la frontière tonkinoise. Mais *c'est* quand 34 III cette *mère* <*sic*> *mélancolique,* monotone [R *pour le* A *au*] *regard, et qu'elle re*[R *-tourne vers* A *-joint*] l'intérieur *que* [R *l'intérêt ne cesse*] *l'enchantement commence.* Toute 35 III villages, *vivant* [R *chacun*] de sa *vie propre,* [A *et*] chacun [A *de ses habitants*] *participant, dans sa tâche particulière, à son existence* commune 35 I[b] vivant [R *de*] sa <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 37 III sont [R *tous pareils, et en même temps* A *à la fois tous pareils et*] *tous* différents

3. Ben-thuy se trouve environ à mi-chemin entre Tourane et Haiphong.

à la fois identiques et différents. La pagode honore les mêmes dieux, mais non les mêmes ancêtres. Le vieux mandarin de Tan-ap ne dirige point de ses doctes conseils l'administration locale de la même façon que le mandarin de Long-tam, plus jeune, et quoique se méfiant, par tradition et par conviction, des procédés modernes, [qui] s'est aperçu cependant que la rizière rapporte davantage avec ces dernières méthodes. Certains villages, plus éloignés des centres, montrent un visage d'une merveilleuse authenticité. L'on en voit d'autres, situés plus près des capitales, où les jeunes gens affichent leur mépris pour les travaux de la rizière et des plantations, et l'on me disait qu'ils ne songeaient qu'à gagner les grands ports ou les grandes villes, Tourane, Saigon, Huê, Hanoi, pour s'y employer dans les usines. Ces villages, déjà, semblaient perdre de leur unité, et les indigènes que l'on y rencontrait paraissaient moins libres et moins joyeux. Enfin, certains villages étaient florissants, d'autres misérables, – c'est d'ailleurs le sort de tous les villages du monde ! Il ne s'agissait sans doute que d'une administration malhabile, d'une terre plus ingrate, ou tout simplement d'une récolte manquée par le soudain caprice d'une rivière ou d'un lac qui s'étaient desséchés au moment même où les grands espaces plats de la rizière exigeaient le plus d'eau. Mais on y observait la même animation joyeuse, le même labeur humain, la même humilité dans la tâche quotidienne, sans cesse renouvelée, de gagner son existence !

---

39 III dieux [R *et les* A *mais non les*] mêmes ancêtres. [R *mais*] Le [A *vieux*] mandarin 40 III ses [R *doctes* A *sages*] conseils [R *l'ad*] l'administration *indigène* [R *avec*] de 42 III quoique [R *repoussant,* A *se méfiant, par tradition et par conviction,*] des [R *méthodes* A *procédés* AR *plus*] modernes, s'est aperçu que *les rizières rapportent* davantage 44 I^b avec [D *ces* S *les*] [R *dernières*] méthodes [A *récentes.*] Certains <corrections peut-être d'une autre main, retenues par HMH> 45 III centres, [R *que d'autres,*] montrent un visage [R *plus authentique,*] d'une [A *merveilleuse*] authenticité. L'on en [R *voit*] *parcourt* d'autres, [A *plus près des capitales,*] où *déjà* [D *des* S *les*] jeunes gens affichent *un certain* mépris 48 III rizière, et l'on 49 III gagner les grandes 50 III Tourane, *Huê, Saigon,* Hanoi 51 III les [R *ports*] usines *ou dans les ports.* [R *D'autres* A *Certains*] villages *enfin,* [R *sem*] *comme tous les villages du monde, semblaient florissants, et les autres misérables.* Il 55 III que d'une récolte *de riz* manquée, [R *que de*] par [D *la* S *le*] [R *sécheresse d'une rivière,*] soudain 57 III rivière qui *s'était asséchée* au moment [A *même*] où les grands [R *carrés*] espaces 59 III rizière *exigent* le plus d'eau. Mais [R *le long de* A *dans tous ces villages,*] le même 59 I^a,I^b d'eau. // Mais <Nous ne retenons pas cet alinéa, qui ne semble pas justifié par le sens.> 61 III tâche [AR *sans cesse* A *chaque jour renouvelée*] de gagner son existence. Vers

Vers le soir, des buffles tirant des chariots remplis de légumes et de fruits s'arrêtaient soudain, leur conducteur ayant aperçu un ami, juché sur le dos d'un éléphant, lequel tirait de longues billes de bois de teck ou d'acajou, qui creusaient de profonds sillons dans le sol friable et rouge de la route. Ils s'interpellaient, riaient, obstruaient notre passage, mais il nous fallait attendre qu'ils eussent achevé leurs plaisanteries, car ils n'auraient pas compris notre impatience et notre hâte à poursuivre une destination inconnue, donc, pour eux, chargée d'affreux périls. Enfin, quand le chemin était libre, ils nous saluaient avec un sourire cordial, bon enfant, qui ne dénotait certes aucun signe d'ironie !

Nous nous arrêtions parfois à l'auberge de quelque village pour prendre des rafraîchissements. Car la route mandarine, si elle est captivante, se poursuit cependant sous une chaleur torride, – j'allais dire intolérable, mais ce serait inutile, puisqu'il faut bien la tolérer. L'aubergiste, saluant très bas, à plusieurs reprises, et sans obséquiosité, ce n'est que l'usage, s'empressait, offrait des fruits, du lait de coco, du vin de palme ou de riz. Puis, frappant dans ses mains, il appelait sa femme et ses filles. Elles venaient tout de suite, pieds nus, vêtues d'un long pantalon noir, d'une tunique dont le col ressemble au col des soutanes de nos prêtres. Elles avaient le cheveu lisse et noir, le corps mince et délicat, et elles s'affairaient, actives et timides, demandant si la portière de bambous, que l'on avait tirée, laissait entrer trop de lumière et blessait les yeux, si le lait était suffisamment frais, le vin assez sucré, le fruit mûr à point. Tout cela avec une gentillesse naturelle et spontanée qui ravissait.

---

63 III soir, des [R *éléphants*] buffles 65 III aperçu un [R *de ses*] ami 66 III bois *d'acajou, de teck,* qui *laissaient des* sillons dans *la terre* friable 68 III riaient, *il*[R *-s fallait attendre*] obstruaient 70 III poursuivre [D *un* S *une*] [R *chemin*] destination *chargée,* [R *pour*] *à leurs yeux, d'inconnu, et donc* [R *de terribles* A *d'affreux*] périls 72 III quand [R *nous avions*] le chemin *devenait* libre 73 III sourire [A *cordial, bon enfant,*] qui ne dénotait *aucune* ironie. Nous 73 II dénotait [A *certes*] aucun 75 III parfois *pour prendre quelque rafraîchissement à l'auberge* [D *du* S *d'un*] *village. Le propriétaire s'empressait,* saluant très bas, [R *offrait ce*] à plusieurs reprises, sans obséquiosité, [A *car la politesse, chez les Annamites, est innée,*] offrait *du lait de coco, des fruits,* du vin de riz. *Alors* [A *en frappant ses mains*] *il* appelait sa femme et ses filles, [R *et chacune s'ingéniait*] *elles arrivaient,* vêtues [R *de leur* A *d'un*] long pantalon [R *et*] d'une 77 II cependant [R *par*] sous 79 II tolérer. [R *Le propriétaire*] L'aubergiste 84 III le col *monte jusqu'au cou,* le cheveu lisse et noir, et elles 86 III timides, *cherchent à* [R *deviner* A *savoir*] *si la porte ouverte, laissant* entrer trop de lumière, *pouvait blesser les* yeux 89 III frais, *l'alcool* assez

Nous nous arrêtions parfois aussi chez le chef d'un village. Lui nous recevait plus pompeusement, sa dignité le lui commandait. Dans une case à peine plus grande que celles de ses concitoyens, l'on découvrait de beaux coffres d'ébène laqués, des statuettes d'ivoire, des tentures d'une soie épaisse et lourde, brodées de fils d'or, des tasses de porcelaine extrêmement fines dans lesquelles il nous offrait le thé couleur d'ambre[4] !

Quel peuple aimable, et simple, et naturel, que ce petit peuple des petits villages de la route mandarine. Plus nous nous approchons de la frontière tonkinoise, plus le paysage semble s'élargir, s'agrandir. Et c'est la frontière. Elle est bordée de pierres noires, hautes et dures. Ses douaniers n'exercent pas un zèle intempestif, et l'examen des bagages et des colis se fait avec une nonchalance très remarquable. Les voyageurs étrangers sont peu nombreux, et excitent plutôt leur curiosité, d'ailleurs sympathique. Les autres voyageurs sont des fonctionnaires qu'ils connaissent, ou des indigènes qui vont d'un village à l'autre, l'un situé en Annam, celui-là au Tonkin, pour l'échange ou la vente de leurs produits. Car cette frontière est symbolique, que les besoins du protectorat ont créée, sous le nom de l'Indochine française[5]. Mais alors que le Cambodge, l'Annam et le Laos ont conservé le statut de royaume, la Co-

91 III arrêtions aussi chez le chef *du* village 91 II chef [R *du* A *d'un*] village 92 III commandait. *Il possédait généralement de fort beaux meubles, des* coffres d'ébène laqués, [R *des ivoires et des porcelaines*] des statuettes d'ivoire, [R *de*] *et des tasses* [D *de* S *d'une*] porcelaine extrêmement *fine et délicate,* dans lesquelles il[R -*s*] nous *faisait servir* le thé. Quel 97 I[b] offrait [R *le* A *un*] thé <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 98 III aimable, [A *et simple, et naturel, que*] [D *le* S *ce*] peuple [R *annamite*] des [A *petits*] villages [R *que*] de 99 II Plus nous nous *rapprochons* de III *À mesure que* nous nous *rapprochons* de la frontière tonkinoise, *le décor* semble 101 III s'agrandir. *Les villages sont plus aérés, et s'ils perdent de leur pittoresque, ils* [A *semblent*] [D *gagnent* S *gagner*] *en aisance.* [R *en*] *Voici* la 102 III noires. [A *Ses douaniers ne sont pas zélés, et la visite des bagages se fait avec une* [R *très remarquable*] *nonchalance* [A *très remarquable*] *Les étrangers sont peu nombreux, et excitent plutôt leur curiosité, d'ailleurs sympathique. Les autres* [A *voyageurs*] *sont des indigènes qui vont d'un village à* [D *un* S *l'*]*autre,* l'un [A *situé*] *en Annam, l'autre au Tonkin, pour l'échange de leurs produits.*] <ajout sur f. séparé, avec renvoi> *C'est une* frontière [R *d'ailleurs assez peut-*] symbolique 103 II et [R *le*] l'examen 108 II Annam, [R *l'autre*] celui-là 110 III besoins [D *de* S *du*] [R *l'administration*] protectorat 111 III nom [R *de*] *d'Indochine* française 111 III Cambodge, *le Laos et l'Annam sont des royaumes,* la Cochinchine est colonie

4. La phrase qui suit, entre parenthèses dans I[b], ne figure pas dans HMH.

5. Le passage qui suit, jusqu'à « d'Évangile ! », ne figure pas dans HMH.

chinchine est devenue colonie française, et le Tonkin est administré par les Français et par les dignitaires indigènes. Dans les royaumes, les empereurs, – c'est ainsi qu'on les désigne – n'ont conservé qu'un pouvoir réduit.

> Ils nomment et révoquent les ministres, d'accord avec le représentant du protectorat ; ils confèrent les titres de noblesse et les distinctions honorifiques. Leur rôle est en quelque sorte celui d'un monarque constitutionnel. Ils ont une liste civile qui forme un budget spécial à leur disposition[6].

Au Tonkin, comme en Cochinchine, un résident supérieur remplace les empereurs des royaumes dans leurs dernières prérogatives. Sauf, il va sans dire, quand il s'agit des titres de noblesse, et de l'ordre, plus sérieux, des ordonnances rituelles concernant les rites et la religion !

Les Tonkinois sont de même race que les Annamites[7], mais chez les premiers, le sang chinois domine. Ils sont plus vigoureux, de taille moins courte, moins timides, et aussi, bien que mieux armés contre les duretés de l'existence, moins sympathiques. Je puis me tromper, mais c'est ce que j'ai vu. Mes propos ne sont pas d'Évangile !

Franchie la frontière, il ne prend que quelques heures pour rejoindre Hanoi, le point terminus de la fameuse route[8]. Avant

113 II administré [R *à la fois*] par III administré *à la fois* par 114 III par *les indigènes et par les Français.* [R *Mais le Tonkin n'est pas un royaume.*] Les [R *royaumes* AR *rois* A *empereurs*] *ne conservent* qu'un pouvoir réduit[D , S .] [R *se résument c'est représentent en somme ce que l'on peut appeler en Occident une monarchie constitutionnelle*] « Ils 115 II les [R *nomme* A *désigne*] – n'ont 120 III forme *une* [R *liste* A *budget*] spécial[R *-e*] à leur 122 III Tonkin, [R *l'empereur est remplacé* A *comme en Cochinchine,*] un résident 123 III remplace [A *les empereurs*] dans [R *ses* A *leurs dernières*] *attributions ;* [R *ces empereurs, c'est-à-dire*] Sauf 124 III dire, *dans la distribution* des 125 III et *dans* l'ordre 127 III Annamites, [R *mais plus vigoureux*] mais chez *eux* le 128 II domine [R *davantage* A .] Ils III domine *davantage, ils* sont 128 III vigoureux, [R *plus grands,*] de taille *plus élevée,* moins timides, *bref, à mon avis,* bien 130 III armés [R *pour les*] contre 130 III sympathiques. *La route* [A *mandarine*] [R *la*] *frontière franchie,* ne prend *plus* que 134 III Hanoi, *son point terminus.* Avant

6. Henri Gourdon, *l'Indochine,* (Paris, Larousse, 1931), p. 124. Grandbois a transformé la citation pour établir un lien avec « les empereurs », alors que tout le texte de Gourdon parle de « l'empereur », au singulier. Sur le régime politique du Cambodge, voir l'émission 25, p. 172.

7. Sur l'origine des Annamites, voir l'émission 50, p. 326-327.

8. Le passage qui suit ne figure pas dans HMH.

de vous parler de Hanoi, permettez-moi de vous citer une très belle page de M. Pierre Pasquier[9], ancien Gouverneur général de l'Indochine, et qui nous rappelle, pour la dernière fois, les charmes de la route mandarine.

> Routes rouges, serpentant au milieu de l'émeraude des rizières, si douces aux yeux et que parcourt la haute toiture en fibres tressées des lents chariots au timon recourbé tirés par des bœufs roux ; routes blanches aveuglantes traversant les sables éblouissants de lumière ; routes grises du delta où grincent les brouettes à roues pleines, où se croisent, comme les hôtes des fourmilières, les files brunes et actives des paysannes portant, en un balancement rythmé, la double charge suspendue à un flexible bambou ; routes sombres de la forêt ; routes parfumées par la floraison des lilas ou des frangipaniers qui sèment sur les chaussées les étoiles de velours blanc piqué de jaune de leurs fleurs embaumées, toutes, elles versent dans l'âme du voyageur le philtre mystérieux de cette Asie dont on ne perd pas plus le souvenir que ne s'évapore, même après de longues années d'exil loin de l'Extrême-Asie, la fine odeur de santal qu'exhalent les coffrets aux laques d'or et aux reflets nacrés...

135 III une belle 136 III Pasquier, *qui fut* Gouverneur de l'Indochine 137 III fois, *la Route Mandarine.* <fin de III>

9. Pierre Pasquier a publié un ouvrage intitulé *l'Annam d'autrefois* (Paris, Augustin Challomel, 1907). Mais le passage cité par Grandbois ne s'y trouve pas. D'autre part, Pasquier était un administrateur dont le style paraît étranger à tout lyrisme : la citation est probablement d'un autre auteur, que nous n'avons pu identifier.

58 : HANOI (1)[1]

1951-10-30, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Hanoi, comme vous le savez, est la capitale de l'Indochine. On confond souvent ses attributions politiques et administratives avec celles de Saigon, ce petit Paris de l'Extrême-Orient. Mais Saigon n'est que la capitale de la Cochinchine, colonie française, alors que Hanoi est la capitale des cinq États, ou royaumes, composant l'Union indochinoise, sous le protectorat français.

Dans un sens, Hanoi est une ville de fonctionnaires. Comme Ottawa. Dans un certain sens seulement, car la population de la capitale s'élève à environ cent vingt-cinq mille

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. La date a été changée pour le lundi 12 novembre, et l'heure de diffusion pour 10:45-11:00. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Hanoi » avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit de 30 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 22 et 25 à 30 (avec deux p. 5 et deux p. 6) en marge supérieure droite, sous le titre courant « Hanoi » p. 1 à 22 et « Notes » p. 25 à 30. En p. 1, surtitre « Visages du monde », titre « Hanoi » et sous-titre « Notes » (BNQ).

4 III Hanoi, [A *comme vous le savez,*] est la capitale *française* de [R *l'Union de*] l'Indochine. *L'on* confond 5 III attributions *administratives et, pour tout dire, politiques,* avec 6 III ce [A *faux*] petit [AR *faux*] Paris 7 III capitale de la [R *colonie française que l'on nomme*] Cochinchine 8 III des [R *quatre royaumes ou empires qui forment unis sous le* A *cinq États composant l'Union* [R *sous*] *de l'Indochine, sous*] protectorat 12 III Ottawa *ou* [A *à un moindre degré,*] *Québec.* Dans 12 III la [R *ville* A *population de*] capitale *indochinoise,* [R *qui compte environ quinze mille Français,*] *compte* environ

1. Le texte de cette émission a été publié dans HMH, avec quelques omissions et un déplacement, p. 257-262.

habitants, dont quatre-vingt mille Annamites, vingt-cinq mille Chinois, et vingt mille Français. Parmi ces derniers, la moitié sans doute, civils ou militaires, sont fonctionnaires. La grande partie de l'autre moitié (hôteliers, fournisseurs, avocats, domestiques, prêteurs sur gages), vit des fonctionnaires. Il s'y trouve naturellement des banquiers, des courtiers, des hommes d'affaires, des professeurs, des industriels, des planteurs, des commerçants, des contrebandiers, des chasseurs, des aventuriers, mais il n'empêche que la ville française de Hanoi est surtout une ville composée de fonctionnaires. Du Gouverneur général[2], du colonel de la garnison au dernier petit messager, au petit légionnaire de deuxième classe – joues rondes et roses et cheveux drus, coupés ras – il a dix-huit, dix-neuf ans – venant tout droit de sa Bretagne ou de sa Normandie natale pour « tirer » son engagement de cinq ans, sa « campagne », comme il dit.

La ville française de Hanoi – nous parlerons plus tard de la ville indigène – est un chef-d'œuvre de composition, c'est-à-dire d'urbanisme. Son ordonnance est impeccable, et pourrait

14 III dont [R *vingt-cinq mille Chinois*] quatre-vingt mille [R *Tonkinois* A *Indochinois,*] vingt-cinq 15 III et [R *quinze* A *vingt*] mille 15 III derniers, *sans doute la moitié,* civils 16 III fonctionnaires. [R *L'autre*] La 17 I^{b},II,III moitié, hôteliers <...> gages, vit 17 III avocats, *juges,* domestiques, [A *prêteurs sur gages,*] vit 19 III trouve [R *aussi bien* A *naturellement*] *des hommes d'affaires, des banquiers, des courtiers, des industriels,* [A *des planteurs, des commerçants*] *des contrebandiers,* des [R *aventuriers*] *chasseurs, des aventuriers, mais* [R *la vil*] il n'empêche 22 III est [A *surtout*] une ville [A *composée*] de 23 III Gouverneur général, [R *et*] du 24 III au [A *dernier*] petit 25 III au [R *soldat de deuxième*] petit [R *pioupiou* A *légionnaire*] de [R *secon*] deuxième classe, joues [A *rondes et*] roses *et* cheveux 26 III ans – *arrivant* tout droit de *son Ploërmel natal,* pour 28 III de [R *deux ans* A *cinq ans*], sa 29 III dit. *Autour de la ville française, – où l'on trouve les édifices de l'administration* [A *gouvernementale, deux lycées, une université,*] *un fort beau musée,* [R *une école de l'Extrême-Orient,*] *des bibliothèques,* [A *des cafés deux cinémas, des banques, des hôtels, hôpitaux,*] *et le palais du Gouverneur,* – [R *se trouve*] *c'est la ville indigène, grouillante de toute sa vitalité, étincelante* [D *de* S *des*] [R *toutes ses couleurs. les*] *feux de toutes ses couleurs. L'Annamite du Tonkin* – [AR *pour simplifier,* R *nous l'appellerons désormais Tonkinois, pour*] La ville <Cette variante se trouve sur la première version des f. 5 et 6.> 30 III Hanoi est, *je crois,* un chef-d'œuvre [R *d'ordonnance,*] d'urbanisme. Son 32 III impeccable, [R *et les services qu'elle contient* [A *et*] *pourraient*] enorgueillir n'importe quelle [A *petite*] ville de France. [A *Et*] *Avec* une aussi mince population, [A *je dois dire qu'*]elle semble [A *infiniment*] mieux organisée, [A *mieux équilibrée*] que

2. Ce titre, qui semble propre au vice-roi du Canada, n'est peut-être pas approprié. Pour les protectorats français, le titre habituel est celui de « Résident général ».

enorgueillir n'importe quelle petite ville de France. Et je dois ajouter qu'avec une aussi mince population, elle semble infiniment mieux organisée, mieux équilibrée que toute ville américaine ou canadienne du même âge. Car la Hanoi française n'a pas cent ans. Elle est située aux confins du monde asiatique, ce qui ne laisse pas d'ajouter aux difficultés. On y trouve cependant deux ou trois hôtels de grande classe, des restaurants avenants, des buvettes qui ne sont pas parfaitement sinistres[3], des casse-croûte, comme dirait M. Paul Gouin[4], qui peuvent offrir autre chose que des hot-dogs, – pardon, chiens-chauds ! – des cafés aux terrasses largement répandues sur les trottoirs, où l'on peut flâner en lisant son journal, en bavardant avec ses amis, ou en ne faisant rien du tout, ce qui est l'idéal du flâneur. Comme on peut le faire dans un petit café provincial de Paris, à Aix-en-Provence, à Toulouse, à Bayonne surtout, car l'accent des petits fonctionnaires de Hanoi possède généralement cette pointe ensoleillée qui n'appartient qu'aux habitants du Midi. Je suppose que la proximité de la Méditerranée n'est pas étrangère à cette émigration des Provençaux vers l'Indochine. Ils aiment cette mer, et cette mer, la *Magnifique*, conduit aisément vers des mers plus lointaines. Et pourtant, ces petits fonctionnaires que j'écoute bavarder, à l'heure sacro-sainte de l'apéritif,

36 III américaine du même âge. Hanoi n'a pas 36 I[a] Car la Hanoi française n'a pas cent ans [D *Il* S *Elle*] est situé[A *-e*] aux I[b] Car [D *la* S *le*] Hanoi français[R *-e*] n'a pas cent ans. *Il* est *situé* aux II Car *le* Hanoi *français* n'a pas cent ans. Il est *situé* aux 37 III asiatique[D . S ,] [R *Et pourtant*] ce qui *ajoute* aux 38 II ne [R <illisible>] laisse 38 III difficultés. *Cependant on y trouve* deux 39 III de *toute première catégorie,* [R *des cafés*] des restaurants avenants, *des casse-croûte,* comme 40 II pas [R *tout à fait* A *parfaitement*] sinistres 41 III qui [R *servent* A *offrent*] autre 43 III terrasses [R *larges, à fauteuils d'osier,*] largement 45 III flâneur. [R *Peu*] Comme on *pouvait* le faire dans un petit *quartier provincial* de Paris, – [R *du côté* A *en retrait,*] *par exemple, de l'Avenue du Maine, – ou* à Aix-en-Provence, [R *ou surtout*] à Toulouse, [A *et à Bayonne,*] car 48 III possède [R *souvent* A *généralement*] cette *pointe* <« pointe » souligné> [R *aiguë de soleil* AR *claire* A *ensoleillée*] qui n'appartient *qu'au Midi.* Je suppose que [D *le* S *la*] [R *voisinage admirable* A *proximité*] de [R *la Méditerranée*] *l'admirable* Méditerranée 52 III et [R *les mers* A *cette mer, la Magnifique,*] [D *conduisent* S *conduit*] aisément vers [R *d'autres mers.*] des 53 III lointaines. *Pourtant,* ces 54 II que [R *j'entends*] j'écoute bavarder III que *j'entends* bavarder 54 III l'apéritif, [R *avec, n'ont guère*] ne *sont* guère doués pour *l'aventure.* Le monde *jaune, grouillant, innombrable* qui les cerne *ne semble pas les intéresser outre mesure.* On

3. La suite de cette phrase ne figure pas dans HMH.

4. Voir p. 297, note 5.

ne paraissent guère doués pour les grandes aventures. Le monde immense et jaune, innombrable et grouillant qui les cerne, les presse de toutes parts, ils ne paraissent pas réaliser qu'il existe *réellement*. On les voit tout aussi bien à la terrasse d'un café de Noisy-le-Sec, de Clermont-Ferrand, de Moret-sur-Loing[5], ou de cette Troyes[6] si chère au cœur de Madame Odette Oligny[7], de laquelle on ne sait si elle est la plus Canadienne des Françaises, ou la plus Française des Canadiennes !

Non, ces petits fonctionnaires très sympathiques ne sont pas venus à Hanoi dans l'esprit d'aventures extravagantes. Le *Vasco*[8] de Marc Chadourne, le *Rien que la Terre*[9] de Paul Morand, les « Têtes brûlées » de Blaise Cendrars, les récits dangereux d'Henry de Monfreid[10] ne les ont guère influencés. Il ne les ont jamais lus. Mais voici. Le service du fonctionnaire aux colonies fournit des avantages de traitement, et d'avancement, que l'on ne peut espérer avoir en France. Tout fonctionnaire bien né, – c'est-à-dire né fonctionnaire – dès son entrée en fonction, songe à sa retraite. Il y a droit après vingt ans de service. Or, aux colonies, chaque année de service compte dou-

59 III Clermont-Ferrand. [R *Ils sont sans doute* A *La plupart d'entre eux sont*] *venus ici parce que les colonies,* [R *comme l'on dit en France métropolitaine.*] fournit 69 III d'avancement *qu'ils ne trouvent pas* en France 71 III né – *et la France est le pays par excellence du fonctionnaire – songe, dès son entrée en fonction,* à [R *sa* A *pension de*] retraite [A *future*]. *Il peut l'exiger* après 73 III année compte

5. La fin de cette phrase, mise entre parenthèses dans I^b, ne figure pas dans HMH.

6. Grandbois a écrit *Troie*.

7. Mère de la comédienne Huguette Oligny, la journaliste et romancière Odette Oligny aimait elle-même se présenter comme « la plus canadienne des Françaises, ou la plus française des Canadiennes ». À l'époque de la diffusion de « Visages du monde », M^me^ Oligny et Grandbois se rencontraient parfois, à l'heure du déjeuner, au restaurant de l'hôtel La Salle.

8. Roman publié en 1927. Notons que Vasco est le surnom du cousin du narrateur, lequel se nomme (comme le Français que Grandbois a rencontré à Tourane, et qu'il nomme ainsi « pour les besoins de la cause ») Philippe. Le Vasco de Chadourne est un jeune intellectuel exalté qui, après en avoir rêvé, finit par voyager en Océanie pendant cinq ans.

9. Roman paru en 1926. Quant aux « Têtes brûlées », il s'agit en fait d'une collection dirigée par Cendrars (aux éditions Au Sans Pareil, Paris) et ne comptant que deux titres, l'un et l'autre des traductions de l'anglais ; le premier a paru en 1930 et le second en 1931.

10. Lui-même grand voyageur et aventurier, Henry de Monfreid a publié plusieurs récits de voyage et romans d'aventure – *les Secrets de la mer Rouge, la Croisière du haschisch*, etc. – entre 1932 et 1973.

ble, de sorte qu'il peut se retirer après dix ans de travail. Sa modeste rente lui permet alors d'aller planter ses choux où bon lui semble, de « partir » un petit commerce, de vendre des vins, de faire un peu de courtage, etc.

L'État français ne rémunère pas ses employés d'une façon fastueuse. Mais il tient ses engagements, et malgré les fluctuations de sa monnaie, fournit à ses rentiers l'illusion, si minime soit-elle, d'une sorte de sécurité, ce à quoi les hommes fonctionnaires-nés tendent par-dessus tout.

J'ai rencontré à Paris un fonctionnaire à sa retraite. Il avait passé dix ans en Indochine. Il venait de s'inscrire à la faculté des lettres de la Sorbonne, et préparait une thèse sur Rivarol[11]. Ce retraité commençait une nouvelle carrière. Il avait trente-cinq ans !

D'autres motifs, d'intérêt plus immédiat, incitent certains fonctionnaires à gagner l'Indochine. La vie y est aisée, large, facile. Et celui qui devait se satisfaire, à Paris, d'un maigre logement de trois pièces, au septième étage, sans ascenseur naturellement, dans le quartier des Batignolles, qu'il partageait avec sa femme, celle-ci aidée par une femme de ménage bougonne et au langage parfois très vert, ce même fonctionnaire possède un grand appartement, ou une petite maison, à Hanoi, et Madame peut enfin exercer son autorité sur cinq ou six domestiques.

Comme toute médaille a son revers, Monsieur et Madame reviennent en France avec la dysenterie amibienne, qui conduit

74 III travail[D , S .] [R *Pour un jeune homme et aller retourner planter ses choux*] Sa *petite* rente 74 II Sa [R *petite* A *modeste*] rente [R *alors*] lui permet [A *alors*] d'aller 75 III choux *là* où bon lui semble, *d'ouvrir* un 76 III commerce, *de* faire *un peu* de *courtage, de vendre des vins,* etc. L'État 78 III pas [A *ses employés*] *de* façon 80 1[b] de [R *sa monnaie* A *son franc,*] fournit <...> tendent [R *par-dessus tout* A *surtout.*] // J'ai <Corrections peut-être d'une autre main ; la première est retenue par HMH.> III de *la* monnaie, *le rentier goûte une certaine sécurité, si minime soit-elle.* J'ai 83 III un [R *homme*] fonctionnaire 83 III avait [R *« fait »*] passé 84 III Indochine. Il [D *s'é-*S *venait*] [R *-tait inscrit* A *de s'inscrire*] à 85 III lettres, *en* Sorbonne 85 III Rivarol. [A *Ce retraité commençait une nouvelle carrière.*] Il 88 III motifs *aussi,* plus *immédiats,* incitent [R *les* A *certains*] fonctionnaires à gagner *les colonies.* La vie y est large *et* facile 90 qui <voir Appendice IV, p. 746> 93 II femme, [A *celle-ci*] aidée [R *d'une* A *par une*] femme 96 II peut [A *enfin*] exercer

11. Auteur sur lequel Grandbois lui-même avait envisagé de faire une thèse. Voir p. 440, note 5.

fatalement à l'abcès souvent mortel du foie, et avec la malaria, maladie fantaisiste, mais cruelle. Nos grands-mères nous disaient : « Il n'y a point de paradis sur terre. » Les grands-mères ont toujours raison.

La ville française de Hanoi ne possède pas que des hôtels, des restaurants, et des terrasses de cafés. Il y a les édifices de l'administration gouvernementale, de style net et moderne, d'une grande sobriété. Il y a le magnifique palais du Gouverneur général, dont les jardins descendent en pente douce vers un lac dont les eaux sont couleur de jade. Il y a des banques imposantes et glacées, glacées malgré la chaleur débilitante. (Je dois avouer tout de suite que ce n'est qu'une impression toute personnelle, les banques m'ont toujours glacé, qu'elles fussent situées à Hanoi, à Singapour, à Paris, à Londres, ou à Montréal.) Il y a trois ou quatre excellents cinémas, dont l'un sert à l'occasion de théâtre et de music-hall, et où j'assistai, un soir, à la représentation de l'*Athalie* de Racine, et ce n'était pas un plaisir sans saveur que d'entendre réciter, au fond de l'Asie, les vers célèbres[12] :

> Celui qui met un frein à la fureur des flots
> Sait aussi des méchants arrêter les complots...
> Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte.

Il y a des hôpitaux, un institut du cancer, un bureau de recherches pour la lèpre, des cliniques publiques et privées, un Palais de Justice, une prison, et un imposant bureau de poste.

Mais il y a surtout ce prodige que ne manque jamais de réaliser la France, et qui est celui de son Instruction publique.

---

100 II fatalement [R *au* <illisible> A *à l'abcès souvent*] mortel 104 III hôtels *et des* cafés 106 III style [R *très* Λ *net et*] moderne, [A *d'une grande sobriété.*] Il y a [R *le palais* A *le magnifique palais*] du Gouverneur général. Il y a des 110 III et glacées, – [A *glacées*] malgré la chaleur [R *délétère* A *débilitante.*] (Je 112 III glacé, [AR *pour je ne sais quelle*] qu'elles fussent [A *situées*] à Hanoi, à Paris 114 III Il y a [R *surtout les bâtiments à l'usa* AR *deux cinémas*] trois ou quatre cinémas 114 III l'un *peut servir* [R *à l'occasion*] de théâtre et où 116 III représentation [R *d'une pièce* AR *d'un chef-d'œuvre* A *de l'Athalie*] de Racine. Il y a [R *un hôpital*] des hôpitaux 116 II pas [R *une*] un 122 III cancer, des cliniques publiques [R *ou* A *et*] privées. Mais 126 III réaliser [A *d'abord*] la France 126 III de [R *l'* AR *son* A *l'*]*organisation de* [R *l'* A *son*] Instruction publique

12. Ce sont les deux premiers et le quatrième vers d'une tirade de Joad (*Athalie*, I, 1).

De l'école primaire à l'Université, Hanoi réussit de gravir tous les échelons de l'enseignement. Et pour la première partie de cet enseignement, dans les deux langues, annamite et française[13].

Les auditeurs qui me font l'honneur d'écouter à peu près régulièrement ces courts entretiens savent que je ne me fais pas faute de blâmer les glorieuses entreprises des empires conquérants, et leurs méthodes, que l'on peut synthétiser en trois mots : *la manière forte*. Et je persiste à croire qu'une nation puissante, quelle qu'elle soit, abuse de sa force lorsqu'elle impose sa domination à un petit pays, asiatique ou non, sous le fallacieux prétexte de civilisation. Ce terme même de civilisation est chargé de dynamite. Aussi, c'est un peu l'histoire du bout de la lorgnette. Pour ma part, j'incline à croire que le pâle sourire d'un petit prince annamite ruiné, qui s'incline encore devant l'autel des ancêtres, devant quoi il fait brûler des papiers d'encens, vaut bien le rire sonore du millionnaire du Texas, – cinquante puits de pétrole – qui jette au maître d'hôtel du Glamour Club de New York, tel un os à des chiens, deux ou trois billets de cent dollars en pourboire.

Je reviens à mon propos, qui est l'enseignement français à Hanoi. Il est admirable. Et ceci peut faire pardonner beaucoup cela[14].

Au début, c'est-à-dire à la base, ce sont les écoles indigènes, qui peuvent correspondre aux petites écoles canadiennes, fréquentées par les enfants qui apprennent à lire et à écrire. Puis

127 III Hanoi [R *peut se targuer de poursuivre* A *gravit,*] *en petit,* [R *naturellement,* A *il va sans dire,*] *et toutes proportions gardées,* [R *ce que l'enseignement*] les [R *degrés différents degrés*] *multiples degrés* que [D *compose* S *comporte*] [R *l'Enseignement.*] *l'admirable Enseignement français* [A *de la Métropole.*] Les auditeurs 128 II partie de [R *celle*] cet 131 III l'honneur *de suivre* [A *à peu près*] régulièrement ces [R *petits*] courts entretiens [R *de* AR *intitulés* R *Visages du monde*] savent 133 pas <voir Appendice IV, p. 747> 137 II domination [R *sur* A *à*] un 142 III ancêtres, *que devant le chèque* [A *abusif*] *que signe,* au [R *Stork*] *Club de New York, avec un rire* [A *trop*] *éclatant* [A *et trop sonore*], *le propriétaire – millionnaire de cinquante puits de pétrole du Texas. (Pourboire négligemment jeté, comme un os à un chien. Deux ou trois cents dollars) Le millionnaire peut posséder, dans le* [R *fond de*] // Au 146 II dollars [R *de* A *en*] pourboire 148 II beaucoup [R *de*] cela 151 peuvent <voir Appendice IV, p. 747>

13. Le début de la phrase suivante, jusqu'à « ... savent que », ne figure pas dans HMH.

14. Les deux paragraphes suivants ne figurent pas dans HMH.

viennent les écoles primaires, qui sont franco-indigènes. C'est ensuite les écoles nommées primaires-supérieures, l'équivalent de nos *High Schools*. Un autre degré nous conduit à l'enseignement secondaire, – toujours franco-indigène – qui délivre le baccalauréat, comme le font nos collèges de la province de Québec. Le lycée supérieur de Hanoi grouille de jeunes gens, jaunes et blancs, qui discutent avec animation du sujet du futur discours pour le bachot de rhétorique. Classique, romantique, moderne ? Corneille ou Bossuet, Rousseau ou Hugo, ou Taine, ou Renan, ou Baudelaire, ou Mallarmé ? Ou tout simplement une dissertation sur les mouvements de l'esprit critique dans la dernière moitié du XVIII^e^ siècle ? Les candidats forts en thèmes redoutent généralement ce genre d'examen, mais les cancres amateurs de lectures le souhaitent vivement.

Et voici l'Université. Elle comprend une école de médecine, de droit, de pharmacie, d'art vétérinaire, d'agriculture, des beaux-arts et des travaux publics[15].

Et c'est pourquoi nous ne pouvons qu'admirer la France, qui a réussi, dans des conditions extrêmement difficiles, à instituer en Indochine ce merveilleux système d'éducation qui est sans doute, vu les circonstances, unique au monde.

157 III collèges *classiques* de 158 III lycée [A *supérieur*] de Hanoi 159 III animation [R *des*] du sujet du *prochain* discours [R *qui pourra être choisi désigné*] pour 160 III Classique, [A *romantique,*] *ou* moderne ? [R *Racine* A *Corneille*] ou Bossuet, *Jean-Jacques* Rousseau ou [A *Hugo,*] Taine 163 III une [R *grande*] dissertation 163 III l'esprit [A *critique*] dans *le dernier quart* du 165 III redoutent *fort* ce genre *de spéculation générale.* [A *Ils sont ferrés plutôt* [R *sur Richelieu*] *sur des sujets précis.*] *Les* [R *paresseux* A *cancres*], *mais* amateurs 166 III vivement. *Nous avons tous passé par là.* // Et 167 III l'Université. [R *de Hanoi.*] Elle comprend une [R *faculté*] école 169 III et *de* travaux 170 III Et [R *voici* A *c'est*] pourquoi[R , *une fois n'est pas coutume, j'admire* A *je ne puis qu'admirer*] la France, [R *d'avoir pu,*] *dans un pays conquis* [R *donc peu favorable à la sympathie* A *par elle, donc lui étant peu sympathique, vis-à-vis d'elle*] *d'avoir pu* [R *établir installer en Indochine*] instituer ce 173 III doute, [A *dans les circonstances,*] unique

15. Cette énumération paraît étonnante, mais nous n'avons pu vérifier s'il y avait effectivement une école d'« art » vétérinaire et une autre « des travaux publics ».

59 : HANOI (2)[1]

1951-11-05, 19:45-20:00
réal. : R. de Vaudreuil

Si bien organisée qu'elle soit, avec ses édifices modernes, son organisation méthodique et précise, son admirable conception de l'enseignement, la petite ville française de Hanoi semble assez fade à côté, ou plutôt au centre de la ville indigène, dont le pittoresque toujours renouvelé ne cesse d'enchanter les rares voyageurs, et les vrais voyageurs, je veux parler de ceux

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. Daté du 6 novembre, corrigé pour le 5. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. Daté du 6 novembre, corrigé pour le 5. II : Manuscrit de 31 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 31 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Hanoi », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1. Daté du 6 novembre (ANC). III : Manuscrit incomplet de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Hanoi ». Daté du 6 novembre. La dernière partie du manuscrit constitue une version très différente (BNQ). IV : Manuscrit incomplet de 4 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 26 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Hanoi ». Ce fragment semble une version antérieure aux f. 2 et 3 de III (BNQ).

4 III soit, [R *la ville française de Hanoi*] avec 5 III organisation *précise et méthodique*, son admirable conception de [R *l'enseignement* A *l'éducation*,] la ville 7 III semble [R *bien* A *assez*] fade à côté de 8 III pittoresque [A *toujours renouvelé*] ne 8 III d'enchanter [D *les* S *ces*] voyageurs [R . A *qui voyagent pour voir autre chose que ce qu'ils voient chez eux, sans idée préconçue, et qui n'exigent pas un filet mignon, ou une sole meunière, ou des crêpes suzettes, à Phnom Penh. Ce sont des voyageurs qui ne sauront jamais voyager. Ils grognent sans cesse. Mais ils ont l'argent. L'argent est le grand maître. Mais pas pour le voyage. Pourtant, combien de jeunes étudiants, d'artistes, d'écrivains* [R *tireraient*] *profiteraient de ces facilités que seule la fortune peut apporter.*] J'arrivai <Cet ajout, commencé au bas du f., se poursuit en marge de gauche et en marge supérieure.>

1. Le texte de cette émission, à l'exception du dernier paragraphe et d'un court extrait, a été publié dans HMH, avec déplacements, p. 262-267.

qui voyagent pour voir autre chose que ce qu'ils voient quotidiennement, à l'encontre de ces voyageurs touristes qui exigent à Phnom Penh un filet mignon, une sole normande, des crêpes suzettes, ou qui, s'arrêtant dans un vieux bourg médiéval français, réclament à grands cris la salle de bains avec tuiles[2]. Ces voyageurs, fort argentés, sont insupportables. J'ai passé plusieurs années à l'étranger, et ces voyageurs de piètre éducation venaient gâter l'effort modeste, continu, difficile, des hommes de la diplomatie, des écrivains, des artistes qui vivent ou voyagent dans ces vieilles contrées !

J'arrivai à Hanoi pendant les fêtes du Thêt. C'est la nouvelle année annamite, commençant vers la fin du mois de janvier de notre calendrier, et que l'on célèbre là-bas durant des semaines. Cela dure même jusqu'à la mi-mars, ou fréquemment jusqu'à la fin de ce mois. Car les vieux peuples d'Asie n'ont pas encore perdu, comme la plupart des pays d'Occident, le sens de la gaieté et de la joie. Ces peuples qui ont atteint la pointe extrême, aiguë, de la civilisation humaine ont cependant conservé un élan naïf et spontané, comparable à la merveilleuse folie joyeuse des enfants.

Dans une ville comme celle de Hanoi, où deux races parfaitement différentes vivent côte à côte, il est très facile, et surtout trop facile, de jouer le jeu des comparaisons. Et ces comparaisons, dois-je l'avouer, ne sont pas toujours, si l'on veut être sincère, à notre avantage.

---

14 II réclament à [A *grands*] cris 20 Hanoi <voir Appendice IV, p. 747> 20 II C'est [R *la fête*] la nouvelle année annamite [R *débutant* A *commençant*] vers 21 III année [R *chinoise*] annamite [R *la célébration*] *qui débute à la fin* [D *de* S *du*] [A *mois de*] janvier 22 III célèbre [A *là-bas*] durant des semaines. [A *Cela va même vers la* [D *mi-* S *fin*] [R *mars*] *du mois de mars.*] Les [D *vieilles* S *vieux*] [R *races* A *peuples d'Asie*] n'ont pas perdu, comme [R *les jeunes* AR *certains autres, plus jeunes,* A *la plupart des peuples d'Occident,*] le sens 23 II fréquemment [A *jusqu'à*] la fin 25 II pays [R *d'Europe* A *d'Occident,*] le sens 26 III joie. *Et dans* une 26 II ont [R *atteint* AR *accompli* A *atteint*] la pointe 28 II spontané, [R *ressemblant* A *comparable*] à 30 III comme Hanoi, [R *il* [A *n'*]*est* [A *pas*] *facile* [A *difficile*] *de d'établir* [A *de faire*] *des comparaisons,*] où [R *l'élément*] *les* deux races vivent côte à côte, il est facile *d'établir des* comparaisons, *lesquelles* ne sont pas toujours à notre avantage. Je 34 II sincère, à [R *l'* A *notre*] avantage [R *des Occidentaux*]. // Je

---

2. Grandbois utilise ce terme non dans son sens habituel, mais pour désigner la céramique.

Je fus invité à Hanoi, à l'occasion des fêtes du Thêt, à venir au bal officiel que doit donner, chaque année, le Gouverneur général[3]. Fonctions obligatoires, diplomatiques, très délicates, et parfaitement ingrates pour le représentant du gouvernement français, qui ne sait où donner de la tête, préséances, rivalités, vanités des femmes, et comment savoir si le directeur de la Banque de l'Indochine (et sa femme naturellement), doivent, à la table dite d'honneur, être placés plus avantageusement, c'est-à-dire plus près du Gouverneur, que le recteur de l'université, ou que le planteur millionnaire qui vient d'offrir cent mille dollars au lycée français. Pour ma part, on m'a bien traité. J'étais un étranger de passage, donc, pas un problème concernant le protocole. On m'a placé en face du Gouverneur, dos à la salle. Je croyais m'ennuyer lamentablement. Je n'ai jamais possédé un goût très prononcé pour les banquets ou bals officiels. Mais je me suis beaucoup amusé. La vie nous apporte parfois ces surprises cocasses et charmantes. Il y avait là les hauts fonctionnaires de l'administration, les officiers de la citadelle, les princes du sang, les mandarins, et tous les notables de la ville indigène et française. Le dîner fut fastueux. Je n'ai jamais été gourmet, ni gourmand. Mes amis le savent fort bien, et je conserve toujours, pour eux, cette petite plaisanterie qui n'est pas extrêmement spirituelle, mais à laquelle je tiens, pour je ne sais d'ailleurs quel motif, et je leur réponds : « La poésie ne nourrit pas son homme, mais parfois le fait

35 III invité *à une réception officielle, chez le Gouverneur général, à l'occasion de ces fêtes. On donnait un grand bal au palais. Les hauts fonctionnaires de l'administration, les officiers de la citadelle, leurs femmes, les mandarins, les princes du sang, bref, les notables de la ville française et de la ville indigène. Et les rares étrangers de passage, dont j'étais. La fête était splendide, les vins* [D *du* S *d'un*] *dîner généreux,* [A *les mets délicieux, poisson, outardes, paons, rôti, les fruits* [R *extravagants*] *somptueux.*] *le champagne de la meilleure cuvée, et* [A *je me permets d'être lyrique*] *soyons lyrique, quand vint le bal, sur les belles épaules nues des femmes étincelaient ces mille paillettes, ces mille reflets brillants d'une chair* [R *qui ne souffrait pas d'une disette extrême* A *adorable*] *Le bal était* [A *naturellement*] *officiel, ce qui veut dire, à Hanoi, que les deux tiers au moins des invités étaient* [A *de race*] *annamite*[R *-s*]. *Les diplomates français, avec l'habit noir et la cravate* blanche 35 II à [R *assister* A *venir*] au 41 I^b,II l'Indochine, et sa femme naturellement, doivent, 44 II vient [R *de donner* A *d'offrir*] cent 46 II problème [A *concernant le protocole.*] On 49 II jamais [R *eu* A *possédé*] un 51 II parfois [R *de*] ces

3. C'est en effet à Hanoi que demeurait le Résident général de l'Indochine française dont les représentants, ailleurs, portaient le titre de « Résident » ou « Résident supérieur ».

boire. » Je désire m'excuser tout de suite, mes chers auditeurs, de la pauvreté de cette remarque, je veux également vous dire que je ne suis pas encore devenu cet alcoolique invétéré que les familles pleines d'angoisse doivent conduire, annuellement, dans ces maisons dignes mais sombres, que l'on nomme par un gracieux euphémisme « maisons de repos ».

Après le dîner, il y avait bal. Le vin de Champagne avait été généreux. Et soyons lyriques[4], pour une fois, les belles épaules nues des femmes européennes, dans cette lumière, – il y avait de hauts candélabres de cristal, mais on avait éteint leurs feux – et c'étaient de longs flambeaux, des sortes de torches donnant une couleur pourpre, tout le long de cette immense salle, qui fournissaient la lumière. Nos cousins les Français peuvent avoir beaucoup de défauts, mais il nous faut leur accorder ceci, ce sont des artistes.

Avec ces reflets des flambeaux, très doux, toutes les femmes étaient adorables. Leur chair devenait vivante et extrêmement désirable. Dans le bon sens du mot. Elles étaient belles. Ce n'est pas un péché, la beauté.

C'était un bal officiel, et diplomatique, de sorte que le Gouverneur avait dû inviter les notables annamites. Comme la ville annamite est beaucoup plus considérable que la ville française, et que les notables y sont naturellement plus nombreux, le bal, et le dîner qui avait eu lieu auparavant, comportaient, si je puis m'exprimer ainsi, plus d'Asiatiques que de Français.

Et voici le bal.

Les diplomates français, les médecins, les juges, les avocats, les hommes d'affaires, les banquiers, en habit, cravate blanche, décorés pour la plupart, rosette de la Légion d'honneur, grand-croix ... faisaient déjà pauvre figure à côté des militaires, les-

60 II Je [R *tiens à* A *désire*] m'excuser 61 II je [R *tiens* A *veux*] également [R *à*] vous 70 II de [R *hau*] [D *longues* S *longs*] flambeaux 73 II nous [A *faut*] leur 75 II reflets [A *des flambeaux,*] très 83 II lieu [AR *naturellement*] auparavant 88 II plupart, [R *fais*] – rosette III plupart, [R *bouton* A *rosette*] de 88 III grand-croix, *etc.* faisaient pauvre

4. Ce passage semble un peu incohérent. La variante 90 est plus explicite : « ... sur les belles épaules nues des femmes étincelaient ces mille paillettes... »

quels, en grande tenue, arboraient leurs multiples médailles, guerre 14-18, campagnes coloniales, services au Maroc, séjour en Indochine même. C'était extrêmement imposant. Et beau également, cela donne de la couleur, ces médailles rutilantes sur un uniforme gris-bleu. (Ou n'est-ce pas vert-bleu ?)

J'étais allé à ce bal avec un couple de Français – lui, banquier, elle, peintre genre amateur de beaucoup de talent, que j'avais rencontrée quelques années auparavant à Paris[5]. J'étais leur invité pour cette fin de semaine. Avant de nous rendre au dîner, et au bal qui suivait le dîner, un domestique chinois nous apporta des cocktails, comme il convient. Soudain Madeleine me dit, voyant le revers vierge de mon habit :

– Mais vous n'avez aucune décoration, aucune médaille !

Je lui répondis que personne ne m'ayant jamais décoré, il m'était difficile de couvrir ma poitrine de l'insigne de l'Ordre de la Jarretière ou de l'emblème de la croix Victoria. Elle me dit tout cela, en riant :

– Mais vous allez vous sentir nu sans décoration. Vous ne pouvez savoir combien les gens sont décorés à Hanoi. La moindre palme académique permet un large ruban multicolore, la médaille, cela fait important, et convient au décor.

Je répondis que j'allais mettre un œillet rouge à ma boutonnière. C'est Jacques, le mari, qui reprit :

– Je comprends que vous n'ayez pas de décoration, mais puisque vous avez passé quelque temps au Cambodge, et que vous avez obtenu une audience de l'empereur, je m'étonne qu'il ne vous ait pas décoré.

90 III arboraient *les* multiples *décorations de leurs diverses campagnes,* [A *guerre 14-18,* [R *postes*] *campagnes coloniales, guerre du Maroc, etc.*] *africaines, indochinoises, chinoises, à grands tirages de médailles, de larges rubans multicolores extrêmement imposants. Le couple français* [R *qui*] *avec qui j'allais au bal,* – lui, *un* banquier *très bien,* elle, *sa femme, un* peintre *que j'avais connu* quelques 93 II couleur, [D *des* S *ces*] médailles 96 II amateur, [A *de beaucoup de talent,*] que 97 III auparavant [A *à Paris,*] – *le couple me dit : « Mais, Alain,* vous 98 II pour [R *la* A *cette*] fin 101 II de [R *veston* A *mon habit*] : « Mais 102 décoration <voir Appendice IV, p. 747> 103 II décoré, [R *qu'*]il 106 II cela [R *et*] en 111 II Je *lui* répondis

5. On peut supposer que Grandbois a rencontré cette amie peintre alors qu'il fréquentait l'atelier de Colarossi à Montmartre. Voir p. 441, note 6.

Il riait. Il ajouta :

– Vous seriez le seul être, reçu dans son palais de Phnom Penh, qui n'ait pas obtenu sa décoration. C'est la manie de Sa Majesté de décorer. Une douce manie, qui ne nuit d'ailleurs à personne. L'Ordre de l'Éléphant blanc.

Et je me souvins[6]. Je n'avais jamais accordé beaucoup d'importance à une sorte de manuscrit, sur papier magnifique, barré de sceaux, d'estampilles, signé par Sa Majesté – laquelle Majesté était parfaitement abrutie par l'abus de ses danseuses et de sa drogue – et qui m'accordait ce grand honneur. Je n'avais pas pris l'empereur très au sérieux quand j'avais eu l'honneur d'être reçu par lui. Il m'avait donné l'impression, assez émouvante d'ailleurs, et pénible également, d'un pauvre garçon – il avait à peu près mon âge, c'est dire qu'il était dans la jeune trentaine – l'impression d'un garçon ayant complètement perdu le contrôle de son comportement, et qui ne possédait plus sa lucidité. Ce sont des choses qui arrivent. Mais à un âge généralement plus avancé. Et voici pour le petit-neveu de Sisowath, l'héritier et successeur du grand empereur[7] !

Or, je n'ai jamais reçu la fameuse médaille. Je possédais le parchemin qui me donnait le droit de la porter. On a dû me la faire parvenir. Mais je bondissais, à cette époque de ma vie, de Shanghai à Pékin, de Ch'ung-ch'ing à Harbin, et le service des postes asiatiques n'est certes pas organisé comme

119 I^a,I^b qui *n'est* pas <Nous ne retenons pas cette leçon, due à une erreur de transcription.> 122 I^a,I^b me *souviens*. Je <Nous retenons plutôt la leçon de II, plus correcte.> 126 II qui [R *m'octroyait* A *m'accordait*] ce 127 I^b l'empereur [R *à mon grand* A *très au*] sérieux <Correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH. Nous adoptons cette leçon, plus conforme à l'usage.> 129 II d'ailleurs, [A *et pénible également,*] d'un 130 II c'est [R *à*] dire [A *qu'il était*] dans 131 II trentaine – [A *l'impression*] d'un garçon [R *qui avait* A *ayant*] complètement 132 II comportement, [A *et*] qui 133 II arrivent. [R *Par la suite d'abu,* A *Mais*] à un 136 I^b reçu [R *la* A *cette*] fameuse <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 137 II me [R *fournissait*] donnait

6. Voir le récit de cette rencontre à l'émission 26, p. 179. Grandbois y parle de l'Éléphant blanc, mais non de la décoration.

7. En 1934, c'est Sisowath Monivong, fils (et non petit-neveu) de Sisowath, qui régnait sur le Cambodge. Et contrairement à ce que dit Grandbois, il avait largement dépassé « la jeune trentaine » au moment de cette rencontre, puisqu'il était né en 1875.

peut l'être le nôtre. Je dois ajouter aussi que la Chine était en pleine révolution, ou évolution, ce qui revient à peu près au même, et que ces grandes et populeuses provinces, par le fait de quelque seigneur de la guerre, étaient en conflit les unes avec les autres. Chacune d'entre elles faisait sa petite guerre personnelle. Ce n'étaient d'ailleurs pas des conflits d'opérette. Car il faut bien se rappeler que la province du Szu-ch'uan possède près de cinquante millions[8] d'habitants. Trois fois la population du Canada. Jacques me dit :

– Mais j'appartiens à l'Ordre de l'Éléphant blanc. Je possède la médaille et le ruban. Vous allez en couvrir votre plastron.

Et ce fut ainsi. J'eus l'air tout de suite d'un imposant dignitaire. Et nous fûmes au dîner et au bal. Malgré leur grande tenue, diplomates, officiers, ou invités, et malgré leurs décorations, les Asiatiques volaient le jeu, – comme l'on dit en termes de théâtre – aux Occidentaux. Un auteur anglais, M. Henry Norden[9], décrit mieux que je ne pourrais le faire ce même dîner, et je me permets de lui céder la parole :

> Cette réunion de gala, où se trouvait rassemblé tout le Hanoi officiel, mélange brillant de l'Occident et de l'Orient, représentait l'Indochine d'une manière typique. Des mandarins annamites, coiffés de turbans noirs, vêtus de robes aux riches broderies écarlates qui dégageaient dans le bas quelques centimètres d'un pantalon blanc, conversaient avec les fonctionnaires français à la

8. Il semble que ce chiffre soit tiré d'un numéro de *la Revue nationale chinoise* auquel Grandbois se réfère dans « Quelques aspects de la Chine » (BNQ 204/3/12) et dans « Visages de Chine » (Conférence de Toronto).

9. Hermann Norden, *A Wanderer in Indo-China* (Londres, H. F. & G. Witherby, 1931, p. 52). La traduction serait de Grandbois. Voici le texte original : « *Typical of Indo-China, a brilliant and picturesque mingling of Occident and Orient, was that gala assemblage of official Hanoi. Black-turbaned Annamite mandarins in flame-coloured, richly embroidered robes, below which showed a few inches of white trousers, stood talking with French officials in the sombre evening dress of the West. Visiting Siamese diplomats appeared in* panungs *of gorgeous hue ; Siamese military officers were resplendent in uniforms and gold lace. The blare of Oriental colour was softened by the horizon-blue of the French military. All the European ladies were, of course, in gowns fresh from Paris. These dresses, true both in line and fabric to the mode of the hour, were in striking and unlovely contrast to the tradition-fixed garments of the Orientals. Alas ! that I cannot describe the colours and embroideries worn by those exquisite mandarin women.* » Dans « Terres étrangères » (*la Revue populaire*, mars 1946, p. 64) où il cite un autre extrait de cet ouvrage, Grandbois présente Norden comme un écrivain américain.

sombre tenue de gala occidentale. Des diplomates siamois, en visite à Hanoi, apparurent en *panungs* aux couleurs éclatantes, tandis que les officiers de leur suite resplendissaient dans leurs uniformes ornés de passementeries d'or. Le bleu horizon de la tenue militaire française adoucissait un peu l'orgie des couleurs orientales. Quant aux Européennes, toutes, bien entendu, avaient revêtu des toilettes à la dernière mode de Paris, lesquelles contrastaient, à leur détriment, avec l'habillement traditionnel des Orientales. Que ne puis-je, hélas, donner une idée exacte de la richesse de ces costumes et de la somptuosité des broderies dont se parent ces exquises femmes mandarines !

60 : HANOI (3)[1]

1951-11-12, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

La ville indigène de Hanoi, en somme, se compose, comme je vous le disais il y a quelques jours, d'une centaine de mille habitants. Parmi ceux-ci, près de vingt mille Chinois. Car nous sommes tout près de la Chine, ce pays très extraordinaire, lequel est, par surcroît, le plus populeux du monde. *Cinq cents millions d'êtres humains.* Les Chinois émigrent volontiers, parce que certaines de leurs provinces, surtout celles du Sud, sont surpeuplées. Ils se dirigent vers l'Asie centrale, les Indes, la Malaisie, et même vers le Proche-Orient. On les voit du côté

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 32 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 32 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Hanoi » avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1. Les f. 26 à 29 ont été repaginés sur une pagination illisible (ANC). III : Manuscrit incomplet de 21 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 20 et 30 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Hanoi » avec en sous-titre « Notes » et « Visages du monde » inscrit en marge supérieure droite, p. 1. Les f. 5 à 20 ont été repaginés sur 4 à 19, et le f. 30 sur 27 (BNQ).

4 I[b] compose, [R *comme* <...> *jours,*] d'une <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 5 III jours, *de près de cent* mille habitants. *Dans ce nombre* <?>, vingt-[A *cinq*] mille 7 III près de [A *la Chine,*] ce 7 III extraordinaire, [R *qui* A *lequel*] est 8 I[b],II monde. Cinq cents millions d'êtres humains. Les Chinois III monde. *Près de cinq* cents millions *de* [R *personnes* A *êtres humains*] [R *Et*] [D *les* S *Les*] Chinois 9 III volontiers, [R *car* A *parce que*] certaines 11 III surpeuplées. [R *En* A *Ils vont vers l'*]Asie, [R *et dans le Proche-Orient* A *centrale,*] *c'est-à-dire* [R *aux* A *les*] Indes, [R *en* A *la*] Malaisie, et même [R *dans le* A *au*] Proche-Orient. *Ils* [R *sont plus rares* A *vont moins volontiers*] en Europe [A *je ne sais d'ailleurs pour quelle raison*]. Mais

1. Le texte de cette émission a été publié presque intégralement dans HMH, p. 267-272.

du canal de Suez, en Arabie, à Port-Saïd, ce port le plus sale, le plus vicieux, le plus misérable qui existe. Ils se rendent moins volontiers dans les pays d'Europe, je ne sais d'ailleurs pour quelles raisons. Mais en Amérique, où les lois de l'immigration ont longtemps été inflexibles, ils ont cependant réussi de s'infiltrer, et ils forment d'imposants groupes, particulièrement sur la côte du Pacifique, du Yukon à la Terre de Feu.

En Asie centrale, ces émigrants exercent le métier d'antiquaires, de prêteurs sur gages – prêtant à des taux si onéreux pour le débiteur qui n'en peut mais, de sorte qu'au bout d'un certain temps (c'est-à-dire d'un temps certain, il ne s'agit que d'une question de mois ou de petites années), le créancier devient le propriétaire, à bon compte, des biens de sa victime. Ils exercent également le métier de changeur de monnaie, ceux de courtier et de banquier. D'ailleurs, la plupart d'entre eux possèdent le sens aigu des affaires, et s'enrichissent rapidement. Ils possèdent également la vertu de la frugalité et de l'économie. Cela dure, – à l'étranger –, au plus une génération, et les petits-fils épouseront des stars de cinéma, et conduiront des Cadillac.

En Amérique, les émigrants chinois se livrent plus volontiers aux travaux de blanchissage, ou à la direction de restaurants. On y mange généralement bien, copieusement, et à des prix raisonnables.

---

13 II Port-Saïd, [R *même*] ce port 17 III ont [R *longtemps*] été [A *longtemps*] *sévères, ils sont* [R *quelque peu* AR *malgré tout* A *tout de même*] *nombreux,* [R *surtout* A *particulièrement*] *sur* [D *la* S *les*] [R *côte* A *rivages*] [D *du* S *de*] [A *l'océan*] Pacifique, *de Vancouver* à 20 III Asie [A *centrale,*] ces *émigrés* exercent le [R *commerce* A *métier*] d'antiquaires 21 III gages, – [R *de che*] *et ils prêtent* à des taux *fort respectables, et* si onéreux pour le *créancier,* qui 23 I^b,II certain temps, c'est-à-dire <...> – le créancier devient III certain temps, *le Chinois* devient 23 I^a,I^b s'agit [R *qu'une* A *que d'une*] question II s'agit *qu'une* question 25 III propriétaire des 26 III exercent [A *aussi*] le métier de [R *banquier*] changeur de monnaie, et *surtout celui de* courtier <Nous corrigeons ici les trois versions, où « changeur », « courtier » et « banquier » sont mis au pluriel.> 27 III banquier. *La* plupart d'entre eux [R *or*] possèdent 28 III rapidement. [A *Ils possèdent également, à un haut degré, le sens de l'économie et de la frugalité.*] En 30 I^b l'étranger –, [R *au plus*] une génération [A *ou deux*], et <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> II plus [R *deux* A *une*] génération[R -*s*] et 32 III volontiers – *et* [R *pourquoi* A *pour quelles raisons,*] *je n'en sais rien – à la* [R *conduite* A *direction*] *de buanderies, et à* [R *la direction* A *l'exploitation*] *de bistrots, cafés ou* restaurants. On y mange *d'ailleurs fort* bien, [A *très copieusement,*] et à des prix [R *très raisonnables* A *qui ne sont pas irraisonnables.*] // Les

Les Chinois de Hanoi font le commerce qu'ils font dans toutes leurs villes de Chine. Courtiers encore, prêteurs sur gages, antiquaires, boutiquiers de *curios*, marchands d'ivoires, – ciselés avec une étonnante minutie, de grand art souvent – vendeurs de bijoux, de parures sans valeur réelle, pendentifs, colliers, bracelets, bagues magnifiquement ouvragés.

Il y a les marchands de tapisseries, de tuniques, de robes faites d'une soie somptueuse et lourde que l'on ne trouve nulle part ailleurs sauf peut-être aux Indes.

Il y a aussi ces vendeurs de porcelaines, qui sont d'un goût extrême, d'une fragilité et d'une finesse inégalables, – que les Sèvres n'ont jamais réussi d'atteindre –, tasses pour le thé, figurines, statuettes, déesses, et dieux de légendes, généraux célèbres, dragons et tortues, bouddhas ventrus.

Car en Chine le ventre exagéré, – si vous me permettez cette expression – est la marque de la puissance, de la richesse et du prestige qui s'ensuit. Les canons de l'esthétique ne sont pas les mêmes dans les diverses parties composant ce que l'on nomme le globe terrestre. Certaines tribus du centre africain, chez qui je suis allé[2], remontant le Niger, nuit et jour, à coups de pagaïes et de mélopées monotones, crispant à la fin les nerfs si épouvantablement que vous aviez le désir de vous jeter à

37 III toutes *les* villes 37 III gages, *et* antiquaires, *et surtout* marchands d'ivoires, [A *ciselés avec une extraordinaire minutie, et un grand art,*] de bijoux 38 II antiquaires, [R *marchands,*] boutiquiers 40 III valeur, [A *bracelets, colliers, pendentifs, pendants d'oreilles,*] *mais* magnifiquement *montées (si toutefois je puis me permettre d'employer cette expression)* [A *Il y a*] [D *des* S *les*] marchands de tapisseries, *ou* de robes faites [R *de la soie la*] d'une soie *lourde et somptueuse, laquelle n'a pas son pareil au monde, il y a aussi ces marchands* de porcelaine, d'une fragilité et *d'un goût extrêmes, services* [R *de* A *pour le*] thé, 46 II extrême, [R *que les Sev*] d'une 48 III statuettes, *princesses de légendes,* [R *ou bouddhas pansus.*] généraux célèbres, *et* bouddhas [R *pan*] ventrus. (Car 50 III exagéré *est le signe* de la puissance 52 II et [D *de* S *du*] [R *l'autorité* A *prestige*] qui III et *de l'autorité.* Les [R *notions* A *canons*] de l'esthétique 53 III dans les *différentes* parties *de* ce que l'on [R *appelle notre* A *nomme le*] globe 54 III terrestre. *Et pour* [R *continuer* AR *poursuivre* A *-suivant*] *cette digression, dont je m'excuse, puisque mon propos ce soir doit être Hanoi, certaines* tribus 54 I[b] africain [R *chez qui* A *où*] je <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 54 III africain *admirent immensément* la jeune femme qui 55 I[b] Niger, [R *nuit* <...> *l'eau,*] admirent <correction peut-être d'une autre main>

2. D'après la brève chronologie préparée par Grandbois à l'intention de Jacques Brault, ce voyage en Afrique pourrait être daté de 1929. Nous croyons plutôt que la remontée du Niger doit être datée de l'automne 1937.

l'eau, admirent la jeune femme, noire comme le jais, enduite d'une huile à l'affreuse odeur, qui a le plus d'anneaux dans le nez. Les Américains préfèrent les femmes minces, à très longues jambes, mais à la poitrine généreuse, d'où ces stars exténuées, mais très *sweater girls*, que nous apercevons sur nos écrans. Par contre, les pays latins, Espagne, Italie, Sud français, goûtent davantage les femmes de taille moyenne, bien équilibrées, larges hanches et gorges satisfaisantes, à langage vif et précipité, à mains minuscules, à petits pieds vigoureux, à cheveux noirs, à l'œil tour à tour brillant, troublant et langoureux. Quant à nos amis les Anglais, ils ne paraissent pas apprécier, d'une façon exagérée, le charme de leurs compagnes. Ils ne sont pas, je l'imagine, de la race des grands amoureux. Et les assises criminelles des îles Britanniques comptent peu de crimes passionnels.

Les Scandinaves épousent les belles filles sportives qui les accompagnent dans l'exercice de leurs sports, chasse, pêche, croisières le long des fjords, ascensions de montagnes, bains, nus, dans la neige.

Les Russes – nous sommes toujours à l'époque de l'entre-deux-guerres – aiment les femmes extravagantes, un peu folles, capiteuses. Ils sont très bien servis.

---

60 III minces, [A *à très longues jambes,*] d'où [R *nos* A *ces*] stars exténuées, *sauf* [A *pour*] la poitrine, [R *qui* A *laquelle*] *doit être* généreuse, [A *et*] que nous *voyons* sur *l'écran de nos cinémas canadiens. Ou bien les petites filles de sept ans. (Je parle toujours cinéma.) D'autre part,* les pays latins, [R *préfèrent*] Espagne 63 II écrans. [R *montréalais*]. Par 63 III Sud *de la France, c'est-à-dire le littoral de la côte basque et de la Côte d'Azur,* goûtent les femmes de [R *taille* A *grandeur*] moyenne, *aux* hanches *plutôt fortes, à la gorge d'ailleurs bien fournie,* [R *à l'œil brillant et*] *au* langage [R *vif*] [R *rapide et vif,*] *précipité et vif,* à [R *petites*] mains 66 III pieds *de même acabit,* [R *à l'œil*] *au cheveu noir,* à l'œil tour à tour *langoureux, brillant et* [R *vif* A *troublant.*] *Tant qu'à* <*sic*> nos amis 67 II troublant et [R *la*] langoureux 67 I[a] langoureux. [R *Tant qu'à* <*sic*> A *Quant à*] nos I[b],II langoureux. *Tant qu'à* <*sic*> nos 68 III ne *semblent* pas [R *particulièrement*] *goûter* [A *exagérément*] le charme de leurs *femmes.* [A *Ce ne sont pas,* [R *para* A *semble-t-il*] *de bouillants amoureux, et les assises criminelles des îles Britanniques comptent peu de crimes dits passionnels.*] <ajout en marge supérieure> Les 71 II Britanniques [R *nous*] comptent 73 III qui *peuvent les accompagner* dans 74 III sports, *le yacht, les* [R *ascensions*] *longues promenades, à pied, l'ascension des* montagnes. [A *Les Russes – je vous rappelle que nous sommes toujours à l'époque de l'entre-deux-guerres – aiment les femmes extravagantes* <illisible>] <ajout en marge supérieure> [R *Il reste* AR *Il y a* A *Il reste*] les Canadiens. [D *Mon* S *Mes*] [R *expérience* A *observations, sans être un spécialiste en la matière*] [D *m'a* S *m'ont*] [R *démontré* A *fait croire*] *que* [D *mes* S *nos*] compatriotes *peuvent aimer* tous

Et voici les Canadiens. Mes constatations, tout en n'étant pas un spécialiste en la matière, me portent à croire que mes compatriotes sont volontiers portés, dirigés, vers tous les types de femmes, petites, moyennes, grandes, blondes ou brunes, ce qui est peut-être la subtilité extrême du goût.

Permettez-moi d'ajouter que ces remarques sont écrites au fil, comme on dit, de la plume et sont très sommaires, et ne doivent pas être vérités d'Évangile[3]. Je me suis amusé tout simplement de les noter.

Car des Chinois, comme vous l'avez deviné, peuvent aimer des femmes minces, des Noirs, une fille qui n'ait point d'anneaux dans le nez, des Américains, une Américaine qui ne soit pas parfaitement exsangue, il se peut aussi que des Latins préfèrent les blondes, que des Anglais soient très romantiques, que des Scandinaves admirent davantage une fiancée faisant de la broderie [que] celles qui les accompagnent dans les mers glacées du Nord, que des Russes se satisfassent de compagnes qui ne soient pas tout à fait exaltées, que des Canadiens fixent, si j'ose dire, leur choix sur telle jeune fille définie, et veuillent l'épouser.

Et pour terminer ces propos fantaisistes, – un peu de musique ferait du bien – ces propos qui semblent frivoles, à première vue[4], – je veux dire à première audition – sont plus

83 III grandes, *brunes* ou *blondes*, ce qui est peut-être *l'extrême subtilité*, [R *le sens*] *de l'esthétique.* // Permettez-moi d'ajouter, *mes chers auditeurs*, que ces *petites* [R *observations* A *remarques*] sont *faites d'une façon très sommaire*, [R *et*] *qu'elles ne sont pas* [AR *naturellement*] vérités 86 II comme [R *l'*]on dit, de la plume, [A *et*] sont 87 III amusé [D *de* S *à*] les <Nous retenons la leçon de I^a, bien qu'elle ne soit pas conforme à l'usage.> 89 III Car, *ainsi que* vous l'avez [A *sans doute*] *tous* deviné [R *sans doute*], *des Chinoises peuvent aimer un homme mince, des Noirs une femme* qui n'ait 91 III une *fille* qui ne soit pas exsangue, [R *des Latins*] il se peut que des Latins *possèdent le goût de femmes* blondes 93 III très *bouillants*, que 94 III Scandinaves *aiment* une [R *petite* A *jeune*] *fille préférant faire* de la broderie *aux expéditions nautiques* dans 95 I^a,I^b,II broderie *à* celles <Nous ne retenons pas ces leçons, incorrectes.> 97 III exaltées, *et* que *certains* Canadiens [R *soient fixés* A *aient fixé leur choix*] *sur le caractère, physique* [R *et*] *moral et intellectuel (?) des jeunes filles qu'ils désirent épouser.* Et 100 pour <voir Appendice IV, p. 749> 100 I^b fantaisistes [R – *un peu de musique ferait du bien* –] ces <...> vue, [R – *je veux dire à première audition* –] sont <corrections peut-être d'une autre main, retenues par HMH>

3. La phrase suivante ne figure pas dans HMH.

4. HMH donne une formulation légèrement remaniée de ce passage.

graves qu'on ne le pense. Le destin, la vie, le bonheur ou le malheur de tous ces êtres qui se lient, tiennent à cette couleur du cheveu, de l'œil, de la blancheur de la dent, de la taille de Mademoiselle X, des mains de Mademoiselle Y, ou des talents très cachés de Mademoiselle Z.

Dois-je m'excuser de ne pas vous avoir beaucoup parlé de la ville indigène de Hanoi ?

J'y arrive. Les longs voyages sont sans cesse interrompus par de petits voyages. À moins, par l'entremise de l'agence Cook, d'être tenu, d'être obligé, de faire le tour du monde en trois ou quatre mois, que vous passez au bar du bateau, avec des connaissances imprévues, que vous ne recevriez pas chez vous, le whisky soda étant meilleur à la maison, vos relations mieux choisies, pourquoi ne pas y rester. Vous n'avez rien vu[5]. Votre femme a dansé avec quelque gigolo inconsistant – le petit frisson léger, pas assez précis pour être un péché. Si je raconte ceci, c'est que j'ai passé trois ou quatre années de ma vie sur mer, à bord de cargos, de charbonniers, de tartanes (flânant sur les côtes de la Méditerranée et de l'Adriatique), de vapeurs japonais, de sabots chinois, de magnifiques bateaux luxueux des compagnies françaises, anglaises, hollandaises et américaines. Une année entre autres, je crois que c'était en 1931 ou en 1932[6], j'ai dû vivre à bord de divers bateaux trois cents jours. J'ai toujours adoré la mer.

La ville indigène de Hanoi, comment pourrais-je la décrire, sans vous tromper. Ma mémoire est fidèle, sans les détails.

---

113 I^b avec des [R *connaissances imprévues*, A *personnes de rencontre*] <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> [R *que vous* <...> *y rester.*] Vous <correction peut-être d'une autre main> 114 I^a,I^b ne *receviez* pas <Nous retenons la leçon de H, plus vraisemblable.> 115 H meilleur [R *chez-vous*, A *à la maison*,] vos 119 H passé [R *deux* A *trois*] ou [R *trois* A *quatre*] années 120 I^a tartanes [A ()flânant <...> l'Adriatique,[A)] de vapeurs I^b,H tartanes, flânant <...> vapeurs 122 H bateaux [R *de luxe* A *luxueux*] des 123 I^a,I^b hollandaises[R , A *et*] américaines [R *et françaises*]. Une 125 H de [D *dix* <?> S *divers*] bateaux 128 H mémoire *seule* [R *pourrait*] *est incapable de vous* [R *en*] *apporter des précisions.* Quand

5. La phrase suivante ne figure pas dans HMH, qui enchaîne sur une version légèrement remaniée du texte suivant la phrase omise.

6. Il s'agirait de 1931-1932. Outre un aller-retour entre Le Havre et Québec (en passant par New York), Grandbois a visité pendant cette période la Palestine, le Maroc, l'Espagne, Moscou et Istanbul.

Quand je voyageais dans ces pays, je notais mes impressions sur de petits carnets[7]. Les hasards des voyages subséquents, les chambres d'hôtel, les guerres civiles, l'Europe, Madrid ou Barcelone, les déménagements successifs, m'ont fait perdre beaucoup de ces carnets, qui fixaient le jour, l'heure, la couleur, comme me l'indiquent ceux que j'ai su conserver. Je peux voir, apercevoir, sans carnets, et respirer encore l'atmosphère d'une ville, sentir son grouillement, mais je ne puis apporter de précisions, et par exemple, vous donner le nom de ses rues et de ses avenues.

Hanoi possède plus de cent pagodes. Elles s'élèvent pour la plupart autour du *Petit-Lac*. Celui-ci repose, paisible et doux, au centre de la ville, comme une opale figée. Les cent pagodes le protègent, ombragées de flamboyants. Ma promenade me conduisit un jour de ce côté de la ville indigène, et comme j'étais las, je m'arrêtai au pied d'une de ces pagodes, dont les marches de marbre verdi descendaient jusqu'à la surface des eaux. Les larges feuilles des nénuphars peuplaient, couvraient le lac. Et la fleur orgueilleuse et soudaine du nénuphar, si mélancolique dans la solitude qu'on lui prête, dressée, rompait seule la monotonie d'un paysage parfaitement horizontal. Le ciel demeurait gris, sans menaces immédiates. Le silence, le calme étaient absolus. Quand j'eus pris un peu de repos, je gravis les quelques marches de marbre et je pénétrai dans la pagode. Le temple paraissait désert. Mais je vis soudain une jeune femme immobile, assise à la turque, devant une immense idole d'ivoire. Peu de temps après, deux autres jeunes femmes vinrent déposer des fleurs, des fruits, au pied de certains génies statufiés, dont je ne saurais mentionner les noms, – il y a des centaines de génies, bienfaisants ou malfaisants, en Asie. On tente de flatter les premiers pour en obtenir certaines faveurs, et les derniers pour éviter le malheur. L'espoir et la crainte.

129 notais <voir Appendice IV, p. 749> 134 I^b j'ai [R *su* A *pu*] conserver <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 137 II nom [D *des* S *de*] [A *ses*] rues et [D *des* S *de*] [A *ses*] avenues 142 I^a protègent, ombragé[R *-es*] [R *de* A *et*] flamboyant[R *-s*]. Ma I^b protègent, ombragées [AR *et* A *de*] flamboyants. Ma II protègent, *ombragées de flamboyants.* Ma <A l'instar de HMH, nous retenons la leçon de I^b, même si les corrections sont peut-être d'une autre main.> 157 II noms, [R *et les attributions*] – il 159 III faveurs, [A *et*] les derniers pour *qu'ils ne* [R *vous opposent point trop de* A *jettent pas le*] malheur [A *sur vous*]. L'espoir

7. Voir là-dessus p. 26, note 3.

Mais n'est-ce pas, chez tous les humains dont nous nous sommes entretenus il y a quelques minutes, et à quelque race qu'ils appartiennent, les pôles opposés dirigeant leurs actes ? C'est-à-dire tentant de composer avec leur propre angoisse, dont le
165 lourd poids échappera toujours à ces grands hommes de la grande politique, jouant le sort des hommes sur un échiquier, plus habiles les uns que les autres, oubliant cependant que de l'issue de ce jeu d'échecs dépendra le destin pitoyable de dizaines de millions d'êtres.

161 III humains, à quelque 163 III pôles [A *opposés*] dirigeant <fin de III> 163 II opposés, [R *paternels sans qu'ils le sachent*] dirigeant 168 I^a,I^b ce *peu d'échec* dépendra <À l'instar de HMH, nous corrigeons cette leçon évidemment fautive.> 168 II dépendra le [R *sort*] destin

61 : LE TONKIN (2)[1]

1951-11-19, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Je désirais depuis longtemps visiter une léproserie, et j'avais fait part de ce désir à un membre important de l'administration française de Hanoi. Mais il me fallait une autorisation spéciale. Je l'obtins rapidement, après avoir signé certains papiers timbrés. En outre, l'obligeant fonctionnaire me dit que le médecin résident serait prévenu de ma visite. La

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit de 32 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 32 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Au Tonkin » avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit de 33 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 33 en marge supérieure droite, sous le titre (en p. 1 seulement) de « Le Tonkin » changé pour « Promenade au Tonkin », avec sous-titre « Notes » et « Visages du monde » en marge supérieure droite (BNQ). On trouve aussi à la BNQ (204/2/39) des notes intitulées « Léproserie de Qua-Cam, dans la province de Bac-Ninh, Tonkin » ; nous y référerons en note.

4 III [R *Je quittais Hanoi*] J'étais [R *curieux* A *avide,*] depuis longtemps, *de* visiter 5 III un [R *membre* A *membre important*] de l'administration 6 III Hanoi. *Il* fallait une autorisation [R *officielle* A *particulière*]. *Je l'eus au bout de quelques* [R *heures* A *jours*], après 7 III signé *quelques* [R *bouts de* A *certains*] papiers timbrés. [R *On me donna même une lettre de recommandation suffisamment chaleureuse pour le médecin résident* [D *du* S *de*] [R *pitoyable village*] *la léproserie.*] [R *Le haut* A *L'obligeant*] *fonctionnaire me dit que le médecin résident* [R *de la léproserie*] *était prévenu de ma visite.* [R *Celle-ci* A *La léproserie*] était

1. À l'exception de deux paragraphes, le texte de cette émission a été publié dans HMH, p. 272-277.

léproserie était située à Qua-Cam, dans la province de Bac Ninh.

Il y a six léproseries au Tonkin, contenant environ quatre mille malades[2]. Mais le nombre des malades qui demeurent en liberté est beaucoup plus élevé, et l'on en trouve, comme en Chine du Sud, dans à peu près toutes les agglomérations de quelque importance, villes ou villages. D'ailleurs, les pouvoirs publics n'y peuvent rien. Et comme les indigènes n'éprouvent point pour ce mal la terreur indicible qu'il provoquait jadis en Occident, il est impossible, du moins par le seul isolement, d'en juguler les ravages avec efficacité.

Qua-Cam se trouve à quelques heures de Hanoi. Je m'y rendis par une route charmante et pittoresque. Et le village apparaît, pareil à tous les villages tonkinois[3]. Mais à l'entrée, voici un bâtiment assez vaste, de construction européenne, qui renferme le laboratoire, le dispensaire, l'infirmerie, et le cabinet de consultation du médecin. Un jeune homme m'y conduit. Le médecin me reçoit en souriant, les mains tendues.

– Venez d'abord chez moi, me dit-il.

---

10 III Bac Ninh. Il 13 III mille malades. *Plus du double de ce nombre demeure en liberté. Il s'en trouve d'ailleurs, comme en Chine,* dans 15 III agglomérations, [A *villes et villages,*] *et* les pouvoirs 17 III rien, *car aucune loi ne peut forcer la famille d'un* [R *malade* A *lépreux,*] *par exemple, à se séparer de lui.* Et comme *beaucoup d'indigènes semblent indifférents à la maladie, laquelle ne porte pas l'horreur comme en Occident,* il est impossible, [R *de circonscrire*] du moins par l'isolement, [R *de circonscrire*], d'en juguler [A *avec efficacité*] *les ravages.* // Qua-Cam 22 III par *ces routes pittoresques que j'avais connues en laissant la Cochinchine. Le* village 23 III tonkinois, *petites maisons basses, aux toits de chaume, ombragées* [R *de* AR *par des* A *de*] *palmiers. À l'entrée, c'est un* [R *bâtiment moderne, petit*] bâtiment 24 III construction *moderne. Là se trouvent* [A *le laboratoire,*] le dispensaire, [A *et*] l'infirmerie, [R *et les petits logements du médecin, et celui de l'infirmier.*] *On me* conduisit [R *chez le médecin* A *au cabinet du médecin.*] *C'est le docteur* [R *Cimon*] Il

2. Ces précisions se retrouvent aussi dans « Léproserie de Qua-Cam, dans la province de Bac-Ninh, Tonkin » (BNQ, 204/2/39). Sans donner ses sources, Grandbois y a consigné des notes prises lors de cette visite, ou immédiatement après. D'après ce fragment, le médecin résident se serait nommé le docteur Cimon.

3. « Village comme tous les villages tonkinois. Petites maisons basses en terre d'argile, toits de chaume. Seuls quelques bâtiments, à l'entrée du village. C'est le dispensaire. Puis l'habitation de l'infirmier » (« Léproserie de Qua-Cam », BNQ, 204/2/39, p. 1).

Il n'a pas quarante ans. Nous nous dirigeons vers un petit pavillon ceint d'une large véranda, bordée de lauriers-roses, d'agaves, de fleurs énormes et pourpres dont j'ignore le nom. De hauts palmiers le surplombent. Tout cela est frais et net, et ressemble, pour une fois, à l'image que l'on voit, sur l'écran des cinémas, de la petite habitation tropicale.

Il me fait visiter rapidement le bungalow, puis me dit :

– J'ai fait préparer le divan de ma bibliothèque. J'espère que vous ne vous y sentirez pas trop mal. Et voici les douches, tout à côté. Je vous attends sur la véranda.

Sous les tropiques, la douche est le premier geste rituel de l'hospitalité. On en fait d'ailleurs une consommation effarante.

À mon retour, déjà rafraîchi, il me demande :

– Que désirez-vous, whisky, picon, cognac ?

J'optai pour le whisky. Il éclata de rire. Un rire de très jeune homme.

– Je l'aurais parié. Sous ces latitudes, c'est d'ailleurs le breuvage qui convienne le mieux, à condition, toutefois, de s'en méfier...

---

29 III ans. *Il a été prévenu de ma visite, et me reçoit* [R *en so très cordial,*] *en souriant, les mains tendues. « Venez d'abord chez moi, me dit-il. Un petit cordial, après la route que vous avez faite, vous fera du bien. »* [A *C'est*] [D *À S à*] *quelques pas de l'hôpital,* [R *c'est un* A *un*] *petit pavillon à* [R *deux* A *un*] *étage, peint de blanc,* [A *ceint d'une large véranda,*] [R *entourée* A *bordée*] de lauriers-roses, d'agaves, [R *de*] et de [R *grosses*] fleurs [R *rouges* A *énormes et pourpres* [AR *énormes*] *dont j'ignore le nom.*] *Des palmiers* [A *qui*] *me semblent appartenir* [R *à la famille*] *l'entourent. C'est frais et net, cela ressemble tout à fait,* pour 34 III habitation *coloniale. À l'intérieur, six ou sept pièces. Un cabinet de travail, une salle à manger,* [A *une chambre à coucher,*] *un petit salon à fauteuils de rotin, la salle des douches, et les communs, cuisine,* [R *et gardes*] *etc. Après m'avoir fait visiter son* [R *installation* A *bungalow*], [R *comme* A *ainsi qu'*]il [R *dit* A *s'exprime,*] il m'offre [R *les douches* AR *d'aller me rafraîchir aux douches.* A *de prendre une douche. Sous les tropiques, c'est le premier geste d'hospitalité qui s'impose.*] *« J'ai fait préparer pour vous le divan de mon* [R *petit*] [D *atelier* S *cabinet*] *de travail. Vous y passerez la nuit. »* À mon 36 II ma [R *petite*] bibliothèque 41 III me dit : « Que désirez-vous, *whisky, cognac, Picon, Pernod ? »* – [A *Si vous le permettez,*] *je prendrais bien un* whisky 45 III parié. *Et moi aussi, d'ailleurs.* Sous ces latitudes, c'est *encore* le breuvage *le plus* [R *ra*] *agréable,* à condition, *cependant, de se méfier de l'abus.* // Le boy

Le boy nous apporte les deux longs verres. Peu de whisky, beaucoup d'eau. Et nous bavardons... Il me questionne sur le Canada. Puis il ajoute :

– Vous avez écrit un livre sur votre pays ? On me dit cela dans le mot qui m'annonce votre visite...

Je lui répondis que je m'étais permis de lui en apporter un exemplaire. Il se déclara enchanté, et me remercia vivement. C'était un homme d'excellente éducation. Pour ne pas être en reste, je lui rapportai qu'à Hanoi, l'on m'avait fait les plus grands éloges de son travail, que l'on ajoutait qu'il était un...

Il m'arrêta tout de suite, levant la main, souriant :

– Non, non, n'allez pas surtout prononcer ce mot. Je n'accomplis rien de... d'héroïque. Je suis très curieux de nature, et la médecine me passionne. Je fais ici les recherches de laboratoire, et j'ai ici l'avantage, si j'ose dire, d'avoir à portée de la main les éléments nécessaires à la poursuite de mes travaux. Dans le même temps, avec les pauvres moyens de nos connaissances actuelles, je tente de soulager ces malheureux...

---

48 III apporte [R *deux*] les 48 III verres. *J'étais enchanté de l'accueil du médecin. En général,* [R *les* [A *l'*]*intrusions* A *la venue*] *de journalistes* [R *ou*] [D *de* S *d'*]écrivains, [A *rare d'ailleurs*] [R *dans les organismes ou dans les organisations dans les*] *ne plaît guère aux directeurs des institutions de ce genre. Car ils craignent, avec raison,* [R *que ne dénature les faits*] *que les faits ne soient faussés,* [R *que l'on* A *qu'on*] *les représente sous des angles plus fantaisistes que véritables. //* [R *Le docteur C. me dit : après avoir bavardé une petite demi-heure, en buvant nos verres*] *Nous* [D *bavardons* S *bavardâmes*] Il me *questionna* sur 49 II nous [D *bavardâmes* S *bavardons*]... Il 50 II Canada. Puis il [R *me dit* A *ajoute :*] « Vous III Canada. *Il* [R *me dit* A *ajoute*] : « Vous 51 III livre [R *sur votre ap*] *à propos de* votre pays ? [R *Je lui répondis que je le* AR *on me dit cela*] *Dans la lettre qui m'annonce votre visite, me dit cela... Je lui répondis que je lui en avais apporté* un exemplaire. Il se [R *dit*] enchanté. [R *« Je le lirai dès ce soir. »*] C'était un homme [R *d'une* A *d'*]excellente 56 III lui *confiai à mon tour que l'on* m'avait fait [A *à Hanoï*] les plus 57 III travail, *qu'il* [R *était un* A *passait pour un*]... // Il 58 II main, [R *et*] souriant 60 III rien d'héroïque. Je suis curieux 60 III et *j'aime la* [R *médecine,* A *science médicale,*] *qui est* [A *devenue*] *ma seconde nature. Je* fais 61 III laboratoire, [R *mais* A *et*] *j'ai* [A *l'avantage*] *à la portée de ma main, si j'ose dire,* [R *tous*] les éléments nécessaires [R *pour* A *à la poursuite de*] *ces* travaux 64 II temps, [R *pourtant* <?>] avec III temps, *je tente, avec les pauvres moyens dont nous disposons,* [A *dans l'état de nos connaissances médicales actuelles,*] de soulager 65 III malheureux... [R *Ce sont de braves types Et*] Il

Il se leva :

– Venez vous promener un peu. Vous aurez une première idée de ce que peut être une léproserie. Il va faire bientôt nuit. Demain, je vous la ferai visiter plus sérieusement...

Le village était une grande palmeraie[4], coupée de ruelles bordées de cases. Des passants s'inclinèrent devant nous, trois fois, selon la coutume annamite. Certains avaient la face ronde, nette, sans aucun signe apparent du terrible mal[5]. D'autres, le visage terreux, les poings rongés, le regard asymétrique, sans cheveux, sans sourcils, se balançant sur des moignons de pieds dont les doigts étaient disparus. Comme résorbés. Tous nous saluaient. Au seuil des cases, les vieilles femmes accroupies dodelinaient de la tête. Des enfants nus couraient, se poursuivaient en criant, en riant. Le docteur C. me conduisit vers la plus grande case. Un petit groupe s'y trouvait, beaucoup d'amputés parmi eux. Non par la scie ou le scalpel du chirurgien, mais par la voracité du mal lui-même. Un indigène se détacha du groupe et vint à notre rencontre.

– C'est le chef du village, me dit mon compagnon. Il est né ici, de parents lépreux. C'est un homme très intelligent, qui sait se faire obéir de ses administrés, ce qui n'est pas toujours très facile...

67 III Venez *faire une* [R *petite*] *promenade dans le village.* [A *Il va bientôt faire nuit.*] Vous aurez [A *tout de même*] *un premier aperçu* de ce que peut être *un village de lépreux, et demain,* je vous *le* ferai visiter [R *à fond*] plus 70 III ruelles *s'entrecroisant, et celles-ci* bordées de cases. Des *malades* s'inclinent devant nous, [R *à la façon* AR *manière* A *selon la coutume*] *annamite, trois fois.* Certains 74 III asymétrique, [A *sans cheveux, sans poils,*] *marchant* sur 76 III disparus, *comme* résorbés 77 III saluaient, *s'inclinaient, toujours selon la coutume annamite.* Au 77 II,III cases, *de* vieilles 78 III tête. [R *Un homme de cinquante ans se détacha*] Des 78 III poursuivaient en riant 79 III vers *le seuil* [D *d'une* S *de*] [A *la*] plus 80 III trouvait, *la plupart amputés déjà. Amputés* non par la [A *scie ou le*] scalpel 82 III mais par *le* mal 82 III Un [R *homme* A *indigène*] se 85 III né ici *même,* de 85 III homme [R *remarquable,*] *d'une rare intelligence,* qui [R *administre* A *sait*] remarquablement [R *ses*] se 86 III toujours *une tâche* [R *très* A *toujours*] facile. *Je n'ai jamais eu d'ennuis avec lui. //* Le

4. « Une palmeraie. Les feuilles larges et grasses des bananiers. Au sommet de la colline, l'habitation des moribonds. Puis la chapelle catholique. Vaisseau humble. Des tambours en peau de serpent sont suspendus dans la nef par des cordes » (« Léproserie de Qua-Cam », p. 1).

5. « Un lépreux me conduit parmi les lépreux. Mon guide ne possède point de signes apparents de la maladie. Face ronde, jeune, mains nettes » (« Léproserie de Qua-Cam », p. 1).

Le chef nous pria, après les révérences habituelles, de lui faire l'honneur de pénétrer dans sa case. C'était une grande pièce, au sol de terre battue. De vieilles femmes préparaient le riz. Un petit autel de bois laqué supportait des coupes où brûlaient des parfums, pour honorer le dieu de la famille. Nous regardons tour à tour, le chef faisait des gestes avec ses bras rongés, l'œil brillant et noir.

– Il s'excuse, me dit le médecin, de ne pouvoir vous offrir un breuvage, et demande que vous l'excusiez, et que je vous dise que cela est contre les règles, naturellement.

Je le remerciai comme je le pus, par gestes, et avec inclination. Aucune invitation ne m'a jamais plus troublé que celle-là.

Après un léger dîner, sur la véranda, le docteur C. me parla de la lèpre. Je ne puis rapporter ses propos comme si je les eusse sténographiés. Et je ne suis pas médecin. Mais voici, très sommairement, et sauf erreur, ce qu'il me dit :

– Nous tentons ici, comme dans toutes les léproseries, de violer, en quelque sorte, le secret de la lèpre. Nous savons qu'elle est due à un bacille, découvert il y a déjà plus de cinquante ans, par le professeur norvégien Hansen. Depuis lors, nous n'avons guère accompli de progrès. Nous avons cependant constaté que la transmission du mal s'opère par le mucus

---

88 III pria *avec* [R *de grandes*] les révérences [R *ac*] *rituelles, de* pénétrer 89 III case. *Parlant au docteur, dans sa langue,* et [R *me* A *nous*] *regardant* tour à tour, *il* faisait des gestes avec ses [R *bras*] *tronçons de bras,* l'œil *extrêmement* brillant. « Il s'excuse 92 I[b] Nous regardons [R *tour à tour,*] le chef[A ,] [R *faisait des gestes* A *gesticulent* <*sic*>] avec <corrections peut-être d'une autre main> 95 I[a],I[b] pouvoir *nous* offrir <Nous choisissons plutôt la leçon de II, plus vraisemblable.> 95 III offrir *à boire. C'est* [A *Car c'est*] *naturellement* contre [D *le* S *la*] [R *règlement*] *règle élémentaire.* » Je remerciai *le chef* comme je le pus, *avec* gestes [A *inclination*] *et sourires entendus. Je dois dire que j'étais fort troublé par sa générosité. // La nuit tombait. Nous revenons au bungalow.* Après un *dîner léger,* [R *le docteur*] *nous* [R *allâmes*] *allons nous asseoir* sur la véranda. Je ne puis *vous* rapporter [R *fidèlement* A *exactement*] *les* propos [R *du*] *de mon hôte,* je ne suis pas médecin, *mais il me parla de la lèpre, et voici, sauf erreur,* [A *et très*] *sommairement* ce qu'il *m'en* dit 105 III ici, [R *comme vous le savez,*] comme 105 III de *connaître* le secret de la lèpre. *De là à la prévention, à la guérison* [AR *probable* A *possible*] *il n'y a que quelques pas. Nous savons cependant que la maladie* est 107 III déjà [R *près* A *plus*] de 108 III par *un savant norvégien, le professeur Armaner* Hansen 109 III guère *fait* de progrès, [R *La lèpre*] *mais nous avons* [R *fait* A *tout de même* [AR *fait*] *réussi*] [R *des constatations* A *quelques observations de grande valeur. Et*] *Nous connaissons de façon certaine que la transmission* [R *s'en fait* A *du mal s'opère*] par 110 II mal [R *se fait* A *s'opère*] par

nasal, les plaies cutanées, et l'union charnelle. La période d'incubation est variable, cependant très lente, dure des années, ce qui rend, durant cette période, le diagnostic impossible, le bacille demeurant, pour je ne sais quelle raison mystérieuse, à l'abri de toute investigation. Ces enfants que vous venez de voir jouer tout à l'heure, rien ne peut indiquer qu'ils soient malades. Il le deviendront sans doute un jour. Vous allez me demander pourquoi l'on n'isole pas ces enfants. C'est qu'ils sont nés ici, et que le mal n'empêche pas les parents, durant une longue période, de concevoir. Et ils tiennent à les garder. Par égoïsme ? Je l'ai cru déjà, je ne le crois plus. Car n'oubliez pas que ces lépreux, sauf les moribonds, vivent dans ce village d'une façon tout à fait normale, parce qu'ils sont entre eux, et qu'ils sont séparés du monde extérieur, de sorte que leur *état leur paraît naturel.* Cela peut vous paraître invraisemblable, mais il arrive fréquemment qu'une femme séparée de son mari lépreux sollicite l'autorisation de venir vivre avec lui. Et vice-versa...

Comment vivent-ils ? Le gouvernement leur fournit une allocation de dix sous par jour[6]. Cela suffit amplement pour

111 III nasal, *par* les plaies cutanées, et [R *par* A *aussi, comme les maladies spécifiques,*] *les rapports sexuels.* La 112 III est très lente, dure 113 III rend le diagnostic [R *difficile* A *impossible*], *puisque les examens ne décèlent rien du bacille.* Ces 116 III l'heure, *enfants de lépreux,* [R *seul*] rien 116 III qu'ils *le* soient. *Ils le seront* sans 117 III jour... *Ah, vous* allez me [R *dire* A *demander*] *sans doute : « Mais pourquoi ne pas isoler ces enfants ? » Mais parce* qu'ils 118 III ici, *comme le chef, et que leurs parents, au début de la maladie,* [R *peuvent concevoir* A *et jusqu'à une période assez longue sans*] *sa marche même, peuvent concevoir. Sont-ils déjà atteints, ne le sont-ils pas, nous* [D *ne* S *n'en*] [R *le* A *pouvons rien*] [D *savons* S *savoir*] [R *pas* AR *rien*]... *Et naturellement,* [D *les* S *leurs*] *parents* tiennent à les garder... *Car je ne voudrais pas que vous oubliiez que dans* [D *ce* S *le*] *village,* ces lépreux 122 III vivent d'une façon [R *tout à fait naturelle,*] tout à fait normale, *malgré leurs amputations grandissantes,* [A *parce que*] séparés 124 III extérieur, *comme pourraient* [R *l'être* A *vivre*], *par exemple, une colonie d'aveugles, une colonie de sourds-muets,* [A *dans les mêmes conditions.*] *Leur* état 125 III naturel. *À tel point,* [R *Nos moyens de cure,*] *Et* cela peut vous [R *paraître*] *sembler incroyable,* qu'[D *un* S *une*] [R *mari séparé* A *femme*] *dont* [D *la* S *le*] [R *femme* A *mari*] est [D *lépreuse* S *lépreux*] *sollicite* [R *parfois*] *souvent* [R *d'entrer dans*] l'autorisation de venir *la rejoindre, et* vice-versa. 128 III vivent-ils. *Eh bien, le* gouvernement *du Tonkin* leur *alloue* dix sous par jour. *C'est pour* le riz. [R *essentiel.*] *D'autre part,* les fruits, [A *les légumes*] *de toutes sortes poussent, comme vous le voyez, dans le village. En outre, ils sont* logés gratuitement. *Sans travail obligatoire.* Beaucoup de coolies, [R *travaillant* A *peinant*] dans *les rizières, n'ont point ces avantages.* Comme 128 II leur [R *alloue* A *fournit*] une

6. « L'État accorde une allocation de dix sous par jour à chacun des malades. Ils vont se pourvoir chaque matin au marché, à l'entrée du village. Théoriquement, les lépreux ne peuvent quitter le village. En fait, ils sont à peu près libres, du moins le jour » (« Léproserie de Qua-Cam », p. 2).

le riz, les fruits, le tabac, le vêtement. Ils sont en outre logés gratuitement, et ne sont astreints à aucun travail. Beaucoup de coolies, peinant dans la rizière, n'arrivent pas à gagner cette somme, qui peut vous paraître dérisoire. Et pourtant, il doit se loger, et nourrir sa famille.

Comme traitement, rien de satisfaisant. On ne peut que soulager, et encore ! Je vous le répète, c'est le mal le plus secret qui existe[7].

Son étendue ? Les statistiques nous démontrent que dans ces régions tropicales, si populeuses, trois pour cent de la population est atteinte. C'est un chiffre énorme. Plus effarant si l'on tient compte que les statistiques ne nous livrent que le nombre de cas décelés, diagnostiqués. Les parties du monde les plus atteintes ? L'Afrique noire, l'Asie tropicale, la Chine, certains petits pays de l'Amérique centrale. En Europe, où elle sévissait au moyen âge, elle a presque totalement disparu...

Le lendemain, le docteur C. me fait visiter le laboratoire, l'infirmerie. Puis nous nous dirigeons vers le centre du village. Des malades, pareils à ceux que j'ai aperçus hier, nous saluent.

– Venez voir notre chapelle, me dit-il.

Nous gravissons une colline. Une construction basse, surmontée d'une croix noire. L'intérieur de l'humble vaisseau est d'une émouvante nudité. Quelques statues de plâtre, un che-

133 I[b] vous [R *paraître* A *sembler*] dérisoire <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 135 III traitement, *à peu près rien de* [R *Nous tâtons tentons*] satisfaisant. *C'est* [R *un des ma-*] le mal 135 II rien [R *encore*] de 137 III existe. [R *Nous avons tenté mille*] Son [R *étendue* AR *expansion* A *étendue*] ? [D *les* S *La*] *dernière*[R *-s*] *statistique*[R *-s*] *nous enseigne*[R *-nt*] *que dans les* régions tropicales, [A *si*] populeuses, *comme vous le savez,* [A *au moins*] trois 139 III population [R *en*] *sont atteintes* [R *Demain... Le lendemain, nous visitons son laboratoire, son hôpital. Puis, nous* [A *nous*] *rendons*] C'est 140 III énorme. *Encore plus* effarant si l'on *veut bien observer* que *la statistique ne* [R *nous parle* A *compte*] que *les* cas décelés, diagnostiqués. *Combien d'autres ? Les* [R *pays* A *contrées*] les plus 145 II a [R *disparu*] presque 146 III me *fit* visiter *l'hôpital, le laboratoire, et nous sommes* [R *retournés au* A *au centre du*] village. [A *Des indigènes pareils à ceux que* [R *nous avons* A *j'ai aperçus*] *hier nous rencontrent, nous saluent de la même façon.*] « Venez voir, *me dit-il tout d'abord, notre chapelle.* » Nous 151 III croix *de bois.* L'intérieur 152 III d'une [A *très émouvante*] nudité 152 III plâtre, [R *l'autel*] un

7. Les deux paragraphes suivants ne figurent pas dans HMH.

min de croix peint à l'aquarelle sur un gros carton fendillé, l'autel sans aucun ornement. Des tambours recouverts de peaux de serpents sont suspendus dans la nef par des cordes. Je demande ce qu'ils signifient.

– Ils servent de cloches, me répond-il.

Et il reprend, avec une certaine nostalgie :

– Mais où sont les joyeuses cloches de notre enfance ?

Nous sortons.

– Avez-vous, me demande-t-il, le cœur solide ? Bien !

Nous pénétrons chez les grands moribonds[8]. Ils logent dans de vastes cases. L'odeur, d'une épouvantable fétidité, me bondit au visage. Mais ces grands moribonds, dont l'agonie dure des mois et parfois des années, sont plus effrayants encore. Je ne tenterai pas de vous les décrire, ce ne sont que lambeaux de chairs nues, crues, déchirées, amputées, saignantes, ne formant qu'une seule plaie vive et purulente. La peinture d'un Goya n'a jamais atteint cette pitoyable horreur.

Nous sommes sortis. Le docteur C. me dit :

– Vous venez d'assister au dernier acte de la tragédie. La première scène de la première partie commence par une très légère petite tache rose, d'un rose fort joli d'ailleurs, au genou,

153 III sur un carton [R *qui gondol*] fendillé 157 III répond-il. // *Il* reprend, [A *avec une certaine nostalgie :*] « *Où* sont 159 III cloches de *nos* [R *villages*] *dimanches d'antan* ! Nous 161 III cœur *bien accroché* ? [R *Bon* A *Bien*]. Nous 162 III les [R *moribonds*] grands 163 III de [R *gran*] vastes cases. L'odeur, [A *d'une épouvantable*] [D *fétide* S *fétidité*] me *sauta tout de suite* au visage. Mais [R *la vue de*] ces 165 III dure des [R *ann*] mois 165 III années, [R *est*] sont 166 III décrire, lambeaux 167 III crues, [A *déchirées, amputées, saignantes,*] ne 168 III vive ; *et* [R *je sais* [AR *aussi*] *que*] *nul* Goya *ne saurait peindre* cette horreur 170 III docteur me dit : « *C'est le troisième* acte *du drame.* [D *Le* S *La*] [A *première scène du premier acte du*] *drame* commence 171 II acte [D *du* S *de*] [R *drame* A *la tragédie*]. La 173 III tache rose, fort

8. « Les moribonds sont étendus sur des grabats. Aération, clarté. Ces moribonds sont des moribonds qui durent. Je ne tenterai pas de les décrire. Ils défient toute description. Et je n'ai point de goût pour les peintures grand-guignolesques. Qu'il me suffise de dire que la nature sait pousser l'horreur à un point qu'il n'appartient à nul Goya de même approcher » (« Léproserie de Qua-Cam », p. 1).

au coude, au flanc, à la joue... Ce n'est pas une tragédie classique, qui doit se nouer et se dénouer dans les vingt-quatre heures. Celle-ci dure trente, quarante, soixante ans...

Quand je lui fis mes adieux, je lui demandai :

– Pourquoi l'autel de la chapelle était-il nu ?

– Ah ! me répondit-il, le vieux missionnaire, le père X, nous a quittés depuis bientôt un an. Il avait besoin de repos. Vous comprenez, il était ici depuis quinze ou seize ans...

Il avait un sourire bizarre. Je comprenais en effet. Je ne pus m'empêcher de lui demander :

– Et... et vous ?

– Ah moi ! Ce n'est pas du tout la même chose. Je suis médecin. Et je pratique scrupuleusement les lois de la prophylaxie...

Il ajouta en souriant :

– Et je tiens d'ailleurs à aller visiter un jour votre beau pays...

On m'avait dit à Hanoi :

– Le docteur C. est là depuis quatre ans. Il ne vit que pour ses recherches et ses malades. Il a tout sacrifié, mariage, brillant avenir, etc. C'est un apôtre et un héros. Car personne, à la longue, dans les conditions où il se trouve, ne peut échapper au terrible mal. *Et il le sait fort bien lui-même.*

---

174 III coude, à la 174 II pas [R *un drame classique*] une 174 III pas *un drame* classique, [A *joué dans les vingt-quatre heures.*], [R *Il* A *car il*] dure *vingt*, trente, quarante ans. // Quand 178 III l'autel nu ? 178 II la [R *petit*] chapelle 179 III répondit-il [A *avec un sourire bizarre,*] le vieux 179 III père X, *est parti* [A *depuis six mois*] *pour se reposer.* [R *Vous savez*] *Il* était ici depuis *dix-huit* ans. // Je 183 III demander, *en le remerciant et en lui serrant la main* : Et 185 III moi. *Mais je* suis médecin. Et [R *j'observe méticuleusement tous les* A *je pratique scrupuleusement la prophylaxie...*] Il 188 I^a,I^b Il *ajoute* en <Nous retenons plutôt la leçon de II, plus cohérente.> 188 III en *riant* : « *Je* tiens d'ailleurs à *voir* un jour 190 III pays *canadien.* » // On 192 III depuis *trois* ans 193 III et *pour* ses malades... *C'est un héros. Il a tout sacrifié. Et personne n'échappe à cette saleté, à la longue. Comme on ne peut échapper ici à la* [R *malaria,*] *dysenterie, à la malaria.* Et il le sait fort bien. <fin de III>

62 : LE VOYAGE EN CHINE[1]

1951-11-26, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

J'avais fait le projet[2] de pénétrer en Chine, non pas par les ports de mer habituels, mais par l'intérieur. Saisir tout de suite le cœur même de la Chine, sans passer par les grandes villes cosmopolites de la côte, Hong-kong ou Shanghai. Un chemin de fer fait en trois jours le trajet entre Hanoi et Yunnanfu, capitale de la province du Yunnan. De Yunnanfu, je désirais rejoindre Ch'ung-ch'ing, dans la province du Szu-ch'uan, remonter vers les Marches Tibétaines, puis redescendre ensuite le grand fleuve Yang-tsê jusqu'à Shanghai. C'était un projet raisonnable, mais ambitieux, qui fit sourire mes hôtes du Cercle français de Hanoi. Il y avait là de jeunes diplomates, des officiers de la garnison, des banquiers, des planteurs, et

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. Semble avoir été diffusé, exceptionnellement, de 22 h 45 à 23 h. « Jean-Louis Roux. Répétition lundi 10:00 a.m. out 10:30 p.m., studio 22 » inscrit en marge supérieure gauche, p. 1. II : Manuscrit de 33 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 33 en marge supérieure droite, sous le titre « Voyage de Chine » avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit de 31 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 31 en marge supérieure droite, sous le titre « Au Tonkin », avec en surtitre « Visages du monde » et « Notes » en p. 1 (BNQ).

5 III l'intérieur. [R *Cartes en main, etc.*] Saisir tout de suite, [R *sans passer par les grandes villes plus ou moins cosmo-*] le cœur 6 III passer *au préalable* par 7 III villes de 10 III Ch'ung-ch'ing, *dans le* Seu-tchouan, remonter vers *le nord*, [A *vers les Marches tibétaines*] puis redescendre [A *ensuite*] le 13 III projet *fort ambitieux*, qui fit [R *beaucoup rire* A *sourire*] mes [R *amis* A *hôtes*] du Cercle de Hanoi 15 III officiers [A *de la garnison*], des planteurs

1. Le texte de cette émission ne figure pas dans HMH.

2. Il faut dater cette tentative de mars 1934, entre le séjour au Viêt-nam et son arrivée à Canton, qu'il décrit à l'émission 5, p. 50.

certains vieux broussards chevronnés, brûlés par le soleil de cinq continents, à qui « on ne la fait pas ». Tous, d'ailleurs, extrêmement sympathiques. Et je dois dire ici que partout en Extrême-Orient, de Singapour à Pékin, les milieux français m'ont toujours accueilli avec la plus grande courtoisie, et dès le lendemain de mon arrivée à l'hôtel, à Phnom Penh, ou à Saigon, je trouvais dans mon courrier la carte de membre honoraire du Cercle local. Ce qui m'était fort précieux, car cela me permettait de rencontrer tout de suite les personnes qu'il faut rencontrer. En outre, mon nom à consonances très françaises et ma nationalité canadienne les intriguaient. Et en plus, mon passeport indiquait que j'étais écrivain. Comment, allez-vous me demander, apprenaient-ils tout cela ? C'est que la France est un pays admirablement organisé et qu'il y a un journal[3] français dans chacune de ses colonies, dans chacun de ses protectorats. Quotidien ou hebdomadaire, selon l'importance ou les besoins de l'endroit. Et les journalistes feuillettent chaque jour, pour la « nouvelle », les registres des hôtels. Donc...

Donc mes hôtes du Cercle de Hanoi se moquaient gentiment de moi. Comme la nature m'a gratifié d'un certain sens de l'humour, je me moquais avec eux de moi, et il y eut plusieurs tournées d'apéritifs, à ce propos. Mais ce projet, auquel je ne tenais pas plus que de raison, plus ils le trouvaient irréalisable, plus je ressentais le désir de tenter, d'essayer du moins de l'accomplir. Aujourd'hui bien à l'abri dans mon petit appartement de Montréal, si j'examine les motifs de ma tentative, je ne crois véritablement pas qu'ils eussent été provoqués par le défi, ou par un entêtement vaniteux. Je croyais pouvoir réussir. J'étais alors jeune, jouissant d'une excellente santé. Celle-ci ne devait durer guère.

16 III broussards [R *qui conna* A *chevronnés,*] brûlés par *l'Asie,* à qui 18 III sympathiques. *(*Je dois <...> *De là !) //* Donc 18 III en [R *Asie*] Extrême-Orient, [A *de Singapour à Pékin,*] les 20 III m'ont *reçu* avec 20 III et le 21 III l'hôtel, *je recevais des invitations, trop nombreuses parfois, mais aussi, la* carte 23 III qui *était* fort 23 III cela [R *vous* A *me*] permettait 25 III rencontrer. *Je suppose que* mon nom à consonances françaises *les intriguait. Et ma nationalité de Canadien. Les journalistes de l'endroit feuillettent* chaque 26 I[a],II nationalité *de Canadien,* les <Nous corrigeons cette leçon qui semble peu conforme à l'usage.> 35 Hanoi <voir Appendice IV, p. 750>

3. Tel, par exemple, le *Changhai Zaria* dont le fonds Grandbois (BNQ 204/3/15) conserve un extrait du numéro du 14 décembre 1933.

Un jeune lieutenant de vaisseau vint à ma rescousse. Son navire était ancré à Haiphong. (C'est à quatre heures environ de Hanoi.) Il me dit :

– Je suis allé à Yunnanfu, et j'ai remonté le Yang-tsê Kiang jusqu'à Ch'ung-ch'ing, de Shanghai. Avec un peu de chance, vous pouvez parfaitement accomplir votre projet. Vous aurez certaines difficultés entre Yunnanfu et Ch'ung-ch'ing. Six ou sept semaines, et des montagnes, et des vallées, comme ça. Il en pleut. Mais la région est calme. Il y a deux ans encore, les bandits pullulaient. On les a tous raflés pour besoins de guerre, car la province du Szu-ch'uan est en guerre avec sa voisine, le Kan-Su. J'aimerais faire le voyage avec vous. Mon bateau m'attend à Haiphong. Peut-être vous reverrai-je à Shanghai ?

Je l'ai revu, en effet, à Shanghai, mais pas après avoir redescendu le Yang-tsê. Avant de le remonter.

Le trajet, de Hanoi à Yunnanfu, est d'une admirable simplicité. Trois jours. Il y a d'abord la frontière sino-tonkinoise. Lao Kay. Garnison, jeunes officiers français, cordiaux, dîner, bons vins, cognac, chansons. Le commandant n'était guère plus âgé que moi. Légion d'honneur, avec palmes, et quelques médailles. C'était la campagne du Maroc, avec Lyautey. Il ne rêvait que de Paris, où il était né. On lui promettait depuis deux ans l'École de Guerre. Mais il y a des fonctionnaires à l'École militaire de Paris, et les dossiers s'accumulent. Il avait l'impression d'être complètement oublié. Il adorait les colonies, mais la

48 III Haiphong. Il 50 III remonté le [R *fleuve*] Yang-tsê Kiang 51 III Ch'ung-ch'ing, [R *par la côte* A *de Shanghai*]. *Vos projets avec un peu de chance, peuvent fort bien réussir. De Yunnanfu à Ch'ung-ch'ing, il y a deux mois* [A *six semaines.*] [R *de voyage.*] *Chevaux, mulets, chaises à porteurs, petite escorte, – des va-nu-pieds, mais c'est pour impressionner les gouverneurs de petites villes,* [A *pour sauver la face.*] Il y a deux ans, les bandits pullulaient *dans cette région.* On les a *maintenant* tous raflés, [A *ou conscrits,* AR *pour.*] *ou à peu près,* car *le* Szu-ch'uan 57 III voisine, *la province du* [R *Honpé* A *Kan-su.*] *Je partirais volontiers* avec vous *si* [R *j'en avais la possibilité*] *je le pouvais. Mais mon congé tire à sa fin. Je dois rejoindre mon bateau dans deux jours.* Peut-être 59 III Shanghai ? *Bonne chance ! //* Je l'ai revu [A *en effet*] à Shanghai 60 II Shanghai [R *non*] mais 61 III redescendu le *Yang-tsê Kiang. //* Le trajet 62 III simplicité. [R *Le*] *Il dure trois* jours 64 III cordiaux, [R *mais*] *invitation au mess,* dîner, *vin français, chansons,* [A *cognac.*] Le *capitaine* [R *avait mon âge*] *était à peine* plus 66 III moi. [R *Nous étions*] Légion d'honneur – *pour faits de guerre – et deux ou trois médailles. Il avait à son actif* la campagne du Maroc, [R *et*] *une campagne de Chine. Un officier colonial.* Il 69 III Guerre. Il adorait *son métier,* mais

malaria le secouait durement, avec la plus extrême régularité. Il avalait la quinine comme les Américains mangent de la gomme à mâcher. Il souffrait aussi de dysenterie amibienne. Une amie d'enfance, fiancée lointaine et fidèle, l'attendait dans un petit manoir provincial, du côté des Pyrénées. Il me dit :

– Chaque jour, chaque semaine, chaque mois me détruisent. Pour la lune de miel, des médailles ne remplacent pas un beau garçon sain.

Pourtant, ses camarades l'enviaient. « C'est un veinard », disaient-ils de lui.

De Lao Kay, le chemin de fer me conduisit à Yunnanfu. En deux jours.

Je m'en voudrais ici, avant de poursuivre ce voyage en terre française, car jusqu'à Yunnanfu, capitale d'une province chinoise, le chemin de fer, ainsi que la jouissance d'un privilège diplomatique[4], demeure en terre française, dans la largeur de ses remblais, je m'en voudrais de ne pas saluer, chapeau très bas, l'œuvre trop ignorée dans ce monde que j'ai parcouru, l'œuvre du génie français. (Génie dans le sens de l'ingénieur.) Le canal de Suez, le canal de Panama sont les œuvres, comme vous le savez, d'ingénieurs français. Après sa gloire soudaine, Ferdinand de Lesseps se vit vilipendé, pour des motifs tenant de la politique, et des malaises internationaux, et mourut, d'ail-

72 III avec régularité, *il mangeait de* la quinine 74 III mâcher, *et il* souffrait 75 II Une [R *fiancée*] amie 75 III lointaine [A *mais fidèle*], l'attendait [R *en France*] dans un petit [R *château* A *manoir*] provincial, du côté [R *français*] des Pyrénées [A *françaises*]. Il me dit : « Chaque [R *mois* A *jour, chaque semaine, chaque mois*] me [D *détruit* S *détruisent*] [R *implacablement*]. Pour [R *une* A *la*] *nuit de noces, cinq* médailles 79 III sain. » // *Il aimait pourtant son métier, et le réussissait magnifiquement. Il faisait l'envie de tous ses camarades. « Veinard,* disaient-ils 82 III Yunnanfu. *Cela prit deux jours de plus.* // Je 84 III poursuivre *mon* voyage 85 II Yunnanfu, [R *provin*] capitale 85 III capitale *du Yunnan,* province 86 III fer, [R *comme*] ainsi *qu'un* privilège 87 III demeure terre française, je m'en 88 III pas [R *glorifier* A *saluer, très chapeau bas,*] l'œuvre du génie français. *(J'emploie* [R *ici*] *le terme génie dans* le sens [R *de génie d'ingénieur.)*] *de génie civil,* d'ingénieur.) Le canal de Suez [A *et*] *celui* de Panama, [A *comme vous le savez,*] sont les œuvres d'ingénieurs français. *Ferdinand de Lesseps, après sa gloire soudaine,* se vit *malheureusement* vilipendé, pour des motifs *qui* [R *ne*] *tenaient* [R *pas à son insuccès, mais à des gens qu'à* A *à*] *l'économique et à la politique. Il* mourut [A *d'ailleurs*] fort âgé, *mais* dans

4. Ce chemin de fer avait été construit par la Société des chemins de fer du Viêt-nam, société française. L'accord signé avec la Chine reconnaissait à cette voie ferrée un statut semblable à celui des concessions internationales.

leurs fort âgé, dans la plus profonde détresse. Les hommes savent peu récompenser leurs bienfaiteurs. Et j'imagine volontiers que l'inventeur de la roue, chinois, dut mourir à la suite de supplices très raffinés. Ferdinand de Lesseps avait cependant réussi de relier l'Europe et l'Asie, l'Atlantique et le Pacifique.

Deux voies de chemin de fer, les plus audacieuses et les plus spectaculaires au monde, sont l'œuvre d'ingénieurs français. Ces rails qui, de Djibouti en Éthiopie, montent jusqu'à Addis-Abeba, capitale du Négus, fournissent abondamment la preuve de cette ingéniosité, de cet équilibre, de cette audace de la science française. Les experts étrangers tenaient le projet comme impossible, sinon insensé. Mais il y a déjà près d'un demi-siècle que des locomotives tirent leurs wagons de la fournaise de Djibouti et les conduisent aux fraîches altitudes d'Addis-Abeba.

Il en fut ainsi du chemin de fer reliant le Tonkin à Yunnanfu. Sa construction, plus délicate encore. Région de montagnes, donc de ravins, de vallées profondes, bas-fonds infestés de dysenteries, de fièvres paludéennes, de choléra. À cette époque, il n'y avait ni bulldozers, ni avions [ou] hélicoptères. Il fallait creuser les tunnels à la dynamite, et suspendre des ponts sur des abîmes de six mille pieds[5], sans arches centrales naturellement, et pouvant supporter la locomotive et ses wagons. C'était une folle gageure, que tinrent les ingénieurs français. Mais ce chef-d'œuvre fonctionne, lui aussi, depuis près d'un demi-siècle, sans autres accidents que ceux des guerres civiles et du sabotage.

95 III hommes *récompensent ainsi* [R *les hommes* A *leurs bienfaiteurs.*] [R *Celui-ci* A *Lesseps*] avait 99 III de [R *percer réunir* A *relier*] l'Europe [R *à* A *et*] l'Asie 101 III plus *difficiles* et 102 III sont *également* l'œuvre 103 III Éthiopie, [R *française*] montent 104 III Négus, [R *font l'admiration*] fournissent la 105 III ingéniosité, *de cette audace, de cet équilibre* [R *du* A *de*] la 106 III tenaient [R *la chose* A *le projet*] *pour* impossible. *Il* y a 108 III wagons de Djibouti *à* Addis-Abeba 112 III construction *fut* [A *encore*] *plus délicate.* Région 113 III infestés *de fièvres, de choléra, de dysenteries.* À 116 III et *construire des ponts suspendus* sur des abîmes de [R *quatre* A *six*] mille 117 III naturellement, [A *et pouvant supporter des locomotives et des wagons.*] C'était une gageure [R *insensée,*] que 119 III français. [R *Et* A *Mais*] *le chemin de fer du Yunnan, ainsi qu'on le nomme,* fonctionne 121 que <voir Appendice IV, p. 750>

5. Il y a ici une évidente exagération, peut-être attribuable à une confusion avec les six mille pieds d'ascension entre le Tonkin et Yunnanfu.

La nuit, on s'arrête. Il y a des refuges, des relais, comme en Inde, de Bombay à Calcutta. Un repas frugal, un lit très propre. Le lendemain, à l'aube, on regagne son wagon. Précautions essentielles. Car il arrive parfois que les bandits fassent sauter un bout de pont, ou obstruent un tunnel.

De ponts en ponts, de tunnels en tunnels, de Lao Kay à Yunnanfu, l'on finit par gravir les six mille pieds qui conduisent à la capitale du Yunnan. La locomotive halète, ralentit souvent, reprend de la vitesse dans les descentes – trop de vitesse ! – fait frémir les ponts suspendus, s'enfonce dans des tunnels plus sombres et plus noirs que l'Enfer de George Bernard Shaw[6]. Entre Lao Kay et Yunnanfu, il y a vingt-trois longs ponts et soixante-dix-huit tunnels. Je ne recommande pas cette excursion aux personnes trop nerveuses, ou à celles qui sont sujettes aux multiples agréments du vertige.

Et c'est la Chine. De chaque côté des rails. C'est l'immense Chine, dont je rêvais depuis mon enfance, que je vois pour la première fois, sans baldaquins, sans mandarins, sans princesses aux doigts bagués de jade, sans guerriers casqués d'or, c'est la Chine nue, crue, avec sa rudesse, son indifférence, son paysage lunaire, sa fiévreuse végétation.

Des gares, d'autres relais. Les rails montent toujours. Dans le wagon que j'occupe, deux commerçants français, deux Al-

126 II que [D *des* S *les*] bandits 127 II tunnel. // [R *Mais*] [D *de* S *De*] ponts 131 III descentes – *pour le voyageur, la descente est toujours plus excitante que la montée* – s'enfonce 134 III il y a *soixante-dix-huit tunnels et vingt-trois grands ponts. (Ponts suspendus !)* Je ne *recommanderais* [A *pas*] *ce petit voyage* [R *à des* A *aux*] personnes 137 III aux [A *multiples*] agréments 137 III vertige. // *C'est* la Chine, *ce sont les montagnes de Chine, mais l'on peut* [R *encore s*] *imaginer que nous sommes* [A *encore*] *en territoire français, – nous le sommes en vérité, avec la concession ferroviaire – mais* [R *c'est,*] *de chaque côté des rails,* [R *cet*] *ce n'est plus l'Indochine, c'est l'immense Chine que je vois pour la première fois, dont je rêvais dans mon enfance, et qui est là,* sans baldaquins 141 III doigts [R *de roses,* A *bagués de jade,*] sans 142 III Chine *crue,* [R *et*] *nue,* avec 142 III indifférence, [R *ses petites villes*] son paysage, [R *dans les hauteurs* A *lunaire*], *austère,* [R *au*] *à la* [R *tête* A *pointe*] *des pics,* [R *son* A *et*] sa fiévreuse *au creux des vallées.* Des 145 III wagon, *deux Allemands qui se* [R *disent* A *prétendent*] Suédois, un Anglais *chasseur de papillons* – chacun dit *que c'est* un espion – *d'importants marchands* chinois

6. Allusion, sans doute, au troisième acte de *Man and Superman*, lequel a souvent été représenté seul, sous le titre de *Don Juan in Hell*. Cette pièce a été jouée dans les années cinquante par Charles Laughton et Agnès Morehead et il n'est pas impossible que Grandbois ait vu l'une de ces représentations à Cape Cod.

lemands qui se prétendent Suédois, un Anglais ornithologiste, – je m'excuse, je ne recommencerai pas ! – dont chacun dit qu'il est un espion : Lawrence d'Arabie n'est pas encore mort ; et d'importants négociants chinois. Le wagon qui nous précède, celui qui nous suit, sont remplis de soldats. Le contrôleur du train, ancien légionnaire, né natif de Paimpol, me dit en clignant de l'œil :

– La troupe, tous des bandits. Ça voyage aux frais de l'État, de l'État français. Une bonne sinécure. Le vrai truc ! Payés, nourris, logés. Ça dure deux mois, trois mois. On change ensuite l'équipe. Ça barde dans les derniers voyages. Ils dévalisent tout simplement les voyageurs.

– Et vous ?

– Ah, moi, vous voyez, je n'ai même pas de montre. Pour un chef de train ! Non, ça fait quinze ans que je fais le circuit. Rien à retirer de moi. Ça se sait. Je lève tout de même les bras, on me fouille, pour faire sérieux, vous comprenez. Inutile de nous fâcher.

Je ris, et lui demandai :

– Et moi ?

C'était un copain déjà, je lui avais donné une petite boîte de cigarettes « Capstan's ».

– Aucun danger. L'équipe de « la garde », comme ils disent, vient d'être changée depuis deux ou trois semaines. Les derniers, c'étaient des durs. Ils ont assassiné un ministre pro-

150 III sont *pleins* de soldats *chinois*. Le [R *chef me dit en souriant :* A *contrôleur,*] *un ancien* [R *Bar- d'Aff- <sic>*] légionnaire, né natif de Paimpol, *Bretagne,* [R *bretonna* AR *me dit*] en *me* clignant de l'œil, *car je lui ai donné un paquet de cigarettes anglaises,* [R *des*] *« Capstans », pour ne pas faire de publicité, me dit : « Tous* des bandits. *C'est là pour la sécurité des passagers, ça* voyage aux frais de l'État. Une bonne sinécure. *Un* truc 155 III logés. *Ils montent à Yunnanfu, reviennent à Lao-Kay.* Ça dure *trois mois, quatre* mois. *Ils sont ensuite remplacés par une autre équipe. Le danger, c'est* [R *quand* A *que lorsqu'ils*] *apprennent que c'est leur dernier voyage. Les autorités le leur cachent, mais comme* [R *c'est* A *ça dure*] *trois mois, quatre mois, à peu près ils savent, ils risquent. Moi, j'ai toujours deux bons pétards. Voyez !* [A *C'étaient deux* [R *pistolets*] *énormes pistolets.*] *Je me mis à rire.* [R *« Ce sont des revolvers, ou des mitraillettes ? »*] *« Ça date de la révolution française,* votre artillerie ? » // [R *Pendant* A *Durant*] *une seconde ou deux, il hésita ; se fâcher ou rigoler. Il prit ce dernier parti. C'était un bon type. C'était* [AR *à lui*] *d'ailleurs* [R *que*] *lui, à ma demande, qui* m'avait

testant, et sa dame, et sa jeune fille. Mais ceux-là, d'en avant et d'en arrière, dans deux mois, il faudrait s'en méfier.

Il souriait.

À ma demande, il m'avait retenu une chambre avec douche à l'hôtel du Commerce de Yunnanfu, le seul hôtel français de la capitale. Il retirait naturellement son bénéfice de cette location. C'était cependant un brave type, quoique intéressé, et je crois que je lui dois de vivre aujourd'hui. Mes projets ne s'accomplirent pas. Je vous dirai pourquoi la semaine prochaine.

Et certaines vérités sont inébranlables, même si elles sentent trop le fagot : « L'homme propose, et Dieu dispose. »

174 III chambre, [A *avec douche,*] à 176 III capitale. *Il espérait retirer, comme il convient, un honnête pourcentage de mon séjour. Il fut fort déçu, et je* vous 179 III prochaine. *Car il demeure* [A *tout de même*] certaines vérités [A *cueillies tout au long de la misérable expérience humaine, et*], *entre autres, celle-ci : Les hommes proposent,* et 181 II sentent [A *trop*] le

63 : VOYAGES INDOCHINOIS[1]

1951-12-03, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Mon séjour à Yunnanfu fut stérile et court. J'étais alors fort enthousiaste et jeune, qualités essentielles du voyageur qui ne se satisfait pas des tours organisés par les grandes compagnies du tourisme international, avec bals, guides, et temps minutés, comme à la radio. Mais alors que les postes de radio, malgré que l'on en pense, sont des lieux de travail, les longs voyages sont des évasions, des rendez-vous d'affaires pour millionnaires, des motifs de curiosité, ou tout simplement des vacances, parfois payées !

Il reste que si vous souffrez soudain de quelque mal, au cours de longues randonnées à travers le globe terrestre, on vous soignera, c'est entendu, mais il est toujours préférable de

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 33 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 25 et 27 à 34 en marge supérieure droite sous le titre « Voyages indochinois » avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit incomplet de 18 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 18 en marge supérieure droite, sous le titre « Retour au Tonkin », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (BNQ).

6 III ne [R *veut pas*] se satisfait [A *pas*] des [R *voyages* A *tours*] organisés 8 III Mais [A *alors que*] les 8 III radio [D *soient* <?> S *sont*] des 9 III travail, *(malgré qu'on en pense)* [R *et*] les [A *longs*] voyages [R *au long cours sont* AR *nous doivent être* A *sont*] des évasions, [A *des rendez-vous d'affaires,*] des motifs 11 III vacances *très* payées. Il 13 III mal *difficile à déchiffrer, ou compliqué* [R *à guérir* A *pour la guérison,*] *il ne convient guère de tomber malade,* [R *comme* A *ainsi que* A *comme*] *l'on dit,* au cours 14 II terrestre, [R *il*] on vous III terrestre. *On* vous 15 III entendu, *mais* il [R *vaut mieux,*] est préférable

1. Le texte de cette émission a été publié intégralement dans HMH, p. 278-283.

se faire soigner chez soi. La mort, laquelle n'est qu'un léger accident, quoique définitif, – et l'on peut mourir partout – ne résout en rien le problème de la maladie, qui est beaucoup plus embarrassant. Car l'on peut demeurer longtemps malade. Les soins et les traitements, conduisant fatalement un jour à l'agonie, et malgré eux, ne sont pas de tout repos pour le maigre compte en banque dont nous disposons tous. Un cultivateur de mon village natal, Saint-Casimir-de-Portneuf, après deux ou trois petites attaques de paralysie, – marchant avec deux cannes, vieillard à la tête fière, à l'œil noyé de larmes par la maladie, et à qui je demandais comment il allait :

– Pas mal, pas mal, on s'éteint tranquillement, on s'éteint, mais on s'éteint « cheuz nous ».

Pascal se serait mieux exprimé sans doute, mais il lui eût été difficile d'être plus véridique, ou d'atteindre plus de profondeur, sur le plan de l'instinct de l'homme.

Mes premiers jours à Yunnanfu furent employés à l'organisation du voyage que je projetais. Déjà, la Chine m'enchantait. Car la Chine représentait pour moi la plus grande aventure du voyageur. Yunnanfu, naturellement, n'en composait qu'une de ses portes. Ce n'était pas encore la vraie Chine. Pays de hautes montagnes, de ravins profonds et noirs, ne ressemblant guère à ces récits que j'avais lus dans beaucoup de livres, et surtout dans le grand chef-d'œuvre qu'à la fin du XIII^e^ siècle, – c'était avant Colomb – avait écrit, dictant ses pages à un petit moine obscur qui partageait la cellule de sa prison de Gênes, Marco Polo. Ma jeunesse ne s'assombrissait pas de ces premières

---

16 III soi. [R *Le* A *Si le*] *choix nous manque,* [R *souvent, mais* AR *parfois*] *c'est une erreur* [A *de votre part, une sorte de manque de jugement.*] *On peut mourir partout, ce qui n'est qu'un léger accident, quoique définitif, mais on* peut demeurer longtemps [R *malade* A *malade, ce qui est très embarrassant.*] Un 23 III Saint-Casimir [A *de Portneuf*], [R *me disait*] *qui avait souffert de* deux 24 III paralysie [A *qui marchait avec deux cannes,*] [R *et*] à qui 26 II il [R *se po*] allait 29 III Pascal *aurait dit mieux, mais sans plus de profondeur. // [R Mon prof]* Mes 32 III l'organisation *de mon* [R *futur* A *prochain*] *voyage. J'étais enchanté de me trouver en Chine. Pour moi, la Chine composait l'aventure extrême. La vraie Chine. Yunnanfu me décevait quelque peu, car le Yunnan* [R *forme* A *est*] *un pays particulier,* [A *formé*] *de hautes montagnes, et le Chinois de la capitale ressemble un peu trop à celui de l'Indochine. Bref, ce n'était pas le Céleste des Voyages de Marco Polo, livre que j'avais dévoré avec avidité. Toujours les illusions,* [A *et*] *les déceptions ! // Cependant, ma* jeunesse 39 II siècle, – [A *c'était*] avant 42 III pas [R *parmi* A *sous le poids*] [D *des* S *de*] [A *ces*] *réflexions philosophiques* [R *qui*] [D *apportaient* S *apportant*] [A *généralement*] *la tristesse et la mélancolie. J'étais fort actif.* Je

désillusions. La vraie Chine était plus loin, et j'allais enfin l'atteindre.

Je m'abouchai avec des marchands chinois qui formaient une caravane, chameaux, chevaux, mulets, tentes adéquates, et qui m'assuraient de rejoindre Ch'ung-ch'ing en cinq semaines. Le chef de ces marchands était un mandarin fort riche, très respecté, qui parlait français comme vous et moi, et qui se délectait avec les essais de Gide et de Valéry. C'était un gangster, mais de haute race. Car on m'avait prévenu que cette caravane était composée de contrebandiers transportant, du Yunnan au Szu-ch'uan, des centaines de livres d'opium brut. Pour moi, n'étant pas né policier, ni chargé de la morale internationale, cet arrangement faisait mon affaire.

Un Occidental ne peut voyager dans ces pays sans escorte. Nous convînmes d'un prix qui me parut raisonnable. J'étais ravi. L'aventure était là, devant moi, ce monde étrange de la Chine, d'une adorable absurdité, que je devais connaître plus tard. Mais... Et voici ce qui m'arriva. Et je dois tout de suite m'excuser de certains détails, fort peu poétiques, mais nécessaires à la compréhension de ce récit.

À l'aube d'un petit matin, je fus pris de malaises extrêmement violents. Il est inutile d'insister. Mais ce jour-là je dus, de mon lit à ma salle de bains, fournir la course d'un athlète

---

45 III chinois, [R *formant* A *qui organisaient*] une caravane, *chevaux, chameaux,* mulets, [R *qui*] devant [R *se diriger vers* A *rejoindre*] Ch'ung-ch'ing. *On me prévint que ces marchands étaient des contrebandiers, et qu'ils transportaient, du Yunnan au Seu-tchouan,* [D *des* S *de*] [R *pains d'* A *l'*]*opium.* Pour moi, n'étant pas *chargé de la morale internationale, et point né policier, cela m'était assez égal. Je rencontrai le chef de la bande, un mandarin fort sérieux, qui parlait français comme vous et moi, et qui se délectait,* [A *intellectuellement,*] *avec les travaux de Gide et de Valéry.* [A *Un bandit fort cultivé.*] Nous 50 II les [R *travaux*] essais 57 III d'un *certain prix.* [R *Et puis me* A *Un prix convenable.*] [R *Deux à cinq semaines.*] *On m'assurait* [D *que* S *qu'au*] [A *bout de cinq semaines*] *je serais rendu, avec eux, à Ch'ung-ch'ing. Et j'aurais* <?> [R *vu* A *l'avantage de voir*] *pendant ce voyage* [A *un grand morceau de*] *l'intérieur de la Chine.* J'étais ravi. [A *Et je me proposais déjà rendu à Ch'ung-ch'ing d'envoyer de petits mots ironiques et moqueurs à mes amis de Hanoi. On a son amour-propre.*] *Après ces pourparlers,* voici 60 II tard. [R *Car*] Mais... // Et 60 III dois *m'excuser tout de suite* de certains détails *que, pour la compréhension de ce* [R *texte* A *récit,*] *je dois fournir* [A *certain*] petit 63 III de [R *coliques* A *malaises*] extrêmement [R *violentes* A *violents.*] *Je ne veux pas insister. Mais de ma chambre à* [R *ma* AR *la* A *ma*] *salle de bains, j'ai dû* [R *parcourir* <?> A *à cent reprises*] *parcourir l'espace d'un champion de marathon. Au bout de vingt-quatre heures, j'étais* [A *naturellement*] exténué

d'un marathon. Vingt-quatre heures plus tard, j'étais parfaitement exténué. Le patron de l'hôtel, brave type, métissé de français et de chinois, me fit transporter à l'hôpital. Pour mon malheur, le directeur français de l'hôpital était en congé. La petite série noire. Le médecin souffrant probablement du même mal que moi. Un médecin chinois vint me voir. Il diagnostiqua très vite mon mal. Dysenterie amibienne. La vieille médecine chinoise ne s'exerce pas de la même façon que la médecine occidentale. Elle est heureuse parfois, pleine de trouvailles et d'ingéniosité. Mais aussi, pleine de candeur. Les laboratoires occidentaux ont été infiniment précieux pour l'exercice de notre art médical. La médecine chinoise, très intelligente d'ailleurs, ne tient guère compte des découvertes récentes de la chimie, de la physique, de l'observation quotidienne et notée. Elle date de cinq mille ans, et se veut, semble-t-il, inamovible. La dysenterie amibienne leur est très connue. Ils la soignent à l'opium. Non pas par la pipe, qui fournit tout de même une euphorie ne manquant pas de charmes, mais par la boulette, que l'on doit avaler, comme on avale un cachet d'aspirine, et qui ne produit rien du tout d'agréable, sauf cet effet immédiat, très surprenant, de suspendre vos courses de marathon. C'est heureux, mais il va sans dire que ce n'est qu'un palliatif, car les amibes s'amusent davantage en vous, et se multiplient avec voracité. J'étais donc en train de mourir doucement, dans la dernière fleur de mon âge, ainsi que s'expriment les écrivains romantiques. Mais le médecin français revint.

---

67 III l'hôtel *se chargea de téléphoner à l'hôpital, sous direction française. Malheureusement, le médecin français était absent, en congé.* [AR *Il était quelque part, au sommet de quelque montagne.*] *Peut-être en avait-il aussi besoin que moi,* [R *le pauvre*]. *Bref, un* médecin 69 II directeur [A *français*] de 70 II médecin [R *français*] *souffrait* probablement 71 III voir. Dysenterie amibienne. *Mais les Chinois ne soignent pas de la même façon que les Occidentaux ces maladies malencontreuses.* [R *À* A *Ils soignent avec*] *l'opium. Il me donna des boulettes d'opium. La drogue est agréable* [R *pour* A *à*] *fumer, et procure des rêves,* [R *à plaisir,*] *mais l'ingération* <*sic*> *de boulettes bien tassées d'opium ne procure rien du tout, sauf, et comment pourrais-je m'exprimer,* [R *un arrêt*] *sans être indiscret, un arrêt complet des fonctions de ce que vous devinez.* [R *Heureusement, le médecin français revient*] *Je me mourais doucement,* dans la fleur de *l'âge,* ainsi 77 II l'exercice [R *par l'* <?> A *de notre*] art 77 II très [R *ingénieuse* <?> A *intelligente*] d'ailleurs 83 II manquant [R *rien*] pas 90 I[b] la [R *dernière*] fleur <correction peut-être d'une autre main> 91 III romantiques. *Heureusement pour moi, pour la fleur* [A *de mon âge,*] le médecin français revint *de son congé,* [R *pris* A *qu'il avait pris*] *dans des* montagnes

Le médecin français revenait d'un congé pris au haut de montagnes inaccessibles, chassant le tigre, l'ours et le chamois. C'était son hobby. Un garçon charmant. Il me dit :

– Retournez à Hanoi. Je vais m'occuper d'un lit. Je vais vous donner des mots pour mes camarades de l'hôpital. On viendra vous chercher à la gare. Je télégraphierai cet après-midi. C'est très mauvais, ce que vous avez. Mais ça se soigne. Il vous faut du repos, et des injections d'émétine. Ça va ?

En voyageant autour du monde, on rencontre un tas de bandits, d'aventuriers sans scrupules, d'exploiteurs, de femmes brunes et blondes qui ne sont point farouches, d'hommes d'affaires véreux vous proposant une partie de poker, mais on rencontre aussi des êtres merveilleux. Ce médecin de Yunnanfu en était un. J'avais confié mon argent au mandarin[2]. C'est le médecin, qui ne me connaissait aucunement, qui s'occupa de mon retour, et se chargea de mes frais d'hôpital. Dois-je ajouter que quelques semaines plus tard, je lui fis parvenir un chèque pour ces dépenses. [À] cette lettre où je lui demandais aussi – comment pourrais-je dire – sa note, il me répondit à son tour qu'il ne fallait pas y songer. Cela me laissait dans l'embarras. Si je me rappelle bien, je lui fis parvenir, en cadeau, une tenture chinoise achetée à Hanoi.

[À] Hanoi[3], où je m'étais promis de ne plus revenir, et à vous chers auditeurs, de ne plus vous ramener, je passai deux semaines au lit. J'avais perdu vingt livres dans l'aventure. Je n'ai jamais été grand et fort. J'aurais aimé l'être. La nature m'a fait ainsi. De sorte qu'au sortir de l'hôpital de Hanoi, je pesais exactement cent quatorze livres. Je marchais comme un vieillard. Et si vous me permettez un terme d'argot français, frisant la vulgarité, j'étais parfaitement « claqué ».

93 III tigre *et* l'ours, et *il* me dit *tout de suite* : « Retournez à Hanoi. Je vais vous 96 II donner [R *une let*] des 96 pour <voir Appendice IV, p. 750> 105 II argent [R *à*] au 109 I^a,I^b dépenses. *Dans* cette lettre <Nous ne retenons pas cette leçon, retenue par HMH, mais qui paraît fautive.> II dépenses, [R *Dans une* AR *À* A *Dans cette*] lettre 110 II répondit [A *à son tour,*] qu'il

2. Il faut sans doute comprendre qu'il s'agit du chef de la caravane avec qui il avait prévu de faire la traversée vers le Szu-ch'uan.

3. HMH donne du début de ce paragraphe une version légèrement remaniée. Les variantes montrent, par ailleurs, que les souvenirs de Grandbois sont imprécis sur la durée de ce séjour à l'hôpital.

Les jours se suivent, et cette dernière jeunesse aidant, – et l'émétine – je me rétablis plus rapidement que je ne pouvais l'espérer. J'écrivais des poèmes dans ma chambre d'hôtel, pour tromper l'ennui, et je lisais tout ce qui me tombait sous la main. Du pire et du meilleur.

Quand les médecins me donnèrent *carte blanche* en me recommandant surtout de retourner en Europe, ou en Amérique, comme un patient docile, je partis pour le Laos. (Je devais d'ailleurs aller passer un an[4] en Chine.) Les médecins avaient raison, et moi aussi à cette époque. De sorte que j'ai préféré mon choix. À l'encontre de la faculté. Je sais, aujourd'hui, que les médecins ne se trompaient pas et que je m'étais trompé. Mais à quoi bon ressasser ses erreurs et ses fautes, personne ne peut se retourner, refaire la marche du Temps.

Le Laos ! Région admirable, la moins touchée par le monde occidental. Pour les cartes géographiques, le Laos représente un gigantesque serpent, à la tête de l'Indochine, qui l'enveloppe du Siam aux frontières de Chine. Ce géant est inoffensif. Le pays le plus doux du monde. On y tient encore des cours d'amour[5], comme, au moyen âge, les poètes jouaient du luth pour les dames des châteaux de la Loire. Malheureusement pour moi, je n'arrivai pas au Laos à l'époque de ces appels, de ces poésies : c'est au printemps. Je fus à Luang Prabang[6] au début de l'été. Les fiançailles et les mariages avaient été conclus, et je ne pus assister à leur fête poétique, ce qui m'aurait enchanté. Car toute cette poésie doit être impromptue, le prétendant devant inventer, imaginer tout de suite, à la question qu'on lui pose, des vers charmants, sans quoi la fiancée présomptive refuse de lui accorder sa main.

131 II aussi, [A *à cette époque.*] De 131 II j'ai [R *choisi*] préféré 138 II qui [R *er* <?>] l'enveloppe 141 II luth [R *devant* A *pour*] les 143 II de [R *des*] ces 144 I^a,I^b,II poésies, c'est <Nous corrigeons la ponctuation ; HMH modifie aussi le texte, mais autrement.> 144 II printemps. [R *J'arrivai*] Je fus 145 II avaient été [R *bouclés* <?>] conclus

4. Son séjour en Chine n'a duré que cinq mois.

5. Dans le val de Loire, au Moyen Âge, il n'y avait guère que les châteaux de Blois et de Chinon où se tenaient des cours d'amour. Ces cours sont aussi attestées à la Renaissance.

6. Grandbois écrit *Lhang-Prebang*.

Ce petit monde des Laotiens, toujours en retrait du grand monde moderne, est demeuré par là même accessible à la poésie, on n'y vend pas encore le Coca-Cola et l'automobile Ford, de sorte que les jeunes filles et les jeunes femmes, et les vieillards formant le jury se réjouissent davantage de la douceur ou de la rime d'un mot que de l'arrivée d'un bombardier américain. Cette pointe extrême de la civilisation, où peut-on la rencontrer aujourd'hui ?

Je passai peu de temps au Laos. À mon grand regret. J'aurais désiré y vivre des mois. Peut-être des années. Et m'y installer. Je le répète, ce petit peuple, dans son innocence et sa naïveté, m'enchantait.

Je fus invité chez l'empereur[7], comme il convient. C'était un vieillard souriant et ridé qui m'offrit des appartements dans son palais. Avec beaucoup d'autres choses, genre femmes. J'eus certaines difficultés à repousser son invitation. Sous son visage ridé, il le comprit. Je lui avais dit, sauf respect, que si j'aimais les femmes, je tenais à faire moi-même mon choix. Il n'a pas insisté. Mais quand je quittai la capitale pour retourner à Hanoi – toujours Hanoi – et que je demandai ma note à l'aubergiste, celui-ci me dit que tout était payé. Par Sa Majesté. L'aubergiste me fit également, il va sans dire, plus de révérences que la stricte politesse pouvait l'exiger. Certains d'entre vous, mes chers auditeurs, doivent imaginer que j'exagère. Des princes, des empereurs. Tout cela n'est pourtant que la vérité. Mais la vérité de l'Asie n'est pas celle de l'Occident. Et l'empereur du Cambodge ou du Laos est plus accessible, pour l'étranger que je suis, que le roi d'Angleterre ou le président de la République française. C'est ainsi.

151 II du [A *grand*] monde 152 II demeuré [R *accessible*] par 156 II que [R *d'un* A *de l'arrivée d'un*] bombardier 159 I^a,I^b regret, *j'*aurais <Nous retenons la lecture de II, plus vraisemblable.> 165 II J'eus [R *de*] certaines 173 I^b vous, [R *mes chers auditeurs,*] doivent <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 175 II Mais la vérité [R *n'est pas à notre*] de

7. Il devait s'agir, en fait, du roi Sisavang Vong (né en 1885), lequel était à l'époque roi de Luang Prabang ; il ne régna sur l'ensemble du Laos qu'à partir de 1947. À l'époque où Grandbois visita le Laos, ce pays était sous protectorat français.

64 : LA BAIE D'ALONG[1]

1951-12-10, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Après mon court voyage au Laos, je dus revenir à Hanoi. Je m'étais promis de ne plus mentionner le nom de cette ville, si charmante et si pittoresque qu'elle soit, parce que je craignais d'abuser de votre patience. Mais il est difficile de poursuivre un itinéraire sans port d'attache. Ainsi, beaucoup parmi vous, j'en suis sûr, ont fait le voyage de France. Et la France, c'est d'abord Paris. On peut n'y passer que quelques jours, quelques semaines, quitter l'éblouissante capitale pour un séjour plus prolongé en Normandie, en Bretagne, sur la Côte Basque ou la Côte d'Azur, visiter l'Espagne, l'Italie, la Suisse, la Hollande ou l'Allemagne, mais vous reveniez à Paris, avant de rejoindre le Canada.

Si l'on pénètre un peu plus loin à travers le monde, il vous faut également une base, pour employer une expression appartenant plutôt à la terminologie militaire. C'est ainsi que lorsque je parcourais la Malaisie, je devais sans cesse revenir à Singapour. Et lorsque je voyageais en Chine, malgré de longues randonnées à l'intérieur de cet immense pays, je revenais à

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 33 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 33 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Visages du monde » avec en sous-titre « La baie d'Along » en p. 1 (ANC).

8 II sans [R *point* A *port*] d'attache 17 II employer [D *un* S *une*] [R *terme* A *expression*] appartenant 21 II l'intérieur de [R *cette* <?>] cet

1. À l'exception de la longue citation finale, le texte de cette émission a été publié presque intégralement dans HMH, p. 284-287.

Shanghai, bien que je m'en fusse éloigné pour des mois, et sur des parcours de plusieurs mille milles. Hanoi du Tonkin me servit de petite base. Mais il faut un jour quitter ces lieux de repère. Je descendis vers le Sud, vers Haiphong[2].

Au risque de m'attirer des lettres d'injures – cela m'est arrivé d'ailleurs, et à plusieurs reprises – je dois avouer tout de suite que j'ai conservé de Haiphong le plus mauvais souvenir. Pourtant, nulle idée préconçue ne m'avait incité à ne pas goûter Haiphong. Au contraire, des amis m'y avaient conduit en voiture, et le parcours fut très agréable. La distance entre les deux villes, Hanoi et Haiphong, n'est guère longue. Montréal-Québec, avec peut-être deux ou trois dizaines de milles de plus. Cependant la route n'est pas la même, et partis à [la] pointe du jour, nous arrivâmes à Haiphong à la tombée de la nuit. Elle est faite de bitume ou de macadam, et n'est pas du tout mauvaise[3]. (Mon ami Roger Duhamel, qui tient toujours un langage d'une rare élégance, préférerait le terme *amiésite*[4], j'en suis convaincu. Ces intellectuels sont incorrigibles !) Bref, ce n'était point l'état de pavage de la route qui nous retenait, mais son encombrement. Chariots tirés par des buffles, pousse-pousse flâneurs, enfants rieurs à l'entrée de chaque village, et tous les animaux domestiques, coqs et poules, petits cochons noirs, etc., et point d'agent, naturellement, commis à l'ordre de la circulation. De sorte que nous nous voyions forcés, ou à peu de choses près, de nous arrêter à l'auberge de ces villages, où nous prenions un petit verre d'alcool de riz. L'aubergiste s'empressait, souriant et fier, ses femmes et ses concubines le suivaient. Des enfants criards et nus tournaient autour de nous, l'œil oblique déjà, marqué par le sang, par l'Asie. Et nous allions ainsi, de village en village, de repos en repos, d'auberge en

24 II faut [R *également* A *un jour*] quitter 25 I^b Haiphong. // [R *Au risque* <...> *plusieurs reprises*] – je <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 26 II cela [R *arrive*] m'est 30 II amis [R <illisible>] m'y 31 II fut [R *charmant* A *très agréable.*] La [R *route*] distance 34 I^a,I^b partis à pointe <Nous retenons la leçon de II.> 37 I^b mauvaise [R *(Mon ami* <...> *sont incorrigibles !)*] Bref <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 39 II ce [R *n'est*] n'était 43 II domestiques, [R *cnq* <?>] coqs

2. Le début de la phrase suivante, jusqu'à « ... reprises », ne figure pas dans HMH.

3. Le passage qui suit, entre parenthèses, ne figure pas dans HMH.

4. Le mot *amiésite* ne semble attesté par aucun dictionnaire.

auberge, – voyage doré par l'amitié – car mes amis formaient un couple charmant. Elle, une Indonésienne très belle, parlant le français admirablement, avec juste, dans l'accent, cette très légère pointe vive que la bonne cuisinière française fournit, par la gousse d'ail, dans son rôti. Je sais que toute comparaison est injuste, et que la façon de prononcer un mot, et celle de faire la cuisine, sont à des pôles opposés. Mais comment peut-on s'expliquer autrement ? On feint de mépriser les comparaisons, mais toutes les philosophies s'en nourrissent, et les littératures. Le mari de cette femme était un médecin français, parisien par surcroît, attaché à l'hôpital de Hanoi. Il possédait le sens de l'humour, ce qui est rare, même chez les médecins, et l'exerçait volontiers. Nous nous connaissions peu, en somme. Mais nous avions à peu près le même âge, et notre amitié[5] – sans équivoque, si je dois l'ajouter – avait jailli soudain, à cause de nos goûts communs pour la couleur, le pittoresque, et l'aventure. Elle et lui s'adoraient. Cette partie-là, c'était l'amour. Deux êtres confrontés face à face. Mais leur amour laissait quelque crédit à l'amitié qu'ils me portaient, que je leur portais.

Ce petit voyage ravissant, agrémenté par l'exquise politesse des indigènes, devait se terminer à la tombée du jour, et à Haiphong. Mes amis repartirent le lendemain, nous avons correspondu pendant quelque temps, mais je ne les ai jamais revus. Je ne sais ce qu'ils ont pu devenir dans les temps extrêmement troublés qui ont suivi cette fallacieuse période de paix de l'entre-deux-guerres. Ainsi va la vie !

Comment décrire Haiphong ? Et comment rappeler le souvenir que j'en ai gardé sans paraître doué de trop de partialité ? Ces réserves faites, et ces précautions oratoires établies, ainsi que l'on s'exprimait dans les différents collèges classiques que j'ai fréquentés lors de ma première jeunesse, je dois avouer que Haiphong, avec sa laideur suprême, m'a semblé parfaitement détestable. Grand port de mer, actif et bourdonnant, mais sans la joie et la gaieté que l'on rencontre, dans les villes mari-

54 II français [R *avec juste*] admirablement 63 II et [R *il*] l'exerçait 65 I^b amitié, [R – *sans équivoque, si je dois l'ajouter* –] avait <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 74 II temps, [R *ensemble*, <?>] mais 78 II décrire [R *Hanoi*] Haiphong 79 I^a,I^b trop de [R *(particularité)*] partialité

5. Le passage qui suit, entre tirets, ne figure pas dans HMH.

times, partout au monde. J'ai pensé tout de suite à Port-Saïd, qui renferme tous les vices de la planète Terre. Mais au moins sous un soleil éblouissant, lequel recouvre la hideur d'un manteau d'or. Rien de tel à Haiphong, dont le ciel, quand il fait beau, se pare d'un disque solaire plus cerné même, et plus pâle, que nos nuits de lune quand le baromètre nous indique la grande humidité. Haiphong, avec ses interminables quais, ses grands réservoirs de riz, comparables aux boîtes immenses renfermant le blé, à Winnipeg ou à Saskatoon, ne peut fournir l'impression de fraîcheur et de force que nos villes de l'Ouest canadien donnent par leurs entrepôts. À Haiphong, tout cela devient lugubre et misérable. La ville même, aux maisons délabrées, aux rues négligées, bordées de palmiers mal venus, d'agaves rachitiques, ne fournit aucun intérêt, sauf celui de la tristesse[6], qui n'est pas particulièrement revigorant. Au vrai, Haiphong est l'un des derniers lieux du monde que j'aimerais revoir. Et Dieu sait combien nombreux sont ces lieux que j'aimerais revoir, et que je ne retrouverai jamais.

Ce qui rachète cependant Haiphong, ce sont ses petits bateaux qui partent pour les ports riverains de la Chine du Sud, et qui doivent nécessairement passer par la baie d'Along. J'ai pris un de ces caboteurs, conduisant sa cargaison composée de buffles, lequel se rendait à Canton. Mais ceci, comme on l'a répété si souvent après le grand poète anglais Kipling, *est une autre histoire*[7], qui ne convient pas à mon propos actuel. Les beautés de la baie d'Along pourraient nourrir, pendant des siècles, l'imagination de mille peintres et de mille poètes. Nul phénomène de la nature ne lui est comparable, dans le sens de la grandeur, de l'étrangeté, de l'hallucination. J'ai vu le canyon du Colorado, les chutes de Niagara, le désert extraordinaire

88 II éblouissant, [R *qui* A *lequel*] recouvre la hideur [R *sous*] d'un 92 II humidité. // [D <illisible> S *Haiphong*], avec [A *ses*] interminables 95 II villes [R *cana*] de 99 II d'agaves [R *neurasthéniques* <?> A *rachitiques*,] ne 100 I^b particulièrement [R *revigorant* A *ravigotant*]. Au <Correction peut-être d'une autre main ; nous retenons la leçon de II.> 109 II poète [R *Kip*] anglais 115 II extraordinaire *du* Gobi

6. La fin de cette phrase ne figure pas dans HMH.

7. Grandbois semble ici citer de mémoire un passage d'une nouvelle intitulée « Trois et... un extra » : « Mais cela, c'est toute une autre histoire » (*Simples contes des collines*, trad. Albert Savine, Paris, Nelson, [1906], p. 18). Mais ce passage, comme en convient Grandbois, ne concerne aucunement l'Indochine.

de Gobi, le mont Blanc, dressé comme une flèche, comme une Babel provocante, dans le ciel de France. Cependant, et je le répète encore, la baie d'Along m'a davantage ému[8]. Et pour que l'on ne prenne point cette assertion pour trop légère, je laisse ici l'écriture à un haut fonctionnaire français, Albert Sarraut[9], qui nous décrira, mieux que je ne saurais le faire, la baie d'Along.

> Je ne sais rien d'ailleurs qui soit à la fois aussi simple et aussi difficile à décrire, et qui surtout, au même degré, puisse exciter l'étonnement. Sur une longueur de quatre cents kilomètres et une largeur de deux cents, tâchez de vous figurer, dans le chaos

123 Il sais [A *rien*] d'ailleurs 124 Il difficile [R *à expliquer*] à décrire

8. La suite de l'émission ne figure pas dans HMH.

9. Albert Sarraut, *Indochine*. Documents commentés par Charles Robequin, Paris, Firmin-Didot, 1930. Cet ouvrage est composé d'un texte d'Albert Sarraut, suivi de photos commentées par Robequin. Les photos sont paginées (p. 1 à 96), mais le texte de Sarraut, qui compte 24 pages, n'est pas paginé. Le texte cité par Grandbois comporte des déplacements et des transformations, et certains passages ne sont pas de Sarraut, dont le texte se lit : « Sur une longueur de quatre cents kilomètres et une largeur de deux cents, essayez de vous représenter, dans le chaos le plus extravagant, une sorte de mer intérieure hérissée d'une myriade d'îles, d'îlots, de rochers, d'aiguilles, de menhirs, de pyramides, de blocs et de tours, affectant les formes les plus imprévues, les silhouettes les plus étranges, et quelquefois les aspects des choses les plus réelles. Noyez à la fois, dans un immense lac, en exagérant leurs dimensions, les alignements bretons de Carnac, les dolmens mégalithiques, les donjons moyenâgeux, les falaises normandes, les gorges des Pyrénées, ajoutez-y des cavernes profondes et toutes les bizarreries des rochers suspendus sur des abîmes ou troués en arches de pont. Jetez, sur ce magnifique désordre, de la verdure, des lianes, des fleurs, de l'ombre, du silence, étendez enfin sur le tout un voile de légende, de terreur et de mystère, et vous pourrez peut-être vous faire une pâle idée de ce qu'est la baie d'Along. Si pendant le jour, cette baie est admirable, et si ces grottes offrent au regard les visions les plus féeriques, la nuit, lorsque la lune éclaire ce décor de cataclysme, l'impression est une des plus saisissantes qu'il soit possible de rêver. Il semble que les silhouettes s'animent et que les blocs immergés se penchent les uns vers les autres pour se chuchoter d'effrayantes confidences. Leurs formes fantômales suggèrent tout un romantisme de légende, un cycle d'exploits de fées, d'enchanteurs et de génies diaboliques. Cette terreur est délicieuse, mais dans le temps présent. Elle l'était moins avant la paix française ; car, jadis et bien souvent, parmi des nuits d'épouvante et de carnage, les échos de la baie retentirent de tumultes affreux ; la trompe des pirates chinois résonnait dans le soir, et des sampans qui déployaient leurs voiles pourpres comme des ailes teintes de sang, on voyait jaillir la horde hurlante des écumeurs de la mer qui, lancés à l'abordage des jonques surprises, massacraient et pillaient pour regagner ensuite, au sommet des rochers, leurs repaires inaccessibles, à la lueur des flambeaux que leur faisaient les bateaux incendiés » (A. Sarraut, *Indochine*, p. XVI-XVII).

le plus extravagant, une sorte de mer hérissée d'une myriade d'îles, d'îlots, de rochers, d'aiguilles, de menhirs, de pyramides, de blocs et de tours, affectant les formes les plus imprévues, les silhouettes les plus étranges, et quelquefois les aspects des choses les plus réelles. Si pendant le jour, la baie d'Along est admirable, et si ses grottes merveilleuses offrent aux touristes les spectacles les plus féeriques, la nuit, lorsque la lune éclaire ce décor de cataclysme, l'impression est une des plus saisissantes qu'il soit possible d'imaginer. Il semble que les silhouettes s'animent et que les blocs immergés se penchent les uns vers les autres pour se chuchoter d'effrayantes confidences.

(Je m'arrête ici, mes chers auditeurs, pour rappeler que ce n'est plus moi qui écris, mais M. Albert Sarraut, car « chuchoter d'effrayantes confidences », je n'aurais jamais osé l'écrire. Et je poursuis avec M. Sarraut :)

Leurs formes fantomatiques suggèrent tout un romantisme de légende, un cycle inimaginable d'exploits de fées, d'enchanteurs et de génies diaboliques. On s'attend, à chaque instant, à voir bondir des ténèbres la chevauchée de Walpurgis ou le galop des chasses infernales. On appréhende soudain d'entendre l'horrible cor du chasseur noir ou l'épouvantable clameur d'une ruée de démons. Cette terreur est délicieuse. Je parle pour le temps présent. Elle l'était moins naguère, avant notre pacification, car, jadis, et bien souvent, parmi des nuits d'effroi et de carnage, les vastes échos de la baie retentirent de bruits effrayants ; la trompe lugubre des pirates chinois résonnait, dans le soir livide, tel le cor du chasseur de l'enfer, et des sampans qui déployaient leurs voiles comme des ailes teintes de sang, on voyait jaillir la horde démoniaque des écumeurs de mer, qui, lancés à l'abordage de jonques surprises, massacraient sans miséricorde et pillaient sans merci pour regagner ensuite, au sommet des rochers, leurs repaires inaccessibles, à la lueur que leur faisaient les bateaux incendiés.

La citation est terminée. M. Sarraut a été, je crois, président du Conseil de France[10]. Pour arriver à ce grand honneur, il lui fallait des qualités d'homme politique qu'il possédait certainement. Mais pourquoi écrire ? À chacun son métier !

138 I^a,I^b auditeurs, [A *pour rappeler*] que II auditeurs, pour vous [R *répéter* A *dire*] que 140 II l'écrire [R *dans ces termes*]. Et 160 II terminée. [R *Je tiendrais surtout à ce que l'on ne me l'incrimine pas.*] M. Sarraut

10. Albert Sarraut avait été président du Conseil quelques mois à peine avant le séjour décrit ici, en octobre-novembre 1933. Mais il avait d'abord été, entre 1911 et 1919, Résident général de l'Indochine.

65 : PARIS (2)[1]

1951-12-17, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Lorsque j'évoque le Quartier latin, je me penche tout de suite sur quelques années de jeunesse lesquelles, malgré certains gaspillages nécessaires, ne m'ont pas encore fourni les éléments de sérieux regrets. Ces frasques légères, fort innocentes, et d'ailleurs inhérentes à l'âge béni que j'avais alors, n'étaient sans doute que le signe d'une vitalité qui ne savait comment s'exprimer autrement. Aujourd'hui, je possède encore l'opinion que l'on ne doit pas débuter dans l'existence avec un verre de lait à la main, un bonnet de coton sur le crâne, une bouillotte d'eau chaude sous l'édredon. Autant être nommé sénateur à vingt ans. Mais que deviendraient les sénateurs à

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit de 31 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 31 en marge supérieure droite sous le titre courant « Visages du monde », avec en sous-titre « Paris » (BNQ). III : Manuscrit de 30 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 30 en marge supérieure droite, sous le titre courant *V.d.M.* p. 2 à 4 ; en p. 1, titre « Visages du monde » et sous-titre « Le Quartier latin » (BNQ).

4 III je [R *revois* A *me penche*] tout de suite [R *mes* A *sur*] quelques 6 III m'ont *encore jamais apporté de* [A *sérieux*] regrets. Ces [A *légères*] *frasques,* fort innocentes, [R *d'ailleurs* A *et*] d'ailleurs inhérentes à [R *mon âge* A *l'âge béni que j'avais alors,*] n'étaient que *les signes* d'une *exubérante* vitalité. *On ne commence pas sa vie* avec un verre de lait *dans* [D *sa* S *la*] main, [A *un bonnet de* [R *laine* A *coton*] *sur la tête,*] une bouillotte d'eau chaude [R *sur les pieds* A *sous l'édredon*]. Autant, *à vingt ans, être nommé sénateur. Mais que celui-ci deviendrait*[A *-il*] à quarante ans[D ? S ,] *s'il n'a* jamais connu la joie, ni [R *avalé le moindre grain* A *pris, goûté au moindre grain*] *d'ellébore,* [R *c'est-à-dire* A *signifiant*] [R *de* A *une*] douce 13 II sous [R <illisible>] l'édredon

1. Le texte de cette émission a été publié presque intégralement dans HMH, p. 30-35.

quarante ans, s'ils n'avaient jamais connu la joie, ni goûté à une douce, mais passagère folie[2] ?

J'ajoute ici que mes propos ne sont point destinés aux collégiens, ni aux fillettes fréquentant le couvent des Ursulines ou celui de Villa-Maria[3].

Or, j'étais venu poursuivre mes études de droit à Paris. Une façon de parler, naturellement, comme on le verra plus tard. J'avais obtenu ma licence à la faculté[4] Laval de Québec, et quelques jours plus tard, j'étais admis, après examen, au barreau de la même ville. Avec succès. Je le dis sans vanité. Ce fut à ma grande surprise. Car je n'étais point rat des bibliothèques juridiques, et les illustres commentateurs de nos lois civiles et criminelles, et de la jurisprudence sacro-sainte, ne possédaient guère d'attraits pour moi.

Un mois plus tard, je partais pour la France, et je m'installai au Quartier latin. Je connaissais déjà la France pour y être venu avec mes parents. Cette fois, je me trouvais seul, petit jeune homme possédant son entière liberté, et plus libre que l'oiseau. (Car ce dicton, *libre comme l'oiseau*, est parfaitement faux, que peut faire en effet l'oiseau vis-à-vis du gel, de l'orage, de la famine, de l'épervier, de l'écureuil qui vient dévorer les œufs de son nid ?)

16 II folie ? // (J'ajoute ici <...> Villa-Maria.) // Or, III folie. // *J'étais* venu 20 III Paris. *Je sortais tout frais émolu <sic>, comme l'on dit,* [R *d'études de droit que j'avais accomplies à Québec* A *de la faculté de Laval, à Québec,*] *et j'avais obtenu ma licence. Je passais quelques jours plus tard l'examen du barreau, avec succès (Je dis ici avec succès, non par vanité,* [R *mais parce que j'avais été accepté comme membre du barreau* A *mais à ma grande surprise. Car, n'étant point rat de bibliothèque juridique, je n'avais guère fréquenté les illustres commentateurs de nos lois civiles et criminelles. Et la jurisprudence ne possédait guère d'attrait pour moi.*] <Ajout en marge supérieure, terminé en marge gauche.> *Donc, j'étais avocat* « complet ». Un mois <La parenthèse n'est pas refermée.> 29 III m'installai, *naturellement,* au Quartier latin. // Je 31 III fois[R *-ci*], *j'étais le* petit 32 III homme *pouvant disposer de* son entière liberté, [R *comme dit l'oiseau, dit-on !* A *comme l'on dit, libre et plus libre comme l'oiseau*] ([A *Car*] *Tous ces dictons sont* parfaitement faux, [R *car*] que peut faire [A *en effet*] l'oiseau *contre le* gel, *les orages,* la famine, [R *où sa liberté*] l'épervier, [R *et*] l'écureuil [R *qui allait détruire* A *détruisant*] *les nids, etc.*). // *À Paris, je m'étais inscrit* à

2. Le paragraphe suivant ne figure pas dans HMH.

3. Grandbois nomme ici deux couvents réputés. Le premier, situé à Québec, a été fondé par Marie de l'Incarnation en 1639 ; le second, dirigé par la Congrégation Notre-Dame, est situé à Montréal.

4. La faculté de droit de l'université Laval. Grandbois fut reçu au barreau en juillet 1925 et arriva à Paris en août de la même année.

Je m'inscrivis à la Sorbonne, au cours de droit comparé. Bigre ! Par honnêteté, j'assistai à quelques leçons fort savantes, j'imagine, fournies par des professeurs fort considérés dans le monde universitaire, et je n'y retournai plus. Ces propos qui me séduisaient par leur intelligence, leur ingéniosité, leur admirable gymnastique, j'allais dire acrobatie, ne me touchaient pas. La seule partie du droit qui m'amusait était celle de son histoire, laquelle raconte, avec pathétisme, l'ascension de l'être humain vers la conquête de sa liberté et de sa dignité sociales. Ce n'était point une vue pratique. D'autre part, l'exercice de cette profession ne me séduisait pas. Mes propres ennuis – on en a à tout âge – m'éloignaient de m'occuper des conflits des autres. Aussi, n'ayant aucun goût ni aucun don pour les affaires, je n'aurais pu remplir le rôle de l'avocat de compagnies. Restait la pratique criminaliste. Je l'aurais aimée, jusqu'à un certain degré. Mes hésitations furent courtes. Il faut pour faire un bon avocat criminaliste des qualités que je ne possédais pas, et des défauts que je ne possédais pas davantage, défauts de grandes vedettes, grands effets de manchettes et pleurs à volonté. Et connaître, quoi qu'on dise, certains rudiments du code, et les jugements donnés, depuis plus d'un demi-siècle, par de hautes cours respectables et respectées.

---

37 III Sorbonne, *à l'École de droit, aux* cours de droit comparé. [A *Bigre !*] *J'assistai deux ou trois fois à quelques entretiens fort savants sans doute,* [R *mais*] *de maîtres extrêmement* considérés 40 II propos [A *qui*] me 40 III propos me séduisaient par leur intelligence, *mais* ne me touchaient pas. *Je dois avouer d'ailleurs que je* [R *n'ai jamais aimé le* A *possédais peu de goût pour*] *droit, sauf son histoire, qui est celle dans un sens de la marche* [A *l'ascension*] *de l'homme vers la* [R *compréhension* A *conquête*] de sa liberté 45 III sociales. *Cependant,* l'exercice [R *du droit* A *de la profession*] tel [R *qu'il se fait* A *qu'elle se faisait,*] [R *je le refusais* A *ne me séduisait pas plus qu'il ne faut.*] [R *Déjà, à cette* A *À*] *cet âge, doué d'une nature assez* [R *violente* A *nerveuse,*] [R *j'avais assez de d'arranger* A *l'arrangement de*] *mes* propres [A *petits*] conflits [A *me suffisait sans que j'eusse le besoin le désir*] *sans* m'occuper 49 III autres. *D'autre part,* n'ayant *aucun don* [A *aucun goût*] pour les affaires, [AR *ni aucun goût,*] *il n'y avait aucun espoir que je puisse réussir sur ce plan. Il restait l'avocat* criminaliste. *C'est le seul côté du droit qui m'aurait plu. Mes hésitations ne furent pas longues.* Il faut 49 II ni aucun *de* don 50 II l'avocat [R *d'affaires* <?>] de compagnies 53 III ne *possède nettement* pas, et [D *des* S *les*] défauts [A *des grandes vedettes, effets de manchettes et pleurs à volonté,*] que je ne [D *possède* S *possédais*] pas [R *non*] davantage. *Il faut aussi* connaître, quoi qu'on *en* dise <La seconde moitié de l'ajout se trouve en marge supérieure.> 57 II code, [R *sacro-saint*] et III code *sacro-saint,* et *surtout des* jugements *établis,* [R *par des*] depuis un demi-siècle, par des [R *cours extrêmement* AR *juges maîtres* A *hautement*] respectables. Je laissai *tomber.* Peut-être

Je laissai « tomber » l'école de droit. Peut-être ai-je eu tort ! Avec un peu de persistance, de légers sacrifices, et « *forçant* » ma nature, je serais peut-être aujourd'hui devenu un petit juge dans quelque circonscription de notre province, goûtant la paix et la sécurité. (Très relativement, comment peut-on prononcer le mot sécurité quand le monde nous menace de partout, et qu'une bombe atomique peut fort bien nous anéantir tous, millionnaires, médecins, industriels, juges, avocats, généraux, ministres, écrivains, cultivateurs, ouvriers ?)

Mais je reviens à cette période de l'entre-deux-guerres. Si je m'étais inscrit, avec peu d'enthousiasme, à la Sorbonne, je m'étais également inscrit à l'École libre des sciences sociales, nichée au bout de l'étroite rue de la Sorbonne. Cette atmosphère me plaisait, et des hommes sérieux venaient y donner des cours. La plupart d'entre eux avaient beaucoup voyagé, et réussissaient à nous fournir une sorte de paysage captivant de notre monde contemporain. Certains étaient connus, et même célèbres, comme, par exemple, André Siegfried. Je fréquentai l'École plutôt assidûment, quoique avec une certaine nonchalance. D'autres intérêts me portaient ailleurs, et la sociologie, l'économie politique, sans parler de l'économie tout court, n'ont jamais jamais été mon fort, ma corde. On a les cordes qu'on peut, il est difficile de remplacer celle d'une guitare ou d'une mandoline par celle d'une contrebasse ou d'un piano.

---

60 III peu *plus* de persistance, de sacrifices, et 62 III quelque [R *comp*] *petite ville* de 63 III Très *relative* ; comment 64 III et *que nous ne savons pas, juges, avocats, ministres, médecins* [R *ou*] *écrivains,* [A *ouvriers, cultivateurs,*] *si une bombe, d'ici six mois, va* [A *tous*] nous anéantir [R *tous* A .)] // Mais [R *je reviens* A *permettez-moi de retourner*] à cette 68 II reviens [R *donc*] à cette 69 III m'étais [R *donc*] inscrit à la Sorbonne, je m'étais *inscrit également* à l'École libre des sciences sociales, *faisant face à* l'étroite 72 III plaisait, [A *et*] des *conférenciers* sérieux, *mais non des professeurs accrédités,* venaient y donner *leur propos.* La plupart 73 III voyagé *par toute l'Europe, tentaient de nous* [R *donner* AR *dessiner* A *peindre*] une sorte de paysage *historique* de [R *ce monde actuel dans lequel nous vivions* A *notre monde contemporain.*] Certains *possédaient déjà des noms* connus, comme [R *André Sie*] par exemple, André Siegfried. // *J'assistai assez régulièrement à ces leçons. Quoique* [A *assez*] *nonchalamment, dois-je l'avouer.* D'autres 78 III et [R *même*] la sociologie [R *et*] l'économie politique [R *n'ont jamais été parfaitement*] *ne se sont jamais parfaitement* [R *accordées* A *harmonisées*] *avec mes cordes.* On 81 III peut, *on ne peut* remplacer celle d'une [A *guitare ou d'une*] mandoline 81 I^a,I^b celle [D *d'un* S *d'une*] [R *basson* A *contrebasse*] ou 82 II mandoline [R *avec* A *par*] celle *d'un basson* ou 82 III [D *d'un* S *d'une*] [R *violon* A *basse ou d'un* [R *violon*] *piano.*] // À l'École [A *des sciences sociales,*] au bout

À l'École, au bout de deux ans de demi-absences, je dus présenter mon sujet de thèse. Pour obtenir le diplôme. Il fut accepté. Le sujet : Rivarol. Cela me stimula, et malgré mes distractions extérieures, j'allai avec régularité à la Bibliothèque nationale, et je rédigeai enfin cette thèse, qui fut acceptée[5], encore à mon grand étonnement.

Nous devions passer l'oral quelques semaines plus tard. L'oral n'est en somme qu'une formalité. Il est rare que l'on y soit recalé. Je suppose qu'il ne sert qu'à amuser les professeurs, avec la nervosité du candidat. C'est la revanche de l'âge mûr, ou de la vieillesse, d'ailleurs inconsciente et sans méchanceté réelle, sur la jeunesse de l'étudiant. Mais il arriva ceci. Huit jours avant cette comparution de routine, mais nécessaire – c'était vers la fin du mois de juin – des camarades m'invitèrent à les accompagner sur la Côte d'Azur. Il faisait beau, Paris ruisselait de l'or du soleil. Mais là-bas, devant cette mer admirable et bleue, le soleil devait être plus vif et plus brillant. La tentation fut trop forte, et j'y cédai. Et c'est pourquoi je n'obtins jamais le diplôme de l'École des sciences sociales. Et j'ai trahi Rivarol, et son *Petit dictionnaire des grands hommes de la Révolution*. M'en veut-il encore, dans ses Élysées ?

84 III mon *projet* de thèse. Pour le diplôme. [R *À ma grande surprise*] il fut [R *accepté* A *admis.*] Le 84 II Pour [A *obtenir*] le 85 III me *stimulait,* malgré 86 III extérieures. *J'*allai à la 86 III Bibliothèque nationale, je rédigeai *ma thèse,* qui fut [R *acceptée* A *encore acceptée.*] [A *Encore*] *À* [D *ma grande* S *mon grand*] [R *surprise* A *étonnement,*] Nous *allions* passer l'oral *quinze jours* plus tard. L'oral *ne compte point pour beaucoup. Il est même assez rare que l'on « recale »* [A *le candidat,*] *si vous me* [R *le*] *permettez cette expression d'étudiant, à l'oral. C'est une sorte de routine, comme,* [R *pour l'oral du droit à Québec ou dans la province de Québec, ou dans tout le Canada.* A *ainsi qu'aux examens de médecine.*] Or, il arriva 91 I[b] professeurs[D , S .] [R *avec la nervosité du candidat.*] C'est <correction peut-être d'une autre main> 92 II candidat. [R *Mais il arrivait* <?>] C'est 95 III comparution *formulaire,* [A *mais nécessaire,*] des [R *amis* A *camarades*] – c'était vers *le début* du mois de juin – me *demandèrent de* les 97 III Côte d'Azur. La 99 II bleue, [A *le soleil devait être plus vif et plus brillant.*] La 100 II forte. *C'étaient* [D *des* S *de*] [A *jeunes*] *peintres,* [R *des et pein*] *et de jeunes écrivains, je faisais à cette époque de la peinture, (mauvaise) et j'écrivais des poèmes (mauvais), mais je ne résistai pas. // C'est ainsi que je* [R *n'eus* A *n'obtins*] *pas* le diplôme 101 III École des sciences *libres et* sociales. [R *Rivarol m'avait-il trahi, ou n'avais-je pas trahi* AR *j'avais trahi Rivarol.*] *Ainsi, j'ai* [A *trahi Rivarol, et son « Petit dictionnaire des grands hommes de la Révolution ».*] *C'est une* [R *toute petite*] *partie du Quartier Latin seulement que les grandes Écoles composent. La Sorbonne est légendaire, il est bien entendu,* et sans

5. Si les indications données ici par Grandbois sont exactes, c'est en mai 1927 qu'il aurait déposé ce mémoire.

Les grandes écoles composent une grande partie, certes, du Quartier latin. La légende et la réalité de la Sorbonne sont bien établies et, sans elle, le Quartier n'existerait pas. Elle est immuable et, par son ancienneté et par la valeur unique de son enseignement, obtient ce prestige qu'aucune université du monde, Oxford y compris, ne peut égaler. Je le regrette, et malgré que je connusse son rayonnement, mes goûts ne m'entraînaient qu'avec peu de passion dans les bras de cette vieille grande dame vénérable. Je fréquentais plus volontiers les artistes. Je dessinais à la Chaumière, chez Colarossi[6]. C'était à Montparnasse, bien sûr, mais à cette époque du moins, par une sorte d'osmose, Montparnasse faisait encore partie du Quartier latin. D'ailleurs, le merveilleux jardin du Luxembourg, lieu favori des étudiants, – surtout groupés autour de la fontaine Médicis – séparait seul le boulevard Saint-Michel, le Quartier latin de la rue Vavin, premier contrefort de Montparnasse. Dix minutes de promenade à petits pas, entre ces deux pôles, par le jardin, suffisaient pour établir la liaison. Après les séances de dessin et de peinture, c'étaient les terrasses de la Rotonde, du Dôme, du Select, et d'une foison de petits bistrots moins illustres où, mes camarades et moi, discutions à perte de vue sur les mérites de tel artiste ou sur la portée de telle forme d'art. (Tout cela, fort inutilement, il va sans dire.) Le peintre

106 III n'existerait *plus*. Elle est immuable, et [R *tient* A *donne*] par son ancienneté et [A *par*] *l'unique valeur* de son enseignement ce 107 II unique de [D *ses enseignements*, S *son enseignement*,] obtient 109 II ne [D *peuvent* S *peut*] [R *rivaliser* A *égaler*.] Je 109 III peut *réclamer. Cependant*, mes goûts *de jeune homme, quoiqu'avocat, me* [R *dirigeaient* A *poussaient*] *avec très* peu de passion, [A *comme je viens de vous l'avouer*] [R *vers* A *dans*] les 111 III vieille dame 112 III les [R *poètes et les peintres* A *artistes.*] *J'allais dessiner* à la *Grande-Chaumière*, chez 113 II la [R *Grande*] Chaumière 114 III époque, *Montparnasse faisait encore partie, par une sorte d'osmose,* du Quartier Latin. Après 118 II Saint-Michel, [A *Quartier Latin*] de 120 II promenade [A *à petits pas,*] entre 122 III terrasses *du Dôme, de la Rotonde*, du Select, *et nous* discutions à perte de vue, fort inutilement *d'ailleurs, sur la* [R *forme* A *portée*] *de* [D *tel* S *telle*] [R *art ou de telle autre forme d'art.* A *forme d'art.*] Modigliani

6. Filippo Colarossi, un sculpteur, avait exposé au Salon des artistes français de Paris en 1885 et 1889. Un ouvrage de Paul Cohen-Portheim confirme les affirmations de Grandbois, bien que la Chaumière y soit présentée comme distincte de « l'Académie » de Colarossi : « *It* [Montparnasse] *was an artists' quarter even before the war : the Academies of Colarossi and the Grande-Chaumière, where everyone did rapid sketches in the afternoon, and the School of Matisse were situated in it...* » (*The Spirit of Paris*, Philadelphie et New York, J. B. Lippincott Co., 1937, p. 42).

Modigliani venait d'être découvert par les marchands de tableaux ; il était mort depuis quelques années. Kisling brillait comme une étoile. Picasso continuait de faire du bruit, ayant abandonné son « époque mauve » pour plonger résolument dans l'abstraction. Derain construisait ses toiles comme un ingénieur construit des routes et des ponts. Dufy illuminait ses toiles par de subtiles taches roses ou vertes, assez vagues, mais les contournait, à la plume, du dessin le plus ferme et le plus précis qui pût exister. Il y avait mon ami Alfred Pellan[7], qui plongeait dans la peinture comme dans une piscine, et je persiste à croire qu'il est, au risque de me faire de nombreux ennemis, notre plus grand et notre plus somptueux peintre. Il y avait ce petit Juif polonais[8], pathétique, doué d'un génie bouleversant, qui donnait des fêtes fastueuses et tumultueuses dans son atelier de Montmartre. À l'apéritif, un midi, au café

128 III depuis *déjà* quelques 128 III Kisling *montait* comme 129 III Picasso *commençait* de 129 III bruit, *abandonnant ses époques roses ou mauves ou bleues* pour *se lancer* résolument 131 III un [R *ouvrier* <?> A *ingénieur*] *métallurgique* construit *un pont.* Dufy 132 III ses [R *toiles* A *tableaux*] de taches *légères*, roses ou *bleu pâle, mais avec le dessin le plus précis, à la plume,* qui pût exister. Il 136 II et [R *que*] je persiste à croire [A *qu'il est*], au 140 III fastueuses *et dont nous apprîmes la mort, un matin, au café des Deux-Magots, quelques amis et moi. Nous avions été ses invités la semaine précédente. Il s'était pendu. Par désespoir. Il ne manquait* [A *pas*] *d'argent. Chacune de ses toiles se vendait, aux États-Unis, dix mille dollars. J'ai bien connu sa femme, peintre également,* dont 141 II À [R *déjeuner* A *l'apéritif,*] un

7. Pellan, arrivé à Paris un an après Grandbois pour ne rentrer au Canada qu'en 1940, avait exposé avec le groupe Forces nouvelles, en 1935. Alfred Pellan et ses partisans (signataires du manifeste *Prisme d'yeux*) s'opposaient depuis 1948 à Paul-Émile Borduas et aux signataires du *Refus global*. Grandbois prend ici position en faveur de Pellan, qui avait signé les illustrations des *Îles de la nuit* en 1944.

8. Probablement Julius Pincas (dit Jules Pascin), qui s'est installé vers 1920 à Paris, où il s'est suicidé en 1930, le jour même du vernissage d'une exposition de ses œuvres chez Georges Petit. Pascin était un juif sépharade d'origine bulgare, et non polonaise comme l'indique Grandbois. Après un premier séjour à Paris, il avait émigré en 1914 aux États-Unis et avait obtenu la citoyenneté américaine : « De retour à Paris vers 1920, il élit cette fois domicile à Montmartre ; toujours vêtu de noir et coiffé d'un chapeau melon, dandy foncièrement inquiet sous des dehors de nonchalance, il traînait habituellement dans son sillage un cortège de bohèmes et de prostituées à qui il donnait des dîners mémorables » (*Dictionnaire universel de l'art et des artistes*, Paris, Bernard Hezan, 1967, s. v.). La confusion sur l'origine ethnique de Pascin peut s'expliquer par le souvenir d'Irène Rèno, peintre et lithographe née à Varsovie, dont Grandbois parle dans un fragment manuscrit portant sur Marcel Dugas. Grandbois y raconte que cette artiste, comme Pascin, organisait de grandes fêtes pour ses amis artistes, qui abusaient de sa générosité.

des Deux-Magots, nous apprîmes sa mort. Il s'était pendu. J'étais avec des camarades, et si ma mémoire est fidèle, il y avait là Marcel Dugas, Marcel Parizeau, Roy Royal, et des amis français. Nous l'avions tous connu. J'avais rencontré sa femme à plusieurs reprises, dont l'œuvre était fort appréciée, et qui s'est réfugiée plus tard dans un couvent de carmélites.

Il y avait le côté littéraire, qui m'éloignait davantage de mes études juridiques. La peinture me captivait, mais plus encore les lettres. Et nous attendions avec la plus grande impatience le dernier poème de Valéry, le dernier essai de Gide, le dernier roman de Mauriac, celui de Bernanos, celui de Malraux, le plus jeune d'entre eux, mais qui donnait l'impression de lancer des bâtons de dynamite dans un monde généralement bien construit, mais vermoulu.

Tout cela était exaltant. Avec un groupe de jeunes camarades, nous fréquentions aussi les coulisses des théâtres, parce que chacun de nous avait publié, dans quelque revue qui ne franchissait jamais son premier numéro, de médiocres poèmes ou de maladroits dessins. Mais cela pouvait suffire à nous donner accès aux loges des vedettes, courtement, mais surtout à ce monde bigarré, naïf, ambitieux, à la fois plein d'audace et de timidité, que forme le milieu des danseuses sans trop de talent, quoique fort jolies, et des soubrettes sans avenir, plus jolies encore. Je dois ajouter que nos intentions n'étaient point démoniaques. Ces entrées, qui nous flattaient, suffisaient à re-

144 II Royal [R *avec* A *et*] des 145 II femme, [A *à plusieurs reprises,*] dont 146 II appréciée, [A *et*] qui 147 III couvent. [R *de province française.*] *Vous comprenez que la décence la plus élémentaire m'empêche de vous livrer ces noms, qui sont célèbres dans la peinture française contemporaine.* // Il 148 III côté *littérature,* qui m'éloignait *aussi* de mes études *de la Sorbonne et de l'École libre des sciences sociales.* La 149 III mais *peut-être* plus encore *la littérature. Nous étions de très jeunes gens qui attendions* avec impatience *les derniers vers* de Valéry 150 II attendions [R *avec dans* A *avec*] la 151 III Gide, *les poèmes de Claudel, le prochain* roman 153 III d'entre *tous, qui nous faisait l'effet de* [R *jeter* A *poser des bâtons*] *de* [R *la*] dynamite dans un *édifice* bien construit, mais [R *trop vieillissant pour son goût* AR *vieillissant quelque peu* A *vermoulu.*] // Tout 158 III publié *quelque médiocre poème, ou quelque maladroit dessin, dans certaines revues de jeunes, qui ne dépassaient pas, rigoureusement, le second numéro.* Mais 159 II ne [R *dépassait* A *franchissait*] jamais [R *le* A *son*] premier 160 III cela *suffisait pour* nous 161 II donner [R *l'*]accès 161 III vedettes, *brièvement,* mais 162 III bigarré, *innocent, et* à la fois plein *d'effronterie et d'audace* que forme, *à Paris, le petit* milieu 163 III sans talent, [R *mais* A *cependant*] fort 164 III avenir, *mais* plus 165 ajouter <voir Appendice IV, p. 751>

pousser le désespoir qui guette chaque artiste, chaque peintre, chaque poète, à la naissance de l'œuvre qu'ils doivent poursuivre. Elles nous donnaient un peu confiance en nous-mêmes, ce dont nous avons tous, à cet âge, grandement besoin. Aussi, à un âge plus avancé, et peut-être à tous les âges. Le métier de la création est le plus dur qui soit, le plus angoissant. Toujours cette crainte de faire fausse route, de se tromper. Quand le public est invité à une première de théâtre, à un cocktail d'écrivain, à un vernissage de peintre, il ne soupçonne pas l'inquiétude qui étreint celui que l'on fête.

Bref, et pour ces diverses raisons, je ne fus pas très fidèle à la Sorbonne. Là n'était pas ma vocation.

Je viens de vous apporter des notes peut-être trop personnelles du célèbre Quartier. Une autre fois[9], si vous me le permettez, je tenterai de vous en faire une description plus objective. Car il possède son histoire, son influence et sa beauté, qui demeurent inoubliables.

9. Grandbois ne reviendra pas sur Paris dans la série « Visages du monde », mais plutôt dans la série « Rythmes de Paris » dont les émissions du 18 avril, du 10, du 17 et du 24 octobre 1952 sont consacrées à Paris. Seule l'émission du 17 octobre, toutefois, concerne le Quartier latin.

66 : BETHLÉEM[1]

1951-12-24, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Pour le monde chrétien, c'est-à-dire pour tout le monde d'Occident, et pour une partie des terres africaines, proche-orientales et asiatiques, il n'y a point de nom qui soit aussi émouvant que celui de Bethléem. Ni mieux connu, ni plus attachant, ni plus accessible à la sensibilité de l'homme[2]. Car le miracle d'il y a près de deux mille ans revit chaque année, quand Jésus par sa naissance revêt sa forme charnelle afin de prouver, tout le long de sa vie et surtout après le terrible supplice de la Croix, qu'il est véritablement le Fils de Dieu. La naissance du Christ est célébrée dans le monde entier, des prières et des

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 5 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 5 f. II : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Bethléem », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit de 28 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 28 en marge supérieure droite, sous le titre courant *V. du M.* en p. 2 et 3, avec titre « Visages du monde » et surtitre « Bethléem » en p. 1 (BNQ).

4 III pour [A *tout*] le monde *occidental, et* [A *aussi*] pour une partie des terres [A *africaines, proche-orientales et asiatiques*] asiatiques, il n'y a *pas* de nom qui soit [R *plus connu* A *aussi émouvant*] que 5 II d'Occident, et [R *aussi*] pour 7 III Bethléem. [R *Plus* A *Ni mieux*] connu, *plus* [R *touchant* A *attachant,*] *et* plus accessible 8 III l'homme. [A *Car*] *Le* miracle *de plus* de deux mille *siècles* <*sic*> *se répète,* chaque année, quand [R *le*] Jésus [A *doit*] [D *prend* S *reprendre*] [A *par sa naissance*] sa forme charnelle, afin [R *de devenir* A *d'être reconnu,*] *trente-trois ans plus tard, après* [R *sa torture, et*] le supplice de la Croix, [A *comme*] le Fils 12 II est [R *vrai*] véritablement 13 III célébrée *par tout l'univers,* [R *et*] des réjouissances *l'*accompagnent

1. Le texte de cette émission a été publié en partie seulement dans HMH, p. 367-370.

2. La phrase suivante ne figure pas dans HMH.

réjouissances accompagnent et glorifient sa venue. *C'est Noël !* Toute la foi religieuse et toute la magie poétique se donnent aujourd'hui rendez-vous pour acclamer la bénédiction de la nuit et pour chanter ses étoiles. Noël, par la naissance de Jésus, compose l'un des seuls refuges, l'une des rares heures de paix qui nous soient donnés. Il suffit d'entendre sonner les cloches de tous les clochers de toutes les églises de l'univers pour constater ce fait qui semble invraisemblable, comme toutes les choses extraordinaires, mais qui n'en demeure pas moins cependant profondément véridique.

Les hasards de mon existence de voyageur ne m'ont pas permis de me rendre à Bethléem pour Noël. Je le regrette encore. Mais les regrets sont inutiles. J'ai vu Bethléem par une fin du mois de mars[3]. La sécheresse était souveraine. Les puits et les sources étaient taris, les oliviers même, tous plusieurs fois centenaires, paraissaient porter les signes d'une mort prochaine, la poussière de la route étranglait la gorge, aveuglait les yeux. J'arrivais de Jérusalem, qui m'avait fort ému : tous ces grands souvenirs remontant du fond de mon enfance, intacte et naïve, à l'heure de l'homme que j'étais devenu, époque brûlée déjà par l'exercice de la vie[4].

Un petit boutre arabe, avec moteur auxiliaire, m'avait conduit de Smyrne à Jaffa. J'espérais rejoindre Jérusalem pour le

15 III Toute la [R *malgré*] foi 15 III donnent *rendez-vous* [A *aujourd'hui*] pour [R *chanter la*] acclamer 17 III Noël, [R *est composé*] par 18 III refuges, [A *l'une des* [R *seules*] *rares heures de paix qui*] soient [R *laissés aux hommes* A *donnés.*] Il 20 III églises *du monde* pour constater ce fait invraisemblable, mais cependant [R *véridique. terriblement* A *profondément*] véridique // [R *je n'ai*] Les hasards de *ma vie* de voyageur 25 III Bethléem *à l'époque de* Noël. Je *l'ai* [R *trop*] *souvent regretté.* Mais 27 III mois *d'octobre, où la* sécheresse *continuait à demeurer* souveraine, *quand les* puits et les sources étaient *stériles, que* les oliviers même, [R *marquaient*] tous [A *plusieurs fois*] centenaires, *semblaient marquer* les signes 29 III prochaine, *que* la poussière de la route [R *aveuglait les yeux*] étranglait 31 III yeux. [R *Je venais* A *J'arrivais*] de Jérusalem, [R *souffrant des mêmes plaies, lesquelles n'étaient point d'Égypte.*] *Certes, Jérusalem* m'avait fort ému. *Tous* ces grands souvenirs *remontaient* du 33 III devenu, *heure moins intacte et moins naïve, déjà brûlée* par 34 III vie. *Le sage, dit-on, pèche sept fois par jour.* [R *Et je n'étais* [A *j'étais fort*] [D *pas* S *peu*] *sage.* //] *Et je dois avouer qu'à cette époque,* [R *j'étais fort peu sage*] *je trouvais peu de saveur à la sagesse.* // Un 35 III arabe, [A *avec moteur,*] m'avait 36 III Jaffa. [R *C'était au mois de mars vers la fin* [AR *le milieu*] *du mois de mars.*] [D *Je* S *J'aurais*] [R *devais rejoindre* A *ainsi vu*] Jérusalem [R *pour* A *dans*] la

3. Voir p. 92, note 2.

4. Les trois paragraphes suivants ne figurent pas dans HMH.

milieu de la semaine sainte. Surtout, pour le grand vendredi. Il n'en fut pas ainsi. Pendant plusieurs jours, une pluie persistante et fine empêchait les voiles de prendre un vent d'ailleurs fort mou. Le moteur subit des avaries, et nous ne mouillâmes, dans la baie de Jaffa, qu'à l'aube du mardi suivant. Mais l'aube, dans la baie de Jaffa, fut rose comme l'intérieur de certains coquillages que l'on trouve sur les immenses plages des mers du Sud. La mer, lisse et moirée, était rose également.

La voiture qui me conduisit à Jérusalem était conduite par un petit chauffeur arabe qui se souciait fort peu du confort de son passager. Et les routes de Syrie[5] ne sont pas celles de France, des États-Unis, ou du Canada. Il courait à une folle vitesse, freinait brusquement, repartait non moins brusquement, dans des démarrages qu'il imaginait sans doute de la plus haute virtuosité. Je traversai avec ce jeune fou de pauvres hameaux, des villages bordés d'oliviers poussiéreux et tordus. Chose étrange, il avait plu depuis une semaine sur la mer proche, il n'avait pas plu depuis des mois dans la région. Puis enfin j'aperçus la première des dix-sept tours construites autrefois afin d'assurer la sécurité de la route de Jérusalem. Des fontaines asséchées, des vallées ingrates parsemées de pierres grises, des tombeaux en ruine, des ruines encore, des ruines toujours, jonchant ce sol épuisé par cinq mille ans du labeur et de la misère des hommes. Ce fut ensuite, haute et brillante dans le ciel, la coupole de la mosquée d'Omar, et derrière celle-ci, la tour sévère indiquant le mont des Oliviers. Enfin, du sommet

37 III vendredi. *Mais* [R *le rafiot ayant* [R *eu*] *souffert d'avaries diverses à ses machines et de ses machines* [AR *d'ailleurs en mauvais état*] *et le mauvais temps s'en étant mêlé, nous n'arrivâmes* [AR *à Jaffa*] *que le lundi de Pâques.* [R *à Jaffa*] *C'était l'aube et* [R *il tombait une* AR *depuis plusieurs jours il était tombé*] *une petite pluie nostalgique et persistante, qui ne paraissait jamais devoir cesser.* A *encore, ce fut impossible.*] Mais 42 III l'intérieur [R *d'un coquillage.*] de certains 43 III sur les plages 47 III routes de [R *la*] Syrie 48 III une *vitesse folle,* freinait 50 III qu'il *croyait* sans doute [R *atteindre à la* A *appartenir à la*] plus 51 III fou *des* hameaux, des villages [R *enfouis*] bordés d'oliviers [R *centenaires* A *tordus.*] *Puis je vis* [R *la*] *enfin* la première 53 II mer [A *proche,*] il 55 III tours *autrefois construites* afin 57 III asséchées, *des tombeaux en ruine, des vallées ingrates parsemées de pierres grises, des* ruines encore, *toujours des ruines,* jonchant 59 III ans *de* labeur 60 III hommes. [R *Enfin*] [D *ce* S *Ce*] fut [A *ensuite,*] [R *brillante*] haute 62 III sévère *qui indique* le mont

5. La route de Jaffa à Jérusalem pourrait, à la limite, passer par la Jordanie, mais non par la Syrie. Grandbois pensait sans doute à la « grande Syrie », qui comprend la Palestine et le Liban.

d'une colline, à un coude brusque de la route, je vis les murs épais et gris de Jérusalem.

Je ne décrirai pas ici, et ce n'est pas mon propos, l'étonnante ville. Ce serait d'ailleurs, et futilement, vouloir retracer l'histoire des Jébuséens, celle d'Israël, l'extraordinaire vie de Jésus, les débuts de la chrétienté, les relations des croisades, les guerres qui ont suivi l'époque médiévale, et nos guerres contemporaines. Chaque pierre de cette ville possède le plus vivant et le plus sacré des secrets. La route de Jérusalem à Bethléem n'est guère meilleure que celle de Jaffa conduisant à la ville du fameux mur des Lamentations, mais elle possède cependant cet avantage d'être moins longue[6] et, au vrai, n'est que de quelques milles. Pour varier les moyens de locomotion, je louai un cheval de selle, ce qui est facile dans ce pays, et plus agréable, pour peu que l'on soit jeune, que de se faire secouer dans une voiture archaïque. Les chevaux arabes sont petits, vifs, obéissent à la moindre pression du genou ou du talon, adorent le galop, qu'ils ont régulier, mais un peu court. Tous les aubergistes de ce temps, qui date de près d'un quart de siècle, possédaient une petite écurie que je pourrais qualifier d'interchangeable, et le cheval que vous preniez à Jérusalem pour vous rendre à Bethléem revenait à son propriétaire avec un autre cavalier, et vice versa. Malgré les émotions que Jérusalem m'avait procurées, j'étais heureux et gai, les sabots de mon petit cheval martelaient énergiquement cette route poussiéreuse et rocailleuse, offrant un paysage peu séduisant, mais dont l'aridité même composait une sorte de grandeur éternelle. Je m'arrêtai

63 III route, *j'aperçus* les 65 III ici *la ville étonnante, qui n'est point mon propos* [R *de ce soir*] *d'aujourd'hui.* Ce serait d'ailleurs, futilement, vouloir [R *refaire* A *reprendre*] l'histoire des Jébuséens <Grandbois écrit *Jébusites* dans les trois versions.> 70 III possède le plus [R *brûlant* A *vivant*] et 72 III Jaffa [A *conduisant*] à 74 II d'être [R *plus courte* A *moins longue*] et, III d'être *plus courte. Car la distance entre Jérusalem et Bethléem* n'est 75 III Pour *changer de moyen* de locomotion 77 III secouer *comme un vieux sac de pommes de terre* dans 78 III Les [R *petits*] chevaux 78 III vifs, [D *obéissaient* S *obéissent*] [R *au* A *à*] la 79 II moindre [R *pres*] pression 79 III genou, du talon 80 III ont [R *court*] régulier 80 III aubergistes de *cette époque,* qui date de *vingt ans,* possédaient *ainsi* une 82 III interchangeable, *car ces aubergistes se connaissaient tous,* et le cheval que vous [R *laissiez à Bethléem*] preniez 85 III vice versa. [R *je*] *J'étais heureux et gai, malgré les émotions que m'avait procurées Jérusalem,* les sabots 87 III rocailleuse [R *dont les attraits*] offrant 88 III séduisant, [R *Je m'arrêtai*] *sauf le moutonnement des collines.* Je

6. La fin de cette phrase ne figure pas dans HMH.

à Mâr Élyâs[7], au sommet d'une colline. On nomme aussi cet endroit le « Couvent d'Élie », et l'on y peut contempler Jérusalem, que je venais de quitter, et Bethléem, que j'apercevais pour la première fois.

Comme vous le savez, Bethléem ne possède pas l'importance numérique ou politique de Jérusalem. Elle n'a guère que huit ou neuf mille âmes. Ses habitants vivent de petites œuvres d'artisanat, cisèlent des croix de chapelets, dessinent des images religieuses burinées dans le corail, et tournent des vases dont les flancs reproduisent des scènes de la vie du Christ. Rien ne respire ici la richesse, ni même l'aisance. Sans doute, certains marchands doivent amasser, avec les pèlerins, quelque fortune. Mais l'artisan besogneux, le ciseleur de nacre travaillant pour le patron, conserve sa barbe biblique et sa pauvreté.

L'histoire de Bethléem remonte aux âges célébrés par les livres saints[8]. Le roi David la rendit d'abord glorieuse, et les noms de ses descendants, Salomon, Joab, Azaël, et combien d'autres, colorent les pages de la Bible de telle sorte que la mémoire la plus distraite ne peut plus les rejeter de son sou-

90 III d'une *montagne*. On *appelle* aussi 91 III Couvent d'Élie ». *De ce lieu, on voit admirablement* Jérusalem, 92 III et [AR *voici* A *aussi*] Bethléem. [R *que j'allais tenter de connaître*] // [A *Comme vous le savez,*] Bethléem [D *n'a* S *ne*] [R *pas* A *possède pas*] l'importance [A *matérielle ou politique*] de Jérusalem. *Ce n'est* [D *que* S *qu'une*] *toute petite ville de* huit ou neuf mille *habitants. Les citadins* <?> *si l'on peut dire,* vivent *d'œuvres* d'artisanat, des croix [A *des*] chapelets, des images [R *bibliques* A *religieuses*] *burinés* dans le corail, des vases *reproduisant* des scènes identiques. *Les environs de Bethléem, nourrissant* [R *ses* A *les*] *habitants* [A *de celle-ci*] *cultivent un maigre blé, et entretiennent de maigres troupeaux de bétail.* Rien 100 III richesse, *ou* même l'aisance. *On a l'impression que chacun* [R *gagne sa vie* A *arrache*] *son existence au jour le jour,* [R *par* A *avec*] *des moyens précaires,* [A *et par un travail quotidien.*] Sans 101 III marchands *de Bethléem amassent,* avec 101 III fortune [AR *secrète* <?> A *et*] *confortable.* [R *Je prends*] *Ils émigrent ensuite* [R *en Amérique* A *pour l'Amérique du sud, du nord.*] Mais *le petit* artisan besogneux, [R *le tailleur*] le ciseleur 103 III et [R *sa* A *son*] pauvreté, *et demeure chez lui, avec sa femme et ses* [R *enfants nombreux* A *innombrables enfants.*] // L'histoire 104 III aux [R *temps* A *âges*] célébrés 105 III rendit *célèbre,* et 106 II descendants, [A *Salomon*], Joab <...> d'autres, colorent III descendants, *Azaël* [R *et* AR *de* R *combien d'autres, qui*] colorent 108 III mémoire *même* la plus 108 III rejeter. Ruth,

7. Mâr Élyâs signifie « Monsieur Élie » et on y trouve un couvent : d'où le nom du lieu-dit.

8. La suite de ce paragraphe ne figure pas dans HMH.

venir. Ruth, qui glanait le blé, a donné son nom à la ville, lequel, en hébreu[9], signifie « maison du pain ». Mais le nom du vainqueur de Goliath possède encore, il va sans dire, une plus grande puissance d'évocation.

Cependant Bethléem eût sans doute été voilé, noyé dans les brumes implacables du temps, si plusieurs siècles plus tard, le miracle de la naissance de Jésus ne s'y fût opéré. Et l'église de la Nativité conserve les témoignages les plus vivaces de cette éblouissante venue qui allait modifier le visage du monde en lui donnant une foi, une morale, une philosophie qu'il n'avait jusqu'alors jamais connues, et dont la surprenante fraîcheur n'a cessé de se renouveler jusqu'à nos jours. L'église ou basilique de la Nativité est construite en forme de croix, et ses dimensions sont grandioses[10]. Sainte Hélène en conçoit d'abord le projet, mais c'est l'empereur Constantin qui la fait élever. Dans le cours des siècles qui suivirent, elle subit nécessairement plusieurs transformations, des guerres et des incendies la dévastent, mais selon les historiens les plus anciens, dont les descriptions sont contrôlées par nos architectes contemporains, sa structure millénaire est demeurée la même, c'est-à-dire merveilleusement actuelle et vivante. C'est une des plus vieilles basiliques de la chrétienté. Justinien la restaure. Les croisés la délivrent des mains des infidèles, et Baudouin y est couronné roi de Jérusalem. C'est alors l'apogée de la splendeur de l'Église. De gran-

109 III donné, *semble-t-il, et* [R *par*] *selon la tradition,* son 109 III ville, *dont la traduction de l'hébreu* signifie 110 III Mais [R *le vain*] le nom 111 III encore, [A *il va sans dire,*] *plus de puissance* [R *de projection*] d'évocation 113 III Bethléem [R *eut sans doute* AR *fut sans doute*] eût sans doute été [R *recouvert* A *voilé, noyé*] *par* les brumes du temps 115 III naissance *du Christ* ne s'y fût opéré. *L'Église* de la Nativité [R *conserve* A *garde*] *encore* les témoignages 116 III cette venue qui allait [R *chan*] modifier 118 III lui *fournissant une philosophie* [R *et*] *une morale* [A *et une foi*] qu'il n'avait jamais 119 III dont la [R *fraîcheur*] surprenante 120 III se [D <illisible> S *renouveler*] jusqu'à 120 III ou *la* basilique 123 III mais [R *ce fut* A *c'est*] l'empereur 124 III siècles, elle 125 III dévastent [A *en partie*], mais [R *au dire des* A *selon les*] historiens les plus anciens, [R *sa structure millénaire demeure* AR *contrôlés par* A *dont les descriptions*] sont contrôlées par nos [R *observateurs* A *critiques*] *d'art* [R *actuels* A *contemporains,*] sa 129 III plus [R *vieilles* AR *anciennes* A *vieilles*] basiliques 131 III Baudouin [R *Ier* A *y*] est

9. L'étymologie remonterait plutôt à l'araméen *Bayt Lahm*, et non au nom de Ruth comme le suggère Grandbois.

10. La suite de ce paragraphe ne figure pas dans HMH.

des fêtes religieuses, empreintes d'un faste solennel et somptueux, se succèdent sans interruption. Mais c'est le jour de Noël qui exalte le plus la portée surnaturelle de ces démonstrations d'allégresse et de foi. D'ailleurs Baudouin[11] ne s'y est pas trompé, et c'est dans la gloire de ce jour qu'il reçoit l'onction le sacrant roi. C'est l'an 1101. Neuf ans plus tard, l'église de la Nativité devient un siège épiscopal.

Cet immense édifice possède cinq nefs ornées de hautes colonnes et pavées de larges dalles. On y voit encore certaines mosaïques fournies par les empereurs de Constantinople. Puis on pénètre dans le transept, dont l'architecture s'harmonise parfaitement avec la composition des nefs, et en forme comme le prolongement plus discret. Les colonnes sont moins élevées, les voûtes moins hautes, et déjà l'éclat cède au recueillement. Cet art est suprême, qui conduit sans brusqueries, sans heurts, d'une beauté peut-être trop extérieure à une beauté plus intense et plus profonde.

Et c'est la crypte, située sous le grand chœur, – toujours ce lent et prodigieux acheminement vers le lieu du miracle ! – et dans la crypte, la chapelle de la Nativité.

Des lampes brûlent doucement dans la pénombre. Elles brûlent nuit et jour. La chapelle est étroite et longue, et sa voûte est basse. Aucun ornement. Seule, la divine Présence suffit. Il y a une très simple inscription latine, sur le sol, dans une étoile d'argent : « *HIC DE VIRGINE MARIA, JESUS*

133 III religieuses, [R *révélant*] empreintes d'un faste [A *grave,*] solennel 135 III qui [R *marque* AR *est* AR *marque le plus*] *indique* le plus *le sommet surnaturel* de 137 III qu'il [R *se fait couronner* AR *sacrer empereur* A *reçoit l'onction qui le sacre* [R *de*] *l'Empereur.*] C'est *en* l'an 138 III tard, *la basilique* [R *est érigée*] devient 139 II Nativité [R *def*] [D *devint* <?> S *devient*] un 144 III forme le prolongement *même*. Les 145 III moins [R *hautes*] élevées 147 III conduit, [A *sans heurts,*] [D *de la* S *d'une*] beauté peut-être trop [R *visible* A *accessible*] à [R *la* A *une*] beauté plus *intérieure* et 150 I^a,I^b située *dans* le <Nous retenons plutôt la leçon de II ; « dans », retenu par HMH, constitue un évident contresens.> 150 III chœur, [R *où*] – toujours [R *cet acheminement* A *ce lent et prodigieux*] acheminement 153 III lampes [R *l'éclairent,*] brûlent dans 153 III Elles brûlent [R *jour et*] nuit [A *et jour.*] [R *Chacun se tait*] La 155 III Seule, *la présence miraculeuse* suffit. 156 III inscription [A *latine*] sur le sol, *avec* une 157 III JESUS CHRISTUS [A *NATUS*] EST

11. Baudouin I^{er} (1058-1118). Quatre autres rois de Jérusalem ont par la suite porté ce nom.

CHRISTUS NATUS EST. ». Quels mots plus nus, plus humbles, plus émouvants : « ICI EST NÉ JÉSUS, DE LA VIERGE MARIE. » Et c'est pourquoi les cloches de toutes les églises sonnent ce soir à toute volée la délivrance des hommes.

158 III mots plus [R *nus*] *humbles, plus nus,* plus émouvants

67 : LE NOUVEL AN[1]

1951-12-31, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Nos jours sont comptés. Et chacun d'eux est suspendu à la volonté secrète et mystérieuse de Dieu. Les heures de l'enfant qui vient de naître sont aussi minutieusement dénombrées que celles du vieillard de cent ans. À cette banque de la vie, nous commençons d'entamer notre crédit, notre capital, dès nos premiers vagissements. Mais à l'encontre des banques du commerce ou de la finance, la banque de la vie ne fournit point d'intérêts simples ou composés. Elle ne peut augmenter, ni diminuer, par des opérations heureuses ou malheureuses, ces fonds destinés à se ronger eux-mêmes, dont l'écoulement est marqué par les centaines de millions de battements du cœur

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 32 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 32 en marge supérieure droite, sous le titre courant « 1[er] janvier », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit incomplet de 15 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 4, 4[a] et 5 à 14 en marge supérieure droite. Titre « Année nouvelle » et surtitre « Visages du monde » en p. 1 (BNQ).

5 III Les *jours* de l'enfant 6 III minutieusement [R *mesurés* A *dénombrés*] que [R *ceux qui restent* AR *les jours* A *ceux*] du vieillard de *quatre-vingt dix* ans. A *la* banque [D *du* S *de*] [R *temps* A *la vie,*] [R *notre crédit commence de*] nous commençons de [R *ronger* A *grignoter*] notre crédit 8 III dès [D *notre* S *nos*] premiers [R *g*] vagissements. [R *Mais la* AR *Et* A *Cette*] banque [D *du* S *de*] [R *temps* A *la vie,*] à l'encontre 9 III banques [R *d'argent* A *de commerce ou de la finance,*] ne fournit 11 III peut [R *renouveler* A *augmenter, ni diminuer,*] par 12 III heureuses [R *un* AR *des fonds résolument* A *ou malheureuses*] ces fonds [R *inaliénables, mais qui par essence*] destinés 13 III eux-mêmes, [R *que m* AR *qui forment* AR *marqués par* A *dont l'écoulement est marqué par*] les [A *centaines de*] millions 14 II millions [R *des* A *de*] battements

1. Le texte de cette émission a été publié, partiellement et avec déplacements, dans HMH, p. 371-373 et 376-378.

de l'homme[2]. La définition du temps, de ce Pythagore[3], « beau jusqu'au prodige, avec une longue chevelure et une cuisse d'or », à Einstein le mathématicien, a toujours séduit les philosophes et les savants. Et aussi les poètes. Parmi eux, voici le célèbre auteur d'*Évangéline,* qui interroge et qui conclut, dans un saisissant raccourci. Je le cite dans le texte pour ne pas le trahir.

> *What is time ? The shadow on the dial, the striking of the clock, the running of the sand – day and night, summer and winter, months, years, centuries – these are but arbitrary and outward signs, the measure of time, not time itself. Time is the life of the soul*[4].

Et je me permets de traduire, hâtivement, traduction libre, il va sans dire, les lignes de Longfellow :

> Mais qu'est-ce que le temps ? L'ombre parcourant le cadran solaire, le tic-tac implacable de l'horloge, la fuite du sable dans le sablier – les jours, les nuits, les étés et les hivers, les mois, les années, les siècles – toutes ces choses arbitraires ne forment que des signes extérieurs, n'indiquant que la mesure du temps. Mais non le temps lui-même. Car le temps est la vie de l'âme.

Après les poètes, ces encyclopédies qui sont à la portée de tous tentent de définir le *temps* : « Durée limitée, par rapport à l'Éternité. »

---

15 II temps, de [A *ce*] Pythagore III temps, [A *de Pythagore, « beau jusqu'au prodige, avec une longue chevelure et une cuisse d'or »*] <« une cuisse d'or » souligné> a toujours 17 III séduit les *savants et les philosophes, d'Aristote à Einstein,* [A *le révolutionnaire chevelu de la relativité*] [R *Voici au*] Et [AR *voici*] les poètes [R *également.*] *Voici l'auteur* [AR *fameux* A *célèbre*] d'Évangéline 19 I[a] interroge et qui *conduit,* dans I[b] interroge [R *et qui conduit,*] dans <Correction peut-être d'une autre main ; nous retenons ici la leçon de II, plus vraisemblable.> 19 III conclut [A *dans un saisissant raccourci.*] Je [A *le*] cite [R *en anglais* AR *son texte en anglais* A *dans le texte,*] pour ne *point* le trahir. [R *J'en*] *donnerai une traduction* [A *que j'ai*] *faite à la hâte, pour* [R *ceux* A *les auditeurs*] *qui ne* [R *comprennent point* A *savent*] *pas* [R *sa* A *cette*] *langue. ») //* What 25 II soul. // [A *Et*] *Je* me III soul. *(Longfellow).* // Mais 29 III tic-tac de l'horloge 31 III toutes [R *cela*] ces choses [R *sont*] arbitraires [R *et*] *ne sont* que des signes extérieurs, [R *ils*] n'indiquant 32 III du temps, *mais* [R *pas* A *non*] le temps lui-même 33 III l'âme. // [R *D'autre part*] *Cependant, ces mesures du temps, l'homme eut tôt fait de les marquer. À l'origine, ce furent les saisons ou les astres qui // D'autre part, les encyclopédies donnent cette définition du temps* : « Durée 35 III Éternité ». // À l'origine, les *premiers* hommes durent *faire peu de cas* de ces problèmes

---

2. Le passage qui suit, jusqu'à « ... dans les idées », ne figure pas dans HMH.

3. La citation qui suit n'a pu être identifiée.

4. Henry Wadsworth Longfellow, *Hyperion and Kavanagh,* Boston et New York, Houghton, Mifflin and Co., 1886, p. 109.

C'est honnête, ce n'est pas compromettant, cela ne fait de tort à personne. Cependant, nous ne sommes guère plus avancés dans la recherche du mystère, de l'inconnu. Vraisemblablement, à l'origine, les hommes durent s'inquiéter peu de ces grands problèmes métaphysiques. Ils s'empressèrent de fixer la marche du temps d'après les astres ou les saisons. Nos Indiens comptaient les lunes, les Égyptiens, les Chinois – les plus vieilles races du monde – ajoutaient à ces constatations sommaires des calculs sur la prodigieuse rotation du monde sidéral. Vinrent les premiers calendriers, basés sur les lois étonnantes et merveilleuses de la nature. L'histoire du calendrier déborderait les cadres de cent gros volumes, car elle indique les débuts, le développement, les progrès d'à peu près toutes les sciences.

Nous noterons, de façon plus brève, la réforme du pape Grégoire XIII qui nous permettra, dans une heure à peine, de rejeter l'année 1951 pour aborder, avec allégresse sans doute, l'année 1952, ceci à la profonde terreur des célibataires[5] timides, cernés et guettés par de jeunes vierges ne manquant point d'audace, et surtout, qualité supérieure, de suite dans les idées.

Les millénaires, les siècles, les années, les mois, les semaines, les jours, les heures, les minutes, les secondes – même leurs fractions, pour les besoins de la science, étant ainsi parfaitement morcelées – il s'ensuit que la mémoire d'un homme, au bout

40 II origine, les [R *premiers*] hommes 42 III temps *par* les astres 43 III Égyptiens, *les Chaldéens,* les Chinois ajoutaient *à ces calculs la courbe du soleil ou la marche des astres. (Car la terre ne tournait pas encore !)* Vinrent 45 II calculs [R *basés* <?>] sur la prodigieuse rotation [R *des astres*] du monde 46 III basés *naturellement* sur *ces* [R *phénomènes* A *lois merveilleuses et étonnantes*] de la nature 47 III calendrier *fournirait la matière* de cent volumes, car [R *c'est un peu l'origine* A *elle marque*] les débuts 49 III sciences. [R *Notre calendrier, comme vous le savez*] *Notons ici tout simplement* la réforme 51 III Grégoire XIII, [A *au XVI*e siècle,] qui 51 III heure, de [R *franchir* A *rejeter*] *résolument* l'année 52 III pour [R *entrer dans*] aborder, *sans doute avec* [R *courage* A *allégresse,*] l'année 1952, *bissextile par surcroît,* [A *ceci*] à la *grande* terreur 53 II ceci à la [R *grande*] profonde 53 III timides [R *et jeunes* A *et*] guettés 54 III vierges [R *plus*] ne manquant 55 III audace [R *et* A *ni*] de suite dans les idées. *(Cette dernière* // Les 58 II secondes *et* même III secondes *et* leurs fractions étant ainsi [R *implacablement* A *parfaitement*] morcelées 60 III mémoire [A *d'un homme,*] au bout

5. Allusion (explicite dans la variante 52) à la tradition voulant que, pendant une année bissextile, une femme puisse demander un homme en mariage.

d'un certain nombre d'années, ne peut guère repêcher, dans leur exactitude totale, la multitude de gestes et d'actes qu'il a posés. Car chaque seconde ressemble à la suivante, chaque minute aussi, rien ne paraît changer, mais elles tissent cependant un fil invisible et sournois qui, à la longue et à notre insu, s'est transformé soudain en un câble fait de l'acier le plus dur et le mieux trempé. Et c'est ainsi qu'un beau matin les cheveux blonds sont devenus des cheveux blancs[6]. Le tic-tac de l'horloge de Longfellow[7] semblait pourtant bien innocent, bien revêtu de ce lin candide cher à Verlaine[8].

Il y a cependant dans le temps des points de repère. De petits refuges pour le souvenir. Ils ne sont pas très nombreux, mais ils existent. Pour un Occidental, c'est-à-dire pour un chrétien, il y a Noël, il y a Pâques, il y a certains anniversaires d'êtres aimés, il y a généralement son propre anniversaire. Je dis généralement car il m'est arrivé déjà, à quelques reprises, voyageant à l'étranger, d'oublier la date du jour de ma naissance, n'ayant personne pour me le rappeler. Il y a aussi le 1er janvier.

61 III années *appliquées à l'exercice de la vie,* ne peut guère *surprendre,* dans leur [R *entière*] exactitude, *même approximative,* la multitude de gestes [A *et*] d'actes 63 III posés. *Chaque* seconde ressemble à *une autre,* chaque minute aussi, mais 64 II rien ne [R *semble* A *paraît*] changer 65 III sournois [R *qui, soudain, finit par à la longue*] qui *se transforme,* [A *à la longue et*] à notre insu, en un câble [A *fait*] de l'acier 66 II câble [A *fait*] de l'acier 67 III trempé. *C'est* ainsi 67 I^a,I^b c'est *aussi* qu'un <À l'instar de HMH, nous retenons la leçon de II, plus vraisemblable.> 68 III blonds *deviennent, un bon matin,* des cheveux 69 II Longfellow [R *paraissait* A *semblait*] pourtant III Longfellow [R *était pourtant*] semblait pourtant bien [R *inoffensif*] innocent. // Il 71 III cependant *des points de repère dans le temps,* [R *comme il y en a dans la géographie* A *(je parle ici du temps vécu)*] *comme certaines villes offrent des* [R *points refuges* A *relais* AR *certains*] *aux voyageurs.* [R *Ils* A *Ces refuges*] *sont peu* nombreux 73 III Occidental, il y a Noël 73 II c'est-à-dire [A *pour*] un chrétien 74 III anniversaires [AR *de naissance ou de mort*] d'êtres [R *chéris* A *aimés,*] et [R *aussi*] généralement [R *le sien* AR *son anniversaire* A *le sien,*] *je* dis 76 III arrivé [R *d'oublier*] à quelques 77 III étranger, [A *d'oublier*] *mon propre anniversaire,* n'ayant 77 II date [A *du jour*] de ma 78 III janvier. Je

6. La phrase suivante ne figure pas dans HMH.

7. Allusion au poème « The old clock on the stairs » tiré du recueil *The Belfry of Bruges and Other Poems,* dont chaque verset est scandé par la répétition de *« Forever-never ! Never-Forever ! »* (*The Poetical Works of H. W. Longfellow,* Cambridge, The Riverside Press, 1884, p. 93-94).

8. Allusion possible à un vers de *Sagesse,* « D'être l'enfant vêtu de lin et d'innocence ». Mais peut-être Grandbois songeait-il plutôt au vers, plus célèbre encore, de Victor Hugo, « Vêtu de probité candide et de lin blanc » (*Légende des siècles,* « Booz endormi »).

C'est un des meilleurs points de fixation, pour la mémoire. Je ne saurais guère, par exemple, raconter ce que je faisais, et où j'étais exactement, le 27 mars 1928 ou le 3 septembre 1933. Je me souviens davantage du premier jour de chaque année. Permettez-moi de vous en rappeler quelques-uns. À la façon de la salade russe, laquelle est, comme vous le savez, assaisonnée d'une certaine incohérence, et du mépris certain de l'art de la chronologie. J'ai passé plusieurs débuts d'années à Paris. Dans la grande capitale, et par cette nuit célèbre, tout le monde réveillonne, les ducs au champagne et au caviar, les clochards au saucisson et au vin blanc. Paris jette tous ses feux. Et des palais de la Muette aux refuges de l'Armée du Salut, la joie se propage, rayonne, s'étend comme un voile d'or merveilleux et léger.

Pour quelques heures, c'est l'évasion, l'oubli, et l'aube seule se charge de nous faire retrouver, avec nos soucis et nos tracas quotidiens, nos véritables papiers d'identité. Pour franchir gaiement la frontière sans douaniers qui sépare les années les unes des autres, Paris compose sans doute la ville la plus heureuse qui soit. J'ai célébré plusieurs fois la nouvelle année *en mer*. (Cette expression toute faite me fait singulièrement penser à Pierre Loti dont je dévorais avec avidité, durant mon enfance, les livres nostalgiques et nébuleux[9]. On ne le lit plus guère aujourd'hui, et je crois que c'est dommage, car les jeunes gens qui se destinent naïvement au métier de l'écriture pourraient y puiser quelques bonnes leçons de style.) Je me souviens d'un voyage sur l'Atlantique[10]. Je me rendais à Québec, via New York. Le temps était affreux, et l'océan soulevait avec rage de hautes vagues mugissantes et terribles qui n'étaient point, ainsi

79 II pour [D *le* S *la*] [R *souvenir* A *mémoire.*] Je 80 III guère *me rappeler* ce que je faisais, où 80 II exemple, [R *me rappeler* A *raconter*] ce 81 III exactement [R *par exemple,*] *le* [A *soir, par exemple, du*] 27 mars 1928 ou *la nuit* du 3 septembre 1933. [R *Mais*] *Mais les 1ers de janvier sont des points de fixation pour le souvenir. Me permettez-vous* de vous en rappeler quelques-uns ? <fin de III> 84 I[b] assaisonnée [R *d'* A *avec*] une certaine [R *incohérence, et de mépris autour de l'art de la chronologie* A *fantaisie.*] J'ai <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 85 I[a],I[b] mépris *autour* de l'art <Nous retenons la leçon de II, plus vraisemblable.> 90 II joie [R *rayonne* <?>] se propage 95 II Pour [R *sauter* A *franchir*] gaiement [R *de*] la frontière 107 II ainsi que *s'exprimerait* M. Victor

9. La phrase suivante ne figure pas dans HMH.

10. Il s'agit vraisemblablement de la traversée faite à l'hiver 1932. Grandbois s'était embarqué au Havre le 30 décembre 1931.

que s'exprimait M. Victor Barbeau, à la mesure de notre taille[11]. Cela tenait davantage des paysages apocalyptiques. Comme résultats, la très grande majorité des passagers demeurait confinée dans les cabines, en proie à ce mal innocent et perfide que l'on nomme le mal de mer. J'en parle sans aigreur, je n'en ai jamais souffert. Le soir, ou plutôt la nuit de cette nouvelle année, nous étions quelques-uns, réunis au bar. Six ou sept. Parmi nous, une seule femme, une Américaine un peu folle, fort belle d'ailleurs, qui ne cessait de faire le tour du monde avec la régularité de l'aiguille qui fait le tour du cadran. Elle tentait probablement de se fuir, ignorant encore que l'on se retrouve toujours, que l'on ne peut éviter la confrontation avec soi-même. Chacun porte sa petite vallée de Josaphat, sa petite vallée personnelle de Josaphat, de son vivant, avant les assises extraordinaires du dernier Jugement. Mes compagnons étaient gais, se souciaient du roulis et du tangage comme de leur première cravate et, selon une expression plutôt désuète, nous sablions le champagne. Le boute-en-train du bord était un Américain dans la trentaine, qui parlait plusieurs langues avec la plus grande facilité, et doué du don singulier de la sympathie. Tout le monde l'adorait. Nous franchîmes le cap de l'année nouvelle avec beaucoup d'aisance et de rires, malgré la rage des éléments. Nous avions remporté une victoire futile, mais certaine, sur la mer. Quelques jours plus tard nous arrivions dans le port de New York. Des agents commis aux douanes vinrent à bord pour le premier examen des bagages. Avec eux, des policiers. J'étais à côté de l'Américain. Ils lui mirent tout de suite, sans bousculade, les menottes d'acier, et l'entraînèrent. Il se retourna, me dit « Au revoir », haussa légèrement les épaules, eut un sourire un peu timide, comme pour s'excuser. Qu'avait-il fait, qu'était-il, je ne l'ai jamais su. L'Américaine continua ses voyages et pendant plusieurs années, à l'époque du jour de l'an, je reçus très régulièrement un petit mot d'elle, venant de Londres, de Los Angeles, de Rio, de Bombay, de Tōkyō. Cette correspondance unilatérale fut interrompue brusquement à la déclaration de la dernière guerre. L'Améri-

113 H plutôt [R *l'*<illisible>] la nuit 120 H Chacun [R *doit*] [D *porter* S *porte*] sa 129 H beaucoup [R *de f-* <illisible>] d'aisance 138 H fait, *qui* était-il 138 H l'Américaine [R *sur* <?>] continua 140 H elle, [R *daté*] venant

11. Allusion à l'essai de Victor Barbeau intitulé *Mesure de notre taille* (Montréal, *le Devoir*, 1936, 243 p.).

caine a pris sa place, dans mon souvenir, parmi la multitude de mes ombres.

Je me souviens d'un voyage sur la mer du Pacifique[12], à l'aube d'une nouvelle année. Traversée morne, des îles hawaïennes au port de San Francisco. Mer égale, méritant pour une fois son nom. La nuit de la nouvelle année se passa sans éclat. C'était aux jours les plus sombres de la crise économique. Hitler venait d'être nommé chancelier. Mussolini se préparait à la guerre de Libye et d'Éthiopie. Franco d'Espagne s'était emparé du pouvoir. Le cabinet français était bousculé toutes les vingt-quatre heures. L'Angleterre hésitait. Le président Roosevelt souriait devant les photographes des magazines internationaux. M. Bennett, à Ottawa, tentait de diriger les destinées de notre pays. M. King tentait, ce qui n'allait pas tarder, de déloger M. Bennett.

Je me souviens de la venue d'une nouvelle année sur l'océan Indien[13], j'étais passager à bord du paquebot le « *D'Artagnan* », des Messageries maritimes. Ce fut très joyeux, très frivole, marqué par les vins de Champagne. Il eût sans doute été plus compliqué de demander au maître d'hôtel un simple verre de lait. La nuit était d'une chaleur étouffante.

Je songeais aux nuits étincelantes et froides du Canada, et je les regrettais. On regrette toujours quelque chose[14]. Un autre premier janvier à Ch'ung-ch'ing, dans le Szu-ch'uan[15], à douze jours de l'embouchure du grand fleuve Yang-tsê. D'autres encore. Ceux de Port-Cros[16]. L'île est sauvage et merveilleuse,

162 I^a par les *rires* de champagne I^b par les *rires* [R *de* A *du*] champagne <Correction de I^b peut-être d'une autre main. HMH donne « les rires et le champagne ». Nous retenons la leçon de II, plus vraisemblable.>

12. D'après les repères fournis plus bas, on pourrait songer au 1er janvier 1935 : c'est en 1934 que Hitler devint chancelier et président du Reich et que le général Franco réprima le soulèvement des mineurs des Asturies. William Lyon Mackenzie King, après une éclipse de cinq ans, redevint Premier ministre du Canada en 1935, délogeant le conservateur Richard Bedford Bennett.

13. Il s'agit du 1er janvier 1934, alors que Grandbois entreprenait son grand voyage vers la Chine ; il était parti de Marseille, à bord du *D'Artagnan*, le 15 décembre 1933. Voir aussi l'émission 37, p. 240.

14. Les deux phrases qui suivent ne figurent pas dans HMH.

15. Voir p. 240, note 6.

16. Grandbois ayant souvent séjourné à Port-Cros, on ne saurait dater les fêtes du Nouvel An qu'il y a connues. La description qui suit reprend un paragraphe de l'émission 37, p. 242.

toute boisée, creusée de vallées et gonflée de montagnes, avec de petites plages de sable doré, encadrée de hautes falaises pourpres qui tombent à pic dans la mer bleue. Le parfum, l'odeur de cette île, mêlant le ciste à l'eucalyptus, l'œillet, la lavande et le mimosa, et comme accompagnement somptueux, l'haleine des cèdres et des pins, sont incomparables. Port-Cros est composé d'un château fort dessiné par Vauban, d'un cimetière clos comme un coffret précieux, d'une dizaine de maisons de pêcheurs, d'un hôtel provençal sans prétention, le mieux tenu de la côte méditerranéenne, et de quelques ruines envahies[17] par une végétation d'une vigueur qui fait penser à celle des tropiques.

Il y a aussi les nouvelles années de mon enfance. Elles demeurent, pour moi, les plus vivaces et les plus enchantées. Mais trop de deuils, depuis cette époque bénie.

Et permettez-moi, mes chers auditeurs, c'est encore l'expression consacrée, de vous souhaiter, pour l'année qui vient, l'accomplissement de vos plus chers désirs.

180 II penser [R *aux* A *à celle des*] tropiques 183 II demeurent, [R *chez* A *pour*] moi

17. HMH donne de ce passage une version abrégée et légèrement modifiée.

68 : LE CAP COD (1)[1]

1952-01-07, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Si vous me le permettez, nous allons faire ce soir un petit voyage, nous allons visiter l'une des régions les plus séduisantes et les plus accessibles de la république voisine, et que l'on nomme le cap Cod. Vous connaissez peut-être cette péninsule qui prend la forme, sur les cartes géographiques, ou vue d'un avion par temps clair, d'un immense bras replié dont l'extrême pointe apparaît comme l'ongle courbe, effilé et doré d'une vieille impératrice chinoise. Ce petit voyage, nous allons le faire en zigzag, dans l'espace et dans le temps, avec des allées, des reprises, des retours et des venues. C'est la meilleure façon de visiter le cap, du canal Bourne à Provincetown. Je mentionne tout de suite ici Provincetown, et c'est un peu commencer un voyage par la fin, puisque cette ville pittoresque est située à

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 5 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 5 f. II : Manuscrit de 31 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 31 en marge supérieure droite sous le titre courant « Le Cap Cod », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit incomplet de 8 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 8 en marge supérieure droite sous le titre courant « P » en p. 2 à 4. Titre « Provincetown » corrigé en « Le Cap Cod » et surtitre « Visages du monde » en p. 1 (BNQ).

4 III allons [R *faire* AR *commencer* A *entreprendre*] ce soir 5 III allons [R *aller*] visiter, [R *dans* A *chez*] *la république voisine,* [A *l'*][D *un* S *une*] *de ces* [R *endroits* A *régions*] [A *qui nous soit le plus*] *les plus accessibles* [AR *pour nous, qui*] *et les plus* [A *et tout à fait*] *charmante,* [AR *et très bucolique et*] que 7 III cette [R *presqu'île* A *péninsule*] qui prend 8 II vue [R *par temps clair*] d'un avion 9 III dont [R *la pointe de*] l'extrême 10 l'ongle <voir Appendice IV, p. 751> 13 II reprises, [A *des retours*] et des venues. C'est la [R *seule* A *meilleure*] façon

1. Seules les deux premières phrases de cette émission ont été publiées dans HMH, p. 179.

l'extrémité de la péninsule. Mais dans l'histoire, elle se place au tout premier rang des localités de la côte, car les fameux « pèlerins » du *Mayflower* l'abordèrent enfin le 11 novembre de l'année 1620. Je ne résiste pas au désir de rappeler, dans ses grandes lignes, l'odyssée de ces mêmes pèlerins dont s'enorgueillissent tant nos amis d'outre-frontière, et qui sont en quelque sorte leurs croisés. Au lieu de s'appeler Baudouin, Frédéric Barberousse ou Richard Cœur de Lion, ils s'appelaient John Turner, Richard Warren, Miles Standish, William Bradford.

Ils n'étaient cependant pas les premiers à fouler la plage de Provincetown. Dès 1602, Bartholomew Gosnold, capitaine du *Concord*, s'y réfugie, fuyant une terrible tempête. Les eaux de la baie se révèlent si abondantes en morues qu'il donne à cette curieuse langue de terre le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Trois ans plus tard, notre Samuel de Champlain y mouille également. Il en dresse une carte assez précise, et probablement étonné par les longues dunes onduleuses de ce sable si clair qui caractérise la pointe de Provincetown, il lui donne le nom de cap Blanc. Le sieur de Poutrincourt[2], qui fait aussi partie de notre héritage historique, visite le cap l'année suivante. En 1609, Henry Hudson[3] explore la région et l'appelle

19 III Mayflower *qui* [R *vinrent*] *mirent pied sur sa plage,* le 11 novembre 1620. *Il peut vous intéresser* [R *de connaître* A *que je rappelle*] dans 21 III ces [A *mêmes*] pèlerins dont s'enorgueillissent nos amis *les Américains* et [D *que* S *qui*] [D *leurs* S *leur*] [R *descendants tient de titres de noblesse sont, en somme, leurs* A *tiennent de*] croisés. 23 III Baudouin, *Richard Cœur de lion ou Frédéric Barberousse,* ils s'appelaient 25 II Richard [R *Turner* A *Warren,*] Miles 25 III Bradford. // *Les pèlerins du Mayflower n'étaient point* les premiers *à aborder les côtes du Cap Cod. En* 1602 27 III Gosnold, [R *à bord* A *capitaine du*] Concord, s'y [R *était abrité* A *est*] *réfugié,* fuyant une [R *épouvantable* A *terrible*] tempête. [R *La morue*] Les eaux de la baie se [R *trouvèrent* A *montrèrent*] si abondantes 32 III mouille. Il 32 III carte [R *fort détaillée,*] assez [R *exacte* A *précise,*] et probablement [R *un peu surpris* A *étonné*] par les [A *longues*] dunes 34 III Provincetown, il [R *nomme*] lui donne 35 III Blanc. [A *Le sieur de*] Poutrincourt, qui fait [R *également*] aussi 37 III l'appelle [R *la*] Nouvelle

2. Le baron Jean Biencourt de Poutrincourt, nommé lieutenant-gouverneur d'Acadie au printemps 1606, entreprit avec Samuel de Champlain, quelques mois plus tard, d'explorer la côte atlantique, dans le but de mieux connaître les tribus désignées sous le nom d'Armouchiquois. C'est pour célébrer le retour de cette expédition que, le 14 novembre 1606, Marc Lescarbot créera la première œuvre dramatique de langue française à être jouée en Amérique du Nord, *le Théâtre de Neptune.*

3. Henry Hudson est ce navigateur qui a donné son nom à la baie d'Hudson, mais aussi à la rivière Hudson qui baigne la ville de New York.

Nouvelle-Hollande. En 1614, le capitaine John Smith[4] l'aborde à son tour et la baptise Nouvelle-Angleterre. Il semble donc que ce fut la manie des navigateurs, à toutes les époques de l'histoire, de baptiser et de débaptiser à tour de rôle les mers et les terres qu'ils visitaient. Douce manie, que nous leur pardonnons bien volontiers, mais je doute que les cartographes aient beaucoup aimé ce procédé, qui compliquait singulièrement leur tâche.

Nous savons maintenant que toutes ces régions de l'Amérique du Nord étaient depuis longtemps connues par les Européens. Les Basques, les Portugais, les Scandinaves – et ceux-ci tout particulièrement – fréquentaient ces parages depuis au moins l'an mille, et venaient y faire la pêche, des côtes du Labrador, de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Écosse, à la Nouvelle-Angleterre, et connaissaient même les Carolines, où des vents contraires les avaient entraînés. Le continent américain eût été officiellement découvert depuis beaucoup plus longtemps si les hommes de ces voiliers avaient eu le souci, ou tout simplement la curiosité de connaître davantage ces terres inconnues.

Les pèlerins du *Mayflower* n'étaient point guidés par l'esprit de lucre ou le désir des conquêtes. Ils ne désiraient qu'une conquête, celle de la liberté, et surtout, de la liberté religieuse. Après avoir quitté l'Angleterre, ils s'étaient réfugiés en Hollande, où ils dressèrent leurs plans, et onze ans plus tard, ils s'embarquaient sur le *Mayflower* à destination de la Virginie. Le *Mayflower* n'est pas un bateau de luxe. C'est un trois-mâts jaugeant cent quatre-vingts tonneaux. Le 6 septembre, il laisse le port de Plymouth pour les grands espaces. Le voyage est extrêmement dur, et des tempêtes ne cessent de soulever de

39 III tour, et [R *le*] baptise *le cap* Nouvelle-Angleterre. [R *On peut penser* [AR *comprendre*] *que tous ces navigateurs*] Il semble que ce fut la [R *faiblesse* A *manie*] des navigateurs, [R *ou découvreurs*] [R *de* A *à*] toutes 41 III baptiser [R *à tour de rôle*] les mers [R *ou*] et les terres qu'ils *croyaient découvrir*. Douce manie, que <fin de III> 43 II les [R *cartho-*] cartographes 51 II Nouvelle-Écosse, [R *jusqu'aux*] à la Nouvelle-Angleterre 55 I[b] souci [R *ou tout simplement la curiosité de connaître davantage* A *de dresser la carte de*] ces <correction peut-être d'une autre main> 58 I[b] l'esprit [R *du* A *de*] lucre <correction peut-être d'une autre main> 60 II liberté, et [R *plus*] surtout 65 II il [R *quitte* A *laisse*] le port 67 II et [D *les* S *des*] tempêtes

4. Mort en 1631, John Smith a exploré, cartographié et structuré les colonies de Virginie et de Nouvelle-Angleterre.

monstrueuses vagues atlantiques. Des matelots tentent de se mutiner. Mais le complot échoue. Les vivres sont rationnés, l'eau devient rare. Le livre du bord note un décès. Mais une naissance[5] aussi : c'est un garçon, fils de Steven Hopkins, à qui l'on donne le nom d'Oceanus.

Les passagers sont au nombre de cent deux. Ils n'ont point du tout le goût du risque et de l'aventure. Ils quittent l'Europe dans l'espoir de trouver, dans un monde neuf, la sécurité et la paix. Ils sont tous pleins de courage et de foi, mais ce ne sont point des conquistadores au sens que l'on accorde généralement à ce terme. Parmi eux, un seul, Miles Standish[6], soldat de carrière, immortalisé par un poème de Longfellow, sait se servir d'une arme à feu. L'âge moyen des passagers atteint à peine la trentaine.

Un matin, après soixante-trois jours de navigation, ils aperçoivent la terre. Ils sont loin de la Virginie. Un pilote croit reconnaître la côte du cap Cod décrite et nommée par Gosnold, et ils décident de l'aborder. Le chroniqueur Mourt[7] relate :

> Après d'innombrables difficultés et d'effroyables tempêtes, et par la grande grâce de Dieu, nous aperçûmes la terre, le 9 novembre, et nous crûmes que c'était le cap Cod, ce en quoi nous ne nous étions pas trompés. Nous réussîmes à jeter l'ancre dans la baie le 11 novembre... La baie forme un port étonnant, qui pourrait abriter mille vaisseaux... Elle est tellement ronde qu'avant de mouiller, l'aiguille du compas fit tout le tour du cadran.

---

80 Il passagers [R *n'atteint pas la tren*] atteint 90 Il pourrait [R *contenir* A *abriter*] mille

---

5. D'après l'*Encyclopedia Americana*, il y eut pendant le voyage un décès et deux naissances, ce qui porterait à 103 le nombre de « pèlerins » ayant débarqué à Provincetown.

6. Dans son poème « The Courtship of Miles Standish » (1858), Longfellow raconte une histoire d'amours contrariées entre Standish, désigné comme capitaine du *Mayflower*, et une jeune fille nommée Priscilla. D'après le *Dictionary of American Biography*, ce récit n'aurait aucun fondement historique.

7. Mourt est le pseudonyme de George Morton. Il n'a pas fait la traversée sur le *Mayflower* avec les « Pèlerins », dont il était l'agent à Londres. C'est néanmoins sous son nom qu'il publia, à Londres, *A Relation or Iournall of the beginning and proceedings of the English Plantation setled at Plimouth in New England* (Londres, Printed for John Bellamie, 1622), seule chronique contemporaine de cette traversée et dont les véritables auteurs auraient été William Bradford et Gilbert Winslow. Cette chronique est généralement désignée sous le nom de *Mourt's Relation*. Voir *Dictionary of American Biography*, vol. 7, s. v. George Morton. La citation donnée ici aurait été traduite par Grandbois.

Ces apôtres de la liberté ne sont pas venus en Amérique pour voler de l'or, comme les aventuriers de Cortez, ou pour rafler, en échange de verroteries dérisoires, les peaux de castors des indigènes, comme le font certains trafiquants à l'emploi de quelques puissantes compagnies. Leur but est peut-être naïf, mais ils l'atteignent, dans la mesure où l'on peut atteindre un idéal. Ils sont sincères, et croyants.

Avant de mettre pied à terre, ils se réunissent dans la chambrée commune, et rédigent l'un des actes les plus anciens de l'histoire américaine, connu sous le nom de « Mayflower Compact[8] ». Dans ce document, ils réitèrent leur foi en Dieu, célèbrent Sa gloire, et font modestement soumission au roi Jacques de Grande-Bretagne et d'Irlande. Ce parchemin est signé par quarante et un passagers mâles[9]. Aucune signature de femme n'y apparaît. Ce n'est point la coutume, bien qu'elles aient partagé tous les périls et tous les dangers de leurs compagnons. À cette époque, les droits civils de la femme sont extrêmement maigres, et pour mieux dire, tout à fait inexistants. M^me^ Thérèse Casgrain[10] doit le déplorer sans doute. J'ajouterai cependant, pour le plaisir de M^me^ Casgrain, que dès le lendemain de l'arrivée, les personnes du sexe descendent sur la plage de Provincetown et s'empressent, à l'embouchure d'un ruisseau, de laver leur linge et celui de leurs hommes et enfants. C'est un lundi. Et c'est depuis ce célèbre jour que les ménagères de toute la côte nord-atlantique, de Halifax à New York, vaquent à ces travaux peu poétiques, mais essentiels, le lundi. Cette coutume est d'ailleurs fortement établie dans beaucoup de villages de la province de Québec. De sorte que l'on

105 II d'Irlande. // [R *Cet*] Ce parchemin 113 II sexe [D *descendaient* S *descendent*] sur 115 I^a^,II laver *leurs linges et ceux de* leurs I^b^ laver leur[R *-s*] linge[R *-s*] et [R *ceux* A *celui*] de leurs <Nous retenons cette leçon, plus conforme à l'usage, même si la correction semble d'une autre main.> 115 II hommes et [A *de leurs*] enfants 116 II célèbre [R *lundi* A *jour*] que

8. Ce texte de moins de trois cents mots servit de constitution à la nouvelle colonie jusqu'en 1691, date de l'intégration de la colonie au Commonwealth du Massachusetts.

9. C'est-à-dire par les seuls chefs de famille. Les quinze *male servants* dont on connaît la liste n'ont pas signé ce document.

10. Pionnière de la lutte pour la défense des droits des femmes au Canada, Thérèse Casgrain (1895-1981) a surtout milité, avant la Deuxième Guerre mondiale, pour qu'on accorde aux femmes le droit de vote.

peut conclure, sans risquer d'être taxé d'exagération, que si les femmes du *Mayflower* n'ont pas été jugées dignes de signer l'« Acte libérateur », elles ont cependant créé une tradition, et jeté les bases d'une habitude plus vivace que la plupart des manuscrits officiels, lesquels reposent généralement sous verre, dans ces musées poussiéreux que les visiteurs parcourent de façon distraite, pour ne pas dire avec ennui.

Les pèlerins descendent donc à terre le 11 novembre. Il ne s'agit plus de rejoindre la Virginie. On écarte ce rêve des climats plus doux et des paysages romantiques. Le voyage a été trop pénible et trop dur. Il faut enfin prendre racine. Mais la région se prête-t-elle à l'établissement définitif d'une colonie ?

Seize hommes, sous la direction de Miles Standish et de William Bradford, vont explorer la péninsule. Ils gravissent les dunes, et pendant quelques heures, n'aperçoivent rien qui puisse beaucoup les enchanter. Soudain, un chien aboie. Ils voient quelques Indiens qui fuient, tentent de les rejoindre, c'est peine perdue. Après avoir parcouru dix milles sur les sables, à travers de petits bois touffus de pins et de sapins, et franchi des mares d'eau stagnante, mi-douce et mi-salée, ils allument un feu de bivouac, des sentinelles prennent le quart, et ils passent ainsi leur première nuit sur la terre américaine. Ils poursuivent leur exploration dès les premières lueurs de l'aube. Ils voient un chevreuil, et trouvent, à leur grande joie, des sources d'eau vive. « Nous bûmes cette eau fraîche avec plus de plaisir que tous les vins que nous avions autrefois goûtés. » Plus tard, ils remarquent des sépultures indiennes. Puis du maïs sauvage.

Ils reviennent à bord du *Mayflower*. Ils sont déçus. La terre de cette pointe de la péninsule leur semble peu propice à la culture. Et la fin de novembre approche. Même à l'abri du merveilleux port naturel, des bourrasques de vent secouent le trois-mâts et glacent les passagers. Une seconde exploration est décidée. C'est le capitaine même du navire, maître Jones, qui la dirige. Mais cette fois-ci, en chaloupe. On longe les plages. Toujours cet aspect rude et sauvage, ne livrant que les apparences de la stérilité. Désillusions. Au retour, on tient un

138 II milles [R *à travers* A *sur*] les sables 140 II ils [R *élèvent* <?>] allument 146 II vins [R *auxquels* A *que*] nous 156 II Toujours [R *cette* <?>] cet

conseil. Les avis sont partagés. Les uns désirent demeurer ici même, les autres veulent hisser les voiles et rechercher une terre plus fertile. Mais les vents continuent de souffler avec violence, et la navigation sera hasardeuse. Bref, on décide de faire une troisième exploration. Dix pèlerins, et cinq ou six hommes de l'équipage y participent. Ils marchent tout le jour. À l'aube du jour suivant, ils sont attaqués par des Indiens qui leur lancent une volée de flèches. Miles Standish tire un coup de feu. Mais en l'air, pour effrayer. Il n'y a ni morts, ni blessés, durant ce bref engagement. Car cela se passe encore à une époque qui ne se flatte pas, par le moyen de la science, d'atteindre et de cueillir les plus fines et les plus rares fleurs de la civilisation humaine.

Cette troisième exploration sait convaincre les passagers qu'ils doivent quitter Provincetown. Il neige, il pleut, les vents ne cessent de rager. Mais on lève l'ancre. On longe les rivages intérieurs de la baie. On atteint un endroit que l'on nomme aujourd'hui Plymouth. C'est le 16 décembre 1620.

166 II Il [R *n'y eut* A *n'y a*] ni morts 173 II rivages [R *de*] intérieurs

69 : LE CAP COD (2)[1]

1952-01-21, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Plymouth n'appartient pas véritablement à la péninsule du cap Cod. Mais ce premier établissement des pèlerins du *Mayflower* a servi à celle-ci, et en quelque sorte lui sert encore de tremplin, ou de vaste porte d'entrée[2].

En foulant la plage de Plymouth, les pèlerins ne pénètrent point dans un paradis terrestre. Le premier hiver est très rigoureux, les vivres sont épuisés, et la mer sans cesse démontée

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 31 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 31 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Le cap Cod », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1. Date du 14 janvier 1952 raturée, puis remplacée par le 21 (ANC). III : Manuscrit de 32 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 32 en marge supérieure droite. Le titre « Le cap Cod » ne figure qu'en p. 1, 28 et 29. Surtitre « Visages du monde » en p. 1. Daté du 14 janvier 52 (BNQ).

4 III Plymouth [R *n'appartient pas, à proprement parler,* A *ne fait pas véritablement partie*] *de la* péninsule 5 III établissement des *passagers* du Mayflower 6 II Mayflower [R *lui*] a servi [A *à celle-ci*] et 6 III Mayflower *devait* [A *lui*] *servir* [A *en quelque sorte*] *d'antichambre, si l'on peut* [R *ainsi*] *s'exprimer* [A *ainsi*] *sans trop blesser les* [R *âmes* A *esprits* AR *trop*] [D *chauvines* S *chauvins*]. / / *Les pèlerins du Mayflower,* [A *dont je vous ai raconté brièvement l'histoire* AR *il y a quelques jours*] *en s'installant à Plymouth, ne pénètrent pas* dans 9 III terrestre. *L'hiver* est très *dur,* [D *la* S *les*] [R *mer démon*] vivres *manquent,* la mer 10 III démontée [R *empêche*] interdit [D *des* S *les*] pêches

1. Le texte de cette émission a été publié partiellement dans HMH, p. 179-182.

2. Les paragraphes qui suivent, jusqu'à « une importance capitale. », ne figurent pas dans HMH, qui enchaîne comme suit : « Il en est ainsi pour nous, Canadiens, »

interdit les pêches fructueuses. Il y a sans doute du gibier dans les forêts voisines. Il y a aussi les Indiens, dont on redoute les embûches et les traquenards, de sorte que les pèlerins, sans armes très sérieuses, – dans les bois, une flèche vaut dix sabres, car les corps à corps peuvent être facilement évités – les pèlerins doivent d'abord se contenter de faire le guet, tout en élevant un petit fort palissadé. Il faut aussi vivre et subsister, en attendant des jours meilleurs, c'est-à-dire des jours de soleil. On se nourrit de racines, de coquillages, de quelques rares poissons. Cette alimentation déficiente, la fatigue, la neige, le froid, contribuent singulièrement à réduire le nombre des colonisateurs.

Quatre mois après le débarquement de Plymouth, les cinquante et un signataires du fameux « Mayflower Compact » ne sont plus que vingt et un. Et déjà, avant de quitter le port de Provincetown, on avait noté quatre décès, dont celui de Dorothy Bradford[3], femme de William Bradford, le premier chroniqueur de l'établissement de Plymouth. Cependant la vie ne cesse de combattre les sombres coupes de la mort. La semaine dernière, je rappelais la naissance, en plein océan Atlantique, d'Oceanus Hopkins. En rade de Provincetown naît un autre garçon, fils de William White, que l'on nomme Peregrine. C'est le premier-né, en terre américaine, de la colonie des pèlerins. Peregrine White, si l'on tient compte des conditions sévères qui

11 III Il y a [A *sans doute*] du gibier [R *sans doute*] dans 12 III voisines, *mais il* y a aussi 12 III Indiens, [A *dont on redoute les embûches et les traquenards,*] de sorte 13 II traquenards, [R *démunis*] de sorte 13 III pèlerins, [R *ne*] *si démunis de* [A *solides*] *moyens de défense doivent d'abord songer à parer* aux [R *plus*] *attaques éventuelles,* doivent d'abord [R *subsister et vivre* A *vivre et subsister*], en attendant 19 III nourrit [A *de racines, de coquillages,*] de quelques rares poissons [R *et de racines* A .] Cette alimentation [R *défectueuse* A *déficiente*], la fatigue 20 III neige [R *et*] le froid 20 III contribuent *à réduire singulièrement* [D *le* S *les*] [R *nombre* A *membres*] *de la petite colonie.* Quatre 24 III un. [R *Et*] *Déjà,* avant de quitter Provincetown 26 III Bradford, [R *qui fut le premier* AR *l'historien* A *le premier chroniqueur*] de l'établissement 27 III Cependant, *toujours à Provincetown, le* [R *claire victoire de*] la vie ne [D *cessait* S *cesse*] de combattre [D *la* S *les*] sombres [R <illisible> A *coupées*] de la mort. [R *Et comme, sur les vagues atlantiques,*] *Je rappelais la semaine dernière* la naissance, en [D *plein* S *pleine*] [R *océan* A *mer*] Atlantique 28 II sombres [D *coupées* S *coupes*] de la mort 28 I[b] mort. [R *La semaine dernière*] [D *je* S *Je*] rappelais [A *plus haut*] la naissance <correction peut-être d'une autre main> 31 III Peregrine. [A *C'est*] [D *Le* S *le*] premier né, [A *en terre américaine,*] de la colonie 33 II White, [R *malgré*] si III White, *malgré la* [R *dureté*] *sévérité de l'expédition, doit être de* [A *bonne*] souche [R *vigoureuse*] [A *et de sang vigoureux,*] puis près

3. Voir p. 464, note 7.

ont entouré sa venue au monde, devait être de bonne souche et de sang vigoureux, puisque après avoir rempli plus tard d'importantes fonctions dans les affaires coloniales, lesquelles n'étaient point de tout repos, il atteindra l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Dix ans après le débarquement, en 1630, William Bradford fait reconnaître, par acte authentique, l'existence légale de la colonie Plymouth. Par ce même document, Plymouth obtient le gouvernement et la juridiction de la péninsule du cap. C'est pourquoi, du point de vue historique, Plymouth conserve une importance capitale. Il en est ainsi pour la géographie. Car nous, Canadiens, venant du Nord, il nous faut passer par Plymouth avant de parcourir cette étonnante péninsule nette et fraîche comme certaines régions de la Hollande, mais réservant cependant d'autres surprises que celles des tulipes, des moulins à vent, des corsages à fleurs, et des sabots vernis.

Plymouth aujourd'hui compose une petite ville de près de quinze mille habitants, qui sait avec bonheur fondre et lier la gloire de son origine aux distractions essentielles, semble-t-il, à nos besoins de hauts civilisés. Ainsi, le terrain de golf de la ville est l'un des plus séduisants qui soient, et de fervents amateurs de ce sport n'hésitent pas à le proclamer le meilleur de la Nouvelle-Angleterre, ce qui n'est pas peu dire. Car ce jeu suscite, chez certains, des enthousiasmes qui confinent à la pas-

---

35 III rempli [A *plus tard*] d'importantes 36 III coloniales, [R *qui* A *lesquelles*] n'étaient 37 III il [R *vit quatre-vingt-quatre ans* AR *jusqu'à* AR *vu* A *atteindra l'âge de*] quatre-vingt-quatre 38 III ans. // [A *D'autres années passèrent.*] *En* 1630 40 III par [R *acte authentique, la légalité,* AR *lettres patentes, la légalité de,* A *acte authentique*] l'existence 41 III Plymouth. *Et par* ce 41 III obtient [A *le gouvernement et la*] juridiction [R *sur* A *de*] la péninsule 43 III pourquoi [R *avant de pénétrer* AR *visiter le* A *historiquement, du point de vue de l'histoire,*] Plymouth [R *possède* A *conserve*] une importance 44 III est *de même si l'on tient compte de* la géographie. *Pour* nous 46 III avant [R *d'aborder ces*] de parcourir [R *la* A *l'étonnante*] péninsule [R *étonnante,*] nette 47 III certaines [R *parties* A *régions*] de la Hollande 48 III celles des « *polders* », [R *ou*] des moulins à vent, [A *des corsages à fleurs*] et 52 III son [R *âge* A *origine*] *avec les* [R *commodités nécessaires* A *distractions essentielles,*] semble-t-il, à [R *notre*] nos 53 II Ainsi, le [R *club* A *terrain*] de golf III Ainsi, [R *un*] le *club* de golf 54 III l'un des [R *plus* A *mieux*] *agencés* [R *et*] qui soient, et [D *des* S *de*] [R *amateurs*] fervents 55 III proclamer *le plus irrésistible* de la Nouvelle-Angleterre. *C'est tout* dire. *Le* jeu *de golf, très honorable en soi,* suscite [A *cependant*] *des passions extrêmes, et j'ai* connu

sion dévorante. J'ai connu des gens qui ont parcouru la terre entière afin de juger des valeurs respectives de chaque terrain voué à l'exercice de ce sport. Les uns tiennent pour le golf de Singapour, d'autres pour celui de Bombay, d'autres pour celui de Cannes, d'autres encore pour celui de la Malbaie québécoise. J'avoue que j'ai moi-même beaucoup aimé ce jeu, dans ma prime jeunesse, et je ne l'ai abandonné que parce que mon état provisoire, et tout à fait instable, de voyageur, me le rendait difficile. J'y reviendrai, si Dieu me prête vie, et les possibilités matérielles de l'exercer, dans ma seconde et dernière enfance, laquelle, au train où vont les choses, parmi cet épouvantable galop des années, ne saurait guère tarder.

Les très vieilles races peuvent difficilement comprendre cet acharnement à frapper une petite balle inoffensive, au moyen de bâtons, avec le plus grand sérieux, dans le but de la faire disparaître dans un trou minuscule. On raconte à Shanghai, – mais que ne raconte-t-on pas à Shanghai – que lorsque les Anglais célébrèrent l'ouverture du premier terrain de golf de la grande ville, un mandarin chinois, invité par le consul général, regarda d'abord le jeu avec la plus grande attention. Au bout de quelques minutes, il se pencha vers le consul :

– Combien donnez-vous à ces hommes pour qu'ils accomplissent tous ces gestes mystérieux et futiles ?

---

58 III gens qui [R *parcouraient le monde, de San Francisco à Bombay, à San Francisco, en passant par* [AR *longeant*] *tous les méridiens* A *ont parcouru la terre,*] afin 60 III voué à ce sport 61 III Singapour, d'autres pour celui de *Palm-Beach*, d'autres *encore* pour celui de Cannes, [R *etc.* A *certains pour celui de la Malbaie.*] *Discussions à n'en plus finir. Comparaisons vouées à la stérilité. Comme* [A *d'ailleurs*] *toutes les comparaisons. J'ai* beaucoup aimé *le golf*, dans ma *première* jeunesse, [A *je l'ai abandonné parce que mon état provisoire de voyageur ne s'y prêtait plus.*] J'y 61 II Bombay, d'autres [R *encore*] pour celui de Cannes, d'autres [A *encore*] pour celui de la Malbaie [R *du Québec*] québécoise 66 III vie, [R *dans ma se*] et [A *aussi me fournit*] les 67 III seconde [A *et dernière*] enfance, [R *ce qui,* A *laquelle,*] au train 68 I^a,I^b où *sont* les choses <À l'instar de HMH, nous retenons la leçon de II, plus correcte.> 68 III choses, [R *et le* AR *dans* A *parmi cet épouvantable*] galop 69 III saurait [A *guère*] tarder. [A *Mais*] [D *Les* S *les*] très 71 III balle, [R *dans* A *avec*] le plus 73 III dans un [R *réservoir*] trou 75 II Anglais [R *inaugurèrent*] célébrèrent III Anglais, [A *dans cette ville,*] *inaugurèrent le* premier 75 III golf, un mandarin [R *assis près* A *chinois, invité*] du consul général, [R *con*] regarda 79 III Combien [R *payez-vous* A *donnez-vous à*] ces hommes [R *pour* AR *afin* A *pour*] [A *qu'ils*] [R *accomplissent* AR *fassent* A *accomplissent*] tous ces gestes [R *inutiles* A *futiles ?*] *Le consul, stupéfait,* ne sut [A *d'abord*] que répondre. Puis il dit

Stupéfait, le consul ne sut que répondre. Puis il se ressaisit et dit :

– Mais ils ne sont pas payés ! Ils doivent au contraire donner de grosses sommes d'argent pour pouvoir se livrer à cet exercice !

Alors le mandarin reprit :

– Mais n'ont-ils pas de serviteurs, qui pourraient lancer la balle dans le petit trou avec la même dextérité ? Les maîtres observeraient le jeu comme nous le faisons, au frais, sous des parasols, en dégustant ce délicieux thé, et sans la moindre fatigue !

La légende de Shanghai ajoute que le consul anglais, ahuri, et désespérant de ne jamais connaître les complexités de l'âme asiatique, demanda son rappel[4].

L'on me pardonnera cette digression. Lorsque j'ai commencé ce propos, je ne soupçonnais guère que je vous parlerais de sport, de Shanghai, d'un mandarin chinois, et d'un haut fonctionnaire du service civil anglais. Mais avec ses milliers de visages aux innombrables facettes, le monde prête volontiers à ces écarts. Les trois points classiques du discours conviennent

81 II se [D *remit* <?> S *ressaisit*] et dit 83 III payés[R , A *!*] [D *au* S *Au*] contraire, ils doivent [R *payer*] *eux-mêmes* [A *payer*] pour [R *pratiquer* A *se livrer à*] cet exercice 87 III Mais [R *ne serait-il pas plus* AR *alors*] [R *peuvent-ils pas* AR *n'ont-ils pas suffisamment de serviteurs pour*] *où sont leurs serviteurs, qui pourraient* [R *jeter* A *lancer*] la balle dans le [A *petit*] trou 88 III dextérité, [R *alors qu'ils pourraient par* A *?*] *Les* maîtres [R *rega*] *contempleraient* le jeu 92 III Shanghai *veut* que 93 III désespérant de [R *ne* AR *jamais* A *ne jamais*] connaître [R *jamais*] l'âme 94 III rappel, [R *qu'il* A *et l'*]*obtint. Que l'on me pardonne cette digression.* [R *Le monde, avec ses milliers de visages, avec ses millions de* [AR *aux innombrables*] *facettes,* [AR *qui*] *se prête volontiers.*] *Je ne* [R *savais*] *soupçonnais* [R *pas que* A *guère,*] *lorsque* j'ai commencé *d'écrire* ce propos, [A *que*] je vous parlerais de [R *golf* A *sport*], de Shanghai 97 III mandarin, et d'un [R *brave* AR *haut* A *grave*] fonctionnaire [AR *important*] du service 98 III Mais *le monde, avec ses milliers de facettes* [R *se*] *prête volontiers à ces* [A *légers*] *accidents qui rompent* [A *malheureusement*] *la forme* [R *classique de la narration* A *régulière du récit*] [D *laquelle* S *lequel*] *doit* [R *tant* A *être soumis*] *à la logique, cette* [R *trouvaille* A *discipline*] *intellectuelle de l'homme. Cependant* [R *les inventions* AR *renouveaux* <?> A *le mécanisme de la raison dirigée*] *de l'homme,* [A *si génial soient-*][R *ils* A *il* A *ils*] *ne* [D *peuvent* S *peut*] *rien contre ou pour les mouvements de la nature,* [R *et les frontières d*] *et très peu contre les* [R *bonds surprenants* AR *surprises* A *bonds*] *déconcertants de la mémoire ou de l'imagination.* // Plymouth

4. Les trois paragraphes suivants ne figurent pas dans HMH.

admirablement à l'établissement d'une thèse, où la continuité de la pensée exige une logique rigoureuse, il n'en est pas ainsi du récit, extrait de la mémoire et des souvenirs, qui procède par bonds déconcertants. De même que le grenier d'une vieille maison ancestrale entasse pêle-mêle les objets les plus hétéroclites. Apparemment, car ces trésors incongrus, attendrissants et fanés, sont liés les uns aux autres par ce fil invisible qui est la vie, qui fut la vie. Ils ont été touchés et caressés par des mains aussi vivantes que les nôtres.

Je m'excusais d'une première digression, voici que sur celle-ci, j'en greffe une seconde. Ce qui retarde toujours notre petit voyage du cap Cod. Mais nous avons le temps pour nous, c'est une promenade de vacances, et les vacances sont faites, j'imagine, pour la flânerie, l'insouciance et le repos.

Plymouth possède de très belles plages, des monuments célèbres, tous dédiés à la mémoire des pèlerins et de leurs descendants, un parc dont les allées, bordées d'arbres romantiques, partagent des pelouses d'un vert inégalable, que l'on ne peut retrouver qu'en Irlande.

Le port de Plymouth est pittoresque et coloré à souhait. L'on peut sans doute regretter les trop nombreux casse-croûte où le hot-dog et le coca-cola sont souverains ; la clameur infernale des boîtes à musique, ornements indispensables des petits restaurants pseudo-modernes ; le sans-gêne bruyant, confinant trop souvent à la grossièreté, d'une jeunesse portant les signes éclatants d'un rare épanouissement corporel, et la marque, non moins évidente, hélas ! d'un vertigineux vide de l'esprit. Le melting-pot ne semble pas encore tout à fait au point (Chut ! chut ! tout ceci entre nous !).

---

103 II qui procède[R *-nt*] par 105 II maison [A *ancestrale*] entasse 116 III dédiés [R *ou*] à la mémoire 117 III descendants, un [R *grand*] parc [R *ombra*] *orné de bassins* [A *d'eau pure,*] [R *où les pelouses ombragées de gr beaux arbres centenaires*] *et* [D *des* S *ses*] *allées romantiques, bordées de beaux arbres centenaires, divise des* pelouses 118 II partagent [R *une* A *des*] pelouses 120 III Le *petit* port 121 III regretter *la plaie des* trop 122 III sont *rois* ; la clameur *ahurissante* des boîtes 123 III ornements *de chaque petit restaurant dit moderne* ; le sans-gêne [R *et trop souvent la grossièreté*] confinant 125 III jeunesse [R *trop précoce*] portant les signes d'un rare [A *et magnifique*] épanouissement 126 III et *les signes* non moins [R *visibles* A *évidents, hélas,*] d'un vertigineux 128 III l'esprit. Mais 128 II melting-pot [R *n'est* A *ne semble*] pas encore [A *tout à fait*] au

Mais il y a les barques, les chalutiers, les goélettes, les schooners, les yachts de plaisance, les voiles blanches sur l'eau bleue, et ces longues jetées, construites sur pilotis, qui appartiennent à cette mer dont l'inexprimable grandeur nous fait vite oublier la sottise, la maladresse, et l'inconscience des hommes[5].

Voici maintenant, à une quinzaine de milles de Plymouth, le canal du cap Cod, la frontière. Le canal n'atteint certes pas les proportions gigantesques de Suez ou de Panama, mais il n'en demeure pas moins une merveille de la science et de l'art des ingénieurs. Trois ponts le surplombent, de la baie à l'océan. Nous franchissons le premier de ces ponts, et nous sommes au cap Cod.

Il est difficile, sans le trahir, de décrire le cap Cod. Je me contenterai ce soir de vous en faire une description générale, c'est-à-dire sommaire, tout en m'aidant de recueils et de cartes géographiques. Non pas que je ne connaisse pas un peu le cap. J'y ai passé, à différentes reprises, plus de six mois, et ces séjours m'ont toujours ravi. Cependant je suis ainsi fait que l'atmos-

130 III barques *du port,* les chalutiers, [A *les schooners,*] *les voiliers de plaisance,* [R *les marins vrais* <?> *vrais matel* <?> *ce va-et-vient les* A *les petits vapeurs côtiers, et ces*] longues 132 III qui *s'élancent vers* cette 134 III sottise et l'inconscience 134 III hommes. // [R *En quittant Plymouth* A *Voici maintenant,*] à une 135 III Plymouth, [R *nous atteignons* AR *c'est*] le canal 136 III Cod. [R *C'est ici, la frontière après Nous franchissons*] Le canal, [R *qui n'a aucunement la prétention d'atteindre au gigantisme ne peut*] n'atteint 137 III Panama, [R *mais il n'en demeure pas moins – il a huit milles de longueur –*] mais 138 III merveille de [R *technique* A *la science*] des ingénieurs. Trois [A *hauts*] ponts 140 III premier [A *de ces*] [D *pont* S *ponts*] [A *du côté de la baie,*] et nous *voici* [AR *vraiment*] au 141 III Cod. // *Comment décrire le cap sans le trahir ! Ce soir,* je [R *me bornerai*] *tenterai* de vous en [R *fournir* A *donner*] une description *très* générale, [A *et naturellement*] *très* sommaire. [R *pour cette raison même, car*] *les descriptions générales* [R *manquent* A *trompent*] *toujours* [R *à l'exactitude* A *la vérité*] *par quelque côté, c'est une loi bien* [R *connue* A *établie.*] Cependant, *pour ceux* [R *d' parmi* A *d'entre*] *vous qui ne connaissez pas la péninsule, je me permettrai de* [R *paraphraser tout*] *faire* [A *pour cette fois*] *le guide,* [R *tout en*] *me servant de statistiques, de chiffres, de notions* [A *précises*] *puisées dans des brochures* [R *publicitaires* A *savantes*] *ou dans des livres fervents.* [A *C'est*] [D *Pour* S *pour*] [R *l'* A *une idée d'ensemble.*] Non pas 145 III connaisse pas [A *un peu*] le cap. 146 III passé, à [R *plusieurs* A *différentes*] reprises 146 II mois, [R *qui* A *et ces séjours*] m'ont III mois, *qui* m'ont *enchanté.* Cependant 147 III suis [R *beaucoup plus sensible à* A *ainsi fait que*] l'atmosphère, [A *l'aura*] d'un pays [R *qu'à la dénomination*] me *touche davantage* que *le chiffre ou le nombre. J'ai traversé l'Atlantique une trentaine de fois.* Un jour, [D *à* S *au*] [R *bord* A *bar du bord*] d'un [R *bateau* A *vaisseau*] de la *compagnie* Cunard – [R *Que c'était l'Alaunia,*] coulé au [R *très* A *tout*] début de la [A *dernière*] guerre

5. Le paragraphe suivant ne figure pas dans HMH.

phère, l'aura d'un pays ou d'une région me touchent beaucoup plus que les mesures, les chiffres et les statistiques. Un jour, à bord d'un vaisseau de la Cunard[6], – coulé au tout début de la dernière guerre par les Allemands, – une jeune femme, qui en était à sa première traversée – j'en avais, pour mon compte, fait une vingtaine – me demande :

– Quelle est exactement la distance entre Québec et Cherbourg ?

Je lui réponds candidement que je l'ignorais.

– Vous qui faites la traversée deux fois par année, vous êtes un drôle de voyageur ! Voici la distance exacte...

Et elle me la donne, avec un petit air triomphant et supérieur. C'était d'ailleurs juste. Or la mer était calme, nous étions encore dans le golfe du fleuve. Le lendemain, les vagues de l'Atlantique se firent plus sévères. Je ne la revis plus avant Cherbourg. À l'examen de la douane, je lui demandai en souriant :

– Et combien, m'avez-vous dit, de milles marins entre Québec et Cherbourg ?

Elle était pâle, exténuée, ses yeux bleus de blonde me lancèrent un regard foudroyant et noir. (C'est ainsi que s'exprimait Pon-

152 III était à *son premier voyage,* me demande : « Quelle est [A *exactement*] la distance entre Québec et *le Havre ?* » Je lui [D *répondis* S *réponds*] [A *candidement*] que je [R *n'en savais absolument rien.* AR *ne le savais pas de façon précise* A *que je l'ignorais d'une façon.*] *Entre deux mille milles marins ou trois mille milles marins,* [A *ou*] *à peu près. « Et vous faites* la traversée 158 III exacte... *Elle* me la [R *fournit* A *donna*] avec un air triomphant. [A *C'était d'ailleurs exact.*] *La* mer 160 III étions dans le golfe du *Saint-Laurent.* [R *Plus tard, je revins, la mer devint plus* A *Le lendemain,*] les vagues 162 III avant [R *Che-*] *le débarquement de* Cherbourg. *Aux douanes* [R *le hasard*] *françaises, le hasard nous réunit,* [R *avec par*] *nos bagages étaient voisins. Je* [R *lui dis* AR *demandai* A *ne pus m'empêcher de lui demander*] en souriant 163 II examen [D *des* S *de*] [A *la*] [D *douanes.* S *douane*] *Je* lui 164 III combien [A *m'avez-vous dit,*] de milles 166 III était [A *exténuée,*] *pâle,* [R *exténuée, sa beauté de blonde,*] ses 166 III me [R *jetèrent un regard* A *lancèrent,*] *ainsi que* [D *s'exprimerait* S *s'exprimait*] *Ponson du Terrail, un regard noir.* Puis elle *se ressaisit et* se mit à rire. *Par la suite, nous devînmes* de [R *très*] *bons amis,* [R *et quand*] *il ne fut plus question* <Cette dernière phrase est entourée, comme pour indiquer un déplacement.> *Un dîner,* à bord du *wagon-restaurant* Cherbourg-Paris

6. En variante, on trouve le nom de l'*Alaunia.* Construit en 1925, il remplaçait un premier navire portant ce nom et construit en 1913. L'*Alaunia* a été réquisitionné par le ministère britannique de la Guerre le 24 août 1939, quelques jours avant la déclaration de guerre officielle (voir Francis E. Hyde, *Cunard and the North Atlantic 1840-1973,* Londres, Macmillan, 1975, p. 332-334).

son du Terrail[7].) Puis elle se mit à rire. Les malencontreux effets du mal de mer l'abandonnaient enfin. Un déjeuner à bord du rapide Cherbourg-Paris nous réconcilia tout à fait.

Le cap Cod, avec ses dunes, ses plages, ses lacs, ses petites maisons blanches, toujours fleuries, comme si c'était tous les jours fête, ses grandes routes créées pour la vitesse, ses innombrables petites routes conduisant de la mer à la baie, le cap Cod nous offre un visage étonnant. Sa superficie est de six cents milles carrés. On y trouve quinze petites villes avec chartes, et plus de cent villages. (Détail : soixante-huit de ces villages jouissent d'un bureau postal.) La population sédentaire du cap atteint près de cinquante mille habitants. Mais la grande originalité du cap, c'est que, cerné par d'admirables plages, il renferme exactement trois cent soixante-cinq lacs ou étangs. Un lac pour chaque jour de l'année, pour peu que l'année ne soit pas bissextile[8].

Et voilà ! Que l'on ne me reproche plus de ne pas savoir manier les statistiques !

171 III Cod, [R *n'est pas un désert, malgré ses dunes,*] avec 172 III fleuries, *ses forêts,* ses grandes routes [R *et ses petits chemins*] créées 173 III ses [A *innombrables*] petites routes [R *innombrables*] conduisant de la *baie à l'océan, compose* un visage [R *qui étonne* A *étonnant.*] *Le cap* [R *a une* AR *détient*] superficie de six 176 III quinze [A *petites*] villes 178 III bureau *de poste*) La population [A *sédentaire*] du cap 179 III habitants. *L'originalité* du cap, c'est [R *qu'entouré* A *que cerné*] de [A *longues*] plages [R *infinies* A *interminables,*] il renferme 181 III étangs *intérieurs.* Un 182 III peu [R *qu'elle* A *que cette année*] ne soit pas bissextile. <fin de III>

7. Romancier du XIX^e^ siècle, Pierre Alexis, vicomte Ponson du Terrail, abusait des métaphores ronflantes et du ton emphatique.

8. Le paragraphe suivant ne figure pas dans HMH.

70 : LE CAP COD (3)[1]

1952-01-28, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Après avoir franchi le canal du cap Cod, et si l'on a pris la route qui longe la baie, la première petite ville que l'on rencontre se nomme Sandwich[2]. Je m'empresse d'ajouter que ce nom n'a rien de commun avec le célèbre mets, si l'on peut dire ! « américain », qui est d'ailleurs en passe de devenir également, et très malheureusement, la nourriture nationale canadienne. Si nos arrière-grands-mères, surgissant de leurs tombes, pouvaient parler ! Elles ne le font pas. Au ciel, elles ont sans doute à s'occuper trop des agissements malencontreux de leurs arrière-petits-fils ou filles, tentant de leur ménager une toute petite place, un humble strapontin, au tout dernier balcon du paradis.

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit de 33 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 33 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Cap-Cod » (n'apparaissant qu'aux f. 2 à 6), avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit incomplet de 32 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 32 en marge supérieure droite, sous le titre « Le Cap Cod », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC).

4 III *La première ville que l'on rencontre* [R *en*] *après avoir franchi le canal du cap Cod, et si l'on prend la route qui longe la baie, se* nomme 6 III Sandwich. *Je crois inutile de mentionner que cette appellation* n'a rien 7 III célèbre [R *plat* A *mets*] *national américain* [A *et qui est en passe de devenir également et malheureusement le plat national canadien.*] Sandwich est la [A *plus vieille*] ville 10 II arrière-grands-mères, [D *surgissaient* S *surgissant*] de leurs

1. Les six premiers paragraphes de cette émission ne figurent pas dans HMH. Le reste a été publié, avec des omissions, p. 182-185.

2. Sans doute cette ville tient-elle son nom de la ville de Sandwich, dans le comté de Kent, en Angleterre.

Sandwich est la plus vieille ville de la péninsule. Avec une population atteignant à peine quatorze cents habitants – sédentaires – Sandwich réussit à réunir d'immenses fermes, équipées selon les méthodes les plus modernes. Ces établissements, propriétés de l'État, font l'élevage des poissons et du gibier à plumes – gélinottes, coqs de bruyère, faisans, etc. – lesquels sont ensuite apportés dans les trois cent soixante-cinq lacs ou étangs du cap – je parle ici naturellement des poissons – et distribués, – c'est ici le gibier, – parmi les forêts de la péninsule, de sorte que les pêcheurs à la ligne, vermisseau, ou mouche, et que les audacieux Nemrods, casqués de coiffures à longue visière qui les fait tous ressembler au président Truman, – question de goût vestimentaire, je n'ai rien critiqué ! – de sorte que, dis-je, tous ces amants de la nature, des grands espaces – ils pleureront sur la mort de leur chien, mais ils vont canarder gaillardement le premier lièvre venu – ces nobles amants de la nature peuvent s'en donner à cœur joie lorsque le temps légal de la chasse ou de la pêche est arrivé.

Le nom de Sandwich est apprécié tout particulièrement par les amateurs d'antiquités, pour les œuvres de ses verriers, devenues fort rares aujourd'hui. Ce sont des verreries d'art que l'on ne peut plus trouver que chez les riches collectionneurs, ou dans les musées. Cette rareté a provoqué l'attention de certains commerçants très avisés, mais peu scrupuleux, qui ont réussi de les imiter avec une telle perfection qu'il est difficile

16 III péninsule. [R *De* A *Avec une*] population *qui atteint* [R *à peine*] *1332* habitants, – *je parle ici des* sédentaires 18 III fermes *qui sont* équipées selon les *procédés* les plus 19 III établissements, [R *qui sont la*] *propriété* de l'État 21 III plumes, – *faisans, coqs de bruyère, gélinottes,* etc., – lesquels 22 III ensuite [R *transvasés* A *apportés*] dans 22 I[a],I[b] trois cent *cinquante*-cinq lacs <Nous retenons la leçon de II, qui confirme le chiffre donné à l'émission précédente.> 24 III distribués – *et* c'est 25 III sorte que les [R *pêcheurs et les*] Nemrods [R *et les pêcheurs*] casqués 25 II que les [D *pêches* S *pêcheurs*] à la ligne, [R *au*] vermisseau, [R *à la* A *au*] mouche, [A *et*] que 26 III coiffures à *longues visières,* [A *qui les font ressembler au président Truman,*] peuvent 28 II sorte que, [A *dis-je,*] tous 29 II espaces, [R *prennent*]-ils 32 III légal [D *des* S *de*] [R *chasses* A *la*] chasse [A *et de la pêche*] est *venu. Cependant, le* nom 33 II est [R *venu* A *arrivé.*] // Le 34 III Sandwich est *surtout connu* [R *chez* A *parmi*] les amateurs d'antiquités, [R *par* A *pour*] *ses* [R *verreries, qui* A *verriers dont les œuvres*] *sont devenues* fort rares. Ce sont *objets* [A *d'art*] que l'on 36 II sont des [R *œuvres* A *verreries*] d'art 37 III trouver *aujourd'hui* que chez *de* riches 38 III musées. *Leur réputation a attiré* certains commerçants avisés, *ils* ont réussi de les imiter *à la perfection, de sorte* qu'il

de distinguer la copie de l'original. Des experts chevronnés s'y trompent. L'aventure n'est pas nouvelle, et de par le monde, il y a beaucoup plus de faux Raphaël que d'authentiques toiles du grand peintre.

Après avoir quitté la petite ville, et longeant toujours le côté intérieur de la péninsule, nous atteignons Barnstable, la ville la plus nombreuse du cap, qui possède plus de dix mille habitants. Ville d'affaires, où les magasins abondent, faisant les délices de nos compagnes tout en nous plongeant dans le plus profond désespoir, ville où l'on peut trouver les dernières nouveautés de New York ou de Boston, imitées naturellement des toutes dernières créations de Paris. Les artisans américains sont fort ingénieux, et l'on ne peut oublier que la vitesse de l'avion peut dépasser la vitesse du son.

Le soir, la ville est illuminée, et sa rue principale ressemble à un minuscule Broadway. Car chez nos voisins, tout doit ressembler à quelque chose. Cependant, pour les gens qui veulent absolument se livrer à ce « vice impuni » qu'est la lecture, Barnstable se pique de posséder la plus ancienne bibliothèque publique du continent américain. Elle fut fondée en 1644. Elle renferme plusieurs dizaines de milliers de volumes. Je n'y ai pas trouvé *Tit-Coq*[3], ni les *Îles de la nuit*[4]. Par contre, j'ai pu y admirer les œuvres complètes d'Alexandre Dumas, magnifi-

41 III l'original, *et* [A *même*] *des* experts [R *même*] s'y trompent 42 III nouvelle, et, [A *de par le monde,*] il 45 III avoir *laissé* la 45 III ville et *toujours longeant* le côté 46 III Barnstable. *C'est* la ville 47 III plus [R *populeuse* A *nombreuse*] du cap, *(je parle toujours de la population sédentaire.) Elle* possède 48 III abondent, [R *dans lesquels on* A *où*] l'on 49 II compagnes [R *et* A *tout en*] nous 50 III dernières *créations* de New York 51 III Boston. Le soir 55 III sa [A *rue principale*] [D *ressemble* S *semble*] [R *ressemble à*] un *petit* Broadway. *Restaurants, cinémas, montres* [A *ou vitrines*] des *magasins comme si c'était* [A *tous les jours*] *la veille des Fêtes. Pour* les gens qui *se livrent* à ce 55 II ressemble à un [R *tout petit* A *minuscule*] Broadway 59 II plus [R *vieille*] ancienne [R *librairie* A *bibliothèque*] publique du continent III plus *vieille librairie* [A *publique*] du continent 60 III fut [R *établie* A *élevée*] en 1644. Nous 63 II admirer [R *l'* A *les*] *œuvre*[A *-s*] *complète*[A *-s*] d'Alexandre Dumas, [R *fils*] magnifiquement

3. Cette pièce de Gratien Gélinas, créée et publiée en 1948, avait connu un énorme succès à Montréal. En janvier 1951 – un an, donc, avant la diffusion de cette émission –, *Tit-Coq* avait cependant connu l'échec à New York.

4. Au moment de la diffusion de cette émission, Grandbois avait publié cinq ouvrages dont deux recueils de poèmes : *les Îles de la nuit* (1944) et *Rivages de l'homme* (1948).

quement illustrées, sur papier rare, et glacé comme un miroir. Traduites en anglais, naturellement.

Nous avons parcouru déjà le tiers de la route de Provincetown. Afin de nous réserver ce plaisir dernier, qui est la connaissance de Provincetown, nous allons nous engager dans une petite petite route transversale, qui nous conduit du côté opposé, c'est-à-dire vers l'océan.

Ici, il me faut vous parler de ces petites maisons blanches qui ajoutent au charme du paysage. On les appelle *Cape Cod cottages*. Le mot cottage est difficilement traduisible en langue française. Car ces habitations ravissantes sont de réelles maisons, que l'on peut habiter tout le long de l'année. Elles ont atteint, par droit de bon goût et de pérennité, au rang de « style », et dans les milieux autorisés – celui des artistes et des architectes –, l'on emploie fréquemment l'expression « style Cape Cod ». Ce style, comme d'ailleurs tous les styles, n'est pas né du jour au lendemain, n'est pas le fruit d'une génération spontanée. On en retrouve facilement les traces en Nouvelle-Angleterre, qui les tient de l'Angleterre, plus particulièrement du Devonshire. Mais si là-bas, dans le Devon, elles sont faites de briques claires, elles sont faites ici, je veux dire au cap Cod, en bois. Je ne veux pas entrer dans des considérations qui tiennent de l'architecture, – je ne suis pas architecte – et dans

66 II avons [R *franch*] parcouru le tiers III avons [A *maintenant*] *franchi* le tiers 66 II route [R *conduisant à* A *de*] Provincetown III route, *longeant* [R *l'intérieur du cap* A *toujours la baie, route*] *qui conduit à* Provincetown 66 III Provincetown. [A *Mais*] *Pour varier notre* plaisir, nous allons *prendre* [D *une* S *un*] [R *petite route* A *petit chemin*] transversale, *et dans quelques minutes, nous dirigeant, cette fois-ci,* vers l'océan, *nous* [R *atteignons* A *allons atteindre*] *Hyannis. Ici, il me faudrait* vous parler *des* petites 67 II dernier, [R *nous*] qui 71 III blanches qui, *tout le long de la péninsule, du* [A *fameux*] *canal à Provincetown, et autant du côté de la baie que de celui de l'océan, procurent l'enchantement.* On 73 III en [A *langue*] [D *français,* S *française*] [R *et si l'on* AR *car*] *lorsqu'il s'agit de ces* habitations *charmantes, qui* sont, *pour la plupart, des maisons réelles,* [R *et*] que l'on 75 III ont *acquis,* par 76 III goût et [R *d'ancienneté* A *de*] pérennité, *à la hauteur du* « style ». *Et l'on* [R *dit* AR *mentionne* A *rencontre*] fréquemment *dans les milieux* [R *les*] [R *plus* AR *mieux*] *autorisés, (celui des artistes et des architectes,)* l'expression : *Mais c'est de* style 80 III lendemain. *On le* [R *rencontre* A *voit*] en Nouvelle-Angleterre, qui *le* tenait, *comme vous le* [R *savez* A *soupçonnez*], de l'Angleterre, [R *Mais*] *de ces ravissants comtés qui s'appellent le Devonshire ou le. Là-bas ces villas* sont [A *faites*] *généralement* de briques [AR *teintes* A *de couleurs claires.*] *Ici,* je veux 84 III Cod, *elles sont faites de* bois. Je *n'entrerai* dans 86 III l'architecture, [A *particulièrement l'art architectural,*] – [R *et*] je 86 II et [A *dans le détail*] des proportions 86 III dans *des détails de surfaces, de mesures, de cubes* [R *d'air*] [A *tenant de l'ingénieur, –*] *qui pourraient vous ennuyer,* [R *mais*] *après* [A *m'*]*avoir ennuyé moi-même.* [D *mais* S *Mais*] ces

le détail des proportions des masses et des volumes, – je ne suis pas ingénieur. Cependant, à mon modeste avis, ces maisons de bois nous livrent ce que l'on peut trouver de plus clair, de plus joyeux, de plus souriant sur le continent nord-américain. Nous sommes loin du faux style espagnol, revu par Hollywood, dont l'incongruité parfaite se révèle notamment l'hiver, entre deux bancs de neige, et que l'on voit trop souvent, hélas, dans les quartiers dits « chics » de la banlieue de Montréal ou de Québec. Les patios, les arcades couleur sang de bœuf ne sont point faits pour nos climats[5]. Mon ami Gérard Morisset[6], à ce propos, ne cesse de nous apporter de judicieux conseils.

Au cap Cod, les gens de goût ont su éviter ces écueils. La simplicité de leurs villas, de leurs lignes sobres et nues, n'apporte cependant pas cette sécheresse qu'une certaine forme de l'art moderne nous a infligée. Et puis, encerclant ces cottages comme les beaux bras d'une jeune femme se replient tendrement autour de son jeune époux, une profusion de plantes, de fleurs innombrables ornent et colorent et font vivre ces maisons. Le plus étonnant, c'est que ces cottages se comptent par plu-

89 III bois, [R *à* A *selon*] *mon modeste avis* [R *sont* A *représentent*] ce que l'on [D <illisible> S *peut*] trouver de plus joyeux 91 III loin *ici* du faux 92 III parfaite, [A *se révélant*] *particulièrement* l'hiver 93 II neige, [A *et*] que 93 III neige, *se fait voir même dans la banlieue* [A *dite « chic »*] de Québec 95 III patios, [A *les arcades couleur sang de bœuf,*] ne 96 III climats. *Les gens de goût,* [R *du* A *au*] *cap Cod, ont* 98 I^a,I^b éviter *les* écueils <À cette leçon retenue par HMH, nous préférons celle de II et III, plus vraisemblable.> 99 III simplicité de [R *villa*] leurs 99 III nues, ne [R *donne cependant* A *fournit*] pas [R *l'idée* A *le refus*] *d'une* sécheresse [R *qu'une* AR *dont une* A *qu'une*] certaine 101 III nous a [R *affligés*] *infligés, et affligés. Car la profusion des plantes grimpantes, la couleur magique des fleurs* [A *innombrables,*] *les pelouses vertes, d'une* [R *absolue netteté,*] *propreté sans pareille, donnent à chacun de ces cottages, si petits soient-ils,* [R *l'allure seigneuriale du*] un [R *ton* A *cachet*] *exceptionnel, où il est très rare de* [R *distinguer* A *trouver*] *la moindre faute de goût.* Le plus 101 I^a,I^b,II infligée, *et affligés.* Et puis <À l'instar de HMH, nous corrigeons la fin de la phrase, qui semble fautive.> 101 II puis en[R *-tourant* A *-cerclant*] ces

5. La phrase suivante ne figure pas dans HMH.

6. Morisset et Grandbois se connaissaient au moins depuis 1944, comme en témoigne l'exemplaire dédicacé des *Îles de la nuit* conservé par la famille Morisset. Dans les années quarante et cinquante, Gérard Morisset (1898-1970) a publié de nombreuses chroniques et monographies sur les arts traditionnels. Grandbois fait ici allusion à ces ouvrages, de même qu'à l'émission « Radio-Collège » et à certaines émissions de Radio-Canada International auxquelles collaborait Morisset qui, en 1961, fera engager Grandbois au Musée du Québec.

sieurs centaines, au cap, et que chacun d'eux nous offre la même surprise heureuse.

Je ne me prive guère, dans ces petits entretiens, de critiquer nos voisins d'outre-frontière, et la nature dévorante, trop souvent vulgaire, de leur pseudo-civilisation. On me l'a déjà reproché, me disant, de façon fort courtoise d'ailleurs, que cela ne me concernait pas. Sans doute, dans un sens. Il reste cependant que, quoi que l'on dise, je suis Canadien, et que je suis navré que nous n'importions des États-Unis que leurs défauts : gomme à mâcher, coca-cola, insolence des manières, vols à main armée – trois chaque semaine à Montréal –, vols d'automobiles – cent par mois à Montréal –, boîtes à musique, et le signe sacro-saint du dollar comme barème de toutes les valeurs. Pour une fois, ce qui n'est pas coutume, nos « entrepreneurs-constructeurs » pourraient aller prendre quelques petites leçons de goût au cap Cod. Car la beauté ne coûte pas plus cher que la laideur[7]. C'est comme l'œuf de Colomb, il suffit d'y penser.

Ces réflexions, je vous les livre en vrac, comme elles me viennent, au moment même où je m'adresse à vous. Si je les exprime, ce n'est point par intérêt personnel.

J'assiste aujourd'hui à l'écroulement d'un monde que j'aimais, que je chérissais, qui était meublé de grâce et de souvenirs, parmi lequel on pouvait rappeler la mémoire de sa mère, avec

106 III cap *Cod*, et que 106 III offre *toujours* la même 108 III guère, [A *dans ces propos,*] de [R *railler* A *critiquer*] nos 109 III d'outre-frontière, [R *la forme* A *et l'aspect*] [D *dévorante* S *dévorant*] [R *et*] trop 109 II et [R *l'as*] la nature 110 III leur *civilisation. L'on peut me répondre là-dessus* [R *que cela* A *qu'en effet cela*] ne me *concerne* pas 113 III que je suis 114 III défauts : *la* [R *mâche*] gomme à mâcher, [A *le coca-cola,*] *l'*insolence des manières, *le laisser-aller général, les* boîtes à musique, et *surtout* le signe du dollar [R *pour qualifier*] comme 117 II Montréal [R *insolence des manières,*] – boîtes 118 III valeurs. *Nos* « entrepreneurs – [A constructeurs –] pourraient 119 II fois, [A *ce*] qui 120 III prendre *des* leçons [A *de grâce et de bonne tenue*] – *une fois n'est pas coutume* – au cap Cod, *ils* [R *feraient* A *obtiendraient*] [D *le* S *la*] *même* [R *nombre* A *somme*] *de dollars,* [R *et* A *mais*] *n'ajouteraient pas à l'enlaidissement* [A *déjà prononcé*] *de notre province. La* beauté 121 II Cod. [R *Et* A *Car*] la beauté 122 que <voir Appendice IV, p. 751> 125 II moment [A *même*] où je [R *vous*] m'adresse 127 II J'assiste [R *en ce moment*] aujourd'hui à l'écroulement III *j'*assiste à l'écroulement 128 III meublé *de souvenirs et de grâce, dans* lequel 128 II souvenirs [R *dans* A *parmi*] lequel

7. La phrase suivante ne figure pas dans HMH.

émotion et tendresse, sans être taxé de monsieur à la nature inquiétante, et parler de son père avec éloges sans surprendre certains sourires, chez des êtres qui ont mal interprété ou digéré les œuvres des faux disciples de Freud, un monde qui nous permettait de conserver certains meubles de famille sans être qualifié de vil pompier, un monde dans lequel les ouvriers n'exigeaient pas, par force de loi, d'administrer l'usine du patron, un monde dans lequel les jeunes filles étaient encore des jeunes filles, à qui l'on pouvait adresser un petit poème maladroit et bouleversant, sans risquer de se faire répondre que, son traitement étant supérieur au vôtre, elle se fiche de votre amour comme de sa première chemise, faite de soie artificielle naturellement, et plutôt chiffonnée, – il ne s'agit pas de moi naturellement dans ces histoires de jeunes filles, j'ai passé l'âge de les courtiser, mais je ne suis pas encore tout à fait pris par le gâtisme, je vois encore ce qui se passe tout alentour de moi, – bref, ce monde que j'aimais s'est évanoui, et ce n'est pas que les raisins soient trop verts, veuillez bien le croire, mais je ne tiendrais pas à avoir vingt ans[8] aujourd'hui[9], et ce monde ac-

130 III émotion, sans être [R *qualifié*] de monsieur *aux mœurs inquiétantes,* [A *et celui de son père de la même façon, à cause des fameux complexes, pour les mêmes raisons,*] *dans lequel on pouvait* conserver 131 II père [A *avec éloges*] sans 134 III être *taxé de* [A *sinistre*] pompier, dans lequel les ouvriers *syndicalisés* <*sic*> *– les plus matois,* [R *ils sont, paraît-il, des – exigent*] n'exigeaient pas *encore de* [R *prendre* A *s'emparer de*] *la direction de* l'usine *patronale,* dans 137 III filles *demeuraient* encore 139 III bouleversant, *mais qui ne vous répondaient pas que* [R *son* A *leur*] traitement 140 III vôtre, [A *qu'*]elle se [D *fiche* S *fichaient*] de votre *émotion* comme 141 II chemise [A *faite*] de soie III chemise, de soie 142 III naturellement, [A *et plutôt chiffonnée, je ne regretterais pas enfin*] [R *d'*]*un monde* [R *enfin*] *qui ne me plaît plus.* [A *Je viens de vous infliger de réciter, mon cher Jean-Louis Roux, la plus longue phrase que j'aie jamais écrite de ma vie.*] *Sans doute, à gauche et à droite,* [R *sous ces ténèbres épaisses,*] *certaines lueurs* [R *il brillent*] *percent les épaisses ténèbres. De plus en plus rares, les lueurs. En plein été, et pour reprendre le sourire,* [R *nous*] *reprenons aussi la route de Hyannis. // Hyannis,* [R *est une petite* AR *forme* A *une*] *ville* penchée 145 I^{b} tout [R *à l'entour* A *autour*] de moi <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 146 I^{a} pas [R *parce*] que I^{b},II pas *parce* que 147 II croire, [R *que* A *mais*] je 148 I^{b} aujourd'hui. [R *et ce monde <...> Reposons-nous !*] // Il nous <correction peut-être d'une autre main> II aujourd'hui, [R *mais* A *et*] ce

8. La ressemblance entre cette page désabusée et le monologue intitulé « J'ai vingt ans » (BNQ 204/2/10) suggère que les deux textes sont contemporains. Ceux qui ont vingt ans sont « remplis d'une épouvantable angoisse. Nous sommes les noyés de la nuit », dit le personnage de ce monologue qui, cependant, se termine sur une note d'espoir.

9. La suite du texte, après « aujourd'hui », ne figure pas dans HMH.

tuel, je le refuse avec la plus grande véhémence. (Il n'en demande pas tant, d'ailleurs.) (Et mon cher Jean-Louis Roux, je viens de vous infliger la récitation de la plus longue phrase que j'aie jamais écrite !) Reposons-nous !

Il nous reste peu de temps pour rejoindre ce soir Hyannis. Mais je le répète, nous sommes en vacances – imaginaires –, et pourquoi toujours se hâter ? Au cap Cod, il faut flâner, penser à toutes sortes de choses, sauf à ses ennuis de famille, à la marche de ses affaires, aux taxes implacables, et à son compte en banque. Hyannis, penchée du côté de l'océan, est encore une petite ville à la fois commerciale et culturelle. L'offrande qu'elle donne à la culture, c'est son théâtre. Car Hyannis, avec ses sept mille habitants, possède un théâtre. Je ne parlerai plus de Montréal, ou de Québec, je me répéterais. Un théâtre régulier. Comme il y en a partout au monde, sauf chez nous, qui sommes si riches pourtant, si l'on en croit les rapports de nos argentiers professionnels. Le théâtre de Hyannis n'est pas fréquenté par des bateleurs de dixième ordre, et l'on n'y offre pas *la Cathédrale* de Jean Desprez[10]. Les auteurs, vivants ou morts : Molière, Sarroyan, Bernard Shaw, Noel Coward, Galsworthy, Eugene O'Neill, Alfred de Musset, et, naturellement, toute révérence gardée, le grand Shakespeare.

Les artistes : tous les grands noms du théâtre et du cinéma anglo-américain[11] : Ethel Barrymore, Béatrice Lillie, Barbara

149 II avec [A *la plus grande*] véhémence 151 II infliger la [R *lecture* A *récitation*] de 155 II pourquoi [R *trop* A *toujours*] se [R *presser* A *hâter*] ? Au cap 157 II compte [R *de* A *en*] banque 158 l'océan <voir Appendice IV, p. 752> 164 II riches [A *pourtant*], si 171 II théâtre [A *et du cinéma*] anglo-américain

10. Allusion (peut-être un peu malveillante) à une pièce de Laurette Larocque-Auger, connue sous le nom de Jean Desprez, qui fut éreintée par les critiques dès le lendemain de la première. Elle-même comédienne et critique aussi bien qu'auteur de romans radiophoniques, Jean Desprez « tenta d'arc-bouter sa Cathédrale, en haranguant de soir en soir le public », ce qui provoqua de nombreux échanges ironiques entre l'auteur et les critiques, qui parlaient volontiers de « cathédrale engloutie » (voir Jean Béraud, *350 ans de théâtre au Canada français*, Montréal, Cercle du livre de France, 1958, p. 272).

11. La liste des vedettes donnée par Grandbois ne permet pas de dater avec précision un séjour à Hyannis. La variante III permettrait de croire qu'il y séjourna à l'été 1942. Cette date ne coïncide cependant pas avec les indications (également dans la variante III) concernant Gertrude Lawrence, qui connut la célébrité à partir de 1930. Grandbois dit qu'elle est « acclamée depuis vingt

Stanwick, les Lunt, Marlène Dietrich, Frederic March, sir Edward Cedric, Gertrude Lawrence, Helen Hayes, Charles Laughton, et cette étonnante fantaisiste, de qui l'on a beaucoup parlé ces semaines dernières, et qui s'appelle Tallulah Bankhead.

Il y a aussi, à Hyannis, des écoles de peinture. Les peintres peignent les pins, qui sont admirables, et la mer, qui ne l'est pas moins. Comme je me suis permis de faire un peu de peinture, dans ma jeunesse échevelée, je me permets ici de faire une toute petite remarque, d'ordre rigoureusement personnel : il n'y a rien de plus difficile que de peindre un arbre, ou la mer. À moins d'avoir du génie. Mais c'est une de ces denrées que vous ne pouvez pas acheter chez l'épicier du coin.

174 II Lawrence, [A *Helen Hayes, Charles Laughton,*] et cette jeunesse [R <illisible> A *échevelée*], je me permets [AR *encore*] ici 181 II

ans », ce qui situerait sa prestation de Hyannis à 1950, soit deux ans avant sa mort à New York. Or Grandbois a séjourné un mois au cap Cod, avec Marguerite, Jean et Jeanne Rousseau, à l'été 1950 : c'est le seul séjour au cap Cod que nous avons pu dater, mais on sait qu'il y est allé plusieurs fois.

71 : LE CAP COD (4)[1]

1952-02-04, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

S'il est relativement facile de présenter une vue d'ensemble du cap Cod, il est plus difficile d'en fixer les points les plus intéressants, sans risquer de se répéter ; car le cap, – et c'est d'ailleurs ce qui lui donne son charme véritable – semble jouer à cache-cache avec la diversité de sa beauté. Sa géographie particulière le porte à ce jeu. Au cap, la rose des vents est fort occupée. Ce long bras qui se replie sur lui-même forme une admirable baie, abritée des vents, et possédant la douceur de

VARIANTES : I^b : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 5 f. II : Manuscrit de 30 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 30 en marge supérieure droite sous le titre courant « Le Cap Cod », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit de 30 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 30 en marge supérieure droite sous le titre « Cap Cod », avec en surtitre « Visages du monde » et en sous-titre « Notes » en p. 1 (BNQ). IV : Manuscrit incomplet de 2 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 4 et 5, sans titre (BNQ). Ces deux feuillets s'insèrent entre les feuillets 3 et 4 de III, dont ils représentent probablement une première rédaction.

4 I^b [R *C'est* A *Il est*] relativement <Correction peut-être d'une autre main. Nous retenons plutôt la leçon de II, plus vraisemblable.> 4 III [R *Il* A *S'il*] est [R *très difficile de* A *relativement facile*] de [R *fournir* A *présenter*] une 4 I^b,II une *vie* d'ensemble <Nous retenons ici la leçon de III, plus conforme à l'usage.> 7 III charme très [R *particulier*] véritable *et très particulier, – semble-t-il, joue* à cache-cache 8 III beauté, – *comme les* [A *jolies*] *femmes* coquettes – *et sa* géographie *même* [D *l'y* S *le*] porte [A *à ce jeu. Au Cap Cod*] *La* rose 9 III fort [R *compliquée au cap Cod* A *occupée*]. Ce 10 III sur [R *lui* AR *soi* A *lui*] même 10 III une [A *admirable*] baie [R *intérieure* A *abritée des vents, possédant la douceur de la Côte d'Azur, à peine*] mais 11 I^b,II abritée *par les* vents <Nous retenons ici la leçon de III qui, seule, fait sens.>

1. Les six premiers paragraphes de cette émission, de même que les quatre derniers, ne figurent pas dans HMH. Les trois autres ont été publiés, p. 185-186.

la Côte d'Azur, mais à dix minutes à peine de cette baie, vous retrouvez l'océan, avec sa sauvage et bouleversante grandeur. Au centre du cap, par exemple, à Barnstable, si vous désirez rejoindre Hyannis, vous n'aurez qu'à vous diriger du nord au sud. Mais plus loin, à Truro, il vous faudra, pour gagner l'océan, vous diriger de l'ouest à l'est. Une autre fantaisie, due aux hommes qui désignèrent ces lieux, et qui se répète sans cesse. La petite ville de Dennis se trouve du côté de la baie, mais le port de Dennis donne sur l'océan. Cela peut prêter à certaine confusion, et le voyageur du cap doit se munir de bonnes cartes, ce qui est aisé. Ce qui l'est moins, c'est de fournir à l'auditeur des notions à peu près exactes de la topographie de la péninsule. Le petit écran d'un appareil de télévision tournerait ces difficultés en quelques secondes, au moyen de dessins graphiques.

Un autre problème se trouve dans l'appellation identique de localités différentes, qui ne sont différenciées que par des qualificatifs appartenant au jeu de la boussole. Il y a Falmouth, puis East Falmouth, North Falmouth, West Falmouth, et Falmouth Heights. On finit par s'y retrouver, mais non sans quelques difficultés. (Ici, je dois dire tout de suite que si j'emploie ces locutions anglaises, c'est que, n'en déplaise à certains puris-

---

12 III minutes de cette baie, [R *en le quittant,*] vous 13 III l'océan, [R *dans* A *avec*] sa 13 III grandeur. // [R *Du nord au sud,*] Au 14 III exemple *de* Barnstable *à Hyannis,* vous n'avez qu'à *descendre* [A *à peu près tout droit*] du nord 16 III Mais *si vous continuez,* – [R *je suppose que c'est* A *vous êtes,*] *du côté de la baie* – [A *votre promenade*] *vers* Truro, [R *pour eh bien* A *il vous faudra*] *pour retrouver* [R *le côté de*] l'océan, [R *vous devrez marcher de l'est à* A *vous diriger*] de l'ouest 17 l'est <voir Appendice IV, p. 752> 17 I[b] l'est. [R *Une autre* <...> *sans cesse.*] La petite <correction peut-être d'une autre main> 17 I[b] autre *fontaine,* due <Nous substituons la leçon de II à cette évidente coquille.> 17 III autre *anomalie géographique.* [R *C'est que le nom d'une petite ville* A *La petite ville de*] Dennis 19 III Dennis [R *est construit*] donne 22 III cartes, [R *Autre chose aussi*] ce 22 I[b] aisé. [R *Ce qui* <...> *dessins graphiques*]. // Un autre <correction peut-être d'une autre main> 22 III c'est [R *de vous faire une description compréhensible*] *de fixer, pour l'auditeur, la topographie de ces endroits.* Le petit 24 III tournerait [R *en quelques secondes* A *ces difficultés*] en 25 III moyen *d'un simple dessin cartographique.* // Un autre 28 III différentes, *que l'on ne* [A *peut*] [D *différencie* S *différencier*] que par [R *un* A *des*] [D *qualificatif* S *qualificatifs*] appartenant 29 III Falmouth, *il y a* East Falmouth, North Falmouth, West Falmouth, Falmouth Heights, [R *cela peut être*] *et cela prête naturellement à* [R *certaines* A *quelque*] [D *confusions* S *confusion*]. (*Je dois dire ici* tout 32 III j'emploie [D *ces* S *les*] *termes anglais* [R *c'est qu'ils*] c'est 33 III puristes *à tous crins, certains termes peuvent difficilement se traduire* [A *en français*] *sans* [R *tomber* A *que l'on* AR *tombe* A *verse*] dans [R *la* A *une*] préciosité[R , *et*] plutôt *haïssable,* et je

tes, on ne peut guère les traduire en français sans verser dans une préciosité plutôt détestable, et je me vois difficilement désigner Falmouth Heights par « Les Hauts de Falmouth ».) Et puisque l'occasion m'en est fournie, je traiterai d'un autre petit point. L'on m'a demandé, il y a quelques jours, pourquoi j'intitulais ces propos *cap Cod*, au lieu de *Cape Cod*. C'est qu'il me faut parfois employer le terme cap, sans y ajouter Cod, pour éviter des répétitions inutiles. D'autre part, le mot *Cape*, au milieu d'une phrase écrite dans notre langue, me semble assez saugrenu.

Et naturellement il ne s'agit pas de traduire Cape Cod par cap Morue. Il ne faut pas être plus royaliste que le roi. Les Français, lorsqu'il s'agit du Cape Horn, cette terreur des vieux capitaines barbus bourlinguant à bord de leurs voiliers légendaires, l'appellent le cap Horn. Et qui ne se souvient des chansons réalistes d'Yvonne George[2], reprises plus tard par cette

34 II on [R *peut*] ne peut 35 III difficilement [R *par*] *vous parler de* Falmouth Heights *en disant* « Les Hauts de Falmouth ». [A *Personne n'y comprendrait plus rien.*] [R *J'ajouterai aussi,* A *D'autre part,*] puisque 36 II Et [R *encore*] puisque 37 III est [R *donnée* A *fournie,*] [R *que*] *l'on* m'a demandé 38 III j'intitulais *cette petite suite de propos,* « *le* cap Cod », au lieu *du* [R *terme* A *nom*] *bien connu,* [R *le*] « Cape Cod ». [D *J'ai* S *J'avais*] *un peu hésité, je l'avoue. Les règles ne sont guère précisées à ce sujet.* [R *Et je*] *(Logiquement, et strictement,* [R *je sais que*] *il m'eut fallu employer)* [A *Mais*] *Il me* [R *fallait, d'autre* A *faut*] *par ailleurs* [R *et pour des soucis motifs de narra <?> de métier,*] employer *parfois* [A *dans le texte*] *le mot* cap 39 II propos [R *le*] « cap 40 III Cod, [R *ceci afin* A *pour des motifs très simples, qui sont*] *d'éviter les* répétitions. *Et dans une phrase* écrite [R *en langue française* AR *dans notre langue* A *en* AR *langue* A *notre langue,*] le [A *mot*] « Cape » [A *seul, isolé,*] me [R *paraissait saugrenu* AR *insolite.* R *Et il ne s'agissait*] *plutôt* saugrenu 43 III saugrenu. // *Naturellement,* il ne *s'agissait* pas de traduire *le* « Cape Cod » par *le* « cap Morue ». *C'eût été ridicule. De sorte que j'ai composé. Ne faut-il pas* [R *De la*] *Et il* ne faut 46 III terreur [D *de* S *des*] [R *tous les* A *vieux*] capitaines [A *barbus*] naviguant [R *à voiles* AR *autrefois* A *à bord de leurs quatre-mâts*] l'appellent 47 II barbus [R *voyageant* A *bourlinguant*] à bord 48 III Horn. *Tout le monde sait de quoi il* [R *s'agit* A *retourne.*] Et 49 III par [R *la* A *cette*] diseuse bretonne, [R *la* A *mais fort parisianisée,*] *qui se flatte* de descendre des [A *vieux*] pirates de Saint-Malo, *et qui se nomme* « Suzy Solidor ». // Mais *négligeons ces* [R *problèmes* A *subtilités*] linguistiques, et [D *le* S *les*] [A *tempêtes furibondes du*] cap Horn, et revenons [A *tout doucement*] au cap

2. Yvonne George (née Knops, 1896-1930) a commencé sa carrière à l'Olympia de Paris. Admirée par Cocteau, aimée de Jean Lenoir qui écrit pour elle « Parlez-moi d'amour », mais sentant sa mort proche, Yvonne George donne cette chanson à Lucienne Boyer, qui la créera. Elle a été la vedette de Chez Nelson Fyscher, rue de la Chaussée-d'Antin à Paris, un petit cabaret où se retrouvait le Tout-Paris vers 1925 (renseignements tirés des archives personnelles de Phil Laframboise, Montréal).

diseuse bretonne, mais fort « parisianisée », se flattant de descendre des corsaires de Saint-Malo : Suzy Solidor[3] !

Mais laissons les subtilités linguistiques, les tempêtes rageuses du cap Horn, et revenons tout doucement au cap Cod.

La semaine dernière, nous visitions le port de Hyannis. Remontons maintenant le long de la péninsule, longeant tantôt la baie, tantôt l'océan. Mais commençons par la promenade de l'océan.

En quittant Hyannis, c'est une suite de petits ports venteux, cachés parmi les dunes de sable envahissantes, que la fureur des gros temps des équinoxes et les vagues monstrueuses de l'Atlantique ne cessent de menacer. La violence de la mer et la malléabilité mouvante des sables forment une alliance dangereuse, et l'homme ne peut lui opposer que des moyens de défense provisoires et puérils.

Et voici Chatham. C'est une région curieuse, possédant à la fois des étangs d'eau douce et d'eau salée, qui se touchent presque, de sorte que, selon que vous pêchiez à droite ou à gauche, selon votre fantaisie, vous pourrez déguster une friture de poissons d'eau douce ou de poissons de mer.

54 II nous [R *étions*] visitions 54 III nous *étions au* port d'Hyannis. *Nous allons remonter vers la pointe du cap,* longeant [R *la baie*] tantôt la baie, [R *longeant* A *et*] tantôt l'océan 56 III par [R *celui*] *ce dernier. C'est* [A *encore*] *le grand maître. // Du port d'Hyannis à Chatham,* [R *nous visitons* AR *pouvons apercevoir*] c'est une *série* de petits 58 III venteux, *ouverts parmi des* dunes [R *sans cesse* A *de sable*] envahissantes, que la [R *rage* A *fureur*] des gros 60 III temps *de l'hiver, les coups* [R *de*] *rageurs* [R *de l'Atlantique* A *des vagues atlantiques*] ne cessent 61 III menacer *et de détruire. La conjugaison de la* violence de la mer et *de* la malléabilité [A *l'instabilité trop mouvante*] des sables *est* dangereuse, et l'homme [R *n'a que* A *ne peut que*] lui opposer des [A *moyens de*] *défenses assez* puérils. [R *Et* AR *Et puis* A *Mais*] *nous* voici *à* Chatham 65 III C'est une [AR *petite* R *ville curieuse* A *région*] *assez* curieuse, *car elle possède* [R *des*] à la fois 66 III salée, [A *qui*] se *rejoignent* presque, [R *où l'on pêche* AR *alternativement* R *des poissons, des poissons d'espèce différente, d'eau douce, et des poissons de mer.* A *mais les poissons qui s'y trouvent sont différents et*] *Il suffit de* [R *se* A *vous*] *diriger à gauche ou à droite,* selon 68 III fantaisie, [A *et*] si *vous préférez la* friture 68 II vous [R *pouvez*] pourrez 69 III ou [A *celle*] *du* poisson

3. Allusion à une chanson intitulée « Nous irons à Valparaiso » popularisée par Yvonne George, chantée par Suzy Solidor, et dans laquelle il est question du cap Horn. Voir aussi p. 613, note 5.

La petite ville de Chatham est animée et joyeuse, et s'enorgueillit de son ancienneté, car elle fut fondée en 1665. Pour nombre de touristes américains, venus du Texas ou du Nevada, cette date semble aussi reculée que l'époque gallo-romaine. Tout est relatif. Une honorable dame de la Société historique de Chatham me fit un jour les honneurs de la maison Atwood, construite en 1752, c'est-à-dire il y a deux siècles exactement. Cette maison, devenue un musée, renferme ce que l'on nomme, chez nos sympathiques voisins, des antiquités. Ces antiquités qui provoquent l'admiration consistent en des rouets, des tours à tisser[4], des broderies faites à la main, des verreries de Sandwich (1840), des bracelets et des colliers indiens, des tomahawks, quelques sabres et mousquets, quelques parchemins jaunis, des pièces de monnaie frappée à l'effigie des souverains anglais, une lettre de Washington, deux ou trois instruments de musique, dont un harmonium. Je m'extasiai sans doute, mais sans trop de conviction, car je m'aperçus que la dame commençait de me battre froid. Elle s'imaginait que je ne pouvais apprécier à leur juste et très grande valeur ces trésors vétustes, témoins du plus lointain des passés. Bref, elle me tenait pour un parfait béotien, et quand je la quittai, elle répondit à mes remerciements par un petit salut sec et pincé. Je n'avais pas eu le courage de lui dire que, dans mon enfance, j'avais vu, comme

70 III animée, joyeuse 71 III Pour *beaucoup* de touristes américains [R *qui arrivent*] *du* [R *Far-West*] *Middle-West,* cette date [R *équivaut* A *semble équivaloir*] à [R *quelque ruine* A *l'époque*] gallo-romaine. [AR *Or*] [D *Tout* S *Tout*] est 74 III Société historique de *l'endroit* me fit *les honneurs, un jour,* de la maison Atwood, *qui fut* construite 76 III il y a *exactement deux cents ans.* Cette 77 II maison [R *con*] renferme III maison *historique contient* ce que 78 III antiquités consistent 80 III tisser, des [R *dentelles*] broderies 80 III Sandwich, [R *et*] des [R *monnaies indiennes*] *colliers et des bracelets* indiens, quelques sabres 82 III parchemins [R *anglais* AR *indéchiffrables* A *jaunis,*] *des monnaies frappées* [R *de*] à l'effigie 83 II jaunis, des [R *monnaies*] pièces 84 III anglais, *un manuscrit* de Washington 85 III Je [R *m'extasiais*] *tentais de m'extasier,* [A *mais*] *je suppose que c'était* sans 86 III conviction, [R *car la dame s'en aperçut* A *car*] je m'aperçus 87 III Elle *imaginait très probablement* que je *n'appréciais pas* à leur [R *très*] grande 87 II Elle *imaginait* que 88 III trésors *venus d'un* [R *passé*] *âge déjà embué par les brumes du passé.* Bref 90 III parfait [R *philis*] béotien. *Je n'eus pas* le courage 92 III dire que [R *j'avais joué*], dans 92 III vu des sabres [A *et des mousquets*] *de la même époque dans la maison de mon grand-père paternel,* que j'avais collectionné des [A *pièces de*] monnaies [A *à l'effigie du même souverain anglais,*] qui valaient les siennes, [R *et du même souverain anglais,*] et que chez

4. Grandbois écrit « tours » pour « métiers » ; l'expression n'est attestée nulle part ailleurs.

tous les enfants canadiens, des sabres et des mousquets, que j'avais collectionné des pièces de monnaie à l'effigie de ces mêmes souverains anglais, et qui valaient les siennes, et que chez ma grand-mère maternelle, il y avait un harmonium, frère siamois de celui de Chatham, dont je torturais le clavier avec bonheur – je devais avoir cinq ou six ans – car les sons « filés » de cet instrument me donnaient la délicieuse impression que je savais jouer. Cependant, le maniement des pédales souffleuses m'embarrassait, ma taille n'étant point celle de feu le géant Beaupré[5], et j'exécutais mes chefs-d'œuvre, debout sur une jambe, pour l'équilibre, l'autre jambe fournissant à l'instrument l'oxygène nécessaire, et je touchais d'un doigt deux ou trois notes, dont la musique ne cessait de me ravir. Mais de retour à la maison, le piano de ma mère devenait une chose sévère, rébarbative et glacée. Les sons ne « filaient » plus. Et n'est pas Mozart qui veut !

La région de Chatham, pleine de lacs, d'étangs, de dunes de sable, compose une sorte de refuge national pour les oiseaux migrateurs, oies, canards, sarcelles, y compris des légions de passereaux de moindre importance. Tout cela, étangs et dunes, herbes rares, maigres pins rongés par le sel et tordus par les vents, contribue à faire de cette partie du cap, et toutes proportions gardées naturellement, un mélange de Sahara et de

96 III maternelle, [R *il y avait* AR *j'avais joué*] il y avait 97 III siamois *du sien*, dont 97 I[b] avec [R *bonheur* A *joie*], je devais <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 98 III bonheur – *j'avais* cinq [AR *six*] ou [AR *sept*] six 99 III donnaient [R *la*] *l'impression* [R *de* A *que je*] [D *savoir* S *savais*] jouer. *Il n'y avait que* le maniement 100 III souffleuses *qui* [R *me donnaient*] m'embarrassait, [R *étant* AR *et que je devais actionner* AR *étant de taille*] *car* ma taille [R *était petite* A *n'était point celle du géant Beaupré,*] et j'exécutais 102 III sur une [R *patte*] jambe, [A *pour l'équilibre,*] l'autre fournissant *l'oxygène* [A *son oxygène*] *à l'instrument,* [A *et*] *mon* [R *index* A *doigt*] [D *touchait* S *touchant*] deux 105 III dont *le son* [D *me* S *ne*] [R *ravissait*] cessait 105 III ravir. *De* retour 106 III maison *de mes parents,* le piano 106 III sévère, [R *et*] rébarbative 107 III plus *! N'est* pas 108 III veut ! // [R *Chatham*] La 110 III sable, *comporte* [D *un* S *une*] [A *sorte de*] refuge 110 III oiseaux [A *migrateurs,*] *canards, oies,* sarcelles, *hérons,* [R *enfin, pour la plupart des* AR *sans tenir compte des* A *y compris les*] passereaux [R *de toutes espèces*] de moindre importance. *Étangs* et dunes 113 III rares, *quelques* maigres pins [A *rongés par le sel,*] tordus 114 III vents, [R *et des*] *fougères anémiques, contribuent* à faire 114 III cap, toutes 115 III et de [R *prairies*] steppes sibériennes. // *Et de* Chatham, [R *à Provincetown,*] toujours

5. Voir p. 131, note 8.

steppes sibériennes. De Chatham, toujours du côté de l'océan, une plage extraordinaire, d'une longueur de cinquante milles, conduit à l'extrême pointe de Provincetown.

Mais revenons du côté de la baie. C'est maintenant Dennis, petite ville rivale de Hyannis, et qui se targue également de posséder le centre d'art le plus actif et le plus important de la péninsule. En effet, son théâtre d'été, comme celui de Hyannis, obtient le plus grand succès, et les meilleures pièces du répertoire classique et contemporain y sont jouées par les vedettes les plus célébrées. Un immense cinéma contient une galerie d'art, où l'on organise des expositions de sculpture, de peinture, de gravure, de dessin, de céramique, de poterie, et de nombreux travaux d'artisanat. En outre, durant tout l'été, une longue terrasse offre la magie somptueuse que peuvent apporter les plantes les plus belles, les fleurs les plus délicates et les plus colorées, ceci sous les auspices d'une société d'horticulture dont j'ai oublié le nom. À Dennis également, l'on trouve plusieurs écoles libres de peinture. Elles sont dirigées par des artistes qui préfèrent vivre au cap [plutôt] qu'à Greenwich Village, où ils ont déjà vécu, et la plupart d'entre eux ont connu Munich, Berlin, Florence, Madrid, et Montmartre et Montparnasse de Paris. Quelques-uns ont certainement autant de talent que des peintres fort louangés qui ont acquis une réputation mondiale. Question de chance, de hasard, de bonne ou de mauvaise hu-

117 III plage [A *extraordinaire,*] d'une 118 III Provincetown. // *Nous* revenons 120 III Hyannis, qui se targue [R *aussi* A *également*] *d'être* le centre 121 III important [AR *centre d'art*] de la péninsule. [A *En effet*] *Son* théâtre 123 III succès, les meilleures pièces du [R *théâtre classique*] répertoire 125 III plus *connues.* [R *Des écoles de peinture. On y offre des expositions de spectacle*] [A *Un* AR *cinéma* A *immense cinéma* AR *contient* A *renferme*] une galerie d'art, où l'on [R *expose,* AR *tout* R *durant la saison* AR *fait* A *organise*] des expositions 126 III peinture, de [R *photogr* AR *dessins*] de gravures 127 III et de *différents* travaux 128 III outre, *une* [A *longue*] *terrasse,* [R *offre*] *durant tout l'été,* offre 129 III somptueuse [R *de*] que 130 III belles, [R *et*] les fleurs 131 III colorées, sous 131 III d'horticulture[R . *Dennis*] dont *je ne* [R *sais plus*] *me rappelle plus* le nom 133 II sont [R *pour*] dirigées 136 III Berlin, [R *et l*] Florence, et [R *le*] Montmartre et [R *le*] Montparnasse 137 II Paris. [R *Certains ont certaine*] Quelques-uns 137 III Paris. [R *Ils* A *Certains d'entre eux*] *avaient* [R *autant* AR *peut-être* A *certainement autant*] de talent que [R *ceux dont les noms sont au sommet de* AR *leurs* A *certains de leurs camarades*] qui 138 II peintres [R *bien*] fort 138 III réputation *universelle.* Question 139 III chance, [R *et question*] de hasard 139 III bonne ou [A *de*] mauvaise humeur, de ténacité *ou* de santé

meur, de relations, de ténacité et de santé, sans parler du caractère, qui importe, pour son mal ou pour son bien. Puis-je ajouter en passant qu'il se trouve, dans la seule ville de Paris, plus de vingt mille peintres professionnels, je veux dire par là des artistes qui ne font que peindre, et qui n'exercent aucun autre métier. Ils se livrent à leur art avec une foi attendrissante, et avec l'ambition de « réussir ». Ajouterais-je encore que parmi cette foule d'artistes, dans quinze ou vingt ans, dix peut-être auront conquis la gloire et la fortune qui s'y attachent, trente seront favorablement connus, une centaine à peine pourront vivre de leur métier, en faisant les concessions obligatoires. Le reste sera poussière.

Je n'invente rien en exposant ces statistiques lamentables. C'est Van Dongen[6], le portraitiste fameux, sosie de Bernard Shaw, qui tenait ces propos devant moi, il y a une quinzaine d'années. La marche actuelle du monde ne doit guère favoriser davantage les artistes d'aujourd'hui, et les collectionneurs et les mécènes se font de plus en plus rares. Quant aux pouvoirs publics, il semble qu'ils aient des problèmes plus urgents à confronter et à résoudre.

Après Dennis, c'est Brewster, où l'on peut admirer l'un des plus vieux moulins à moudre le blé du continent américain : 1660. Le plus étonnant, et pour la grande joie des touristes, c'est qu'il fonctionne encore parfois.

141 III pour son [R *mal* A *malheur*] ou pour son [R *bien* A *bonheur*]. *Ajouterais-je*, en passant, qu'il *y a*, dans 142 III Paris, *vingt-cinq* mille 143 III là *vingt-cinq mille* artistes 144 III peindre, [A *sans autre métier,*] avec foi, [A *et*] avec 146 III parmi *eux*, dans [R *vingt ans, une général*] quinze [A *ou vingt*] ans, [R *une douzaine* A *dix*] auront 148 III gloire, [A *et la fortune,*] trente 148 I[b] s'y *attache*, trente <Nous retenons ici la leçon de II, plus conforme à l'usage.> 149 III connus, *cent pourront à peine* vivre 150 III métier, *et le* reste 152 III Je [R *ne raconte*] n'invente 153 III fameux, qui 154 III moi, [R *entre les*] il y a *déjà* [R *longtemps* A *quelque temps*], *il est vrai, mais la* marche [A *actuelle*] du monde, *il me semble*, ne *favorise pas* davantage [R *les*] *aujourd'hui les artistes*, et les mécènes se font [R *diantrement* A *diablement*] rares 158 III urgents à <Le dernier mot manque.> 161 III moulins *à farine* du 161 III américain, [R *un il fonctionne*] – 1660 – [R *encore*] *et il arrive*, pour la joie des touristes, qu'il fonctionne [A *encore*] parfois. // Orléans 163 I[b] encore [R *parfois*]. // Puis <correction peut-être d'une autre main>

6. Ce passage laisserait croire que Grandbois a fréquenté le milieu des artistes parisiens particulièrement vers 1935. Voir aussi l'émission 65, p. 441.

Puis c'est Orléans, et puis Truro. Des hauteurs de Truro,
165 l'on aperçoit la tour de Provincetown, et dans le brouillard léger et doré par le soleil, elle ressemble à une tour italienne de la Renaissance.

164 III Orléans, *sans Jeanne d'Arc.* Truro 165 III Provincetown, *parmi les vapeurs* [A *dorées*] *du* soleil. [R *À cette distance,*] [D *elle* S *Elle*] [D *semble* S *ressemble*] une tour [R *italienne* A *de la province de*] [R *la*] *Toscane* <fin de III>

72 : PROVINCETOWN (1)[1]

1952-02-11, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

La tour des pèlerins de Provincetown représente à la rigueur, et toutes proportions gardées, la petite ville de Provincetown comme la tour Eiffel représente la grande ville cosmopolite de Paris. L'image de ces monuments s'est fixée dans la mémoire populaire, et il suffit de prononcer les noms de ces villes pour que se dresse tout d'abord leur tour respective. Magie de la vulgarisation, dont le cinéma et les cartes postales ont provoqué le miracle ! Et c'est ainsi que les gens pratiques, rejetant la poésie comme un pernicieux dérèglement de l'esprit, acceptent sous sourciller ces symboles aussi primaires qu'ex-

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 33 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 33 en marge supérieure droite sous le titre courant « Provincetown », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit de 32 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 32 en marge supérieure droite sous le titre courant « Provincetown » en p. 1-3 seulement et « P. » en p. 4, avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (BNQ).

4 III tour de Provincetown représente [R *un peu*] la ville [A *du même nom*] [R *comme* A *dans la mesure où*] la tour 5 I[b] et [A *encore*] toutes <ajout peut-être d'une autre main> 6 III représente Paris. L'image [R *vulgarisée*] de ces 8 III prononcer [R *ces noms*] les noms 9 III tour [A *respective*]. Magie 10 III vulgarisation, [R *que* A *dont*] le cinéma 11 III ont [R *suscité* A *provoqué*] le miracle. *C'est* ainsi que les [R *esprits* A *gens*] pratiques, [R *niant* A *rejetant*] la poésie, [R *acceptent sans sourciller*] comme un [AR *dangereux* A *pernicieux*] dérèglement 13 III symboles extravagants [R *qui ne sont d'ailleurs que de faux symboles. Car c'est inutile* A .] *Pour* [D *ne* S *se*] [R *pas voir* A *refuser de voir*] le vrai, ils [R *acceptent* A *accueillent*] le faux, [R *car il* A *qui leur paraît plus facile.*] [R *C'est* AR *semble-t-il* R *d'une plus grande facilité.*] *Car* il est [A *certes*] inutile *de dire* que

1. Les deux premiers paragraphes de cette émission ne figurent pas dans HMH. Les autres ont été publiés, avec des omissions, p. 186-190.

travagants. En refusant de voir le vrai, ils accueillent d'emblée le faux, le factice, ce qui est plus facile. Mais il est inutile d'ajouter que le charme de Paris n'a rien à voir avec l'étonnante construction de M. Eiffel, et que la vie colorée de Provincetown [ne] se limite [pas] au monument dédié aux pèlerins. Sans doute, la disparition soudaine de ces symboles ingénus causerait un certain émoi dans l'imagination de ces personnes mêmes qui ont su depuis longtemps négliger ces images trop accessibles, trop voyantes, afin d'aborder ces villes qu'ils aiment pour des charmes subtils, émouvants et profonds.

Les tours font partie des accessoires romanesques qui flottent à la surface de nos sensibilités – comme en surimpression ; nous n'en sommes pas dupes, mais nous nous y laissons prendre, comme nous nous laissons prendre au théâtre par le décor peint qui représente – supposons le cas – la balustrade de marbre donnant sur un beau jardin italien. Mais la belle jeune femme rêveuse, et le jeune homme aux yeux de feu qui l'aime – peut-être a-t-il également une petite moustache noire – ne s'y appuient pas.

Truro est à cinq milles environ de Provincetown. Nous gagnons cette petite ville fameuse de la Nouvelle-Angleterre, parcourant un plateau à fond de sable, sur une petite route étroite, mais bien fournie par l'invention déjà séculaire de l'in-

---

14 II ils [R *acceptent* A *accueillent*] d'emblée 16 III avec *l'étonnant travail* de *M.* Eiffel 17 I^a,I^b,II Provincetown se limite au monument <Nous corrigeons ici le texte, que nous rendons conforme au sens indiqué par III.> III Provincetown *n'est pas limitée* au monument *des* pèlerins. [R *Au vrai*] Sans doute, [R *Provincetown*] la disparition [A *soudaine*] de ces symboles *à bon marché* causerait un [R *vide* A *émoi*] *réel* dans *le cœur de* [A *ces*] personnes [A *mêmes*] qui 20 II un [A *certain*] émoi 21 III longtemps [R *écarter* A *négliger*] ces *représentations pour* aborder *le véritable visage* [R *véritable de ces* A *des*] villes 22 II voyantes, [R *pour* A *afin d'*]aborder 23 III charmes [AR *à la fois*] *plus* subtils, [A *plus émouvants*] et *plus* profonds 23 III profonds. [R *Mais* A *Car*] *les* tours 25 III sensibilités – [A *et*] comme 26 III mais nous [R *nous* A *désirons nous*] y laissons 27 III comme, *au théâtre,* [A *l'on voit*] [D *la* S *le*] [R *toile* A *décor*] [D *peinte* S *peint*] qui représente, *par exemple,* la balustrade 30 III rêveuse, et *l'homme* [A *aux yeux de feu*] qui l'aime [R *ne s'y appuient pas* A *(peut-être a-t-il aussi une petite moustache noire –*] ne 32 III pas. // *Provincetown se trouve à cinq milles environ de Truro. Nous* [R *descendons* A *allons*] *vers Provincetown, roulant sur* [A *une route étroite, nous sommes sur*] un plateau 34 II Nouvelle-Angleterre, [R *sur* A *parcourant*] un plateau 35 III sable, *encore désert il y a quelques années, aujourd'hui couvert de* [R *cabines*] ce que l'on *nomme* cabines

génieur McAdam[2]. Il y a quelques années à peine, j'ai vu que ce paysage était à peu près désert. Aujourd'hui, il est peuplé de ce que l'on a accoutumé d'appeler cabines ou chalets, des constructions informes et laides. Elles sont louées au jour le jour, à la semaine, à la saison. D'astucieux propriétaires en possèdent ainsi dix, quinze ou vingt, avec pavillon central, formant la conciergerie de ces îlots. Mais c'est comme à Montréal ou à Québec. Un écriteau, au bord de la route : « *Vacancies. No vacancies* ». Cependant soyons justes. Les commerçants de la route de Truro qui conduit à Provincetown ne se piquent pas, comme nous à Montréal, d'habiter la deuxième ville française du monde. Je crois inutile d'ajouter que ces petites casernes, numérotées et matriculées, comme les logements militaires, ne représentent pas les charmants cottages du cap Cod, du style cap Cod. Ces casernes ou fourmilières sont le produit de cette éblouissante civilisation dont nous jouissons avec la plus haute volupté, nous donnant l'automobile pour tous, le magazine pour tous, la gomme à mâcher pour tous, la cravate *flashy* pour tous, le divorce-minute pour tous, la casquette-visière Truman pour tous, et peut-être, prochainement, la bombe atomique pour tous. Nous n'aurons bientôt plus rien à envier au régime de M. Staline, lequel a avalé, depuis ces dernières années, un gros tiers de l'Europe, vieux continent adorable, à souvenirs, à cathédrales féodales, à merveilleuses légendes, à petits-bourgeois individualistes, à grands savants maniant des cornues poussiéreuses dans des laboratoires non chauffés, à quelques

39 III chalets, constructions *uniformes* et laides, *qui font partie du progrès, c'est-à-dire de l'égalité. Ces cabines ou chalets, si l'on peut dire,* sont *loués* au jour, à la semaine 41 III saison. [R *Des signes*] D'astucieux 42 III vingt. *Il y a un* [R *petit*] pavillon central [A *devant ces îlots. La conciergerie, si l'on peut ainsi dire.*] *Et* c'est 43 III Montréal. Un 44 III No vacancies ». *Mais* la route 46 III se *pique* pas, comme Montréal, *d'être* la deuxième 49 III numérotées, [R *comme au régiment*] matriculées, [A *comme des logements militaires*], *n'ont rien de commun avec* les charmants 49 II militaires, [R *n'ont*] ne [R *sont pas*] représentent 51 III Cod. *Les* casernes sont 51 III cette *éblouissante* civilisation 52 III jouissons [A *voluptueusement,*] *qui a créé* l'automobile pour tous, [R *la baignoire pour tous,*] le magazine 54 III cravate [R *claire* <?> A « *flashy* »] pour tous, [A *la casquette Truman pour tous,*] *et* la bombe 55 I[b] tous, [R *la casquette-visière Truman pour tous,*] et <correction peut-être d'une autre main> 57 III Nous [R *n'avons rien à envier*] n'aurons 57 III régime de M. *Joseph* Staline 58 II années gros [R *de*] tiers III années *le* gros tiers 59 III l'Europe, continent à souvenirs, 61 III cornues *à verre* poussiéreux [A *dans des laboratoires non chauffés,*] à quelques

2. Inventeur du revêtement des routes connu depuis lors sous le nom de *macadam*.

pêcheurs à la ligne, modestes commerçants ou fonctionnaires à la retraite, taquinant l'ablette et le goujon sur les berges de petites rivières herbues – les poissons ne mordent pas fréquemment, et sous son large chapeau de paille, le pêcheur-rentier fait doucement sa sieste – à quelques ouvriers buvant leur bock de bière dans une brasserie de Prague ou dans un bistrot de Toulouse, à de petits commerçants faisant une partie de belote au Café de la République, en sirotant un café crème, à des artistes, des écrivains, des poètes, accomplissant plus ou moins heureusement leurs rêves de créateurs, tout cela maintenant semble nous échapper, glisser entre nos doigts comme l'eau, mais c'était peut-être tout cela, la vie véritable, la civilisation des hommes[3].

Et nous arrivons à Provincetown. Heureusement, car je me laissais aller à des propos qui eussent pu devenir, si [je] les avais poursuivis, trop amers. À une petite croisée des chemins, il y a deux voies. À droite, Bradford Street, à gauche, Commercial Street, qui contourne la baie. Nous la suivrons. Et tout de suite, nous retrouvons, après les laideurs du plateau de Truro, des cottages anciens, ornés de plantes grimpantes, offrant de délicieux petits jardins plantés de massifs de fleurs étonnantes, parmi des pelouses anglaises dont le vert pourrait faire rêver les Irlandais de bonne race !

63 III ligne, *humbles* commerçants à la retraite 65 III pas *à l'appât*, et sous son chapeau de paille, le *pêcheur* fait la sieste, – [R *et peut-être, la vie, était-ce cela !*] *à deux ou trois* ouvriers buvant [R *de la* A *leur bock de*] bière 68 III ou *le « petit blanc »* dans 69 I[b] petits [R *commerçants* A *rentiers*] faisant <correction peut-être d'une autre main> III petits *fonctionnaires* faisant une belote 70 III sirotant [R *un amer-picon* A *un café-crème*] [R *Tout cela nous échappe, et peut-être, la vie, était-ce cela !*] à des artistes, *des poètes, des écrivains, poursuivant* plus ou moins [D *maladroitement* S *adroitement*] leurs rêves, tout 72 II maintenant [R *nous*] semble III maintenant *nous échappe, glisse* entre 74 III l'eau, *et* c'était peut-être cela la vie, la civilisation des [R *la vie véritable*] hommes, *c'était peut-être la vie véritable,* [A *contre la gomme à mâcher. Il semble que nous avons fait ce dernier choix.*] // *Voici* Provincetown 76 III Heureusement. [R *Il y a deux rues. La*] À une 77 I[a],I[b],II si les avais 78 II amers. // À une 79 III voies. À *notre* droite 79 III Bradford Street, *en retrait. À notre* gauche 80 III qui *longe la mer. Suivons* [R *celle-ci*] *cette dernière. Ici,* nous 80 II suivrons. // Et 81 III retrouvons *les* cottages 82 III grimpantes, *et toutes, ou à peu près,* offrant 83 III jardins, *à* pelouses 84 I[b] anglaises [R *dont le vert <...> bonne race* A *du plus beau vert.*] // La <correction peut-être d'une autre main> III anglaises *dont le* vert [R *luisant*] *ferait* rêver <...> race, *et plantés de massifs de fleurs éblouissantes.* La

3. Les deux paragraphes suivants ne figurent pas dans HMH.

La rue Commerciale est à sens unique, et fort étroite, et les automobiles doivent se suivre au pas de l'homme. Il y a là un certain avantage, car cette vitesse extrêmement réduite nous permet, entre deux charmantes villas, d'apercevoir certains pans, certains fragments mobiles de cette mer admirable sur laquelle voguent comme autant de mouettes, des centaines de voiles blanches.

La rue Commerciale nous conduit, passant au cœur même de la ville vivante, jusqu'aux dunes de sable, qui font l'extrême pointe de la péninsule, jusqu'au terrible no man's land qui avait découragé les pèlerins du *Mayflower*.

Jadis, la rue Commerciale se nommait Front Street. Elle était bruyante, semble-t-il, et vouée aux fantaisies des matelots qui venaient de doubler le cap Horn, qui n'avaient pas mis pied à terre depuis deux ans. Soyons indulgents ! La rue Commerciale, malgré les voitures et les touristes, conserve cependant tous les aspects caractéristiques qu'offrent tous les petits ports maritimes du globe. Provincetown est demeurée une petite ville de pêcheurs, malgré ses estivants attirés par la splendeur de ses plages. Et chaque nuit, des dizaines de bateaux gagnent la haute mer pour pêcher la morue, le maquereau et le thon !

---

86 III est [R *bordée*] *très étroite, et à sens unique.* [R *Très*] *Les* automobiles *se suivent les* [R <illisible>] *unes les autres,* au 87 III l'homme. *Mais* [R *entre les villas*] *on y trouve* un certain 88 III car [R *dans*] *ce rythme* extrêmement *réduit* nous 89 III deux villas, [R *de voir la mer admira*] d'apercevoir certains [R *coins* A *fragments, certains morceaux* AR *vibrants* A *mobiles*] de cette 90 III admirable, [R *blancs comme nappe*] sur laquelle voguent, [A *comme des* AR *goélands* A *mouettes,*] des 93 III Commerciale *de Provincetown est pittoresque à souhait. Elle* nous conduit [D *jusqu'aux* S *jusqu'à*] [A *ces*] dunes 93 II conduit, [R *pa*] passant 94 III qui *forment* l'extrême 95 III péninsule [R *Il vaut cependant le*] [D *jusqu'au* S *jusqu'à*] [A *ce terrible*] no man's land qui avait [A *semblé*] [D *découragé* S *décourager*] les [R *premiers*] pèlerins 96 III Mayflower. [R *Il n'en est plus ainsi aujourd'hui.*] [A *Et l'on*] *On trouve en effet,* [A *aujourd'hui,*] *dans la moitié* [R *de son* A *du*] *parcours de l'artère,* [A *et*] *tout près de l'hôtel de ville, une plaque* [R *qui indique* A *indiquant*] *l'endroit exact où les célèbres passagers auraient mis pied, pour la première fois, sur le sol d'Amérique. // Autrefois,* la rue 97 III Front Street. *Rue de pêcheurs, de marins,* [R *et*] *possédant cet* [R *caractère*] *aspect* [R *particulier qui distingue les*] *caractéristique* [R *de tous* A *que montrent tous*] les ports 99 I[b] Horn, [A *et*] qui <ajout peut-être d'une autre main, retenu par HMH> 101 II cependant [R *toutes les car*] tous 103 III Provincetown *d'ailleurs* est 104 III pêcheurs *bien* [R *que l'été*] *que durant la saison de l'été,* [R *l'affluence des* A *les nombreux*] *touristes* [R *empêchent*] attirés 105 III plages, *nous le fassent oublier. Cependant,* chaque 105 III bateaux [R *gagnent le large*] gagnent [R *le large*] la haute 106 III pêcher [D *le* S *la*] [R *thon,*] morue 106 III thon, *et* [D *des* S *de*] [A *nombreux*] *entrepôts de salaison* [R *ne cessent de fonctionner*] *fonctionnent jour et nuit.* Les pêcheurs sont

Les pêcheurs, de vieille race, sont généreux. J'ai connu un jeune couple d'artistes, fort démuni d'argent, qui se rendait chaque matin à l'arrivée des bateaux de pêche, à qui l'on donnait, chaque fois, de magnifiques poissons. La jeune femme me disait :

– Nous adorons le poisson. Nous le mangeons à toutes les sauces.

Elle ajoutait :

– Mon mari les peint avant que je les fasse rôtir. Double profit. Et nous pouvons établir de cette façon l'équilibre inquiétant de notre malheureux budget.

C'était il y a deux ans. L'été dernier, je m'informai auprès d'amis connus du jeune couple. J'appris que le jeune peintre, mobilisé, se trouvait quelque part en Corée, et que la jeune femme rieuse, dans l'armée auxiliaire, chantait pour les troupes. C'est ainsi que le vieil oncle Sam s'était chargé, après les pêcheurs de Provincetown, d'équilibrer leur budget. Je soupçonne cependant qu'ils durent songer avec quelque mélancolie, chacun de son côté, aux beaux jours libres et frais de Provincetown.

Provincetown possède ses légendes. Une maison très style cap Cod, rue Commerciale, montre à son premier étage, au-dessus d'un balcon délicat, une figure de proue assez saisissante.

---

107 III généreux, *et j'ai* connu 108 III rendait [R *le matin* A *chaque jour*] à l'arrivée 109 III pêche, *où on leur* [R *offrait* A *donnait*] de magnifiques 109 I[b] pêche, [A *et*] à qui <ajout peut-être d'une autre main, retenu par HMH> 110 Nous III poissons. [R *Ils me disaient* A *La jeune femme me disait en riant :*] « Nous 112 III poisson. [A *Et*] *Nous* le 113 III sauces, [R *C'est le cas de le dire, ajoutait le mari.*] Elle 115 III rôtir. *Nous avons pu de cette façon établir* l'équilibre 118 III m'informai *d'eux* auprès 119 III connus. *Ils me dirent* que 119 III peintre *avait été pris par* [R *l'armée* A *la conscription,*] *et qu'il* [R *était* A *se trouvait*] quelque part [R *au Japon* A *en Corée.*] *Elle* [R *avait pris du service*] *s'était engagée dans un service* auxiliaire [A *et chantait pour les troupes.*] *L'oncle* Sam 123 III Provincetown, [R *de fournir* <?>] d'équilibrer leur budget. [A *Mais j'imagine qu'ils songent avec mélancolie, chacun de leur côté, aux beaux matins libres de Provincetown, à la fraîcheur de ses poissons.*] *Ainsi va la vie. // Comme toutes les* [R *villes*] *petites villes maritimes,* Provincetown 124 I[b] qu'ils [D *purent* S *durent*] songer II qu'ils *puissent* songer <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 125 I[b] chacun de [R *son* A *leur*] côté <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 128 III montre *à l'étage,* au-dessus d'un [A *charmant*] balcon, une figure 129 III proue [R *d'une grande originalité* AR *singulière* A *assez saisissante.*] L'ancien

L'ancien propriétaire de cette maison, un vieux capitaine au long cours, naviguait sur les hautes mers quand son équipage aperçut, bercée par les houles, une sirène. Cela se passait dans l'océan Indien. Une chaloupe fut tout de suite mise à la mer, et les matelots rapportèrent une femme parfaitement nue, mais de bois, et je m'abstiendrai de commenter certains détails de cette découverte, car les grands ciseaux de la censure m'empêcheraient de poursuivre mon propos. Nous sommes, bien entendu, une « race fière », mais prude aussi. Du moins dans ses manifestations extérieures. Bref, quand les matelots rapportèrent cette femme recouverte de sa seule innocence – et supposons-le, de quelques algues marines et de quelques coquillages –, le capitaine fut fort embarrassé. Les voiliers-pêcheurs de 1830 ne disposaient pas d'un grand espace, et la dame que l'on avait déposée sur le gaillard d'avant – à moins que ce fût sur le gaillard d'arrière, l'histoire est muette sur ce point – la dame couverte de mollusques et de sel océanique distrayait peut-être les matelots, quoique de bois –, de sorte que le vieux capitaine barbu prit une décision qui faillit provoquer une mutinerie chez son équipage. Il fit couper la femme de bois en deux, et fit jeter à la mer la partie la moins noble. Il rapporta à Provincetown, comme trophée, ce buste de femme-sirène[4], qui orne aujourd'hui la façade d'une des mai-

131 III cours, [R *naviguait* A *parcourait*] *il y a quelque cent ans* [R *sur les*] *l'océan Indien, quand son équipage aperçut, flottant sur les eaux, une sirène. On mit une chaloupe à la mer,* et les 131 II cours, [R *par*] naviguait 132 II aperçut, [R *flottant*] bercée 134 III femme [A *parfaitement*] nue 135 I^b bois[D , S .] [R *et je* <...> *quelques coquillages* –] [D *le* S *Le*] capitaine <corrections peut-être d'une autre main, retenues par HMH> 135 III je *n'épiloguerai point sur ce dernier détail,* car 137 III poursuivre. Nous « sommes *une race fière », c'est* [A *bien*] entendu, mais [R *très* A *extrêmement*] prude *également.* Du 138 I^a,I^b dans *ces* manifestations II dans ses [R *expressions*] manifestations <Nous retenons ici la leçon de II, plus vraisemblable.> 140 III et *je le suppose* – de quelques *sels marins,* le capitaine 144 III dame, [R *qui provoquait*] que 144 III d'avant[R , *quoi qu'elle fût de bois*] *distrayait trop peut-être les rudes marins,* – quoique 146 II et de [R *coquilles*] sel [R *marin*] océanique 147 III bois. *Bref encore,* le vieux 148 III barbu – *veuillez bien remarquer, mes chers auditeurs, que je demeure strictement, avec les expressions que j'emploie, dans la phraséologie* [R *nécessaire*] *indispensable* [R *des* A *aux*] *contes* [R *marins* A *de la mer*] – *rudes marins, capitaine barbu, etc. – le capitaine, dis-je,* prit 150 III jeter *la dernière* partie, [R *dans l'océan.*] la moins noble, [R *dit-on,* A *peut-on dire,*] *dans l'océan. Et il* rapporta, *comme trophée, à Provincetown, après son périple,* [D *le* S *ce*] buste de femme-sirène [D *repêchée* S *pêchée*] *dans les mers tropicales,* qui 152 III aujourd'hui *cette* façade de la rue

4. Le passage qui suit, jusqu'à « la fantaisie », ne figure pas dans HMH.

sons de la rue Commerciale de Provincetown. De quel bateau provenait la figure de proue ? Des chercheurs ont tenté en vain de le savoir, leur enquête ne conduisit à rien, mais cette légende nous enchante.

On nomme la femme coupée en deux « *The Lady of Mystery* », « La Dame du Mystère ». Quelle belle appellation pouvant nourrir l'imagination des poètes et des romanciers, leur laissant toute la fantaisie.

La rue Commerciale vit de la mer. Elle allonge sur elle trois grands quais, ou jetées, dont le plus animé est celui où vient aborder, chaque jour, un steamer venant de Boston. Le second quai est particulièrement voué aux pêcheurs. Le troisième, négligé par le commerce et les touristes d'occasion, croulant un peu sur ses pilotis rongés, fait la joie des artistes et des peintres.

Il y a aussi de petits quais-jetées, plus modestes, couverts de petites cabines. J'ai habité l'une d'elles. Le vent du large m'enchantait, le sommeil de mes nuits était merveilleux, bercé par ce murmure, cette rumeur de la mer dont je conserverai toujours la nostalgie.

---

154 III vain, *après avoir fouillé les annales maritimes de* [A *ces*] *nombreux pays,* [R *France, Ang*] *qui, à la fin du dix-huitième siècle, couraient* [R *les mers*] *plus particulièrement les mers, la France, le Portugal,* [R *les*] *l'Espagne, l'Angleterre,* [A *celle-ci*] *qui devait bientôt les dominer* [A *toutes.*] *Les chercheurs ne trouvèrent rien, et c'est pourquoi la* légende [R *existe*] *continue de nous enchanter.* On nomme la femme *mutilée :* [R *« La dame du mystère ».*] « The Lady of Mystery », « La Dame du Mystère ». Quelle 158 III appellation, *et qui laisse* [R *aux* A *à l'imagination des*] romanciers *toutes les* [R *latitudes voulues que leur imagination peut fournir* AR *peut créer et susciter* A *fantaisies.*] // La rue 161 III mer[R *. et* A *. Elle*] *nous donne soudain de grandes échappées* [R *nouvelles* <?>]. *Trois* quais [R *importants* A *– jetées,*] *construits sur pilotis, nous permettent de la goûter pleinement. Le plus fréquenté* est celui 163 III jour, *le bateau* [D *venu* S *venant*] de Boston, *qui déverse ses touristes de l'après-midi, dont je parlerai plus tard.* Le second *quai-jetée* est 164 III pêcheurs. *Il y en a un* troisième 165 III commerce et les *voyageurs* [A *d'occasion,*] *un peu croulant, mais* qui fait 166 II sur [A *ses*] pilotis 167 III peintres. Il 168 III aussi de [R *petites jetées*] petits 168 III modestes, [A *couverts de* AR *drôles* A *petites cabines,*] *mais charmants.* J'ai habité [D *l'un* S *l'une*] [R *d'eux durant* A *d'elles pendant*] *quelques saisons successives. Le manque de confort était réel, et les caprices du climat de Provincetown convenaient peu à mon état de santé, lequel n'est plus celui de mes vingt ans. Mais j'étais heureux, le* vent 170 III m'enchantait, [R *les nuits* A *le sommeil de mes nuits*] [D *étaient merveilleuses,* S *était merveilleux*] *bercées* par 171 III dont je *ne cesse d'avoir* la nostalgie

73 : PROVINCETOWN (2)[1]

1952-02-18, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Si j'ai un faible particulier pour Provincetown, permettez-moi, mes chers auditeurs, de vous en fournir quelques raisons. Elles sont nombreuses, mais certaines d'entre elles sont des dominantes, ainsi que s'exprimait jadis mon professeur de philosophie. J'ai toujours aimé la mer et l'océan, et la péninsule du cap Cod est généreuse à cet égard. Puis Provincetown, malgré qu'elle soit fortement ancrée au continent américain, conserve un peu de cette atmosphère que l'on trouve

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite sous le titre courant « Provincetown », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit de 34 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre « Provincetown » en p. 1 seulement. Cinq f. paginés 17 à 21 s'insèrent entre le f. 21 et le f. 22 ; ce fragment porte le titre « Provincetown » en p. 17 et 18 (BNQ).

4 III Provincetown, [R *c'est que*] [AR *vous me*] permettez[A *-moi*], mes 5 I[b] moi, [R *mes chers auditeurs,*] de vous <correction peut-être d'une autre main> 5 III vous [R *en donner les* A *fournir quelques*] raisons 6 III Elles sont [R *au*] [D *nombre* S *nombreuses,*] *de trois ou quatre,* [A *sans doute*] [A *mais* AR *il y en a trois* AR *certaines d'entre elles peuvent consister en dominantes, qui sont, ainsi que comme disait mon ancien professeur de philosophie, dominantes.*] J'ai 9 III Cod [R *nous*] est [A *très*] généreuse 9 III égard. *J'ai aimé l'Europe,* [A *j'y ai vécu de longues années,*] et Provincetown *conserve, malgré qu'elle soit située au cœur du continent américain, une certaine* atmosphère [R *européenne* A *de ces vieilles contrées*] J'ai [R *eu du goût* A *toujours été attiré*] par 11 III conserve [R *une certaine* A *un peu de cette*] atmosphère

1. Seule une partie du texte de cette émission a été publiée, avec modifications, dans HMH, p. 190-192. Les deux premières phrases ne figurent pas dans HMH.

dans les pays de la vieille Europe. J'ai toujours été attiré par les arts, et Provincetown est le rendez-vous de nombreux artistes, écrivains et peintres. Déjà avant la Première Guerre mondiale, des écrivains célèbres[2], comme Eugene O'Neill par exemple, habitaient Provincetown, et ont naturellement contribué à répandre la réputation de la petite ville. L'illustre dramaturge y a fait jouer les premières pièces de son répertoire, qui plus tard devaient être connues dans le monde entier. Plus près de nous, John Dos Passos, dont l'on peut aimer ou non les livres, mais dont il est difficile de nier le prodigieux talent, a succombé à son tour aux charmes de Provincetown, où il a habité durant de longues années.

Il est indéniable que le cap Cod en général, et Provincetown plus particulièrement, porte à l'exercice des arts, et l'on peut difficilement s'empêcher de succomber à la tentation de jouer avec les couleurs. Aussi, lors de mon premier séjour là-bas, je me suis presque ruiné, chose relativement aisée dans l'état de ma fortune, à l'achat de tubes, de toiles, de chevalets, de crayons, de cartons, de pinceaux, et je me suis mis à peindre frénétiquement. Il y a des distractions moins inoffensives. Je dois ajouter cependant que ce beau zèle ne dura guère, et qu'il cessa même tout à fait lorsque je fis l'examen sérieux de mes travaux. La sagesse nous vient à tout âge.

Cette petite aventure n'est pas unique. Un jour, encore à Provincetown, je reçois un télégramme d'un camarade m'annonçant son arrivée pour le lendemain, et me demandant de lui trouver quelque gîte. Je vais à sa rencontre le lendemain, par un splendide après-midi. La mer n'avait jamais été aussi

13 III est *une sorte de* rendez-vous [R *pour les* A *d'*]artistes, écrivains, *metteurs en scène* [R *et* A *poètes ou*] peintres. [R *Pourquoi, je n'en sais rien. Mais c'est ainsi.*] *Avant la dernière* guerre, des écrivains 15 III célèbres, [A *je nomme*] comme Eugene O'Neill, habitaient 16 III contribué à [R *sa réputation* A *répandre la réputation de la ville*] L'illustre dramaturge, *en effet*, a fait jouer [A *là-bas*] [R *ses* A *les*] premières pièces [R *dans la petite ville* AR *de son répertoire* A *d'un répertoire qui devait être connu plus tard dans le monde entier.*] Plus 20 III Dos Passos, *que l'on peut aimer ou ne pas aimer* [R *à* A *mais*] dont [R *on ne peut* A *il* <est> *difficile de*] nier 21 III talent, a [R *subi* A *succombé*] à son 22 Provincetown <voir Appendice IV, p. 753> 39 I[b] par un[A *-e*] splendide <ajout peut-être d'une autre main, retenu par HMH>

2. Dans la variante III, Grandbois cite aussi Thoreau, qui y aurait séjourné au XIX[e] siècle. L'ouvrage auquel il fait allusion est sans doute le *Cape Cod* que Thoreau a publié en 1834, et dont Grandbois a pu s'inspirer pour le rappel historique des émissions 68 et 69, p. 461 et 468.

bleue, les plages aussi dorées, les baigneuses aussi charmantes. Deux heures après son arrivée, l'ex-correspondant de guerre Benoît Lafleur[3] est pris également d'un violent prurit de la peinture, et il se procure dare-dare le matériel nécessaire. Puis il disparaît. Je le rencontre le midi suivant, dans un petit bistrot portugais. Il me montre triomphalement deux ou trois aquarelles, et je vous donne en mille, pour m'exprimer comme M^me^ de Sévigné[4], ce qu'elles représentaient. Des coins de jardin du Luxembourg de Paris. Magie de la transposition et du dépaysement. Ce que je comprenais très bien, car il m'est arrivé d'écrire un livre d'inspiration canadienne dans la petite île de Port-Cros, des contes asiatiques à Montréal et des poèmes de nulle part à Provincetown[5]. Peut-être voit-on mieux les choses quand elles ne sont pas devant nos yeux, quand elles ne nous entourent pas, ne nous cernent pas, quand elles ne font pas partie de notre paysage quotidien[6]. Et sur un autre plan, certains moralistes et psychologues ne prétendent-ils pas, sur le ton empreint de gravité qui convient à leur profession, que l'absence de l'être aimé – à condition, toutefois, que cette absence ne s'éternise point – rend cet être plus pathétique, et plus vivant aux yeux de l'être qui l'aime ! Il y a plus d'un siècle, Provincetown composait un petit village dont les habitants vivaient principalement de la pêche à la baleine. (Doit-on dire « pêcher la baleine » ou « chasser la baleine » ? Je n'en sais rien, je m'en informerai auprès de ces messieurs de l'Académie canadienne-française.) Ils tiraient de la prise de ces mammifères le plus clair de leurs revenus. Aujourd'hui, les bêtes géantes se sont réfugiées du côté du cercle arctique, ou vers le Pôle Sud.

40 II dorées, [R *et*] les baigneuses 45 II triomphalement [R *des aquarelles*] deux 47 II coins *du* jardin 48 II transposition[R , A *et*] du dépaysement 50 II petite [R *ville* A *île*] de Port-Cros 65 II Ils [R *en tiraient*] tiraient

3. M. Lafleur a pu nous confirmer que ces souvenirs remontent à l'été 1950.

4. Allusion à la lettre à Coulanges, 15 décembre 1670 : « M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix ; je vous le donne en cent » (*Correspondance*, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, p. 140).

5. *Né à Québec* a été terminé à Port-Cros et c'est à Montréal que Grandbois écrivit *Avant le chaos*. On ne sait quels poèmes ont été écrits à Provincetown.

6. La fin de ce paragraphe et les quatre suivants ne figurent pas dans HMH.

Les hommes avaient vraiment trop exagéré, et la baleine connut le sort du bison américain, de la perdrix canadienne, et de notre caribou, lequel est en passe de devenir légendaire. Il y a aussi l'histoire de nos tourtes, complètement disparues, dont il ne nous reste que le nom d'un plat national, fort succulent d'ailleurs, malgré l'absence du petit gibier.

Des Portugais étaient venus pêcher sur les côtes d'Amérique, au temps de la baleine. Certains d'entre eux s'installèrent à Provincetown, et prirent femme. Ils pêchèrent la morue, le thon, le homard. Aujourd'hui, les descendants de ces Portugais, qui forment une réelle petite colonie, contribuent à fournir à la ville ce caractère européen dont je vous parlais au début de ce propos.

Nous nous rappelons[7] que le Portugal fut jadis le royaume de l'audace et de la découverte, et que sous le règne de l'un de ses rois les plus remarquables, Henri IV dit le Navigateur – l'Histoire raconte que le monarque, ainsi que le petit navire de la chanson, n'avait ja-ja-jamais navigué, mais qu'il savait choisir ses capitaines –, nous savons que le Portugal eut jadis la maîtrise des sept mers, quelques siècles avant les Anglais. Mais il en est ainsi du sort des empires. Byzance aussi domina le monde.

Il ne reste aujourd'hui, de l'empire portugais, que certains morceaux de colonies, comme Macao en Asie, comme les Açores en Occident. Portions congrues, celles du riche ruiné.

Les Portugais de Provincetown viennent généralement des Açores, et demeurent en contact avec les belles îles, ce qui leur permet de conserver leur langue. Ils sont vifs, bruyants, travailleurs, individualistes, et font montre d'une grande indépendance. Il semble qu'ils ne soient Américains que dans la mesure nécessaire, ce qui, à mon modeste avis, n'est pas un tort. Car le jour où tous les êtres humains seront devenus identiques – et j'emploie ici le style lyrique –, une grande monotonie tombera du ciel et se répandra sur toute la terre.

---

72 II reste [R *qu'un plat*] que 76 I[b] femme. [R *Ils pêchèrent <...> le homard.*] Aujourd'hui <correction peut-être d'une autre main> 76 II Ils [D *pêchent* S *pêchèrent*] la morue 78 II fournir à la [R *petite*] ville 86 II capitaines, – [R *le Portugal*] nous 93 II Açores, et [R *se tiennent gé* A *demeurent*] en contact

7. Voir l'émission 5 sur Macao, p. 49.

Outre la beauté de ses paysages, le bleu profond de la mer, les bains frais et vivifiants, Provincetown peut fournir des plaisirs convenant à peu près à tous les goûts. Il y a la pêche au large. On peut l'exercer de trois façons : louer un bateau, pour peu que l'on connaisse le maniement des voiles et les caprices d'un moteur auxiliaire. Ou bien prendre place à bord d'un petit navire destiné aux touristes de passage. Cette partie de pêche dure quatre ou cinq heures. On en revient bredouille une fois sur deux, du moins selon mon expérience personnelle. Les fatigues de cette pêche sont réduites au minimum. On vous fournit les filins, les hameçons, les amorces. On vous décrochera même le poisson, si la chance vous sourit. L'habileté n'a rien à voir avec ce genre de sport. Vous n'avez qu'à tenir votre filin, et le tirer quand il y a lieu. Votre voisin de droite peut prendre cinq ou six beaux poissons à la suite, tandis que les amorces de votre voisin de gauche n'auront [pas] été touchées par le moindre têtard. Pour ma part, je ne suis guère patient, et une heure de ce petit jeu me suffit amplement. Mais la promenade est fort belle, et il y a toujours la ressource de s'allonger sur le pont d'avant, au soleil, et de contempler la mer bleue et ces minces bandes d'or qui forment l'extrême pointe du cap Cod. La troisième façon de faire la pêche à Provincetown est plus sérieuse ; il suffit de s'aboucher avec des pêcheurs professionnels, du cru, et de partir avec eux dans le milieu de la nuit. Ils n'auront point pour vous d'égards particuliers, et il ne faudra pas que

101 III beauté *du paysage*, le bleu de la mer 104 III peut *l'effectuer* de trois 104 III louer [R *soi-même*] un bateau, [R *si*] pour peu que l'on [R *sache*] connaisse 105 II l'on [R *sache*] connaisse 106 III moteur : *s'embarquer à bord d'un cotre, aménagé comme il convient, et particulièrement* destiné 107 II passage. [R *La* A *Cette*] partie III passage. *La* partie 108 III heures. *Vous pouvez* [R *red*] *revenir* bredouille 109 III deux. *C'est une moyenne que je ne garantis pas. Mais j'ai fait l'excursion à plusieurs reprises, et c'est* [R *ma constatation*] *ce que j'ai constaté. Les ennuis* de cette pêche sont *réduits* au *plus strict* minimum 111 III hameçons *et les* [R *appâts* A *amorces.*] [R *Vous laissez votre ligne à l'eau. Vous tirez* A *On vous décroche même le*] poisson, *pour peu que* la chance vous *sourie.* L'habileté 113 III avec ce sport [A *tel qu'on le pratique.*] Votre 114 II tirer [R *si*] quand 114 III peut *tirer* cinq 115 III suite, *et* [R *votre voisin de*] *les* amorces 116 III n'auront *pas* été 117 III têtard. [R *Je n'ai* AR *La première fois que j'ai goûté à ce jeu, je fis*] Pour 117 III patient, *et l'exercice de ce petit jeu, après une heure m'a parfaitement* [R *satisfait* A *repu.*] Mais 119 III et il y a la ressource 120 III soleil, et de [R *regarder* A *contempler*] la mer 120 III ces [R *lointaines*] minces [R *filets*] bandes [R *de*] d'or 122 III sérieuse ; [R *et exige des*] *Il* suffit 123 III pêcheurs *de métier*, professionnels 125 III point *d'égard pour vous. Et* il

vous les gêniez dans la manœuvre de leurs immenses filets. Comme chaque pouce de leur bateau est occupé, et que vous ne pouvez guère les aider, ne connaissant pas ce métier dont on ne peut s'empêcher d'admirer la précision, ce genre de pêche manque d'attraits pour la plupart des gens. Il fait humide et froid, les ponts sont gluants, l'odeur est forte, et le gros sel vous brûle les yeux et les mains. Mais le spectacle vaut la peine d'être vu, car il montre l'admirable travail de ces hommes rudes, courageux, pour lesquels la pêche n'est ni un jeu ni un sport, mais une nécessité, et peut-être aussi une impérieuse vocation[8].

Provincetown possède un musée, des galeries d'art, une bibliothèque publique, des hôtels, des églises dont l'une est catholique, des magasins de toutes sortes, dont quelques-uns sont de véritables ateliers, où l'on cisèle dans l'argent et dans l'or des bijoux qui font penser, je ne sais pourquoi, à ceux du Mexique ou du Maroc. On y tourne également des poteries, et l'on y cuit des céramiques ravissantes, qui composent les plus aimables bibelots qui soient. Les artistes accomplissant ces travaux, avec infiniment d'ingéniosité et de goût, sont pour la plupart des peintres et des sculpteurs qui ont ainsi trouvé le moyen de gagner leur vie, afin de pouvoir peindre et sculpter. Mais ils ne trouvent pas tous ce genre de travail, qui se rap-

126 III les [R *dérangiez* A *gêniez*] dans [D *les manœuvres* S *la manœuvre*] de leurs 127 III Comme [R *leur*] chaque 127 III bateau [A *est occupé*] [R *qui ne sont point de luxe, mais d'une solidité,*] et que 128 III guère *leur prêter main, ne sachant* pas *leur* métier, dont on *admire* la précision 130 III pêche *ne vous convient guère.* [A *Il fait humide, froid,* [D *le pont* S *les ponts*] [R *est* A *sont*] [D *gluant* S *gluants*] *l'odeur est forte, et le* [R *sel*] *gros sel vous brûle les yeux et les mains.*] Mais 130 I[b] plupart des [R *gens* A *profanes.*] Il <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 133 III hommes pour lesquels 134 III n'est *pas* un sport, mais 135 III une [R *vocation* A *sorte*] *de vocation impérieuse. // La rue Commerciale de Provincetown comporte des galeries d'art, un musée,* une bibliothèque 135 II vocation. // [R *La*] Provincetown 138 III des *échoppes* de toutes sortes, dont *quelques-unes* sont 139 III l'on [R *tra*] cisèle [R *des bijoux*] dans l'argent *ou* dans 140 III penser [R *à ceux du M*] je 140 III ceux du *Maroc ou du Mexique.* On y [R *cuit* A *tourne*] également 142 III l'on y [R *réunit* A *cuit*] des céramiques 142 III qui [R *forment* A *composent*] les plus [R *précieux bijoux* A *aimables*] bibelots. Les artistes *qui* [R *font* A *accomplissent*] ces 144 III infiniment [A *d'ingéniosité et*] de goût 145 III sculpteurs *ayant* ainsi 147 III Mais ils *n'ont* pas tous [R *cette chance*] *ce bonheur.* J'ai

8. Les trois paragraphes qui terminent ce texte ne figurent pas dans HMH.

proche de leur art. J'ai connu un peintre qui travaillait le cuir dans un magasin de chaussures, dans le but d'acquérir l'argent nécessaire à la location d'une salle pour exposer ses toiles.

Provincetown possède aussi sa vie de nuit. D'abord son théâtre, situé sur le bout d'un quai, où l'on donne des pièces d'Ibsen, de Bernard Shaw, d'Eugene O'Neill, d'Edward Caulfield[9]. Et les personnes plus frivoles – mais qui ne l'est à certains moments de sa vie ! – ont le choix de nombreux restaurants, bistrots, cafés-dansants, cabarets avec spectacles. Ces derniers sont nombreux, et souvent fréquentés par des personnages que vous ne tiendriez pas particulièrement à inviter dans une soirée de famille. Il y en a aussi de très bien tenus, et j'en retiendrai deux, pour la fantaisie de leur décoration et l'amabilité de leurs propriétaires. Mais comme je ne suis pas chargé de la publicité de ces lieux de plaisir, je tairai leurs noms.

Et voici pour Provincetown. La ville de la tour, des artistes et des faux artistes, des pêcheurs portugais, des charmants cottages, des pelouses vertes, des fleurs somptueuses, des dunes de sable, et de la mer inoubliable.

148 I[b] peintre qui [R *travaillait le cuir* <...> *de chaussures* A *s'était fait cordonnier,*] dans <correction peut-être d'une autre main> 148 III peintre *de* [R *grand*] *talent indéniable* qui 149 III dans un [R *atelier* A *magasin*] de [R *sandales* A *souliers,*] *afin de pouvoir* [R *plus tard, exposer ses toiles* A *de pouvoir louer une salle pour*] exposer 153 III Shaw, *d'O'Neill,* d'Edward Caulfield. [R *Puis il y a*] *Les* [R *gens*] personnes 153 I[b] O'Neill. [R *d'Edward Caulfield.*] Et <correction peut-être d'une autre main> 155 III vie – [R *peu*] ont 155 III nombreux [R *cabarets*] restaurants, bistrots, cabarets [A *et*] *boîtes de nuit. Ces dernières sont nombreuses, mais* j'en retiendrai 160 III décoration, *et* comme 162 III ces *endroits,* – [R *je tairai leurs noms*] *ni de celle du cap Cod* – je tairai leurs noms. *Cependant, s'il vous arrive de voyager, le prochain été, dans ces parages, on vous les apprendra tout de suite. //* Et 164 III faux artistes, des *Portugais,* des charmants cottages, des [R *fleurs*] pelouses 165 III somptueuses, [R *et de la* AR *cette* R *mer*] des dunes de sable, et de *cette* mer

9. Le moins connu des dramaturges mentionnés, Caulfield est l'auteur d'au moins trois pièces, créées respectivement en 1938, 1945 et 1949, *There's Always a Breeze, And Be My Love* et *Bruno and Sidney.*

74 : CEYLAN (1)[1]

1952-02-25, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

On ne cite pas Ceylan parmi les Sept Merveilles du monde, mais c'est un tort, et je n'ai pas encore rencontré de voyageurs qui ne fussent de cet avis. Cette île étrange, douce, cruelle et parfumée compose en effet ce que l'on peut trouver de plus extraordinaire et de plus séduisant sur la terre. Et ce n'est point sans songer à sa prodigieuse beauté que les légendes y situent le paradis terrestre, la première patrie du premier homme. Elles ajoutent également que le premier Bouddha vivant, Sakyamuni, y naquit, y vécut, et y mourut, après avoir établi les bases d'une religion que plus de cinq cents millions

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit de 31 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 31 en marge supérieure droite sous le titre courant « Ceylan », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit incomplet de 15 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 15 en marge supérieure droite sous le titre courant « Ceylan » (aux p. 1 à 6 et 10 seulement), avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1. Ce manuscrit ne contient pas la citation tirée des *Voyages de Marco Polo* (BNQ).

4 III *Ceylan ne compte pas* [A *n'est pas citée*] parmi 5 III c'est [D *un* S *une*] [R *tort* A *injustice*], et je [D *ne* S *n'ai*] [R *connais pas de voyageurs*] pas 6 III fussent [R *pas*] de 8 III extraordinaire [A *et de plus séduisant*] sur la terre. [A *Et*] ce 9 III sans [R *reconnaître l'aspect* A *songer à*] sa 9 III légendes *anciennes* [R *font de l'île* AR *prétendent que le paradis terrestre*] y [R *placent* A *situent*] le paradis terrestre, [R *On y affirme également qu'Adam* AR *c'est* A *et*] *donc, le lieu de naissance d'Adam* [A *et d'Ève*]. *On ajoute* également 12 III naquit, vécut et mourut 13 III millions de *personnes* [R *exercent* A *pratiquent*] encore

1. À l'exception de la longue citation tirée des *Voyages de Marco Polo* et des deux paragraphes qui la précèdent, le texte de cette émission a paru dans HMH, p. 333-337. Le Ceylan est devenu le Sri Lanka en 1972, mais nous conservons ici le nom que lui a donné Grandbois.

de fidèles pratiquent encore aujourd'hui. Une autre légende, qui nous touche de plus près, raconte que Jésus vint y passer, dans la méditation, les trois années qui précédèrent son enseignement public. Cette assertion semble fort improbable, mais les légendes n'existeraient pas si elles ne baignaient point dans l'aura du merveilleux.

L'ancienne capitale de l'île étonnante se nomme Kandy, et l'on y voit encore les palais de marbre rose et bleu des princes cinghalais. La capitale actuelle est Colombo. J'arrivai à Colombo, un samedi[2], dans la matinée, par une pluie diluvienne que seuls connaissent les tropiques, et aussi, par le truchement de l'imagination, les lecteurs des nouvelles et des romans de Somerset Maugham, dont l'œuvre la plus connue, traduite en vingt-cinq langues, jouée sur tous les théâtres du monde, et tournée par surcroît dans les usines cinématographiques de Hollywood, s'intitule précisément *Rain*[3], ou *Pluie* ! Il me fallait rejoindre la banque anglaise avant sa fermeture du midi. J'étais à bord d'un paquebot des messageries maritimes, le *D'Artagnan*, que j'avais pris à Djibouti. Je possédais une lettre de change, mais il me fallait payer mon passage avant le départ du *D'Artagnan*, dont l'escale ne durait que quelques heures. Je devais naturellement ce passage, j'étais monté à bord du bateau, à Djibouti, fort démuni d'argent, ayant confié en garantie cette malencontreuse lettre de change, laquelle reposait dans le coffre-fort du commissaire. J'aurais pu continuer

14 III aujourd'hui. [R *D'autres* A *Une autre*] légende[R -*s*], qui nous touche[R -*nt*] de plus près, [R *veulent* AR *veut* A *raconte*] que 15 III passer *les trois ans de son recueillement. Cela* semble *peu probable*, mais [R *il n'y aurait pas de légendes sans* A *les légendes n'existeraient pas s'il n'y avait*] l'aura 16 I[b] précédèrent [R *son enseignement* A *sa prédication*] [D *public* S *publique*]. Cette <corrections peut-être d'une autre main, retenues par HMH> 18 II baignaient [D *pas* S *point*] dans 19 III merveilleux. // [R *L'île de Ceylan* AR *La Capitale*] L'ancienne capitale de *Ceylan* se 21 III y *trouve* encore 21 III rose [A *et bleu*] des 22 III actuelle *de Ceylan* est 23 III samedi [R *matin* A *avant-*]*midi*, par 24 III et [A *aussi*] les lecteurs 26 III Maugham, [R *qui a*] dont 26 III connue, *jouée* [A *et traduite*] *au théâtre* [AR *en* A *dans une quinzaine de langues*] et tournée [A *par surcroît*] *à* Hollywood 29 III précisément [R *pluie.*] *Pluie*. [R *J'avais pour*] Il 29 II *Pluie ! //* Il 32 III Djibouti. *J'étais muni d'une* lettre de change, *et* il 35 III heures. [R *Et je désirais*] J'aurais 36 II ayant [R *donné du*] confié [R *comme* A *en*] garantie

2. L'arrivée à Colombo doit être datée du 1[er] janvier 1934, comme en fait foi l'estampille du passeport de Grandbois (conservé à la BNQ).

3. Nouvelle parue en 1919 et dont le récit se situe aux îles Samoa.

jusqu'à Singapour – c'est à huit jours de Colombo – et régler ma « note » là-bas. Le *D'Artagnan* était un bateau fort agréable, fort confortable, aménagé pour les mers d'Orient, avec de larges ponts, des éventails et des ventilateurs à profusion, un service diligent et nombreux, des passagers sympathiques, et des officiers courtois qui vous traitaient davantage en ami qu'en client, bien que ce dernier, comme c'était mon cas, fût en quelque sorte leur débiteur. Mais je désirais séjourner à Ceylan. Pour cela, il me fallait rejoindre la banque avant sa fermeture. Et c'était midi, l'heure fatidique. Cependant, l'on ne descend pas d'un long-courrier, en territoire britannique ou autre, comme l'on descend d'un tramway de la rue Sainte-Catherine de Montréal. Bref, le commissaire m'accompagnant, je réussis à éviter les formalités d'usage et de routine, et nous arrivâmes à la banque, à midi exactement. La lettre de change opéra le miracle coutumier aux lettres de change, et j'invitai le commissaire à venir prendre quelque rafraîchissement à l'hôtel où j'avais retenu ma chambre. Le whisky était frais, et d'origine. Le commissaire me dit en riant :

– Vous avez une façon curieuse de voyager !

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que vous prenez le bateau à la dernière minute, comme à Djibouti, et vous le quittez à la première minute, comme ici, sans paraître trop vous soucier de votre séjour, de votre prochain départ...

– Vous m'avez dit que je possédais l'une des meilleures cabines du *D'Artagnan* !

---

40 III là-bas. [R *Mais je désirais*] Le D'artagnan était *d'ailleurs* un 40 III agréable, *très* confortable, *fait* pour les mers *orientales*, avec 42 III ponts, des ventilateurs 42 III profusion, des passagers 44 III traitaient [R *plus*] davantage 45 III client. Mais 45 II dernier, [R *dans* A *comme c'était*] mon cas, fût [A *en quelque sorte*] leur 46 III séjourner *quelques jours* à Ceylan 47 III cela, rejoindre la banque avant *midi. Et* l'on 48 II midi, [A *l'*]heure 49 III britannique [A *ou autre,*] comme [A *l'on descend*] d'un 50 III Sainte-Catherine. Bref 51 III commissaire *du bord m'y aidant, et* m'accompagnant, je réussis *de descendre sans* les formalités de routine 53 III exactement. *Je* [R *réglai* A *payai*] *le commissaire, et nous allâmes à l'hôtel prendre une boisson rafraîchissante.* Le commissaire me dit [R *: Vous avez une* A *en riant :*] Vous avez une *drôle de façon* de voyager ! [R *Comment ça*] *Vous voulez dire ?* Je veux 55 II l'hôtel [R *que* A *où*] j'avais 60 III vous [R *descendez* A *le quittez*] à la 62 III sans vous soucier [D *du* S *de*] *prochains départs...* Vous 65 III D'Artagnan ? – *En effet, et n'en* avez-vous

– Et c'est la vérité. N'en avez-vous pas été satisfait ?

– J'ai été comblé, lui répondis-je.

(Au vrai, de cette cabine, située sur le pont supérieur d'avant, la porte ouverte, j'avais pu, assis dans un fauteuil de rotin, ou même couché dans mon lit, contempler les aubes et les crépuscules et les nuits étonnantes de l'océan Indien sans avoir même à lever la tête.)

– En effet, continuai-je, j'ai été parfaitement comblé. Mais ne m'avez-vous pas donné cette cabine, à Djibouti, à la dernière minute ? J'ai cru remarquer qu'il y a toujours de bonnes cabines à la dernière minute.

(Je dois rappeler que ceci se passait entre les deux guerres !) N'est-ce pas l'éternelle histoire de l'ouvrier de la onzième heure ?

– Mais, reprit le commissaire, il n'y a pas toujours de bons bateaux !

– Mais j'aime aussi les mauvais rafiots. C'est, comme vous le dites, ma curieuse façon de voyager. J'aime le changement. Autrement, je demeurerais tout tranquillement chez moi, au coin du feu, c'est-à-dire du radiateur, avec pantoufles et robe de chambre, et je relirais le Jules Verne de mon enfance, parce que je le trouve encore plus distrayant que nos romanciers-voyageurs actuels...

Nous bavardâmes quelques minutes encore, et le commissaire me serra la main.

---

66 III satisfait. – *Parfaitement*, lui répondis-je. [R *En effet* A *Au vrai,*] de cette 68 III cabine, [A *située*] sur 68 III supérieur, *et* la porte ouverte, [R *je p j'ap*] j'avais pu [R *contempler*], assis dans un *bon* fauteuil de rotin [A *ou couché dans mon lit, contempler*] les aubes 71 III nuits [A *étonnantes*] de l'océan 71 III avoir [A *même*] à lever la tête. *Parfaitement*, mais [R *j'ai pris* A *vous m'avez donné*] cette cabine *à la dernière minute, à Djibouti, n'est-ce pas* ? Il y a 76 III minute. *C'est* l'éternelle 80 III Mais *il n'y a pas toujours de bons bateaux, reprit le commissaire. – J'aime* aussi 82 III C'est ma [A *drôle de*] façon 82 II vous le [R *dis* <?>] dites 84 III je [R *resterais*] demeurerais tranquillement chez moi, [R *et je lirais* A *les pieds dans mes pantoufles, à lire Jules Verne qui est encore plus distrayant que les romanciers-voyageurs de nos jours. Mais*] *le commissaire* [R *s'excusera* A *dut s'excuser.*] – *Je dois* [R *rentrer* A *embarquer.*] Nous repartons *vers* cinq heures ! [R *Je vous envie.*] [R *Par* A *Avec*] *ce temps, les* passagers

– Vous m'excuserez, mais je dois rejoindre mon bord. Nous repartons à cinq heures. Qu'est-ce que je vais prendre ! Vous pensez, avec ce temps ! Les passagers vont être d'une humeur noire, et qu'aurais-je à subir de lamentations, de plaintes, de grognements ! Leur escale chérie de Colombo ! Comme si j'étais maître des éléments, comme si j'étais le Père éternel ! C'est toujours la même chose. Parce qu'ils ont payé leurs billets, ils exigent le soleil, la lune et les étoiles ! Allons, je vous laisse. À un de ces jours, peut-être !

C'était un chic type, dans la quarantaine, qui avait préparé navale, mais que des revers de fortune avaient forcé de s'engager avant la fin de ses études dans la marine marchande.

Je repris le *D'Artagnan* deux ans plus tard, à Marseille, pour me rendre en Égypte[4]. À la dernière minute. Je ne pus obtenir qu'une petite cabine intérieure et sombre, au troisième pont. Le commissaire m'accueillit en riant :

– Eh, eh, cet ouvrier de la onzième heure, parfois, n'est-ce pas !

Il m'invita dans son petit salon, avec de charmantes passagères. Il connaissait l'art de mêler de délicieux cocktails, on lui en faisait les plus grands compliments. Je n'en ai jamais goûté. Je puis le dire sans fausse pudibonderie. Car je n'ai jamais aimé ces mélanges trop parfumés. Je préférais des alcools plus francs.

À Colombo, après le départ du commissaire, je dus rester confiné à l'hôtel. C'était toujours le déluge. Le lendemain, le

94 III humeur [R *de crin* A *noire,*] *à ne pas tenir avec des pincettes ! Vous pensez, ils auront manqué* leur escale *à* Colombo ! *À bientôt, je l'espère... //* Je repris 95 II grognements ! [R *Comme si*] Leur 101 II s'engager [A *avant la fin de ses études,*] dans 104 III rendre *à Port-Saïd.* À 104 III minute. *C'était le même commissaire. Mais je n'eus pas la même cabine. Il riait.* [R *Moi aussi d'ailleurs*] *L'ouvrier* de la onzième heure, parfois... – *Oui, oui, je* sais... Il m'invita 109 III salon. Il [R *faisait* A *confectionnait*] de délicieux cocktails. / / [R *Ap*] À Colombo 111 II Je [R *n'y* A *n'en*] ai jamais <...> sans [A *fausse*] pudibonderie 116 III C'était *vraiment* le déluge

4. Ce voyage ne figure pas dans la chronologie établie par Grandbois à l'intention de Jacques Brault. Peut-être s'est-il rendu en Égypte en 1936, avant d'aller en Espagne.

temps était splendide. Et je pus m'enchanter de Colombo, capitale de Ceylan !

Cinq siècles plus tôt, de retour de Chine, le Vénitien Marco Polo abordait l'île enchantée. J'emprunte ici, pour signaler ce fait, un passage d'un livre oublié[5], que j'ai écrit il y a dix ans déjà.

Je me suis demandé l'autorisation de citer cette page, et je me la suis accordée. Générosité princière !

> En quittant les côtes de Carnatio, le Vénitien navigua sur les eaux vertes d'un golfe peu profond, fréquenté par des pêcheurs de nacre et de perles, et aborda Ceylan, l'île éblouissante de la Haute-Montagne. Nul climat ne pouvait rivaliser avec celui de Ceylan. Une prodigieuse végétation, jaillissant d'un sol ardent et rouge, baignait dans une lumière d'or incomparable. Les indigènes, de mœurs paisibles, étaient doués d'une grande beauté ; ils vivaient libres, nus, ignoraient l'ambition, la haine, les rivalités, les guerres. Leur roi s'appelait Sender-naz, nom qui signifiait « disparition de la lune ». Il possédait un merveilleux rubis, légué par ses ancêtres, et dont l'Égyptien Cosmas, au VI^e^ siècle, faisait déjà la description : « On voit un rubis très brillant et aussi gros qu'une pomme de pin ; lorsque le soleil darde sur lui ses rayons, il brille au loin et jette un éclat extraordinaire. » L'île produisait de l'or, des saphirs, des topazes, des améthystes.
>
> Une montagne sacrée se dressait au centre de Ceylan. Les Cinghalais qui pratiquaient la religion de Bouddha prétendaient que Sakyamuni était né et mort dans l'île. Ils racontaient que, fils de roi souverain, il avait vécu son enfance et sa première jeunesse dans un palais fabuleux parmi les plaisirs et les délices de toutes sortes, et que l'on avait soigneusement écarté de sa vue toute image qui eût pu lui dévoiler les laideurs de la vie, ou même blesser la beauté. À l'âge de seize ans, on lui avait donné comme femme la belle princesse Yosodhara, fille du roi de Koli. Or, un jour, malgré les défenses paternelles, il s'était aventuré au-delà du parc royal, et il aperçut, courbé sur un bâton, un vieillard tout

117 III Colombo. // [R *Un autre voyageur*] cinq siècles plus tôt, [R *un autre vo*] *Marco Polo,* [A *de retour de Chine,*] *avait mouillé à Ceylan. Je me permettrai ici* [R *de citer* A *d'emprunter*] un passage 121 III écrit il y a *quelques années.* [R *de sorte* AR *ce qui me donne cependant* AR *au moins* R *l'avantage de n'avoir pas besoin*] Je me suis demandé *la permission* de citer 123 II demandé [R *la perm*] l'autorisation 124 III Générosité *de Prince* ! <fin de III> 127 I^a^ perles, et [D *abordèrent* S *aborda*] Ceylan

5. *Les Voyages de Marco Polo*, Montréal, Fides, « Nénuphar », 1969. La citation est empruntée au début du chapitre XVII, p. 153-155.

décrépit qui s'avançait sur la route en tremblant. Il demanda à son officier quel était cet être étrange.

– Mais c'est un vieillard ! lui répondit-il.

– A-t-il toujours été ainsi ?

– Mais il a été jeune comme nous le sommes !

– Se peut-il alors que je devienne un jour semblable à ce vieillard ?

– Hélas ! Tous les êtres sont soumis à la même loi !

Ce soir-là, le jeune prince ne put dormir. Le lendemain, refaisant la même promenade, et s'étant éloigné davantage, il vit un lépreux, et plus loin encore, un cadavre en décomposition ; le troisième jour, il vit un ermite dont les traits montraient la plus grande sérénité.

– Toi, lui demanda-t-il, ne connais-tu pas la mort, et la connaissant, ne la crains-tu pas ?

Le saint homme lui répondit :

– Je vis dans un monde qui ne connaît pas la mort !

À son retour, le prince informa son père de son intention d'abandonner tous ces plaisirs trompeurs et fugitifs, et de se livrer à la vie ascétique. Comme le roi tentait de l'en dissuader, il s'enfuit la nuit même, gagna la terre ferme de l'Inde, vécut parmi les brahmanes, et ne trouvant pas chez eux la perfection qu'il désirait atteindre, revint à Ceylan, s'enfonça dans la Montagne où il s'enferma dans une solitude absolue. À sa mort d'homme, il ressuscita pour devenir bœuf ; il mourut encore pour devenir cheval, et mourut ainsi et ressuscita successivement, dans des créatures différentes, quatre-vingt-quatre fois. Sa dernière mort le fit dieu !

Les Cinghalais qui observaient la loi de Mahomet soutenaient de leur côté qu'Adam, après le péché, avait été jeté dans l'île, sur la Haute-Montagne, qu'ils appelaient le Pic d'Adam. On le disait de taille gigantesque ; on faisait voir aux pèlerins une empreinte de son pied gauche, moulée dans le roc, qui mesurait soixante-dix coudées de long. Son sépulcre était situé sur le plus haut sommet de l'île ; on y conservait ses cheveux et ses dents.

171 Il qu'il [R *voulait* A *désirait*] atteindre

75 : CEYLAN (2)[1]

1952-03-03, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

M. André Chevrillon, de l'Académie française, qui fit, comme il se doit, son petit tour du monde, entre l'époque des diligences et celle des avions à propulsion, c'est-à-dire il y a trente ou quarante ans, notait dans un de ses ouvrages fameux, mais parfaitement ignoré du grand public, ceci : « Au bas du lourd collier de l'Inde, elle pend comme une riche pendeloque et touche presque la ceinture du globe[2]. » Permettez-moi d'ajouter tout de suite, mes chers auditeurs, que je ne goûte guère le terme pendeloque, et j'imagine que le célèbre académicien, médaillé et chevronné, a succombé à la tentation de faire un mot d'esprit, à la parisienne, et nous savons tous ce que vaut l'esprit de Paris, qui est un mélange de moquerie, de subtilité et de raillerie portant souvent à faux, mais toujours

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 5 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 5 f. II : Manuscrit de 34 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 28 en marge supérieure droite sous le titre courant « Visages du monde », avec en sous-titre « Ceylan » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit incomplet de 12 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 6, 9 à 13, 18 en marge supérieure droite sous le titre « Visages du monde » apparaissant seulement aux p. 1 et 18 (BNQ).

4 III fit, [R *son petit*] comme 6 III il y a *déjà* trente 7 III ans, *remarquait à propos de l'île de Ceylan* : « Au 8 II ignoré du [A *grand*] public 10 III globe. » *Je* ne goûte *pas* [R *beaucoup* A *particulièrement*] le terme pendeloque. *Mais* le vocabulaire 16 II subtilité et de [R *moquerie* A *raillerie*] portant

1. Seuls quelques paragraphes de cette émission ont été publiés, avec modifications et déplacements, dans HMH, p. 337-340. Le début de l'émission, jusqu'à « Ceci me ramène à Colombo », ne figure pas dans HMH.

2. André Chevrillon, *Sanctuaires et paysages d'Asie*, Paris, Calmann-Lévy, 1936, p. 16-17.

supérieur ! C'est le « diktat[3] ». Il reste aussi à ajouter que les Parisiens les plus « parisianisants », et les plus farouches, viennent de province, sont nés à Lyon, à Marseille, à Grenoble, ou dans ces petits villages délicieux que traversent la Seine ou la Loire.

Je viens de vous dire que je n'aime pas le mot « pendeloque », dont Chevrillon marque, avec insouciance, l'île de Ceylan. Je sais que le vocabulaire des écrivains, au début de ce glorieux siècle dont nous venons de fêter le passage de la première moitié, est assez particulier. Mais en l'an 2000, nos arrière-petits-neveux diront sans doute la même chose de notre langage actuel. Ils auront inventé une autre langue, probablement chiffrée, et universelle. Montaigne, Shakespeare, Racine, et même Paul Valéry pleureront dans leurs tombes, si toutefois les tombes permettent le pleur. Autrement, ils pleureront dans le royaume des cieux, assis à quelque droite du Père, car ils auront mérité de la patrie.

Je n'aime pas le mot « pendeloque », qui avilit l'île charmante, mais j'aime ce que l'académicien ajoute, en disant qu'elle « touche presque la ceinture du globe ». L'expression est lourde. Mais elle est juste. Et il est difficile, devant un globe terrestre, par exemple, quand on s'amuse à le faire rouler lentement, de le corriger. Hélas, ou bravo, les temps ont leur style, qui vieillit et meurt avec eux. Cela fait l'honneur et le désespoir, à la fois, de l'écrivain qui soupçonne, il va sans dire, que l'on

17 II supérieur [R *d'après lui*] ! C'est 18 II « parisianisants », [A *et*] les 22 II « pendeloque », [R *que* A *dont*] Chevrillon 26 III assez *spécial. En* l'an 27 III diront la même chose de *nous, je suppose. Mais quoi qu'il en soit, et quoi qu'il advienne, et si je* n'aime 32 II ils [R *ont* A *auront*] mérité de [R *leur* A *la*] patrie 34 III pendeloque, j'aime *que* l'académicien *note que l'île enchantée* « touche 36 III est *heureuse, parce que parfaitement juste, et* il est difficile, devant *une mappemonde,* de *la* corriger, *malgré que l'image qu'elle tente de représenter nous apparaisse quelque peu vétuste. Les temps ont leur style, qui vieillit avec eux. Cela fait l'honneur et le désespoir en même temps de l'écrivain qui soupçonne, il va sans dire, que l'on* [R *se*] [D *moque* S *moquera*] [R *de lui quand ses* A *son langage avant même que*] os [R *auront eu* A *eussent eu*] à *peine le temps de sécher. Mais n'en est-il pas ainsi* [R *pour les* A *des*] berlines de *nos* grands-mères, *de* leurs jupes longues, *du petit signe* de beauté *qu'elles portaient, au bal,* au coin de l'œil, *quand* elles *valsaient* sur 37 I[a],II devant *une mappemonde,* par <...> s'amuse à *la* faire I[b] devant [R *une mappemonde* A *un globe terrestre,*] par <...> s'amuse à [R *la* A *le*] faire <Nous retenons cette dernière leçon, plus juste, bien que la correction soit peut-être d'une autre main.> 39 II corriger[R , A .] [R *malgré la* <mots illisibles>] Hélas 40 II désespoir [R *en même* A *à la fois*] de l'écrivain

3. Nous corrigeons le texte, Grandbois ayant écrit *dictat.*

moquera son langage avant même que ses os, dans sa tombe, soient séchés. Il en est ainsi pour la suite des générations. Je me rappelle avec nostalgie les berlines de mes grands-mères, le cocher solennel, leurs jupes longues, le grain de beauté, avant le bal, qu'elles appuyaient au coin de la tempe, de la joue, de l'œil, elles allaient valser sur des airs de Strauss – le premier du nom !

Quoique désuets, je trouve ces tableaux charmants, je m'enchante de les évoquer devant vous, je me permets de les préférer à la vulgarité du boogie-woogie, et à toutes ces contorsions extravagantes lesquelles, sous le prétexte de la danse, tiennent de la salle du gymnase et surtout de la maison de fous. Je ne suis pas un grand expert en matière de danse, je n'ai jamais été d'ailleurs qu'un très médiocre danseur, et dans les petits bals obligatoires de mon adolescence, mon souci principal tenait infiniment moins à fournir à ma jeune compagne la grâce et la facilité d'un rythme que je savais ne pas posséder, qu'à cette inquiétude sans nom d'empêcher, par ma maladresse, de ruiner son soulier fin, de satin bleu, pâle ou rose, et très fragile comme il convient. Les jeunes filles d'aujourd'hui ne semblent guère s'embarrasser de ces attributs futiles, mais charmants, de leurs toilettes. Et quand elles ne dansent pas, dans les hôtels du Nord, avec leurs bottes de ski, elles choisissent de danser pieds nus, mode récente qui nous vient de nos voisins, et qui ne convient *ni* à ceux-ci, *ni* à nos Canadiennes. Ceci me ramène à Colombo. Les femmes de Colombo, qui sont toute grâce, marchent pieds nus depuis des siècles. Elles possèdent au plus haut degré le sens de l'attitude, du port souverain du corps humain. Un grand peintre occidental me disait :

– Nos femmes marchent sur des cailloux. Elles, elles semblent marcher sur la surface de la mer...

---

43 II ainsi [R *de toute l'existence* A *pour la suite des générations.*] Je 44 II grands-mères, [A *le cocher solennel,*] leurs 47 II premier [A *du nom*] ! // Quoique 47 III premier ! *Il nous reste, dans la mémoire, ces* [R *visions* A *images*] que [R *je trouve*] *pour ma part je trouve charmantes, quoique désuètes, et qu'il me plaît d'évoquer,* [R *à* A *en*] *ce moment* [R *du boogie-woogie*], *de* [R *la*] vulgarité [R *du* A *beuglante de*] *boogie-woogie, de la mort* <interruption de III> 49 II Quoique [D *désuètes* S *désuets*], je trouve 51 II et [R *de* A *à*] toutes 53 II salle [D *de* S *du*] gymnase 55 II jamais [A *été*] d'ailleurs [R *été*] qu'un 56 II mon [R *principal*] souci 59 II nom [R *de m'* A *d'*]empêcher 60 I[a] bleu, [A *pâle ou*] rose [R *ou pâle,*] et I[b],II bleu, *rose ou pâle,* et 65 II mode [A *récente*] qui 69 II sens [R *le sens* <?>] de l'attitude 71 II cailloux, *elles,* [A *elles*] semblent

L'enchantement de Ceylan, et pour commencer de Colombo, est nourri par une sorte de féerie très particulière, dans ce sens qu'il nous délivre de nos conceptions habituelles de comparer, de juger. Le bateau qui vous conduit de Djibouti à Colombo franchit d'un bond, sans escales, cette Afrique bon enfant, parfois barbare, toujours rieuse malgré la cruauté, les lances, les torses peints, et les danses de la mort, et vous laisse chez ces Cinghalais subtils, byzantins, extrêmement racés, courts de taille, mais très harmonieusement construits, et ceci à un tel point qu'il est difficile, au premier abord, de distinguer les jeunes filles des jeunes hommes. Au bout de deux ou trois jours, naturellement, vous avez appris, par des signes subtils, mais souvent trompeurs, de porter un jugement à peu près sûr[4]. Je pourrais, à ce propos, vous raconter deux ou trois petites anecdotes qui peut-être vous amuseraient, mais je ne veux surtout pas alerter les bureaux de la censure de la société Radio-Canada, qui m'ont apparemment donné confiance jusqu'ici, et je désire conserver cette confiance, parce que autrement, et très surveillé à chaque tour de phrase, je me sentirais si gêné que je ne pourrais plus exprimer ce que je pense, et que par ce fait même, cette petite tribune que j'occupe, chaque semaine, pendant quelques minutes, deviendrait parfaitement inutile – pour peu qu'elle soit utile, ce dont je suis fort peu convaincu.

À Colombo, je logeais à l'hôtel Impérial. Anglais, naturellement. Le lendemain de mon arrivée, alors qu'il avait plu

---

73 III Ceylan, *et de Colombo, pour commencer, tient de la* féerie, dans 75 II sens qu'[R *elle* A *il*] nous 75 III délivre *tout de suite* de nos *liens habituels. L'Afrique est dure et quelque peu* [R *barbare* A *primitive*]. Le bateau 76 II comparer, [R *et*] de juger 77 escales <voir Appendice IV, p. 754> 84 I[a] des *nègres* subtils I[b] des [R *nègres* A *signes*] subtils, [R *mais souvent trompeurs,*] de porter <Correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH. Le « nègres » pour « signes » est une coquille ; le manuscrit II donne clairement « signes ».> 87 III anecdotes qui *vous amuseraient peut-être*, mais 88 III alerter *la* censure de la [R *Compagnie* A *Société*] Radio-Canada, qui *m'a* donné confiance *jusqu'à présent, parce que* [A *je*] *ne* [R *m'ayant* A *l'ai*] *jamais* [D *gêné.* S *gênée*] [A *du moins que je* [R *le*] *sache,*] et <...> confiance. <fin de III> 88 I[b] censure [R *de la société* <...> *peu convaincu*]. // À Colombo <correction peut-être d'une autre main> 93 II que [D *de* S *par*] ce fait même [R *la* A *cette*] petite 95 II soit [AR *maintenant*] utile, ce dont je suis [A *fort*] peu 98 II arrivée, [R *quand il pleuvait* A *alors qu'il avait plu*] comme

4. La fin de ce paragraphe ne figure pas dans HMH.

comme à l'époque du déluge, le soleil brillait d'une façon inconsidérée, ce qui fait, précisément, le charme des tropiques. Mais sous les tropiques, le soleil est plus dangereux que la pluie, il faut s'en garder comme d'une petite bombe d'atomes, il est nocif et mortel, mais individuellement, et pour les Occidentaux seulement. Les indigènes se promènent tête nue sans aucune gêne. Si vous risquez le coup, vous d'Occident, sans casque colonial, sans verres fumés, l'insolation vous foudroie, et si vous en réchappez, vous ne valez vraiment plus alors grand-chose. C'est ainsi. Avec un casque et des verres, je parcourais les rues, les avenues de Colombo, bordées des plus hauts cocotiers que l'on puisse voir au monde, de fougères extraordinaires, de bambous géants. Et puis ces auvents recouvrant les marchands de fruits, les bazars, les hommes à cheveux longs, et ces belles jeunes femmes harmonieuses, un rubis incrusté au front, entre les deux noirs sourcils, ou une émeraude, à l'aile palpitante du nez.

Je laisse la parole à un écrivain espagnol, le plus grand romancier populaire de son pays, que j'ai rencontré à Paris alors que j'étais un tout petit jeune homme, que j'ai revu par la suite, avant sa mort. Certains de mes auditeurs se rappelleront le nom de Blasco Ibáñez[5], l'auteur de *Terres maudites*, d'*Arènes sanglantes*, de *Mare nostrum*, et des *Quatre cavaliers de l'Apocalypse*, que le cinéma américain, il y a un quart de siècle, a rendu fameux partout au monde.

Tout[6] Occidental, en débarquant, se sent désorienté, et il lui faut du temps pour distinguer nettement à Colombo les hommes des

102 II est [R *aussi*] nocif [A *et mortel*] mais 103 II Occidentaux [A *seulement.*] Les indigènes [R *du pays*] se promènent 107 II plus [A *alors*] grand-chose 108 I^a ainsi. [A *Avec un casque et des verres*] *je* parcourais les rues, les avenues de Colombo, [R *avec un casque et des verres, longeant les rues et les avenues de Colombo,*] bordées I^b,II ainsi. *Je parcourais les rues, les avenues de Colombo, avec un casque et des verres, longeant les rues et les avenues de Colombo,* bordées 111 II ces [R *toiles* A *auvents,*] recouvrant 112 II longs, et [R *des* A *ces*] belles 113 II incrusté [R *dans le* A *au*] front 116 II le [A *plus*] grand 117 II son [R *temps* A *pays*], que j'ai 118 I^b tout [R *petit*] jeune <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 119 I^b mort. [R *Certains de mes auditeurs se rappelleront* A *On se rappellera sans doute*] le nom <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH>

5. Vicente Blasco Ibáñez, *le Voyage d'un romancier autour du monde*, Paris, Flammarion, 1928, trad. par René Lafont, t. III, *Inde, Ceylan, Soudan égyptien, Nubie, Égypte*, p. 75-76.

6. Blasco Ibáñez : Tout *Européen.*

femmes. Les hommes laissent pousser leurs cheveux et les portent en forme de chignon maintenus par un peigne, ou tombant sur leur nuque et coiffés en catogan. En outre, ils ont une pièce d'étoffe enroulée autour de leurs jambes qui a la forme d'une jupe. Leur luxe est d'avoir les lèvres et les joues fardées et les yeux allongés par un trait noir, et de porter des bracelets, des pendants d'oreilles et des colliers. La moustache, que la plupart laissent pousser, est la seule chose qui différencie les hommes des femmes. Même les domestiques, dans des hôtels et des cafés modestes, ont une jupe blanche et un peigne surmontant leur chevelure nouée comme celle des femmes.

L'usage du peigne est général à Colombo, et même ceux des Cinghalais qui ont adopté le costume européen n'y ont pas renoncé. [...]

C'est ainsi que sont attifés les marins groupés sur les quais, près de leurs bateaux qui sont très longs et étroits et pourtant déploient audacieusement de grandes voiles, sortes de pirogues qui peuvent naviguer sans risquer de chavirer, grâce à la stabilité que leur donne leur balancier maintenu parallèlement à l'un de leurs côtés par de gros bâtons de bambou. C'est également le costume de la foule, mendiante et importune, comme celle de tous les grands ports, qui passe la journée dans la rue et suit le voyageur de boutique en boutique, l'attendant à la porte pour lui offrir ses services.

Dans les rues secondaires, les maisons sont peintes en bleu, en blanc, ou en rose. Les commerçants qui sortent de leurs magasins pour montrer leurs marchandises, de même que les marchands ambulants et les vagabonds, saluent tout voyageur[7] en l'appelant « capitaine ».

Blasco Ibáñez avait séjourné à Ceylan, cinq ans avant moi. Les hasards de la vie me le firent rencontrer quand je revenais de l'île merveilleuse[8]. Il venait de publier les souvenirs de son voyage autour du monde. C'était à Paris. Je lui dis que ses notes à propos de Ceylan étaient très exactes, et d'un bel écrivain naturellement, et si justes qu'à Colombo, on n'avait cessé moi-même de m'appeler « M. le capitaine ». J'ajoutai, en riant, que

157 II publier [D *ses* S *les*] souvenirs 158 II ses [R *notations*] notes 159 I[b] exactes, [R *et*] d'un [R *bel* A *grand*] écrivain <...> m'appeler [R « *M. le*] capitaine » <corrections peut-être d'une autre main, retenues par HMH>

7. Blasco Ibáñez : tout *arrivant*.

8. La rencontre ne peut avoir eu lieu à la date indiquée : Blasco Ibáñez mourut en 1928, alors que Grandbois séjourna au Ceylan en janvier 1934.

cela m'avait fort flatté. Ibáñez leva les bras, prit un air sévère, puis éclata de rire, et me répondit :

– Tous les honneurs que l'on m'a donnés comme écrivain ne m'ont jamais aussi fait plaisir que lorsque l'on m'appelait « capitaine », dans les rues de Colombo.

162 II sévère, [A *puis*] éclata

76 : CEYLAN (3)[1]

1952-03-10, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Dans la catégorie des voyageurs tatillons, dont le grognement incessant indique la mauvaise humeur coutumière, certains Français, et surtout Françaises, se placent au tout premier rang. Je dis *certains* Français, car par ailleurs, on ne peut trouver de compagnons plus agréables, plus fantaisistes, plus amusants en un mot, que parmi les voyageurs français qui n'appartiennent pas, pour leur bonheur et pour le nôtre, à cette première catégorie[2]. À propos de voyage, vous connaissez tous ce dicton, que je cite de mémoire : « Le Français porte la barbe, mange des grenouilles, et ne voyage jamais. » Il est inutile d'appuyer sur la fausseté de cette remarque, et plus par-

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Ceylan », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit incomplet de 24 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 4 à 27 en marge supérieure droite, sous le titre « Ceylan » en p. 4 et 5 seulement. Non daté (BNQ). IV : Manuscrit incomplet de 16 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 16 en marge supérieure droite, sous les titres courants « Visages du monde » en p. 2 et 3, « Du monde » en p. 4-7 et « Monde » en p. 9-11. Titre en p. 1 « Ceylan », avec en surtitre « Visages du monde ». Les p. 13 à 16 de ce manuscrit correspondent au texte de l'émission suivante (BNQ).

4 <voir Appendice IV, p. 755> 11 II cette [R *catégorie*] première 12 I[b] tous [R *ce dicton* A *cette épigramme*] <correction peut-être d'une autre main> II tous [R *cet aphorisme* <?> A *ce dicton*] que 14 II et [A *plus*] particulièrement

1. À l'exception de quelques lignes, le texte de cette émission a été publié dans HMH, p. 341-345.

2. La fin de ce paragraphe, après « catégorie », ne figure pas dans HMH.

ticulièrement sur l'inexactitude concernant le voyage. Car on les a vus depuis des siècles sillonner les mers, et leurs établissements, dans les cinq parties du monde, de Pondichéry à la Nouvelle-Calédonie, en passant par l'Indochine, et retour par l'Afrique du Nord et du Centre, n'indiquent pas précisément un goût morbide pour la vocation de sédentaires. D'autre part nous aurions mauvaise grâce, nous Canadiens de sang français, de ne pas reconnaître que nos ancêtres, avant l'époque de l'avion à jet propulseur, ont eu le désir et le goût de voyager, et ont tenté de les satisfaire. À moins de croire à la génération spontanée, ou aux cigognes – mais elles sont plutôt rares au pays de Québec – ou à la légende des choux – ceux-ci sont abondants – ou tout simplement aux sauvages, toutes réserves gardées. (Je m'excuse tout de suite de ce calembour[3] trop facile.)

Après le Français, voyageur grognon, se classe immédiatement l'Anglais pour lequel les sept mers n'ont plus de secrets, et dont il se croit volontiers le maître souverain. Il est fortement désagréable parce que taciturne, trop sûr de lui, indifférent et supérieur, et l'on a l'impression que la semelle épaisse de son soulier ne pourra jamais secouer l'honorable poussière du sol de la fière Albion, même parmi les sables du Sahara ou du Gobi, et que les plus hauts cocotiers de l'Asie seront toujours

15 II l'inexactitude [R *de*] concernant le voyage. Car [R *depuis des siècles*] on 21 III Canadiens de *race française*, de ne pas 23 I^a,I^b jet *propulsion*, ont <Nous retenons ici la leçon de II, plus conforme à l'usage.> 23 I^a,I^b,II propulseur, *n'*ont *pas* eu <...> et *n'*ont *point* tenté <Nous corrigeons ici le manuscrit et le texte de base en fonction du sens.> III propulseur, [R *n'eussent pas* A *n'ont pas*] eu le [R *goût* A *désir*] de voyager et [R *qu'ils ne l'aient point fait* A *et ne l'ont point* AR *accompli* A *fait.*] A moins *toutefois* de croire [R *que l'on n-*] *à la cigogne*, – mais 25 III sont rares 26 III Québec, – *aux choux*, [A *ceux-ci*] *plus* abondants, *et* aux 28 III m'excuse de ce [R *mauvais jeu de mots) parce que*] *trop* [R *facile* A *mauvais*] *calembour.*) // Après 30 III classe *tout de suite* l'Anglais 31 III lequel [R *durant* A *surtout*] *depuis l'amiral Nelson*, les sept 31 III plus [R *eu*] de secrets, [A *et dont il se croit le maître souverain.*] Il est désagréable 33 III taciturne, [A *trop*] sûr 34 III semelle de son 35 III secouer *la* poussière 36 III même *sous tous les cocotiers de l'Asie. J'ajoute encore qu'il y a* [D *des* S *de*] [A *charmants*] Anglais voyageurs [R *charmants mais ils sont vo*] On les *trouve* [R *chez les savants* A *particulièrement parmi les géologues, les explorateurs,*] *les écrivains*, [A *les explorateurs, les artistes, les chasseurs de papillons,*] *les diplomates, les agents secrets*, les fils

3. Il ne s'agit pas vraiment d'un calembour, Grandbois jouant sur une homonymie : les territoires attribués aux Amérindiens du Canada sont désignés sous le nom de « réserves indiennes ».

par lui considérés du haut de sa grandeur. J'ajoute cependant qu'il y a de charmants Anglais voyageurs. On les distingue particulièrement parmi les géologues, les explorateurs, les artistes, les écrivains, les diplomates, les chasseurs de papillons, les agents du service secret, les fils de famille aventuriers, et les marins. Ils sont volontiers polyglottes, et souvent parlent le français comme vous et moi. Certains d'entre eux parlent également le birman, le tamoul, le kalmouk, le ouolof, le boschiman[4], et des douzaines d'autres langages. Comme vous et moi ne les parlons pas. Les Espagnols qui voyagent sont volubiles, agités, nerveux. Les Italiens sont paisibles, silencieux, nostalgiques, regrettant sans doute leurs vignobles, leurs oliviers centenaires, l'admirable fuseau des hauts cyprès qui encadrent, dans le ciel bleu, leur paysage familier. L'Allemand ne voyage à peu près plus, le Russe ne voyage plus du tout. Il reste l'Américain.

L'Américain qui fait le tour de l'Europe, de l'Asie, ou du monde, est généralement bon garçon, peut-être trop bon garçon. Très sociable, peut-être trop sociable. Souvent bruyant, peut-être trop bruyant. Ce sont les défauts de ses qualités, lesquelles sont indéniables. Les Européens ne lui accordent pas le crédit de cette excellence, et parce qu'il se montre trop fastueux dans la distribution de ses dollars, ils le méjugent et le trouvent sot. Il ne l'est pas toujours, il ne l'est pas souvent. L'Américain qui fait de longs voyages a déjà acquis sa fortune, et parcourt le monde pour son propre plaisir, pour satisfaire

43 II parlent [A *le*] français III parlent français 46 III boschiman, [A *et des douzaines d'autres langages.*] Comme 47 III pas. // Les Espagnols 47 III sont *nerveux*, agités, [R *et criards* A *volubiles.*] Les Italiens 48 III silencieux, [A *nostalgiques,*] regrettant 49 III leurs [R *plants de vignes et leurs vergers* A *vignobles*] [D *les* S *leurs*] oliviers 50 III centenaires, *et* [R *les cyprès,* AR *le fuseau des*] l'admirable 50 III qui [D *encadraient* S *encadrent,*] [R *leur paysage*] dans 51 III familier. // L'Allemand ne voyage plus, *le* Russe ne voyage plus. Il 55 IV garçon, *on ne lui* [R *donne* A *fait*] *pas gré* de cette excellence, *car les Latins* le méjugent, *et parce qu'il est facile du côté de la distribution des dollars, ils l'imaginent* sot 56 III sociable, et [A *souvent*] bruyant, peut-être trop [R *aussi* A *bruyant*]. Ce 58 III lui [R *font*] *donnent* pas le [A *suffisant*] crédit 58 II pas le [R *suffisant*] crédit 59 III parce qu'il *est* [R *large* A *généreux*] *du côté de* la distribution *des* dollars 62 qui <voir Appendice IV, p. 755> 62 III qui *voyage au long cours a fait fortune déjà, et* [R *le visite parcourt*] le monde 63 III satisfaire [R *son* A *tout simplement*] sa

4. La langue des Boschimans, *buschmen*, peuple nomadisant de l'Afrique australe. Les langues mentionnées représentent l'Asie, l'Afrique et la partie asiatique de la Russie.

tout simplement sa curiosité, pour se reposer. Il n'est ni le dupe ni le godiche que l'on caricature dans les petites ou grandes feuilles satiriques. Il s'aperçoit fort bien qu'à Montmartre, dans certaines boîtes de nuit, sa bouteille de champagne lui coûte plus cher que celle de ses voisins, natifs de Lyon ou de Marseille, et qu'à Capri, les bateliers exigent de lui plus qu'ils ne le font pour les Napolitains. Il voit tout cela parce qu'il n'a pas amassé une fortune, dans l'espace de quinze ou vingt ans, sans beaucoup de travail, d'habileté, de ruses même, et s'il ne possède pas la faconde ni le brio du garçon qui le sert ou du batelier qui pousse sa romance, il possède le don d'une psychologie naturelle que certains brillants lauréats d'universités n'atteindront jamais. Tout ce préambule, devenu si long qu'il n'est plus un préambule, pour vous raconter que le lendemain de mon arrivée à Colombo, je rencontre Henry B., que j'avais bien connu deux ou trois ans auparavant à Cannes.

On rencontre toujours quelques connaissances sur les grandes routes du monde. Américain d'origine germanique, et ingénieur, Henry B. avait inventé une sorte de machine genre pompe à air que je ne saurais vous décrire avec plus de détails, car je n'ai point l'esprit scientifique, ce que je regrette d'ailleurs à mes moments perdus – et cette invention, brevetée comme il se doit, et adoptée par toutes les usines importantes du monde, avait fait soudain de lui un multimillionnaire. Sa femme, Mary, une brave Irlandaise, s'était découvert par la

64 III curiosité. *Il* n'est *pas* dupe, [A *ni godiche,*] *comme on* [R *peut le croire* A *le raconte volontiers dans les petites ou grandes feuilles satiriques.*] Il *voit* fort bien qu'à *Paris,* [R *on lui compte*] *dans la boîte de nuit traditionnelle,* [R *pour*] sa 66 II qu'à [R *Paris*] Montmartre 67 III champagne, [R *le double du prix*] lui coûte plus cher qu'[D *à* S *au*] [AR *Bordelais* A *Lyonnais qui se trouve par hasard*] *son voisin de table,* et qu'à Capri, les bateliers *lui comptent le double du prix qu'ils* [R *demandent aux* A *exigent des*] Napolitains 71 III sans [R *être au courant de*] beaucoup [R *de ruses,*] de [A *travail, d'habileté, de ruses mêmes !*] *et que* s'il 74 II possède [R *cependant*] le don III possède *cependant* le don 75 III que [A *les Universités*] *ne* [R *peuvent* A *pourront jamais*] *fournir à* [R *plusieurs* A *la majorité*] *de leurs plus* [R *glorieux* A *brillants*] *lauréats.* // Tout 76 II jamais. // Tout 76 III préambule pour vous *expliquer* que 79 III Cannes. Américain d'origine *hollandaise,* ingénieur, *il* avait 79 II Cannes. On 83 III décrire, car je n'ai IV décrire, car je [R *ne*] n'ai 84 d'ailleurs <voir Appendice IV, p. 755> 86 III toutes les *grandes* usines [R *américaines*] du monde, avait fait de lui un [A *multi-*]*millionnaire.* Sa femme 88 III Irlandaise, *qui avait des* ambitions [R *sociales* A *mondaines*] *l'avait* forcé de liquider ses affaires, [A *de quitter*] ses bureaux. [R *Il l'avait* A *Ce qu'il avait*] fait *d'assez* [R *mauvaise* A *bonne*] *grâce,* [A *mais* [AR *avec* A *non sans*] *inquiétude.*] *Il* [R *av*] pouvait avoir quarante-cinq, quarante-six ans. [R *Les séjours en Europe,*] Il avait

suite des ambitions sociales, et avait forcé son mari de liquider ses affaires, d'abandonner ses bureaux. Ce qu'il avait fait, mais non sans inquiétude. Henry pouvait avoir environ quarante-cinq ou quarante-six ans. Il avait travaillé toute sa vie quinze ou seize heures par jour, et traité durement avec des hommes durs. Il avait gagné. Mais la vie mondaine l'horripilait. Les cocktails de la Côte d'Azur, les dîners de Rome chez les comtesses qui se targuaient d'avoir au moins deux ou trois papes dans la généalogie de leur famille, les soupers du Caire, au Shepheard's[5], à minuit, les réceptions à l'ambassade américaine de Vienne, tout cela l'ennuyait prodigieusement !

Quand il me voit, il demeure comme stupéfié. C'était sur la véranda d'un petit restaurant du port, où les bambous que les botanistes ont classés dans le genre des graminées, lequel comporte le gazon, l'avoine, le blé, et la canne à sucre, où les bambous dépassent la taille des plus hauts palmiers royaux. Il est merveilleux qu'il y ait ainsi, de par le monde, certaines herbes qui puissent vaincre l'orgueil des arbres trop magnifiques.

Henry vient à moi et me demande ce que je fais à Colombo. Je lui réponds en lui posant la même question. Il est ici depuis quinze jours. Son bateau repart cette nuit. Il doit rejoindre

---

89 II ambitions [R *mondaines* A *sociales,*] et avait 93 III jour. *La* vie 94 III Les [R *dîners*] cocktails 96 III sc [R *vantaient* A *targuaient*] d'avoir 97 III généalogie de [D *la* S *leur*] famille 97 III Caire, *sous les brillantes étoiles,* au Shepheard's 99 II prodigieusement. // [R *Je*] Quand 100 III Quand il me *vit,* [R *il faillit me prendre dans ses bras, tant son contentement était grand* A *Je crois qu'il crut à une hallucination.*] C'était [R *dans un* AR *sur* A *à la terrasse d'un*] petit 101 III que les [R *naturalistes* A *botanistes*] ont [R *catalogués* A *classés*] dans le genre [R *gram*] des graminées, [A *lequel*] [D *comportant* S *comporte*] le gazon, l'avoine, [R *et*] le blé, la canne 104 III bambous *dépassaient* la taille 104 III palmiers [R *bananiers*] royaux. [R *Il y a* A *Il est miraculeux qu'il y ait*] ainsi *certaines herbes, de par le monde,* qui [R *sont* A *soient*] *plus grandes que* [R *les* A *la plupart des plus*] *grands* [R *le* <?>] arbres. // Henry [D *vint* S *vient*] à moi et me [D *demanda* S *demande*] ce que je [D *faisais* S *fais*] à Colombo. Je [A *lui*] [D *répondis* S *réponds*] [R *à la*] par la même question. Il [D *était* S *est*] *là* depuis 110 III bateau [D *repartait* S *repart*] *la* nuit *même.* Il [D *devait* S *doit*] rejoindre [R *sa*] Mary à Hong-kong. [R *dans quinze jours.*] Une croisière [A *qu'elle faisait*] avec

---

5. Dans les années trente, le Shepheard's (350 chambres, dont 150 avec baignoire, précise le *Guide Baedecker*) était l'un des hôtels prestigieux du Caire. Le *Guide* ajoute : « *suites of apartments, a large terrace (concerts), garden, restaurant and grill room...* ».

Mary à Hong-kong. Une croisière qu'elle fait avec des gens snob, que lui ne peut souffrir.

Il était attaché à Mary, consentait à tous ses caprices, il était profondément malheureux, ne savait que faire de ses loisirs, de ses millions, il errait dans le sillage de Mary comme une sorte de mannequin correct et pitoyable. Il tentait de la retrouver, de la reprendre. Je savais ces choses-là depuis Cannes. Il ne me les avait jamais dites. Ces hommes d'acier ont souvent plus de pudeur que la jeune fille rougissante des cinémas populaires. Henry me dit tout à coup :

– Vous embarquez avec moi.

– Vous n'y pensez pas, je suis arrivé hier !

– Vous êtes mon invité. Nous allons à Hong-kong, de là à Shanghai, puis après avoir touché le Japon, nous faisons une escale d'une dizaine de jours à Honolulu. Il y en a pour deux ou trois mois. Si le cœur vous en dit, vous reviendrez à Colombo, et je crois inutile d'ajouter que vous êtes mon invité pour ce voyage aller [et] retour...

Je refuse encore. Je lui répète que ma décision est inébranlable. J'aimais bien Henry, mais je ne pouvais supporter le milieu dont s'était entourée sa femme. Tous riches, ou prétendant l'être, prétentieux, vains, et parfaitement nuls. Quand ils ne jouaient pas au bridge, ils racontaient, avec des mines de

---

112 III snob, [R *qu'il* A *que lui*] *ne pouvait* souffrir. *Mais il* était attaché à Mary, *et désirait en quelque sorte la protéger. Il* était 114 III faire de ses millions, il errait comme une sorte *de vagabond*, [R *en smoking blanc* AR *le soir* A *de vagabond*] *toujours* [A *extrêmement*] correct, – *deux whiskies* [R *par jour* A *chaque jour*] *étaient son* [A *extrême*] *limite* – [R *il tentait en somme de la protéger, contre elle-même, contre sa vani*] *de la* [R *reprendre, de lui faire voir la vie sous son vrai jour*] retrouver, *et de se retrouver. Ils s'étaient* [R *épousés* A *mariés*] à [R *l'âge de*] *vingt ans*, [A *à l'âge du travail et de l'ambition. Elle appartenait à une famille fort* [R *modeste*] *honorable mais modeste du middle-west.*] [R *Et elle avait, me dit-il,* [R *était l'*] *avait été pâ <?>*] Vous 121 III moi, *me dit-il.* Vous 123 III Vous [R *serez* A *êtes*] mon invité. *De Hong-kong nous allons* à Shanghai, puis [A *après*] avoir 124 III nous *arrêtons* à Honolulu 125 III deux mois. *Vous reviendrez à Colombo si le cœur vous en dit, et il m'est* inutile [R *de préciser*] d'ajouter 128 III retour. // *Mais je* refuse 129 III lui *dis* que 130 III mais [A *je trouvais insupportables*] *les amis* [A *et amies*] *de sa femme, qui représentaient ce que l'on peut trouver de mieux dans* [R *le genre*] *doré, mais* [R *nul* A *vain,*] *prétentieux, et* [R *vain* A *parfaitement nul.*] Quand 133 III bridge, ils [R *se*] racontaient 133 I[a],I[b] avec des *mimes* de vieilles <Nous choisissons la leçon de II, plus vraisemblable.> 133 III mines de [A *vieilles*] chattes gourmandes, *les derniers scandales de New York, de Biarritz et de Paris, les plus récents divorces*, et s'exerçaient

vieilles chattes gourmandes, les plus récents divorces, les derniers scandales de New York, de Biarritz ou de Paris, et s'exerçaient à deviner si les grands maîtres de la mode, pour la prochaine saison, allongeraient ou raccourciraient les robes, si les revers du smoking ou de l'habit seraient élargis ou rétrécis, etc. Car les hommes, si toutefois l'on peut leur appliquer ce terme, dans ce petit monde heureusement réduit, étaient aussi futiles.

Henry me dit enfin :

– Vous me rendriez un tel service si... Mais enfin, puisque... Ah, si vous saviez comme je suis excédé... Si seulement je pouvais convaincre Mary de laisser là tous ces pantins, ces paltoquets...

– Vous avez trop d'argent...

– Je le sais bien.

Je vais reconduire Henry à son bateau. Je songe à Dodsworth, le héros du roman de Sinclair Lewis[6], et je pense aussi que les romanciers – les vrais – n'inventent pas la vie, ni les êtres. Henry me fait un dernier signe de la main avant de disparaître dans les coursives.

Il est plus de minuit. Je regagne à pied mon hôtel. Des pousse-pousse viennent me harceler. Un Occidental marche peu dans les villes d'Asie. La chaleur est insupportable et moite, mais la nuit est splendide, et au-dessus des bambous et des palmiers, les étoiles fournissent un scintillement, un éclat sur-

136 III deviner [R *ce que* A *si*] les maîtres 137 III saison, [R *comptaient faire pour allon*] allongeraient 138 III smoking [A *ou de l'habit*] *serait élargi ou rétréci*, etc. *Les* hommes, [A *si l'on peut toutefois leur appliquer ce terme,*] dans 140 III étaient *encore plus* futiles 143 III puisque... *Je ne veux plus insister... Mais* si 145 III laisser tous 149 III songe [R *au roman* A *à Dodsworth,*] *le héros du roman* de Sinclair Lewis, et je [R *songe* A *pense*] aussi 151 III romanciers, [A – *les bons* –] n'inventent 151 III vie[A , *ni les êtres.*] Henry 154 III regagne *mon hôtel à pied.* Des pousse-pousse *me harcèlent.* Un Occidental 156 III d'Asie. [A *C'est très mal vu.*] *Mais malgré* [R *la* A *sa*] *chaleur moite*, la nuit 157 III splendide, et [R *par-dessus l'ombre* A *au-dessus du faîte*] des bambous 158 III étoiles [R *apparaissent*] fournissent un [R *éclat surprenant*] scintillement

6. Sam Dodsworth, un businessman américain voyageant en Europe, est le personnage principal du roman *Dodsworth* (1929), adapté au théâtre en 1935.

prenants – elles semblent vibrer, bouger – et l'on croit vraiment distinguer chez elles toute la gamme des couleurs. C'est la nuit des tropiques, et ses miraculeux mirages.

159 III vibrer *et* bouger – et l'on [R *peut* A *croit*] vraiment distinguer [R *le g*] chez elles [A *toute*] la gamme 161 III ses [A *miraculeux*] mirages. *Je regagne mon appartement à l'hôtel.* <fin de III>

77 : CEYLAN (4)[1]

1952-03-17, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Les hôtels d'Asie[2], destinés particulièrement à l'usage des Occidentaux, offrent un confort surprenant. Chambre à coucher, douche et bain, petit salon, antichambre, véranda, laquelle nous donne toutes les délices, tout cela meublé sobrement, avec fauteuils de rotin, nattes et ventilateurs à larges

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 33 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 33 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Ceylan », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit de 34 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 33 en marge supérieure droite (mais deux f. sont paginés 9), sous le titre courant « Ceylan » aux p. 1-9 et « Notes » aux p. 9 (deuxième p. 9) à 15. La date, « 17 mars », apparaît en marge supérieure gauche de la p. 16. Le surtitre « Visages du monde » apparaît en p. 1. Les 13 premiers f. sont conservés aux ANC et nous y référons par III[a] ; les 21 suivants, conservés à la BNQ, constituent le manuscrit III[b]. IV : Manuscrit incomplet d'un f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 31 en marge supérieure droite, sous le titre « Ceylan » (BNQ). V : Manuscrit incomplet de 4 f. correspondant aux quatre derniers f. du manuscrit IV décrit à l'émission 76.

4 IV *Je logeais dans un hôtel plus modeste, quoique fort confortable. Cependant, le confort, sous les tropiques, n'est pas celui de New York ou de Montréal. Chaque nuit, l'on doit* coucher 4 III[a] hôtels *de l'*Asie, [R *qui sont*] destinés à l'usage 5 III[a] Occidentaux [R *apportent*] offrent 6 III[a] bain, *antichambre, petit salon,* véranda, [R *enfin, etc.* AR *forme la surprise* A *laquelle est délices,*] tout 7 II nous [R *offre* A *donne*] toutes 8 III[a] nattes, [R *ventilateurs, bref* A *et*] *larges* ventilateurs qui tournent [R *lentement* A *sans arrêt*] pour *donner* l'illusion 8 I[a],II larges *pattes* qui I[b] larges [R *pattes* A *pales*] qui <Correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH et que nous retenons aussi, « pattes » ne semblant pas vraisemblable.>

1. À l'exception du dernier paragraphe et de quelques omissions, le texte de cette émission a paru dans HMH, p. 337-339 et 345-348.

2. Voir aussi la description des hôtels de Pékin, à l'émission 10, p. 81.

pales qui tournent sans arrêt pour nous fournir l'illusion de la fraîcheur. Les domestiques pullulent, et sont encombrants. C'est un problème que nous n'avons pas à envisager au Canada. Mais pour ma part, je préfère prendre ma douche sans témoins, et personne ne m'a encore convaincu que ce soit là l'indice d'une trop fausse pudeur. Et toujours dans la suite du revers de la médaille, vous devez coucher sous une moustiquaire à mailles très fines, sous laquelle vous étouffez, par cette chaleur toujours extravagante. Car les superbes ventilateurs ne servent qu'à déplacer ces masses d'air qui demeurent immuablement chaudes et moites. Autre chose, vous n'êtes jamais seul dans votre chambre à coucher. Je m'explique tout de suite, pour rassurer les âmes pures. De gracieux animaux circulent au plafond, aux parois des murs, et dans le milieu de la nuit se laissent choir sur votre moustiquaire et roulent sur les nattes du plancher. Parmi ces compagnons de chambrée, il y a notamment les cancrelats et les lézards. Les premiers atteignent souvent la taille, la grosseur de ces petites tortues vertes que l'on vendait, il y a quelques années, dans les magasins Woolworth. Le bruit qu'ils font en tombant donne un son métallique et sec qui n'est pas désagréable, à quoi l'on s'habitue, et au bout de quelques jours, je veux dire de quelques nuits, qui ne vous dérange plus du tout, bien qu'il vous soit permis de préférer à cette musique

---

10 III[a] fraîcheur. [R *moi*] Les 10 III[a] pullulent, [R *et* – A *et par là même*] sont encombrants. *C'est une question d'habitude et j'aime bien prendre ma douche.* <Cette phrase est encerclée, peut-être pour indiquer un déplacement.> C'est 10 II pullulent, [A *et*] sont 11 III[a] que *n'ont pas à envisager nos ménagères canadiennes.* Mais 12 II douche [R *sans les*] sans 12 III[a] témoins. [R *Ce confort*] *Le* revers de la médaille, *de ce confort, c'est que* vous 13 II l'indice [R *de la* A *d'une trop*] fausse 15 IV moustiquaire, *où l'on étouffe, avec* [R *la chaleur* A *en plus*] *cette chaleur extravagante. Vous* n'êtes 15 III[a] moustiquaire, *où l'on étouffe* par cette chaleur [A *toujours*] extravagante 16 II fines, [R *où* A *sous laquelle*] vous 17 III[a] Car les ventilateurs 18 III[a] déplacer *de petites masses* d'air 18 II d'air [R *chaud*] qui 18 III[a] immuablement [A *moites et*] *chaudes.* [R *Ce* A *Les*] *ventilateurs ne sont qu'amusettes.* Autre 20 III[a],IV coucher. De 21 III[a] plafond, [R *sur la* A *aux*] parois IV plafond, *aux* murs 22 III[a] murs, et [A *dans le milieu de la nuit*] se laissent IV murs, *et se laissent choir, dans le milieu de la nuit,* sur 23 IV roulent *à terre.* Parmi *ceux-ci,* il y a les cancrelats 24 III[a] il y a *surtout* les cancrelats 25 IV souvent la [R *gross*] taille 26 II tortues [A *vertes*] que III[a],IV tortues que 27 IV Le *petit* bruit *qu'elles* font en tombant *sur le parquet dallé rend une sorte* de son métallique, *qui surprend. Mais l'on s'y habitue* [R *rapidement,*] et au 28 III[a] tombant *rend une sorte de* son 30 III[a] jours, *ou plutôt* de quelques nuits, ne vous IV jours, *cela* ne vous 31 IV tout, [A *bien que*] *cette musique* [D *n'est* S *ne soit*] *pas comparable à la chanson* du rossignol 31 III[a] bien *que l'on puisse* préférer

l'adorable chant du rossignol, par les belles aubes du printemps, dans certaines provinces françaises.

Les lézards sont plus sympathiques, sont quasi apprivoisés, et sous les tropiques, sont considérés en quelque sorte comme de petits dieux lares. Ils demeurent des heures dans une immobilité absolue, et soudain se mettent à courir avec une souplesse et une vélocité surprenantes. On les aime parce qu'ils sont jolis, que la lumière leur donne la couleur changeante des bijoux les plus rutilants, et surtout parce qu'ils ne cessent de faire une chasse très vigilante aux insectes, dont ils sont extrêmement friands. Ce sont les amis de l'homme comme en Occident le chien, le chat. Ils amusent comme eux. Si vous souffrez de trop d'insomnie, allez à Colombo, et sous votre moustiquaire, vous contemplerez les lézards du plafond. C'est encore plus distrayant que de dénombrer, les yeux fermés, un troupeau de deux mille moutons.

Le Jardin botanique de Colombo est une pure merveille[3]. Je ne veux pas ici faire nulle peine, même légère, à mon parent et ami Jacques Rousseau[4], qui dirige avec le talent que l'on sait le Jardin botanique de Montréal. Mais la nature, dans l'île de Ceylan, offre une exubérance que le climat de notre pays ne saurait nous donner. À Colombo, ces plantes que l'on nomme bambous, à une certaine saison de l'année, grandissent d'un pied par jour. Cette croissance extraordinaire, il va sans dire, s'arrête lorsque la plante atteint sa maturité. Autrement, nous

32 IV belles [R *nuits* A *aubes*] du 33 IV françaises. Les 34 IV apprivoisés, *servent en* quelque sorte de petits 35 III[a] et *servent en quelque sorte, sous* les tropiques, de petits 36 III[a],IV Ils *peuvent demeurer* des 38 IV aime *particulièrement sous les tropiques car ils* ne cessent 39 III[a] jolis, [R *gracieux,*] que 39 III[a] donne *toute* la couleur 41 IV chasse vigilante <interruption de IV> 42 III[a] comme [R *le*] en 43 II chat. [R *Si vous souffrez*] Ils 44 III[a] et [R *sous* A *de*] votre 45 III[a] C'est plus distrayant que de [R *compter* A *dénombrer,*] les yeux fermés, *et jusqu'*[D *à* S *aux*] [R *deux mille,* AR *nombre deux*] deux mille, *un troupeau de moutons* 49 II veux [R *point* <?>] pas III[a] veux ici 50 III[a] dirige [A *avec le talent que l'on sait*] le Jardin botanique 51 III[a] nature, *à Colombo, montre* une 52 III[a] climat *de Montréal* ne saurait *accorder à la vôtre.* À Colombo 54 III[a] l'année, *vont jusqu'à pousser* d'un pied *chaque* jour 55 III[a] croissance [A *extraordinaire,* R *n*] il va 56 III[a] plante *a* atteint 56 III[a] Autrement, [A *je veux dire s'ils continuaient de croître,*] nous

3. La phrase qui suit ne figure pas dans HMH.

4. Jacques Rousseau était le cousin de Marguerite Rousseau. Il a succédé au frère Marie-Victorin à la direction du Jardin botanique de Montréal.

verrions les bambous poser des problèmes fort sérieux pour les habitants, pour peu qu'ils existent, des autres étoiles ou planètes, et tout d'abord pour nos aviateurs qui sillonnent les espaces stratosphériques. Le bambou est une plante extrêmement précieuse. Ses larges feuilles servent à couvrir le toit des maisons, on fait de sa fibre des nattes, des rideaux, des fauteuils, et pour les gourmets, les jeunes pousses de bambous, que l'on mange à la façon des asperges, représentent un mets fort délicat. Je ne veux pas ici dresser la nomenclature des plantes du Jardin de Colombo, qui possède l'une des terres les plus fertiles du monde. C'est un peu du gigantisme, comme à New York ou à Chicago, les quatre-vingts étages des gratte-ciel. D'énormes orchidées, de longs cocotiers, et plus trapus, des bananiers à feuilles immenses, des ébéniers dont l'on dit que le bois est indestructible, des eucalyptus qui sentent frais et bon comme les jeunes femmes, des banians[5] dont chaque racine sortie de terre possède une circonférence comparable à celle du tronc de nos plus beaux érables. Ces racines ressemblent cependant à de monstrueux nœuds de serpents. Elles s'entrelacent, se mélangent, montent l'une sur l'autre, s'enjambent littéralement, et je dois à la vérité de dire, au risque d'effrayer les personnes trop sensibles, que de véritables serpents, najas, py-

57 III[a] poser [R *d'autres* A *des*] problèmes [A *fort sérieux*] [R *pour les avions qui sillonnent les espaces sidéraux* A *intersidéraux*] pour les habitants, *s'ils* existent 59 III[a] et [R *aussi* A *tout d'abord*] pour [R *nos* A *les*] aviateurs *de la planète Terre* qui 59 II pour [R *les* A *nos*] aviateurs 60 III[a] plante [A *extrêmement*] précieuse. Ses [A *larges*] feuilles 61 III[a] couvrir *les toits* des 62 III[a] fait *des nattes, des tapis, des fauteuils de ses fibres,* et pour 64 III[a] asperges, [R *sont un délice.*] représentent 65 III[a] Je [R *n'entreprends* A *ne veux*] pas 65 III[a] dresser *la liste* des plantes *rares* du Jardin <...> des terres <fin de III[a]> 67 III[b] C'est *le pays* du gigantisme. *Des* orchidées *géantes,* de *hauts* cocotiers [A *et, plus trapus,*] [D *des* S *d'immenses*] bananiers à *larges palmes,* des ébéniers 71 III[b] indestructible, [D *des* S *de*] [A *somptueux*] eucalyptus, [A *à l'odeur ravissante,*] des banians 71 I[a],I[b] des *ancolies* qui <Nous retenons ici la leçon de II, plus vraisemblable.> 72 III[b] racine, [A *hautement*] sortie 73 II circonférence [A *comparable*] à celle III[b] circonférence [R *plus que*] *supérieure* à celle 74 III[b] beaux *arbres.* [R *Pour employ paraphraser ce sont*] Ces racines *forment* de monstrueux 74 II ressemblent [A *cependant*] à de monstrueux 75 III[b] serpents. [R *Ce n'est qu'une image, avec leur* <illisible> *leurs mélanges,*] *elles* s'entrelacent 76 III[b] l'autre, et je 77 III[b] dire *qu'*au risque d'effrayer, *même à la radio, des* personnes [A *vraiment*] trop 78 III[b] serpents, [A *pythons à tête triangulaire,*] *boas constrictors, aussi géants que ces* racines, trouvent refuge *entre elles* et en

5. HMH donne du passage qui suit une version transformée : « [...] dont les racines, sorties de terre, ressemblent à de monstrueux serpents. »

thons à la tête triangulaire, boas constricteurs, ces derniers de la taille des racines du banian, trouvent refuge dans ces creux et en font volontiers leur habitat familier. De sorte qu'il ne faut pas trop gambader à travers ces racines, même pour les besoins d'une photo.

À Colombo, il y a toute la gamme des roseaux, des fougères, des palmiers, il y a ces plantes étonnantes, les *surryas*, que des poètes anciens, mais qui avaient néanmoins du talent, ont surnommées les « arbres du soleil », et qui ne donnent leurs fleurs ultimes qu'en mourant. Et un écrivain d'Occident, à propos des surryas, a dit déjà : « Leurs fleurs mystiques n'atteignent leur splendeur qu'en se fanant. Un surrya qui meurt flambe toute la nuit comme une aurore[6]. »

Dans mon enfance, j'avais entendu parler de la fleur dite sensitive. Elle faisait naturellement partie de cet enchantement secret que tout poète ou artiste tient à conserver, au fond de sa mémoire et de ses souvenirs, pour qu'il garde le courage d'exister, de continuer à vivre parmi les sarcasmes trop nombreux, le hochement de têtes de la famille, et la raillerie des amis. La sensitive, j'y croyais plus ou moins. J'y croyais, si l'on peut dire, comme à la fée Mélusine, ou à Sindbad le Marin. Le grenier des trésors. Une jeune Indoue, un rubis incrusté entre

80 II trouvent [R *un*] refuge 81 II leur [R *refuge* A *habitat*] familier 81 III[b] familier. [R *De sorte* AR *Et par cette sorte*] *Il* ne faut pas gambader [R *trop souvent* A *avec trop de légèreté et d'insouciance*] *parmi les* racines *de ces banians, à cause de ces reptiles, lesquels par un mimétisme singulier ont pris* [R *la* A *leur*] *teinte et* [R *la* A *leur*] *couleur mêmes, et leur immobilité. // Il y a* [R *ces surryas,*] toute 84 III[b] fougères, *et ces surryas, plantes étonnantes, que l'on a* surnommées 87 II qui ne donnent *leur fleur ultime* qu'en III[b] qui [A *ne*] donnent *leur fleur* [A *ultime*] qu'en 88 III[b] mourant. *Un* écrivain a dit 92 III[b] fleur sensitive 94 III[b] secret que *l'on conserve, avec ses meilleurs souvenirs,* [A *au fond de sa mémoire,*] *mais je n'y croyais pas beaucoup plus* [R *qu'à Sindbad le marin et à*] *la fée Mélusine ou à Sindbad le marin. Ma compagne, une* [R *Indoue*] *charmante* [R *Indoue*] *Cinghalaise,* [R *me dit*] *qui avait été éduquée à Londres et à Paris,* [R *et qui était*] me dit, *se penchant sur une* [R *petite*] *plante, minuscule fougère : « Voici, c'est une sensitive ! Tentez de la toucher. » J'approchai le doigt, et à peine la touchai-je* que ses 95 II qu'il [R *ait* AR *conserve* A *garde*] le courage 96 II parmi [D *des* S *les*] sarcasmes 98 II l'on *veut* dire

6. Nous n'avons pu identifier l'auteur de cette citation. Nous retenons l'orthographe « surrya » proposée par Grandbois, mais il s'agit probablement du *suriya* ou *thespesia populnea*, plante originaire d'Asie tropicale et de la même famille que l'hibiscus.

les deux sourcils, – elle avait été par surcroît éduquée à Paris et à Londres, – me dit tout à coup :

– Vous qui vouliez voir une sensitive, voyez et touchez...

Elle souriait. Elle se moquait naturellement de moi. Mais gentiment ! Je touchai la feuille de la plante, et à peine l'eus- je touchée que toutes ses feuilles se replièrent instantanément. Recroquevillée, comme un petit animal effrayé. Ma compagne se mit à rire. Je lui demandai combien de temps cela prendrait pour que la sensitive reprît son ampleur naturelle.

– Une minute, à peu près, et à condition que vous ne la touchiez pas !

Je dis encore :

– Mais me voit-elle ?

Elle me répondit très vite, et je dois dire que tout cela se passait en riant :

– Cher ami, vous avez dîné chez moi hier soir, et j'ai dans ma serre toutes les sensitives du monde ou du moins, c'est ce que vos savants botanistes me disent. Vous êtes tellement distrait. On vous parle de quelque chose, et vous pensez à autre chose...

Aujourd'hui, quand je me souviens de ces propos, ils me consolent, car mon manque de mémoire, mes oublis naturels, qui peuvent blesser certaines personnes qui ne me connaissent pas, je ne les attribue pas définitivement à l'approche de la sénilité. J'étais distrait à l'âge de trente ans comme je le suis demeuré[7]. C'est rassurant pour mon équilibre mental, ainsi que

106 III[b] instantanément, *avec une grande vitesse. J'attendis une minute, ou deux,* [A *et*] *les feuilles reprirent leur état naturel. Je* [A *les*] *touchai encore, elles se replièrent tout aussi rapidement que la première fois. Et j'abandonnai le jeu. J'étais convaincu. Un de mes rêves d'enfance s'était accompli. – C'est beaucoup. – Et pour mes auditeurs qui sont* avides de précisions scientifiques, [A *ou pour tout simplement les sceptiques,*] *voici ce que les encyclopédies* [R *disent à*] *racontent à propos de la sensitive :* – « Plante *dans* [R *l'Amérique* A *les*] *tropiques...* » Ce n'est 110 II minute, [A *à peu près, et*] à condition 115 II en [R *souriant*] riant 117 II monde, [A *ou*] du moins, c'est [A *ce*] que 119 II vous [R *dit* A *parle de*] quelque 126 II demeuré. [R *ce soir*] C'est

7. La phrase qui suit ne figure pas dans HMH, qui restructure cette partie du texte.

s'exprimerait M. Fernand Seguin[8], qui s'occupe de ces matières, avec la plus grande intelligence et lucidité.

Pour les auditeurs qui sont avides de précisions scientifiques, voici ce que livrent les encyclopédies. Sensitive : « Plante légumineuse mimosée, appelée ainsi à cause de ses feuilles qui s'abaissent au moindre contact. La sensitive, dite aussi mimeuse pudique, est abondamment répandue dans les tropiques[9]. »

Ce n'est qu'à Colombo que je l'ai vue. J'avais pourtant parcouru l'Inde, de Bombay à Calcutta, avant ce petit séjour à Colombo. Mais je suis décidément, pour mon grand dam, un homme distrait.

Le Jardin botanique de Colombo est bordé par de très riches villas qui sont généralement habitées par de hauts fonctionnaires britanniques, et par des Cinghalais qui ont fait fortune comme armateurs, ou vendeurs de pierres précieuses – émeraudes ou rubis –, ou comme propriétaires de rizières, ou surtout, et par-dessus tout, comme producteurs de thé. Car s'il y a le thé de Chine, il y a aussi le thé de Ceylan, que les capitaux anglais, dans les bons temps, ont réussi d'imposer au marché mondial. J'ai été, obligatoirement, et pendant quelques années, un buveur de thé. J'adore l'île de Ceylan, mais j'ai voyagé également en Chine. Je n'indiquerai pas ici, ce qui serait inconvenant, le thé que je préfère. Mais c'est très important, lorsque

131 III[b] cause *de l'extrême irritabilité de* ses 133 III[b] dans [R *l'Amérique* A *les*] tropiques. 136 III[b] Colombo [A *Mais je suis un homme distrait.*] // Le Jardin botanique 136 I[a] grand [R *ami* A *dam*], un homme I[b] grand *ami*, un homme <HMH donne seulement : « Mais je suis décidément un homme distrait. »> 139 III[b] sont *ordinairement* habitées 139 III[b] fonctionnaires *anglais*, et 140 III[b] ont *réussi à* [R *amon* <?>] *amasser d'immenses fortunes avec le commerce* [A *international,*] *le métier d'armateurs,* [R *l'ex*] *la vente des* pierres 142 III[b] rubis, *la culture du riz, et* surtout 143 III[b] tout, *la culture et l'exploitation du* thé 144 III[b] Chine, *vous savez qu'il* y 144 I[a],I[b] Chine, il a aussi <Nous retenons ici la leçon de II, plus vraisemblable.> 144 Ceylan <voir Appendice IV, p. 756> 145 II dans les [D *bonnes* S *bons*] [R *années* A *temps*] ont réussi d'imposer [R *sur le* A *au*] marché 147 II Ceylan, [A *mais*] j'ai 148 II Je [R *ne dirai* A *n'indiquerai*] pas 149 II préfère. [A *Mais*] *C'est* très important, lorsque [R *c'est*] pour

8. Animateur d'émissions scientifiques à Radio-Canada, décédé en 1988.

9. Nous n'avons pu identifier la source de cette citation.

pour plusieurs mois, le seul breuvage qui vous soit accessible est le thé. J'ai remonté le Niger jusqu'à sa source. Nous avions alors une décoction de feuilles d'arbres dont je ne sais plus le nom, qui avait le goût du thé. Dans l'île de Ceylan, dans l'Inde, et en Chine, l'on doit absolument sacrifier à ce rite. Le thé, parce qu'il est bouilli, empêche ces maux désastreux qui s'appellent, par exemple, la dysenterie amibienne. À cette époque, je me moquais de toutes les maladies, j'étais jeune. Mais c'est aujourd'hui que les maladies se moquent de moi. Je n'en suis pas surpris, ni révolté. « L'Écriture » ne dit-elle pas qu'il « faut attendre » ?

150 IV accessible *se trouve* le thé. *Vous distinguez alors les différences d'arôme et de goût. Il* [A *ne*] *faut* [R *avoir* A *qu'*][D *un* S *une*] [R *choix* A *quantité*] [D *limité* S *limitée*] *pour* [R *donner* A *porter*] *un choix, un jugement judicieux. Ce que je ne puis dire cependant,* <fin de IV> 154 II absolument [R *lui*] sacrifier

78 : CEYLAN (5)[1]

1952-03-24, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Pour le voyageur avide d'exotisme et de dépaysement, l'île de Ceylan, avec son territoire plutôt restreint – elle a une superficie d'environ soixante-six mille kilomètres carrés – l'île possède tout ce qu'il faut pour satisfaire ce voyageur, et même parfois davantage, car la passion de l'exotisme se refroidit singulièrement devant la rencontre soudaine, parmi les ruines de quelque vieux monastère indou, d'un cobra qui dresse la tête en sifflant. Sa morsure est mortelle.

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 31 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 31 en marge supérieure droite sous le titre courant « Ceylan », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit incomplet de 22 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 22 en marge supérieure droite sous le titre courant « Ceylan » en p. 1 à 4 seulement, avec en surtitre « Visages du monde » et en sous-titre « Notes » en p. 1. Ce manuscrit ne comporte pas la citation de Blasco Ibáñez qui termine l'émission (BNQ). IV : Manuscrit incomplet de 5 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 5 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Ceylan » en p. 1 et 2 seulement. Ce manuscrit semble une première version, rejetée, du début de l'émission. La date du 24 mars est inscrite en marge supérieure gauche, p. 1 (BNQ).

4 Pour <voir Appendice IV, p. 756> 4 III [R *L'île de Ceylan,*] Pour 5 III Ceylan, [R *possède, dans* A *avec*] son 5 III une [R *circonférence de*] superficie 6 III carrés – possède tout *ce qui peut le* satisfaire, et même 9 III ruines [D *d'un* S *de*] [A *quelque*] vieux monastère [R *indou* A *bouddhiste,*] d'un 11 III sifflant. L'île

1. À l'exception d'un court passage et de la longue citation finale, le texte de cette émission a été publié dans HMH, p. 333-334 et 348-350.

L'île possède plusieurs fleuves – six exactement – dont le plus considérable se nomme Mahaweli Ganga. C'est à l'embouchure de ces fleuves que l'on pêche les perles fameuses dont l'orient inégalable est le plus renommé du monde. Ces chemins d'eau, ainsi que s'exprimaient nos Indiens du Canada, prennent leur source dans un massif montagneux, situé au centre de l'île, et qui élève des sommets de plus de six mille pieds. Parmi ceux-ci, le pic d'Adam. Mais il est vaincu par le pic de Pidurutalagala, lequel s'enorgueillit d'avoir six cents pieds de plus, pour peu que les pics des montagnes puissent s'enorgueillir de quoi que ce soit. Mais sait-on jamais ? Car nous sommes au pays du bouddhisme, c'est-à-dire de la croyance en la transmigration d'êtres humains en d'autres êtres humains, aussi en animaux, végétaux, et minéraux. De sorte que... Cependant le pic d'Adam jouit d'une plus grande célébrité que son rival, pour des motifs dont la simplicité saute aux yeux.

L'amateur d'exotisme peut voir également, à l'intérieur de l'île, et en liberté, toute la variété d'animaux dits « féroces », qui se contentent de fuir nonchalamment à son approche, s'il ne les provoque pas. Il y a des troupeaux d'éléphants sauvages – toujours groupés –, et des tigres royaux, des panthères noires, des léopards au poil soyeux et luisant, comme celui de la loutre – mais ces derniers, toujours vivant et chassant par couples, méprisant le système de la tribu[2]. Si je me permettais de philo-

12 III fleuves, [A *et plus précisément six,*] dont le plus *important* se nomme 13 III C'est *surtout* à l'embouchure 14 III perles [R *les plus renommées du monde* A *fameuses*] *dont* l'Orient est *le plus goûté et* le plus 16 III d'eau, *comme* [R *disaient* A *s'exprimaient*] *autrefois* nos Indiens *d'Amérique*, [R *puisent leur source*] *ont* leur 18 III l'île, qui 18 II pieds. [A *Parmi ceux-ci,*] [D *Le* S *le*] pic d'Adam. Mais il est vaincu III pieds. *Le* pic d'Adam est vaincu 20 I^a,I^b Pidurutalagala, [R – *je m'excuse, Jean-Louis Roux* –] lequel II Pidurutalagala, – *je m'excuse, Jean-Louis Roux* – lequel <Grandbois avait écrit *Petrotellagalla.*> III Pidurutalagala, [R *qui est le*] lequel [R *affiche près de* A *s'enorgueillit de*] six cents 21 III plus[R . *Cependant* A ,] pour peu que les pics puissent 22 III Mais [R *on ne*] sait[A *-on*] jamais 24 III humains en [R *anim*] animaux 26 III célébrité, pour 27 II simplicité [R *est*] saute aux yeux. // L'amateur III simplicité *est évidente.* // L'amateur 28 III d'exotisme *voit aussi*, à l'intérieur de *cette* île, [A *et en liberté,*] toute 29 III dits [R *« sauvages »* A *« féroces »* R *et*] qui *fuient* à son 31 III ne [AR *sont pas*] *les surprend pas,* [A *ou*] ne les [R *blesse*] provoque pas. *Il y trouve* des 31 III sauvages, [A *– toujours groupés – et*] des tigres 33 III léopards, – *ceux-ci toujours* par couples 33 I^b luisant, [R *comme celui de la loutre*] – mais <correction peut-être d'une autre main> 35 III tribu. *Ce sont les derniers individualistes du règne animal.* Si

2. Les deux phrases qui suivent ne figurent pas dans HMH.

sopher, j'ajouterais qu'à notre époque de mouvements des masses, de conférences sociales internationales, de guerres absurdes faites au nom de la haute gloire du communisme ou de la démocratie, l'homme, afin de tenter de conserver un semblant d'intelligence, de personnalité et de liberté, l'homme devrait observer plus attentivement les mœurs et les coutumes de ces bêtes dites féroces, pour en tirer quelques leçons salutaires. Elles sont indépendantes, et ne désirent pas manger plus qu'à leur faim. Mais il ne faut pas philosopher, cela est très dangereux par les temps qui courent, et je retourne tout de suite à Ceylan.

De Colombo, j'allai à Kandy, la capitale actuelle[3]. Kandy est une ville relativement nouvelle, puisqu'elle ne date que de deux ou trois milliers d'années. Je me rendais à Kandy parce que je désirais visiter un peu l'intérieur de l'île. Je fis des arrangements avec un Cinghalais qui possédait une voiture Ford, dont il se montrait plus fier que le Roland légendaire, à Roncevaux, de son épée. Au cercle britannique, on m'avait dit que c'était un garçon très honnête, ne volant son client que dans des proportions honorables et justes, bon chauffeur, et méca-

36 III époque *intense* de [R *réunions* A *mouvements*] des masses 36 I[b] mouvements [D *des* S *de*] masses, de conférences [D *sociales* S *socialo*-]internationales <corrections peut-être d'une autre main> 36 III masses, de [R *grandes questions* A *conférences*] sociales internationales *bla-bla-bla*, de guerres 38 II faites [R *sous* A *au nom de*] la haute III faites *sous les* [R *noms* AR *vocables de* A *hautes*] *bannières* du communisme, *de* [A *la*] *dictature*, [D *de* S *ou*] [A *même*] de [A *la*] démocratie 39 III afin de conserver *un reste*, [A *un semblant*] de [R *pensée, liberté,*] d'intelligence et de liberté 40 II d'intelligence, [R *et*] de personnalité 41 III devrait [R *analyser* A *observer*] plus [R *justement*] attentivement les mœurs de ces bêtes féroces *qui, elles,* ne désirent 42 II féroces, [R *et* A *pour*] en tirer 44 II faut [R *plus*] pas 44 III philosopher, [A *cela est très dangereux par les temps qui courent,*] et 47 III Colombo, *je vais* à Kandy, la capitale. *C'est une capitale* relativement 47 II actuelle. [R *C'e*] Kandy est une [R *capitale* A *ville*] relativement 48 III date [D *qu'un* S *que*] [R *d'un* A [D *d'un* S *de*] *deux ou trois*] milliers d'années [R *environ !*] Je me *rends* à Kandy parce que je *désire voir* un peu 50 III l'île. [R *Je me suis abouché* A *J'ai fait des arrangements*] avec 51 III qui *possède* une [R *vieille*] voiture [R *de marque*] Ford, dont il *est* [A *plus*] fier [R *comme* A *que*] le [R *grand* A *chevalier*] Roland [A *légendaire*] de son épée. *On m'a dit,* [D *à* S *au*] [R *l'hôtel* A *Cercle,*] que c'était un garçon [A *très*] honnête 54 III dans *une* [R *juste* A *honorable et juste*] *mesure,* [A *bon chauffeur,*] *et qu'il était* [R *un* A *aussi*] *fort bon mécanicien.* Cette

3. Contrairement à ce qu'écrit Grandbois, la capitale du Sri Lanka (et du Ceylan, à l'époque où il a visité cette île) est Colombo. Kandy a été la capitale jusqu'au XIX[e] siècle.

nicien excellent. Cette dernière qualité, je la lui accordai tout de suite quand j'aperçus son invraisemblable tacot. Une Ford des années 1909 ou 1910, ce qui doit au moins égaler, chez une personne humaine, l'âge du centenaire. Comment Liâri, le chauffeur, avait-il pu la conserver en état de marche, je n'en sais diable rien. Peut-être par un de ces miracles dont les fakirs possèdent les fallacieux secrets ? L'enveloppe du moteur ne tenait que par des cordes, des courroies. Les phares, à acétylène, ne fonctionnaient plus depuis belle lurette. Le siège arrière tenait lieu de compartiment à bagages. Mes valises s'y trouvaient. En outre, j'y remarquai des outres. (Je sais, je sais, c'est un mauvais calembour.) Aussi, deux oies vivantes, deux ou trois canards faisant coin-coin-coin, un petit porc noir, très vivant lui aussi, les quatre pattes liées, mais grognant sans cesse avec la plus grande conviction, et bavant sur mes valises, et enfin des paniers d'osier dont j'ignorais naturellement le contenu, mais dont les couvercles se soulevaient et s'abaissaient selon un rythme inquiétant. Nous n'avions pas encore franchi les limites de la ville, nous côtoyions encore le Jardin botanique et les belles villas des Anglaises nostalgiques, que mon chauffeur dut

56 III je [R *lui*] la lui [D *accordai* S *accorde*] tout de suite, quand *je vois* son 57 III tacot. [R *C'était*] [D *une* S *Une*] Ford [R *quasi centenaire* A *des années 1911 ou 1912*] [R *c'est-à-dire pour une voiture*] *ce qui équivaut, pour une voiture,* [R *à*] *en 1930, à l'âge centenaire d'une personne humaine.* Comment 58 II moins [R *équivaloir* A *égaler,*] chez 61 III Peut-être [A *encore*] par 61 III miracles [R *bouddhistes* A *dont les fakirs possèdent les fallacieux*] secrets 63 III par des *cordages,* des courroies, *etc.* Les phrases 64 III ne [D *fonctionnaient* S *fonctionnent*] plus [A *depuis belle lurette.*] Le siège arrière [R *tenait* A *tient*] lieu de *chambre* [R *de* A *à*] bagages. [R *Je m'installe* A *En outre,*] [D *je* S *j'y*] *remarque* des outres. (*Encore* un mauvais calembour, *mais il* [R *nous* A *me*] *faut bien* [R *nous* A *me*] *distraire,* la vie [R *n'étant* A *ne nous apportant*] pas [R *tous les jours* AR *toujours* A *tous les jours*] [D *d'une* S *de*] [A *la*] *gaieté* [R *folâtre*] *la plus folichonne* –) [A *Et je dédie ceci à mon ancien camarade* R *de droit* A *de la Faculté de droit de Québec, Jean Garneau, qui disait volontiers : « Mais tu es plus pressé que tes pantalons ! » (J'y tiens décidément)*] *Contre les outres, il y a* deux oies vivantes, un petit 68 III noir, [A *très*] vivant *également,* [A *lié par les quatre pattes, mais qui grogne sur mes valises, et*] des paniers [A *d'osier*] dont *j'ignore* le contenu, mais dont *le couvercle se soulève et s'abaisse* selon 73 III inquiétant. *Je me réserve de poser à mon chauffeur les questions nécessaires quand nous aurons franchi la banlieue de Colombo. Nous* [R *longeons*] *n'avons pas fait* [R *un kilomètre*] *deux kilomètres, et nous sommes* [R *dans*] *encore dans la ville de Colombo, côtoyant* le Jardin botanique 73 II Nous [R *n'étions* A *n'avions*] pas 75 III nostalgiques, *quand nous nous arrêtons brusquement. Liâri descend, me bouscule, prend* une outre, *et va verser une partie de son contenu* dans l'orifice *du radiateur, qui fumait comme une usine, sans bouchon heureusement* [R *car il y eut peut-être explosion*]. *L'eau bouillait. Il revient,* [R *fu*] bombant *sa petite poitrine nue, disant :* « See

s'arrêter. L'eau de son radiateur fumait comme une cheminée d'usine. Il prit une outre, en versa l'eau dans l'orifice préposé à cet usage. Il revint, rayonnant, bombant son petit torse nu.

– *See, see, captain, me know ! Liâri best driver on island...*

Il riait de toutes ses dents parfaites, mais rougies par le bétel.

Nous poursuivions notre route, et je croyais que mes amis du cercle de Colombo m'avaient fait, comme on dit, une bonne blague. Et comme je me moque volontiers de mes amis, j'admets qu'ils se moquent de moi, ce dont ils ne se privent généralement point. J'avais tort cependant, je le constatai à mon retour et Liâri était peut-être en effet le moins mauvais chauffeur de Colombo. Nous eûmes des arrêts, à chaque deux ou trois kilomètres. Mais il était prudent. À chaque village, il faisait remplir ses outres. Il me souriait, chaque fois, comme s'il venait d'accomplir une action d'éclat. Il démarrait alors avec une vitesse foudroyante. Il jouait sur les trois pédales de sa Ford comme un jeune organiste excité joue, sur les pédales de son instrument, un prélude de Jean-Sébastien Bach. Et c'est ainsi que j'allais vers Kandy.

Je ne vous raconterai pas les divers incidents de cette route, qui furent monotones et réguliers, crevaisons de pneus, manque d'allumage, arrêt brusque, à un coude, sur le tronc d'un arbre gigantesque. Alors, une volée de singes minuscules s'abattirent sur nous. Ils jouaient sur ma tête, mes épaules, en poussant de petits cris aigus. Je trouvais l'incident pittoresque, j'étais d'humeur excellente, comme il se doit quand l'on voyage à l'étranger. Je le trouvai moins comique, quand Liâri eut réparé, grosso modo, les dommages du choc, et que nous poursuivions notre route, lorsque je cherchai dans ma poche un étui à ci-

---

79 III island »... // Nous *continuons* notre route. *Je* [D *commençais* S *commence*] [R *de* A *à*] *croire* que *les recommandations de mes connaissances* du Cercle de Colombo [R *avaient* A *ont*] *voulu* [R *de*] *me faire une plaisanterie,* [A *une bonne blague, dois-je dire plutôt,*] *ce que j'accepte bien volontiers, mais je* [R *vis*] *constatai par la suite,* [R *et quand je revins dans Colombo* AR *la capitale* A *à mon retour,*] qu'il *n'en était rien.* Liâri était [A *vraiment*] le [R *meilleur* A *moins mauvais*] chauffeur 81 II je [R *songeais* A *croyais*] que 87 Colombo <voir Appendice IV, p. 757> 89 II venait [R *de*] d'accomplir 91 III comme un organiste joue, sur *ses* pédales, [R *du Bach.*] un prélude 93 III ainsi que [R *nous allons à* AR *je me dirige* A *j'allais vers*] Kandy 95 III incidents de [R *la* A *cette*] route, qui [D *n'est* S *ne*] [A *sont*] point [R *celle* A *ceux de la route*] *de Montréal-Québec, malgré* [R *ses* A *les*] *imperfections* [A *de cette dernière.*] Au vrai, ce n'est pas *véritablement* une route 104 II étui [R *de* A *à*] cigarettes

garettes laqué, cadeau qui représentait pour moi une valeur sentimentale, en plus d'être un bijou d'art signé par Cartier de Paris. Les petits singes cacassants me l'avaient dérobé.

Je parle d'une route. Au vrai, de Colombo à Kandy, ce n'est pas exactement une route, mais une sorte de piste, à sable rouge, qui s'allonge à travers une brousse, une jungle bordée d'une végétation extravagante. Le début du voyage, et dans ces conditions, semble insupportable. Vous désirez retrouver Paris, Québec, vous vous traitez de complet imbécile parce que vous n'êtes pas resté chez vous. Et puis, peu à peu, la magie de l'île opère. Et malgré la chaleur étouffante, les insectes, la poussière pourpre, la fatigue, vous êtes ravi[4].

J'emprunte encore à Blasco Ibáñez[5] ce passage où il rappelle le passé et le faste de l'île extraordinaire.

> Les brahmanes l'ont appelée « un étang couvert de lys rouges », les Chinois, « la terre où nul ne peine », les Grecs, « le pays de l'hyacinthe et du rubis », et les poètes bouddhistes, « une perle d'une fraîcheur éternelle sur la poitrine de l'Inde ». Bien des siècles après, quand les musulmans s'établirent à Ceylan, ils l'appelèrent « la consolation de nos premiers parents après leur expulsion du Paradis ».
>
> La renommée de cette île était telle que les géographes de l'antiquité, entre autres Ptolémée, supposèrent qu'elle était quinze

106 II un [R *petit*] bijou 109 III mais [A *un chemin*] *tracé,* [R *mais*] *mal tracé,* [A *d'abord*] à travers [R *la* A *une*] brousse, [A *hérissée de hauts palmiers*] *et* [R *à dix* A *cinq*] *kilomètres de Colombo* [A *déjà l'on* AR *peut-être* A *se trouve*] [R *de* AR *dans* A *au milieu de*] *la jungle même. //* [D *Ce* S *Le*] *voyage, en automobile, si je puis dire, est insupportable* [R *malgré le chauffeur*]. *La chaleur étouffante, les arrêts soudains, vous* [R *voulez* A *désirez*] *vous retrouver à* [R *Québec*] *Paris, à Québec.* Et puis 113 II Québec, vous vous [R *dites*] traitez 113 II imbécile [R *de n'être* A *parce que vous n'êtes*] pas 114 III peu à peu, *l'île merveilleuse,* [R *nos lectures, ce romantisme qui colle à nos doigts comme le miel* AR *odorant* A *nous séduit et nous envoûte. Vous sentez la nuit la plus odorante.*] [R *Encore Pour*] [D *les* S *Les*] *cyniques, ou les sceptiques,* [R *pourquoi ne pas*] [D *préférer* S *préfèrent*] [R *le* A *au*] *miel* [R *doux* <?>] *la ciguë.* [AR *C'est leur droit, c'est très intelligent.* A *C'est leur droit. Je crois qu'ils ont tort. Ils auront boudé leur vie au lieu de s'en enchanter.*] J'emprunte 117 III Blasco Ibáñez, *qui vous ennuie moins que moi,* ce passage où il rappelle [R *les fastes de l'enchanteresse*] le passé et *les fastes* de l'île extraordinaire :

4. Le passage qui suit ne figure pas dans HMH.

5. Vicente Blasco Ibáñez, *le Voyage d'un romancier autour du monde,* t. III, p. 70-71. Grandbois a omis, sans l'indiquer, deux courts passages et modifié légèrement la ponctuation, que nous avons rétablie.

ou vingt fois plus grande. Pendant des milliers d'années, l'imagination y amassa toutes les merveilles de l'Inde. On croyait qu'elle avait des plages dont le sable était formé de pierres précieuses pulvérisées par les vagues, et que dans une de ces villes se trouvait un temple dont la coupole était surmontée d'une escarboucle couleur de feu, gemme gigantesque qui rayonnait la nuit comme un phare.

Ceylan est l'île peinte par Sindbad le Marin. Les navigateurs de son temps parlaient d'une montagne d'aimant qui attirait les clous et tout le fer entrant dans la construction des navires, et disjoignait ainsi la charpente de leur coque, les faisant s'engloutir en plein calme plat et forçant les équipages à gagner la côte à la nage. Cette montagne d'aimant était le symbole d'un pays qui attirait par ses richesses une foule de gens de mer qui y restaient toujours, séduits par la douceur du climat et par la beauté merveilleuse de la végétation.

Les Arabes d'abord et plus tard les Portugais allèrent dans cette île pour y chercher le poivre, la cannelle et autres épices, et ils y trouvaient en outre à foison des saphirs, des topazes, des rubis, des agates, des aigues-marines, et surtout des perles. Ceylan est la fameuse île de Tabrobane que célèbrent les romans de chevalerie, terre renfermant des trésors inouïs, gardés par des nains féroces, des troupes de singes et des géants à la violence effrénée.

Au-dessus des montagnes voisines de Colombo, nous voyons un tronc de cône presque vertical, qui paraît inaccessible : on l'appelle le pic d'Adam. Les gens du pays ne le gravissent que pendant les mois d'été, où ils y vont en pèlerinage. Sur le plateau étroit qui le termine, il y a un creux dans la roche, qui a la forme d'un pied énorme. C'est, disent les bouddhistes, la trace que laissa Bouddha, quand il monta au ciel. Les sectateurs du brahmanisme assurent que c'est la trace de Śiva, et les musulmans, quand ils s'établirent dans l'île pour s'y livrer au commerce, affirmèrent que c'était l'empreinte du pied d'Adam, père de tous les hommes. Celui-ci, en se voyant chassé du Paradis qui se trouvait à Ceylan, passa plusieurs années, dirent-ils, à pleurer ses péchés sur cette cime, tandis qu'Ève vivait en exil près de La Mecque. De cette façon, chacune des trois religions s'approprie le caractère sacré de cette montagne, et toutes y envoient leurs pèlerins les mois où elle est accessible.

79 : CEYLAN (6)[1]

1952-03-31, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Plus nous avançons vers Kandy[2], cette jeune capitale qui n'a que trois ou quatre milliers d'années d'existence, plus la jungle s'élève, grandit, s'épaissit, devient étouffante et moite. À la sortie de Colombo, elle conservait l'aspect de la brousse africaine, des prairies de l'Ouest américain ou canadien, elle devient maintenant monstrueusement riche, et ressemble en tous points aux gravures des livres de notre enfance représentant les chasseurs de tigres ou d'éléphants parmi les fougères arborescentes et ces étonnants baobabs, dont le tronc mesure parfois soixante pieds de circonférence. Mais je n'aperçois ni chasseurs casqués et bottés, ni tigres, ni éléphants, sauf, pour

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 33 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 33 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Ceylan », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit incomplet de 23 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 20 et 31 à 33 en marge supérieure droite, sous le titre « Visages du monde », avec en surtitre « Notes » et en sous-titre « Ceylan » en p. 1 (BNQ).

4 III avançons *sur la route de* Kandy, plus la jungle *s'épaissit* [R *qui avait* A *grandit, devient étouffante et moite.*] *Au départ* de Colombo, [A *elle possédait*] l'aspect *de la prairie* de l'Ouest *canadien ou américain*, elle 6 II moite. [D *Au* S *À*] la sortie 10 III enfance, [R *qui*] [D *représentait* S *représentant*] les chasseurs 11 III d'éléphants, *et qui* [R *paraissaient* A *semblaient*] *des nains* parmi 12 III et [D *les* S *ces*] [A *étonnants*] baobabs [R *géants* A *dont le tronc mesure parfois soixante pieds de circonférence.*] Mais je [R *ne vois* A *n'aperçois*] *ni* [R *tigres, ni éléphants*] *chasseur casqué, ni tigre, ni éléphant,* sauf aux abords 14 II pour [R *ceux-ci*] ces derniers

1. Le texte de cette émission a été publié presque intégralement dans HMH, p. 350-355.

2. « cette jeune <...> d'années d'existence » a été omis dans HMH.

ces derniers, aux abords des villages, mais ils sont parfaitement dressés, et servent surtout au transport des énormes billes de bois précieux. Juché sur sa tête, un petit cornac tout nu dirige la bête, avec une mince baguette d'osier. Nous pénétrons dans ces rares villages en soulevant un nuage de poussière rouge. Le[3] pourpre est la couleur du sol de Ceylan, comme le jaune est la couleur du sol de Chine. Pendant que mon chauffeur Liâri verse de l'eau dans son radiateur, et bavarde et pérore avec des airs d'une suprême importance[4] – ni M. Churchill, ni M. Saint-Laurent, ni M. Duplessis n'ont jamais osé feindre tant de magnitude dans le geste, le port de tête et la parole – pendant que Liâri se montre plus Marseillais que le « né natif » de la Canebière, les hommes et les enfants viennent nous entourer. Peu de femmes. Celles-ci portent de lourds fardeaux, sont courbées dans les plantations de thé, ou enfoncées jusqu'à mi-cuisses dans la boue des rizières. Elles travaillent. Et du moins en apparence, et comme on dit en langage très académique, les hommes n'en fichent pas un coup. Ils paraissent se satisfaire de diriger, de haut et de très loin, la marche des travaux domestiques et villageois. Ils faisaient autrefois la guerre ; les plus habiles et les moins paresseux, aujourd'hui, s'emploient pour organiser les chasses, quand ils trouvent des amateurs, ce qui n'arrive pas tous les jours. Au relais des auberges, dès que le

16 III transport des billes 17 1^b bois [R *précieux*]. Juché <correction peut-être d'une autre main> 17 III précieux. Nous 19 III villages [R *dans* AR <illisible> A *en soulevant*] un nuage 20 III Ceylan. Pendant que *Liâri* [R *met* A *verse*] de l'eau 22 III bavarde, *avec un air de* [R *grande* A *suspecte* <?>] *importance, avec les hommes et les enfants qui nous entourent aussitôt, je vois les femmes* [R *travailler*], *portant* de lourds fardeaux, [A *ou*] courbées dans les *champs* de thé, ou enfoncées [A *jusqu'à mi-cuisse*] dans 28 II sont [R *penchées*] courbées 30 III rizières. [R *Apparemment* AR *Et*] [D *du* S *Du*] moins 30 III apparence, [R *les hommes* A *et,*] comme on dit en langage [R *peu* A *très*] académique, [A *les hommes*] n'en 32 III se *contenter* de diriger, [A *de haut et*] de [A *très*] loin 33 III travaux [A *villageois et*] *domestiques.* Ils 34 III guerre, [R *ils s'* A *aujourd'hui*] *les plus habiles* [R *parmi eux* AR *aujourd'hui* A *et les moins paresseux d'entre eux*] s'emploient pour les *grandes* chasses, [R *si* AR *quand il* AR *pour peu qu'ils* A *quand ils*] trouvent des *clients,* ce 37 III auberges, [R *à l'arrivée d'un étranger* AR *voyageur* A *dès que le voyageur s'y arrête,*] on vient lui proposer *des marchés, qui sont* généralement [A *à*] [D *forfaitaires.* S *forfait.*] *Selon les régions,* [AR *mais naturellement,* A *le prix varie, naturellement.*] [AR *Mais* A *Et*] plus *l'on* avance vers l'intérieur, [R *les*] *le* coût

3. Grandbois a écrit *La.*

4. Le passage qui suit, jusqu'à « [...] Canebière », n'apparaît pas dans HMH.

voyageur étranger vient y boire son thé, on vient tout de suite lui proposer une chasse à forfait. Les prix sont variables. Plus on avance vers l'intérieur de l'île, où le gibier est naturellement plus abondant, moins les prix sont élevés. Le coût de l'éléphant, du tigre ou de la panthère diminue d'une façon extravagante. C'est ainsi que l'on m'a « assuré » un éléphant – sauvage, il va sans dire – pour quatre-vingts dollars américains, alors qu'à deux cents kilomètres, on me le « promettait » pour cinquante dollars. Ce prix comprend toute l'organisation essentielle, c'est-à-dire le transport, les rabatteurs, et aussi les trophées, défenses d'ivoire et patte d'éléphant que l'on vide et que l'on fait sécher par un procédé spécial, que l'on recouvre d'un certain produit à base de laque, et qui peut servir ensuite de porte-cannes, de porte-parapluies, ou même de petite table ronde pour y déposer un verre ou deux, et des cendriers. J'ai vu, dans le Devonshire, chez un colonel retraité, un lit soutenu par quatre pattes d'éléphants. Le colonel disait, rubicond, touché par la fièvre et le whisky :

– Et vous savez, chacune de ces pattes appartient à une bête différente.

S'il s'agit du tigre ou de la panthère, ou vous en « garantit » la peau, après l'avoir préparée sommairement. Et plus tard, de retour dans vos foyers, auprès de vos amis qui n'ont pas voyagé, qui n'ont tiré qu'une demi-douzaine de lièvres, quelques canards, des perdrix-gélinottes, un chevreuil, ou bien, chance inouïe, après avoir fait trois cents milles dans la forêt canadienne, un bel orignal, plus tard, avec superbe, méprisant les exploits de chasse de vos amis, vous leur montrerez la peau de

42 III diminue. C'est 43 III m'a [R *promis* A *assuré*] un éléphant – sauvage *celui-là* – pour *vingt livres*, alors *que* deux cents kilomètres *plus loin*, on 45 III pour *quatorze livres. Cela* comprend 46 III l'organisation *nécessaire*, c'est-à-dire les rabatteurs 48 III patte *vidée*, que 49 III par [D *une* S *un*] [R *composition* A *procédé*] [D *spéciale* S *spécial*] [A *que l'on recouvre de laque,*] et qui *sert* ensuite de porte-cannes, [R *de parapluie*] de porte-parapluies 51 III table [A *ronde*] pour 52 III verre ou *un cendrier*. J'ai [R *même*] vu, [A *dans le Devonshire,*] chez un *ancien* colonel [R *de l'armée britannique aux Indes* A *retraité,*] un lit [R *dont les* A *soutenu par*] quatre pattes [R *étaient des pa*] d'éléphants 54 III colonel *avait l'habitude de dire* : « Et 58 II vous [A *en*] « garantit » la peau III vous *laisse* la peau 59 III sommairement *d'ailleurs. Plus* tard, de retour [R *à* A *dans*] vos foyers, *vous vous donnez l'avantage du grand chasseur de fauves vis-à-vis* de vos amis qui n'ont tiré 61 I^a,I^b canards, *de* perdrix-gelinottes <Nous retenons ici la leçon de II, plus vraisemblable.> 62 III ou, chance 64 III un [A *bel*] orignal. *Je dois dire* qu'il 65 II peau de [R *léopard* A *la panthère*] ou

la panthère ou du tigre que vous avez tué, quand vous étiez... « là-bas » ! Cela peut causer un petit effet, mais je dois à la vérité de dire qu'il est beaucoup plus difficile de tuer chez nous un orignal qu'un tigre en Asie. Et plus méritoire, si toutefois l'on peut se permettre le terme de mérite pour cet acte qui consiste à suivre à la trace un animal inoffensif, à le traquer, à le forcer, puis à l'abattre sans aucun risque, à l'aide d'une Winchester infaillible, et à répétitions par surcroît. Cependant il y a la course, la fatigue, les feuilles de l'automne qui craquent sous les pas, le petit froid vif du matin, l'attente nerveuse, il y a là un élément sportif qui pourrait, à la rigueur, faire comprendre la tuerie. Et la chair de l'orignal est plus savoureuse que celle du bœuf. Rien de tout cela n'existe pour le tigre que l'on vous a promis, à forfait. Je n'ai pas chassé le tigre à Ceylan, je l'avais fait plus tôt, en Indochine, et je m'étais promis, avec la plus grande contrition, de ne plus recommencer.

La technique est identique. On vous arrange, avec des bâtons de bambous, une sorte de refuge, de galerie, à vingt ou vingt-cinq pieds du sol, entre les branches maîtresses d'un arbre géant. On appelle cela un mirador. Pourquoi ce mot de langue espagnole est-il employé par toute l'Asie, je n'en sais rien, mais je le trouve délicieux, sauf dans son emploi réel. Pour appâter le tigre, on a attaché à un arbre, quelques mètres plus loin, une

---

68 III tuer *un orignal chez nous* qu'un 69 III Asie. [R *Plus fatigant, et plus dangereux aussi*] Et 70 III peut [R *accorder le te* A *se permettre*] *l'expression* de mérite *à* cet 71 III traquer, puis à l'abattre, [A *sans aucun risque, avec une Winchester infaillible, et à répétition.*] *Mais* il y a 75 III sous [R *vos* A *les*] pas, [R *le grand*] le petit 75 III matin [A *et*] l'attente nerveuse, il y a [A *là*] un 76 III sportif [R *qui échappe*] qui *peut* à la rigueur, faire [R *pardonner* A *comprendre*] la tuerie. [R *Il n'y a*] *rien* [A *n'existe*] *de tout cela s'il s'agit de* [R *la chasse au tigre* A *tuer le tigre que l'on vous a promis* AR *par contrat forfaitaire* A *à forfait*] Je 79 III Ceylan, je *l'ai* fait plus *tard*, [R *une fois*] en [D *Cochinchine* S *Indochine*], [A *pour « voir », pour l'expérience.*] *Mais le procédé* est 81 II recommencer. // La 82 III arrange une sorte de *cabane, frustre* <*sic*>, à vingt 84 III sol, *sur* les *maîtresses branches* d'un 85 III mirador. Pour 85 II mot [R *espagnol*] de langue 88 III attaché, *vivant, un jeune buffle quelques mètres plus loin. C'est la nuit que les fauves* chassent, [A *pour assouvir, dès le soir, leur faim.*] *Vous grimpez dans le miradeur* <*sic*> *par une échelle de corde que* [R *vous retirez*] *l'on retire soigneusement. Puis* [R *l'on entend* A *vous*] *attendez. Il y a une bouteille* [A *ou deux*] [D *d'un* S *d'*][R *bon* A *excellent*] *whisky,* [R *les carabines sont prêtes, des fruits des g du poulet froid* A *du vin, des viandes froides,*] *des fruits, et ce thé* [A *de l'île*] *qui est le plus savoureux du monde. Il faut être* [R *sous le* AR *contre* A *en face du*] *vent,* [A *imperceptible, d'ailleurs, mais les indigènes le reconnaissent*] *parce que le félin* [R *à l'odeur* A *possède l'odorat*] *très* [D *délicate* S *délicat*], *et il est devenu* méfiant

chèvre, un porc, ou un jeune buffle. Les fauves chassent la nuit, pour assouvir leur faim. Alors vous, dès le crépuscule, vous grimpez par une échelle de corde jusqu'au mirador. Vous y trouvez deux ou trois assistants, deux ou trois bouteilles d'excellent whisky, du thé dans un thermos, des ailes de poulet, et des fruits. La seule interdiction : ne pas fumer. Ne pas parler aussi. Le silence doit être absolu. Le fauve possède l'oreille délicate et l'odorat extrêmement sensible. Et puis il ne vous reste qu'à attendre. Le fauve est méfiant, depuis le temps que les hommes le foudroient. Vous attendez toute la nuit. Comme vous le savez, sous les tropiques, il n'y a pas de ces aubes ou de ces crépuscules qui font l'enchantement de nos pays du Nord. La nuit succède au jour d'un bond, d'un coup. À peine une minute. Cependant, dans la jungle, avant le lever soudain du rideau sombre de la nuit, la gent animale s'anime, les perroquets jacassent, les singes, avec de petites toux de vieillards, de petits cris stridents, annoncent leur réveil, les corbeaux croassent. (L'île de Ceylan est couverte de corbeaux.) C'est encore la nuit profonde. Puis vous apercevez, avec un peu de chance – si vous n'en avez pas cette nuit-là, vous l'aurez le lendemain, votre tigre vous est promis, il est à vous, il s'agit tout simplement qu'il soit là – vous apercevez deux petites choses phosphorescentes, dans l'ombre épaisse de la jungle, votre assistant vous touche légèrement le bras, ce qui veut dire : « Tirez. » Alors vous tirez au jugé, entre ces deux petits feux. Et vous tirez encore, et encore et encore au même endroit, dans la même direction, car vous ne distinguez plus rien, si l'animal ne vous regarde plus. Vous, vous n'avez qu'à faire une petite

91 II une [R <illisible>] échelle 98 III foudroient. [A *Le silence doit être absolu. Le cigare et la cigarette sont* AR *défendus* A *interdits. Autrement*] *C'est un peu avant la pointe du jour qu'il s'avance. Sous* [R *les tropiques,* A *la ligne de l'Équateur,*] *comme* vous le savez, *ces phénomènes de l'aube et du crépuscule* [R *qui*] [D *existent* S *existant*] *dans* nos pays du nord *occidental* [R *n'existent pas.* A *Le jour succède à la nuit d'un coup, d'un bond. Mais*] *c'est alors que les perroquets commencent à* [R *croasser* A *jacasser, avec des cris stridents,*] *que les corbeaux – l'île de Ceylan en est* [R *pleine* A *remplie –*] *croassent, et que les* [R *petits*] *singes* [R *font bruire,*] avec *de petites toux de vieillards, annoncent leur réveil.* C'est 107 III vous *voyez,* [R *à trav*] *dans l'obscurité, deux yeux brillants, – avec un peu de chance, si vous n'en avez pas, vous recommencez la nuit suivante –* [A *vous voyez deux yeux phosphorescents*] *et vous tirez à travers ces yeux, et* vous 112 II touche [A *légèrement*] le bras 114 III tirez encore, encore et encore au même endroit, [A *dans la même direction,*] car 115 III distinguez rien. [R *Les carabines sont du dernier modèle, et à répétition.*] *Il n'y a* qu'à

pression du doigt sur la gâchette de votre carabine. Il y a des hurlements, toute la gent animale, singes, perroquets, corbeaux, paons, s'effarouchent, et le silence retombe. Et soudain le jour se lève, changeant aussi rapidement la couleur du temps que l'on remplace, entre deux tableaux rapides, au théâtre, le décor ; et le bleu sombre de la nuit s'est mué en vert clair. À travers les palmes des cocotiers, des jets de lumière fusent, comme des projecteurs. Un grand brouhaha, des cris. Ce sont les rabatteurs. Ils triomphent. Vous avez tué votre tigre. La première nuit. Ce qui limite le coût du marché à forfait. C'est la chasse la plus veule, la plus lâche que l'homme ait inventée. Il en est d'ailleurs ainsi en Afrique où, bien abrités dans des huttes de verre, avec trous, les grands héros de Hollywood vont tuer les lions.

Les Cinghalais des petits villages que je traverse ne semblent pas doués d'une santé florissante. Les enfants, tout nus, sont maigres et souffreteux. Paludisme, dysenterie, malnutrition. Des vieillards courbés, chenus. Je m'informe : ils ont cinquante ans. Des femmes allaitent leur enfant. Elles sont petites et frêles. La poitrine est dévastée. Des seins de vieille femme. Elles ont treize, quatorze ans à peine. Elles possèdent, cependant, une beauté saisissante. Le visage, d'un admirable dessin, couronné par des cheveux noir bleuté, montre de grands yeux lumineux et sombres, des lèvres rouges comme celles que glori-

---

117 III pression sur 117 III gâchette. // *Et puis* [A *soudain*] *le jour soudain se lève, changeant le bleu sombre de la nuit en une couleur vert clair, mais* la *végétation est si intense, au-dessus de vous, qu'il n'y a point* [R *de* AR *encore*] *de jets de soleil.* [R *Des*] *Un brouhaha, des cris,* [A *Les rabatteurs, les indigènes.*] Vous 121 II l'on [R *change* A *remplace,*] entre 122 II nuit [R *est*] s'est 125 III tigre. [R *Vous payez*] C'est 126 II limite [R *les frais*] le coût du marché à forfait. // C'est 127 III plus [R *lâche* A *veule*] que, [R *pour sa propre* A *seule* R *vanité* AR *l'homme aît imaginée* A *que,*] *pour son* [R *propre* A *unique*] *plaisir* [A *et sa fatuité,*] *aît inventée l'homme.* Il 128 III bien *abrité derrière* des huttes de verre, les grands 130 III tuer [D *des* S *les*] lions. // [R *À Ceylan, je refusai ces offres,*] Les 131 III Cinghalais [D *de* S *des*] villages que *nous traversons* [R *n'ont pas l'air doué*] ne [R *paraissent* A *semblent*] pas doués d'une *grande santé. Ils souffrent probablement, à l'état chronique, de paludisme* [R *ou*] *de dysenterie, et* [A *surtout*] *de malnutrition. Les enfants, tout nus sont maigres et souffreteux.* Des 134 III courbés : *je* m'informe 135 III petites, [R *chétives* A *et frêles.*] La poitrine est [A *déjà*] *détruite.* Elles ont *douze,* treize ans. [R *Leur seule beauté : un profil très pur, l'harmonieuse digne de médail Cependant*] [D *on* S *On*] *ne peut s'empêcher* [A *cependant*] *de leur trouver une* [R *grande*] *beauté* [A *saisissante.*] *Leur* [R *p tête, petite,* A *visage, d'une admirable proportion,*] *couronnée* [D *de cheveux* S *d'une chevelure*] *d'un* noir 139 II par [R *une chevelure*] des 139 III yeux [R *brillants* A *lumineux*] et sombres, et [R *leur* AR *ses traits ont* A *pour la plupart, possèdent*] le profil

fie la Bible, et le profil très pur des médailles grecques. Tout est harmonieux dans leur démarche, qui ressemble à une danse légère. L'équilibre de leurs membres est parfait, et leur grâce est d'un tel naturel que nos ballerines d'Occident, après dix ou quinze ans d'études et d'exercices d'assouplissement, ne savent jamais atteindre. Peut-être est-ce là le don de très vieilles races ?

Elles sourient. Avec des dents magnifiques, mais rougies et noircies par le bétel. Pour nous, Occidentaux, sa beauté s'évanouit. À cause de la couleur de sa dent, laquelle est parfaite. Au Siam, à Bangkok plus précisément, où l'on se rougit les dents de la même façon, je demandais à un médecin qui avait fréquenté les universités de Londres et de Paris, comment l'on pouvait trouver une fille belle avec des dents noires. Je lui demandai cela avec le sourire, naturellement, et dans l'intimité, chez lui, après un bon dîner, et quand nous avions parlé abondamment des mérites respectifs d'Aldous Huxley, de Malraux, de Sinclair Lewis, de Chesterton, écrivains en vedette à l'époque. Il me répondit doucement :

– À nos femmes, les dents blanches donnent l'impression du squelette, de l'os, du crâne desséché. La mort a la couleur blanche.

Il ajouta ensuite :

– Parce que je n'ai jamais moi-même mâché le bétel, je dois vous avouer que j'ai raté un fort beau mariage. Une petite princesse de la cour. Je ne l'ai d'ailleurs jamais regretté...

C'était l'heure du cocktail. Une jeune femme vint vers nous. Il nous présenta. Très belle. Elle était Belge, de Bruxelles même. Elle souriait. Avec des dents d'une éblouissante blancheur.

---

141 III grecques. *Chez elles, tout* est harmonieux, *et la* démarche *de ces petites paysannes, déjà marquées par les maladies,* [R *semble plus*] ressemble [R *davantage*] à une danse [R *désuète* <?> A *légère.*] <interruption de III> 145 I^b ne [R *savent* A *peuvent*] jamais <correction peut-être d'une autre main, retenue par HMH> 146 II don *des* très 149 II dent, [R *qui* A *laquelle*] est 152 II Londres [R *de*] et 153 I^a,I^b lui *demandais* cela II lui [D *demandais* S *demandai*] cela <Nous retenons la leçon de II, plus conforme à l'usage.> 156 II mérites [A *respectifs*] d'Aldous 157 II Chesterton, [R *qui étaient* A *écrivains*] en vedette 158 I^a,I^b me *répondait* doucement <Nous retenons la leçon de II, plus conforme à l'usage.> 158 II doucement : « [R *Pour* A *À*] nos 166 I^a,I^b femme *vient* vers <Nous retenons la leçon de II, compte tenu du temps des autres verbes.> 168 II Avec *de*[A *-s*] [R *fameuses* <?> *dents*] dents 168 blancheur <voir Appendice IV, p. 757>

80 : CEYLAN (7)[1]

1952-04-07, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Nous approchons de Kandy, mon chauffeur Liâri et moi, et son invraisemblable voiture. Cette dernière souffle, halète, éructe, et bien que son radiateur, heureusement sans bouchon, laisse fuser un jet continuel de vapeur, j'ai l'impression peu rassurante que nous allons sauter dans son explosion. Le chauffeur rit. Il est heureux. Je ne le gronde plus car cela est parfaitement inutile, et je le laisse conduire à la vitesse qui lui plaît et prendre avec une brutalité qui méconnaît les lois les plus élémentaires de la physique les virages d'une route très accidentée, coupée de courbes raides, bordée de rochers et de marais, et aux abords des villages, riche en obstacles inattendus. Nous longeons maintenant de petites plantations de cannelle et d'arbres à caoutchouc. Plus loin, au flanc des collines, il y a ce vert intense des arbrisseaux qui nous fourniront le thé.

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Ceylan », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC). III : Manuscrit incomplet de 24 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 23 en marge supérieure droite, avec deux f. paginés 23 sous le titre « Notes », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement (BNQ).

4 III Nous *arriverons bientôt à* Kandy. [R *La vieille Ford de Liâri*] mon chauffeur [A *et moi, et sa vieille Ford. Elle Celle-ci*] souffle, [A *halète,*] éructe, et [R *malgré* A *bien*] que son radiateur, sans 7 III fuser *des jets* de vapeur 7 l'impression <voir Appendice IV, p. 757> 7 II l'impression [R *peut* <?>] peu 9 II plus [A *car*] cela

1. À l'exception d'un long extrait à la fin, le texte de cette émission a été publié dans HMH, p. 355-359.

Mais avant de pénétrer dans Kandy même, je visite le célèbre Jardin botanique de Péradénya[2], considéré comme l'un des plus étranges et des plus beaux du monde. Un chroniqueur[3] écrit :

> Tous les voyageurs, pour peindre Ceylan, disent que c'est comme une forêt surgissant de la mer et que l'épais fouillis de plantes qui le couvre empêche de voir le sol ; mais, si riche que soit cette flore en général, le Jardin de Péradénya est une chose à part, tant la végétation[4] est luxuriante et magnifique ! On y entre par une allée d'arbres à caoutchouc qui ont plus de trente mètres de hauteur. Un grand nombre de colibris et d'autres oiseaux, véritables pierreries ailées, voltigent autour des variétés innombrables d'arbres tropicaux. Les massifs de bambous arrivent à des hauteurs extraordinaires, et telle est la grosseur de leurs tiges que dans un autre pays elles passeraient pour des arbres de dimensions respectables. Le *dendro-calamus*, arbre spécial[5] de cette île, atteint une hauteur de quarante mètres, et ceux qui l'ont étudié, affirment qu'à une certaine époque de l'année, il croît de quatre-vingt-dix centimètres par jour.

Et voici Kandy. Il y a deux choses particulièrement remarquables dans la vieille ville sacrée : le monastère hindou, que l'on nomme plus volontiers le Temple de la Dent de Bouddha, et le lac, romantique à souhait, et sur les rives duquel les hauts fonctionnaires anglais de Colombo ont fait construire de charmantes villas, toutes fleuries par des plantes d'une forme et d'une couleur saisissantes, mais dont les portes, les fenêtres et les vérandas sont garnies de grillages, autant pour se protéger contre les insectes que pour se garder des serpents, qui pullulent dans l'île merveilleuse, et qui possèdent un goût très

19 III l'un des plus *beaux* et des plus *étranges* du monde. Un [R *écrivain raconte ceci* A *visiteur écrit* :] « Tous 23 II l'épais [R *feuillage*] fouillis 32 II arbres de [R *dimen*] dimensions 36 III jour ». // *Enfin,* [R *voici* A *c'est*] Kandy 37 III choses remarquables 38 III monastère [R *bouddhiste* A *indou*] que 40 III sur les *bords* duquel 42 III fleuries, mais dont *les fenêtres* [R *sont*] *et les portes* et 44 III protéger *des* insectes 46 III merveilleuse, [R *mais*] et [R *aiment* A *goûtent particulièrement*] la [R *chaleur* A *fraîcheur et la quiétude*] des habitations

2. Grandbois écrit *Péradémya.*

3. Il s'agit de Blasco Ibáñez. La citation est tirée du *Voyage d'un romancier autour du monde,* t. III, p. 94-95.

4. Blasco Ibáñez : végétation y est.

5. Blasco Ibáñez : spécial *à* cette.

marqué pour la fraîcheur et la quiétude des habitations de l'homme. Ce dernier ne semble guère lui rendre cette affection. C'est un amour à sens unique. Devons-nous conclure qu'il en est ainsi à cause de la grande aventure du Paradis terrestre, que certains exégètes situent précisément dans cette île ?

Je parviens au temple. Le soleil, les pluies, le temps l'ont fatigué. Mais il conserve cette grandeur des choses entrées déjà dans la légende, qui ont cependant nourri des siècles de pathétisme, de croyance et de foi. Je dus alors interrompre le cours de ces réflexions quand Liâri, après m'avoir déposé à la porte du temple, voulut repartir sur-le-champ, me signifiant en outre qu'il ne savait pas s'il pourrait revenir me prendre à l'heure que je lui avais fixée, car il avait des affaires très importantes à traiter dans la ville. Ceci dit sur un ton désinvolte et suffisant. Comme le mensonge est monnaie courante en Asie, et quand il réussit, porte le signe de l'intelligence et de l'habileté, il est superflu de vouloir le combattre par la logique. On vous ment, on sait que vous savez que l'on vous ment, et voilà. Vous n'avez pas le choix. C'est à prendre ou à laisser. Je laissai. J'éprouvais déjà une assez mauvaise humeur depuis mon départ de Colombo, n'ayant jamais aimé que l'on abuse trop de moi, et pas plus en Asie qu'ailleurs. Ce voyage que m'avait fait faire ce petit imbécile vaniteux, dans des nuages de poussière rouge, à coups de freins brusques et de pétarades insensées, son arrogance et son assurance dérisoires, dans les villages,

---

50 III Paradis terrestre ? // *Mais voici le Temple.* Le soleil 53 III des *belles choses* [A *déjà*] *légendaires,* qui ont *fourni* [R *à l'histoire*] des siècles 54 III pathétisme et de foi. *Ces réflexions,* très [R *élémentaires* A *rudimentaires,*] *je me les fis lorsque Liâri, le chauffeur, d'obédience bouddhiste, vint me reconduire* à la porte 57 III temple, *et* [A *voulut*] [D *repartit* S *repartir*] *tout de suite,* me [R *demandant* A *signifiant qu'il ne savait pas quand il pourrait revenir me prendre*] *quand il devrait* [R *revenir.* AR *me reprendre* AR *retrouver.*] *Il* [R *me dit* A *m'expliqua précipitamment,* <illisible> *en mauvais anglais,*] *qu'il lui fallait voir le chauffeur accrédité d'un hôtel connu pour des ennuis de* [AR *son*] *moteur.* Comme 61 II est [R *la*] monnaie III est *la* monnaie 61 III courante *de* l'Asie, [A *et quand il réussit,* [R *et*] *le signe de* [R *l'habileté*] *l'intelligence et l'habileté,*] il est 63 III vouloir le *réduire* par [D *le* S *la*] [R *la logique* AR *raisonnement* A *logique*] On 64 III voilà *tout.* Vous 65 III choix, [R *Ce n'est pas* A *C'est*] à prendre 65 III laisser. [R *C'est à prendre.* A *Je laissai.*] J'éprouvais déjà une *humeur assez mauvaise* [R <illisible> A *depuis* AR *le début de ce voyage* A *mon départ.*] [R *Je n'ai* A *N'ayant*] jamais aimé que l'on *me chahute,* [A *que l'on abuse de moi plus que de raison, et ceci*] pas 68 III qu'ailleurs. [R *Le* A *Ce*] voyage 70 III brusques, [R *ne m'avait*] son 71 II assurance [R *rid*] dérisoires 71 III assurance [A *vaniteuse,*] dans les villages, [A *devant ses compatriotes,*] son

devant ses compatriotes, son humilité sournoise, quand il se retrouvait seul avec moi, tout cela m'avait exaspéré. Je le congédiai. Je lui payai la moitié du prix convenu, et je lui dis d'aller se faire pendre ailleurs. Il fit demi-tour, salua et partit. Ses yeux étincelaient de colère. De colère rentrée. Il ameuta tout le personnel indigène de l'hôtel où j'étais descendu, à Kandy, et durant mon séjour, je ne fus point ce que l'on peut appeler *persona grata* aux yeux de la domesticité.

Et pour terminer cette historiette, lorsque je revins à Colombo, j'aperçus tout de suite dans le hall de l'hôtel, où les ventilateurs broyaient l'air moite et chaud, Liâri, qui s'avança vers moi et me dit, avec le salut rituel :

– *Mister Captain, my car, good at service to you, good...*

Il riait de toutes ses dents rougies par le bétel.

Les bonzes qui me font visiter le temple sont, comme tous les bonzes de l'Asie, revêtus d'une tunique jaune. Ils ont le crâne rasé, sont de petite taille, et généralement grassouillets. Si leurs besoins sont minimes, car ils savent se contenter de peu, leur paresse est immense. Les fidèles leur apportent des offrandes, légumes et fruits, et de menus objets pour leur entretien personnel. Les visiteurs étrangers laissent quelques roupies pour la conservation du temple. Ces petits bonzes qui doivent, selon les rites, faire des ablutions plusieurs fois par jour, répandent cependant une odeur extrêmement forte, et

---

72 III il *était* seul avec moi, *m'avaient fort déplu.* Je le *chassai.* [R *J'eus tort.*] Je lui 74 III moitié *de la course* [A – *cette course à forfait* –] et je 75 III ailleurs. Il ameuta 76 III tout le [R *petit*] personnel [A *indigène*] *des hôtels de* Kandy, et *pendant trois jours,* je ne fus *pas* ce que l'on [R *peut particulièrement* A *pourrait*] appeler persona grata *parmi la population* [A *domestique domesticité*] *de l'endroit.* Pour *en finir avec* cette 80 II cette [D *histoire* S *historiette*], lorsque 80 III revins à [R *mon* AR *l'* A *mon*] *hôtel* [D *de* S *à*] Colombo, *ce fut Liâri que j'aperçus, le premier,* dans [R *l'immense hall*] le hall [R *immense*] où 82 III chaud, *et* qui [D *s'avança* S *s'avance*] [A *vers moi*] avec 83 III rituel : « [R *Sir* A *Mister*] *Captain, my car,* [A *good*] *at service* to you, [A *good Master* » *! Et*] Il riait *toujours, avec* ses dents rougies [R *de* A *par le*] bétel 86 III qui [R *nous* A *me*] font 87 III revêtus [D *de* S *d'une*] tunique jaune, le crâne rasé, *et généralement* de petite taille, et grassouillets 91 III légumes, fruits, [R *poissons,* <?>] et *parfois certaines pièces de petite monnaie. Les* [R *étrangers*] visiteurs 92 III roupies. Ces 94 III rites, [R *se laver* A *faire des ablutions*] plusieurs 95 III répandent [A *cependant*] une

qui devient parfaitement intolérable, pour peu que l'un d'eux vous fasse visiter un endroit clos. Ils dorment beaucoup, mangent beaucoup, tout en feignant de ne pas manger, se promènent lentement, à petits pas, probablement pour ne point troubler leur digestion. C'est une conception comme une autre de l'existence.

Le temple possède un très précieux trésor, dont il porte le nom. Il renferme en effet une dent que l'on attribue au premier homme qui put atteindre le nirvâna, par le moyen d'existences successives, qui finissent, selon le mérite, par apporter le dépouillement complet, c'est-à-dire la perfection du néant absolu[6]. Avant de quitter définitivement Ceylan, la semaine prochaine, je tenterai de vous apporter un aperçu de la morale et des lois du bouddhisme, qui fait nécessairement partie des innombrables visages du monde, puisqu'il compte des dizaines de millions d'adeptes ou de croyants. La force religieuse, – et l'Histoire nous le prouve – peut vaincre les peuples les plus glorieux et les armées commandées par les plus illustres

96 III devient *tout à fait* intolérable 96 III que *vous passiez* [R *dans un endroit clos,*] *quelques minutes avec l'un d'eux, par exemple,* [R *dans une chapelle close, qui* [D *manque* S *manquant*] *d'aération* AR *de fenêtre* R *Les ongles de leurs mains et de leurs pieds sont résolument noirs,*] *Ils sont d'une paresse* [R *inouïe* A *Ils*] *dorment douze heures* [R *chaque jour* A *par nuit,*] se promènent [A *ensuite*] lentement, [R *ne sollicitent pas,*] mais [R *attendent* A *comptent sur*] *les dons* [R *des fidèles,*] qui [R *est régulier* A *sont*] *généreux et réguliers. C'est une* [AR *des*] *conceptions de la vie ! / /* Le [R *Temple* A *monastère de Kandy, plutôt le temple de la Dent de Bouddha,*] possède, *pour les Bouddhistes, l'un* [D *des* S *de*] *plus* précieux *trésors. C'est une des dents* que 97 II beaucoup, [R *sans* A *tout*] en 104 III nirvâna, [R *dans des transmigrations* A *par le moyen d'existences*] successives, [R *par sa pureté et* [D *son* S *le*] A *lesquelles apportent*] dépouillement [R *successif, et sa sainteté* A *complet, c'est-à-dire la perfection du néant absolu.*] [R *Si vous me le permettez, je la semaine prochaine, avant* A *Avant*] de quitter [A *définitivement*] Ceylan, je tenterai 107 I^{b} absolu. [R *Avant de <...> semaine prochaine,*] [D *je* S *Je*] tenterai [A *plus tard*] de vous <corrections peut-être d'une autre main> 108 III vous *donner* un aperçu, *évidemment sommaire,* des lois du bouddhisme, [R *lequel* A *qui*] fait partie des [A *innombrables*] visages du monde, *parce qu'il* [R *peut*] [D *compter* S *compte,*] *en Asie,* [AR *près de* R *trois cent millions de croyants ou* A *des dizaines de millions*] d'adeptes 111 III croyants. [D *Les forces religieuses* S *La force religieuse*] – [R *c'est* A *et*] *l'histoire* [R *qui*] nous le *démontre,* avec [R *les* A *toutes*] preuves [R *les plus convaincantes* A *à l'appui,*] [R *ont* A *a*] *toujours été plus* [R *fortes* A *puissante,*] *à la longue, que* [A *les peuples les plus glorieux,*] les armées *les mieux préparées,* [AR *et même*] *dirigées* [AR *même*] par [R *les meilleurs capitaines – Napoléon, par exemple* A *le génie des plus grands.*] *L'éclat* de

6. Le passage qui suit, jusqu'à la fin de l'émission, ne figure pas dans HMH.

génies militaires. Et l'éclat de l'intelligence, à son point extrême, ne réussit pas cependant de percer l'extraordinaire puissance de la Foi.

Je me permets d'emprunter encore à l'écrivain Blasco Ibáñez [un passage[7] où il décrit, mieux que je ne saurais le faire, le] temple de Kandy.

> Il y a dans ce monastère plus de peintures que de sculptures, ce qui est rare dans les monuments hindous. Il a dû exister à Kandy des familles de peintres traitant exclusivement des sujets religieux, qui se sont inspirés des conceptions matérialistes à l'excès du bouddhisme en décadence, dont les imaginations à propos du ciel, de l'enfer et des miracles, et les règles superstitieuses sont si éloignées des doctrines élevées de son fondateur. Dans un des cloîtres les bonzes montrent une suite de fresques effrayantes représentant les nombreux châtiments infligés aux pécheurs dans l'enfer. Ces peintures naïves nous rappellent celles du Camposanto de Pise, mais il y a entre les unes et les autres la différence énorme qui existe entre une œuvre d'art et les balbutiements d'une conception grossière et confuse. Mais ici et là respirent la même émotion religieuse, le même désir de représenter fidèlement la destinée des hommes après la mort.
>
> Dans un coffret qui a la forme d'une pagode, les bonzes gardent la fameuse dent de Bouddha. En réalité, pour la voir, il faut ouvrir successivement six autres coffrets de plus en plus petits qui se trouvent à l'intérieur, enfermés les uns dans les autres, et c'est dans le dernier qu'est la dent, toute droite sur un bouquet de fleurs en or.
>
> Quand, après la mort de Bouddha à Bénarès, son cadavre eut été brûlé, un de ses disciples recueillit cette dent parmi les cendres et l'apporta au roi de son pays. Le nombre est incalculable des

115 III ne [R *peut* A *réussit pas cependant de*] *vaincre* [R *la résistance* A *l'extraordinaire densité*] de la foi *du charbonnier.* [R *J'entre dans le temple de Bouddha. J'emprunte encore à Blasco Ibáñez ce* [R *récit* AR *petit* A *passage.*] *Je pourrais* [R *l'écrire* A *le* AR *faire* A *transcrire*] *moi-même. Mon carnet de notes est sous mes yeux. Je préfère,* [R *lui passer la main* A *pour une dernière fois, le lui laisser.*] [R *Il* <illisible>] *Il est plus habile que moi, et vous en aurez plus de plaisir :*] Je 115 II pas [A *cependant*] de percer 117 III Blasco Ibáñez *ce passage* où [R *il décrit*] *mieux que je ne saurais le faire, il décrit le Temple. //* <interruption de III> 117 I[a],II Blasco Ibáñez où il décrit <...> *du* temple I[b] Blasco Ibáñez [R *où il décrit* A *la description,*] mieux que je ne saurais [D *le* S *la*] faire, [D *le* S *du*] temple <Corrections peut-être d'une autre main. Nous rétablissons ici deux mots (« un passage ») de III et reformulons la phrase.> 127 II bonzes [R *repré*] montrent

7. *Le Voyage d'un romancier autour du monde*, t. III, p. 95-97. Grandbois a légèrement modifié la ponctuation.

aventures par lesquelles passa cette dent extraordinaire, et des guerres dont elle fut la cause. L'épithète d'« extraordinaire » est tout ce qu'il y a de plus exact ; car cette dent a deux pouces de longueur, et elle est quelque peu courbe, comme les dents de la mâchoire inférieure du caïman. À en juger par elle, la taille de Bouddha devait être de quatre ou cinq mètres... Mais il convient d'oublier la logique quand on a affaire à[8] ces questions.

Par haine du bouddhisme, les sectateurs du brahmanisme s'emparèrent de cette relique et la mirent sur une enclume pour la réduire en poussière. Mais au premier coup de marteau, au lieu de se briser, elle s'enfonça dans l'enclume, et ce fut seulement plusieurs années après, quand elle le jugea à propos, qu'elle se dégagea de sa gaine de métal. Une princesse la cacha dans ses cheveux et l'emporta à Ceylan, et depuis lors l'île est considérée comme un des lieux saints du bouddhisme.

De loin en loin, les bonzes du monastère de Kandy annoncent que la dent divine va être exposée aux yeux de ses adorateurs, et cette nouvelle fait accourir des pèlerins de toute l'île, et même des pays de l'Extrême-Orient, restés fidèles au bouddhisme.

8. Blasco Ibáñez : à *des* questions *de foi*.

81 : CEYLAN (8)[1]

1952-04-14, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

À moins d'être un spécialiste versé dans l'histoire des religions, il est difficile de parler d'elles sans commettre quelques graves hérésies. Aussi dois-je dire tout de suite que dans mon propos de ce soir, qui traite du bouddhisme, je n'ai aucunement la prétention d'exposer, d'une façon catégorique et définitive, les lois de cette doctrine, et moins encore d'établir, de peser ce qu'elle a apporté de bien ou de mal à l'humanité. Je ne suis ni moraliste, ni théologien. Vous pouvez me demander alors : « Mais pourquoi en parlez-vous ? », ce qui est une question fort pertinente. J'y répondrai en disant que l'on ne peut guère voyager en Asie sans constater l'énorme influence de cette religion, qui a modelé des millions d'êtres humains, et leur a apporté une façon de penser, de vivre, et leur a donné une conception très particulière de l'existence. Tout comme le monde occidental est imprégné de christianisme, auquel il doit sa civilisation même. Archimède réclamait un levier pour soulever le monde. Il n'y en a point de plus puissant que la religion. Mais les Grecs possédaient trop de dieux. La quantité nuit toujours à la qualité. Leur déisme exa-

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 6 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Ceylan », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (ANC).

6 II que [A *dans*] mon 7 I[b] dans [R *mon* A *ce*] propos [R *de ce soir*], qui <corrections peut-être d'une autre main> 8 II prétention [R *de*] d'exposer

1. Le texte de cette émission ne figure pas dans HMH.

géré les conduisit tout droit au paganisme, dans quoi ils baignèrent trop voluptueusement. Leur art admirable ne tenait pas compte de l'âme.

Le fondateur, ou plutôt l'animateur principal du bouddhisme se nommait Sakyamuni[2]. C'est une figure mi-historique, mi-légendaire. On sait du moins qu'il a existé, quatre ou cinq siècles avant notre ère. Mais les savants historiens ne se portent pas garants de ses exploits, qui furent innombrables. Sakyamuni est un prince, élevé dans un palais avec le faste et la richesse qui conviennent à l'Orient, et qui, un jour, lors d'une promenade qu'il faisait avec son précepteur, aperçoit un vieillard moribond. Cette rencontre est pour lui une révélation – car jusqu'à ce jour on lui a toujours soigneusement caché les misères et les servitudes de la vie –, une sorte de chemin de Damas. Il s'enfuit du palais de son père, abandonne tout, cherche et trouve une retraite profonde dans la forêt, où il passe sept ans à méditer. Il sort de sa retraite, il est devenu Bouddha, qui signifie « sage », « éclairé », ou « Celui qui a tout compris ». Il parcourt d'abord Ceylan, puis toute l'Inde, multipliant ses enseignements, qui lui apportent fidèles et disciples. Le Bouddha se défend d'une origine surnaturelle, affirmant que sa doctrine n'est pas le fruit de la révélation, mais le résultat de longues années d'ascétisme et de réflexion. Je tenterai de la définir, dans ses grandes lignes naturellement, car il n'y a rien de plus compliqué qu'elle, et ses exégètes ne s'accordent pas, tirant des conclusions de l'analyse d'innombrables manuscrits, lesquels, tout le long des âges, ont été traduits et retraduits en toutes sortes de langues, d'où il arrive que chacun des interprètes modifie à sa façon, et selon ses goûts, la signification originelle, si toutefois il y en a une. Ils se trouvent d'accord cependant sur quelques points principaux, sur certains pivots essentiels, dont le plus important est l'atteinte du nirvâna, but suprême. L'état du nirvâna est l'anéantissement complet de l'être dans le « Grand Tout ». Pour y parvenir, l'on doit, par

24 I[a] voluptueusement. [R *L'art* A *Leur art*] admirable [R *de leur art*] ne I[b],II voluptueusement. *L'art admirable de leur art* ne 41 I[a],I[b],II l'Inde, *multiplient* ses <Nous corrigeons ici, Grandbois ayant vraisemblablement voulu écrire « multiplie » ou « multipliant ».>

2. Nous adoptons la graphie reconnue. Grandbois a cependant écrit *Çakya-mouni*, forme qu'on retrouve (et qui a été conservée dans cet ouvrage) dans *les Voyages de Marco Polo*.

stades[3] successifs, passer d'une vie à une autre afin d'acquérir, par le parfait oubli de soi, ce qui implique la plus grande frugalité, l'exercice de l'humilité, la chasteté la plus absolue. Ce passage d'une vie à une autre est imprévisible, vous n'avez pas le choix de la forme concrète sous laquelle vous allez renaître, et lorsque vous mourrez de votre mort d'homme, vous pourrez retrouver une autre existence sous la forme de l'insecte, de l'oiseau, du reptile, du bovin, etc. De là les vaches sacrées de Bénarès, qui font le désespoir des automobilistes occidentaux, car si elles ont la fantaisie de se coucher dans le milieu de la rue, ce qui leur arrive à toute heure du jour ou de la nuit, vous devez attendre leur bon vouloir pour qu'elles vous laissent le passage. Surtout, ne pas les brusquer. Ce serait là le plus grave sacrilège. Généralement, une poignée de sel suffit à les faire bouger. Mais si l'animal est trop vieux, ou malade, ou s'il est gorgé de sel, vous n'avez qu'à faire machine arrière, et [à] tenter de rejoindre votre but par un autre chemin, qui vous apportera sans doute les mêmes obstacles. Un grand principe du bouddhisme : ne jamais tuer un être du règne animal. Votre grand-père, votre tante, votre cousin peuvent s'y être incarnés. Que l'on ne veuille pas ici trouver ces remarques irrévérencieuses, il est indigne, et vraiment trop facile, de moquer toute croyance, quelle qu'elle soit. Autre pays, autres mœurs.

L'on atteint donc le nirvâna par la « transmigration ». Celle-ci opère selon des lois très malléables, appliquées au cas de chaque individu. Si, dans sa première vie d'homme, celui-ci s'est montré particulièrement méchant ou vicieux, il habitera, après sa mort, le corps d'un pourceau souillé, ou d'un âne roué de coups, et il devra poursuivre une longue série de vies successives avant d'atteindre le repos définitif. Certains, les plus irréductibles, ne pourront jamais l'atteindre, et devront souffrir d'habiter les formes animales les plus humiliantes. Au bout de ce cycle, ils plongeront dans un enfer plus ou moins cruel, proportionné aux fautes qu'ils ont commises, et ils finiront par *s'anéantir*, mais sans joie.

Le sage, lui, degré par degré, observant les sacrifices rituels dans chacune des phases de sa transmigration, atteindra la

72 I^a,I^b,II et *de* tenter <Nous corrigeons ici pour « à » que commande le verbe « avoir ».> 80 II atteint [A *donc*] le nirvâna 84 II ou [R *d'une*] d'un

3. Grandbois a écrit *stages*.

perfection, et s'évanouira dans le bonheur. Les livres sacrés du bouddhisme sont nombreux. Parmi les plus importants sont le *Karma*, le *Vinaya*, et l'*Abhiddarma*, ce dernier traitant de la métaphysique. Les deux premiers tentent d'établir les préceptes du dogme fondamental, et exposent les disciplines et les lois de la morale. Ces grands livres sont très controversés, et la proie, comme je viens de vous le dire, d'interprétations souvent fallacieuses.

Il y a deux millénaires, la religion de Bouddha couvrit cette immense Asie, dont les Européens ne soupçonnaient même pas l'existence, pas plus qu'ils ne soupçonnaient l'existence du continent américain. Il y avait l'empire romain, qui brandissait le sabre, la Grèce affaiblie déjà, et vivant de son passé, la Gaule hirsute et barbare, les Allemands guerriers, que Tacite décrivit plus tard en quelques lignes immortelles. Durant quelques siècles, en Asie, la doctrine bouddhiste domina l'Inde, la Birmanie, le Tibet, les royaumes du Siam et du Cambodge, et la Chine. Partout, les moines fondaient des monastères, dont l'on peut apercevoir aujourd'hui les ruines. Basé sur les relations de la vie et de la mort, le bouddhisme refuse l'acceptation de la vie éternelle, ce en quoi il se sépare nettement de la foi chrétienne. Il possède son enfer et son ciel, mais pour quelques centaines d'années seulement. Le « Grand Tout » finit toujours par avaler ses adeptes, et les réduire à l'anéantissement. Bref, c'est un athéisme à retardement.

Vous allez peut-être me demander encore : « Mais comment se fait-il que l'on chasse dans l'île de Ceylan, alors que les Cinghalais sont bouddhistes, du moins dans leur majorité, et que leur religion leur défend de tuer ? » Je n'y puis répondre qu'en constatant qu'il y a des bouddhistes qui tuent comme il y a des musulmans qui boivent de l'alcool, des juifs qui mangent du porc, et des catholiques qui enfreignent avec régularité les commandements. Car la nature de l'homme est faite de faiblesse.

Il résulte de tout ceci que le bouddhisme, quoique possédant des lois morales admirables, ne pourrait étancher la soif

---

94 II bonheur. // Les 100 I[b] viens de [R *vous*] le dire <correction peut-être d'une autre main> 110 II Birmanie, [A *le Tibet,*] les 126 I[b] commandements. [R *Car la* A *La*] nature <correction peut-être d'une autre main>

d'absolu que possède tout chrétien. Nos cloches de Pâques[4] nous promettent, dans leur résurrection, notre vie éternelle. Elles sonnent, joyeuses et libres et gaies. Elles nous apportent le courage et l'espoir. Le climat religieux de l'Asie nous apparaît lourd et confus, et nous sommes heureux, nous chrétiens, de revenir en Occident, où l'on trouve un air plus frais, plus nourri d'oxygène, qui nous permet de respirer plus largement. Le poète anglais Rudyard Kipling, dans un vers très célèbre, disait que l'Est et l'Ouest ne pourraient jamais se rencontrer[5]. Voici les paroles d'un grand poète français, Paul Claudel[6] :

> J'ai vu en Asie ces idoles inertes, ces Bouddhas compacts, les uns comme à Ceylan de toute leur longueur, sur le sol aplatis comme des limaces, les autres comme en Chine, assis et les yeux baissés, amalgamés à leur propre pesanteur. Mais nous, le Dieu que nous adorons, Il n'est pas seulement debout, Il est élevé, Il est déployé jusqu'à l'extrême, il n'y a pas une fibre de Son Corps où la puissance ne soit en acte ! Il est au-dessus de tout, Il ne tient à rien, mais c'est Lui qui nous tient et c'est nous qui tenons à Lui, indissolubles ! Il est là pour toujours entre le ciel et la terre, suspendu, intermédiaire. C'est un Dieu en plein fonctionnement. Il n'est pas seulement élevé, mais les yeux attachés à son Père, Il est tout entier[7] dans l'effort de tout élever et nous-mêmes jusqu'à Lui.

4. Cette émission a été diffusée le lundi de Pâques, la fête de Pâques tombant, en 1952, le 13 avril.

5. Allusion au vers de « The Ballad of East and West » cité à l'émission 52, p. 337.

6. Paul Claudel, *Un poète regarde la Croix*, *Œuvres complètes*, t. XIX, *Commentaires et exégèses*, Paris, NRF, Gallimard, 1962, p. 394-395.

7. Claudel : entier *englouti* dans.

82 : LA BAULE (1)[1]

1952-04-21, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

La France profite d'une situation géographique exceptionnellement heureuse. Elle possède la splendide chaîne des Alpes, où l'on pourrait à la rigueur, du moins dans certaines régions, faire du ski dans le mois de juillet, elle jouit d'une multitude de stations thermales où les personnes dont l'état du foie ou des artères est inquiétant peuvent aller chercher l'illusion de la guérison, elle a ses fleuves, ses lacs, ses rivières, ses belles plaines grasses et fertiles, elle a Paris, cette capitale du monde occidental, elle a de grands ports de mer comme Le Havre, Cherbourg, Marseille, Toulon, elle profite par-dessus tout de côtes marines que bordent la Manche, l'Atlantique et la Méditerranée, cette dernière composant, avec l'Adriatique, la plus ravissante mer intérieure que Dieu a bien voulu donner au monde pour le bonheur et la joie des hommes. Car malgré

VARIANTES : I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit incomplet de 20 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 7 et 9 à 21 en marge supérieure droite, sous le titre « Visages du monde » en p. 1 et « La Baule » en p. 2 (BNQ). III : Fragment de 3 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 3 en marge supérieure droite, sous le titre courant « La Baule », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (BNQ).

5 II heureuse, *elle* possède la [A *splendide*] chaîne 6 II rigueur faire 7 II jouit de stations 8 II dont [D *le* S *la*] [AR *nature* A *l'état du*] foie est 9 II peuvent *se soigner,* [A *elle a de belles prairies grasses et fertiles, elle a ses fleuves et ses rivières,*] elle a Paris, [A *cette*] capitale 12 II comme *ceux du* Havre, *de Marseille, de* Toulon 14 II marines, *baignées par* la Manche 15 II Méditerranée, [R *qui est* A *cette dernière composant,*] avec 16 II donner [A *au monde,*] pour la joie 17 II hommes. Car *il n'y a pas que des choses laides sur la planète terre, malgré le désaccord des peuples, leur avidité, leurs ambitions et leurs guerres.* Si un être *est trop porté à certaines mélancolies,* il lui faut

1. Le texte de cette émission n'a pas paru dans HMH.

le désaccord des peuples, leur vanité, leur avidité, leurs ambitions et leurs tueries, il n'y a pas que des choses laides sur la planète Terre. Si un être, devant trop de spectacles ou d'événements saugrenus, est porté à trop de pessimisme et de mélancolie, il lui faut changer le bout de sa lunette. C'est un jeu dont l'on n'est peut-être pas tout à fait dupes, mais il fait partie de la discipline d'une certaine hygiène mentale au même titre que pour la santé physique, et même s'il pleut, la petite promenade à pied. (J'allais écrire « pédestre », mais le terme, s'il n'est ni rare, ni abstrait, me semble quelque peu pédant.)

La France, si favorisée, je le répète, par sa situation géographique, cernée d'eau comme une presqu'île, nous offre, pour cette raison, d'innombrables plages dont chacune, présentant son climat particulier, attire et retient ses admirateurs et ses habitués. Je ne vais pas vous en dresser la liste, la seule récitation de leurs noms prendrait tout le temps de ce court entretien, et vous lasserait autant de l'écouter, que moi de l'écrire. Mais du Touquet, sur la Manche, jusqu'à Menton, à la frontière italienne, nous pouvons trouver toute la gamme des plages d'hiver ou d'été. Elles sont toutes différentes.

Il y a les plages mondaines, comme Le Touquet, dont je viens de citer le nom, et qui est le rendez-vous favori des Anglais, du moins qui l'était, au temps où l'on n'observait pas le régime de « l'austérité[2] » actuelle. Il y a Deauville, où tout Parisien qui se respecte doit se faire voir, dans la semaine de

22 II bout de [D *la* S *sa*] lunette 23 II mais *cela* fait 23 II partie *d'une* [R *certaine*] hygiène mentale, [R *qu'il eut* <?>] *comme* pour la santé [A *physique,*] et même 26 II mais *l'expression, si elle n'est* [R *pas* A *ni*] rare, ni *abstraite,* [R *a* AR *fournit*] [R *une sorte d'idée*] [A *ne laisse pas* AR *de sonner avec* A *d'être vaguement*] *prétentieuse.) // Cette* France, si favorisée, [A *je le répète,*] par [R *la générosité*] sa situation [A *géographique*] [R *entourée* A *baignée*] d'eau 29 II presqu'île, *possède* d'innombrables 30 II chacune [R *possède* A *présente*] son climat particulier, ses [R *adeptes, ses coutumiers* A *admirateurs, ses fidèles fervents,*] *en somme ses mages* <?>. Je ne vais pas vous *les* [R *nommer* AR *désigner* A *en dresser la liste,*] [R *cela au*] [A *la seule* R *nomenclature* A *récitation* R *p*] de leurs 34 II entretien, *cela* vous [R *ennuierait* A *lasserait,*] *et m'ennuierait également.* Mais 36 II italienne, plages d'hiver, *plages* d'été, *elles sont multiples. De* [R *genres différents aussi* A *caractères différents.*] Il 38 II mondaines, *ayant leur saison, comme Deauville, par exemple,* [R *dans*] *à l'époque de Pâques, où tout Parisien qui se respecte doit se* [R *montrer* A *faire voir.*] Biarritz

2. Allusion au plan d'austérité voté par le gouvernement travailliste dirigé par Clement Attlee de 1946 à 1951.

Pâques, et dans la première semaine du mois de juillet, sur ce que l'on nomme les « Planches », qui est une promenade longeant la mer. On y aperçoit des hommes politiques, des écrivains connus, des mannequins qui lancent les dernières créations des grands couturiers, des femmes du monde, des artistes du théâtre et du cinéma, des cabotins et des m'as-tu-vu de tous genres, et même de modestes individus comme vous et moi. Une plaisanterie court depuis plus d'un demi-siècle dans toutes les salles de rédaction des journaux de Paris, qui veut que personne ne voit la mer à Deauville, les chapeaux de ces dames obstruant l'horizon.

Il y a Biarritz ; il est essentiel de s'y rendre vers les premiers jours de septembre. Pour quelle raison, je n'en sais rien, puisqu'il y fait déjà froid dès la fin du jour, les vents du golfe de Gascogne étant plutôt violents.

Cannes et Nice profitent de la vogue, à peu près tout le long de l'année. Cannes est plus snob, et forme le rendez-vous de ce que l'on appelle, en bon français, le set international. C'est cependant une petite ville nette et gaie, d'une excellente tenue, et les snobs ne s'y montrent point trop bruyants, ils sont riches et d'un certain âge, ils ont leurs limousines et leurs yachts, ils ont des villas qu'ils habitent rarement, ou de luxueux appartements qu'ils n'habitent jamais – c'est le suprême de l'élégance – bref, Cannes est une ville fort agréable, et vous pouvez y faire des séjours délicieux, à condition que vous ayez quelques dollars dans votre gousset, et que la rencontre de riches oisifs ne vous fasse pas oublier que l'égalité, la justice, n'appartiennent pas à ce monde.

---

54 H essentiel *d'y aller* vers *la seconde semaine du mois* de septembre. *Pourquoi,* puisqu'il 56 H froid, *le soir, et que* les vents du golfe de Gascogne *sont* plutôt violents, *ne me le demandez pas, je n'en sais rien. Mais c'est ainsi.* Cannes 58 H Nice *ont deux saisons,* [A *celle*] [D *l'* S *d'*]*hiver et* [A *celle de*] *l'été.* Cannes est *le rendez-vous des* [D <illisible> S *snobs*] *par excellence,* [A *de ceux que l'on* [R *a convenu de désigner*] A *désigne comme faisant partie du set international.*] C'est 61 H ville *fort* nette 61 H d'une *extrême bonne* tenue 62 H ne *sont pas* trop 63 H riches, ils ont [A *leur limousine et*] *leur yacht, ils ont des appartements dans des hôtels qu'ils n'habitent même pas,* [A *ou des villas* [R *qu'ils*] *la plupart du temps désertes,*] *mais ça fait bien* [R *dans le décor* A *élégant,*] [D *bref,* S *Bref*] Cannes est une *station* fort agréable, à condition 68 H gousset. *Nice, c'est autre chose.* Nice *est* une ville

Nice est un endroit différent. C'est une ville plus populeuse, et plus populaire. Elle est sillonnée de tramways, d'autobus, on y voit un opéra, plusieurs théâtres, des cinémas en quantité, deux ou trois casinos, elle a surtout, pour sa publicité, son carnaval, qui attire beaucoup de touristes. Sa plage est faite de cailloux ronds, alors que Cannes allonge au bord de la mer une longue bande de sable fin. On a l'impression d'avoir beaucoup plus chaud à Nice qu'à Cannes, malgré que le [thermomètre][3] indique le même degré, il va sans dire, de température. (Il suffit d'une demi-heure de voiture, et sans vitesse exagérée, pour se rendre d'une ville à l'autre.) Peut-être pourrais-je émettre cette opinion, que je donne sans plus de conviction qu'il ne faut. Nice est une ville plus importante d'abord, mais habitée par ce petit peuple émouvant, pathétique, à noms de consonance italienne, qui se débat, et lutte, et doit sans cesse recommencer, chaque jour, de gagner sa subsistance, alors que Cannes reçoit des gens qui n'ont pas l'obligation de se fatiguer pour satisfaire aux besoins de l'existence quotidienne. Le collier de perles de Mrs. X, trois fois divorcée, ou la rivière de diamants de la duchesse de Z, ne donneront jamais la chaleur que peut apporter la petite croix d'or – d'or plaqué, naturellement – que porte à son cou la jeune vendeuse de fleurs du boulevard Gambetta.

Cependant, je ne voulais pas vous parler ce soir de la Côte d'Azur, ni de Deauville, ni de Biarritz. Je désirais vous parler d'une grande plage dont le nom est moins connu, je crois, des Canadiens, et qui se nomme La Baule.

---

72 II populaire. *Il y a des* tramways, [R *des*] *beaucoup de* théâtres, *municipaux ou autres,* [A *on y donne de l'opéra,*] *et* [R *le* A *son*] carnaval, [R *lequel*] attire 75 II touristes. On a 79 II température. (*Or il* suffit [R *de*] d'une demi-heure, [R *pour*] *en* voiture 81 II l'autre.) *Cette différence peut être expliquée comme ceci, et je vous la donne sans* [R *plus* A *trop*] de conviction. *C'est que* Nice 83 II ville importante, [R *alors que Cannes*] *pleine de* ce 85 II noms *plutôt* [R *italiens*] de 85 II lutte, *et gagne sa vie,* alors 87 II pas [R *besoin* A *l'obligation*] de [R *trimer* A *se faliguer*] pour satisfaire aux [R *exigences*] besoins 88 II quotidienne. *Je vous apporte cette* [R *petite explication* A *théorie*] *pour ce qu'elle vaut. //* Cependant 94 I[b] ne [R *voulais* A *désirais*] pas vous [R *parler ce soir* A *entretenir*] de <corrections peut-être d'une autre main> 94 II Côte d'Azur. Je *voulais* vous parler d'une *très* grande plage, [R *peu* A *moins*] *connue,* je crois 97 II Canadiens, qui

3. Grandbois a écrit *baromètre.*

La Baule est située aux confins des frontières de la Normandie[4] et de la Bretagne. La Normandie la trouve encore normande, mais la Bretagne se l'approprie. Au vrai, La Baule se trouve en Bretagne. Ce n'est pas la Bretagne des coiffes, des « pardons », et des chansons de Botrel. C'est une Bretagne très édulcorée, qui sent encore le sol normand. J'y suis allé passer un mois d'août, et je n'avais pas l'impression d'avoir quitté ce dernier. L'été splendide. J'étais jeune alors, et j'adorais la vague de l'Atlantique, qui fouette le sang du nageur. Le soleil était d'or, et l'océan, d'une couleur verte et bleue, frais à la vue comme l'intérieur nacré d'un coquillage. La Baule, station du Nord, en somme, mais possédant une plage d'un beau sable dru, nettoyé régulièrement par les marées, lesquelles n'existent pas sur la Côte d'Azur, d'une longueur de plusieurs kilomètres, et que l'on peut comparer à cette plage admirable des États-Unis, qui va de Pine Point à Old Orchard. Les plages des mers intérieures ont leurs avantages. Celles de l'océan, moins douces, moins molles, font sans cesse leur grand ménage, et vous ne

98 II Baule, *c'est tout un programme. Elle* est 98 III Baule *ne signifie pas tout à fait la Bretagne, ni la Normandie. C'est une grande plage très à la mode, avec des hôtels luxueux, donnant, comme on dit, sur l'océan, et une infinité de petits hôtels moins luxueux, de maisons, de petites chambres d'étudiants,* [R *qui* A *lesquels*] *viennent y passer l'été, selon des tarifs qui peuvent convenir à leur bourse plutôt chétive. La civilisation dite* [R *moderne* A *du vingtième siècle*] *nous a apporté ce phénomène : c'est dans les endroits les plus renommés, les plus somptueux, que des gens de petit argent peuvent le mieux vivre. Et sans équivoque. Cela est dû sans doute à la rapidité du monde moderne, de son activité fallacieuse, et des coups de poings qu'elle nous porte à chaque instant.* <fin de III> 98 II confins, *aux frontières* de 99 II Bretagne. *De sorte que* la Normandie [A *se*] *réclame* [R *son droit sur* A *d'*]*elle, et la Bretagne également.* Au vrai 100 II Baule *est* en Bretagne. *Mais, si je puis ainsi m'exprimer, à* [R *de toutes petites* A *quelques*] minutes [A *seulement*] *de la Normandie,* [A *et l'on n'a pas l'impression d'avoir quitté celle-ci.*] *Je* suis allé 104 II d'août *à la Baule. L'été était* splendide 107 II et *la mer,* d'une 107 II bleue, *fraîche* à la vue [R *et à la peau*] comme l'intérieur [A *nacré*] d'un 108 II Baule, [R *plage* A *ville*] du 109 II somme, *possède* une plage [D *d'une* S *d'un*] [A *beau*] sable [R *extrêmement fin* A *dru,*] nettoyé *chaque jour* par les marées, [R *ce qui* A *lesquelles*] n'existent 111 II Côte d'Azur, *et* d'une 111 II plusieurs *milles,* et que [R *je* A *l'on*] *pourrait* comparer 112 I[b] cette [A *belle*] plage [R *admirable*] des <corrections peut-être d'une autre main> 112 II admirable *qui va* [A *par exemple*] *de* [R *Point* A *Pine Point*] *à Old Orchard, aux États-Unis.* Les mers intérieures *sont de tout repos. Les plages* de l'océan, *moins molles, moins douces* font leur 115 II vous *n'avez pas,* [A *chez elles,*] *à un moment, étendu sur le sable, la découverte d'écorces* d'orange ou *de* pelures

4. La Baule-Escoublac étant située dans le département de la Loire-Atlantique, on peut s'étonner du lien que Grandbois établit ici avec la Normandie.

découvrez pas soudain, engourdi par le soleil, en fouillant machinalement de votre main le sable, de vieilles écorces d'oranges ou des pelures de bananes. Les océans balaient tout. Gratuitement. Ils ne sont pas encore formés en unions[5]. Cela viendra, naturellement, du train où vont les choses. M. Lewis[6] n'est pas là pour rien. Il ne manque ni d'astuce, ni d'imagination. Il trouvera sans doute un jour un truc pour faire payer l'océan, le vent, la pluie, les montagnes, le jour et la nuit, les étoiles et le reste ! Pourquoi pas ?

La Baule est aussi considérée comme une plage à la mode. Ni Le Touquet, ni Deauville, ni Biarritz, ni Cannes ! Il y a des degrés dans la mode comme ailleurs. Une voiture Rolls-Royce bat la voiture Cadillac, et il est plus élégant de commander dans un restaurant un canard à l'orange que des fèves au lard. C'est ainsi. Cependant, c'est dommage que La Baule soit comptée parmi les endroits, pour l'été, en France, tentant d'attirer une clientèle snob que ses beautés ne peuvent retenir. On y trouve sans doute des hôtels du plus grand luxe, des dancings, des restaurants avec spectacle, un casino ultramoderne où des fils de famille – comtes ou marquis pour le moins, car il y en a encore, et il y a aussi ceux qui prétendent l'être – jouent l'héritage de leur tante ou de leur grand-père récemment décédés, au hasard d'une carte, avec la plus parfaite désinvolture. J'ai connu quelques-uns d'entre eux. Plus tard, les voyages m'en

119 II Ils [R *n'ont* A *ne se sont*] pas encore formés [R *d'* A *en*] *union.* Cela 120 II naturellement. M. *Jos* Lewis 121 II rien, *aux États-Unis.* Il trouvera sans doute un truc 123 II montagnes, *les plaines,* [R *et le reste.*] le jour 125 II est considérée 125 II mode. *C'est dommage.* On 131 I^{b} endroits, [R *pour l'été,*] en <correction peut-être d'une autre main> 132 II trouve des hôtels 133 II luxe, un casino où [D *les* S *de*] [R *petits*] *jeunes fran*[R *-çais*] fils 135 II marquis – car il y en a encore – [A *ou du moins il y en a* [R *qui*] *encore qui prétendent l'être,*] jouent [R *leur*] l'héritage 136 I^{b} l'être – *jouer* l'héritage <Nous retenons plutôt la leçon de II, plus correcte.> 137 II ou *du* grand-père [A *dernièrement*] décédé [R *la saison*] *dernière,* sur [A *le hasard d'*]une carte, avec *une* désinvolture *qui n'est pas sans effrayer* [A *pour leur avenir.*] J'ai connu [R *plusieurs* AR *certains* A *plusieurs*] d'entre eux. *Quand ils sont parfaitement* ruinés, ils *gagnent* les colonies, [A *comme* [R *officiers* <?>] *soldats, ou comme fonctionnaires ou diplomates.*] Le plus

5. Grandbois utilise ce terme au sens anglais, pour « syndicat ».

6. John Llewellyn Lewis, président du puissant syndicat United Mine Workers of America de 1920 à 1960, a été une figure dominante de l'organisation des travailleurs en syndicats.

ont fait revoir certains. Complètement ruinés, ils avaient rejoint les colonies, l'Afrique ou l'Indochine, comme militaires ou attachés à quelque service diplomatique, et le plus surprenant, c'est qu'ils fournissaient un excellent travail, alors que le petit fonctionnaire de carrière, désagréable au possible, tatillon, aigre, ayant épousé par intérêt la fille du voisin, multipliait, lorsque vous aviez affaire à lui, les complications, c'est-à-dire l'amas de papiers, de signatures, de démarches, d'attentes, en vous soufflant une haleine plus que douteuse, quand il vous expliquait qu'il était impossible, vu les règlements, d'obtenir tel ou tel visa, en somme, le magnifique et total emm... (Non, non, je ne veux pas faire prononcer ce mot par mon jeune camarade Jean-Louis Roux, on pourrait le lui reprocher, j'en aurais du regret, car j'ai beaucoup d'estime pour lui.) En somme, disais-je, le magnifique et total empoisonneur.

Le charme de La Baule c'est, avec son océan magnifique – mais les océans sont toujours magnifiques – son air naturellement vivifiant, et parfois ses pluies soudaines, qui viennent rompre à temps la monotonie de trop longs jours de soleil – ce dont on ne peut trop se plaindre à Québec où à Montréal – le charme de La Baule, c'est qu'à part les bains de mer, le déjeuner au restaurant, le cocktail au bar du casino, la promenade à cheval ou en automobile, les petits flirts inhérents à l'âge où l'on aime flirter, qui rapportent de légers baisers devant cet océan toujours tonitruant, ce fameux charme de La Baule, c'est qu'il ne s'y passe jamais rien de sensationnel. Des personnages comme le duc ou la duchesse de Windsor sont à Biarritz ou à Cannes. M. Winston Churchill fait de la peinture du côté de Nice et Picasso, son collègue – en peinture, naturellement –, décore tout le musée d'Antibes, comme Matisse décore l'église de Vence, le poète Jean Cocteau séjourne à la Colombe

---

143 II qu'ils *y font* un 143 II petit [R *fon-*] *bourgeois* fonctionnaire [R *à* A *depuis*] *l'âge de vingt ans est* [R *aigre,*] désagréable, *aigre, tatillon, jaune et maigre, vous souffle* une haleine douteuse quand il vous *parle, et* [R *vous*] *multiplie les complications, c'est-à-dire l'amas de papiers, de cachets, de démarches, et d'attentes, avec mauvaise humeur.* [A *bref, l'em... non, non je ne veux pas faire prononcer ce mot par mon jeune camarade Jean-Louis Roux, je dirai l'empoisonneur le plus extrême.*] // Le 150 I[b] total [R *em...* A *empoisonneur.*] [R *(Non, non, <...> total empoisonneur.*] // <corrections peut-être d'une autre main> // Le 155 II océan, *et l'air* vivifiant, et parfois *la pluie,* qui *vient* rompre la monotonie *du* soleil, le charme de la Baule, c'est qu'il ne s'y passe jamais rien. *Le* duc *de Windsor et la duchesse* sont 167 II Churchill *va peindre* du <fin de II>

d'Or de Saint-Paul, et Somerset Maugham[7] prépare son toujours dernier livre dans sa belle villa d'esthète, en épuisant les dernières pages du calendrier de son âge.

À La Baule, rien de tout cela. C'est pour le moins original. Car on y passe ses vacances[8] sans ragots, sans fausses nouvelles, sans excitations exagérées. La Baule peut être une plage assez monotone, mais c'est une plage saine.

7. Écrivain anglais, Somerset Maugham a longtemps vécu au Cap-Ferrat, où il est mort en 1965 à 91 ans.

8. Grandbois a écrit *sa vacance*.

83 : LA BAULE (2)[1]

1952-04-28, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Malgré sa réelle beauté, la plage de La Baule manque de pittoresque. Mais ses environs immédiats nous le fournissent abondamment. Déjà le Pouliguen, avec son port de pêche, nous fait entrevoir le véritable visage de la Bretagne. Les maisons des pêcheurs, soudées les unes aux autres, forment un bourg à l'allure médiévale que divisent des rues tortueuses, étroites, pavées de cailloux ronds. À la droite du port s'allonge une plage de sable très fin. (Le mot breton de Pouliguen signifie : petite baie blanche.) Elle est bordée de jolies villas, peintes de couleurs claires, habitées par des estivants qui viennent y passer la saison des vacances. Le Pouliguen n'est pas une station balnéaire fastueuse. C'est plutôt une plage de famille, n'affichant aucune prétention.

VARIANTES : I^b : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. Le-Blanc, 7 f. II : Manuscrit incomplet de 23 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 23 en marge supérieure droite, sous le titre « Les environs de la Baule » en p. 1, « Environs » en p. 2 et 3, avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 (BNQ).

4 II [R *Si la magnifique* A *Malgré sa beauté, la*] [D *grande* S *belle*] plage 5 II pittoresque[R , A . *Mais*] ses environs [A *immédiats*] nous le fournissent [R *amplement* A *abondamment*]. Déjà le Pouliguen [R *nous annonce*], avec son [R *petit*] port de *pêcheurs*, nous *annonce la* [R *vraie* A *véritable*] Bretagne [R *des marins*]. Les 8 II pêcheurs, *collées* les unes [R *sur les* A *aux*] autres 9 II que [R *tra*] divisent des [R *petites*] rues étroites, [R *et* A *sinueuses,*] pavées 10 II À droite 11 II fin. [R *bordée*] Le [A *mot breton de*] Pouliguen 12 II villas, *généralement* peintes *en blanc*, habitées 13 II passer la *belle* saison, Le Pouliguen 14 II C'est une plage de famille. Le soir

1. Seuls deux des trois paragraphes consacrés au Croisic ont paru dans HMH, p. 57. Le texte publié va de « Le Croisic est un port[...] » à « [...] mon faible ».

Le soir, après une promenade sur les quais du vieux port, les jeunes gens vont se réunir à la Potinière, une sorte de café-casino surplombant la mer, d'où l'on aperçoit les lumières étincelantes de La Baule. La vie mondaine n'y existe pas, sauf pour un petit clan, que l'on ne voit jamais, parce qu'il s'amuse dans les hôtels et au casino de La Baule. On y fait par contre beaucoup de sport : bateaux à voiles, pêche, natation. Il y a aussi, pour les plus élégants – on les appelle les « Parisiens » –, le tennis et le golf. Le terrain de golf n'est pas de ceux que l'on choisit pour les finales des championnats mondiaux, et la pelouse de ses *greens* n'est pas importée d'Australie. Mais il offre une vue splendide sur la mer.

À dix ou onze heures du soir, sauf le samedi, tout repose au Pouliguen, et les lumières sont éteintes. Seul, le feu rouge du bout du quai, avec les étoiles, continue de trouer la nuit.

À l'extrémité opposée de la baie se trouve Batz-sur-Mer, ancien bourg dominé par une église dont une tour, ressemblant à un donjon, remplace le clocher habituel. Elle date du XIII^e^ siècle, elle se nomme Saint-Guénolé, et l'on y trouve des sculptures très curieuses, exécutées avec la force, la cruauté, et la naïveté de l'art moyenâgeux. Je pense à l'une d'elles, représentant un homme couvert de fautes dévoré par des monstres extraordinairement hideux, qui sont les sept péchés capitaux. Il n'y a qu'en Espagne, je crois, ou dans certains monastères bouddhistes de l'Asie, que l'on peut voir des créatures purement imaginaires traitées avec autant de réalisme. Mais les monstres même de Goya sont à l'eau de rose si on les compare

17 II promenade *dans le* vieux port, [R *le rendez-vous*] [D *des* S *les*] jeunes 18 II Potinière, *qui est un* café-casino 19 II mer, *et* d'où 20 II vie *n'est guère* mondaine [R *à Pouliguen*]. On y fait beaucoup de *bateau, de* pêche, *de* natation. *Les* plus élégants *pratiquent* le tennis 25 II golf. *Mais à minuit,* sauf 31 II quai continue 32 II l'extrémité [R *contraire* A *opposée*] de 32 II Batz-sur-Mer, [R *bourg*] ancien 33 II dont *la* tour, [A *remplaçant le clocher* [R *habituel*] *coutumier,*] *ressemble à un donjon.* Elle [R *ad*] date du XIII^e^ siècle, [A *elle se nomme Saint-Guénolé,*] et l'on y *voit* des [R *sculpt bas-reliefs très curieux, d'une naïveté moyenâgeuse*] sculptures 36 II curieuses, [R *faites*] exécutées avec *la naïveté, la force, et la cruauté* [D *du* S *de*] [A *l'art*] [D *moyen-âge* S *moyenâgeux*]. Je 38 II homme dévoré [R *vivant*] par 40 II Espagne, [R *que*] ou dans *les* monastères bouddhistes [A *de l'Asie,*] que l'on peut *rencontrer* des [R *œuvres imaginaires* A *créatures de l'imagination*] traitées 43 II monstres [A *même*] de Goya [R *paraissent* A *semblent*] à l'eau de rose *devant les* bêtes

aux bêtes hallucinantes de Saint-Guénolé. Cependant, l'église renferme d'autres trésors moins troublants, de précieux reliquaires, des bas-reliefs délicatement ouvragés, des statues d'une douceur ravissante. Quelques-unes, notamment celles de Sainte Marguerite et de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, possèdent en guise de niches de petites armoires à volets peints, dont les adorables couleurs ont su défier, mieux que Jézabel[2], « des ans l'irréparable outrage ». Mais rien n'est-il plus destructible que le visage humain !

L'on chasse vite ces réflexions moroses quand au sortir de Saint-Guénolé, on aperçoit une délicieuse chapelle, toute de granit, – la Bretagne est par excellence le pays du granit –, qui est d'un gothique sans emphase. Ses formes sont de proportions remarquables, et l'on songe plus, en l'admirant, à quelques fantaisie poétique qu'à une grave et sérieuse composition architecturale. C'est frais, reposant, harmonieux comme un air d'orgue que jouerait Mozart. La chapelle Notre-Dame du Mûrier – quel joli nom ! – possède naturellement son histoire. Tous les guides vous la raconteront, avec les variantes obligatoires. Cependant le fond est identique. Au XIV^e^ siècle, un noble breton, Jean de Rieux, seigneur de Ranrouët, que les hasards

45 Il moins *effrayants*, [R *statues de bois peint, dont la* AR *donnant une auréole* <?> *touchante permet de faire songer, presque, et* A *d'une*] douceur 47 Il Quelques-unes, [A *notamment*] celles de sainte Marguerite, [A *et*] de Notre-Dame 48 Il possèdent *comme* niches [R *d'admirables* A *de petites*] armoires 49 Il les *admirables* couleurs ont [A *su*] [D *défié* S *défier*] [R *comme on dit*] [D *la* S *les*] [R *ternissure* A *meurtrissures*] [R *et les ravages*] – *si* [A *toutefois*] *je puis me permettre cette comparaison* – mieux 51 Il outrage. » [R *La peinture sur* A *Le*] *bois* [A *sans doute*] *est plus* [D *indescriptible* S *indestructible*] [R *que la peinture sur*] que le visage humain [R *même recouvert de fards*]. // L'on 53 Il L'on *peut* [R *vite*] *chasser* [A *tout de suite*] ces 54 Il Saint-Guénolé, *l'on* aperçoit une [A *petite*] *chapelle délicieuse*, [R *dont le*] toute de granit, [R *mais dont où le*] – la Bretagne est *le pays par excellence* du 56 Il gothique [R *qui n'effraie pas* A *sans emphase.*] Ses formes sont *d'une proportion remarquable*, l'on [R *pense davantage* A *songe plus,*] en l'admirant, à *une* [R *joyeuse*] fantaisie 58 Il grave [A *et sérieuse*] composition 59 Il frais *et* reposant, *et c'est toute harmonie*. La 61 Il naturellement *sa légende*. Tous 62 Il variantes [R *nécessaires*] obligatoires. [A *Cependant*] le [R *nœud de le-* AR *le cœur de la légende* A *fond de la légende est*] *demeurent identiques* <*sic*>. Au 63 Il un [R *seigneur*] noble 64 Il Rieux de Ronrouët

2. Allusion à la tirade d'Athalie : « Même elle avait encor cet éclat emprunté / Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage, / Pour réparer des ans l'irréparable outrage » (*Athalie*, II, 5).

de la guerre avaient fait prisonnier des Anglais, gémissait depuis plusieurs années dans leurs geôles, sans trop d'espoir de revoir jamais son pays. Il fit alors le vœu qu'il donnerait la moitié de sa fortune pour célébrer Notre-Dame, s'il pouvait un jour échapper des mains de ses ennemis. À la suite de circonstances quasi miraculeuses, il put s'évader. Il fréta un bateau, gagna la mer, celle-ci devint mauvaise, menaçante, terrible même, et la furie de la vague et des vents se fit telle que les marins et le seigneur de Ranrouët se virent en perdition. Alors ce dernier prononça un second vœu. S'il abordait la côte, il élèverait une chapelle à Notre-Dame, à laquelle il ne consacrerait pas la moitié de ses biens, mais sa fortune tout entière. La mer se calma, il put aborder les côtes de sa Bretagne natale, et il observa scrupuleusement son vœu, dont l'accomplissement nous charme aujourd'hui.

Je demandai à l'adjoint du maire de Batz ce qu'il advint de Jean de Rieux. L'adjoint, l'érudit du petit bourg, me répondit que les historiens, sur ce point, n'étaient pas d'accord :

– Les documents nous manquent. Il y a eu tant de guerres, d'invasions, d'incendies. Certains de mes collègues croient que lorsqu'il se fut parfaitement ruiné, après l'exécution de son

65 II guerre [R *avaient avec les Anglais*] avaient 65 II gémissait [A *déjà depuis plusieurs années*] dans leurs geôles, [A *sans trop d'espoir de ne jamais* [R *revoir* <?>] *retrouver son pays.*] Il fit [A *alors*] le vœu *que s'il* [A *en*] *réchappait* [A *jamais* AR *de sa prison,*] il donnerait *une forte somme d'argent* [R *pour afin*] *pour honorer Notre-Dame. Il put s'évader, à la suite de circonstances quasi miraculeuses.* Il fréta [D *une* S *un*] [R *barque* A *bateau*], la mer devint mauvaise, [R *il se trouva*] menaçante, terrible même, [R *bref, le bateau, les vagues le v*] la furie *des vents et de la vague était* telle que [D *le* S *les*] [R *bateau se vit*] marins et le [R *passager* A *seigneur breton*] se 74 II dernier *fit* un [R *autre* A *second*] vœu. [A *Il jurait que*] [D *S'il* S *s'il*] abordait 75 II chapelle, *à laquelle il consacrerait tous ses biens,* à Notre-Dame [R *qui l'avait déjà si bien protégé*]. La *tempête* se 78 II vœu, [R *qui* A *dont l'accomplissement*] nous 79 II aujourd'hui. [R *Comme je suis* [AR *assez*] *curieux*] [D *je* S *Je*] demandai [R *au*] à 80 II qu'il [A *était*] *advenu du* [R *sieur*] *seigneur* Jean de *Brieux de Ronrouët.* L'adjoint, l'érudit [R *de la petite ville*] du 82 II historiens, *là-dessus,* n'étaient *point* d'accord 83 II manquent, *me dit-il.* Il y a eu *des* guerres, *des* invasions, *des* incendies. Certains 84 II croient *qu'après s'être* [R *parfaitement* A *strictement*] ruiné, [R *pour et*] *comme il l'avait promis, pour* [D *la* S *sa*] *chapelle, il* [R *reprit du service sur les mers* A *obtint un commandement sur un vaisseau,*] *car il était officier dans la marine, et qu'il* [R *mourut* A *fut tué*] [AR *avec beaucoup de bravoure*] *dans une* action engagée contre ses [A *vieux*] ennemis les Anglais. [A *D'autres veulent prouver qu'il prit du service dans les armées du roi et qu'il* <passage illisible> *les Autrichiens*] D'autres

vœu, il obtint un commandement de vaisseau, et disparut lors d'une action navale engagée contre ses vieux ennemis les Anglais. D'autres veulent prouver qu'il prit du service dans les armées du roi de France, et qu'il se fit tuer dans une guerre contre les Autrichiens. D'autres sont d'avis qu'il se retira chez des moines, et qu'il y mourut doucement, dans la sérénité du cœur et la paix de l'âme.

– Et vous, lui demandais-je, qu'en pensez-vous ?

– Moi, me répondit-il avec un petit air docte, et non sans quelque suffisance, moi je suis archiviste et chercheur, je ne suis ni poète ni romancier. Je viens de vous le dire, nous n'avons pas les documents nécessaires pour établir la vérité. Une petite pièce ici, un bout de manuscrit là, cela n'est pas suffisant pour porter un jugement définitif. Mon métier est de trouver, puis de vérifier, non pas d'imaginer.

Nous étions assis à la terrasse du café de la plage minuscule, le jour tombait, les rares baigneurs étaient disparus.

– Oui, sans doute, lui répondis-je, je sais que vous possédez un très beau métier, entièrement voué à la recherche du vrai. Mais, mais... ce n'est pas le savant érudit que je questionne, puisque ses scrupules, fort légitimes et fort honorables, lui défendent de conclure, mais c'est l'homme, mais c'est vous. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Ma remarque l'avait flatté. Il ajusta son binocle, toussota un peu, et me répondit :

– En effet, en effet, comme archiviste, je dois m'en tenir à l'examen du document, à la vérification des faits. Mais

---

90 II retira [R *dans un couvent de* A *chez des*] moines, [A *et*] qu'il y mourut dans la [R *paix*] sérénité [A *du cœur*] et la paix [A *de l'âme.*] – Et 94 II sans [A *quelque*] suffisance, je 96 II romancier. *Les documents me manquent pour* [A *que puisse*] *porter un jugement* [A *définitif. Une pièce ici, une pièce là, on ne peut pas savoir*] Mon métier est de *constater,* [A *de vérifier,*] non 101 II étions [A *assis*] *au* café de la [R *petite*] plage [A *minuscule de*] Saint-Michel, [A *qui forme une*] *mince bande de sable encaissée entre de hauts rochers sombres* [R *de* A *du plus dur*] *granit.* – Oui 103 II répondis-je, [R *mais sous le chercheur et l'archiviste que vous êtes,*] vous 104 II métier, *dévoué tout entier* à 104 II vrai. Ainsi [R *ne vous je me demande*] ce n'est pas [R *l'archiviste* A *le savant*] que je questionne, [R *mais l'homme,*] puisque [R *son*] ses scrupules, [A *fort légitimes et fort honorables d'ailleurs,*] *l'empêchent* de conclure, mais *je vous demande à vous l'homme, ce que vous* en 111 II tenir à la vérification 112 II Mais [R *il n'empêche*] *rien n'empêche à l'homme* de présumer, d'analyser. *Mon avis,* du

l'homme, comme vous dites (et il bombait son torse maigre), l'homme, rien ne l'empêche de présumer, d'analyser. Bref, mon opinion, du point de vue de la psychologie, c'est que Jean de Rieux, homme d'honneur, et grand chrétien, était aussi un grand mystique. Son vœu, et le zèle qu'il employa à le parfaire, à l'accomplir jusqu'au bout, l'indiquent avec suffisamment d'éloquence. De sorte que, personnellement, j'incline à croire qu'il s'est réfugié par la suite dans un monastère et qu'il y passa, dans la prière et la méditation, le reste de ses jours. Mais, oh ! mais, reprit-il vivement, – et il agitait ses petites mains grasses et blanches, – n'allez surtout pas vous y méprendre, ce n'est qu'une hypothèse, et ce n'est pas l'archiviste qui vous parle.

En quittant Batz-sur-Mer, et suivant la route dominant la côte déchiquetée, sans cesse battue par la vague rageuse, l'on croise une chapelle beaucoup plus humble, mais charmante, qui se nomme la Chapelle du Crucifix. Elle est remplie d'ex-votos. On y voit prier une femme vêtue de noir, un enfant. Et puis, d'un promontoire dénudé, à un virage de la route, on aperçoit Le Croisic. Le Croisic est un port de mer fort animé, plaisant, net et frais, qui reflète la bonne humeur, la joie de vivre, et qui sent bon le varech et le goémon. Petite ville essentiellement maritime – elle possède 2 500 habitants –, elle attire cependant, durant la belle saison, un assez grand nombre de fidèles, qui préfèrent ses joies saines à celles du jeu de la roulette ou du baccara que peuvent offrir des stations balnéaires plus brillantes.

J'y passai quelque temps en compagnie de mon ami le sculpteur Émile Brunet, l'auteur de la statue de Sir Wilfrid

---

116 II Rieux, [R *grand soldat* A *bon marin,*] homme d'honneur, [A *qui*] *était un* grand chrétien, [R *et aussi* A *était aussi*] un 117 II parfaire, [A *à l'accomplir jusqu'au bout,*] l'indiquent avec [A *assez d'*] éloquence 119 II que j'incline 120 II réfugié [A *par la suite*] dans 120 II passa le reste 121 II Mais, mais, ajoute-t-il [R *rapidement* A *vivement, et en agitant ses petites mains blanches et grasses, ne vous y méprenez pas,*] ce 124 I^{b} qu'une *hypothèque,* et <Nous retenons la leçon de II, plus vraisemblable.> 127 II chapelle [R *peu*] beaucoup 128 II Chapelle du Crucifix. *Et c'est tout de suite* Le Croisic 132 II et [R *gai* A *frais*], qui 132 II humeur, [A *et*] sent [A *bon*] [R *le goémon, l'algue* A *le varech*] et le goémon. [R *Cell C'est une*] [D *petite* S *Petite*] ville [R *de pêcheurs mais* A *maritime,*] elle attire [A *cependant,*] *l'été,* un 135 II nombre de [R *visiteurs* A *fidèles*] qui *n'y viennent point* [A *attirés*] *par* [A *le*] *snobisme, mais parce* [R *qu'ils sont*] *que les* [R *plaisirs* A *joies*] *frustes et saines qu'elle leur fournit leur agréent davantage* que, [R *les nuits*] *dans des stations plus brillantes,* [R *ces nuits passées*] *le jeu de la roulette ou du baccara.* J'y passai 140 II Brunet, [A *l'auteur du monument de Sir Wilfrid Laurier.*] Nous

Laurier[3]. Nous habitions une auberge dont je ne me rappelle plus le nom, et qui donnait sur la mer. Brunet connaissait le chef-cuisinier-patron, et avait su gagner ses bonnes grâces en lui offrant un bas-relief qu'il avait sculpté sur la plage, une après-midi, dans une pierre crayeuse et douce, avec des instruments de fortune. Le patron, très fier de cette œuvre, l'avait placée au-dessus de sa cheminée, haute, large, monumentale, où il tournait à la broche ses poulardes et ses rôtis. Il va sans dire que grâce à Brunet, nous fûmes traités comme des rois. Je n'ai jamais goûté à de plus savoureux poissons, à de plus frais coquillages ou mollusques que chez ce Vatel breton et reconnaissant. Pour une fois, l'art nourrissait, et magnifiquement, son homme. Je me souviens tout particulièrement d'un crabe énorme qu'il avait apprêté, truffé, cuisiné de telle façon qu'il me fit découvrir, soudain, le péché de gourmandise. Je l'avoue en toute simplicité, car les plaisirs de la table n'ont jamais été mon fort, ou si l'on veut, mon faible. (Je souligne ici l'étonnante versatilité de la langue française, employant des qualificatifs de sens parfaitement opposés, qui réussit de donner à la phrase la même signification.)

Flâner le long des quais du port du Croisic est un enchantement. Ils datent pour la plupart du XVIII^e siècle, ont été restaurés, racontent les historiens, par le duc d'Aiguillon, et sont bordés d'une foule de petites boutiques. Il y a les pêcheurs, les marins, les marchands de poissons, les jeunes garçons, trapus et gauches, avec leurs promises, les barques de pêche, les voiles blanches, jaunes, bleues, et la mer toujours agitée, grondeuse, qui semble ne jamais pouvoir trouver le calme. C'est la mer bretonne.

142 II le chef[A -*cuisinier*]-patron, et 143 II en [R *cir*] lui 144 II sur [R *place* A *le rivage, une après-midi,*] dans 147 II cheminée [A *haute, large et*] monumentale [AR *(elle doit s'y trouver encore)*] où il *faisait rôtir,* à la broche, [A *ses poulardes et*] ses rôtis [R *et ses poulets* AR <illisible>]. Il 150 II jamais [R *mangé de meilleures moules poissons* A *goûté à de*] plus 150 II poissons, [A *à*] de 151 II Vatel [AR *maison* A *breton,*] *qui se surpassait,* [A *vraiment,*] *par reconnaissance.* Pour 152 II nourrissait, [A *et splendidement,*] son 153 II souviens *entre autres* d'un 154 II apprêté, [A *truffé, cuisiné*] de 155 II de *la* gourmandise, [A *que j'ignorais jusqu'alors.*] *C'était un pur délice.* [R *Je puis d'autant plus le dire avec* AR *puis le dire* A *Je le dis*] en toute [R *liberté* A *franchise,*] car 157 II ici la [A *étonnante*] versatilité [AR *mystérieuse*] de 158 II française *qui, dans certaines expressions,* [R *en*] employant 159 II sens [R *contraires* A *directement opposés,*] *signifient* <*sic*> <fin de II>

3. Voir p. 276, note 7.

84 : LA BRETAGNE (1)[1]

1952-05-05, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

À quelques kilomètres à peine du petit port du Croisic, et en retrait de la côte, se trouve une ville étonnante du nom de Guérande. On la rejoint par une route bordée d'immenses marais salants. Car la mer bretonne est tenace. Dès que vous la quittez, elle ne cesse de vous poursuivre, elle s'accroche à vous, elle s'accroche surtout au sol vainqueur. De là ces étendues salines qui se prolongent bien avant à l'intérieur des terres. Je n'entreprendrai pas ici d'expliquer comment l'on procède exactement à la récolte du sel. Ce sont là travaux d'ingénieurs experts, très minutieusement réglés, et dont l'exposition exigerait des connaissances techniques que je ne possède pas. Pour simplifier, l'exploitation du sel s'opère ici par l'évaporation de

VARIANTES : I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit incomplet de 25 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 25 en marge supérieure droite sous le titre « En Bretagne », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement. Les f. 13 à 21 sont également paginés 14 à 22, le second chiffre apparaissant à gauche du premier, souvent entre parenthèses (BNQ).

4 II kilomètres [A *à peine*] du 4 II Croisic, [R *à l'intérieur du pays,* AR *et un peu* A *en retrait de la côte,*] se 5 II étonnante [R *qui se nomme* A *du nom de*] Guérande 7 II salants. [A *Car*] la 8 II poursuivre, *de s'accrocher* à vous, *surtout de de* [R *s'accrocher au sol* A *s'accroche au sol déserteux* <?> *par sa griffe puissante, de d'y pénétrer d'imprégner le sol vainqueur de sa griffe puissante.*] De 10 II avant *dans les* terres 12 II ingénieurs[A *-experts,*] très 13 II et *qui* [R *supposent* A *dont l'exposition exigerait*] des 14 II pas. [R *Je laisse à un scientiste de Radio-Collège le soin, pour peu*] [R *En gros* AR *simplement* A *Pour simplifier,*] l'exploitation 15 II sel *marin* s'opère [A *ici*] par

1. Seuls les deuxième, cinquième, sixième et septième paragraphes ont été publiés dans HMH, p. 54-56.

l'eau de mer. Il y a là tout un réseau d'écluses, de vannes, ouvertes ou fermées selon les marées, l'époque de l'année, etc., qui permet ces opérations, beaucoup plus délicates qu'elles n'apparaissent à première vue, car elles demandent une attention et des soins continuels. Il faut également prévoir les jours de pluie et de soleil. Ces écluses et vannes sont en quelque sorte les policiers d'immenses réservoirs qu'ils alimentent ou assèchent. On fait la cueillette du sel comme, au lac Saint-Jean, celle des bleuets. Les travailleurs préposés à cet emploi se nomment paludiers. Les paludiers formaient jadis une corporation puissante et farouche, dont les membres étaient recrutés parmi les Bretons les plus bretonnants, et ils jouaient un rôle important dans la politique des ducs de Bretagne. Mais c'était avant la venue de la science appliquée et des compagnies à capitaux anonymes. Aujourd'hui, les paludiers sont devenus de simples manœuvres, n'ayant d'autres influences politiques que celle, comme chaque citoyen français, de signer son bulletin de vote. Ils ratissent le sol de surface, l'écrèment comme on écrème une jarre de lait. Cependant, le phénomène est différent. Alors que la crème, plus lourde, monte à la surface du lait, c'est le sel le plus léger, le plus fin, qui monte à la surface des réservoirs. Le sel du fond forme de gros cristaux, que l'on retire ensuite, après l'assèchement complet. Les paludiers transportent le sel fin dans des jarres de terre cuite. Les femmes les portent sur leur tête, comme les belles Grecques du temps de l'*Iliade* portaient l'amphore, sur leurs épaules rondes et nues. Le geste des Bretonnes n'est pas aussi gracieux. Il y a loin de la fontaine d'eau pure, habitat de quelque dieu ravissant, au

16 II a [A *là*] tout un [R *sys*] réscau 17 II ouvertes [R *et* A *ou*] fermées selon les marées [A *et*] l'époque 18 II qui [R *permet* A *peut permettre*] *cette opération* [A *beaucoup*] plus [R *difficile*] *délicate* [R *que l'on croit* A *qu'elle n'apparaît à première vue,*] car *elle* [R *exige*] *demande* une 20 II continuels. [R *on fa*] Ces 21 II sont [A *en quelque sorte*] les 22 II assèchent *selon les besoins.* [R *La mer apporte le sel,*] On 24 II bleuets. *Ceux qui sont proposés <sic> à ces travaux* se 25 II paludiers. *Ils* formaient 26 II farouche, *mais* c'était avant *le règne* de la science 27 I[b] plus *bretonnisants,* et <Nous corrigeons, « bretonnisant » ne figurant pas au dictionnaire.> 29 II compagnies à [D *capital* S *capitaux*] anonyme[A *-s*]. Aujourd'hui 30 II devenus *des* manœuvres *qui* ratissent 33 II surface, [R *et le transportent en lieu sûr.*] l'écrèment, *en quelque sorte,* comme *l'on* écrème 34 II lait. *Mais nous assistons ici à un phénomène* différent 35 II crème monte 36 II sel léger, *le sel* fin, qui *se trouve* à la surface *du réservoir.* Le 38 II ensuite, *en guise de petit-lait.* Les 39 II fin *vers des abris,* dans 41 II portaient [R *les amphores* A *l'amphore, sur leur épaule ronde et nue.*] Le 42 II Bretonnes, [A *cependant,*] n'est 43 II pure au [R *réservoir* A *bassin*] du

bassin du marais salant. Ou si l'on veut, de la légende à la réalité. En outre, les travailleuses doivent tenir à deux mains la lourde jarre, et leur corps robuste, mais trapu, plie sous le poids du fardeau, et n'est guère propice à ce jet pur, à cet élan délicieux de la forme que chantent les poètes. Je songeais aussi que le seul contenu d'une de ces jarres, dans certaines régions de l'Afrique centrale, aurait fait de son possesseur un homme riche et fort considéré, et peut-être même, avec un peu d'astuce et d'habileté, un roitelet. Car une barre de sel, dans ces pays, est plus précieuse que l'or ou le diamant. C'est ainsi que, de par le monde, les richesses matérielles ou morales sont distribuées d'une façon que l'on peut trouver pour le moins incongrue. Le Canada, trop de blé ; le Brésil, trop de café ; l'Argentine, trop de Perón[2] ; la Suède et la Norvège, trop de poissons ; la France, trop de parfums ; l'Italie, trop de ruines trop célèbres ; l'Angleterre, trop d'austérité[3] ; les États-Unis, trop de taylorisme ; l'Amérique centrale, trop de révolutions ; le Japon, trop de politesse étudiée ; la Chine, trop de provinces ; l'Inde, trop de confusion religieuse ; l'Allemagne, trop de cette morgue, renaissant sans cesse de sa propre cendre ; la Russie, trop de ce que le monde entier souhaite le moins.

44 II salant. [A *ou, si l'on veut, de la légende à la réalité.*] [R *Et* A *En outre,*] *le sel est lourd. De sorte qu'elles* doivent 45 II la [R *jarre*] lourde 47 I^{b} cet [R *élancement* A *élan*] délicieux <Correction peut-être d'une autre main. Nous retenons cette correction, bien qu'elle semble impropre ; mais au lieu d'« élan », c'est sans doute « balancement » qui conviendrait.> 47 II délicieux que 50 II son [R *propriétaire*] possesseur 50 II riche et *très* considéré 51 II d'astuce [A *et d'habileté*] un roitelet ! [R *C'est ainsi que les visages du monde possèdent*] Car 53 II diamant. [R *Les*] *Je soupçonne que le paludier préférerait quelques pièces d'or à ses charges multiples de sel.* C'est 54 II richesses [A *matérielles ou morales*] sont 55 II façon *quelque peu* incongrue 56 II café, [A *l'Argentine, trop de Péron,*] *la Norvège et la Suède,* trop I^{b} café, [R *l'Argentine, trop de Pérou :*] la Suède <La correction de I^{b}, peut-être d'une autre main, peut s'expliquer par une erreur de transcription, « Pérou » ayant été lu pour « Péron » qui, seul, paraît vraisemblable.> 58 II ruines *(célèbres),* l'Angleterre, trop [R *de caractère* A *d'austérité,*] les États-Unis, trop [R *de production* A *d'automobiles,*] l'Amérique [R *centrale* AR *du centre* A *centrale,*] trop de révolutions 61 II politesse, la Chine, trop *d'espace,* l'Inde 62 II confusion, [R *la Russie, trop d'ambition,*] l'Allemagne, trop de [A *cette*] morgue [A *sans cesse*] renaissant [R *toujours sous sa* A *de sa propre*] cendre 63 II trop de *tout* ce que *l'on* souhaite

2. Juan Domingo Perón était président de l'Argentine depuis 1946 et, au moment où Grandbois écrivait ces lignes, il était confronté aux problèmes sociaux et économiques qui allaient provoquer le renversement de son régime, en 1955.

3. Voir p. 567, note 2.

Après le petit village de Saillé[4], posé au centre des marais, l'on quitte bientôt cette région d'une désolation infinie, et l'on atteint Guérande. Et là, d'un coup, d'un seul bond, nous franchissons les barrières implacables du temps, nous nous retrouvons au moyen âge, un moyen âge miraculeusement intact, et de la plus saisissante évocation. La ville est ceinte de remparts de granit, percés de quatre portes flanquées de hautes tours, donnant sur les quatre points cardinaux. Car nos ancêtres, que nous imaginons volontiers trop repliés sur eux-mêmes, et vivant en vase clos, gardaient néanmoins l'œil ouvert sur l'univers.

L'histoire de Guérande remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne. L'histoire que les manuscrits et les documents nous livrent, bien authentifiés, avec le laissez-passer des nobles archivistes. Mais Guérande, sans archives, était déjà une place forte à l'époque précédant les temps gallo-romains. Tout naît avant l'histoire. Elle eut ses druides, ses rois, et l'un d'eux, beaucoup plus tard, Érispoé, devint fameux pour ses victoires remportées contre les Normands. Par la suite, des guerres d'églises eurent lieu, l'évêché de Nantes étant rival de celui de Guérande. Ce fut précisément saint Clair, premier évêque de Nantes, qui vint évangéliser les habitants de la ville fortifiée, lesquels pratiquaient encore les rites païens du druidisme.

65 II de *Gaillé, qui est le* centre des marais *salants,* [R *on*] l'on quitte cette 67 II Guérande[D , *et* S . *Et*] là, *nous* [R *plongeons brusquement* A *franchissons d'un coup, d'un seul bond*] *dans le* [A *le temps, et nous nous trouvons soudain au*] moyen âge 69 II intact, *d'une* [R *évocation saisissante* AR *puissance d'évocation saisissante* A *saisissante force d'évocation.*] La 71 II flanquées de [A *hautes*] tours [R *qui*] [D *donnent* S *donnant*] sur 72 II cardinaux. [R *Le sens de l'orientation ne manquait point à nos ancêtres. Nos ancêtres que l'on imagine trop volontiers repliés sur eux-mêmes, avaient néanmoins le souci*] *Nos* ancêtres, que *l'on imagine* volontiers 73 II eux-mêmes, [A *et vivant en vase clos,*] *avaient cependant* l'œil 74 II l'univers, *que celui-ci lui fût hostile ou non. //* l'histoire 76 II manuscrits [R *nous livrent* A *peuvent nous faire entrevoir.*] *Car* Guérande était déjà une *ville* forte *à l'époque* gallo-romaine. Elle eut ses rois *bretons,* [A *et l'un d'eux,*] Érispoé, [R *qui se battait contre les Normands fut célèbre* A *devint fameux*] pour 77 I[b] bien [R *authentiqués* A *authentifiés,*] avec <Correction peut-être d'une autre main ; nous la retenons.> 82 II Normands. *Des guerres d'églises eurent lieu plus tard,* l'évêché 83 II Nantes [R *rivalisant* A *étant rival,*] celui 85 II fortifiée, [R *qui* A *lesquels*] pratiquaient 86 II encore [D *le* S *les*] [R *paganisme des druides* A *rites païens du druidisme.*] *La* Bretagne

4. Grandbois écrit *Gaillé*. Nous corrigeons d'après le Guide bleu *Bretagne*, dont Grandbois s'est visiblement inspiré, particulièrement pour les marais salants et Guérande (voir Guide bleu *Bretagne*, Paris, Hachette, 1953, p. 445-448).

Comme vous le savez, la Bretagne et la Normandie furent des ennemis mortels. Ils se portaient sans cesse la guerre, selon les rancunes, l'humeur, la jalousie, la convoitise ou l'ambition de leurs ducs respectifs. Cette période précédant le moyen âge est nourrie d'attaques, de villes assiégées et brûlées, de hauts faits d'armes de braves chevaliers, cuirassés comme des homards, mais d'où nous viennent les chansons de geste, dont la bibliothèque de Guérande (Gwenran en breton) possède une très rare et très précieuse collection. Il a fallu de longs siècles avant que la France ait pu atteindre son unité, c'est-à-dire son harmonie intérieure, et le jeu libre de ses duchés, comtés ou provinces, lié à un pouvoir central que représentait, à tort ou à raison, le roi, que représentent aujourd'hui, un peu à la sauvette, et jamais pour très longtemps, les innombrables présidents du conseil.

Malgré toutes ces batailles du passé, victoires ou défaites, Guérande a su conserver un caractère strictement original, et les agents du célèbre coca-cola n'ont pu encore convaincre ses habitants que cette boisson fût plus saine ou plus fraîche que le cidre mousseux ou le petit vin blanc.

Je disais que Guérande possède quatre portes et des tours. Celles-ci sont au nombre de six. La plus célèbre est la tour Saint-Michel. Elle donne sur la place du marché. Et le samedi, nul endroit ne peut être plus gai, plus pittoresque, plus animé,

---

87 II furent *longtemps* des 89 II l'humeur, la convoitise de leurs 90 II est *pleine* d'attaques 92 II d'armes de chevaliers, d'où les chansons de geste, [R *dont* AR *et* A *dont*] la 94 II une *collection très rare et très précieuse.* Il a fallu [R *plusieurs* A *de longs*] siècles [R *pour que l'unification*] avant que [R *la*] *ce merveilleux pays* [R *de* A *qui s'appelle la*] France [A *put*] [D *atteigne* S *atteindre*] son [R *unification* A *unité,*] c'est-à-dire 97 II libre *des* provinces *sous* un 99 II représentent [R *Malgré tout cela,*] aujourd'hui 99 II sauvette, [A *jamais pour très longtemps,*] les 102 II *Guérande est une ville charmante. De près de vingt mille âmes. Elle est animée, joyeuse,* Malgré toutes *ses* victoires *et toutes ses* défaites [A *du passé et malgré le modernisme et ce qu'il a apporté de garages, de sandwiches,* <?> *de trépidation hystérique,*] Guérande 103 II conserver *son* caractère original 104 II du [A *célèbre*] Coca-Cola n'ont [A *encore*] *pu* convaincre [R *encore*] *les gens de Guérande* que cette boisson [R *était* A *soit*] plus saine que le cidre ou 106 II blanc. *La visite des remparts est hallucinante. Certains d'entre eux sont baignés* [R *du* A *par les*] *fossé*[A *-s*] *réglementaires,* [R *avec pon*] *où l'eau morte moisit, comme* [R *il* A *elle moisissait*] *y a mille ans.* [R *Des ponts-levis*] *Il y a* quatre portes, [A *à Guérande*] *mais il y a six tours.* La plus célèbre [A *est*] la tour [R *ou le château*] Saint-Michel. [R *C'est*] *Devant elle,* la place du marché. *Le* samedi, *rien n'est plus gai, plus animé, plus pittoresque, et dois-je le dire, plus bruyant, et* le Breton, généralement silencieux, s'en

et le Breton, que l'on suppose généralement taciturne et silencieux, s'en donne à cœur joie, et peut facilement rivaliser avec les poissonniers et les maraîchers de Marseille ou de Toulon. De jeunes paysannes aux joues roses, au corsage riche mais fortement bridé, à cause de la pudeur, par des bandelettes de grosse toile, apportent des paniers contenant des légumes, des œufs, des fromages, des poussins, des poules et des coqs, des cochonnets, des coquillages, et parfois, une oie grasse et blanche qui allonge un long bec jaune entre le panier d'osier et son couvercle. Chacun rit, discute, se fâche, brandit le poing, puis les marchés conclus, les hommes se réunissent à l'estaminet. (L'on dit à Paris le bistrot, à Montréal la taverne.) On y raconte, – car c'est entre hommes, n'est-ce pas – des histoires plutôt gaillardes en riant aux éclats, en se donnant de grands coups du plat de la main sur la cuisse. Les visages sont rubiconds, le petit verre de vieux marc aidant. Tout cela, naïf, inoffensif, humain. Jours de marché, jours de liesse.

Demain dimanche, ils iront à la messe, accompagnés de leur femme portant la coiffe blanche, et le missel noir.

Guérande possède encore des rues aux noms étonnants, comme, par exemple, la rue du Pilori, et des auberges, des hôtelleries dont l'une conserve l'enseigne : « Ici l'on gîte à pied ou à cheval ». Ces hôtelleries n'offrent pas ce que l'on appelle ici le « tout confort moderne ». Il n'y a pas toujours l'eau dite courante dans chaque chambre. On y trouve cependant des brocs énormes de faïence à grosses fleurs bleues ou roses, remplis d'eau claire, et vous pourriez vous y baigner à la rigueur pour peu que la nature n'ait pas fait de vous un géant. En outre, ces chambres sont de la hauteur de deux de nos étages,

---

112 II peut rivaliser avec les *maraîchères* de Marseille 114 II De [R *petites* A *jeunes*] paysannes [A *courtes*] aux 114 II mais *que la* [R *décence* A *pudeur*] *réprime par le moyen de bandelettes de toile du pays, fortement serrées,* apportent 116 II contenant *des œufs, du fromage, des poussins,* des coquillages, *ou* une oie [A *grasse et blanche,*] qui allonge *son* bec jaune [A *sous le couvercle d'osier.*] *Tout le monde* rit, discute, *on feint de fausses colères, on* brandit le poing, *après* les marchés 121 II se *rendent* à l'estaminet 122 II taverne.) Guérande possède des 130 II étonnants, [A *comme, par exemple,*] [D *La* S *la*] rue du Pilori, *la place du Marché-au-Bois, et des* hôtelleries 132 II conserve *encore* l'enseigne 133 II cheval », *qui se nomment des Princes, des Voyageurs, de la Porte Vannetaise.* Ces hôtelleries [R *n'ont* AR *ne donnent* A *n'apportent*] pas 134 II le tout confort moderne. Il 134 II pas, [R *en général d'* A *toujours l'*]eau [A *dite*] courante dans *les chambres.* On 136 II faïence [A *à grosses fleurs bleues remplis d'eau*] et 137 II rigueur, [A *si vous n'êtes pas un géant.*] *Aussi, chacune de ces chambres possède* la hauteur

et leur espace tel qu'il pourrait contenir aisément un de nos appartements « trois pièces et demie », ce qui est une expression d'une rare élégance, dont nous devrions féliciter ces grands hommes d'affaires qui font, comme on dit, dans l'immeuble. Nous aurons bientôt, si Dieu nous prête vie, des appartements à deux pièces un tiers, à une pièce cinq huitièmes. Car la seconde moitié de notre siècle m'apparaît fertile en surprises de tout genre. (J'ajoute tout bas, mais tout à fait tout bas, car il ne faut blesser personne, que ces surprises m'inquiètent. Car si j'aime la fantaisie, je me méfie du grotesque, d'un grotesque imposé, légalisé, numéroté, absolu.)

Dans ces chambres aux proportions médiévales, il y a le lit, qui appartient au domaine du fantastique. Grand comme un boudoir de femme de lettres, couvert d'un dais somptueux, de lourdes draperies l'entourant, et il y a des matelas à plumes dans lesquels vous enfoncez comme dans une mer trop tiède. Ce lit pourrait loger six enfants, avec père et mère, avec la plus grande facilité. Le petit jeune homme que j'étais alors s'y trouvait fort seul, et je m'y réveillais, à la pointe de l'aube, comme si j'eusse été perdu au milieu du désert. Je tentais alors de réfléchir sur mon triste état de célibataire. Ces réflexions étaient futiles, la suite des années me l'a fait comprendre. À chacun son destin. Le mien me poussait, m'entraînait à courir le long de la terre. Ce que j'ai fait, dois-je le regretter ? Je ne le sais pas. Il y a du pour et du contre. Le cardinal de Richelieu[5] a noté quelque part – je cite de mémoire – : « Tout homme rate sa vie. » Voulant signifier, je suppose, qu'il ne peut accomplir ce qu'il pourrait pleinement accomplir. La vie est trop courte. Mais peut-être sommes-nous trop courts, nous aussi !

140 II et *son* espace *est tel qu'*[D *il* S *elle*] pourrait contenir *facilement* nos appartements « *quatre* pièces et demie ». *Le lit est quelque chose de fantastique.* [R *Édredons, plumes,*] *Matelats à plume,* [R *où* A *dans quoi*] *vous enfoncez comme dans la mer, grand comme un* [R *salon* A *boudoir,*] *orné d'un dais d'où tombent* [R *des draperies*] *de lourdes draperies. Ces lits pourraient* loger *huit* enfants, père et mère *y compris,* avec 157 II alors, *vertueux comme il* [R *convient* AR *doit convenir* A *convient à*] *à un célibataire,* s'y trouvait *très* seul 158 II réveillais *le matin,* [A *perdu*] comme si j'eusse *été* au milieu *du* désert. *Guérande ne représente pas naturellement toute la Bretagne. C'est une ville unique, comme le Mont Saint-Michel peut l'être. Des auditeurs m'ont écrit, me demandant de voyager avec eux en Bretagne. Je vais le faire bien volontiers. Nous irons plus tard en Chine. En attendant,* [A *en guise d'introduction,*] *voici une page d'Anatole Le Braz, aussi breton que Botrel :* « <fin de II> 160 I[b] triste [R *(*]état de célibataire[R *)*]. Ces

5. Cette citation n'a pu être vérifiée. Grandbois a pu trouver cette phrase dans les *Mémoires* de Richelieu, ou dans son *Testament politique*.

85 : LE MONT-SAINT-MICHEL (1)[1]

1952-05-12, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Beaucoup de Canadiens connaissent le Mont-Saint-Michel, et l'ont admiré comme il convient. En toute raison. Car le Mont-Saint-Michel vaut à lui seul, et cent fois, les pyramides d'Égypte, y compris le Sphinx. Car il ne s'agit plus ici de snobisme, d'exotisme, ni d'une courte randonnée à dos de dromadaire ou de chameau, au clair de lune, ni de vagues rêveries, concernant ces mystérieux pharaons qui épousaient, selon le dire des historiens, leur mère, leur sœur, ou si les besoins de la dynastie l'exigeaient, leur grand-mère. Non, il s'agit pour cette fois d'un immense monument d'art, de l'art le plus authentique et le plus émouvant, dont chaque pierre est imprégnée de sentiment religieux, et qui s'élance dans le ciel avec le jaillissement droit et pur de la prière et de l'espoir. Le Mont-

VARIANTES : I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 33 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 33 en marge supérieure droite sous le titre « En Bretagne », avec en surtitre « Visages du monde » et en sous-titre « Notes » en p. 1 seulement (BNQ).

4 II *Un grand nombre de Canadiens* connaissent le *célèbre* Mont-Saint-Michel et l'ont admiré [R *dans* AR *avec*] [R *le plus grand enthousiasme* A *comme il convient.*] [R *Avec* A *En toute*] raison. *Le* Mont-Saint-Michel vaut [A *peut-être cent fois,*] *à lui seul*[R *-e*] les 7 II plus *d'exotisme, ni de snobisme, ni de voyage* [R *à chameaux* A *sur le dos des dromadaires,*] au clair 10 II concernant *les* pharaons qui épousaient, *nous disent les* [R *savants* A *historiens,*] *leurs mères ou leurs sœurs. Il* s'agit d'un 13 II d'art, [A *de l'art le plus véritable*] dont 14 II est [R *empreinte de* A *imprégnée*] [D *de* S *du*] sentiment religieux, et qui *monte vers* le ciel, *non* [A *pas*] *à la façon de tombeaux funèbres,* [A *contenant des momies entourées de bandelettes,*] *mais* avec 16 II droit de

1. À l'exception des cinquième, sixième, septième et huitième paragraphes et de quelques passages omis, le texte de cette émission a paru dans HMH, p. 40-42.

Saint-Michel compose l'un des plus beaux visages du monde qui soit. Je tenterai, pour ceux qui n'ont pas eu le bonheur de le voir, d'en esquisser les grandes perspectives. Mais je sais, à mesure que j'écris ces mots, que ma description sera réduite et très imparfaite. Car le Mont-Saint-Michel ne pourrait être célébré que par un long poème traversé par des éclairs de génie, écrit par exemple, par Claudel, qui a si bien chanté la grandeur des lieux mystiques. Ou peut-être par un poète plus jeune, Pierre Emmanuel[2], qui vient d'écrire, de rêver plutôt, ce livre somptueux : *Babel.*

Mon propos est certes moins ambitieux et ne tente pas de pénétrer le seuil sacré de la poésie. Si vous me le permettez, mes chers auditeurs, nous irons tout simplement visiter, à la façon des touristes, le Mont-Saint-Michel, cette merveille du monde occidental. À grands pas, à pas de géants. Des centaines de livres ont été écrits à propos du chef-d'œuvre, qui tient à la fois de la nature, par sa situation unique, et du génie des hommes.

Le mont lui-même, tel que la nature l'a fait, est un immense bloc de granit s'élevant en pylône, cerné par la mer dans le flux des eaux. Mais lorsque la mer se retire, des sables à l'apparence très inoffensive semblent pouvoir nous y conduire en toute sécurité. Il ne faut pas s'y fier, car les sables sont de ceux

17 II plus *émouvants* visages 18 II eu le [R *grand avant-*] bonheur de le voir, *de le décrire dans ses grandes lignes.* Mais je sais [A *trop à*] [D *d' S l'*]*avance,* que 20 II sera [R *maladroite* A *réduite, et très*] imparfaite. *Le* Mont-Saint-Michel 22 II un *grand* poème, écrit par *de grands poètes* [R *com*] *mystiques comme,* [A *par exemple,*] Claudel. Ou 24 II par *un plus jeune poète,* Pierre 25 II d'écrire, [A *de rêver plutôt,*] ce 26 II Babel. *Ces poètes donneraient au Saint-Michel ce qui lui est dû.* Mon 27 II est [R *plus modeste* A *moins ambitieux,*] et ne *doit* pas *entrer dans le cadre* sacré 28 II poésie. [A *Si vous le voulez bien,*] [D *Nous* S *nous*] *allons tout simplement, mes chers auditeurs,* visiter *ensemble,* à la 28 II permettez, [R *mes chers auditeurs,*] nous <correction peut-être d'une autre main> 30 II touristes, cette *pure* merveille 31 II occidental. *Mais à* pas de géants 32 II propos [R *de ce* A *du*] chef-d'œuvre [R *de la nature*] qui 33 II situation *extraordinaire,* et [A *surtout*] du 36 II granit [R *qui*] [D *s'élève* S *s'élevant*] [R *à plus de* <espace> *pieds* A *en pylône*] et [R *qui est*] *entouré d'eau quand la mer est* [R *haute* AR *montante* A *haute.*] Mais 37 II l'apparence inoffensive *paraissent* pouvoir 38 II conduire [A *très bénévolement.*] Il 39 II fier, *et les plus hautes mers sont moins dangereuses,* car *ces* sables

2. Grandbois rend ici un hommage discret à celui qui, un an plus tôt, lors de son passage à Montréal, avait lu un poème de Grandbois à la salle des Compagnons. Voir aussi notre introduction générale dans *Poésie I.*

que l'on nomme mouvants, ou enlisants, et celui qui s'y aventure sans les précautions nécessaires disparaît à jamais. De mémoire d'homme, on n'a jamais retrouvé les corps des imprudents qui ont tenté de provoquer le sort. Les scientistes expliquent ce phénomène en disant que trois rivières, le Couesnon, la Sélure et la Sée, se jetant dans la baie, peuvent ainsi, par des couloirs sous-marins que la lourdeur de l'eau des marées ne cesse de combler, produire ces succions malencontreuses, les fonds et leurs vides s'affaissant sans cesse. (Je dis cela comme on me l'a dit, ce n'est pas vérité d'Évangile.)

D'autre part, certains prétendent, se basant sur les traditions locales, qu'il y eut un cataclysme, suivi d'un raz-de-marée, aux alentours de l'an 700, et qu'une immense forêt, reliant Saint-Michel à la terre, y fut engloutie, créant des vides énormes, des cavernes extravagantes que les marées comblent chaque jour.

À marée basse, cette immense baie de sable, couleur bleu acier, ressemble à toutes les plages que la mer a désertées. Les gens du pays s'y aventurent, à petits pas, prudemment, sondant le sable d'un long bâton, pour y recueillir les crevettes, les moules, les oursins, et tous les innombrables coquillages ou crustacés que la mer a laissés dans les flaques d'eau. Cependant, cette population riveraine sait[3] [qu'un] autre danger la guette : le flot montant. D'ailleurs, chaque mairie de chaque petit village

40 II nomme [R *enlisants* A *mouvants,*] et 41 II nécessaires *est englouti,* [R *par eux,*] *et* [A *y*] disparaît 42 II d'homme, *on* n'a 42 II qui *en ont été les victimes. Des* [R *savants* A *scientistes*] *ont tenté d'expliquer* ce 44 II que [R *la baie du Mont-Saint-Michel*] trois rivières, [R *ou petits fleuves,*] le Couesnon 45 II se *jettent* dans la baie, *et* [R *ont pu ainsi*] peuvent 46 II que la [R *lourdeur*] *pesanteur* de l'eau des marées *écrase sans cesse,* produire 47 II malencontreuses, [D *au* S *par*] [A *l'*]*affaissement* [R *des fonds quotidien* A *toujours changeant, et répété,*] *des fonds.* (Je 48 II cela [R *sans*] comme 49 II dit, *et* ce 49 II d'Évangile.) D'autre 50 II prétendent, [R *et c'est* AR *et* A *selon*] *la tradition locale,* qu'il y eut un *grand* cataclysme 52 II qu'une *belle* forêt reliant *le Mont-*[A *Saint-Michel*] à la 53 II énormes, [R *qu'il faut nourrir quotidiennement*] des cavernes 54 II marées *doivent combler* chaque 56 II cette baie [R *pa semble*] de sable [R *de couleur grise*] *à* couleur *gris* acier, *comme la plupart des plages de la Manche,* ressemble à toutes *les baies* que 57 II désertées. [R *On* AR *Les*] *Ses riverains* s'y aventurent, *prudemment, à petits pas, en* sondant 59 II d'un bâton, pour y *pêcher* les crevettes 60 II coquillages que 62 II sait *de quoi il en ressort, car un* autre danger *les* guette, *et c'est* le flot <voir note 3> 63 II mairie affiche

3. Nous modifions cette phrase, par souci de clarté et de correction grammaticale. Grandbois a écrit *sait de quoi il en ressort. Un autre* [...]

affiche l'heure exacte des marées. Car la mer arrive comme une furie. J'ai assisté plusieurs fois à ce spectacle qui est inoubliable, par sa beauté féroce, par sa rapidité saisissante. Le grand poète Chateaubriand raconte qu'un cheval au galop est dépassé par la vitesse du flot qui l'engloutit. Je me méfie quelque peu des écrivains de l'époque romantique quant à l'exactitude et à la précision de leurs récits. Ils possédaient une richesse d'imagination qui les portait à exagérer. Mais si je n'ajoute pas trop confiance aux descriptions de Chateaubriand quand il parle des forêts américaines, je dois avouer que ses images du Mont-Saint-Michel, et de sa baie, m'apparaissent justes. Dans l'espace de quelques minutes à peine, les sables de la baie sont envahis par une succession de vagues crêtées d'écume blanche, régulières et d'une rapidité inouïe mais, dans leur apparent désordre, ourlées comme les coiffures de ces dames magnifiées par le célèbre Antoine de Paris.

Une longue digue, de près de deux kilomètres, conduit au Mont-Saint-Michel.

Le Mont-Saint-Michel possède une rue unique, qui se nomme tout simplement la Grande Rue. On y pénètre, ou plutôt on la gravit, après avoir franchi la porte de l'Avancée, laquelle est flanquée de deux tours. D'autres tours encore, des vestiges de fortifications, des boulets de pierre et de bronze, et souvenirs attendrissants : « deux bombardes abandonnées par les Anglais en 1434 ». (Je tiens à faire remarquer que les Anglais sont les plus fidèles visiteurs du Mont-Saint-Michel.)

Après ces vénérables reliques, et avant d'atteindre cette œuvre d'art qu'est l'église du Mont, et son abbaye, l'on gravit

---

64 II marées. *Et* la 65 II inoubliable par sa *saisissante rapidité*. Le 67 II grand Chateaubriand 68 II flot, [R *et se noie* A *qui l'engloutit.*] *Je le croirais volontiers,* [R *d'après* A *par*] *ce que j'ai vu.* Dans 75 II peine, *ces* sables *gris* sont *recouverts de* successions de vagues *régulières se succédant* [R *comme l'éclair* A *vélocement* <?>], *crêtes* d'écume blanche, mais dans leur *désordre apparent,* ourlées 79 II Antoine. // *Il va sans dire que ces difficultés d'accès, pour la visite du* Mont, *ont été simplifiées par la construction d'une longue digue,* de près de deux kilomètres. *De sorte que vous pouvez vous rendre* [R *au*] *à Saint-Michel en toute sécurité, à toute heure du jour ou de la nuit, sans vous occuper des hautes ou basses* [R *mers* A *marées.*] // Le 83 II tout [R *uniment* A *simplement*] La Grande Rue. *Après avoir traversé la digue, on y* pénètre 84 II gravit, *par* la porte 87 II souvenirs *touchants,* [A *et ainsi que s'exprime le guide,*] « deux 88 II 1434. » (*À* remarquer 90 II ces [R *touchantes* A *vénérables*] reliques *du passé,* et 91 II d'art *extraordinaire* qu'est *le* Mont-*Saint-Michel proprement dit, c'est-à-dire l'église et l'abbaye, on* [R *gravit*] *monte cette* Grande-Rue, [R *vouée*] dont

la Grande Rue, dont les maisons de pierre, et la plupart à pignons, ont été construites au XV^e^ et au XVI^e^ siècles. Le gros de la population du Mont, qui est composée de deux cent trente habitants, habite la Grande Rue. On y trouve de petits hôtels charmants, avec des appellations délicieuses qui plairaient à M. Paul Gouin[4], lequel, ainsi que chacun le sait, a pris pour tâche de refranciser nos snack-bars et nos *tourist-rooms*. Il y a l'hôtel de la Confiance, du Cheval Blanc, de Du Guesclin, etc. Ces noms ne semblent pas d'une grande originalité. Ils ont été trop imités par la suite des temps. Mais ils possèdent leurs titres authentiques d'ancienneté, et ils conviennent à l'histoire du Mont-Saint-Michel, qui plonge bien au-delà des croisades, de l'an mille, et de Charles Quint.

Les établissements les plus illustres de la Grande Rue se nomment Poulard. Ce sont des restaurants. Il y en a deux ou trois, portant le même nom. On raconte qu'à l'origine, ce qui veut dire il y a près d'un siècle environ, une brave femme, veuve par surcroît, vint s'établir sur la Grande Rue pour y fonder une petite crémerie. Les touristes étaient plus rares à cette époque. Des artistes, sac au dos, de maigres professeurs, des ecclésiastiques à chapeau noir et rond, des amateurs d'art,

92 II pierre, [R *remontent à peu près toutes* A *et à pignons, ont été construites*] au 93 II siècles. *Cette artère,* [R *composant* A *rassemblant*] *le* [R *grand nombre de* A *le gros de*] la population, qui est de deux cent trente habitants, *est* [R *plutôt* A *surtout*] voué [R *au commerce*] *à l'industrie du tourisme*. On 96 II appellations [R *charmantes* A *délicieuses,*] qui 96 I^b^ délicieuses[A . R *qui plairaient* <...> *nos Tourist rooms.*] Il y a <corrections peut-être d'une autre main> 97 II Gouin, [R *qui* A *lequel*] a pris 98 II snack-bars » [A *et nos « Tourist Rooms ».*] Il y a 99 II Cheval Blanc, *celui de Du Guesclin*, etc. 100 II noms ne [R *sont* A *paraissent*] peut-être pas d'une *originalité exceptionnelle,* [A *ils ont été* [R *fort* A *trop*] *imités* [R *depuis le temps* A *dans la succession des temps*]] *mais* ils 101 II titres d'ancienneté 102 II du *Mont, laquelle précède celle de l'an mille et des croisades. //* [R *Cependant,*] [D *les* S *Les*] établissements 106 II nomment *Poupart. Je dis bien : les établissements Poupart.* Il 107 II trois[A . R *et si vous prenez peut*] *À* l'origine, *raconte-t-on, c'est-à-dire* il y a *trois quarts de* siècle [A *environ,*] une 108 II femme, *et* veuve 109 II Grande Rue *et ouvrit un*[A *-e*] *petit*[A *-e*] [R *restaurant* A *crémerie.*] *À cette époque les touristes étaient* [R *plus* AR *plutôt*] *rares.* Des 111 II dos, *des professeurs maigres, quelques Anglais nostalgiques, des ecclésiastiques* à chapeau *noir et rond,* des gens

4. Homme politique, Paul Gouin s'associa d'abord à Alexandre Taschereau, puis à Maurice Duplessis, mais fut évincé de l'Union nationale au moment où ce parti allait prendre le pouvoir. Paul Gouin se consacra alors à son journal, *la Province*. Après la Seconde Guerre mondiale, il collabora avec plusieurs ministères québécois à la refrancisation du vocabulaire des affaires et de l'hôtellerie. Voir aussi les émissions 45 et 58, p. 297 et 383.

quelques Anglais nostalgiques et désenchantés, des gens du monde venant de Dinard ou de Paramé – elle avec son ombrelle, ses falbalas et son teint blanc, lui bien redingoté, haut col, gants et canne, et monocle s'il vous plaît – tous ces gens, avec quelques étudiants épris d'architecture, mais possédant peu de pécule. La veuve Poulard ouvrit donc sa crémerie. Avec le nom qu'elle portait, vous pourriez croire qu'elle offrait, comme spécialité, quelques poulardes au riz, à la sauce blanche, ou le coq au vin, ou le poulet à la broche, ou le chapon aux champignons, mais non. Le génie de cette femme, qui mourut, paraît-il, millionnaire, fut d'offrir tout simplement une omelette. Des œufs, de la crème, et voilà. Mais il y avait qu'elle possédait le tour de main, et un petit secret de famille, ce qui lui permettait de fixer, à une fraction de seconde près, le mariage de la crème et des œufs. Ce fut un succès foudroyant. Par toute la France gastronomique, de Paris à Menton, de Marseille à Bordeaux, de Lyon à Dijon, toutes villes se distinguant par l'art de la cuisine, on parla de la fameuse omelette de la mère Poulard. Comme je n'ai pas encore cent ans, je dois dire que je n'ai jamais goûté à ce mets historique. Mais j'ai dû, comme tout le monde, manger ou feindre de manger l'omelette, à plusieurs reprises, chez les Poulard de la Grande Rue, invité par des amis, ou invitant des amis. C'est un rite nécessaire, qui m'était pénible, car je n'aime pas l'omelette.

Je viens de dire les Poulard. Ce n'est pas par distraction. Le succès de la veuve attira des membres de sa famille, portant le même nom, se targuant de l'omelette originelle, ce qui fait qu'aujourd'hui, si je ne me trompe, il y a au moins deux ou trois restaurants Poulard sur la Grande Rue du Mont-Saint-Michel. Lequel possède le secret de famille, je n'en sais rien. Mon savoir gastronomique est extrêmement limité. Je sais cependant qu'il y a eu des procès dans toute cette parenté, mais

115 II ombrelle, [A *son teint blanc et ses falbalas,*] lui *avec sa redingote, son* haut col *et ses* gants, et *le* monocle 116 II plaît – *tout cela,* avec quelques [R *cher*] étudiants *d'art,* [R *sans trop d'argent* A *munis de peu de pécule.*] *Madame* Poulard *l'ancêtre* ouvrit sa 119 II qu'elle *eût* [R *lancé* A *mis en évidence, comme spécialité,*] quelques 121 II poulet *rôti,* ou 122 II mourut millionnaire, fut [R *de*] *l'omelette.* Des 124 II crème, *c'est tout.* Mais le tour de main, *semble-t-il,* et un petit secret [A *qu'elle tenait de sa famille,*] *dans la façon* [R *de, à la seconde près,*] *de faire rebondir, à la* [R *secon*] fraction de seconde [R *près, de faire rebondir,* A *près,*] *dans ses poêles,* le mariage 127 II foudroyant. *Chacun parla, dans la* France 130 cuisine <voir Appendice IV, p. 758> 139 II l'omelette *unique,* ce 140 il <voir Appendice IV, p. 758>

aussi que tous font des affaires d'or, grâce à l'omelette de la première Poulard. Sa petite crémerie comporte maintenant un grand restaurant, au-dessus duquel s'élève un hôtel de quarante-cinq chambres. (Le guide ajoute : dont cinq avec bains et w.-c.)

Voilà du modernisme, et vive la veuve Poulard.

Je suis allé plus d'une quinzaine de fois au Mont-Saint-Michel. La dernière fois, j'accompagnais une femme[5] charmante, à beaux cheveux blancs, châtelaine d'un domaine, dans une île de la Méditerranée, une amie de longue date, qui me considérait comme son fils. Elle était musicienne et lettrée, recevait dans son île tous les écrivains de l'époque de l'entre-deux-guerres avec une générosité, une grâce, et une intelligence souveraines. C'était dans l'hiver de 1938, que je passais à Dinard. Elle passe par la petite ville, me dit : « Allons au Mont-Saint-Michel, il y a vingt ans que je ne l'ai vu. » Nous nous rendons au Mont, et nous déjeunons chez un des Poulard. Et nous allons visiter l'extraordinaire monument, dont je vous parlerai la semaine prochaine. Mais dans une de ces salles gothiques, nous rencontrons un couple. La femme, belle, dont cent millions de personnes connaissaient les traits. Claudette Colbert. Nous allâmes tous ensemble après la visite boire un petit verre de vin chez un des Poulard, sans omelette. La planète Terre conserve encore de beaux visages.

155 II considérait [A *un peu*] comme 155 II musicienne, recevait 156 II de *cette* époque 157 II avec une grâce 158 II souveraines. // *J'habitais alors un petit hôtel de Dinard. Elle arrive un jour,* me dit : *Je vous emmène, nous allons* au Mont-Saint-Michel, *que je n'ai pas revu depuis vingt ans.* » // *Nous allons au Saint-Michel,* nous déjeunons chez un des Poulard, nous allons *vers l'église,* [A *et*] *la célèbre abbaye. Dans une des* salles gothiques, un couple. La femme *était* belle, et [R *vingt* AR *au monde* AR *quarante* A *cent*] millions 165 II connaissaient *ses* traits, *elle s'appelait* Claudette Colbert. Nous [D *échangeâmes* S *échangeons*] *les propos d'usage, et nous* [D *redescendîmes* S *redescendons*] tous *les quatre la Grande Rue, et nous allons* boire un verre chez 167 II Poulard, *sans omelette.* <« sans omelette » souligné> *Les visages du monde sont imprévisibles. Cette amie* [R *du sud de la France* A *habitant la Méditerranée,*] *portant un très beau nom de l'aristocratie française, mais d'origine grecque, rencontre une Française,* [R *d'origine*] *star de Hollywood, dans une salle sévère et moyenâgeuse du Mont-Saint-Michel, avec son mari, extrêmement sympathique, qui est dentiste ou médecin.* <fin de II>

5. Claudie Henry (voir les émissions 37, p. 242, et 39, p. 255).

86 : LE MONT-SAINT-MICHEL (2)[1]

1952-05-19, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

L'histoire du Mont-Saint-Michel est fort ancienne, et plonge dans les brumes celtiques qui précèdent, et de longtemps, le moyen âge. Son histoire est ancienne, mais aussi très tourmentée. On prétend que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. C'est une conception sentimentale et trop bucolique, à la Jean-Jacques Rousseau. Il ne faut jamais confondre l'idéal et la réalité, si l'on exerce le métier de philosophe doublé de celui de moraliste. Non, l'histoire des peuples, comme celle des hommes, est faite de bonheur et de malheur. Ainsi celle des villes. Et chacun a par conséquent sa petite histoire.

À l'origine, on nomme Saint-Michel « Mont-Tombe ». Car, selon les légendes mythologiques, il forme une « tombe de la mer », c'est-à-dire l'un des lieux sacrés où vont reposer, pour la paix définitive, les âmes des morts.

Au VIII^e siècle, la tradition religieuse rapporte que l'archange saint Michel apparaît à l'évêque d'Avranches, cette der-

VARIANTES : I^b : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. Le-Blanc, 6 f. II : Manuscrit incomplet de 19 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 18 et 22 en marge supérieure droite sous le titre « Le Mont-Saint-Michel », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement (BNQ).

5 II celtiques [R *des débuts de notre ère chrétienne* A *qui précèdent de longtemps le moyen-âge.*] À l'origine, on *le nommait le* Mont-Tombe. Car, selon la [R *légendes mythologiques* A *les légendes*] mythologiques, il *formait* une 16 II lieux [R *où* A *sacrés*] où *reposaient l'âme* des 17 I^b définitive, *l'âme* des <Nous corrigeons pour établir l'accord grammatical avec « vont ».> 18 II siècle, [A *la tradition religieuse rapporte que l'archange saint Michel apparut à l'évêque*] à l'évêque d'Avranches, petite ville située à une [R *quinzaine* A *vingtaine*] de kilomètres du Mont, *sur la terre ferme*, et *lui demanda* d'y

1. Le texte de cette émission ne figure pas dans HMH.

nière une petite ville fortifiée située à une vingtaine de kilomètres du Mont, et demande au prélat d'y ériger un oratoire, ce qu'il fit sans tarder. Et déjà, des pèlerins accourent. Deux siècles après, on construit une église tout près de l'oratoire. Puis un duc de Normandie, Richard Ier, confie à des religieux de l'ordre de saint Benoît le soin d'y fonder une abbaye. Dans le même temps, certains pêcheurs de la côte, fuyant des invasions guerrières, viennent se réfugier sur l'île. On élève une enceinte de remparts, et c'est ainsi que la ville minuscule prend naissance.

Le Mont-Saint-Michel appartient, par droit de conquête, aux Normands. Un roi[2] de France fait le siège du Mont, le leur enlève. L'abbaye est incendiée durant l'action militaire. Le roi, ainsi que rapporte la chronique, dédommage les religieux « avec moultes largesses et gracieusetés », des pertes qu'ils ont subies, et ils commencent alors d'ériger cette partie du monastère qui est d'une admirable beauté, et que l'on nomme aujourd'hui la « Merveille ». Des années, deux siècles même se passent. Et saint Louis vient visiter l'abbaye, et c'est grâce à ses faveurs que la « Merveille » peut être enfin achevée. Elle consiste en une vaste construction de granit, à trois étages, dont le premier servait de communs ; on trouvait au second la salle des chevaliers. Au-dessus, à l'étage supérieur, c'est le cloître

22 Il tarder. [A *On y fit des pèlerinages.*] Deux siècles *plus tard*, on *construisit* une église à côté de 24 Il Puis [R *le* A *un*] duc 24 Il Richard Ier, *chargea* des 25 Il Benoît [R *de*] d'y 26 Il temps, [R *des* A *certains*] *habitants* de 26 Il fuyant *une invasion, vinrent* se 27 Il On *construisit des* remparts, et c'est ainsi que [R *prit*] la *petite* ville *prit* naissance. *Cependant, quelques années plus tard, le* roi de France *fit* le siège 31 Il Mont, *et l'enleva aux Normands.* [R *L'abbaye fut dévastée par* AR *L'abbaye fut incen*] *Durant cette action militaire, l'abbaye fut incendiée.* Le roi *de France*, rapporte la chronique, *dédommagea* [R *grandement et* A *les religieux « avec*] *moult largesse* [A *et gracieuseté*] [R *les religieux*] des pertes qu'ils *avaient* subies, et ils [R *construisirent* A *commencèrent*] alors [A *de construire*] cette 35 Il partie *de l'abbaye*, qui est [D *de* S *d'une*] [R *la plus grande* A *admirable*] beauté 37 Il Merveille ». [R *Deux cents ans après, Louis IX*] *Plus tard*, saint Louis *vint* visiter [D *la* S *l'*]abbaye 38 Il grâce *à lui* que la Merveille *put* être achevée 40 Il une [A *vaste*] construction de granit à [R *plusieurs étages*] trois 41 Il communs. *On* trouvait *dans le* second 42 Il Au-dessus, *c'était* le cloître

2. Philippe II Auguste dont la troupe, pour s'emparer de l'abbaye, « y alluma un incendie et une partie des bâtiments furent détruits. Philippe Auguste dédommagea royalement les religieux, qui commencèrent aussitôt la reconstruction[...] » (Guide bleu *Bretagne*, p. 35). La citation qui suit, et que Grandbois attribue à un chroniqueur, n'a pu être identifiée.

proprement dit, dont la perfection architecturale étonne et ravit les artistes du monde entier. Composé de quatre galeries soutenues ou entourées de 227 colonnes de granit rose et lustré, celles-ci non seulement n'alourdissent pas l'extraordinaire vaisseau, mais au contraire lui fournissent la grâce et la légèreté d'un prodigieux jaillissement. Du côté nord, trois baies ouvertes dans la pierre donnent sur la mer, qui semble s'étendre à l'infini. Les religieux possédaient là de beaux motifs de réflexion et de méditation.

Saint Louis, comme l'histoire nous l'apprend, était un saint homme, mais il était également un excellent militaire. Ses victoires ne se comptent pas. Ses grandes vertus nous font oublier ses dons guerriers. Il vit tout de suite la situation importante que représentait le Mont-Saint-Michel, menacé sans cesse par les Normands, qui n'étaient pas encore réduits, et les Anglais, qui tentaient sans cesse l'invasion du continent. Saint-Michel pouvait ainsi fournir une base d'attaque, à condition qu'il fût pris, naturellement. La stratégie militaire n'a guère changé de nos jours, même avec les menaces des différents engins atomiques. La science a réduit l'espace, et il faut moins de temps aujourd'hui pour se rendre de Montréal à Tōkyō que pour les Anglais d'alors de naviguer entre Portsmouth et Saint-Michel.

Saint Louis, ou plutôt le roi Louis IX – car il n'a été canonisé que deux siècles plus tard – fait alors encercler le Mont par d'épaisses fortifications flanquées d'énormes tours crénelées. Le père abbé devient le gouverneur de la place, avec les pouvoirs attachés à ce titre, et les religieux défendent, avec des succès éclatants, leur église-forteresse. On leur donne bientôt

---

43 II dont *les proportions étonnent* par [R *l'* A *leur*] *élégance* et [D *la* S *leur*] *précision architecturales.* [R *Une* AR *Cent vingt colonnes l'entourent, qui* A *Composée de quatre galeries soutenues* [R *par*] *ou entourées par 227 colonnes de granit roses. Elles*] *ne réussissent pas* [R *cependant*] *à alourdir l'immense* vaisseau, [R *qu'* A *mais*] au 47 II fournissent *un* prodigieux élancement. [A *Côté nord,*] *Trois* baies 49 II qui [R *s'étend à l'infini*] semble 50 II religieux [R *avaient*] possédaient 52 II Louis *était un saint homme,* [R *mais*] *comme l'histoire nous l'apprend,* mais il était *aussi* un excellent *guerrier.* [A *Et*] *Ses* vertus [R *de guerrier*] nous font *souvent* oublier ses dons *militaires.* Il 55 II la *position* [R *unique* A *stratégique*] que 56 II Mont-Saint-Michel, [R *du point de vue de la stratégie.*] *Deux ennemis, le Normand et l'Anglais,* [R *cernaient* A *menaçaient*] *sans cesse l'île. Il fit alors entourer le Mont* d'épaisses fortifications *gardées par de*[R *-s*] [A *lourdes*] *tours* [A *crénelées.*] Le *Père* abbé *devint* gouverneur de la place, [R *qu'ils* A *et les religieux la*] *défendirent* avec *le plus grand* succès, *et à plusieurs reprises.* On leur *donna* le nom

le nom de moines-guerriers, qu'ils méritent par leur courage et leur audace. La guerre de Cent Ans terminée, le monastère jouit d'un immense prestige. Les pèlerins affluent, multiplient les dons. Le roi Louis XI – je vous prie, mes chers auditeurs, de ne pas confondre saint Louis avec Louis XI, les siècles, dans le recul, se précipitent avec autant de rapidité que les minutes qui me sont accordées pour ce mince propos – le roi Louis XI, en reconnaissance, institue l'ordre de saint Michel, similaire en quelque sorte à l'ordre fameux de Malte, et comprenant des chevaliers mi-religieux, mi-guerriers.

Viennent les guerres de religion, qui divisent l'Europe, et plus particulièrement la France. Les moines-guerriers défendent leur île de granit, s'y distinguent par d'innombrables exploits.

Dans les années qui suivent, les moines délaissent peu à peu le recueillement religieux pour les mœurs militaires, ce qui contribue à un certain relâchement des pratiques monastiques. On ne peut impunément manier l'épée d'une main, et la croix de l'autre. Les enseignements de la Bible nous éclairent fortement sur ce point. En outre, les abbés ou prieurs commandant la forteresse se succèdent, et sont nommés de plus en plus grâce à l'influence d'un protecteur, ou du prestige de leur famille. On ne doit pas s'en scandaliser outre mesure, c'est l'époque où l'on fait des cardinaux qui ne sont même pas diacres, où l'on donne des régiments à des colonels qui ont dix ou douze ans. Titres honorifiques sans doute, mais rapportant les bénéfices

---

71 II qu'ils *méritaient. Après la* guerre de Cent Ans, le monastère *jouissait* d'un *énorme* prestige. Les pèlerins *affluaient, multipliaient* les dons. Le roi 74 II Louis XI [R – *je vous prie* <...> – *le roi Louis XI,*] en reconnaissance <correction peut-être d'une autre main> 78 II reconnaissance [R *pour les* A *des*] *services rendus, institua* l'ordre de saint Michel, [R *mi re*] *correspondant* en quelque 79 II l'ordre *des Chevaliers* de Malte, *comprenait* des 80 II mi-guerriers. [D *La* S *Les*] guerre[A *-s*] de religion[R *-s*] [R *donna* A *fournirent*] *encore aux chevaliers* [R *l'o*] *de multiples occasions de prouver leur valeur*[R *-s*] [R . *Mais après celle-ci* A , *et ils accomplirent*] *de* [A *nombreux et*] *brillants* exploits. *Il arriva cependant, dans* les années qui *suivirent, que* les moines, [R *devinrent plus*] peu à peu, *abandonnèrent* [R *les*] le recueillement [R *mystique* A *religieux*] [R *au profit*] pour les [R *habitudes* A *mœurs*] militaires, ce qui *contribua* à un 87 II des *habitudes* monastiques 88 II impunément, *et trop longtemps,* manier *la croix* d'une main, *et l'épée* de l'autre. [R *En 1626,*] *D'autre part,* les abbés 90 II commandant *le mont étaient souvent* nommés *pour des* [R *raisons* A *motifs*] *de familles,* de *protection, d'influence,* lesquelles *n'avaient rien à voir avec l'exaltation de la foi. Il ne faut* pas 94 l'on <voir Appendice IV, p. 758>

de la charge, qui ne sont point à dédaigner. Autres temps, autres mœurs.

Mais voici la Réforme. En l'an 1622, on congédie les moines et leur abbé-gouverneur, pour les remplacer par des religieux du même ordre, mais venant d'un monastère français plus paisible. Ce sont des religieux réformés. Et c'est, au Mont-Saint-Michel, l'un des premiers résultats de la restauration de l'Église, commencée longtemps auparavant, en Italie, sous le pape Adrien VI, à la suite de la demande de plusieurs ordres monastiques, chez lesquels l'on peut compter les noms les plus illustres de l'histoire religieuse du monde occidental. Parmi ceux-ci l'on peut citer, outre les papes, saint Philippe Neri, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, sainte [Jeanne] de Chantal, saint François de Sales, et l'émouvant saint Vincent de Paul.

Voici la Révolution. On chasse les religieux du Mont-Saint-Michel, qui devient une prison. Après la tourmente, l'État classe la « Merveille » parmi les monuments historiques.

Et puis en 1922, par décret particulier, le Mont-Saint-Michel redevient église abbatiale. L'on y sonne de nouveau les cloches.

Avant de quitter le Mont-Saint-Michel, que je vous ai bien maladroitement décrit, voici la page d'un écrivain français que vous connaissez tous. Il l'a écrite à l'époque où personne parmi nous, j'en suis sûr, n'était encore né. Et le genre de sa littérature ne le portait guère aux descriptions des monuments religieux. Cependant...

---

98 mœurs <voir Appendice IV, p. 759> 107 II occidental. *Outre* les 108 I[b],II Philippe *de* Neri <Nous corrigeons, le « de » n'étant pas conforme à l'usage.> 109 I[b],II sainte *Françoise* de Chantal <Nous corrigeons, Grandbois ayant visiblement confondu les prénoms.> 110 II Vincent de Paul. // *Il y eut* la Révolution. *Le monastère devint* une prison. [R *Les religieux*] [D *il* S *Il*] *va sans dire,* [A *que les religieux*] *en avaient été chassés.* [R *En 1922, l'Église*] *Cent trente-deux ans après, c'est-à-dire* en 1922, le Mont-Saint-Michel *put enfin retrouver son* église abbatiale. *Des monuments comme celui de la « Merveille » sont* [R *encore* A *sujets,* AR *et*] *plus* [A *encore*] *que les hommes,* [R *sujets*] *à des fortunes et à des infortunes* [R *sans*] *diverses. Car ils vivent plus longtemps que nous.* <interruption de II> 117 I[b] Mont-Saint-Michel, [R *que je vous ai bien maladroitement décrit,*] voici <correction peut-être d'une autre main> II Mont-Saint-Michel, *dont je* [R *vous*] *n'ai* [A *malheureusement*] *réussi* [R *qu'*]*à vous* [R *donner* A *fournir* AR *qu' nullement* A *qu'*]*une bien médiocre image, je vais vous* [R *faire entendre* A *citer*] *une* page d'un écrivain [R *qui le décrivit* [AR *l'écrivit*] *il y a déjà à une époque où la plupart d'entre nous* A *écrite, j'en suis sûr,*] *quand nul,* [R *de* A *parmi*] nous, [R *j'en suis sûr*] n'était encore né. *Vous connaissez tous son (Maupassant) (Son Cœur)* <fin de II>

On prit le chemin des remparts. La ville, un tas de maisons du moyen âge étagées les unes au-dessus des autres sur le bloc énorme de granit qui porte à son sommet l'abbaye, est séparée des sables par une haute muraille crénelée. Cette muraille monte, en contournant la vieille cité, avec des coudes, des angles, des plates-formes, des tours de guet, autant d'étonnements pour l'œil qui découvre, à chaque circuit, une nouvelle étendue de l'immense horizon. On se taisait, [...] surpris toujours de voir ou de revoir cet étonnant édifice. Au-dessus d'eux, c'était, dans le ciel, un emmêlement prodigieux de flèches, de fleurs de granit, d'arches jetées d'une tour à l'autre, une invraisemblable, énorme et légère dentelle d'architecture, brodée à jour sur l'azur, et d'où jaillissait, d'où semblait s'élancer, comme pour s'envoler, l'armée menaçante et fantastique des gargouilles [...]. Entre la mer et l'abbaye, sur le flanc nord du Mont, une pente sauvage et presque à pic, qu'on appelle la Forêt, parce qu'elle est couverte de vieux arbres, [...] étalant une sombre tache verte sur le jaune illimité des sables. [...] Un gardien les attendait à l'entrée de l'abbaye, et ils entrèrent par cet escalier superbe, entre deux tours énormes, qui les conduisit à la salle des gardes. Puis ils allèrent de salle en salle, écoutant, s'étonnant, enchantés de tout, admirant tout, la crypte des gros piliers, d'une beauté si robuste, qui soutient sur ses énormes colonnes le chœur entier de l'église supérieure, et toute la *Merveille*, construction formidable [...] de monuments gothiques, élevés les uns au-dessus des autres, le plus extraordinaire chef-d'œuvre de l'architecture monastique et militaire du moyen âge.

Puis ils arrivèrent au cloître. Leur surprise fut telle qu'ils s'arrêtèrent devant ce grand préau carré qu'enferme la plus légère, la plus gracieuse, la plus charmante des colonnades de tous les cloîtres du monde. Sur deux rangs, les minces petits fûts coiffés de chapiteaux délicieux portent, tout le long des quatre galeries, une guirlande ininterrompue d'ornements et de fleurs gothiques d'une variété infinie, d'une invention toujours nouvelle, fantaisie élégante et simple des vieux artistes naïfs dont le rêve et la pensée creusaient la prière avec leur marteau.

Certains d'entre vous ont certainement reconnu l'auteur de ces lignes, écrites il y a près de trois quarts de siècle, qui demeurent toujours actuelles : Guy de Maupassant[3].

159 I[b] d'entre [D *nous* S *vous*] ont

3. Guy de Maupassant, *Notre cœur*, Paris, Librairie Paul Ollendorff, 1900, p. 103-104. Grandbois n'avait indiqué, par le signe habituel, que l'omission suivant « des sables », où une page a été omise. Les quatre autres omissions ne concernent, à chaque fois, que deux ou trois mots. Nous avons conservé « plates-formes » (ligne 128) comme l'a écrit Grandbois, alors qu'on trouve *plateformes* dans l'édition Ollendorff, qui ne souligne pas *Merveille*.

87 : DINARD[1]

1952-05-26, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Dinard est une petite ville charmante, très coquette, d'une propreté et d'une netteté parfaitement hollandaises. Mais aussi, par l'alignement de ses rues, par le style de ses villas cernées de belles pelouses lustrées, elle ressemble à certaines stations balnéaires du Devonshire. En pleine saison d'ailleurs, l'on y entend parler couramment l'anglais. Car Dinard, avec Le Touquet et Cannes, est l'un des séjours préférés de nos amis les Britanniques. Certains d'entre eux y habitent toute l'année. Cette invasion est toute pacifique, et composée en partie de vieilles et touchantes *ladies* qui s'habillent comme si nous vivions encore à l'époque de la reine Victoria, et de dignes militaires chevronnés, colonels ou généraux, à la retraite.

Les habitants de la ville les aiment bien. Ils goûtent beaucoup moins les visiteurs américains, qu'ils trouvent bruyants,

VARIANTES : I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit de 32 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 32 en marge supérieure droite sous le titre « Dinard », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1. Le titre « Saint-Malo » apparaît aussi en p. 1 et 2, raturé en p. 1 (BNQ).

4 II coquette, d'une *netteté et d'une propreté* [R *tout* A *parfaitement*] hollandaises. [R *et*] Mais 7 II pelouses [R *elle* A *lustrées,*] elle 8 II d'ailleurs, *on* y 10 II Cannes, [R *forme*] est [D *le* S *l'un*] [A *des*] séjour[A *-s*] *favoris* de 11 II habitent *même* toute 13 II vieilles *dames* qui s'habillent [R *encore*] comme 14 II l'époque *victorienne*, et de [A *dignes*] militaires [A *chevronnés,*] colonels 15 II retraite. Les [R *habitants* A *gens*] *du pays* les aiment

1. À l'exception des deux derniers paragraphes, des trois premières phrases et de la fin du troisième paragraphe, le texte de cette émission a paru dans HMH, p. 42-46. Pour la description de Dinard, Grandbois semble s'inspirer du Guide bleu *Bretagne*, p. 85-91.

et d'un sans-gêne exagéré. Les gens des vieux pays, encore qu'ils aient un goût prononcé pour le dollar, – panacée universelle – ajoutent cependant de l'importance à la bonne tenue, dont la réserve n'est pas la moindre vertu. Un billet de banque jeté au garçon de table comme l'on jette un os à un chien lui fait beaucoup moins plaisir que le pourboire modeste, mais juste, donné avec le sourire. C'est la vérification du vieil adage, qui veut que la manière de donner vaut mieux que ce que l'on donne. Certes, le garçon de table empoche le billet. Mais il est humilié, et de là son mépris. Il respecte par ailleurs l'Européen qui bavarde une minute avec lui, tout en vérifiant sa monnaie. C'est dans l'ordre. Et plus les races sont anciennes, plus elles sont sensibles à cet ordre.

À Shanghai, il arrive que le « coolie-pousse », recevant pour sa course un pourboire exagéré, se révolte et injurie son client. Car il le prend pour un déséquilibré, pour un fou, et le moindre contact avec les êtres dont la raison s'est égarée peut lui apporter les pires calamités. Je souhaiterais vivement, pour ma part, que les chauffeurs de taxis de New York, de Boston ou de Chicago, partageassent cette façon de comprendre. Mais c'est, comme vous le savez, tout le contraire. Question de point de vue.

Dinard possède une population sédentaire d'environ 8 000 habitants. Durant la saison d'été, Dinard reçoit et loge et nourrit 25 000 visiteurs réguliers, dont le séjour varie entre trois semaines et trois mois. Les passants, les touristes du voyage cir-

---

18 II Les [A *habitants des*] vieux 19 II dollar, [R *monnaie* A *panacée*] universelle, ajoutent *beaucoup d'importance* à 21 II réserve [R *est*] n'est pas la moindre <espace>. Un 24 II adage, que 26 II donne. *Le garçon de table, certes,* empoche le billet *de banque.* Mais il *méprise, il se sent* humilié. Il respecte l'Européen 28 II lui, [R *en comptant* A *tout en*] vérifiant 29 II sont [R *vieilles* A *anciennes,*] plus 30 II ordre. À Shanghai 31 II le coolie-pousse, recevant 32 II injurie [R *le*] son client. *Il* le prend pour un [R *fou être*] déséquilibré 34 II peut apporter 35 II calamités. [A *Je souhaiterais que*] *Les* chauffeurs 36 II New York ou 37 II partageassent, [R *du*] *question pourboire,* cette 37 II comprendre. *C'est,* comme 40 II population [A *sédentaire*] d'environ 41 II d'été, [R *les*] Dinard 41 II loge 25,000 visiteurs réguliers, [R *c'est-à-dire*] dont 43 II touristes *en* voyage [A *circulaire*] *– un jour ou deux – sont innombrables. Car Dinard* [R *se trouve* A *est*] *en quelque sorte la* [R *clef* A *porte*] *de la Bretagne.* C'est [R *de Dinard que l'on part*] *de cette ville* que partent *généralement ceux qui destinent leurs vacances à la visite de la Bretagne.* [A *Souvent*] *Ils s'arrêtent plus longtemps à Dinard que ce qu'ils avaient* prévu [R *p*] dans

culaire, car Dinard est une des portes de la Bretagne, sont innombrables. C'est de Dinard que partent les touristes, Parisiens, Lyonnais, Bordelais, Marseillais et autres, pour longer les célèbres côtes bretonnes. Ils s'y arrêtent, et la plupart du temps s'y attardent plus qu'ils ne l'avaient prévu dans l'établissement de leur itinéraire. Parce que Dinard est une petite ville extrêmement attachante.

J'y passai une partie de l'hiver de l'année 1938[2]. C'était la morte-saison. Dinard resplendit de tous ses feux, l'été. Mais j'ai toujours aimé davantage les villes dans la morte-saison. Vous connaissez alors leur visage véritable, et vous pouvez dormir en paix, dans votre chambre d'hôtel, sans devoir entendre, jusqu'à l'aube, les hurlements et aboiements d'un jazz imité de la musique nègre de la Nouvelle-Orléans.

Le libraire du coin vous accueille avec sympathie, et vous montre même, si vous avez acquis son estime, le manuscrit qu'il prépare depuis trente ans, qui ne sera jamais publié, et qui livre des documents inédits concernant la Bretagne ducale et féodale. Il est au courant de tout ce qui « paraît » à Paris, et vous offre les derniers livres de Grasset, Gallimard, Plon ou Flammarion. Le libraire que je fréquentais quotidiennement – j'allais passer chez lui, chaque matin, dix ou quinze minutes – portait une petite barbe poivre et sel, une paire de binocles, et le deuil très marqué de l'ongle. Il était disert, donc bavard, et charmant. Je répète que c'était la morte-saison, qu'il devait s'ennuyer, regrettant les écrivains de l'été qui, séjournant dans la ville

49 II itinéraire. Dinard est une ville [A *extrêmement*] attachante. [R *Ses promenades sont variées*] J'y passai 51 II l'hiver de 1938 52 II morte-saison. *Pour mon plaisir, je veux dire lorsque j'avais le choix de mon plaisir,* j'ai toujours *préféré* les villes *de* morte-saison, *car* elles [R *prennent alors* A *reprennent*] alors 55 II sans entendre 56 II l'aube, les [R *cris* A *hurlements et aboiements*] *aigus* d'un jazz [R *importé* A *imité de la musique nègre*] de la Nouvelle-Orléans. Le 59 II manuscrit *du livre* 60 II depuis *vingt* ans, qui ne sera *vraisemblablement* jamais *édité*, et qui *renferme* des documents 62 II qui *se publie* à Paris 63 II livres [D *de* S *des*] [A *maisons*] Grasset, Gallimard ou Flammarion. *Celui* que 64 II fréquentais *assidûment* – j'allais passer dix ou quinze minutes [R *chez lui*] chaque *jour à sa librairie* – portait 66 II sel, [R *et*] *des* binocles, et le deuil de l'ongle 67 II était [A *disert et*] charmant [R *et disert*]. (Je 68 II morte-saison, *et* qu'il 68 II s'ennuyer *quelque peu*, regrettant 69 II qui, [R *venant tous*] [R *habitant* A *séjournant à*] *Dinard même* ou

2. Cette date est confirmée par un poème daté du 20 janvier 1938 (« La trappe », BNQ, 204/1/22), et par une lettre de la mère de Grandbois, reçue à Dinard le 15 juin 1938.

même ou dans ses environs, venaient faire causette avec lui. Il y avait parmi eux Lucie Delarue-Mardrus, les frères Tharaud, Roger Vercel, Anatole Le Braz[3], etc. Quand il apprit que j'écrivais, sa cordialité se transforma en amitié. Il m'invita dans son arrière-boutique, qui lui servait à la fois de petite pièce de réception et de bureau de travail, et nous bûmes des verres d'un excellent marc. Il m'invita bientôt à dîner. Chaque vendredi.

Sa femme était une belle fille normande, puissante et forte, dans la quarantaine, et d'esprit vif. Ils n'avaient pas d'enfants, ce qui faisait leur désolation. Ils se disputaient, tous les deux, et régulièrement, sur les vertus respectives des Normands et des Bretons. Avec beaucoup de véhémence, mais avec aussi le rire au coin de l'œil. C'était un jeu d'habitude, comme d'autres jouent aux échecs ou aux dominos. Ils me prenaient à témoin, lui me disait :

– Mais vous, le Canadien, vous savez bien que j'ai raison, vous pouvez nous le dire, vous n'êtes pas engagé personnellement dans le débat !

Je devais alors user de subterfuges, et me dérober, et je leur disais que dans mon ascendance, comme il y avait des Normands et des Bretons, il m'était assez difficile de partager les qualités et les défauts de chacune des parties, et de porter un jugement impartial. Tout cela pour parler, comme l'on dit chez nous. Mais lui, entêté comme un âne, poursuivait :

---

73 II cordialité [R *devint de l'* A *se transforma en*] amitié 74 II servait de bureau 75 II bûmes [R *des*] *un* [R *vieux*] excellent *vieux* marc. *Et chaque vendredi, il m'invitait à dîner,* [A *à l'étage.*] Sa 78 II une [A *belle*] normande 78 II forte, [R *mais ils n'avaient pas d'enfants.* A *dans la quarantaine, et d'esprit vif.*] Ils 80 II Ils disputaient 80 II deux, *des* vertus respectives *de la Bretagne et de la Normandie.* Avec véhémence, mais avec 83 II l'œil. Alors ils me prenaient, [A *chacun de leur côté,*] à témoin : « Mais vous 86 II Canadien, vous *qui êtes* [AR *nécessairement* A *obligatoirement*] *objectif, vous voyez bien que c'est moi qui ai raison, etc. » Je levais les mains,* je disais 90 II ascendance il y avait des *Bretons* et des *Normands, qu'il* m'était 91 II difficile de *départager* les *défauts* et les *qualités des deux grandes provinces, qu'il y avait le pour et le contre.* Tout 93 I[b] impartial. [R *Tout cela <...> chez nous.*] Mais <correction peut-être d'une autre main> 93 II comme *on* dit chez nous. *Lui concluait* : « Mais

3. Tous les écrivains nommés ont pu fréquenter Dinard à la même époque que Grandbois, à l'exception de Le Braz, mort en 1926.

– Mais avec un prénom comme le vôtre, avouez donc que le sang breton, chez vous, domine le sang normand.

Il changeait son fusil d'épaule, il m'intégrait aux siens, pour les besoins de sa cause. Mais elle, fine, et de prompte repartie, rétorquait tout de suite :

– Mais mon pauvre ami, tu ne vois donc pas qu'Alain Grandbois est bien trop Normand pour te répondre oui ou non !

Nous riions tous, et mon ami le libraire allait chercher, dans son cellier, une bouteille de « mousseux ». Je les quittais vers les onze heures. Et j'avais passé une soirée calme et charmante, qui valait toutes les nuits de galas de Biarritz, de Deauville, de Cannes ou de Paris.

Pourquoi m'invitaient-ils le vendredi ? C'est que, catholiques très pratiquants, ce jour est le jour du poisson, qu'elle cuisinait à merveille.

Et Dinard, comme toutes les villes de la côte d'ailleurs, fournit une grande variété de poissons, tous frais et savoureux. Un matin, j'apportai à mon ami le libraire un exemplaire d'un livre que j'avais écrit quelques années plus tôt : *Né à Québec*. Le lendemain, il m'accueillit avec les plus grands transports :

– J'ai passé la nuit à lire votre livre. Et c'est Marthe qui est en train de le lire en ce moment. Pardonnez-le-moi, mais j'ignorais qu'au Canada, vous fussiez demeurés si Français... C'est loin, l'Amérique ! Ici, on n'est pas très au courant. Enfin... Vous êtes libre pour le dîner de ce soir ? Bon. Vous venez à la maison.

Je lui dis :

– Mais au fait, c'est mardi !

---

95 H avouez que [A *chez vous*] le breton domine le normand. » *Elle répondait* [A *tout de suite :*] Mais il est [A *bien*] trop normand pour *te l'avouer*. Je 105 H soirée qui 106 H galas de Paris 108 H vendredi *soir à dîner, plutôt que le lundi ou le samedi* ? C'est que *le vendredi est le jour du poisson, ils étaient tous deux* [R *de*] *fervents catholiques, elle* cuisinait à merveille *et malgré mon* [R *ignorance de* A *indifférence pour les* [AR *plaisirs*] *joies*] *la table, chaque plat était d'une saveur* [R *ine*] *extrême.* // Un 113 H exemplaire *de Né à Québec*, [R *avec* A *que je lui*] [D *dédicace.* S *dédicaçai.*] Le 115 H m'accueillit *dans sa boutique* avec 116 H livre. *Pourquoi ne me l'avez-vous* pas [R *apporté*] *plus tôt ? Vous venez dîner ce soir à la maison. Marthe et moi vous attendons. À 7 heures.* » Je 122 H « Mais c'est

Il me répond en riant :

– Vous m'avez annoncé votre départ pour jeudi, alors... Et puis vous savez, ma femme possède une spécialité de crêpes normandes, je ne vous dis que ça...

Je leur fis mes adieux le lendemain. Lui me dit, confidentiellement :

– J'ai commandé deux douzaines de votre livre à votre éditeur de Paris.

Je ne les ai jamais revus. Je ne suis jamais retourné à Dinard. Le libraire a dû conclure une affaire très médiocre en achetant mes livres. La grande bagarre n'a pas dû lui laisser le temps de les écouler. Que sont-ils devenus, je n'en sais rien. Je n'ai pas voulu m'en informer, par crainte du pire.

Dinard est un lieu de promenades, lesquelles procurent un enchantement sans cesse renouvelé. C'était le dernier hiver français qui pouvait laisser encore quelques illusions de paix. La première mobilisation devait avoir lieu à l'automne de la même année. Mais l'Europe dansait déjà sur le volcan. Cependant, on s'inquiétait déjà.

Je me rappelle une vieille dame anglaise, habitant une villa fleurie de glycines et de roses, qui me demandait, en servant le thé :

– S'il y a vraiment la guerre, croyez-vous qu'ici, à Dinard, nous serons protégés ? Nous le serons, n'est-ce pas, car ne n'est pas un point stratégique !

Elle vivait depuis vingt ans à Dinard, veuve d'un colonel tué durant la Première Guerre mondiale. Je n'eus pas la cruauté de lui répondre que Dinard est tout près de Saint-Malo, lequel est un port de mer important, que les canons des vaisseaux de

---

123 II <voir Appendice IV, p. 759> 139 II lieu *quelques mois plus tard. Fausse mobilisation, fausse monnaie,* [A *mais annonciatrice de la véritable tuerie.*] [R [D *mais* S *Mais*]] [D *déjà* S *Déjà*] l'Europe dansait sur 140 II volcan. *À Dinard, l'on commençait à s'inquiéter. Je me souviens qu'une* vieille 142 II anglaise, *Lady X,* [R *possédant*] habitant 143 II roses, me 146 II protégés, [R *car ce n'est point*] *nous* le serons, n'est-ce pas, [A *car*] ce 148 II Dinard. Je 150 II Saint-Malo, [R *que les besoins de la guerre*] lequel 151 II mer, que

guerre et les bombes des avions, amis ou ennemis, ne s'embarrassent guère de motifs sentimentaux. Une bombe éclatant, sur un hameau bucolique, qui évoque innocemment les bergeries[4] de la malheureuse reine Marie-Antoinette, suffit pour faire de cet endroit champêtre et délicieux le plus épouvantable charnier. La guerre ne respecte rien. Elle est une des Furies déchaînées. Cependant, on la prépare toujours allégrement, comme l'on prépare une fête de village, avec une sorte de joie trépidante et exaltée... Nous sommes très civilisés !

La ville de Dinard est cernée par de belles plages, qui conviennent à tous les goûts. Les unes donnant sur l'estuaire d'un fleuve, la Rance. Il y a des noms plus jolis, mais nous n'y pouvons rien. De sorte que les plages situées à l'embouchure du fleuve sont d'eau mi-douce, mi-salée, selon les marées, mais celles qui donnent sur l'océan sont tellement chargées de sel que vous pouvez y flotter indéfiniment sans être un excellent nageur. Et pour s'y noyer, il faut avoir vraiment la volonté du suicide. Sauf la surprise des courants, provoquée par les flux et reflux. Toutes ces plages, nous pouvons les contourner sur les digues-promenades que Dinard nous fournit généreusement, et qui toutes nous procurent l'enchantement de la mer. Elles nous offrent, par surcroît, le paysage de Saint-Malo. Car, si l'on peut admirer le mieux, de Lévis, de Lauzon, ou de l'île

152 I[b] bombes des [R *airons* A *avions,*] amis ou ennemis <Nous retenons cette correction, bien qu'elle soit peut-être d'une autre main, « airons » semblant une faute de frappe.> II bombes [R *des*] *de l'aviation, autant alliés qu'*ennemis 153 II guère de *questions sentimentales, que l'innocence et la culpabilité, dans ces temps tourmentés, ne sont pas jugées,* [A *comme s'expriment les avocats,*] *au mérite.* Une bombe, [R *suffit à faire*] éclatant 154 II bucolique, [R *et* A *qui*] [D *rappelant* S *rappelle*] les bergeries de la [R *Reine*] malheureuse 155 II suffit [R *pour* A *à*] faire 156 II plus *hideux* charnier 157 II guerre *ne pardonne, ni* ne 157 II est [R *la* A *une des Furies*] *Furie déchaînée*[A *-s*]. *C'est à mon avis parfaitement idiot, mais c'est ainsi. On s'y* prépare allégrement 159 II prépare *des* [R *noces* A *fêtes*] de *villages. Dans* [R *la* A *une sorte de*] joie 160 II exaltée. [A *Nous sommes tous très civilisés.*] // La 161 Dinard <voir Appendice IV, p. 759> 173 II offrent *aussi, plus somptueusement, la vue* de Saint-Malo. *C'est de Lévis ou de l'île d'Orléans que l'on peut le mieux admirer* [A *le vieux rocher de*] Québec – *et* [R *beaucoup de* A *certains*] *Québécois* [R *l'ignorent* A *semblent l'ignorer.*] [R *Mais* A *Et*] c'est

4. Allusion à la vie de « bergère » que Marie-Antoinette menait au Trianon, où elle « allait de sa ferme à la laiterie, menait son monde boire son lait et manger ses œufs frais[...] » (Edmond et Jules de Goncourt, *Marie-Antoinette*, Paris, Olivier Orban, 1983, p. 116).

d'Orléans, le vieux rocher de Québec, c'est de Dinard que l'on peut goûter davantage la silhouette sévère et sombre de Saint-Malo, ville des fameux corsaires, et de cette chanson que nous avons tous adoptée, nous Canadiens : *Beau port de mer.*

176 H la *ville de Saint-Malo.* [A *À peine*] [D *Dix* S *dix*] *minutes de bateau-* [R *nous*] *traversier séparent Dinard, ville balnéaire,* [R *et*] *vouée par son destin à quelques frivolités essentielles,* [R à] de Saint-Malo 177 H de [R *cha*] *la* chanson *célèbre* que nous avons adoptée. *À Saint-Malo beau* port de mer. <fin de H>

88 : LA BRETAGNE (2)[1]

1952-06-09, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Tout à côté de Saint-Malo, l'on trouve Saint-Servan[2], dont la population est maintenant devenue par le nombre supérieure à celle de la ville légendaire des corsaires. Mais Saint-

VARIANTES : I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. Le-Blanc, 6 f. II : Manuscrit incomplet de 22 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 22 en marge supérieure droite sous le titre « En Bretagne », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement (BNQ). III : Manuscrit incomplet de 22 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 22 en marge supérieure droite sous le titre « Saint Malo » apparaissant en p. 1 et en p. 4. Un autre titre, qui pourrait être « Paramée », apparaît en p. 1. Daté, en marge supérieure gauche de la p. 1 et de la p. 4, du 2 juin (BNQ). Ce manuscrit, que nous publions en appendice II, semble un premier jet d'une émission projetée sur Saint-Malo, mais dont les 6 premiers feuillets rappellent les voyages de Grandbois sur les mers du monde. Les 14 feuillets suivants racontent l'histoire de Saint-Malo et certaines aventures que l'auteur y a vécues. Mais seuls les feuillets 21 et 22 peuvent être considérés comme des variantes du présent texte.

4 III [R *À côté de Saint-Malo, il y a Saint-Servan.*] *Saint-Malo possède une plage, Paramée. Elle est longue et monotone, et n'offre aucun intérêt, sauf pour les mères de famille, qui peuvent y laisser courir* [A *et baigner*] *leurs enfants sans aucun risque, car la déclivité* [R *de la*] *du sol est lente. Seules, les marées peuvent offrir* [R *quelques dangers*] *certains risques. Pour ma part, les quelques visites que j'ai faites à cette plage m'ont toujours* [R *fourni* A *procuré*] *le plus mortel ennui. // À* côté de Saint-Malo, *il y a aussi* Saint-Servan. *C'est une autre chose que Paramée, c'est presque aussi attachant que Saint-Malo. Ville de corsaires, également,* <fin de III> 5 II est [A *légèrement*] supérieure 5 I[b] devenue [A *numériquement*] supérieure [R *par le nombre*] à celle <correction peut-être d'une autre main> 6 II Mais [R *la petite ville* AR *celle de* A *Saint-Servan*] ne possède point *du tout* l'aspect [R *quelque peu* A *sévère, et pour tout dire, et*] farouche

1. Le texte de cette émission ne figure pas dans HMH.

2. Plus exactement, Saint-Servan-sur-Mer. Pour cette description, Grandbois s'est inspiré du Guide bleu *Bretagne*, p. 54-56.

Servan ne possède point l'aspect sévère, et pour tout dire farouche, de Saint-Malo, elle n'offre pas de remparts crénelés, de sombres donjons massifs renfermant des oubliettes épouvantables, et l'on imagine y respirer un air plus fluide et plus léger. Tout cela tient naturellement de l'imagination pure, puisque les deux villes sont voisines. Mais cela tient peut-être aussi de ces petites plages ouvertes, au beau sable argenté, qui bordent Saint-Servan. On y voit aussi de jolies villas sans prétention, dont les jardins sont ornés de beaux arbres feuillus et de pelouses toujours verdoyantes. La place Bouvet – ainsi nommée en mémoire du célèbre amiral – forme le cœur même de Saint-Servan : des restaurants, des cafés, des échoppes, des magasins dits de nouveautés, et même un petit dancing, – car diable, nous sommes de notre époque – les halles et le marché, enfin l'hôtel de ville. Ce dernier, outre les pièces nécessaires à l'exercice de l'édilité, abrite une bibliothèque importante, riche en mémoires et chroniques de voyages, en journaux de bord et en manuscrits touchants et maladroits de vieux capitaines, abrite aussi un musée qui conserve précieusement quelques souvenirs du célèbre amiral. « Mais enfin, me demanderez-vous, si toutefois vous l'ignorez, comme je le soupçonne, qu'est-ce que c'est que ce célèbre amiral ? » Votre question est fort plausible, et je n'aurais su y répondre si je n'étais allé à Saint-Servan. Eh bien, voici.

---

8 II Saint-Malo, [R *et*] elle [R *ne possède* A *n'a*] *point* de remparts crénelés, [R *et*] de[R *-s* A *sombres*] donjons massifs, [R *mais par contre*] et l'on 12 II sont [R *immédiatement*] voisines 12 II tient [A *peut-être*] aussi [R *à*] de [A *ces*] petites 13 II ouvertes, [R *de* A *au*] beau sable *doré*, qui *baignent le pied de la ville*. On *trouve* aussi *à Saint-Servan* de jolies villas [R *riantes* <?> A *sans prétention,*] dont 15 II ornés *d'arbres* feuillus 16 II verdoyantes. [R *Le centre de la ville*] La 16 II en *l'honneur* du [R *fameux* A *célèbre*] amiral 17 II Saint-Servan. *On y voit* des restaurants, des cafés, des *magasins*, [R *les halles des* A *et même*] un [A *petit*] dancing [A *même*] – car 20 II époque ! – [A *on y voit*] les halles [A *et le marché,*] et [A *enfin*] l'hôtel de ville. *Celui-ci* [R *renfer renferme*], *à part* les pièces nécessaires *à* [R *l'édilité*] à l'exercice 22 II l'édilité, *contient* une 22 II importante, [R *où*] mémoires 23 II voyages, [R *man*] journaux de bord et manuscrits [A *touchants et maladroits*] de 24 II capitaines, *et* un 26 II souvenirs *de l'amiral Bouvet. Vous allez me demander, si vous l'ignorez,* [A *comme je le soupçonne,*] « *Mais* qu'est-ce que c'est que [R *ce fameux* A *cet*] amiral *Bouvet ?* » *Je l'ignorerais d'ailleurs autant que vous* si 29 II Saint-Servan. *Eh* bien, [R *j'appris* A *voici,*] *l'amiral* Bouvet [R *est* A *était*] un amiral [R *comme* AR *ainsi que* A *et comme*] *beaucoup d'amiraux*, [R *qui*] sans [R *conquérir* A *avoir conquis*] une

L'amiral Bouvet[3] était un amiral parmi tant d'autres, qui sans avoir conquis une gloire universelle comme celle de Nelson, par exemple, contribua dans son temps, le XVIII[e] siècle, à ajouter quelques fleurons à la gloire de la France. Il s'engagea comme mousse à douze ans, conquit ses grades, navigua sous toutes les latitudes, plus particulièrement du côté de l'océan Indien, où il fit la conquête, au nom du roi de France, d'un petit archipel qui porta longtemps son nom. Il découvrit également un nouveau passage, à travers les îles innombrables du même océan, qui par la suite facilita, en l'abrégeant, la course des navigateurs. Quand Dupleix[4] se battit contre les Anglais, quand il leur livra son ultime combat, Bouvet lui apporta son aide, qui fut décisive. Le roi le nomma gouverneur des îles de France et de Bourbon, que les cartes géographiques d'aujourd'hui mentionnent sous le nom d'îles de la Réunion. Il dut revenir en France après la tourmente révolutionnaire. Déçu, semble-t-il, et désenchanté. Les nouveaux régimes reconnaissent rarement, si glorieux soient-ils, les services rendus sous les régimes qui les ont précédés, et ils oublient volontiers les bons serviteurs.

Bref, l'amiral se retira à Saint-Servan, où il était né, – il n'y avait jamais vécu beaucoup – mais il y mourut, à l'âge de quatre-vingts ans. Pendant que la nation l'ignorait, sa ville natale le glorifia. On trouve aujourd'hui son nom dans toutes les

32 II universelle, *par exemple celle de Nelson*, [R *acquit aide, par*] contribua 33 II temps, *qui était* le 33 II siècle, à [R *donner de lustre* A *ajouter à la gloire*] [D *à* S *de*] la France. Il navigua 36 II latitudes, [R *et* A *particulièrement*] du 37 II Indien, [A *où il*] *s'empara*, [A *au nom du roi*] d'un 38 II découvrit *même* un [A *nouveau*] passage [R *à travers le même océan, parmi d'autres îles, qui* AR *inédit* A *à travers les îles*] du même océan [R *qui aida beaucoup* A *par la suite* [R *favorisa*] *facilita en la simplifiant la* [R *marche*] *course*] des navigateurs 41 II Anglais, *il* lui 44 II et Bourbon, *qui forment aujourd'hui les îles* de la Réunion. *À la Révolution, il revint en France.* Déçu 47 II Les *vieux serviteurs, si glorieux soient-ils, perdent* [R *à changer de maîtres.* AR *toujours* A *souvent sous le même régime, perdent plus souvent encore quand le régime change.*] [R *Il* A *L'amiral*] se retira 52 II à *plus* de 53 II ans. *La* nation *l'ignora*[R *-it* A *longtemps, mais*] sa 54 II glorifia. [R *Dans le petit musée qui porte son nom*] *Aujourd'hui* son nom *est mentionné* dans

3. Jean-Baptiste Charles Bouvet de Lozier (ou Lozier-Bouvet, 1705-1786), administrateur des « îles de France » de 1750 à 1763.

4. Voir p. 141, note 12. Dupleix ayant été rappelé en France en 1754, il faut situer peu avant cette date l'« ultime combat » contre les Anglais dont il est question ici.

encyclopédies. C'est ainsi qu'avec le temps, et même parmi l'ingratitude des hommes, une parcelle de justice finit par briller. Empressons-nous d'ajouter : parfois !

À l'époque des Romains, Saint-Servan faisait partie de Saint-Malo. Plus tard, des querelles les divisèrent. Saint-Malo s'entoura de murs, et Saint-Servan, dénudé, fut son faubourg. Dans les attaques, sans protection, le faubourg devait subir le premier choc de l'ennemi, et souvent, nourrir l'envahisseur, qui faisait le siège quasi imprenable de l'altière forteresse de Saint-Malo. Le parent pauvre, qui souffre pour la gloriole du parent riche. La crise passée, une vague reconnaissance qui dissimule à peine son mépris.

Enfin, au XIV^e^ siècle, Saint-Servan se sépara de son parent trop puissant, trop glorieux, trop ingrat, et trop bien défendu. On construisit quelques fortifications, dont la tour Solidor, en réalité une triple tour, que l'on prétend être une merveille de l'architecture militaire. On éleva dans le même temps le fort de la Cité, ce qui empêcha les Anglais d'aller camper à Saint-Servan, sous les murs invincibles de Saint-Malo.

Autrefois rivales, les deux villes sont maintenant alliées, ne serait-ce que pour les besoins du négoce, de la pêche, du tourisme, et peut-être de la bonne conscience. Chacune d'elles possède ses propres avantages : Saint-Malo, son beau visage

---

55 II encyclopédies. [R *C'est ainsi que le* [AR *qu'avec le*] *temps, et même sur la* [AR *cette*] *terre, la* [AR *une parcelle de*] *justice finit par s'imposer.*] // À l'époque <Une flèche renvoie du f. 9 au f. 14, où se trouve cette dernière phrase.> 59 II Saint-Malo. [A *Plus tard*] [D *Des* S *des*] *dissensions* [R *entre*] les *séparèrent.* Saint-Malo 60 II Saint-Servan fut 61 II protection, *elle* devait subir [R *l'arrivée* A *la venue*] *des envahisseurs, et ses conséquences. C'était un peu le cas du* parent pauvre, qui *(subit toutes les avanies)* [A *lève ses* [R *pauvres*] *maigres économies*] *afin de protéger* [D *le* S *la*] [R *nom* A *gloriole*] *du frère* [R *puissant* A *honoré,*] *dans les moments durs.* La crise [R *finie,*] *passée, le frère honoré méprise davantage le parent* [A *généreux et naïf, devenu*] *plus* [R *pauvre* A *misérable*] *encore.* [R [A *Les habitants*] *Saint-Servan*]. *Au* XIV^e^ siècle 68 II glorieux, [R *et*] *trop bien défendu* [A *et trop ingrat.*] *Ses habitants construisirent* quelques 69 II Solidor, *une triple tour en* [R *vérité,* A *réalité,*] *les unes soudées aux autres,* que 71 II militaire. [R *Avant* A *Je n'y connais rien, mais précédant*] *les constructions de Vauban, c'est un titre de noblesse – militaire – peu commun. Ensuite, par crainte encore des Anglais, on* [R *cons*] *éleva le fort de la Cité. // Les deux villes* [R *longtemps* A *autrefois*] *rivales* sont [A *depuis longtemps*] alliées [R *maintenant*], pour 75 II pêche, [A *du tourisme,*] [R *de* A *peut-être de*] la bonne conscience, [R *et du tourisme*]. Chacune 77 II ses avantages 77 II son visage [A *sombre*] de [R *pierre sombre*] granit, *sa beauté* tragique

sombre de granit, son passé tragique, et dans ses eaux, le tombeau de Chateaubriand ; Saint-Servan, son aspect rieur, son aisance et sa verdure, ses plages ensoleillées, et aussi, mais n'est-ce pas là la revanche du sort, dans le petit cimetière d'une de ces petites plages, appelée « Du Rosais », les restes de la comtesse de Chateaubriand, mère du grand écrivain qui fait l'orgueil de Saint-Malo.

Mais il y a gloire et gloire. Celle qui peut vous être attribuée, ce qui est rare, et celle que vous empruntez, qui exige pour le moins une certaine audace. Il suffit parfois de choisir un nom. Ce que fit une diseuse venue naguère au Canada, dont vous avez certainement entendu les chansons au cabaret, sur disques, ou à la radio. Elle prit le nom de la triple tour de Saint-Servan, y ajouta le prénom de Suzy, et voilà, c'est Suzy Solidor[5]. Elle raconte volontiers à ses intimes, et à ses moins intimes, qu'elle est la descendante de vieux corsaires de Saint-Servan. Cela est fort possible, cela ne fait de tort à personne. Une petite (?) légende n'a jamais nui au talent, si talent il y a.

À quinze kilomètres environ de Saint-Servan, c'est la ville de Cancale, que l'on pourrait croire élevée sur le plan vertical, divisée en deux parties. La première, celle de la partie supérieure, se nomme le Bourg. C'est la petite ville française,

79 II son *visage* rieur 80 II verdure, [R *et aussi*] ses plages *faciles*, et aussi, [R *le tombeau*] dans [D *la* S *le*] [R *chapelle d'une*] cimetière 83 II écrivain. // [R *La tour Solidor*] Mais 85 II qui *vous échoit*, ce 86 II empruntez, *ce* qui exige une 87 II audace. *Parfois, il suffit de faire l'emprunt d'un* nom. *C'est ce* que fit [R *la diseuse Suz*] *cette* diseuse *qui est* venue 88 II Canada, *et* dont 89 II chansons, sur 90 II tour, y ajouta 91 II et *cela* [R *fit*] *devint* Suzy 93 II corsaires *malouins, ce qui* est [A *d'ailleurs*] possible. [R *Car* <?>] Une petite légende, *si elle n'aide pas* [A *tellement*] [D *au* S *le*] talent, [R *si*] *à condition* [R *qu'il* A *toutefois que celui-ci*] *existe, ne peut pas* [A *trop*] *lui nuire non plus. // À huit milles* environ 96 II c'est [D *le* S *la*] [R *port de mer* A *petite ville*] de Cancale 97 II croire [R *à deux étages*] *construite* [R *à deux étages* AR *verticalement* A *sur le plan vertical, à deux* [R *parties*] *moitiés*]. [D *Une* S *La*] [R *partie de la ville* A *première*] [D *et nommée* S *se nomme*] le Bourg, [R *qui compte près de six mille habitants* A *et*] *loge au sommet d'une falaise abrupte. Le Bourg possède tout ce que peut offrir une* petite ville française : [D *sa* S *la*] [A *grand'*]place *ornée de* ses attributs classiques, l'église

5. Suzanne Rocher, connue sous le nom de Suzy Solidor, a fait plusieurs tournées au Canada, après 1945. Elle avait à son répertoire des chansons nostalgiques évoquant surtout la mer et les marins (« Escales », « Valparaiso », etc.) ; elle se produisait surtout à l'hôtel Ritz-Carlton de Montréal. Née à Saint-Servan-sur-Mer en 1900, elle est morte à Cagnes-sur-Mer en 1983.

avec tous ses attributs classiques : l'église, la mairie, l'hôtel, et les cafés, ornant la place principale. De cette place, la rue du port descend et plonge à la Houle, qui compose l'autre partie de Cancale. Je dis *plonge*, car la rue dégringole comme un sentier de chèvres au flanc d'une falaise d'une hauteur de plus de quinze cents pieds. Et c'est la Houle qui forme le véritable visage de Cancale. Ses vieilles maisons, soudées à la falaise, font penser à celles de la rue Sous le Fort de Québec. Mais alors que ces dernières font face au fleuve, les maisons de la Houle de Cancale font face à la mer. Le petit port est très animé, et rempli du va-et-vient des barques de pêcheurs. Autrefois, la baie de Cancale fournissait des huîtres fameuses que les gourmets de Paris se disputaient. Des épidémies ont ravagé les bancs de mollusques. On ne les voit plus sur les tables de l'Europe. On en consomme encore sur place, dans les petits caboulots du port, avec du vin sec et blanc. Je dois avouer que je préfère le vin blanc aux huîtres de Cancale. Je n'ai d'ailleurs jamais beaucoup aimé les huîtres françaises, qui n'ont point le goût riche et savoureux de nos huîtres canadiennes. Ceci est une opinion toute personnelle, car je ne suis pas bon juge en ce qui concerne les plaisirs de la gastronomie. Suétone[6], il y a près de deux mille ans, s'exprimait plus poétiquement en disant : « les indicibles délices du palais ».

100 II mairie, [R *les auberges, l'hôtel,* A *l'auberge-hôtel,*] et les *petits* cafés. De 102 II port [R *descend, et sans se jette et* A *plonge*] *littéralement* [R *sur* A *dans*] *cette deuxième moitié, qui s'appelle* la Houle, [A *et*] *qui est en somme le port,* [R *le vrai Cancale*]. Je 103 II dégringole [A *comme un sentier de chèvres*] *le long* d'une 105 II pieds. La Houle *compose le vrai* Cancale 107 II rue [D *sous* S *Sous*] le Fort 108 II maisons de Cancale 109 II est animé, rempli 111 II fameuses, [A *que les gourmets de Paris se disputaient.*] Des 112 II bancs *célèbres, et la production d'aujourd'hui est à peu près nulle.* On *les* consomme sur 115 II avec [R *du* A *un*] vin *blanc, sec et léger.* Je 116 II n'ai jamais 117 II goût *savoureux, riche et plein* de 118 II canadiennes. *Mais* [R *ceci est affaire* A *ce*] *n'est qu'une* opinion 119 II personnelle, *étant fort mauvais* juge *pour ce qui* concerne les plaisirs *et les voluptés* de la *table.* // [R *Et si vous* [AR *me*] *le permettez,*] [D *nous* S *Nous*] *allons maintenant,* [R *faire*] *si vous me le permettez, faire* [A *rapidement*] *le tour des côtes bretonnes.* [R *Nous allons pénétrer dans une Bretagne moins accessible aux*] *Mais avant que vous* [R *m'accompagniez dans* A *consentiez de m'accompagner dans*] *ce petit voyage, la semaine prochaine, je désirais* vous citer *cette très belle* page d'Anatole Le Braz, le plus breton des écrivains français : <fin de II>

6. Nous n'avons pu identifier cette brève citation, sans doute tirée des *Vies des douze Césars.*

Puisque nous voyageons en Bretagne, permettez-moi de vous citer une page d'Anatole Le Braz[7], le plus breton sans doute des écrivains français :

> La Bretagne, dans notre organisme géographique, symbolise l'élan suprême de la France, et l'on pourrait autant dire : de l'Europe vers l'Occident. Elle est proprement une terre d'Ouest, voire de Far West, un pays du soir, une Hespérie. Ses promontoires avancés retiennent les derniers adieux du soleil quand il achève de sombrer dans les lointains de l'Atlantique. Là est une de ses originalités essentielles et, je crois bien, le plus pénétrant de ses charmes. Nulle part ailleurs – sauf peut-être en Irlande –, ne se savourent avec plus de suavité les solennelles mélancolies du couchant ; nulle part ailleurs ne se déploient, avec une grâce plus captivante ou une majesté plus grandiose, les prestiges du mirage occidental qui a de tout temps exercé une attraction si impérieuse sur les migrations des peuples et la marche des civilisations.
>
> Enfoncée comme un coin de pierre au cœur de l'Océan, la forte et massive péninsule bretonne constitue dans cette direction la borne ultime du vieux monde. Elle est une fin des terres, un « finistère ». Où la Bretagne s'arrête, la mer, la vaste mer commence. [...] Sur plus de quatre cinquièmes de son pourtour la mer l'enveloppe, Manche ou Atlantique[8]. Et elle ne se contente pas de l'envelopper ; elle l'embrasse, l'étreint, parfois la caresse, plus souvent la rudoie. Ce n'est pas sans motif que l'appellation de « Mer Sauvage » revient si fréquemment dans la nomenclature locale. La Bretagne a pour fonction héroïque d'affronter cette sauvagerie tantôt déchaînée, tantôt sournoise, et d'amortir l'effet de ses violences ou de ses ruses : elle est le grand brise-lames français. C'est une tâche dont elle s'acquitte glorieusement et modestement depuis des séries de siècles, non sans dommage. Les blessures qu'elle porte à ses flancs, les débris qui jonchent ses grèves, suffisent pour en témoigner. De là ces balafres profondes, creusées au vif de ses entrailles, « Gouffres » où gîtent des monstres de légendes, « Enfers » d'où s'élèvent des plaintes de damnés ; [...] de là aussi, – dans un autre domaine – ces mythes de villes englouties, Ker-Is, Islente, Occismor, que l'imagination populaire se représente encore intactes sous les eaux, dont elle entend, par les nuits calmes, sonner les cloches, toujours vivantes, et dans la résurrection de qui elle s'obstine à croire avec cette indomptable confiance en l'avenir qu'au moyen âge on avait baptisé : « l'Espoir breton ».

7. Anatole Le Braz, Introduction au Guide bleu *Bretagne*, p. XIX.

8. Note de Le Braz : « La Bretagne a environ 1200 kilomètres de côtes pour une superficie totale de 26 800 kilomètres carrés. »

89 : LA BRETAGNE (3)[1]

1952-06-16, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

En quittant Dinard, deux routes conduisent à Saint-Brieuc. La première est une route nationale, qui passe par Plancoët et Lamballe. C'est la plus courte, et la plus belle, dans le sens de la grande voirie. Elle se dirige directement à travers les terres, et convient aux voyageurs pressés, à ceux qui préfèrent la vitesse à la beauté du paysage, ou qui désirent tout simplement ménager les pneus de leur voiture. La deuxième route longe sans cesse la côte, c'est le chemin des écoliers, qui nous offre la griserie continue de la mer. Si vous me le permettez, nous allons choisir cette dernière.

À quelques kilomètres à peine de Dinard, voici Saint-Lunaire[2], plage magnifique bordée de beaux arbres. On y voit

VARIANTES : I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. Le-Blanc, 6 f. II : Manuscrit incomplet de 15 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 15 en marge supérieure droite sous le titre « En Bretagne », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement (BNQ).

4 II *Deux* routes conduisent *de Dinard* à Saint-Brieuc 6 II courte, [A *la plus directe,*] et 6 II belle, *au sens* de la voirie. [R *Mais*] [D *elle* S *Elle*] [R *pousse*] *s'enfonce* directement 8 II terres, [R *elle* A *et convient*] [D *Aux* S *aux*] voyageurs pressés, [R *ou* A *ou à*] ceux qui [R *ont le souci*] préfèrent 9 II qui *veulent* tout 11 II longe la côte accidentée, *et* nous offre [R *d'admirables spectacles.*] la griserie [A *continuelle*] de la mer. [A *C'est celle-ci que nous allons choisir.*] // À 14 II Dinard, *c'est* Saint-Lunaire, une [R *petite*] plage 15 II On y *trouve* de

1. Les douze premiers et les deux derniers paragraphes de cette émission ne figurent pas dans HMH. Les paragraphes 13, 14, 15 et la première phrase du seizième ont été publiés sous « Dinard », p. 46-47.

2. Pour Saint-Lunaire, Saint-Briac, Lancieux et Saint-Cast, Grandbois s'inspire du Guide bleu *Bretagne,* p. 93-102.

de jolies villas claires, un charmant casino, et en retrait, formant contraste, le vieux bourg, plus que millénaire, dont la place principale se nomme le Pilori. C'est un terme qui n'inspire pas précisément la frivolité, et qui évoque plutôt les rigueurs du moyen âge.

La place du Pilori est d'ailleurs entourée de vieilles maisons de granit sombre que domine une église à portail gothique.

Saint-Lunaire tient son nom d'un moine venu d'Irlande, au VI^e^ siècle, dans le but de convertir à la foi catholique les Bretons, qui s'adonnaient au druidisme. L'histoire ajoute que sa mission obtint d'éclatants succès.

Sur une petite péninsule, à la pointe extrême de Saint-Lunaire, se trouve une grotte au nom charmant : la grotte des Sirènes. Celles-ci, racontent les légendes de l'endroit, savaient attirer, comme toutes les sirènes, par des chants mélodieux, les marins imprudents et naïfs, que l'on ne revoyait jamais plus. La grotte est tapissée de sable fin, argenté, et ses parois granitiques sont lisses, noires et lustrées comme le dos d'un phoque. J'ai visité la grotte, je n'y ai pas aperçu de sirènes, mais deux dames américaines sur le retour qui prenaient des photographies en glapissant d'une voix plus nasillarde qu'il ne convient vraiment. Hélas, les chants mélodieux ne conviennent plus à notre époque, ils se sont tus, sont allés rejoindre « les neiges d'antan ».

En quittant Saint-Lunaire, et longeant toujours la côte, on atteint Saint-Briac[3], petite station balnéaire possédant égale-

16 II retrait, [A *formant un ravissant contraste,*] le 17 II bourg, *datant de plus d'un* millénaire 18 II pas la 19 II évoque *tout de suite* les 20 II âge. *D'ailleurs la place est* entourée 22 II sombre, *rangés autour d'une* église 22 II gothique. Saint-Lunaire 24 II convertir *les adeptes du druidisme* [A *au catholicisme*] L'histoire *veut qu'il* obtint 26 II succès. // *À la pointe extrême, sur une petite péninsule,* [R *de granit,*] *l'on visite* une 29 II l'endroit, *attiraient,* comme 31 II imprudents, que 33 II lisses, [A *sombres*] *et luisantes* comme *la peau* d'un 33 II phoque. *Je n'y ai* [A *pas*] *aperçu* [R *aucune* A *de*] *sirène,* mais *une couple de vieilles* américaines qui 36 II convient [A *vraiment.*] Hélas 37 II mélodieux [A *ne conviennent guère à notre époque. Ils*] se 38 II rejoindre les neiges d'antan. // En 40 II et *toujours en longeant* la côte, on [R *arrive à* A *atteint*] Saint-Brieuc, *une autre* petite 41 II balnéaire, *également muni d'un ancien* bourg

3. Grandbois écrit *Saint-Brieuc*, confondant ce nom avec celui du saint qui a évangélisé Lancieux (voir Guide bleu *Bretagne*, p. 96). On attribue à saint Briac la fondation de Saint-Briac et de Bourgbriac.

ment son vieux bourg, qui fut également évangélisé par un moine irlandais. Après avoir terminé son œuvre, le religieux se dirigea vers le sud-ouest du pays, où il fonda une abbaye, dans un endroit qui porte encore son nom, Bourbriac. On lui a élevé un mausolée qui est devenu un lieu de pèlerinage. On attribue au saint de nombreux miracles, et on l'invoque plus particulièrement pour la guérison des maladies nerveuses.

C'est ensuite Lancieux, autre petite plage charmante, qui fut évangélisée par saint Brieuc. Tout le long de cette côte, la plupart des petites villes et villages furent christianisés par des religieux d'Irlande. C'est qu'à cette époque une multitude d'émigrés venus des îles Britanniques, et fuyant les persécutions anglo-saxonnes, vinrent se réfugier en Armorique. Des religieux, des prêtres, des évêques les accompagnaient. Et je cite ici une page de l'historien B. A. Pocquet[4] :

> Un événement capital avait commencé de se produire et qui allait renouveler la face de l'Armorique : le débarquement, sur ses côtes, d'un envahisseur venu, cette fois, d'outre-mer et apportant aux peuplades de l'extrême ouest sa civilisation originale. C'étaient des Bretons, habitants de la Grande-Bretagne, fuyant leur île asservie aux Angles et aux Saxons, fils de la Germanie. Ils cherchaient à l'extrémité occidentale de la Gaule un refuge et la sauvegarde de leur liberté.
>
> Leur nombre était tel, leurs vagues réitérées se répétèrent si fréquemment pendant quelque deux siècles (du milieu du v^e^ siècle au vii^e^) qu'ils en vinrent à submerger les populations indigènes préalablement raréfiées et ruinées par les désordres intérieurs, dépourvues d'ailleurs de tout appui militaire de la part de l'empire romain évanescent.

---

42 II évangélisé, *au vi^e^* siècle, par un *autre* moine irlandais. *Le religieux, après avoir terminé sa mission,* sc *rendit à* un 45 II Bourbriac, *où il* [R *mourut*] *fonda une abbaye. Son nom est demeuré célèbre dans* [R *la* A *cette*] *région, et des pèlerins viennent prier au pied du mausolée qu'on lui a élevé.* On *lui* attribue de 47 II l'invoque particulièrement 50 II fut *évangélisé,* [R *par Saint*] *toujours au vi^e^* siècle, par saint *Sienc* <?>. *J'ajouterai que le saint homme était, lui aussi, irlandais, et tout* le long 50 II côte, *la Côte d'émeraude,* [D *les* S *la*] [A *plupart des*] petites 52 II d'Irlande. *La liste de ces saints hommes est longue, et* [R *beaucoup*] *comme vous le constatez, beaucoup d'entre eux ont laissé leurs noms sur la carte géographique.* De

4. B.-A. Pocquet du Haut-Jussé, « Histoire sommaire de la Bretagne », Guide bleu *Bretagne,* p. xxxiv-xxxv. Nous indiquons par le sigle habituel deux passages omis par Grandbois et rétablissons les alinéas et la ponctuation de Pocquet.

Accueillis en frères, les infortunés Bretons s'installèrent tout à leur aise. Ces hôtes, qui allaient donner leur nom au pays sur lequel ils s'implantaient, étaient d'ailleurs des Celtes et des chrétiens comme les Gallo-Romains. Dans la grande île de Bretagne où ils avaient été incorporés à l'Empire, les Bretons n'avaient pas été assimilés par l'ambiance latine au même degré que les Gaulois. Ils n'avaient pas adopté la langue de Rome et, s'ils avaient embrassé le christianisme, ils lui avaient imprimé un caractère bien distinct de celui qu'il revêtait uniformément dans l'empire d'Occident.

Les Francs, héritiers des Romains en Gaule, virent d'assez mauvais œil cette pénétration qui risquait de contrarier la leur. Elle posait devant eux un problème qu'ils ne surent pas résoudre avant le IX^e^ siècle.

Pendant cette[5] période d'attente le sol de la Bretagne actuelle se trouva partagé en deux zones [...].

On ne saurait préciser si cette répartition correspondait à des phases de l'immigration ou à des différences d'origine des réfugiés provenant de tel ou tel canton du pays de Galles ou du Cornwall britannique, ou encore, s'ils résultaient de regroupements formés sur le continent.

Un cadre plus étroit mais plus stable, car il a duré jusqu'à nous, était celui de la paroisse bretonne, *plebem, plou*, habitée par les ouailles orientées vers le même sanctuaire et dispersées sur un territoire autour de la résidence du moine, leur premier évangélisateur. Sa religion aux formes originales était le lien de ce peuple morcelé. Son seul clergé, c'étaient les ascètes formés dans des monastères où se combinait la vie cénobitique avec la vie érémitique et d'où essaimaient les apôtres qui prêchaient dans les campagnes.

Ce peuple venu[6] de la mer n'était pas un peuple de marins. Ses *plous* ne s'établirent pas sur la côte, mais à une petite distance sur le plateau. [...]

La vie rurale faite de pauvre culture et de maigre élevage domina chez cette race dure au travail, frugale, timide, nourrie de rêve et d'idéal, incapable de subir le joug d'une main étrangère.

Du VI^e^ au VIII^e^ siècle, la poussée des nouveaux venus vers l'est s'accentua, elle menaça la région gallo-romaine de la péninsule. Cette pression résulta de la surabondance de la natalité comme de la tentation de gagner des terrains plus fertiles. L'expansion ethnique précéda la conquête politique. La race bretonne pénétra largement sur le territoire des comtés francs.

5. Pocquet : cette *phase* d'attente.

6. Pocquet : venu *par* la mer.

De Lancieux, nous nous dirigeons vers Saint-Cast[7]. C'est toujours le même admirable paysage, des plages innombrables, petites ou grandes, abritées, protégées par de longues pointes de roc qui les encadrent, et sur lesquelles viennent inlassablement se briser les vagues de la mer.

Le compagnon avec qui je faisais ce petit voyage ne cessait de s'exclamer. C'était un ingénieur qui vivait en France depuis quelques mois à peine. Je l'avais rencontré à Dinard, où nous habitions le même hôtel. Il était Polonais, de sang juif. Nous avions à peu près le même âge. Son histoire était celle de milliers de ses compatriotes. Il avait dû quitter Varsovie à la hâte, puis après avoir réussi de rejoindre l'Allemagne, il avait été interné dans un camp de travail obligatoire, et nous savons ce que cela veut dire. Il s'en était évadé, avait pu passer en France. Ces départs, ces fuites précipitées, ces évasions n'avaient naturellement pas contribué à lui fournir une philosophie très souriante vis-à-vis de la marche de l'univers, et du comportement des hommes. Il avait fini par trouver, à Dinard, un maigre emploi comme ingénieur électricien. Il était nostalgique, nerveux.

Le paysage breton l'enchantait. Il voyait les pêcheurs, les paysans, les petites auberges des villages, les touristes insouciants, et disait :

– Se peut-il que des gens soient assez favorisés par le sort pour vivre dans la paix véritable, et profiter en même temps de toute cette beauté !

113 II vers [R *Saint-Cast* AR *Matignon* A *Saint-Cast.*] C'est 114 II plages *nombreuses,* petites *et* grandes, [R *sauvées de la monotonie par des pointes de roches granitiques que* A *abritées par de longues pointes de rocs qui les encadrent, rocs et sur quoi*] *vient battre* la mer 120 II peine. [A *Je l'avais rencontré à Dinard, où nous habitions le même hôtel.*] Il 121 II de *race juive.* Il 123 II hâte, *avait rejoint* l'Allemagne, [A *où il avait goûté du camp de concentration. Il s'était évadé,*] *puis avait réussi d'entrer* en France. *Toutes* ces fuites précipitées, *devant les menaces et les sévices des nazis,* n'avaient [A *naturellement*] pas 128 II lui *donner* une 129 II souriante [R *de* A *concernant*] la marche [R *du monde* A *de l'univers.*] Il avait *trouvé,* [A *à Dinard,*] un [R *petit* A *maigre*] emploi 131 II électricien *à Dinard.* Il était *inquiet,* nostalgique *et* nerveux. Le 133 II l'enchantait. Il *répétait sans cesse* : « Se 137 II vivre [R *en* A *dans la*] paix [A *véritable,*] et *dans* [R *cette* A *une telle*] beauté

7. Plus précisément Saint-Cast-le-Guildo.

Il songeait à sa famille, dont il n'avait aucune nouvelle depuis son départ de Pologne. Quand je le quittai, il m'écrivit régulièrement. Jusqu'à l'invasion de la France par les Allemands. Dans ses lettres, il se montrait de plus en plus angoissé, de plus en plus désespéré. Il disait que c'était la fin de la culture et de la civilisation européennes, qu'une ère de barbarie sans pareille allait régner sur le monde entier. Et il ajoutait :

– Et même sur les Amériques. L'Europe n'est que le début, le commencement !

Puis ce fut, brusquement, le silence total. Si les Allemands l'ont repris, ce qui est probable, car leur police était fort bien faite, j'imagine qu'il a dû disparaître dans quelque four crématoire. Car son état d'évadé, et la race à laquelle il appartenait, ne plaidaient guère en sa faveur. Des dizaines de milliers de personnes ont été exécutées pour beaucoup moins que cela.

Un chemin vicinal, plutôt cahoteux, nous conduit maintenant à Saint-Cast, une autre station balnéaire située à la pointe d'une autre presqu'île. Évangélisée par saint Cado – dont le mot Saint-Cast est la déformation – la petite ville se divise en quatre quartiers principaux, selon les guides touristiques, qui ont sans doute raison, mais que je trouve trop méticuleux. Pour ma part, je la séparerais en deux parties très distinctes : la première, habitée par les sédentaires, par les indigènes – sans péjoration – de l'endroit, et la seconde, fréquentée par les estivants qui vont y passer, avec leur famille, les vacances de l'été.

---

140 II depuis *deux ou trois ans*, [AR *et s'inquiétant naturellement.* A *Plus tard*], il 141 II l'invasion *allemande.* [R *Ensuite, ce fut le silence.*] Dans 143 II désespéré. *Puis ce fut le silence complet. Je crains fort* II <Variante encerclée, pour indiquer soit un déplacement, soit une rature.> 143 II la [A *culture et*] civilisation 144 II sans *nom s'ouvrait pour l'humanité.* Puis 148 II silence [R *complet* A *total.*] *J'imagine qu'il a dû disparaître dans quelques fours crématoires,* [A *si les Allemands l'ont repris, ce qui est possible*] [R *Et* A *Car la police* [R *allemande*] *étant bien faite.*] *Son* état d'évadé, et la [R *nationalité* A *race*] à 152 II ne [R *durent point*] *ne durent point plaider* en sa faveur. // [R *Saint-Cast* AR *Nous dirigeons vers est*] Un[R *-e*] [R *route* A *chemin*] vicinal[R *-e*] plutôt [D *cahoteuse* S *cahoteux*] [A *nous*] conduit à 155 II à [R *la pointe* A *l'extrémité*] d'une presqu'île. [R *Deux grandes plages, au sable*] *Saint-Cast,* [R *une déformation du*] *que l'on appelait autrefois Saint-Cado,* [R *qui fut un*] *célèbre évangélisateur venu en Bretagne à la même époque, c'est-à-dire au* VI^e^ *siècle,* que les moines dont je viens de vous [R *mentionner les* A *citer quelques*] *noms, Saint-Cast* [R *est divisé en* A *comprend*] quatre [R *parties* A *divisions, parties ou quartiers principaux.*] [R *La partie*] *La plus ancienne,* [A *qui est*] *le vieux bourg,* conserve *ses* rues [A *étroites*] pavées

Deux superbes plages sont à leur disposition, qui peuvent compter parmi les plus belles de Bretagne. On y voit des hôtels, un casino, des villas bourgeoises, des tennis, et même un terrain de golf. Le vieux bourg conserve des rues étroites pavées de cailloux ronds et bordées de maisons austères. Mais c'est là, il va sans dire, que bat le cœur véritable de Saint-Cast, village breton.

168 II maisons *grises. Puis il y a l'Isle Saint-Cast, le plus populeux* <fin de II>

90 : LA BRETAGNE (4)[1]

1952-06-23, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Avec mon ami l'ingénieur polonais, de qui je vous parlais la semaine dernière, nous quittons Saint-Cast pour aller contempler l'un des beaux paysages du monde, beau dans le sens de la force et de la fureur de l'océan. Ici, je dois dire tout de suite que l'on a attribué la palme du plus beau visage du monde à beaucoup de paysages devenus classiques qui le méritent sans aucun doute, mais chacun dans son genre : la baie de Naples, la baie de Rio de Janeiro, la baie d'Along, fantomatique, irréelle, semée d'îlots hallucinants, la baie du Mont-Saint-Michel, romantique et dangereuse, le spectacle du fleuve Saint-Laurent, vu de la terrasse de Québec. Au vrai, chacun de ces visages du monde possède sa propre beauté, son caractère uni-

VARIANTES : I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 32 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 32 en marge supérieure droite sous le titre « Visages du monde » en p. 1 et *V. du M.* en p. 2 (BNQ).

4 II ami polonais, *toujours nostalgique, dont* je vous *ai parlé* la 5 II aller *admirer* l'un des [D *plus* S *beaux*] paysages 6 II monde, [A *beau*] dans 7 II l'océan. *On* a [R *attribué* AR *accordé* A *donné*] *le titre de* plus 9 II paysages [A *classiques*] qui le *méritaient* sans doute, [A *mais*] chacun 11 II Naples, [D *la* S *le*] [R *vue* A *spectacle*] *du fleuve* [A *et de l'île d'Orléans, des côtes de Lévis et de Lauzon, vu*] *de la terrasse de Québec, la* [R *ville* A *baie*] *de Rio de Janeiro, la baie d'Along, fantomatique, irréelle, semée d'ilôts hallucinants, la baie du Mont-Saint-Michel, romantique et dangereuse.* [R *Mais*] Au 15 II visages possède sa *beauté propre*, son

1. À l'exception de quelques courtes phrases isolées et du passage indiqué plus bas, le texte de cette émission a paru, avec déplacements, dans HMH, p. 47-51.

que, et personne n'a encore trouvé le secret qui pût établir leur supériorité respective, leur accorder des points, un rang, comme à l'examen que les professeurs jugent pour les écoliers. Il arrive aussi que certains préfèrent la Vénus de Milo à la Joconde, le Temple du Ciel de Pékin à Saint-Pierre de Rome, et c'est parfaitement leur droit. À mon modeste avis, l'erreur, l'excès, c'est de prétendre que ceci, ou cela, est indéniablement la plus belle chose du monde. Car le monde est rempli de très belles choses, et l'existence d'un être n'a pas la durée suffisante pour pouvoir les goûter pleinement, en épuiser la grandeur. On doit limiter nécessairement ses voyages, ses goûts, ses activités, ses admirations. Comme les amateurs de belles femmes ne peuvent connaître toutes les belles femmes. À ce propos, un peintre qui eut beaucoup de succès, André Favory[2], me disait :

– On me reproche souvent de ne peindre que le même type de femme. (Favory peignait des femmes blondes, parfois rousses, toujours potelées, aux chairs nacrées et dorées, il était un disciple de Rubens et un émule de Renoir.) Mais c'est qu'il me faut approfondir ce type qui ne cesse lui-même, selon la lumière, l'âge, le modèle, la saison, de varier à l'infini. J'ai beaucoup voyagé en Italie. Le type florentin m'exaltait. Mais il m'eût fallu m'y consacrer entièrement, et changer toute ma couleur. Je m'en tiens à mes blondes et à mes rousses.

Pour accomplir l'œuvre qu'un artiste rêve de faire, il lui faudrait dix, quinze vies d'hommes. Il commence à peine de saisir quelques secrets de son métier qu'il meurt. Un autre

16 II et *l'on* n'a *pas* encore [R *établi* A *trouvé*] le *barême* qui 16 II établir *la valeur esthétique* [A *et lui accorder des points, un rang, comme aux écoliers*] *comme* [R *l'on mesure une* A *et une mesure, comme une*] *corde de bois. Ainsi*, certains 20 II Pékin à [R *Notre-Dame de Paris* A *la basilique*] Saint-Pierre 21 II droit. *L'erreur, l'excès,* [A *à mon modeste avis,*] c'est 23 II rempli de belles 25 II pleinement, [A *en épuiser la grandeur.*] On 26 II limiter [A *nécessairement*] ses voyages 26 II goûts, *ses admirations, ses activités.* Comme 27 II femmes. *Un peintre,* [A *André Favory, qui eut beaucoup de succès* AR *mais qui est mort très jeune,*] me *racontait* : « On 30 II reproche *parfois* de 31 II femme. (*Il* peignait 32 II potelées, [A *aux chairs lumineuses,*] *c'était* un 35 II l'âge, [R *la personne,* A *le modèle,*] de 35 II l'infini. [R *Dans ma jeunesse,*] J'ai 36 II Italie. [D *Les* S *Le*] [A *type*] florentin[R *-es*] m'[D *exaltaient.* S *exaltait.*] Mais 37 II entièrement. [A *Je m'en suis tenu à mes femmes blondes et rousses.*] Pour 39 II accomplir *toute* l'œuvre 40 II d'hommes. [D *On* S *Il*] commence 40 II peine [D *à* S *de*] saisir [R *les* A *quelques*] secrets 41 II métier [R *quand* A *qu'*]il [A *lui*] *faut mourir. Puis un* autre

2. Voir, sur ce peintre, p. 219, note 4.

recommence, avec le même point de départ, c'est-à-dire dans l'ignorance complète. Les hommes de science, les législateurs, les politiques sont plus favorisés que nous, ils profitent des données acquises, des notions éprouvées, des lois fondamentales. Un étudiant en astronomie n'a pas à redécouvrir la Lune, Mars, Vénus ou Jupiter. L'historien n'a pas à réinventer la bataille des Thermopyles ou la défaite de Waterloo. Nous, les peintres, nous devons chaque fois recréer notre propre palette. Il y a sans doute les écoles. On y enseigne l'abc du métier, les rudiments, quoi ! Après l'école, chaque artiste digne de ce nom si galvaudé doit chercher sa voie. Très peu d'entre nous la trouvent. Question de courage, de talent, bien sûr. Aussi de chance. Mais selon moi, de *Temps*. Je te le répète, pour un artiste doué, et qui travaille, il lui faudrait des centaines d'années pour parfaire l'œuvre totale, pour boucler parfaitement sa boucle !

Ainsi s'exprimait Favory, dans son petit atelier de la banlieue de Paris, situé au fond d'une cour ensoleillée, fleurie de roses grimpantes et de glycines. Il ajoutait :

– Si Rembrandt, Rubens, Raphaël, Léonard de Vinci, et ce Dante que tu aimes tant, avaient vécu jusqu'à nos jours, quels enseignements, quels chefs-d'œuvre, quelle beauté, la face du monde en aurait été changée certainement.

André Favory peignait très rigoureusement, comme avec rage et comme possédé par quelque démon, et sa couleur était somptueuse. L'ironie du sort voulut que cet homme, ne vivant que pour son art, déplorant la fragilité de la condition humaine et les limites habituelles du temps, mourût en pleine réussite, alors que les fervents de la peinture, les collectionneurs, les marchands de tableaux et les directeurs de galeries d'art et de

42 II départ, [A *c'est-à-dire l'ignorance complète.*] Les 43 II législateurs sont 47 II Mars [R *ou*] Vénus [A *ou Jupiter.*] *Et* l'historien 48 II Thermopyles. Nous 49 II devons *recréer, chaque fois,* notre 50 II écoles. [R *Mais*] On 50 II l'abc, les rudiments. Après 51 II nom, [R *qui a été*] si 52 II sa *propre* voie. [R *Et la trouver*] Très 53 II Question *de chance,* de talent *aussi,* bien sûr. *Mais aussi, de temps.* <« de temps » souligné> Je 54 II répète, [A *et ceci*] pour 55 II doué, il 56 II boucler [A *parfaitement*] *la* boucle 58 II Paris, [R *qui* A *lequel*] *était* situé 58 II cour *fleurie de glycines* [A *et de roses trémières.*] *Il* peignait très *vigoureusement,* [A *comme avec rage,*] *à larges coups,* et *ses couleurs étaient d'une* somptueuse *richesse.* L'ironie 66 II homme, déplorant 68 II limites du 69 II que les *amateurs,* les marchands de tableaux, *les* musées

musées se disputaient ses toiles. Il atteignait à peine ses quarante ans[3].

Mais nous revenons en Bretagne, et nous allons voir l'un de ses plus beaux visages, aussi l'un des moins connus des voyageurs, qui s'appelle le cap Fréhel[4]. Du sommet du cap, dominé par une tour carrée, de granit il va sans dire, l'on peut apercevoir par temps clair – et très particulièrement au cours des mois de septembre et d'octobre – , une grande partie du littoral breton, l'île de Bréhat, et l'île de Jersey. Le cap Fréhel s'avance au-dessus de la mer comme l'orgueilleuse proue d'un vaisseau géant. Et sa falaise plonge à pic dans l'océan. Quand celui-ci n'est pas trop agité, il faut admirer la falaise à bord d'une barque ou d'un petit bateau. Alors l'on peut voir une immense paroi multicolore, striée par les verts du porphyre et le bleu ardoise des schistes, mais dont l'ensemble est cependant dominé par la couleur pourpre. Des milliers d'oiseaux de mer ne cessent de tournoyer, de crier au flanc de la falaise[5]. Comme autour de la fameuse Roche Percée de Gaspé. Une énorme pointe de granit penchée sur l'abîme, nommée la Grande Fauconnière, à l'aspect d'une tour médiévale qui s'effondrerait, semble solliciter plus particulièrement le va-et-vient de ces oiseaux, mouettes, goélands, courlis, etc. Je n'ai pas revu le cap Fréhel depuis la dernière guerre. On m'a rapporté que les

71 II disputaient [D *les* S *ses*] toiles. Il [R *avait*] atteignait à peine quarante 72 II ans. // [A *Malgré*] *Cette digression,* [R *me ramène* A *nous revenons*] *à l'un des* beaux *paysages du monde, et* des moins connus, qui 76 II carrée, [R *en* A *de*] granit [A *il va sans dire,*] l'on 77 II particulièrement *dans le* cours [D *de* S *des*] [A *mois de*] septembre 78 II une partie 79 II breton, l'île de *Jersey* et l'île de *Bréhat.* Le cap [A *Fréhel*] [R *forme*] s'avance, *dans* la mer comme [R *la proue* A *l'orgueilleuse proue*] d'un *immense navire,* [R *et* A *où*] sa 81 II pic, [A *verticale,*] *d'une hauteur de plus de deux cents pieds. Mais l'on peut admirer davantage le cap de la mer même.* [A *Alors,*] *C'est* une 84 II multicolore, *où la couleur rouge domine,* [R *mais qui est*] *striée par le vert du porphyre et le bleu ardoise des schistes.* Des 87 II tournoyer, [A *de crier,*] au 88 II autour [D *du* S *de*] [A *la fameuse*] Roche[R *-r*] Percé[A *-e*] de Gaspé. Une [R *pointe* A *énorme pointe*] de granit, [R *non*] penchée sur *la* mer, *et que l'on nomme* la 89 II Grande Fauconnière, [R *et*] *qui a* l'aspect 90 II médiévale, semble 91 II particulièrement *la présence* de ces oiseaux, *courlis, mouettes, goélands,* etc. // Je

3. En fait, Favory mourut âgé de 49 ans.

4. Pour les descriptions du cap Fréhel, des Sables-d'Or-les-Pins, d'Erquy et de Pléneuf, Grandbois s'inspire du Guide bleu *Bretagne*, p. 103-108.

5. Le passage qui suit, jusqu'à « [...] toutes ces amours ? », ne figure pas dans HMH.

Allemands y avaient élevé des fortifications très importantes, lesquelles furent néanmoins détruites par les bombardements alliés. Toute la région a souffert énormément de la guerre. Les ajoncs et les bruyères qui tapissaient la lande conduisant au cap, et qui apportaient un charme mélancolique et puissant, ont été brûlés jusqu'aux racines. Et le sol des côtes bretonnes, plutôt maigre en humus, favorise difficilement les pousses nouvelles. La guerre moderne a réussi d'un coup, à elle seule, de remplacer les sept plaies légendaires d'Égypte, et l'obus fait de l'invasion des sauterelles, pourtant terrible en pays nord-africain, une plaisanterie qui n'est même plus bonne à impressionner des enfants de sept ans. C'est ainsi que nous progressons dans la voie triomphale de notre civilisation, dont nous sommes si fiers.

Après avoir quitté la cap Fréhel, il suffit de poursuivre la côte accidentée pour atteindre les Sables-d'Or-les-Pins – quel nom ravissant ! – mais dont les principaux bois de pins, les pinèdes, ont été détruits également par les bombardements. La plage de Sables-d'Or est longue de deux kilomètres, et fait la joie des familles, car sa pente est lente et douce, sans fosses périlleuses. Il y a là un petit casino tout à fait gentil, convenant à des bourses qui ne sont point celles des Rothschild ou des Rockefeller, et où les jeunes filles dansent sous l'œil vigilant de leur maman jusqu'à des heures extravagantes, ce qui veut dire dix heures ou dix heures et demie du soir. Pour les galas d'exception, certains samedis, ou le 14 juillet, cette licence effrénée

---

94 II avaient *construit* des fortifications importantes, *qui* furent *bombardées et incendiées lors de l'invasion alliée.* [A *Toute*] *La* région a *beaucoup* souffert *également* [R *de la guerre,*] *car* [R *ce pays de landes*] *les* ajoncs 97 II tapissaient la *petite* lande, et qui *en* [R *faisaient* A *fournissaient*] *le* charme mélancolique et *charmant*, ont été brûlés, [A *m'a-t-on dit,*] jusqu'aux 99 II côtes *de Bretagne*, plutôt [R *avare* AR *rare* A *mince*] en humus, [R *ne*] favorise 100 II nouvelles. [D *Les* S *La*] *guerres* [R *actuelles ont* A *moderne a*] réussi 101 II coup, [A *et à elle seule,*] *à* remplacer les [A *sept*] *légendaires plaies* d'Égypte, et l'obus *a* [R *rendu leur sauterelle*] fait de [A *l'invasion des*] sauterelle[A *-s*], [A *pourtant terrible au pays africain,*] une plaisanterie *bonne* [R *tout au plus* A *qui n'est même plus bonne*] *à effrayer* des enfants de *six* ans 106 II la *marche* triomphale de [R *la* A *notre*] civilisation. // Après 108 II de *suivre* la 109 II quel *joli* nom ! – mais dont *la pinède* [A *principale*] *a* été, [A *elle aussi,*] *dévastée par la guerre.* La 113 II est *uniforme* et 116 II Rockefeller, [A *et*] où [R *l'on danse*] les 116 II vigilant *des mamans,* jusqu'à 117 II extravagantes, *c'est-à-dire* [A *des*] dix heures ou [A *des*] dix heures et demie. *Par les soirs extraordinaires,* – certains samedis, [D *et* S *ou*] le 14 juillet, – *cela* peut *aller* jusqu'à minuit, *mais c'est très exceptionnel.* Il

peut se poursuivre jusqu'à minuit. Il se fait alors une forte consommation de citronnade et d'orangeade, alors que leurs parents sirotent avec précaution un blanc sec.

Des collines entourent Sables-d'Or-les-Pins, qui sont en réalité des dunes. On y trouve une promenade appelée La Ronde des Bois d'Amour – quel autre joli nom ! Il y a aussi le Parc de Diane. C'est un jardin fleuri, candide et toujours verdoyant, ombragé et parfumé par les quelques pins que la guerre a oublié de détruire. J'y ai vu un banc de bois, plutôt vermoulu, tailladé de coups de couteaux : initiales entremêlées, généralement situées au centre d'un cœur. Que sont devenus tous ces baisers, toutes ces amours ?

Nous suivons toujours la côte. Et je ne veux pas vous paraître monotone en vous décrivant ces stations balnéaires, ces bourgs, ces villages qui se ressemblent tous, chacun possédant cependant sa couleur, sa particularité. Il y a Erquy, avec une plage longue de six kilomètres, de très beau sable dur, coupée par des langues de rochers abruptes, qui abrite un port de mer minuscule, mais d'un très réel pittoresque, car l'on y voit peu de bateaux de plaisance, la mer étant plutôt violente, et les belles amies des millionnaires préfèrent les croisières de la Méditerranée ou de l'Adriatique qui sont, dans la belle saison, parfaitement inoffensives et qui leur permettent de jouer au vieux loup de mer, le calot de marin posé gaillardement sur des cheveux blonds ou bruns, une coupe de champagne ou un verre de martini très sec à la main, sans les dangers de la nausée,

---

120 II une *grande* consommation *d'orangeade et de citronnade. Et peut-être* [R *une bouteille* A *de quelques bouteilles*] *de vin blanc, pour les parents.* Des 124 II promenade, *que l'on nomme* la 124 II La Ronde des Bois d'Amour. » *Quelle* [A *autre*] *jolie expression !* [R *encore ! On Ex*] *l'on peut reconnaître que ce petit coin de Bretagne, ignoré de la plupart des voyageurs, possède le sens des appellations charmantes et poétiques.* Il 126 II Parc de Diane », *c'est* un 127 II ombragé [R *par*] et parfumé par les pins. J'y 128 II vermoulu, *mais qui* [R *présentait* A *offrait*] *d'innombrables entailles faites au couteau : des* initiales entre[R *-croisées* A *-mêlées,*] généralement *cernées par un* cœur 130 II devenus [R *toutes ces amours ?*] tous 132 II côte. *Je crains de* vous 133 II vous [R *désignant* A *décrivant toutes*] ces *petites* stations 134 II tous, *mais* chacun [R *si avec, si*] cependant *avec* sa *note particulière.* Il y a Erquy, [R *avec sa*] *sa* plage *également,* longue 136 II sable, *coupé* par des *falaises* abruptes, *et* qui *possède* un *petit* port de [R *pêcheurs*] *pêche* d'un 138 II l'on [A *n'*]y voit peu de *yachts* de plaisance, 139 II plutôt *rude,* et 143 II posé *crânement* sur 144 II une [A *coupe de champagne ou un*] verre 145 II les [R *risques*] *désavantages* de

laquelle peut nuire considérablement à la beauté fallacieuse d'un visage maquillé avec l'art le plus complet.

C'est ensuite Pléneuf[6]. L'on y voit le tombeau de Jean Richepin, le célèbre poète des « Gueux[7] », et celui de Raoul Ponchon[8], qui exalta, durant toute son existence, les vertus du vin. Cette existence, il la vécut au Quartier latin de Paris. Tous les étudiants de l'époque de ma jeunesse le connaissent. J'ai passé quelques fins d'après-midi avec lui, dans différents cafés du Quartier. Il ne buvait que le vin. Mais je n'amoindrirai pas sa mémoire en ajoutant qu'il en buvait énormément ; car il avait consacré sa lyre au culte de Bacchus. C'était une vocation. Il était de taille courte, rubicond comme il convient, très affable, et de conversation agréable et légère. Il donnait ses poèmes aux journaux, aux revues, ce qui lui permettait de vivoter, il recevait aussi quelques prébendes d'anciens camarades qui avaient réussi dans leur domaine respectif, la médecine, le droit, les lettres, le théâtre, la politique, la diplomatie, l'industrie. Il a écrit, sur des bouts de papier, des milliers de poèmes. Entre deux verres. De rouge. Le blanc, il le méprisait souverainement. Il riait :

– C'est fait pour les dames anémiques, ou pour ces petits messieurs !

146 II laquelle *nuit* considérablement 146 II beauté d'un 148 II Pléneuf[R , A .] [R *où*] [D *l'on* S *L'on*] [R *y*] [R *visite* A *voit*] le tombeau 150 II Ponchon, *pochard invétéré, et qui ne s'en cachait* [R *pas*] *d'ailleurs* [A *pas*] *fréquentant* [R *toutes*] *tous les bistrots,* [R *durant un demi-* A *les cafés du Quartier Latin, pendant trois quarts de*] siècle, [R *du Quartier Latin,*] *de sorte que tous* les étudiants 152 II jeunesse *l'ont connu. Il* avait *voué sa lyre au culte de Bacchus. Il ne s'est jamais démenti. C'était une vocation. Il ne* [R *touchait, il*] *buvait que le vin. Il en a bu énormément.* Il était de [R *petite*] *courte taille,* rubicond 157 II affable, *rieur et besogneux.* [R *Quand je l'ai rencontré,*] Il [R *écrivait* A *donnait*] ses poèmes [R *dans*] aux 159 II revues, *cela* lui 159 II de vi[R *-vre* A *-voter,*] *avec l'aide de ses* [A *très*] *nombreux amis,* qui 161 II dans *d'autres domaines, le droit, la médecine, la politique,* [A *les lettres, le théâtre, la finance,*] *l'industrie, la diplomatie. J'ai passé* [R *comme tous les*] *quelques fins d'après-midi avec lui, au café d'Arcourt, à la Source, à la brasserie des Lilas,* [R *à je ne sais plus* A *en 1926 ou 27.*] On

6. Plus précisément, Pléneuf-Val-André. On trouve dans I[b] *Pléneuy*, sans doute une faute de transcription.

7. *La Chanson des gueux*, en vers argotiques, publiée en 1876. Richepin mourut en 1926.

8. Raoul Ponchon (pseudonyme de Raoul Pouchon), auteur des « Gazettes rimées » publiées de 1887 à 1907 dans *le Courrier français* et de 1907 à 1913 dans *le Journal*. Élu à l'Académie Goncourt en 1924 ; mort en 1937.

Ceci se passait en 1926 ou 1927. On lui aurait donné alors une soixantaine d'années, mais d'années bien conservées, comme l'on dit en Normandie et dans la province de Québec. Mais j'appris sa mort, dix ans plus tard, et les journaux m'apprirent qu'il avait 89 ans.

Je désirais ce soir vous emmener à Saint-Brieuc, mais des souvenirs ont levé dans ma mémoire, et notre voyage en est retardé.

168 II donné *soixante ans tout au plus, et soixante ans* bien 170 II dit [R *au Canada*] en 170 II Mais *il est mort en 1935 ou 1936, et* [R *il avait alors* A *les journaux nous apprirent qu'il avait alors*] 89 ans. *Il avait beaucoup de talent, dans le genre fluide et léger. Il a écrit des milliers de petits poèmes, sur les tables des cafés, au crayon – Vous m'excuserez, n'est-ce pas, c'est pour le journal » – entre deux verres de vin. De vin rouge. Le blanc ! Il riait : « C'est fait pour les dames anémiques, ou pour* [D *les* S *ces*] *petits messieurs. » // Nous nous sommes encore éloignés de la Bretagne. Je croyais* ce 173 II Saint-Brieuc, *comme port d'attache. Je me suis laissé entraîner par des considérations et* [A *par*] *des souvenirs qui m'ont empêché de poursuivre la route* [R *indiquée* A *que je m'étais proposé de faire.*] *Mais ces endroits mêmes, en les revoyant dans mon souvenir, ont* [R *levé* AR *recréé* A *levé*] [R *des images* A *chez moi*] *certaines images,* [R *qui très incomplètes,*] *que j'ai tenté de vous* [R *suggérer* A *rapporter.*] [R *Car* A *Mais*] *les visages du monde* [A *ne*] *sont*[A *-ils pas*] *innombrables.* <fin de II>

91 : LA BRETAGNE (5)[1]

1952-06-30, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Nous parcourons toujours la Bretagne, et toujours par le chemin des écoliers, qui est au vrai le seul moyen de voir ou d'apprendre quelque chose quand il s'agit de voyages. L'on ne doit se satisfaire de visites éclair que lorsque l'on ne peut faire autrement. C'est hélas, dans cette seconde partie du xx^e^ siècle, le seul mode qui nous soit à peu près accessible. Nous avons, avec la vitesse, conquis l'espace, mais nous avons perdu le temps, cette denrée très précieuse que même les derniers millionnaires ne peuvent s'offrir, trop occupés par les calculs de leurs impôts. Mais pour le voyage idéal, c'est l'école buissonnière de l'enfant qu'il nous faut observer. Avec, en moins, le sentiment de culpabilité, car la férule de l'instituteur et l'an-

VARIANTES : I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit de 26 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 18 et 24 à 31 en marge supérieure droite mais sans interruption, une flèche au bas de la p. 18 renvoyant à la p. 24 pour la suite. Sous le titre « En Bretagne », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement (BNQ). III : Manuscrit incomplet de 8 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 8 en marge supérieure droite sous le titre « En Bretagne », avec en surtitre « Visages du monde » (BNQ). Le premier f. a été microfilmé à la suite du manuscrit précédent (mic. 2000), les sept suivants ayant été microfilmés à la suite du manuscrit de l'émission 93 (mic. 2003).

4 Nous <voir Appendice IV, p. 760> 4 II Nous [R *voyageons* A *parcourons*] toujours [R *en* A *la*] Bretagne 5 II est [A *au vrai*] le seul 6 II chose. *Les grandes personnes* [A *qui voyagent pour leur plaisir ou leur curiosité*] *doivent demeurer dans l'état d'esprit de l'enfant qui fait l'école buissonnière. Avec* [D *la* S *le*] [R *conscience coupable en*] *sentiment de culpabilité en moins*, car

1. Seul le premier paragraphe de cette émission a paru dans HMH, p. 58-59.

goisse des examens ne nous touchent plus depuis belle lurette. Cela peut paraître injuste à l'enfant, aux yeux duquel nous risquons de passer pour des monstres d'égoïsme. Mais nous avons tous été cet enfant, nous avons tous ressenti le remords, et subi les châtiments nécessaires pour avoir, dans les premiers beaux jours ensoleillés du mois de mai, vagabondé le long d'un ruisseau clair, une perche de ligne sur l'épaule, chantant et sifflant, au lieu de se rendre, comme il eût convenu, au petit collège des Frères de l'Instruction chrétienne. (Je dois dire ici que mes premières expériences dans ce genre d'évasion sont celles d'un enfant de la campagne, où j'ai été élevé. Et j'en remercie Dieu.) L'époque n'était pas si éloignée où j'allais connaître et habiter les villes, mais au moins j'aurai eu ma part d'émerveillement, d'insouciance, de joie, de liberté à peu près totale que seul peut fournir un petit village sillonné de rivières et cerné par la forêt. Les écoliers des villes font certes l'école buissonnière, mais ce n'est pas pour pêcher la truite ou même, plus modestement, la perchaude ou le goujon, ni pour guetter, à l'affût, derrière un bouquet de saules, avec une petite carabine à air comprimé, ce martin-pêcheur à la houppe dressée comme s'il était toujours en colère, ou ce bel héron gris-bleu qui se pose, avec de grands battements maladroits d'ailes, à trente ou quarante pas de vous, et qui s'immobilise soudain, sur une patte. Votre cœur d'enfant bat plus fort, vous avez la proie convoitée dans votre champ de tir, vous épaulez, vous visez, et puis... vous n'osez plus presser la gâchette, vous ne tirez pas. Car votre coin favori, au bord du ruisseau, ne serait plus le même, si ses habitants familiers le désertaient.

16 II examens *sont écartées* depuis 16 II lurette. *Ce qui* [R *est* A *peut sembler*] injuste *pour* l'enfant. Mais 19 II enfant. *Nous* avons tous [R *subi* A *ressenti*] le 20 II premier[R *-e-*]s [R *belles longues*] beaux 22 II l'épaule, [A *chantant et sifflant,*] au 23 II rendre au 24 II collège *tenu par* des Frères de l'[R *École* A *Instruction*] chrétienne 25 II que *mon expérience première d'écolier est celle* d'un 26 II élevé, [R *Dieu merci.*] *et* j'en remercie *encore* Dieu. *Le temps* n'était 27 I[b],II Dieu. L'époque <nous ajoutons la parenthèse fermante> 27 II n'était *déjà pas si loin* où 27 II connaître [A *et habiter*] les villes 28 II moins *j'avais* eu [R *ma* A *la*] part *de joie, d'émerveillement,* [A *de liberté complète*] que seul[R *-e*] peut 31 II font *certainement* l'école 32 II ou plus 34 II l'affût, [R *avec votre carabine*] derrière 35 II air, ce martin-pêcheur *dont* la *huppe est* [R *dressée sans cesse* A *toujours*] dressée, [A *comme s'il était toujours en colère,*] ou ce héron [R *bleu gris*] gris 37 II pose à 38 II quarante *pieds* de vous, [A *et qui se repose, sur une patte.*] Votre cœur bat, vous avez 39 II proie dans 40 II tir, [A *vous le visez, et*] puis vous ne 42 II ruisseau [A *chantant*] *serait déserté si ses* [R *animaux* A *habitants*] *familiers ne* [R *le l'habitaient* A *le fréquentaient*] *plus. // Cette école buissonnière, beaucoup d'années plus tard,* [R *hélas,*] nous

Beaucoup d'années plus tard, cette école buissonnière nous conduit à Saint-Brieuc[2]. C'est une ville d'environ trente-cinq mille habitants. Donc, une ville importante pour la région. Elle est le siège d'un évêché, et possède le rang de préfecture. On y trouve des monuments du moyen âge, et des quartiers neufs qui ne laissent rien à désirer aux admirateurs de l'architecture moderne ou actuelle. Je dis bien *moderne*, et *actuelle*, car ces deux expressions, depuis près de cinquante ans, nourrissent le sujet de discussions sans fin, mais très vives, entre les esthètes et les critiques d'art, qu'il s'agisse d'art pictural, plastique, chorégraphique, poétique, dramatique, littéraire, musical, architectural. Les tenants du mot *actuel* prétendent que le mot *moderne* évoque une époque historique déjà révolue, leurs adversaires rétorquant que ces affirmations ne s'appuient que sur de fausses interprétations, que ce ne sont que billevesées et puérils jeux de mots. Comme je ne suis ni grammairien, ni philologue, j'aurais garde[3] de prendre parti dans ce débat. Mais nous devons admettre que ces passes d'armes, ces articles, ces essais, de quelque côté qu'ils soient dirigés, contribuent à garder, chez le public cultivé, un intérêt pour l'art de l'écriture que les dures préoccupations de notre temps ne favorisent guère. Le quartier

45 II ville *de près de quarante* mille 46 II ville *très* importante [R *dans* A *pour*] *toute* la région. Elle [R *a* A *possède*] *le rang de préfecture et le siège d'un évêché. Elle est douée de* monuments *très anciens*, et *ses* quartiers neufs ne laissent rien à [R *exiger quant*] désirer aux *amateurs exigeants* de 50 I[b] et actuel[A - *le*], car <Correction peut-être d'une autre main, que suggère l'accord avec la phrase précédente.> 51 II ans, *sont* le sujet *d'une discussion* sans *conclusion* [R *très* A *probante,*] mais très *vive*, entre les esthètes, qu'il *s'agit* <*sic*> d'art pictural, chorégraphique 54 II dramatique, [A *littéraire, musical*] *ou* architectural 55 II tenants *de l'actuel* prétendent que le [R *mot* A *terme*] *moderne comprend* une 56 II déjà [A *depuis longtemps*] révolue ; leurs adversaires *soutiennent* que ces *prétentions* ne 57 II sur [R *des jeux de mots,*] [D *des* S *de*] fausses 58 II et *jeux puérils* de mots. [R *Je n'aurais*] *J'aurais garde de prendre part au débat. Je ne suis* [R *pas* A *ni*] *philologue, ni* [R *même*] *grammairien.* Mais [R *je dois avouer* A *nous devons admettre*] que 61 II essais, [R *de*] quelque 62 II qu'ils *embrassent*, contribuent à [R *susciter* A *garder,*] chez 63 II pour *les arts* que les [A *dures*] préoccupations 64 II guère. *C'est en somme une petite bouffée d'oxygène* [A *frais,*] *quand l'air* [A *artistique*] *se raréfie de plus en plus* [A *dans le* [R *cyclone* AR *désert*] *bouleversement de notre monde.*] // Le

2. Pour cette description, Grandbois s'inspire du Guide bleu *Bretagne*, p. 110-114.

3. Nous maintenons ici la formulation de Grandbois, qui devrait plutôt se lire *je n'aurai garde.*

le plus vivant de Saint-Brieuc est la place Du Guesclin. L'on imagine tout de suite, le samedi soir, un Paris minuscule, avec les cafés illuminés, les boutiques, les magasins de nouveautés, les auberges, et tout cela brille et jette des éclairs. Il s'y trouve des hôtels au nom charmant, tels que le « Perroquet vert », ou le « Grand-Hôtel et d'Angleterre ». Nos puristes pourraient trouver à redire à cette appellation, mais elle est courante, et ne manque pas de fantaisie. Je me souviens, à ce propos, d'avoir habité, à Paris, rue Delambre, au cœur même de Montparnasse, avec des amis parmi lesquels Georges Duquet[4], le peintre québécois, et le docteur Édouard Morin[5], devenu un biologiste réputé, un hôtel nommé « Des Deux Mondes et de l'Architecture » ! Cet hôtel, plutôt modeste, n'était guère connu dans les deux mondes, et l'on y pratiquait peu l'architecture. Mais qu'importe, si le nom est joli.

Une longue artère, la rue Saint-Guillaume, part de la place Du Guesclin et conduit au centre du vieux quartier, qui a été nommé place du Général-de-Gaulle. Là se trouvent l'hôtel de la préfecture, l'hôtel de ville, l'évêché et la cathédrale. Celle-ci date du XIII^e siècle et ressemble à une forteresse, car sa façade est flanquée de deux tours massives qui sont en réalité des donjons, fort utiles à cette époque ancienne pour repousser les invasions anglo-saxonnes et normandes, lesquelles étaient fréquentes. À l'intérieur de la cathédrale, on voit une chapelle du

65 Il est [R *appelé*] la 66 Il suite un 66 Il avec *ses* cafés, *qui brillent le* [R *soir*] *samedi soir comme Pigalle, ses magasins* [A *de nouveautés, son*] *ses boutiques, ses auberges et ses hôtels, aux noms charmants,* tels 70 Il Grand-Hôtel et d'Angleterre. [R *J'ai habité, rue Delambre, à Paris, un hôtel nommé* A *Nous avons habité quelque temps, des amis et moi, parmi lesquels*] Georges 75 Il Morin, [A *un biologiste réputé,*] *rue Delambre,* [A *au cœur de Montparnasse,*] *à Paris,* un hôtel 76 Il Des Deux Mondes et de l'Architecture ! *C'était il y a vingt-cinq ans.* // Une *grande* artère 81 Il conduit *aux vieux quartiers,* qui 82 Il Général-de-Gaulle *après,* [R *naturellement* A – *il va sans dire* –] *la toute dernière guerre.* Là 82 Il trouvent *la* [A *hôtel de la*] préfecture 83 Il ville, [R *l'ancien*] l'évêché 85 Il tours qui 86 Il époque [A *ancienne*] pour *se défendre contre* les 87 Il normandes. À l'intérieur, on *y* voit

4. Georges Duquet, dont certaines toiles se trouvent au Musée du Québec, est surtout connu pour ses scènes d'hiver et certaines murales d'église. Mort en 1967.

5. Le docteur Édouard Morin était un microbiologiste, diplômé de l'Institut Pasteur de Paris. Professeur à l'université Laval, il était rattaché à l'hôpital Saint-Sacrement de Québec. Mort la même année que Duquet, en 1967.

plus pur style gothique flamboyant, contenant le sarcophage de saint Guillaume, et des tombeaux d'évêques illustres. L'entrée du chœur est ornée de hautes colonnes de granit. Je ne veux pas décrire ici – description que seuls des spécialistes pourraient faire avec convenance et pertinence – je ne veux pas décrire les merveilles d'art, boiseries sculptées, retables étonnants, vitraux de couleurs somptueuses, statues de marbre et d'albâtre qui sont innombrables et surprennent dans ce vaisseau sacré dont l'aspect extérieur se montre si sévère.

L'hôtel de ville est de style contemporain, mais traité de telle façon qu'il ne nuit, ni ne détonne aucunement, qu'il ne blesse pas l'harmonie de la place. C'est en somme un chef-d'œuvre d'adaptation des lieux, ce qui est rare, quand on doit sauter par-dessus les siècles. Je ne connais pas les noms de ses architectes, mais ils étaient certainement d'excellents artistes. L'hôtel de ville renferme un musée très important où l'on peut admirer, outre les œuvres des meilleurs artistes de la région, des dessins et des toiles des écoles italienne, flamande, hollandaise, anglaise, espagnole, allemande et française, de nombreuses sculptures, des gravures sur acier et sur bois, et une très belle collection de médailles. Une autre salle est destinée aux étudiants ou aux amateurs d'histoire naturelle. La plupart des rues et des ruelles débouchant sur la place du Général-de-Gaulle ont conservé le caractère authentiquement breton. (Dans le pays, l'on dit plus volontiers le caractère bretonnant.) Certains femmes du peuple, et de la petite bourgeoisie, portent encore, le dimanche, la coiffe blanche, la robe longue et noire, ce qui les fait ressembler à des religieuses. Et la jeune fille qui dansait avec son promis, le samedi soir, au Perroquet Vert, est

89 II flamboyant, [R *qui*] contenant 90 II et *d'autres* tombeaux 90 II illustres. [R *Le chœur*] L'entrée 91 II ne *décrirai pas* les 94 II d'art, bois[A *-eries*] sculpté[A *-es*], retables, statues 96 II ce *temple* [R *à la façade*] *à* l'aspect extérieur [R *si*] *empreint d'une telle sévérité.* L'hôtel 98 II mais *il* [R *s'adapte*] ne nuit *aucunement à* [R *l'ensemble*] l'harmonie 100 II place. *Il* renferme 104 II l'on *voit, à part les* [A *meilleures*] œuvres des artistes *régionaux,* des *peintures de l'école* italienne 107 II anglaise et française, [A *des sculptures,*] des gravures et *des* médailles, *et même une* salle *vouée* aux étudiants 110 II naturelle. *Toutes les* rues et ruelles *qui débouchent* sur 112 II breton. Dans le pays, l'on dit le caractère *bretonnisant.* Certaines <Nous substituons « bretonnant » au *bretonnisant* qu'on trouve également dans I^b, mais qui n'est pas usité.> 114 II peuple, *le dimanche, portent encore la coiffe, avec* la robe 116 II religieuses. *La* jeune 117 II est *souvent* vêtue

vêtue de la même façon. C'est traditionnel. Je dois ajouter ici que le dimanche à Saint-Brieuc, comme un peu partout en Bretagne, n'est pas un jour que l'on prend à la légère, n'est pas le prétexte ou l'occasion de réjouissances d'ordre uniquement frivole. Car la foi bretonne est l'une des plus profondes et des plus tenaces qui soient, et ne peut se satisfaire uniquement des observances rituelles et apparentes du culte.

L'histoire de Saint-Brieuc est fort ancienne. Vous allez croire que j'abuse de cette expression, mais je n'y peux rien, car la plupart des villes du monde, plus particulièrement celles des continents européen, africain et asiatique, sont extrêmement vénérables dans le sens de l'âge. Un millénaire ou deux n'impressionnent personne, si l'on songe que Ninive est construite au-dessus de sept villes superposées, englouties peu à peu dans le sol et réduites en poussière comme la succession des générations d'êtres humains qui les ont animées de leurs rires, de leurs querelles, de leurs tristesses, de leurs souffrances, de leurs amours et de leurs bonheurs. Seul le continent américain semble échapper à l'histoire antique et à la préhistoire. Mais encore ici, les savants et les archéologues peuvent nous réserver d'étranges surprises, et Pizarre et Cortez ont vaincu des peuples dont l'origine n'a jamais encore été établie d'une façon certaine.

Saint-Brieuc ne remonte pas à des temps antédiluviens. Il y eut sans doute des hommes qui parcouraient ces lieux à l'âge

---

118 II façon. [A *C'est dans la tradition.*] *Le* dimanche à Saint-Brieuc n'est pas [R *une chose* A *un jour*] que 121 II prétexte, l'occasion 121 II réjouissances [R *et de*] d'ordre [R *païen* A *frivole.*] Car 122 II l'une *des plus tenaces et des plus profondes* qui soient, et ne se *contente* pas [A *uniquement*] *de l'observance superficielle* [A *et pharisienne*] du culte [R *Saint-Brieuc est élevé sur* [R *une sorte de* A *un*] *plateau granitique qui s'avance comme un éperon entre deux rivières*] <Le manuscrit enchaîne du f. 18 au f. 24.> L'histoire 126 II expression, je n'y [R *peux*] *puis* rien 128 II européen, [A *africains*] et 129 I^b,II deux *n'impressionne* personne <Nous corrigeons en fonction de l'usage grammatical.> 131 II villes [R *successives, que la poussière du temps, enfoncées* A *superposées, englouties peu à peu*] dans 133 II générations qui 134 II querelles, *de leur amour, de leur* tristesse, *de leur souffrance et de leur bonheur.* Seul 136 II échapper à [D *ce* S *cette*] [R *phénomène* AR *loi de*] l'histoire *ancienne,* et [R *de* A *à*] la 137 II Mais [R *que savons-nous des Indiens*] encore ici, les archéologues 138 II surprises, et [R *les Incas*] Pizarre 139 II des [R *races*] peuples 140 II certaine. // [R *D'ailleurs*] Saint-Brieuc 141 II antédiluviens. [R *Sa fondation*] Il 142 II sans [A *aucun*] doute des *habitants* qui *fréquentaient* [R *l'endroit*] *cet*[A *-te*] [R *endroit* A *région*] avant *que l'on lui donnât son nom,* comme

de pierre, comme il y eut à Québec, bien longtemps avant l'arrivée de Champlain, des aborigènes qui faisaient brûler des feux rouges sur la pointe du cap Diamant. Saint-Brieuc doit son nom à un religieux venant d'Angleterre, qui vint évangéliser cette région dès le début du v^e^ siècle. Comme vous le savez, toute la côte de la vieille Armorique, pays des vieux chênes, des dolmens et des druides, fut christianisée par les Celtes. Les vertus du missionnaire Brieuc furent telles qu'après sa mort, et après que de nombreux miracles eussent été accomplis sur son tombeau, il fut sanctifié[6]. Et l'on construisit, sur ce même tombeau, la cathédrale d'aujourd'hui.

Un autre prêtre illustre fut saint Guillaume, à la fois religieux et doué pour l'art de la guerre, à qui l'on doit les donjons massifs de la cathédrale-forteresse. Du Guesclin, le fameux connétable, de qui l'on a dit qu'il était le Breton possédant le plus grand génie militaire, possède sa place à Saint-Brieuc parce qu'il défendit un jour la ville après un succès retentissant, alors que tout semblait désespéré. Ses exploits furent innombrables, et les Anglais n'eurent pas d'ennemi plus subtil, plus vaillant, et plus acharné. Il était têtu comme un Breton, ce qui n'est pas étonnant, car il était né Breton. Il fut couvert d'honneurs et de gloire, mais ses biographes[7] ajoutent : « Peu économe, il mourut criblé de dettes ! »

143 H Québec, [A *bien longtemps*] avant 144 H des *Iroquois et des Hurons* qui [R *faisaient* AR *élevaient* A *faisaient brûler*] des feux [A *rouges*] sur 146 H qui *évangélisa* [R *cette région* AR *le pays* A *la région*] dès [A *le début du v^e^* siècle.] *Toute* la côte 148 H Armorique, [R *fut d'ailleurs*] pays 149 H chênes [R *et*] des dolmens 149 H fut *d'ailleurs, comme vous le savez,* [R *civilisée* A *christianisée*] par 151 H accomplis [R *à* A *sur*] son 152 H sanctifié. *On y* construisit la cathédrale *dont je viens de vous parler.* Un autre *saint* illustre 154 H fois [R *mi-*]religieux et *guerrier,* à qui 155 H donjons *sévères* de 156 H connétable, [R *doit*] *dont* l'on 157 H était [R *l'homme*] le Breton le plus *doué pour le* génie *des armes,* possède 159 H qu'il [A *le*] défendit un jour, [R *d'une façon*] avec [A *un*] succès [A *retentissant,*] *quand* tout 161 H d'ennemi plus *acharné et plus vaillant.* Il fut 163 H d'honneurs, mais

6. Grandbois met *sanctifié* pour « canonisé » ou « déclaré saint ».

7. Cette citation n'a pu être identifiée.

92 : LA BRETAGNE (6)[1]

1952-07-07, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Saint-Brieuc est sans aucun doute une ville fort attachante, et j'aurais aimé y demeurer plus longtemps, mais il faut rejoindre la route, et gagner le littoral de ces côtes bretonnes. Paimpol est mon premier but, le Paimpol des *Pêcheurs d'Islande* de Loti[2], et celui des chansons de Théodore Botrel. Parmi les Canadiens, qui ne connaît, qui n'a pas chanté dans son enfance la « Paimpolaise » ?

Après avoir quitté Saint-Brieuc, nous retrouvons l'océan à Binic[3], petite station balnéaire tapie au fond d'une baie que protègent, à chacun de ses côtés, deux longues pointes de rocs granitiques. Binic n'est pas une plage dite « à la mode », bien

VARIANTES : I^b : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. Le-Blanc, 6 f. II : Manuscrit de 32 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 32 en marge supérieure droite sous le titre « Notes », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement (BNQ).

4 II est une 5 II il *nous* faut *poursuivre notre route, et* rejoindre le littoral *des* côtes 6 I^b littoral [R *de ces côtes bretonnes*]. Paimpol <correction peut-être d'une autre main> 7 II Paimpol *sera, pour cette fois, notre* [A *premier*] but 8 II et [A *celui*] des 8 II Botrel. [R *Parmi* A *Chez*] les 9 II connaît *la Paimpolaise, qui ne l'a pas chanté dans son enfance ? //* Après 11 II retrouvons *la mer bretonne* à Binic 12 II balnéaire [R *enfouie*] *nichée* au 13 II protègent, [A *de chaque côté,*] deux 14 II plage à la mode, bien

1. Le texte de cette émission ne figure pas dans HMH.

2. Le roman de Loti s'intitule *Pêcheur d'Islande*. Il y fait l'éloge de Paimpol, d'où partent les pêcheurs pour aller pêcher en Islande.

3. Pour les descriptions qui suivent, Grandbois suit rigoureusement un itinéraire proposé par le Guide bleu *Bretagne*, p. 118-126. Seul Lancerf ne se trouve pas dans cet itinéraire.

que plusieurs familles viennent y passer les vacances de l'été. On n'y trouve ni casino, ni terrain de golf, ni champs de courses, ni même de théâtres, et je ne crois pas qu'il y ait un cinéma. Par contre, ses hôtels, quoique modestes, sont tout à fait confortables. Les estivants de Binic sont amateurs de pêche et de promenades en mer. Une petite colonie de pêcheurs habite les maisons basses du port. Quand ils ne pêchent point en haute mer, ils font la petite pêche avec les étrangers, c'est-à-dire les estivants. Ce jeu leur apparaît quelque peu puéril. Dépenser tant d'argent pour se lever avant l'aube, être trempé par les embruns et secoué par les gros temps qui se lèvent soudain, tout cela pour ne rapporter généralement que quelques maigres pièces ! Mais les marins sont trop malins pour le dire, et louent leurs services et leurs bateaux aux amateurs, et chacun d'eux se trouve satisfait. C'est la différence entre le travail professionnel et la pratique du sport, même illusoire. Mais nous pouvons bien imaginer que les pêcheurs, les vrais, jugent les citadins un peu timbrés, un peu loufoques, des farfelus, quoi !

Il y a deux ou trois petits bistrots sur le port. On y boit un alcool de fort bonne qualité, je veux bien l'admettre, mais qui racle singulièrement le gosier. C'est comme du poivre rouge liquide. Les pêcheurs au visage marqué de rides profondes, tanné comme le cuir, rigolent silencieusement quand l'innocent consommateur avale son verre, d'un seul trait, selon la coutume locale qui est celle aussi des pays scandinaves. Mais c'est plutôt

---

16 II trouve *pas de* casino, *de* [R *golf ni*] terrain de golf, [R *et seul*] *de* champs de *course, d'opéras* [R *ni* A *ou*] de *théâtre,* [A *ni même de cinéma.*] Par 18 II contre, *on peut y loger dans quelques hôtels* modestes, *mais* confortables. 19 II sont *surtout férus* de 20 II pêcheurs [R *habite le port*] habite 21 II point [R *au grand large* A *en haute mer,*] ils [R *louent leurs barques aux visiteurs, promènent*] font 22 II pêche [A *à bord de leurs bateaux*] avec 22 II c'est-à-dire *avec* les estivants. *Pour eux, c'est un* jeu *qui* leur 24 II l'aube, *subir le gros temps et ses embruns et* ne 26 II que quelque[R *-s*] [R *mau* <?>] *menu fretin.* Mais *ils y trouvent leur bénéfice. Et l'amateur également.* C'est 30 II illusoire. *Comme tout le monde est satisfait, chacun ne trouve rien à redire.* Mais *j'imagine bien* que les pêcheurs *trouvent* les citadins *d'une loufoquerie extravagante.* // Il y a [R *un ou*] deux [A *ou trois*] petits 34 II alcool [R *qui*] de bonne 34 II bien [R *le*] *croire,* mais qui *râpe* singulièrement 35 II gosier, [A *C'est du poivre liquide.*] Les 36 II marqué, [R *par les sels marins, les vents* A *creusé de rides profondes, et de*] *la couleur du* cuir 38 II verre, *minuscule toutefois, mais d'une seule gorgée,* selon la coutume, qui 39 II aussi *de certains* pays scandinaves. *C'est* [R *un peu le coup* A *surtout l'effet*] *de* la surprise [A *qui compte.*] Comme l'on [R *m'* A *m'en*] avait prévenu, [A *j'étais paré, et*] je *m'en* suis tiré avec *tous les honneurs,* c'est-à-dire sans [A *trop d'*]éructations [R *ni toussotements* A *ou étranglements*] intempestifs. *Mais je* dois avouer que

la surprise qui saisit le visiteur. Comme l'on m'avait prévenu de cette malice anodine, j'étais paré, ainsi que l'on s'exprime dans les régions maritimes, et je me suis tiré de l'épreuve avec honneur, c'est-à-dire sans trop d'éructations ou étranglements intempestifs. Je dois avouer cependant que je me limitai à cette première expérience. Il ne faut jamais compter sur la continuité de succès uniquement basé sur la chance.

Après Binic, c'est Étables, plage à peu près identique à la première, si l'on ne tient pas compte des accidents de terrain, qui varient sans cesse le long de cette côte tourmentée. Ici, un promontoire dressé vers le ciel comme un gigantesque dolmen, là une déchirure profonde du granit, plongeant verticalement dans la mer, formant de petites anses que la houle ou les vents du large ne peuvent atteindre, et des grottes profondes que l'on peut visiter, si le cœur nous en dit, mais à marée basse seulement, et dans lesquelles il est prudent de ne pas s'aventurer pieds nus, comme certains vieux loups de mer de Paris que j'ai rencontrés, car d'innombrables oursins gisent au fond des flaques d'eau, et ces oursins, dont les gourmets apprécient fort la chair savoureuse, sont défendus par mille aiguilles très aiguës. Ce sont les porcs-épics miniatures de la mer.

Nous passons par Saint-Quay-Portrieux, autre plage numériquement plus importante que les précédentes, où l'on trouve même, sur le port, un café-dancing. C'est ensuite Plouha, plus éloigné de la mer, un gros bourg entouré de dunes de sable, de landes fleurant bon la bruyère et le pin. Dans les environs, on rencontre des paysans qui ne parlent que le breton, et pour qui le français est une langue aussi inconnue que le

---

45 II jamais [R *abuser*] compter sur [R *la continuité* AR *la trop heureuse* AR *l'absolue*] continuité [R *du hasard provoqué*] d'un succès *qui ne tient que* [R *du risque d'une* A *de la*] *fanfaronnade* [A *et du défi.*] // *Tout de suite après* Binic 45 I[b] continuité [R *de* A *d'un*] succès <correction peut-être d'une autre main> 48 II première, *sauf les* accidents 49 II côte. [R *Un*] Ici un promontoire, là 51 II granit, formant 52 II houle [A *de la mer*] ou le[A *-s*] vent[A *-s*] [R *ne*] du 53 II atteindre, *ou* [A *bien*] des grottes *creusées dans le calcaire, au pied des falaises, et* que 54 II visiter à marée 55 II et [R *où* A *dans lesquelles*] il 56 II nus, car [R *les flaques d'eau*] [D *des* S *de*] *nombreux* oursins *tapissent les* flaques 58 II les *amateurs* apprécient 60 II aiguës, [A *ce sont*] les 61 II autre [R *plus*] plage, *plus importante numériquement* que 64 II entouré [R *par*] [D *des* S *de*] dunes de sable [R *serrées* <?>] de landes *sentant* bon 65 II pin. [R *Puis* AR *À Plouha, l'on peut rencontrer*] Dans les environs *de Plouha, l'on* rencontre 66 II parlent [R *encore*] que le breton, pour 67 II aussi [R *étrangère* A *incompréhensible*] que [R *pour les*] le sanscrit

sanscrit pour les Canadiens. Puis c'est Lanloup, élevant une église du XVI^e^ siècle, et dominé par un château de style contemporain mais, ainsi que s'expriment les architectes, fort bien compris. Lanloup est situé à deux ou trois kilomètres de la mer. On rejoint celle-ci par une petite route charmante qui passe à travers une lande fleurie de bruyères et de genêts.

Il y a encore Plouézec, ville de 4 000 habitants, dernière étape avant Paimpol.

Et voici Paimpol, ravissant port de pêche, dont la légende, les poètes et les romanciers se sont emparés. Paimpol n'est assurément pas un grand port de mer. Sa population sédentaire n'atteint pas 2 500 habitants. L'été, Paimpol regorge de touristes et de visiteurs. L'hiver, la population indigène est réduite d'un bon tiers, car les hommes sont à la pêche, du côté de l'Islande ou des bancs de Terre-Neuve. Paimpol n'offre plus aujourd'hui les grands départs émouvants de ses bateaux, célébrés par les écrivains de la fin du dernier siècle. En effet, vous lisez[4] qu'en 1895, par exemple, 82 goélettes prirent la mer, à la suite de cérémonies grandioses et de bénédictions générales, dans un déploiement solennel. Aujourd'hui, pour des motifs de finances, les départs se font de Saint-Malo, ville des puissants armateurs, qui possède des bassins de radoub merveilleusement outillés. Car les bateaux de pêche, comme la cavalerie, se sont

68 II Canadiens. *Après Plouha, nous touchons* Lanloup, *favorisé par* une 69 II et un château *du XIX^e^*. Lanloup 71 II deux [A *ou trois*] kilomètres 72 II *atteint* celle-ci 72 II charmante *bordée de* [R *gene*] bruyères 73 II genêts. // *C'est* encore 74 II habitants, [R *et puis*] dernière 76 II Paimpol, *port de* [R *mer* A *pêche*] *ravissant*, dont la légende, [R *et les*] les poètes 77 II n'est pas 78 II port. *Si* [R *j'excepte*] *nous ne tenons pas compte de ses nombreux visiteurs, le bourg lui-même possède une population* [AR *sédentaire*] *d'environ* 2,500 habitants. [R *Et si j'ai maladroitement écrit le mot sédentaire,* AR *Je crois Je m'aperçois que le mot sédentaire est maladroit*] [R *car les hommes de Paimpol, pêcheurs au grand large, ne le sont guère, je vous le désirais exprimer par là fort peu, leur métier les obligeant de*] L'été 79 II regorge de [R *visiteurs*] touristes 80 II indigène *a diminué de moitié*, car 82 II des [R *Ter*] bancs 82 II Paimpol [R *ne jouit* A *n'offre*] plus [R *des* <illisible> A *du moins,*] d'après [R *nos contemporains* A *les livres de nos aînés,*] les 83 II départs [A *émouvants*] *du siècle dernier*. En effet, *tous les guides vous raconteront* qu'en 1895, 82 goélettes 85 II mer, *dans un* [R *grand*] *déploiement solennel, avec* [R *bénédictions particulières*] *cérémonies grandioses et bénédictions particulières*. Aujourd'hui, les *grands* départs 89 II armateurs, *et* [R *mieux outillée*] qui 90 I^b^,II cavalerie, *s'est motorisée*, et <Nous corrigeons pour rétablir l'accord.>

4. « L'apogée de la "grande pêche" fut la campagne de 1895 qui vit partir 82 goélettes, dont 80 pour l'Islande » (Guide bleu *Bretagne*, p. 123).

motorisés, et les voiliers ne servent plus qu'aux raconteurs de légendes, au cinéma de Hollywood, et aux amateurs de sports. Il résulte de tout ceci que les pêcheurs de Paimpol vont embarquer à Saint-Malo pour la grande saison de la morue, qui les conduira aux bancs de Terre-Neuve, c'est-à-dire depuis quelques années, aux bancs canadiens[5]. Il n'empêche que Paimpol conserve sa beauté, unique en quelque sorte, et qui ne cesse d'attirer les artistes et les écrivains. Ils y trouvent un climat sans rudesse, Paimpol étant situé au fond d'une large baie, ils y respirent un parfum délicieux et puissant, mélange subtil de varechs et de pins, ils y voient aussi de jolies filles, fraîches comme les premières fleurs du printemps, mais trop modestes et trop réservées, selon l'avis de plusieurs et plus particulièrement des peintres. Ceux-ci, en effet, dans les provinces françaises, ont une réputation de trop gais lurons, – je m'empresse de dire que c'est à tort, car un peintre à son travail est pour le moins aussi sérieux que l'avocat, le médecin, le magistrat dans l'exercice de leurs professions respectives – et les peintres qui vont séjourner à Paimpol ont depuis longtemps abandonné l'idée d'avoir comme modèle une jeune Paimpolaise. J'entends ici, modèle... sans voiles. Et même pour la pose de la tête, madame mère, madame tante, madame cousine ou madame voisine doivent assister aux séances. Il y a, naturellement, des exceptions. Mais elles sont rares. La pudeur des Bretonnes est farouche, et authentique.

91 II et *la voile* ne *sert* plus *guère* qu'aux *amateurs*. Il 93 II que [D *les* S *la*] [A *plupart des*] pêcheurs 95 II conduira *sur les* bancs 96 II années, *sur les* bancs canadiens. *Tout cela* n'empêche *pas* que Paimpol *ne soit demeuré un petit port ravissant*, [R <illisible>] qui 98 II climat *d'une douceur réelle, car* Paimpol *est* situé *tout* au 99 II baie, [R *le* A *ils y respirent un*] parfum [A *puissant,*] mélange [R *des odeurs du* A *subtil d'odeurs de*] *varech* [R *et de celles des pins et*] et de pins, [R *et* A *ils y voient aussi*] de *fort*[R *-s*] jolies filles, *quoique* trop modestes [A *et réservées,*] *à* l'avis de [R *certains*] plusieurs[R , *Les environs de Paimpol ne sont pas moins séduisants*] <passage entier encerclé> et plus 104 II peintres. *En effet ceux-ci, qui ont en général, dans la province,* une 106 II est [A *pour le moins*] aussi [R *sérieux*] *grave et* sérieux *qu'un* [R *juge*] magistrat [R *en son*] dans l'exercice de *ses* fonctions *professionnelles* – les peintres ont 111 II ici, *comme* modèle... *intégral* – [A *Même*] *Pour* la pose 111 II tête, *du visage,* madame mère [R *doit*] *ou* madame tante *ou* madame voisine 113 II séances. *On* [R *se* A *le sait, on se*] *le tient pour dit. Les plus exigeants doivent emmener leurs modèles de Montmartre ou de Montparnasse.* Il 114 II sont *extrêmement* rares. [A *La pudeur des Bretonnes est authentique et farouche.*] [R *On m'a raconté l'histoire d'un* [A *jeune*] *peintre* [R *qui avait* A *qui ayant*] épousé *une Paimpolaise, très belle, et qui voulut*] <passage entier encerclé> // Les

5. Terre-Neuve est devenue province canadienne en 1949.

Les environs de Paimpol sont ravissants. Il y a Loguivy, autre petit port, où l'on voit la chapelle de Saint-Yvy, parrain mystique de la région. Une autre chapelle – la Bretagne est le pays des chapelles – à Lancerf, qui rappelle la mémoire d'Alain Barbe Terte, fameux guerrier d'avant l'an mille, et dont la furie militaire s'exerçait avec éclat contre les Normands et les Anglais.

À l'Arcouest, nous prenons un petit bateau pour cingler, ainsi que s'expriment les romantiques, vers l'île de Bréhat. La Bretagne, pays rude et sévère, dont la mer est continuellement agitée, peut cependant réserver d'étonnantes surprises. L'île de Bréhat nous fait un cadeau inattendu. Car elle semble appartenir davantage au littoral méditerranéen qu'à l'océan qui bat de ses vagues rageuses les falaises de la vieille Armorique. Il est vrai que l'île est admirablement protégée par les pointes granitiques de la baie paimpolaise, qui la cernent de toutes parts. Nous « cinglons » donc vers l'île heureuse, mais ce n'est point le voyage d'Ulysse, avec ses aventures et ses dangers. Par temps normal, la traversée dure à peine un quart d'heure. Le spectacle qu'elle nous donne est cependant enchanteur. La baie est parsemée d'îlets et d'îlots, dont les parois porphyriques, reflétées sur la mer, multiplient les couleurs changeantes. Parfois, un bouquet de pins se dresse du rocher vers le ciel. D'autres rocs montrent une tête verdie de courtes bruyères. D'autres sont parfaitement nus, mais les jeux de la lumière les transforment en pierres précieuses et monstrueuses. C'est bien ici le pays des sirènes.

---

116 II sont *très séduisants.* Il y a [R *entre autres*] Loguivy 117 II port, *orné de* la chapelle Saint-Yvy, *protecteur* mystique 119 II rappelle *le souvenir* d'Alain 120 II Terte, *guerrier fameux* d'avant 120 II mille, dont la [R *bête noire était le Normand.*] furie [A *militaire*] s'exerçait 121 II Normands, *ennemis aussi dangereux à cette époque, pour les Bretons, que* les Anglais [R *des Îles*]. // *Nous atteignons* l'Arcouest, *où* nous 122 II bateau [R *pour* A *vers cingler, ainsi que s'expriment les romantiques,*] l'île 123 II Bréhat. // *Dans cette mer bretonne généralement agitée, l'île* de Bréhat nous *apporte une étonnante surprise. Elle* semble 127 II davantage *à la Méditerranée* qu'à l'océan. Il 129 II vrai *qu'elle* est admirablement [R *abritée*] protégée par *ces* promontoires [A *granitiques*] qui *l'entourent* de toutes parts. [R *La traversée n'e*] Nous 131 II « cinglons » [A *donc*] vers 132 II d'Ulysse, [A *ses aventures et ses dangers.*] *La traversée, par temps normal, prend* à peine [R *quinze*] un 133 II d'heure. *Cependant, le* spectacle qu'elle nous *offre* est *plein d'enchantements.* La 135 II parsemée [R *de*] d'îlets 135 II d'îlots *de porphyre,* [R *qui forment sous le soleil*] dont les [R *couleurs changeantes*] parois, reflétées 137 II vers [D *la* S *le*] [R *mer* A *ciel.*] Nous *atteignons* l'île *par la baie de* Port-Clos. (*Ne pas* confondre

Nous abordons l'île à Port-Clos. (Il faut se garder de confondre avec Port-Cros, en Méditerranée.) Mais la quasi-similitude des noms, et celle du paysage, rendent fort possible cette confusion, car on trouve dans l'île de Bréhat des aloès, des palmiers, des figuiers, des mimosas, tout comme dans la perle de l'archipel d'Or. On y trouve même des orangers et des mandariniers. On a surnommé Bréhat « l'île des fleurs et des rochers roses ». Elle est minuscule, et par comparaison, l'île d'Orléans de Québec est géante. Car elle n'atteint pas deux milles dans sa longueur, et un mille dans sa plus grande largeur. Mais avec ses villas blanches, ses maisons de pêcheurs à toits de tuile mauve, ses femmes à bonnets et à coiffes, ses sentiers odorants et fleuris, ses petites plages encadrées de falaises abruptes, son église gothique, renfermant de magnifiques boiseries du XVI^e^ siècle, l'île offre l'un des plus séduisants visages du monde qui soit.

« L'île des fleurs et des rochers roses » possède une histoire qui franchit même les frontières ténébreuses de la préhistoire. On y a découvert en effet des « dolmens » dont personne n'a réussi jusqu'à maintenant de préciser l'origine, ni l'âge. Beaucoup plus tard, les Gallois et les Romains l'occupèrent, et des ruines marquent leur passage. Il y a quinze cents ans, un religieux celtique, saint Buduc[6], vient y fonder un monastère. Et

143 II Mais la *confusion* des noms, [R *est de*] et du paysage, *est possible*, [A *à première vue,*] car 145 II trouve *à* Bréhat 146 II mimosas, [A *des* <illisible>, *des roses, des violettes,*] tout 147 II d'Or [R *La même similitude, on la trouve dans leur configuration géographique. Car l'île de Bréhat*] On a 148 II Bréhat, *avec justesse,* « l'île 149 II est *en somme un phénomène.* [R *parmi*] *Elle est* minuscule, *l'île d'Orléans* [R *est*] *de Québec est une géante* [R *si on*] *par comparaison. Elle* n'atteint 151 II et un [R *demi-*]mille 152 II Mais *elle est* [A *extrêmement*] *séduisante,* [R *au possible,*] *avec ses villas coquettes, ses maisons de pêcheurs, ses femmes à* [A *bonnets et à*] *coiffes, ses sentiers fleuris,* [A *ses falaises parfois abruptes,*] *sa petite église gothique au centre de la place principale du bourg, où l'on voit de* [R *b*] *magnifiques boiseries du XVII^e^* siècle. // « L'île 158 II roses » [R *a une histoire*] possède 159 II qui [R *plonge*] *traverse* les 159 II ténébreuses [R *jusqu'aux ténèbres*] de 159 II préhistoire. *En effet, on y a découvert* des 160 II personne *ne peut* [R *exac*] *fixer* l'origine [A *et le millénaire*] *précis*[R *-e*] [R *Plus tard,*] *On y trouve aussi des ruines datant de l'occupation gallo-romaine. C'est un* [R *autre*] religieux 164 II Buduc, *qui dès le V^e^* siècle, vient *construire* un monastère *à Bréhat. Ensuite... ensuite, l'île des rochers roses* eut à subir *les guerres, les invasions, de toute cette partie de la Bretagne* [A *dont je vous ai déjà parlé.*] *Et si l'histoire* [D *se* S *ne*] [A *se*] *répète* [AR *pas* A *jamais*] [R *quoi qu'on eut* A *comme l'a*] *dit* [A *dans une boutade fameuse et mal interprétée,*] *le grand Paul Valéry, je ne voudrais pas, dans ces Visages du monde, trop me répéter moi-même.* <fin de II>

6. L'évangélisation de l'île de Bréhat par saint Buduc date du V^e^ siècle.

puis, tout le long des siècles, « l'île des fleurs et des rochers roses » eut à subir les invasions, les guerres, les malheurs qui furent le sort de la péninsule bretonne. Mais l'île vit encore, et son charme est incomparable.

93 : LA BRETAGNE (7)[1]

1952-07-14, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

De retour de l'île de Bréhat, nous retrouvons Paimpol, et après un dernier adieu à ce bourg ravissant, nous nous dirigeons vers Tréguier, mais en sacrifiant le littoral même, car aucune route carrossable ne permet d'en longer les crevasses et les promontoires trop abrupts et trop accidentés. À quelques kilomètres, c'est Lézardrieux, petit village romantique dont les maisons de pierre, comme des brebis autour du berger-pasteur, sont pressées les unes contre les autres et cernent une touchante église à tourelles. Puis c'est tout de suite Tréguier.

Tréguier, ville de la basse Bretagne, par son dur visage pétri de mysticisme, évoque à la fois le fait historique et les séduisants brouillards de la légende. Au VI^e^ siècle, saint Tug-

VARIANTES : I^b^ : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. II : Manuscrit incomplet de 13 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 13 en marge supérieure droite sous le titre « En Bretagne », avec en surtitre « Visages du monde » et en sous-titre « Notes » en p. 1 seulement (BNQ).

4 II nous *retournons à* Paimpol 5 II après [R *le* A *un*] dernier 5 II ce [R *bourg*] *ravissant* [A *bourg,*] nous 6 II vers *Lannion,* [R *en négligeant* AR *devant* A *mais en*] *sacrifier les bords mêmes de la mer,* car 7 II carrossable permet d'en [R *suivre* A *longer*] les [R *rivages* A *promontoires*] trop abrupts. À quelques 9 II village *ramassé autour d'une* église 12 II c'est Tréguier 13 II Tréguier, ville de basse Bretagne, *évoque* [R *aisément* A *à la fois*] *par son visage imprégné de mysticisme,* le 14 II les brouillards 15 II légende. *Elle fut fondée au VI^e^* siècle par saint Tugdual, *quand* des habitants *vinrent se grouper* autour *du monastère du religieux. Au IX^e^* siècle, les Normands pillèrent et incendièrent la ville. C'est le roi [R *normand*] *Nominoë,* [A *le plus célèbre des rois bretons,*] *qui la fit* reconstruire

1. Le texte de cette émission ne figure pas dans HMH. Pour les descriptions de Lézardrieux et de Tréguier, Grandbois s'inspire du Guide bleu *Bretagne*, p. 130-133.

dual, venu du pays gallois, y fonde un monastère, et des habitants de la région se groupent autour de ses murs, afin d'y trouver la protection. Et c'est la naissance de Tréguier.

Les Normands pillent et incendient la ville au IXe siècle. Après l'occupation, et la délivrance, c'est le roi Nominoë[2], le plus célèbre des rois bretons, qui la fait reconstruire et lui confère, dans le même temps, l'honneur de ville épiscopale. Le monastère tient alors lieu d'évêché. Quatre siècles plus tard, on commence à bâtir une cathédrale, les travaux vont bon train, mais les Anglais surgissent et détruisent tout. Les Normands et les Anglais sont à cette époque, pour des raisons diverses, les plus mortels ennemis des Bretons. De sorte que toutes les villes de la péninsule subissent à peu près le même sort. Pillages, dévastations, beautés perdues, lamentables ruines. Mais on ne se décourage jamais, et les gens de Tréguier reconstruisent leur cathédrale, qui est enfin achevée, mais nous sommes rendus déjà au milieu du XVe siècle. Elle est de toute beauté. Les critiques d'art disent d'elle qu'elle représente le « type parfait du style gothique rayonnant[3] ». Je ne tenterai pas de vous la décrire, j'y serais maladroit, car seuls des spécialistes en la matière pourraient vous en fournir une juste idée. Je puis ajouter cependant que l'ensemble du monument sacré nous offre une émouvante composition, mélange de grâce et de sévérité, et où le granit même semble touché par des siècles de prières et de foi.

21 II lui [R *donna* A *conféra*] *le titre* de 22 II épiscopale [R *L'importance*], *ce qui* [R *accrut de beaucoup son* AR *lui donna une grande* A *fit d'elle une ville fort importante*] *dans la région.* [R *L'évêché était situé au*] Le monastère *alors tenait* lieu 24 II on [D *commença* S *commence*] *d'élever* une 24 II travaux [R *allaient* A *vont*] *fort* bon train *quand* les Anglais [D *s'emparèrent* S *s'emparent*] *de la ville et l'incendie* <*sic*>. *Après les Normands, les Anglais.* [A *Deux ennemis mortels.*] *C'est le sort de toutes les villes de la côte bretonne, durant une longue période de l'histoire. L'on reconstruit encore, et enfin, au XVe* siècle, la cathédrale est achevée. Elle offre, comme disent les [R *architectes* A *guides, et avec raison,*] « le [R *plus*] type 34 II Je *n'en ferai* pas *la description, qui serait maladroite et que* seuls 34 Ib décrire, [R *j'y serais maladroit,*] car <correction au crayon rouge, peut-être d'une autre main> 35 II spécialistes [A *en la matière*] pourraient *faire avec avantage.* Je 36 II cependant [R *que tout Béotien que je sois, l'ensemble de l'édifice m'a paru*] que l'ensemble *de l'édifice* [R *fournit*] offre une *saisissante* [R *grandeur* A *composition,*] *avec son* mélange *d'austérité* et de [R *douceur* A *grâce*] [R *et*] *cette dureté du* granit *qui semble* [R *traversé* A *imprégné*] par

2. L'histoire retient son nom surtout pour le rôle qu'il a joué dans l'unification de la Bretagne.

3. Guide bleu *Bretagne*, p. 131.

Sur cette même place du Martray[4] se trouve l'hôtel de ville, qui était l'ancien évêché. La Révolution de 1789 se charge de cette délicate opération, mais non sans une vigoureuse résistance de la part des villageois, que les gardes de la Convention doivent vaincre et maîtriser, avec quelques durs coups. Accompagné par le seigneur de l'endroit et par quelques notables, l'évêque de la ville va se réfugier dans l'île de Jersey. Ils croient tous, naturellement, que la Révolution n'est que l'extrême aboutissement d'une crise effroyable, mais passagère, ce en quoi ils se trompent grandement. L'Histoire, qui se répète sans cesse, nous enseigne que ces crises passagères, ainsi que nous le constatons de nos jours, en Russie, par exemple, prennent souvent une forme définitive. (Définitive dans un sens relatif, il va sans dire, car les modes du pouvoir ne sont rien moins que fragiles, et selon le mot du poète Paul Valéry, les « civilisations sont mortelles[5] ».)

Creusé sous l'ancien évêché, un couloir de granit sombre, taillé en plein roc vif, très médiéval comme il convient, avec sa voûte basse et cintrée, nous conduit soudain vers la lumière, vers des jardins charmants qui surplombent l'estuaire de la rivière Guinday. Il s'y trouve un adorable bois de pins, promenade favorite des... des Trégorrois. Si j'hésite ici, c'est que si le terme Trégorrois est le plus couramment employé par les

42 II se *chargea* de *faire* cette opération[R . *Les vill* A ,] mais 43 II une [R *très forte* A *vigoureuse*] résistance [D *du* <?> S *des*] villageois 44 II Convention *durent* maîtriser *par la force brutale*. L'évêque *même de Tréguier fut obligé de* se réfugier, *avec quelques importants notables, à* l'île 47 II Ils *croyaient* tous 48 II Révolution *n'était* que l'[A *extrême*] aboutissement 49 II crise passagère. [A *Ils se trompaient,*] L'histoire nous *démontre* que 51 II ainsi *qu'on l'a vu* [R *en*] de 52 I[b] jours[D . S ,] [R *En* A *en*] Russie <Nous retenons cette correction, peut-être d'une autre main, qui paraît nécessaire.> 52 II Russie, prennent souvent [R *la* A *une*] forme définitive. ([D *Définitif* S *Définitive*] dans [R *le* A *un*] sens relatif, [R *naturellement*] il 54 II modes [D *de* S *du*] [R *vie* A *pouvoir*] *sur cette terre* ne 55 II poète [A *Paul Valéry, que je transpose fort prosaïquement,*] *les civilisations sont* [R *extrêmement périssables* A *une denrée très périssable.*] *Un couloir, creusé sous l'ancien évêché* [R *devenu l'hôtel de ville,*] conduit *vers* des 60 II la Guinday. *Un* [A *adorable*] *bois de pins* [R *y*] *s'y trouve,* [R *g*] *qui est la* promenade 62 II Trégorrois. *À ce propos, je dois dire* que le terme Trégorrois, le plus 63 II par les *habitants* eux-mêmes, [R *ne*] n'est

4. Grandbois écrit *Mantray* ; nous corrigeons d'après le Guide bleu *Bretagne*, p. 131.

5. Grandbois a déjà cité ce texte : voir les émissions 27, p. 186, et 35, p. 230.

villageois eux-mêmes, il n'est pas accepté par tous, il y eut et il y a encore des batailles héroïques qui sont livrées à Tréguier au sujet de cette désignation, batailles d'ailleurs inoffensives, faisant couler plus d'encre que de sang, et comme tout ce qui tient à une linguistique trop tirée par les cheveux, quelque peu puérile. En apparence seulement, car toutes ces questions concernant la langue lui sont salutaires, provoquant l'intérêt et par là la maintenant active et vivante. À Tréguier, les uns prétendent que l'on doit dire, au lieu de *Trégorrois*, *Trégorrais*, les autres veulent *Trégorriens* ; très alertes, d'autres petites factions rejettent d'un bloc le *G* pour le remplacer par un *C*. Ce qui fait Trécorrois, Trécorrais, et Trécorriens. Je souhaite à mes érudits collègues, ou confrères, de l'Académie canadienne-française – doit-on dire collègue ou confrère, je ne le sais diantre pas – de trouver des vocables heureux pour désigner, par exemple, les habitants de Saint-Pierre-les-Becquets, de la Petite-Rivière-Saint-François, de Saint-Thuribe-de-Portneuf, ou de Sainte-Rose-du-Dégelis. Je n'ironise pas. Du moins, pas trop. J'ai refusé de faire partie de ce comité[6] parce que je ne me sentais véritablement pas le courage, ni la science, d'apporter quelque lumière à la solution de ces graves problèmes.

Tréguier est la ville natale de Renan, et celle de ses petits-fils, Ernest et Michel Psichari, dont l'étrange et glorieux destin fut si différent, comme vous le savez, de celui de leur illustre

64 II tous, [R *et*] il 65 II batailles *homériques* qui *se livrent* à Tréguier *autour* de 66 II batailles *fort inoffensives d'ailleurs*, [R *et quelque peu puériles*,] comme 68 II cheveux [A *mais tout de même salutaire pour le salut de la langue et l'intérêt qu'elle peut susciter.*] *Les* uns 73 II autres *tiennent pour* Trégorrens, d'autres 73 II factions [R *affirment*] rejettent le G pour 74 II par *le* C, *et qui écrivent* Trécorrois, Trécorrais, et *Trécorriens*, [A *de sorte qu'il faut être extrêmement prudent à Tréguier.*] <passage ajouté en marge supérieure> [A *Je souhaite à*] *Mes* érudits collègues de l'Académie canadienne-française, *qui se* [R *sont* A *dévouent*] *particulièrement* [R *dévoués*] *à la tâche de* [R *classifier*] *désigner l'ensemble des populations de nos villes et de nos villages respectifs, je* [A *leur*] *souhaite qu'ils trouvent* des 76 I[b] collègues[R , *ou confrères,*] de l'Académie canadienne-française [R – *doit-on dire <...> diantre pas* –] de <correction peut-être d'une autre main> 78 II pour, *entre cent autres*, Saint-Pierre-les-Becquets *ou*, la Petite-Rivière-Saint-François, [R *ou*] *Saint-Thuribe-de-Portneuf* [A *ou Sainte-Rose-du-Dégelis.* <Grandbois écrit *Dégelé.*>] // [R *Après*] Tréguier[R , *nous nous dirigeons vers Lannion.*] est 81 I[b] Sainte-Rose-du-Dégelis. [R *Je n'ironise <...> graves problèmes.*] // Tréguier <correction peut-être d'une autre main> 87 II fut [A *fort*] différent, [A *comme vous le savez,*] de celui 87 II leur grand-père. On y *trouve* [R *encore* A *aussi*] le

6. Allusion à un projet proposé par Ringuet à l'Académie canadienne-française, peu après la fondation de celle-ci, en 1944.

grand-père. On y voit aussi le tombeau d'Anatole Le Braz, que des critiques avertis ont proclamé l'un des plus grands écrivains bretons de notre siècle, affirmation justifiée notamment par son très beau livre intitulé *Légende de la mort*[7]. Nul ne connut mieux que lui la Bretagne, ou du moins nul ne sut mieux que lui en exprimer le caractère, à la fois si complexe et si particulier. Anatole Le Braz est mort en 1926 ou 1927[8]. À cheval sur le siècle finissant et le nouveau, il avait assisté à l'évolution, ou plutôt à l'extraordinaire révolution des mœurs et des coutumes de nos temps modernes, qui a rendu le plus petit endroit perdu de Bretagne, cette Bretagne qu'il a adorée, accessible à tous les touristes, qui gâtaient chacune de ses particularités par leur richesse bruyante, uniforme et vulgaire. Je vous apporte cette page de lui, l'une des dernières qu'il ait fait publier[9] :

> Il est d'usage de distinguer deux Bretagnes : celle de l'Ouest, la *Basse* (*Breiz Izel*) où l'on n'a jamais cessé de parler le breton ; celle de l'Est, la *Haute* (Bretagne Gallo) d'où le breton, qui n'avait pas eu le temps d'y pousser de fortes racines, a totalement disparu à la suite des invasions normandes du IX^e^ siècle. La frontière qui les sépare est purement linguistique. Peut-être n'a-t-elle cependant pas été sans entraîner certaines différences de mentalité entre la Bretagne bretonnante et la Bretagne francisante ou patoisante, mais il serait imprudent de rien affirmer à cet égard, car on ne voit pas que les grandes caractéristiques de la race aient été moins prononcées chez un Chateaubriand, Haut-Breton, que chez un Renan, Bas-Breton, si, au contraire, elles ne l'ont été davantage.
>
> Les Bretons de Basse-Bretagne, à leur tour, se répartissent eux-mêmes selon plusieurs types, correspondant, semble-t-il, aux diverses tribus insulaires qui fournirent des contingents à l'émigration. C'est ainsi qu'il y a un Breton du Goëlo, entre Paimpol et Guingamp ; un Breton du Trégor, entre le Trieux et la rivière de Morlaix ; un Breton du Léon, entre Saint-Pol[10] et la pointe Saint-Mathieu ; un Breton de Cornouaille, depuis Crozon jusque par-delà Quimperlé ; un Breton du Vannetais, couvrant les deux

88 II Le Braz, *dont on a dit qu'il était* l'un 90 II bretons, affirmation 90 II justifiée par son *grand et* beau livre *de la* Légende 92 II lui [A *la Bretagne,*] ou du moins *su* mieux [A *en*] exprimer 93 II caractère *et la réalité. Voici* cette 101 II qu'il *ait publiée* : <fin de II>

7. Plus précisément *la Légende de la mort chez les Bretons armoricains.*

8. Il est mort en 1926.

9. Anatole Le Braz, Introduction au Guide bleu *Bretagne*, p. XXVII-XXVIII. Nous indiquons par le signe habituel un court passage omis par Grandbois.

10. Grandbois avait écrit *Saint-Paul.*

tiers du Morbihan. Et la subdivision ne s'arrête point là. Chacune de ces espèces comporte des variétés qui ne sont pas seulement reconnaissables par les gens du cru : témoin – pour ne citer qu'un exemple – ces deux catégories de Léonards, si opposés de physionomie, d'allures, de mœurs : l'habile maraîcher de Roscoff, penché sur ses champs de légumes, et le farouche pagan de Guissény, aux aguets devant les bris[11] de la mer.

À dire vrai, dans ce pays morcelé à l'infini, coupé de talus qui raccourcissent encore l'étroit horizon, le particularisme se manifeste de clocher à clocher, sinon de ferme à ferme, et c'est ce qu'exprime à merveille le proverbe celtique :

Kant bro, kant giz ;
Kant parrez, kant iliz[12].

(Ce qui veut dire, pour les ignorants que nous sommes de la langue celtique :)

Cent pays, cent guises ;
cent paroisses, cent églises.

Comme le sol breton, la population bretonne abonde en contrastes. Toutefois, à y regarder de plus près, ces contrastes, tous superficiels, se résolvent en une unité profonde. La Bretagne est une harmonie. On ne saurait concevoir un coin du monde où l'accord soit plus complet entre le pays et l'habitant. L'homme et le terroir, ici, se sont énergiquement marqués de leur mutuelle empreinte : ils ne se comprennent qu'en fonction l'un de l'autre. Le Breton achève, parfait la Bretagne. Comme l'a excellemment noté Michelet :

Sur la terre de granit marche la race primitive, elle-même d'une finesse de caillou[13]. *[...]*

Trop souvent, on lui a prêté la solidité massive de ses rochers ou de ses chênes. Peut-être serait-il temps de renoncer à ce poncif d'un Breton, en pierre ou en bois. Vidal de la Blache a écrit de la structure géologique de la Bretagne qu'elle « a moins de chair que de nerfs[14] ». Il en va[15] de même du Breton : c'est par-dessus tout un nerveux, un impressionnable. Sa puissance d'entêtement

11. Le Braz : les bris de mer.

12. Ce proverbe est traduit par Le Braz en note ; le passage entre parenthèses est de Grandbois.

13. Le Braz ne donne pas la référence pour cette citation attribuée à Michelet.

14. En note infrapaginale, Le Braz renvoie à *la France, Tableau géographique*, sans autre précision.

15. Le Braz : Il en va *pareillement* du Breton.

a pu le faire prendre pour un volontaire, mais à travers toute son histoire, il se révèle plutôt comme un sensitif et un imaginatif, avec des façons singulièrement « fines » de sentir et d'imaginer. Sa logique est toute de sentiment, et c'est sans doute pourquoi Renan le classe parmi les races féminines. On le dit mélancolique, parce que sa joie n'est jamais débordante, ni vulgaire. Rien de grossier chez lui, ni de bas. Même inculte, il a la passion des choses de l'esprit, des choses de l'âme. Plus enclin au rêve qu'à l'action, il n'est pas rare qu'il aille jusqu'à sacrifier la réalité à ses chimères, sinon jusqu'à tenir ses chimères pour l'unique réalité. C'est au premier chef un idéaliste. Par là s'expliquent ses qualités et ses défauts. Ses erreurs mêmes ont ordinairement leur noblesse. S'il se montre parfois trop dédaigneux des contingences matérielles, il possède, en revanche, une distinction morale qu'on a vu survivre aux pires déchéances. Il y a en lui, si humble que soit le rang social auquel il appartient, une sorte de gentilhomme natif. Ajoutons que la forme la plus habituelle par laquelle se traduit son idéalisme est la religion.

Le Breton est à base religieuse, si l'on peut dire. La pensée, voire la hantise de l'au-delà enveloppe, pénètre, imprègne sa vie.

94 : LA BRETAGNE (8)[1]

1952-07-21, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Nous laissons Tréguier pour Lannion. Dans ce pays, les distances ne sont pas à la mesure de celles de notre immense Canada. Ainsi, entre ces deux villes que je viens de vous citer, la route nationale, par ses bornes indicatrices, marque une longueur d'environ vingt kilomètres. Mais une multitude de chemins vicinaux viennent rejoindre et croiser la grande voie comme les ruisseaux se jettent dans les rivières. Il nous faudrait flâner le long de ces ruisseaux routiers, qui chacun conduisent à d'adorables découvertes. Mais nous n'en finirions pas, ce voyage de Bretagne risquerait de prendre un an, ce qui est beaucoup pour un voyage, et pour les auditeurs, et pour une seule province de France, bien que celle-ci le mérite. Nous savons cependant que le temps est la denrée la plus précieuse du monde. En lançant, il y a déjà trois quarts de siècle, leur axiome célèbre : « *Time is money* », les Américains se sont mal expliqués, le jeu des spéculations intellectuelles et celui de la réflexion philosophique n'étant point leur fort. Ils ne savaient pas que l'argent ne peut acheter le temps, dans quoi notre vie même, aussi courte ou fragile soit-elle, est intégrée, noyautée. L'argent peut procurer beaucoup de choses délectables, mais le plus riche et le plus puissant potentat de la terre, avec tous

VARIANTES : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 6 f. Cette version est la seule qui semble avoir été conservée de cette émission.

14 voyage, [R *et pour les auditeurs,*] et pour une <correction au crayon rouge, peut-être d'une autre main>

1. Le texte de cette émission ne figure pas dans HMH. Grandbois s'inspire du Guide bleu *Bretagne* (p. 145-155) pour les descriptions de l'itinéraire Lannion-Trégastel.

ses trésors, ne peut reculer d'une fraction de seconde son dernier souffle. Le temps demeure l'invincible vainqueur.

Lannion, à huit kilomètres de la mer, réussit cependant d'être un port achalandé, car les marées, selon les rythmes habituels de l'océan, viennent gonfler l'estuaire du Léguer, au bord duquel il est construit. Les quais du port sont paisibles, si l'on excepte quelques petits estaminets ou caboulots, avec guitares, accordéons, et certaines matrones sans envergure, et sans éclat particulier, qui tentent de distraire les matelots en congé, les pêcheurs des environs.

La ville même de Lannion est charmante. Ses promenades sont bordées de beaux platanes, et l'esplanade d'Aiguillon est le rendez-vous de la jeunesse. Là se trouvent les hôtels, les restaurants, les cafés, ces derniers faisant intégralement partie de la vie française au même titre, par exemple, que les comptoirs pharmaceutiques ou non de nos grandes villes américaines et canadiennes. Et l'on n'y entend pas encore, heureusement, ces boîtes à musique trop sonores qui sont devenues le cauchemar des personnes désirant goûter, malgré la sécheresse du sandwich, quelque silence reposant. Mais des goûts et des couleurs...

Lannion nous offre, parmi d'autres raretés architecturales, deux églises remarquables : Saint-Jean-du-Baly, construite au XVI^e^ siècle, et qu'une large tour carrée surplombe. Puis l'église de Brélévenez, plus ancienne, construite au XII^e^ siècle par les Templiers, quelques années à peine avant que cet ordre, le plus fameux du moyen âge, fût dissout. Je rappelle ici, à grands traits, sa naissance. L'ordre est fondé en l'an 1118 par neuf croisés, sous l'inspiration de Hugues de Payns[2], qui appartient à l'illustre maison des comtes de Champagne. Il en est le premier grand maître. À l'origine, l'ordre se donne pour mission de protéger les pèlerins qui font le saint voyage de Jérusalem, et qui sont trop souvent attaqués, volés, assassinés par des bandes de pillards. C'est un ordre à la fois militaire et religieux, et ce double emploi est de maniement fort délicat, car des militaires qui ne sont pas tout à fait militaires sont critiqués par les militaires, et des religieux qui ne sont pas tout à fait religieux sont critiqués par les religieux. C'est très humain. Chacun sa

2. On écrit aussi de Pains.

partie. Et Musset n'a-t-il pas intitulé l'un de ses délicieux proverbes : « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée[3]. »

Mais j'anticipe. Or Baudouin II[4], roi de Jérusalem, offre aux neuf croisés un palais qui se trouve voisin des ruines du temple de Salomon. D'où le nom de Templiers. Dix ans plus tard les croisés, réunis pour assister au concile de Troyes, acceptent avec ferveur une règle très sévère rédigée, selon les historiens de l'époque, par saint Bernard, leur imposant la trinité des vœux monastiques : obéissance, pauvreté, et chasteté. Ce sont des apôtres, et ils se soumettent à cette règle avec joie. Ils portent une tunique blanche, sur laquelle est brodée une large croix rouge. Le pape leur accorde son appui par une bulle. Des adeptes sollicitent l'honneur de faire partie de l'ordre. Il leur faut montrer patte blanche. C'est un grand succès parmi la chevalerie d'Europe. C'est à ce moment[5] que meurt Hugues de Payns. Plein de foi dans son œuvre, qui est belle. Mais voici que le succès dépasse toutes les espérances. Chacun désire appartenir à l'ordre, et l'on y établit quatre catégories, ainsi composées : les chevaliers proprement dits, qui doivent faire la preuve de leurs titres de noblesse ; les prêtres ; les écuyers et les frères laïcs. Le grand maître reçoit, quand il est élu, le titre de prince. Durant une longue période les Templiers accomplissent pour la chrétienté de merveilleux travaux. Ils ont d'abord été triés sur le volet. Ils observent les règles. Et puis, peu à peu, ils ont le tort d'accepter des dons trop munificents. Ils construisent partout, en Orient et en Europe, des forteresses et des palais. Ils deviennent de grands propriétaires, font de fructueux négoces, arment des flottilles de bateaux, exercent le métier de banquiers, bref, deviennent trop riches et trop puissants, de sorte que le vœu de pauvreté, sans mentionner les autres, finit par ne plus exister que sur parchemin, dans la charte originelle. Cette gloire donne prise, naturellement, à toutes les envies, à toutes les jalousies. D'autant plus qu'en Orient, le prestige des croisés ne cesse de décroître, qu'ils accumulent défaite sur défaite.

3. Voir Alfred de Musset, *Comédies et proverbes*, vol. 2, Paris, Garnier, « Classiques Garnier », 1962, p. 97-120.

4. Il s'agit de Baudouin II du Bourg, cousin de Baudouin I^er^, mort en 1131.

5. C'est-à-dire en 1136.

Et je me permets de vous citer ici, pour plus de précision, une page du dictionnaire historique de Bouillet[6] :

> Des donations considérables[7] rendirent les Templiers très riches ; en 1191, ils purent acheter l'île de Chypre à Richard d'Angleterre, pour une somme de 25 000 marcs d'argent. Rien ne fut épargné par les papes pour favoriser le développement de l'ordre et pour l'attacher au Saint-Siège. Le chef des Templiers avait le nom de grand maître ; l'ordre se divisait en plusieurs langues ou nations, les possessions territoriales en plusieurs provinces ; celles-ci, à leur tour, se subdivisaient en grands prieurés, prieurés et commanderies. Mais les Templiers finirent par se relâcher de l'ascétique dévotion de leur règle ; les échecs qu'ils subirent en Terre-Sainte au XIII^e^ siècle les discréditèrent ; leurs richesses et leur orgueil excitèrent l'envie des princes et la jalousie des prélats. D'étranges rumeurs circulaient dans le peuple, vers 1300, au sujet de vices honteux et de cérémonies mystérieuses dont les Templiers, corrompus par l'exemple des Sarrasins, se seraient rendus coupables. Philippe le Bel, à court d'argent, profita de cet état[8] pour les frapper. Le 13 octobre 1307, tous les Templiers résidant en France, avec le grand maître Jacques de Molay, furent arrêtés par les officiers royaux, et livrés à l'inquisiteur Guillaume de Paris [...]. Cinq chefs d'accusation furent proposés contre le Temple. [...]
>
> Il n'est pas douteux que les Templiers ne fussent innocents ; peut-être comptaient-ils parmi eux des hommes vicieux ou grossiers, mais l'ordre n'avait certainement point de tendances hérétiques, point d'idoles, et sa règle était très pure. C'est ce qui résulte de l'examen critique des témoignages recueillis par les Inquisiteurs [...] De 1308 à 1312, les évêques de la chrétienté furent occupés à conduire ce grand procès dans leurs diocèses [...] Enfin Clément V supprima l'ordre en 1312, dans un consistoire secret tenu pendant le concile de Vienne en Dauphiné. Les biens furent transférés à l'ordre des Hospitaliers.

Là-dessus, vous pouvez me demander, mes chers auditeurs, pourquoi je vous entretiens des Templiers et de leur sort au

131 demander, [R *mes chers auditeurs,*] pourquoi <correction peut-être d'une autre main>

6. Marie-Nicolas Bouillet, *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, 34^e^ édition, refondue sous la direction de L. R. Gourraigne, Paris, Hachette, 1914, article « Templiers », p. 1878.

7. Bouillet : considérables *les* rendirent très riches.

8. Bouillet : état *de l'opinion* pour.

cours de ce petit voyage de Bretagne. C'est l'église de Brélévenez qui m'a jeté dans cette voie, et je ne songeais certes pas, en commençant ce propos, que je mentionnerais le nom de Baudouin II, roi de Jérusalem, et celui du baron Hugues de Payns. Mais l'histoire du monde, et ses visages, se tiennent par d'innombrables fils qui s'entrecroisent dans l'espace et dans le temps. Il est difficile, par exemple, d'évoquer le découvreur de l'Amérique sans rejoindre d'un bond le visage toujours brûlant de cette Espagne que gouvernait, à cette époque, d'une petite main blanche, mais de fer, Isabelle la Catholique ; de mentionner Jacques Cartier sans se retrouver aux remparts de Saint-Malo ; Marco Polo de Venise sans la Chine ; et Napoléon le Corse sans Moscou.

Pour en finir avec les Templiers, vous n'ignorez sans doute pas que le Temple de Paris, où furent emprisonnés le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette, et où mourut vraisemblablement le jeune roi Louis XVII, fut élevé par les maîtres de l'ordre du temps de leur puissance. Les gravures de l'époque nous laissent de cette forteresse une image de sombre sévérité.

Il faut nous garder, en quittant Lannion, de continuer tout de suite notre route vers Morlaix. Ce serait une sorte de sacrilège esthétique. Car il existe une petite péninsule d'une grande beauté, que l'on nomme la côte de Granit, et que nous devons parcourir si l'on désire l'enchantement d'un autre coin de Bretagne.

De Lannion, nous nous dirigeons vers Perros-Guirec, et nous nous arrêtons pour admirer le château de Kéringant, la chapelle Saint-Mien, et une église dont le clocher est fortifié.

Perros-Guirec est une petite ville rigoureusement bretonne, et certains de ses habitants se piquent, par fierté, de ne pas parler le français. D'ailleurs, malgré qu'elle soit devenue un endroit très fréquenté par les touristes, et qu'elle doive se soumettre à leurs exigences, elle conserve cependant, parmi les appellations françaises de ses hôtelleries – de la Roseraie, Le Granit Rose, La Cloche d'Or, Les Feux des Îles –, elle tient à conserver ses appellations celtes, et l'on trouve le *Ker Mor*, le *Park-or-Minu*, le *Ker Ys*, le *Roc'h Arvor*, et combien d'autres[9].

9. Seuls les hôtels La Roseraie, Ker Mor, Granit Rose et Ker Ys sont indiqués dans le Guide bleu.

En continuant de suivre la côte, nous rencontrons Ploumanac'h, petit port de pêcheurs, et Saint-Guirec, tapi au creux d'une baie. Un îlot surmonté d'un château orne l'entrée de la baie minuscule. C'est là où l'écrivain polonais Sienkiewicz écrivit ce roman célèbre, que vous connaissez tous : *Quo vadis*.

Puis nous trouvons, à quelques kilomètres, Trégastel, dont la plage est célèbre par ses rochers de granit rose, que la lumière éclaire comme un marbre grec.

95 : LA BRETAGNE (9)[1]

1952-07-28, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Morlaix, qui a la dignité hautement appréciée, dans les provinces françaises, de sous-préfecture, est l'une des villes les plus importantes du bas Finistère. Bien qu'elle soit très fréquentée par les touristes, elle est demeurée authentiquement bretonnante, aussi bien dans ses coutumes que dans sa langue. (Notons tout de suite ici que plus d'un million de Bretons parlent différents idiomes dérivés du celte, et que si la plupart d'entre eux connaissent le français courant, ils ne l'emploient guère que dans leurs relations d'affaires, ou pour des actes officiels ou légaux. Dans la famille, entre voisins et amis, on parle breton. Il arrive également que certains paysans et pêcheurs du bas Finistère et du pays de Léon ne comprennent que cette langue.)

Comme la plupart des villes de la côte bretonne, Morlaix possède une ancienneté remarquable. Je vais vous en faire une très brève esquisse, au risque de me répéter, car toutes les villes

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit de 32 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 32 en marge supérieure droite sous le titre « En Bretagne », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement (ANC).

4 I[a] la *dignité* <souligné> hautement appréciée, / dans les provinces françaises / de <traits obliques, peut-être pour indiquer une suppression> 15 I[a] ne compren[R *-aient* A *-nent*] que I[b] ne *comprenaient* que II ne comprennent [R *et*] que

1. Le texte de cette émission ne figure pas dans HMH. Pour la description de Morlaix, Grandbois s'inspire du Guide bleu *Bretagne*, p. 160-165.

du littoral armoricain ont été plus ou moins touchées par l'occupation romaine, de sorte qu'en parlant de chacune d'elles, je dois raconter, sauf certains détails locaux, à peu près toujours la même chose, en quoi je n'y peux rien, mais le léger chroniqueur que je suis est moins à blâmer que l'Histoire elle-même, qui ne cesse de se répéter, du moins dans les gros livres savants.

Donc Morlaix, que les Romains avaient nommée Mons-Relaxus, n'était qu'un tout petit port paisible, tel que son nom l'indique, aux premiers siècles de notre ère, et qui n'avait aucune importance maritime. Beaucoup plus tard, environ un millénaire, Morlaix, par certains bouleversements de la politique, prit soudain un essor inattendu. Les comtes de Bretagne, fort puissants, en firent une de leurs principales forteresses, dont les Anglais s'emparèrent à maintes reprises, mais qu'ils ne purent garder jamais très longtemps. L'on conserve surtout à Morlaix le souvenir du séjour qu'y fit Marie Stuart, alors fiancée au Dauphin royal. Celle qui devait devenir plus tard reine de France et d'Écosse, et dont le destin demeure encore l'un des plus pathétiques qui fût, avait cinq ans et quelques mois. C'est un âge plutôt tendre pour des fiançailles, mais que les consciences timides soient rassurées, le mariage n'eut lieu que dix ans plus tard.

Un moment, Morlaix fut le port le plus important de la basse Bretagne. Les bricks des corsaires, les voiliers à quatre mâts, les frégates armées pour la guerre, les barques de pêche mouillaient dans son port. Cette prospérité ne dura guère, et le port fut déserté peu à peu pour l'avantage de Brest, qui devint sa rivale victorieuse. À chacun sa gloire en son temps. Et la gloire s'efface et le temps fuit. C'est la règle d'or. Autant pour les hommes que pour les villes.

Aujourd'hui, Morlaix est une ville quiète, berçant mollement de petits bateaux dans son estuaire, car les sables l'ont éloignée de la mer d'une douzaine de kilomètres. Elle possède quelques beaux édifices, dont l'église Sainte-Mélaine, construite au XII^e^ siècle par un des seigneurs de la redoutable maison de Léon, qui s'appelait le baron Guyomarc'h. Le temple est du style gothique flamboyant, et renferme entre autres œuvres d'art des boiseries sculptées qui font le ravissement des artistes et des connaisseurs. Il y a aussi le musée, logé dans un ancien

27 II petit [R *village*] port 44 II frégates [R *gue*] armées

couvent de bénédictins, où l'on peut voir des toiles de Courbet, d'Eugène Delacroix, d'Ingres, de Maurice Denis, d'Albert Besnard, etc. Et Morlaix n'est qu'une petite ville de la basse Bretagne, dont la population atteint à peine seize mille habitants. Dois-je faire remarquer que nos musées nationaux canadiens ne possèdent même pas l'ombre des richesses d'art du petit musée de Morlaix. Pourtant, semble-t-il, nous sommes très riches. Du moins, on ne cesse de nous l'affirmer en haut lieu. Nous n'avons cependant ni musées vraiment dignes de ce nom, c'est-à-dire renfermant des œuvres originales des grands artistes universels, nous n'avons pas d'opéra ni de salles de théâtre, et je finis par croire que c'est parce que nous n'en ressentons vraiment pas le besoin, et si c'est ainsi, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, car l'aveugle-né ne souffre pas du manque de la lumière. Mais j'aimerais que nos grands éducateurs, ainsi qu'il vient d'arriver dernièrement lors d'un congrès[2] retentissant, ne se plaignent pas trop vigoureusement que nous manquons d'élites. C'est à eux qu'il appartient de créer cette élite et autrement que par de massives distributions de doctorats et des discours pompeux et solennels. Et voici, à propos de l'art breton, une page de Henri Waquet, intitulée : *La Terre et la Race*[3].

> Michelet disait de la Bretagne qu'elle est « peu française tant elle est gauloise[4] », formule hardie, qu'on ne saurait recevoir sans beaucoup de réserves, mais où une vérité s'exprime : le petit peuple, parent des Gaulois, qui, aux v^e^ et vi^e^ siècles de notre ère, émigra d'outre-Manche en Armorique, n'a cessé pendant longtemps de vivre concentré, défiant de l'étranger, obstinément attaché à ses coutumes, poursuivant fièrement ses rêves. Or les enfants de ce peuple aimaient la beauté, l'ornement, l'élégance ; ils l'aiment encore, malgré les apparentes défaillances où leur timidité les entraîne. Sur leur sol, dans leurs églises, dans leurs maisons les plus riches, ils ont prodigué les œuvres qu'exigeait

62 I^b^ habitants. [R *Dois-je faire <...> pompeux et solennels.*] Et voici <correction au crayon rouge, avec encadrement au stylo bleu ; peut-être d'une autre main> 76 II d'élites. *C'est* à eux 77 II par [D *des* S *de*] [AR <illisible> A *massives*] distributions 79 I^a^,I^b^ page de *Wagnet*, intitulée <Nous rétablissons le nom de l'auteur.>

2. Allusion au troisième Congrès de la langue française, tenu à Québec en 1952.

3. Titre de la première partie d'un texte intitulé « L'art breton » publié en introduction au Guide bleu *Bretagne*, p. XLV-LVI.

4. Waquet ne donne pas la référence de cette citation.

leur goût ; ils n'ont pas inventé de véritable style ; ils ont subi des influences sans en exercer aucune ; ils n'en ont pas moins produit un art et cet art est bien à eux ; il se distingue de tout autre. À cause justement de son originalité accusée, il peut ne pas conquérir toutes les admirations ; mais à cause de sa naturelle franchise, parfois de sa naïveté rude, il frappe et surprend ceux mêmes qu'il ne séduit pas.

Si on cherche à en définir les caractères fondamentaux, on en découvre deux ; ils résultent des mœurs et du tempérament bretons[5]. C'est un art paysan ; c'est l'art d'un peuple qui vit en clans[6].

En tant qu'art paysan, il est le plus puissant de ce genre en France. La Bretagne est, fut toujours, un pays essentiellement agricole. Ses marins[7], sauf dans les centres sardiniers, sont eux-mêmes un peu cultivateurs[8].

La dispersion des points d'eau sur le terrain granitique, donc imperméable, entraîne la dispersion des habitations humaines ; aussi les villages pullulent, tandis que les villes dignes de ce nom sont rares. Avant la Révolution, excepté Nantes, que des liens purement[9] politiques et administratifs rattachaient seuls au reste de la province, elles étaient toutes fort petites ; Rennes, au XVIII^e^ siècle, ne comptait pas plus de 30 000 habitants. *Le grand art a toujours été urbain*[10] ; il n'avait pas sa place en Bretagne. La noblesse, de son côté, infiniment moins riche que prolifique, ne possédait pas les moyens qu'il faut pour faire des Mécènes. Une seule famille, très forte, les Rohan, pouvait se permettre le luxe de demeures amples et fastueuses. [...] Les Rieux, maîtres après les Malestroit du puissant donjon d'Elven, déclinent au XVI^e^ siècle, ruinés par leur zèle loyaliste au service du duc François et de sa fille. Sucinio[11], naguère « moult biau chastel et maison de déduit[12] », (le mot est de Froissart), pour les princes de la maison

97 I^a^,I^b^ surprend *aux* mêmes <Nous retenons la leçon de II, conforme au texte de Waquet.> 98 II mêmes [R *qui*] qu'il 121 I^a^ moult [R *bien* A *biau*] chastel <La correction ne se trouve pas sur I^b^.>

5. Waquet : alinéa après « bretons ».

6. Note de Waquet : « Le mot est pris ici au sens large de groupe humain fermé, replié sur soi. »

7. Waquet : Ses marins, *hors des* centres.

8. Waquet : [...] cultivateurs. *Sur cette terre mouillée, mais imperméable, l'eau qui ruisselle ou stagne sans abonder nulle part, ne favorise pas le rassemblement des hommes* ; aussi les villages.

9. Waquet : purement administratifs rattachaient seuls *à la* province.

10. C'est Grandbois qui souligne.

11. Grandbois a écrit *Suciano*.

12. Waquet ne donne pas la référence de cette citation.

de Dreux, est à peu près abandonné vers le même temps. Anne, duchesse et reine, agrandit et embellit le château de Nantes, mais les rois de France les plus voyageurs ne franchirent pas souvent la Vilaine. À part François I^er^ qui, en 1518, alla jusqu'à Brest, aucun ne dépassa jamais Vannes. En Basse-Bretagne, le château de Kerjean, déclaré par Louis XIII digne « de son recueil et séjour », n'est, à vrai dire, qu'un superbe manoir. Seulement, si, dans de telles conditions, les monuments ne pouvaient pas être grands, ils devaient être nombreux. Dans chaque paroisse, au moins en Basse-Bretagne, il s'élevait, outre l'église paroissiale, presque autant de chapelles qu'il jaillissait de sources ou fleurissait de saintes légendes, il se blottissait sous les futaies[13] des chênes autant de manoirs qu'il vivait de familles nobles, et, si les bouleversements politiques et les caprices des mœurs ont abattu ou laissé tomber plus de manoirs qu'il n'en reste, les chapelles se dressent encore en foule au creux des vallons et au bord des routes. Et elles ont été construites pour des paysans par des paysans. Les « généraux » des paroisses, et non pas les curés[14] seuls, encore moins les seigneurs, commandaient les travaux et en surveillaient l'exécution[15]. Au besoin, si quelque seigneur, voire haut et puissant, essayait de s'opposer à un projet, les paroissiens, sans vergogne, avec un ferme esprit d'indépendance, passaient outre. Aussi les maîtres d'œuvre des édifices les plus soignés étaient-ils des hommes simples, à qui l'inspiration, l'amour de leur travail, un honnête souci de bien faire, tenaient lieu de science. La svelte et jolie église de Gouesnou, près de Brest, fut bâtie en 1607 sur les plans d'un certain Yvon Jacq, lequel ne savait ni lire ni écrire.

Le caractère paysan apparaît dans toute la Bretagne ; toutefois c'est dans la Basse-Bretagne, au-delà d'une ligne qui s'étend de Châtelaudren à Elven, que l'art a été le plus fécond, parce que c'est là que la race, depuis le x^e^ siècle, reste la plus pure. Race au tempérament complexe, pleine de contrastes[16], farouchement individualiste et faite cependant pour la vie en groupes, race de clans ; chez elle, l'individualisme réside moins dans l'homme isolé que dans la famille et la paroisse. De là diverses conséquences à noter. L'art n'est pas également cultivé sous toutes ses formes ; il est employé presque exclusivement à l'embellissement des édifices, des objets, où l'orgueil de la grande famille s'attache. L'église

135 II qu'il [R *abritait de*] vivait 137 II qu'il [R *en garde*] n'en 139 II construites [R *par*] pour

13. Waquet : futaies *de* chênes.

14. Waquet écrit ici non pas *curés* mais *recteurs*. Il met en note : « Recteur est le nom du curé (en breton : *person*). »

15. Note de Waquet : « À la réserve des vitraux et des tombeaux ; à cause des prééminences et droits honorifiques dont jouissaient les hauts justiciers. »

16. Waquet : contrastes, *à la fois* farouchement.

et ses dépendances auront, cela va de soi, les premiers soins ; on brodera de larges bannières ; on cisèlera d'étincelantes croix d'argent ou de vermeil pour les cérémonies à parade, pour les fameux grands pardons où se rencontreront les paroisses. Les gens de Pleyben viennent-ils de faire bâtir une tour de belle mine, ceux de Pleyber-Saint-Thégonnec[17] ne veulent pas rester en arrière ; ils auront la leur. Lorsque, en 1675, l'établissement de l'impôt sur le papier timbré provoqua de sanglantes émeutes, les officiers du Roi, désirant, après une répression violente, rabattre l'amour-propre de la « paysantaille », ne trouvèrent rien de plus efficace que de démolir[18] les flèches de clochers. Ils frappaient à un point sensible ; cette démolition, c'était, au sens propre, un découronnement. [...]

Le caractère collectif, qui marqua partout l'art médiéval, s'affirma plus fortement et se maintint plus longtemps en Bretagne qu'ailleurs. La tradition commune de la race porte, soutient l'individu. À travers la foule des artisans, penchés sur la pierre, le bois ou le verre, une faculté[19] du beau circule. L'art breton doit une grande part de son charme à ceci qu'en lui se manifeste et se satisfait[20], sans prétentions, l'âme profonde et fervente de tout un peuple, d'un peuple de paysans.

164 II se [D *rencontrent* S *rencontreront*] les fortement 175 II Bretagne [R *que*] qu'ailleurs 175 II plus [R *longtemps*] commune 176 II tradition [R *de la*]

17. Note de Waquet : « Tel est le nom ancien de Saint-Thégonnec. »

18. Waquet : démolir *des* flèches.

19. Waquet : faculté *de créer* du beau.

20. Waquet : satisfait, *directement*, sans.

96 : LA BRETAGNE (10)[1]

1952-08-04

Voici maintenant Roscoff. La distance n'est pas longue si l'on part de Morlaix et si l'on suit la grande route nationale. Cette route est très belle, mais elle n'est malheureusement pas bordée par ces arbres magnifiques qui font l'orgueil des grasses plaines normandes. Car le sol breton, et plus particulièrement le long du littoral, se montre peu généreux en humus. Le sable et le roc laissent peu de place à la végétation, et la dune, aride et sèche, ne laisse croître que quelques bouquets de genêts.

Roscoff évoque, aidé par la légende et les complaintes de marins, quelque rude et sombre repaire de corsaires, de négriers et de pirates. Il n'en est cependant rien, Roscoff est aujourd'hui un petit port de mer fort paisible, et ses habitants se livrent à la pêche peu aventureuse, mais lucrative, du homard et de la langouste, qu'ils vendent à nos amis les Anglais. C'est aussi un endroit de villégiature fréquenté par des gens qui aiment le repos, la tranquillité, et les plaisirs simples que peut apporter l'océan. Pour ma part, j'y passerais volontiers une

VARIANTES : Manuscrit de 29 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 29 en marge supérieure droite sous le titre « En Bretagne », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement (ANC). Pour des raisons que nous ignorons, il ne semble pas que ce texte ait été diffusé, ni même dactylographié par les services de Radio-Canada. Le manuscrit est daté du 4 août 1952, mais à cette date, c'est sans doute l'émission précédente qui a été diffusée.

4 et [R *te* <?>] si 7 plaines [R *b*] normandes 19 apporter [R *la mer*] l'océan

1. Le texte de cette émission ne figure pas dans HMH. Même si le seul titre figurant sur le texte de base est « En Bretagne », nous avons intitulé cette émission « La Bretagne », en lui attribuant le numéro correspondant à la place qu'elle occupe dans la série.

partie de mon existence, car l'âge m'a enseigné la valeur irremplaçable du temps, que l'agitation, l'ambition, et les besoins fallacieux que nous nous créons nous font trop souvent oublier. (Je tiens à souligner que ce ne sont point là des pensées neuves et originales, les auteurs bibliques, les philosophes grecs, les penseurs d'Asie les ont précisées, sur tous les tons et sous toutes les formes, mais il a fallu l'accumulation des années pour que j'y ajoutasse quelque foi. Que l'on me pardonne, mais cet « ajoutasse » me rend à ma dignité d'académicien, – d'académicien canadien, il va sans dire ! – et donne à mon propos un petit tour noble et digne, un peu pédant, et très dix-huitième siècle, en somme, ainsi que dirait Ringuet, notre romancier le plus couronné, et le plus justement.)

En langue celtique, Roscoff signifie butte, ou colline sableuse. Cette langue très riche est féconde en images, très hautement colorée, et désigne les objets et les lieux comme un peintre en saisit les contours, ce en quoi elle fait songer, si je puis me permettre une comparaison hasardeuse, à la langue chinoise, dont l'écriture est faite de dessins. Le breton donne lieu à certaines surprises, pour peu que l'on continue de jouer aux comparaisons. Ainsi, le mot « *mad* » signifie « bon », ce qui n'a rien de commun avec le sens du même mot anglais, car il nous faudrait désespérer de tout si la bonté était l'un des signes de la folie. Le mot « bouche », en breton, s'exprime par le mot « genou ». Ce qui peut altérer singulièrement les chances de succès d'un jeune amoureux breton auprès de la jeune fille qu'il courtise, si celle-ci n'est point familière avec le celtique[2], et s'il lui dit, par exemple : « Ah, laisse-moi embrasser ton genou. » Nous pouvons imaginer aisément que la fillette peut trouver les goûts de son prétendant quelque peu bizarres, et inquiétants pour un futur bonheur conjugal.

Mais le mot « mère » se prononce « *mam* », qui se rapproche du terme argotique américain « *mom* ». Le « jour », c'est « *deiz* », qui évoque, par sa consonance, le mot déesse, de sorte

23 tiens à [R *préciser* A *souligner*] que 28 académicien [A *canadien,*] il 39 surprises, [R *si*] pour 41 il [A *nous*] faudrait 46 n'est [R *pas*] point

2. Pour le développement qui suit, sur la langue bretonne, Grandbois semble avoir utilisé les informations qu'il a pu trouver dans « La langue bretonne » de Francis Gourvil, texte publié en introduction au Guide bleu *Bretagne*, p. LVII-LX.

que la femme, et sa beauté, se trouve mêlée à nos jours quotidiens, chose rassurante pour notre équilibre, et pour la continuité de l'espèce. J'imagine bien que les bombes atomiques mêmes, si on les fait éclater dans une guerre mondiale, ne réussiront jamais d'empêcher un couple de jeunes êtres de s'embrasser, que ce soit dans une île perdue du Pacifique ou aux confins des déserts de Gobi. Et la vie continuera, recommencera son cycle. À Ninive[3], des archéologues me disaient que six villes se trouvaient sous terre, les unes sur les autres, avec chacune d'elles mille ou deux mille ans d'existence. Combien cela comporte d'amours, de défaites, de sanglots, de désespoirs, d'espoirs, de richesse, de pauvreté, de deuils, d'angoisse humaine. Ces villes, par le truchement des fouilles, révèlent encore leurs murailles crénelées, leurs édifices publics, leurs habitations, l'emplacement de leurs jardins, leurs statues de bronze ou de marbre, mais les squelettes des hommes se font très rares, et sauf exceptionnellement, sont réduits à cette poussière anonyme que l'on ne distingue plus des sables. De sorte que l'on peut conclure que l'œuvre de l'homme est moins vulnérable que l'homme lui-même. Doit-on s'en réjouir ou s'en désoler ? Je ne le sais pas.

Le premier grand homme de Roscoff, du moins par l'ancienneté, doit être sans doute ce marin, célèbre dans les annales de la ville, qui a pour nom Jean de Penhoët. Ce guerrier de la mer eut une idée de génie. Il se consacra lui-même amiral, à l'âge tendre où les futurs amiraux sont encore des mousses. Comme si tout simplement vous et moi prenions le titre de premier ministre de la province de Québec, ou du Canada, sans rien demander à personne. Le plus surprenant de l'histoire de Jean de Penhoët[4], c'est qu'après avoir fait la guerre contre les Anglais et les Espagnols, après avoir vaincu des escadres commandées par d'authentiques amiraux, le titre d'amiral qu'il s'était généreusement octroyé fut authentifié par le roi. Il vécut

68 habitations, [A *l'emplacement de*] leurs jardins 69 hommes [R *sont*] se 70 réduits [R *dans* A *à*] cette 71 plus [D *du* S *des*] sable[A *-s*]. De 72 est [R *plus*] moins 79 sont [R *des*] encore

3. À l'émission 91 (p. 636), on trouve le même rappel, avec une variante : Grandbois y parle de « *sept* villes superposées ».

4. « C'est du port de Roscoff que partit, en 1404, Jean de Penhoët, amiral de Bretagne, pour aller combattre la flotte anglaise[...] » (Guide bleu *Bretagne*, p. 181).

et mourut dans la gloire. Cela se passait en 1404, donc bien avant la fondation de Québec, et la découverte officielle de l'Amérique. Nous sommes encore jeunes selon la marche historique des nations.

Roscoff n'a pas cinq mille habitants, ce qui est minime pour une petite ville canadienne ou américaine. Mais son port semble actif et plein d'animation. Des barques à moteur tournent et tournent, pour la relève des crustacés, et pour les promenades des touristes. Il y a sur le port deux ou trois cafés-restaurants qui sont des merveilles, donnant en plein sur la mer, où l'on peut déguster une soupe de poissons, une langouste fraîche, une patte de pieuvre – c'est excellent – sans le choc irritant et saugrenu de la boîte à musique de nos restaurants populaires. Tout est paisible et calme. De petits bateaux à voiles blanches voguent vers la haute mer, à travers les îlots granitiques, possédant, dans le lointain, la fluidité, la légèreté et la grâce de l'oiseau. J'ai passé des jours à Roscoff, dans un petit hôtel où j'avais une chambre avec balconnet, surplombant la mer, et ce furent des jours délicieux. J'étais fort jeune alors, je passais des heures à nager ou à naviguer à voiles, et je revenais chez moi, sur le balcon, à la fin du jour, heureux et fatigué, mais d'une bonne et saine fatigue. La fille de la patronne venait alors me demander ce que je désirais pour mon repas. Il y avait toujours des poissons frais, des crevettes du matin, des crabes, du homard et des moules, je choisissais généralement le poisson, toujours délectable. Les crustacés et les mollusques ne m'ont jamais beaucoup attiré, sauf certaines huîtres[5], et surtout les canadiennes, plus savoureuses que les huîtres d'Europe, si l'on excepte les Marennes, qui sont de haut choix, et dont le goût se rapproche de nos Malpecques. Mais le poisson était délicieux. Aux États-Unis, et au bord de la mer, où j'écris ces lignes[6], le sourire n'est pas le même, ni la succulence du mets, et je songe non sans quelque nostalgie à mon charmant balconnet de Roscoff.

92 Mais [R *sont*] son

5. Grandbois répète ici, en variant la formule, ce qu'il avait déjà précisé à l'émission 88, p. 614.

6. Ce détail pourrait expliquer que l'émission n'ait pas été diffusée, si on suppose que le texte n'est pas parvenu à temps à Radio-Canada, ou que Grandbois a oublié de l'expédier. Il se trouvait vraisemblablement au cap Cod (voir les émissions 68 à 73, p. 461-509).

En face de Roscoff, il y a l'île de Batz, dont le nom se prononce Ba, et qui signifie « bâton ». Pourquoi, je n'ai jamais pu le savoir. L'île de Batz rappelle certaines petites îles néerlandaises parce qu'elle est peuplée de moulins à vent. Elle est peu éloignée de Roscoff, mais l'étroit bras de mer qui l'en sépare est agité par des courants sous-marins fort violents qui rendent son accès difficile. Par gros temps, il est impossible d'aborder l'île, car elle est entourée de récifs. Cependant c'est un endroit charmant, au climat tempéré, et qui offre une végétation quasi méridionale. On y voit même des palmiers. Ses plages sont splendides, avec de beaux sables d'or, protégées par les récifs comme, dans les légendes, la belle et jeune princesse est protégée par les dragons. Batz est une île de femmes, ainsi que la plupart des îles de Bretagne. Les hommes sont marins, et passent plus d'années sur l'océan que de mois dans leurs foyers, et les femmes doivent se résigner à une vie de solitude. Elles portent généralement des vêtements noirs, car elles sont veuves prématurément. Comme coiffure, elles ont une sorte de grande capuche qui couvre leur tête et leur visage jusqu'à la ligne frontière du sourcil. Mais les yeux sont là, vigilants, méfiants et brillants, qui indiquent l'emportement soudain de la colère. Comme on dit au pays de Québec, il est difficile de « leur en faire accroire ». Elles s'occupent des travaux des champs, de l'élevage de quelques animaux domestiques, et de la récolte du goémon, qui est une des richesses de l'île. Les jeunes filles, vêtues de noir également, sont à la fois timides et audacieuses, et souvent fort jolies. Elles courent pieds nus le long des plages et sur les dunes, scrutant l'horizon, guettant l'arrivée du bateau qui leur apportera leur fiancé, leur promis, lequel retarde parfois de quelques années, les hasards des engagements maritimes étant imprévisibles. Un cargo chargeant à Valparaíso, à destination de Melbourne, prend dans ce dernier port une cargaison qui peut le conduire à Hong-kong, à Singapour, à Vancouver ou à Montréal. Et ainsi de suite. Les armateurs ne sont point des sentimentaux, et les affaires sont les affaires. De sorte que la jeune fille attend son promis. Quand il revient enfin, ce n'est point pour très longtemps, la lune de miel est brève, il féconde sa femme et doit repartir, reparcourir

126 sous-marins [R *qui*] fort 133 femmes, [R *comme* A *ainsi que*] la plupart 141 qui [R *arm* <?>] indiquent 158 brève, [R *ils* <?>] il

les vastes mers, inlassablement, comme l'écureuil tourne dans sa cage-roulette.

La légende[7] locale raconte que dans les premiers siècles de notre ère, un dragon formidable, crachant le feu, terrorisait l'île. Saint Pol vint d'Irlande et fonda le premier monastère breton. Mais le dragon continuait de semer l'épouvante dans la région, crachant toujours le feu, mais comme vous le savez, c'est une manie de dragons. Saint Pol alors se rendit à sa rencontre, le couvrit de son étole, et lui ordonna de se jeter à la mer, ce qu'il fit, et l'île en fut débarrassée à jamais. Le lendemain, le flot montant rejeta sur la grève l'étole de Saint Pol, que l'on peut voir aujourd'hui dans la sacristie de l'église.

159 mers, [R *pour*] inlassablement 161 légende [R *raco*] locale 168 mer, [R *et*] ce 168 lendemain, [R *la* <?>] le

7. « Saint Pol, évangélisateur du Léon, avait débarqué à Ouessant. C'est à Batz qu'il mourut, après de grands miracles dont le plus signalé fut de noyer par persuasion un dragon dévastateur : une chapelle, le Pénity, et un nom de rocher, "Toul ar Serpant", rappellent ce haut fait » (Auguste Dupouy, *la Basse-Bretagne*, Paris, Arthaud, 1963, p. 110).

97 : LA BRETAGNE (11)[1]

1952-08-11, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Soixante kilomètres à peine séparent Morlaix du grand port maritime de Brest. Et la route qui franchit cette courte distance réussit cependant de nous révéler la Bretagne légendaire des contes de notre enfance, la Bretagne des pardons, des calvaires, de ces modestes églises faisant tellement partie du sol et de son paysage, l'épousant de telle sorte qu'elles en semblent une émanation naturelle, tels l'arbre, la fougère ou le roc. Je parle ici des plus humbles églises de ces hameaux dont le nom n'est même point mentionné dans les guides pour touristes. Ce sont les plus touchantes, et les plus révélatrices de l'âme bretonne, qui les a voulues aussi indestructibles que sa race[2]. Mais il y a d'autres églises où le génie de l'art s'est pénétré de la foi des bâtisseurs. Ainsi l'église de Saint-Thégonnec, soulevant l'admiration de tous les artistes, qui possède notamment un « ossuaire » du style Renaissance de la plus pure beauté. Son « calvaire » est célèbre, avec ses trois croix dominant les personnages de la Passion.

Thégonnec donne son « pardon » le deuxième dimanche du mois de septembre. Je n'ai jamais assisté à ce pardon, mais

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit de 30 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 30 en marge supérieure droite sous le titre « En Bretagne », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement (ANC).

11 II églises [D *des* S *de*] [R *villages* A *hameaux*] dont

1. Quelques extraits de cette émission ont paru dans HMH, p. 51-53.

2. Le texte qui précède se trouve dans HMH. La suite, jusqu'à « C'était sa ville natale », n'y figure pas.

on m'en a beaucoup parlé, et l'on m'a affirmé qu'il est l'un des plus émouvants de Bretagne. Celui de Sainte-Anne d'Auray, que j'ai vu, est sans doute plus riche, plus somptueux, attire une foule plus nombreuse. Cependant le premier, moins fréquenté, – et toujours d'après les dires – me paraît plus authentique, car trop d'éclat nuit à la signification profonde de ces fêtes.

Mais il nous faut atteindre Brest. Je ne puis vous décrire tous ces petits endroits charmants, Lampaul-Guimiliau, par exemple, dominant une grande partie de la région, et dont l'église fort ancienne possède des boiseries merveilleuses. Et avant de parvenir au grand port, il faut nous arrêter à Landerneau, surtout connu, dans tous les pays de langue française par le fameux dicton : « Il y aura du bruit dans Landerneau[3]. » L'origine de cette appellation, semble-t-il, tient d'un jeu que les joyeux garçons de la ville, lorsqu'une veuve se remariait, exerçaient devant la demeure des nouveaux époux, lors de leur première nuit de noces. C'était un charivari insensé, avec chants, cris, tambours, cymbales, sifflets, torches et flambeaux, et l'on rapporte qu'un jour, ou plutôt une nuit, ils brûlèrent par inadvertance le logis nuptial, y compris naturellement les mariés. À la suite de ce haut fait, une ordonnance de la police défendit ces gracieuses manifestations. L'histoire ne dit pas que les charivaris cessèrent, car les ordonnances de la police demeurent souvent lettre morte, mais je sais que les gens de Landerneau n'aiment pas particulièrement que l'on fasse une « fine » allusion à ce dicton, dont le sens a dévié sans doute, mais qui n'en mentionne pas moins le nom de la ville, laquelle, selon eux, mériterait d'être appréciée par d'autres mérites et distinctions. Et ils ont raison, car Landerneau, pour n'être pas une grande ville, possède sa propre histoire, et fut longtemps la ville principale des princes de Léon, et le fief de l'illustre famille des Rohan[4], celle-ci liée à la Bretagne jusqu'à la Révolution, comme l'écorce à l'arbre. Ce sont là gloires passées.

50 II qui [D *ne* S *n'en*] mentionne

3. « On dit que l'expression populaire "il y aura du bruit dans Landerneau" vient des charivaris dont étaient l'objet les veuves se remariant en secondes noces. Par déformation, ce dicton désigne les cancans des petites villes » (Guide bleu *Bretagne*, Paris, Hachette, 1977, p. 357).

4. Famille bretonne remontant au XI^e^ siècle. C'est le duc Henri de Rohan qui, sous Louis XIII, prit le titre de prince de Léon.

Aujourd'hui Landerneau profite de l'importance et de la prospérité de Brest, à qui elle est liée par l'estuaire de l'Elorn, ce qui lui permet de fructueux marchés.

Brest est le deuxième grand port de guerre de France. Sa rade, très large, admirablement abritée, offre aux navires de combat un refuge sans pareil, car elle n'ouvre sur l'océan qu'un étroit passage, le goulet de Brest, défendu par une chaîne de casemates et de forts quasi imprenables. Les Allemands le savaient bien, qui s'en étaient emparés par voie territoriale[5], et qui purent résister, lors de la dernière guerre, durant plus d'un mois, à l'invasion des Alliés. Seuls les multiples assauts des avions réussirent de les en déloger.

Les Romains déjà connaissaient Brest, et en avaient fait une forteresse contrôlant toute cette partie du Finistère. Au XIII^e siècle, Brest fut vaincu par Édouard III, roi d'Angleterre, qui s'y maintint avec ses troupes durant cinquante ans. Un duc de Bretagne, Jean IV, les en chassa. Ce furent ensuite les multiples assauts des Espagnols, puis des Anglais encore, lesquels ont toujours montré de la ténacité. Mais ces attaques furent vaines, et quand la France fut enfin unifiée, Richelieu fortifia davantage la place, et plus tard Vauban, ce génie de la construction militaire, y éleva ses formidables armatures de pierres, invincibles durant des siècles ! Brest, dont la vieille ville a été complètement détruite – elle a subi plus de 150 bombardements alliés – se relève de ses ruines avec le courage le plus magnifique. Si Louis Hémon, qui nous a donné son admirable *Maria Chapdelaine*, n'était pas disparu aussi prématurément, il aurait sans doute, le goût des longs voyages lui ayant passé, écrit quelque beau livre sur Brest. C'était sa ville natale[6].

Il y a un petit bateau qui part de Brest, deux fois par semaine, et qui se dirige vers une île farouche et légendaire que l'on nomme Ouessant. Ce trajet ne s'accomplit que par temps calme. Il est trop dangereux de le faire autrement.

72 II maintint [A *avec ses troupes*] durant 73 II Jean IV [D *l' S les*] en [R *délogea*] chassa 77 II place, [R *il y*] et 79 II siècles. // Brest

5. Grandbois a écrit *territoriale*, probablement pour « terrestre », qu'appellerait le contexte.

6. Le passage qui suit, jusqu'à « couper les gerbes de blés », se trouve dans HMH, p. 52-53.

L'océan de cette partie de la côte est agité de courants sous-marins fort sournois, semé de centaines d'îlots et de récifs, des vents rageurs soufflent soudain, soulevant le courrier comme une coque de noix, et le cœur des malheureux passagers n'ayant point l'habitude de la mer. La première escale, celle du Conquet, se fait sans histoire, car nous longeons encore la terre ferme. L'île Molène forme la deuxième escale. J'y ai vu là des passagers abandonner le projet de continuer jusqu'à Ouessant, et se résigner à attendre, au petit hôtel-restaurant de l'endroit, le retour du bateau, ce qui signifie une attente de trois jours. L'île Molène est gentille sans aucun doute, mais peu fertile en distractions. Elle a près d'un mille de longueur. On y trouve un port minuscule où quelques pêcheurs vivent maigrement de la pêche du homard et de la langouste, et qui semblent peu goûter, ce en quoi ils n'ont pas tort, les étrangers qui viennent les contempler comme s'ils étaient des bêtes curieuses. S'il pleut, comme il arrive fréquemment, le séjour des touristes est encore plus monotone. Que faire, sinon guetter, comme sœur Anne du haut de sa tour, le retour du courrier. Mais ils n'ont point de tour, comme sœur Anne, et la salle enfumée de l'auberge est peu propice aux guets romantiques.

Après avoir louvoyé entre d'innombrables récifs, dont plusieurs sont surmontés de phares puissants, et à cloches sonores, car si les vents ne ragent pas, c'est la brume qui noie tout, l'on parvient à Ouessant en pénétrant dans la baie de Lampaul. Le bourg principal de l'île porte le même nom. Il n'a que trois cents habitants. Le reste de la population est disséminé un peu partout à l'intérieur, par groupes de huit ou dix maisons formant hameaux. L'île est très sauvage, fruste, sans végétation, si l'on excepte certaines herbes marines qui nourrissent des troupeaux de petits moutons noirs, et un maigre blé, soigné, couvé comme les fleurs de nos serres. Ouessant est une île de femmes. Elles sont généralement vêtues de noir, et s'occupent de tous les travaux, domestiques et autres. Les hommes sont à la mer. Mais dans des mers lointaines, engagés pour la plupart dans la marine de l'État. De sorte qu'Ouessant n'apporte pas précisément le visage de l'île heureuse, de l'île enchantée. Un

92 II rageurs [R *se lèvent* A *soufflent*] soudain 106 II le [R *sort* A *séjour*] des 110 II romantiques. // [R *Il arrive aussi*] Après 123 I^{b} sont [R *à la* A *sur*] mer. Mais [R *dans* A *sur*] des <Corrections peut-être d'une autre main. HMH donne : « sont *en* mer. Mais *sur* des ».>

proverbe breton dit : « Qui voit Belle-Île voit son île ; qui voit Ouessant voit son sang[7]. »

Un écrivain français, André Savignon, a écrit jadis un très beau livre intitulé : *les Filles de la Pluie*[8], dont vous me permettrez de vous citer un passage.

> À la brise marine se mêlait l'odeur des javelles qui jonchaient l'île. L'océan était si assoupi qu'on l'oubliait ; et, de toute cette campagne livrée aux occupations rustiques s'élevait, comme une chanson douce et pleine de rythme, le bruit des centaines de fléaux que des belles gaillardes en sueur brandissaient.
>
> L'été, les travaux des champs occupent les îliennes dès les premières heures du jour. Elles quittent les hameaux légèrement vêtues, les cheveux flottants, sans bonnet, ou recouverts d'un large chapeau de jonc, pieds nus et tenant en main la faucille, la falz, l'antique instrument des Druides, dont elles se servent pour couper les gerbes de blé.
>
> À cette heure matinale, fin de juillet, quand le ciel tout radieux s'échauffe, l'île s'étend sur l'azur placide des eaux comme un long caillou gris et blond. Une brume légère en rend indécis les contours. Et dans les criques exposées au soleil qui s'élève au-dessus du continent, vers l'Aber, des vapeurs striées montent. Les travailleuses se hâtent par petits groupes vers les champs disséminés dans l'île et dont elles ont des sillons çà et là. Souvent, ils sont entourés de ces muretins de pierre, à hauteur d'épaule, qui donnent, quand on les voit d'ensemble, un aspect si particulier au pays. Beaucoup de ces champs sont réduits au point que leur superficie, parfois, n'excède pas cinq mètres. Quelques-uns de ces lopins sont même partagés en morcellements qui appartiennent à des familles différentes.
>
> Jusqu'à la Révolution, les indigènes dont les terrains étaient entourés de clôtures ne payaient pas de redevance : il en résultait une sorte de plus-value et c'est à cela, sans doute, qu'il faut attribuer une si grande division de la propriété.
>
> Dans de telles conditions, la moisson est longue à faire, surtout avec les outils primitifs dont elles disposent.

153 Il parfois, *n'excède pas cinq mètres* <« n'excède pas cinq mètres » souligné>. Quelques-uns

7. Le dicton, tel que rapporté par le Guide bleu *Bretagne* (éd. 1977), serait plutôt : « Qui voit Belle-Île voit son île ; qui voit Groix voit sa joie ; qui voit Ouessant voit son sang » (p. 393). Sur Ouessant, le Guide ajoute : « Coupée du monde, on ne parle d'elle qu'au moment des tempêtes sur l'Atlantique, voisinage qu'il ne fait pas bon fréquenter pour un navire. »

8. André Savignon, *Filles de la pluie. Scènes de la vie ouessantine*, Paris, J. Ferenczi éditeur, « Le livre moderne illustré », 1924, p. 103-104.

Chose[9] curieuse, la faux fut un instant employée à Ouessant. À l'exception de quelques étrangers, venus de la côte et établis dans l'île, on y a complètement renoncé aujourd'hui pour reprendre la faucille.

Quand les épis ont jonché les sillons, les voitures chargées de récolte courent à travers le pays. Tous les sentiers, les haies vives en bordure des chemins se dorent de paille et dans les cours, les meules s'élèvent lentement. Car la contrée, dès lors, a retenti d'un bruit scandé et que le vent promène, adouci, monotone, irritant, le bruit des petits fléaux, qui semble tantôt s'éteindre, et tantôt s'éloigner pour revenir encore, comme le pas sautillant, inlassable d'un marcheur fantastique qui résonnerait très loin, très près, à droite, à gauche, sur les routes ou dans les grèves ou dans les nuées.

Il est des cours où, sur le sol en terre bien unie, cinq à six femmes, la gorge libre sous un châle d'été entr'ouvert, les bras nus dans les chemises lâches, battent le blé ; et d'autres où une îlienne est seule à travailler, s'aidant quand même du rythme des fléaux environnants.

9. Savignon : pas d'alinéa.

98 : LA BRETAGNE (12)[1]

1952-08-18, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Nous terminons ce soir notre voyage de Bretagne. Ce fut un voyage nécessairement limité, car nous n'avons parcouru, et à la hâte, que le littoral fameux. Mais l'intérieur du pays montre des aspects tout à fait différents, tantôt sévères, tantôt pittoresques et colorés, chaque village ou bourg possédant ses particularités qui le distinguent de ses voisins. L'individualisme breton n'est pas chose morte, loin de là, et l'unité politique française n'a point réussi de le détruire. De sorte que l'application du communisme intégral, à Pontivy, à Plouguenest ou à Gouarec, pour peu que l'on en tente jamais l'expérience, me paraît chose extrêmement difficile. La vieille Armorique n'est pas exigeante, elle élève rarement la voix dans les débats de la Chambre des députés à Paris, mais elle tient farouchement à ses coutumes, à ses traditions, à sa langue, à sa foi et, pour tout dire, à sa liberté. Ce besoin d'indépendance s'exprime par certains détails, le costume par exemple, et vous ne feriez pas porter à une jeune femme de la Cornouaille la coiffe que porte une jeune femme du Morbihan. J'imagine que la casquette des travailleurs de l'oncle Staline obtiendrait peu de succès chez les Bretons.

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit de 32 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 32 en marge supérieure droite sous le titre « En Bretagne », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement. Daté du 18 avril 1952 (ANC).

1. Le texte de cette émission ne figure pas dans HMH.

Mais notre route nous conduit à Quimper[2]. L'ancienne capitale de la Cornouaille est située à une quinzaine de kilomètres de la mer, sur les rives du Steir et de l'Odet, et l'océan qui remonte jusqu'à la ville lui conserve le prestige et les avantages de port maritime. Aux temps de l'occupation romaine, Quimper possédait déjà une importance stratégique bien établie. Plus tard, les premiers rois bretons en firent leur résidence, à la suite du roi Gradlon[3], dont on raconte toujours la merveilleuse histoire, par les soirs de l'automne, dans toutes les chaumières du pays. Un autre nom illustre à Quimper est celui de saint Corentin, qui fut son premier évêque. C'était aux environs de l'an 500. Le royaume fut ensuite absorbé par les ducs de Bretagne. Mais le nom de l'évêque demeura lié à celui de la ville, et jusqu'à la Révolution, on la nomma Quimper-Corentin, ce qui fait un joli bail de treize siècles. Aujourd'hui la cathédrale, un magnifique monument de l'art gothique flamboyant, lui est dédiée.

Quimper est un endroit de villégiature très goûté. On y trouve d'excellents hôtels, fort bien tenus, avec, comme l'on dit, tout le confort moderne. L'un d'entre eux est remarquable, et je n'hésite pas à mentionner son nom, au risque de passer pour un agent publicitaire, avec ristourne. Mais de toute façon je n'en retirerais pas d'importants bénéfices, car je ne crois pas jamais revoir Quimper. C'est l'hôtel de l'Épée, que l'on peut comparer avec avantage à nos meilleurs hôtels d'Amérique. Je dis « avec avantage », car le service y est d'une extrême courtoisie, la nourriture exquise, et les pièces principales ont été décorées par d'excellents peintres d'aujourd'hui, et l'on y remarque entre autres de ravissantes fresques de Lemordant[4].

Le rendez-vous des gens de Quimper et de ses visiteurs est la rue du Parc, prolongée par un boulevard bordé de beaux

49 Il dis « *avec avantage* » <« avec avantage » souligné>, car

2. Pour les descriptions qui suivent, de Quimper à Belle-Île-en-Mer, Grandbois s'inspire du Guide bleu *Bretagne*, p. 501-504, 510-515 et 527-543.

3. « On attribue à l'un d'eux [rois ou comtes héréditaires de Cornouaille], le roi légendaire Gradlon ou Grallon, chef d'une émigration venue de la Grande-Bretagne, l'origine du nom de Cornouaille (en breton *Kerné*), qui était celui du pays d'où il venait[...] » (Guide bleu *Bretagne*, p. 534).

4. Jean-Julien Lemordant, peintre de portraits, de marines et de paysages, né à Saint-Malo en 1882, mort en 1968. On cite surtout ses décorations de l'hôtel de l'Épée à Quimper et le plafond du théâtre de Rennes.

ormes, et qui longe les quais des deux rivières. C'est une promenade qui enchante. L'on y voit de petits voiliers à ailes blanches et rouges, des « chalands qui passent », des mariniers qui apportent de l'océan, portés par la marée montante, le congre, la langouste, le thon, les soles, les huîtres, le homard, et d'énormes crabes, espèce particulière à cette partie de la côte. L'air est léger, frais – nous sommes à la mi-août – les terrasses des cafés sont remplies d'un monde joyeux, rieur, insouciant, hâlé par les vents et le soleil de la mer bretonne, oubliant pour quelques jours les soucis de la vie quotidienne, les prochains travaux de la rentrée, le terme qu'il faudra payer en septembre, et l'impitoyable fisc. La rue du Parc, boulevard miniature parisien, nous apporte, outre les plaisirs du théâtre et des restaurants, un paysage que l'on ne saurait trouver boulevard de la Madeleine ou des Capucines. Les Parisiens le savent bien, qui sont les habitués les plus fidèles de Quimper.

Je viens de mentionner la cathédrale. Elle fut construite au XIII^e siècle[5]. C'est l'une des plus remarquables de Bretagne. Pour la décrire, il me faudrait employer des termes techniques tels que bas-côtés, arcs-boutants, frises de trèfles, triforium, etc., termes dont je suis peu sûr, n'étant point architecte. Je puis seulement dire que le portail de l'admirable édifice est encadré par deux hautes tours surmontées de flèches, entre lesquelles se trouve la statue du roi Gradlon, à cheval s'il vous plaît, à cheval dans les airs, ce qui peut sembler risible, mais l'art des artistes qui l'ont exécuté est tel que tout cela paraît non seulement beau, mais essentiel à la complète harmonie du chef-d'œuvre.

Les environs de Quimper sont captivants. C'est d'abord Locmaria, qui est en réalité un faubourg de la ville capitale. Mais un faubourg important, car il fut jadis le noyau premier de Quimper. On y admire une petite église romane très touchante, à clocher ajouré, élevée sur les ruines d'un prieuré du VI^e siècle.

Il y a Kerfeunteun[6], qui nous offre également une église du XVI^e siècle, ornée d'un calvaire émouvant et naïf. Puis voici

64 II les [R <illisible> *soucis*] soucis 90 II naïf. // Puis

5. Commencée en 1240, sa construction n'a été achevée qu'au début du XVI^e siècle.

6. Cet ancien bourg fait maintenant partie de Quimper.

Concarneau, célébré par les chansons des bardes bretons, et habité, pendant les mois de la belle saison, par une multitude de peintres possédant beaucoup plus de bonne volonté que de talent, si l'on en juge par leurs toiles. Ils s'obstinent tous à refaire le même paysage, inlassablement : la barque qui largue ses voiles, le bateau-sardinier qui « amène », le vieux loup de mer alcoolique qui pérore au bistrot depuis trente ou quarante ans, racontant pour la millième fois la prise du Tonkin, et les hauts faits d'armes auxquels il a pris part, ce qui lui a valu une médaille, qu'il montre volontiers après le coût de quelques consommations. Tout cela ne fait de tort à personne, et ajoute au pittoresque de la place Jean-Jaurès, déjà très animée et colorée par le passage des pêcheurs vêtus de blousons rouges, suivis de leur femme, portant les corbeilles de poissons comme les femmes grecques portaient les urnes, au-dessus de leur tête, les bras nus levés, dans cette adorable attitude qu'ont pu retrouver certains grands artistes contemporains, et qui fait de ce geste le symbole même de la grâce féminine.

Il faut voir aussi Pont-Aven, dont l'auberge principale se nomme « Les Ajoncs d'Or[7] ». C'est une petite ville délicieuse qui n'a pas deux mille habitants. Mais elle possède son propre port, elle se suffit à elle-même, ce dont elle est fière, avec raison. Pont-Aven est également le pays des poètes et des peintres. Gauguin y fit école, avant sa dernière et dramatique aventure des îles du Pacifique. Le barde Théodore Botrel, que nous connaissons tous au Canada, y vécut la majeure partie de sa vie. Et je trouve dans un guide cette courte description des femmes de Pont-Aven :

> Elles sont célèbres pour leur charme. Elles portent avec coquetterie une coiffe blanche à ailes, de dentelles, un corsage échancré et un vaste col, plissé et empesé, qui recouvre les épaules. (En semaine, elles replient les ailes de leur coiffe[8].)

Nous sommes maintenant à Lorient, ville de cinquante mille âmes en 1936. Dix ans plus tard, il n'en restait plus que onze mille. La guerre, l'invasion allemande, les bombardements

---

103 I^a,I^b,II vêtus de *blaisons* rouges <Nous corrigeons pour « blousons », plus vraisemblable.>

7. Botrel fonda à Pont-Aven une « fête régionaliste dite *pardon des Fleurs d'Ajonc* » qu'on célèbre en août (Guide bleu *Bretagne*, éd. 1952, p. 527).

8. Guide bleu *Bretagne*, éd. 1952, p. 527.

alliés, ont complètement détruit un port naguère très important, dont l'arsenal comptait parmi les meilleurs et les mieux outillés de France.

C'est aussi Belle-Île-en-Mer, île adorable, avec une végétation pareille à celle du Midi de la France, ce qui veut dire que l'on y trouve des agaves, des aloès, des bambous, et des palmiers. L'on y voit également des bois de pins, des plages de sable doré, et à la pointe aiguë du port, le petit hôtel de la Frégate, dont le seul [nom], évocateur des hautes mers, peut suffire à charmer le voyageur.

Voici notre voyage terminé. Mais je m'en voudrais de quitter la Bretagne sans vous apporter, pour le mot de la fin, cette belle page d'Anatole Le Braz[9].

> On a dit de la Bretagne qu'elle était une poésie : elle a pareillement nourri une race de poètes. Il y a peu de Bretons qui ne reçoivent au berceau le don poétique, et beaucoup auraient droit comme épitaphe à ce vers de l'un d'eux, qu'une Américaine, amie de la Bretagne, a fait graver, dans le cimetière de Pluzunet, sur la tombe de la vieille chanteuse trégorroise, Marguerite Philippe :
>
> *Je n'ai fait qu'une chose*
> *Ici-bas : j'ai chanté*[10].
>
> Telle fut aussi bien la destinée des Celtes de tous temps et de tous les pays. Poètes et musiciens nés, les Gallois se définissent eux-mêmes « une mer[11] de chants ». On sait le rôle considérable que leurs harpeurs ont joué dans l'Europe occidentale du XII^e^ siècle. Les mélodies des lais nationaux qu'ils promenaient à travers les cours féodales [...] captivèrent d'abord les oreilles, puis, lorsqu'on se fut fait initier aux paroles, les poignantes aventures d'amour et de mort [...] séduisirent les cœurs. La rudesse de la société barbare s'attendrit au contact de l'ardente et fine sensibilité celtique. [...] L'orientation de la littérature européenne s'en trouva changée : à l'inspiration purement guerrière et un peu

134 I^a^,I^b^,II seul, évocateur <Nous complétons la phrase en fonction du sens.> 144 II Philippe : « *Je n'ai fait qu'une chose ici-bas : j'ai chanté.* » <phrase soulignée> Telle 153 II fut [A *fait*] initier

9. Introduction au Guide bleu *Bretagne*, p. XXX-XXXI et XXXII. Nous avons indiqué par le signe habituel les trois premières omissions, que Grandbois néglige de signaler.

10. Grandbois dispose sur deux lignes cette citation donnée comme un seul vers par Le Braz.

11. Le Braz : mer de *chant*.

brutale des Chansons de Geste, d'où la femme était presque absente, se substitua le lyrisme, tout de chevalerie et de passion, des Romans de la Table ronde, où elle trônait.

[...] Au lendemain de la Révolution, c'est, en quelque sorte[12], à pleine voile que la Bretagne, arrachée à son mouillage solitaire par la violence de la tourmente, fait une rentrée triomphale dans la littérature de la France. Debout à la proue de son vaisseau malouin, s'avance Chateaubriand. Élevé dans les parages de Brocéliande, héritier des prestiges de Merlin, ce nouvel[13] enchanteur vient rendre la vie aux lettres françaises épuisées. Et, pour opérer ce miracle, qu'apporte-t-il dans sa cargaison[14] ? L'individualisme, le lyrisme, le romantisme, autant de noms variés du celtisme, toute sa province, comme le remarquera judicieusement Brunetière[15]. Mais n'est-ce pas elle, aussi bien, qu'apportent avec eux les grands Bretons, prosateurs ou poètes, que nous voyons *se presser derrière lui, dans son sillage, les Lamennais, les Brizeux*, les Renan, les Hello, les Villiers de l'Isle-Adam, pour ne mentionner que les morts. Ils ont suivi des voies divergentes. Leurs œuvres semblent souvent s'opposer, parfois se combattre. Tous, néanmoins, ont un trait commun par où ils s'attestent frères, et c'est leur idéalisme. Il n'y en a pas qui soit plus breton, plus foncièrement racique. « Cette race veut l'infini », a dit Sainte-Beuve. Elle ne le veut pas seulement, elle en est possédée. Longtemps elle n'a eu souci que de le protéger en elle contre toute atteinte étrangère, comme le Saint-Graal de ses légendes. De nos jours encore, là est sa noblesse, là, son originalité. Souhaitons en terminant qu'elle ne les sacrifie jamais.

164 II de [A *la*] France

12. Le Braz : sorte, à *pleines voiles*.

13. Le Braz : nouvel *Enchanteur*.

14. Le Braz : cargaison..

15. Le Braz ne donne aucune référence pour cette allusion, ni pour la citation donnée plus bas.

99 : LA CORSE (1)[1]

1952-08-25, 22:45-23:00
réal. : P.H. Chagnon

On désigne la Corse sous les noms d'île de Beauté et d'île des Montagnes Rouges. Ces appellations ne sont pas fantaisistes, et n'ont pas été créées de toutes pièces par un agent de publicité en mal de lyrisme. Elles représentent l'exacte vérité, et bien que la Corse ne se targue pas d'être l'île la plus merveilleuse du monde, elle tient une place fort honorable parmi cette douzaine d'îles, Capri, Ceylan, Bali, la Victoria de Hong-kong et la Victoria de Vancouver[2], Honolulu, etc., qui forment autour du globe terrestre les perles d'un inégalable collier. Cha-

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit de 31 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 31 en marge supérieure droite sous le titre « La Corse », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement (ANC). III : Manuscrit de 30 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 26 et 29 à 32 en marge supérieure droite sous le titre « La Corse », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement. Le chiffre I apparaît au-dessus du titre et le f. 29 a été paginé sur 27 (BNQ). IV : Manuscrit incomplet de 6 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 6 en marge supérieure droite sous le titre « La Corse » en p. 1 seulement (BNQ).

4 III On [R *la*] désigne 4 <voir Appendice IV, p. 760> 4 III et *de* [D *d'* S *l'*]île 5 III pas [R *exagérées*] fantaisistes 7 III représentent [R *en effet* AR *bien*] l'exacte 10 III Ceylan, [R *Hong-kong* A *Bali*] la 11 III Vancouver [R *et le reste* AR *autres* A *etc.*], qui forment [A *autour du globe terrestre*] *les perles d'un collier inégalable*. Chacune <ajout indiqué par une flèche pour marquer le déplacement>

1. Les huit premiers paragraphes de cette émission ont paru dans HMH, p. 70-73.

2. Il s'agit plutôt de la ville de Victoria dans l'île de Vancouver.

cune de ces enchanteresses possède son charme particulier. Elles ont la grâce et la beauté des femmes. Mais elle sont différentes, malgré ou à cause de leur beauté respective, et il est impossible, sans commettre un grave déni de justice, d'attribuer la palme à l'une ou l'autre d'entre elles.

J'ai fait deux séjours en Corse. Le premier me fut ennuyeux, pour des raisons d'une extrême simplicité, car deux jours après mon arrivée à Ajaccio, j'eus un accident de cheval, et je me cassai une jambe. C'est un accident ridicule, comme tous les accidents. Je revins tout de suite en France continentale afin de faire réparer les dégâts d'une double fracture, mais l'année suivante, je retournai en Corse pour y passer près de deux mois. Je remontai même à cheval – à l'âge de 27 ou 28 ans[3], les fractures ne laissent guère de traces apparentes, elles se rappellent à votre souvenir aux alentours de la quarantaine par de petites douleurs rhumatismales, finement aiguës, particulièrement lorsque s'annoncent les mauvais temps, qui font de vous un baromètre pour le moins aussi précis que les instruments employés par ces messieurs spécialistes de la station météorologique de Dorval. Je dis que je remontai à cheval, mais je ne veux pas laisser croire ici que c'était pour faire le tour de l'île de Beauté, ce qui eût pris très possiblement un an ou deux de mon existence. Car la Corse est une île fort montagneuse,

13 III ces *belles* enchanteresses 13 III particulier. *Ce sont* [R *des beautés féminines. On les distin ce sont*] [D *Des* S *des*] *femmes. On les distingue les unes des autres,* [A *on les admire,*] *mais il est difficile* [R *de* AR *d'affirmer*] sans commettre un déni 17 III la [R *première*] palme 18 II premier [A *me*] fut 18 III premier *m'a enchanté, mais brièvement, car à peine quelques jours* après 21 III comme [A *d'ailleurs sont ridicules*] tous 22 III revins en France continentale [R *pour* A *afin de*] faire 25 III remontai à cheval 26 III fractures, [R *si elles sont franches,*] ne 26 III traces, *sauf pour les malaises rhumatismaux qui vous guettent aux alentours de la cinquantaine – et je m'enchantai de la Corse. (Je* ne veux pas [R *dire* A *laisser croire*] ici que *je visitai la Corse* [D *en* S *à*] *cheval, ce qui serait une tartarinade assez monumentale, et* [R *qui m'au* A *un voyage*] *qui* [R *m'*]*aurait* pris *quelques années de* [R *ma vie* A *mon existence.*] Car 30 II aussi [R *sûr*] précis 34 II qui [R *m'*]eut 35 III Corse [R *n'est pas une île de plaines,* [A *est une île* R *surtout*] *fort montagneuse,*] *mais de montagnes,* [R *dont* A *et*] le Monte Rotondo <« Monte Rotondo » souligné>, *si je ne me trompe,* atteint

3. L'indication permet de dater ces deux séjours de 1927 et 1928, vraisemblablement. Comme on sait qu'il se trouvait à Juan-les-Pins en juillet 1928, on peut supposer que le second séjour en Corse se situe en mai et juin de la même année.

et si je ne me trompe, son plus haut pic, le *Monte Rotondo*, atteint près de huit mille pieds[4].

Si vous me le permettez, je tenterai de vous donner un aperçu géographique, très sommaire, de cette île fameuse par ses *vendettas*, ses bandits d'honneur qui ont fourni beaucoup de copie aux journalistes et aux romanciers plutôt feuilletonistes, et aussi par Napoléon Bonaparte, un monsieur qui fit quelque peu parler de lui, comme vous le savez, au début du siècle dernier. Mais nous y reviendrons.

La Corse présente des variétés géographiques assez étourdissantes. À la fin du printemps, sur la plage d'Ajaccio par exemple, devant une mer admirablement bleue, vous vous reposez au pied d'un long palmier. Mais pour peu que vous tourniez la tête, vous apercevez, bien au-delà de la ville, et comme suspendues au-dessus d'elle, dans un lointain vaporeux, des blancheurs qui scintillent au soleil comme des diamants, et ce sont les neiges du Monte d'Oro.

Du haut des airs, vue d'avion, l'île de Beauté ressemble à une gigantesque tortue de mer, flottant à la surface des eaux, dont la tête allongée de reptile a pour bec le cap Corse. À l'autre extrémité, c'est Bonifacio, à l'aspect africain. De chaque côté de la carapace imaginaire, des joyaux comme Ajaccio, Cargèse, Calvi, l'île Rousse, Bastia, Aléria, Solenzara. Au centre même, Corte, patrie de l'illustre Paoli.

36 II trompe, [R *le* A *son*] plus haut pic, [R *de*] le 38 III je *vais d'abord tenter* de vous [R *apporter une* A *donner*] un [R *aspect* A *aperçu*] géographique de l'île [R *célèbre*] fameuse, *célèbre* par ses « *vendettas* » [A *ses bandits d'honneur*] [R *et par Napoléon Bonaparte.*] qui *fournirent* beaucoup 41 III copie aux *romanciers* [R *feuilletonnistes* A *et aux journalistes,*] et [A *aussi*] par 42 III Napoléon Bonaparte, [A *un monsieur*] qui fit *beaucoup* parler 43 III début du [R *19*e siècle A *siècle dernier.*] Mais 45 III présente des [R *fantaisies* A *variations*] géographiques assez *peu communes. Au* [R *cœur* A *début*] *de l'été* [R *à* A *sur la plage adorée,*] *Ajaccio,* par exemple, [R *vous vous baignez au bord de la mer admirable,*] devant *la* mer 47 III bleue, vous *rêvassez à l'ombre* d'un palmier 48 III Mais [R *si vous*] pour peu que vous [A *vous re-*]tourniez la tête, vous apercevez, [A *bien*] au-delà 49 III ville, [R *et dans* AR *au-dessus* A *et comme suspendues au-dessus*] d'elle, des blancheurs [R *scintillantes*] *étincelantes* au 54 III mer, dont la tête *de reptile allongée* a pour 55 III Corse, [A *ressemblant à une corniche de Nice.*] À l'autre 56 III Bonifacio. [R *ville africaine*] *au visage* africain *déjà.* De 57 III carapace, des

4. Le mont Rotondo s'élève à 2 625 mètres.

Une route fort bien construite, mais accidentée, car elle côtoie sans cesse de profonds ravins et serpente en lacets aux flancs des montagnes, contourne l'île. Elle représente, malgré ses inévitables défectuosités, dues à l'extraordinaire versatilité du sol – dans une très courte distance, vous devez parfois grimper près de deux mille pieds – cette route représente un véritable tour de force, un chef-d'œuvre du génie civil, au même titre que la voie du chemin de fer qui monte de Djibouti à Addis-Abeba, ou celle du Tonkin qui rejoint le Yunnanfu.

La Corse réussit ce prodige de réunir, à la même époque de l'année, les douceurs de la Côte d'Azur ou de la Riviera italienne, au climat vivifiant des hautes altitudes alpestres. D'où la prodigieuse variété de sa végétation. On trouve, particulièrement sur la côte orientale, des palmiers, des oliviers, des orangers, des mandariniers, des eucalyptus, des agaves, des bambous, et des vignobles qui donnent un petit vin sec et dru. (J'allais dire « corsé », mais c'eût été un calembour vraiment trop facile !) Si l'on s'élève un peu, vers la zone que l'on appelle intermédiaire, située à une altitude variant entre 800 et 1 800 pieds, les châtaigniers remplacent déjà les palmiers et les orangers. C'était jadis la région des grandes et majestueuses forêts, que les incendies ont ravagées. Une végétation spéciale, particulière à certaines îles de la Méditerranée, a remplacé les chênes superbes et les beaux noyers. Elle est composée de cistes,

---

60 III bien [R *comprise* A *construite,*] mais 61 III côtoie [D *les* S *de*] [A *profonds*] ravins et serpente [A *en lacet*] aux 62 III montagnes, *fait le tour de* l'île 63 III ses [R *défauts, un chef-d'œuvre du génie civil* A *faiblesses inévitables, dues à*] l'extraordinaire 64 III sol, *car dans* [R *l'espace* AR *la* A *une courte*] distance [R *d'un demi-mille,*] vous 65 III représente [A *un véritable tour de force,*] un 68 I[a] qui *réjouit* Yunnanfu I[b] qui [R *réjouit* A *rejoint le*] Yunnanfu <Nous retenons cette correction, conforme à II.> 69 III de [R *rassembler* A *réunir,*] à la 70 III l'année *naturellement,* les 71 III altitudes [R *al des Alpes* A *alpestres.*] *Sa végétation, par le fait même, est extrêmement variée.* On [R *y*] trouve, sur 73 I[a] sur *le côté* orientale I[b] sur [R *le côté* A *la côte*] orientale <Nous retenons cette correction, conforme à II.> 73 III orientale *en particulier* des palmiers, [A *des oliviers,*] des orangers, [A *des mandariniers,*] *des aloès,* des eucalyptus, des bambous, [A *et*] des vignobles 75 III un vin 75 III dru. Si 77 II peu, [R *dans*] vers III peu, *dans* la zone 78 III intermédiaire, *c'est-à-dire* située 78 III entre 800 [R *pieds*] et *1500* pieds 79 III déjà *les orangers et les palmiers.* C'était 80 III forêts, [R *Des incendies*] *qui couvraient l'île entière. Des* incendies [R *ont*] *les* ont ravagées, *et une* végétation 82 III remplacé *les beaux noyers et les* [R *qu*] *chênes superbes.* [R *Et*] [D *c'* S *C'*]*est le maquis* [R *corse,*] *inextricable, planté d'arbustes courts* à taille d'homme, où l'on [R *s'égare*] risque

de bruyères, de genévriers, d'arbousiers, et de petites plantes au parfum savoureux comme la lavande, le myrte et le romarin. Ces arbustes à taille d'homme forment le maquis, où l'on risque de s'égarer plus facilement que parmi les labyrinthes des légendes grecques. L'expression « prendre le maquis », pour le Corse poursuivi par les autorités policières, date pour le moins d'un siècle, mais elle a fait singulièrement fortune durant la dernière guerre ; par toute l'Europe occupée, elle a pris une signification plus large et plus généreuse, et l'Académie française devra accepter pour son dictionnaire le terme « maquis[5] », pour peu qu'elle puisse se rendre, avant la consommation des temps, à la lettre M.

À une altitude plus élevée encore, l'on voit des mélèzes, des bouleaux, puis des mousses, des lichens, et c'est le roc, d'un rouge pourpre, et c'est enfin la neige, l'éblouissante neige des hauts sommets.

La Corse[6], dont la population n'atteint pas le tiers de celle de Montréal, possède une histoire qui remonte aux époques fabuleuses. On ignore quels furent les premiers habitants de l'île, et d'où ils venaient. Les savants qui procédèrent à des fouilles, à des recherches, y trouvèrent des silex de l'âge de pierre et, chose étonnante, des menhirs et des dolmens comme

86 II arbustes, [R *forment un ma*] à taille 87 III que *dans* les 88 III grecques. *Il est planté de cistes, de bruyères, de genévriers, d'arbousiers, et de plantes au parfum savoureux comme la lavande, le myrte et le romarin.* L'expression 88 III maquis », [R *d'où le « maquis » de la dernière guerre,*] pour 89 III par *la police, a donné lieu lors de la dernière guerre, à ce terme* [A *maquis*] *adopté par les résistants,* [R *et qui est devenu*] et *que* l'Académie française 90 II fait [R *fo*] singulièrement 93 III devra *adopter* [A *pour son dictionnaire,*] *dans son nouveau sens,* pour 94 III avant la fin [R *des temps,*] de [A *la* [R *fin*] *consommation*] des 96 III encore, *ce sont les* mélèzes, *les* bouleaux, *et* puis le roc, rouge pourpre, et *puis* enfin la neige, [R *la belle* A *l'éblouissante*] neige *éternelle* des [A *hauts*] sommets 98 I[a] neige, *l'éblouissante neige des hauts sommets* <souligné>. // La Corse 100 III population [R *actuelle ne dépasse* A *n'atteint*] pas 101 III aux [R *temps* A *époques*] fabuleuses 103 III ils *vinrent.* Les 103 III procédèrent à des [A *recherches et à*] des *fouilles* y trouvèrent 105 III et, [A *chose étonnante,*] *des dolmens et des menhirs* comme 105 I[a],I[b] étonnante, des *mouliers* et <Nous retenons ici la leçon de II, plus vraisemblable.>

5. Les dictionnaires admettent désormais ce nouveau sens.

6. Dans les deux paragraphes qui suivent, Grandbois semble s'inspirer de *la Corse*, « Les guides bleus illustrés », (sous la direction de Francis Ambrière), édition remise à jour par Jacques Legros, Paris, Hachette, 1950, p. 26-27.

au pays breton. Cinq siècles avant l'ère chrétienne, les Grecs occupèrent l'île. Les Étrusques les en chassèrent bientôt, et les Romains remplacèrent ces derniers. Mais les Romains, dont l'empire était menacé de toutes parts, négligèrent l'île, et les Barbares, c'est-à-dire les Goths, s'en emparèrent. Les Byzantins vinrent ensuite, qui profitaient de la décadence de Rome, et de la négligence des Barbares, lesquels furent excellents dans les conquêtes, mais sans génie pour les conserver. Puis vinrent les Sarrasins. Puis les Pisans. Mais Gênes vainquit Pise et s'empara de l'île.

Tout cet invraisemblable chassé-croisé n'améliorait pas le sort des Corses, et ne favorisait pas leur unité. Ils vivaient dans la crainte, la peur, la sujétion, l'humiliation, des factions se formèrent parmi les familles des bourgs importants, les unes tenant pour tel occupant, les autres pour tel autre, bref, durant une longue période, ce fut l'anarchie. Et l'anarchie n'apporte jamais l'abondance ni la prospérité. Les paysans se terraient au flanc de leurs montagnes, cultivaient leur blé et nourrissaient leurs chèvres. Plus haut, les bergers jouaient de leur flûteau, comme les bergers grecs, en surveillant leur maigre troupeau de moutons. Dans les ports du littoral, à Ajaccio, à Porto, à Calvi, à Bastia, on intriguait, on se querellait. Il arriva même qu'un baron allemand, profitant de ce désarroi politique, tenta de s'emparer de l'île, dans l'intention d'y fonder un royaume dont il aurait été, va-t-il sans dire, lui-même le roi. Il fut à deux doigts de la réussite. La fortune sourit – parfois – aux audacieux. C'est alors qu'un patriote, Pascal Paoli, dont le nom est

---

106 III breton. *Les Grecs, cinq siècles avant l'ère chrétienne,* [R *vinrent*] occupèrent 107 III chassèrent *tout de suite*, et 108 III remplacèrent [R *ceux*] ces derniers, [R *À la chute*] *mais* [R *les Romains*] *fort occupés par ailleurs,* [R *négligèrent de fortifier comme il convenait,*] *et déjà en pleine décadence, en furent chassés à leur tour,* [A *délogés*] *par* les Barbares, c'est-à-dire les Goths. Les Byzantins 111 III ensuite. Puis les Sarrasins 114 III Pisans. Gênes 115 III l'île. Tout 117 III Corses, *qui* vivaient 118 III sujétion, *et aussi la délation* [A *et la violence,*] *car* des factions *s'étaient formées* [R *entre* A *parmi*] *les chefs des* [R *familles* AR *villages* A *bourgs*] importants, les *uns* tenant 120 III autre, *de sorte que pendant* une 121 III période, l'anarchie [R *intérieure*] *régna*. Et 124 III jouaient [R *de leur flûte à trois* A *du flûteau*] *trous*, comme 125 III leur troupeau de *maigres* moutons 126 III les [R *villes* A *ports*] *de la côte*, à Ajaccio 127 III se [R *battait* A *querellait.*] Il *y eut* même un [R *al*] baron allemand, [A *profitant de ce désarroi politique*] qui [R *voulut* A *tenta de*] s'emparer 129 III l'île, *pour* y fonder 130 III été, [R *lui-même*] *il va* sans dire, [A *lui-même*] le roi. Il [R *faillit*] fut 131 III réussite. C'est 132 III Paoli, [R *réussit de réunir* A *dont*] le nom est [A *aujourd'hui*] vénéré

aujourd'hui vénéré dans toute l'île, rassembla les principaux chefs de clans, organisa des troupes, chassa les Génois, et proclama la République. Gênes ne releva pas le défi. Des affaires plus importantes, et malheureuses, ne lui permettaient pas de gaspiller ses forces dans une aventure dont le succès lui apparaissait douteux. Par une manœuvre politique très habile, Gênes céda ses droits de conquête à la France. La République de Pascal Paoli avait alors près de quatorze ans d'âge. Les Français l'attaquèrent et la vainquirent. C'était en 1769. Les historiens font remarquer qu'en cette même année naissait à Ajaccio un petit être malingre, de sexe mâle, que l'on baptisa sous le nom de Napoléon Bonaparte. Quant à Pascal Paoli, après sa résistance inutile, il feignit de se rallier aux vainqueurs français, mais intrigua, obtint des secours anglais, et put réussir avec cette aide de réoccuper certaines régions de la Corse. Il ne put cependant s'y maintenir, et après quelques guérillas plus romantiques qu'efficaces, dut finalement se réfugier[7] à Londres, où il mourut, dans la pauvreté et dans l'oubli.

Les Français apportaient à la Corse une stabilité politique qu'elle n'avait jamais connue durant le cours de sa très longue et très douloureuse histoire. Mais l'île de Beauté n'était pas au bout de ses tribulations, n'avait pas bu la coupe jusqu'à la lie. En 1942, les « chemises noires » de Mussolini débarquent à Bastia et s'emparent peu à peu des postes stratégiques les plus

133 III l'île [D *réussit* S *réunit*] [R *de réunir*] les [A *principaux*] chefs de clans, [R *et*] *leva* des troupes [R *indigènes*], et proclama la [R *1ère*] République [R *corse.*], *défiant Gênes, qui* ne releva pas le [R *défi* A *gant,*] mais [A *qui,*] *par* une manœuvre habile, céda 136 II de [R *guerroyer* <?>] gaspiller 137 II lui [R *paraissait*] apparaissait 139 III droits [A *de conquête*] *sur la Corse* à la 140 I[a] alors *pris* de quatorze I[b] alors [R *pris de*] quatorze <Correction peut-être d'une autre main ; nous retenons ici la leçon de II.> 140 III Français *lui portèrent la guerre,* et 142 II remarquer [R *que*] qu'en III remarquer *que cette année même,* naissait 143 III petit [R *enfant* A *être*] malingre 143 III mâle, [A *que l'on crut peu viable,*] *et* que 144 II,III Napoléon Bonaparte. *Tant qu'à* <*sic*> Pascal 146 III français, intrigua 146 III anglais, put 147 III avec *leur* aide *à occuper de nouveau* certaines 147 III Corse, *mais* [D *n'y* S *ne*] put s'y maintenir, et [A *dut*] finalement 151 III stabilité [A *politique*] qu'elle 152 III sa [A *très*] longue 153 III l'île [A *de Beauté*] n'était 154 III tribulations, [R *en*] n'avait 154 III coupe [R *jusqu'à la lie*] *Les « chemises noires » de Mussolini, en 1942,* débarquent 156 III s'emparent [A *peu à peu*] *de tous les* postes [R *les*] stratégiques

7. En fait, Paoli connut deux fois l'exil à Londres. Entre ces deux séjours, il fut rappelé en Corse, pour y agir comme gouverneur, de 1790 à 1793. Il meurt à Londres en 1807.

importants de l'île. Ce fut l'occupation la plus inouïe de la guerre, car il y eut bientôt cent mille soldats armés pour surveiller une population de trois cent mille habitants, y compris les femmes et les enfants. Malgré cela, on organise dans le maquis un front national. En 1943, les Italiens, ayant jeté bas les armes, sont remplacés par les Nazis, ce qui n'améliore guère la situation. Ceux-ci, sentant la partie perdue, incendient de vastes régions, commettent les crimes les plus ignobles. Les patriotes résistent toujours, attendant les secours alliés, qui viennent enfin. De dures batailles ont lieu, mais le cauchemar achève. Et la Corse peut respirer librement, cernée par les flots bleus de la mer légendaire.

158 III guerre. *Un soldat* [A *armé*] *pour* [R *deux* A *trois*] *habitants.* [A *Cent mille soldats pour deux cent mille Corses, y compris femmes et enfants, ce qui fait honneur à la réputation des Corses.*] *Chacun est* [R *traqué*] *surveillé,* [R *traqué,*] *espionné, poursuivi, traqué. Cependant, dans le « maquis », un Front National s'organise,* [A *qui*] *lutte d'abord par des moyens de* [A *première*] *fortune,* [R *puis bientôt*] *c'est-à-dire de sabotage, puis à l'air libre, de plus en plus. La famine règne dans l'île, les occupants se nourrissant sur le pays. En* [A *septembre*] 1943, [R *l'Italie* A *les Italiens*] ayant 162 III armes, *les Nazis les remplac*[D *-èrent* S *-ent*] ce 162 II qui [R *n'ap*] n'améliore III qui *ne* [R *pouvait* A *peut*] *guère améliorer* la 163 III situation. [R *Puis c'est enfin*] *Ils* incendient 164 III régions, *et sentant la partie perdue,* [R *avant de se retirer,*] commettent 164 III ignobles. [R *Et c'est enfin*] *Mais les Patriotes* résistent 167 III achève. *La* Corse *respire* librement, [R *ses*] cernée *de mer bleue, sous* [R *le* A *un*] *soleil* [R *d'or* A *éternel,*] *cernée* par [R *la mer légendaire.*] les 167 I[a] flots *bleus de la mer légendaire* <souligné>.

100 : LA CORSE (2)[1]

1952-09-01, 22:45-23:00
réal. : P.H. Chagnon

L'on peut aborder l'île de Beauté de trois façons. La première est le bateau. La deuxième est l'avion. La troisième, c'est tout simplement la natation, moyen peu pratique en général, et réservé exclusivement à quelques champions hors-concours qui peuvent décider tout aussi bien, un beau matin, de traverser la Manche ou le lac Ontario. Un athlète égyptien ou turc se propose même, selon les journaux américains, lesquels, comme chacun sait, ne rapportent jamais que la plus

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. Les pages 3 et 5 ne comportent que quelques lignes de texte, qui s'enchaînent sur les pages suivantes. II : Manuscrit de 32 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 32 en marge supérieure droite sous le titre « La Corse », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement (ANC). III : Manuscrit incomplet de 23 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 23 en marge supérieure droite sous le titre « La Corse », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement. Le chiffre II apparaît au-dessus du surtitre. La pagination est continue, mais il y a une lacune dans le texte entre les f. 20 et 21 (BNQ).

4 III [D *On* S *L'on*] peut aborder *la Corse*, – l'île de Beauté *et des Montagnes rouges*, – par trois [R *moyens*] différents [A *mediums* <?>]. [R *À Par bateau,*] *Le bateau* [R *qui est* A *qui est naturellement*] *le plus* [R *en usage* AR *usager* A *commun,*] l'avion, [AR *le*] *plus rapide, et* [R *la natation*] *la nage,* moyen 6 III pratique [A *en général,*] et réservé à 8 III qui *pourraient* tout aussi bien traverser la Manche, [R *ou*] le lac Ontario, *ou descendre* [R *le* A *même une partie du*] cours du Mississippi, *ce que se propos*[D *-e* S *-ait*] *de faire,* [A *selon les journaux américains de la semaine dernière,*] *un athlète égyptien, ou turc, je ne me rappelle plus. Ce dont je me souviens, c'est qu'il s'agissait de la bagatelle de 350 milles, seulement. Mais il* [R *n'*]*est* [R *pas besoin* AR *nécessaire* A *inutile*] de dire que ces [R *voyageurs* AR *deux* A *sportifs*] sans bagages ne

1. La première partie de ce texte, jusqu'à « [...] et leur futilité », a paru dans HMH, p. 73-76.

stricte vérité, un athlète se propose de descendre une partie du cours du Mississippi, sur une longueur de 350 milles environ, ce qui est une bagatelle. Il est inutile de dire que ces sportifs sans bagages, sauf peut-être un léger caleçon, ne voyagent pas ainsi pour admirer le paysage et philosopher sur la fragilité des civilisations. C'est le voyage à l'état pur, un peu comme l'on a pu définir, à l'époque déjà lointaine de l'entre-deux-guerres, cette forme d'une poésie dépouillée à l'extrême, et que les critiques désignèrent sous le nom de poésie pure[2].

Pour ma part, je me contentai de me procurer, à Nice, un billet pour Ajaccio, et je pris place à bord d'un petit vapeur très propre et très net, à cabines minuscules, aux cuivres astiqués comme ceux d'un yacht de milliardaire, et aux ponts cirés comme le parquet des salons d'une ambassade, les soirs de grands bals. (Car, en temps ordinaire, ces salons sont légèrement poussiéreux.) Un autre vapeur conduit à Calvi, plus près de la côte française. Mais comme Ajaccio est la capitale de l'île, je préférai m'y rendre tout de suite. Il est préférable, quand on voyage, de rejoindre d'abord la capitale du pays que l'on désire visiter. (À la condition toutefois de parcourir plus tard le pays lui-même.) Ceci, parce que les capitales offrent un mélange, une synthèse généralement assez complète des mœurs et des coutumes du pays, et vous en apportent, d'un seul coup, tous les éléments. Et même si leurs angles se sont émoussés, si

16 III pas [R *pour*] *dans le but* [R *de visiter* A *d'admirer*] *le pays des côtes qu'ils abordent,* [R *quand* A *pour peu qu'*]*ils peuvent les rejoindre. L'exploit seul leur suffit.* [A *Et nous pouvons les comprendre.*] C'est 17 III pur, [A *un peu*] comme 18 III définir, [A *à l'époque de l'*]*entre les deux guerres, une* [R *certaine*] forme [A *très dépouillée*] *de* [A *la*] poésie, [R – *la poésie pure.* –] que *l'on nomma la* poésie 22 III Ajaccio, [R *à b*] et je 23 III très *net* et très *propre*, à 23 III cuivres *frottés* comme 24 III de *millionnaire*, et aux [D <illisible> S *ponts cirés*] comme 25 III parquet [R [D *d'une* S *de*] *la salle de balle* <*sic*> *bal* A *des salons d'une ambassade d'une ambassade où l'on donne* [R *une fête*] *un bal.*] Un autre *petit* vapeur 29 III préférai [D *me* S *m'y*] rendre 29 III suite. [R *Quand l'on voyage en* AR *Pour bien voyager en pays étranger, il faut se rendre* A *Il faut toujours, quand l'on voyage, rejoindre d'abord la capitale du pays que l'on désire visiter.*] *d'abord rejoindre les capitales. C'est essentiel.* [R *Mais* A *Car*] les 31 II parcourir [R *ensuite*] plus 33 III mélange, *un*[A *-e*] [R *pot-pourri* A *synthèse,*] *une sorte de bouillabaisse,* [R *qui vous*] du pays *que vous* [R *visitez* A *désirez connaître,*] qui [R *en*] vous en *apporte* <*sic*> *tous les éléments, d'un seul coup. Ils ne sont pas intacts, bien sûr, leur caractéristique* <*sic*> *sont émoussées,* [A *déjà, les angles se sont arrondis,*] *mais vous avez* [R *déjà* A *quand même*] *là une indication très précieuse* [D *des* S *du*] [R *régions* A *caractère,*] *des mœurs et des coutumes qu'ils peuvent représenter.* Ainsi 34 II pays, [A *et*] vous

2. Allusion à l'ouvrage de Henri Bremond, *la Poésie pure*, paru en 1926.

les caractéristiques sont affadies par les côtoiements trop immédiats, la vue d'ensemble demeure juste. Ainsi, aux alentours de la gare Montparnasse de Paris, vous pouvez facilement retrouver, dans les petits restaurants et bistrots, des Bretons qui ont conservé l'allure et les habitudes et l'accent des habitants de Rennes, de Paimpol ou de Quimper. Aux alentours de la gare Saint-Lazare, la rondeur normande prévaut, et... sa ruse. Du côté de la gare du Nord, des Alsaciens et des Lorrains boivent les hautes flûtes de vin du Rhin. Et les quartiers des environs de la gare de Lyon retentissent d'un accent sonore et vigoureux, à odeur d'ailloli, qui ne trompe pas et qui fait surgir soudain comme par la baguette magique d'une fée, Marseille et la Canebière, le vieux port, les marchandes de poissons, la mer bleue, le soleil enfin – même s'il pleut.

L'arrivée à Ajaccio saisit par sa beauté. Le golfe est calme, miroitant d'une couleur vert de jade, strié de longues traînées mauves, et l'on imagine à peine, sur ces eaux extraordinairement transparentes, – ce sont les eaux de Capri, des Bermudes – que le bateau puisse continuer de se diriger vers son arrimage sans gratter et s'éventrer sur les fonds. Ce n'est qu'une illusion, et cette mer cristalline trompe, elle est beaucoup plus profonde qu'on ne la voit. Mais l'on cesse bientôt de regarder la mer pour contempler Ajaccio, Ajaccio la Blanche. Ainsi l'a-t-on désignée,

---

36 II côtoiements [D *très* S *trop*] immédiats 37 II d'ensemble [R *est ju*] demeure 38 III Montparnasse, *à* Paris 39 III petits bistrots 40 III des *gens* de Rennes, [R *ou*] *de Quimper* [A *ou de Paimpol.*] Aux 42 III prévaut, [A *et sa ruse.*] Du 43 III Nord, des [D <illisible> S *Alsaciens*] et des Lorrains [A *parlent un français* <illisible>.] Et les [A *quartiers des*] environs de la gare [R *Lyon Méditerranée*] de Lyon *fournissent* un [R *apport*] accent 44 II Et les [A *quartiers des*] environs 46 III vigoureux qui ne trompe pas, et qui vous [R *dirige*] fait *évoquer* Marseille, [A *le Vieux Port, la poissonnière, la mer bleue, la Canebière, le soleil enfin,*] – même 46 II et qui [R *évoque soudain,*] fait 47 II baguette [A *magique*] d'une 49 III pleut. // [R *On arrive à Ajaccio*] L'arrivée à Ajaccio *est étonnante de fraîcheur.* Le 50 III calme, [R *et l'eau d'une étonnante avec* A *strié*] *des couleurs vertes et* de 51 III traînées [R *violettes,*] mauves 52 III peine *que le bateau, sur cette eau* [A *aussi*] *transparente que celles de Capri ou* des [R *Îles*] *Bermudes,* puisse 54 I^a,I^b,II bateau *ne* puisse s'éventrer III bateau puisse <...> sans [R *s'éventrer* A *gratter et s'éventrer*] sur <Nous retenons la leçon de III, plus correcte et compréhensible.> 55 III fonds. *Illusion* [R *d'optique*]. [A *Cette mer cristalline trompe par son innocence, elle est beaucoup plus profonde qu'on ne l'imagine.*] <ajout en marge supérieure, rattaché au texte par une flèche> Mais [R *quittant la mer,*] l'on [R *néglige* A *cesse*] bientôt 57 III mer [R *par-dessus le bastingage pour*] pour [R *voir* A *contempler*] Ajaccio 58 II Ainsi l'a-t-on [R *dénommée* A *désignée, elle aussi,*] comme Alger [A *la Blanche,*] comme

comme Alger, comme Naples, comme deux ou trois autres villes de ce littoral béni par les dieux que baignent l'Adriatique et la Méditerranée. En avançant vers elle, sur le golfe, Ajaccio apparaît comme un décor d'opéra, mais un décor dessiné et composé par un merveilleux artiste. Ce sont d'abord les hautes maisons du port, puis au-dessus, des villas peintes de couleurs vives, où le blanc cru domine.

Les collines auxquelles elles sont adossées leur font un écrin d'une splendeur chatoyante et verte, mêlée de taches pourpres, qui est inégalable. Et comme fond de décor, c'est le Monte d'Oro, avec sa couronne de neige, qui étincelle dans la lumière vaporeuse.

Par sa splendeur, cette arrivée à Ajaccio est comparable à celle de Naples, avec son Vésuve comme éternel gardien, à celle de Hong-kong, la nuit, qui fait songer à une immense tiare diamantée, étincelant de tous ses feux, à celle de New York, avec les étonnants gratte-ciel de Manhattan dressés dans le ciel comme des glaives menaçants, à celle de Québec, vers la fin d'un jour d'été, quand par le travers de l'île d'Orléans, l'horizon se dégage tout à coup et que l'on aperçoit soudain le vieux cap historique, baigné de ce manteau de pourpre que nul pays d'Orient ne possède.

---

59 II Naples, comme [R *plusieurs*] *de*[A *-ux*] [R *ces* A *ou trois autres*] villes 60 III béni *des* dieux 60 III baignent [R *la*] l'Adriatique 61 III Méditerranée. *Ajaccio,* [A *de la baie,*] apparaît 62 III dessiné [A *et composé*] par [R *un* A *les plus*] grand[A *-s des*] artiste[A *-s*]. Ce 63 III les *petites* maisons du port, [A *gris-bleu, clair,*] *couvertes de tuiles* [A *ouvragées*] puis au-dessus, [R *de* AR *au flanc de collines vertes,*] *de hautes maisons* peintes 64 II des [R *maisons*] villas 64 III couleurs *plus* vives, [A *mais*] *à* [R *pans*] *façades d'un* blanc cru. [R *Au*] Les collines [A *auxquelles elles sont adossées*] leur font [R *un arrière-plan d'un extraordinaire*] un 65 II domine. Les 68 III inégalable. *Encore au-dessus, dans les lointains,* [A *comme fond du décor,*] c'est 69 III avec, [R *encore au printemps* A *jusqu'aux premiers jours de l'été,*] sa 69 III qui [R *étincelle dans le jour* A *ne cesse d'étinceler* [R *malgré*] *dans la lumière*] [D *vaporeux* S *vaporeuse*]. *L'arrivée* [D *à* S *d'*]Ajaccio, [R *peut se comparer, par la* A *dans sa saisissante*] *beauté,* [A *qu'elle livre soudain, d'un coup,*] *peut être* comparable à [R *celle de* A *l'arrivée de*] Naples, avec *comme fond le* Vésuve *trop* [R *connu dans* A *prostitué par les*], *cartes postales,* [A *mais indispensable au paysage,*] celle de 73 III Hong-kong, *toujours saisissante,* [A *évocatrice* AR *du fourmillement*] celle de New York, *par un petit matin ensoleillé,* avec *ses* gratte-ciel de Manhattan, [A *dressés comme des épées, arrogants* –] *levés comme un défi à l'Ancien Monde,* [A *malgré la statue de Bertholdi,*] *l'arrivée de* Québec, [R *au contour*] *dans le* [R *crépuscule*] *coucher du soleil,* quand par [R *la pointe* A *le travers*] de l'île d'Orléans, [A *à la pointe de Sainte-Pétronille,*] [R *le paquebot*] l'horizon 78 III vieux *roc* historique, baigné [R *de pourpre*] d'un[R *-e pourpre que* AR *rougeoiement* A *manteau pourpre que*] nul 79 II baigné [R *d'un* A *de ce*] manteau

Tout ce léger lyrisme, – dont je m'excuse – et ces interminables comparaisons, qui peuvent à la fin vous paraître saugrenues, – mais comment rencontrer les Visages du monde sans tenter d'en établir les contrastes et les similitudes – tout cela pour vous dire qu'Ajaccio, petite capitale assez peu connue du grand tourisme international, mériterait de l'être davantage. Dans ces années d'après-guerre où des milliers de Canadiens ont fait le voyage d'Europe, je n'ai rencontré personne parmi eux qui ait mentionné la Corse. Il est vrai que nous vivons à l'époque du voyage-éclair, qu'il faut aller au plus pressé. En trois semaines, on se permet un petit tour de galop à travers Paris, un saut à Bruxelles, un brin d'Italie, une lueur d'Espagne, et puis voilà. Ceci n'est pas un reproche, mais une constatation. Avant la guerre déjà, on pouvait diagnostiquer facilement les premiers symptômes de la maladie de la course rapide. Un ami français, officier médical de la marine marchande, qui avait passé vingt ans de son existence à bourlinguer sur toutes les mers du monde, me disait :

– Il n'y a plus maintenant de véritables voyageurs, je veux dire de ceux qui sont sensibles à la grande magie poétique du voyage. On ne rencontre plus que des hommes d'affaires pressés d'aller conclure un marché à Londres, à Bruxelles, à Shanghai ou à Singapour, des malades ayant besoin d'un autre climat, des journalistes en fonction, des snobs insupportables et sans

---

81 III lyrisme, [R *pour vous dire qu'Ajaccio* A – *dont je m'excuse* –] et ces comparaisons 82 III peuvent vous 83 III mais, [A *je vous le répète,*] les Visages du monde *sont multiples* [AR *dans* A *par leur beauté*] – pour 85 III qu'Ajaccio [R *n'est pas la première* AR *est*] petite capitale assez [R *mé-* A *peu*] connue *des touristes et des voyageurs, mérite* [R *de l'être davantage* AR *d'être* A *de l'être*] *connue* davantage 87 III années *mêmes* [A *d'après-guerre*] où 87 III Canadiens [A *ont fait ou*] *font* le 88 III d'Europe, [R *je n'en ai pas entendu personne*] je n'ai *jamais entendu quelqu'un, moi qui suis* [R *resté* A *demeuré*] *au pays, mentionner* la Corse. *Ils allaient à Londres,* [R *à Ma*] *à Stockholm, à Bruxelles, à Berlin* – [A *dans la partie ouest,*] *prudemment, chez les Alliés – à Madrid, à Rome, à Paris, mais en Corse, peu.* [A *C'est-à-dire pas du tout.*] *La Corse, qui par* [A *le prestige de*] *Napoléon, fut à une époque l'Île la plus à la mode du monde,* [R *n'intéresse pas* [AR *ne semble* [A *paraît*] *intéresser*] *le tourisme actuel* [AR *Canada actuel*] *outre mesure,*] *leur est inconnue.* Il 89 III nous *sommes* à l'époque *des voyages-éclair,* qu'il 90 III pressé, *que* trois semaines *suffisent pour connaître la France, la Belgique,* [A *la Suisse,*] *la Hollande,* un brin 92 III une [R *bouchée* AR *paille* A *lueur*] d'Espagne, et *pour les plus audacieux, un départ de Lisbonne, par avion. / / Il y a déjà* [A *plus de*] *quinze ans, un* ami français [R *qui avait bourlingué à travers* A *officier-médecin* [R *de la marine* <illisible> AR *de navigation guerre* <?>] *à bord de la marine marchande,*] passé *son existence* à bourlinguer *à travers le* monde 99 plus <voir Appendice IV, p. 761>

aucune importance, des collégiens américains, bruyants et mal élevés, des veuves riches et désemparées qui ne savent que faire de leur veuvage, qui tentent de fuir leur ennui en empoisonnant tout le monde par leurs caprices et leur futilité.

Il ajoutait en souriant :

– Il y a aussi le commandant, le capitaine, le commissaire, les officiers, les stewards, les nurses, les matelots, les chauffeurs, et moi. Nous voyageons inlassablement, comme l'écureuil dans sa cage, sans ne rien voir du tout, sauf le même spectacle, celui d'un hôtel cosmopolite. Et moi qui avais rêvé de faire tout doucement de la médecine, dans une petite ville riante de mon Périgord natal, d'avoir un jardin, et aussi un potager, de surveiller le chou et la laitue et les fraises, d'habiter enfin un sol qui ne bouge pas ! Mais ça ne s'est pas arrangé. La vie, vous savez !

Voici quelques lignes de M. Jacques Legros[3], *résumant* l'histoire d'Ajaccio la Blanche :

> Les vieux conteurs font remonter l'origine de la ville à Ajax. Le plus ancien chroniqueur de la Corse, Giovanni della Grossa, plaçait la ville d'Ajaccio sur un monticule où subsistent encore quelques ruines appelées le vieux Château. Cette ville aurait été détruite par les Sarrasins au x^e^ siècle, et reconstruite par les Génois à l'endroit dit aujourd'hui les Vignes-de-Saint-Jean, à une demi-lieue environ au nord de la ville actuelle. Pendant la lutte des feudataires contre la République, Ajaccio appartint tour à tour aux Génois, aux seigneurs de Cinarca et au roi d'Aragon. Au milieu du xv^e^ siècle, elle faisait partie du domaine des Leca ; mais ceux-ci, au nombre de quarante-deux, ayant été massacrés, Ajaccio tomba aux mains de la banque de Saint-Georges. Par mesure de salubrité, le gouvernement décréta le transport de la ville à l'endroit où elle se trouve actuellement (1492). Le séjour en fut alors interdit aux familles corses. Lors de la descente des Français dans l'île, Sampiero s'empara d'Ajaccio sans coup férir et remit la ville au maréchal[4] des Thermes, généralissime des troupes royales. Celui-ci y fit reconstruire la citadelle actuelle, qui fut terminée par les Génois après le départ des troupes françaises.

109 III ajoutait *avec le sourire* : « Il 110 III capitaine, [A *le commissaire,*] les officiers *du bord*, les stewards 112 moi <voir Appendice IV, p. 761>

3. Guide bleu *la Corse*, p. 106-107. Grandbois a supprimé plusieurs dates mises entre parenthèses.

4. Legros : maréchal *de* Thermes.

Lors du partage de la Corse en deux gouvernements, en 1723, le gouverneur de l'Au-delà des Monts eut Ajaccio pour résidence. Les troupes françaises y tinrent garnison en 1756 et 1764, en vertu des deux traités de Compiègne. En 1763, un complot faillit faire tomber Ajaccio entre les mains des Paolistes. Charles Bonaparte, compromis dans cette affaire, dut abandonner précipitamment la ville et se réfugier auprès de Paoli.

Le 11 août 1793, la Convention ayant divisé la Corse en deux départements, celui du Golo et celui de Liamone, Ajaccio devint le chef-lieu du département de Liamone. Le sénatus-consulte du 19 avril 1811 réunit les deux départements[5] du Golo, qui fut le département de la Corse, avec Ajaccio pour chef-lieu.

C'est à Ajaccio que naquit Napoléon Bonaparte, le 15 août 1769[6]. Ajaccio a aussi donné le jour à Pompée Giustiniani, général mort au service de Venise ; aux trois généraux Rossi, dont deux furent exécutés sous la Terreur ; au maréchal d'Ornano, gouverneur des Invalides ; aux généraux Cataneo, Levie, Campi, au prince Baciochi, beau-frère de Napoléon Ier, et au comte Baciochi, premier chambellan, sénateur et surintendant général des théâtres sous Napoléon III.

Ajaccio, qui ne comptait en 1794 que 4 701 habitants, n'a commencé à s'accroître rapidement que depuis 1811, lors de son érection en chef-lieu du département. Sa population est actuellement de 31 434 habitants.

Dois-je encore m'excuser vis-à-vis de vous d'avoir emprunté cette page concise et froide, rédigée comme le rapport d'un colonel à l'état-major de l'armée ? Mais nous ne devons pas oublier que nous sommes au pays de Napoléon, qui a rédigé, ou du moins dicté, ce fameux code civil que nous apprenons, ou tentons d'apprendre, dans toutes les facultés de droit des universités de France et des universités de la province de Québec. Peut-être serait-il heureux qu'on lui apportât quelques modifications, je n'en sais rien, et quoique avocat – par diplôme

154 II Ajaccio a [R *donné*] aussi 165 III <Les trois premiers mots manquent.> m'excuser [A *vis-à-vis de vous*] d'avoir 166 III page [R *précise* A *insensible*] et 166 III comme [D *un* S *le*] rapport [R *de l'armée* A *d'un colonel à son général.*] Mais 168 III pays [A *natal*] de 169 III civil [R *que nous observons encore* AR *dont*] que 170 III dans les 170 III droit [A *des universités de France et*] de la 171 III Québec. *Le monde a sans doute évolué, et ses mœurs.* Mais le Code [R *civil*] de Napoléon, avec sa [R *clarté*] précision 173 II avocat, – [R *de* A *par*] diplôme seulement – je [D *ne* S *n'y*] connais

5. Legros : départements du Golo *et du Liamone en un seul,* qui fut.

6. Legros : 1769. // Ajaccio.

seulement –, je n'y connais rien en la matière. Mais tel qu'il est, le Code de Napoléon, avec sa précision et sa clarté, a tout de même donné naissance à un style littéraire, dont la plus éclatante réussite revient sans doute à Stendhal. Les critiques de son temps disaient, avec quelque dédain, qu'il avait pris ses leçons d'écriture dans le Code du Corse. Ce furent assurément d'éclatantes leçons, car l'on ne cesse encore aujourd'hui de lire ou de relire *la Chartreuse de Parme*, œuvre favorite de mon ami Willie Chevalier[7], et *le Rouge et le Noir* qui est mon œuvre favorite à moi.

177 III réussite *appartient* [A *sans doute*] à Stendhal 178 III avec [R *beaucoup de* A *quelque*] dédain, [R *qu'il écrivait dans* A *que le romancier*] avait 179 III dans le *fameux* Code. [R *Et*] Ce furent d'éclatantes 181 III relire *La Chartreuse de Parme* et *le Rouge et le Noir*. <fin de III>

7. Willie Chevalier a rencontré Grandbois en 1939 ou 1940, à Québec où il collaborait (depuis 1935) au journal *le Soleil* ; Edmond Chassé, journaliste à *l'Événement*, dont la famille était liée à celle de Grandbois, les présenta l'un à l'autre. Dans les années cinquante, ils se sont souvent rencontrés à Montréal : Chevalier est à ce moment-là journaliste au *Canada*. De 1963 à 1967, il a été rédacteur en chef au journal *le Droit* d'Ottawa puis, en 1968, il collabore au magazine *Sept jours* publié à Montréal.

101 : LA CORSE (3)[1]

1952-09-08, 22:45-23:00
réal. : P. H. Chagnon

Il faut flâner longuement sur les quais du port d'Ajaccio pour pouvoir en saisir la résonance particulière, et en goûter tout le charme ! On y retrouve un peu de la langueur et de la merveilleuse nonchalance des ports de l'Italie méridionale, et notamment de celui de Naples, les grands vapeurs transatlantiques en moins. Le port d'Ajaccio est immense, et pourrait facilement abriter plusieurs escadres. Mais sa partie la plus pittoresque est celle qui accueille les bateaux pêcheurs locaux, et le marché aux poissons. L'arrivée de la « pêche » constitue, pour le petit peuple d'Ajaccio, le joyeux événement du matin.

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit de 32 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 32 en marge supérieure droite sous le titre « La Corse », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement (ANC). III : Manuscrit incomplet de 21 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 8 et 12 à 24 en marge supérieure droite sous le titre « La Corse », avec en surtitre « Visages du monde » et en sous-titre « Notes » en p. 1 seulement (BNQ).

4 III [R *Ajaccio*] Il faut flâner [A *longuement*] sur 5 III pouvoir [R *en saisir* AR *goûter* A *en saisir*] [D *sa* S *la*] résonnance particulière, [R *et* AR *et* A *pour en*] goûter [A *tout*] [D *son* S *le*] charme [R *à la fois sévère et doux. Il y a beaucoup* AR *qu'* A *On y trouve* [AR *une couleur, une*] *un peu*] de 6 III la [R *mer*] nonchalance 7 III l'Italie [R *du Sud* A *méridionale,*] et 8 III les [A *grands*] transatlantiques 9 III moins. [D *Le* S *Ce*] port [A *corse*] est 9 III pourrait abriter [R *plusieurs* A *des*] escadres *entières*. Mais [R *les coins* A *sa partie*] [D *les* S *la*] plus pittoresque [R *est un coin* AR *consiste*] est 11 III qui *réunit* les bateaux pêcheurs, [R *et où se trouve*] et *naturellement* le marché 13 III d'Ajaccio, [R *l'* A *le joyeux*] événement [D *de* S *du*] [R *la journée*] matin

1. Seuls les trois premiers paragraphes de cette émission ont paru dans HMH, p. 76-77.

Et pour le peintre, l'artiste ou l'écrivain, un spectacle hautement coloré. Je dois ajouter aussi que les « poissonnières » d'Ajaccio ne le cèdent en rien à leurs consœurs de Marseille ou de Toulon pour la vivacité de l'invective et de la riposte, et pour le choix du mot cru, toujours précis. Tout cela sans aucune méchanceté, avec une bonhomie remarquable. Car ces filles de Rabelais ont, comme l'on dit familièrement, le cœur sur la main.

La ville d'Ajaccio possède de longs et larges boulevards, bordés d'eucalyptus et de palmiers, et des piazzas ornées de belles fontaines d'eaux vives. Mais où que l'on se dirige, où que l'on aille, le souvenir de l'un des plus grands guerriers de tous les temps fait partie de l'atmosphère même de la capitale, on ne peut y échapper, la moindre pierre en paraît imprégnée. Il y a d'abord, place du Maréchal Foch, le Musée napoléonien. Dans le premier grand salon, de style Empire il va sans dire, l'on aperçoit tout de suite, sous verre, l'acte[2] de baptême de l'homme fameux rédigé comme suit :

> L'an mil sept cent soixante-onze, le vingt-un juillet, se sont faites les sacrées cérémonies et prières sur Napoléon, fils né de légitime mariage de M. Charles de feu Joseph Bonaparte et de la signora Maria Letizia, son épouse, auquel lui fut donné l'eau dans la maison par licence du très révérend Lucien Bonaparte ; né le quinze août mil sept cent soixante-neuf. Étant assisté aux sacrées cérémonies pour parrain le très illustre Laurent Giubega de Calvi, procureur du Roi, et pour marraine la signora Geltruda, épouse de M. Nicolas Paravicino, présent le père. Lesquels uniment à moi se sont soussignés.

---

14 III peintre *ou* l'artiste, un spectacle *haut* [R *en couleur* A *-ement coloré.*] [R *Les poissonnières d'Ajaccio*] *Il faut* ajouter 16 III leurs [R *collègues* A *consœurs*] de Marseille pour 18 III cru, *mais* toujours *juste.* Tout 19 III une *admirable* [R *rondeur* A *bonhomie.*] Car 20 I[b] comme [R *l'*]on dit <correction au crayon rouge, peut-être d'une autre main> 21 III d'Ajaccio [R *est*] possède de [D *longs* S *larges*] boulevards bordés [R *d'arbres* A *d'eucalyptus et de palmiers,*] [R *des places* A *et des*] piazzas ornées de [A *claires*] fontaines [AR *claires*]. Mais 23 III l'on [R *soit* A *aille,*] [R *le souvenir de Napoléon, l'image du* A *le souvenir de l'un des plus*] *grand*[A *-s*] [R *homme* A *guerriers de tous les temps*] fait partie *même* de l'atmosphère de la capitale, [R *et* AR *dont* A *et*] toutes [D *les* S *ses*] *pierres* [AR *semblent même*] en [R *sont* A *paraissent*] *imprégnées.* Il 27 III d'abord [R *le Musée*] place 27 III Musée napoléonien. [R *Au*] Dans le grand 29 III baptême, *authentique,* de l'homme fameux, [R *qui est*] rédigé 30 III suit : « (p. 110) » // Puis [R *les salons se succèdent* A *la succession des Salons.*] [D *celui* S *Celui*] de 37 II parrain [R *l'illustre*] le

---

2. Cet acte est retranscrit du Guide bleu *la Corse*, p. 110. Nous avons respecté l'orthographe et les accords, même lorsqu'ils paraissent fautifs.

J.B. Diamante, curé – Laurent Giubega – Geltruda Paravicino – Charles Bonaparte.

On remarquera, par les dates ci-dessus mentionnées – bigre, je m'aperçois que j'emploie le style notarial –, que Napoléon ne fut baptisé que deux ans après sa naissance. Je n'en connais pas la raison[3].

Puis il y a d'autres salons[4]. Celui de la sculpture nous montre des œuvres de Bosio, de Bartolini, de Carpeaux, de Canova, reproduisant en granit, en marbre, en bronze, les traits de Napoléon ou ceux des nombreux membres de sa famille. Sur un coussin de velours, le masque saisissant de l'Empereur, coulé dans le bronze d'après l'empreinte faite par son médecin, quelques instants après sa mort, à Sainte-Hélène.

Le salon de la peinture nous rappelle les fastes de l'Empire par le truchement des toiles de Girodet, de Vernet, de Gérard, ce dernier ayant consacré la plus grande partie de sa vie à glorifier la nouvelle dynastie impériale. Parmi son œuvre, on remarque surtout une peinture représentant l'Empereur paré du costume rutilant qu'il portait le jour du sacre.

En quittant le musée, à l'extrémité de la piazza, c'est la fontaine des « Quatre Lions », surmontée d'une statue de marbre blanc représentant Bonaparte premier consul. Quand l'on vient de voir la toile du sacre, montrant un homme déjà replet, et le masque mortuaire de l'île Sainte-Hélène, aux yeux creux,

49 III reproduisant [A *en marbre, en granit ou en bronze*] les 50 II membres de [D *la* S *sa*] famille 51 III un *coussinet* de velours 51 III coulé *en* bronze 53 III Sainte-Hélène. Le 54 III peinture [R *est consacré*] nous [R *fait voir* A *rappelle*] les 55 III par *les* [R *portraits* A *toiles*] de Girodet 56 III consacré [R *son talent*] la *majeure* partie 57 III glorifier [D *les* S *la*] [R *nouveaux maîtres* A *nouvelle dynastie.*] Parmi [R *plusieurs de*] [D *ses* S *son*] [R *peintures* A *œuvre,*] ou 58 III surtout *celle du jeune Empereur* paré 60 III En *sortant du* musée 62 III consul. *Après* la toile *de Gérard* montrant 63 III homme [R *assez* A *déjà*] replet, [A *au visage déjà rond,*] et 64 I^a,I^b,II de l'île *de* Sainte-Hélène III de Sainte-Hélène <Nous corrigeons le texte de base en conformité avec l'usage.> 64 III creux *et* à la bouche mince [A *et tendue,*] l'extrême

3. Ce retard peut s'expliquer par la fragilité de Napoléon à sa naissance. La pratique, à l'époque, voulait qu'on ondoie l'enfant à la naissance, et qu'on le baptise plus tard, lorsque la santé de l'enfant le permettait.

4. Pour les descriptions qui suivent, Grandbois tire sa documentation du Guide bleu *la Corse*, p. 110-111.

à la bouche mince, creuse et tirée, l'extrême jeunesse du premier consul de la fontaine nous frappe étrangement, et l'éclatante dureté du soleil ne réussit pas à lui enlever cet air extraordinaire d'adolescent. Mais ce maigre adolescent était déjà l'homme le plus fort de France.

C'est ensuite l'avenue du Premier Consul, puis la rue Fesch, et la rue Bonaparte, où se trouve la maison natale de Napoléon. Elle est de trois étages, et sa façade, très unie, sans aucun ornement, semblerait trop sévère si chacun de ces étages n'était percé de six hautes fenêtres, à l'encontre de la maison corse habituelle, qui offre généralement peu d'ouvertures, afin de conserver quelque fraîcheur l'été, et quelque chaleur l'hiver. Nous sommes libres d'imaginer que la famille Bonaparte ne craignait ni le chaud ni le froid.

Au premier étage, ce sont les pièces, cabinet de travail, salon, chambres à coucher des parents de Napoléon. Puis au fond, trois petites pièces très sobrement meublées constituaient le domaine personnel du futur empereur. Dans un coin de la chambre à coucher, on nous montre une trappe conduisant à un souterrain secret, et ce romantisme fait sourire. Mais l'on apprend que Napoléon lui dut un jour la vie, alors que le jeune officier, poursuivi par les partisans du patriote Paoli, put ainsi leur échapper. C'est ainsi que la trappe et le souterrain jouent dans la vie de Napoléon le jeu du nez de Cléopâtre, et que s'ils n'avaient pas existé, le visage de l'Europe et du monde eût été, l'on s'en doute bien, fort différent.

La cathédrale d'Ajaccio est un vaste édifice de style Renaissance, surmonté d'une coupole, et dont l'architecture rappelle les formes délicates de l'art vénitien. On y admire six

---

66 III consul [R *forme un co*] nous [R *apporte* A *livre*] un [R *contraste*] *étonnant contraste. //* C'est 71 III Napoléon. [R *La faç*] Elle est *à* trois étages, et *la* façade 72 III ornement, *semble*[A *-rait*] *même* sévère si chacun de *ses* étages 74 III corse *ordinaire*, qui *possède* généralement 78 III craignait ni [D *la* S *le*] [R *chaleur* A *chaud*] ni le froid. Au 81 III meublées, *qui étaient* le 82 II personnel [R *de celui*] du 82 III empereur. *On nous montre, dans un coin de la chambre à coucher*, une 84 III secret, [R *ce qui* A *dont le romantisme*] fait *d'abord* sourire 85 II que [R *l'*] Napoléon 85 III que jeune [R *lieutenant* A *officier*] *de la garde, et* poursuivi 86 III Paoli, *il* put [R *s'* A *par là leur*] échapper. [R *par là*] C'est 87 III que la [A *trappe et*] le souterrain, *dans la vie de Napoléon, joue*[A *-nt*] le jeu 88 III que *s'il* [R *n'eut* A *n'avait*] pas 89 III l'Europe [A *et du monde*] eût été, [A *l'on s'en doute bien,*] fort 93 III formes [R *vénitiennes* A *ouvragées et*] délicates [R *et ouvragées*] de 93 III On y *trouve* six

chapelles ornées d'œuvres remarquables, où prédominent les marbres les plus précieux. Haut de quarante pieds, le maître-autel est fait d'un éblouissant marbre blanc, et son retable est supporté par quatre colonnes de marbre noir veiné de jaune. À l'entrée de la cathédrale, ces mots de Napoléon sont gravés sur une tablette de marbre :

> Si on proscrit mon cadavre comme on a proscrit ma personne, je souhaite qu'on m'inhume auprès de mes ancêtres dans la cathédrale d'Ajaccio, en Corse[5].

Ces lignes où perce l'amertume furent écrites à Sainte-Hélène, quelques semaines avant sa mort. Et le souhait de celui qui avait fait trembler le monde ne fut jamais réalisé.

Dans la petite rue Fesch s'élève le palais du même nom, renfermant la chapelle impériale, la bibliothèque et le musée. Le musée comprend plus de douze cents tableaux provenant des écoles italiennes, et plus particulièrement celles de Venise et de Florence, dons du cardinal, oncle de Napoléon, que l'on a surnommé « le plus grand bienfaiteur d'Ajaccio ».

La bibliothèque fut fondée par Lucien Bonaparte. On y trouve des livres extrêmement rares, dont plusieurs incunables, de précieux manuscrits, et une imposante collection de travaux concernant la Corse.

La chapelle impériale possède une sombre majesté. Elle contient les sarcophages du cardinal Fesch, de la mère de Napoléon, et de trois autres membres de la famille. Dans la crypte, le deuxième sarcophage est vide. Il était destiné à l'Empereur.

---

94 III *prédomine le*[A *-s*] [AR *plus beaux*] *marbre*[A *-s*] *le*[A *-s*] plus [R *rare* A *précieux.*] *Le maître-autel, haut de quarante pieds,* est 103 III Ces [R *mots*] lignes [R *non sans* A *où perce l'*]amertume 103 III écrites [R *à San*] *au mois d'avril 1821,* à Sainte-Hélène. Et le souhait *du grand* [R *homme* AR *soldat militaire* A *militaire*] ne fut [R *pas* A *jamais*] réalisé. // [A *Dans*] la 106 III nom, *qui renferme* la chapelle 107 III musée. [R *On y trouve également une École pour jeunes filles.*] Le 108 III tableaux, *la plupart* [R *de l'École italienne,*] provenant 109 III italiennes, [A *plus*] particulièrement 111 III d'Ajaccio ». La 113 III extrêmement *précieux,* dont plusieurs incunables. La 117 III Napoléon, *de plusieurs princes de la Famille.* [R *Le sarcophage*] *Mais dans* la crypte, le [A *deuxième*] sarcophage [R *numéro II*] est 118 II famille. [R *Le deuxième*] Dans 119 III l'Empereur. // *Le cours Napoléon, bordé de beaux arbres,* est un[R *-e*] [R *artère fort* A *boulevard*] très vivant *et très fréquenté,* mais c'est la [AR *piazza*] place [A *du Diamant, – aujourd'hui place*] de Gaulle

5. Cité dans le Guide bleu *la Corse*, p. 116.

Bordé de beaux arbres, le cours Napoléon est un boulevard très animé et très vivant, mais c'est la place du Diamant, – aujourd'hui place de Gaulle – qui est le rendez-vous favori des Ajacciens. Ombragée d'acacias et de platanes, et surplombant la mer, elle offre l'un des plus beaux paysages méditerranéens qui soient.

Dans l'histoire du monde, le nom de Napoléon prend aisément sa place parmi ceux des plus grands conquérants : César, Alexandre, Gengis Khân. Mais les dons prodigieux de cet homme exceptionnel ne se limitent point à son indéniable génie militaire. Il est à la fois grand politique, grand législateur, et grand administrateur. Et par surcroît, grand écrivain. Un livre très documenté vient de paraître à Paris, qui nous le rappelle opportunément. Jeune officier, il est passionné de lectures, annote tout ce qu'il lit, écrit des essais philosophiques, des traités de tactique et de stratégie, des romans à la mode du temps, et commence même une *Histoire de la Corse*. Les exigences de sa foudroyante carrière ne lui permettent naturellement pas de se livrer entièrement à son démon littéraire. Mais tout le long de sa vie, entre deux batailles ou deux audiences, il ne cessera d'écrire. Ses *Maximes* s'apparentent souvent à celles de Juvénal, de Marc Aurèle, de La Rochefoucauld. Souvent très cruelles, elles ont cependant le ton juste de la vérité psychologique. Il traite de tout, de la guerre, de la morale, de l'amour, du gouvernement, sans aucune illusion. Je me permets de vous citer quelques-unes de ces pensées prises au hasard d'un recueil intitulé *Virilités*[6].

123 III Ajacciens. [R *Elle donne*] Ombragée *de platanes et d'acacias*, et 124 III paysages [R *qui soient*] méditerranéens 125 II qui [D *soit* S *soient*]. / / Dans 125 III soient. // *Le nom de Napoléon, dans l'histoire du monde,* prend 127 III place [R *parmi* AR *dans le* A *au Parthénon*] [D *les* S *des*] plus 129 III homme ne se *limitaient* point 130 III grand [A *politique, grand*] *administrateur et grand législateur.* Et *aussi,* grand 131 III livre [R *récent*] vient 132 III Paris, [A *très documenté*] qui [R *met en lumière cet aspect*] nous [R *montre* AR *le révèle* A *le*] rappelle. Jeune 134 III écrit des *romans à la mode du temps, des essais philosophiques,* [A *des traités* [R *militaires*] *de tactique et de stratégie militaire,*] et commence 136 III sa carrière 138 III Mais *il ne cessera jamais, tout le long de sa vie,* <fin de III> 144 II citer [R *au hasard*] quelques-unes

6. Sauf cinq de ces maximes, toutes se retrouvent dans un ouvrage de Jan Doat, *Maximes et pensées de Napoléon*, recueillies et classées par Honoré de Balzac, Montréal, Cercle du livre de France, 1976, *passim*, p. 60-191. L'ouvrage dont celui-ci s'inspire, *Maximes et pensées de Napoléon*, a paru en 1839, sous la signature de J.-L. Gaudy, un bonnetier à qui Balzac avait vendu son ouvrage. Grandbois a pu tirer ses citations de ce livre, que nous n'avons pas retrouvé.

Il y a tant de lois qu'il n'y a personne exempt d'être pendu.

On gouverne mieux les hommes par leurs vices que par leurs vertus.

Bien analysée, la liberté politique est une fable convenue, imaginée par les gouvernants pour endormir les gouvernés.

En fait de système, il faut toujours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille.

Il ne faut jamais compter sur une masse pétrie d'inconstances et de caprices ; on doit se tenir en mesure contre elle.

Les honnêtes gens sont si tranquilles, les fripons sont si alertes qu'il faut bien employer souvent ceux-ci.

Le sot a un grand avantage sur l'homme d'esprit, il est toujours content de lui-même.

Le moyen d'être cru est de rendre la vérité incroyable.

Il y a des gens qui ne se conduisent bien qu'envers leurs ennemis.

Les sots parlent du passé, les sages du présent, et les fous de l'avenir.

Le génie ne se transmet pas : depuis que le monde est monde, il n'y a pas eu, que je sache, deux grands poètes, deux grands mathématiciens, deux grands conquérants, deux monarques de génie, dont l'un soit le fils de l'autre.

Le meilleur moyen de tenir sa parole est de ne jamais la donner.

La morale est bien souvent le passeport de la médisance.

Un homme, à la tête d'un faible parti, pendant les troubles du pays, est appelé chef des rebelles ; mais lorsqu'il a réussi, qu'il a fait de grandes actions et élevé son pays et lui-même, on le nomme général, souverain, etc. C'est le succès qui lui donne ce titre. S'il eût été malheureux, il eût continué d'être chef des rebelles, peut-être aurait-il péri sur un échafaud. C'est le succès qui fait le grand homme.

La loi sociale peut donner à tous les hommes les mêmes droits, la nature ne leur donnera jamais des facultés égales.

Dans la position où je suis (1814), je ne trouve de noblesse que dans la canaille que j'ai négligée, et de canaille que dans la noblesse que j'ai faite.

La religion chrétienne sera toujours l'appui le plus solide de tout gouvernement assez habile pour savoir s'en servir.

À la guerre, l'audace est le plus beau calcul du génie.

Les philosophes se tourmentent : ils bâtissent des systèmes, mais ils cherchent en vain une meilleure doctrine que celle du christianisme qui a réconcilié l'homme avec lui-même et garanti le repos et l'ordre public des peuples, tout aussi bien que le bonheur et l'espérance des individus.

102 : LA CORSE (4)[1]

1952-09-15, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Trois ou quatre jours après mon arrivée à Ajaccio, par un petit matin clair – je m'étais couché fort tard dans la nuit –, on frappe à ma porte. Je fais la sourde oreille. J'éprouve encore le besoin de ce bienfaisant sommeil de la jeunesse, sans rêves, sans cauchemars, un sommeil que l'on ne retrouve jamais plus, plus tard. Les lourds rideaux des fenêtres de ma chambre sont bien tirés. Et dans cette demi-conscience d'un réveil, soudain je constate, tant les habitudes nous ont liés par mille fils invisibles, mais plus forts que des câbles d'acier, je constate que ce n'est pas encore l'heure du petit déjeuner, très français, qui comprend un médiocre café au lait, et de glorieuses brioches.

VARIANTES : I[a] : Dactylographie Radio-Canada, 8 f. I[b] : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 8 f. II : Manuscrit de 33 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 33 en marge supérieure droite sous le titre « En Corse », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement (ANC). III : Manuscrit de 33 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 33 en marge supérieure droite sous le titre « La Corse », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement. Le titre « En Corse » figure en marge supérieure gauche, p. 8, avec la date en marge supérieure droite. Les f. 1 à 5 sont paginés en chiffres romains, le chiffre arabe 5 apparaissant en surcharge sur V (BNQ).

4 III Trois jours [A *ou quatre jours*] après 4 III Ajaccio, [R *par un* A *au*] petit matin [A *clair,*] – *et* je 6 III porte *d'hôtel.* Je *fis* la sourde oreille. *L'heureux sommeil* [A *de ma jeunesse*] *m'engourdissait encore.* Les rideaux des *hautes* fenêtres [A *de ma chambre*] *étaient* bien tirés. *Je* [R *rêvais* A *soupçonnais*] *aussi,* [A *dans* [R *mon*] *cette demi-conscience,*] que ce *n'était* pas encore *le temps* du 13 II très [R *mat* <?>] français 13 III français, médiocre 14 III et glorieuses

1. Le texte de cette émission a paru intégralement, mais avec quelques modifications, sous le titre « Excursion aux Sanguinaires », dans HMH, p. 78-83.

Dans nos Amériques, nous avons de l'excellent café, mais à mon avis, à mon avis seulement, car je n'exerce pas ici le rôle du grand juge, le pain grillé ne remplace pas avantageusement la brioche. Il ne serait peut-être pas si difficile de composer, si l'on voulait composer. On ne le veut jamais. Et vous avez tous remarqué que chacun tient davantage à ses défauts, – mignons ou moins – qu'à ses qualités. C'est humain, paraît-il. Il en est ainsi des pays.

À ce propos, je me rappelle certains compatriotes ayant « accompli un stage » de trois ou quatre mois à Paris. Au retour, ils ne juraient plus que par le café français, le vin français, la cigarette française, le cinéma français, la littérature française. Je les ai revus depuis. Ils boivent le café X tel que classé par les annonces publicitaires, ils boivent la bière que nos arrière-grands-pères buvaient[2], dit-on, ils fréquentent assidûment le cinéma américain, et quand ils prennent le temps de lire, c'est le magazine *Time*, mais de préférence le magazine *Life*, car pour le même prix on y trouve encore plus d'images, ce qui fatigue moins l'esprit. Mais comme toute l'énergie du monde semble s'être concentrée, ou centrée, autour de l'image, et autour de la guerre, pourquoi pas, et vive l'image ! Quant à la guerre, qui peut l'empêcher, mon Dieu, sauf les hommes, et si les hommes ne peuvent pas l'empêcher, si leur faiblesse est trop grande et leurs moyens trop absurdes, nous assisterons probablement à la chute d'un monde, ou du moins d'une certaine forme de

15 I^a,I^b,III avons *d'excellent* café II avons *d'excellent*[R *-s*] café <Nous corrigeons ici le texte en fonction de l'usage.> 15 mais <voir Appendice IV, p. 761> 25 II café français, [A *le vin français,*] la cigarette 27 III café *X*, la bière *Y, ils fument les* [R *américaines* A *« P. ou les B. »,*] ils fréquentent assidûment *les cinémas américains,* et 27 II classé [R *dans* A *par*] les 30 III c'est le [R *Times*] magazine Time <souligné>, *et* de préférence le *« Life »*, car *on y trouve, pour le même prix,* plus [R *d'images et*] *de photographies,* ce qui *est encore moins fatigant pour* l'esprit 33 III comme *tout l'effort* du monde *moderne* semble *se concentrer,* [A *avec la guerre,*] *sur* l'image, pourquoi pas. [A *Et*] *Vive* l'image ! [A *Dans cent ans, tout le monde sera idiot, et content, et satisfait.*] *Tant qu'à* <*sic*> la guerre 34 II l'image, et [R *la*] autour 35 I^a,I^b,II l'image ! *Tant qu'à* la guerre <À l'instar de HMH, nous corrigeons en fonction de l'usage.> 36 III Dieu, *qui peut l'empêcher, sauf les hommes,* et si 37 III peuvent l'empêcher 38 III absurdes, *ce sera très* probablement *la fin* d'un 39 III d'une civilisation qui n'a [R *pas su se protéger* A *-vait*] pas la force *vitale de se prolonger,* ni [R *l'intelligence* A *la sagesse*] de mettre *un* frein

2. Grandbois reprend ici un slogan publicitaire de la brasserie Molson.

civilisation qui n'a pas eu la force nécessaire pour se protéger, ni la sagesse de mettre le frein à son orgueil ridicule. Jeux d'enfants se provoquant : Qui mettra le feu à la meule de paille ?

On frappe donc à ma porte, on insiste, je reconnais une voix familière qui m'invective, et je vais enfin ouvrir. C'est mon ami Francis D., accompagné de sa fiancée. Sa fiancée du moment, dois-je préciser tout de suite, car dans les années qui suivirent, je connus à Francis une bonne douzaine de fiancées. Au retour de chacun de mes voyages, Francis me téléphonait, me disant à peu près ceci :

– C'est entendu, nous dînons ensemble ce soir. Oui, rendez-vous à la terrasse des Magots, sept heures ! Nous déciderons là de la gargote.

Un petit silence, puis il ajoutait :

– Au fait, j'emmène ma fiancée. Un ange, mon cher, un ange tombé miraculeusement du ciel sur ce crapuleux globe terrestre.

Je riais !

– Bon, continuait-il, tu ris, comme un idiot, comme l'idiot que tu es. Mais cette fois-ci, c'est pour de bon. Tu verras, tu verras, saint Thomas... Mais... et surtout... pas de questions au sujet de Gertrude... comme tu es distrait, tu pourrais... Oui, oui, je t'expliquerai une autre fois. On peut se tromper dans la vie, non ? C'est le fait de l'homme intelligent, et Montesquieu

---

41 III orgueil *démesuré*. [R *de*] // On 42 II d'enfants [R *qui*] se provoqu[D *-ent* S *-ant*] : qui 44 III porte, *et l'on* insiste, et je vais [A *enfin*] ouvrir. *C'était* mon 46 III Francis D., *avec* sa fiancée. [R *Francis. Je l'ai connu*] Sa 47 III préciser, car 48 III je [A *lui*] connus [R *à Francis*] *au moins* une 48 III fiancées, *et lorsque je revenais à Paris*, [D *à* S *au*] [R *la suite d'un voyage*] retour 49 III voyages, *il* me téléphonait, me disant [A *à peu près ceci :*] « C'est 51 III Oui, *sept heures précises, à la terrasse des Deux-Magots*. Nous déciderons *ensuite...* » *Et* il ajoutait invariablement : « Au fait 56 III tombé [R *tout droit*] du ciel, [A *et miraculeusement*] sur 57 III terrestre. [R *Tu vas voir, ce*] *Cette* fois-ci, *tu sais*, c'est 60 III bon. Tu verras, tu verras... *Et...* surtout, pas *d'allusion* [R *à Francine*, A *au sujet de Mirka,*] *surtout pas...* [A *Tu es distrait, tu pourrais, enfin,*] Oui, oui, je 64 III vie. C'est 64 III intelligent. [R *Taine* A *Montesquieu*] *ne disait-il pas* que seul *le crétin* ne

n'a-t-il pas dit que seul l'imbécile ne se trompe jamais, parce que...

Je l'interrompis pour lui dire qu'il confondait Montesquieu avec Rivarol, à quoi il riposta avec l'injure suprême :

– Sorbonnard, eh bien ! tu me fais... etc.

Vous avez tous soupçonné que Gertrude était sa fiancée précédente. Mais, chose remarquable, Francis possédait une indéniable sincérité. Il était Corse, né à Ajaccio, nous nous étions connus à Paris sur les bancs de l'École libre des sciences sociales. Plutôt versatile dans la conduite de sa vie sentimentale, il prenait par ailleurs ses études fort au sérieux, s'exerçait au journalisme dans ses rares moments de liberté, et devint plus tard directeur d'un grand hebdomadaire de Paris, et député[3] à la Chambre française. Et pour satisfaire la très légitime curiosité de certains de mes auditeurs, je dois dire qu'il a épousé une charmante femme, sa dernière fiancée, celle « pour de bon » !

Donc voici Francis avec sa fiancée de l'époque, Maria. Corse elle aussi, et d'Ajaccio. Il nous avait présentés la veille.

– Nous vous enlevons, me dit-il, ta Fiat et toi, et nous allons pique-niquer aux îles Sanguinaires. Ça va ?

65 III jamais... » [R *On a* A *Vous avez tous*] *soupçonné que* [R *Francine* A *Mirka*] *était la* fiancée *que je lui avais connue* [R *ava*] *six mois auparavant. La* chose remarquable, *c'est que François* [R *était d'une*] possédait une [R *bonne foi*] *sincérité indéniable. // François* était Corse, [A *né à Ajaccio,*] nous nous étions *liés* à Paris [R *sur* A *en fréquentant*] les [R *bancs* A *cours*] de l'École libre des sciences sociales 67 II l'interrompis [A *pour lui dire*] qu'il 73 III École libre des sciences sociales. [R *Autant il semblait* [AR *paraissait*] *peu sérieux dans* AR *Apparemment peu sérieux* A *Plutôt indécis*] dans 75 III prenait [A *par ailleurs*] ses 75 II sérieux, [R *pra*] s'exerçait III sérieux, [R *pas*] *pratiquait le* journalisme 76 III ses *temps libres, en fit une carrière fort brillante,* [R *il est aujourd'hui* A *devint le* [R *réda*] *directeur*] d'un 76 II liberté, [A *et*] devint 77 III député. *Pour* satisfaire 78 II française. [R *Pour* A *Et*] pour 79 III auditeurs, *j'ajouterai* qu'il [R *est maintenant marié à* A *a épousé*] une 80 III femme, *mais je n'en sais pas davantage, car je* [R *n'ai* AR *ne* A *n'ai*] *pas connu* [R *sa* A *cette*] dernière fiancée, [R *sa* A *cette*] *fiancée véritablement* « pour 82 III Donc [R *François*] voici *François* avec sa fiancée [A *du moment,*] Maria 83 II d'Ajaccio. Il [R *me l'av*] nous III *Je l'avais* [R *rencontrée* A *connue*] la veille 84 II Nous [D *t'* S *vous*] enlevons III Nous *t'*enlevons, me dit-il, *toi et ta Fiat,* et

3. Vraisemblablement François Quilici (1905-1977), député d'Oran de 1948 à 1951. Il a dirigé le journal *la Bataille* depuis sa fondation à Londres, en 1942, jusqu'à sa dernière année de parution à Paris, en 1949.

– Ça va.

J'étais dans cet heureux temps d'insouciance possesseur d'une petite voiture italienne qui pouvait atteindre, en surchauffant quelque peu son moteur, et pour quelques instants seulement, l'effarante vitesse de 120 kilomètres à l'heure (environ 85 milles). Ces extravagances peuvent faire sourire aujourd'hui, alors que n'importe quelle voiture de série atteint facilement les 90 milles. Mais ceci se passait il y a plus de vingt ans.

Les îles Sanguinaires[4], qui ne sont en réalité que des îlots, sont moins remarquables que la route qui nous conduit vers elles, laquelle est de toute beauté. Des jardins comme suspendus, des figuiers, des vignobles, des plantes grimpantes de toutes sortes, des arbres exotiques, des villas blanches la bordent. Et des rochers rouges surmontés de palmiers plongent dans une mer aux couleurs vertes, violettes et bleues !

On atteint tout d'abord le lieu dit « Chapelle du Mont-Carmel », que l'on nomme aussi « Chapelle des Grecs », pour des raisons historiques que je vous donnerai une autre fois, et que mon ami Francis, avec la volubilité bien connue des hom-

87 III J'étais *à cette* [A *heureuse*] *époque* [R *heureuse*] *le* [R *proprio*] possesseur 87 II dans [R *cette*] cet 88 III italienne, *dite de sport,* qui 88 III atteindre, *dans son meilleur* [A *et en bousculant un peu et pour quelques instants à peine,*] l'effarante vitesse de [R *quarante milles* A *cent* [R *vingt* A *quinze*] *kilomètres*] *à l'heure.* [R *C'était il y a plus de vingt ans. Et nous partîmes pour les îles Sanguinaires.*] *On sourirait* aujourd'hui, n'importe 90 II l'heure. [A *(Environ 65 milles)*] Ces 92 III voiture [A *américaine de série*] *atteignant* facilement, *pour peu que la route s'y prête, le 80 ou* le 90 milles *à l'heure.* Mais *c'était* il 95 III îles, qui ne sont [A *en fait*] que des ilôts, *ne* sont *point tant* remarquables 96 II qui [R *y* A *nous*] conduit III qui *y* conduit 97 III beauté. *Tous les guides répètent, et avec raison, qu'elle reproduit, en petit naturellement, la* [R *B*] *fameuse basse Corniche de la Côte d'Azur.* Des jardins comme suspendus, des figuiers, des *vignes,* des plantes grimpantes de toutes sortes, des [R *villas*] arbres exotiques, des villas blanches bordent *la route. (Des* rochers rouges [A *surmontés de palmiers*] plongent <...> et bleues) // <Ces deux phrases d'abord écrites dans l'ordre inverse, les chiffres I et II indiquant le déplacement.> 102 III dit *la* Chapelle *de* Mont-Carmel 103 III aussi *la chapelle* des 103 II Chapelle des Grecs », [A *ici*] pour 104 III raisons [A *historiques*] que 104 I[b] vous [R *donnerai* A *fournirai*] une <correction peut-être d'une autre main> III vous [R *expliquerai* A *donnerai*] une 105 III ami *François,* avec 105 III volubilité [R *naturelle aux* A *bien connue des*] *méridionaux,* sut m'exposer, *devant* l'œil

4. Pour les descriptions qui suivent, et celles des variantes du ms. III, Grandbois suit le Guide bleu *la Corse,* p. 126-128.

mes du Midi, sut m'exposer dans tout le détail, sous l'œil noir et brillant et très admiratif de sa fiancée Maria. Car pour s'exprimer avec enthousiasme, et chaleur, mon ami ne détestait pas un petit auditoire, féminin de préférence, et j'ai souvent remarqué qu'il était beaucoup plus sobre de langage, et beaucoup moins lyrique, quand nous n'étions qu'entre camarades hommes. Il était même parfois parfaitement taciturne. C'est qu'il y avait du paon chez lui, comme chez la plupart des hommes d'ailleurs, votre serviteur y compris, du paon qui ne déployait ses plumes étincelantes en faisant l'éblouissante roue qu'à la vue des paonnes. C'est un mouvement naturel, dit-on. Mais Francis possédait un avantage certain sur le paon ; il était doué d'une belle voix chaude, d'une excellente mémoire, et d'un vocabulaire nombreux, qualités que je lui ai toujours enviées, car dans la conversation, j'ai toujours peine à trouver le mot juste. Et quand je l'ai trouvé, on parle déjà d'autres choses. De sorte que je me suis toujours facilement consolé de n'avoir jamais eu de trop fortes ambitions concernant une carrière politique. Bien que je connaisse certains députés qui... que..., enfin certains députés qui certes possèdent l'éloquence de Démosthène, mais avant que le grand homme se fût exercé avec des cailloux dans la bouche. Mais ne soyons pas méchants, et n'insistons pas.

De la Chapelle des Grecs, et malgré le bavardage de Francis, qui parlait uniquement pour éblouir Maria, tout en feignant de s'adresser à moi, nous pûmes admirer l'un des très beaux paysages du monde. Devant nous, Ajaccio la Blanche, d'une blancheur chaude de marbre doré sous le soleil, qui s'élève en

---

107 III brillant et [A *très*] *admirateur* de Maria. [A *Car*] *Pour* s'exprimer 109 III auditoire [R *de préférence féminin,* AR *dont les femmes n'étaient pas exclues* A *où se trouvaient des femmes,*] et 110 III était plus 111 III n'étions *que des* hommes. *Il y* avait 114 III qui [A *ne*] déployait [R *plus volontiers*] ses plumes étincelantes, [R *et faisait la roue*] *et* [A *ne*] *fait soudain* [R *la*] l'éblouissante roue [A *qu'*]à la 116 II vue des [R *femmes*] paonnes 117 III Mais *François avait* vu 117 III paon, *c'est qu'*il 118 III voix *grave,* d'une 119 III vocabulaire *très étendu, qualité* que je lui ai toujours *enviée,* car 122 III me *console facilement* de n'avoir 123 III concernant *la* carrière 124 III connaisse [R *beaucoup de* A *certains*] députés 124 III que... [R *mais ne soyons pas méchants*] enfin, *des* députés qui possèdent 125 III Démosthène, [R *mais av* A *mais*] avant que *ce dernier ne* se *soit* exercé 127 III cailloux. Mais 129 III de François, [R *nous pûmes*] qui 130 III feignant [A *naturellement*] de 131 III des *plus* beaux 133 III en *espalier* au fond [R *du golfe*] de

étages au fond de l'admirable baie. Plus haut, des forêts vert sombre, plus haut encore, le Monte d'Oro, couronné de neiges éclatantes.

Nous nous arrêtons ensuite à l'Orangerie de Barbicaja, petite bourgade sans trop d'intérêt, sauf la beauté de ses fleurs, et la puissante richesse de son parfum. Nous y trouvons, comme les légendes nous le racontent, tous les parfums d'Arabie. À ce propos, et en Arabie, les seules odeurs que j'y ai, non pas goûtées, mais subies, étaient celles de l'huile rance, de l'oignon frit, et du mouton. Odeurs vigoureuses, j'en conviens volontiers, mais qui ne portent point exagérément aux évocations romantiques de notre adolescence, favorites au regard brûlant et doux, vêtues de voiles légers et quelque peu transparents, dansant parmi la fumée bleuâtre des cassolettes, au son des violes et des tambourins, devant l'œil nonchalant et blasé du grand Sultan.

Nous allâmes nous baigner sur une petite plage délicieuse, que deux hauts rochers pourpres encadraient comme deux tours médiévales. Le sable était d'une finesse extraordinaire, l'eau d'une transparence de cristal, et Maria la fiancée ajoutait à ce ravissant décor une grâce de plus, ce que me fit remarquer Francis, avec un peu trop d'insistance peut-être, car je lui ré-

---

134 III haut, *ce sont les* forêts vert sombre, *et* plus 135 II Monte [D *Doré* S *d'Oro*] couronné 135 III Monte *Doré* couronné de *neige éblouissante. (Je m'aperçois ici que j'ai déjà* [R *décrit* A *peint*] *ce tableautin,* [R *mais*] *et je m'en excuse vis-à-vis de vous, mais il s'agissait d'Ajaccio comme aujourd'hui, et Ajaccio ne change pas de visage toutes les semaines, heureusement pour elle, car* [R *l'on*] *celui qu'elle possède est très beau, que les mots seuls ne peuvent décrire, et changeant, elle risquerait* [A *peut-être*] *d'en prendre un autre moins parfait.) // Après Sainte-Chapelle, nous* nous arrêtons à l'Orangerie 138 II sans [A *trop*] intérêt 138 III sans *histoires,* sauf [R *celle de ses* AR *la beauté*] *l'éternelle* beauté 139 III et [A *la* [R *splendeur*] *richesse*] de son parfum. [A *Car*] *Barbicaja* [A *nous apporte,*] comme [R *le* A *on*] [D *disaient* A *dit*] *volontiers* [AR *les légendes*] tous 140 III d'Arabie. [D *C'est* S *Ce*] [A *n'est qu'*]*une légende,* [A *mais*] *à* propos *de l'Arabie. Car j'y suis allé plusieurs fois, et la seule odeur* que j'y ai *vraiment perçue, était celle* de [A *l'huile rance et*] l'oignon frit. Odeurs [R *fortes* A *puissantes,*] j'en conviens, mais 142 II rance [R *et*], de l'oignon 145 III adolescence, [R *sultanes* A *favorites*] *revêtues* de voiles légers, dansant parmi la [R *fumée blanche des cassolettes*] fumée *bleu*[A *-âtre*] des cassolettes, [A *de myrrhe et* [R *d'encens*] *de roses, et de benjoin,*] au 148 III tambourins [A *à clochettes,*] devant [R *le Grand Sultan*] l'œil blasé 149 I^a,I^b Sultan. Nous <Nous rétablissons ici l'alinéa indiqué clairement en II et III.> 151 III deux [A *hauts*] rochers 152 III d'une *extraordinaire finesse,* l'eau 153 III fiancée, *dans ce ravissant décor,* [R *lui*] *ajoutait une grâce de plus,* ce que *François me fit remarquer, en insistant peut-être un peu trop,* car

pondis, un peu vivement peut-être aussi, que je n'étais pas encore totalement aveugle. Au vrai, dans sa tenue de bain, les vingt ans de Maria triomphaient. Il me dit alors :

– Ah oui ! Tiens, tiens !

Et puis il devint soudainement jaloux, selon une vieille habitude que je lui connaissais, et depuis lors il ne cessa de surveiller nos regards, et l'inflexion de nos voix. Né jaloux, il lui fallait des aliments pour nourrir sa jalousie. Lui, le séduisant causeur, il ne parlait plus que par monosyllabes, à petits coups de grognements, et seulement pour nous contredire, Maria et moi. Nous arrivâmes enfin à la tour[5] de Parata, haute construction génoise, dressée au sommet d'un roc. Cette tour avait autrefois pour mission de faire le guet, de prévenir Ajaccio de l'arrivée des envahisseurs possibles. Nous déjeunâmes au pied de la tour,

156 III vivement que 156 I[a] peut-être [A *aussi*], que I[b],II peut-être que 157 III encore aveugle 158 III alors : « Ah, *tu crois.* » Et 160 III selon *son* habitude, [A *que je connaissais,*] et *tout le long de notre excursion,* il ne cessa de surveiller *les moindres mots que nous échangions,* et l'inflexion de *la* voix, *et l'œil et* [R *son* A *le*] *regard de l'œil. François était né* jaloux, *et comme tous les jaloux,* il 163 III pour [R *nourrir le fe alu* < ? >] nourrir *le feu de* sa jalousie. [A *Quand il n'en avait pas, il en créait.*] *À partir de ce moment,* [R *le voyag*] *notre excursion* [R *devint* A *fut beaucoup*] *moins agréable.* [R *La petite tint,*] *Il ne parlait plus, lui le* [R *beau* A *séduisant*] *causeur,* que par monosyllabes, [R *et*] à *coups de petits* grognements, et *que* pour contredire *ce que* Maria et moi [R *pouvaient* A *pouvions*] *échanger* [R *de par* A *en*] *remarques d'usage,* [R *De sorte que*] *comme : « Quel beau palmier ? » ou « Cette voile, là-bas, sur la mer, à gauche... » Puis la* [R *mauvaise* A *l'*]*humeur* [A *persistante*] *de François nous fit taire tout à fait, et nous* arrivâmes à 165 II contredire, [A *Maria et moi.*] Nous 166 III Parata, [R *qui est la sentinelle*] haute 167 II génoise [R *juchée* A *dressée*] au 167 III génoise *surgissant* [R *du sommet*] d'un roc [A *à peu près nu.*] *La* tour, *autrefois, avait* pour mission de *garder* [R *contre*] *la baie d'*Ajaccio *contre les* envahisseurs [R *possibles qui* A *lesquels*] *furent nombreux vers la fin du moyen-âge. C'était une tour de surveillance, de guet,* [A *une importante sentinelle de pierre.*] *Par un escalier intérieur, à colimaçon,* [A *tournant comme les arêtes* < ? > *d'une vis,*] *nous parvînmes* à *son sommet crénelé. C'est* [A *de*] *là* [R *où nous eûmes*] *que nous vîmes, comme de la tour Eiffel on voit Paris, les Sanguinaires, qui sont au nombre de quatre. Et nous descendons. Et l'humeur de François s'est* [R *évaporée* A *améliorée.*] Nous *déjeunons* au 168 II Ajaccio [R *contre*] de 169 III tour. *De* viandes froides, *de fruits,* [R *et de* A *d'amandes et de noix, le tout arrosé de*] *quelques bouteilles* de vin *rose et sec, tiré* des vignobles de *François, un petit bien que lui a légué son grand-père, situé au flanc des montagnes qui surplombent Ajaccio. Nous faisons la sieste, une demi-sieste, en vérité, car François,* [R *qui a oublié sa jalousie*] *dont la jalousie s'est éteinte aussi soudainement qu'elle est venue,* [A *et qui veut se faire pardonner,*] *pérore brillamment,* parle des Paoli, [R *des Bonaparte,*] *des Borgo, des Péraldi,* des Bonaparte, *surtout,* toutes

5. Le Guide bleu donne « Tour de *la* Parata ».

de viandes froides arrosées d'une bonne bouteille de vin du cru, du cru des vignobles de Francis, que son grand-père lui a légués. Fier de son vin, et le buvant, il se déride, sa petite crise de jalousie s'éteint, aussi rapidement qu'elle est venue, et il recommence de pérorer brillamment, parle de Paoli, des Péraldi, des Borgo, des Bonaparte, toutes familles illustres auxquelles sa famille a été mêlée. Puis nous louons une barque, et nous nous dirigeons vers les Sanguinaires. Le dernier des îlots est le plus important, qui est flanqué d'un phare. Car les Sanguinaires, dont le nom évoque les forbans, les janissaires, les écumeurs de mer, les pirates genre capitaine Morgan, sabre au poing, poignard aux dents – et il ne faut pas oublier les cicatrices et les moustaches – sont on ne peut plus ternes et pacifiques. Leur nom, d'après Francis, tient des magnifiques couchers de soleil, baignés de pourpre, que l'on peut y observer. L'îlot du phare ne souffre point de la crise[6] du logement de Montréal, et sa population est restreinte. On y peut respirer. Il s'y trouve trois habitants, et ce sont les gardiens du phare. On y aperçoit aussi quelques chèvres au flanc creux, qui broutent une herbe rare parmi les arbousiers.

172 II il [R *s'est déridé* A *se déride,*] sa 177 III Sanguinaires. *C'est le* dernier des îlots *qui* est le plus important, *car il* est *surmonté* d'un phare. *Pour le reste, rien à signaler de très* [R *spécial* A *particulier,*] *sauf toujours la mer admirable, et Ajaccio. Les* Sanguinaires 179 I^a,I^b forbans, les [R *jouissaires* A *janissaires,*] les écumeurs 180 III pirates, [A *couteau aux dents, sabre au poing,*] *genre capitaine Morgan,* sont on ne peut plus pacifiques 183 III nom, *semble-t-il,* tient de[A *-s*] [R *ses*] magnifiques 184 III soleil que 184 III observer. *La* population *de la* [R *grande*] *plus grande île* [R *n'est pas*] *ne possède pas la densité du centre de Montréal, et la crise du logement* [R *n'est pas*] *n'y existe pas à l'état aigu. On y* trouve trois habitants. *Ce* sont 188 III On y *voit* aussi 188 III qui [D *broutillent* S *broutent*] [A *une herbe rare*] *à travers* les arbousiers 188 I^a,I^b,II qui *broutillent* une <Ce verbe ne figurant pas au dictionnaire, nous retenons la correction de III.>

6. Allusion à la crise du logement à Montréal après la Seconde Guerre mondiale, et jusqu'au début des années cinquante.

103 : LA CORSE (5)[1]

1952-09-22, 22:45-23:00
réal. : R. de Vaudreuil

Malgré tous ses charmes et toute sa beauté, et les souvenirs de Napoléon, ce maître éphémère de l'Europe, Ajaccio ne représente pas plus la Corse que Paris la France, sauf pour les voyageurs naïfs et pressés, qui imaginent tout aussi bien que les danseuses des Folies-Bergères, et du Casino de Paris, livrent l'image véritable de la femme française. Il suffit en effet de connaître un peu les provinces françaises, La Bretagne et la Normandie, par exemple, pour ne pas citer toutes les provinces, pour se rendre compte que la Française est au contraire très « collet monté », au sens propre et figuré, et que sa tenue ves-

VARIANTES : I^a : Dactylographie Radio-Canada, 7 f. I^b : Dactylographie Radio-Canada, exemplaire L. LeBlanc, 7 f. II : Manuscrit de 33 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 33 en marge supérieure droite sous le titre « En Corse », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement (ANC). III : Manuscrit incomplet de 24 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 24 en marge supérieure droite sous le titre « En Corse » en p. 1 seulement (BNQ). La citation de Legros ne figure pas dans ce manuscrit.

4 III tous *les* charmes et *toutes les beautés d'Ajaccio, et ses souvenirs grandioses certes – de Napoléon* – Ajaccio 6 III pas *davantage* la 6 III Paris *ne représente* la France, sauf pour [A *ce genre*] [D *les* S *de*] *visiteurs extrêmement* pressés, [A *qui*] imaginent que *les* Folies-Bergères, [R *les* A *ses*] *danseuses aux cuisses majestueuses* <?>, *à la poitrine peu voilée*, [R *représentent* AR *donnent* A *leur apportent l'image véritable de*] la 8 I^a,I^b les *danseurs* des <Nous retenons la leçon de II, plus vraisemblable.> 9 III suffit de 10 III provinces *de France*, la Bretagne 11 II pas [R *les*] citer toutes [A *les provinces,*] pour III pas [R *toutes les*] citer [A *toutes les provinces*] pour 11 I^b provinces, [R *pour* A *afin de*] se <correction peut-être d'une autre main> 12 III la [R *femme*] Française 13 III monté », *dans le* sens *imaginaire* et *dans le sens vestimentaire. Ces robes noires* [R *remontent* A *rejoignent le*] jusqu'au

1. Seuls les troisième et quatrième paragraphes de cette émission, jusqu'à « On avait évité la vendetta », ont paru dans HMH, p. 83-86.

timentaire, robe généralement de couleur sombre rejoignant le cou jusqu'au lobe de l'oreille, par je ne sais quel mystérieux système de fil d'acier ou de bande élastique, demeure d'une rigoureuse chasteté. On retrouve ces mêmes costumes dans nos albums de famille, portés par nos arrière-grands-mères.

Mais la France, la France des provinces, a su conserver plus que nous ses habitudes et ses traditions.

Ajaccio, plus qu'à une ville de Corse, ressemble davantage à une ravissante petite ville italienne, ou à ces petits ports charmants de l'Adriatique ou de la Méditerranée. On y trouve la même douceur langoureuse du climat, la même végétation, les mêmes pierres roussies sous le soleil. Le marbre d'Ajaccio, doré et patiné par le temps, a pris les couleurs chaudes de celui de Florence, d'Athènes ou de Pékin.

Au retour de notre petite excursion aux îles Sanguinaires, Francis me demande quels sont mes projets, mes projets de touriste. Je lui réponds que j'ai l'intention de me rendre à Calvi, d'où je prendrai le bateau pour Toulon.

– Mais c'est insensé, me dit-il. Tu ne verras pas Bastia, Sartène, et Bonifacio, pointe dirigée vers l'Afrique, où la plupart des Corses ressemblent à des Arabes, mais il ne faut pas

---

15 III par *un truc* [R *que je n'ai jamais*] de fil d'acier ou [D *d'* S *de*] [A *cordon*] élastique, *je ne sais, on les voit partout en France, on les* retrouve *au Canada* dans *les* albums de famille, *chez* nos arrière-grands-mères. [A *Mais*] *La* France, la France [R *réelle* A *provinciale, a*] *conservé ses traditions plus que nous l'avons fait, dans nos campagnes les plus reculées, même celles* [A *qui confinent* <?>] *du cinquième rang. // Or donc,* Ajaccio, [R *bien qu'elle soit la*] ville *dont le nom* [R *soit le plus* A *est*] *familier* [D *à* S *au*] [R *l'étranger* A *touriste,*] [R *peut donner davantage l'idée d'* A *nous* [R *donne*] *rappelle plus volontiers*] *une* [R *forteresse italienne*] petite 20 I[a],I[b] que ses <Nous retenons ici la leçon de II, plus vraisemblable.> 21 II ressemble [R *plutôt* A *davantage*] à une 22 III italienne, [R *de tous* A *ou*] ces [R *petits*] ports 22 III charmants *qui bornent la Méditerranée,* et de [R *l'autre côté* AR *de la botte, comme s'expriment les Corses parlent* <?> *de pour* <?> *Américains* <?> *et*] *l'Adriatique.* [A *On y trouve*] *La* même douceur [A *langoureuse*] du climat, les 25 III soleil, *des marbres jaunis comme à Pékin, et* [R *de* A *contemple de*] *sa baie, ce décor inoubliable de* [R *décor d'opéra* A *féerie.*] // Franc[D *-ois* S *-is*] me demande *ce que j'ai l'intention de faire. J'ai toujours ma petite voiture Fiat. Je lui dis que je désire reprendre, à Calvi,* le bateau 30 II touriste [R *il va sans dire*]. Je 32 III Mais *alors, s'écrie-t-il, tu* ne 33 III Sartène, *ou* Bonifacio, [A *pointe de l'île*] *où* [R *tous* A *la plupart*] [D *les* S *des*] *Corses* [R *sont aussi « arabisés » que nous itali* AR *portent le turban comme les Arabes* A *ressemblent aux Arabes.*] *Mais* il ne faut le dire *à personne, toute* la Corse 33 I[a] Bonifacio, [R *pour te diriger* A *pointe dirigée*] vers I[b] Bonifacio, *pour te diriger* vers

le dire, la Corse entière se lèverait contre cette assertion, je ne tiens pas à avoir d'ennuis. On ne badine pas ici avec la fierté, l'honneur. Et la vendetta n'est pas un vain mot. Tiens, dans ma famille, il y a un cousin qui tient le maquis depuis une quinzaine d'années. À cause d'un homicide. (Et comme j'esquissais un petit sourire.) Mais oui, un homicide, c'est idiot, c'est comme ça. Le cousin, il braconnait, comme tout le monde. Un jour, à l'aube, il revenait chez lui, gibecière pleine. Un garde le surprend, tire sur lui, le blesse à l'épaule, maladroitement. L'autre plus maladroitement encore, et très sûrement excité par la douleur soudaine de la blessure, décharge son fusil à gros plombs sur le garde. Le malheur, c'est qu'après deux semaines d'hôpital, le garde meurt. Alors, voilà. Et c'est le maquis.

Francis reprend :

– Naturellement, il n'y avait pas préméditation. Un geste spontané, irréfléchi. Mais un garde, c'est comme un gendarme. C'est un employé de l'État. Bref, la gendarmerie d'Ajaccio a reçu des ordres, il fallait le poursuivre et l'arrêter. Et comme la Corse n'est pas tout de même le Tibet, ou [l'Amazonie[2]], on ne l'a jamais cependant saisi. La police mal faite, mais non. Raisonnable ? Elle aurait pu s'en emparer facilement. Mais pourquoi ? Ils l'auraient ramené à Ajaccio, où il aurait été condamné. Et très vraisemblablement guillotiné. Or nous les Corses, nous sommes des hommes réfléchis. Le garde faisait son

35 III assertion, *on* ne 36 III avec l'honneur, la vendetta 37 III mot, *et* dans 38 III un *petit* cousin 38 III une *vingtaine* d'années, *à* cause d'un homicide... Mais 40 III homicide, *répéta-t-il avec un peu d'irritation parce que* [R *j'eus un sourire intempestif* A *que j'esquissais un vague sourire.*] *Ça s'est passé ainsi. Il* braconnait 41 III monde. *Il revient, à l'aube, la* gibecière *remplie. Perdreaux, lièvres. Deux gendarmes. Ils tirent* sur lui. *Ils* le *blessent* à l'épaule. *Lui tire sur eux, en attrape un en plein cœur.* [A *Alors...*] *De là* le maquis. [R *Mais* A *Et*] *tuer un gendarme,* [R *ça* A *même si ce n'est pas par préméditation,*] *c'est beaucoup plus grave que de tuer un simple particulier*[R , A .] [D *ils* S *Ils*] [A *l'*]*ont* [R *dû*] [D *poursuivre* S *poursuivi*]... *Comment ne l'ont-ils pas atteint. La* Corse n'est *tout de même pas* le Tibet, ou l'Amazone... *// Ils l'ont atteint. Ils l'ont saisi. Mais ils ne l'ont pas ramené à la prison d'Ajaccio, pour être jugé et* condamné, *et passé sous le couperet de M. Guillotin. Nous,* les 42 II revenait, [R *la* A *chez lui,*] gibecière 44 II L'autre, [R *mal*] plus 45 II douleur [A *soudaine*] de 55 II Raisonnable. [R *Ils au*] Elle 56 I[a] l'auraient [A *ramené*] à I[b] l'auraient [A *emmené*] à <ajouts à la main, sur un espace blanc> II l'auraient *remmené* <*sic*> à <souligné d'un double trait et surmonté d'un point d'interrogation au crayon rouge> 58 III réfléchis. *Les gendarmes faisaient leur* devoir

2. Grandbois a écrit *Amazone*, qui désigne le fleuve et non, comme le veut le sens ici, une région où un hors-la-loi peut facilement se cacher.

devoir en tirant sur le braconnier, le cousin défendait sa vie en tirant sur le représentant de l'État. Un accident malheureux, voilà tout. Le cousin, j'ai chassé avec lui quand j'étais gosse, il était très mauvais tireur. Il a dû le viser dans les jambes, ou à gauche ou à droite, il lui a craché ses plombs dans le ventre. La péritonite, ça existe... Mais quoi faire ? Il n'y a pas d'autre solution que le maquis...

– Mais le ressentiment de la justice...

– Tu auras toujours de ces expressions qui me désespèrent. *Le ressentiment de la justice*. Mon cher garçon, partout à Ajaccio, on blâmait le garde, trop zélé, trop maladroit. On ne tire pas sur un homme qui, pour gagner sa vie, tente la nuit de prendre deux ou trois lièvres au collet. Mais il y a la loi, qui ne pardonne pas. Donc, le cousin Antonio, il est devenu ce que l'on nomme ici un « bandit d'honneur ». Il ne peut plus sortir de ces montagnes, partir pour la France, par exemple, et se noyer dans la foule de Marseille ou de Paris. Sa vie ne doit pas être gaie tous les jours. L'hiver, les gens de la montagne lui apportent des vivres. Il vit là avec un copain. Et le copain, c'est le frère du garde-chasse qu'il a tué, et qui a eu, déjà, de petits ennuis avec la justice parce qu'il faisait un peu de contrebande, il transportait dans sa barque du tabac sans payer les droits d'accise[3].

---

59 III braconnier, *le braconnier* défendait 60 III sur *les gendarmes*. [R *Devoir également.*] *Il a été meilleur tireur, voilà tout.* [R *On tirait*] *On le fusillait parce qu'il avait tiré un* [R *couple de*] *perdreau* [A *ou deux, un lièvre*] *un couple de* [R *lièvre* A *ou deux*] *dans un terrain chasse* gardée. [A *Le millionnaire peut tout tuer.*] [D *Le* S *La*] [R *crime* A *faute, légère,*] *ne vaut pas la vie d'un homme...* – Mais le ressentiment *des gendarmes...* – Tu *as* [A *toujours*] de 67 II désespèrent. Le-ressentiment-de-la-justice. <phrase soulignée et liée par des traits d'union> III désespèrent. *Le ressentiment de la* <« Le ressentiment de la » non souligné> *gendarmerie, mon* cher garçon, *il a été contre la gendarmerie qui a écopé.* [A *Trop maladroit, trop zélé. Un impulsif*] *Louis a dû prendre le maquis, certes,* [A *parce qu'il*] *il y a des lois, et françaises par surcroît, et on ne badine pas avec elles. Il vit là avec un copain. C'est un bandit d'honneur. L'hiver, les gens du bas de la montagne* [R *lui* A *leur*] *apportent des vivres. Le* copain 73 II de *ses* montagnes 77 II frère du garde-[R *forestier* A *chasse*] qu'il III frère du *gendarme* qu'il 78 III tué, [R *Alors, tu vois !...*] et 79 III justice *en exerçant le métier de contrebandier,* [R *Alors, tu vois !...*] *qui n'est, en somme, que le métier des pauvres, de ceux qui ne peuvent pas gagner leur vie autrement. Il* transportait *des ballots de* tabac sans payer d'accise 80 I^a,I^b sa *bargne* du <Nous retenons ici la leçon de II, plus vraisemblable.> 80 II payer [D *des* S *les*] droits

---

3. Ce terme n'est usité, pour désigner une taxe sur les cigarettes et l'alcool, qu'en Belgique et au Canada. On peut supposer que Grandbois, ici, « adapte » les propos de son ami corse à son auditoire canadien.

Tu vois ça d'ici ! Les plus braves garçons du monde, mais selon la loi, des criminels. Ils savent ce qui les attend, la déportation, le bagne... Ils ont choisi le maquis.

– Oui, mais, comment peuvent-ils supporter de...

– Ils s'arrangent. Ils sont mariés. Leurs femmes sont avec eux. Ils vivent quinze jours, un mois, dans une cabane de berger, puis ils déménagent. Durant la belle saison, ce n'est pas compliqué. Naturellement, ils ne peuvent pas s'installer définitivement dans un endroit. La loi est la loi. Et ce sont des hors-la-loi. Le chef de la police, qui connaît son monde, qui connaît la vie, se trouverait dans l'obligation de les faire arrêter. Ce serait bien facile. Tout le monde le sait. Mais tout le monde sait aussi que le châtiment serait plus terrible que la faute, je parle ici de la faute du cousin, qui n'est pas un tigre altéré de sang, c'est au contraire tout ce qu'il y a de plus brave type. Je te le répète, s'il avait été meilleur tireur, il n'aurait jamais tué le garde. Un accident, quoi, comme il en arrive en automobile, sur les grandes routes. Bref, pour en finir avec Antonio, te souviens-tu, il y a six ou sept ans[4], au début de l'hiver, qu'il y a eu d'effroyables tempêtes, sur toute la côte méditerranéenne. Ici, même, à Ajaccio, on a dû abattre de vieux palmiers, qui avaient gelé, gelé à mort. Les bergers, les paysans qui appor-

81 III d'ici ! *De* braves *gens*, mais 82 III criminels. *La* déportation, le bagne, *etc.* Ils *préfèrent* le 84 III peuvent-ils *y vivre longtemps.* – Ils s'arrangent. *Tous les deux* sont mariés. [A *Leurs femmes sont avec eux.*] *Un* mois 86 III berger, *un autre mois dans une autre hutte.* Naturellement 88 III peuvent pas *élire domicile* dans un endroit *défini.* La 89 II endroit. [R *défini*] La 90 III police, [A *qui connaît son monde, qui connaît la vie,*] [R *obligerait ses gendarmes d'aller les saisir* A *serait* [R *tenu*] *alors obligé de sévir.*] *Pour les apparences. Et je vais te dire quelque chose de plus, au risque que tu me traites de bavard méridional, de Marseillais,* [A *à la sardine qui devient une baleine,*] *mais il est arrivé,* il y a 93 II que [R *la punition* A *le châtiment*] serait 95 II c'est [A *au contraire*] tout 95 II plus [D *bon* <?> S *brave*] [A *type*] [R *et de meilleur* [AR *bon*] *garçon.*] Je 98 II Antonio, [R *je*] te 99 III ans, *que* l'hiver *ait été extrêmement rigoureux.* Ici 100 II tempêtes, [R *Ici*] sur 101 III abattre *des* palmiers, *gelés sur pieds. Tu* [A *le*] *sais, sur le Côte d'Azur,* [AR *où tu étais* A *que tu habitais à cette époque*] [R *ça été la même chose* A *l'hiver aussi a été terrible.*] *Un hiver effroyable. Bref, les* bergers ne pouvaient plus atteindre *la haute montagne, et les* [R *grottes* A *cabanes*] *où se terraient les deux hors-la-loi.* Dans 102 II avaient gelé, gelé [R *de* A *à*] mort 102 II qui [A *ap-*]*portaient* des

4. Vraisemblablement la vague de froid de l'hiver 1929, dont il est question à l'émission 30, p. 202. Cette excursion aux îles Sanguinaires devrait donc être datée de l'été 1935 ou 1936.

taient des vivres au cousin et à son camarade ne pouvaient plus les atteindre, il y avait trop de neige. Dans les petits hameaux de la montagne, on priait pour eux, on se répétait qu'on les retrouverait au printemps, raides et morts, glacés comme les palmiers d'Ajaccio. Tout le monde les aimait. On souhaitait que les autorités fassent quelque chose. Mais il y aurait alors l'exercice de la vendetta. Il s'est passé alors une chose surprenante. Deux gendarmes sont allés déposer des sacs de provisions, du tabac, des allumettes, dans la région qu'ils habitaient, après avoir tiré des coups de feu, à signaux, par intermittence, comme au télégraphe. En somme, un avertissement sympathique. Cela fit l'affaire de tout le monde, et les juges d'Ajaccio respirèrent enfin. On avait évité la vendetta.

Non, non, la vendetta n'appartient pas uniquement à la littérature des mauvais romanciers, elle existe réellement.

Comme je ne pouvais m'empêcher de sourire encore, Francis m'expliqua ce qu'était la vendetta, avec beaucoup de véhémence, et avec cet œil noir, perçant et brillant que l'on prête à Satan, dans les imageries du quartier Saint-Sulpice. Je n'ai pas naturellement retenu tous ses propos, trop abondants, et il parlait avec précipitation, comme tous les orateurs-nés, qui ne réussissent pas tous dans la vie comme orateurs. Le président Briand – à la voix de violoncelle, selon les critiques de l'entre-deux-guerres, – possédait un débit plutôt lent. Je l'ai entendu à deux ou trois reprises à la Chambre des communes[5] française. Le président Roosevelt jouait aussi, de façon très agréable à

104 III petits *villages, on se disait,* on se 106 III printemps, *à l'état de cadavres.* [R *Deux gendarmes jeunes, et*] *D'où les vendettas, qui commenceraient, qui ne finiraient plus. Alors deux* gendarmes, *deux Corses naturellement,* sont 106 II et [R *morts, gelés* A *morts, glacés*] comme 107 I[a] aimait. [A *On souhaitait* <...> *quelque chose.*] Mais I[b],II aimait. Mais 108 II aurait [A *alors*] l'exercice 111 II des [R *ci*] allumettes 112 III feu, *mais* à signaux, comme [A *dans*] *la télégraphie. Ça faisait* l'affaire 114 monde <voir Appendice IV, p. 762> 119 III beaucoup de [R *voluhilité et l'* A *véhémence, avec cet*] œil noir, [A *perçant*] et brillant 121 III Saint-Sulpice *de Paris.* Je n'ai *pu retenir* ses123 III parlait *vite,* comme 124 I[b] pas [A *tous*] dans <Nous retenons cet ajout, peut-être d'une autre main.> 124 III orateurs. [R *Briand* A *Le* [R *français*] *président Briand*] – à la voix de *violon, d'après les journaux du temps – avait* un 126 II entendu [A *à*] deux III entendu [R *souvent* A *deux ou trois fois*] à la Chambre française. Roosevelt *appuyait sur ses mots et* jouait 128 III aussi [A *de façon très agréable*] avec *les cordelettes de sa gorge.* Je

5. Il s'agit plutôt de l'Assemblée nationale, la Chambre des communes étant une institution britannique.

l'oreille, avec le petit orchestre de ses cordes vocales. Je ne l'ai entendu que par le médium de la radio. Le dictateur Hitler, que j'ai entendu et vu, ne parlait pas, mais hurlait. Cela produisait cependant le prodigieux effet que vous connaissez. Mussolini, que j'ai entendu parler, et vu également, s'il parlait avec quelque précipitation, montrait un lyrisme qui, malgré son emphase, révélait un poète des mots. M. Churchill, que je n'ai entendu qu'à la radio, parlait vite, d'une façon saccadée, mais voilà, M. Churchill, c'est l'exception qui confirme la règle, et il est sans doute le plus grand orateur de notre temps. J'ajoute que c'est une opinion toute personnelle. Je ne tiens à peiner personne, même M. Harry Truman[6].

Nous revenons à la Corse. Et à la vendetta. J'emprunte ces lignes à un écrivain français, M. Jacques Legros[7] :

> Que subsiste-t-il dans l'âme corse d'aujourd'hui ? Une surprenante facilité de perception due à ce cadre plein de lumière où les sens s'exaltent et sont tenus sans cesse en éveil. Une vie intérieure intense, propre à renforcer l'individualisme, générateur d'une indomptable fierté et d'un sens extrême de l'honneur. À cette sensibilité exagérée[8] se joignent des habitudes de violence[9], atténuées par le temps certes, que nous retrouvons, pour la masse,

130 III entendu *qu'à* la radio. Hitler 131 III entendu [A *et vu*] ne 131 III hurlait. Ça produisait [A *cependant*] *beaucoup d'effet.* Mussolini 133 III entendu [R *aussi,* A *et vu également,*] *lançait ses mots comme de petits bâtons de dynamite, mais sa phrase était lyrique, retombait toujours sur ses* [R *pieds* A *pattes*] *et* malgré 135 III emphase, *était celle d'un* poète, [A *plus particulièrement de Gabriele d'Annunzio.*] *D'un poète qui ne peut se brider.* Churchill, que [R *j'ai* A *je n'ai*] entendu [A *qu'*]à la 136 III vite, *de* façon *plus* saccadée 137 III voilà, Churchill 137 III et [R *c'est* A *il est*] peut-être [R *l'homme* A *l'orateur*] *le plus génial* de notre *époque* [A *dite*] *contemporaine. // Cette digression, que vous me pardonnez, pour en revenir* à la Corse 141 II Corse. [R *En Corse.*] Et 141 III vendetta. *Je transcris* [R *ici* A *me permets ici*] *les* lignes [R *de M*] *d'un* écrivain français, *qui raconte à peu près, mais en termes plus précis* [A *que je ne saurais le faire,*] *ce que me disait Francis. Après avoir* [R *donné une*] *fourni un petit résumé de l'histoire des Corses* [R *cet auteur*] *qui fut, comme vous le savez, extrêmement mouvementée,* [A *et souvent fort malheureuse,*] *cet auteur s'exprime ainsi* : <fin de III> 148 II des [R *attitudes*] habitudes

6. Allusion, sans doute, au fait que Truman (contrairement aux autres chefs d'État nommés) était un piètre orateur.

7. Guide bleu *la Corse,* p. 27-29. Nous avons rétabli la ponctuation et les alinéas du texte cité et indiqué par le signe habituel certaines omissions que Grandbois néglige de signaler.

8. Legros : sensibilité *exacerbée.*

9. Legros : habitudes de *violences.*

dans l'âpreté des luttes politiques, pour les individus dans les cas de banditisme. [...]

La vendetta plonge ses racines dans un lointain passé : elle est née de cette conviction que la justice des hommes n'est pas toujours suffisante à protéger l'honneur et les intérêts des individus. J. B. Marcaggi[10] a fort bien expliqué [que l'âme corse] a été si rudement pétrie, durcie au cours des siècles, que ces[11] instincts de vengeance se maintiennent encore vivaces, de nos jours, dans le subconscient de certains individus. Ce subconscient se réveille parfois pour des raisons infimes ; l'importance du crime étonne par sa disproportion avec le motif. Quelque chose, en effet, échappe à l'observateur superficiel : le lourd passé qui a poussé à l'extrême les réactions du meurtrier.

Il ne faut pas manquer d'ajouter que les éléments sains du pays ont toujours renié la vendetta et ses conséquences malheureuses. Au XVIII[e] siècle, les premiers articles des réformes réclamées par des chefs corses en révolution ont toujours été la suppression du banditisme et l'établissement d'une prompte justice. Pascal Paoli applique impitoyablement ce programme à tous les meurtriers. D'ailleurs, toutes les fois qu'une administration forte et juste a fait sentir son action, le banditisme a reculé. Actuellement, il a pratiquement disparu.

Il semble que la masse ait senti confusément ce qu'il y avait de malheureux dans ces histoires : le Corse est, au fond, profondément triste. Pour s'en rendre compte, il suffit de feuilleter un recueil de chants populaires : toute la musique et toute la littérature se résument en *lamenti* et *voceri* (chants funèbres improvisés par les femmes) [...]. Tous conservent une sorte de gravité inquiète qu'on retrouve même dans les contes populaires [...].

Est-ce également la conséquence des troubles du passé : le Corse a peu évolué. L'habitant des grands centres, évidemment, se laisse gagner par les nouvelles habitudes [...]. Mais le Corse des villages, celui de l'intérieur, surtout, reste attaché à la tradition. Non seulement les femmes y portent toujours la tenue noire [...], mais nombre de gestes de la vie quotidienne s'inspirent des coutumes antiques : ce sont les « pleureuses » des cérémonies funèbres ;

---

151 II banditisme. *(...)* [R *Il*] La 155 I[a] expliqué [A *que la renommée* <?>] a été <Nous rétablissons le texte de Legros.> I[b],II expliqué a été 172 I[b] que [R *la masse* A *le public*] ait <correction peut-être d'une autre main> 177 II une [R *gravité populaire*] sorte de gravité [R *que*] inquiète 179 II également [D *les* S *la*] conséquence[R -s] des

10. Note de Legros : « J. Marcaggi, *Bandits corses d'hier et d'aujourd'hui* (Ajaccio, 1932). » Les trois mots entre crochets, nécessaires à la compréhension de la phrase, ont été omis par Grandbois.

11. Legros : que *des* instincts.

[...] c'est encore le préjugé qui fait de la femme corse un être inférieur au chef de famille, et lui interdit même de manger à sa table, préjugé où il faut voir moins l'idée moderne[12] de l'insulte à la dignité de la femme que le culte antique au *Pater Familias* ; mais c'est aussi cette admirable hospitalité, doublement admirable si l'on pense à la pauvreté de beaucoup de familles.

188 II l'idée [A *moderne*] de l'insulte [R *à la femme et à l'*] à la 191 I[b] pauvreté de [R *beaucoup de familles* A *la plupart de ces familles.*] <correction peut-être d'une autre main>

12. Legros : moderne *d'*insulte.

104 : LA CORSE (6)[1]

1952-09-29

Le voyage de Calvi est charmant, et rempli de pittoresque. Je préfère qu'il en soit ainsi, car ce soir, les circonstances veulent que ce soit la dernière fois, mes chers auditeurs, que nous voyagions ensemble parmi ces nombreux visages du monde. À ce propos je dois remercier ceux d'entre vous qui avez bien voulu m'y accompagner sans trop d'irritation, ou de fatigue. Car il est parfois lassant de voyager, et irritant aussi, plus particulièrement lorsque le guide seul a son mot, ou plutôt ses mots à dire, et que selon ses goûts, qui ne sont pas nécessairement les vôtres, ou sa fantaisie, qui peut heurter la vôtre,

VARIANTES : Manuscrit de 18 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 18 en marge supérieure droite sous le titre « En Corse », avec en surtitre « Visages du monde » en p. 1 seulement (BNQ).

Il semble que le projet de cette émission, qui devait être la dernière de la série, ait été abandonné avant même que Grandbois n'en ait terminé la première version. Ce manuscrit est le seul état du texte que nous possédions, et il s'interrompt sur une indication de pause musicale, au milieu d'un feuillet. Comme il s'agit visiblement d'un brouillon et que nous savons à quel point Grandbois modifiait son texte lors d'une seconde rédaction, on ne peut considérer ce texte comme définitif au même titre que les autres. Nous avons modifié légèrement deux passages, par souci de correction grammaticale ou de clarté.

4 Je [R *le*] préfère 4 en [D *fut* <?> S *soit*] ainsi, car [A *les circonstances veulent*] que ce [A *soit*] la 6 parmi [D *les* S *ces*] [A *nombreux*] visages du monde. [R *Ce que je regrette* AR *Je dois*] [D *à* S *À*] ce propos [A *je dois*] remercier 8 bien [R *to*] voulu m'y accompagner [R *parfois*] sans 9 parfois [R *fatiguant* A *lassant*] de 11 goûts [A *qui ne sont pas nécessairement les vôtres*] ou sa fantaisie [A *qui peut heurter la vôtre,*] [R *il* A *lorsque le guide*] vous entraîne là où vous [R *ne*] vous ennuyez, et [R *for*] s'empresse

1. Ce texte ne figure pas dans HMH.

lorsque le guide vous entraîne là où vous vous ennuyez, et s'empresse de quitter un endroit que vous eussiez préféré connaître davantage.

Mon ami Francis prend la décision de m'accompagner à Calvi. Mais cette fois, sans sa fiancée, ce dont je me félicite secrètement, car si l'on peut faire de charmantes excursions à quatre ou six, il est plus délicat, et plus compliqué, pour toutes sortes de motifs que vous devinez aussi bien que moi, de faire une excursion de quelques jours à trois. Il y a toujours un troisième, qui en est agacé. En l'occurrence, ç'aurait été moi. Je n'avais pas encore l'âge – et un homme l'atteint-il jamais, sauf pour sa propre fille – de jouer les chaperons, de soutenir allègrement, avec bonne humeur, le rôle du gêneur qui feint de ne pas voir la pression de la main, le regard extasié, le baiser furtif ! Francis, vis-à-vis des parents de sa fiancée, avait plaidé sa cause [avec véhémence]. Ils étaient Corses, et ils avaient des cousins, des parents, des alliés, et les relais étaient faciles, et nous déjeunions le midi chez l'oncle Pascal, et nous dînions le soir chez le cousin Pablo, et c'est le maire même de Porto, le grand-père maternel de Maria, qui accueillerait sa petite-fille, alors que nous logerions à l'hôtel. Et puis jusqu'à Calvi, des connaissances, d'autres parents. Maria ne demandait pas mieux, son père et sa mère ne le virent pas du même œil.

– Bague au doigt, peut-être, ma fille, autrement ma fille, non. Et puis même bague au doigt, comment reviendras-tu avec Francis, et sans votre Canadien, sans blesser les convenances les plus élémentaires ! Non, non !

Devant ces arguments, Maria ne jugea pas utile d'éclater en sanglots, de trépigner, de faire la petite scène classique de la jeune fille unique, trop choyée, et donc généralement gâtée !

---

19 délicat, [A *et plus compliqué,*] pour 20 vous [R *connaissez aussi*] devinez 21 excursion de [R *deux ou trois* A *quelques*] jours 24 sa [A *propre*] fille 24 soutenir [AR *avec* A *allègrement, avec bonne humeur,*] le rôle 26 pas [R *surprendre* A *voir*] la pression 27 vis-à-vis [R *des parents*] de sa <En fonction du sens, nous rétablissons les mots raturés.> 27 plaidé *véhément* sa <Nous corrigeons, avec déplacement.> 28 Corses, [R *tous, sauf moi,*] et ils avaient [R *tous*] des cousins 31 Pablo, [R *etc.*] et 31 maire [A *même*] de Porto, le grand-père [A *maternel*] de Maria 33 l'hôtel [R *Il en était ainsi jusqu'à* A *Et puis jusqu'à*] Calvi 36 peut-être, [A *ma fille,*] autrement [A *ma fille,*] non 38 Francis, [A *et*] sans votre Canadien, [A *sans blesser les convenances les plus élémentaires !*] Non 42 unique, [A *trop choyée,*] et 42 gâtée. [A *Elle savait, <...> le malheur.*] [R *Je dois ajouter ici qu'il y a une vingtaine d'années, les parents osaient encore interdire à leurs filles.*] [R *Elle*] Francis [A *aussi*] devait

Elle savait, comme ses compatriotes, demeurer stoïque devant le malheur. Francis aussi devait lui revenir dans quatre ou cinq jours. Ce léger détail contribuait sans doute à amoindrir les regrets d'un voyage impossible, mais à quoi son imagination s'était complu, sans que sa raison y eût adhéré véritablement.

Mon ami Francis ne croyait pas davantage à la réussite de son projet. Il avait joué – selon son expression – une carte romantique. Comme je lui disais que cette carte n'était peut-être pas une très bonne carte, surtout vis-à-vis de la famille de Maria, il haussa les épaules, sourit et me dit :

– Après Calvi, je dois, comme tu le sais, revenir passer une huitaine de jours à Ajaccio. Ni Maria ni moi n'avons insisté.

Ses parents nous en sauront gré, de sorte que, nous ayant trouvés si raisonnables, ils useront vis-à-vis de nous de moins de sévérité pour nos petites sorties. Voilà. Et voilà ce qui peut te prouver qu'une bataille – mais feinte, c'est-à-dire qu'on tente seulement de livrer et que l'on nous refuse – peut apporter d'excellents résultats.

Il ne savait pas si bien dire. J'appris par Francis lui-même, qu'il avait été surpris donnant un chaste baiser à Maria et que le père, survenant à l'improviste dans le petit salon où ils roucoulaient l'avait mis à la porte sans plus de façon. Et l'excellent résultat pour Maria, c'est qu'elle épousa par la suite un très gentil garçon, moins volage que mon ami ; je les rencontrai plus tard dans le Sud de la France, ils semblaient fort heureux. Les parents n'ont pas toujours tort.

---

45 jours. [R *Cet*] Ce 46 regrets [R *ima*] d'un voyage [R *imaginaire*] impossible, [AR *pour elle de faire,*] mais [R *que* A *à quoi*] son 47 que [R *sans* A *sa*] raison 47 véritablement. [R *Fran*] Mon 50 que [D *ce* S *cette*] [R *n'était* A *carte n'était*] peut-être 51 bonne carte, [A *surtout*] vis-à-vis 53 Après [R *ton départ* A *Calvi,*] je dois [A *comme tu le sais, revenir*] passer [R *encore*] une 54 insisté [R *désagréablement. Les* A *Ses*] parents [R *de ma m'ont* AR *en* A *nous en*] sauront 58 bataille [R *perdue – mais* A *feinte, c'est-à-dire*] qu'on [R *ne livre pas vraiment,* A *tente seulement de livrer –*] et que l'on [A *nous*] refuse 61 J'appris [R *quelques mois plus tard que* A *par*] Francis [A *lui-même,*] *ayant* [A *qu'il avait*] été 62 Maria [R *dans le petit salon de ses parents, qui leur avaient accordé « certaines libertés », avait été mis par la à la porte par le père* AR *que le père l'avait mis à la* A *et que le père,*] survenant 63 roucoulaient, [A *l'avait mis* <...> *de façon*]. Et 65 résultat, [A *pour Maria,*] c'est [R *que Maria par la suite* A *qu'elle*] épousa [A *par la suite*] un 66 ami, [R *et qu'elle fut*] ; je les rencontrai [A *plus tard*] dans 67 ils [R *étaient* A *semblaient*] fort

Nous partons d'Ajaccio pour nous rendre d'abord à Calvi.

Dès la sortie de la ville, on gravit une route en lacet, à pente assez douce cependant, qui nous éloigne pour quelques kilomètres du littoral, mais que nous retrouvons bientôt à Sagone[2], port minuscule et négligé, autrefois très important, paraît-il, et où s'élevait une ville fortifiée, siège même d'un évêché, détruite de fond en comble lors d'une invasion des Barbares. C'est ensuite, toujours le long du littoral, dont nous surplombons les falaises abruptes et rouges, plongeant dans une mer mouvante et bleue, la petite ville de Cargèse, fondée par les Grecs, où nous déjeunons de langoustes fraîches et de girelles rôties dans l'huile d'olive, tout cela délicieux, et arrosé d'un vin clair et fruité, à la terrasse d'une minuscule auberge – il y a trois tables – qui domine la mer. L'aubergiste et sa femme déploient pour nous des prévenances, des amabilités que l'on chercherait vainement aujourd'hui dans les restaurants les plus réputés, et les mieux tenus, de New York ou de Montréal. Le sourire et les bonnes grâces, même intéressés, se perdent.

C'est ensuite, après Piana, l'admirable, rendez-vous des peintres et des artistes préférant le travail aux échos mondains – car de mémoire d'hommes, il n'y a jamais eu de chroniqueurs mondains ou de critiques d'art à Piana –, c'est ensuite Porto. Ce Porto n'a rien à voir avec Porto du Portugal, et vous ne trouverez pas son nom dans le Petit Larousse illustré. (Je viens de m'en assurer moi-même.) Le Porto corse, quoique infiniment petit, par sa grande beauté, vaut mille fois la ville por-

69 partons [D *de* S *d'*]Ajaccio pour nous rendre [A *d'abord*] à [R *Cargèse* AR *Calvi* A *Calvi.*] Dès la sortie [R *d'Ajaccio*] de la ville, on [R *grimpe* A *gravit*] une 71 éloigne [A *pour quelques kilomètres*] du littoral, [A *mais*] que 72 Sagone, [R *petit village*] port [A *minuscule et négligé,*] autrefois [A *très*] important, paraît-il, et où [R *même s'érigeait* [D *un* S *une*] *évêché* AR *ville murée* A *s'élevait une ville fortifiée,*] siège [A *même*] d'un 77 mer [R *bl*] mouvante 80 d'olive, [R *à la terrasse d'un minuscule restaurant*] tout 81 terrasse *d'un*[A *-e*] minuscule [R *restaurant* A *auberge*] – il 82 déploient [A *ont*] pour nous [R *les*] des [A *prévenances, des*] amabilités [AR *grâces*] [R *qu'il serait agréable*] que l'on chercherait [R *aujour*] vainement 85 Montréal. [D *Les* S *Le*] [R *bonnes grâces*] sourire 87 Piana, [A *l'admirable,*] [R *rendez-vous* AR *où* A *que*] des peintres et des artistes [R *qui*] [D *préfèrent* S *préférant*] [R *travailler sous*] le <Nous corrigeons ici le texte en rétablissant un mot raturé.> 91 ne [R *verrez même* A *trouverez*] pas 93 corse, [R *et*] *quoi que* [R *plus* A *infiniment*] petit 94 beauté, [R *vaut mille* AR *cent*] vaut

2. Les descriptions de Sagone, Cargèse, Piana et Porto s'inspirent du Guide bleu *la Corse*, p. 171-173 et 176-178.

tugaise, laquelle pourtant est très célèbre pour les vins que vous connaissez tous. Il ne s'agit pas de vins pour cette fois. Mais ses promontoires de granit rose et rouge, rongeant la mer, qui se succèdent jusqu'à l'horizon, brisés soudain par un pic énorme, solitaire et monstrueux, donnent l'image d'une nature dans l'orgueil de sa puissance invincible et de sa grandeur.

Cependant, entre ces gigantesques rochers, l'on trouve d'innombrables petites plages de sable fin, dorées comme le pur miel de la saison, où l'on se baigne dans une eau patiente, douce, et transparente comme le cristal.

---

95 est [A *très*] célèbre 96 tous. [R *Mais*] [D *il* S *Il*] ne s'agit pas [R *de vins. pour cette fois*] de vins 97 rouge, [A *rongeant la mer,*] qui 98 l'horizon, *brisé*[A *-s*] soudain par [A *un*] pic [R *solitaire, pic*] énorme, [R *et*] solitaire et monstrueux, [R *peuvent donc* AR *suscitent l'idée*] donnent l'image d'une [R *rebelle, et d'une* [R *orgueil*] *force orgueilleuse invincible* AR *révolte, avec* A *nature dans l'orgueil de sa puissance invincible et de sa grandeur.*] // Cependant, entre ces [R *rochers* A *gigantesques rochers,*] l'on 102 comme le [A *pur*] miel [A *de la saison,*] où [R *l'eau*] l'on

APPENDICES

I
SHANGHAI

Shanghai est une des villes les plus étonnantes du monde. *C'est la ville des* contrastes, *des* excès, où se côtoient l'opulence la plus extrême et la plus *sordide* pauvreté. Sans doute, non plus que Paris représente la France, *que* Londres *ou que* New York représentent l'Angleterre *ou* les États-Unis, Shanghai ne représente la Chine. Son cosmopolitisme l'en défend. Mais si l'on franchit les portes de fer grillées qui séparent la Concession française *de la ville chinoise* proprement dite, l'on tombe tout de suite au cœur même de ce moyen âge *tumultueux, grouillant,* sonore et coloré que l'on retrouve partout dans les villes de l'intérieur. Pourtant Shanghai *comme grande ville n'est pas centenaire.*

Dans le *premier quart* du siècle dernier, il n'y avait là, sur les rives boueuses du Huang-p'u, qu'une misérable *petite* agglomération de paillotes *faites de boue séchée.* Aujourd'hui Shanghai est devenue, *par sa population,* la cinquième ville du monde.

Shanghai est divisée, peut-être arbitrairement, en trois parties ou sections : la section chinoise, avec près de deux millions d'habitants, la Concession internationale[1]*, qui dépasse le million, et la Concession française, qui atteint le million.*

VARIANTES : Manuscrit de 6 f. (18 × 25 cm), dactylographiés, paginés 1 à 6 (BNQ). Ce texte est antérieur à la première émission de « Visages du monde », dont il constitue une première version. Il a pu être écrit en vue d'une conférence ou d'une causerie radiophonique, mais nous ne saurions en préciser la circonstance ni la date. Plusieurs passages en ont été intégrés à la première émission de « Visages du monde » : ces passages sont imprimés en romain, alors que les passages inédits (considérés ici comme variantes) sont imprimés en italique.

1. Les débuts de la Concession internationale remontent au milieu du XIX[e] siècle, la Concession française ayant suivi un peu plus tard. Celle-ci a existé jusqu'en 1946.

Shanghai le jour est une *énorme* Cosmopolis, *et* les metteurs en scène *d'*Hollywood, malgré *leurs efforts, leurs dollars, et cette* imagination *pittoresque, bien que rarement véridique, que l'on doit leur reconnaître,* n'ont jamais pu, même approximativement, *en donner une idée satisfaisante.* Shanghai s'agite de l'aube au crépuscule, comme une fourmilière *jamais lasse.* Vingt-cinq mille coolies *en sillonnent les* rues *en courant,* tirant leur pousse-pousse, avec *des adresses et des ruses de* joueurs de hockey. Ils paraissent *infatigables et transportent quotidiennement* vers leurs affaires, leurs rendez-vous, leurs plaisirs, près d'un million de personnes. La vie d'un coolie-pousse dure *en moyenne* cinq ans. Il meurt ensuite, les poumons brûlés.

Shanghai est le point de rencontre de tous les sangs connus, *et* les théoriciens qui tiennent *à l'idée* de la race pure s'y trouveraient fort occupés s'ils désiraient en *faire le partage. À part les Français, les Anglais, les Américains, les Russes, les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Belges, les Grecs, les Roumains, les Brésiliens, les Chiliens, les Argentins, les Suédois, les Hollandais, on peut y rencontrer aussi des Javanais, des Coréens, des Turcomans, des nègres du plus bel ébène, et Dieu me pardonne, des Canadiens-français,* on *y rencontre* tous les sangs de la terre, *avec* surtout leur mélange. *Une école de Shanghai annonçait dans son programme qu'elle donnait des cours en vingt-huit langues différentes.*

Cette formidable tour de Babel ne reconnaît qu'un dieu, *qui est* le *Veau d'Or. Et les* grands-prêtres de ce culte sont les banquiers, les courtiers, les agents de change, *ceux qui font une politique point dénuée de toute intelligence, et ceux que l'on nomme compradores et* qui sont généralement des Chinois éduqués dans de grandes universités américaines ou européennes, et qui servent d'*agents de liaison* entre les magnats de l'industrie chinoise et la haute finance internationale. *D'énormes fortunes s'y font et s'y défont tous les jours. Mais, ce* milieu des grandes affaires, *affaires qui ne sont pas toujours orthodoxes, car il s'y mêle fréquemment,* sous le couvert *d'inoffensives* transactions comme celles de l'achat ou de la vente d'une récolte de riz ou la concession de quelques droits *pour un service ferroviaire,* de sombres marchés, très fructueux d'ailleurs, *qui concernent certaines livraisons* d'armes à quelque *général* rebelle, ou l'acquisition de *plusieurs* centaines de kilos d'opium, *ce milieu des grandes affaires n'est jamais stable, ceux qui y sont plongés ne montrent point précisément un visage aux traits reposés et s'ils ne meurent pas, les poumons brûlés, au bout de cinq ans d'exercice, comme les coolies-pousse, beaucoup d'entre eux finissent leurs*

jours dans ces établissements que l'on a convenu d'appeler, par un généreux euphémisme, maisons de santé.

Si Shanghai, dans le monde asiatique, détient *orgueilleusement* la première place comme capitale de l'*Or*, cela est dû à sa situation géographique, *car* Shanghai, grand port *de mer* libre, fait partie *du* delta du fleuve Yang-tsê, et *cet énorme* fleuve, qui *baigne* des marches tibétaines à la côte cinq ou six des plus riches provinces de Chine, draine et charrie toutes *leurs* richesses vers Babel.

Shanghai le jour, de l'aube au crépuscule, convertit en or le riz, *le fer, le pétrole, la houille, la soie, les armes, la drogue, les trahisons et* Shanghai la nuit convertit cet or en *fumée, en plaisirs, en vices*[2], dans une sorte de *gigantesque* fête insensée que nulle Sodome, nulle Babylone, nulle Capoue n'ont connue. *Shanghai la nuit brille comme une femme, au music-hall, vêtue d'une robe pailletée sur laquelle est dirigé le feu multicolore des projecteurs.* Le Broadway de New York *est sombre*, à minuit, *à côté de* Nan-king Road de Shanghai. Tout est lumières, cris, intense agitation, richesses inouïes, luxe fantastique. *La ville de légende engouffre son or. Il y en a pour toutes les bourses.* Il y a le Canidrome, *avec pari mutuel, où les courses de lévriers attirent des milliers de personnes qui y dépensent chaque nuit* des *dizaines* de milliers de dollars. Il y a l'Auditorium, *qui est une sorte d'immense gymnase où des joueurs de pelote basque, avec pari mutuel, attirent également des milliers de spectateurs qui y dépensent chaque nuit d'autres milliers de dollars.* Il y a un gratte-ciel *qui s'intitule* La Maison du Monde, *et* où l'on donne du théâtre chinois, *hindou, malais*[3], où l'on trouve des restaurants, des dancings, des *magasins* d'ivoire, des cabinets particuliers, des fumeries d'opium, *des chambres pour s'y loger comme à l'hôtel.* Shanghai la nuit reçoit. *Elle reçoit* le millionnaire et le matelot. *Un cabaret de nuit de* Nan-king Road sert un souper[4] qui coûte *$600.00. Il* ne chôme jamais. Les plus belles Russes de Sibérie, les plus belles Chinoises de Su Chou, les plus belles Juives de Singapour y soupent avec des *généraux* chinois et des courtiers argentins. *D'autre part*, à l'autre extrémité de

2. Dans « Visages du monde », l'ordre des termes de ces énumérations est modifié.

3. Dans « Visages du monde », l'ordre des termes de cette énumération est modifié.

4. Pour l'explication de ce montant qui paraît astronomique, voir p. 29, note 7.

la ville, il y a le Rabbit, le Vénus, l'Éden, le Trocadéro, où pour un demi-dollar, un homme sans trop de *préjugés, et* qui ne craint point *la promiscuité de* femmes d'extrême petite vertu, et les bagarres marquées de coups de revolver et de lames de couteaux *qui se lèvent soudain aux heures troubles de l'aube,* peut *s'amuser* toute la nuit.

Dans ces quelques minutes que l'on met à ma disposition, je ne puis vous donner naturellement qu'un visage extrêmement sommaire de Shanghai. Cette ville monstrueuse, dans le sens étymologique du mot, mérite plus d'attention et surtout plus de nuances. Je dois ajouter cependant qu'au-dessus de Shanghai le jour et de Shanghai la nuit il y a aussi Shanghai vingt-quatre heures, qui peut être représentée matériellement par une agglomération de bâtiments sur lesquels se dresse la croix du Christ. C'est Siccawi[5]*. Car à Siccawi, qui est la propriété d'une célèbre compagnie de religieux, et où des écoles enseignent aux jeunes Chinois les arts domestiques, il y a une poignée de savants qui dirigent le service météorologique le plus parfait qui soit. Les ennemis des jésuites, en Chine comme ailleurs, sont légion. Mais les ennemis des jésuites qui habitent ou qui connaissent la Chine ne peuvent s'empêcher, malgré leurs préventions, d'accorder toute leur estime et toute leur admiration à ces hommes qui, par leurs veilles et par la précision de leurs diagnostics, en prévenant ces milliers de bateaux qui sillonnent les mers tumultueuses de Chine de l'arrivée d'un typhon, d'un cyclone, d'un raz de marée, sauvent chaque année des dizaines de milliers de vies humaines. C'est ainsi que Shanghai le jour et Shanghai la nuit sont rachetées par le Siccawi des jésuites.*

5. Maintenant quartier urbain englobé dans la ville de Shanghai, et qu'on nomme aujourd'hui Xu Gia Hui. Ce sont les jésuites français qui y ont ouvert une mission et qui y ont fondé un observatoire sismologique et une station météorologique. Grandbois évoque sans doute ces faits parce que certains de ses auditeurs pouvaient déjà les connaître, les jésuites canadiens-français ayant à cette époque leur propre mission chinoise, dans le diocèse de Su Chou (Süchow).

II
SAINT-MALO

Parmi les très rares dons que m'a octroyés le Seigneur, celui de ne pas souffrir du mal de mer, pendant plusieurs années de mon existence d'homme jeune, m'a été le plus précieux. J'ai pu traverser une trentaine de fois la mer Atlantique, quatre fois la mer Pacifique, et j'ai subi des tempêtes dans le golfe d'Oran[1], dans la mer de Chine et celle de Corée, sans avoir jamais ressenti le moindre soupçon de la plus infime nausée. Je me souviens, en particulier, d'un voyage, à bord d'un petit vaisseau japonais, de Dairen[2], en Mandchourie, à Yokohama. Le typhon secouait le bateau comme une cuve-batteuse[3] électrique secoue le linge de la ménagère. Les Japonais, avec la minutie qu'on doit leur reconnaître, construisent bien leurs

VARIANTES : Manuscrit incomplet de 22 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 22 en marge supérieure droite. Le titre « Saint-Malo » n'apparaît qu'au feuillet 1, en marge supérieure gauche ; mais on trouve aussi, en marge supérieure droite, les titres « Paramé » et « Cher ». Daté du 2 juin (BNQ). L'émission du 26 mai 1952 sur Dinard, p. 601, trace un itinéraire qui s'interrompt à Saint-Malo, tandis que l'émission du 9 juin commence par une description de Saint-Servan, ville voisine de Saint-Malo. Il est donc clair que Grandbois avait prévu une émission consacrée à Saint-Malo entre ces deux textes et que le projet a dû en être abandonné, pour une raison que nous ignorons. Il n'y a pas eu d'émission de « Visages du monde » à cette date du 2 juin 1952. Nous n'indiquons que les variantes les plus significatives.

1. Nous conservons la graphie utilisée par Grandbois, mais on écrit plutôt Ouahran. Ce golfe se trouve en Algérie.

2. Dairen (ou Ta-lien) est une ville portuaire du Nord de la Chine. Ce voyage doit être daté de la fin août 1934, après son grand voyage en Chine, puisqu'on sait qu'il a débarqué d'abord à Kobé, au Japon, le 2 septembre 1934, pour poursuivre ensuite vers Yokohama d'où il repartait le 5 septembre vers San Francisco.

3. Nous ignorons l'origine de cette expression, qui ne semble attestée par aucun dictionnaire.

bateaux. Celui-ci, un « Maru » naturellement, avec sa coque d'acier, était digne des meilleurs chantiers maritimes anglais. Les officiers avaient interdit aux quelques passagers valides de se promener dans les corridors. Et chacun, dans sa cabine, était attaché par des courroies de cuir, comme on l'est dans les avions, pour les décollages et les atterrissages. Les malles, les valises étaient fixées aux murs. Car un typhon, c'est quelque chose d'assez extraordinaire dans le sens de l'extrême furie des éléments. Il dévore et détruit tout dans sa course, c'est la tornade américaine, l'ouragan des côtes du sud des pays européens, causant par surcroît des raz-de-marée désastreux. Nous étions tous, – je parle des passagers et de l'équipage – aussi ballottés que l'aventurier qui tente de descendre, dans un baril ou autrement, les dangereuses chutes de Niagara.

Tout ceci pour arriver à dire que Saint-Malo, ville de mer, me plaisait particulièrement, car j'y retrouvais ce que j'ai toujours aimé. Saint-Malo, ville attachante entre toutes, est ceinturée et bardée de fortifications et de rocs comme les chevaliers du Moyen Âge étaient bardés de fer. Cependant, nos ancêtres les Malouins n'avaient qu'à conquérir les mers, ce qui était déjà beaucoup. Ce sont les oiseaux modernes du ciel, c'est-à-dire les avions, qui ont, lors de la dernière guerre, mutilé l'enceinte quasi imprenable. Des murs crénelés ne peuvent pas grand-chose contre l'éclatement des obus. Un des plus vieux quartiers de Saint-Malo, dans le centre même de la ville, où l'on pouvait voir d'admirables maisons du XVII^e^ siècle, a été détruit par l'incendie. Je me rappelle certaines de ces maisons, anciennes demeures de corsaires ayant été heureux dans leurs entreprises, c'est-à-dire dans leurs prises, dont le rez-de-chaussée formait bar, alors que les étages étaient encore habités par les descendants des fameux marins. Ce qui m'amusait davantage, c'est que ces bistrots-bars ressemblaient étrangement aux « pubs » de Southampton, de Plymouth, ou de Londres. La même atmosphère y régnait, de digne solennité, même dans les débuts de l'ivresse. On y servait, en outre, de la bière anglaise, laquelle n'est point légère. Il faut croire que ces vieux ennemis, à force de se combattre, avaient fini par s'estimer, et par échanger leurs goûts. Ici, il faut bien s'entendre. C'était dans la ville haute. En bas, près des quais faisant face à Dinard,

22 étaient [R *rivées* A *fixées* R *par des chaînes de fer*] aux murs 23 assez [R *éblouissant* A *extraordinaire*] dans

le bistrot redevenait tout à fait français, français de port de mer, avec sa couleur, sa chaleur, ses marins, ses discussions, et le patron costaud qui jetait à la porte un matelot trop bruyant, et cherchant la bagarre, et la femme du pêcheur qui arrivait, un châle noir sur ses cheveux noirs, et lui disait :

– T'es bu, mon homme, t'es bu, viens-t'en. C't'assez !

Alors régnait un silence complet. Les copains de l'homme ne disaient rien. Ils respectaient la Maria, ou la Mathilda, qui venait chercher son mari. Celui-ci, gauche, maladroit, embarrassé, comprenait également et, n'offrant aucune résistance, sortait avec elle. J'ai passé des soirées avec ces braves types, écoutant leurs propos. J'avais fait deux ou trois petits voyages de pêche avec certains des patrons, ou maîtres, comme on les nomme, et ils m'avaient en quelque sorte adopté. Ma nationalité de Canadien ne nuisait pas à cette sympathie. La plupart connaissaient Terre-Neuve et ses bancs beaucoup mieux que je ne les connaîtrai jamais. Un soir, un jeune marin arrive. 22, 23 ans. Arrogant, comme il arrive souvent à cet âge. Dans le cours des tournées, il apprend que je suis Canadien. Or, lui avait déjà fait un séjour aux États-Unis. Il dit en me regardant :

– Oh, Canada yes.

Un des marins à cheveux gris lui prend le bras, lui répond :

– Fiston, c'est Canada oué que l'on doit dire, compris ?

Mais il n'y a pas que les bars qui importent. Si je parais leur donner une importance exagérée, c'est que dans une ville vouée à la mer, comme Toulon ou Marseille, ses véritables travailleurs s'y réunissent. Naturellement, Saint-Malo possède ses armateurs, dont quelques-uns sont fort riches. J'ai été reçu, très aimablement, chez l'un d'entre eux. Il avait un hôtel particulier à Paris, une villa à Saint-Raphaël, et il faisait, sous ses couleurs, courir des chevaux à Longchamp et à Epsom. Il était plus parisien que malouin, et plus internationaliste que parisien.

L'histoire de Saint-Malo ? Elle est celle de toutes les vieilles villes européennes. Invasions, guerres, famines, désastres, et ce

55 fait français [R *avec sa couleur,*] français de 68 adopté. [R *Mon état* A *Ma nationalité*] de 81 s'y [R *trouvent* A *réunissent.*] Naturellement

courage dur comme le diamant, que rien n'entame, et qui assure la continuité. C'est un moine du nom de Malo, semble-t-il, qui est à l'origine de l'appellation actuelle, et qui vivait au VI^e^ siècle de notre ère. Il fut sanctifié par la suite, d'où le nom. On l'avait aussi consacré, mais de son vivant, évêque d'Aleth. Un autre évêque d'Aleth, M. de Châtillon, 6 ou 7 ans plus tard, fit de la ville de granit son siège épiscopal. Il y eut toutes les querelles connues des ducs de Bretagne et des princes de la Religion. Bref, Saint-Malo dut sa principale renommée à un petit navigateur obscur qui s'appelait Jacques Cartier, et qui s'obstinait à faire des voyages au Canada, terre peu [connue] à l'époque. En plus de faire des voyages, Jacques Cartier écrivait son journal du bord, qu'il fit publier à Paris sous une forme [un] peu romancée. Car le royaume du Saguenay, les diamants et l'or des indigènes, appartiennent plutôt au domaine de l'imagination. Les Malouins, qui n'en demandaient pas tant, devinrent tout à coup célèbres, ainsi que leur ville.

Saint-Malo possède une plage, Paramé[4]. Elle est longue et monotone, et n'offre aucun intérêt, sauf pour les mères de famille, qui peuvent y laisser courir et baigner leurs enfants sans aucun risque, car la déclivité du sol est lente. Seules, les marées peuvent offrir certains risques. Pour ma part, les quelques visites que j'ai faites à cette plage m'ont toujours procuré le plus mortel ennui.

À côté de Saint-Malo, il y a aussi Saint-Servan. C'est une autre chose que Paramé, c'est presque aussi attachant que Saint-Malo. Ville de corsaires également, <interruption du manuscrit>

91 Malo, semble-t-il, [R *qui donna son nom*] qui 98 sa [R *première et grande* A *principale*] renommée 106 ville. // [R *À côté de Saint-Malo, il y a Saint-Servan.*] Saint-Malo 111 offrir [R *quelques dangers*] certains

4. Grandbois écrit *Paramée*.

III
VIENNE

Les valses de Strauss, bien que je ne sois pas particulièrement amoureux des musiques trop sentimentales, c'est-à-dire trop à fleur de peau, les valses de Strauss m'avaient depuis mon plus jeune âge indiqué le chemin de Vienne. Je ne l'ai pas suivi d'abord, pour résister, car j'ai mauvais caractère et je me suis toujours efforcé de brimer mes élans, mes désirs ; je l'ai suivi ensuite, pour vaincre cette résistance. Nous passons notre vie à vouloir nous vaincre, et quand nous avons atteint ce très noble but, nous désirons détruire nos petites victoires. Tout cela peut sembler très illogique. Mais je me demanderai toujours ce que la logique, inventée par l'orgueil des hommes, peut avoir à faire avec la nature profonde des hommes, et leurs instincts. Je me permets d'imaginer que le péché même de l'esprit, celui auquel

VARIANTES : Manuscrit de 13 f. (20,5 × 12,5 cm), au crayon, paginé 1 à 13 en marge supérieure droite, sous le titre courant « Vienne », lequel est repris à la verticale sur le premier feuillet (BNQ). Ce texte a visiblement été conçu comme une émission de la série « Visages du monde », mais le projet en a été abandonné. Comme il n'est pas daté, nous ne savons pas quand il aurait dû être diffusé.

Nous ne savons pas non plus si Grandbois avait envisagé de consacrer à Vienne plus d'une émission. L'intérêt de ce texte, c'est précisément qu'il soit le seul consacré à une ville d'un pays germanique. Il a plusieurs fois évoqué Berlin, mais n'y a jamais consacré de longues descriptions. Ce texte sur Vienne semble indiquer que Grandbois a eu le souci de parler de tous les pays d'Europe qu'il a pu visiter, mais qu'il a renoncé à parler de l'Europe centrale et orientale.

Nous avons établi le texte en retenant les ajouts comme version « définitive » ; mais il s'agit d'un premier jet que Grandbois aurait certainement modifié. Nous n'indiquerons en variantes que les passages biffés et non remplacés par des ajouts, ou que nous ne retenons pas parce qu'ils rendent le texte inintelligible.

10 résistance [AR *Cela peut sembler puéril, mais c'est ainsi.*] Nous

même le Ciel hésite à accorder le pardon, n'a rien à voir avec le péché d'Adam et d'Ève.

Vienne que j'ai connue péchait, par tous les pores de sa peau, peut-être et sans doute malgré elle, par un illogisme extrême. Elle était adorable, futile, pleine de musiques et de chansons, belle comme ces jeunes femmes [?] vouées à une mort prématurée, mais qui ne sont pas préparées à la mort parce qu'elles se trouvent, avec candeur, trop jeunes et trop vivantes pour en soupçonner le péril. Pourtant, la Vienne que j'ai connue[1] avait subi tous les malheurs qui peuvent s'abattre sur un grand et beau pays. Parfaitement ruinée, la vieille capitale de l'Autriche tentait désespérément de se survivre. Ses efforts étaient plus émouvants que convaincants. On ne peut demander à une diva centenaire d'enlever avec autant de vitalité le morceau d'opéra que la dona [?] d'opérette, la belle fille douée, et de trente ans, peut lancer avec brio, vigueur et talent. Le monde se répète sans cesse. Les civilisations croulent. D'autres les remplacent. Les vedettes d'hier, quel que soit leur « *glamour* », (si toutefois vous me permettez d'employer cette expression américaine intraduisible), ne sont pas éternelles. Les goûts évoluent, et si le monde ne change pas, les modes se répètent, apparemment différentes, mais revenant sans cesse au génie du moment. C'est ainsi que Cécile Sorel remplace Sarah Bernhardt, laquelle remplace Rachel ou la Duse[2], etc.

Les villes sont comme les femmes et les grands artistes, et les grandes vedettes. Le « hic », c'est que les villes vieillissent plus lentement. Les pierres sont plus durables que les gorges, les poitrines et les jambes. Tout ce que je puis dire, parce que

34 leur [A « *aura* »] « glamour », si [A *toutefois*] vous [R *nous*] me [A *permettez d'employer cette expression* [AR *et*] *américaine et* <illisible> *intraduisible, et je me souviens qu'il y a une quinzaine d'années, dans un café de Paris, nous avions, des amis français et moi, tenté d'en traduire exactement le sens, en langue française. Il y avait là des*] ne sont

1. Dans la chronologie que Grandbois a établie pour Jacques Brault, le séjour à Vienne est daté de 1925, ce que sembleraient confirmer les dates données en variantes. On peut cependant supposer qu'il y est retourné – par exemple en 1928, en route pour Moscou.

2. Il s'agit sans doute d'Eleonora Duse, actrice italienne née en 1858 et morte aux États-Unis en 1924. Mais Sarah Bernhardt était son aînée de quatorze ans, et elle est morte en 1923.

je l'ai vu, c'est que Vienne, entre ces deux guerres, était la ville la plus coquette et la plus féminine et la plus pauvre de l'Europe, elle qui avait été la plus riche et la plus étonnante, pendant un temps, de tout le continent. Mais Vienne, si romantique, si pleine de musique, de poésie et de gratuité, méritait un sort meilleur.

Dans un café de Vienne, où je sirotais une petite liqueur quelconque, après le café, le chef de l'orchestre, en l'occurrence une femme, vint me demander ce que je désirais entendre. Ma compagne, qui était Russe[3], me murmura un mot que je ne pus comprendre. Mais le chef l'avait compris, et nous eûmes, pendant quelques minutes, les accents les plus véhéments, les plus passionnés de la littérature musicale tzigane. On revenait ensuite aux polkas de Kerbach, aux valses de Strauss. Mais avec les mêmes violons, lesquels créent la merveille, l'enchantement, et ce rêve qui ne peut plus nous laisser.

Vienne possède son histoire également, qui est l'une des plus anciennes d'Europe, et l'une des plus tragiques, des plus pathétiques.

Vous pouvez me dire que je veux me trop servir, chaque fois, à travers ces Visages du monde, de l'histoire de ces pays qui vous occupent. Vous avez raison. Mais comment peut-on parler d'une ville, ou d'un pays, – et je parle de Vienne aujourd'hui – sans situer cette ville qui fut dorée dans son monde historique, sans quoi elle ne pourrait vous fournir [?], elle ne vivrait pas.

Vienne est née dans le fond des âges[4], comme d'ailleurs la plupart des grandes capitales européennes. Elle compose l'une des plus vieilles forteresses du continent. Son nom est comme une clef d'or, comme celui de Paris, de Londres, de

47 riche, [A *Et Paris sans doute avait eu, aux et la plus étonnante pendant un temps, alentours 1920, 21 ou 22, son avalanche de réfugiés russes, comtes, barons ou princesses, qui « faisaient » du taxi ou, chamarrés comme les généraux, sous la révolution, qu'ils eussent été portiers de boîtes de nuit.*] Mais

3. Il pourrait s'agir d'Olga ou de Tania, dont Grandbois a fait des personnages de ses nouvelles.

4. Avant l'établissement fondé par les Romains au 1er siècle et nommé Vindobona, les Celtes s'y trouvaient déjà.

Rome, de Pékin. Par son ancienneté, et surtout par son charme, Vienne demeure gravée dans toutes les mémoires.

Quand les violons tziganes, aux heures pâles de l'aube, veulent par leurs sanglots vous déchirer le cœur.

L'immense nostalgie nous étreint tous. <fin du manuscrit>

IV
VARIANTES LONGUES

[20], p. 140

4 I[c],IV *L'année dernière, je vous ai parlé de la Cochinchine et du Cambodge. Je vous parlerai aujourd'hui de l'Annam. Cependant, si vous me le permettez, je rappellerai à grands traits la configuration de cet immense morceau de l'Empire français. // Tamponnée* entre V [R *L'automne dernier,* A *L'année dernière,*] *j'avais eu le privilège de vous parler de l'Indochine. Je n'avais point terminé mon propos, car l'Indochine est grande, et si Mahomet n'est pas son prophète, ni, pour le moment* [A – *espérons pour les Français, et pour nous tous, que ce moment durera*] *Mao-Tso, il n'empêche* [R *qu'elle*] *que l'Indochine forme un réseau extrêmement compliqué de royaumes, d'empires et de protectorats, lequel, pour ceux qui ne l'ont point* [R *habitée* A *visitée, ou mieux, habitée,*] *devient un casse-tête inextricable. C'est pourquoi je me permets de* [R *vous*] *retrouver, avec vous, les grandes lignes de l'Indochine, avant de voyager dans le pays annamite,* [R *et*] *ceci pour le mieux situer. Et ce préambule, pour que vous ne m'accusiez pas de me répéter indûment.* [R *J'ai besoin mo*] *Je dois vous avouer de façon très candide que j'éprouve le besoin, moi aussi, de reprendre mes classes de souvenirs. Car l'époque où nous* [R *vivons* A *sommes*] *ne favorise guère cette espèce de chasse du passé, l'événement du lendemain, que nous souhaitons, et que surtout nous appréhendons, nous* [R *occupe singulièrement*] *empêche de voir l'événement* [R *du* A *même du*] *jour* [R *même,*] *nous ne vivons que dans l'expectative, le merveilleux sombre et vous ou moi sommes bien en peine de deviner ce que peut nous réserver l'après-demain. Autant s'en remettre aux* [R *fran* <?>] *faux prophètes des cartes,* [A *des lignes de la main,*] *du marc de café, et du globe de cristal.* <fin de V>

[40], p. 260

76 III tenait [R *certainement*] d'un [A *malheureux mais*] *certain génie.* J'ai connu Jenny, sa femme, qui possédait les mêmes dons. [A *Ils étaient naïfs et généreux.*] Ces hors-la-loi eussent mérité un sort meilleur. *J'écrirai un jour leur histoire, mais transposée, car* [R *j'ignore*] [A *je sais*] [R *et je tiens à ignorer*] *ce qu'il* [A *leur*] *est advenu* [R *d'eux, je veux dire de leur sort*] [A *et malgré leur sort ignominieux, si j'ose employer cette expression*] *ils m'apparaissent comme les frères jumeaux, à l'anglaise, des Innocents de Francis Carco de Montmartre. Peut-il s'agir de débattre l'humanité meilleure ou moindre de la guillotine ou de la corde au cou ? Le monde est plein de ces malheureux inconscients. Londres en fourmillait.* // Il faut [A *surtout*] voir Londres IV tenait *certainement d'un certain génie. Il était honnête, par surcroît* [A *et comme il lui convenait*], *la première fois que je le vis, – c'était dans une taverne cavée*

des quais – [A *Paris n'a rien inventé selon les caves ! <?>*] *et c'est Jenny, une petite* [R *du music-hall*] *des Follies* [R *du Regent*] *de l'Astric qui s'intéressait à lui. Bons copains, tout de suite. Il parlait un*[A *-e*] [R *argot* A *langue*] *anglaise* [R *épou*] *dont tous les mots étaient soigneusement mâchouillés, et dont je ne comprenais pas* [R *le premier mot* A *le premier sens*]. *Jenny me donnait du coude, et Jimmy me donnait du coude, en riant.* [R *Mais très nasalement* AR *Il riait même de cette façon*] *Je me rappelle* [R *que*] *ce soir-là,* [R *nous*] *Jimmy nous emmena dans un bistrot pittoresque, sur le bord de la Tamise, il y avait le feu des bateaux, il était deux heures du matin, j'étais jeune alors, et j'adorais l'aventure, pour laquelle* [R *j'étais préparé*] *j'avais été préparé par quelques voyages le long de la Méditerranée, à bord de cargos commandés par des capitaines débonnaires, mais qui connaissaient la vie. Mes petites expériences dans le monde des navigateurs et des matelots,* [A *et par surcroît*] *deux saisons à faire de la natation et de la boxe – défensive, il va sans dire, je pesais 120 livres – me donnaient une certaine confiance en moi, je pouvais aller dans n'importe quel bar des ports sachant que, la chance aidant, je ne serais point parfaitement assommé. (Je ne l'ai point été,* [A *sauf deux ou trois fois,*] *j'ai dû me défendre,* [R *et je*] *mais il n'y a pas, je crois, un os de mes deux mains, qui* [R *sont* A *étaient*] *délicates, – qui* [D *n'aient* S *n'ait*] *point été fracturé*[R *-s*]. *Il y a eu aussi, plus tard, à Marrakech, ma main gauche déchirée de coups de couteau. Une autre histoire. // Jimmy me dit : Tu es un aristo, qu'est-ce que tu fiches ici. // Jenny lui mit la main sur l'épaule : // – C'est moi qui l'ai emmené, dearie, voyons. // Jimmy me dit : – Ça va, mais pourquoi Jenny ? //* [R *Je dis à Jimmy que j'étais offensé. Ses questions me blessaient.*] *« Ce que te dit Jenny,* [R *ajoutais-je* A *dis-je*] *est la vérité. Maintenant, si cela ne te convient pas, the hell... » Je m'étais levé, Jimmy le costaud se levait aussi, il était de ma taille, beaucoup plus costaud, des épaules larges comme des armoires, solide et dur, je dis : « Je te crache à la gueule ! » // Je dois ajouter tout de suite qu'il fallait, dans ce milieu,* [A *et dans ce temps,*] *répondre ainsi, malgré que l'on en eût, c'était le moindre mal. Il me cassa proprement le visage, et je me réveillai le lendemain après-midi à l'hôpital. J'étais surpris de ne pas être mort. La nurse me dit : // Il y a une fille qui est... etc... enfin, elle a un drôle de genre ! // Elle veut vous voir ! – C'était Jenny. Elle arrivait avec un petit bouquet de violettes. Comme les petites Parisiennes,* [R *comme*] *j'étais touché, je revenais à la vie, je lui dis qu'elle était épatante, elle vint m'embrasser, sur la bouche, et elle me dit, se relevant : « Jimmy est là. » // J'avais les* [R *deux*] *mains bandées, les* [R *deux*] *yeux encore très obscurcis, trois ou quatre côtes cassées, la jambe gauche en mauvais état, je dis à Nelly : M... //* [R *Ce Jimmy, malgré*] *// Jimmy entre dans ma chambre : // – Comment allez-vous, ami. // – ... // – Comment aimez-vous Jenny ? // – ...* <fin de IV>

[40], p. 261

85 III parcouru, [R *par traversant* A *me promenant dans*] *les jardins royaux, de Regent Park, à Hyde Park,* [A *tout*] *le long* [D *des* S *de*] [A *ces*] *pelouses* [R *toujours*] *vertes comme le plus pur* [R *corail* A *jade*], *cette région de la ville qui* [R *lui donne* A *compose*] *son cœur même. Les étangs, les cygnes, les fillettes et les garçonnets lançant leurs petits bateaux à voile sur* [R *l'étang*] *cette eau moirée, comme apprivoisée, qu'un léger coup de vent, dans ses proportions minuscules,* [R *rendent* AR *en font* A *transforme en*] *une mer déchaînée, tout cela me captivait et m'enchantait. Je me trouvais dans une* [R *campagne de*] *bergerie du XVIII^e^ siècle, la* [R *reine*] [A *celle peut-être de*] *Marie-Antoinette à Versailles, et soudain* [R *tout et*] [A *tombait la nuit. Les enfants avaient déserté les parcs, la lumière*] *grande ville grondait autour de moi, cette immense ville de millions d'habitants, elle me touchait, me cernait, je prenais* [R *une petite a*] *un petit trottoir bien sage, que des policiers* [R *gouver*] *dirigeaient avec componction. Et soudain, je me trouvais dans la ville* [R *vorace* AR *géante* A *innombrable*]. *// La ville* [R *vorace* A *énorme, tentaculaire*] avalant

[41], p. 266

26 III philosophie. *Je pourrais continuer les comparaisons, ajouter que chaque quartier de Paris possède sa* [A *propre*] physionomie, [R *que Paris n'est* AR *ces quartiers ne forment*] [R *qu'une agglomération* [AR *juxtaposition*] *de petits caractères provinciaux*] *que chacun d'eux représente, ou à peu de choses près, une province française,* [A *avec ses propres caractéristiques, ses qualités, et ses défauts,*] *que la place de l'Odéon est aussi différente* [R *du parc Monceaux*] *de la place Wagram que la Suède peut l'être de l'Italie. Je pourrais ajouter aussi que les concierges du boulevard Saint-Michel ne ressemblent en rien aux concierges de Palais-Royal, et que le* [R *Café de la Paix* AR *Fouquet*] [R *des Grands Boulevards* A *Champs-Élysées n'a pas*] *la même clientèle que le café du même nom, boulevard Montparnasse. À Paris, tout est dissemblable mais dans le même temps* [A *tout est*] *lié par une substance* [A *à la fois*] *si subtile* [A *et si* [R *solide*] *cohésive*] *que d'une rive à l'autre de la Seine, et à petits pas, on n'en perçoit que par degrés les différences. Je ne parle pas ici des « beaux quartiers »,* [AR *riches,*] *et des quartiers pauvres, qui existent dans toutes les grandes villes du monde, et aussi dans* [R *beaucoup de plus* A *la plupart des*] *petites villes, voire dans les villages, et où les classes sociales,* [A *aujourd'hui marquées par l'argent*] *sont* [A *encore*] *nettement définies. Je veux dire que le petit bourgeois de la rive gauche de Paris, avec les mêmes* [R *moyens* A *ressources*] *vit* [R *différemment du* A *autrement que le*] *petit bourgeois de la rive droite. Tous sont cependant Parisiens. // Il n'en est pas de même à Londres, où tous sont* [A *aussi* AR *également*] *Londoniens, mais sans caractéristique particulière, sauf* [R *de*] [A *et,*] *je le répète, ce qui* [R *sépare, élève le grand mur entre* A *sépare les classes sociales, celle de*] *Lord X de Mayfair,* [R *et le cockney*] [R *le* A *celle du*] *financier de la City,* [R *et* AR *du*] *le cockney de Shaftesbury Ave. et le* [A *du*] *docker de X.* [A *Le passage du fleuve n'a rien à voir à cela*] [R *Londres* A *Le Londonien*] *ne peut se* [R *définir*] [R <illisible> A *distinguer par*] *quartiers* [AR *sauf par* A *qu'il habite*] [R *on y trouve l'aristocratie, la bourgeoise, et les pauvres. Il y a le*]. *Il ne se de* [R *définit* A *distingue pas, à classe égale.* [R *Cep*] *Et* [R *pas.*]] *On ne peut, avec ses* [A *multiples*] *différences, en faire une synthèse,* [A *à moins de vouloir y consacrer plusieurs volumes très subtils et très savants. Le type du Londonien est réel, mais uniforme.*] *Londres est une très grande ville qui échappe à l'analyse du simple* [R *voyageur* A *visiteur.*] [A *Cependant le type du Londonien est unique, et Londres est une des villes du monde*]. [R *Aussi me permettez-vous de vous donner* A *Il est donc plus difficile d'apporter* [AR *comme une sorte de petit pot-pourri, mosaïque*] *certains* [R *petits aspects* A *ses impressions*] *de la grande capitale anglaise,* [R *lesquelles ne peuvent avoir*] *n'auront, je le crains,*] [A *vous me permettrez de le* <illisible>] [R *lesquels ne peuvent avoir* AR *n'auront je le crains* R *aucune*] *mais elles risquent de* [R *aucun* A *manquer de*] *liens apparents. Dois-je commencer par* Westminster

[43], p. 287

154 IV Dufy. *La légende qui veut que les Anglais soient indifférents aux arts est parfaitement ridicule. (Et les Canadiens qui tentent à la répandre, par ignorance ou par mauvaise foi, se condamnent eux-mêmes dans le même temps, car et toutes proportions gardées, nous n'avons rien* [R *tenté*] *de pareil à ce que* [R *compose* A *peut composer*] *la National Gallery ou* [R *au* A *la*] *Tate Gallery. L'Angleterre a été un grand empire que les bouleversements du monde actuel ont fortement ébranlé. Il n'empêche, malgré tous ces antagonismes latents, car je suis de race et de sang français,* [A *et je m'en flatte,*] *que j'admire l'Angleterre malgré Waterloo. J'aime* [R *un* A *ce*] *peuple* [R *plein*] *de dignité, d'une haute tenue, qui sait dans le bonheur ou le malheur tenir la tête haute. Nulle jérémiade,* [A *mais*] *des sacrifices. C'est l'Angleterre, et c'est Londres, sa capitale, qui nous en donnent* [R *l'im-*] *le visage le plus éclatant.* [A *Londres est une très grande ville.*] <Nous plaçons à la fin cette dernière phrase ajoutée, sur le manuscrit,

au haut du f. 26. Le passage qui va de « La légende... » à « ... la National » a été encadré et la parenthèse ouverte devant « Et... » n'est pas refermée. Fin de IV.>

[45], p. 296

50 III Annecy est *une des premières villes de* [A *la*] province [A *française*] que j'ai aimée d'amour. [A *Le terme peut paraître excessif, mais il est exact. On peut aimer une ville comme on peut aimer une femme. Toutes différences gardées, naturellement. J'ai aimé quelques villes comme j'ai aimé quelques femmes. Les autres villes, ou les autres femmes, ont été fantaisie,* [R *passion*], *curiosité, ou pas- passion fugitive*] <Tout l'ajout qui précède est à la verticale en marge supérieure.> [R *Comme un jeune homme peut aimer*] *Car un homme* [A *et la réflexion est très banale, peut*] [D *aime* S *aimer*] une ville comme il [A *peut*] [D *aime* S *aimer*] *une femme.* [R *La différence, qui est importante, se situe sur un plan différent. importe*] [A *Je dois ajouter que*] *ce n'est pas tout à fait la même chose,* [R *naturellement, et il faut se poser sur un plan qui*] [AR *différent*] [A *les plans sont différents,*] *mais parallèle. J'ai aimé* [A *d'amour quelques*] *villes* [R *d'amour*] [D *que* S *comme*] *j'ai* aimé *d'amour quelques* [A *très rares*] *femmes.* [R *Elles ont été rares, les unes* [R *ou* A *et*] *les autres. (Je ne veux*]. *Tout le reste a été* [R *béguin,*] *fantaisie, curiosité, passion. Villes ou femmes. Ou, parfois, les deux. Annecy a été* [D *mon premier* S *ma première*] [R *béguin* A *passion en tant que ville.*] [R *Le plus étrange est que j'y étais invité par une jeune femme qui croyait* [A *vaguement*] *m'aimer, que je croyais* [A *vaguement*] *aimer.*] J'étais

[48], p. 320

110 III et [A *aussi*] d'amour. [R *J'aimerais vous raconter certaines petites histoires à ce propos, mais elles seraient trop lestes, pour certains esprits chagrins.* A *Là-dessus, tout ce que je puis dire, car il ne faut pas blesser les esprits chagrins,*] *Le plus que je puisse dire,* c'est que les *jeunes couples amoureux de Pise vont au campo santo, par les nuits douces et très étoilées,* [A *de l'été, entre deux tombeaux très blancs*] glorifier leurs amours, [A *unissant ainsi l'exaltation de la vie au grand silence éternel de la mort.*] *// Les monuments célèbres* [D *à* S *de*] *Pise sont nombreux. Il y a le Dôme, le baptistère, l'église San Francisco, le musée civique, et surtout la cathédrale, – il Duomo –, construite en l'an mille, de style toscan* [A *légèrement*] influencé par le [R *caractère* A *style*] *byzantin,* [A *mais*] *ce dernier discret. La cathédrale est* [R *toute*] *de marbre blanc. Elle* [R *montre* A *offre*] *une façade de* hautes colonnes superposées, *de ton ivoirin et quoiqu'en* [R *peuvent* A *puisse*] *penser mon ami le Père Gustave Lamarche, poète et dramaturge, la cathédrale, avec sa beauté, ne donne pas le son chrétien, mais le son païen. // À Pise, on trouve encore* Santa Maria della Spina

[52], p. 339

72 III mer, [R –] *toujours* à cause [R *des*] *de ces* [R *maudites* A *fichues*] plantes *marines* [R *et sous-marines,*] *je veux retourner* en France, je [R *voulais* A *désirais*] voir l'Indochine, *nous aboutissons à Tourane,* et voilà Tourane, voilà... ! [A *Quelle saleté !*] Je n'essayais même [R *plus* A *pas*] de l'apaiser *(Je voulais poursuivre mon voyage seul et libre.) Mais nous allions dans les bistrots aveuglants du port, et le* [A *petit*] *professeur* [R *s'épa* <?> AR *neurasthénique* A *névrosé*] *s'échappait, en jurant, disparaissait* [A *avec une petite femme à la tête ronde, aux lèvres rouges*] *pendant quelques minutes, me revenait en me disant : « Et voilà, et voilà ! »* [R *Soudain* A *Une nuit*], *le globe lumineux du gaz* [D *oscillait* S *oscilla*]. *Le comptoir du bistrot* [R *tremblait* A *se mit à trembler*] [R *Il y avait un tintamarre épouvantable. Des sons durs* A *C'était*]

comme le [R *tremblement* A *grondement*] *dernier de toute la terre.* [A *Et*] *La lumière* [R *s'était éteinte* A *s'éteignit brusquement.*] *On* [D *entendait* S *entendit*] *des coups durs, des han, des han – des cris, des gémissements. J'ai reçu* [R *plusieurs objets sur ma tête* AR *beaucoup de coups quelques mauvais coups*] *dans les différents bistrots* [R *de tous*] [D *des* S *les*] *ports de mer, de Marseille à San Francisco,* [A *en passant par Suez ou Panama*] *en faisant ce que l'on* [R *a* A *est*] *convenu d'appeler le tour du monde. Et* [R *beaucoup de coups de poing – également* A *aussi quelques coups de poing dans le visage.*] *(Je m'exprimerais autrement si je n'avais pas l'honneur de m'adresser à vous tous.) Je dirais simplement en termes de boxe dans la gueule. Mais j'avais appris la boxe. Mes poings* [R *portaient* A *meurtrissaient*] *peu, puisque* [R *j'étais* A *j'appartenais à la catégorie aux des*] *poids plume* [A *Mais comme j'avais pratiqué un peu la boxe, je pouvais éviter les coups les plus durs.*] <Ce dernier ajout en marge supérieure, avec renvoi.> *Je pouvais cependant éviter les coups des poids lourds ou des imbéciles pesant* [R *deux cents livres* A *cent kilos,*] *qui imaginent que vous êtes une mauviette parce que vous êtes de petite taille, et de poids* [A *très*] *léger. Il n'importe. Nous sortîmes, Jacques et moi, d'un boui-boui infâme de Tourane, lui* [D *le* S *la*] [R *visage* A *face*] *ensanglantée* [R *les tu*] *l'œil tuméfié, je le transportai, en le tirant par les pieds,* [A *aidé par deux ou trois boys*] *au pousse-pousse, et nous allâmes à l'hôtel. Le lendemain matin, je* [R *pressai mon boy numéro un serviteur d'aller* AR *demandai à mon boy*] [A *J'allai*] [D *s'enquérir* S *m'enquérir*] *de la santé de mon camarade. La santé* [R *de Jacques* AR *d'Alfred* A *de Philippe*] *allait fort bien, sauf une légère migraine,* [A *une mâchoire difficile, et*] *et des yeux au beurre noir. Le professeur, quoique venant de la Nouvelle-Calédonie, était ingénu.* [R //] *Ce petit Français,* [A *conçu dans*] [D *des* S *les*] montagnes *d'Auvergne,* par

[52], p. 341

134 III porte *d'Orléans, ou de Passy,* [A *ou de Clignancourt.*] *Par quel mystère ? Je ne le sais pas. Car* [R *tout*] *le long du voyage,* [A *jusqu'à Huê,*] *que nous avons* [R *fait* A *repris*] *ensemble,* [A *depuis* R *Tourane*] *il s'est montré méticuleux, hargneux, petit fonctionnaire,* [A *vil et tourmenté,*] *comptant* ses sous, *me toisant*[R , *mais il avait l'œil*] *de son sourcil levé, me disant :* « Tu m'as sauvé la vie, *bien ! Je t'en remercie vingt fois. Mais veux-tu me dire, fichtre, ce que tu viens faire dans nos colonies ? Es-tu* sujet britannique, *oui ou* [R *merde* A *zut*] ! *Alors, il y a des coins pour vous.* [A *Ailleurs !*] *Non !* [A *Et puis vous ne pouvez pas nous laisser tranquilles, nous, Français.* »] *Jacques souffrait d'une malaria aiguë.* [R *Je l'apaisais.*] *Il grelottait de fièvre, je lui donnais* [R *de*] *ma quinine – lui n'en avait plus,* [A *pas un seul grain,*] *– à Tourane, il y avait une épidémie de malaria, la quinine* [R *devenait fort rare* A *était devenue*] *et* [R *je reçus, passé*] *comme j'étais atteint moi-même par la maladie, je devenais* [R *fort*] *inquiet* [R *et*] *j'eus deux ou trois petites crises annonciatrices des grandes fièvres et de leurs* [R *grands* A *profonds*] *délires*[D . S ,] *dont peu* [A *de malades*] *se remettent, si* [R *le mal insiste*] [A *dont j'avais déjà, hélas pour moi, éprouvé la misère*]. *Et j'eus la drogue, par un courrier miraculeux. Jacques, beaucoup plus atteint que moi, fut sauvé du coup. // La malaria a ceci de bon* [R *que, pour*] *chez un être jeune* [R *se mourant le lundi* A *que le lundi, mourant*] *il peut être, avec* [R *la* A *les fortes doses de*] *quinine,* [R *un tarzan le mercredi.* A *le samedi, un tarzan.*] *Nous étions jeunes,* [R *Jacques* A *Louis*] *et moi, à cette époque. Sa fièvre l'avait quitté. Il me dit : « Tu es un pote, un copain, un ami pour la vie. » Il était* [R *blanc* A *blême*] *comme un drap.* [A *Et*] *Ses yeux cernés de violet,* [A *le masque jaune de son visage*] *trahissait* [R *trop* A *son foie malade.*] *Il lui manquait deux ou trois dents, les dents de front <sic>, faites pour le sourire, le rire,* [R *ou* A *et*] *la séduction.* [R *()Il* [R *ne*] *n'en avait pas encore conscience. C'est avec* [R *Louis* A *Philippe*] *que nous visitâmes <?> les grottes de marbre de Tourane.* [R *Me permettez-vous de vous*] *Baille, Souvenirs d'Annam, Paris, Plon.* <fin de III>

[53], p. 350

171 III soir *de* vous en parler [R *davantage* A *beaucoup*] *Mais le sampan comportait le navigateur, sa femme, deux congayes très jeunes, et le plateau rituel pour l'opium. Je me contentai de* [R *fumer* A *goûter à*] *l'opium. Les congayes,* [A *fort jolies d'ailleurs,*] *qui jouent d'une sorte de petit instrument à cordes, je m'en méfiais,* [A *non point par vertu, mais*] *pour des raisons strictement personnelles que je n'ai point à préciser davantage ici. C'était la première fois que je fumais l'opium. Ce n'était pas un péché,* [A *grave,*] *ni même une infraction aux lois. Car la régie française en Indochine vend l'opium, en petits paquets, avec timbre et tout, pour moins de cinquante cents. Le petit paquet,* [A *de la grosseur d'une boîte de cigarettes américaines,*] *peut fournir la valeur d'une* [R *cinquantaine* A *quarantaine*] *de pipes. Environ. Je m'enchantais* [R *du paysage*] *de la drogue et du paysage. Dois-je* [R *dire*] *ajouter, puisque nous habitons un pays vertueux,* [R *qu'à* A *que depuis*] *mon retour d'Indochine et de Chine, je n'ai jamais touché à* [R *quelque drogue que ce fut !*] *la drogue ? Cela m'aurait tenté parfois de le faire, à Toulon par exemple, où j'avais des amis,* [R *qui étaient*] *officiers de marine, et qui m'y invitaient. Ils retournaient en Asie,* [A *avec les facilités de l'Asie.*] *Mais* [R *vivant en Occident, moi,*] *je demeurais en Europe. Nous sommes déjà loin de Huê.* [A *Si vous me le permettez,*] [D *Nous* S *nous*] *en reparlerons la semaine prochaine.* <fin de III>

[54], p. 357

145 III loin, *à l'arrière,* une femme, *avec* deux ou trois enfants[R . AR *Il y avait une autre lumière. Elle devait faire cuire* A *faisait cuire le riz*] *Nous avions,* [R *plus tôt,* A *au départ,*] *Philippe et moi, fumé quelques pipes d'opium. C'était la première fois que je* [R *goûtais* A *touchais*] *à la drogue. Cela m'avait suffi. Non point par vertu.* [A *J'en avais adoré l'odeur,* [D *le* S *la*] [R *goût souple et léger*] *la saveur à la fois légère et somptueuse.*] *Je me méfiais tout simplement. Philippe continuait de fumer* [R *à l'intérieur* A *entouré de*] *ses deux congayes,* [R *maquillées à l'extrême,*] *il riait, et* entre deux pipes, *buvait* des verres de whisky japonais. *Philippe fumait sans arrêt de l'opium* [R *cela s'entend* A *bien entendu, que les petites congayes lui préparaient, avec des gestes précis et des grâces de chattes. Entre deux pipes, ils prenaient des rasades d'un mauvais whisky japonais* [D *Cette* S *Ce*] [R *combinaison* A *mélange*] *n'est pas très indiqué pour l'équilibre de la raison. Il riait sans cesse, divaguait, venait me voir sur le pont. Quel pays, quel ado adorable pays.*] *lequel n'est pas très* indiqué <dernier ajout en marge supérieure>

[58], p. 385

90 III qui, [A *en France devait se satisfaire, en*] *vivant avec sa femme et une bonne à tout faire* [R *dans un petit* A *d'un maigre*] *logement de* [R *deux trois* A *trois*] *pièces,* [R *aux Batignolles,*] *au* [R *cinquième* A *sixième*] *étage d'une maison de rapport, dans le quartier des Batignolles,* [A *sans ascenseur naturellement,*] [R *pos*] *possède sa maison, à Hanoi, et madame* [R *dirige* A *exerce son autorité sur*] *quatre ou cinq domestiques.* [A *L'envers de la médaille, c'est la dysenterie et encore la malaria.*] (*Je rappelle ici que* nous [R *sommes* AR *demeurons* A *sommes*] *à l'époque de l'entre-deux-guerres. Les conditions de la vie,* [A *comme vous le savez,*] *ont fortement changé depuis cette époque déjà fabuleuse, la bonne à tout faire est devenue la perle rarissime,* [A *accessible aux gens fortunés seulement,*] *et j'imagine bien qu'à Hanoi,* [R *les domestiques de madame sont moins nombreux.* A *l'autorité de madame est moins souveraine et les domestiques moins nombreux.*)] // La ville

[58], p. 387

133 III pas [R *faute d'ironiser, sinon* A *faute de*] blâmer, [R *les métho*] *certaines méthodes chères à tous* les [R *pays*] *empires,* [R *dits colonisateurs* A *colonisateurs*] que l'on peut [A *synthétiser et*] résumer en [R *quelques mots,*] [R *quatre* A *trois*] *mots possédant quelque* [A *La manière forte*] [R *vulgarité, le coup de botte. et que j'hésiterais à*] *employer devant un auditoire incompréhensif : le coup de bottes.* <Ces quatre derniers mots sont soulignés.> // *Les nécessités* [A *de l'expansion*] *du commerce, de l'industrie,* [R *chez les grands*] *les rivalités grandissantes entre les grandes puissances* [R *les*] *forcent un jour* [A *celles-ci*] *à s'emparer d'un petit royaume asiatique et de lui imposer ses lois, sous le* [A *fallacieux*] *prétexte de civilisation. Et pourtant, l'on distingue avec facilité* [R *plus* A *mille fois plus*] *de civilisation* [A *réelle, authentique,*] *dans le* sourire

[58], p. 387

151 III peuvent [R *équivaloir* A *correspondre*] [D *à* S *aux*] [R *nos*] petites écoles canadiennes, [R *que fréquentent* A *fréquentées par*] les enfants qui *commencent à apprendre* à lire et à écrire. [A *Elles sont annamites et* [R *dirigées par* A *possèdent*] *des instituteurs annamites*]. *Ensuite, des* écoles primaires, *franco-indigènes,* [R *dirigées pour la plu*] *dirigées pour la plupart par des instituteurs français, et* [R *aussi*] *par des instituteurs indigènes. Ces écoles sont fréquentées par des enfants français et* [R *des enfants*] *annamites. Ces derniers apprennent les rudiments de la langue française. Les premiers poursuivent leurs études comme s'ils étaient en France. Viennent ensuite*[R ,] *les écoles que l'on nomme primaires supérieures,* [R *qui peuvent correspondre à nos*] *l'équivalent* [R *du lycée français* A *des premières années du lycée*], ou de [A *celles de*] *nos High Schools. C'est alors l'enseignement secondaire – toujours franco-indigène – qui conduit au* baccalauréat

[59], p. 390

20 III Hanoi *durant* les <Ici s'insérerait le fragment IV, correspondant à peu près aux lignes 20 à 34.> IV [R *leurs actes* A *la direction de leurs actes,*] *c'est-à-dire leur propre angoisse. // Je me trouvais à Hanoi lors des grandes fêtes du Thêt. Elles sont célébrées durant des semaines, autant par les Annamites que par les Chinois de Hanoi. Car les Annamites du Tonkin sont très* [R *chinoisés* A *enchinoisés.*] *Je ne* [R *le*] *dis pas ceci* [R *dans avec* A *dans un sens*] *des intentions péjoratives. Les frontières* [A *si*] *proches provoquent ces influences, et c'est naturellement le peuple le plus fort qui exerce,* [R *surtout*] *par des mœurs ne différant* [R *pas*] *tellement* [R *pas,* A *par*] *un genre de vie à peu près identique,* [A *par*] *des traditions et des croyances qui se retrouvent, se juxtaposent sans se heurter, malgré certaines différences de rites dont les détails formels* [A *– de forme –*] [R *ne sont* A *n'apportent*] *pas des objections* [A *de conscience*] *absolues, c'est évidemment le plus* [R *fort* A *faible*] *qui* [R *influence* A *est dominé par*] *le plus* [R *faible* A *fort.*] [R *Car* A *C'est ainsi que*] *les Annamites du Tonkin sont* [R *fort*] *différents des Annamites de l'Annam et de la Cochinchine, ces derniers ayant conservé, malgré* qu'ils [R *fussent* A *soient*] *de même* [R *sang*] *race,* [R *dans*] *des* [R *attributs*] *coutumes, des attributs, et même un aspect physique, – dois-je dire physiologique – qui les distinguent* [R *nettement*] *de leurs* [R *cousins* A *frères*] *Tonkinois, et* [A *plus*] *nettement* [A *encore*] *des Chinois.* <fin de IV>

[59], p. 393

102 III décoration ? *Pas* [R *de m*] *la moindre médaille ! – Non. – Un œillet rouge à votre boutonnière, ça peut cacher... – Ça peut cacher quoi ? Tout cela en*

souriant, en riant, il va sans dire. Le banquier me répond, mais ça peut cacher la nudité de votre plastron. À Hanoi, tout le monde est décoré. N'avez-vous pas la moindre petite décoration ? Vous nous avez dit que vous étiez au Cambodge le mois dernier... Il riait. Mais ce fut [R *une révélation* A *pour moi un souvenir révélateur.*] *L'empereur du Cambodge m'avait octroyé la médaille de l'Éléphant blanc* [A *ou jaune,*] *ou à peu près, quand j'avais eu l'insigne honneur d'être reçu par lui. Que mes auditeurs ne croient pas que je veuille ici faire montre de snobisme ou de grandeurs. C'était* [A *tout simplement*] *la manie du petit-fils de Sizouat, empereur du Cambodge, de décorer tous les Occidentaux qui passaient dans sa capitale, Phnom Penh, et qui lui étaient présentés.* [A *Or,*] *Le résident français m'avait emmené chez lui.* [R *Deux p*] [R *Une entrevue* A *Un entretien*] *de deux ou trois minutes. L'empereur,* [A *petit,*] *laid,* [AR *petit* A *jambes torses,* <illisible>] *mais d'une laideur* [A *cependant*] *sympathique, vivait dans les rêves que fournit l'opium* [A *pour celui qui le fume*] *depuis des années. Ses danseuses, ses favorites* [A *ses femmes*] *– nous sommes toujours en Asie – lui accordaient, avec sa drogue, les éléments nécessaires à son bonheur relatif, c'est-à-dire,* [R *à son*] *pour employer des termes moins choisis, à son complet abrutissement. Il me décora. De l'ordre de* [R *cet* A *son*] *Éléphant* [A *blanc.*] *Un secrétaire vint écrire sous sa dictée rapide* [R *un peu* A *très*] *saccadée, mon nom, mon adresse prochaine, je donnai Shanghai comme adresse prochaine, où je* [R *serais* A *devais être*] *dans deux ou trois mois. J'ai* [R *conservé* A *gardé*] *de lui un souvenir apitoyé, il était* [R *prince* <?> A *roi*] *de sa race, et prisonnier de sa drogue et de ses geôliers* [A *très* [R *courtois*] *politiques et très courtois.*] [R *Ceux-ci* A *Ces derniers*] *n'étaient pas étrangers au goût,* [A *et surtout à l'habitude, porté à l'*]*extrême, que l'empereur avait trouvé, à l'opium. Les langues déliées, qui sont souvent de mauvaises langues,* [A *mais parfois assez justes,*] *prétendaient à cette époque que* [R *les Français lui procuraient* A *certains officiels français lui avaient procuré*] *toutes les facilités pour ce faire. On lui laissait son palais, ses* [A *femmes et ses*] *danseuses* [R *et ses*] *femmes et ses concubines, sa musique grêle, on entretenait son* [R *palais royal* A *petit royaume réduit à environ deux kilomètres carrés,*] *on lui donnait quelques millions de francs chaque année, et le reste, c'est-à-dire toute cette richesse inconcevable du Cambodge, bois, riz, caoutchouc, était exploitée par eh bien mon Dieu, par les* [R *Français* A *Occidentaux,*] *du Grand Protectorat. // L'empereur du Cambodge ne m'avait pas envoyé sa décoration.* [A *(Je l'ai reçue trois mois plus tard, à Shanghai. L'empereur devait avoir de bons secrétaires.)*] *Je le dis à mon ami le banquier. Il éclate de rire. « Mais je l'ai, ici même, cette décoration,* [A *il me l'a donnée,*] *et le ruban, et le ruban, et la médaille. Prenez-les. Je n'ai pas pris la décoration du banquier, qui* [R *était* A *devait être*] *la mienne aussi, et je suis allé, avec un* [A *seul*] *œillet rouge à la boutonnière, au bal. // Le bal était magnifique. Des Russes blancs formaient l'orchestre, et jouaient comme des tziganes. Une danse sur deux, tango, valses. Cela alternait. Les tangos étaient* [A *du Brésil et de*] [D *d' S l'*]*Argentine, les valses de Vienne. Les femmes* [R *occidentales*], *qui adorent le bal, même les* [R *meilleures, étaient de* A *plus honnêtes, montraient*] *leur plus grande beauté. Coiffées, parfumées, souriantes, nudités* [A *des épaules*] *comme il* [A *le*] *faut, suffisantes pour ce désir flottant et léger qui hante toujours les hommes, sans qu'ils y attachent* [R *la moindre* A *beaucoup d'*] *importance,* [R *mais*] *cette réception offrait beaucoup d'attraits spectaculaires. Au risque de scandaliser, je dois dire tout de suite que j'ai toujours été sensible à la beauté des femmes. Dans ce coin de l'Asie, nos femmes blondes,* [A *châtaines*] *brunes, grandes, malgré leur teint parfois blafard, – et naturellement il y avait le fard, le coiffeur, le tailleur et l'animation du lieu, car c'était un grand bal – nos jeunes Occidentales, de notre sang, au premier abord, nous rendaient orgueilleux et fiers. Et puis vinrent les Annamites. Avec aussi leurs femmes et leurs concubines. // Et c'est alors que nos dignitaires décorés, que nos jeunes Occidentales avec colliers de perles, bracelets, cheveux blonds ou bruns, ont paru s'effacer. Je dis ceci sans parti-pris, sans intérêt. Mais quand les Annamites, officiels, mandarins, princes, ou autres notables, arrivèrent au bal, j'eus nettement l'impression* [R *que ce n'était pas juste* A *devant cette race et cette beauté,*] *que nous les Occidentaux, nous étions malgré nos*

belles femmes [A *anémiées mais ornées*] *de colliers de perles, et nos dignitaires bariolés de médailles, les barbares de ce grand coin de l'Asie qui forme la moitié en surface,* [A *ou en rondeur,*] *de la planète Terre. // Je pourrais vous décrire ce bal,* [A *auquel j'assistais*] *avec mon humble œillet, et aussi, toute la gentillesse et la courtoisie du résident français,* [R *je préfère*] *– je dois dire tout de suite ici que partout au monde, ce monde que j'ai parcouru* [A *pendant des années,*] *les résidents, ou consuls, ou administrateurs, ou ambassadeurs* [A *français*] *sont d'une remarquable affabilité. Les circonstances de la vie, et mes propres caprices m'ont fait passer par Vienne, Berlin, Marrakech, Bombay, Calcutta, Singapour, et tout le reste de l'Asie, Bangkok <?>, Phnom Penh <?>, etc., pour l'Indochine, et ensuite pour la Chine, cependant je dois* [R *dire* A *admettre*] *que ces messieurs français m'ont toujours reçu d'une façon sympathique, et même chaleureuse. Ils n'avaient rien à retirer de moi, j'étais alors un jeune garçon* [R *avec*] *qui courait le monde par curiosité, je prenais les risques essentiels, j'aurais pu* [R *rester* A *demeurer*] *paisiblement à Paris, où* [R *j'avais un*] *j'avais, pendant un moment, un atelier fort agréable, et me contenter d'aller voir jouer les pièces de Bernstein ou de Giraudoux. (Les deux ne sont pas comparables, mais l'époque* [R *à laquelle* A *où*] *je vivais permettait ces spectacles.) // Je profitais, je* [R *le crois* A *vois le crois*] *aujourd'hui, d'une sorte d'instinct me conduisant vers des lieux qui seraient inaccessibles plus tard. Je ne m'étais pas trompé tellement. Que j'aie mal engagé ma vie* [R *personnelle,* A *matérielle,*] *cela, personne n'a rien à y voir. Mais j'ai tout de même pu remonter le fleuve Yang-tsé, pendant onze jours, continuer pendant quatre mois* [R *dans* A *le long des hautes montagnes*] [D *les* S *des*] *Marches tibétaines,* [R *que aujourd'hui*] *et revenir vers la grande ville de Shanghai. Personne ne peut le faire aujourd'hui. Sauf s'il est l'agent secret de M. Jos Staline.* [A *lequel est un monsieur de beaucoup d'importance.*] *// Je vous* <fin de III>

[60], p. 401

100 III pour [A *enfin*] *conclure* [R *cette digression* A *ce propos*] *assez fantaisiste,* [R *mes chers auditeurs,*] *je vous* [R *dirai*] *avouerai qu'elle m'a amusé <?> de l'écrire, – il me faut bien me distraire* [R *moi aussi* AR *un peu* A *de temps à autre*] *– mais je souhaite surtout qu'*[R *elle* A *ils*] *ne vous* [D *ait* S *aient*] *pas* [A *trop*] *ennuyés. Car c'est vous qui comptez, et non moi.* [R *//*] *Et j'espère* [A *bien*] *ne pas* [R *vous*] *avoir blessé* [A *votre pudeur*] *par ces* [R *propos d'une assez légère frivolité.*] *constatations, toutes personnelles, toutes personnelles,* [R *mais* A *et*] *qui* semblent frivoles. [A *Frivoles,*] [D *À* S *à*] première vue [R *cependant,* A *seulement,*] *car le goût ou le désir que les êtres peuvent avoir les uns pour les autres est diamétralement* [A *important et*] *sérieux, et fait que l'humanité ne s'étiole pas et ne* [R *fasse de la Ter* A *conduise pas la*] *planète Terre à devenir* [R *un immense* A *d'immenses*] *déserts stériles et* [R *de*] *désolés. Des savants prétendent que d'autres planètes,* [R *nues et désolées, tournant sans cesse* A *vides et nues, continuant de tourner*] *dans le prodigieux* [R *et très précis*] *système du monde astral, qui furent* [A *jadis*] *habitées* [R *jadis*]. *Astres morts, roulant vertigineusement, au-delà des atmosphères, sans végétation, sans vie animale, sans* [R *hom*] *êtres humains, sans feu, cratères éteints,* [A *avec*] [D *des* S *leurs*] *montagnes chauves et glacées,* [R *et*] *leurs fleuves taris, et leur* [A *totale*] *inutilité,* [R *totale.*] *sauf celle de jouer le rôle d'un gigantesque bolide faisant* [R *partie* A *le grand jeu*] *du mouvement universel. //* La

[60], p. 403

129 III notais, *sur de petits carnets, ce que je voyais,* [A *les personnes que j'avais rencontrées, les appartements loués pour six mois.*] Les hasards de voyages subséquents, [A *de déménagements continuels, les chambres d'hôtel, de guerres aussi,*] m'ont fait perdre *la plupart* de [R *ces notes* A *ces carnets,*] *qui n'étaient pas rédigés dans le but* [R *de la publication* A *d'une publication problématique,*] *mais pour mon propre plaisir, pour* [A *me situer*] *moi-même* [R *me situer*]. *Sans doute, je vois,* [R *de mes yeux,*

A *encore, comme si cela, je l'avais vu hier,*] *la couleur de la ville,* [R *son odeur,*] *le grouillement coloré de ses* [R *rues*] *ruelles, de ses rues.* [A *Je sens encore son odeur.*] *Mais je ne pourrais* [R *pas*] *vous citer* [A *avec exactitude*] le nom de ses rues. *Cependant, je puis* [R *vous en fournir quelques*] *vous en donner une impression générale.* // Hanoi

[62], p. 416

35 III Hanoi [R *s'étaient moqués* A *se moquaient gentiment*] de moi, *oh,* [R *très* A *fort*] gentiment. [A *Et je* [AR *riais aussi fort qu'*] *me moquais avec eux.*] [A *Mais*] *Plus* ils [R *se moquaient* A *trouvaient que mon projet était irréalisable,*] *plus ce projet,* [R *auquel d'abord je tenais,* A *que j'avais élaboré,*] *mais* [R *pas* A *auquel je ne tenais pas*] *plus que de raison, me tenait* [A *de plus en plus*] *à cœur. Si* [R *je me rappelle* AR *souviens* A *ma mémoire est fidèle,*] *bien, ce n'était ni de l'entêtement, ni une vanité provoquée par leurs propos, qui m'incitaient à ne pas changer mes plans, mais je* [R *les*] *croyais* [R *possibles ceux-ci*] *que je pouvais les poursuivre, et les mener à bonne fin.* J'étais alors [A *encore*] jeune, *et je jouissais* d'une excellente santé. ([R *Celle-ci* A *Cette excellence*] ne devait durer *que quelques jours, comme vous l'apprendrez par la suite.*) // [R *Un jeune comman*] Un jeune

[62], p. 419

121 III que [R *cel*] ceux *de sabotages dus aux hasards des guerres civiles et à la voracité des pirates. (Les bandits du sud de la Chine sont tous appelés « pirates »). // De Lao-kay* à Yunnanfu, *cela prend deux jours. La nuit, le chemin de fer s'arrête, pour se reposer, semble-t-il. Il y a des refuges,* [A *des relais,*] *comme aux Indes,* [A *de Bombay à Calcutta,*] *pour les* [R *occidentaux. A l'aube* A *voyageurs. Un repas frugal, un lit très propre.*] [D *le* S *Le*] *lendemain* [A *à l'aube,*] *on remonte dans son wagon. Ce sont des précautions essentielles.* [R *car les pirates, qui sévissaient il y a dix ans*] *On ne voyage pas la nuit. Ce chef-d'œuvre du génie français, ce tour de force inouï n'a rien, je crois, d'égal au monde.* [R *et surtout si l'on réfléchit*] *De tunnels en tunnels, de ponts en ponts, et de la frontière à* Yunnanfu, l'on *gravit près de* six mille pieds. La

[63], p. 427

96 III pour *des* camarades de *là-bas.* Il vous faut des *piqûres* d'émétine. *Nous* [R *n'avons*] *n'en avons plus ici. Tant qu'à <sic> l'opium, c'est excellent comme palliatif, mais cela ne guérit pas. Je vais m'arranger avec le chef de gare pour vous obtenir une petite couchette confortable, et les choses nécessaires à votre état. » // Ce qui fut fait. Je revins à Hanoi – trois jours de chemin de fer, ayant perdu vingt-cinq livres,* [R *peinard* A *gros Jean*] *comme devant. // Mes amis de Hanoi – je dus passer huit jours à l'hôpital – furent* [R *généreux*] *plutôt rieurs. Très gentils, ils venaient me voir, leurs femmes m'apportaient des fleurs, des gâteaux, eux me regardaient avec un sourire en coin. Oh, je le répète, tout cela avec une extrême cordialité. Ils avaient eu raison ! // Mes chers auditeurs,* [R *soyez*] *ne soyez pas trop inquiets, je ne vous parlerai plus de Hanoi, sauf* [R *pour en partir* A *comme point de départ ou d'arrivée.*] *// De Hanoi, je partis, après mon rétablissement, pour le Laos. J'y passai une semaine, ce qui n'est pas suffisant, car le Laos demeure une des régions de ce monde qui* [R *ne soit pas* A *n'ait pas été*] *affectée par les bouleversements modernes. Luang Prabang, sa capitale, est une petite ville que l'on pourrait situer, dans le temps, avant l'époque de la Renaissance européenne. Les mœurs y sont demeurées telles qu'il y a* [A *deux*] *mille ans, sur le plan asiatique, il va sans dire. Ce qui a toujours protégé l'Indochine, c'est son retrait géographique. On y rencontre très peu de mangeurs de gomme à mâcher. Et le Laos, plus*

en retrait encore dans l'Indochine, est une région intacte, dont les coutumes ont conservé les formes [R *naïves et touchantes*] *touchantes et naïves des âges* [R *neufs.* A *anciens.*] *// J'eus l'avantage, – car la vie n'est pas faite que de malheurs,* [D *quoi qu'en* S *quoi que*] [R *disent les* A *prétendent certains*] *poètes, dont je suis, j'eus* [R *l'avantage* A *la chance*] *d'arriver à Luang Prabang lors des cours d'Amour. Oui, oui, il y a encore, dans certaines régions du monde, des cours d'Amour, ce qui* [A *ne peut qu'*]*étonne*[A *-r*]*, à l'époque* [A *impérieuse*] *de la Shell, ou de* [R *l'Imperial Oil* AR *Standard*] *l'Imperial Oil, du divorce américain.* <fin de III>

[65], p. 443

165 III ajouter *tout de suite* que nos [R *attaques ne tenaient point de la hussarde.* A *prétentions n'étaient point insensées. Nos attaques ne tenaient pas de la hussarde.*] *Ce qui nous charmait, c'était* [A *simplement*] *d'avoir accès aux coulisses,* [R *et*] *cela* [R *nous*] *suffisait* [R *pour nous affirmer, chacun pour soi et les uns vis-à-vis des autres, Pour nous donner* [AR *Alors*] *une petite vitamine d'assurance.* A *à chacun de nous, d'acquérir une certaine confiance en soi qui nous manquait, malgré notre désinvolture apparente.*] *Car il n'y a pas, je crois, un artiste réel, qu'il soit poète, romancier, peintre, sculpteur, comédien, qui soit sûr de lui,* de [R *l'* A *son*] *œuvre,* [R *si* A *même si*] *elle* [R *est* A *peut être*] *valable,* [R *dont il ne soit pas inquiet. Ou bien...*] *Bref,* [A *pour ces diverses raisons,*] *je fréquentai peu la Sorbonne* [R *pour ces* [AR *diverses*] *raisons.*] *Et même à mon âge, et* [R *bien* A *si*] *éloigné du Quartier Latin,* [A *ou*] *de Montparnasse, je ne regrette rien de ces jours* [R *perdus* A *écoulés*] <fin de III>

[68], p. 461

10 III l'ongle [R *replié* A *courbe*] [R *et doré,*] effilé, doré, d'une [A *vieille*] impératrice chinoise. *Mais ce* [A *petit*] voyage, nous allons [A *le*] faire [AR *un peu*] [R *à l'envers, c'est-à-dire que nous allons le commencer par la fin.*] [AR *un peu à rebours* A *en zigzag,*] [AR *d'une façon fantaisiste* A *avec des allées et des venues, des* [AR *retours*] *reprises et des retours.*] [R *Le bout du* AR *Outre que*] [R *Cette idée, pour fantaisiste qu'elle puisse sembler* [A *paraître*] *ne l'est cependant pas, et car je désire*] *et revenant, selon les besoins historiques* [R *et fantaisistes* A *ou fantaisistes*] *de mon propos. D'ailleurs, les habitués du cap Cod, estivants* [A *fidèles*] *ou* [A *ceux qui*] *habitant tout le long de l'année la péninsule célèbre, ne cessent de* [A *la*] *sillonner* [R *du*] *en automobile, en bateau, à pied,* du canal Bourne à Provincetown, *qui est* [A *en forme*] [R *le point extrême*] *l'extrémité.* Je mentionne tout de suite [A *ici*] Provincetown, *à cause des* fameux

[70], p. 482

122 III que la [R *hideur* A *laideur.*] *Au contraire, et à très courte échéance, elle rapporte davantage.* [R *Et* A *Les flancs du mont Saint-Michel,*] *les falaises de l'île de Capri ne sont pas placardées d'annonces de la jeune fille rose qui est rose,* [A *et rose et rose,*] *parce qu'elle boit du coca-cola, comme* [R *toutes*] *le sont toutes* [R *nos* A *les*] *routes américaines, et même nos routes de la province de Québec. La vieille France en Amérique* [A *du Nord, c'est-à-dire chez nous,*] *au train où va notre négligence, qu'en restera-t-il dans dix ou vingt ans ? Et nous aurons tué, puisqu'il s'agit toujours du dollar, la poule aux œufs d'or. Ce que j'en dis, c'est un peu du point de vue de Sirius.* [A *Car personnellement,*] [R *Dans*] *dix ou* [R *vingt* A *quinze*] *ans* [R *ceci au plus tard, A ne se passeront pas*] [R *j'aurai* A *sans que j'aie*] *rejoint* [R *et* A *ceci*] *d'après des indices qui trompent rarement,* [R *j'ai* AR *j'aurai* A *sans que j'aie*] *rejoint un monde que l'on dit meilleur,* [A *ce que je souhaite ardemment.*] [R *Car que*] *Je ne puis m'empêcher de* [A

me] souhaiter [A *ceci, car le monde d'aujourd'hui a pris*] [R *celui-ci prenant*] *d'années en années,* [A *du moins pour moi,*] *un goût fort amer. Je ne fais pas allusion au signe du dollar souverain.* [R *Je veux dire*] *Je gagne* [A *modestement*] *ma subsistance, sans bassesse, et sans la mendier, du moins j'ose le croire. Mais j'assiste* à l'écroulement

[70], p. 484

158 III l'océan, [A *selon la géographie du cap Cod,*] *qui* est à la fois commerciale [A *et culturelle,*] *très animée,* [R *et culturelle* AR *maritime et culturelle* AR *et possède un port maritime*[A .]] *Elle possède les magasins de Barnstable, dont je viens de vous parler, mais en plus, la réputation d'être la ville la plus* [A *« chic », la plus*] *fashionable de la péninsule. Certains millionnaires ont cru bon d'ajouter, à leurs villas, toujours d'ailleurs d'excellent goût, une piscine dont le coût,* [R *vous et moi, nous*] *pourrait nous faire vivre,* [R *dix ans* A *vous et moi, une dizaine d'années*] *sans que nous* [R *n'*]*eussions à* [R *ramer des deux mains* A *nous inquiéter du compte de notre épicier.*] [R *(Je me permets celle cet argot maritime puisque nous parlons d'eau.)*] *Pourtant, des lacs d'eau douce environnent Hyannis, – si vous vous souvenez* [AR *le* A *en rappelez*], *ils sont 365, – la plage océanique est la plus merveilleuse qui soit, et à dix minutes de voiture, les plages de la baie sont également séduisantes,* [R *et* A *plus chaudes, parce que*] *plus protégées* [R *par les* AR *des* A *de la rage des*] *vents. Vous tous, qui connaissez Miami, savez que chaque hôtel respectable possède sa propre piscine, devant cette rangée de palmiers,* [R *qui*] *et la route, qui* [D *seule* S *seuls*] *les séparent de la belle mer verte. C'est* [R *considéré comme* A *très important, c'est*] *le fin du fin. Pour ma part, je trouve cela parfaitement* [R *idiot* A *ridicule,*] *mais c'est ainsi. //* [A *À Hyannis*] [D *Il* S *il*] *n'y a pas que des millionnaires à piscines* [R *à Hyannis*]. *On y trouve un centre d'art prodigieusement intéressant, des écoles volantes de peinture,* [R *et*] *un théâtre* [A *régulier*] *qui donne,* [A *à chaque saison,*] *des opérettes, de la comédie, des pièces de Molière et de Eugene O'Neill, en passant par toute la gamme des classiques,* [R *touchant les* A *des*] *romantiques, et* [R *arrivant, naturellement* A *parvenant, comme il est naturel,*] *aux œuvres les plus* [R *actuelles* A *modernes 1942. Par exemple,*] *il y a quelques années, on jouait une fantaisie d'Alfred de Musset. Ainsi, cette petite ville, qui n'a pas 8 000 habitants, se paie le luxe, si j'ose m'exprimer aussi vulgairement, d'un théâtre vivant, alors que notre ville de Montréal n'a jamais trouvé le moyen, ou les moyens,* [R *d'avoir* A *de subventionner*] *un théâtre* [R *à soi, et d'en faire les frais* A *régulier.*] *Diable, pourquoi ? puisque les hommes politiques, les financiers, les étrangers, M. Churchill lui-même, ne cessent de nous répéter que nous* [R *sommes* A *habitons*] *le plus riche pays du monde, diable* [R *encore,*] *pourquoi n'avons-nous pas le moindre petit théâtre,* [R *subventionné, il va sans dire, comme ils le sont tous, ailleurs.*] *Montréal est devenue une* [R *très*] *grande ville cosmopolite. Hyannis* [R *est* A *demeure*] *une toute petite ville. Son théâtre d'été a reçu Ethel Barrymore, Lionel et John du même nom, les Lunt, Barbara Stanwick,* [A *Marlène Dietrich,*] *l'extraordinaire Beatrice Lillie (une Canadienne* [A *anglaise*] *qui a fait son chemin en franchissant nos frontières,) et l'été dernier, Gertrude Lawrence, que tout Londres et tout New York acclament depuis vingt ans. // Un proverbe arabe dit : « Il y a du bien et du mal dans* [R *la* A *toute*] *sauterelle* [R *séchée*]. *» Ésope n'a pas dit autrement, dans son aphorisme* [R *sur la langue*] *à propos de la langue. « C'est le meilleur et le pire. »* [R *Un théâtre*] *Si le théâtre* [A *peut*] *présenter quel-* <fin de III>

[71], p. 487

17 IV l'est. *La baie est* [R *identique* A *un peu la même partout,*] *et* [R *ainsi l'est*] *l'océan* [A *également.*] [R *Mais non*] *ce long bras fantaisiste et replié* [R *que l'on* A *comme celui d'un boxeur*] *que l'on nomme le cap Cod* [A *et de là les difficultés d'expression <?> de la description*] [R *De* A *En*] *plus,* [R *les* A *certaines*] *villes et* [R *les*] *villages*

de la péninsule possèdent la même appellation avec, pour les différencier, le terme est, ou ouest, [R *ou hauteurs* AR *Hauteur* A *ou sud.*] *Si vous me le permettez, j'emploierai* [R *la terminologie* A *l'expression*] *anglaise pour désigner ces* [R *localités diverses* A *diverses*] localités [AR *différentes*]. [A *Ainsi,*] *il y a* [R *par*] Falmouth, [D *à* S *au*] [R *la racine*] *sud de la péninsule. Il y a aussi* [R *Falmouth*] *West Falmouth, East Falmouth,* Falmouth Heights. <fin de IV>

[73], p. 504

22 III Provincetown. *Il y a* [R *surtout* A *aussi*] *la colonie portugaise.* [R *Il y a un siècle environ, Provincetown* AR *était* R *composait* A *Dans la dernière moitié du dix-neuvième siècle,*] *ce n'était point l'époque du tourisme, et l'Américain Thoreau, l'amateur d'oiseaux, a été le seul à visiter, avec ses verres* <?> *et ses filets, la péninsule, à propos de quoi il a écrit un livre devenu classique dans la littérature américaine, – il y a un siècle environ, Provincetown composait un village dont les habitants vivaient de la pêche* [R *ou de la chasse –*] *de la baleine. Ces émules de Jonas* [R *en*] *tiraient de la prise de ces mammifères* [R *leur*] *le* [A *plus*] *clair de leurs revenus.* [R *Il faut* AR *se rendrait*] [D *aujourd'hui* S *Aujourd'hui*] [A *les bêtes géantes ne se trouvent plus ou du côté du pôle sud.*] [A *que*] *dans l'Arctique pour faire des chasses fructueuses. L'homme* [R *a* A *avait*] *exagéré. Il en est de la baleine comme du bison américain,* [A *ou de la perdrix, c'est-à-dire de la gélinotte canadienne,*] [R *Ces*] *animaux* [R *sont*] *devenus d'une extrême rareté, parce que l'on les a massacrés sans aucune* [R *cons*] *prévoyance. Bref, la baleine ayant fui, les pêcheurs de Provincetown* [R *Les porteurs*] *ont dû trouver d'autre gibier, le thon, la morue, etc.* [A *Mais*] *Des Portugais* [A *étaient*] *venaient sur les côtes d'Amérique, du temps de la baleine. Certains d'entre eux s'y sont installés, ont pris femme, et* [R *ont*], *comme l'on s'exprime en langage noble, ont engendré. De sorte qu'il se trouve, à Provincetown, une réelle petite colonie de Portugais, qui* [R *donne à*] *fournit à la ville ce caractère européen dont je viens de vous parler.* [R *Il reste aussi* AR *Le Portu* AR *Il ne faut pas que nous* A *Car nous ne devons pas*] *oublier que le Portugal, qui a perdu de son importance, – et c'est le sort des peuples, Byzance* [A *par exemple qui dominait le monde*] *il y a mille ans* [R *dirigeait* A *dominait*] [D *la* S *le*] [R *terre* A *monde*] *– a été jadis le grand pays* [R *des navig*] *de l'audace et de la découverte – l'Extrême-Orient et l'Amérique du sud –* [R *et que* A *ce fut sous le règne de*] *l'un de ses rois les plus remarquables, Henri IV, dit le navigateur, que le Portugal posséda le plus grand empire* [R *terrestre* A *maritime,*] *et maîtrisait les sept mers, que les Anglais devaient les maîtriser* [A *à leur tour,*] *mais* [R *trois* A *deux*] *cents ans plus tard. Il ne reste des fastes du Portugal que certains* [R *coins* A *fragments de colonies*] *isolés, quoique pittoresques, de l'Asie, comme Macao. Et les Açores, en Atlantique. C'est la portion* [A *congrue, celle du riche ruiné,*] *du pauvre. Les Portugais de Provincetown* [R *sont*] *viennent généralement des Açores. Ils sont vifs, bruyants, sérieux, travailleurs, et individualistes, indépendants. Je ne crois pas que le « melting pot » de nos voisins puisse les assimiler facilement. Ils ne sont pas contre,* <« contre » souligné> *mais ils ne peuvent s'empêcher de conserver leur personnalité, ce qui n'est pas un tort, à mon* [A *modeste*] *avis. Car le jour où tous les* [R *hom*] *êtres humains seront devenus identiques,* [A *je paraphrase ici des textes solennels,*] *une grande monotonie tombera du ciel et se répandra sur la terre* [R *(Merci, Jean-Louis Roux !)*] *entière.* [A *Les Portugais de Provincetown ne sont Américains que dans la mesure nécessaire.*] *// Je vous ai parlé des artistes. L'atmosphère de Provincetown porte naturellement à l'expression, et à l'exercice des arts, cela devient un mouvement naturel, un goût* [R *qu'il faut*] *qu'il nous semble* [R *obligatoire* A *impérieux*] *de satisfaire. Ainsi, le premier été que j'ai passé à Provincetown, je me suis endetté, et presque ruiné,* [R *pour* A *dans*] *l'achat de tubes de couleur, de toiles, de cartons, de chevalets,* [R *etc.,* A *et*] *je me suis mis à peindre frénétiquement.* [R *Ma rage a duré une semaine.*] *Je n'avais pas touché un pinceau depuis ma jeunesse*

de Paris. [R *Cela* A *Cet*] *a duré* [R *une* A *deux*] *semaines.* [R *En* AR *À ce moment* A *Puis en*] *contemplant mes chefs-d'œuvre, j'ai compris, et j'ai détruit* [R *pinceaux* A *toiles*] *et* [R *toiles*] *pinceaux. La sagesse vient à tout âge. Quand elle nous vient. //* [R *Et pour vous indiquer*] *C'est* [A *un peu*] *le voleur de l'Évangile représentant la mort,* [R *dans* A *surgissant soudain pour*] *la surprise et l'étonnement. // Si j'ai parlé de* [R *moi* A *mes essais,*] *ce dont je m'excuse, à propos de l'emprise que peut* [R *avoir* A *exercer*] *Provincetown vis-à-vis du* [R *sens artistique* A *goût de l'art,*] *c'est que je* [R *préparais* A *songeais à*] *cette petite histoire que je vais vous raconter. Un jour, à Provincetown, je reçois un télégramme. Un* [R *de mes*] *camarade m'annonçait son arrivée pour le lendemain, et me demandait de* [R *retenir pour lui* A *lui retenir*] *quelque gîte. Ce que je fais. Le lendemain, j'allai à sa rencontre.* [A *C'était par*] *un splendide après-midi. La mer n'avait jamais été aussi bleue,* [R *les plages*] *le ciel aussi bleu – mais ce n'est pas le même bleu – et les plages aussi dorées. Je suppose que le voyage* [A *d'ailleurs généralement fort agréable*] *de Boston à Provincetown avait inspiré Ben – nous le nommions ainsi – son nom réel est Benoît Lafleur, puisque deux heures après son arrivée, il fut lui aussi saisi par le prurit de la peinture, et je* [R *dus*] *l'accompagnai* [R *dans un de ces nombreux* A *il ne connaissait pas la ville,*] *pour les achats nécessaires. Toiles, pinceaux, cartons, crayons. Nous nous donnons rendez-vous, pour le jour suivant, à midi, dans un* [R *bar* A *petit* AR *restau* A *bistrot*] *portugais. Benoît,* [A *cet ancien correspondant de guerre,*] *arrive, triomphant. Ah, cette ferveur du néophyte. Et il me montre trois aquarelles. Je vous donne en* [R *quatre* A *mille,*] *et je ne veux pas répéter ici la tirade* [A *classique*] *de Madame* [A *de*] *Sévigné, fort spirituelle d'ailleurs, mais un peu longue* [R *pour* AR *à* A *pour*] *mon goût. Benoît Lafleur avait peint, de mémoire, naturellement,* [D *un* S *une*] [R *paysage* AR *des* A *étude*] *du Mont-Royal de Montréal,* [R *du* A *et*] *du Jardin du Luxembourg de Paris. Je me suis permis de le taquiner à ce sujet, mais je le comprenais très facilement, d'autant plus que j'avais écrit, autrefois, un livre d'inspiration canadienne dans une île de la Méditerranée, un livre de* [R *nouvelles*] *contes asiatiques à Montréal, un autre traitant encore d'un sujet de l'Extrême-Orient à Paris. Et j'ai publié des poèmes de nulle part écrits à Provincetown. Questions de dépaysement. L'on* [R *voit* A *sent*] *peut-être mieux les choses, on peut les voir mieux* [A *peut-être*] *quand elles ne nous cernent pas, quand elles ne font pas partie de nos habitudes et de* [R *notre* A *nos*] *paysages quotidiens. Mais n'en est-il pas ainsi parfois des mouvements du cœur,* [R *puisque* A *et*] *des psychologues ont* [R *affirmé* A *prétendu, avec beaucoup du sérieux attaché à un professeur,*] *que l'absence de l'être aimé – à condition, je suppose, que cette absence ne* [R *fût pas*] *s'éternisât point –* [R *con* A *le*] *rendait plus pathétique et plus vivant. //* [R *Les distractions*] Outre

[75], p. 520

77 III escales, *marque* [A *davantage*] cette [R *grande* A *étonnante*] *différence* [R *d'êtres*] *des êtres humains. L'Africain plutôt fruste, rieur, à réflexes rapides et tenant plus de l'animal que de* [R *la* A *l'homme aux*] *raison*<s> *consciente*<s>, *et le Cinghalais trop subtil, byzantin,* [A *extrêmement*] *racé, et fait d'une façon si harmonieuse* [R *qu'un artiste ne peut s'empêcher*] *qu'il échappe à la description et au dessin. Un peintre français me disait : « J'ai passé près de deux ans à Ceylan. Tout* [R *cela*] *m'enchantait. La couleur, la beauté des êtres, cette* [R *espèce d'exagération*] *végétation* [R *anormale*] *prodigieuse, la vie elle-même, libre et nue, sans politique, sans salon du Printemps et* [R *de l'* A *d'*][D *automne,* S *Automne*] etc. *J'avais trouvé une petite maison, un peu en dehors de Colombo, sur la route de Kandy. Elle était à colonnades de marbre,* [R *fleurie*] *avec des terrasses, un jardin magnifique, un petit étang* [R *qui servait de* A *que j'avais converti en*] *piscine, et surtout, surtout, deux palmiers royaux qui me ravissaient, qui semblaient en quelque sorte protéger ma maison* [R *et dans la saison des pluies,* A *;*] <interruption de III>

[76], p. 524

4 IV [R *Malgré les critiques*] [D *que* S *de*] [A *Parmi*] *certains* voyageurs tatillons [R *or*] *dont* [A *la mauvaise*] *l'humeur* [R *est* [AR *surtout changeante*] *et mauvaise, compose* A *demeure* <?>] *l'état* [R *ordinaire* A *coutumier,*] [R *il est* AR *qui veulent être* A *qui exigent à grands cris à l'étranger ce qu'ils ont chez eux*] [R *avoir le confort à*] *les pantouflles, le café crème et le croissant à volonté, chaque matin, et la soumission, sans réponse de la bonne, de la bonniche, ou de la femme de chambre de madame,* [R *le Français est sans doute le voyageur*] *parmi* [R *tous*] *ces voyageurs désagréables au possible, le Français se place tout de suite au premier rang,* [A *quoique*] *serré de près par l'Anglais, et tout cela va à la* [R *suite*] *queue leu leu, de l'Espagnol arrogant, de l'Italien plus* [R *timide*] *mais exigeant aussi. L'Américain, qui voyage autour du monde est* bon garçon

[76], p. 526

62 IV qui *voyage a fait fortune déjà* – [A *toujours*] *entre les deux* [A *grandes*] *guerres* [R *toujours*] – *et connaît la valeur de la livre, du franc, de la lire, du pfennig. Il voyage* pour son plaisir, *ou pour ce qu'il croit devoir être son plaisir. Il sait* [D *à l'* S *d'*]*avance que les bateliers de Capri lui compteront le double du prix* [R *d'usage* AR *de coutume* A *accoutumé,*] *et qu'à Paris, dans la boîte de nuit traditionnelle, la bouteille de champagne lui coûtera plus cher qu'au Bordelais, qui se trouve par hasard son voisin de table. Il sait tout cela parce* [R *qu'à*] *qu'un fils de fermier, de bouvier, de petit docteur de campagne, de commis d'assurances ne peut avoir* [R *fait*] *réussi de ramasser un million de dollars ou deux, ou dix, durant l'espace, supposons* [A *le cas, de*] *vingt ou vingt-cinq ans, sans posséder quelque génie des affaires* [R *ou du moins un don extraordinaire*] *ce qui suppose, à un certain degré, le don d'une psychologie naturelle que* [R *dans nos uni*] *les universités ne peuvent pas* [A *fournir*] *donner à leurs plus* [R *grands*] *glorieux lauréats.* [R *Je ne parle pas ici d'escrocs, ou de faiseurs* <?>] *// À Colombo, je* [R *fais la connaissance* A *retrouve*] Henry B. *C'était un Américain d'origine allemande,* [R *le* A *un*] *ingénieur qui avait inventé* [R *pour de*] *un système de* pompe

[76], p. 527

84 IV d'ailleurs [A *parfois,*] [R *mais je ne l'ai point, un point c'est tout.*] *J'avais* [R *rencontré* A *connu,*] *un an ou deux auparavant, Henry et sa femme, laquelle s'appelait simplement Mary, comme toute* [R *bonne* A *brave*] *Irlandaise qu'elle était, et leur fille unique, une petite de dix-neuf ans, belle comme l'aurore,* [R *et la* –] *la bouche était de pétales de roses, l'œil violet clair, le cheveu blond, le corps* [R *magnifique*] *splendide,* [A *championne de ceci, de cela,* –] *mais le poison* [R *le plus*] *si je puis me permettre cette expression,* – *mais le poison le plus virulent, le plus insupportable, en tant que femme,* – *que j'aie jamais rencontré.* [R *La petite fille, à mon avis, la plus gâtée du monde, c'est pourquoi je me permets de parler d'elle dans ces Visages du monde qui* [R *concernent* A *doivent*] *autant* [A *cerner*] *les êtres* [A *humains*] *que les* [R *bornes* A *frontières*] *géographiques.*] *// Heureusement, la petite était demeurée à Londres ou à Paris, de sorte que Henry, sa femme et moi, nous pûmes visiter Colombo sans* [R *trop de préoccupations* A *avoir à*] *écouter ses plaintes et ses lamentations, quand elle n'avait pas rencontré un Ronald Colman* <?> *ou un Clark Gable dans le cours de son activité vide et puérile de sa journée. Il lui fallait* [A *un*] *fou* <?> *comme* [R *un*] *flirt* <?>. *Il y a certes beaucoup de Gable de par le monde, mais ils ne sont pas nécessairement là tous les jours, et il y a aussi d'autres belles petites. // Les Henry B. habitaient le plus grand palace de Colombo.* <La suite de IV concerne l'émission 77.>

[77], p. 538

144 III[b] Ceylan. *Les Anglais, à force de publicité,* [R *ont lancé ce*] *et de capitaux, ont lancé ce dernier. Il n'est pas dans ces propos que je doive indiquer mes goûts* [A *lorsqu'il s'agit de choses concernant le commerce,*] *je puis dire cependant que pour une demi-tasse de thé de X..., je* [R *demanderais* A *réclamerais*] *avidement trois ou quatre tasses de thé de Z... // Le quartier chic, ainsi que l'on dit, est construit tout autour du Jardin zoologique. À part les indigènes, extrêmement racés, qui l'habitent, il y a, comme je vous l'ai dit, les villas des hauts fonctionnaires anglais. Pelouses vertes, marbres, piscines, et tennis, tennis, tennis, malgré la chaleur. Chacune des villas semble vouloir* [R *posséder*] *rivaliser avec sa voisine pour le meilleur terrain, de sorte que si vous êtes amateur de tennis, – et comme* [R *si*] *je viens de le dire, si vous souffrez d'insomnie – faites un bon <sic> tout de suite jusqu'à Colombo. Les meilleurs « courts » du monde, les plus soignés, les mieux entretenus, et d'une belle couleur rouge pourpre, qui est la couleur du sol de l'île, et qui ravit des yeux* [R *qui ne*] *point trop fatigués. Cependant,* [R *mon*] *ma franchise de chroniqueur me force à vous dire que si j'ai admiré les « courts » de Colombo, je n'y ai jamais vu jouer personne. Mais cela ne me* [R *regarde* A *concerne*] *pas. Ce qui me concerne, c'est d'exprimer à ce sujet mon opinion, qui vaut ce qu'elle vaut : les richards de Colombo, Indous et Anglais, ont des tennis comme une femme du monde de New York ou de Paris possède son collier de perles. Elle le met à son cou dans les grandes occasions, une fois ou deux par année, et protégée par les détectives. Les tennis de Colombo* [A *ne*] *m'apparaissent que comme un signe de prospérité.* [D *L' S Leur*] *avantage, c'est qu'ils sont plus difficiles à voler qu'un collier de perles. // Le marché de Colombo est sans doute, comme* [R *un peu partout* A *tous les marchés*] *du monde,* [R *la partie la plus*] *l'endroit le plus pittoresque et le plus coloré de la ville. À Paris, il faut aller, avant la fin de la nuit, aux Halles, à Hambourg, au marché du port,* [R *à Marseille*] *à la poissonnerie* [A *de Marseille, sur le port également,*] *et si vous n'avez pas l'oreille trop délicate – il ne faut pas l'avoir* [A *trop délicate*] *quand on voyage – vous vous réjouirez des propos plutôt vifs que l'on échange, et vos yeux seront charmés par la somptuosité des teintes* [A *diverses*] *des légumes, des* [A *monceaux*] *fruits,* [A *montagnes*] *de viande qui vous sont offerts.* [D *À S Au*] [A *marché de*] *Colombo, le seul plaisir des yeux m'était donné. Car* [R *naturellement,*] *je ne comprenais pas un mot* [A *naturellement*] *de ce que l'on disait. Mais cette abondance de couleurs – toujours la couleur ! – ces fruits exotiques, pastèques, poivrons, cédrats,* [A *mangues,*] *bananes d'un vert doux,* [A *plus*] *juteuses* [R *comme* A *que*] *des pêches – cette exubérance de couleurs pouvait remplacer* [A *à la rigueur, et pour* [R *un*] *quelques semaines, –*] *les drôleries des maraîchères de Marseille et de Toulon. // Un être me médusait étrangement. Je le voyais chaque jour. Il était maigre comme peuvent l'être les squelettes. Et tout nu. Mais sa nudité ne pouvait avoir rien d'offensant, même pour une petite pensionnaire de couvent. Il tenait son bras gauche levé depuis quarante ou cinquante ans. Les gens lui donnaient quelques légumes,* [A *quelques fruits,*] *quelques piécettes de cuivre.* [A *C'était un fakir.*] *Il venait de l'Inde, de l'Inde légendaire, dont Ceylan forme la boucle non moins légendaire.* <fin de III[b]>

[78], p. 540

4 IV Pour *celui, et dans les circonstances pour moi, qui écrit des textes pour la radio, il n'est rien de plus agréable que de recevoir, si le hasard le veut, et les* [R *circ*] *mardis <?> de la vie, une sorte d'appréciation, ou de compliment. Vous m'entendez, avec votre sens critique aiguisé, et j'écris, au crayon, sur de petites tablettes de papier que j'achète depuis dix ans aux magasins 5, 10 et 15 cents. Nous jouons le jeu, vous et moi. Permettez-moi cependant, mes chers auditeurs,* [A *de vous dire*] *que le jeu, avec mes tablettes de Woolworth, et le vôtre, est différent. Si mes propos vous ennuient, ne*

vous conviennent pas, si vous êtes fatigués, ce qui arrive à tout le monde, vous n'avez qu'à tourner le bouton de votre appareil radiophonique, et vous pourrez peut-être avoir la chance de capter des chansons de Jacques Normand, de Denis Drouin, qui sont plus gais que moi, naturellement, – je préfère les entendre que de m'écouter, bien que je sois merveilleusement servi par Jean-Louis Roux – mais je comprends. Je comprends tout cela. Il me faut [R *quand même comp* A *quand même écrire* R *mon texte.*] *Vous pouvez aussi, malgré le talent de mes jeunes camarades, tourner le bouton de votre appareil radiophonique, et plonger dans la nuit – la nuit auditive – complète. À mon avis,* [A *pour moi,*] *ce sont toutes les délices.* <fin de IV>

[78], p. 544

87 III Colombo. *J'ajoute encore, qu'au bout de quinze ou vingt kilomètres, il fut très consciencieux, et s'arrêtant enfin dans un petit village, et avec un air d'empereur, fit remplir ses outres. Il n'était jamais question d'essence, ni d'huile. D'autres bidons,* [R *devaient*] *je suppose* [A *devaient*] *contenir les précieux liquides. Car Liâri* était prudent. *Mais, mais...* [R *il ne faut jamais confier, de* A *De*] *Port-Saïd à Tôkyô, la distance est longue, et passant par Djibouti, Bombay, Calcutta, Bangkok,* [A *Saigon*] *et la Chine, la Chine immense, tous les voyageurs occidentaux vous diront* [R *que les Asiatiques* A *que*] *les petits chauffeurs* [AR *orientaux* A *de l'Orient ou de l'Asie*] *possédant cette mécanique merveilleuse qu'est l'automobile s'en servent* [R *comme d'un*] *comme s'ils ignoraient sa puissance et son danger, c'est-à-dire comme des fous. Pour eux, c'est un jouet. Et comme les enfants, ils vont* jusqu'[D *au* S *aux*] [R *bout du jouet*] *dernières ressources du jouet, avant de le casser.* [R *Ils*] *Les plus veinards s'en sauvent. Parmi eux, Liâri, chauffeur modèle.* [R *Torse nu,*] [D *mince,* S *Mince*] *casque colonial, verres* [R *verts*] *fumés, il jouait* [A *avec la vitesse*] *sur* les trois

[79], p. 553

168 III blancheur <On peut supposer que les variantes qui suivent, correspondant aux f. 31 à 33, devaient conclure cette émission mais ont été écartées de la rédaction finale.> *J'avais une dent malade. Il me la soigna très bien. // Il semble incongru de parler de dents, de dentistes, à propos de Ceylan. Mais c'est* [R *que,*] *qu'en écrivant ces propos, je me souvenais que j'allais voir, à Kandy, la célèbre dent de Bouddha, et c'est tout simplement une association d'idées,* [R *dangereuse peut-être*] *et c'est aussi que les visages du monde, malgré leurs différences, humaines ou géographiques, d'habitudes, de mœurs, de langage, de couleur, de langue, finiront par fournir, dans cinquante ou cent ans, un seul visage unique. Einstein et le dernier ouvrier flemmard* [A *et paresseux, insolent et vulgaire,*] *jaune, noir ou blanc, seront sur le même pied d'égalité. Certes, la terre tournera encore.* [R *Je serai heureusement même si elle ne représente qu'un globe brûlé anéanti.*] *J'avoue très sincèrement que je n'éprouve* [D *aucune* S *aucun*] *regret* [A *prématuré* <?>] de [R *n'en avoir alors n'en* A *ne devoir*] *point participer à ces fastes. Il y a aussi que la terre* [R *ne pourra être* A *ne deviendra peut-être*] *qu'un globe brûlé, déserté, tournant comme un* <fin de III>

[80], p. 554

7 III l'impression que nous allons [R *sauter* A *exploser et* AR *sauter* A *Le chauffeur rit. Il est heureux. Je ne le* R *retiens* A *gronde*] plus, [R *c'est* A *car cela*] parfaitement inutile... je le laisse conduire à la vitesse [D *qu'il* S *qui*] [R *désire* A *lui plaît,*] et prendre [A *avec une brutalité qui méconnaît les lois les plus élémentaires de la physique*] les virages d'une route [R *qui n'est jamais droite*] [D *forte* S *fort*] accidentée, coupée [A *de courbes raides,*] de rochers et de marais, *de montées et*

de descentes, et aux abords des villages, [R *pleines* A *remplies*] d'obstacles [R *divers*] inattendus. *Un moment, j'ai pensé de prendre le volant. Mais je l'aurais* [A *ainsi*] *très gravement offensé. C'était une voiture de louage, et lui appartenant. Et j'aurais perdu* [R *vis-à-vis de lui,*] ma dignité [A *c'est-à-dire la face, comme l'on dit en Asie et ceci est très grave.*] Nous [R *traversons* A *longeons*] maintenant de petites plantations de cannelle et *d'hévéas, l'arbre* à caoutchouc. [R *La forêt devient* AR *Puis la forêt devient toujours,* <?> *plus dense.*] // Et [R *c'est*], *tout de suite avant Kandy,* le [R *grand* A *célèbre*] Jardin [R *zoologique* A *botanique*] de Péradénya, *que l'on considère* comme <Les deux phrases précédant immédiatement l'alinéa ont été déplacées pour rendre le texte plus lisible. Sur le manuscrit, elles s'insèrent après « ... nous allons exploser ».>

[85], p. 593

130 II cuisine, *chacun* parla de *l'omelette* de la mère Poulard. *Durant les vacances de l'été, les Parisiens snobs, qui fréquentaient Trouville et Dinard – Deauville n'existait pas encore sur la carte mondaine – allaient, sous le prétexte d'une visite au Mont-Saint-Michel, goûter à l'extraordinaire omelette, dont au retour, ils racontaient la saveur inouïe. C'est ainsi que se fait l'histoire, et que se font les réputations. L'omelette de la première mère Poulard, je n'y ai jamais goûté. Car si je ne suis plus un jeune homme,* je n'ai pas encore cent ans, [R *et pour ajouter dire en passant que Dieu me garde de les atteindre jamais* A *et j'ajoute en passant que je supplie Dieu de ne jamais les faire atteindre.*] Mais j'ai dû manger [R *beaucoup*] ou feindre de manger, car je n'aime pas l'omelette, *si bonne soit-elle, de nombreuses fois chez les Poulard de la Grande Rue du Mont-Saint-Michel. Invité par des amis, ou y emmenant des amis, il fallait passer, rituellement, par l'omelette des Poulard. Je dis,* les Poulard. *Eh bien, voilà, c'est que le* succès de *l'ancêtre* attira *la* famille, portant

[85], p. 593

140 II il y a, *sur la Grande Rue, deux ou trois restaurants Poulard, dont chacun se* [A *vante de*] *possède*[A *-t*] le secret *authentique* [R *du lait*] *de la crème, des œufs, et du tour de main.* Je suis allé *au moins quinze ou vingt fois* au *Mont-Saint-Michel. J'ai dû toujours manger leur bout d'omelette. Pour le reste, et qui possède le grand secret, je n'en saurais rien dire, ou affirmer.* [A *Ou y a-t-il même un grand secret !*] *Je ne suis pas compétent en ces matières. Je sais cependant qu'il y a eu des procès, parmi toute cette parenté, je sais aussi que tous font des affaires d'or, grâce à l'omelette de la première mère Poulard. Le long de la Grande Rue, au-dessus de sa petite crémerie originelle, s'élève un hôtel de quarante-cinq chambres. (Le guide ajoute : dont cinq avec bain et w.c. privés) // Voilà du modernisme, et vive l'omelette des Poulard. // Je disais que j'étais* allé *près* d'une quinzaine de fois au Mont-Saint-Michel, *dont je vous parlerai plus sérieusement* [R *la semaine prochaine*] *lundi prochain.* La dernière fois *que j'ai vu le Mont,* j'accompagnais une femme *délicieuse,* à cheveux blancs, châtelaine *de l'île de Port-Cros,* une amie

[86], p. 598

94 II l'on *faisait des cardinaux qui* [R *n'avaient* [AR *même*] *pas passé* [AR *même*] *par le diaconat* [AR *même reçu l'onction*] *du diaconat, qui n'étaient* A *n'étaient même pas diacres,*] *donc* [R *qui n'avaient n'étaient*] *qui n'avaient pas* [A *surtout*] *reçu le sacrement de la prêtrise. Ces fils de grande famille manquaient* [R *souvent* A *parfois*] *de vocation. Ils eussent pu* [A *peut-être*] *faire de brillants généraux,* [A *des diplomates illustres, ou de brillants courtisans,*] *mais l'aîné de la* [R *famille avait* A *héritait les*

titres et les biens, le second avait] *été nommé colonel à seize* ans. [A *Que faire du troisième. On lui procure une abbaye, avec les avantages et les bénéfices y attenant. S'il y avait plus de trois fils, les autres s'engageaient dans les armées du Roi comme cadets, avec peu de chances d'avancement, où ils épousaient* [R *une* A *l'*]*héritière riche d'un château voisin, que la nature avait particulièrement disgraciée. C'est ainsi que certaines petites bossues purent trouver mari.*] *Autre* temps

[86], p. 599

98 II mœurs. // *Il arriva cependant que les abus furent tels* [A *à Saint-Michel*] *que l'on décida, en* 1622, *de* [R *les*] *faire évaquer <sic> les moines et leur abbé.* [R *J'imagine qu'il y eut là aussi une question de politique, puisqu'on* A *On*] *les remplaça par des religieux réformés* [A *du même ordre.*] *C'était* [R *le renouveau*] *en somme,* [A *l'un des innombrables résultats de*] la restauration de l'Église *catholique,* commencée en Italie, sous [A *le pape*] Adrien VI, [R *nourrie par et qui avait*] à [R *la l'insti*] *la suggestion de certains* ordres *religieux, notamment ceux des Jésuites et des Capucins, et qui fut formellement établie <sic> par le Concile de Trente.* [R *Par la suite* AR *Aussi* A *Par la suite,*] *les Lazaristes et les Sulpiciens aidèrent grandement à ce renouveau. Les personnages illustres qui participèrent à la Réforme ne se comptent pas. On y trouve* les noms les plus *célèbres* de [R *l'É*] l'histoire

[87], p. 606

123 II Il *se mit à rire. « Marthe est normande tout rond, comme vous le savez.* [R *Mais*] [D *elle* S *Elle*] *sait tourner les crêpes de son pays d'une façon délectable. Je ne le lui dis pas trop, vous savez, il ne faut jamais flatter les femmes, elle m'en* [R *donnerait*] *servirait même le vendredi, sans jambon,* [A *naturellement.*] *Et je tiens à mon poisson. » Le lendemain, j'allai* [A *leur*] *faire mes adieux.* [R *à mon départ de Dinard*] *Elle m'embrassa sur les deux joues.* Lui me dit : « *Mais, mais... j'ai* commandé *chez votre éditeur de Paris* deux douzaines *d'exemplaires* de votre livre... *achetés ferme, payés sur l'ongle, sans renvois de dépositaire. » // Je l'assurai tout de suite qu'il n'avait pas conclu* une affaire *magnifique. Je les quittai. Je ne suis jamais retourné à Dinard. C'était l'hiver 1938. Ils m'envoyaient un petit mot, une carte, et je répondais. Puis ce fut la gigantesque bagarre, et* [A *puis*] *1940, et le silence complet. Après les années d'invasion,* [R *et*] *quand la France* [R *eut été*] *fut libérée, je n'ai pas eu le courage de m'informer d'eux. Dinard a moins souffert,* [A *sans doute*] *des bombardements alliés, ou ennemis, que beaucoup d'autres villes côtières* [A *de la région,*] *mais j'avais appris que* [R *le* A *son*] *quartier principal avait été pulvérisé par des bombes américaines, et mon libraire tenait feu et lieu dans ce quartier. Ils ont peut-être sauté, Marthe et lui, avec leurs livres, leurs documents, leurs manuscrits, leur gentillesse, leur bonne humeur,* [A *leur grande affection, leur* [R *poisson*] *crêpe et leur poisson,*] *dans une explosion soudaine. Ou peut-être sont-ils encore, un peu plus vieillis sans doute, à* [R *se*] *disputer* [R *sur* A *en souriant*] *les vertus respectives de la Bretagne ou de la Normandie, je l'ignore. Et je préfère l'ignorer. Pour ne pas être assuré du pire. // Les promenades de Dinard* [R *sont*] *procurent* [R *les plus grandes délices*] *des enchantements* sans cesse *renouvelés. Je les ai toutes parcourues, et quotidiennement, par ce* dernier hiver [R *français* A *de France*] qui *laissait* encore *certains espoirs* de paix

[87], p. 607

161 II Dinard [R *possède des plages*] est [R *ceinturée* A *entourée*] de belles plages [R *dont les plus belles*] *qui vous* [R *donnent* A *laissent*] *le choix entre l'eau mi-salée* [A *que* [R *donne*] *fournit l'estuaire du fleuve La Rance,*] *et l'eau* [R *vraiment*]

totalement salée, donnant sur la pleine mer. Ces plages, – et l'hiver, elles ont le teint [A *plus*] *sombre et leurs vagues crêtées d'écume blanche semblent* [AR *faussement* A *parfois*] *menaçantes – ces plages,* [R *sont*] *on peut les suivre,* [R *en les surplombant,*] *en marchant le long des digues-promenades. Ces promenades font penser, et toutes proportions gardées, à la muraille de Chine. Mais alors que celle-ci défend*[A *-aient*] [R *contre* A *dans le désert*] *le désert, les invasions barbares, sur* [A *une longueur de*] *plus de deux mille milles,* les digues-promenades *de* Dinard, *plus modestes,* nous *offrent* [A *tout simplement*] l'enchantement

[91], p. 631

4 III Nous *sommes en* Bretagne *toujours, et nous n'avançons guère. La Bretagne est vaste sans doute, et fort intéressante, mais la planète Terre est plus vaste encore. Cependant, puisqu'il* [R *se*] *faut se fixer, du moins pour certains moments, il est nécessaire de prendre patience. Je vois ici un*[R *-e*] *petit problème psychologique, sans doute élémentaire,* [A *primaire,*] *que nos psychiatres pourraient résoudre, comme ils disent, en quelques secondes.* [R *II*] *Ce problème consiste en ceci : j'ai fait deux ou trois fois le tour de Bretagne, ce qui prenait naturellement un certain temps matériel, et j'en rapporte, aidé par quelque documentation, les traits essentiels. Cependant, mon souvenir est plus* [R *rapide* A *court*] *que les semaines que j'ai passées en Bretagne, car j'ai passé beaucoup de semaines, de mois et d'années ailleurs, et dans la mémoire, tout cela finit par former comme de petits îlots, qui se calcifient, qui se rétractent, et les événements principaux – il y a toujours,* [A *pour un jeune homme libre,*] *de petits événements principaux dans le plus petit voyage, – ceux qui* [R *l'ont* A *ont*] *vraiment coloré* [A *le voyage,*] *il ne peut pas les raconter à la tribune de* [R *Radio-Canada*] *la radio canadienne, pour des motifs que chacun de vous, mes chers auditeurs, peuvent <sic> soupçonner. Car les choses, ici, dans notre pays, se font, mais ne se disent pas. Je ne discute pas, je constate. Si le péché est pardonné au confessionnal, il ne* [R *le*] *sera jamais sur la place publique, alors qu'une infinité de gens le commettent, qui seront les premiers à jeter la pierre. Tout cela pour dire que les voyages de Bretagne ne sont pas si mélancoliques qu'ils le paraissent, ni si sévères, et que pour un jeune homme, si les flots du cap Fréhel l'impressionnent, et leur magnifique sauvagerie, les yeux* [R *noirs*] *brillants d'une petite Bretonne, au corsage rebondi, à la dent fraîche,* [R *peint*] *et à la lèvre rouge,* [R *peuvent également lui plaire*] *peuvent également l'impressionner, dans un ordre tout à fait différent*[R *, va-t-il sans dire* A *d'idée, si j'ose dire.*] // *Mais voici que mon camarade l'ingénieur polonais et moi nous arrivons à Saint-Brieuc, après avoir fait* [A *parcouru*] *toutes les petites plages de la côte. Trois jours. Une distance infinie.* [A *Mais nous nous arrêtons partout.*] *Il avait le congé de la semaine. J'étais à cette époque le propriétaire d'une petite voiture italienne, une Fiat, qui était de bonne route, elle prenait aussi vivement l'essence,* <fin de III>

[99], p. 683

4 IV *L'île merveilleuse* [A *et*] *légendaire* [R *à plus d'un titre, et*] *posée comme un rubis couronné*[R *-e*] *d'émeraudes,* [R *cernée par* A *sur*] *la mer verte et bleue –* [R *la* A *l'éternelle*] *Mare Nostrum – l'île étonnante a fait beaucoup parler d'elle* [A *dans le monde entier*] *par un petit lieutenant qui s'appelait Napoléon* [R *Bonaparte* A *d'abord Bonaparte, qui devint Napoléon*] *et* [R *par ses vendettas,*] *après avoir mis l'Europe en sang,* [R *enchaîné le* A *fait captif un*] *pape, et bouleversé par son génie* [A *réel,*] *l'ordre du monde.* [R *Je me réserve politi de parler* A *Les génies*] *militaires ou politiques sont dangereux. L'histoire nous l'enseigne. Napoléon, qui conduit pour sa* [R *seule* A *propre*] *gloire – pour la gloire de la France, disait-il – des troupes jusqu'aux steppes glacées de Russie, son* [A *extravagante*] *ambition de parvenu finit par le condamner. Et nulle page*

de son fameux « Mémorial » de l'île Sainte-Hélène ne peut l'absoudre. Trop de sang est versé pour un seul homme. Nous en avons vu la répétition avec Hitler et Mussolini, qui voulaient diriger le monde selon leurs lois. On me disait en Angleterre, où je faisais de fréquents séjours, sans avoir appris correctement l'anglais naturellement, car mes amis anglais parlaient le français [R *aussi bien*] *comme moi, vivant* [A *la moitié de l'an*] *à Paris ou sur la Rivière française, – c'était le temps* [R *de la facilité* A *encore d'un*[R *-e*] *certain équilibre,*] *c'était le temps où votre bonne n'exigeait pas une* [A *voiture*] *Cadillac pour consentir à venir faire votre petit ménage, c'était le temps où vous pouviez tenter de réparer la serrure de votre porte sans devoir pour cela appartenir à l'Union des Serruriers, c'était le temps où l'on pouvait avoir, fallacieusement peut-être, un* [R *petit* A *léger et très* [R *fal*] *fragile*] *sentiment de liberté* – <fin de IV>

[100], p. 695

99 III plus [A *maintenant*] de voyageurs [A *sensibles* [R *au voyage*] *à la magie du voyage.*] [R <illisible> AR *Ce sont* A *Ceux qui voyagent sont des hommes d'affaires,* AR *ou des hystériques*] [R *ou que des hystériques, qui se déplacent par intérêt, ou vanité neurasthénie, ner* <?>, *des vaniteux,*] des [R *gens* A *malades*] *à qui sont imposés le repos,* [R *des vaniteux et*] des snobs, [AR *sans importance,* A *insupportables et sans importance,*] des journalistes [R *et par devoir et* A *en fonction,*] des collégiens [R *idiots et*] américains, des veuves riches, [A *et toujours* R *désemparées* AR *folles plutôt folles,* A *qui ne savent que faire de leur veuvage, qui incluent louer un petit château en Provence, ou un palais à Venise pour une miette quelques dollars de plus. Car les veuves riches ont le dollar peu facile.* <Cette phrase est ajoutée en marge droite, à la verticale.>] [R *les stewards, le capitaine, et moi*] Il

[100], p. 696

112 III moi. *Et voilà. Nous voyageons !* [R *Mais sans rien voir du tout.*] // *Il n'empêche, malgré ces* [R *propos* A *remarques*] *désabusées,* [R *que* A *à propos*] *des voyages, que le* [A *petit*] *voyage de la Corse* [R *vaille* A *vaille (ou vaut)*] *la peine d'être* [R *accompli* A *fait*] [R *Quand il ne se résumerait que* AR *qu'à la visite d'Ajaccio* A *Même s'il se limitait*] *à l'arrivée d'Ajaccio, et à* [R *sa* A *une*] *brève visite. Car* [R *Ajaccio*] *la ville natale de l'un des* [R *plus grands conquérants du monde, de l'un des*] *plus destructeurs,* [A *des plus grouillants*] *et* [R *de ses*] *des plus glorieux,* [A *des plus grands conquérants du monde*] *possède le charme* [R *ancien*] *d'une* [R *ancienne abbaye* A *vieille*] *ville* [R *de pierre*] *paisible, dont les pierres sont dorées par des siècles de soleil, et les quelques* [R *bons morceaux* A *vestiges*] *de remparts crénelés.* <Interruption du manuscrit, qui reprend après la citation de Legros.>

[102], p. 707

15 III mais le pain *rôti,* [A *à mon avis, ne*] remplace [A *pas avec*] [D *désavantageusement* S *avantage*] la brioche. *On ne peut pas tout avoir,* [R *ni* AR *et*] d'un [R *côté ni* A *à la fois et*] *de l'autre.* [R *Pourtant, il me semble* [AR *semble-t-il*] *que... Mais non !*] *C'est le jeu de la médaille.* [A *Il y a l'envers et l'endroit.*] *Pourtant, il me semble* qu[R *-e ce* A *'il*] ne serait pas si difficile. [R *Mais*] *de...* [A *Mais*] *je m'arrête tout de suite,* [R *à la réflexion,* AR *songeant,*] *me rappelant certains compatriotes* [AR *canadiens* A *après trois mois de séjour à Paris,*] *ne jurant que par le café français,* [A *le vin français,*] *la cigarette française, le théâtre français,* [R *la médecine française,*] *la littérature française.* [A *Ils s'étaient même acquis un petit accent français particulièrement sensible dans les D et dans les T... Et comment !*] Je les

[103], p. 720

114 III monde. [A *Les juges d'Ajaccio respirèrent.*] *Les gendarmes avaient* [R *l'ordre*] *reçu l'ordre* [R *de tenter*] *d'aller les arrêter, comme chaque année. C'était devenu* [R *de la* A *une question de*] *routine. Les deux* [R *malfaiteurs* A *malheureux*] *ont pu survivre, ils sont encore là. Et puis,* [A *à la satisfaction de tout le monde,*] *il n'y a pas eu de vendettas. – Ta vendetta, cela appartient surtout* [R *au rom*] *à la littérature, au roman, c'est coloré, c'est... enfin,* [R *du*] *un folklore sur quoi on* [R *met*] *a mis le coup de pouce. // Ma petite remarque fit bondir mon ami. C'est alors qu'après m'avoir traité de triple idiot, de crétin congénital, de littérateur abusif, – aménités* [R *qu'en*] *que dans la période* [R *des deux* A *de l'entre-deux*] *guerres, les amis se* [R *projetaient* A *se*] *distribuaient généreusement, sans penser* [R *à mal* A *plus à mal que cela.*] *Franc*[D *-ois* S *-is*] m'expliqua

BIBLIOGRAPHIE[1]

A – *VISAGES DU MONDE*

I *Manuscrits et dactylographies*

« Causeries radiophoniques 1950-1952 », manuscrit de 87 émissions de « Visages du monde » (ANC, fonds Alain Grandbois, MG31, D42). Dans cette édition, il est identifié par le chiffre II. Ce fonds contient un autre manuscrit : « Quelques aspects de la Chine ».

Une dactylographie de 86 émissions, soit de 1 à 8, 10 à 48, 50 à 70, 72 à 81, 95 et 97 à 103. Dans cette édition, elle est identifiée par le chiffre I^a et constitue le texte de base (BNQ, annexe Marie-Claire Daveluy, rue Sherbrooke ouest, Montréal). Ce fonds contient en outre des brouillons manuscrits pour les émissions 1 à 3, 20, 39 à 48, 50 à 63, 65 à 69, 71 à 80, 82 à 93 et 99 à 104 (identifiés dans cette édition par les chiffres III et IV), ainsi que les manuscrits des appendices I, II et III.

Une dactylographie de 93 émissions, soit 1 à 38, 41, 44 à 46, 51 à 61, 63 à 95 et 97 à 103, provenant de Léopold LeBlanc. Dans cette édition, elle est identifiée par le chiffre I^b et constitue, avec I^a, le texte de base (Centre de documentation des études québécoises (CETUQ), Université de Montréal).

II *Édition*

Visages du monde. Images et souvenirs de l'entre-deux-guerres, Montréal, Hurtubise HMH, « Reconnaissances », 1971, 378 p. Présentation de Léopold LeBlanc, p. 11-16.

Cette édition, préparée par L. LeBlanc, propose un choix de textes tirés de la série radiophonique « Visages du monde » dif-

1. Cette bibliographie ne comprend que les titres se rapportant à *Visages du monde*. Voir aussi la bibliographie générale dans *Poésie II*.

fusée par Radio-Canada du 18 avril 1950 au 2 janvier 1951 et du 19 juin 1951 au 22 septembre 1952. Les textes étaient lus soit par Jacques Auger, soit par Jean-Louis Roux. L'émission était réalisée par Roger de Vaudreuil, occasionnellement remplacé par Bruno Paradis ou Paul-Henri Chagnon.

B – Articles sur *Visages du monde*

ARTHUR, Sheila, « Grandbois – A Classy Vagabond's Look at the World », *The Gazette*, 1er mai 1971, p. 46.

BLAIN, Maurice, « Un grand livre qui se fait », *le Devoir*, 5 janvier 1951, p. 8.

BLAIS, Jacques, « Visages du monde », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. III (*1940-1959*), Montréal, Fides, 1982, p. 1073-1074.

DUHAMEL, Roger, « Voyage et poésie d'Alain Grandbois », *le Droit*, 20 mars 1971, p. 7.

ÉTHIER-BLAIS, Jean, « Visages du monde et visage d'Alain Grandbois », *le Devoir*, 13 février 1971, p. 9.

GODIN, Jean Cléo, « *Visages du monde* : genèse d'une édition », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, nº 8, été-automne 1984, p. 47-56.

GODIN, Jean Cléo, « Notes sur la Chine », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, nº 8, été-automne 1984, p. 57-67.

GODIN, Jean Cléo, « Visages de Paris », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, nº 8, été-automne 1984, p. 69-78.

HUOT, Maurice, « *Visages du monde* », *le Bien public*, 29 janvier 1971, p. 2.

LEDUC, Jean, « *Visages du monde* », *Livres et auteurs québécois*, 1971, p. 198-199.

OUELLETTE, Fernand, « Il est d'étranges destins », *Liberté* 60, nos 9-10, mai-août 1960, p. 148-153. Repris dans le *Fonds Alain Grandbois*, inventaire dressé par Danielle Rompré, préface de Jean-Guy Pilon, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1977, p. 11-17.

PELLETIER, Gérard, « "Visages du monde" à CBF, le mardi, 7h45 p.m. », *le Devoir*, 15 septembre 1951, p. 7.

RICHER, Julia, « Visages du monde », *l'Information médicale et paramédicale*, vol. 23, nº 8, 2 mars 1971, p. 44.

C – OUVRAGES DOCUMENTAIRES

BLASCO-IBÁÑEZ, Vicente, *Chine*, traduit de l'espagnol par Renée Lafont, Paris, Flammarion, 1928, 126 p.

BLASCO-IBÁÑEZ, Vicente, *le Voyage d'un romancier autour du monde*, traduit de l'espagnol par Renée Lafont, Paris, Flammarion, 1928, 3 vol.

BOUILLET, Marie-Nicolas, *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, édition refondue sous la direction de L. R. Gourraigne, Paris, Hachette, 1914.

GOURDON, Henri, *l'Indochine*, Paris, Larousse, « Coloniale », 1931, 222 p.

HOVELAQUE, Émile, *les Peuples d'Extrême-Orient, la Chine*, Paris, Flammarion, 1928, 286 p.

HUC, M., *l'Empire chinois*, Pékin, Imprimerie des Lazaristes, 1926, 512 p.

LEGROS, Jacques, *la Corse*, Paris, Hachette, « Les Guides bleus », 1950, 409 p.

MARQUÈS-RIVIÈRE, Jean, *la Chine dans le monde. La révolution chinoise de 1912 à 1935*, Paris, Payot, 1935, 284 p.

MASPÉRO, Georges, *la Chine*, Paris, Delagrave, 1925, 310 p.

MONMARCHÉ, Georges, *la Bretagne*, Paris, Hachette, « Les Guides bleus », 1953, 592 p.

PERCHERON, Maurice, *Tour d'Asie*, Paris, Denoël et Steele, 1936, 258 p.

RESTARICK, Henry Bond, *Sun Yat Sen, libérateur de la Chine*, Paris, Payot, 1932, 199 p.

SARRAUT, Albert, *Indochine*, documents commentés par Charles Robequin, Paris, Firmin-Didot, 1930, n. p.

SOULIÉ DE MORANT, Georges, *Histoire de la Chine, de l'Antiquité jusqu'en 1929*, Paris, Payot, 1929, 539 p.

THÉRY, René, *l'Indochine française*, Paris, Éditions pittoresques, 1931, 220 p.

VIOLLIS, Andrée, *Changhaï et le destin de la Chine*, Paris, Corrêa, 1933, 259 p.

Page laissée blanche

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Nous excluons les noms de dieux et déesses et les personnages de l'Ancien Testament.

ADRAN (évêque d') : voir Pigneau de Béhaine.
ADRIEN VI : 599.
AGA KHÂN III : 65.
AIGUILLON (duc d') : 580.
ALBANI : 278 et note 8.
ALBE (duchesse d') : 192.
ALESSI (Galeazzo) : 313.
ALEXANDRE LE GRAND : 704.
ALEXANDRE III (pape) : 88.
ALPHONSE XIII : 107, 191 et note 12, 193.
ALPHONSE XII : 190.
ALPHONSE II (duc) : 215.
ALPHONSE VI : 188.
ANG DÜONG (roi) : 171 et note 4.
ANGELICO (Fra) : 213.
ANNE D'AURAY (sainte) : 672.
ARAGON (Louis) : 122.
ARCHIMÈDE : 561.
ARLAND (Marcel) : 62 et note 4.
ASSELIN (Olivar) : 117.
ATTILA : 87, 197.
AUGUSTE (César) : 56, 197, 201, 224.
AUGUSTIN (saint) : 47.
AULU-PLAUTE (consul) : 163 et note 3.
BACH (Jean-Sébastien) : 353, 544.
BAILLE (Charles-Frédéric) : 342 et note 11.
Souvenirs d'Annam : 342 et note 11.
BALYNE (Claudie) : 242 et note 11, 255 et note 15, 594 et note 5.
BALZAC (Honoré de) : 353.
BANKHEAD (Tallulah) : 485.
BAO-DAI (empereur) : 363 et note 6.
BARBE TERTE (Alain) : 643.
BARBEAU (Victor) : 458.
Mesure de notre taille : 458 et note 11.
BARBEROUSSE (Frédéric) : 88, 224 et note 8, 462.
BARBEY D'AUREVILLY (Jules-Amédée) : 106.
BARRÈS (Maurice) : 194 et note 22.
Du sang, de la volupté et de la mort : 194 et note 22.
BARRETT (Elizabeth) : 90 et note 15.
BARRYMORE (Ethel) : 484.

BARTHOLDI (Frédéric Auguste) : 248.
BARTOLINI : 701.
BAUDELAIRE (Charles) : 90, 214, 388.
BAUDOIN Ier (roi de Jérusalem) : 450, 451 et note 11.
BAUDOIN II DU BOURG : 655 et note 4, 657.
BAUDOUIN Ier (Bras de Fer) : 228 et note 7, 231.
BAULU (Roger) : 339 et note 6.
BEAUPRÉ (Édouard) : 131 et note 8, 491 et note 5.
BEAUREGARD (Costa de) : 254 et note 7.
BEETHOVEN (Ludwig van) : 320, 353.
BENNETT (Richard Bedford) : 459.
BENOÎT (saint) : 596.
BENOIT (Pierre) : 100.
BERGSON (Henri) : 40.
BERNANOS (Georges) : 443.
BERNARD (saint) : 655.
BERNHARDT (Sarah) : 279, 738.
BERNIN (le) : 58.
BESNARD (Albert) : 661.
BISMARCK (Otto Eduard Léopold Bismarck-Schönhausen) : 37.
BLANCHOD (Fred) : 177 et note 3.
La Randonnée asiatique : 177 et note 3.
BLASCO IBÁÑEZ (Vicente) : 223 et note 6, 521, 522, 523, 545 et note 5, 555 et note 3, 559.
Terres maudites : 521.
Arènes sanglantes : 521.
Mare nostrum : 521.
Quatre cavaliers de l'Apocalypse : 521.
Le Voyage d'un romancier autour du monde : 521 et note 5, 545 et note 5, 555 et note 3, 559 et note 7.
BLUM (Léon) : 40.
BOCCACE (Giovanni Boccacio, dit) : 36.
BOLEYN (Anne) : 284.
BONAPARTE (Joseph) : 198.
BONAPARTE (Lucien) : 703.
BONAPARTE (Marie-Annonciade-Caroline) : 198.
BONAPARTE (famille) : 702, 714.
BORGO (famille) : 714.
BORIS de Russie (Dimitri Pavlovitch, grand-duc) : 69. 70, 71.
BOSIO (François Joseph) : 701.
BOSSUET (Jacques Bénigne) : 239, 388.
BOTREL (Théodore) : 570, 638, 680.
BOTTICELLI (Sandro di Mariano Filipepi) : 35, 200.
BOUCHARD (Émile « Butch ») : 214 et note 8.
BOUDDHA : 510, 555, 562, 564.
BOUDICCA (reine) : 263 et note 4, 264.
BOUILLET (Marie-Nicolas) : 234 et note 8, 656 et note 6.
Dictionnaire universel d'histoire et de géographie : 234 et note 8, 656 et note 6.
BOURGET (Paul) : 61, 123, 254 et note 11.
Voyageuses : 254 et note 11.
BOUVET DE LOZIER (Jean-Baptiste Charles) : 610, 611 et note 3.
BRADFORD (Dorothy) : 469 et note 3.

BRADFORD (William) : 462, 466, 469, 470.
BRIAND (Aristide) : 720.
BRIEUC (saint) : 618.
BRION (Marcel) : 321 et note 12.
BROGLIE (Marguerite de) : 69 et note 8.
BROUGHAM (Henry Peter) : 66 et note 3.
BROWNING (Robert) : 90 et note 15.
BRUNET (Jacques-Émile) : 276 et note 7, 277, 579, 580.
BUDUC (saint) : 644 et note 6.
BYRON (George Gordon Noel, dit lord) : 85 et note 2.
CADO (saint) : 621.
CALLOT (Jacques) : 300.
CANOVA (Antonio) : 701.
CARAVAGE (Michelangelo Merisi, dit Caravaggio, le) : 314.
CARCO (Francis) : 42 et note 6.
CARLOS (don) : 105 et note 4.
CAROL de Roumanie : 107 et note 9.
CARPEAUX (Jean-Baptiste) : 701.
CARRACHE (famille) : 200.
CARTIER (George-Étienne) : 67 et note 4, 68.
CARTIER (Hortense) : 67 et note 4.
CARTIER (Jacques) : 657, 736.
CARUSO (Enrico) : 278.
CASGRAIN (Thérèse) : 465 et note 10.
CASSEVILLE (Henry) : 82 et note 7.
Pékin ville éternelle : 82, note 7.
CAUDILLO : voir Francisco Franco.
CAULFIELD (Edward) : 509 et note 9.
CEDRIC (Edward) : 485.
CELLINI (Benvenuto) : 81.
CENDRARS (Blaise) : 384 et note 9.
Têtes brûlées : 384 et note 9.
CERVANTÈS (Miguel de) : 353.
CÉSAR (Jules) : 42, 704.
Commentaires : 42 et note 5.
CHADOURNE (Marc) : 125, 384 et note 8.
Vasco : 384 et note 8.
CHAMPLAIN (Samuel de) : 462, 637.
CHANG TSO-LIN : 117, 118 et note 5, 119.
CHANTAL (Suzanne) : 229 et note 10.
Le Benelux Belgique Nederland Luxembourg : 229 et note 10.
CHARLES LE CHAUVE : 228.
CHARLES IX : 215.
CHARLES Ier d'Anjou : 213 et note 5.
CHARLES VII : 101.
CHARLES D'ORLÉANS : 284.
CHARLES QUINT : 189, 190, 317, 592.
CHATEAUBRIAND (comtesse de) : 613.
CHATEAUBRIAND (François René, vicomte de) : 365 et note 7, 591, 613.
Atala : 365 et note 7.
CHÂTILLON (M. de) : 736.
CHESTERTON (Gilbert Keith) : 553.
CHEVALIER (Maurice) : 310.
CHEVALIER (Willie) : 698 et note 7.
CHEVRILLON (André) : 517, 518.

Sanctuaires et paysages d'Asie : 517 et note 2.
CHOQUETTE (Robert) : 228.
Élise Velder : 228, note 6.
Métropole : 228, note 6.
CHRIST : voir Jésus-Christ.
CHURCHILL (Winston) : 37, 548, 572, 721.
CIMABUE (Cenni di Pepi, dit) : 321.
CLAIR (saint) : 584.
CLAUDEL (Paul) : 40, 125, 565 et note 7, 589.
Un poète regarde la Croix : 565 et note 6.
CLÉMENT VIII (pape) : 216.
CLÉOPÂTRE : 702.
CLOUET (François) : 189.
COCTEAU (Jean) : 572.
COLAROSSI (Filippo) : 441 et note 6.
COLBERT (Claudette) : 594.
COLETTE (Sidonie Gabrielle) : 63.
COLOMB (Christophe) : 68, 196, 309, 310, 311, 424, 482.
COMNÈNE (Manuel) : 88 et note 12.
CONFUCIUS : 73.
CONSTABLE (John) : 287.
CONSTANTIN Ier le Grand : 58, 450.
CORENTIN (saint) : 678.
CORNEILLE (Pierre) : 388.
CORTEZ (Fernand) : 465, 636.
COURBET (Gustave) : 661.
COWARD (Noël) : 484.
DANDOLO (Andrea) : 305, 306.
DANDOLO (Enrico) : 88, 305.
DANDOLO (dynastie) : 89 et note 13.
DANTE ALIGHIERI : 36, 185, 214, 353, 625.
La Divine comédie : 36
Enfer : 185, 214.
DAUPHIN ROYAL : voir François II.
DEBUSSY (Claude) : 353.
DEL SARTO (Andrea) : 321.
DELACROIX (Eugène) : 661.
DELARUE-MARDRUS (Lucie) : 604 et note 3.
DÉMOSTHÈNE : 711.
DÉNIKINE (Anton Ivanovitch) : 31.
DENIS (Maurice) : 661.
DERAIN (André) : 300, 442.
DESBAILLETS (Jacques) : 349 et note 7.
DESPREZ (Jean, pseud. de Laurette Larocque-Auger) : 484 et note 10.
La Cathédrale : 484 et note 10.
DIETRICH (Marlène) : 485.
DISNEY (Walt) : 357.
DOMINIQUIN (Domenico Zampieri, le) : 199.
DONATELLO (Donato di Niccolo' di Betto Bardi, dit) : 35.
DORGELÈS (Roland) : 42 et note 6, 329 et note 2.
Sur la route mandarine : 329, note 2.
DORIA (Andrea) : 305, 314.
DORIA (Lamba) : 305, 306.
DORIA (Octave) : 306.
DOS PASSOS (John) : 504.
DOSTOÏEVSKI (Fiodor Mikhaïlovitch) : 112 et note 7.
DROUIN (Gabriel) : 346 et note 4.
DUFY (Raoul) : 287, 442.
DUGAS (Marcel) : 443.
DU GUESCLIN (Bertrand) : 637.

DUHAMEL (Georges) : 254 et note 12.
DUHAMEL (Gilles) : 337 et note 5.
DUHAMEL (Roger) : 431.
DUMAS (Alexandre) : 135, 479.
DUNOYER DE SEGONZAC (André) : 300.
DUPLEIX (Joseph François) : 611 et note 4.
DUPLESSIS (Maurice Le Noblet) : 548.
DUQUET (Georges) : 634 et note 4.
DÜRER (Albrecht) : 314.
DUSE (Eleonora) : 738 et note 2.
ÉDOUARD III : 673.
ÉDOUARD IV : 284 et note 4.
ÉDOUARD V : 284 et note 4.
EIFFEL (Gustave) : 496.
EINSTEIN (Albert) : 454.
ELBEUF (prince d') : 209.
ELIOT (Thomas Stearns) : 214.
ÉLISABETH Ire d'Angleterre : 215, 290.
EMMANUEL (Pierre) : 589 et note 2.
Babel : 589.
EMPÉDOCLE : 207 et note 4.
ÉRISPOÉ (roi) : 584.
ESTE (cardinal d') : 215.
EUGÉNIE (Eugénie de Montijo, impératrice) : 105, 106, 171, 228.
FARGUE (Léon-Paul) : 42 et note 6.
FARRÈRE (Claude) : 125.
FARRAR (Géraldine) : 278.
FAVORY (André) : 219 et note 4, 220, 300 et note 12, 624 et note 2, 625.
FERDINAND Ier de Bourbon : 213 et note 6.
FERDINAND le Catholique : 189, 310, 312.
FERRARE (duc de) : 215.
FESCH (Joseph) : 703.
FISHER (saint John) : 284.
FLAUBERT (Gustave) : 195 et note 2.
Correspondance : 195 et note 2.
FOUQUET (Nicolas) : 69.
FRANCE (Anatole) : 70 et note 10.
FRANCO (Francisco) : 193 et note 21, 459.
FRANCO (Ramon) : 193 et note 20.
FRANÇOIS DE SALES (saint) : 599.
FRANÇOIS XAVIER (saint) : 147, 324.
FRANÇOIS Ier : 189 et note 5, 317.
FRANÇOIS II : 660.
GABLE (Clark) : 250.
GADDI (Taddeo) : 320.
GAINSBOROUGH (Thomas) : 287
GALILÉE (Galileo Galilei, dit) : 319.
GALLES (prince de) : 69, 107.
GALSWORTHY (John) : 484.
GARBO (Greta) : 290.
GARDEN (Mary) : 278.
GARIBALDI (Giuseppe) : 198 et note 10.
GARNEAU (René) : 42.
Figures de Paris : 42, note 7.
GAUGUIN (Paul) : 45, 287, 680.
GAUTIER (Théophile) : 90 et note 14.
GÉLINAS (Gratien) : 479.
Tit-Coq : 479 et note 3.
GENGIS KHÂN : 135, 704.
GEORGE (Yvonne) : 488 et note 2.

GÉRARD (François) : 701.
GIA LONG : voir Nguyên Anh.
GIDE (André) : 40, 125, 425, 443.
GIOTTO di Bondone : 35, 320.
GIRODET (Anne Louis Girodet de Roucy) : 701.
GIROUX (André) : 274 et note 2.
Au-delà des visages : 274 et note 2.
GLADSTONE (William Ewart) : 37.
GOETHE (Johann Wolfgang von) : 287, 353.
Faust : 287.
GOSNOLD (Bartholomew) : 462, 464.
GOUIN (Paul) : 297 et note 5, 383, 592 et note 4.
GOURDON (Henri) : 149 et note 8, 325, 346 et note 5, 379.
L'Indochine : 149 et note 8, 325, 346 et note 5, 379 et note 6.
GOYA (Francisco de) : 103, 192, 287, 413, 575.
GRADLON (roi) : 678 et note 3, 679.
GRANDBOIS (Alain) : 82 et note 10, 305 et note 7, 479, 505, 515, 605.
Les Îles de la nuit : 479 et note 4.
Né à Québec : 505 et note 5, 605.
Avant le chaos : 505 et note 5.
Les Voyages de Marco Polo : 305 et note 7, 515 et note 5.
GRANDBOIS (Joseph-Émery) : 95 et note 4, 234 et note 7.
GRANDBOIS (Michel-Adolphe) : 250 et note 3.
GRECO (Domenikos Theotokopoulos, dit le) : 103, 191 et note 14.
GRÉGOIRE XIII : 455.
GREY (Jane) : 284.
GROUSSET (René) : 168 et note 4.
GUIDOTTI (Paolo) : 320 et note 10.
GUILLAUME Ier (dit Guillaume le Conquérant) : 264, 284.
GUILLAUME (saint) : 635, 637.
GUTENBERG (Johannes Gensfleisch, dit) : 345.
GUYOMARC'H (baron) : 660.
HAILÉ SÉLASSIÉ Ier : 419.
HALS (Franz) : 103.
HANSEN (Gerhard Armaner) : 410.
HAYES (Helen) : 485.
HÉLÈNE (sainte) : 450.
HÉMON (Louis) : 673.
Maria Chapdelaine : 673.
HENRI VIII : 284.
HENRI IV : 216, 299.
HENRI le Navigateur : 50 et note 5, 506.
HENRY (Claudie) : voir Balyne.
HEREDIA (José Maria de) : 45.
HÉROUARD (Ch.) : 301 et note 16.
Le Petit Savoyard : 301 et note 16.
HERRIOT (Édouard) : 40.
HITLER (Adolf) : 115, 459, 721.
HOLBEIN (Hans) : 189 et note 7.
HOMÈRE : 32, 196, 197, 201.
HOPKINS (Oceanus) : 464, 469.
HOPKINS (Steven) : 464.
HORACE : 197.
HOWARD (Catherine) : 284.
HUDSON (Henry) : 462 et note 3.
HUGO (Victor) : 214,353, 388.
HUXLEY (Aldous) : 553.

IBSEN (Henrik) : 509.
INGRES (Jean Auguste Dominique) : 661.
IRVING (Washington) : 311 et note 4.
A History of the Life of Christopher Columbus : 311 et note 4.
ISABELLE D'AUTRICHE : 102.
ISABELLE la Catholique : 189, 256, 310, 312, 657.
JACQUES Ier : 465.
JANVIER (saint) : 199.
JAQUET (J.) : 301 et note 16.
Le Petit Savoyard : 301 et note 16.
JEAN IV : 673.
JEAN DE LA CROIX (saint) : 599.
JEAN LE BON : 284.
JEAN du Portugal (Jean Ier le Grand) : 50 et note 4.
JEANNE D'ARC : 101.
JEANNE DE CHANTAL (sainte) : 599.
JÉRÔME (saint) : 47.
JÉSUS-CHRIST : 55, 72, 97, 107, 231, 239, 271, 321, 445, 446, 448, 449, 450, 511.
JOACHIM (roi) : voir Joachim Murat.
JONES (capitaine du Mayflower) : 466.
JULES II : 58.
JUSTINIEN Ier : 450.
JUVÉNAL : 704.
KERBACH : 739.
KING (William Lyon Mackenzie) : 37, 459.
KIPLING (Rudyard) : 337, 433 et note 7, 565.
The Ballad of East and West : 337 et note 4, 565 et note 5.
Simples contes des collines : 433 et note 7.
KISLING (Moïse) : 141, 442.
KOUSMINSKY (Tatiana) : 31 et note 9.
LAFLEUR (Benoît) : 505 et note 3.
LA FONTAINE (Jean de) : 37.
LAJEUNESSE (Emma) : voir Albani.
LAMARTINE (Alphonse de) : 254 et note 9.
Souvenirs et portraits : 254 et note 9.
LA PALME (Robert) : 221 et note 7.
LARGUIER (Léo) : 42 et note 6.
LA ROCHEFOUCAULD (François, duc de) : 704.
LA RONCIÈRE (Charles de) : 96 et note 7.
Histoire de la découverte de la terre : 96 et note 7.
LAUGHTON (Charles) : 485.
LAURENT (saint) : 189 et note 10.
LAURIER (Wilfrid) : 277, 580 et note 3.
LAVEDAN (Henri) : 349 et note 7.
LAWRENCE (Gertrude) : 485 et note 11.
LAWRENCE (Thomas Edward, dit Lawrence d'Arabie) : 421.
LE BRAZ (Anatole) : 604 et note 3, 615 et note 7, 650, 681 et note 9.
Introduction au Guide bleu Bretagne : 615 et note 7, 650 et note 9, 681 et note 9.
La Légende de la mort chez les Bretons armoricains : 650 et note 7.
LEFRANÇOIS (Philippe) : 57.
À Rome sur l'aile du temps : 57 et note 4.
LEGROS (Jacques) : 696 et note 3, 721 et note 7.

Guide bleu la Corse : 696 et note 3, 721 et note 7.
LEMORDANT (Jean-Julien) : 678 et note 4.
LÉNINE (Vladimir Illitch Oulianov, dit) : 37.
LÉONARD DE VINCI : 35, 625.
LÉONORA (princesse) : 215.
LESSEPS (Ferdinand Marie, vicomte de) : 418, 419.
LEWIS (John Llewellyn) : 571 et note 6.
LEWIS (Sinclair) : 530 et note 6, 553.
Dodsworth : 530 et note 6.
LILLIE (Béatrice Gladys) : 69 et note 9, 485.
LONGFELLOW (Henry Wadsworth) : 454, 456 et note 7, 464 et note 6.
Hyperion and Kavanagh : 454 et note 4.
The Courtship of Miles Standish : 464 et note 6.
LORENZETTI (Pietro) : 320 et note 8.
LOTHAIRE Ier : 298 et note 8.
LOTI (Pierre) : 161 et note 4, 163, 457, 638 et note 2.
Un pèlerin à Angkor : 161 et note 4.
Pêcheur d'Islande : 638 et note 2.
LOUIS (saint) : 229, 596, 597, 598.
LOUIS IX : voir Louis (saint).
LOUIS XI : 598.
LOUIS XIII : 299.
LOUIS XIV : 69, 112 et note 9, 197, 299.
LOUIS XVI : 149, 325, 362, 657.
LOUIS XVII : 657.
LOUIS-NAPOLÉON (prince) : 106.
LUCRÈCE : 56.
LUCULLUS : 204.
LUINI (Bernadino) : 200.
LUNT (les) : 485.
LYAUTEY (Louis Hubert Gonzalve) : 365 et note 9, 417.
LYTTON (Edward George BULWER) : 210 et note 10.
Les Derniers jours de Pompéi : 210 et note 10.
MACHIAVEL (Nicolas) : 37.
MAC ORLAN (Pierre) : 42 et note 6.
MAHOMET (prophète) : 240.
MALLARMÉ (Stéphane) : 388.
MALO (saint) : 736.
MALRAUX (André) : 443, 553.
MANDCHOUS (dynastie des) : 125.
MANDEVILLE (Jean de) : 309 et note 3.
MANET (Édouard) : 287, 300 et note 13.
MANUEL II du Portugal : 107.
MARC AURÈLE : 704.
MARCH (Frederic) : 485.
MARGUERITE (sainte) : 576.
MARIE STUART : 215, 660.
MARIE TUDOR : 189, 190.
MARIE-ANTOINETTE : 607 et note 4, 657.
MARIE-CHRISTINE (reine) : 190.
MARIE-THÉRÈSE d'Autriche : 112.
MARQUET (Jean) : 334 et note 5.
Lectures littéraires sur l'Indochine : 334 et note 5.
MATTHIEU (saint) : 203 et note 6.
Évangile : 203 et note 6.
MATISSE (Henri) : 40, 45, 287, 572.

MAUGHAM (Somerset) : 511, 573 et note 7.
Rain : 511 et note 3.
MAUPASSANT (Guy de) : 600.
Notre cœur : 600 et note 3.
MAURIAC (François) : 443.
McADAM (John Lousoc) : 497 et note 2.
McNAUGHTON (Andrew George) : 115 et note 2.
MÉDICIS (Catherine de) : 215, 256.
MÉDICIS (famille) : 58.
MÉDICIS (Cosme de) : 35.
MENJOU (Adolphe) : 71.
MICHEL (saint) : 598.
MICHEL-ANGE : 35, 59, 191.
MICHIEL (Domenico) : 88 et note 7.
MING (dynastie) : 84, 131, 135.
MINH-MANG (empereur) : 364, 365.
MISTINGUETT (Jeanne Bourgeois, dite) : 40, 290.
MISTRAL (Frédéric) : 254 et note 10.
MODIGLIANI (Amedeo) : 442.
MOLIÈRE (Jean-Baptiste Poquelin, dit) : 484.
MONET (Claude) : 287.
MONFREID (Henry de) : 384 et note 10.
MONNIER (Marcel) : 354 et note 3, 356.
Le Tour d'Asie : 354 et note 3.
MONTAIGNE (Michel Eyquem de) : 518.
MONTESQUIEU (Charles de Secondat, baron de) : 708.
MORAND (Paul) : 165 et note 2, 246 et note 4, 292 et note 3, 384 et note 9.
New York : 246 et note 4.
Londres : 292 et note 3.
Rien que la terre : 384 et note 9.
MORE (Thomas) : 284.
MORGAN (pirate) : 714.
MORIN (Édouard) : 634 et note 5.
MORIN (Norbert) : 69, 71.
MORISSET (Gérard) : 481 et note 6.
MOURT (pseud. de George Morton) : 464 et note 7.
Mourt's Relation : 464 et note 7.
MOZART (Wolfgang Amadeus) : 272 et note 2, 287, 353, 491, 576.
MURAT (Joachim) : 198 et note 9.
MURILLO (Bartolomé Estebán) : 192, 314.
MUSSET (Alfred de) : 85 et note 2, 484, 655 et note 3.
Comédies et proverbes : 655 et note 3.
MUSSOLINI (Benito) : 115, 199, 328 et note 4, 459, 689, 721.
NAM YUÉ (général) : 327.
NAPOLÉON Ier (Napoléon Bonaparte) : 71, 89, 101, 198, 274 et note 4, 657, 685, 689, 697, 698, 701, 702, 703 et note 5, 704, 715.
Virilités : 704 et note 6.
NAPOLÉON III (Charles Louis Napoléon Bonaparte) : 105, 171.
NÉGUS : voir Hailé Sélassié.
NELSON (Horatio) : 286, 290, 611.
NÉRON : 56, 303.
NEWTON (Isaac) : 310.
NGUYÊN ANH (roi de Cochinchine) : 148 150 et note 20, 325, 358, 361, 362, 363, 364, 368.

NICOLAS II Alexandrovitch : 30.
NOMINOÉ (roi) : 647 et note 2.
NORDEN (Hermann) : 395 et note 9.
A Wanderer in Indo-China : 395 et note 9.
NORMAND (Jacques) : 349 et note 7.
NORODOM (roi) : 171, 172, 177, 179.
NU CHEN (dynastie) : 135.
OGRIZEK (Françoise) : 276 et note 5, 279 et note 10.
La Grande-Bretagne : 276 et note 5, 279 et note 10.
OLIGNY (Odette) : 384 et note 7.
O'NEILL (Eugene) : 484, 504, 509.
ORCAGNA (Andrea di Cione Arcangelo, dit) : 320.
OSUNA (Duc d') : 103.
OVIDE : 197.
PAOLI (Pasquale) : 685, 688, 689 et note 7, 702, 714.
PARIZEAU (Marcel) : 443.
PARTHÉNOPE : 196 et note 4.
PASCAL (Blaise) : 244 et note 3, 363 et note 5, 424.
Pensées : 363 et note 5.
PASQUIER (Pierre) : 380 et note 9.
PATTI (Adelina) : 278.
PAYNS (Hughes de) : 654, 655, 657.
PELLAN (Alfred) : 221 et note 7, 442 et note 7.
PENHOËT (Jean de) : 667 et note 4.
PERALDI (famille) : 714.
PERCHERON (Maurice) : 138 et note 6.
Tour d'Asie : 138 et note 6.
PERÓN (Juan Domingo) : 583 et note 2.
PHILIPPE NERI (saint) : 599.
PHILIPPE II AUGUSTE : 596 et note 2.
PHILIPPE II : 189, 190.
PICASSO (Pablo) : 40, 192 et note 17, 287, 353, 442, 572.
PIE XI : 59.
PIERRE (saint) : 59.
PIGNEAU DE BÉHAINE : 148 et notes 6 et 7, 150, 325, 362, 363.
PINCAS (Julius, dit Jules Pascin) : 442 et note 8.
PISANO (Giovanni) : 320.
PISSARRO (Camille) : 287.
PIZARRE (Francisco) : 636.
POCQUET DU HAUT-JUSSÉ (B.-A.) : 618 et note 4.
Histoire sommaire de la Bretagne : 618 et note 4.
POITIERS (Diane de) : 215.
POL (saint) : 670.
POLLION : 204.
POLO (Marco) : 142 et note 4, 147, 258, 259, 305, 307, 308, 309, 324, 424, 515, 657.
Livre de Marco Polo : 142 et note 4.
La description du monde : 258 et note 2.
PONCHON (Raoul) : 629 et note 8.
PONSON DU TERRAIL (Pierre Alexis, vicomte) : 476 et note 7.
PORTO-RICHE (Georges de) : 349 et note 7.
POUDRIER (Séraphin) : 341 et note 8.
POULARD (famille) : 593, 594.

POULARD (veuve) : 593, 594.
POUSSIN (Nicolas) : 103.
POUTRINCOURT (Jean Biencourt de) : 462 et note 2.
PRIMO DE RIVERA (Miguel) : 193 et note 18.
PSICHARI (Ernest) : 649.
PSICHARI (Michel) : 649.
P'U YI (empereur) : 129.
PYTHAGORE : 454 et note 3.
QUILICI (François) : 709 et note 3.
QUIRINO (capitaine vénitien) : 306.
RABELAIS (François) : 700.
RACINE (Jean) : 386, 518, 576.
Athalie : 386 et note 12, 576 et note 2.
RALEIGH (Walter) : 284.
RAMIRE II : P. 188.
RAPHAËL (Raffaello Sanzio, dit) : 35, 58-59, 191, 200, 287, 353, 479, 625.
RASPOUTINE (Grigori Iefimovitch Novykh, dit) : 70.
READ (Louise) : 106 et note 7.
REMBRANDT : 102, 287, 353, 625.
RÉMUS : 56.
RENAN (Ernest) : 388, 649.
RENOIR (Pierre Auguste) : 287, 300, 624.
REYNOLDS (Joshua) : 287.
RHODES (Alexandre de) : 148, 324.
RIBERA (José de) : 191, 200.
RICHARD I^er^ (duc de Normandie) : 596.
RICHARD I^er^ Cœur de Lion : 462.
RICHARD III : 284 et note 4.
RICHARD D'YORK : 284 et note 4.
RICHARD (Maurice) : 215 et note 8.
RICHELIEU (Armand Jean du Plessis, cardinal, duc de) : 587 et note 5, 673.
RICHEPIN (Jean) : 629.
La Chanson des gueux : 629 et note 7.
RIEUX (Jean de) : 576, 577, 579.
RIMBAUD (Arthur) : 287.
RINGUET (Philippe Panneton, dit) : 666.
RIVAROL (Antoine, dit le comte de) : 385 et note 11, 440, 709.
ROCKEFELLER (famille) : 627.
RODES (Jean) : 120 et note 7.
À travers la Chine actuelle : 120 et note 7.
ROHAN (famille de) : 672.
ROMAINS (Jules) : 42 et note 6.
ROMNEY (George) : 287.
ROMULUS : 56.
RONSARD (Pierre de) : 183, 215.
ROOSEVELT (Franklin Delano) : 37, 459, 720.
ROSSI (Tino) : 223.
ROSTAND (Edmond) : 113.
ROTHSCHILD (famille) : 627.
ROUAULT (Georges) : 40.
ROUSSEAU (Arthur) : 48 et note 3.
ROUSSEAU (Jacques) : 534 et note 4.
ROUSSEAU (Jean-Jacques) : 388, 595.
ROUSSEAU (Louis) : 202 et note 5.
ROUX (Jean-Louis) : 484, 572.
ROYAL (Roy) : 443.
RUBENS (Pierre Paul) : 103, 189 et note 9, 314, 624, 625.

RUSTICIEN DE PISE : 307.
SABOURAUD (Raimond) : 128 et note 4.
SAINT-LAURENT (Louis-Stephen) : 548.
SALVIANI : 220 et note 6.
SAND (Aurore Dupin, dite George) : 85 et note 2.
SAROYAN (William) : 484.
SARRAUT (Albert) : 434 et note 9, 435.
Indochine : 434 et note 9, 435.
SAVIGNON (André) : 675.
Les filles de la pluie : 675 et note 8.
SAVOIE (maison de) : 199 et note 12.
SEGONZAC : voir Dunoyer de Segonzac.
SEGUIN (Fernand) : 538 et note 8.
SÉVIGNÉ (Marie de Rabutin-Chantal, marquise de) : 505 et note 4.
Correspondance : 505 et note 4.
SHAKESPEARE (William) : 71, 214, 284, 353, 484, 518.
SHAW (George Bernard) : 71 et note 14, 420 et note 6, 484, 493, 509.
Don Juan in Hell : 420 et note 6.
SHELLEY (Percy Bysshe) : 321.
SIEGFRIED (André) : 439.
SIENKIEWICZ (Henryk) : 658.
Quo Vadis : 658.
SISLEY (Alfred) : 287.
SISOWATH (roi) : 394 et note 7.
SISOWATH MONIVONG (roi) : 179, 394 et note 7.
SMITH (John) : 463 et note 4.
SOLIDOR (Suzy, pseud. de Suzanne Rocher) : 489 et note 3, 613 et note 5.
SOREL (Cécile) : 40, 738.
STALINE (Joseph) : 37, 132, 133, 197, 368, 497, 677.
STANDISH (Miles) : 462, 464 et note 6, 466, 467.
STANWICK (Barbara) : 485.
STENDHAL (Henri Beyle, dit) : 698.
La Chartreuse de Parme : 698.
Le Rouge et le Noir : 698.
STRAUSS (Johann, père) : 519.
SUÉTONE : 614 et note 6.
SUN YAT-SEN : 119 et note 6, 135.
SURCOUF (Robert) : 372.
TACITE : 56, 224 et note 9, 225.
Annales : 56 et note 3, 224 et note 9.
TAINE (Hippolyte) : 388.
TALLEYRAND (Charles Maurice de Talleyrand-Périgord) : 37.
TANAKA (général) : 136 et note 5, 137.
TARQUIN le Superbe : 56.
TASSE (Torquato Tasso, le) : 214 et note 7, 215, 216.
Jérusalem délivrée : 214 et note 7.
Aminta : 215.
TÉNIERS (David) : 103.
THARAUD (frères) : 604 et note 3.
THÉGONNEC (saint) : 671.
THÉRÈSE D'AVILA (sainte) : 599.
THIEDBERGE (reine) : 298.
THOMAS (saint); 47.
THOMSON (M.) : 172 et note 7.
TIANN-SI (empereur) : 368.
TIBÈRE : 224, 225.
TINTORET (Jacopo di Robusti, dit il Tintoretto, le) : 90, 314.

TITE-LIVE : 197.
TITIEN (Tiziano Vecellio, dit) : 90, 189, 191 et note 15, 314.
TOLSTOÏ (Léon) : 31, 353.
TORQUEMADA (Tomás de) : 242.
TOTILA (roi des Ostrogoths) : 197.
TOULET (Paul-Jean) : 109 et note 3.
TOU LI-SAN : 118.
TRUMAN (Harry S.) : 241 et note 8, 368, 478, 497, 721 et note 6.
TSEU-HI (impératrice) : 82 et note 9, 129 et note 5.
TS'ING (dynastie) : 130.
TU DUC (empereur) : 368.
TUGDUAL (saint) : 646.
TURNER (John) : 462.
TURNER (Joseph Mallord William) : 287.
ULYSSE : 196, 643.
VALÉRY (Paul) : 65, 125, 186 et note 6, 230 et note 17, 316 et note 2, 425, 443, 518, 648.
La Crise de l'esprit : 186 et note 6, 230 et note 17.
« Le cimetière marin » : 316 et note 2.
VAN DYCK (Antoine) : 102, 189 et note 8, 314.
VAN DONGEN (Cornelis T. M., dit Kees) : 69, 70, 493 et note 6.
VAN GOGH (Vincent) : 45.
VATEL : 580.
VAUBAN (Sébastien le Prestre de) : 72, 242, 255 et note 16, 460, 673.
VÉLASQUEZ (Diego) : 191, 287.
VERCEL (Roger) : 604 et note 3.
VERLAINE (Paul) : 456 et note 8.
VERNE (Jules) : 513.
VERNET (Horace) : 701.
VERNEUIL (Louis) : 279 et note 9.
VÉRONÈSE (Paolo Caliari, dit Paolo Veronese) : 90, 103.
VICTORIA (reine) : 68, 106, 134, 601.
VINCENT DE PAUL (saint) : 599.
VIRGILE : 197, 201, 204.
VOGÜÉ (Eugène Melchior, vicomte de) : 255.
Jean d'Agrève : 254, 255 et note 13.
VOLTAIRE (François Marie Arouet, dit) : 113, 114 et note 11.
VOLTERRA (Daniele Ricciarelli, dit Daniele da) : 320 et note 9.
VOTHA (prince) : 172.
WAGNER (Richard) : 353.
WAQUET (Henri) : 661 et note 3.
La Terre et la race : 661 et note 3.
WARREN (Richard) : 462.
WASHINGTON (George) : 490.
WHITE (Peregrine) : 469.
WHITE (William) : 469.
WINDSOR (duchesse de) : 572.
WINDSOR (duc de) : 107, 572.
WREN (Christopher) : 292.
YOUSSOUPOFF (Félix) : 70 et note 11.
YVY (saint) : 643.

Page laissée blanche

INDEX DES PRINCIPAUX NOMS GÉOGRAPHIQUES :
MERS, PAYS, PEUPLES ET VILLES

Nous ne retenons que les mentions les plus fréquentes ou significatives.

ADRIATIQUE (mer) : 47, 87 et note 6, 89, 260, 305, 306, 374, 402, 566, 628, 694.

AJACCIO : 692, **693-705**, 711, 717, 720, 726.

ALLEMAGNE, ALLEMANDS : 37, 189, 198, 227, 229, 247, 339, 420421, 430, 475, 526, 564, 583, 620-621, 626.

ALONG (baie d') : **433-435**, 623.

AMALFI : **218-221**.

AMÉRICAINS : 86, 167, 169, 193, 400, 458, 490, 497, 526-530, 601-602, 653, 730.

AMÉRIQUE (continent américain) : 91, 102, 165, 167, 190, 196, 246, 310-311, 371, 398, 463, 465, 500, 535, 547, 668, 678, 707.

ANGKOR-VAT, ANGKOR-THOM : 170, 182, **185-187**.

ANGLAIS, ANGLETERRE : 50, 61, 66, 77, 101, 147, 190, 247, 276, 279, 286-287, 289-291, 324, 367, 369, 372, 400, 459, 463, 471, 480, 525, 526, 543, 567, 578, 591, 593, 597, 601, 618, 637, 647, 660, 665, 667, 673, 730, 734.

ANNAM (voir aussi Cambodge, Cochinchine, Indochine) : **144, 150, 324-343**, 378.

ANNAMITES : **326-327**.

ANNECY : **294-301**.

ASIE (voir Extrême-Orient) : 57, 82, 116, 124, 130, 134, 136, 151, 160, 168, 170, 172, 173, 177, 283, 327, 332, 338-339, 351, 359, 369, 370, 374, 380, 386, 390, 403, 412, 419, 429, 431, 525, 530, 532, 550, 556-557, 564-565, 666.

ATLANTIQUE (océan) : 248, 374, 419, 457, 475, 676, 733.

BASQUE (Pays) : **98-114**, 216, 303, 430.

BAULE (LA) : **570-580**.

BAYONNE : **101-103**.

BELGES, BELGIQUE : 80, 234-235, 553.

BETHLÉEM : 97, 239, **445-452**.

BIARRITZ : 86, 99, **104-108**, 568.

BREST : 660, 671-673.

BRETAGNE, BRETONS : 46, 241, 295, 382, 430, 570, 574, 580, 582, 585-586, 603-606, **609-682**, 693, 715.

BRUGES : 80, **227-232**, 344.

BRUXELLES : **233-237**, 695.

BYZANCE : 88, 258, 506.

CALCUTTA : voir Indc.

CALVI : 692, **724-727.**

CAMBODGE, CAMBODGIENS : 144, **159-187**, 326, 393-394, 429, 564.

CANADA, CANADIENS : 114, 193, 202, 214-215, 241, 244, 247-248, 341, 372-373, 384, 395, 401, 408, 430, 433, 459, 463, 482, 519, 533, 547, 583, 588, 604, 605, 653, 667, 668, 683, 695, 725, 730, 734, 735, 736.

CANNES : **64-69**, 110-111, 527, 568.

CANTON : **50-51**, 125, 137, 156, 313, 327, 338, 341, 346, 433.

CAP COD : **461-509.**

CAPRI : 32, **222-226**, 693.

CEYLAN : 160, **510-565**.

CHINE (voir aussi Mandchourie) : 75, 170, 309-310, 370, 406, 420-422, 424-425, 430, 515, 538, 583, 657, 733.

CHINOIS : 28, 51-53, 165, 169, 174, 326-327, 360, 369, 382, 397-399, 415, 426, 455, 730.

CH'UNG-CH'ING : 86, 137, 240-241, 394, 415, 459.

COCHINCHINE (voir aussi Annam, Cambodge, Indochine) : **140-158**, 379.

COLOMBO : **511, 514-516, 519-523**, 528, 529, 534-538, 555, 556.

CONSTANTINOPLE (voir aussi Byzance) : 31, 39, 89, 205, 228, 258, 506.

CORÉE : 136, 137, 500, 733.

CORSE : **683-732.**

COTE D'AZUR : **60-72**, 202, 315, 430, 440, 486-487, 528, 570, 686.

DALAT : **152, 329-333.**

DINARD : 594, **601-608**, 734.

DJIBOUTI : 39, 240, 419, 511, 513, 686.

ÉGYPTE : 32, 75, 338, 342, 514, 588, 627.

ESPAGNE : 105, 108, 111, 113, 114, 116, 188-190, 193, 241, 247, 309, 403, 430, 459, 526, 575, 667, 695.

ÉTATS-UNIS (voir aussi Américains) : 27, 155, 160, 166, 198, 241, 272, 447, 482, 583, 668, 692, 735.

EUROPE : 33, 50, 56, 62, 87, 91, 99, 101, 106-107, 136, 165, 192, 197-198, 207, 227, 229, 231, 233, 234, 235, 237, 276, 328, 332, 345, 398, 403, 412, 419, 463, 497, 504, 526, 598, 606, 614, 615, 621, 655, 668, 681, 687, 695, 702, 715, 738-739.

EXTRÊME-ORIENT : voir ORIENT.

FLORENCE : **32-37**, 244, 296, 318, 716.

FRANCE, FRANÇAIS : 60, 81, 98-99, 144, 148-152, 171-172, 184186, 189, 265, 324-325, 330, 361, 369, 379, 382, 384-385, 388, 416, 418, 430, 434, 488, 498, 524-525, 564, 566-569, 583, 593, 611, 648, 660, 673, 689, 697, 715-716, 718, 726, 730.

GÊNES : 88, 197, 198, 199, 218, **302-314**, 688, 689.

GRECS : 66, 197, 222, 312, 561, 564, 582, 666, 688, 727.

GUÉRANDE : **584-587.**

HAIPHONG : 336, 356, 417, **431-433**.

HANOI : 185, 376, **381-404**, 427, 430, 432.

HARBIN : 128, 133, 394.

HERCULANUM : 199, 205, 209, 212.

HOLLANDE, HOLLANDAIS : 104, 122, 147, 190, 324, 430, 463, 470, 601, 730.

HOLLYWOOD : 27, 89, 250, 256, 481, 552, 643.

HUÊ : **344-373**, 376.

HYÈRES : **61-63**, 252.

INDE : 170, 304, 370, 420, 517, 538-539, 562.

INDOCHINE (voir aussi Annam, Cochinchine) : 141, 346-347, 369, 378, 385, 393, 525, 572.

ISTANBUL : voir Byzance et Constantinople.

ITALIE, ITALIENS : 198, 202, 210, 250, 303, 430, 459, 526, 690, 695, 730.

JAPON, JAPONAIS : 75-76, 84, 116-118, 125-130, 136-138, 324, 338, 583, 733.

JÉRUSALEM : **92-97**, 231, **446-449**.

KANDY : 511, 542, 547, **554-560**.

LANNION : **653-657**.

LAOS : 144, 156, 174, 347, **428-429**.

LONDRES : 80, 183, 191, 235, 244, **257-293**, 368, 695, 739.

MACAO : **49-54**, 506.

MADRID : 35, **188-194**, 235, 287, 305, 403, 492.

MANCHUKUO : voir Mandchourie.

MANDCHOURIE : 86, **115-139**, 733.

MARSEILLE : 60-61, 66, 145, 151, 281, 312, 514, 518, 527, 566, 586, 593, 693, 700, 718, 735.

MÉDITERRANÉE (mer) : 47, 64, 93, 223-224, 312, 315, 374, 383, 400, 402, 566, 628, 686, 694.

MONT-SAINT-MICHEL : **588-600**, 623.

MONTRÉAL : 45, 67, 81, 102, 123, 165, 166, 168, 180, 214, 237, 248, 258, 305, 416, **481**, 484, 495, 505, 512, 534, 572, 687, 714, 727.

MORLAIX : **659-664**.

MOSCOU : 84, 116, 133, 257, 305, 657.

MOUKDEN : 116, **121-129**.

NAPLES : 32, 190, **195-211**, 623, 694.

NEW YORK : 27, 29, 80, 155, 220, 235, **244-248**, 257, 258, 457458, 479, 492, 535, 694, 727, 730.

NICE : 61, 72, 278, 568-569, 692.

NORMANDIE, NORMANDS : 46, 197, 264, 294, 382, 430, 570, 584, 596-597, 604-605, 630, 647, 715.

OCCIDENT, OCCIDENTAUX : 50, 55, 89, 95, 141, 142, 147, 151, 160, 168, 239, 324, 336-339, 345, 353, 369, 390, 395, 406, 425, 429, 457, 521, 530, 553, 561, 565.

ORIENT : 87, 89, 90, 94, 197, 229, 283, 336, 375, 381, 416, 512, 562, 694, 712.

PACIFIQUE (océan) : 374, 419, 459, 733.

PAIMPOL : 86, 421, **641-643**, 646, 693.

PARIS : 27, 32, 33, **38-43**, 70, 77, 80, 81, 86, 99, 105, 106, 110, 128, 131, 146, 150-151, 220, 239, 244, 257, 259, 381, 430, **436-444**, 457, 479, 492-493, 495, 496, 505, 517, 521, 522,

545, 566, 568, 629, 634, 679, 693, 695, 707, 715, 718, 720, 735, 739.

PÉKIN : **77-84**, 90, 257, 296, 344, 360, 394, 416, 624, 716, 740.

PHNOM PENH : 160, **172-181**, 416.

PISE : 32, 88, 303-304, **318-322**, 688.

PLYMOUTH : 463, **467-470**, 473.

POMPÉI : 199, 205, **209-211**, 212.

PORT-CROS : 221, **242-243**, **249-256**, 296, 459-460, 505.

PORTUGAL, PORTUGAIS : 49-50, 147, 190, 506, 546.

PROVINCETOWN : 461, 462, 467, 469, 480, **495-509**.

QUÉBEC (province de) : 98, 165-166, 388, 465, 471, 525, 582, 626, 630, 644, 649, 667, 668, 669, 697.

QUÉBEC (ville de) : **44-48**, 258, 305, 437, 457, 475, 481, 484, 497, 545, 572, 608, 614, 623, 637, 694.

QUIMPER : **678-679**, 693.

ROMAINS : 66, 101, 197, 224, 262-263, 303, 312, 564, 612, 619, 644, 660, 673, 688.

ROME : **55-59**, 86, 199, 200, 216, 244, 740.

ROSCOFF : 651, **665-668**.

RUSSIE, RUSSES : 29-31, 84, 116, 119, 132-134, 136, 197, 400, 526, 583, 648, 730, 731, 739.

SAIGON : 141, 142, 145, 146, **150-153**, 155, 185, 326, 336, 376, 381, 416.

SAINT-BRIEUC : **633-637**.

SAINT-JEAN-DE-LUZ : 101, **109-112**.

SAINT-MALO : 610, 612-613, 641, 657, **733-736**.

SAINT-RAPHAËL : 64, 202, 735.

SAINT-SERVAN : **609-613**, 736.

SANGUINAIRES (îles) : **710-714**.

SHANGHAI : **26-31**, 165-166, 168, 313, 394, 417, 431, 471-472, 602, 695, **729-732**.

SIAM, SIAMOIS : 148, 170, 326, 553, 564.

SINGAPOUR : 29, 80, 141, 144, 159, 165, 338, 416, 471, 512, 695, 731.

SORRENTE : 32, 213, 214, 216, 217.

SRI LANKA : voir Ceylan.

THAÏLANDE : voir SIAM.

TONKIN (voir aussi Annam et Indochine) : 144, 326, 346, 347, 372, **374-380, 405-414**, 686.

TOULON : 60-61, 252, 566, 586, 700, 716, 735.

TOURANE : 149, 150, 334, **336-339**, 375, 376.

TRÉGUIER : **646-652**.

VENISE : **85-91**, 258, **303-306**.

VIENNE : 32, 35, 83, 251, 528, 656, **737-740**.

VIÊT-NAM : voir Annam, Cochinchine, Indochine, Tonkin.

VIGO : **241-242**.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 7

Sigles et abréviations 21

Visages du monde

1 : Shanghai 25
2 : Florence 32
3 : Paris (1) 38
4 : Québec 44
5 : Macao 49
6 : Rome 55
7 : La Côte d'Azur (1) 60
8 : La Côte d'Azur (2) 66
9 : Le Voyage de Pékin 73
10 : Pékin 79
11 : Venise 85
12 : Jérusalem 92
13 : Le Pays Basque (1) 98
14 : Le Pays Basque (2) 104
15 : Le Pays Basque (3) 109
16 : La Mandchourie (1) 115
17 : La Mandchourie (2) 121
18 : La Mandchourie (3) 127
19 : La Mandchourie (4) 133
20 : La Cochinchine (1) 140
21 : La Cochinchine (2) 147
22 : La Cochinchine (3) 153
23 : Le Cambodge (1) 159
24 : Le Cambodge (2) 164
25 : Le Cambodge (3) 170

26 : Le Cambodge (4) 176
27 : Le Cambodge (5) 182
28 : Madrid 188
29 : Naples (1) 195
30 : Naples (2) 201
31 : Naples et ses environs 206
32 : Le golfe de Naples 212
33 : Le golfe de Salerne 217
34 : Capri 222
35 : Bruges 227
36 : Bruxelles 233
37 : Noëls d'ailleurs 238
38 : New York 244
39 : Port-Cros 249
40 : Londres (1) 257
41 : Londres (2) 265
42 : Londres (3) 273
43 : Londres (4) 281
44 : Londres (5) 288
45 : Annecy 294
46 : Gênes (1) 302
47 : Gênes (2) 308
48 : Pise 315
49 : L'Annam (1) 323
50 : L'Annam (2) 324
51 : L'Annam (3) 329
52 : L'Annam (4) 336
53 : Huê (1) 344
54 : Huê (2) 352
55 : Huê (3) 359
56 : Huê (4) 367
57 : Le Tonkin (1) 374
58 : Hanoi (1) 381
59 : Hanoi (2) 389
60 : Hanoi (3) 397
61 : Le Tonkin (2) 405
62 : Le Voyage en Chine 415
63 : Voyages indochinois 423
64 : La baie d'Along 430
65 : Paris (2) 436
66 : Bethléem 445
67 : Le Nouvel An 453

68 : Le cap Cod (1) 461
69 : Le cap Cod (2) 468
70 : Le cap Cod (3) 477
71 : Le cap Cod (4) 486
72 : Provincetown (1) 495
73 : Provincetown (2) 503
74 : Ceylan (1) 510
75 : Ceylan (2) 517
76 : Ceylan (3) 524
77 : Ceylan (4) 532
78 : Ceylan (5) 540
79 : Ceylan (6) 547
80 : Ceylan (7) 554
81 : Ceylan (8) 561
82 : La Baule (1) 566
83 : La Baule (2) 574
84 : La Bretagne (1) 581
85 : Le Mont-Saint-Michel (1) 588
86 : Le Mont-Saint-Michel (2) 595
87 : Dinard 601
88 : La Bretagne (2) 609
89 : La Bretagne (3) 616
90 : La Bretagne (4) 623
91 : La Bretagne (5) 631
92 : La Bretagne (6) 638
93 : La Bretagne (7) 646
94 : La Bretagne (8) 653
95 : La Bretagne (9) 659
96 : La Bretagne (10) 665
97 : La Bretagne (11) 671
98 : La Bretagne (12) 677
99 : La Corse (1) 683
100 : La Corse (2) 691
101 : La Corse (3) 699
102 : La Corse (4) 706
103 : La Corse (5) 715
104 : La Corse (6) 724

Appendices

I : Shanghai 729
II : Saint-Malo 733
III : Vienne 737
IV : Variantes longues 741

Bibliographie 763
Index des noms de personnes 767
Index des principaux noms géographiques 781

Page laissée blanche

Achevé d'imprimer
en janvier 1990 sur les presses
des Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc.
Cap-Saint-Ignace, Qué.